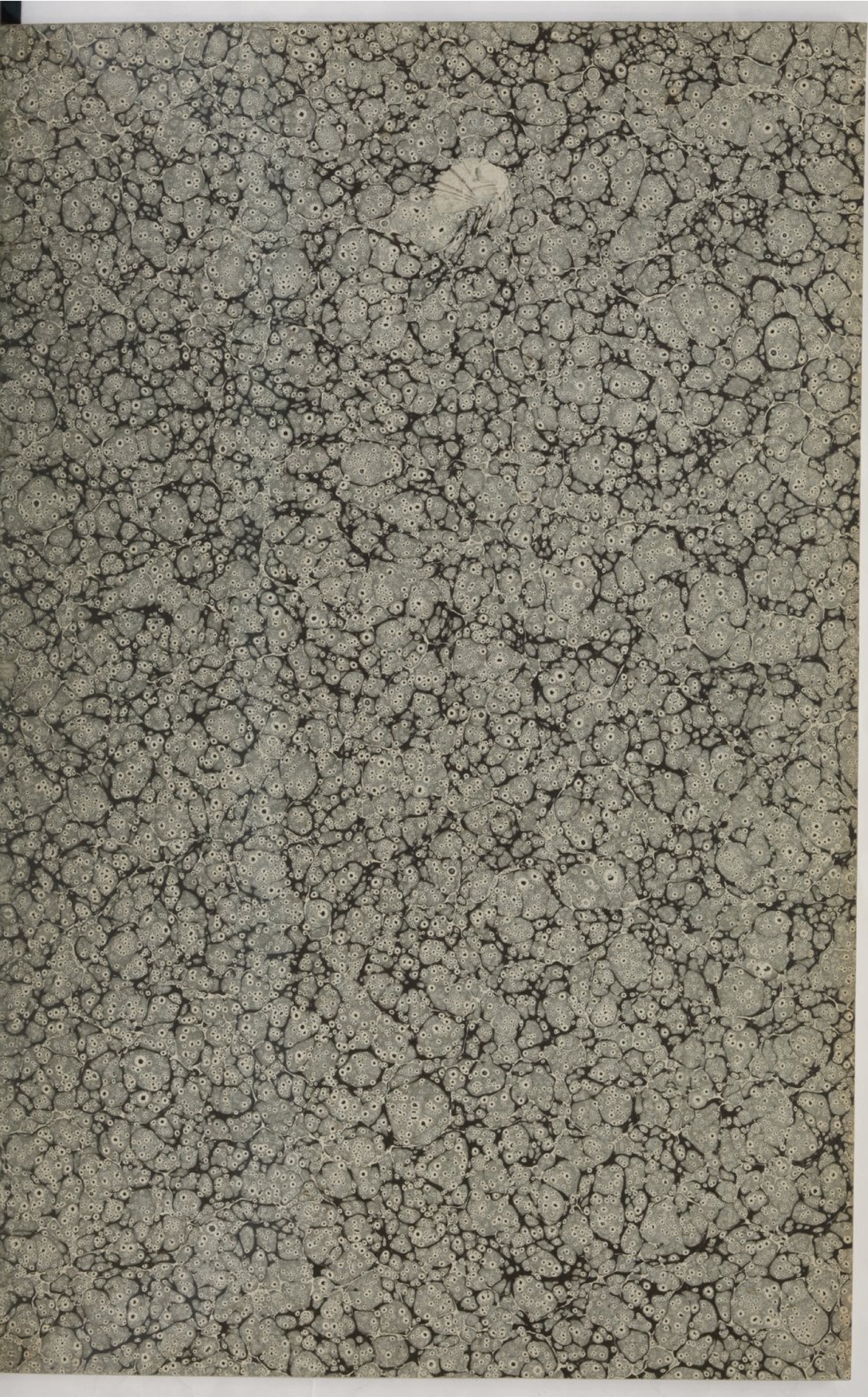






# ŒUVRES ILLUSTRÉES

DE

# JACQUES ARAGO

CE VOLUME CONTIENT :

PUJOL — LE DUC D'ALMÉIDA — D'UN POLE A L'AUTRE
CHASSES AUX BÊTES FÉROCES



PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

# ŒUVRES ILLUSTRÉES

DE

# JACQUES ARAGO

DESSINS

PAR J. A. BEAUCÉ, LANCELOT ET ED. COPPIN



PARIS

MARESCQ ET Cie, ÉDITEURS

5, RUE DU PONT-DE-LODI, 5

1856




ŒUVRES DE JACQUES ARAGO




# PUJOL

## CHEF DE MIQUELETS

ILLUSTRATIONS PAR ANDRIEUX.

### PRÉFACE

— Est-ce un roman : est-ce une histoire?

— Ce n'est pas un roman.

— Donc c'est une histoire.

— La conséquence n'est pas logique. Pujol a vécu, je l'ai vu, je l'ai connu, je lui ai parlé, j'ai dîné avec lui, à côté de lui, à sa table, à la mienne. Bras dessus, bras dessous, il s'est souvent promené à Perpignan avec le maréchal duc d'Albuféra, avec les généraux Maurice-Mathieu, Decaen et Lamarque, qui l'aimaient beaucoup, ainsi qu'avec un grand nombre d'officiers supérieurs de l'armée de Catalogne, aux sanglantes époques dont je vais vous parler.

Pujol a rempli de terreur la haute Espagne; il a donné des millions à la France, puisqu'il aurait pu se les appro-



PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET Ce, RUE D'ERFURTH, 1.

prier par droit de conquête. Sa bande infernale a pillé, dévasté, incendié, égorgé; je l'ai vue à l'œuvre, le stylet au poing, l'escopette à l'épaule, se rire des larmes, des prières, du désespoir. Cette horde de coquins échappés aux cachots, au gibet, et devant laquelle les populations armées fuyaient et s'enfermaient dans les citadelles, je l'aie vue tremblante sous une parole, sous un regard, sous un geste de Pujol son capitaine.

— Ainsi donc, c'est une histoire parfaitement vraie?

— Non, lecteur; c'est une histoire *vraie;* mais, pour qu'elle le devînt ***parfaitement***, il faudrait qu'elle fût complète; et qui pourra jamais compléter l'histoire des passions de Pujol? Demandez à ceux qui, comme moi, mieux que moi sans doute, ont connu ce terrible et redouté guerillero; ils vous diront de quoi il était capable, et si jamais son âme de fer a reculé devant un péril ou s'est émue devant une menace des hommes ou du ciel. A côté de Pujol, les brigands de la Calabre ont des gants glacés, sont vêtus de soie, se bercent de doux rêves, jouent de la guitare et sentent le parfum.

Je vais dérouler quelques-uns des principaux feuillets de la vie de mon célèbre bandit; je ne vous promets pas davantage. Il y aura là de la générosité, des scélératesses, de la grandeur d'âme, de monstrueux assassinats, des sacriléges et de nobles passions. C'est le génie du bien et du mal luttant corps à corps : c'est le génie du mal toujours vainqueur.

C'est Pujol!

# PUJOL

## CHEF DE MIQUELETS

OU

## LA CATALOGNE (1808-1814)

### I

AVANT-SCÈNE.

C'était encore une époque grande et mémorable, quoique l'on s'aperçût déjà que le large soleil qui calcinait la France ne projetait plus que des rayons douteux sur toutes les autres parties de l'Europe.

Il ne fallait point d'horizon à l'ambition et à la gloire de Napoléon Ier; il voulait, lui, avoir ses coudées franches dans le monde; il étouffait au milieu du cercle immense qu'il s'était tracé; et pourtant, au nord comme au sud, de tous côtés se dressaient de formidables barrières qui le heurtaient et le faisaient trébucher dans ses pas de géant. Soldat indompté, empereur omnipotent, dès qu'il jetait sur un empire un regard de colère, cet empire tremblait et tenait prêtes les clefs d'or de ses cités vaincues.

Un enfant au berceau régnait sous son nom dans la ville des Césars et des papes; la Suède lui était dévouée par le chef dont il l'avait dotée; l'Espagne avait vu sur son trône lézardé un de ses frères contraint d'en descendre; mais elle l'avait senti bientôt peser de nouveau sur elle, traîné à la remorque de celui qui brisait toute résistance. Vienne, Berlin, toujours soumises et toujours prêtes à secouer leur manteau de servitude, ne se taisaient encore que parce qu'elles attendaient que leurs voix fissent écho avec les cent voix des autres royaumes menacés. L'Angleterre bloquait nos ports sans oser les attaquer de trop près. La Russie, qui devait être bientôt le froid tombeau de nos valeureuses armées, s'agitait sourdement, comme un colosse aux abois, pour résister aux gigantesques attaques qu'on méditait contre elle. Le blocus continental, triste utopie pour les esprits médiocres, mais grande et sublime pensée sous laquelle devait se courber l'ambition britannique, rencontrait de toutes parts une opposition à laquelle Napoléon ne s'était pas attendu. Il reconnut que la Russie, en tête de la coalition, luttait par ses agents secrets avant de lutter avec ses canons et son hiver.

La conquête de la Russie fut arrêtée.

Dès que toutes les vanités royales humiliées par les victoires de Napoléon eurent osé le regarder en face, dès qu'elles se furent mises d'accord pour opposer leurs mille digues au torrent qui les avait submergées, le retentissement fut terrible, et la première défection devait amener les autres. Aussi, petit à petit, les souverains créés par le grand empereur se virent-ils forcés de rebrousser chemin, et vinrent-ils, presque tous ensemble, se grouper auprès du génie qui les avait couronnés, comme pour s'abriter sous le même manteau protecteur, ou plutôt pour s'ensevelir dans le même cercueil.

Alors eurent lieu de sanglantes catastrophes, alors l'histoire des vainqueurs du monde civilisé brisa les cœurs sans refroidir l'enthousiasme; alors le large soleil se ternit, et, sans crier merci, ce fut à nous de trembler dans nos provinces envahies.

La déroute devint générale: un homme contre cent mille hommes! un peuple contre cent peuples! il fallut succomber, et le rocher bitumineux de Sainte-Hélène reçut le dernier soupir de cette gloire immense, à laquelle nulle autre gloire ne peut être comparée.

Voyez pourtant comme on marchait alors, et comme les événements se pressaient au sein de l'Europe ébranlée! L'aigle des Césars, reine du monde, a-t-elle jamais eu un vol plus rapide? L'aigle, roi des airs, a-t-il jamais plus vite envahi l'espace?

Le 9 mai, Napoléon quitte Saint-Cloud, aire impériale.

Le 16, le roi et la reine de Suède le rencontrent à Fribourg et lui jurent alliance et fidélité..... Le 18, il est à Dresde.

Le 6 juin, il visite Dantzig; le 22 commence l'ouverture de cette campagne de Russie où périrent de si nobles courages et où la gloire resta seule debout au milieu de tant de froids et sanglants holocaustes.

Le 23, l'armée passe le Niémen: cette armée où se dessinaient, inaccessibles à toute douleur physique, ces silencieux et graves soldats que l'empereur dont ils étaient nés pouvait appeler par leur nom ou par celui des batailles qui les avaient illustrés.

Le 1er juillet on s'empare de Wilna.

La marche était assez rapide, les victoires assez éclatantes, pour que, sur son trône éloigné, le czar entendit déjà l'écho sonore des pas de l'avant-garde française s'avançant comme à un triomphe assuré.

Suivons nos légions de braves.

Le 23 juillet le prince Bagration veut tenter le sort des armes à Mohilow. Davoust se charge de lui prouver qu'il a tort.

Le 25, un détachement fait mine de vouloir arrêter l'élan de l'armée. Nansouty, à la tête de deux divisions de carabiniers, le culbute en avant d'Ostrowno. Et, comme si tant d'échecs n'étaient pas encore d'assez utiles enseignements, le 27, l'arrière-garde russe, forte de dix mille hommes, est complétement défaite à Ostrowno.

Le 17 août, Smolensk se dresse devant l'empereur avec ses murs élevés et sa formidable garnison. Il y eut ici un

point d'arrêt, un repos de quelques heures, une bataille rangée, une victoire. L'armée russe veut s'opposer au vol de l'aigle; l'aigle ouvre ses ailes et passe outre en laissant cinq mille cadavres sur le sol et en livrant sept mille prisonniers à l'armée française.

Salut à la ville sainte, à la cité aux coupoles d'or! Elle se lève à l'horizon, orgueilleuse, comme si ce jour ne devait point précéder celui de ses funérailles.

La bataille de la Moskowa fut une des plus meurtrières qu'on eût jamais livrées: nous eûmes vingt mille morts; les Russes perdirent trente mille hommes et nous laissèrent cinq mille prisonniers. Il y fut tiré plus de soixante mille coups de canon de chaque côté; et, depuis Marengo, Napoléon n'avait pas montré plus de bravoure personnelle, de sang-froid, d'activité et de génie.

Cependant l'armée russe en débris traversait Moscou dans sa plus grande longueur et se retirait vers l'est, tandis que les Français faisaient leur entrée triomphale dans cette seconde capitale de l'empire des czars. Vous savez le rôle que joua la flamme quand le bronze eut gardé le silence.

Et, pendant que se déroulait si loin cette brûlante page de notre histoire, que faisait Paris? Il attendait les bulletins glorieux; et un beau jour le général Mallet poussa un cri de révolte et proclama, le 23 octobre, la déchéance de Napoléon Ier.

Le 5 décembre, l'empereur quitta l'armée.

Le général Mallet fut fusillé. Mais il y eut aussi des paroles de clémence, car les sanglantes hécatombes n'étaient comprises par l'empereur que sur les champs de bataille.

Le 14 février 1813, Napoléon demanda des renforts au Corps législatif.

Le 27 mars, la Prusse déclara ouvertement la guerre à la France.

Le 15 avril, Napoléon quitta Paris pour se mettre à la tête de sa nouvelle armée, forte de cent soixante-six mille hommes.

Ne dirait-on pas un coursier numide, libre de tout frein et courant devant lui pour voir si la terre lui fera défaut, ou plutôt ne croirait-on pas entendre les élans du lion abyssinien allant se jeter au-devant de la caravane périodique sur laquelle il a coutume d'assouvir sa faim dévorante?

Et puis, est-ce seulement un homme qui se lève, part et s'éloigne?

Voyez plutôt.

Le 12 mai, bataille de Lutzen, où nos soldats se couvrent de gloire.

Le 18 mai, l'armée française fait son entrée à Dresde, et le 31 elle livre la fameuse bataille de Bautzen et de Würschen.

Le 4, suspension d'armes conclue à Pletswitz et au congrès de Prague. L'empereur accepte la médiation de l'Autriche.

Quelques jours plus tard cette puissance nous déclare la guerre comme venait de le faire la Prusse; et, le 12 août, ses armées se mettent en marche pour combattre les nôtres et se joindre à la formidable coalition. Les 26 et 27 eut lieu la sanglante bataille de Dresde. Le général Moreau y fut tué, et le boulet qui s'empara du transfuge alla le chercher au milieu des rangs ennemis: le canon aussi a de l'intelligence.

La bataille de Leipzig dura quatre jours. Nous avions sous les armes cent trente-huit mille hommes, les ennemis en comptaient trois cent mille. Accablée sous le nombre, trahie par les Saxons, l'armée française fut contrainte à la retraite.

Le 30 octobre, les Bavarois, réunis aux Autrichiens, voulurent arrêter nos braves à Hanau. Ils se virent culbutés, et les soldats de l'immortelle armée se retrempèrent à ce nouveau succès, qui fut, hélas! comme le dernier rayon d'une gloire près de s'éteindre. Tout était perdu, *fors l'honneur!* Napoléon arriva à Paris le 9 novembre; et le 31 décembre les alliés traversèrent le Rhin et envahirent le territoire sacré.

Ici se déroule la plus admirable campagne du premier capitaine de tous les pays et de toutes les époques. Ici Bonaparte naît une seconde fois et retrouve toute l'activité de ses premières guerres d'Italie. Ici Napoléon et Bonaparte ne font qu'un. Ce n'est plus à coups d'hommes que les victoires sont remportées, c'est le génie luttant corps à corps avec les masses, tombant et se relevant toujours plus grand et plus fort. On croit être à chaque instant au dernier soupir de la lutte, et le colosse contre lequel viennent se heurter les mille légions coalisées est à peine ébranlé dans le choc. Partout où son œil d'aigle lance la foudre il y a brèche et chaos. Saint-Dizier, Brienne, Champaubert, Montmirail, peuvent marcher de pair avec Arcole, Lodi, Montenotte, Rivoli. Napoléon était là où le danger se montrait le plus pressant. Quand la retraite devenait tumultueuse, le capitaine s'élançait l'épée à la main, rapide comme la pensée; l'armée se reformait en bataille, et la victoire cheminait encore sous nos drapeaux criblés.

Pourtant, il fallut succomber. Paris était dans un réseau de fer; nos phalanges broyées marchaient encore soutenues par leur ardent patriotisme; mais elles entendaient derrière elles les hurlements ennemis, et les yeux des soldats se remplissaient de larmes.

Ils allaient, ils allaient où on leur avait dit d'aller. C'était une agonie à briser l'âme, c'était un convoi funéraire... Et les débris mutilés de la plus puissante armée du monde erraient ainsi çà et là, demandant du pain comme ils avaient autrefois demandé des cartouches... Mais, au jour du péril, on leur avait donné des cartouches; au jour de la misère, on leur refusa du pain. On les traqua comme des bêtes fauves, eux qui avaient encore un peu de sang rouge pour le dernier râle de la France.

Et, quand toutes ces grandes choses se passaient là-bas, près du pôle, et ici, au bord de la Loire, que faisaient les autres enfants de la patrie envoyés au midi?

Ce qu'ils ont fait partout.

Ils se battaient tous les jours, ils couchaient aux camps, ils manquaient de nourriture et ils mouraient en criant: ***Vive l'empereur!*** car il y avait encore un empereur en France, et ce cri retentissait fort et puissant de Cadix à la Moskowa.

Soult rentrait, poursuivi par les Anglo-Portugais, dont il sut, devant Toulouse, si bien châtier l'insolence, et Suchet traversait le Perthus, réunissant ses admirables troupes à Perpignan, dont les pavés criaient sous les roues dentelées des caissons et des canons de campagne.

Avec l'armée française, sous les ordres de Maurice Mathieu, de Decaen et de Lamarque, on vit arriver aussi à Perpignan une poignée d'hommes à la mine hâve, aux joues creuses, à l'aspect farouche, commandés par un autre homme petit, propre, coquet, bariolé de broderies d'or sur toutes les coutures.

Cet homme, c'était Pujol.

Ce Pujol, que je n'ai jamais pu regarder sans un double sentiment de terreur et d'admiration, je m'engage à vous faire connaître sa nature exceptionnelle. Je n'en ai jamais compris une plus dramatique, plus noble, plus hideuse.

Je vais vous parler de lui. Je vous dirai sa mort aussi, mort digne de sa vie; cadre sanglant d'un tableau peint avec du bitume; dernier soupir d'un volcan; dernière lave d'un cratère qui vient de pousser sa dernière menace.

Pujol devait mourir comme il est mort. Il y a des destinées qui ne sont complètes que lorsque le sang a cessé de circuler; alors que la tombe s'est fermée sur les cendres muettes; alors que la voix des hommes et les élans de leur colère sont impuissants à les raviver.

Si Pujol s'était éteint calme dans son lit, s'il avait poussé son dernier soupir aux bras de ses amis en pleurs, si la foudre n'avait pas éclaté à ses tortures dernières, la vie de Pujol eût été incomplète; il y aurait eu mensonge dans cette carrière si longue et si bornée à la fois, où tout a été grand, terrible, effrayant.

Napoléon devait mourir à Sainte-Hélène, Pujol était prédestiné aux tenailles et au gibet.

Napoléon et Pujol!

Pourquoi pas? Il n'a peut-être manqué à celui-ci, pour être un grand homme, que des soldats disciplinés et les

secousses d'une république naissante. Dieu ou plutôt l'enfer n'a pas voulu qu'il en fût ainsi : l'enfer ou Dieu a eu tort. Si les hommes se taillaient leur vie, il y aurait peu de contrastes dans ce monde; mais la monotonie du bonheur tuerait toute émotion, et notre globe serait l'empire du sommeil. Le ciel bleu n'est riant que parce que les nuages l'ont obscurci la veille, et le repos des océans n'a tant de majesté que parce qu'il succède à la tempête.

---

## II

### DÉPART.

Avant de vous présenter le terrible et hardi champion que je vous ai nommé; avant de vous montrer mon Pujol à l'œuvre, il importe que je vous dise le champ de bataille où il va faire manœuvrer ses bandits, et les ennemis qu'il veut combattre. Lui, voyez-vous, n'allait pas provoquer ceux-ci en rase campagne, face à face, à armes égales, en leur criant : « Mettez-vous en garde, car je suis là. » Non, Pujol aurait été vaincu à cette lutte sans proportion.

S'il ne possédait pas le génie de la guerre, il avait du moins au plus haut degré l'instinct des combats, et son âme grandissait aux périls. Ses ennemis étaient des soldats façonnés aux bivacs, habitués aux batailles rangées, dressés au choc des escadrons et aux éclats de la mitraille. Ses ennemis, ceux du moins qu'il s'était volontairement donnés, avaient été acteurs intrépides des plus beaux faits d'armes de tous les siècles, commandés par les plus vaillants généraux du monde, sous les ordres du plus illustre capitaine des temps anciens et modernes. Les ennemis de Pujol connaissaient les Pyramides, Arcole, Lodi ; ils avaient franchi les Alpes, ils avaient traversé le Rhin et le Danube, ils s'étaient battus sous toutes les zones, ils avaient triomphé de toutes les puissances européennes. Pujol le savait à merveille; il comprit que, pour vaincre des hommes accoutumés à regarder la mort sans sourciller, il lui fallait, à lui, une tactique nouvelle et des moyens nouveaux. Il le savait, et il s'était mis en mesure d'atteindre son but. L'hyène souvent trouve aussi le moyen de lutter avec avantage contre un ennemi plus fort qu'elle, la ruse vient au secours de la faiblesse pour soumettre la force ; et Pujol était l'hyène et le renard à la fois : la première pour la cruauté, le second pour l'astuce.

Et puis, que possédait Pujol pour s'opposer à l'envahissement de la Catalogne, qu'il avait choisie pour champ de bataille? Six cents bandits échappés aux prisons, arrachés à la potence et ne croyant qu'à la puissance du poignard ou du tromblon. Il était riche encore de deux mulets portant deux petites pièces de campagne. Quand il se hasardait à descendre dans la plaine, il faisait monter une quinzaine de ses bandits sur autant de chevaux volés dans les maisons et les granges isolées et auxquels il donnait le titre pompeux de *cavalerie de Pujol*.

Cela fait, et le combat ou plutôt le carnage achevé, il démontait ses cavaliers ; et les flibustiers, redevenus piétons, regagnaient avec lui les rochers sauvages, les forêts silencieuses, ou les sommets pyrénéens couronnés de neige.

Comment s'était formée cette bande redoutable qui a fait si longtemps et tour à tour trembler la France et l'Espagne? Le voici :

Pujol était de Bezalu, jolie petite ville peu distante de Figueras. Fils aîné d'une mère pieuse et vénérée, il se leva au premier cri d'indépendance des Catalans ligués pour repousser les armées françaises qui venaient de franchir le col du Perthus. Il se lança d'abord dans les montagnes avec une douzaine de jeunes gens braves comme lui, et fit, comme essai, une guerre de chasseur. Il tirait à l'homme, ainsi qu'il le disait souvent, comme on tire au chamois, et il aimait beaucoup que les loups de son pays ne manquassent point de nourriture. Il avait un frère plus jeune que lui de deux années auquel il prêcha une brûlante croisade. Il lui montra la religion traquée par les *tueurs de rois*, comme on nous a toujours appelés dans la Péninsule; il lui fit entrevoir dans le lointain la palme du martyre; il combattit enfin si puissamment les prières et les larmes de sa mère, que le bon Mathias, faible et timide, calme et pieux, se laissa entraîner et se livra pieds et poings liés à son frère, dont la fougue lui parut une inspiration du ciel. Mathias quitta ses livres saints, dit adieu aux austérités du cloître, qu'il avait si longtemps caressées dans ses mystiques méditations, et s'arma de la redoutable escopette.

Pujol avait encore une sœur, douce et suave jeune fille, blonde et pâle dans un pays où tous les visages sont bruns et chauds, ne comprenant qu'une chose au monde, le bien, c'est-à-dire un amour pur et saint pour Dieu et pour sa mère, chérissant ses frères parce que son âme de vierge lui disait qu'il faut les chérir et implorer pour eux la bonté céleste. Quand Agatha levait les yeux au ciel, une grâce en descendait à l'instant même. Dieu n'aurait voulu lui rien refuser, et la créature et le Créateur s'unissaient, le plus fort protégeant le plus faible et le plus faible bénissant le plus fort.

Hélas! les larmes, le deuil, le désespoir, étaient encore incompris d'Agatha ; mais, quand on est à peine arrivé à seize ans, la vie peut se dérouler longue et orageuse, et nous saurons dans le cours des événements que je vais suivre à la trace si, au dernier jour de la jeune fille, nous aurons à pleurer une coupable ou une martyre.

Bezalu renfermait dans son sein un bouquet de fraîches et nobles Catalanes qui, en allant à la promenade ou à l'église, attiraient à elles les regards avides des jeunes cavaliers dont les cœurs battaient de désirs et de jalousie.

Mais Agatha, parmi ses compagnes, n'excitait dans la ville que respect et adoration. Les regards s'éloignaient de son front, où la noire mantille se dessinait comme une pudique auréole. Sa taille était souple comme un jeune palmier, on devinait ses pieds plutôt qu'on ne les voyait; et quand par hasard de son œil bleu tombaient d'ardents éclairs plus rapides que la pensée, une teinte rose se posant sur ses joues semblait emprunter le coloris de ses lèvres pâles et frémissantes.

Pauvre enfant! quelle sera ta destinée sur cette terre d'Espagne où tant de passions vont se trouver en lutte, où tant de sang va couler, où tant de crimes vont se commettre? Que le ciel te protége, ô sœur de Joseph Pujol ! ô fille de la mère de Pujol !

Agatha priait tous les matins pour sa mère, qui, chaque jour, priait aussi le ciel pour sa fille bien-aimée et ses autres enfants. Elle priait surtout pour Joseph, l'aîné de tous ; car lui, principalement, avait besoin de prières, car, dès son enfance, il s'était habitué à regarder toute religion comme un mensonge, tout culte comme une hypocrisie, tout prêtre comme un fourbe. Pujol ne s'était jamais agenouillé dans un temple en présence de Dieu ; mais, bien souvent, en face de sa mère, l'athée courbait le front et s'inclinait timide et respectueux devant une douce menace. Les exhortations de la piété tombaient dans l'âme de Pujol sans l'émouvoir. Les plus sages conseils mouraient stériles, les larmes s'échappaient sans désarmer ses mains; et cependant, je vous l'ai dit, Pujol aimait sa mère comme les anges aiment Dieu, comme Dieu aime la justice. Si elle souffrait, Pujol était là, auprès de son lit de douleur, ne confiant à personne les soins qu'il se réservait à lui seul ; et, si quelqu'un eût osé l'outrager, Pujol aurait, sans remords, essayé le fer de son stylet sur une poitrine.

Il y avait deux natures dans Pujol, deux puissances ennemies se le disputaient tour à tour, le brisaient et le torturaient. Vaincu enfin par le génie du mal, il se laissa aller à sa fatale destinée, comme le nageur habile qui a longtemps lutté contre les flots et que le courant et le tourbillon entraînent dans l'abîme.

— Ne réveillons pas notre bonne mère, dit-il à Mathias la nuit de leur départ, elle pleurerait sans doute, elle supplierait vainement, nous ne devons pas l'affliger davantage.

— Réveillons-la, Joseph, avait répondu Mathias, elle nous donnera sa bénédiction, et cela nous portera bonheur.

— Enfant, la bénédiction d'une mère voyage comme la prière et l'anathème, elle nous atteindra de loin, et le bonheur dont tu parles viendra nous visiter avec elle.

— Et notre sœur?

— Elle dort tranquille, elle rêve peut-être d'anges et de paradis, tu vois donc bien qu'il ne faut pas troubler son sommeil.

— Mais si nous ne devons plus revoir notre sœur et notre mère?

— Nous les reverrons, Mathias; mais nous ne les reverrons que lorsque nous aurons été utiles au pays, qui a besoin de nous; ce pays a droit à notre amour, ce pays est lâchement occupé par des étrangers qui ont pillé nos récoltes, se sont emparés de nos places fortes par la trahison, et qui finiront, si nous les laissons faire, par nous enlever nos mères et nos sœurs.

— Peut-être aussi brûleront-ils nos églises?

— Ils n'iront pas jusque-là, répondit Pujol avec un rire moqueur; et puis, Dieu est trop puissant pour ne pas les punir de tant d'impiété. Allons, mon frère, ôtons notre chapeau devant la chambre de notre vieille mère, et volons à la défense de la Catalogne.

Mathias s'agenouilla, répandit quelques larmes, baisa pieusement la porte de la petite chambre où reposait sa sœur, et suivit Joseph, ou plutôt se laissa entraîner par lui.

— Où allons-nous? dit timidement le plus jeune des frères après qu'ils eurent dépassé les dernières maisons du village.

— Laisse-toi conduire. Nous avons à la ceinture une vingtaine de balles, un bon stylet, une escopette sur l'épaule; avec de tels compagnons et du cœur, on s'ouvre tous les chemins.

— C'est que je n'ai pas de cœur, moi.

— Je t'en donnerai du mien, Mathias, car je sens qu'il bondit trop fort dans ma poitrine. Tiens, regarde-moi et tâche de m'imiter. La vie que je veux te faire est belle et glorieuse, mais elle est périlleuse aussi, et maintenant que tu as essayé le premier pas, il serait imprudent de reporter tes regards en arrière.

— En arrière pourtant est le toit sous lequel dorment notre mère et notre sœur.

— C'est pour cela que je te prie d'en détourner les yeux. Quand on aime les gens et qu'on est forcé de les quitter, il ne faut penser à eux que dans les circonstances difficiles et lorsqu'ils ont besoin de nous. Sois tranquille, Mathias, les occasions viendront sans doute, et tu verras si je les laisse échapper.

— J'aurai aussi du courage alors, mon frère.

— Et moi donc! dit Pujol en pressant le manche de son poignard.

— Oh! toi, tu en as toujours, Joseph.

— C'est vrai.

Ce premier et court entretien achevé, ils cheminèrent quelque temps en silence, coude à coude, d'un pas rapide et régulier, l'un en récitant sa prière du matin, l'autre en bourdonnant un air national rimé dans le pays. Après deux heures de marche ils commencèrent à gravir une petite colline au sommet de laquelle se dessinaient des fantômes changeant de place, se montrant et s'effaçant par intervalles. Mathias se signa.

— Ce sont eux, dit Pujol.

— Des démons? demanda Mathias en mettant un genou à terre.

— Non, des hommes, des Français, peut-être.

Mathias se vit debout et armé.

— C'est bien, mon ami, c'est bien, je suis content de toi.

Le sifflet aigu de Pujol retentit, un sifflet pareil répondit à ce signal, et bientôt les deux frères se trouvèrent auprès d'une vingtaine d'individus aux regards farouches, à la poitrine velue, au langage homicide.

— Nous vous attendions, capitaine.

— Je suis donc votre capitaine?

— Oui, nous t'avons nommé en ton absence.

— A la bonne heure. Camarades, je vous remercie, d'abord pour moi, mais surtout pour vous, car vous serez bien commandés. Avez-vous entendu quelque tambour, quelque trompette? nul bruit de chariots et d'artillerie n'est-il venu jusqu'à vous?

— Rien. Seulement le glapissement des loups dans la forêt voisine.

— Il y a aussi des loups à combattre? dit Mathias à son frère d'une voix tremblante.

— Presque pas, mon ami. — Compañeros, poursuivit-il, je vous amène une excellente recrue, mon frère cadet, un garçon de courage, un enfant tonsuré, qui a dit plus de *Pater* et d'*Ave* que vous n'avez fait de vols, et qui a plus souvent servi la messe que tu n'as commis d'assassinats, toi, Taumareillas.

— Tu le flattes, répondit orgueilleusement celui-ci d'une voix rauque et en fumant sa cigarette.

— Avez-vous déjeuné? demanda le capitaine.

— Il n'est pas encore jour.

— En route donc! Quand nous aurons faim, nous ferons halte, et nous ne manquerons pas de vivres.

La petite troupe se remit en marche, et le soleil commença à dorer l'horizon.

La Catalogne était pour ainsi dire pavée de places fortes défendues par de valeureuses garnisons. Là, là et là, commandés par de braves capitaines à la figure balafrée sous les sabres des mameluks ou les lances des Cosaques, se promenaient des soldats qui avaient une gloire à se faire ou une gloire à soutenir. Ils tombaient cependant les uns après les autres, écrasés sous un ciel de plomb, percés par une balle ou troués par un poignard.

Figueras et sa citadelle casematée, Barcelone et son Mont-Jouy dominateur, Rosas, Gerone et quelques autres places fortes protégeaient les Français en haleine, et toutefois de nouvelles troupes étaient incessamment demandées par les généraux aux abois, tandis que la route de Perpignan au Perthus résonnait tous les jours sous les pas des chevaux et des mules, sous les roues épaisses des chariots, des fourgons et de l'artillerie.

Oh! ce sont de nobles poitrines qui ont cessé de battre alors dans la Catalogne en feu! Oh! c'est une époque sanglante que celle dont je vous parle, et l'historien des grandes choses qu'on y a vues s'accomplir n'a pas encore taillé sa plume. L'épopée et le drame s'y déroulent pourtant à chaque page.

Vous connaissez maintenant les ennemis que Pujol avait à combattre, les citadelles d'où s'échappaient à flots pressés les intrépides soldats qui se ruaient contre sa redoutable bande. Voilà le sol abrupte sillonné par cette horde de miquelets, non pas enfants de cet indompté Miquel, à qui l'indépendance de sa patrie donna jadis un si fanatique courage, mais fils du vol et de l'assassinat, cœurs farouches, êtres dégénérés qu'on devait plus craindre comme amis que comme ennemis, car on était plus souvent auprès d'eux.

Eh bien! ces bandits indisciplinés jusque-là, mais que la voix et le regard seuls de Pujol avaient pu soumettre, vous allez les voir à l'œuvre, se vautrant dans le sang, souriant à la torture dont ils se font une arme, et n'invoquant que l'enfer dans leurs prières de damnés.

Je vous le dis parce que cela est, de tous les triomphes de Pujol, le plus grand, le plus merveilleux, le plus incroyable, c'est sans contredit la conquête de ces hommes de bitume, vomis ici-bas dans un jour de colère, dans un jour de justice divine.

Il y a eu pourtant trois ou quatre nobles cœurs dans l'armée de Pujol; il faut y croire encore parce que je vous l'atteste et que je les ai connus.

Quant à Pujol, c'était de l'or et du bronze; c'était de la boue et du sang généreux. Pujol n'a jamais failli au crime, et pourtant Pujol était un homme de cœur et de probité.

Jugez-le.

## III

### UNE HALTE.

Ils étaient trente-quatre seulement, trente soldats, trois officiers supérieurs et le chef suprême. Pour table, une pelouse au-dessus de laquelle pointaient quelques petites roches aiguës, derniers efforts des mamelons pyrénéens qui ont leur base si loin de leur cime; pour mets, un porc cuit sous la cendre, des oignons, de l'ail, du pain bis; pour boisson, de l'eau qu'on allait puiser à tour de rôle dans un ruisseau rapide dont la source jaillissait au pied d'un sapin noir sur le tronc duquel se voyaient des entailles faites à l'aide du sabre, signaux fort connus, écriture intelligible, parfaitement comprise par les contrebandiers illettrés des deux Catalognes; çà et là, des briquets, des poignards, des couteaux espagnols s'ouvrant et se fermant avec un grand bruit, fabriqués à Tolède, luisants au bout, rouillés en haut par l'insouciance du soldat qui y laisse trop longtemps reposer le sang dont ils ont été rougis; puis des escopettes, des ceintures de cuir, des bonnets rouges descendant jusqu'aux reins, des souliers de corde, des couvertures de laine bariolées, et des gourdes vides.

Cela ne ressemblait nullement aux derniers râles d'une orgie, mais cela avait quelque chose d'étrange et de sauvage à la fois, qui eût fait reculer d'épouvante le voyageur que le hasard ou son mauvais destin aurait égaré jusque-là.

Le site était un enclos élevé, un cirque abrupte dominé de tous côtés par des crêtes neigeuses sur les flancs desquelles un œil exercé pouvait découvrir des taches noires ou de légers rubans inégaux, tantôt de haut en bas, tantôt horizontalement; et celui qui aurait été au fait des événements militaires qui se passaient alors dans la haute Espagne se serait bientôt convaincu que ces rubans et ces taches noires étaient des hommes isolés ou des pelotons réunis de ces hordes de miquelets, de contrebandistes ou de guérillas pivotant sans cesse autour des mêlées générales des grandes armées, pour recueillir, à l'aide du couteau, du tromblon et de l'assassinat, les débris d'hommes et d'argent échappés aux désastres de la guerre.

C'était cela en effet.

La redoutable bande de Pujol, lasse des pillages des jours précédents, reposait et veillait en même temps à sa sûreté en se préparant à une nouvelle rencontre; car, chez elle, chaque jour était un combat, chaque heure une escarmouche, chaque étranger un ennemi, chaque ennemi une victime, chaque victime un cadavre.

Le groupe de trente-quatre hommes était une sorte d'état-major dont s'entourait toujours l'indompté capitaine; et lui, le plus petit de tous, mais le plus leste, le plus intelligent, les dominait de sa parole, de son geste, de son regard. Il trônait là comme l'aigle sur les forêts qui couronnent cette partie des Pyrénées, et nul n'aurait osé donner un démenti à ses moindres volontés pour peu qu'il eût tenu à la vie. Sur un signe de Pujol, une poitrine était percée, et le lendemain les loups et les vautours de la montagne se repaissaient de chair humaine. La justice de Pujol, c'était son stylet aigu, guilloché, qui ne ployait pas sur une côte, je vous l'atteste, surtout quand le bras du capitaine le poussait ou le lançait.

Vous connaîtrez Pujol.

Près de l'état-major dont je vous ai parlé, étaient accroupis, les mains liées derrière le dos, trois individus psalmodiant à demi-voix des cantiques catalans rimés d'ordinaire par les valets des couvents, poëtes par devoir et par servitude. En Espagne, chaque saint a sa chapelle, ses nombreuses oraisons, ses *ex voto* à la robe d'or qui les couvre. En Espagne, toute chose qui sort des règles communes de l'équilibre ou de la chute des corps est réputée miracle; et, s'il se trouve au milieu de l'événement une robe brune ou grise, une tête tonsurée, des pieds déchaussés, un moine, un récollet, un jésuite, un capucin, à l'instant même un béat est sanctifié, il a fait le miracle, lui; on l'entoure, on s'agenouille sur son passage, on l'arrête pour lui baiser les mains, les sandales, on déchire sa robe crasseuse pour en faire des reliques que l'on vend fort cher à la foule, et les cloches sonnent dans toutes les églises de la province.

Rien n'est aussi commun qu'un miracle en Espagne, et il serait presque vrai de dire qu'il n'y a de merveilleux que le naturel. Le martyrologe seul des deux Castilles et de la Catalogne est dix fois plus riche que celui de tous les autres royaumes européens, y compris les Etats du pape et de la Sicile.

Des trois hommes accroupis, pâles, tremblants, auprès des soldats attablés, deux avaient de quarante-cinq à cinquante ans, l'autre n'en avait guère que dix-neuf à vingt. C'étaient trois piétons. Les deux premiers possédaient chacun une grange aux environs de Figueras; ces granges, les soldats de Pujol venaient de les dévaster, et, en arrêtant les patrons, ils n'avaient pas voulu les laisser jouir de l'éclat de l'incendie. Les brigands aussi ont leur générosité.

— Qu'on les *envoie*, dit Pujol d'une voix calme mais décidée, ils me rompent la tête avec leurs cantiques! Ces drôles-là chantent faux comme les cloches du Mont-Serrat.

Le plus âgé de ces hommes fut soulevé de terre par deux bras vigoureux, poussé sous les branches solides d'un figuier sauvage; on lui passa une corde au cou après l'avoir un peu exhaussé, et on l'*envoya*, comme l'avait ordonné Pujol.

La même cérémonie commença pour le second, qui ne fit pas la moindre résistance, car il avait prévu que toute prière serait inutile. Deux cadavres s'agitèrent au vent, et l'on allait procéder à la même opération pour le jeune homme, lorsque s'adressant à Pujol :

— Qu'ai-je fait à Votre Altesse? lui dit-il d'une voix tremblante.

— Ce que tu m'as fait, drôle? A moi personnellement rien, car tu ne serais pas là; mais aux miens, à ma sainte cause, tu as fait ce qu'il ne fallait pas faire.

— Votre Altesse est dans l'erreur.

— Tu es un espion.

— Je suis un mendiant.

— L'un n'empêche pas l'autre.

— Erreur, monseigneur. J'arrive de Banyuls-del-Mar. Après bien des courses et des fatigues, ayant appris que des guérillas se formaient pour combattre les Français, je m'étais mis en route; et, lorsque vous m'avez trouvé endormi au pied de ce sapin, je rêvais que saint Jacques de Compostelle me prenait par la main et me conduisait à une guérilla protectrice.

— Saint Jacques le bienheureux ne t'a pas trompé, mon garçon; va le remercier, répliqua Pujol en souriant.

—Pitié, monseigneur; pitié, par Notre-Dame-de-Peine!

— Va, mon ami, va! Envoyez donc ce criard!

On obéissait à la voix de Pujol lorsque des pas précipités se firent entendre sous la roche qui abritait un côté du site où avait lieu l'étrange scène que je viens d'esquisser.

—Alerte, enfants! dit à voix basse le capitaine, alerte, et aux escopettes! Paix!

Pujol fit retentir un sifflet avec certaines modulations en pressant sa lèvre inférieure à l'aide du pouce et de l'index.

Il y eut un moment de silence, interrompu bientôt par un sifflet parfaitement semblable au premier. Après celui-ci, un sifflet plus aigu sembla interroger. La réponse ne se fit pas attendre, et la troupe déposa tranquillement les armes déjà en arrêt.

Le mot d'ordre avait été compris à merveille.

— C'est lui, dit Pujol; il a fait diligence.

C'était lui en effet, Ripoll, un homme de cinq pieds dix pouces, avec des cheveux longs, un bonnet rouge drapé sur sa tête et figurant à merveille la coiffure phrygienne, une couverture de laine en bandoulière, des espardillas aux pieds, des pistolets et un poignard à sa ceinture de cuir, de larges pantalons de velours vert avec un nœud de



Ripoll.

rubans au bas. Sa voix avait quelque chose d'harmonieux et de terrible qu'on voulait écouter et qu'on craignait d'entendre. D'épais et larges favoris noirs ombrageaient ses joues creuses et brûlées; des prunelles ardentes roulaient dans leur orbite, protégées par des cils pressés et des sourcils d'un noir d'ébène. Ripoll portait à ses oreilles des boucles en acier, pieux et antique présent de sa dévote et vieille mère, qui les avait fait bénir par l'évêque de Barcelone; et sur ses bras nus se voyaient, d'un côté, le mot *independencia*, de l'autre, tatoué avec de la poudre glissée entre cuir et chair, un saint-sacrement entouré de sa gloire figurée par des rayons rouges. Le tout était curieux et effrayant à observer, je vous jure; le tout rappelait à merveille un de ces intrépides flibustiers dont les historiens du moyen âge nous ont fait de si dramatiques portraits.

— Carail, c'est moi, dit-il en arrivant, c'est moi, enfants. Le convoi passera après-demain au col de....... de neuf à dix heures; trente-six mulets, deux voitures, douze chariots, huit cents hommes de troupes, un colonel, deux cent mille francs.

— Bien raconté, dit Pujol. — Pedro, va prévenir Iriarte. Beppo, vole au-devant du brave Saletas. Thomas, cours vers Garcias. Soyez tous de retour à minuit à la Cruz-del-Sol, ou l'affaire est manquée. En attendant, envoyez ce bambin, et qu'il tienne compagnie à ses camarades.

On se mettait en devoir de relever le malheureux, dont l'agonie était si lente et si douloureuse, quand Ripoll, en baissant la tête pour voir de quoi il s'agissait :

— Comment! toi ici? s'écria-t-il; et qu'y fais-tu?

— Hélas! je vais être pendu.

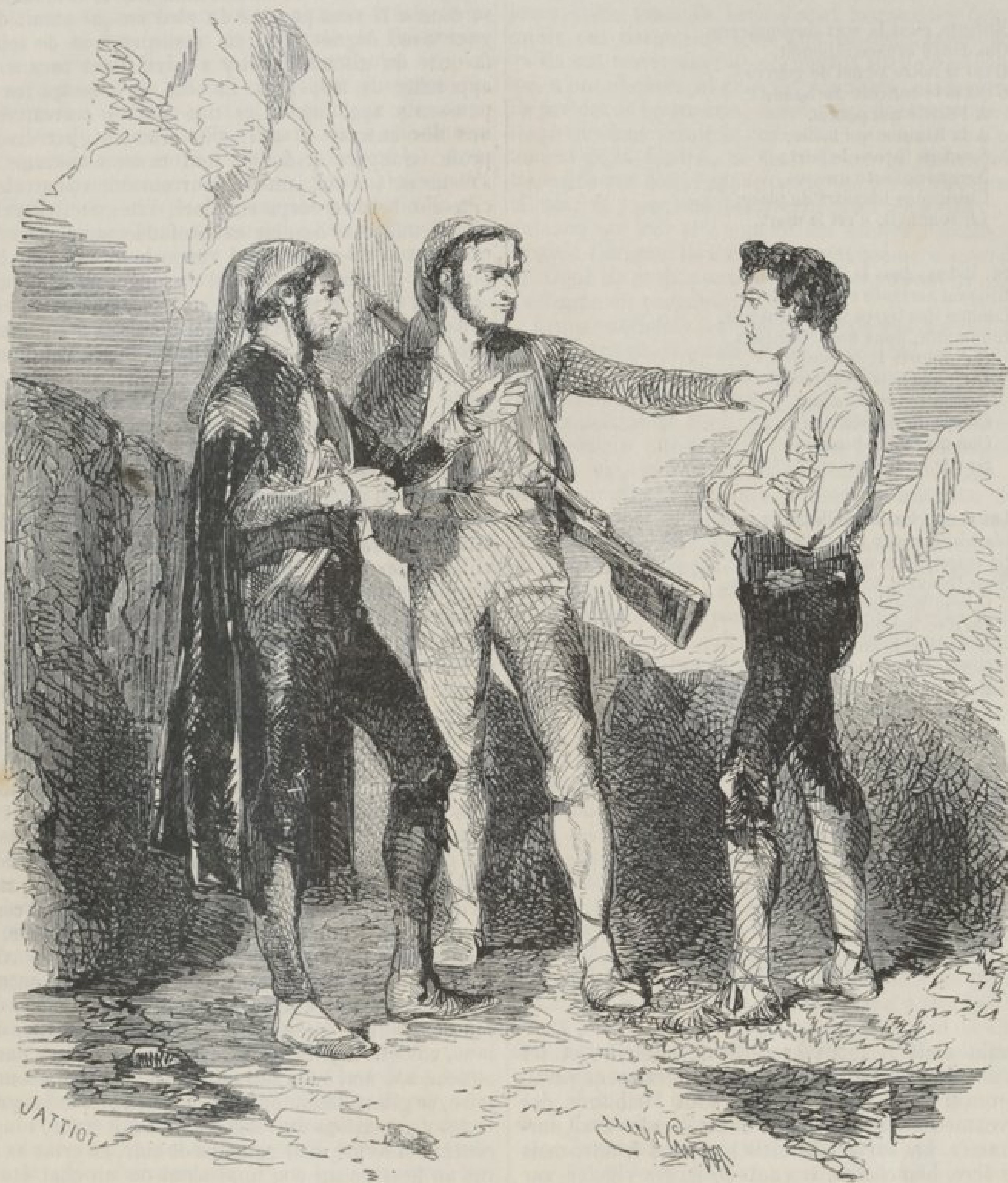
— Pourquoi?

— Son Altesse le capitaine m'accuse d'être un espion.

— Et tu ne l'es pas?

— Je mendie, et je viens de Banyuls-del-Mar.

— Oui, on m'a dit que tu t'y étais volontairement exilé.




Tu connais donc ce bambin? dit Pujol à son lieutenant.

— Tu connais donc ce bambin? dit Pujol à son lieutenant.

— Si je le connais, je le crois parbleu bien! C'est à lui que je dois la vie; sans lui, je n'aurais pas le plaisir de vous serrer la main aujourd'hui à vous tous, mes braves compagnons.

— Conte-nous cela.

— C'est court. Vous savez que dans une de nos dernières affaires, près de Barcelonnette, quand j'appartenais encore au moine Valdez, nous fûmes dispersés; je vous perdis de vue, on m'arrêta, on me reconnut, je fus jugé à Mataro et condamné à la corde. J'attendais l'heure fatale en sifflant et en pensant à vous dans ma prison lorsque ce drôle, en venant nettoyer mon cachot, laissa tomber à mes pieds une lime et une petite scie. Deux heures après je fus libre. Mais j'y pense, vous n'ignorez pas cela, compañeros.

— Nous ne savions pas que ce fût cet honnête coquin.

— C'est lui!

— Qu'on le délie donc et qu'il soit des nôtres. As-tu du cœur?

— Voyez, je tremblais diablement tout à l'heure; mais je m'y ferai, on dit que ça s'apprend.

— Les occasions ne te manqueront pas. Allons, mange un morceau avec celui que tu as sauvé et qui te sauve à son tour. Voilà du pain, de l'ail, un bel oignon, dépêchez-vous, et en route.

— Que le ciel vous récompense de vos bienfaits!

— Laisse le ciel tranquille là-haut. Qu'il ne s'occupe pas plus de nous que nous de lui, et surtout plus de cantiques, entends-tu? à moins que tu ne les adresses à Satan.

— Cela serait bien impie.

— L'impiété est notre religion, mon petit chérubin. Tu feras comme nous tous, il n'y a pas d'exception parmi les soldats de Pujol. Tiens, voici une escopette, des balles, de la poudre; je te prête ce poignard, tâche de me le rendre digne de la cause que nous défendons. Marchons maintenant. Je vois nos camarades de la montagne qui se réu-

nissent; bientôt nous serons près d'eux; en descendant, entonnons le cantique de la liberté. Une autre fois ce sera le saint cantique du démon.

Enfants, c'est la voix du tonnerre,
Qui dans l'espace rebondit.
C'est là notre signal de guerre!
C'est là le concert du bandit!
A l'éclair qui petille,
A la flamme qui brille,
Soudain fuyons le port;
Narguons toute menace,
Changeons toujours de place,
Le sommeil, c'est la mort.

Si, là-bas, dans la riche plaine,
Glissent tartanes et caissons,
Comme des tigres hors d'haleine,
Indomptés, nous nous élançons.
Qu'importe la jeunesse?
Qu'importe la vieillesse?
Partout coule le sang;
Contre toute poitrine
Que notre carabine
Se rue en frémissant.

Les vents, les tourbillons, la grêle,
L'avalanche aux robustes reins,
Le fracas du mont qui chancelle,
Nous trouvent calmes et sereins.
Que le monde s'écroule,
Qu'il se brise et qu'il roule
Dans le vide emporté.
Nous, d'une voix sonore,
Nous pousserons encore
Un cri de liberté!

---

## IV

### LES GITANOS.

Le chemin était tortueux, rocailleux, difficile, et les pieds nus des sauvages gitanos le parcouraient sans paraître en éprouver la moindre douleur, tant l'habitude des courses aventureuses à travers les montagnes les avait durcis et cuirassés. La sueur ruisselait sur leurs fronts, mais une sueur âcre, blanchâtre, traçant de larges rigoles sur leur peau basanée. Des poitrines velues et haletantes s'agitaient par soubresauts, et les jarrets nerveux accusaient, par leurs muscles en saillie, une de ces natures privilégiées qui ne demandent qu'une lutte perpétuelle contre toutes les vicissitudes de la vie de mendiant nomade.

Ils venaient de Malaga, sur l'extrémité méridionale de l'Espagne, et ils allaient sans doute au fond de la Norwége; car ces hommes, voyez-vous, lorsqu'une fois ils se sont mis en route, sans but précis, ne s'arrêtent que quand la terre leur fait défaut. La vie du gitano pur sang est une vie de mouvement et de secousses. Il ne trébuche même pas, lui, aux obstacles que vous avez peine à gravir. Le vrai gitano ne fait rien comme les autres hommes; il ne mange pas, il ne dort pas comme eux. Vous cherchez pour vous reposer un lieu chaud en hiver, frais en été, propre, où vous soyez à l'aise, où l'air vous arrive pur et limpide, tiède et parfumé; lui, le bohémien, semble choisir de préférence le gîte dont l'aspect seul fait reculer d'horreur. Presque toujours c'est une grotte naturelle, un éboulement, le caprice d'un bloc de granit ouvrant ses larges flancs par suite d'une commotion souterraine. Point de végétation autour, point de mousse, point d'eau. Le gitano ne mangerait peut-être pas s'il ne lui en coûtait rien pour se procurer sa nourriture, et il ne tiendrait pas tant à son or, à son couteau, à son âne, s'il ne les avait pas volés. Le gitano digne de ce nom s'abrite dans sa hideuse saleté comme vous vous abritez sous le voile le plus sain et le plus commode. Les traces d'un animal immonde sont là, le bohémien se couche là sans pousser du pied ce qui aurait dû l'éloigner avec dégoût. Oh! ne regardez que de loin l'auge favorite du gitano, car il y a péril pour vous à vous en approcher de trop près. Ce sont les insectes les plus repoussants agglomérés les uns sur les autres, vivant les uns des autres, et qui, s'ils trouvent par hasard une proie étrangère et facile, font cause commune alors et s'élancent sur vos jambes pour envahir et harceler en un clin d'œil votre corps endolori. Vite, vite, cherchez sans retard une eau limpide et profonde pour vous purifier, car cette lèpre ardente qui ronge le gitano sans l'abattre, sans le fatiguer, sans qu'il y songe, ne vous laissera, à vous, ni trêve ni repos, et vous succomberez à la lutte.

J'ai vu un gitano qui se plaisait assez à changer de chemise une fois chaque trimestre. Eh bien! cet homme exceptionnel devint le mépris de ses camarades; on le conspua, on le chassa. Forcé de renoncer à l'état de bohémien, il se fit voleur, et il y gagna quelque chose, car il mourut sur une potence, en plein air, pouvant respirer à l'aise jusqu'à son dernier soupir.

Je vous ai dit que le gitano avait un âne pour compagnon de ses courses; ceci est presque une vérité générale. Le gitano qui a ramassé, en disant la bonne aventure dans les villages, ou en volant et troquant les objets volés, assez d'argent pour acheter un âne, ne s'en fait pas faute, et ils voyagent ensemble, côte à côte, comme deux vrais amis de vagabondage. Ils causent ensemble, ils se disent de douces et bonnes choses, ils se caressent, ils se racontent leur vie passée; et, si par hasard le chemin qu'ils ont à parcourir est long encore, si le sommeil a saisi le moins intelligent des deux piétons, je veux dire le gitano, celui-ci fait un saut et se hisse sur sa monture. Sa bride est une corde de dix brasses au moins, et le cavalier, qui la tient de la main gauche, ne se place qu'à l'extrémité du baudet, tout à fait à l'extrémité, à la naissance de la queue, sans qu'il soit possible de comprendre comment on peut s'y tenir en équilibre.

Ainsi huché, ses yeux se ferment petit à petit, sa bouche fétide se colore de la salive noire du tabac qu'il cesse alors de mâcher; il murmure, entrecoupée de hoquets, une romance catalane ou andalouse; sa tête va d'un côté et de l'autre selon le pas du camarade oublié, et la route se franchit, et l'âne s'arrête quand il sent que la tâche a été assez lourde. Alors le gitano rouvre les yeux, il bâille, étend les bras, voit que le jour baisse, se rappelle qu'il n'a pas mangé, attache son ami à un battant de porte ou à un banc héréditaire, se glisse dans une grange voisine ou le long des murs isolés des maisons du village où il a fait halte, songe à son couteau enfermé dans sa gaîne de cuir, en arme sa main, et tue au passage un coq imprudent ou un chat étourdi qui guettait à son tour une victime.

La nuit arrive, tout dort aux alentours, et le voyageur remarque, sur le coteau voisin, un feu brillant éclairant l'espace. C'est le gitano qui soupe.

Le costume du gitano est varié, mais seulement dans ses accessoires. Jamais on n'a vu un de ces hommes exceptionnels en habit, en redingote, en manteau, en souliers. Il lui faut, à lui, une couverture de laine pour s'abriter contre la pluie ou contre la rigueur de l'hiver. Cette couverture moisie, jaune et trouée, est aussi son meuble principal en été, et il prétend que ce qui protége contre le froid protége aussi contre la chaleur. La tête du gitano, où se lacent et s'entrelacent en tous sens d'épais et longs cheveux, est coiffée, tantôt d'un chapeau à larges bords, tantôt d'un bonnet rouge descendant jusque sur le poitrail, mais le plus souvent d'un mouchoir ou d'un morceau de linge sale et gras, noué à tout hasard devant, derrière ou sur les côtés. Il a toujours des boucles d'oreilles en or ou en laiton; il ne doit pas se faire la barbe, mais il ne porte jamais de moustaches; ses favoris se croisent presque sous son menton et gardent toute la largeur que leur donne la nature; une chemise couvre ses épaules et ses pectoraux, et des culottes en velours, descendant jusqu'aux genoux, serrent ses reins à l'aide de boutons de bois ou d'os, entrant dans deux bou-

tonnières. Les jambes du gitano sont nues, ses pieds le sont également, mais il n'est pas rare d'en voir quelques-uns chaussés de souliers de corde. Toutefois, ceux qui en appellent à ce secours sont les fashionables de la troupe, en général les plus mauvais marcheurs et les plus dégénérés de la race. Aux yeux du vrai gitano, la propreté et l'élégance des vêtements accusent la bassesse et la servitude.

La première passion du gitano, c'est l'indépendance. Je me hâte pourtant d'ajouter que, si le gitano n'aime pas l'air étroit des cités, du moins se plaît-il dans leurs alentours; et peut-être est-ce cette sorte d'esclavage imposé par nos usages et par nos mœurs qui lui donne, à lui, l'amour de la liberté dont il va s'enorgueillir sur les grandes routes, au sein des montagnes et au milieu des forêts solitaires.

Maintenant, donnez une large ceinture de cuir avec deux gaines, l'une à droite, l'autre à gauche, enfermant un couteau et une paire de ciseaux immenses; placez, comme contraste, des bagues aux doigts du gitano, et vous aurez son costume complet, et vous connaîtrez sa physionomie et ses allures.

La gitana laisse flotter son immense chevelure noire, dont un demi-rets emprisonne pourtant quelquefois une partie. Une gitana que le ciel eût fait blonde serait répudiée. Les cheveux de la gitana tombent sur ses reins, sur sa gorge, quand elle est debout, sur ses genoux quand elle se tient assise, sur la viande qu'elle mâche, dans le bouillon qu'elle avale. On dirait que la chevelure de la gitana est un assaisonnement de rigueur à ses mets de chaque jour. Elle aussi orne ses oreilles, ordinairement fort petites, d'énormes boucles d'argent; son corps est couvert par une chemise d'homme fermant rarement sur la poitrine; des jupes grossières de laine et des espardillas complètent son pittoresque accoutrement. Il n'est pas rare d'en rencontrer portant un clavier d'argent suspendu à la ceinture, et à l'extrémité duquel se trouvent de petits ciseaux, des Christs, des tibias et de têtes des mort en miniature. D'autres aussi laissent flotter sur leur estomac un rosaire et une croix, des os, des coquillages et des dents passés à un fil de laiton. J'ai vu des gitanos et des gitanas agenouillés dévotement à l'église et se frappant fortement la poitrine. Ne demandaient-ils pas pardon à Dieu d'avoir, par leur maladresse, laissé échapper l'occasion d'un vol ou d'un incendie? Tous les hommes ont leur religion.

La caravane des gitanos, qui glissaient comme des fantômes le long du col de Llers et se rapprochaient de Gerone, se composait d'une vingtaine d'individus de tout âge. Celui qui ouvrait la marche portait sur sa tête un grand vase de terre nommé *ouille;* à ses côtés, le front haut et fier, cheminait une commère de quarante ans, forte, grande, aux allures masculines, chantant une seguidilla nasillarde, attentivement écoutée par quatre marmots pivotant autour d'elle et trébuchant presque à chaque pas, tant ils étaient attentifs à la gaie chansonnette. Plus loin venaient les hommes mûrs, chargés de provisions de bouche et fumant la cigarette de papier allumée d'un seul coup à l'aide d'un briquet d'une forme elliptique très-allongée, dans lequel sont placés les doigts de la main droite.

Les vivres sur lesquels on allait se jeter étaient des oignons, des poireaux, de l'ail, du pain noir, un mouton tué dans la route et un chien noyé qu'on avait arraché au cours du torrent qui mugissait au pied du col rapide, bordé à gauche par des masses gigantesques de roches taillées à pic. A quelques pas de distance des jeunes gens bondissait, pleine de force et de santé, une jeune fille de seize ans au plus, à la taille élevée, à l'allure fière, au regard insolent et orgueilleux. Qui donc lui avait dit qu'elle était belle? Personne; mais elle l'avait soupçonné. Pas un de ses compagnons de voyage ne semblait se douter qu'elle fût là, et pourtant tous l'aimaient peut-être. Mais Beppa n'avait rien compris de leurs regards ou de leurs paroles, et dans sa bouche petite et admirablement cadencée, sur son front large et développé, on devinait qu'il y avait un langage à part, une pensée haute et virile qui brûlait de se jeter au dehors. Beppa était une gitana, née d'un père et d'une mère gitanos, et Beppa ne le croyait pas. Dans les grottes où dormait la famille voyageuse, hommes et femmes mêlés et confondus paraissaient ignorer qu'il y eût deux sexes parmi eux; Beppa le savait à merveille, et sa place au gîte était toujours loin, bien loin de ses camarades, qui la regardaient en pitié.

Les gitanos sont bavards par essence; ils parlent toujours et de tout. Ils vous disent les mœurs des peuples qu'ils ont visités; ils vous font la description des villes qu'ils ont traversées; ils s'occupent aussi de politique, eux qui n'ont ni chefs, ni cités, ni provinces, ni impôts à payer. Ils parlent de beaux-arts, de sciences, d'astronomie surtout. Ils prétendent savoir le cours des astres, ils ne s'épouvantent ni de la foudre, ni des éclairs, ni des météores extraordinaires dont l'apparition glace parfois les hommes civilisés; et, par une bizarrerie assez singulière, dès que s'élance sur leur tête une de ces étoiles filantes qui embrasent l'espace, ils font à l'instant même et avec dévotion un signe de croix pour accompagner, disent-ils, l'âme qui s'échappe du purgatoire.

Beppa entendait les merveilles de ces narrations et ne les adoptait point parce qu'elle ne pouvait les comprendre. Elle se laissait doucement aller au torrent fangeux qui l'entraînait; mais chez elle on voyait que c'était la résignation de l'impuissance. Rien n'était positif dans son âme que son abaissement; elle devinait presque toutes les émotions qui font la vie, et c'est pour cela que sa position actuelle était pour elle une torture de tous les instants. Si on lui avait demandé ce qu'elle pensait de ses camarades, de ses amis, de sa famille, elle aurait répondu par un sourire de pitié; puis, revenant à elle, elle se serait demandé aussi avec amertume en quoi elle valait mieux qu'eux et sur quel mérite elle étayerait son orgueil. Beppa souffrait et pleurait de tout ce qu'elle voyait; aussi jamais ne mêlait-elle son sourire aux rires éclatants qui faisaient retentir la caverne où l'on s'abritait. Beppa dînait avec ses compagnons; mais on voyait qu'elle était d'autant plus seule et isolée qu'on l'entourait de plus près. Nul de ses camarades ne lui avait jamais dit: « Je t'aime; » et Beppa, cependant, attendait ce mot, n'importe de quelle bouche, n'importe de quelle âme. *Je t'aime* eût été pour Beppa un baptême nouveau, une lumière au cœur, un rayon céleste, une vie d'élu. Mais ce mot si saint, si puissant, elle ne l'avait jamais entendu, elle ne savait de combien de syllabes il était formé, et elle ne se l'expliquait que par le sentiment. Beppa ne l'avait point lu, Beppa n'en connaissait point l'harmonie, et elle courait en aveugle, en insensée, vers un bienfait rêvé que le ciel s'obstinait à lui refuser.

Un jour pourtant que le hasard avait jeté à ses côtés un de ses plus jeunes compagnons de voyage et qu'elle regardait le ciel comme pour s'inspirer et se plaindre :

— Que regardes-tu là-haut? lui dit son camarade.

— Si le jour m'arrivera.

— Il est midi et le soleil nous brûle.

— Je ne sens pas le soleil et il fait nuit.

— Tu es folle, Beppa!

— Je le crois, je le crains...

— Cela porte malheur à toute une famille, et, si ton père le sait, si seulement il s'en doute, il pourra bien te faire un mauvais parti et te tuer.

— Va lui dire que je suis folle.

— Non, j'aime mieux te dire à toi que je veux t'épouser.

— Tu veux m'épouser, dis-tu?

— Oui.

— Pourquoi?

— Pour avoir une femme.

— Je m'en doutais.

— N'est-ce pas que tu le veux?

— Tu es fou, Guilhem!

— Tu es plus folle que moi; je t'assure, Beppa, que j'ai toute ma raison, tout mon calme.

— Je m'en doutais encore.

— Mais pourquoi ne veux-tu pas être ma femme?

— Parce que je veux rester fille.

— Il ne faut pourtant pas que notre race se perde.

— Elle est maudite, notre race, Guilhem, dit Beppa en frémissant, et, puisque tu veux la perpétuer, pourquoi ne t'adresses-tu pas à Rosa?

— Je lui ai fait la même demande ce matin.

— Va-t'en Guilhem, va-t'en vite, je suis malade, je veux être seule, va-t'en, ou je te frappe au visage.

Le dîner avait été préparé. Le mouton lâchement assassiné et le chien volé au torrent, déchirés plutôt que découpés, étaient déjà retirés de la braise, tandis que les autres débris sanguinolents demeuraient suspendus à des cordes onctueuses tendues aux deux parois de la grotte. La meute vorace se rua dessus avec des grognemonts sourds, et Beppa, plus attristée que la veille, s'était retirée à l'écart sur un roc, à côté d'un maigre olivier au feuillage terne et rare. Son ardente imagination la jetait en avant, et elle ne vivait plus que dans l'avenir, car elle regardait son existence présente comme une tombe où elle était ensevelie sans air et sans lumière.

— Mon Dieu! dit-elle enfin à haute voix, mon Dieu! qui suis-je, et pourquoi m'a-t-on fait naître? Ai-je demandé la vie, moi? Qui me l'a donnée? Qui dois-je maudire? Souffrir et toujours souffrir! Pleurer et toujours pleurer sans être comprise; *oïmé!* J'attends. Ce que je veux, le sais-je moi-même? Un remède à la torture qui me brise; il doit y en avoir puisqu'on dit qu'il y a un Dieu; et qui fait le mal peut le guérir sans doute!... Mon Dieu! guérissez-moi, car je suis bien malade!

Et Guilhem qui veut m'épouser; Guilhem qui vient à moi après avoir demandé Rosa! Oh! mais Guilhem est un infâme, je le tuerai!

La tête de la jeune fille tomba sur sa poitrine, ses grands yeux noirs se remplirent de larmes, son sein s'agita avec violence, et ses dents et ses membres craquèrent convulsivement. C'en est fait, poursuivit-elle, j'ai assez souffert comme cela; on ne doit pas plus étouffer dans la tombe que je ne le fais ici. Je mourrai; je ne tuerai pas Guilhem, mais je me tuerai, moi. Souffrons une dernière torture, mais la dernière de toutes, et puis le néant; car, s'il y avait un Dieu, il ne laisserait pas souffrir ainsi une pauvre malheureuse créature qui ne lui a rien fait.

Toute résolution de Beppa était un acte accompli. Plus calme, elle se leva, et elle se disposait à rejoindre ses camarades habitués à ses absences lorsqu'un bruit sourd de pas précipités fixa son attention. —A la bonne heure! s'écria-t-elle; du mouvement, des hommes, un monde s'il le faut, mais surtout un monde autre que celui qui me consume. Les voilà là-bas, voyons-les sans qu'ils me voient: ils me tendraient peut-être la main et me jetteraient une pièce de monnaie ou un morceau de pain. Je ne veux ni du pain, ni de l'argent, ni de la pitié de personne. C'est autre chose que je veux.

Douze ou quinze piétons cheminaient en gens pressés d'arriver. Celui qui les dominait avait une allure si leste, qu'on eût dit que ses pieds, chaussés d'espardillas, ne touchaient point le sol. Avant d'arriver en face de la grotte, ils s'arrêtèrent étonnés d'un roulement confus de voix, et le chef de la bande, marchant à pas de loup, fit signe aux siens de ne pas bouger. Tous obéirent. Mais lui, tirant un poignard et un pistolet de sa ceinture, s'élança d'un seul bond vers l'angle qui abritait les gitanos, et se posant fièrement en face des affamés:

— Bon appétit, enfants, dit-il d'une voix familière, bon appétit. Je m'attendais à trouver ici d'autres gens que vous.

— Et toi, bonjour, répondit le plus vieux des gitanos; mais que veux-tu?

— Je veux librement passer mon chemin.

— Pour cela, il faut que tu fouilles dans ta ceinture.

— Comme vous y allez!

— C'est notre habitude. Ainsi jette-nous quelque chose, ou nous saurons bien t'y forcer.

— Avec quoi?

— Avec nos couteaux.

— Vos couteaux sont trop rouillés, et n'ai-je pas là mon stylet et mes deux pistolets chargés?

— Nous sommes vingt contre un.

— Ce n'est pas assez, enfants, et le premier qui bouge est mort!

— Camarades, en avant!

— A moi, les miens!

Les compagnons du petit homme armé bondirent, et les gitanos dans leur caverne se virent à l'instant mis en joue. Beppa allait s'élancer pour voler au secours de ses camarades quand le chef de la guérilla, que vous avez deviné se nommer Pujol, s'écria:

— Bas les armes, enfants, et que nul ne bouge!

Beppa resta stupéfaite.

Les gitanos étaient tous à genoux et demandaient merci avec force signes de croix.

— Eh bien! dit Pujol en baissant son pistolet, vous voilà muselés, mes chiens! vous n'osez plus aboyer maintenant. Mais ce n'est pas tout: fouillez à votre tour dans vos ceintures, et que rançon nous soit acquise, puisque vous vouliez en obtenir une de nous.

— Un voleur! se dit tout bas Beppa inaperçue, un voleur! je m'étais trompée.

— Tenez, tenez, señor, poursuivit le vieux gitano, voilà tout ce que je possède; voilà aussi tout ce que possèdent mes compañeros.

— Quelques maravédis! deux piécetas!

— C'est tout.

— Vous mentez, canaille!

— Nous sommes de la canaille, c'est vrai, mais nous ne mentons pas.

— Que mangez-vous donc là?

— Un mouton volé et un chien ramassé.

— Diable! diable! Et votre pain?

— Le voilà.

— Il est bien noir.

— Il est délicieux quand on le mange sans peur.

— Par l'enfer! dites-vous vrai?

— Par le ciel! nous disons vrai.

— Par le ciel! soit, si cela vous amuse.

— Allons, enfants, continua Pujol en s'adressant à sa troupe, ces coquins sont de grands maladroits, et il faut leur venir en aide. Que chacun de vous leur jette une piastre; moi, je leur en donne dix, car je suis dix fois plus riche et plus généreux que vous.

— Cependant, capitaine...

— Si tu dis un mot, je te tue...

Et le poignard de Pujol était à deux pouces d'une poitrine.

— Voilà, capitaine.

— Une autre fois ne réplique pas, Antonio. Il faut faire l'aumône, il faut aider qui souffre. Et toi, Francisco Marini, qui sembles si ému en donnant ta piastre, songe bien qu'il faut donner par devoir, mais non point par compassion: l'homme ne doit jamais pleurer. Au revoir, gitanos de guignon, faites ce soir un meilleur repas que celui de tout à l'heure, mangez du pain, ne volez que les riches; donnez une double ration à ces bambins qui me tendent les bras, et que je vous demande la permission de baiser sur leurs sales joues, et buvez à la santé de Pujol.

— Pujol! s'écrièrent les gitanos, épouvantés du nom terrible qui venait de retentir.

— Pujol! se dit en elle-même Beppa en avançant la tête pour mieux le voir.

Et Pujol poursuivit sa route, et les gitanos émerveillés ramassèrent la fortune qui venait de les enrichir; et ils arrivèrent avant la nuit au Llers, où ils perdirent dans une orgie épouvantable le souvenir de leur bonheur présent et de leur douleur passée.

Beppa seule manqua à la fête.

---

## V

### LE CONVOI.

Le défilé que nous avions à franchir était long, étroit et difficile, car les éboulements de la montagne, très-fréquents

en hiver, détachaient parfois de la cime des roches énormes qui s'emparaient de la route. Le piéton pouvait aisément se détourner pour continuer son chemin ; mais les chariots et les bagages, forcés de faire halte, donnaient toujours le temps aux redoutables guérillas, rôdant sur les hauteurs, de se trouver à point nommé aux passages scabreux, et là surtout se faisait l'attaque principale ; là surtout les Français avaient à craindre les bandes de miquelets et de contrebandistes âpres à la curée, et il fallait bien qu'ils succombassent contre des ennemis tirant sur les hommes comme sur une cible, et cachés eux-mêmes dans les anfractuosités des rochers où souvent ils perçaient de redoutables meurtrières. La guerre de la Catalogne ne fut, à vrai dire, à cette époque, qu'une guerre d'escarmouches, et, hormis les places fortes prises par trahison et sans siége, tout se passa, comme nous le disons, en embuscades, en combats particuliers, en assassinats. Chaque uniforme français qui se montrait sur les grandes routes était troué par dix balles à la fois. Le mot seul ***independencia*** avait fait en Catalogne un soldat de chaque homme, un meurtrier de chaque soldat. Quant aux moines, ils bénissaient les escopettes et les poignards, n'avaient que des anathèmes pour les consciences paisibles et ne réservaient leurs palmes qu'aux martyrs de la cause sainte.

Alors le prêtre portait à côté du crucifix un stylet béni. Il en avait encore un dans la manche de sa longue robe grise ou brune, et dans sa ceinture se heurtaient les pommeaux de deux belles pistoles aux ressorts bruyants dont il se servait à merveille, je vous jure. Dans leurs sermons quotidiens, le Français était un ***tueur de rois*** qui méritait la mort la plus honteuse, la plus cruelle; et, après une sanglante action, il n'y avait point d'oraison funèbre sur les cadavres frappés de la balle et du poignard, mais bien des vociférations et des blasphèmes.

Et le guérillero, que faisait-il, lui? Il se mettait dévotement à genoux, priait dévotement et tuait aussi dévotement, par derrière, tout homme armé ou désarmé qui se trouvait à la portée de son couteau ou de son tromblon. La palme du martyre ne peut se conquérir que par des sacrifices, et chaque Espagnol au combat se regardait comme un saint apôtre en face de ses persécuteurs. Pujol seul n'avait pas voulu de prêtres dans sa milice; il avait dit aux siens : — Mes enfants, nous ne nous battons ni pour le ciel, auquel nul de vous ne doit penser; ni pour la gloire, dont vous ne voulez guère plus que moi; ni pour l'indépendance de notre pays, qui ne sera plus indépendant, qui ne peut pas l'être, qui ne veut pas l'être; mais nous nous battons, parce que tout homme de cœur doit se défendre et bien se défendre quand il est attaqué. Nous nous battons surtout parce que ces hommes qui viennent chez nous ont de l'argent, qu'ils en ont beaucoup, et que nous en avons fort peu. Quant à moi, vous le savez, je n'y tiens pas essentiellement et vous devez reconnaître qu'après chaque butin il n'est pas rare que je songe à moi lorsqu'il n'y a plus rien à prendre; mais je me sauve souvent aussi sur le lendemain, et j'ai toujours ma bourse ouverte à celui de vous qui vient m'emprunter, même alors que je sais que cet emprunt est un vol. Au surplus, mes braves, quand vous serez las du métier, vous irez vous faire pendre où vous voudrez, je ne vous en empêche pas; mais, tant que vous serez dans mes rangs, vous m'obéirez comme des moutons, ou je vous brûlerai la cervelle comme à des coquins.

A cela, les soldats de la bande répondaient : ***Vive Pujol!*** et tout était dit, et l'on tirait sur les traînards de tous les régiments, et aux arbres de la route pendaient des cadavres, et l'on en trouvait surtout un grand nombre troués par derrière, et l'on voyait souvent aussi des enfants déchirés sur le sein de leurs mères égorgées. Sanglantes annales qui brisent la plume dans la main chargée de les retracer!

Nous l'avons déjà dit, Pujol n'aimait pas les prêtres, il les méprisait et les haïssait à la fois; et, comme il ne croyait pas en Dieu, il ne pensait pas que quelqu'un de bonne foi pût y croire.

Il disait souvent que les prêtres n'étaient bons, selon l'esprit de leur état, que lorsque l'homme auquel ils offraient leurs secours n'était bon à rien, c'est-à-dire à l'heure de la mort, ajoutant qu'il fallait extirper les prêtres de la société comme hypocrites et dangereux.

Un prêtre vigoureux et jeune s'était un jour présenté à son camp, et lui avait demandé à être incorporé dans son armée.

— En qualité de quoi? lui dit Pujol.

— Mais, en qualité de prêtre.

— Quelles seront tes fonctions?

— De bénir vos armes.

— En deviendront-elles meilleures?

— Je prierai aussi.....

— Qui prieras-tu?

— Le Dieu des chrétiens, et pour la cause que vous défendez.

— Nous ne défendons aucune cause, mon ami, nous sommes libres d'attaquer aujourd'hui Espagnols ou Français, et je ne sais pas trop laquelle des deux nations nous hait et nous redoute davantage. Cependant, tu es là, poursuivit-il du ton d'un homme qui ne veut point de réplique à ses arguments, tu resteras, je te déclare prisonnier de guerre; et, puisque je suis de bonne humeur aujourd'hui, au lieu de te faire pendre comme j'en ai le droit et presque l'envie, je t'enrôle dans une de mes compagnies. Au lieu d'un rosaire, tu auras un poignard, au lieu d'un crucifix une bonne escopette, et un sabre effilé au lieu d'un goupillon. Allons, mon petit, ne fais pas la grimace, tu seras le plus gentil de nous tous, et tu pourras te dire saint Paul ou saint Martin, à ta guise. Ce que je t'offre n'est pas à dédaigner, et, pour te donner de moi une excellente opinion, je te permets de prier, de prier ton Dieu; mais crois-moi, prie en toi-même, car, si tes camarades t'entendaient, ils pourraient bien te faire un mauvais parti. J'ai là des gaillards qui ne veulent pas qu'on se singularise, ils sont si impies, mes gredins.... Ainsi voilà qui est dit, tu es soldat de Pujol, soldat dans la compagnie de Saletas, mon meilleur lieutenant; j'espère que tu feras ton devoir.

Le jeune prêtre fit son devoir en effet. Il se nommait Torrellas, et il fut pendu à Barcelone pour je ne sais plus quel sacrilége commis sur des vases saints volés dans un tabernacle du couvent de la Merced. Pujol l'avait converti au crime.

Ainsi se faisaient d'ordinaire les recrues de la formidable guérilla, effroi des bourgs et des cités autour desquels elle rôdait; et, quand un honnête homme résistait aux prières et aux menaces, on l'***envoyait***, comme disait Pujol, et, dans leurs jeux quotidiens, les joyeux bandits s'amusaient en passant à donner des coups de poing ou de sabre aux jambes pendantes des cadavres suspendus aux arbres et flottant au gré des vents.

Cependant les avis qu'avait reçus Pujol d'un de ses plus adroits espions le mettaient en belle humeur, et, pour la faire partager à son armée, il lui communiqua ses projets d'attaque pour le soir même. Des cris d'une joie farouche répondirent à sa voix, et il n'eut plus qu'à contenir ses soldats pour que le coup de main ne fût pas sans résultat.

Le convoi était parti de Figueras entre deux et trois heures de l'après-midi. Pujol, aussi habile que Mina dans cette guerre d'escarmouches, qui seule pouvait lui réussir, avait pris les devants avec ses intrépides miquelets, et, après avoir expédié à travers les montagnes ses plus agiles marcheurs pour donner l'éveil à ses avant-gardes éloignées, il se rendit avec le gros de ses soldats au lieu même où le combat devait être livré.

— Trois cents hommes de l'autre bord, dit-il à Saletas; mène-les là, mon brave, et point de quartier. Faites rouler des pierres sur la route; creusez des fossés comme si un torrent avait fait l'ouvrage. Deux cents hommes en avant pour achever ce qui pourra s'échapper; ils seront commandés par Taumareillas : c'est lui surtout qui ne comprend pas le mot grâce!

Taumareillas sourit d'orgueil et marcha fièrement vers le lieu indiqué avec ses bandits déterminés.

— Soixante lurons en avant de chaque côté de la route, à travers les broussailles et les rochers; point de bruit si

c'est possible, point de coups de fusil, le stylet tue aussi bien et plus commodément. Quand les voisins se mêlent de la querelle, il y a tumulte, et ce qu'il nous faut, à nous, c'est le silence. Je vous permets de frapper en face, pour peu que cela vous amuse; mais surtout que les fuyards ennemis n'aillent pas loin, il faut les traquer dans leur course. A cet effet, qu'on dépêche quelques éclaireurs; tâchez que nulle alerte ne puisse être donnée. Ce que je vous recommande avant toute chose, c'est de ne point faire de prisonniers; à quoi nous serviraient-ils? il serait par trop ridicule de leur donner la moitié de nos vivres. Allez; moi, je me poste ici en tête de mes bons, et je réponds bien de ne pas laisser trop de besogne à Taumareillas. C'est dit? c'est entendu? qu'on visite les armes, qu'on se couche, et qu'on ne bouge qu'à ma voix ou à mon sifflet.

Un piquet de huit cuirassiers ouvrait la marche du convoi. Après lui, braves comme les soldats de la grande armée de Napoléon, marchaient coude à coude deux compagnies de grenadiers et de chasseurs derrière lesquelles roulaient bruyamment de petits canons de campagne précédant la caisse et les vivres apportés au quartier général de Maurice-Mathieu. Le nombre de chariots avait été parfaitement signalé à Pujol, et ceux-ci, nommés dans le pays *carros* et *tartanas*, étaient traînés par de vigoureuses mules au pas sûr et léger, harnachées, pavoisées et couronnées d'une haute pyramide de plumes vertes, bleues, rouges et jaunes, entremêlées d'une immense quantité de petits grelots discordants. Elles cheminaient gravement, allant à droite et à gauche, guidées par leur admirable mémoire, comme elles l'avaient fait la première fois qu'elles s'étaient trouvées sur la même route. Les tartanes allongées avaient à chaque bord un banc recouvert de peau, où se délassaient parfois les piétons épuisés et où l'on pouvait également, de temps à autre, se mettre à l'abri du soleil brûlant sous un dôme de toile peinte en rouge, soutenu par des cerceaux implantés dans les parois du chariot.

Puis venaient encore deux autres compagnies régulières auxquelles se mêlaient, pour tromper l'ennui de la route, peut-être aussi pour se donner du cœur contre les périls dont on les avait menacés, les voyageurs, les spéculateurs, les fournisseurs, les vagabonds de chaque pays, avides de tout bouleversement, et quelques douces femmes aussi, que leur tendresse de mère, d'épouse ou de fille, appelait au milieu des camps et des batailles. Huit chasseurs à cheval fermaient le cortége, dont la longueur occupait un vaste espace.

A de courts intervalles des coups de fusil retentissaient, et les gens du défilé pensaient que ce pouvaient être les éclaireurs qui cherchaient à éloigner ainsi les paysans curieux ou importuns dont l'habitude était de rôder autour des convois et qui finissaient ainsi par voler quelques bagatelles aux piétons distraits par leurs importunités et leurs prières.

Ce n'était pas cela pourtant.

Quelques soldats de Pujol, blottis derrière des touffes épaisses de romarin, bondissaient le fer à la main contre les soldats français servant en quelque sorte d'avant-garde. Dès que le cri d'alarme était poussé, une balle l'étouffait et le silence succédait au bruit.

— On tousse par là-bas, disaient les vieux soldats aguerris.

— N'est-ce pas le canon? demandaient les piétons alarmés.

— Le canon? il a une plus forte poitrine; on tire peut-être aux lapins ou aux perdrix.

On tirait à des poitrines d'homme.

A peine les premières tartanes eurent-elles dépassé le centre de la célèbre compagnie dont Pujol avait pris le commandement, que celui-ci fit retentir son redoutable sifflet d'attaque. A l'instant même, une décharge générale des troupes appela du côté gauche les regards effrayés des gens du convoi.

Les grenadiers et les chasseurs en alerte cherchaient l'ennemi sans le voir, et, tandis qu'ils se préparaient bravement à gravir la côte presque à pic, une seconde décharge eut lieu du côté droit, et les hommes tombèrent frappés par derrière. C'est que ce sont de dangereux pointeurs que les contrebandistes et miquelets de Pujol; c'est que, lorsqu'ils visent une poitrine ou une tête, la tête ou la poitrine est percée, et quelques-uns d'entre eux ajoutent encore à leur arme favorite le terrible tromblon, dans le sein duquel ils jettent une poignée de balles qui tombent dévorantes, comme un vaste réseau, sur les rangs ennemis.

Les cuirassiers de l'avant-garde, contre lesquels aussi Saletas et Pujol ordonnaient de tirer, voyaient leurs armures d'acier trouées; leurs chevaux renversés, et devenaient de la sorte inutiles dans un défilé si étroit et si escarpé sur les bords. Tout le cortége s'était arrêté. En avant, Taumareillas n'avait rien à faire, et ses dents, jaunies par le tabac, pressaient convulsivement ses lèvres épaisses et baveuses. La queue du convoi ne savait si elle devait rétrograder, et pourtant, soldats taillés pour les fortes épreuves, vigoureux mulets des tartanes, voyageurs aux abois, tombaient sous les balles, et à peine, çà et là, au-dessus des broussailles, découvrait-on une tête de bandit coiffée de sa gorra écarlate, riant aux éclats du désordre épouvantable qui régnait dans le défilé.

Cependant on ne pouvait demeurer ainsi immobile, car la mort planait sur tous les rangs; le chef du convoi donna l'ordre d'abandonner les vivres et la caisse, et d'aller en en avant.

Pujol l'avait prévu.

— A vous le butin, dit-il aux siens, à moi les hommes!

Et, seul, il s'élance vers le poste qu'il avait indiqué à Taumareillas.

— Ici, lui cria-t-il, du plus loin qu'il aperçut son lieutenant, ici la route forme un coude; cinquante bons tireurs, accroupis et l'arme à l'épaule, je les commande; toi, Taumareillas, sur les hauteurs, et vise bien; le convoi est à nous, il faut des cadavres aux loups de la montagne.

— Je te donnerai des cadavres, répondit Taumareillas de sa voix haute.

Les débris du convoi dispersé avançaient avec ce courage de la résignation qui va si bien à celui qui accomplit son devoir en dépit du destin. Arrivés au détour du défilé, ils se croient à l'abri de toute atteinte; tout à coup les balles de Pujol sifflent et le stylet achève ce que le plomb a commencé.

Mais il y a de l'espace pour combattre; voltigeurs et grenadiers se relèvent au cri de *Vive la France!* des pelotons se forment, des sergents deviennent officiers, on répond au feu par le feu, on marche la baïonnette en avant... Nul ennemi n'est là pour servir de point de mire; tout s'est effacé, tout a disparu, comme par enchantement, et les soldats français se trouvent seuls avec leur impuissante bravoure à l'extrémité du fatal défilé. Pujol et ses intrépides sont déjà hissés sur les hauteurs d'où partent sans cesse des coups d'autant plus certains que nulle résistance n'est possible. Il n'y a pour les vaincus ni honte à effacer, ni gloire à recueillir; ils fuient, et Pujol, dont l'ardeur croissait à la bataille, se mettait en devoir de les poursuivre jusqu'à la plaine, lorsque, actif et prévoyant, il dit encore à Taumareillas : « Ne bouge pas, attends-moi là, et plus de coups de fusil. »

Le lieutenant obéit, mais en rugissant, car lui, le tigre, il voulait du sang à tout prix; et, quand il s'en était assouvi, il en voulait encore. Pujol, agile comme le chamois, s'était avancé vers la plaine où se terminait le défilé, afin de s'assurer si des renforts, partis de Barcelone, n'étaient pas expédiés au-devant du convoi dont l'arrivée avait sans doute été annoncée. Parvenu là, il gravit avec la prestesse du chat sauvage un sapin élevé; et, en effet, il aperçut dans le lointain les éclatantes étincelles des baïonnettes françaises qui s'avançaient en ordre de bataille.

— Vous arrivez trop tard, mes paresseux! dit-il en se laissant glisser le long de la tige filandreuse, vous arrivez trop tard, la besogne est faite.

Infatigable, il repart, il court, il se hâte, il bondit. Arrivé à son premier poste, le sifflet connu et retentissant annonce aux soldats de Saletas que le pillage doit s'achever et qu'il faut regagner les montagnes.

— Et les blessés? lui crie son ami.

— Qu'on les achève.

— Et les femmes?

— Pitié pour elles, qu'elles ne souffrent plus!

— Et les enfants?

— Qu'ils ne soient pas séparés de leurs mères! Tuez tous les mulets qui sont encore debout; emportez tout l'or, accrochez aux arbres quelques soldats trop mutins, et que leurs camarades qui arrivent de Barcelone sachent enfin comment nous fêtons nos visiteurs. Alerte donc, enfants, et vive la guerre de guérillas!

— Vive Pujol! répondit sa troupe haletante, vive le héros de la Catalogne!...

Les ordres du redoutable capitaine furent exécutés: les branches de quelques arbres s'affaissèrent sous le poids des cadavres; les chariots du convoi furent mis en pièces; les bandits se réunirent comme le fait une meute de loups affamés qui pénètre dans une bergerie sans défense, et, lorsque les troupes envoyées de Barcelone arrivèrent guidées par les tristes débris échappés au massacre, elles trouvèrent sur le sol ensanglanté des têtes séparées du tronc, des bras déchirés, des torses hachés, des langues coupées et des enfants percés du poignard sur le sein de leurs mères en lambeaux.

L'armée de Pujol venait de se couvrir de gloire!

---

## VI

### L'ESPION.

C'était dans une vallée délicieuse, plantée çà et là de figuiers et de pommiers abandonnés à la richesse du sol. Des oliviers au tronc bizarre et déchiqueté, tout parés de leurs fruits amers (car l'hiver était venu âpre et rude avec ses rafales du nord), se tordaient au pied des cimes chevelues de ces chaînes de monts secondaires qui semblent guider les voyageurs vers les hautes crêtes pyrénéennes. Puis, ainsi que des nids d'aigles, se montraient sur des mamelons taillés par la main des hommes, en échelons réguliers, de petites maisonnettes blanches, coquettes, avec leur élégant pigeonnier et leur toit en tuiles rouges mêlées à des tuiles noires formant des losanges et des dessins gracieux. Puis encore des enclos bordés de haies de grenadiers avec leurs fruits pendant au milieu des roseaux souples qui leur servaient de tuteurs. Un ruisseau, devenu torrent après chaque orage, serpentait au fond de la vallée, et sur les flancs des collines la vigne noueuse poussait horizontalement ses larges rameaux, auxquels on ne donne, en Espagne, ni appui, ni direction. Dans ce royaume de Catalogne, si rempli de contrastes, si diversement coloré, si chaud, si âpre à la fois, deux choses pourtant sont générales et uniformes: la paresse et la superstition. A l'une et à l'autre appartiennent presque tous les instants de la journée. Les soins de famille, les besoins du ménage, n'ont jamais assez d'importance pour faire oublier la sieste et le rosaire. On peut prier assis, debout, à genoux ou couché, et l'oraison à saint Jacques ou à saint Philippe se dit à merveille quand la bouche laisse tomber la cigarette ou quand les yeux se ferment au sommeil. En Espagne, mais en Catalogne surtout, une besogne pénible est réputée faite alors qu'elle est seulement commencée. Sans cela, cette province si pittoresque, si généreusement dotée par le ciel, serait un des pays les plus beaux et les plus riches du monde.

Mais le Catalan ne connaît aucune servitude, celle du travail surtout l'oppresse et l'écrase; il s'en affranchit à tout prix; il aime mieux une misère sans soins qu'une opulence avec sueurs. Le Catalan est brave, mais inconstant; généreux, mais abrupte; dévot par tradition et libertin par tempérament. Le sang du Catalan est le plus ardent de toutes les Espagnes, et, si la fatale influence des moines ne s'exerçait encore toute-puissante sur les habitants des bourgs et des campagnes, la Catalogne, qui a toujours rêvé de gloire et de liberté, serait, comme aux temps anciens, un pays à part, un sol indépendant, où germeraient toutes les vertus qui font les grands citoyens et toutes les magnanimités qui font les grandes républiques. Mais la guerre avait brisé bien des courages; mais le pillage et la dévastation avaient anéanti bien des fortunes. On avait émigré pour s'abriter dans des grandes villes ou dans des pays moins tourmentés; et la belle Catalogne, jadis si noble et si florissante, n'était plus qu'un cadavre infect que le bruit du canon ne pouvait ressusciter et que les pieds des soldats foulaient comme pour insulter encore à sa splendeur passée.

La vallée où Pujol, après sa course d'observation et d'avant-garde dont je vous ai parlé, avait donné rendez-vous à son armée de brigands, présentait quelque chose d'étrange et offrait à la fois un air de luxe et de misère qui attristait les regards. Les campagnes étaient silencieuses, les habitations désertes; il y avait là de belles parures et point de corps pour s'en enorgueillir. On eût dit qu'une peste, semblable à celle qui ravagea Barcelone presque à la même époque, venait d'y faire peser son bras de fer, et l'on devinait tout d'abord que les hommes qui s'y promenaient en ce moment étaient des nouveaux venus, empressés de l'abandonner; car ils n'y trouvaient ni richesse à emporter, ni ennemis à combattre. C'étaient des soldats ou plutôt des hommes qui se disaient soldats pour s'absoudre et se rehausser à leurs propres yeux; leur chef leur avait répété si haut et si souvent que la guerre qu'ils faisaient était une guerre d'indépendance, que la plupart d'entre eux, que presque tous se tenaient glorifiés du rôle qu'ils jouaient, et ils se disaient soldats de Pujol avec un tel sentiment d'orgueil, qu'on eût cru entendre un vieux grognard se déclarer enfant de la grande armée de Napoléon le Grand. Grenadier de la vieille garde et soldat de Pujol!

Pujol et Napoléon!.... Il y a des histoires qui veulent ces rapprochements.

Ce que Pujol appelait ses compagnies de braves était disséminé dans la petite plaine étroite et longue où campait l'armée; et lui, sans abri, sans aucune tente, assis sur une pierre, ancienne limite de quelque plantation, il était entouré de son trésorier, qui savait admirablement compter sur ses doigts, et de quelques-uns de ses plus chauds partisans, dont le dévouement et l'amitié pour lui allaient jusqu'au fanatisme. Des coffres ouverts, convoités par certains regards, se trouvaient là aussi, protégés par la parole du chef, qui, d'un seul mot, éloignait les curieux et les importuns trop avides.

Puis, d'une voix brève et contre laquelle nul contrôle ne s'avisait de protester, il disait: — Toi, Garcias, prends ces mille piastres; part égale aux amis. — Toi, Saletas, voilà trois mille francs pour ta compagnie; et, surtout, pas d'injustice, pas de faveur, ou tu auras affaire à moi, quelque vive amitié que je te porte. — Toi, Taumareillas, voici ta ration et celle de tes intrépides; ils ont tous mérité la double paye qu'ils touchent. — Toi, Villaseca, voici du papier et de l'or; le papier, c'est de l'or aussi, garde-le, et donne les pièces jaunes à tes soldats; ils aiment tout ce qui fait du bruit, depuis le canon jusqu'aux maravédis. — Toi, Angelo, tu t'es battu comme un vrai miquelet, comme un contrebandiste déterminé, presque comme moi, je ne t'ai pas oublié non plus, tiens, prends.

— A propos, triple part à Francisco Marini, qui a sauvé la vie à un de ses camarades et qui a tué deux voltigeurs assez fous pour s'attaquer à lui; il est vrai qu'il les tués à genoux, en récitant son Pater. Est-ce tout?

— Oui, car il n'y a plus rien, répondit le trésorier.

— Et ta part, Pujol? dit Saletas.

— Ma part? je l'aurai demain, un autre jour, peu importe.

— Ceci ne me paraît pas juste, car enfin la récolte de demain peut nous manquer.

— Avec des gaillards comme toi, mon garçon, il y a toujours du blé au grenier, du vin à la cave et de l'or à la ceinture.

— Merci, capitaine.

— Brûlez ces coffres: tenez-vous en haleine; que cha-





Avec des gaillards comme toi, mon garçon, il y a toujours du blé au grenier... (Page 15.)

cun se repose et que les armes soient en bon état demain matin.

— Il y aura donc encore un passage de convoi?

— Il y aura autre chose peut-être : je ne sais, j'ai un projet qui m'occupe, qui me tourmente, qui me brûle, laissez-moi.

— Tu parais inquiet, dit à voix basse le frère du commandant en lui frappant légèrement sur l'épaule.

— Inquiet, non, mais irrité. Ces coquins de paysans, de moines et de citadins ne nous ont été d'aucun secours; au contraire, ils se montraient toujours prêts à nous trahir, à nous livrer, et je grille de les punir.

— Nous sommes là à ton service.

— J'y compte.

Tandis que les chefs et sous-chefs des compagnies de la bande redoutable se partageaient l'argent pris la veille au convoi, dont le passage avait été fidèlement dénoncé par les espions de Pujol, celui-ci attendait les rapports qu'il exigeait chaque jour, à chaque heure, de ses principaux officiers.

— Capitaine, lui dit l'un d'eux, qui venait d'achever sa distribution, trois blessés, un tué.

— C'est beaucoup.

— Capitaine, point de blessés dans ma compagnie, dit un autre.

— C'est peu; ce n'est pas assez; une autre fois, qu'on ne se cache pas avec tant de soin.

— Capitaine, neuf tués.

— C'est trop; vous êtes des maladroits.

Et Pujol n'était content de rien, et il fronçait le sourcil.

— Capitaine, lui dit Taumareillas, un des plus hardis coquins qui aient jamais battu les Pyrénées, point de morts, point de blessés, un déserteur.

— Qui donc?

— Donate.

— Tu mens, coquin.







Beppa.

— On n'a pas retrouvé son cadavre.

— Porte-toi aussi bien que lui. Par mes ordres, le drôle est à Barcelone, jurant contre nous et fêté par les Français qui le caressent. Il doit revenir demain pour nous donner certaines nouvelles qui nous manquent.

— Tu es bien habile, Pujol.

— Je le sais. Si je n'avais pas été un coquin, je serais un grand homme.

— C'est comme moi, si je...

— Toi? tu seras toujours un gredin; tu seras toujours un homme de sac et de corde; tu mourras comme tu as vécu, en gueux et en voleur. Au surplus, j'ai les yeux sur toi, et veille bien à ta peau, elle n'est pas si dure que je ne puisse aisément la trouer.

Taumareillas se retira tremblant et atterré. Il savait, lui, le prix d'une menace de Pujol; et de ce jour, il résolut de se soustraire au châtiment et à la vengeance du chef qu'il s'était imposé, pour échapper à la potence que lui réservaient ses crimes passés.

— Pujol s'assit à terre, et il allait s'assoupir quand il vit venir à lui un de ses meilleurs amis d'enfance, un de ses plus fidèles compagnons de périls. Du plus loin qu'il put se faire entendre :

— Capitaine, un espion.

— Qu'on le pende.

— Il veut te parler.

— Qu'on le pende, te dis-je.

— Il assure qu'il a un grand secret à te communiquer.

— Un piége, une trahison. Si dans cinq minutes je ne le vois pas flotter à l'air, c'est à toi que je m'en prendrai.

Tandis qu'ils échangeaient ces rapides paroles, et au moment où Saletas s'éloignait pour faire exécuter l'ordre de Pujol, le groupe de soldats qui conduisait l'espion arriva auprès du capitaine.

Les mains du prisonnier étaient fortement liées derrière le dos, et sur ses vêtements de velours vert se voyaient les traces des bourrades et des blessures reçues à l'instant même où on l'avait saisi se glissant derrière les rochers protec-

 PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET Cᵉ, RUE D'ERFURTH, 1. 

teurs du camp. Le sang d'une ouverture faite avec le poignard qui avait effleuré sa tête ruisselait sur son front; une entaille lui avait ouvert le genou, et, malgré ces profondes blessures, la figure de l'espion était calme, grave, empreinte d'une tristesse et d'une résignation attestant à la fois une grande douleur et un grand courage. Ses yeux secs, mais tranquilles, regardaient ceux de Pujol, qui, sans le vouloir, baissa un instant les siens et les releva plus irrités que jamais. Un léger sourire, un mouvement imperceptible se fit remarquer sur les deux coins de la bouche du prisonnier, et un gros soupir fit bondir sa poitrine.

— A-t-on préparé la corde? dit Pujol d'une voix qui commença terrible et qui s'acheva en faiblissant.

— Oui, capitaine.

— As-tu entendu? poursuivit-il en s'adressant à l'homme qui le couvait toujours de sa prunelle noire; as-tu entendu?

— Oui, j'ai entendu.

— Et sais-tu pourquoi cette corde?

— Pour me pendre.

— C'est vrai. Et tu ne trembles pas?

— Ne savais-je pas ce qui m'attendait en venant auprès de toi, Pujol!

— Tu me connais donc?

— Qui ne te connait pas en Espagne!

— Tu sais donc aussi que je n'ai jamais fait grâce aux coquins de ta sorte?

— Je le sais, et pourtant je suis venu; car, vois-tu, Pujol, quand un cœur comme le mien veut quelque chose, cette chose se fait. Regarde, mon crâne est ouvert, ma jambe est déchirée, j'ai reçu encore des blessures plus profondes et qui m'ont fait plus de mal; deux coups de pied, un soufflet : celles-là seules tuent. Eh bien! je suis sans peur parce que j'accomplis ce que je m'étais promis d'exécuter.

— Souffres-tu?

— Oui, beaucoup.

— Que mon chirurgien soit appelé, dit Pujol à un de ses officiers; qu'il vienne à l'instant.

— Ton chirurgien ne me guérira pas. Et puis, à quoi bon des secours à celui que l'on va pendre?

— Oh! sois tranquille, tu ne l'échapperas pas. Mais, dis-moi d'abord, es-tu envoyé par les Français ou par les Espagnols?

— Ni par les uns ni par les autres.

— Par qui donc?

— Je ne veux pas te le dire, ou plutôt je ne veux le dire qu'à toi seul.

— Et si je te lance dans le nœud fatal?

— C'est le moyen le plus sûr et le plus prompt d'étouffer ma parole.

— Non, j'y pense; tu as un secret à m'apprendre; soit, je veux l'entendre. Voici le chirurgien de mon armée; qu'on délie les mains de l'espion. Éloignez-vous, compañeros, qu'on me dresse une tente avec mes manteaux et qu'on se prépare pour la fête de demain.

— Bon, j'y serai, dit tout bas l'espion.

— Oh! tu n'iras pas jusque-là, répondit Pujol.

— Peut-être; à moins que le docteur ne déclare mes blessures mortelles.

— Elles ne le sont pas, dit celui-ci; mais tu dois bien souffrir.

— Bah! bah! nous sommes tous ici pour cela; depuis longtemps je suis fait à toute douleur.

Dès que le docteur eut achevé son office, en homme qui avait toujours pansé des chevaux et tué des gens, Pujol voyant sa tente dressée, dit à l'espion :

— Veux-tu me confier ton secret?

— Oui.

— Prends garde au moins; si tu mens, je t'assure que mon poignard ne m'a jamais trompé.

— Je ne te mentirai pas; viens sous ta tente.

L'espion et Pujol s'assirent sur une couverture de laine, face à face, et gardèrent quelques instants le silence, mais sans cesser leurs regards scrutateurs.

— Parle donc, lui dit enfin Pujol d'un ton impératif, parle donc, puisque tu es venu pour cela.

— Si tu commandes, je me tairai. Toi, tu aimes à dominer; moi, je ne sais pas obéir; il faut me laisser faire et ne pas m'interrompre quand j'aurai commencé.

— Les moments me sont précieux, je n'ai pas le temps d'entendre de longues narrations.

— Aussi je serai bref.

— J'écoute.

— L'Espagne est à feu et à sang, Pujol, et c'est à peine si les mendiants mêmes peuvent y voyager avec quelque sécurité. J'étais loin, bien loin de toi, et cependant ton nom est venu jusqu'à ma retraite; on ne le prononçait jamais qu'avec une sorte de respect mêlé de crainte, car si l'on savait tout ce que tu faisais pour affranchir la Catalogne, on n'ignorait pas non plus la cruauté, les assassinats des partisans que tu avais enrôlés.

— Il n'y a que les ennemis morts qui ne reviennent pas. La guerre se perpétue par les prisonniers, et d'ailleurs, pouvons-nous en faire, nous qui changeons si souvent de retraite, nous qui courons si souvent après le pain qui doit soutenir nos forces!

— Je te répète ce que l'on dit sans te blâmer, sans t'absoudre. Mais les hommes comme toi, Pujol, ne sont pas de ceux dont on parle avec froideur, dont on suit les traces avec indifférence. Quand on parle de toi, Pujol, c'est avec une haine qui tient du mépris ou avec un amour qui tient de l'enthousiasme. Tu étais, au sein de ma famille, le sujet de toutes nos conversations, et ton nom seul faisait battre bien des poitrines. A la nouvelle de chacun de tes succès, il y avait de la joie sur tous les visages, et l'on exaltait ton patriotisme; à chacun de tes revers, auxquels nous ne croyions guère, la tristesse et la douleur se glissaient dans les âmes et les nuits se passaient silencieuses et sombres. Tu as été tué tant de fois par les balles ennemies que nous avons fini par te croire immortel, et je ne comprends pas que les Français aient si souvent continué dans leurs journaux ce jeu à ton égard, puisque chacune de tes résurrections était une victoire plus éclatante remportée sur eux.

— Il faudra finir par succomber, car ils se renouvellent sans cesse, eux, et le nombre de mes braves camarades diminue chaque jour.

— Je l'ai compris, et je viens te faire deux propositions, Pujol : veux-tu d'une nouvelle recrue?

— Intrépide? digne de ma cause?

— Digne de ta cause, intrépide autant que toi, plus que toi, peut-être.

— C'est toi, sans doute?

— C'est moi.

— Tu es bien téméraire.

— Tu m'as vu à une épreuve, essaye la seconde, place-moi quelque part en avant-garde et attends mon retour.

— Mais, si c'était un piége infâme, ce que tu me dis là?

— J'attendrai. Je ne suis pas un espion, Pujol, et si tu doutes encore, je n'ai plus rien à te dire, tu peux me lancer à l'air, comme tu le disais tout à l'heure. Je suis pauvre, j'ai toujours été pauvre, ces vêtements de velours qui me couvrent, je les ai volés hier pour venir te voir, te parler.

— Achève.

— La recrue que je t'offre te sera dévouée comme à sa religion; tu peux l'accepter sans crainte et l'avenir se chargera de la justifier.

— Soit, tu seras des nôtres; tu seras des miens.

— J'aime mieux cela; mais, ce n'est pas tout, et ici ma tâche devient plus difficile, car tu ne me comprendras pas, sans doute.

— N'importe, dis toujours.

— Lorsque, comme toi, on a sans cesse vécu dans les montagnes, occupé à chaque instant du soin de sa sûreté; lorsque chaque jour est une lutte et que chaque lutte peut être la dernière, on n'a dans l'âme qu'un seul sentiment, l'amour de l'indépendance, et nulle autre passion ne vient s'y loger. N'est-ce pas, Pujol?

— C'est cela.

— Eh! bien, par devoir, par pitié, je me suis chargé de donner à cette passion ardente qui te domine un secours, un appui qui doit la grandir encore, peut-être aussi l'ennoblir.

— Je ne te comprends pas.

— Je le savais, Pujol... Qu'as-tu fait hier?

— Rien. Une journée perdue.

— Non, pas pour tout le monde.

— Toujours du mystère!

— Je vais me faire comprendre. Tu dis que tu n'as rien fait hier parce que tu oublies aisément tes générosités; permets-moi d'aider ta mémoire. Vous étiez douze, toi en tête, vous descendiez le col du Llers, tu as entendu du bruit, tu t'es avancé seul d'abord, et plus tard tes camarades t'ont rejoint pour te défendre, car tu étais menacé.

— C'est vrai. Qui t'a dit cela?

— Je l'ai vu. Les hommes de la caverne étaient des gitanos et j'étais avec eux.

— Tu mens.

— J'étais avec eux, te dis-je.

— Et moi, je te répète que tu mens; pas un d'eux n'avait une figure chrétienne, et toi, tu es si beau!

La figure de l'espion s'épanouit comme à un rayon céleste; il continua:

— Pujol, j'étais là quand tu as mis ton stylet et ton pistolet en main; j'étais là quand tu as noblement jeté des piastres à la misère, quand tu as pardonné, alors que tu avais le droit de punir. J'étais là quand tu as embrassé les deux petits enfants de la famille des gitanos.

— Je m'en veux de ne t'avoir pas aperçu, car à coup sûr je t'aurais recruté.

— Eh bien! me voici, ton œuvre est faite. Mais je n'ai pas tout dit. Il y avait aussi parmi nous une jeune fille que tu n'as pas vue non plus, car elle se trouvait à l'écart lorsque tu as fait toutes ces choses, et cette jeune fille, Pujol, tu l'as rendue à jamais malheureuse. Ne m'interromps pas. Née gitana, elle ne comprend point sa naissance, car elle se sent une âme, elle rêve de belles et grandes actions, elle sait le sens de certains mots; cette jeune fille est un mensonge au milieu de sa famille qui la méprise, parce qu'elle en est méprisée; cette jeune fille souffre depuis son enfance, et plus elle avance dans la vie, plus son intelligence s'est développée, plus elle s'est sentie malheureuse, car elle a vu que l'immensité la séparait du reste des hommes. Où a-t-elle appris ce qu'elle sait? Dans le malheur qui est un flambeau. Où a-t-elle appris qu'elle n'est pas ce qu'elle paraît être? Dans le dégoût que lui inspirent ceux avec qui elle est souvent. Oh! bien des fois elle s'est demandé si elle était folle; mais cette question même lui montrait la puissance de sa raison, et elle retombait de tout son poids dans l'infortune qui tendait à l'abrutir. Au sein des villes qu'elle traversait en mendiante, lorsque ses camarades tendaient la main, elle, la pauvrette, détournait ses regards des passants comme si elle eût craint d'être reconnue, elle écoutait comme une musique céleste les paroles des citadins qu'elle regardait honteusement et en cachette. Oh! tu ne sauras jamais par combien de tortures elle s'est placée au-dessus de l'horrible position où l'enfer l'a jetée. Des soupirs, des larmes de feu, des prières ardentes au ciel, des déchirements au cœur, le désespoir, le délire, et tout cela au milieu de l'abrutissement et de la corruption, car cette femme, vois-tu, cette jeune fille dont je t'ai parlé.....

— Continue, continue!

— On dit que Dieu a mis tous les hommes sur la terre; elle, cette jeune fille, se croit une exception fatale, et elle se dit fille de Satan, puisqu'elle souffre comme les damnés.

— Je la plains.

— Ce n'est pas assez, Pujol, elle mérite plus que cela. C'est pour elle que je suis venu ici auprès de toi. Là-bas, là-bas, bien loin, elle parlait de toi souvent; elle t'a vu hier, elle n'en parle plus; elle t'a vu secourant le malheur, et elle s'est sentie frappée à l'âme.

— Il faut la faire venir: pourquoi ne t'a-t-elle pas accompagné?

— Parce qu'elle t'aime, Pujol, et qu'elle a compris encore qu'aimer tout seul était un enfer mille fois plus brûlant que celui où elle se consume.

— Qu'elle reste donc, car, de l'amour, Pujol n'en ressentira jamais: l'amour est une faiblesse et un malheur à la fois, et Pujol n'en éprouvera que deux dans sa vie, celui qu'il a eu pour sa mère, et l'amour de l'indépendance. Va dire cela à ta compagne.

— Cette compagne, c'est ma sœur.

— Eh! bien, va consoler ta sœur.

— Non, son désespoir me tuerait; je réclame une escopette, des munitions: me veux-tu pour soldat?

— Je ne demande pas mieux. Jure de m'obéir.

— Je te le jure!

Pujol sortit de sa tente; il apprit à ses officiers que l'espion n'était pas un espion, et que l'armée comptait une recrue de plus.

Le gitano, qui se fit nommer Andreu, fut incorporé dans la compagnie de Taumareillas, et quoique chacun admirât sa belle figure et sa tournure toute martiale, on se plaignit hautement que le vent n'agitât pas, la nuit comme un fantôme, un cadavre sous la corde qui avait été préparée avec tant de joie.

---

## VII

### UNE RÉVOLTE.

L'armée de Pujol était composée de Catalans, d'Andalous, de Basques, de Mayorquais, chassés de leur pays, traqués dans leur domicile clandestin pour vols ou assassinats. Tous ou presque tous avaient sur le corps quelque condamnation flétrissante; tous ou presque tous avaient habité les présides, les cachots, ou s'étaient échappés des mains des gendarmes et des *corrigédors* inhabiles à les garder. Pour des gens taillés de la sorte, les gros verrous, les fortes serrures, les triples murailles étaient sans puissance, et l'on en comptait au moins une trentaine au milieu de ces bandes redoutables que leurs amis dévoués avaient arrachés à la potence au moment même où le moine, les pénitents et le bourreau les escortaient au lieu fatal.

Parmi ces compagnies, composées chacune de soixante-dix à quatre-vingts hommes, celle de Taumareillas surtout se faisait remarquer par son insatiable ardeur de pillage, d'incendie, de dévastation, d'assassinat. Pas un des scélérats de cette milice de sang n'avait su faire grâce à un ennemi désarmé et à genoux; pas un qui n'eût à se reprocher le meurtre d'un vieillard ou d'une femme implorant en vain sa miséricorde; et lui, le chef farouche de ces coquins, lui, Roussillonnais de naissance, s'était évadé des prisons de Sainte-Thérèse, à Perpignan, pour venir grossir les rangs de Pujol dont on ne parlait dans tous les lieux abjects qu'avec admiration et amour.

En arrivant au milieu de ces hommes aux mains de fer, aux cœurs de bronze, à l'âme de boue, Andreu, l'espion, se sentit étouffer, et comme tout, dans sa démarche, dans la régulière beauté de ses traits et dans le tranquille courage qu'il avait montré lors de son arrestation, semblait lui assigner dans la suite le premier rang parmi eux, quelques-uns, offensés de cette supériorité qui les avait frappés, résolurent, selon leur barbare usage, de l'essayer dans quelque querelle, et de donner ainsi un insolent démenti aux prévisions de Pujol, qui avait présenté Andreu comme un coquin digne bientôt d'occuper un rang distingué dans l'armée. Le bitume qui fermente dans les poitrines de ces hommes ne tarde pas à éclater, et la journée ne devait pas se passer calme pour Andreu qui, pourtant, se tenait éloigné de ses nouveaux camarades qu'il regardait avec mépris. Pujol fut instruit par son fidèle Saletas des dispositions hostiles des soldats de Taumareillas contre Andreu; mais le vaillant capitaine avait répondu à son ami: « Le nouveau venu est un brave, il a du cœur comme toi et moi, je ne suis pas fâché que mon armée en soit instruite, le courage se communique aux lâches par le contact. Mais

va, Saletas, donne de ma part ce stylet à Andreu, dis-lui qu'il m'a servi long-temps, que je l'autorise à s'en servir à mon exemple contre tout gredin ami ou ennemi; mais surtout, s'il y a rixe, je veux qu'elle ait lieu à armes égales. Si les coquins de la compagnie de Taumareillas se mettent deux ou trois contre Andreu, je t'autorise à le protéger, à le défendre. Va, mon ami, moi, je médite un projet que tu combattras sans doute, mais que je suis décidé à accomplir.

— Pujol, ici et partout, je suis ton ami, ton ami inséparable.

— Si je n'avais que des soldats de ta trempe, trois mille seulement, en quinze jours je serais à Madrid et maître de l'Espagne.

— Trois mille hommes dévoués comme moi feraient mieux que cela, Pujol, répondit Saletas en lui serrant fortement la main.

— Laisse-moi et va voir Andreu.

Saletas obéit. Le faux espion, accoudé sur un roc de granit, était absorbé dans une seule pensée, quand le lieutenant de Pujol s'approchant l'appela par son nom. Celui-ci tourna à peine la tête, et son regard, plein de tristesse et d'indifférence, lui demanda ce qu'il voulait.

— Je veux te parler au nom du capitaine.

— De Pujol? dit Andreu en se relevant comme sous une violente commotion.

— Oui.

— Que veut-il? qu'exige-t-il de moi? Parle, je suis prêt.

— Il t'envoie ce stylet.

— Pourquoi faire?

— Il sait qu'on murmure, qu'on t'accuse d'être véritablement un espion, il craint qu'on ne te menace, qu'on ne te frappe, et il veut que tu te défendes.

— Donne-moi ce stylet, remercie Pujol, et, puisqu'il veut que je me défende, assure-le que je le ferai assez bien pour mériter son estime. Pujol ne t'a plus rien dit?

— Plus rien.... Comment vont tes blessures?

— Je n'y ai pas songé. Pourquoi Pujol n'est-il pas venu avec toi?

— Il médite une attaque pour demain.

— A la bonne heure.

— Tu es donc décidé à te bien battre?

— Oui, surtout si je suis près de Pujol. Mais, sois tranquille, il entendra parler de moi, que je sois près ou loin de lui.

— Dis-moi encore; aimes-tu Pujol? l'aimes-tu bien?

— Comme un frère.

— Sois donc le mien.

— J'accepte. Ton nom?

— Saletas.

— Saletas, je suis ton frère à tout jamais.

Il y avait dans la voix, dans les regards du jeune Andreu une exaltation si fébrile, que Saletas en fut ému, et que le sentiment de préférence qu'il lui avait déjà accordé devint en un instant une de ces affections puissantes qu'on n'éprouve guère que lorsqu'on a long-temps souffert ensemble. Les deux nouveaux amis se séparèrent; Saletas se mit en devoir d'exécuter les ordres de Pujol, et Andreu reprit la place qu'il venait de quitter.

La nuit qui précéda cette journée si bien remplie avait vu quelques-uns des plus hardis maraudeurs de la compagnie de Taumareillas, fouillant aux alentours du lieu où s'était passée la principale attaque du convoi; et dans une grange incendiée ils s'étaient emparés de plusieurs barils de ce vin capiteux de la Catalogne qui brûle et fait bondir. Selon les statuts de Pujol, le butin fait en linge, en meubles, en provisions de bouche, par un ou plusieurs hommes, leur appartenait exclusivement, et ils pouvaient en disposer à leur gré sans que leur chef fût en droit d'intervenir. Il résultait de cette permission donnée à tous, de ce privilége de chacun, que l'ardeur du pillage était la première passion des soldats de Pujol après celle de l'assassinat, et que l'égoïsme étouffait en eux toute noble et généreuse pensée en faisant germer dans leur âme une basse et honteuse cupidité.

Le vin avait donc commencé la fête des damnés, le fer et le sang devaient l'accomplir. Le délire bachique de pareils hommes ne pouvait se museler que par les chaînes ou la mort, et Pujol même, le redoutable Pujol qui avait percé tant de poitrines, n'était pas toujours sûr de triompher de la révolte.

Un de ses parents, actif, indompté comme lui, avait déjà péri dans une de ces secousses qui agitaient tant de bras frénétiques; et son frère Mathias, né bon, généreux, humain, qui ne s'était jeté là qu'afin de protéger son frère, mais que la chaleur de la bataille mettait souvent au niveau de ses camarades, était alité en ce moment et souffrait d'une fièvre aiguë occasionnée par de récentes blessures.

Garcias et ses soldats jouaient à la manille les piastres gagnées au partage; deux autres compagnies en faisaient autant aux postes qu'elles occupaient; mais Saletas, docile aux ordres de son ami, veillait auprès de la bande écumeuse de Taumareillas et tenait ses affidés en haleine de ce qui allait se passer.

— Tu ne viens donc pas boire avec nous, dit un nommé Ripoll d'une voix creuse entrecoupée de hoquets fétides, en s'adressant au jeune Andreu?

— Je n'ai pas soif.

— On a toujours soif en présence d'un baril de bon vin catalan; et si tu ne viens pas, nous croirons que c'est par dédain.

— Vous aurez tort: mais je ne veux pas boire.

— Et si nous t'y forcions?

— Qui, nous?

— Moi, par exemple.

— Tu n'es ni assez fort ni assez brave pour cela.

Il y eut un long murmure de menaces parmi les camarades de Ripoll, et Saletas, qui feignait de dormir en écoutant ces interpellations et ces réponses, essaya si la lame de son poignard sortait librement de sa gaîne et rajusta sur le bassinet de son pistolet de camp l'amorce que le mouvement avait un peu dispersée.

— Sais-tu bien, poursuivit Ripoll en se relevant, que tu as l'air de nous menacer et que j'ai pour habitude de répondre avec mon stylet à toute provocation.

— Qu'importe à celui que tu provoques, s'il a un stylet aussi?

— En as-tu un?

— Oui, et bien trempé, à ce qu'il paraît.

— Veux-tu l'essayer contre le mien?

— Je ne le désire pas; mais si tu m'y forces je me défendrai.

— Défends-toi donc, car je te crois plus de cœur à la langue que dans la poitrine.

— En cercle, ici! s'écria Taumareillas qui avait excité Ripoll par ses gestes et ses regards de loup. Il faut que l'espion paye sa bien-venue. A chacun des deux combattants une couverture, et que nul ne dépasse la limite que je vais tracer.

Les deux champions se dressèrent. Ripoll, aidé des siens qui l'excitaient encore, se couvrit le bras gauche d'une petite couverture descendant flottante de deux pieds; Andreu en fit autant sans se hâter, sans montrer la moindre émotion, et dit, avant de s'armer du poignard:

— Songe bien, Ripoll (car je t'ai entendu nommer), songe bien à ce que tu vas faire; et vous tous je vous prends à témoin que je suis provoqué.

— Cela ne regarde personne, répliqua Ripoll en colère, le vin est tiré, il faut le boire. Tu es là, moi ici, tu as ton manteau, moi le mien, chacun de nous tient dans sa main droite le manche de son poignard, voyons où se plantera la lame.

— Dans ta poitrine, si tu approches.

— Pare donc ce coup, gredin!

— Et toi celui-ci, misérable!

Un cadavre était à terre, celui de Ripoll: le cœur avait été percé; chacun suivait de l'œil le sang qui sortait à grands flots, et Andreu dit à demi-voix:

— Je l'avais prévenu.

— Ce n'est pas assez, répondit Avila, un cousin de Ripoll, son frère par ses crimes, tu as une autre poitrine à frapper.

— Et après celle-ci une autre, s'écria Laurens Rivol.

— Et après celle de Laurens la mienne, dit Marchena.

— Cela est bien lâche, repartit Andreu, de se liguer vingt contre un.

— Cela est plus que lâche! s'écria à son tour le généreux Saletas, en s'élançant au milieu des combattants comme un taureau furieux. Oui, cela est méprisable et vil, cela mérite châtiment, et c'est moi qui me charge de l'infliger. Veux-tu donc, Taumareillas, essayer ton stylet contre le mien? Je consens à descendre pour me faire ton égal.

— Saletas, tu me connais et tu sais si jamais j'ai refusé une rencontre avec qui que ce soit. Mais je connais aussi Pujol, et je crains sa colère, si je ne crains pas ton poignard.

— Eh bien! donc, avec un des tiens; car ce jeune homme ne se battra pas deux fois.

— Tant que l'on voudra! s'écria vivement Andreu, et avec qui voudra!

Puis, s'adressant à Saletas à côté de qui il s'était fièrement placé :

— Tu resteras neutre dans cette querelle, lui dit-il, elle ne regarde que moi seul. Pujol a trop besoin d'un homme de ta trempe. Ainsi donc, avec moi, et qu'on nous laisse le champ libre; je veux donner un camarade au cadavre de Ripoll.

Taumareillas furieux en appela à tous ses soldats de l'insulte qu'il disait avoir reçue. Il les excita hautement à la révolte. Poussé par la rage, il osa vomir contre Pujol lui-même les imprécations les plus terribles et alluma une sédition générale. Saletas fit entendre un vigoureux sifflet; ses soldats s'élancèrent ainsi que des bêtes fauves à la rencontre de ceux de Taumareillas qui se dirigeaient déjà vers la petite maison barricadée où les munitions et les escopettes en faisceaux dormaient à l'abri de la pluie; et toute l'armée debout se vit bientôt prête à combattre pour ou contre Pujol, car c'était en effet lutter contre le chef suprême que de s'attaquer à son ami, à son premier lieutenant.

Retenu, comme je l'ai dit, près de son frère alité dans une grange isolée, Pujol n'entendit pas tout d'abord les premiers cris de la révolte qui levait une tête audacieuse; en s'approchant de la croisée, le retentissement bien connu du sifflet de Saletas arriva jusqu'à lui; il ouvrit promptement les volets, il jeta un regard perçant sur la plaine et aperçut, armés déjà de leurs poignards et de leurs grands couteaux, les soldats de trois compagnies prêts à en venir aux mains et se menaçant par les blasphèmes les plus épouvantables. — Ne bouge pas, dit-il à son frère, il y a là-bas du sang qui coule, malheur, malheur à qui me forcera de punir!

Pujol se saisit de ses armes et s'élança vers la mêlée. Les soldats de Saletas, guidés par leur intrépide chef blessé à l'épaule, cédaient le terrain, accablés qu'ils étaient par le nombre; et Andreu, toujours à côté de l'ami dévoué du terrible capitaine, avait déjà étendu à ses pieds deux coquins qui le serraient de trop près. De l'autre côté du camp accouraient aussi ceux qui, placés là en embuscade, pensaient que leur présence serait plus efficace auprès de Pujol. Celui-ci, presque seul d'abord, volait plutôt qu'il ne courait vers son fidèle Saletas; mais voyant venir derrière lui les postes d'avant-garde : « A moi, les bons! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre, à moi, les bons, et point de quartier! » Son sifflet d'alerte retentit après sa parole, et Francesco Marini lui dit le premier, en se signant suivant son habitude : « Me voilà. »

— J'y comptais, ami, reprit Pujol; fais comme moi et tu vas voir comme je travaille.

Au coup de sifflet du capitaine, les révoltés s'étaient un instant arrêtés frappés de stupeur. Ils savaient tout ce qu'avait de puissance l'homme qui était parvenu à soumettre tant d'hommes invaincus jusque-là, et avec la crainte du châtiment s'éleva dans leur âme le remords de l'avoir mérité.

Aussi, dès que Pujol fut arrivé au milieu du tumulte, peu d'entre les mutins osèrent jouer du poignard, tandis que celui de Pujol, poussé par son bras nerveux, faisait de profondes trouées et choisissait ses victimes avec discernement. C'étaient des cris et du sang, c'étaient des imprécations et des blasphèmes, c'étaient la rage et le désespoir, c'étaient des menaces à Dieu et des invocations à Satan. Sur la même ligne, le capitaine, les lieutenants Saletas, Garcias, le jeune Marini qui frappait en fermant les yeux, et Andreu qui taillait en ouvrant les siens, cherchaient les poitrines les plus téméraires, et bientôt Pujol et ses amis n'eurent plus qu'à frapper sur le dos des fuyards. Un nouveau sifflet du chef retentit, le carnage cessa, les bras se reposèrent, les cœurs battirent moins fort, et l'on se regarda de part et d'autre sans que nul osât faire un pas pour châtier ou se venger.

Pujol debout, irrité, promenant sur cette scène une prunelle furieuse, dit avec un accent à faire trembler les coupables : Assis! tout le monde assis!... et l'on obéit. — Toi, mon brave Saletas, à mes côtés; toi, volontaire Andreu, tout près aussi; toi, Marini, derrière moi; nous formons le conseil qui va juger et punir. Et vous, canaille incorrigible, vous qui n'êtes bons qu'à piller et qui n'avez de cœur que pour la révolte, voyons si vous vous jouerez encore de ma clémence. Je veux savoir comment a commencé cette révolte, et malheur à qui ne dira pas la vérité.

Saletas instruisit Pujol de la conduite insolente des soldats de Taumareillas et de la bravoure d'Andreu.

— Andreu est caporal, dit Pujol; à la première affaire il sera sergent. Puis, s'adressant à Taumareillas qu'il appela d'une voix brève et sévère :

— N'est-ce pas, lui dit-il en le serrant à la gorge, que tu ne m'attendais pas sitôt? N'est-ce pas, brigand, que la vie te pèse? Eh bien! misérable, je veux t'en laisser écraser encore; ton sang ne doit pas plus souiller mon poignard que ton front ne doit arrêter une de mes balles. A moi, dix soldats de sa compagnie! poursuivit-il. Les dix soldats se présentèrent.

— A genoux! dit alors Pujol à Taumareillas, à genoux et lève la tête; si tu la baisses, ta dose sera double. Allons, enfants, que chacun de vous passe devant lui, que chacun de vous lui crache à la face et lui applique un vigoureux soufflet sur la joue. Gare à celui qui fera mine de ne pas frapper de toute la vigueur de son bras.

La sentence fut exécutée, et Pujol, poussant ensuite Taumareillas du pied, le fit tomber face à terre et le pressa de son talon en lui disant :

— Maintenant, vis encore, chien. Te voilà baptisé indigne. Mais, ce n'est pas tout, il y a ici d'autres coupables qui, sans avoir mérité ton châtiment, doivent servir d'exemple à ceux qui seraient tentés de les imiter un jour. Qu'on me les nomme.

Trois soldats furent désignés par leurs camarades mêmes, et Pujol, saisissant son pistolet, fit sauter la cervelle au premier. Il allait percer de son stylet la poitrine du second, quand Andreu s'élança et lui dit :

— Grâce, capitaine; il s'est battu contre moi, et il s'est battu en brave.

— Qu'il en soit ainsi, répondit le capitaine, je n'ai rien à te refuser aujourd'hui.

— Toi, qui m'es aussi désigné, dit-il encore à celui qui croyait réciter déjà ses dernières oraisons, tu t'absoudras de ton crime à la première affaire. Puis-je y compter?

— Je te le jure, Pujol.

— Cela suffit. Maintenant, qu'on enterre les cadavres et que les capitaines de chaque compagnie, hormis Taumareillas qui est dégradé, me suivent à mon poste.

Andreu prit le bras de Saletas et lui dit à voix basse :

— Laissons-les s'éloigner, j'ai un secret à t'apprendre.

— Les voilà loin, que veux-tu?

— Je suis blessé, peut-être à mort.

— Et tu ne l'as pas dit?

— Je ne le savais pas... Soutiens-moi, je faiblis, la blessure est sur la poitrine, elle saigne peu, mais elle est profonde.

— Veux-tu que j'appelle?

— Non.

— Pourquoi?

— Tu vas le savoir.

Andreu tomba. Saletas le prit dans ses bras, appuya sa tête sur ses genoux, déchira sa chemise, et s'écria :

— Ciel! une femme!

— Tais-toi, dit la gitana Beppa d'une voix affaiblie, tais-toi, et qu'il l'ignore jusqu'après ma mort.

Saletas chargea la jeune fille sur ses épaules, se retira sous sa tente, fit appeler le chirurgien qui rassura le brave lieutenant après avoir examiné la plaie et attiré le sang au dehors. Beppa s'évanouit, doucement posée sur d'épaisses couvertures qu'on lui avait préparées, et le lendemain, en ouvrant les yeux, elle vit à côté d'elle Pujol attendri qui lui pressait la main.

— Tu sais donc tout maintenant, lui dit la jeune fille. Veux-tu que je te parle encore de ma sœur?

— Oui, parle-moi de toi.

— Je me nomme Beppa, Pujol.

— Eh bien! Beppa, je suis ton frère.

— Mon frère!... J'attendrai.

## VIII

### LE DRAME.

La révolte était apaisée, mais non les colères; et cette bande redoutable de scélérats, qui ne fraternisaient que pour le crime, vécurent désormais dans la haine les uns des autres. S'ils avaient pu deviner une terre où leur tête eût pu reposer tranquille, peut-être auraient-ils dit un adieu éternel à cette vie de fatigues, d'embûches, de combats et de meurtres dans laquelle ils se vautraient depuis si longtemps.

Mais, si le cœur des hommes de Pujol se taisait vite au souvenir du passé, en revanche parlait-il haut dès qu'il s'agissait dans l'avenir d'une vengeance, d'un assassinat. Aussi, nul enrôlé dans la milice redoutable ne s'éloignait-il du camp sans avoir bien fouillé à sa ceinture pour y sentir le manche de son poignard.

Comme la vie devait glisser belle et joyeuse au milieu de tant et de si douces émotions!

Taumareillas, on le devine bien, n'était pas le moins irrité de ceux à qui l'émeute avait été funeste, et il s'était bien promis de laver avec du sang les honteuses flétrissures gravées sur sa face. Il lui fallait, à lui, plus d'une victime : Saletas, Andreu et surtout Pujol ne devaient, selon ses espérances, mourir que de sa main; et, pour l'accomplissement de ses projets, il aurait vendu à Satan l'âme de sa mère.

Taumareillas était un de ces êtres incomplets, difformes, qui ne comprennent guère que la bassesse et l'abrutissement; nés pour le meurtre, destinés au gibet, et qu'on devine du premier coup devoir appartenir au bourreau et à l'enfer. Expliquez cet anathème de Dieu. Toute la famille de Taumareillas, honnête et pauvre dans le Roussillon, était considérée et bénie au village qu'elle habitait, et les crimes de celui dont nous parlons n'avaient rien fait perdre aux honnêtes parents de l'estime dont on les entourait.

Cependant Pujol, auprès de la couche de Beppa qui s'emparait de ses affections sans qu'il cherchât désormais à les lui disputer, se sentait quelquefois rappelé vers le projet qu'il avait si longtemps médité, et alors ses traits, ordinairement calmes et graves, s'assombrissaient, et ses yeux d'aigle se voilaient de larmes.

— Ce n'est pas moi, au moins, qui t'attriste? lui disait Beppa en lui prenant la main et d'une voix caressante.

— Toi, belle fille! Non, non, tu es au contraire un baume au mal qui me ronge, tu me consoles même dans l'avenir!

— Il est donc bien triste ton avenir?

— Oui, Beppa.

— Ne peux-tu le changer? faire mentir le destin?

— Non, il faut obéir à la fatalité qui commande.

— Pourquoi refuses-tu de me confier tes peines?

— Tu en souffrirais la première et j'aurais une affliction de plus, car il en sera ce que j'ai arrêté.

— Pujol, crains-tu un poignard?

— J'ai le mien; et puis, qu'est-ce que la mort pour qui la regarde en face et de si près chaque jour?

— Tu as raison.

— Tiens, Beppa, cesse de m'interroger, je serai muet jusqu'à l'événement; dès qu'il sera accompli, dès qu'il n'y aura plus possibilité de retour, alors seulement toi et Saletas en serez les premiers instruits; le reste obéira parce que j'aurai commandé.

— Tu te flattes, ami : ton armée te redoute plus qu'elle ne t'aime; elle cède encore à la puissance de ta volonté; mais il y a ici bien des stylets qui frappent dans l'ombre et par derrière.

— C'est vrai; et j'ai bien souvent envie d'épargner à un bras ennemi la peine qu'il voudrait bien prendre.

— Pujol, ce soir je redeviens gitana, ce soir je vais à la recherche de ceux que j'ai quittés.

— Toi, Beppa?

— Oui, moi; tu flétris mon âme, tu ne me comprends pas, tu ne me comprendras jamais.

— Pardon, Beppa; mais si tu savais quelles tortures me déchirent!

— Donne-m'en la moitié si tu ne peux me les donner toutes; est-ce qu'on souffre à deux?

— Eh bien! encore trois jours.

Les rapports que le chef de la bande si fatale aux Français recevait de tous côtés lui étaient donnés, tantôt par des moines fanatiques, tantôt par des muletiers, tantôt aussi par des femmes vêtues en mendiantes, et voyageant souvent avec les convois ennemis qu'elles abandonnaient dans un défilé ou au passage difficile de quelque torrent.

La guerre devenait plus désastreuse que jamais; Figueras, Rosas, Gerone, Barcelone, hérissées de canons, flanquées de soldats, protégeaient, il est vrai, par d'audacieuses sorties, les convois de recrues et d'argent exigés par les nécessités d'une campagne désastreuse; mais, hélas! que d'assassinats loin des villes, que de cadavres dans les grandes routes et jetés aux vents sur les branches des oliviers ou des figuiers des campagnes! Les loups et les oiseaux de proie ne manquaient pas de vivres dans la Catalogne à l'époque dont nous déroulons quelques sanglantes pages, et le deuil des familles se portait sans qu'on sût presque jamais de quel côté était parti le coup qui avait frappé la victime. Oh! bien des larmes ont coulé avec le sang qui engraissait alors les plaines et les montagnes de cette malheureuse province.

Revenons au camp.

La jeunesse, la sérénité d'âme et la force de caractère avaient hâté la guérison de Beppa, qui faisait souvent d'assez longues promenades appuyée sur les bras amis de Saletas et de Pujol, à qui elle racontait les mille incidents de sa vie passée, les mille déchirements de son cœur, avec ce dramatique langage qu'elle seule savait trouver, et que comprenaient à merveille ses deux nouveaux camarades. Le costume de miquelet qu'elle portait toujours lui donnait une physionomie tout à fait ravissante, et plus d'un soldat de l'armée se disait en la voyant passer : Gare à la fière Catalane à qui ce drôle déclarera son amour.

Ces promenades intimes, ces conversations familières, où trois cœurs se trouvaient si bien à l'aise, n'avaient pourtant pas assez de puissance sur Pujol pour dérider son front où passaient de sombres et rapides nuages; et ni Beppa, que nous appellerons toujours Andreu, ni Saletas, si chaud dans son amitié, ne pouvaient rien lui arracher du secret qu'il s'obstinait à garder.

— Il aura son exécution, leur disait-il souvent, je l'ai résolu, irrévocablement résolu, et si je vous le confiais j'aurais à coup sûr à vous combattre.

— Puisqu'il en est ainsi, nous te promettons une obéissance aveugle, répondait Saletas.

— Et puis il n'est pas juste que tu souffres de tes combats, poursuivait Andreu.

— Vous me connaissez, amis; je vous ai résisté jusqu'à

ce jour, je résisterai encore, et vos prières hâteraient mon départ.

— Ton départ, Pujol! s'écria Beppa, comme frappée d'un malheur imprévu.

— Une absence de trois jours seulement.

— Seul?

— Seul.

— Pas un camarade avec toi?

— Si, mon poignard. Je vous ai dit maintenant tout ce que je voulais vous dire; je défends toute autre question.

— J'obéirai, dit tristement Andreu; mais je devine.

— Si tu devinas, j'avouerai; parle.

— Tu aimes, Pujol, et tu vas voir celle que tu aimes.

— Enfant!

— Jure-moi que je me trompe.

— Par l'affection que tu m'as inspirée, Beppa, tu te trompes.

— Me voici donc tranquille et heureuse.

— Ma tendresse, ajouta Saletas, aurait pourtant voulu davantage; mais, puisqu'elle est si méconnue, je tâcherai d'en modérer la violence.

— Toi, lui répondit Pujol, tu ferais mieux de te taire, et si je savais qu'il se trouvât au monde un homme qui eût pour un autre homme une tendresse égale à celle que je te porte, j'irais lui en demander raison le stylet à la main.

— A la bonne heure! voilà de bonnes paroles dont je serais un ingrat de ne pas être fier et touché.

— Je ne dirai à personne l'absence que je médite, poursuivit Pujol plus à voix basse en voyant venir à lui deux de ses officiers; vous, mes amis, tâchez qu'elle demeure secrète; je craindrais pour vous la mutinerie des coquins.

Les deux nouveaux venus se mêlèrent à la conversation intime que nous venons de rapporter; mais elle changea aussitôt d'objet.

— Eh bien! mes braves, leur dit Pujol, est-ce qu'il y a du nouveau?

— Oui, du nouveau ancien, comme ils ont l'habitude de nous en donner.

— Qui?

— Eux, les Français, ces pourchasseurs de moulins à vent!

— Ah! ah! ils ont la qualité *des tambours, plus on les bat, plus ils font de bruit*. Mais qu'est-ce donc?

— Des nouvelles du quartier général des Français.

— Que disent-elles? Chantent-elles toujours des triomphes? assurent-elles que tout leur argent est arrivé à Barcelone? que pas un de leurs soldats n'a été tué? qu'un seul de leurs hommes a eu une mèche de cheveux brûlée? Sur mes mille braves, en ont-ils égorgé six mille?

— Lis, tu le sauras.

Pujol prit l'ordre du jour du général apporté par un espion, et lut à demi-voix, en s'interrompant de temps à autre par quelque rapide réflexion.

« Le général Maurice-Mathieu, commandant en chef...
« etc., etc., etc.

« L'armée vient de se couvrir de gloire. »

— Oui, la nôtre.

« Un convoi de vivres et d'argent a été attaqué dans le
« défilé de Puerta par six mille brigands. »

— La peur grossit les objets. Quant à brigands, j'avoue que nous ne sommes pas de petits Jésus.

« Oui, des hauteurs où ils s'étaient lâchement postés,
« ont fait un feu nourri sur nos braves. »

— C'est vrai, ça.

« Il en est d'abord résulté un peu de désordre. »

— Quel peu!

« Mais on s'est bien vite rallié; nos voltigeurs ont gravi,
« l'arme au bras, les côtes élevées, en ont débusqué les
« bandits, et les ont poursuivis la baïonnette aux reins
« jusque dans les montagnes, d'où la nuit nous a chassés.
« Si nous avons à regretter la perte de quelques-uns de
« nos meilleurs soldats et de notre caisse, du moins la
« terrible guérilla est-elle à jamais détruite; et l'on ajoute
« même, ce qu'on a su par des prisonniers, que Pujol
« avait perdu la vie dans cette sanglante affaire. Vingt
« mille francs sont promis à qui apportera au général la
« nouvelle certaine de la mort de ce scélérat. »

Pujol ôta son chapeau. Merci, général, merci. Vingt mille francs! je vaux mieux que cela... Ah! j'ai été tué! ah! on met ma tête à prix!... Savez-vous bien que vous mériteriez que je vous punisse de votre ingratitude?

— Que dis-tu, Pujol? s'écria Saletas avec un regard scrutateur.

— Rien, rien.

— Cependant, tes paroles...

— Je te défends de les interpréter.

— Il suffit.

Andreu nourrissait aussi des projets qu'il gardait au fond de l'âme. Il avait étudié les démarches et les regards de Taumareillas, et il ne doutait pas que ce scélérat ne méditât de sinistres résolutions contre Pujol. D'un autre côté, il ne perdait guère de vue celui à qui il avait voué son existence, et il eût été difficile au chef de la bande de lui cacher ses démarches les plus secrètes.

Le temps était froid, l'hiver, si redoutable sur ces montagnes, déployait à l'air ses larges nuages chargés de neige, et les rapides bouffées du Nord soufflaient avec une violence à déraciner les pins robustes, les bouleaux et les châtaigniers qui avaient bravé tant de colères.

L'armée s'abritait de son mieux dans les maisonnettes éparses et sous ses couvertures; mais l'hivernage était impossible sur les hauteurs et l'on demandait à haute voix à descendre dans la plaine.

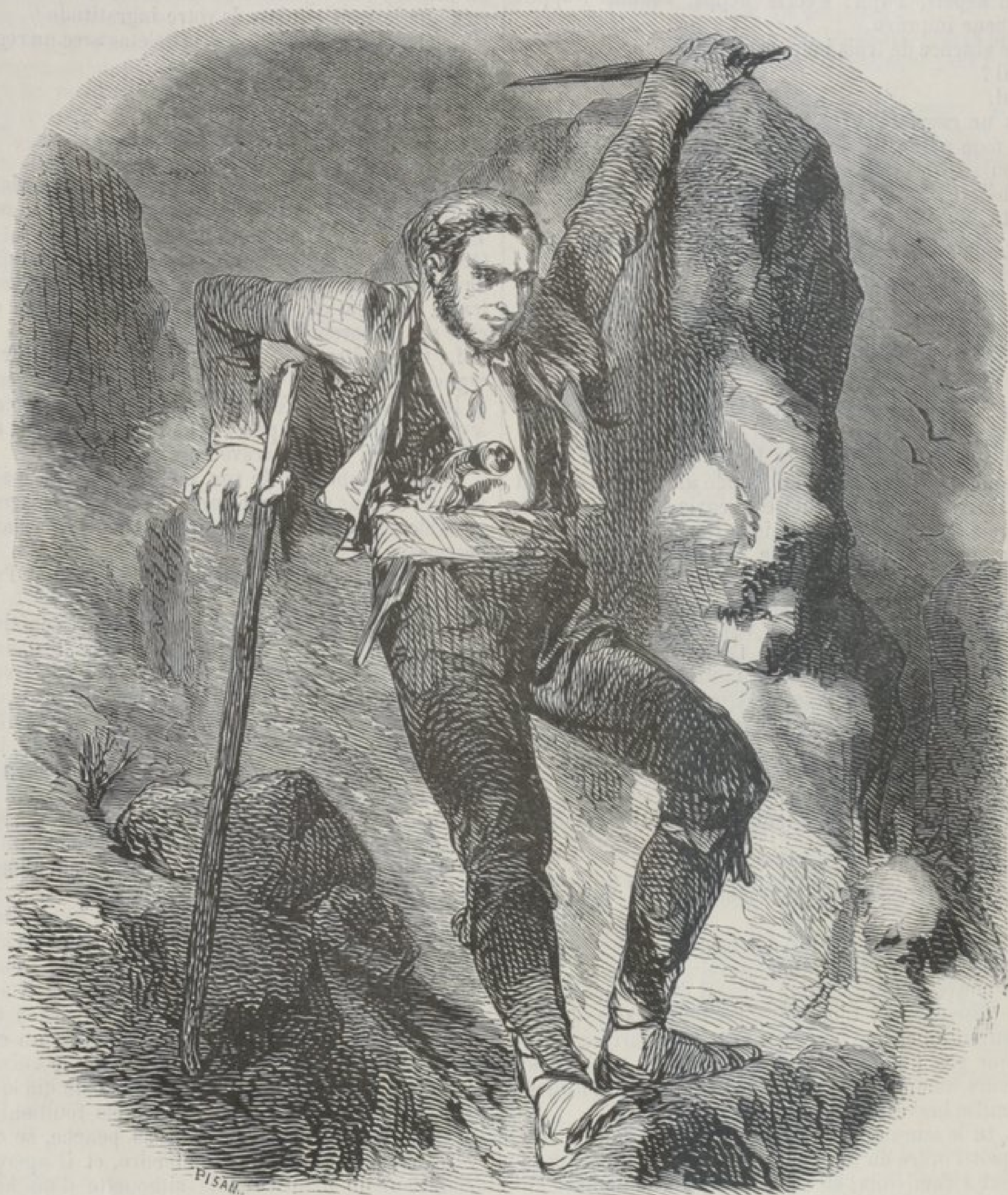
Nul ordre n'arrivait cependant. C'est que Pujol avait quitté le camp.

Il était dix heures à peine; la porte de sa chétive retraite s'ouvrait doucement, et le capitaine glissait dans les ténèbres. Mais la tendresse alarmée dort peu. Andreu avait vu son ami et s'était avancé furtivement sur ses traces, armé d'un pistolet et d'un poignard. Pour abréger le chemin qu'il devait franchir, Pujol s'était dirigé vers les hautes crêtes des montagnes dont il connaissait si bien les difficiles sentiers, et Andreu le suivait de loin pour ne pas en être aperçu. Le premier, d'ailleurs, dans la parfaite conviction d'avoir bien caché sa fuite, ne songeait pas à regarder derrière lui et hâtait sa marche en homme impatient d'arriver.

A minuit, pourtant, Pujol fit halte et se reposa quelques instants au pied d'un chêne noir qui se dessinait dans l'ombre comme un gigantesque fantôme. Andreu se blottit sous une roche nue que le givre commençait à blanchir, et le pauvre piéton ne se réchauffait qu'au feu de sa tendresse. Pujol reprit sa route en fredonnant un chant d'indépendance, et Andreu s'était levé pour le suivre, quand du côté opposé le sourd retentissement de quelques pas le force à l'immobilité. Ses yeux inquiets fouillent à travers les roches et les broussailles, il se penche, se couche, se redresse pour mieux voir et entendre, et il aperçoit enfin, debout sur un monticule, la silhouette d'un homme qui semble chercher sa route ou délibérer sur un parti à prendre. C'est à lui désormais que va s'attacher Andreu; c'est lui surtout qu'il ne quittera plus du regard : car, qui donc peut se jeter ainsi, seul, dans ces terribles solitudes, sous une neige glacée, pendant une nuit sombre, si ce n'est le dévouement ou le crime?...

L'homme était descendu de son observatoire et avait poursuivi sa marche dans la direction même d'Andreu qu'il venait de dépasser en le frôlant presque de son manteau. Cet homme, c'était Taumareillas à la piste de Pujol.

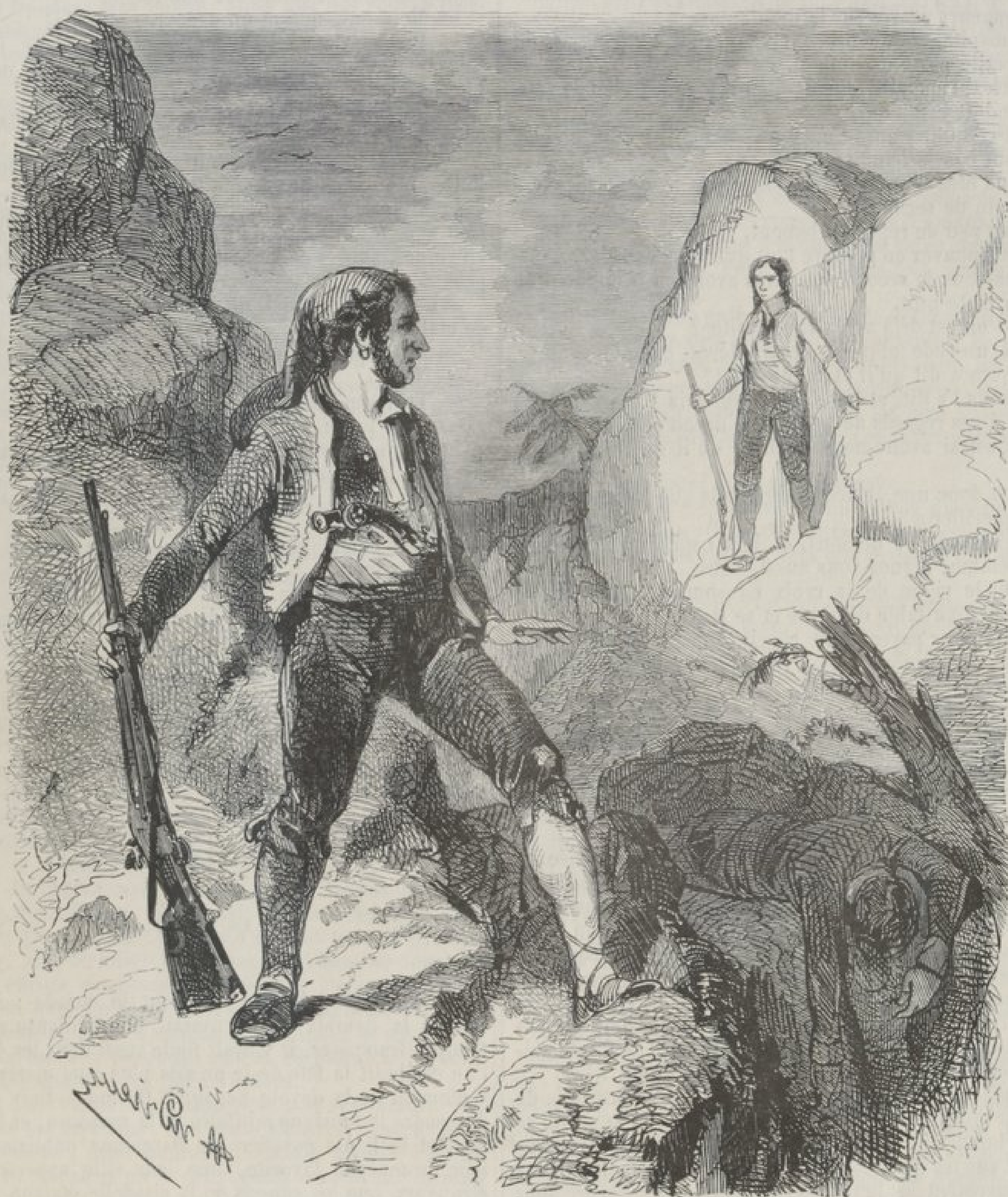
Mais les flocons de neige commençaient à tomber avec une violence extrême, et, s'il fallait à l'un des piétons toute son adresse de montagnard pour ne pas rouler dans les précipices qui bordaient le route, il fallait à l'autre toute sa haine pour le guider à travers les ravins; il fallait surtout au troisième toute la passion qui le brûlait pour ne pas laisser fuir trop loin de lui le scélérat dont il voulait faire justice, puisque le ciel ne daignait pas s'en charger. Pujol avait hardiment pris son élan vers les sommets les plus aigus; et lui, intrépide contre les hommes et contre les éléments, secouait souvent ses vêtements épais pour se dégager du réseau qui l'emprisonnait et se contentait de dire, en modulant sa phrase comme un désœuvré poursuivi par l'ennui : Quel chien de temps! quel chien de temps!




Il s'aidait encore de ses mains vigoureuses et de la pointe de son poignard...

La nuit devenait sombre et ténébreuse par la blancheur même des éclatantes zones neigeuses poussées en tous sens selon la direction des vents et des roches; le chaos était là avec toute son obscurité et son vacarme; l'ouragan soufflait avec toute sa fureur et faisait crier les roches aiguës; l'avalanche menaçait de chaque côté : rester, c'était mourir, avancer, c'était courir à une mort inévitable; et Pujol chantait toujours : Quel chien de temps! quel chien de temps! sur l'air d'une romance catalane, comme refrain d'une gaie segadilla. Ainsi font les grands courages qui se retrempent aux obstacles et aux dangers. Pujol avait pris une détermination; il s'était jeté dans les montagnes pour arriver plus tôt au but : il fallait que les montagnes fussent franchies, et le ciel même n'était pas de force à lui faire rebrousser chemin. Mais les deux autres voyageurs, où les chercher au sein de ces tourbillons, gravitant sans cesse de cime en cime, d'aspérité en aspérité, et se déchirant avec fracas contre un pin noir ou un chêne noueux qu'ils entraînaient dans leur naufrage? Peut-être les retrouverons-nous, peut-être la tempête céleste leur aura-t-elle fait grâce. Pujol, plus fort que l'obstacle, avait atteint la crête la plus élevée de la montagne et commençait à descendre; le long et solide bâton qu'il avait ramassé dans la route lui servait en même temps de guide et d'appui, et cependant il s'aidait encore de ses mains vigoureuses et de la pointe de son poignard pour s'ouvrir un sentier où son pied pût sûrement reposer. Il avait bien là-bas, là-bas, devant lui, une plaine immense que l'étincelle électrique lui montrait à de longs intervalles; mais le péril et la mort étaient sur sa tête, à ses côtés, et la neige tombait avec plus de violence que jamais.

Tout à coup, pareil au retentissement de mille tonnerres, un craquement épouvantable se fait entendre. La redoutable avalanche se déchaîne pour tout usurper, l'ouragan la saisit par les épaules et la pousse en avant; elle se blottit comme pour résister, s'engouffre, se redresse, grandit, étend ses bras, attire avec elle tout ce qu'elle touche, tout ce qu'elle heurte, tout ce qu'elle aspire; elle de-



Toi, Beppa! s'écrie-t-il d'une voix terrible en la voyant debout et calme sur une roche. (Page 26.)

vient colosse immense; elle fait encore un pas, elle se rue avec des mugissements à ébranler le monde, elle roule, elle envahit, elle pulvérise; et Pujol, cramponné à une masse de granit, est saisi dans le courant et roule avec les mille débris de branches d'arbres, de troncs déracinés qui vont combler la profonde vallée. — Adieu, mes bons! s'écrie notre intrépide, et ses mains se déchirent, et ses épaules se meurtrissent, et son corps se crevasse....... Dieu!..... il trouve un appui, ses doigts le saisissent, c'est une puissante racine horizontale, née dans les anfractuosités d'une roche vieille comme la création; le voilà suspendu sur l'abime; il appelle, la tempête seule lui répond; ses pieds cherchent un soutien et trouvent une faible saillie où ils s'étayent à peine. Mais pourquoi retarder ainsi une mort qui, s'il le veut, sera si prompte? Pourquoi lutter contre le ciel et l'enfer ligués ensemble? Et cependant il tient ferme, et il espère encore donner un démenti au ciel et à l'enfer.

L'âme de Pujol n'a jamais compris l'impossible, et son corps est au niveau de son âme. Mais ses forces l'abandonnent, il n'ose pas regarder sous lui; car si l'on n'aime point à voir le fer brûlant qui va vous percer le cœur, on détourne aussi les yeux des rochers contre lesquels va se briser votre crâne. Il ne prie pas, lui, il a depuis son enfance oublié toute pieuse oraison, mais il jure et vomit avec fureur mille horribles blasphêmes, et de temps à autre son éternel : Quel chien de temps! quel chien de temps! revient à sa bouche écumeuse.

Depuis un quart d'heure il était là, solidement cramponné à la branche robuste; mais il fallait en finir avec la douleur, et, après une épouvantable invocation à Satan, un éclair brise la nue, Pujol dit adieu au monde; il ose enfin regarder le gouffre qui doit à jamais l'engloutir...

Il était à deux pieds du sol, d'un sol tranquille, à vingt pas d'une cabane respectée par l'ouragan et l'avalanche.

— Qu'on ne me dise plus qu'il n'y a pas de diable, s'écria-t-il, il y en a, j'en suis sûr maintenant, et mon projet s'accomplira.

En un instant il arriva à la cabane. Elle était habitée par un brave homme et une brave femme qui priaient en ce moment au pied du crucifix d'ivoire pour les malheureux voyageurs égarés sur la montagne.

— L'hospitalité! dit brusquement Pujol, en poussant du pied la petite porte mal jointe.

— Entrez, répondit le patron, et remerciez Dieu de vous avoir conduit jusqu'ici.

— Est-ce qu'il y aurait un Dieu comme il y a un diable? se dit tout bas le bandit.

— Vous êtes bien meurtri, poursuivit le vieillard, avez-vous besoin de secours?

— D'un peu de repos seulement.

— Vous pouvez en prendre tant que vous voudrez. Aussi bien, êtes-vous le second que nous avons eu le bonheur de recueillir cette nuit.

— Ah! on est déjà venu vous visiter?

— Oui, un rude miquelet; guère dévôt, celui-là.

— Il vous a dit qu'il était miquelet?

— Il nous l'a dit, et nous avons compris à ses manières brutales, à ses regards de loup, qu'il devait être de l'armée de Pujol; aussi avons-nous tremblé qu'il ne nous assassinât.

— C'est donc une armée de brigands que l'armée de ce chef de guerilleros?

— Une armée de démons, et leur capitaine!... Signe-toi, ma femme; signez-vous aussi, vous.

Pujol fit le signe de la croix en souriant, jeta quatre piastres sur une table délabrée et se leva.

— Voilà pour payer votre charité, leur dit-il; le temps me presse, je suis forcé de partir. Adieu, mes braves gens, je suis Pujol!

— Ave Maria!

— C'est cela, priez, priez; qui sait, peut-être que vos paroles arriveront quelque part.

— C'est l'antéchrist, murmura le vieil homme en approchant du feu quelques feuilles de laurier bénit le jour des rameaux.

— C'est l'antéchrist! répondit la femme agenouillée.

Le miquelet qui avait passé une partie de la nuit dans la cabane des bonnes gens était Taumareillas, poussé là par la tempête. Dès que le ciel se fut un peu remis au beau, il reprit son chemin, et dans son ardeur de vengeance, il brava quelque temps encore le danger qui se présentait à chaque pas. Il avait pris, lui, un chemin de traverse dédaigné par Pujol, et il savait bien que celui-ci ne pouvait l'avoir dépassé, pour peu que l'avalanche, dont le fracas s'était fait entendre au loin, l'eût retenu en route.

Ainsi placé en embuscade derrière une haie naturelle de noisetiers sauvages, comme un loup qui attend sa proie, sa poitrine bondissait d'impatience et une écume jaunâtre globulait sur les deux coins de sa grande bouche. Au plus léger mouvement des branches qui gémissaient encore sous la brise, il plaçait le doigt sur la détente de sa carabine, et il avançait traîtreusement la tête pour jouir plus tôt de la présence de celui dont il voulait la vie. Mais, Beppa, la généreuse fille, avait aussi, elle, suivi à la piste ainsi qu'une lionne qui guette une hyène le bandit Taumareillas, et Dieu seul aurait été capable de le lui faire perdre un seul instant de vue. Les cris de l'ouragan, les voiles épais de la neige tourbillonnante, les aspérités des rocs, les crevasses dans lesquelles on roulait tour à tour, y avaient perdu leur puissance, et Beppa était l'ombre qui s'attache au corps. Beppa, guidée par son amour, ne voyait qu'une seule chose sur ces montagnes, la silhouette d'un assassin.

Cependant, dans le lointain, pointe une tache noire qui se meut et grandit. Elle disparait, se montre et s'efface de nouveau, et la haine de Taumareillas et la tendresse de Beppa ont reconnu Pujol. Taumareillas écarte de sa main gauche quelques petites branches qui peuvent le gêner, il se place à genoux à deux pas du sentier que doit bientôt franchir son capitaine, il ôte son chapeau pour plus de liberté, il écoute encore, il appuie la redoutable escopette sur son épaule; Pujol bondit toujours en sifflottant; il est là, tout près...

Un coup part, un homme tombe..... c'est Taumareillas.

L'intrépide Pujol s'élance le poignard à la main.

— Toi, Beppa! s'écrie-t-il d'une voix terrible, en la voyant debout et calme sur une roche.

— Moi! oui, moi et un cadavre, regarde!

— Viens! viens, et pardonne-moi, ma sœur, je t'accusais. Oh! je suis bien infâme! j'osais t'accuser, ma Beppa, ma sœur bien aimée!

— Ta sœur? Je vois que tu ne me comprends pas encore.

— Si, si, dès ce moment, et je t'aime, Beppa! dit Pujol avec un enthousiasme frénétique.

La gitana lui serra fortement la main et ils poursuivirent leur route jusqu'à une petite chapelle abandonnée et en ruines, auprès de laquelle s'élevait la maison de l'ancien prieur.

—Reposons-nous ici, dit Pujol, et raconte-moi ta course de cette nuit.

— Et tes projets, me les diras-tu, maintenant?

— Non!

— Tu ne m'aimes pas.

— C'est parce que je t'aime.

Après une heure de repos, la gitana et le guerillero sortirent de la chapelle silencieuse.

— Toi, par là; moi, par ici; dit ce dernier; au revoir, femme de Pujol.

— Sans adieu, mari de Beppa; songe que je t'attends dans trois jours.

— Quatre, au plus.

— Si tu n'es pas auprès de moi dans trois jours, je me tue.

— Je serai près de toi.

---

## IX

### LE MOINE.

C'était un jour de fête pour tout le monde : il y avait foule à la Rambla où se passait une brillante revue des troupes françaises, il y avait foule aussi dans les églises où l'on célébrait la fête de je ne sais plus quel martyr, connu seulement de la dévote Espagne. Du mont Jouy venait de descendre la musique militaire de la garnison, et belles dames et brillants cavaliers de Barcelone oubliaient, dans leur promenade favorite, que leur ville appartenait aux étrangers, que les canons de la citadelle étaient constamment braqués sur leurs maisons menacées et que le soir même il y aurait peut-être des rixes sanglantes entre deux peuples que rien n'a jamais pu faire amis l'un de l'autre, tant leur caractère est opposé, tant les événements présents les rendaient ennemis irréconciliables.

Les soies, les velours et les mantilles à larges franges de riches dentelles paraient la Rambla; les peignes d'or et d'écaille ciselés tenaient captifs les cheveux noirs et lisses des Catalanes pleines de coquetterie; les éventails au langage si bien compris de tout amoureux espagnol, se jouaient gracieusement entre les doigts agiles des petites mains exercées à les faire manœuvrer. Les lèvres roses des jeunes filles laissaient tomber par intervalles, en s'adressant à leurs mères inattentives, quelques-unes de ces syllabes innocentes qui portent le trouble ou la joie dans les cœurs avides à les saisir à la volée, tandis que, discrets et timides, des yeux noirs et veloutés échangeaient furtivement de loin et à travers la foule, ces regards de feu qui brûlent le jour et font si doucement rêver la nuit. Comme le ciel était limpide, comme les flots méditerranéens venaient doucement mourir sur la jetée, l'on eût dit un jour de fête patronale pareil à ceux que l'on célébrait au temps où nul uniforme français ne se montrait insolemment dans la capitale de la Catalogne. Barcelone était là, calme et joyeuse, parée de sa

fraiche verdure, comme pour assister à une de ces courses de taureaux qui font courir les heureux désœuvrés de toutes les provinces, et où vainqueurs et vaincus se heurtaient, se frôlaient sans colère, ainsi que des voisins inattentifs habitués à se voir sans se regarder.

De toutes les cités espagnoles, Barcelone est sans contredit celle qui tient le plus à se montrer distincte des autres. Grenade, Valence, Murcie, Séville, gardent encore dans leurs jeux et leurs repos cette couleur triste et fatiguée dont les Maures les ont appauvries au milieu de leurs suaves ceintures de grenadiers et d'orangers. Mais Barcelone a secoué depuis longtemps son manteau râpé d'esclave et s'est donné une allure de vigueur et d'indépendance qui lui va à ravir et subjugue les étrangers. Si l'Espagne s'affranchit jamais du joug monacal et de celui d'une royauté bâtarde, soyez sûrs que le premier cri de liberté partira de la Catalogne et qu'il retentira puissant jusqu'à Malaga et à Cadix dont les remparts se mirent, ternes et chauds, dans les flots africains.

Cependant la fraicheur de la soirée, en portant atteinte au vif incarnat des frivoles désœuvrés, rendait plus libres les allées de la Rambla. Les intrépides continuaient toujours leur promenade d'un pas régulier et grave, tandis que, moins empressés de regagner leurs cellules et leurs couvents, moines, capucins, religieux gris, blancs, bruns, chaussés et déchaussés, voltigeaient comme des oiseaux de nuit, et semblaient chercher clandestinement pâture à leur ardente soif de libertinage. Parmi ces derniers, un surtout s'était fait distinguer dans la soirée par la suavité de ses traits réguliers, par sa démarche austère, par la vivacité de son regard à affronter ceux des hommes, par son empressement à se baisser dès qu'il se portait involontairement sur une croix d'or battant contre une gorge amoureuse ou sous une mantille voilant à demi un front plein de sève et de désirs.

Le religieux dont nous parlons avait fait aussi ses charités à la canaille mendiante; mais ce n'étaient point seulement des maravedis qui tombaient de ses mains généreuses, il distribuait des piastres avec une prodigalité toute princière, et il mettait tant de réserve dans ses bienfaits qu'on eût dit que sa main gauche ignorait les secours donnés par sa main droite. Lui, aussi, quitta enfin la promenade, mais alors, seulement, qu'il n'y eut plus de pauvres à secourir, plus de misères à soulager. L'*Angelus* pourtant l'y retint encore quelques moments, et les curieux, qui l'avaient en quelque sorte suivi avec vénération, le virent ôter son chapeau gris, s'arrêter pieusement, se signer, et dire à voix basse la prière du soir et du matin, à laquelle tout bon Espagnol ne fait jamais défaut.

La nuit était venue; nuit espagnole avec ses amours, ses jalousies et ses mystères; une porte s'ouvrait et se fermait silencieusement, deux hommes passaient à côté l'un de l'autre et se lançaient un de ces regards étincelants comme la pointe du stylet caché dans leurs manteaux couleur des ténèbres. Le mendiant, sans cesse occupé du soin d'entretenir la plaie à l'aide de laquelle il émeut la pitié publique, ronflait au coin des bornes; l'haleine parfumée des campagnes voisines se promenait sur tout cela, et à la place Mayor on entendait les pas mesurés de la sentinelle veillant auprès de la vaste demeure du général Maurice-Mathieu.

— Qui vive! cria-t-elle en apprêtant son arme.

— Moi, Francisco Paulo.

— Au large!

— Francisco Paulo, moine de la Merced.

— Au large! vous dis-je.

— Je désire parler au général-gouverneur.

— Vous lui parlerez demain; au large!

— Je tiens à lui parler aujourd'hui, à l'instant même.

— Au large, ou je fais feu!

Ne tenant nul compte de l'avertissement trois fois renouvelé, le moine avance d'un pas, un coup part, une balle lui perce sa large coiffure et il avance toujours. A la détonation, la garde est sur pied; on accourt, on s'empresse, on entoure le moine, on l'arrête, on le fouille et on le conduit dans une salle basse où il est interrogé par le commandant du poste.

— Je n'ai rien à vous dire, répond le moine, c'est à votre général que je veux parler.

— Attendez donc son réveil.

— Il serait peut-être trop tard demain; c'est à l'instant même qu'il faut que je lui parle, il y va de ses intérêts les plus pressants. Qu'on le prévienne donc ou je me retire.

— Oh! maintenant, tu es notre prisonnier et tu ne sortiras d'ici que sous bonne escorte.

— Frères, mon chapeau est percé d'une balle; en approchant de cet hôtel, je pouvais en recevoir une dans la poitrine, et pourtant je n'ai pas fui, c'est vous dire que j'ai une importante mission à remplir. Votre refus de prévenir le général entrainera des conséquences si graves, que le salut de son armée dépend à coup sûr de votre empressement à faire ce que je dis. Pour la dernière fois, veut-on prévenir le gouverneur?

Maurice-Mathieu entra, réveillé à la détonation de la sentinelle. Selon le vœu exprimé par le moine, ils restèrent seuls dans la grande salle où ils se trouvaient, les officiers de garde veillèrent autour, et le général assis dans un fauteuil, le moine debout devant lui et les bras croisés sur la poitrine, une rapide conversation s'engagea entre les deux personnages.

— Qui êtes-vous? D'où venez-vous?

— Général, je répondrai à toutes vos questions; mais nous avons besoin l'un et l'autre de beaucoup de calme. Ma démarche vous prouve déjà que je désire fort vous être utile.

— J'ai trouvé jusqu'ici parmi les gens vêtus comme vous tant d'hostilité, tant de mauvais vouloir, qu'il m'est permis de suspecter vos intentions.

— Il est vrai que mes confrères sont des coquins qui ne vous aiment pas et qui voudraient vous voir tous au fond des enfers; mais, puisque je vous offre une exception, profitez, croyez-moi, de ma bonne volonté et de mon pouvoir, vous vous en trouverez bien. Je m'appelle Francisco Paulo, je suis grand prieur du couvent de la Merced que vous avez déjà si fort rançonné, je viens en mon nom seul, vous offrir un immense service; c'est à vous, général-gouverneur de vous décider.

— Si ce que vous me proposez est acceptable.

— Veuillez me répondre d'abord, général, votre convoi d'avant-hier est-il arrivé intact?

— Je n'ai pas reçu une piastre, ce coquin de Pujol a tout volé.

— Le brigand!

— Si je peux jamais le saisir!...

— Oh! vous ne le saisirez pas, je vous en réponds, général; Pujol est un bandit déterminé de sac et de corde qui a toujours à sa ceinture un bon poignard, et, avant que de tomber dans vos mains, il se percerait le cœur. Et puis, voyez-vous, quand vous le cherchez au midi, il est au nord, et il glissera dans la main de vos soldats comme une anguille dans la main du pêcheur. On dit, général, que vous avez mis sa tête à prix?

— C'est vrai, et je compte sur plus de succès que vous ne l'espérez vous-même. Sa bande le redoute plus qu'elle ne l'aime, et j'ai, parmi ces vauriens, quelques affidés qui veillent pour moi sur ce misérable.

— Je connais vos affidés, général, et je crains fort que vos soins, vos démarches, ne soient perdus. Les coquins de Pujol accepteront votre argent, ils vous berceront de belles promesses; mais nul bras n'osera s'approcher assez de la poitrine de Pujol pour la trouer.

— Taumareillas, cependant...

— Ah! il en était aussi, lui? Eh bien! général ne comptez plus sur le secours de ce misérable, car il sert en ce moment de pâture aux loups et aux oiseaux de proie.

— Tu crois cela? et Pedrillo?

— Des âmes de boue; cela n'a de mains que pour le pillage, cela ne sait frapper que par derrière et dans l'ombre. Or, Pujol les connaît et il se présente toujours de face à ses adversaires. Tenez, général, repoussez cette pensée; Pujol ne vous sera livré mort ou vif par aucun des siens; s'il a des ennemis dans sa bande, il y compte aussi des amis chauds et dévoués qui se feraient hacher sur un seul mot de lui et qui viendraient brûler Barcelone pour peu

qu'il leur en donnât l'ordre. Or, maintenant que je vous ai prouvé que je connaissais ce scélérat qui vous tue tant de monde et qui s'empare si cavalièrement de votre argent, je viens vous faire une proposition que je vous engage fort à accepter et qui mettra votre or et vos soldats à l'abri des stylets et des escopettes de Pujol.

— Au nom de qui vous présentez-vous?

— Au nom de Pujol lui-même.

— Vous lui avez parlé? Vous l'avez vu?

— Je l'ai vu, je lui ai parlé.

— Et si je vous forçais à me dire sa retraite!...

— Vous n'y réussiriez pas; je suis également inaccessible à la crainte et à la douleur; c'est pour cela que Pujol m'a chargé de cette mission.

— Vous êtes son ami?

— Pas toujours; mais enfin je viens en son nom; la nuit est avancée, il me faut une réponse, je l'attends, et si je ne la lui apporte pas deux heures après le lever du soleil, le nouveau convoi qui vous est annoncé n'arrivera pas.

— Formulez donc les prétentions de ce bandit.

— Il vous propose son concours et celui de ses braves.

— Ah! il veut se vendre!

— Oui, ou plutôt se donner; un caprice, une idée, qui sait? peut-être autre chose aussi.

— Combien demande-t-il?

— Je vois que vous ne le connaissez pas. Il a de l'or plus que vous, et, s'il en manquait, il viendrait en puiser dans vos coffres. Ce qu'il attend de vous, ce qu'il désire, ce qu'il veut, c'est autre chose.

— Quoi donc?

— Je recule autant que je peux, car il vous sait homme à préjugés; il craint votre refus, vos scrupules.

— Pourquoi n'est-il pas venu lui-même me faire ses propositions?

— Parce que vous l'auriez fait fusiller.

— Fusiller! lui! il se flatte; je l'aurais fait pendre, voilà tout.

— Vous voyez donc bien qu'il s'est montré fort sage de m'envoyer à sa place. Cependant, général, je crois en effet que vous traiteriez mieux cette affaire avec lui qu'avec moi; et, si vous le voulez, je lui donnerai avis de vos intentions à son égard.

— Où peut-on voir cet homme si redoutable? je veux lui parler; qu'il vienne, allez le chercher.

— Votre parole, général, que si vous n'êtes pas d'accord il pourra s'en retourner librement.

— Croira-t-il à ma parole, ce bandit?

— Quand il la donne, lui, c'est une chose sacrée; mille tortures ne la lui feraient pas trahir. La parole d'honneur de Pujol, c'est l'arrêt de votre Dieu, c'est l'anathème de son sang; la parole d'honneur de Pujol, c'est le plomb de son escopette, c'est la pointe de son stylet: rien n'est plus sûr que la parole d'honneur de ce bandit.

— En ce cas, je lui donne la mienne.

— En ce cas aussi, général, permettez-moi de m'asseoir à votre côté et d'entamer la conversation.

— Que dites-vous?

— Je suis Pujol.

Il y eut un moment de silence entre les deux interlocuteurs. Le gouverneur plongeait ses regards surpris dans les regards altiers de l'intrépide miquelet; puis, avec un mouvement rapide : — Pujol! s'écria-t-il, vous êtes Pujol!

— Moi-même, dit celui-ci d'un ton calme et d'une voix tranquille; veuillez vous asseoir, général.

— Je vous tiens donc enfin!

— Moins que jamais.

— A moi, quelqu'un.

— Pardon, général, notre conversation doit être particulière, et ces deux messieurs qui viennent d'entrer sont de trop ici.

— Le général a appelé? dit un des deux officiers en tirant son épée du fourreau.

— Oui, répondit froidement Pujol; mais seulement des valets pour quelques rafraîchissements qu'il veut bien m'offrir.

Les officiers sortirent.

— Savez-vous, reprit Maurice-Mathieu, que vous êtes un effronté coquin?

— J'ai trente ans et il y en a seize que je sais cela; mais je sais aussi que je suis dans la demeure d'un brave général, d'un soldat du grand empereur; que je me suis fait connaître après avoir reçu sa parole d'honneur qu'il ne m'arriverait rien de fâcheux par ses ordres; que si je lui avais donné, moi, ma parole de bandit, dans une occasion analogue, nulle puissance au monde ne m'y ferait manquer, et qu'ainsi je suis tranquille dans ce salon comme dans mes montagnes entouré de mes miquelets. Continuons donc, monsieur le gouverneur, notre conversation interrompue, et tâchons de conclure un marché profitable à nos deux armées.

— Votre bande une armée!

— Eh! eh! général, cette bande fait d'assez belles choses pour qu'on ne la dédaigne pas. Voulez vous tenir une gageure que votre prochain convoi ne passera point?

— Non. Mais enfin, voyons; vous désirez vous vendre?

— Oui, me vendre, c'est le mot, corps et âme.

— Quelle foi peut-on accorder à qui se laisse marchander?

— Quelle foi? Celui qui croit à la parole d'autrui a aussi une parole sacrée; et tout à l'heure, général, si j'avais occupé votre fauteuil et vous ma chaise, si vous aviez été le bandit Pujol et moi le général-gouverneur de Barcelone, deux officiers n'auraient pas franchi à ma voix le seuil de cette porte. Et puis encore, est-ce réellement un marché que je vous propose? C'est un échange, et voilà tout. Vous y gagnerez plus que moi, j'en suis certain.

— Stipulez donc le prix; quelle somme demandez-vous?

— Pas un écu, pas un maravédis; quand je veux de l'or, j'en ai. Est-ce que vos caisses ne passent pas près des postes que j'occupe? C'est moi, au contraire, qui viens vous offrir de belles quadruples d'Espagne si estimées dans tous les pays.

— Et que vous donnerai-je en retour?

— Des épaulettes.

— Des épaulettes! des épaulettes!

— C'est peu, mais je m'en contente; des épaulettes simples, à petits bouillons, semblables à celles que portent vos capitaines; l'ambition me viendra plus tard, et alors, général, je vous demanderai, et vous me donnerez la graine d'épinards.

— Allez, Pujol, quittez Barcelone, dit Maurice-Mathieu en se levant, vous avez reçu ma parole d'honneur, il ne vous sera rien fait.

— Cela ne me suffit pas, répondit froidement le bandit, je pourrais être reconnu, et je demande une escorte.

— Est-ce encore une de nos conventions?

— C'est une courtoisie à laquelle je n'aurais pas manqué s'il m'était arrivé un parlementaire de votre part.

— Toujours des parallèles qui me blessent.

— Ce n'est pas mon intention, monsieur le gouverneur, et cependant, pour vous prouver que je ne suis pas tant à dédaigner que vous voulez bien le dire et le croire, j'ai l'honneur de vous donner avis, général, que le 17 de ce mois doit partir de Figueras un convoi de vivres, de munitions et d'argent; qu'il y a quinze cent mille francs dans les coffres, que les détachements qui l'accompagnent formeront en tout huit cents hommes, et que vous ne recevrez pas une piastre qui ne soit tachée de sang français, si je permets à un des vôtres de vous apporter des nouvelles de notre attaque. Adieu, général.

— Restez encore, Pujol, je n'ai pas tout dit.

— A la bonne heure, vous commencez à comprendre ce que je vaux. Ai-je les épaulettes?

— Il faut d'abord les avoir méritées.

— Mais ma démarche seule me les a acquises, et nul de vos braves n'oserait venir déguisé dans mon camp comme je suis venu auprès de vous, moi.

— C'est qu'on assure que vous brûlez la cervelle à de malheureux piétons égarés avec une férocité qui vous rend l'effroi de tout le pays.

— Je brûle la cervelle aux espions, aux traîtres et aux lâches. Je tends la main aux pauvres, et jusqu'à présent je n'ai point enlevé de jeune fille à sa mère.

Les yeux de Pujol se remplirent de larmes, ses joues devinrent pâles, son front se rida, ses lèvres violettes frémirent, et tout son corps trembla d'un mouvement convulsif.

— Je vous comprends, Pujol, je sais quel deuil a été porté dans votre famille; mais vous êtes si redouté des Espagnols, que nul Catalan ne vous plaint à Barcelone, et que le corrégidor lui-même n'oserait point punir le coupable s'il était arrêté.

— Les infâmes! Ce n'est pas le corrégidor qui punira Marcelino Perez! ce n'est pas le bourreau qui lui serrera le cou; ce n'est pas une balle qui lui percera la poitrine! Je mourrais damné si je ne châtiais pas moi-même ce misérable ravisseur... Oh! tenez, achevons cette conversation qui fait bondir mon cœur dans ma poitrine!... Mes heures sont comptées, on m'attend là-haut, je dois être de retour au milieu de mon armée demain matin, et il faut que je fasse diligence. A moi les épaulettes, à vous vos convois : à moi le titre de capitaine, à vous vos munitions et votre or. Est-ce dit?

— Pujol, un nouveau convoi m'est annoncé, escortez-le, rentrez avec lui à Barcelone, et le grade que vous demandez vous est acquis.

— J'accepte votre parole, général, et d'avance je vous donne la mienne que mes coquins n'arracheront pas un centime à vos caisses. Je ne tente pas là une chose aisée, j'ai affaire à des vauriens qui frappent fort avec des lames bien trempées; ma poitrine n'est pas plus dure à trouer que celle d'un honnête homme; mais j'ai dans mon camp des amis qui sont prêts à se disputer l'honneur de mourir pour moi, et, plus puissante que ces amis avec tout leur attachement, j'ai ma parole de feu qui embrase les âmes de mes bandits, et les forcerait, si je voulais, à devenir aussi pieux que les desservants de Saint-Jacques de Compostelle.

— Pujol, vous avez manqué votre vocation.

— Général, je l'accomplis.

L'escorte demandée par le chef miquelet lui fut accordée. Trente soldats de l'armée française commandés par un sous-lieutenant l'accompagnèrent jusqu'aux premières hauteurs qu'il avait à franchir. Le moine ouvrait la marche, et se plaisait, pour abréger la longueur de la route, à raconter les mille traits de courage et d'impiété qui avaient signalé la vie de Pujol depuis l'entrée des Français en Espagne. — Ici, leur disait-il, ce brigand a surpris un de vos détachements, il y a un mois à peine, et deux hommes seulement se sont sauvés pour en porter la nouvelle à Barcelone. Là, on a trouvé une femme égorgée, et personne n'a douté que ce ne fût le célèbre bandit qui l'eût percée de son poignard toujours rouge de sang. Vous voyez bien, poursuivait-il, ce couvent de saints religieux qui pare le bord de cette vallée? Eh bien! Pujol le dévalisa un jour de fond en comble, et mit en se retirant le feu à la chapelle de la Vierge afin d'éclairer sa retraite, car la nuit était sombre et menaçante alors que fut commis cet horrible sacrilége. Tenez, vous apercevez bien encore là-haut, là-haut, sur ce mamelon isolé, un petit presbytère à côté d'un cloître en ruines? Croiriez-vous que, sans crainte de la foudre, l'antechrist que nous nommons Pujol, et qui n'est peut-être que Satan lui-même fait homme, a osé épouser, sans prêtre, sans témoins et au pied des autels, une jeune gitana qui l'aimait avec passion!... Oh! le ciel fera vengeance de tout cela, mes frères, et le jour n'est pas loin peut-être où l'enfer s'ouvrira au damné et se refermera sur lui pour l'éternité tout entière. Selon moi, mes braves, le meilleur moyen de vaincre Pujol n'est pas de lui expédier des balles et des boulets : ces armes n'ont pas assez de puissance, croyez-en mes paroles; à votre place, quand on m'enverrait contre lui, je ferais faire force signes de croix aux soldats, et je leur donnerais un goupillon à la main et un petit vase d'eau bénite à la ceinture. C'est alors qu'il ferait d'horribles grimaces de possédé et tomberait à la renverse.

— Nous avons plus foi en nos fusils et en nos sabres, lui répondait le commandant de l'escorte; et si jamais il se trouve à portée de mon sabre, je vous jure bien de m'assurer s'il y a une âme dans le corps de ce scélérat.

— Soins inutiles! Pujol passera cent fois à vos côtés; il vous serrera la main comme je le fais en ce moment, que vous ne le reconnaîtrez pas. Et, tenez encore, voulez-vous que je vous apprenne un secret que vous saurez sans doute plus tard?

— Qu'est-ce?

— Je sais positivement que Pujol, cette nuit même, s'est promené dans les rues de Barcelone, qu'il s'est montré la veille à la Rambla, et qu'il a eu une longue conversation avec votre général, sans que celui-ci se doutât d'abord de la mystification du chef miquelet.

— Sornettes que tout cela.

— Je vous dis la vérité, frères, et Pujol est capable de vous jouer d'autres tours plus merveilleux encore. Au surplus, à votre arrivée à Barcelone, parlez-en au gouverneur, et étudiez son sourire quand il vous répondra.

On s'arrêta au sommet d'une colline escarpée, et là le révérend frère Francisco Paulo, toujours en tête du détachement, se retourna dévotement vers les braves, ôta son large chapeau gris à gouttières de l'arrière et de l'avant, prononça quelques paroles à voix basse, leva la main et envoya sa bénédiction aux voltigeurs de Maurice-Mathieu; puis, serrant avec cordialité la main du sous-lieutenant :

— Retournez-vous-en vite, lui dit-il; la terrible guerilla de Pujol rôde peut-être par ici, et malheur à vous si elle vous donnait chasse.

— Pujol! dit l'officier d'un ton de menace, qu'il vienne, et il verra si nos fusils portent droit, et si nos balles percent les poitrines.

— Il ne viendra pas aujourd'hui, dit le moine, c'est moi qui vous l'assure; et la preuve, c'est que je m'en vais, et que je m'en vais seul.

---

## X

### VOLTE-FACE.

Si le départ avait été tourmenté par les colères du ciel, le retour le fut bien davantage par les orages de la conscience; car, on a beau dire, le scélérat aussi entend cette voix intérieure, terrible et solennelle, consolation ou torture de la vie, à laquelle nul homme ne peut échapper. Mais dans la poitrine de Pujol bouillonnait, ainsi que la lave dans les profondeurs du cratère, une de ces haines puissantes qui font taire toutes les autres passions et jusqu'au souvenir des premières caresses d'une mère La haine de Pujol était la lumière de ses yeux, l'air de ses poumons, le sang de ses artères; la haine de Pujol ne pouvait se comparer qu'à son amour pour Beppa; car tout ce qu'éprouvait Pujol devenait une violence, une secousse galvanique; le calme de Pujol était au niveau de la fureur, et au bout de tout cela, le meurtre, le sang! Le chef de bandits, en revenant de Barcelone, ne trouva plus ni cabane du pauvre, ni précipice dangereux, ni avalanche, ni brigand aposté pour l'assassiner, ni femme généreuse pour le sauver; il passa devant la chapelle déserte où une jeune fille lui avait livré son cœur dans des baisers incompris jusque-là par le chef miquelet, et il soupira profondément.

Ce soupir, c'était de la reconnaissance.

Au camp, l'agitation des esprits était extrême; la plupart des coquins, irrités des fatales conséquences de l'émeute, ne parlaient rien moins que de guet-apens tendus à Pujol, et nul bras ne se levait pour punir les mutins, dans la crainte de les irriter davantage et de réveiller un nouveau désastre avant l'arrivée du capitaine.

Beppa et Saletas se confiaient en secret leurs mortelles alarmes; le frère de Pujol, tout à fait convalescent, se joignait presque chaque jour aux entretiens intimes des amis

dévoués, et tous trois, poursuivis par de sinistres pressentiments, ne parlaient que parce que le silence aurait rendu leur promenade plus douloureuse encore.

— Tu dis donc, Andreu, que tu l'as suivi dans les montagnes?

— Oui, en dépit de l'avalanche qui a failli m'entraîner.

— Et puis?

— Et puis j'ai tué un homme qui s'était posté là pour le frapper.

— Tu es sûr au moins que c'était Taumareillas? dit le frère de Pujol.

— Mon amour et ma haine l'avaient reconnu.

— Ta haine, pour qui?

— Pour le bandit.

— Et ton amour?

— Pour ton frère.

— Toi, Andreu?

— Moi, Beppa.

— Tu es une fille! s'écria Mathias effrayé.

— Non, je suis la femme de ton frère. Une chapelle a été témoin de notre bonheur et de nos serments.

— Tu me l'avais caché, reprit Mathias en s'adressant à Saletas d'un ton de reproche.

— Ton frère m'avait ordonné de garder le silence; je devais obéir.

— Et, maintenant que tu sais la moitié de mon secret, poursuivit Beppa, apprends comment j'ai commencé à aimer Pujol.

— Et moi, continua Saletas, je te dirai comment elle a aussi conquis mon ardente amitié.

— C'est donc un homme de cœur que cette fille-là?

Beppa raconta alors sa course avec sa famille de gitanos, leur entrevue avec Pujol, la générosité de celui-ci et les dangers qu'elle avait bravés pour arriver au camp. Saletas à son tour dit à Mathias le duel de Beppa avec Ripoll, le commencement de l'émeute et la part glorieuse que la jeune fille avait prise dans cette sanglante affaire.

— Ainsi donc, s'écria Mathias, unis à tout jamais par l'amitié, la reconnaissance et l'amour à mon frère Pujol!

— Unis à tout jamais, répondirent Saletas et Andreu en lui serrant affectueusement la main.

Et ils rentrèrent au camp.

Cependant Pujol devait arriver dans la journée; Saletas et Mathias l'attendaient dans la petite maison; et Andreu, plus impatient que les deux amis, venait de s'avancer vers le sentier étroit que Pujol avait pris en quittant son armée, lorsque, tournant les regards vers un champ voisin bordé par une haute cloison de roseaux serrés, il aperçut quelque chose de noir et de mobile qu'il prit d'abord pour une bête fauve. Aussitôt il s'arme de son pistolet, marche lentement vers cet objet inconnu et se prépare à une attaque ou à une défense.

— Comment! toi ici, Francisco? et à genoux! que fais-tu donc?

— Je prie le bon Dieu.

— Que lui demandes-tu, mon pauvre guerillero?

— Qu'il me guérisse.

— Tu es blessé?

— Oui, Andreu, blessé mortellement.

— Où?

— Au cœur. Tu ne sais pas, mon ami, comme l'on souffre quand on souffre en silence.

— Si fait, si fait, je sais cela aussi, moi, et je te plains.

— Plaindre, quand on peut consoler, ce n'est pas assez.

— S'il est vrai que je puisse être pour toi de quelque secours, parle, Marini, parle, je suis d'excellent conseil.

— Eh bien! alors ne m'en veuille pas, si je te confie des choses que tu aurais voulu ne pas entendre.

— Va, va, dit Andreu en souriant, je puis tout écouter, surtout de braves gens comme toi. Cependant je te préviens, pour abréger ton récit, que je sais qui tu es et comment tu es venu ici. Maintenant continue.

— Oh! alors je serai bref. Figure-toi, Andreu, que j'ai découvert un secret que tout le monde ignore au camp, j'en suis sûr, et qui, s'il était connu, surtout de Pujol, deviendrait fatal à qui le lui a caché. Oui, mon ami, mon bon Andreu, ici, dans le camp, au milieu de tant de bandits (car nous sommes des bandits au moins), jurant, se battant et couchant avec nous, vit une jeune fille...

— Mensonge.

— Une jeune fille, te dis-je, jeune et belle; et cette fille qui a changé tout mon être, qui me ferait tigre ou mouton à son gré puisqu'elle m'a maintenu dévot et qu'elle peut me faire moine, cette jeune fille, Andreu, c'est toi.

— Moi, Francisco? Tu rêves.

— Je ne rêve pas : c'est toi, mon ami, et je t'aime.

— Francisco, je ne sais où tu as pris cette pensée, mais elle est absurde, et je te prie de ne pas la communiquer à tes camarades qui seraient capables de trop s'amuser à tes dépens.

— Sois tranquille, je ne leur dirai rien, non point parce que tu m'en pries, mais bien parce que je craindrais trop de rivaux; car je t'aime, poursuivit avec emportement Francisco, je t'aime comme j'aimais à neuf ans la Vierge del Carmel; je t'aime comme Taumareillas aime le sang, comme ses soldats aiment l'enfer, comme les anges aiment le ciel.

— Le soleil est bien chaud, dit Andreu feignant de n'avoir rien entendu.

— Pas plus que mon cœur, poursuivit ardemment Francisco en se jetant à ses genoux.

— Tu vas salir tes culottes de velours, Marini; la terre est humide.

— Pas plus que mes yeux qui versent des larmes.

— Quelle heure est-il?

— L'heure de t'aimer et de te le dire.

— Je rentre au poste, Francisco, reste, je veux être seul, ou seule si cela te fait plaisir.

— Non, tu ne me quitteras pas ainsi, je ne le veux pas.

— Je te quitterai ainsi, parce que je le veux, moi.

— Mais j'ai une volonté aussi, une volonté que l'amour rend puissante; prends garde, je peux user de violence, et tes prières alors ne me toucheront plus, continua Francisco Marini avec une sorte de frénésie.

— Je ne prie jamais, s'écria Beppa en se levant comme une lionne, je ne prie jamais lorsque j'ai un poignard à mon côté.

— Un duel avec une fille! Non, non; mais le secret que j'ai découvert, un autre le saura, et cet autre, c'est Pujol.

— Il le sait, dit Pujol lui-même qui, caché depuis un instant derrière les roseaux, avait écouté cette conversation rapide.

— Toi, mon ami? s'écria Beppa en lui jetant les bras autour du cou.

— Moi, Beppa, ma femme bien-aimée; et toi maintenant, Francisco Marini, si tu dis un mot, un seul mot de tout ceci, tu sais comme *j'envoie* ceux dont j'ai à me plaindre.

Francisco fit un signe de croix, baissa la tête et s'éloigna en tremblant. Les deux fiancés s'acheminèrent vers le camp, bras dessus, bras dessous.

— Cela est bien à toi, dit tendrement Beppa à Pujol, d'avoir été fidèle à ta parole; si tu l'avais trahie, je n'aurais pas trahi la mienne, moi.

— Quand Pujol dit : Cela sera, cela est, et ce n'est pas à toi, Beppa, que j'aurais menti pour la première fois de ma vie. Mais hâtons nos pas et sachons ce qui se passe chez nous.

—On murmure, on te menace sourdement, on conspire contre tes jours.

— Je percerai bien des poitrines avant qu'on ait effleuré la mienne. Que veulent donc ces canailles? Leur métier est de tuer et de mourir de faim; je leur permets leur métier, je l'appuie, je le protége, et je leur donne en plus des vivres et de l'or; où seront-ils mieux? Est-ce sur une potence? Eh bien! de par le diable! j'en dresserai, s'il le faut, et nous verrons où s'arrêtera la danse des cadavres... Tiens, voici mon frère et Saletas qui accourent. A la bonne heure des hommes de la sorte! on se sent un cœur auprès de tels amis.

— Et auprès de moi? dit Beppa en le regardant avec amour.

— Auprès de toi, on s'en croit deux.

Les intimes se serrèrent cordialement la main, et

comme le bruit de l'arrivée de Pujol venait de se répandre, les plus scélérats de la bande redoutable se virent obligés de garder le silence pendant quelque temps encore, sous peine d'être forcés de le garder pour toujours. Il y eut inspection générale le lendemain, et Pujol, fidèle à son habitude de sévérité, brûla la cervelle à deux sous-officiers de la compagnie de Taumareillas, lesquels avaient publié tout haut que si leur capitaine était absent, c'est que Pujol l'avait assassiné.

— Vous avez tenu ces infâmes propos, dit-il aux coupables avant de décharger ses armes sur leurs fronts; eh bien! vous en avez menti, car celui qui a frappé Taumareillas, c'est Andreu, et il l'a frappé, parce que ce coquin s'était aposté sur ma route pour me tuer. Justice a été faite sur lui, justice doit être faite sur vous. Allez! qu'on enterre ces deux cadavres.

Le calme fut rétabli; mais ce calme c'était celui d'une bande de loups affamés pris dans des piéges ou réduits au silence et à la peur par la présence du tigre qui les guette de sa prunelle et de ses griffes.

Quand la nuit fut venue, Pujol se retira dans la petite maison de son frère, et y appela Saletas et Beppa. On devine que le chef avait bien des choses à dire, et l'impatience des amis était d'autant plus grande, que leur capitaine semblait vouloir ne laisser tomber ses paroles qu'avec regret. Enfin, faisant un violent effort sur lui-même :

— Que pensez-vous de mon absence? leur dit-il.

— Tu nous as défendu de penser, répondit Saletas.

— Eh bien! je vous le permets maintenant, et quelque extravagante que soit cette pensée, je vous parie mille contre un qu'elle l'est moins que ne le paraîtra tout d'abord à vos yeux ce que j'ai à vous confier.

— Pourquoi ne pas nous le dire tout de suite?

— C'est que je voudrais savoir si je peux être compris.

— Tu viens d'embrasser ta mère au milieu de tes ennemis? dit Beppa.

— Si cela m'eût été permis, j'aurais cru en Dieu; mais on l'entoure de tant d'espions!

— Tu viens de te venger de quelqu'un? continua Mathias.

— D'un homme?

— D'un homme? de quinze millions d'hommes, s'écria Pujol avec un mouvement frénétique et en pressant de sa main droite le manche de son poignard; oui, je viens de me venger de quinze millions de lâches, à qui je voudrais ouvrir les entrailles, et dont j'aspire à boire le sang. Si vous saviez, mes amis, tout ce que j'ai souffert depuis huit jours; si tu savais, toi surtout, Mathias, quel épouvantable malheur est venu nous frapper! Tais-toi, tu vas tout savoir. Oh! cela est affreux d'avoir l'âme déchirée, d'être torturé par toutes les fureurs de l'enfer, de ne pas oser se plaindre, de ne pas oser dire à un ami : Tâche de me consoler, trouve un remède à la plaie qu'on m'a faite, brûle le cancer qui me ronge. N'est-ce pas, Beppa, que cela est horrible?

— Je le sais comme toi, Pujol.

— Mais toi du moins, jeune fille (car Mathias doit savoir qui tu es maintenant), toi du moins, ma femme, tu ne souffrais que par toi, pour toi, et tu pouvais espérer un secours. Mais Pujol, mais le frère de Pujol, mais la mère de Pujol, n'ont plus désormais que des larmes et du sang à répandre, et Satan même n'est pas assez puissant pour leur donner une heure de joie.

— Parle donc, mon frère, car tu me fais mourir.

— Ecoute :

Te rappelles-tu le señor Marcelino Perez, jeune insolent de vingt-cinq ans au plus, qui, à la Rambla, étalait aux regards le luxe de ses bijoux, la honte de ses nobles maîtresses, et dont tant d'autres Catalanes de haut rang se disputaient les regards?

— Oui, certes.

— Te rappelles-tu qu'un jour, en descendant la Calla-Real, il me heurta rudement du coude, moi, plus jeune que lui de cinq ans, et que, sur une de mes justes observations, il me lézarda la figure d'un coup de cravache?

— Oui, frère, et je me souviens que tu appliquas sur sa joue un vigoureux soufflet qui le renversa dans le ruisseau.

— Je n'avais pas de poignard, il fallut bien le frapper de la main.

— Je me souviens encore que, dès qu'il fut à terre, tu t'élanças sur lui et lui broyas l'épaule avec ton talon.

— C'est bien, c'est bien cela, Mathias, tu n'as rien oublié. Un jour, un de mes amis, brave, généreux et dévoué comme un vrai Catalan, se présenta de ma part chez le señor Perez, et lui demanda raison, les armes à la main, de l'outrage que j'avais reçu. Perez le fit saisir par ses valets, conduire devant le corrégidor, où le misérable dit que mon ami l'avait insulté, meurtri, et on envoya le plus noble des jeunes gens aux présides d'Afrique pour cinq années.

— Eh bien! tu viens de tuer Perez?

— Non, et je ne t'ai dit encore qu'une de ses lâchetés, une de ses bassesses; son crime, le voici. La semaine dernière, un de mes gens les plus sûrs et les plus dévoués m'a apporté une lettre de ma vieille mère. Cette lettre m'a brisé l'âme; cette lettre, mes amis, coûtera bien des larmes et du sang à l'Espagne. Ecoutez tous : « Cher et malheureux enfant, toi flétri par ta vocation, ta sœur flétrie par le crime! Le soufflet que tu as donné au señor Perez a porté le deuil dans la maison, et pourtant je te félicite de ton courage. Il y a un mois à peu près qu'un jeune homme, se disant Alvarez Mina, se présenta chez nous avec un autre homme qu'il appelait son père. Leur langage fut grave; le plus jeune dit qu'il avait souvent vu Agatha à l'église; que, touché de ses grâces et de sa piété, il en était devenu éperdûment amoureux, et qu'il me la demandait en mariage, s'il avait le bonheur de lui plaire. Il ajouta que sa fortune était grande, et qu'on pouvait, qu'on devait même prendre des renseignements dans toute la ville, persuadé qu'on était que ces renseignements tourneraient tous à son avantage.

« Agatha entra en ce moment. Le cavalier était beau, on reçut son aveu en rougissant, et moi, heureuse de donner un appui à notre enfant chérie, j'allai aux enquêtes. Partout on me faisait le plus bel éloge de Mina, et j'eus confiance.

« Hélas! j'ai été trompée, lâchement trompée. Mina était en effet un noble jeune homme, mais Marcelino Perez avait usurpé ce nom pour nous séduire et se faire recevoir chez nous.

« Un soir, oh! mon fils, que de tourments! Un soir, Agatha disparut de chez sa mère; il y a eu violence pour nous l'enlever, car tout, dans son appartement, atteste la brutalité des ravisseurs. Je pleurai, je priai Dieu, je me jetai aux pieds des juges; mais Marcelino était riche et noble, son or avait acheté toutes les consciences; on me renvoya comme une mère qui aurait vendu sa fille, son enfant, et Agatha déshonorée n'a plus reparu dans le monde. Oh! mon cher Pujol, n'est-ce pas que tu auras des poignards pour la vengeance? N'est-ce pas que tu fouilleras dans bien des cœurs espagnols? Ce n'est plus notre fille qu'il nous faut, c'est le sang des misérables qui l'ont souillée! Je bénis ton stylet, mon enfant, et je te bénis, toi, si tu venges Agatha, si tu venges sa mère. »

— Pauvre sœur! dit Mathias avec une grosse larme dans les yeux.

— Oui, pauvre sœur! répéta Pujol avec un grincement de dents.

Et Saletas leur serrait affectueusement la main à tous deux.

— Où demeure ce Marcelino Perez? poursuivit Beppa d'une voix calme. Que fait-il? Quelle tournure? Quel âge? A-t-il une mère, une sœur aussi? Je suis curieuse d'apprendre tout cela.

— Brave fille, noble femme, qui a lié son sort au mien et qui veut également être de moitié dans mes vengeances! Si je t'aime, Beppa, ce n'est point pour ton dévouement, et je ne veux pas que tu coures des dangers que je ne partagerais pas avec toi. Plus que jamais le camp a besoin de ma présence et par conséquent de celle de mes amis; tu resteras : plus tard peut-être nous prendrons une revanche.

— Nous la prendrons à coup sûr, ami; mais réponds à






Agatha.

mes questions de tout à l'heure. Je te jure de ne pas m'éloigner.

Pujol ne se fit point prier davantage; Beppa recueillit pieusement dans son âme les détails qui lui furent donnés, et, le soir même, des agents pleins de courage et d'adresse furent expédiés sur les montagnes de toute la Catalogne jusqu'aux frontières de l'Espagne, avec des ordres émanés du chef de la principale guerilla dont on ne parlait qu'avec effroi.

— Tu nous as conté le passé, dit Saletas qui voulait à toute force savoir le secret de Pujol; pourquoi t'obstiner à nous cacher le présent? Le présent aussi nous intéresse. Où as-tu passé ces trois jours d'absence?

— A Barcelone.

— A Barcelone! s'écrièrent à la fois les trois amis effrayés.

— Oui, à Barcelone, au milieu des Français, sous des vêtements de moine, empruntés de force à un religieux que j'avais rencontré sur la route de Saria.

— Et tu n'as pas trouvé Perez?

— Ce n'est pas lui que je cherchais là-bas.

— Pujol, ta longue discrétion est un outrage à notre amitié: tu devrais tout nous dire.

— Vous saurez tout aujourd'hui même, dit Pujol avec un mouvement d'exaltation fébrile. Etes-vous mes amis dévoués?

— A la vie, à la mort.

— A ce soir donc, et moi à votre tête.

— Nous aurons une affaire?

— Une affaire chaude, je vous en réponds.

— Eh bien donc, vive Pujol! et vive l'Espagne!

— Taisez-vous, impies, dit Pujol d'une voix retentissante, taisez-vous, et que nul cri ne s'échappe de vos poitrines avant que je l'aie permis.

L'ordre fut donné aux troupes pour une inspection sévère des armes et pour une revue générale, et l'intrépide et bouillant chef de guerilla avec sa prudence habituelle,



Taumareillas.



expédia des courriers dans toutes les directions afin d'assurer l'accomplissement de ses hardis projets.

A une heure arriva un envoyé de l'état-major de Maurice-Mathieu.

— Qu'on me l'amène les yeux bandés, dit Pujol.

Puis, jetant un regard vers le lieu par où l'envoyé entrait au camp, il vit une centaine de ses coquins entourant l'aide-de-camp du général, lui vomissant à la face les injures les plus grossières et le menaçant de leurs poignards. Pujol et Beppa s'élancèrent comme la foudre, et les scélérats se dérobèrent par la fuite au châtiment qui les attendait.

— Vous n'avez plus rien à craindre maintenant, dit Pujol à l'officier français; si je n'avais redouté pour vous la balle de mon pistolet, je l'aurais envoyée au milieu de ces misérables auxquels je commande. Mais il y aura châtiment, et vos ordres à ce sujet seront exécutés.

— Je demande leur grâce, répondit avec calme l'envoyé.

— Il sera fait comme vous dites. Mais que voulez-vous de moi?

— Un entretien particulier.

— Seul à seul?

— Oui.

— Qui vous envoie?

— Le général commandant de Barcelone.

— Qu'on nous laisse, cria Pujol à ses principaux officiers accourus sur ses pas.

Le chef des bandits et l'envoyé se mirent à l'abri du soleil sous une tente au milieu du camp; quelques sentinelles veillèrent autour, et rien ne transpira au dehors de la conversation intime qui eut lieu entre le parlementaire et le capitaine miquelet.

Après une heure ils sortirent en se tenant par le bras, et Pujol, pour se relever aux yeux des siens, dit à haute voix :

— Je vous remercie, commandant, de l'honneur que vous me faites; c'est la première fois que votre général

me traite avec tant d'égards, et je répondrai dignement à l'opinion qu'il a de moi.

— Est-ce un armistice? demanda Saletas qui s'était joint aux deux officiers avec la permission de son commandant.

— Un armistice! répondit Pujol; non, non, autre chose.

— Toujours du mystère avec tes amis.

— C'est que je viens de traiter une affaire en diplomate. Le silence est le succès des négociations.

— Tu entends comme tes soldats murmurent?

— Je les bâillonnerai assez bien pour qu'on ne puisse plus les entendre. Tenez, voyez mes hommes, poursuivit Pujol en s'adressant à l'envoyé, ne diriez-vous pas des bandits sans feu ni lieu, des gredins de sac et de corde, des gibiers de potence?

— C'est vrai.

— Eh bien! vous auriez raison; mais ils font de grandes choses quand je me mets à leur tête. Je gage une demi-piecette que, sur un sifflet de moi, ils accourent et vous brûlent la cervelle ou vous percent la poitrine de leurs stylets.

— Je ne tiens pas le pari, répondit l'officier en souriant; mais, à votre place, Pujol, je craindrais pour moi la catastrophe dont vous me menaciez tout à l'heure.

— Oh! je n'ai rien à redouter, répliqua le *héros* avec un sentiment de vanité qui se peignit sur tous ses traits; je règne sur ces coquins comme l'aigle aux airs; je suis maître ici cent fois plus qu'un roi au milieu de ses sujets. Sur un mot de ma bouche, sur un geste de ma main, sur un regard de mes yeux, le plus hardi chenapan de mes compagnies vient en tremblant, s'agenouille, baisse la tête et tombe. En voulez-vous une preuve?

— Je vous crois sur parole.

— Eh! bon Dieu! c'est peut-être un mauvais service que vous rendez à quelqu'un; il vaut toujours mieux mourir d'une balle que par une corde.

— Oui, d'une balle, quand on meurt pour son pays.

— Et si on n'a pas de pays?

— On s'en donne un par le travail et d'utiles services.

— Commandant, nous allons cesser de nous comprendre.

— Quel malheur, capitaine, que ce langage ne puisse vous toucher!

— Ce serait un malheur en effet si depuis mon enfance je ne m'étais trouvé dans la position que l'enfer m'a faite.

— L'enfer ne doit jamais être invoqué, et ce n'est pas lui qui est le maître de nos destinées.

— Si vous pouvez me prouver cela, vous ferez de Pujol le plus pieux capucin de toutes les Castilles.

— J'ai envie d'essayer de la conversion.

— Vous y perdriez vos soins, monsieur, et je n'ai pas trop de temps à moi pour accepter l'épreuve. Restons comme nous sommes et faisons notre métier.

Les interlocuteurs étaient arrivés à une des extrémités du camp où ils se dirent adieu en se serrant la main.

— Voici des guides, monsieur, des guides et des défenseurs en cas de guet-apens. Vous pouvez maintenant partir sans crainte. Ces scélérats que je vous donne se feraient hacher plutôt que de vous laisser insulter. Au surplus, si vous n'êtes pas content d'eux, vous pouvez leur brûler la cervelle. Les heures passent vite au milieu de ces délassements.

— Pujol, vous êtes un fanfaron.

— Je crois du moins avoir appris aux Français que ce fanfaron savait assez bien tenir un sabre, un stylet et une escopette.

— Cela est vrai.

Le soir était venu, et Pujol, sous sa tente, recevait les avis de ses fidèles envoyés.

— Capitaine, lui dit l'un d'eux, des compagnies d'indépendants viennent de se montrer sur les hauteurs; ils ont fait feu sur nous, et Jeronimo Pueblo a été tué.

— Ils me payeront cher la mort de ce brave.

Un second miquelet arriva essoufflé et dit avoir entendu, caché derrière une roche de la route, où par bonheur il n'avait pas été découvert, qu'on voulait attaquer le premier convoi qui passerait, et que si Pujol se réservait pour lui et les siens tout le butin, on se ruerait sur Pujol lui-même.

— Ils sont fous en vérité, répondit Pujol en haussant les épaules. Que de canaille en Espagne!

— Tes ordres, capitaine?

— Je les donnerai ce soir.

A l'exemple de Pujol que l'on disait possesseur de richesses immenses, les hommes de cœur que nourrissait la Catalogne se levaient encouragés par les moines que rançonnaient sans cesse les Français, et de tous côtés de nombreuses guerillas sillonnèrent les hauteurs qui dominent les routes.

Il y avait bien entr'elles, par-ci par-là, quelque échange de coups de fusil et de poignards, mais en général elles mettaient assez d'accord au moins pour les attaques, le pillage et le meurtre, et nulle sécurité n'était acquise aux voyageurs, pas plus qu'aux convois et aux détachements de troupes appelés au quartier général. L'argent et les vivres manquaient à l'armée, et cependant, de tous les soldats du Portugal ou de la Péninsule, ceux de l'armée de Maurice-Mathieu étaient le plus exactement soldés, grâce à l'habitude administrative du chef, grâce aussi à la richesse des couvents frappés d'impôts à la nouvelle de chaque prise de convoi.

Il fallait en bonne justice que les frais de la guerre fussent payés par ceux qui l'allumaient et la rendaient si sanglante.

Dès que Pujol fut parfaitement instruit de la position des miquelets, contrebandiers et guerillas organisées s'échelonnant sur le chemin à parcourir par les Français; dès qu'il sut par ses affidés et par quelques déserteurs accourus sur sa réputation de cruauté, le nombre de ces redoutables défenseurs du pays envahi, il jugea nécessaire de les laisser agir à leur guise et de ne pas les inquiéter dans leurs projets sur le convoi qui lui avait été prochainement annoncé. Mathias, Saletas et les autres officiers, jaloux pourtant de leurs succès passés et peu désireux de voir augmenter le nombre des partisans armés pour l'indépendance de la Catalogne, voulaient qu'on attaquât les nouveaux venus afin qu'il se trouvât moins de petites parts au butin. Mais ces considérations n'étaient pas assez fortes pour vaincre la résistance de Pujol; on lui parla alors de sa gloire compromise, de rivaux jaloux qui ne manqueraient pas de s'attribuer les massacres dont lui seul devait tirer vanité et du danger probable de les voir tous se liguer enfin pour écraser et piller celui qu'ils redoutaient à si juste titre.

— Puisqu'ils me redoutent, répondait Pujol, ils ne m'attaqueront pas.

— Et pourtant ils ont déjà tiré sur les tiens.

— Soyez tranquilles; ils en sont peut-être déjà aux remords.

La nuit qui suivit la visite extraordinaire de l'envoyé du général Maurice-Mathieu fut une nuit d'alerte sur toute la ligne dominant le défilé de la route royale, par où les convois étaient contraints de passer. Toutes les guerillas, nouvellement formées et indépendantes de Pujol, avaient été aussi bien instruites que ce chef redouté, et des feux échelonnés répandant au loin des clartés blafardes indiquaient la position précise des divers partis.

Le chef de l'*invincible armée*, comme était alors appelée en Espagne la bande de Pujol, avait bien envie de faire irruption sur ces vagabonds qui semblaient vouloir achever seuls la besogne; mais il se contint pourtant et convia au coucher du soleil ses principaux officiers à un splendide festin. Pour la première fois alors, depuis l'ouverture de la campagne, il leur tint un langage amical et modéré; il parla avec une apparence de douleur qui fit sourire bien des bouches des massacres qui avaient eu lieu, des cruautés inutiles dont on les accusait avec tant de raison, et il déclara enfin qu'il était résolu à faire des prisonniers qu'on échangerait plus tard contre des piastres.

Saletas, Mathias et Andreu, que Pujol avait fait reconnaître comme sous-officier dans la journée, furent de l'avis de leur capitaine, mais eux seuls, parmi les convives, comprirent la nouvelle morale qu'on leur prêchait. C'était, d'après l'avis du plus grand nombre, tuer le passé glorieux de l'armée; c'était accepter tacitement les anathèmes dont

on les frappait et montrer aux ennemis qu'on redoutait de sanglantes représailles Ils ajoutaient avec orgueil que leur cœur était également incapable de crainte et de pitié, que le plomb avait été fabriqué pour tuer de loin, le poignard pour frapper de près, et ils assuraient qu'ils ne donneraient de démenti ni à la mission du poignard, ni à celle de l'escopette.

— Au surplus, ajouta Toreillas, le plus mutin et le plus féroce des lieutenants de Pujol depuis la mort de Taumareillas son ami, en de pareilles circonstances chacun peut agir comme il l'entend; si vous voulez faire des prisonniers, je n'y trouverai point à redire; si Pujol lui-même veut en faire aussi, je suis prêt à l'approuver; mais, pour moi, je déclare d'avance que je n'aurai pitié d'aucun Français à portée de mes balles ou de mon fer, et quoi qu'en dise Pujol, je gage qu'il est content d'entendre ce langage sortir de ma bouche.

— Je le suis si peu, répliqua le bouillant capitaine, que peu s'en faut que je ne t'en punisse à l'instant même. Il y a huit jours à peine, je t'aurais embrassé pour ce que tu viens de dire; maintenant je veux, entends-tu, Toreillas? je veux qu'il en soit ainsi que je l'ai ordonné. Eh! qui sait? peut-être en agirai-je mieux encore? Il faudra bien se soumettre de gré ou de force à ma volonté!

Pujol lançait en même temps des regards de colère sur Toreillas; celui-ci garda le silence et le repas s'acheva sans autre incident.

Pour ceux qui connaissaient le hardi chef de guerillas, il était aisé de s'apercevoir que son cœur était bourrelé, que de terribles combats se livraient dans son âme, et que l'exécution des projets que ses amis avaient vainement cherché à découvrir dépendrait seule des circonstances où il allait se trouver. Quelque détermination que prenne un grand courage, il est mille petits événements dans la vie qui la font souvent succomber sans qu'on ait le droit d'accuser de faiblesse ou de mensonge celui qui change de résolution. Le lion aussi s'éloigne parfois de la bête tremblante qui doit assouvir sa faim, et nul ne peut affirmer que c'est la générosité qui ordonne la retraite. Pujol cependant était un homme de parole, et il avait fallu de bien impérieuses circonstances pour le forcer à se parjurer. Le vol, l'incendie, le meurtre, l'assassinat, étaient pour lui des mots simples exprimant des choses futiles. Mais un manque de parole lui aurait pesé au cœur comme un cancer dévorant, et il se le serait reproché toute sa vie comme un crime.

Vous voyez que Pujol valait beaucoup mieux que les neuf dixièmes de ses officiers.

Mais la nuit était avancée, et Pujol qui avait promis une confidence à son frère, à Saletas et à Beppa, la retardait encore. Ceux-ci, loin de le presser comme ils avaient osé le faire d'abord, le plaignaient sincèrement des efforts violents qu'il s'imposait, sans doute dans la crainte de l'affliger davantage, et cependant avant de le quitter ils lui serrèrent affectueusement la main en lui jurant de nouveau une fidélité à l'épreuve de toutes les catastrophes.

— Je vous comprends, mes amis, leur dit-il avec un sourire plein d'une tendre amertume, je vous devine et je suis touché de tant de dévouement. J'en ai plus besoin que jamais, mes camarades, car cette nuit est sans doute la dernière de mes nuits en ce monde.

Beppa éperdue se jeta sur son cœur et serra convulsivement dans ses bras son capitaine et son mari.

— Pujol, lui dit-elle, songe que tu nous as dit le désespoir de ta mère; il faut donc que ce désespoir te condamne à vivre. Ne le lui as-tu pas promis? Ne le lui as-tu pas juré? Est-ce que tu mentiras à ta mère, quand tu n'as pas voulu mentir à Beppa, quand tu n'as jamais menti à personne? Pujol! Pujol! je t'en supplie, attends, il y a au fond de tout ceci une vengeance sanglante de l'outrage qu'a reçu ta sœur; et tu parles de mourir! Va, tu n'aimes pas plus ta sœur que Beppa; tu n'as de courage et d'énergie que dans la bataille; ton cœur ne bondit avec force qu'au choc des armes, au bruit du tromblon, au cliquetis du stylet. Pujol, je croyais que tu valais mieux que cela, et je ne t'aurais pas aimé si je t'avais connu si faible.

— De la faiblesse! Beppa, s'écria Pujol en frémissant; moi faible! moi tiède pour la vengeance! Non, Beppa, tu ne m'as pas compris encore; et à mon tour je te dirai que j'avais mieux pensé de ton âme. Ma mère, ma sœur et toi, vous êtes mes plus douces affections. J'aime aussi avec ardeur mon frère Mathias et Saletas mon dévoué. J'aime Marini quoique bigot. Pour vous, mes amis, je jure qu'il n'est point de sacrifice que je ne fusse prêt à accepter, point de dangers auxquels je ne voulusse courir, point de mort affreuse au-devant de laquelle je refusasse de me précipiter. Eh bien! ma mère, toi Beppa, vous mes intimes, vous me supplieriez en larmes de vous sacrifier ma vengeance que je vous frapperais d'un poignard plutôt que de vous céder.

— A la bonne heure, Pujol, voilà comme nous t'aimons, s'écria Beppa.

— A la bonne heure donc, mes fidèles, et dans quelques instants cette vengeance pour laquelle je tiens à la vie aura commencé.

L'horizon se colorait, les bizarres et grandioses silhouettes des montagnes se dessinaient petit à petit sur un ciel moins bleu, les brillantes étoiles se décoloraient et la brise du matin réveillait les émanations balsamiques des genêts et des romarins endormies sous la rosée. Le camp de Pujol était calme comme une retraite de pieux cénobites; ses soldats, faisant mentir les orages ténébreux de leur journée, rêvaient peut-être d'amour et de paisible foyer maternel, car le mensonge est l'enfant des ténèbres; les oiseaux gazouillants secouaient leurs petites ailes et commençaient leur concert matinal en s'échappant de leur asile protecteur, et les frais ruisseaux qui enclavaient le redoutable camp semblaient murmurer avec plus de bonheur et bondir sur les cailloux avec plus de joie.

Deux êtres seuls, au milieu de ce silence et de cette douce harmonie, étaient torturés par de sinistres pensées : Pujol et Beppa. Celle-ci succombant sous le poids de l'amour qui la brisait n'avait pas voulu gagner la tente voisine de Pujol, qui lui servait d'abri ainsi qu'à Saletas; et seule, pensive, triste, elle s'était assise sur un rocher d'où, pour la première fois, elle avait entrevu le camp de la guerilla.

Pujol inquiet l'aperçut et vint la rejoindre.

— Pourquoi ne prends-tu pas de repos, ma belle amie?

— En prends-tu, toi?

— Oh! moi, je suis maudit des hommes et de Dieu.

— Qu'importe si tu m'aimes, puisque je veux être maudite avec toi.

— Tu as raison, femme; tu vaux mieux que Pujol.

— Oui, je vaux mieux, car si j'avais un secret dans l'âme, m'eût-il été confié sur la tombe de ma mère, je te le dirais à toi, ingrat, qui ne me veux de moitié que dans tes plaisirs.

— Encore quelques instants, Beppa. Mais, dis-moi d'abord : hais-tu les Français? les aimes-tu?

— J'aime qui tu aimes, je hais qui tu hais.

— C'est bien, mais silence! Ecoute. N'entends-tu pas du bruit, un bruit sourd et lointain?

— Oui, Pujol, comme un roulement de tambours.

— C'est possible; écoute encore... N'est-ce pas la tempête de ma poitrine qui mugit?

— J'avais bien entendu.

— Regarde toujours. Là-bas, là-bas, sur les hauteurs, personne ne vient-il? Regarde bien, Beppa.

— Si, si, des gens qui t'appartiennent, je crois.

— Tu as bien vu, amie. Ceux-ci sont à nous; ceux du défilé ce sont des Français, à nous aussi!

— A nous des Français! à nous, capitaine!

— Femme de Pujol, voici le moment terrible et fatal..... Aux armes! aux armes! s'écria le chef de la bande formidable; et le cri aux armes s'étendit en soubresauts répétés par les sentinelles vigilantes.

En un instant tout fut debout à côté de l'escopette, du poignard, du sabre et du tromblon.

— Les Français! le convoi! se disait-on de toutes parts à voix basse. Alerte, compañeros! Il y aura de l'or et du sang : la journée sera belle.

Pujol, actif comme la tempête, rapide comme l'ouragan, eut bientôt passé en revue sa bande déterminée, et, après une courte allocution dans laquelle il ne parla guère que de l'obéissance passive du soldat aux ordres de son chef, il ordonna une marche silencieuse vers les plateaux

qui dominaient le défilé près duquel se trouvait déjà la tête de la colonne française.

Là encore il harangua ses troupes et il acheva sa terrible allocution par la phrase que ses coquins entendaient le mieux : « Si l'un de vous refuse d'obéir aux ordres que je vais donner, je le tue comme un chien. »

Lorsque de semblables paroles étaient sorties de sa bouche, il y avait malheur pour quiconque aurait cherché à les combattre.

Le convoi avait pénétré dans l'étroit défilé. Apres à la pâture, les troupes postées sur les hauteurs brûlaient de commencer l'attaque et de se ruer sur le butin; les principaux chefs de l'armée, étonnés du calme et de l'inaction de leur capitaine, s'interrogeaient du regard, et Saletas et Andreu surtout ne pouvaient s'expliquer une conduite à laquelle toutes les actions de Pujol donnaient un énergique démenti.

— Mais, commandant, lui dit enfin son frère, si les Français passent notre colonne, les guerillas nos ennemies vont avoir tout le butin et toute la gloire de l'affaire.

— Elles n'en auront pas un maravédis, répondit Pujol.

— Voilà un orage qui nous menace; le ciel est noir comme l'était l'âme de Taumareillas; les éclairs déchirent la nue, la pluie nous inonde; permets-nous de nous réchauffer au feu de nos mousquets.

— Bientôt, bientôt.

— Les Français ne nous croient pas si près d'eux.

— Tu te trompes, ils nous savent ici.

— Que dis-tu, Pujol?

— Silence!

— On murmure, on se plaint, on te menace.

— Silence, te dis-je, et en avant!

Arrivés au coude aigu formé dans les gorges où s'était passée depuis peu de temps la sanglante attaque dont nous avons déjà parlé, les troupes de Pujol firent halte derrière un bois épais de sapins noirs et s'accroupirent sous des haies touffues de romarin. Leur colère débordait; mais l'extrême agitation qui se peignait depuis un instant sur les traits de Pujol leur donna à comprendre que l'action ne tarderait pas à commencer.

Des coups de fusil se firent entendre à quelques centaines de pas de la terrible guérilla, comme pour répondre au roulement de la foudre, et le convoi cheminait toujours paisiblement.

— Trahison! trahison! s'écrièrent alors cent bouches à la fois; en avant, camarades!

— Oui, en avant, répondit Pujol d'une voix retentissante en mettant ses deux pistolets au poing, en avant! et faisons comme le tonnerre qui éclate. Soldats de Pujol, en avant sur les guerillas qui nous ont devancés.

Toreillas et Huerta se précipitent en désespérés contre leur chef qu'ils veulent abattre; le poing du premier tombe sous le sabre d'Andreu toujours à côté du vaillant capitaine, et le second meurt d'une balle de Saletas, aveuglément dévoué à son ami. Il y eut un moment d'irrésolution; mais Pujol déployant à l'air un drapeau tricolore qu'un des siens avait jusque-là caché dans sa couverture en sautoir sans songer qu'il portait le signe de ralliement des Français : — Saletas, s'écria-t-il, nous changeons de patrie! nous escortons des amis! Nos ennemis les voilà, ce sont les Espagnols qui devant nous attaquent le convoi : sauvons le convoi des Français! je le veux, je l'ordonne, et qui m'aime me suive!

De toutes parts les guerillas qui s'étaient déclarées indépendantes furent poursuivies, harcelées, écrasées, et les soldats de Pujol qui avaient d'abord mal interprété les paroles de leur chef, comptaient toujours sur le pillage après cette première victoire. L'escorte française, au milieu du tumulte qui retentissait autour d'elle, était précédée du plénipotentiaire que nous avons vu au camp des miquelets et qui avait dit à ses braves : « Soldats, ne bougez pas, c'est notre ami Pujol qui s'est chargé de nous mener à bon port. »

Dociles à la terrible voix du chef, les bandits obéissaient comme des loups tremblants sous la griffe du lion. Leur ardeur belliqueuse croissait à la bataille; chaque homme qui tombait sous leur stylet leur donnait un avant-goût d'une autre victime. Les bras des soldats de Pujol ne se lassaient jamais à la besogne; ils ne se reposaient que lorsqu'il n'y avait plus ni poitrine à trouer, ni tête à faucher, et le moment le plus douloureux à leur âme était la fin du carnage.

Etonnés, subjugués, les hommes de la formidable guerilla, sur un mot de Pujol, descendaient d'un pas léger les aspérités de la route aux yeux ébahis des Français, et le capitaine guerillero, tantôt en avant, tantôt sur les côtés, lançait à l'air de ces paroles énergiques qui faisaient rentrer aux cœurs des siens toute soif de l'or ou du sang. Le pistolet au poing, la colère au regard, la menace à la bouche, il voltigeait, actif comme la pensée, surtout autour des coffres solides qui renfermaient la solde de l'armée, et celui de ses miquelets qui eût osé jeter dessus un œil d'ardente convoitise aurait servi de pâture le lendemain aux bêtes fauves et aux aigles de la montagne.

Mathias, Saletas et Beppa, fatigués de leur chasse aux guerillas indépendantes, rentrèrent bientôt en ligne, et ce fut alors seulement qu'ils comprirent tout ce qu'avait dû souffrir l'âme de Pujol.

Le convoi cheminait pour la première fois ainsi qu'il l'eût fait pour une promenade militaire, et les soldats de Pujol, qui, la veille encore, auraient bu le sang des Français, aujourd'hui côte à côte avec eux, les escortaient sans témoigner la moindre haine, sans faire entendre le plus léger murmure. C'est que Pujol l'avait voulu et que tout ce que voulait Pujol devait s'accomplir.

Bien sûr du succès, maître absolu de l'esclave volonté de ces coquins, Pujol, sans forfanterie, mais avec ce sentiment d'orgueil et de dignité qui va si bien à tout grand courage, prit la tête de la colonne et se plaça à côté du commandant qu'il avait si cordialement reçu au camp.

— C'est bien cela, Pujol, lui dit tout bas l'aide de camp de Maurice-Mathieu.

— Non, commandant, cela est mal, cela est infâme; mais cela était difficile, périlleux.

— Pujol, si vous l'aviez voulu, vous seriez un grand homme.

— Vous me jugerez un jour; maintenant vous êtes inhabile à me comprendre.

— Nos caisses renferment quinze cent mille francs. Savez-vous ce qui vous revient pour votre part?

— Je vous jure que je n'accepterai pas un réal. Quant à mes braves, c'est différent, il leur faut des piastres : il leur en faut pour le jeu, pour l'orgie et pour la débauche. J'ai là, voyez-vous, des lurons insatiables!

— Je ne croyais pas à un succès si complet.

— J'en doutais un peu aussi, moi, dit Pujol en baissant la voix.

— Et pourtant vous aviez donné votre parole au général.

— Eh bien! si j'avais été vaincu, je me serais fait sauter la cervelle.

— Que de grandes choses dans votre âme! que de contresens!

— Cela est vrai; il y a plus de turbulence dans mon sein qu'il n'y en a sur les flots aux jours de la tempête, qu'il n'y en a dans le cratère au moment de l'éruption. Pujol, en une heure, peut souffrir plus qu'un martyr en dix années.

— Et pour la joie, Pujol?

— La joie chez moi, c'est comme la douleur, et depuis que je suis homme je ne me rappelle pas avoir éprouvé un seul jour de calme.

La route était devenue large et dégagée, les renforts envoyés de Barcelone se montrèrent au loin et rejoignirent bientôt le convoi; on fraternisa; quelques cris de *Vive Pujol!* retentirent dans les rangs mêmes des Français; Beppa s'en émut d'orgueil, Saletas et Mathias se sentirent plus grands, et Pujol, l'œil terne et baissé, le front soucieux, les lèvres vibrantes, laissa tomber ces mots :

— Ma vengeance a commencé!

# XI

## UNE REVANCHE.

Pujol et Beppa logeaient ensemble à Barcelone, et leur amour, loin de s'affaiblir, devenait plus fort et plus puissant chaque jour. La belle gitana était pleine d'enthousiasme pour l'homme dont l'entrée triomphale dans la capitale de la Catalogne avait été saluée par les plus vives acclamations, et chaque jour aussi Pujol se sentait grandir à la violence d'une haine qu'il avait fait naître dans un cœur vierge et sauvage. Le général Maurice-Mathieu appelait souvent le chef miquelet dans son hôtel; à celui-ci les armes étaient portées et les officiers de l'armée française regardaient le noble bandit, sinon comme un héros digne de la vénération publique, du moins comme un de ces êtres extraordinaires nés pour les grandes choses et toujours prêts à se jeter au-devant des irritations humaines, des menaces célestes et de la mort, pour prouver qu'ils sont au-dessus de ce qui épouvante et fait reculer les autres hommes.

Lorsque à la Rambla et sous son costume coquet de velours chamarré de dorures, il se montrait paré de sa réputation de bravoure et de cruauté, les dames se retournaient pour expliquer le contraste de cette mesquine charpente à laquelle l'enfer et le ciel avaient également coopéré; quelques-unes souriaient, d'autres laissaient arriver sur leurs traits une légère teinte de tristesse et d'effroi; et ce n'étaient pas celles-ci que Pujol aurait eu le plus de peine à vaincre si son cœur et son âme n'avaient appartenu tout entiers à la gitana.

Quant aux hommes, ils s'arrêtaient aussi, eux, pour le suivre dans sa démarche indépendante, et, tout en regrettant que le bandit eût changé de drapeau, ils se félicitaient en eux-mêmes de voir les Français contraints d'admirer un ennemi qu'ils n'avaient pu vaincre; d'autres se flattaient encore que la récente détermination du chef si redouté cachait un nouveau piége où se prendraient bientôt les envahisseurs de leur patrie.

Et puis tous se demandaient quelle était cette femme mystérieuse, si alerte dans sa démarche, si brave dans les combats et pour laquelle soldats et officiers de la terrible guerilla montraient l'attachement le plus respectueux.

Elle, Beppa, tantôt vêtue en miquelet, tantôt en Catalane avec ses jupons courts, ses petits souliers à boucles d'or, son ret plein d'élégance, emprisonnant une immense et soyeuse chevelure noire, lançait çà et là des regards presque insolents sur la foule empressée, et semblait dire aux jeunes filles qui poursuivaient son mari : Celui-ci est mien, celui-ci est l'homme de Beppa qui s'est donnée à lui, qui n'appartiendra jamais qu'à lui.

Cependant les jours glissaient assez uniformes dans la cité plus tranquille, les chants nocturnes avaient repris leur cours, les mandolines vibraient sous la plume aiguë, les romances montaient jusqu'au balcon doré et forçaient les rideaux de satin à s'entr'ouvrir; les courses de taureaux étaient annoncées à son de trompe, quoique le gouverneur les défendît encore, et les Catalans, oublieux des malheurs passés, se livraient avec confiance aux joies premières de leurs paisibles années.

Au milieu de cette sérénité générale Pujol seul était souvent triste et pensif. Parfois aussi il se montrait dans les rues, inquiet, recueilli, et ne retrouvait un peu de calme qu'auprès de Beppa, si habituée à le consoler.

Beppa n'était point jalouse des absences de Pujol, et quoique chez elle ce sentiment l'eût portée au suicide et à l'assassinat, elle avait compris que le silence et l'éloignement de son mari tenaient à des causes qu'elle n'avait pas de peine à s'expliquer.

Elle aussi, la femme ardente et dévouée, faisait des courses mystérieuses dont le but n'était deviné par personne, et lorsqu'elle rentrait, et que Pujol, à son balcon, la voyait arriver, ils échangeaient entre eux des regards inquisiteurs qui disaient : Rien! rien encore!

Il était minuit, Pujol se trouvait seul dans la rue de Santa-Martha, en face d'une grande et belle maison dont les stores étaient fermés. Assis sur un banc, il poussait de profonds soupirs, et comme le ciel était en feu par un épouvantable orage né sur les côtes des Baléares, Beppa inquiète sortit aussi de sa demeure malgré le tonnerre et les éclairs. Elle savait bien où elle trouverait Pujol, et elle chemina vers la rue Santa-Martha.

— J'étais bien sûre de te rencontrer ici, mon ami.

— Et moi bien sûr aussi que tu viendrais m'y chercher.

— Rien, n'est-ce pas?

— Rien.

— Et pas une voix sortant de cette solitude?

— Pas une voix! Oh! que j'y aimerais mieux une fête, de la joie, du délire et cent mille hommes armés.

— Je te jure, Pujol, que tu ne porterais pas le premier coup à cette poitrine, dit Beppa en saisissant d'une main frénétique le manche de son poignard.

— Je te jure, Beppa, que si tu me ravissais ce bonheur, je serais capable de te maudire.

— Tu feras donc, Pujol, tu feras seul. Mais, dis-moi, tu n'as pas vu de lumière dans cette maison?

— Je te l'ai dit.

— Et pourtant dans une heure cette maison éclairera la rue.

— Va donc, noble fille.

— C'est une menace plutôt qu'une vengeance.

— La vengeance viendra plus tard, j'ai pris mes mesures.

Le chef de guerilla s'éloigna, Beppa resta seule, et une heure après la superbe maison de Marcelino Perez était la proie des flammes. On appela, pour combattre l'incendie, les troupes de Pujol cantonnées dans le quartier; et, quoique pour les exciter au travail on leur eût fait entrevoir la possibilité d'un riche pillage, nul soldat ne quitta la caserne; car Pujol, en passant, leur avait dit : — Quoi qu'il arrive, ne bougez pas.

Le lendemain, les journaux de la ville portaient ces mots : « Le magnifique hôtel du noble Marcelino Perez, dont on ignore encore la retraite, a été entièrement consumé par les flammes.

« Deux malfaiteurs qu'on a vus rôder la nuit dans la rue Santa-Martha, et dont on n'a pu suivre les traces, permettent de supposer que cet incendie est le résultat d'un crime. Quelques personnes assurent même qu'on a vu, au premier moment d'alerte, une jeune femme, une torche à la main, s'échappant par les hautes murailles du jardin situé derrière l'hôtel. Les agents du corrégidor sont sur ses traces. »

— Qu'ils viennent te chercher, qu'ils viennent, dit Pujol en serrant Beppa sur son cœur, qu'ils osent te punir de ton courage d'homme et de ton amour de femme! Ils appellent cela un crime! poursuivit-il en se frappant le front avec violence. Un crime cela!... Et sans savoir pourquoi j'ai déserté ma première vocation, ils me glorifient de ma félonie, ils m'appellent le converti; voilà bien la justice des hommes!

— Combien y a-t-il de jours que nous sommes à Barcelone? dit Beppa à son ami, comme pour adoucir l'amertume de ses pensées.

— Dix.

— Demain, nous quitterons Barcelone : il le faut.

— Mais j'ai écrit à ma mère, qui s'est réfugiée à Minorque, et je l'attends!

— Pujol, tu ne dois embrasser ta mère qu'après l'avoir vengée; demain nous partirons.

— Demain, où irons-nous?

— Au camp que nous avons quitté.

— Du mystère avec moi?

— Laisse-moi faire, ami, ce n'est pas toujours la violence qui renverse, ce n'est pas toujours la force qui triomphe; la prudence et la ruse ont souvent plus de pouvoir, et je veux te venger, Pujol, car je te l'ai promis.

Selon les vœux, ou plutôt selon les ordres de Beppa, Pujol, la nuit même, alla prendre congé du général, et

partit avant le lever du jour avec sa troupe de bandits renforcée d'une centaine de vagabonds que la misère et la débauche faisaient soldats.

En peu de temps les défilés furent franchis, et le vaillant capitaine, toujours escorté de sa fidèle Beppa, de Saletas et de son frère, revit le camp où s'étaient passées les scènes assez dramatiques que nous avons racontées.

Un nouveau convoi devait arriver de Figueras sous quelques jours, et la guerilla l'attendait pour avoir part à la récompense accordée aux éclaireurs de la ligne de passage. Les lois de Pujol étaient si rigoureusement observées, que l'or des Français ne trouvait pas de plus sûre sauvegarde que ces mêmes hommes qui naguère le regardaient comme une conquête naturelle achevée à leur profit.

On jouait et on dansait sur la haute montagne d'où la neige avait tout à fait disparu. Par intervalles quelques alertes de miquelets et de contrebandistes rivaux donnaient l'éveil aux troupes redoutées de Pujol; mais à part ces incidents passagers les guerilleros dormaient tranquilles la nuit, faisaient paisiblement aussi leur sieste le jour, et se plaisaient à cette vie de paresse et de sommeil qui ne les laissaient manquer ni de vivres ni de repos.

Beppa seule, tourmentée par une pensée amère et profonde, rôdait sans cesse autour du camp, interrogeait les divers sentiers tortueux qui y conduisaient, et rentrait sous sa tente sans oser s'approcher de Pujol, dont le cœur blessé à mort semblait perdre de sa force et de son énergie. Tous deux s'étaient devinés, et c'est pour cela qu'ils échangeaient des regards de douleur, et qu'ils passaient silencieux l'un à côté de l'autre en se serrant fortement la main.

— J'étouffe ici, dit un soir d'une voix sombre le capitaine à sa femme; laisse-moi seul errer sur les montagnes; je t'en prie, Beppa, ne me suis point, ajouta-t-il avec un abattement mortel.

— Et si l'on t'attaque?

— Eh bien! une balle finira mes tortures.

— Va, Pujol, va, n'ai-je pas aussi mon poignard pour achever les miennes?

— Cela est trop long et trop lourd: quand l'enfer bouillonne dans une poitrine, cette poitrine devrait éclater. Nour mourrons demain, Beppa; mais cette nuit, je veux la passer seul, à penser à ma mère, à pleurer ma sœur.

— Va, Pujol, je t'attendrai.

Il était deux heures du matin à peine, quand un agile coureur se précipita dans la tente de Pujol et s'écria: — Des espions!

— Où donc? demanda Beppa, qui commandait dans cet asile en l'absence du chef.

— Là-bas, on les amène. Ce sont des gitanos.

— Des gitanos! des gitanos! s'écria-t-elle avec un mouvement d'enthousiasme; qu'on les respecte, qu'on ne leur parle que chapeau bas!

— Ils ont volé une jeune fille.

— Grand Dieu! grand Dieu!... vite, vite, par là un piéton à la recherche du commandant; cent piastres à lui s'il est de retour dans une heure.

Et dix hommes s'élancèrent à la fois. Les gitanos arrivèrent. Ce furent des cris de joie, des hurlements de tendresse, des vociférations de plaisir. La bande de Beppa était au grand complet: les émissaires de la femme de Pujol l'avaient trouvée en France, dans une grotte près du petit village d'Estagel, d'où elle allait partir pour le Nord. Les prières de Beppa l'avaient fait rentrer en Espagne où elle s'était dispersée pour la conquête qu'elle méditait. Elle apprit qu'à dix lieues de Barcelone, dans une retraite isolée, Marcelino Perez, sous un nom supposé, fuyant le courroux de Pujol, se tenait caché avec sa famille; que la sœur du miquelet s'était volontairement tuée, quoiqu'on n'eût pas trouvé son cadavre, et qu'une jeune fille de seize ans, d'une beauté ravissante, sœur de Perez, attendait là aussi que la guerre éclatât avec moins de fureur pour donner sa main à un grand de première classe. Le soir même, la sœur de Perez fut enlevée, et c'était elle que les gitanos amenaient prisonnière au camp. Le récit était à peine achevé, que la voix de Pujol se fit entendre. Beppa s'élança au-devant de lui.

— Embrasse-moi, étouffe-moi dans tes bras, lui cria-t-elle, tu seras vengé, Pujol.

— Qui te l'as dit?

— Mes gitanos qui viennent d'arriver. Ils te conduisent une fille.

— Ma sœur?

— Non, la sœur de Marcelino Perez.

— Tais-toi, Beppa, car je te tuerai si tu ments.

— Viens, la voilà, regarde.

— Qu'elle est belle! qu'elle est belle! dit Pujol en la parcourant de ses grandes prunelles fauves. Oh! Beppa! qu'on ne me dise plus qu'il n'y a pas de Dieu; il y a un Dieu, Beppa, un Dieu tout-puissant, éternel, qui veut que les hommes de cœur puissent punir les lâches. Beppa, je reconnais un Dieu, je m'incline, je me prosterne, je l'adore, ou plutôt toi, toi, femme, c'est toi qui es mon Dieu, mon sauveur.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! je deviens fou, mes veines se gonflent, le sang m'étouffe, mes nerfs se brisent, ayez pitié de moi! Qu'elle est belle en effet! plus belle que ma sœur encore, et plus riche et plus noble... Oh! je serai bien vengé, car il l'aimait sans doute, l'infâme! Et ma sœur! ma pauvre sœur!

— Morte, dit Beppa.

— Morte! s'écria Pujol en souriant avec frénésie; morte! Oui, Beppa, il y a un Dieu, car ma sœur est morte, et j'ai là, là, devant mes yeux, sous ma main, la sœur de Perez, la sœur du misérable qui a déshonoré ma sœur et brisé l'âme de ma mère.

— Calme-toi, Pujol, calme-toi, je t'en supplie!

— Tu peux maintenant ordonner, Beppa, l'Espagne t'appartient, si tu veux l'Espagne, Pujol se fait fort de la conquérir et de te la donner.

— Ce que je veux, répondit Beppa, c'est ton amour; ce que je veux, c'est que tu ne souffres plus.

— Que parles-tu de souffrances, ô ma femme adorée! est-ce qu'on souffre quand une belle vengeance s'offre à vous pour effacer la douleur passée? Oh! maintenant, c'est du délire à pleins bords! Oh! maintenant, c'est une vie d'extase et de grandes choses. Et d'abord, ne pleure pas, jeune fille, poursuivit-il en regardant la vierge tremblante; écoute-moi bien. Je ne veux pas te prendre en traître, vois-tu. Tu as affaire à un homme loyal, qui ne te tendra pas de piéges, qui ne te gardera pas pour ses baisers de chaque nuit! A Pujol, noble héritière, il fallait un corps et non pas une âme; tu seras traitée comme ton frère a traité ma sœur; tu seras avilie comme ton frère a avili ma sœur; mais toi, sœur de Perez, tu n'auras pas le courage de te tuer après l'effrayante revanche que je vais prendre. Eh bien! tu iras dire à ton frère que j'ai manqué de courtoisie à ton égard.

Holà! quelqu'un!

Bigorre se présenta.

— Tu es trop jeune et trop beau. Va-t'en; qu'on appelle Calmettas le bossu, le difforme.

Calmettas arriva.

— Approche, Calmettas, prends cette jeune fille, je te la donne, elle t'appartient, dit Pujol en jetant la noble victime aux bras du hideux miquelet; je te la donne, ou plutôt je te la prête; tu la rendras ensuite à Cadena qui la fera passer à Garrigue.

Allez, mes enfants, et maintenant que j'ai accompli ce premier devoir, ce devoir sacré, ce vœu de mon âme, qu'on me laisse à la reconnaissance. Je puis porter à la fois la joie et la douleur.

— Te rappelles-tu, dit Beppa d'une voix prophétique, à Pujol dont le cœur brisait la poitrine, dont les yeux ardents étaient remplis de larmes; te rappelles-tu les gitanos à qui tu donnas quelques piastres la première fois que tu les vis?

— Oui, oui.

— Ce sont ceux qui, sur ma voix, ont été à la recherche de la famille de Marcelino Perez: tu sais le reste.

— Tes amis sont les miens, Beppa, ta famille est la mienne, et ils pourront désormais se reposer ici, car il est des services que l'on paierait de son bonheur éternel.....

Les gitanos sous la tente de Pujol se livrèrent à une or-

gie que le vin de Catalogne ne permit pas de prolonger longtemps; ils tombèrent tous assoupis sous les couvertures de laine, et les soldats de Pujol veillèrent sur ces voleurs de jeune fille comme les saints prêtres veillent sur les vases sacrés du tabernacle.

Le jour venait de naître.

— Qu'on m'amène la sœur de Perez, dit Pujol, je ne l'ai pas assez vue, pas assez admirée; elle a été bien heureuse sans doute; je veux entendre sortir cette assurance de sa bouche pure et rosée : mais je ne suis point avare, elle goûtera ce bonheur quelques nuits encore, et puis elle reverra sa famille consolée.

Trois jours après, en effet, l'infortunée reprit à pied la route de Barcelone. Par ordre de Pujol, elle voyagea sous bonne estcorte, et, par un raffinement de cruauté, le chef des bandits voulut sans doute qu'on la prît pour une vierge conduite à l'autel, car il orna son front et son corset de fleurs blanches et parfumées, et c'est ainsi parée qu'elle fit son entrée à Barcelone où elle ne trouva plus d'asile, et où, pourtant, elle fut recueillie au couvent de Sainte-Thérèse.

— Et maintenant que j'ai la joie au cœur, dit Pujol à Beppa, maintenant que ma vengeance est satisfaite, songeons à la reconnaissance. Je donnai un jour quelques piastres à tes gitanos, je veux leur donner ce soir assez d'or pour les faire renoncer à leur vie de vagabonds. Le général, d'ailleurs, est mécontent des moines de la Merced : allons les visiter et recevoir leur sainte bénédiction. Cent bandits prirent gaiement l'escopette, et guidés par Beppa et Pujol, ils arrivèrent en trois heures devant la maison sacrée où l'on chantait vêpres.

— Cela sera nouveau, dit Pujol à ses gens : allons nous agenouiller à côté des robes grises, et frappons-nous vivement la poitrine en expiation de nos peccadilles. Si quelques-uns de vous désirent se cloîtrer, je jure de ne pas m'y opposer et de les protéger auprès du révérend prieur dont je connais le zèle apostolique.

Les portes du couvent furent franchies, les soldats de la milice infernale pénétrèrent silencieusement dans l'église et se prosternèrent avec dévotion, au grand étonnement des religieux qui croyaient avoir donné de nouveaux apôtres au ciel. Mais quand l'office divin fut achevé, quand l'Ordre se retirait dans la sacristie :

— Halte-là, s'écria Pujol en s'armant du stylet, halte-là, mes frères, la charité chrétienne vous ordonne de secourir les malheureux. Eh bien! j'ai dans mon camp appauvri une vingtaine de gitanos qui meurent de faim : il me faut pour eux des onces, de belles et bonnes onces d'or; il m'en faut beaucoup; ne vous faites pas tirer l'oreille, et comptez dans l'avenir sur ma protection, pour peu que je sois en humeur de ne pas vous rançonner une seconde fois.

— Pujol, prenez garde à la colère du ciel! répondit le prieur. Elle peut vous écraser sous ces voûtes.

— Bah! bah! elle ne m'atteindra pas ici puisque vous y êtes, les innocents doivent être épargnés. Au surplus, comme je n'aime pas les criailleries, je vous préviens que je n'ai pas de temps à perdre et que chaque minute de retard vous coûtera dix onces et vous vaudra dix coups de crosses de fusil de plus sur les reins; c'est ma manière de procéder.

Les moines savaient à merveille à qui ils avaient affaire; ils demandèrent à Pujol quel était le montant de la rétribution exigée, et Pujol la fixa à cinquante mille francs. La communauté n'osa pas murmurer, la somme fut comptée exactement, et le chef de la guerilla, s'avançant alors vers le maître-autel, dit, en frappant le tabernacle de son poignard : « Il me faut à moi aussi un vase d'or pour boire à la santé de mes bienfaiteurs. Je prends celui-ci que vous avez souvent porté à vos lèvres sacrées, le vin doit y être délicieux. »

Francisco Marini qui était de la partie faisait force signes de croix et se frappait la poitrine avec une componction tout angélique, prêt à frapper du stylet ou à bénir, selon les dispositions de son ennemi.

— Anathème! anathème! dirent les moines effrayés.

— Oui, anathème, s'écria Pujol d'une voix terrible comme celle de la trompette du jugement dernier, anathème sur le lâche ravisseur de toute jeune vierge!

---

## XII

### COMBAT DE TAUREAUX.

Ne déshéritez pas le peuple vaincu de ses mœurs et de ses usages, laissez-lui le souvenir de ce qu'il a été pour ne pas trop le rapetisser à ses propres yeux en lui montrant ce qu'il est. Ce que l'on garde des temps passés, c'est le débris de la fortune perdue, et mieux vaut encore une demi-aisance qui vous permet de vivre, qu'une misère qui vous laisserait mourir de faim. Quand la soumission est complète, il n'y a pas seulement de la brutalité au vainqueur à faire entendre le retentissement des chaînes qu'il a forgées, il y a encore de la folie, je dis plus, il y a de la bassesse et de la lâcheté à la fois.

Le conquérant qui détruit doit être regardé comme un vagabond à qui le ciel a donné la puissance dans ses décrets immuables et sacrés. Fouler le monde n'est point le posséder. Dites-moi ce qui reste de l'incendie quand la flamme dévorante a achevé son office?

Celui qui veut humilier, alors même que la force le lui permet, ne comprend pas tout ce qu'il perd à son insolent protectorat; l'orgueil est souvent un ridicule, car il est presque toujours le résultat du hasard ou des circonstances qui se sont tournées de votre côté pour vous servir d'appui, pour vous donner la main. Aussi l'orgueil a-t-il réveillé dans un grand nombre d'âmes prêtes à l'obéissance un sentiment de grandeur et de dignité qui a changé bien des fortunes.

La générosité n'est à vrai dire que l'amour de la justice, et il est toujours et en tout temps équitable de tendre la main à l'ennemi qui ne peut plus vous combattre. Après avoir lutté avec vaillance, quand la menace se tait, quand la sédition est morte, quand le glaive est rentré dans le fourreau et que la colère s'est élancée du cœur, quand le canon n'éclate plus et que les cadavres des champs de bataille ont reçu la sépulture, le vainqueur doit tout oser pour rétablir l'harmonie détruite par la tempête qui vient de passer; et s'il fait défaut à ce principe de tous les temps, soyez sûr que l'avenir se déroulera sombre pour lui, et que le jour viendra de crier à son tour merci et miséricorde, sans qu'il ait droit de se plaindre de se les voir refuser.

On disait alors en tous lieux, mais à voix basse pourtant, ce que l'on avait déjà dit à propos de la mort du duc d'Enghien, que *la guerre d'Espagne était plus qu'un crime, que c'était une faute*.

La Péninsule avait été la poule aux œufs d'or de Napoléon. Quand le grand capitaine le voulait, on lui donnait des chevaux, de l'or, des hommes; et toutefois l'ambition de l'empereur exigea davantage : elle eut tort. N'acculez jamais vos ennemis sans leur laisser un chemin pour la retraite; il est imprudent de les mettre dans la nécessité absolue de vaincre ou de mourir, car le désespoir seul enfante des prodiges, et plus d'une fois, après la bataille, on a vu la victoire changer de drapeau.

Dans cette fatale guerre qui a coûté tant de sang, non-seulement à nous et aux Espagnols, mais encore aux peuples dévoués à la France, le fusil du soldat était moins à craindre que l'escopette du paysan, et il y a eu plus de poitrines trouées par le stylet que par la baïonnette. C'est que le peuple, voyez-vous, plus que les souverains, a l'instinct de la justice, et que toute félonie le blesse plus profondément que la tyrannie. Si l'Espagne n'avait acheté par aucun sacrifice l'alliance et l'amitié de la France, il est certain qu'elle se serait trouvée dans les mêmes conditions que les




Le général Maurice-Mathieu.

autres royaumes envahis par nos armées. — Mais l'Espagne était notre alliée naturelle, l'Espagne ne demandait pas mieux que de s'affranchir de la vaniteuse tutelle de la Grande-Bretagne qui ne s'impose jamais qu'à prix d'or, et cette lutte désastreuse fut pour nous la cause première de nos malheurs et de notre chute.

Certes, les nobles courages, les généraux habiles ne manquaient pas plus au midi qu'au nord; il y eut là-bas comme ici de grandes actions, d'héroïques dévouements ; mais le bras puissant qui se lassait à frapper les colosses unis dont l'hiver allait devenir le redoutable auxiliaire, avait déjà compris la nécessité d'une retraite qui devait lui rendre des soldats aguerris; et les commandants des divers corps d'armée en Espagne et en Portugal, se laissaient souvent aller au torrent qui les entraînait, non point parce qu'ils ne pouvaient lui résister, mais parce qu'ils sentaient que toute énergie prolongerait la crise sans empêcher la catastrophe. Ce qu'il fallait donc, avant tout, c'était de faire oublier au pays conquis l'injustice de l'attaque, en se montrant généreux envers le peuple; ce qu'il fallait d'abord, après la conquête, c'était de faire comprendre au peuple que la politique seule avait allumé la guerre et qu'un empereur avait cherché querelle à un roi; mais que lui, citoyen des grandes cités ou des bourgs, se verrait toujours respecté dans ses habitudes et dans ses mœurs.

Ce à quoi on tient le plus, c'est à ce qu'on veut vous arracher par la violence, et le sacrifice le plus douloureux est celui qui vous est imposé. Les Espagnols avaient donné une partie de leur or, leurs villes épuisées ne leur appartenaient plus, et la famine étendait ses bras longs et décharnés sur les campagnes saccagées.

Certaines provinces du centre de l'Espagne se reposaient, encore endolories de la terrible secousse qui les avait ébranlées. Les remparts en ruines, les routes jonchées de cadavres, laissaient de trop sanglants souvenirs dans l'âme ulcérée des vaincus, et l'on eût crié anathème dans Saragosse contre tout insouciant qui aurait osé sourire au drapeau tricolore planté sur des cendres encore brûlantes




Pujol plonge sa lame plus profondément, et un cadavre tombe. — (Page 44)

Palafox avait défendu de quartier en quartier, de maison en maison, d'étage en étage, la cité glorieuse. Rien n'était debout, ni hommes, ni édifices. L'orgueil seul, cet orgueil national qui sied si bien à tout cœur plein de son devoir, se dressait encore au milieu des débris mutilés par la hache et le bronze, et le nom de l'immortel Palafox n'était jamais prononcé au sein des familles sans que le père portât la main à son chapeau, sans que la mère en deuil dit à son fils épargné : Voilà, mon enfant, comme doit se défendre quiconque est traîtreusement attaqué dans ses foyers.

Sagonte avait donné à ses rois l'exemple du dévouement et du mépris de la mort; Saragosse l'imita sans la surpasser, et les funérailles des deux villes retardèrent peut-être de quelque temps la conquête morale des Espagnes.

Qui ne se retrempe aux sublimes sacrifices?

Mais ainsi ne firent pas toutes les provinces de la Péninsule, ainsi ne fit pas Barcelone l'indomptée qui ne comprend pas, qui n'a jamais voulu comprendre que le commerce et l'industrie sont les fils de la liberté. Le joug monacal et le joug de Madrid étaient un poids si lourd aux épaules des Catalans, que l'arrivée des Français chez eux y fut presque regardée comme un bienfait. La Catalogne était devenue française : des préfets, des maires, des procureurs généraux, des tribunaux avec le jury remplacèrent les alcades, les *gobernadorcillos*, les *corregidores*, les simulacres de l'inquisition mutilés sous nos loyales balances, et les Français purent un moment se croire avec des amis trop longtemps négligés.

Cependant la Catalogne, toute fière de sa couleur si distincte, ne voulut consentir à la perte d'aucun de ses priviléges; elle sembla au contraire s'y rattacher avec une nouvelle force, et, pour prouver aux dominateurs qu'elle ne se sentait point blessée de leur tutelle, la vaniteuse mettait une sorte de coquetterie à étaler ses anciennes allures, qui du reste plaisaient fort aux nouveaux venus.

Ce qui surtout a droit de surprendre les étrangers arrivant au sein de la Péninsule assoupie, c'est l'activité nécessaire à presque tous les jeux, à presque toutes les danses

auxquelles se livrent les Espagnols; et ce qui est pour tous un perpétuel objet d'admiration, c'est l'amour ou plutôt le fanatisme de tous les enfants de l'Espagne pour les combats de taureaux.

A ces délassements, en effet, toute artère bat vite, tout regard s'anime, toute ardeur petille. On compte les heures qui doivent passer avant l'ouverture de la fête, on se questionne sur la vigueur des taureaux reçus, sur la beauté des mules et des chevaux montés par les *picadores*. Les paris pour tel ou tel jouteur s'engagent, les bourses longues de soie s'emplissent de quadruples neuves, car l'Espagnol est vaniteux dans l'opulence et plus encore dans la misère.

La fête est avant la fête. Quand elle arrive, c'est le bonheur, le délire; le triomphe, c'est la frénésie, alors surtout que la corne du taureau a éventré bien des chevaux, broyé des côtes à bien des hommes, quand l'arène est bien rouge de sang.

Et les femmes donc! voyez comme elles se parent avec coquetterie, comme elles se font belles de leurs beaux yeux noirs, de leurs cheveux d'ébène si longs, si soyeux, de leurs mantilles à larges franges dont elles se drapent avec une grâce si dangereuse, et de leur incarnat vif et coloré où se peint le bonheur et surtout le désir qui les embellit encore!

Une course de taureaux est en Espagne ce qu'étaient nos tournois aux temps chevaleresques, et nul prince sur le trône n'a été assez fort pour détruire cet amusement national auquel tout noble ou roturier espagnol tient autant qu'au pittoresque de son costume, à la majesté de son langage.

L'immense cirque bâti en planches solides, peintes en vert, s'était épanoui sous les plus belles parures, car il est d'usage ici de se vêtir d'une façon coquette pour aller voir égorger des hommes et des chevaux. Les éventails s'agitaient avec une grâce et une agilité à fasciner les cœurs et à lasser les yeux, tandis que de leur côté les jeunes soupirants, la cigarette à la bouche, envoyaient courtoisement avec un mouvement de tête imperceptible, parfaitement compris par le regard intéressé, la bouffée de tabac parfumé vers la dame de leurs pensées. Les indifférents erraient çà et là, proposaient des paris pour tel ou tel taureau, soutenaient le picador Matéo, ou gageaient des quadruples contre lui. La fête allait son train, même avant d'être commencée, la joie et l'impatience se peignaient sur tous les visages, les tribunes des hauts dignitaires s'emplissaient petit à petit; les diamants jetaient au loin de vives étincelles, et les regards scrutateurs des Catalanes, en se promenant sur la foule, savaient bien distinguer les hommages rendus à leurs personnes et l'admiration causée par l'éclat de leurs riches parures.

Avant d'entrer en Espagne, on entendait les Français crier hautement contre ces combats meurtriers où les hommes jouent leur vie sans aucun bénéfice pour la société; ils disaient qu'un des premiers articles de leur code porterait l'abolition de ces joutes de sang, de ces tueries barbares, et ils s'indignaient que les Espagnols les eussent gardées si longtemps dans leurs mœurs toutes de galanterie. Selon eux, les dames qui assistaient à de pareils spectacles méritaient des flétrissures publiques, et ils avaient des anathèmes pour toute jeune fille qui contait les traits de courage et d'adresse dont elle avait été témoin à ces jeux si palpitants.

Tant que la guerre fut permanente, surtout tant que la formidable guerilla de Pujol s'était ruée sur les convois, Barcelone n'eut point de fêtes populaires, les danses publiques restèrent interdites sinon par une loi, du moins par un sentiment de dignité nationale. Les brillantes sérénades avaient cessé leurs accords, et c'est à peine si dans les rues silencieuses les incertaines vibrations de la mandoline faisaient soupirer la brise de la nuit.

Les Français dominateurs n'avaient pas voulu d'abord les fêtes guerrières; ils trouvaient mesquines et froides les romances des amoureux, et ils dépoétisaient cette Espagne poétique qu'ils ne connaissaient pas ou dont ils ne voyaient que la lente et douloureuse agonie.

Mais Pujol portait une épaulette française, peu de cadavres heurtaient sur les routes publiques les roues des chariots voyageurs, les convois d'hommes et d'argent arrivaient sans être trop inquiétés et les désastres passés s'effaçaient presque dans la quiétude présente.

Ainsi tout semblait reprendre sa couleur primitive dans Barcelone rajeunie; tout, excepté pourtant le combat de taureaux contre lequel s'élevaient tant de voix menaçantes.

Pujol prit sur lui de braver les cris et les colères, il lança dans les montagnes environnantes une cinquantaine de ses hommes les plus alertes et les plus exercés à la chasse des taureaux sauvages, et un beau matin on entendit dans quelques rues de la ville un roulement terrible et prolongé qui forçait les habitants à se barricader dans leurs demeures. C'étaient les soldats du miquelet, montés sur de légers coursiers, armés de piques, menant au milieu d'eux une vingtaine de taureaux étonnés de leur obéissance, mais se promettant peut-être de prendre bientôt une revanche éclatante.

Les taureaux furent casernés, et le lendemain on se pressait autour de l'enceinte où ils se préparaient à la lutte, et chacun pouvait admirer la vigueur et l'audace de ces redoutables champions, dont les cornes effilées menaçaient le ciel.

— Que prétendez-vous faire? dit Maurice-Mathieu à Pujol qu'il avait envoyé chercher.

— Donner une course de taureaux.

— Je les ai défendues.

— Vous les permettrez.

— Il y aura du sang versé.

— Je l'espère bien.

— Vous feignez de ne pas me comprendre.

— Pardon, général, je comprends très-bien que vous nous menacez de la colère de vos troupes.

— C'est cela.

— Ne craignez rien; s'il y a du tumulte, ce ne sera que parmi ceux qui ne trouveront pas de place dans l'enceinte. Pas un de vos officiers n'y manquera, et vous-même je crois que vous avez hâte d'y occuper la loge la plus belle et la plus commode.

— Cela est donc bien attrayant?

— Cela est noble, cela est grand. Un homme contre un taureau, des beuglements épouvantables, des cornes aiguës, des mouvements rapides, de la rage et de la douleur contre le calme, le silence et l'épée. Vous verrez, général, si de pareils amusements n'ont pas une toute autre portée que vos anciens et ridicules tournois où l'on se bardait de fer et où l'on se menaçait avec des lances émoussées et des glaives sans tranchant. Il n'y a point de courtoisie possible entre les adversaires descendus dans la lice, et il faut que l'un des deux succombe.

— Mais cela est horrible!

— Cela est beau, voilà tout, répondit Pujol d'un air triomphant.

— Écoutez, je laisserai annoncer le spectacle; les alcades permettront qu'on appose les affiches; mais si mes officiers apprennent que les soldats veulent s'opposer au combat, je ferai évaquer le cirque.

— Vous n'aurez point cette peine, général. Un proverbe dit que qui n'a pas vu Séville n'a pas vu de merveilles; moi je vous dis que celui qui n'a pas vu de combats de taureaux n'a pas vu l'Espagne. Vos troupes se révolteraient contre vous si vous leur ôtiez cette satisfaction.

— Entrerez-vous en lice?

— Peut-être, dit Pujol en baissant la voix comme s'il méditait un sinistre projet.

— Avez-vous déjà combattu des taureaux dans un cirque?

— Général, j'ai tout fait.

— Excepté le bien, dit Maurice-Mathieu en souriant.

— Vous êtes un ingrat.

Pujol avait dit vrai. Pas un des officiers de l'armée d'occupation ne manquait à la course, tous s'y étaient rendus, même en oubliant leurs devoirs; et si en ce moment on avait tenté une attaque contre la ville, toute défense eût été impossible, car les sous-officiers et les soldats avaient également envahi l'estrade de l'arène. La curiosité est le plus puissant des aiguillons.

Cependant les fanfares commencèrent leur harmonie, les cœurs des Catalans battirent avec plus de violence; et, tan-

dis que dans leurs cases respectives les taureaux étaient excités par des piqûres aiguës et des poids dont on surchargeait leurs épaules, les picadores, les saltadores et les toréadores, par quadrilles et vêtus de la manière la plus coquette, parcouraient le cirque, les uns étalant avec orgueil leurs muscles pleins de séve pressés sous la soie, les autres leur extrême habileté à manier leurs coursiers. Quelques officiers de Pujol à pied et en costume de miquelets étaient aussi descendus sur le terre-plein avec un petit drapeau rouge à l'aide duquel on excite le taureau; ils se promenaient bras-dessus, bras-dessous, comme si l'heure du péril ne devait jamais sonner, et ils s'étaient cependant engagés à arracher du front du taureau qu'on disait le plus furieux une cocarde rouge fixée par un ruban autour de ses cornes. Sur cette cocarde se trouvaient ces mots: *Cent piastres au vainqueur*. Et cette somme était en effet promise à la main téméraire qui arracherait le ruban.

Les soldats de Pujol n'étaient pas gens à jamais refuser de l'or; mais dans cette circonstance on voyait que leur amour-propre surtout était en jeu et qu'ils ne se disputaient la victoire que par vanité.

Pendant que les cœurs battaient d'impatience, pendant que les yeux cherchaient où devait s'ouvrir la première barrière par laquelle le taureau allait s'élancer, que faisait Pujol? Seul, préoccupé, l'âme tout entière à la vengeance, il s'était accroupi inaperçu près de la case où le taureau le plus furieux avait déjà reçu sur le front la cocarde et le ruban. Mais lui aussi il avait caché sous un des plis de son petit manteau un morceau de soie noire d'un pied carré, sur lequel on voyait écrit en lettres rouges deux mots, deux noms dont la vue, dont le retentissement le brûlaient comme un fer rouge. Là il fut accosté par Beppa vêtue en miquelet.

— Pujol, quel est ton projet? lui dit-elle à voix basse.

— Tu le sauras tout à l'heure, répondit Pujol en grinçant des dents.

— Fais-m'en part, afin que s'il y a un péril à courir je puisse le partager.

— Va, Beppa, il n'y a rien à craindre pour moi. Laisse-moi seul; toi à mon côté on nous remarquerait davantage, et jusqu'à la plus belle course je veux rester inaperçu.

— Tu t'épuiseras en vains efforts. Le señor Marcelino n'est pas dans le cirque, tu peux m'en croire : j'ai mes affidés et ils avaient reçu mes ordres.

— Noble fille! dans chacune de tes paroles un gage de tendresse, à chacun de tes pas dans la vie une nouvelle preuve de ton dévouement. Le ciel t'en récompensera, Beppa, car il doit y avoir un ciel pour toi.

— Je n'en veux point si tu ne dois pas m'y suivre. Mon ciel à moi, ce sont tes yeux quand tu me regardes avec amour; mon ciel à moi, c'est ta main quand elle presse la mienne avec tendresse; mon ciel à moi, c'est le partage de tes douleurs plus encore que le partage de tes joies : je n'en connais pas d'autre, je n'en veux pas d'autre; mon ciel à moi, c'est l'enfer à tes côtés.

Pujol et Beppa se dirent adieu, et les lutteurs se préparèrent au premier combat.

Une petite porte s'ouvrit, un taureau noir comme du jais s'élança, et à l'aspect de tant de monde placé en amphithéâtre il s'arrêta surpris, ouvrant et fermant les naseaux avec violence, grattant la terre de ses sabots, et poussant des beuglements sourds et répétés. Un sifflet aigu appelle son attention; ses yeux suivent la vibration aussi bien que ses oreilles, et l'agile saltador qui l'a fait entendre se présente hardiment à la bête écumeuse. Les voilà en présence l'un de l'autre. Le saltador tient de la main gauche un petit drapeau rouge qu'il agite devant lui en l'excitant par des brr... brr... provocateurs. Dans sa droite est un dard aigu où sont noués des nattes de rubans et des grelots.

Le taureau prend de l'espace, le saltador est immobile et attend; le taureau roidit ses muscles, se ramasse, frémit, baisse la tête, presse fortement le sol et part... Le saltador bondit de côté, présente le drapeau rouge à la bête furieuse qui rase sa poitrine, lui lance un dard aux flancs et se retourne pour sourire au taureau qui, après avoir frappé dans le vide, roule ses naseaux déchirés sur l'arène.

Après ce premier saltador qui n'était à vrai dire qu'un picador, et qui se courba humblement vaniteux, aux acclamations bruyantes des spectateurs, surtout aux applaudissements des Français surpris d'une pareille adresse, un nouveau saltador se présenta plus leste, plus intrépide encore. A son aspect, le vaste champ resta libre. Le taureau s'agitait et se heurtait souvent contre les barrières, afin d'arracher de ses flancs les dards effilés qui les déchiraient : mais ils pénétraient plus profondément à chaque secousse, et la rage de l'animal puisait dans la douleur des colères plus dangereuses.

C'est alors qu'il a atteint le paroxisme de ses fureurs que le saltador l'appelle par un sifflet. Tous les deux se mesurent, plongent un regard dans un regard, se rapprochent et s'éloignent l'un de l'autre comme deux habiles tacticiens qui cherchent à se surprendre.

L'impatience des spectateurs était en haleine; tous les cœurs palpitaient et tous les yeux se fixaient sur les deux adversaires, allant de celui-ci à celui-là, ainsi qu'on le fait au théâtre quand deux interlocuteurs sont sur la scène.

Le taureau veut une victime, le saltador ne veut qu'un jouet; dans le premier la soif du sang, dans le second le désir de briller. Cinq ou six fois déjà les manœuvres de tâtonnement ont eu lieu, et toujours sans résultats. L'homme doit provoquer, mais non commencer l'attaque, et cependant de nouveaux combats sont préparés pour la fête. Le saltador qui voit qu'il faut en finir, se rapetisse, s'agenouille, pour que le taureau, qui ne raisonne qu'avec les yeux, se croye en présence d'un adversaire aisé à vaincre. Pris au piége, le taureau s'élance, le saltador se redresse, agite le drapeau rouge; le premier baisse la tête, ferme les yeux à l'éclat de la soie, frappe; mais un pied s'appuie sur le front de la bête, deux mains s'étayent de ses cornes; le cou du taureau agite ses muscles, et l'homme qui devrait être lancé de l'avant et broyé contre les barrières, passe en l'air sur le dos de son ennemi désappointé et tombe debout à vingt pas derrière lui.

Oh! alors il y a de l'enthousiasme dans le cirque, et je vous demande ce que doivent éprouver ceux qui, pour la première fois, sont témoins d'une adresse, d'un courage et d'un sang-froid si merveilleux?

L'affaire du saltador achevée, le toréador se présente monté sur un magnifique coursier; et là, plein de vigueur, armé d'une longue pique, il va au taureau qu'il force à la défense; de sa main gauche il dirige sa monture, habile à éviter les cornes acérées, et de sa droite il plonge le fer entre l'épaule et le cou de la bête surprise qui tombe, en jetant sur le sol d'énormes caillots de sang noir mêlés de bave verdâtre.

Mais lorsque le saltador manque du pied le front du taureau, lorsque le toréador à pied ou à cheval ne frappe point à l'endroit précis, hommes et coursiers roulent dans la poussière, les belles parures volent en lambeaux, les flancs sont ouverts, et les naseaux et les sabots de la bête écumeuse ne s'arrêtent que lorsque nul soupir ne s'échappe d'une poitrine.

A ce spectacle si récréatif, les tribunes et les amphithéâtres s'agitent convulsivement, les bravos frénétiques font retentir les airs, le sourire est sur toutes les lèvres, la joie dans toutes les âmes; il n'est point de parole d'enthousiasme qu'on refuse au taureau vainqueur, et peu s'en faut que celui-ci ne salue à son tour la courtoisie espagnole si empressée à rendre justice à son mérite.

Toutes ces choses achevées, des mules superbement harnachées entrent dans l'arène, guidées par un muletier vêtu de la façon la plus coquette. Des courroies luisantes sont passées aux pieds des victimes, un coup de fouet retentit, les fanfares jouent un air triomphal, et le terre-plein du cirque, rouge de sang, se revêt sous un sable poli d'une nouvelle parure toute prête pour un nouveau combat.

— Viens-tu de la course?

— Oui.

— Eh bien?

— Petite, mesquine; j'y ai bâillé comme au sermon.

— Combien?

— Trois hommes tués, deux blessés, six chevaux éventrés et deux taureaux piqués de la manière la plus maladroite.

— Tu as raison, c'est honteux. L'art s'en va. La guerre est l'ennemi de tout progrès, et l'Espagne aura bien de la peine à se régénérer.

Ces propos, on les entendait presque au sortir de chaque course.

Mais celle ordonnée par Pujol, un peu froide jusque-là, devait avoir un dénoûment assez dramatique pour qu'on en gardât le souvenir.

Le chef miquelet était connu. Ce ne pouvait être sans un puissant motif personnel qu'il avait en quelque sorte forcé le général-gouverneur à permettre l'ouverture du Cirque, et son absence même, car peu de personnes l'avaient reconnu sous son manteau, devenait l'objet de mille questions inquiètes qui se croisaient et restaient toutes sans réponse. On eût dit le prélude d'un orage, la première menace d'une tempête, et Pujol était attendu comme la foudre.

La course se continua avec ses divers épisodes de crainte, de joie, de carnage; et tandis que, par exception, tout le monde se félicitait du choix des taureaux et de l'adresse des combattants, Pujol, absorbé dans ses douloureuses réflexions, restait caché à la foule et préparait la vengeance méditée depuis si longtemps

Un grand nombre de victimes avaient déjà rougi l'arène, saltadores et toréadores s'étaient montrés dignes de leur haute réputation, et cependant on attendait encore le taureau vigoureux dont tous les chasseurs avaient parlé avec effroi. Ce taureau, appelé Corréo, avait reçu la cocarde rouge, et pas un des jouteurs n'osait se vanter de la lui arracher. Le dernier cadavre venait d'être enlevé du cirque quand les fanfares annoncèrent la plus belle course, c'est-à-dire la plus périlleuse. Les valets de pied se présentèrent à la porte de la cabine. Pujol, dont le bras pouvait atteindre les cornes de la bête, se penche, et, armé d'une pointe dentelée, il appuie avec force sur le front du taureau; à cette pointe était la bandelette noire sur laquelle deux noms terribles avaient été tracés : ces deux noms étaient ceux de Marcelino Perez, le ravisseur de sa sœur bien-aimée.

La porte s'ouvre, le taureau beugle et bondit. C'est le tonnerre et l'éclair à la fois. Les spectateurs émerveillés de ses allures d'indépendance battent des mains, et le taureau fier de cet hommage parcourt l'arène d'un pied insolent. Les picadores se placent à l'entrée des passages qui doivent les protéger; les chevaux et les toréadores se tiennent prudemment à l'écart, et Corréo, dédaignant tout adversaire qui se cache et fuit, se place immobile au milieu du Cirque et semble attendre un ennemi.

Alors seulement on lit distinctement les deux noms inscrits sur la bandelette; alors on s'attend à quelque événement imprévu, car Marcelino Perez est connu dans Barcelone, et l'on sait l'outrage que la famille de Pujol a reçu de ce noble Catalan.

Un saltador se présente pourtant. Le taureau court à lui, esquive son pied, le prend par les flancs, le lance et lui brise le crâne contre la barrière. Un toréador, Marchena, le plus habile de tous, veut venger son camarade; le cheval et le cavalier sont éventrés en un instant et foulés aux pieds.

L'arène se dégarnit; chaque jouteur se tient prudemment à la petite porte, et une nouvelle fanfare, annonçant la fin de la course, se sonnait déjà par ordre du général... lorsque Pujol s'élance sous son brillant costume de velours, la tête nue, les cheveux épars, l'œil fier et menaçant. A l'aspect du chef de la terrible guerilla s'avançant seul, d'un pas ferme, vers le taureau haletant et broyant déjà la terre de ses sabots durs et raboteux, le cirque entier pousse un cri d'admiration et le nom de Pujol s'échappe de toutes les poitrines. Il est armé d'une courte épée, comme pour un combat singulier; ses pieds sont chaussés d'espardillas, car il ne veut pas que le sol glisse sous lui; il va là comme à la rencontre d'un ennemi qui l'attend, comme il allait à l'attaque d'un convoi, sans peur, avec calme et sang-froid. Il ne veut pas d'une longue lutte; il veut rester seul dans l'arène; le taureau veut rester seul aussi; le premier choc sera rude, le premier élan sera terrible.

Le taureau s'indigne qu'on ose l'attendre, le miquelet s'irrite presque de l'émotion de la foule qu'il regarde de temps à autre avec dédain. Il pose enfin son pied gauche en avant et fait entendre son redoutable sifflet. Corréo a frémi dans tout son corps; sa queue rapide bat ses flancs, et frappant du pied le sol qui retentit, il s'élance contre la poitrine de Pujol qui s'écrie : *A nous deux, Marcelino Perez!*

L'épée du miquelet est entrée dans le cou nerveux de son champion, qui force Pujol à reculer. Mais lui, il a saisi de sa main gauche la corne du taureau, et de sa droite il plonge, il fouille dans la chair de son adversaire. Attachés l'un à l'autre, ils labourent et creusent le sol. La foule muette ne sait encore quel sera le vainqueur.

Cependant les mouvements du taureau sont moins rapides, Pujol est parfois encore enlevé, mais il retombe toujours debout, étonné d'une si longue résistance : un beuglement sourd annonce enfin une agonie. Corréo reste immobile sur ses jarrets frémissants; Pujol plonge sa lame plus profondément encore, et un cadavre tombe...

C'est alors un transport, un délire, une joie frénétique dans toutes les parties du Cirque. Les Français surtout agitent leurs chapeaux en l'air, ils battent des mains avec force, et Pujol, avant de quitter l'arène, insulte à sa victime en lui appliquant sur le front un coup du plat de son épée.

Il allait disparaître quand on lui apporta dans une belle bourse l'or destiné au vainqueur. Il y a des gueux à la porte du Cirque, dit-il, qu'on le leur distribue; ce n'est pas de l'or qu'il me faut, à moi, c'est du sang!

---

## XIII

### UNE SŒUR. — UNE AGONIE.

Prêtres, nobles, mendiants, voilà l'Espagne.

Depuis Charles-Quint, depuis Isabelle, tout s'est abâtardi dans ce royaume qui n'en est plus un que par sa grandeur passée.

L'Espagne a conquis l'Amérique, l'Espagne a eu ses grands capitaines, ses grands ministres, ses grands écrivains, ses grands philosophes. L'Espagne est aujourd'hui la plus petite des nations européennes.

Que faudrait-il à l'Espagne pour qu'elle se régénérât? Qu'on la laissât faire. Tout le monde, dans tous les temps, s'est mêlé de ses querelles. Après la conquête du Pérou et du Mexique, chaque peuple a voulu l'aider à dépenser ses quadruples fabriquées avec l'or du Nouveau-Monde, comme si elle eût été inhabile à s'en appauvrir elle-même. Chaque vagabond se rua sur ses cités florissantes, chaque avide spéculateur se jeta au milieu de ses entreprises. Ses onces roulèrent sur tous les comptoirs, excepté sur ceux de Cadix, de Barcelone, de Valence et de Madrid où elles ne firent qu'une courte halte, et il fallut l'ouragan de Vigo pour prouver aux Espagnols trop vaniteux jusque-là que la fortune est comme la mer et qu'il s'agit d'un seul de ses caprices pour anéantir les plus légitimes espérances d'un puissant avenir.

L'Espagne a toujours cru que l'or était la vraie fortune des Etats. Voyez ses terres incultes.

Le plus grand malheur de l'Espagne est venu d'abord d'elle seule, car elle a douté de sa force et a prêté l'oreille aux conseils étrangers; et ceci est un contraste frappant dans les mœurs et les habitudes de ce peuple exceptionnel, disant à tous qu'il veut vivre en lui et par lui seul.

La paresse de l'Espagnol naît de sa vanité, et cette vanité pourtant ne l'empêche pas d'accepter d'autrui ce qu'il devrait n'acquérir que par lui-même. La paresse et la vanité, voilà les deux plus grands fléaux des peuples.

La noblesse espagnole d'aujourd'hui est gueuse; elle

possède encore dans ses palais délabrés les portraits de ses illustres ancêtres, les *bonnes lames de Tolède*, les vieux blasons moisis, les manteaux de drap d'or; mais elle mange de l'ail et n'a pas une piastre dans ses grands coffres bardés de lames de fer et d'acier.

Si les moines d'Espagne sont riches, c'est qu'ils mendient, et il serait vrai de dire que, dans ce royaume, il n'y a que les gueux qui donnent à ceux qui prétendent ne rien avoir.

Le métier de quêteur est le plus productif de toute la Péninsule. Lorsqu'un moine vous tend la main ou la bourse, afin que vous y déposiez quelque chose, il semble tout naturel que vous lui tendiez à votre tour la vôtre pour le même motif. Mais le moine espagnol ne donne jamais que sa bénédiction, et ce n'est pas sans doute ce que vous attendez de lui.

Il est résulté un fait singulier de cet étrange privilége que se sont arrogé les moines, les prêtres, les capucins et les religieux de tous ordres. Les plus désœuvrés d'entre les désœuvrés se sont dit un beau jour : — Puisqu'on n'achète plus ni clef d'or, ni blason, puisqu'on ne donne désormais des titres qu'aux voleurs des deniers publics, et qu'on dresse des potences pour les voleurs de grands chemins, puisque nous n'avons plus d'escopettes pour armer nos guerillas, puisque nous ne possédons pas de jeunes et belles filles à vendre aux gens de cour et d'église, puisque les arts et l'industrie sont au tombeau, puisque nous ne pouvons entrer dans les couvents et nous vêtir de robes saintes, couvrons-nous seulement d'un lambeau de chemise, et puisque le ciel de notre beau pays est si chaud pour nos nuits, couchons sur la dure, et mendions à notre tour, car la mendicité seule enrichit. Que risquons-nous? si on ne nous donne pas, nous volerons. Ne sont-ce pas des vols que ces quêtes périodiques des couvents au profit de la paresse? Ne sont-ce pas des vols et des sacriléges à la fois que ces prédications d'énergumènes qui effrayent le peuple et le menacent des tourments de l'enfer quand il n'apporte pas à la sebille bénite le réal ou la piéceta qui doit lui donner sa nourriture du jour? Nous, pauvres gueux, nous ne menacerons personne, nous nous agenouillerons devant tout le monde, et nous dirons : *Dieu vous le rende!* à ceux qui ne nous donneront rien, plus sincèrement encore qu'à ceux qui nous viendront en aide.

Ici donc, mendier c'est vivre, mourir de faim c'est faire ripaille. Le gueuserie espagnole dame le pion à celle de Naples, de Rome, de la Calabre et de la Sicile; elle est d'une habileté à défier les lois les plus oppressives, et toutes les lois espagnoles se sont brisées contre les mendiants de la Catalogne, de la Navarre ou des Asturies.

Les gueux d'Espagne ont leurs usages, leurs mœurs identiques, ou plutôt leur code régulier et uniforme. Tandis que les rivalités de province à province voisine offrent un éclatant contraste, plus frappant encore que celui qui existe entre des royaumes très-éloignés les uns des autres (car tout est royaume en Espagne), il est vrai de dire que les gueux de la Péninsule ont une allure, des manières et des physionomies si exactement semblables qu'on jurerait qu'ils sont tous frères jumeaux, qu'ils ont vécu sous le même toit, se sont nourris à la même auge, se sont chauffés au même soleil et vautrés dans les mêmes égouts.

Le gueux de Cadix donne, sans se déranger, la main au gueux de Barcelone, et la même lèpre bienfaisante les ronge tous deux.

Le gueux espagnol court après la vermine et les miasmes d'un cloaque comme vous courez, vous, après la propreté et l'air pur et libre. Si on l'a aumôné d'un linge limpide et sain, il le déchire et le roule dans la boue avant de s'en vêtir. Le gueux espagnol qui aurait le malheur de ne pas oindre ses cheveux et sa barbe de graisse et de suif serait indigne de figurer dans une caravane au milieu des bois ou dans une halte sous le porche d'une église; on le chasserait de la bande comme infidèle aux statuts de l'Ordre. On lui déclinerait le titre de gueux, et on le flétrirait de celui de dupe ou d'honnête homme, synonymes parfaits dans la langue de ces cyniques vagabonds, pouvant, comme Medina-Cœli, de somptueuse mémoire, faire le tour de l'Espagne à pied, et coucher toujours chez eux.

Nul savant docteur ne connait la propriété des plantes bienfaisantes aussi exactement que le gueux espagnol connait celle des plantes nuisibles. Quand elles lui manquent, ce qui est fort rare, il les remplace par le scalpel, et vous le voyez, les jambes déchirées par une plaie verdâtre, les ouvrir encore à l'aide de l'acier, et dire à son ami, témoin impassible de l'opération : — Demain, la piécela tombera plus vite dans le *sarrau :* ma plaie semble dater d'hier, et l'on compatit mieux aux douleurs récentes. Demain, nous ferons ripaille.

Il y a fort peu de gueux en Espagne qui ne consentent pas aux mutilations, afin d'émouvoir la commisération publique. Les hommes étalent orgueilleusement leurs jambes et leurs cuisses nues à la foule accourant aux églises; les femmes jettent aux regards des fidèles leurs mamelles flétries par de longues rigoles de sang, et leurs épaules où se promène sans douleur le mal artificiel qui les vêtit.

Puis chacun se fait signe ou échange des œillades, des mouvements de tête; on pleure à volonté, on sourit à la jeune enfant qui apprend la charité par la pratique, et quand l'office divin est achevé, quand l'église se vide, c'est un chœur infernal de cantiques à tous les saints, c'est un concert de possédés qui vous brise le tympan.

C'est aussi un passage qui s'obstrue, ce sont des mains osseuses qui s'accrochent aux robes de soie et aux mantilles de dentelles; vous êtes assailli, traqué, enveloppé, déchiré, et vous ne sortez de ce dédale horrible qu'après avoir jeté aux harpies quelques pièces de monnaie dont on vous remercie par un verset latin intraduisible en toute langue.

Les miquelets de Pujol, postés sur les hauteurs des défilés, sont certainement plus aisés à éviter qu'une compagnie de gueux espagnols à la chasse d'une population dévote, et les moines seuls ont le privilége de se soustraire à l'impôt forcé dont les autres hommes se sentent frappés à toute heure du jour et de la nuit.

Ah! c'est que les moines et les autres religieux espagnols sont, à peu de chose près, de la classe des gueux; c'est qu'ils mendient à merveille, eux aussi, et que l'on n'ignore pas que la curée est assez bien partagée par les bêtes fauves de même nature.

Vous trouvez dans ce royaume si bizarre et si curieux à observer des troupes ambulantes de comédiens, des troupes ambulantes de chanteurs, des troupes ambulantes de toreadores, et surtout des troupes ambulantes de gueux. Quand les plaies saignantes des épaules ont assez longtemps joué leur rôle et touché les cœurs, vient le tour des plaies aux genoux, puis celui des plaies à la poitrine. La comédie ne procède pas autrement; à la scène dramatique succède la scène comique; après les larmes et les douleurs, les rires et les joies. Le monde, c'est le théâtre; et qui ne sait que le théâtre espagnol est le plus riche de tous? Dites-moi un homme qui, à l'égal de Lope de Vega, ait fait jouer deux mille neuf cent cinquante-sept ouvrages.

La course de taureaux, où Pujol s'était montré si brave et si généreux à la fois, avait attiré aux alentours du Cirque, comme l'avait fait la veille la pieuse fête de la Merced, une foule considérable de mendiants, lesquels comptaient sur de bonnes et larges aubaines; et cependant la misère devrait savoir que la joie est peu généreuse, et que le malheur seul tend la main au malheur.

Ils ne s'étaient pas trompés, et tout près des ouvertures par lesquelles on montait aux amphithéâtres ou aux loges, on les voyait groupés en tacticiens qui savent à merveille comment on parle aux yeux et au cœur de la foule.

Quand on vient, de sangfroid, de voir tuer des hommes à coups de cornes, il n'en coûte guère d'en empêcher d'autres de mourir de faim, et quoique l'on soit bien convaincu qu'une piécela ou deux de plus ne dispenseront pas le gueux d'étaler aux regards sa gueuserie, les uns donnent par habitude, le plus grand nombre par ostentation, peu par charité. Cela se fait ainsi depuis l'Indoustan jusque chez nous, cela s'est fait ainsi depuis le commencement

des siècles jusqu'à notre époque. La vanité est reine du monde, vanité de gueux ou vanité de millionnaire.

Cependant, au sein d'un des groupes de mendiants qui chantaient le plus à haute voix et le plus nazillardement les cantiques dévots, les intéressés à la curée avaient remarqué l'absence d'une de leurs compagnes, laquelle, grâce à ses yeux de vierge expirante, à sa bouche où se choquaient convulsivement des colliers de perles fines, à ses épaules nues, à ses cheveux tombant comme des flots tumultueux pour les voiler, et à son sein diapré de plaies livides, appelait à elle seule la générosité publique dix fois plus que toute la communauté réunie; et c'est alors qu'on entendait le patron des mendiants dire à sa voisine d'une voix gracieuse :

— Et Martha? je ne la vois plus, où peut-elle être?

— Sans doute avec les amis.

— Tu sais bien qu'elle ne leur donne pas ce titre, et qu'elle ne veut rester qu'auprès de nous.

— Laisse donc, c'est une vaniteuse; elle ne demande qu'à voix basse, elle chante à peine, et son corps n'est ulcéré que sur une seule partie.

— Va, elle n'en souffre pas moins; tous les jours elle pleure, tous les jours elle s'éteint; la lampe n'a plus d'aliment; et puis elle est folle; hier encore elle dansait, elle riait toute seule, et si tu veux que je te dise tout, je crois qu'elle est amoureuse de Pujol.

— Bah! fit l'autre en ouvrant de grands yeux hébêtés.

— Je le parierais : elle prononçait son nom avec d'autres noms que je n'entendais pas fort bien; mais celui-là sonnait à l'air avec force, et son cœur battait, et des larmes grosses comme ça tombaient de ses yeux, et la pauvre petite se roulait alors dans la boue en disant dévotement : — N'est-ce pas que je suis belle et pure? n'est-ce pas qu'il m'aimera ainsi?

Et elle se promenait avec rapidité, et puis elle se remettait à rire, et ça durait des heures entières.

— Eh bien! continua un autre gueux, ce que tu dis là, Malrgo, est vrai comme le vrai, Martha est folle de Pujol, celui qui nous donne toujours, et qui nous a jeté là-bas tout l'or qu'il a gagné au combat. Martha l'a vu passer tout à l'heure, elle a voulu se lever, et elle est retombée comme un plomb; elle a essayé de chanter, sa voix n'est plus sortie; elle a tiré son couteau de sa poche, elle n'a pas eu la force de l'ouvrir, et elle s'est mise à rire comme tu le disais tout à l'heure. Je gage deux oignons et douze radis qu'elle est amoureuse de Pujol.

— Où crois-tu qu'elle est allée en ce moment?

— A la *casa*, ou sur les pas de Pujol lui-même.

— Chantons un cantique pour elle.

— C'est ça, chantons, les autres s'y laisseront prendre, et nous donneront comme si nous chantions pour eux.

Les couplets rimés allèrent leur train, et le Cirque était vide que les gueux attendaient encore, afin de suivre les cadavres des taureaux et des chevaux tués dont ils espéraient une part pour leurs provisions de la semaine.

Mais où donc, en effet, aurait-on trouvé Martha? Elle s'était rendue en riant à la *casa*, ordinairement déserte jusqu'à la nuit, et elle était tombée expirante sur la paille fétide.

La *casa* consistait en une grande pièce propre à contenir cent cinquante ou deux cents personnes couchées les unes à côté des autres, et se posant dos contre dos ou poitrine contre poitrine, souvent sans s'être jamais vues, sans s'être jamais parlé. La nuit, c'était un cloaque infect et jetant au dehors des miasmes putréfiants; le jour, c'était encore un égout ou le remords seul aurait dû chercher un refuge.

Là quelques poignées de paille brisée, des dalles verdâtres à côté d'autres carrés de terre boueuse; au pied des murs, d'énormes poutres pour s'asseoir ou pour servir d'oreillers, et sur les parois du temple, des crochets de fer portant les débris sanguinolents de quelque chat ou chien tué la veille, à demi enveloppés dans un lambeau de toile ou dans un filet. Ces apprêts de repas sont respectés par les gueux des sections de toutes les provinces, et nul n'est traître à cet article du code. Le toit de l'édifice est affaissé, il forme de larges gouttières, de sorte que lorsqu'il pleut les geueux vont se mettre à l'abri au milieu des rues.

Martha s'était réfugiée à la *casa*, après le combat de taureaux et la sortie de Pujol; elle venait se reposer de ses fatigues de la journée; et les deux autres malades enfermés dans le cloaque étaient, l'un un vieillard de cent deux ans, bien portant, bon vivant encore; l'autre un jeune homme de quinze ou vingt ans, tombant en lambeaux, tant son ardeur pour les plaies artificielles avait été poussée loin et lui était devenue funeste.

Près de ce lieu de misère, de honte et de crapule s'élevait, à l'angle de la rue, une maison propre, élégante, coquettement peinte au dehors, ayant un gracieux pigeonnier sur le toit, des centaines de nids d'hirondelles sous les ardoises respectées. Tout était riant ici, excepté pourtant les croisées bardées de fer, comme si on avait voulu arrêter l'air au passage. Là, dans de petites cellules proprettes, cirées, aux murs revêtus d'un papier vert à filet blanc, est un prie-Dieu de noyer, surmonté d'un crucifix d'ébène, puis un lit à rideaux de toile grise, avec une bordure bleue, un oreiller à garniture de mousseline et une couverture d'indienne à petits pois.

Vous y trouverez encore un livre de prières, une armoire dans le mur, un bénitier en faïence et une branche de buis ou de laurier sur laquelle, le jour des Rameaux, on a jeté l'eau bénite qui, comme on le sait, préserve de la foudre et des tentations de l'enfer.

Quarante-six cellules, toutes régulières, adossées les unes contre les autres, sont dans le même corridor, et lorsque l'*Angelus* sonne ses trois coups trois fois répétés après un intervalle égal, l'oreille attentive du passant peut entendre un pieux bourdonnement, pareil à celui d'un essaim de joyeuses abeilles voltigeant de branche en branche. Quand *Matines* appellent à l'église, une clef tourne rapidement dans une serrure aux ressorts bruyants, chaque chambrette se vide et vous voyez (non pas vous profane, qui ne seriez pas admis dans la maison de Dieu, mais vous confesseur rubicond de tant de jeunes fillettes) de petits pieds dans de petits souliers faisant crier le long corridor, se placer à la file les uns des autres comme le feraient des soldats à la parade. Les dévotes créatures descendent en silence, précédées par la supérieure au regard scrutateur et sévère, et de jolis doigts effilés se plongent dans une grande coquille servant de bénitier, et le pouce fait une croix au front, puis une seconde sur la bouche, puis une troisième sur la poitrine, en disant : Par le signe de la sainte croix, de nos ennemis délivrez-nous, Seigneur. Le tout est couronné par un signe de croix ordinaire, et l'on s'agenouille, et l'on prie, ou du moins on croit prier, car tous les livres sont écrits en latin, et pas une de ces jeunes vierges ne sait ce que veut dire *Amen*... qui, du reste, est hébreu.

Peut-être aurez-vous bien de la peine à me le dire aussi, vous qui me lisez.

Dès que *Matines* sont dites, on se rend au réfectoire, où l'on prie avant de rompre le pain dont on couvre la surface d'une couche assez épaisse de confitures fabriquées dans la maison. Après le déjeuner, où l'on ne boit que de l'eau, on prie Dieu encore en disant les *Grâces*, et l'on court au jardin, où l'on cause pour l'ordinaire de choses senties ou plutôt devinées à merveille par le cœur, mais que la crainte des peines éternelles fait regarder en frémissant. On se prend par le bras deux à deux ou trois à trois au plus, car l'amitié fervente veut peu d'intimités, et l'on se demande quelle a été la dernière pensée de la veille, le rêve de la nuit, la première pensée du matin; et l'on se dit plus bas alors que l'âme a été oppressée, qu'un ange (tous les hommes sont des anges pour les recluses) est venu faire vibrer sa douce voix, qu'il s'est approché tout près, plus près encore, pour mieux se faire entendre, qu'il a fait tomber dans le cœur une extase céleste; que les portes verrouillées de la maison s'étaient ouvertes; que le ciel avait paru dans tout son éclat; que des danses brillantes avaient eu lieu, et que de là, au parfum de mille fleurs, à l'harmonie de mille instruments, à celle de mille tendres paroles, à celle de mille jets de lumière, au moment où la tête se perdait dans un ineffable bonheur... la cloche de

*Matines*, comme le cri du beffroi funèbre ou le glapissement de la chouette, avait tout effacé.

— J'ai fait un rêve à peu près pareil, la nuit d'avant, disait Ursule.

— Et moi aussi, disait Catherine.

— Et moi, un rêve plus beau encore.

— Et moi donc!

— Et moi!

— Dis, oh! dis, ma petite, je t'ai tout raconté, mon amour, ne me cache rien, toi. Nous sommes si ignorantes de ce qui se passe loin de nous.

— Eh bien! figure-toi que, pas plus tard qu'avant-hier, à peine étais-je endormie, qu'il m'a semblé qu'une main d'homme, qu'une bouche d'homme...

La cloche retentit, les conversations intimes sont interrompues, et l'on monte dans une vaste salle d'étude où a lieu une longue instruction. On y apprend à quelles conditions Dieu fait grâce aux pécheurs, à quel prix on est béatifié, à l'aide de quels sacrifices on peut obtenir des indulgences, comment on doit se tenir en dormant, comment il faut se poser à genoux devant telle ou telle figure du martyrologe, jusqu'à quel point la main doit monter et descendre pour faire le signe de la croix, les pénitences qu'il est nécessaire de s'infliger quand on est poursuivi par une coupable pensée qu'on veut chasser au loin, et une foule d'autres précieux enseignements qui font la vie du cloître si calme et si heureuse.

Après cette leçon, qui dure deux heures, ni plus ni moins, les pensionnaires se retirent dans leurs cellules et se livrent à la méditation. Elles descendent plus tard et vont apprendre à chanter dans la chapelle; ensuite elles remontent, on leur fait réciter le catéchisme, elles disent le *Benedicite*, elles ont un autre sermon à entendre (je ne dis pas à écouter). Elles vont pendant quelques instants respirer encore l'air du jardin, où les douces confidences continuent et s'achèvent pour renaître le lendemain, et quand toutes ces grandes choses ont eu lieu, quand la vie a circulé puissante par tous les pores, on s'enferme de nouveau dans la chambrette, on s'agenouille, on prie Dieu, on se déshabille, le sommeil vous saisit, vous berce des rêves passés... et la vieillesse arrive là-dessus, puis la mort, une tombe et une croix de bois sur une terre silencieuse.

Parmi tant de discrètes et pieuses jeunes filles, on en voyait une toujours seule, toujours les yeux baissés et les mains jointes, choisir les allées les plus solitaires du jardin, lever ses grands yeux au ciel, et faire entendre de temps à autre ces mots sacrés : Mon Dieu! miséricorde! miséricorde!

Les larmes d'Agatha tombaient alors brûlantes sur les joues pâles et creuses de la pauvre enfant, et lorsque, effrayé de cette tristesse qui ridait si profondément un visage de seize ans à peine, le confesseur avait demandé la cause du remords qui torturait la pauvre enfant, celle-ci lui avait dit à deux genoux : Je suis innocente, mon père, innocente et pure comme la fille qui n'a pas quitté les bras de sa mère; bénissez moi, car je souffre; aimez-moi, car l'enfer me brûle, et je suis innocente.

A l'église, Agatha était la plus saintement recueillie; à la prière, c'était celle qui se frappait la poitrine avec le plus de componction; et quand elle chantait seule au chœur un verset de David, on eût dit le soupir lointain d'une harpe d'or, ou la dernière vibration de l'écho répétant une parole céleste.

Toutes les pensionnaires de la Merced aimaient Agatha, toutes la plaignaient, et nulle n'osait l'interroger; elle leur souriait à toutes, elle aussi, car elle était bonne et indulgente, et elle avait compris qu'il ne fallait pas trop affliger les cœurs purs et naïfs, de crainte de leur donner le dégoût de la vie. La religion, dans ce qu'elle a de plus consolant et de plus noble, avait empêché jusque-là Agatha de penser au suicide; mais il est des tortures contre lesquelles toute puissance succombe, et Agatha sentait, hélas! que Dieu se chargerait bientôt d'achever son supplice.

Agatha était appelée *la sainte* dans toute la communauté, et seule elle avait le droit de sortir de la maison, d'aller quêter au profit des malheureux et de distribuer les aumônes à la misère.

Elle s'acquittait de ces pieux devoirs avec un zèle, une probité et un discernement exemplaires, et le quartier qu'elle parcourait semblait heureux du passage de la jeune *vierge martyre*, comme disait la foule empressée sur ses pas.

La casa était souvent visitée par Agatha, et, à son aspect, les gueux se levaient, se signaient, arrêtaient leurs jurons à la gorge, et chantaient des cantiques. Mais la course de taureaux ayant épuré ce jour-là le cloaque, Agatha n'y trouva à l'entrée de la nuit que la jeune Martha et les deux hommes dont je vous ai déjà parlé. Ceux-ci reçurent un bouillon bienfaisant et quelques réaux. Puis, s'approchant de la fille qu'elle n'avait jamais vue :

— Vous paraissez beaucoup souffrir, lui dit-elle d'une voix caressante et en se baissant sur elle; où est votre mal?

— Là, là.

Et Martha pressait son cœur sous sa main frémissante.

— Espérez en Dieu qui guérit tous les maux.

— Dieu ne peut faire que ce qui a été ne soit pas.

— Dieu a des remèdes contre toutes les blessures.

— Taisez-vous, fille, Dieu est le démon.

— Quel blasphème!

— J'avais toujours prié, j'avais toujours été pure... un jour... un jour... un jour...

Et Martha éclata de rire; mais son rire était une convulsion, ses dents s'entrechoquaient, ses bras roidis frappaient le mur, sa tête se roulait dans la fange, ses cheveux hérissés obéissaient aux mouvements fébriles de l'infortunée, et de sa poitrine haletante sortaient ces mots : Pitié! pitié! j'ai un ami! pitié! je suis sa fiancée, j'ai là ma belle robe de mariée... voyez qu'elle est belle! comme je suis belle aussi moi! voyez comme le ciel est beau! Son amour à lui, c'est le ciel pour Martha! Allons-nous être heureux, lui par moi, moi par lui... Et puis... Taisez-vous, des gitanos, le feu... des montagnes, des brigands, des assassins... et Pujol! Pujol!... Oh! l'enfer!!

A ce mot terrible de Pujol, Martha s'était laissée tomber de tout son poids sur la dalle froide, et Agatha pâle comme un cadavre l'avait suivie dans sa chute.

— Que dis-tu de Pujol?

— Ai-je dit Pujol?

— Oui, oui, tu l'as dit...

— Eh bien!... que me veux-tu, toi? le connais-tu? l'as-tu vu? lui as-tu parlé? Sais-tu que Pujol c'est Satan? sais-tu que je voulais le tuer ce matin, et que mon couteau m'a échappé?... Pujol est Satan, te dis-je; il m'a prise, moi vierge sans tache, il m'a livrée à ses bandits, il m'a flétrie! flétrie, entends-tu? Et je me suis faite mendiante pour le suivre et le tuer... Mais Dieu ne le veut pas, Dieu m'appelle, je meurs... je ne souffrirai plus, j'espère... O mon Dieu! pitié! pitié!...

Et Martha riait en prononçant ces paroles. Agatha s'était élancée d'un bond vers la maison sainte et était rentrée avec le prieur.

Martha allait rendre le dernier soupir, le prêtre et Agatha revinrent et se mirent à genoux; le prêtre tira d'une boîte d'or une hostie sainte, la prit entre deux doigts et, au moment où il allait la présenter aux lèvres de la jeune fille agonisante après lui avoir jeté son pardon, Agatha fit un rapide mouvement, s'empara de l'hostie et s'écria : A moi, à moi ce saint ministère aujourd'hui!

Puis, relevant de sa main gauche la tête sanglante de la jeune Martha :

— Sœur de Marcelino, reçois, lui dit-elle d'une voix suppliante, le saint viatique de la sœur de Pujol; à toi le déshonneur par mon frère, à moi le déshonneur par le tien. Tu es plus heureuse que moi, Martha, car tes tortures vont finir et les portes du ciel s'ouvrent pour tes misères. Martha! Martha! veux-tu le viatique de la sœur de Pujol?

La bouche de la mendiante s'ouvrit avec effort, Dieu pénétra dans son âme, ses yeux se fermèrent, sa main pressa doucement la main d'Agatha, et l'on entendit sous le dernier râle ces dernières paroles :

« Mon Dieu ! tu es la justice même. »





Vous paraissez beaucoup souffrir, lui dit-elle d'une voix caressante... — (Page 47.)

Le lendemain, Pujol reçut un billet ainsi conçu :

« Frère, ta sœur a été vengée, fais comme elle, et jette dans le sein de Dieu des paroles de pardon. Martha, la sœur de Marcelino, est morte hier dans mes bras, à la *casa* des pauvres de la rue Merced. Moi, je vis cloitrée jusqu'à ce que le ciel m'appelle à lui. Ma mère sait que je vis : obéissons aux décrets de la Providence. »

Le soir de ce jour si triste, on voyait une bière recouverte d'un drap noir sortir d'une église en deuil où brûlaient encore mille cierges ; un nombreux cortége précédait la dépouille de la jeune fille derrière laquelle une population entière de pauvres marchait, psalmodiant des versets ; et le cortége silencieux était protégé par des hommes armés de sabres, d'escopettes et de poignards, le front baissé, les yeux ternes, en tête desquels cheminait silencieusement, entre une gitana en pleurs et deux officiers miquelets, un petit homme que vous auriez dit marcher au supplice.

Les soldats, c'était la redoutable compagnie de Pujol, celui qui les commandait était Pujol lui-même, le convoi était celui de Martha Perez, qu'il avait naguère jetée en pâture à ses bandits.

Après la vengeance le pardon !

Pujol ne pouvait pardonner que lorsque la victime était dans la tombe.

Vous voyez la générosité de Pujol.

---

## XIV

### REPOS.

Pujol n'était pas un de ces esprits actifs, un de ces caractères robustes qui, en présence des circonstances les






Pujol.

plus difficiles, se dressent de toute leur hauteur, et se posent merveilleusement pour prévenir le péril, pour le neutraliser et le vaincre. Non, l'âme de Pujol était encore mieux trempée ; elle prédisait les événements ou les faisait naître. Tout succès qui tenait du hasard l'irritait ; il ne croyait qu'à une puissance, celle du poignard et de l'escopette, et il disait que rien n'était plus aisé à trouver qu'un seul homme aussi fort que cent mille hommes. Le courage de Pujol se retrempait à chaque catastrophe, je ne dis pas à chaque revers, car il ne fut jamais battu ; mais, dès que les hommes et les éléments se liguaient contre lui pour s'opposer à ses projets, il y avait entre eux une lutte ardente, et nulle colère n'était capable de le dompter.

Pujol avait une âme pour la haine et une pour l'amour. La reconnaissance de Pujol pour un bienfait allait jusqu'au fanatisme, sa vengeance pour un outrage jusqu'à la férocité. Tout ce qui était audace ou témérité le désarmait ou le trouvait disposé à la clémence (*car il avait pardonné plus d'une fois*) ; tout ce qui sentait l'hypocrisie ou la faiblesse le trouvait inflexible ; une parole insolente l'aurait plutôt adouci qu'une prière, et il ne comprenait les pleurs que lorsqu'ils témoignaient de l'impuissance de la colère. La vieillesse et l'enfance étaient pour Pujol deux objets de respect et de vénération, et l'on raconte de lui à ce sujet des traits d'humanité qui l'honorent et le relèvent. Ainsi, après la prise d'un convoi, il n'était pas rare de le voir arracher de sa part du butin des sommes considérables, en charger quelques-uns de ses miquelets les plus fidèles, et leur ordonner d'aller à la découverte des plus grandes misères afin de les alléger. Qu'on ne me nomme nulle part, ajoutait-il, et surtout qu'on distribue cet or pour les besoins des enfants et pour la consolation des vieillards : les premiers ont longtemps à souffrir encore, et nous devons adoucir les maux de ceux qui s'en vont.

Moi, qui déroule ici cette histoire si féconde en tragiques dénoûments, je vous dirai que j'ai vu les yeux de Pujol se mouiller de larmes au souvenir de la mort d'un

ami; et lorsque, plus tard, il apprit, à Perpignan, les trahisons qui avaient affaibli Napoléon, et les derniers efforts de la lutte qu'eut à soutenir le grand homme pour prolonger de quelques jours sa douloureuse agonie, sa poitrine se gonfla, ses bras se roidirent, ses poings se fermèrent convulsivement et il s'écria : « Pourquoi Pujol n'a-t-il pas été appelé? Il n'aurait pas donné la victoire, sans doute; mais les lâches et les traîtres ne se réjouiraient pas un jour de leur trahison et de leur lâcheté. Quand le fusil et le sabre ont fait noblement leur office contre des poitrines de braves gens, c'est au poignard à jouer son rôle dans les flancs des misérables. » Pujol n'eût point été assassin ni bourreau, Pujol eût été vengeur; il aurait, je l'atteste, énergiquement accompli sa mission; mais Pujol, longtemps encore, demeurera incompris.

Il jouait aux sentiments comme il aurait joué aux dés ou aux cartes. Ainsi, dès qu'il avait reçu un bienfait de quelqu'un, il lui était dévoué jusqu'à la servitude, et si, plus tard, la même personne lui devenait hostile, Pujol se disait : « On m'a obligé autrefois, on m'a desservi aujourd'hui, nous sommes quittes, rien de fait. » C'était donc à recommencer et à se créer une nouvelle affection ou une nouvelle haine. Une vie, un honneur, étaient joués en partie liée, Pujol ne comptait pas autrement.

Il disait encore, en conséquence de ces principes, que le métier de dupe était un sot métier, en ce sens qu'il encourageait les gens de mauvaise foi. Ce qu'il affectionnait, avant tout, c'était la droiture. Dans toutes les occasions de la vie, il tenait pour infâme celui qui, après avoir fait serment, se parjurait, et à ses yeux il valait mieux commettre un meurtre que de faire un mensonge, car tout mensonge est une lâcheté.

Pujol savait fort bien que, parmi les officiers français, il n'était regardé que comme un brigand dont on employait le courage, et il avait souvent à rougir de certaines observations humiliantes faites devant les généraux. Mais il se vengeait de ces attaques indirectes par le succès inattendu de quelque entreprise difficile, et lorsqu'au retour une main généreuse pressait la sienne, il se montrait d'autant plus sensible à ces marques d'affection qu'il y était moins habitué.

Au surplus, la droiture de son esprit se dévoilait si noblement dans toutes les circonstances, que souvent on le prenait pour arbitre dans les graves questions débattues, et qu'on n'en appelait jamais de son arrêt.

Dans les salons du maréchal, dans les appartements des officiers, Pujol marchait à côté des capitaines, des commandants; il était leur égal par le grade, leur égal au moins par la bravoure, et plus que leur égal par les services rendus, et pourtant, dans les promenades publiques, les officiers de l'armée française, après l'avoir salué de la main, s'éloignaient de lui et le laissaient seul, dans la crainte de se montrer solidaires d'une trahison qui leur était si profitable. De son côté, Pujol humiliait ces dédains en se pavanant au milieu de ses intrépides compagnons, et tenait par le bras sa belle et glorieuse Beppa, à qui plus d'un officier de l'armée de Maurice-Mathieu avait inutilement adressé mainte œillade amoureuse.

Quant aux officiers supérieurs, aux généraux, au maréchal lui-même, il n'était pas rare de les voir bras dessus, bras dessous, avec Pujol, causant familièrement de plaisirs et d'affaires sérieuses. Ils voulaient, à l'aide de ces procédés, prouver le cas qu'ils faisaient des services du chef guerillero, et peut-être craignaient-ils aussi qu'il ne leur échappât, au moment surtout où les nouvelles arrivées de France semblaient présager de grands malheurs. Au centre de ces honneurs, de ces affections cachées, de ces antipathies publiques, nées du sentiment que tout cœur généreux éprouve pour un traître à une patrie, même ingrate, Pujol restait toujours le même, répondait à un regard d'ami par un serrement de main affectueux, et à un sourire de dédain par une parole insolente. Deux officiers le provoquèrent en duel à huit jours de distance l'un de l'autre. Il fit au premier une blessure à l'épaule, et, après avoir essuyé le feu du second, il refusa de tirer sur lui, trop certain qu'il se croyait de le tuer.

Un soir, qu'il était dans les salons du gouverneur de Barcelone, où se donnait une brillante fête, Maurice-Mathieu se retira avec lui dans une pièce écartée, et là une grave conversation s'engagea entre les deux hauts personnages. Pujol était assis cette fois à côté du général en chef de l'armée française.

— Commandant, savez-vous les nouvelles de France?

— Ah ! ah! je suis donc commandant?

— Dès ce jour. Je vous ferai reconnaître demain matin à la parade.

— Merci, général, ce n'est pas volé !

— Savez-vous les nouvelles?

— Oui, général, elles ne sont guère bonnes, et je m'en doutais à la rareté et à l'exiguité des convois.

— Que ferez-vous si nous sommes un jour forcés de battre en retraite?

— Je vous suivrai, je fuirai à jamais ma première patrie pour ma patrie d'adoption. La nation française est si généreuse que j'espère bien qu'elle ne refusera pas du pain et un asile à qui lui a conservé tant de millions.

— Ainsi donc, vous nous serez fidèle dans le malheur?

— Entre les Français, moi et les miens, c'est un pacte sacré, c'est un contrat impérissable. Et ne croyez pas, général, que ma résolution soit un effet de la peur. J'ai six cents hommes dévoués, prêts à tout oser sur une parole de ma bouche. C'est peu que ces six cents hommes, n'est-ce pas? Eh bien ! j'en ai assez, et, si je voulais, j'aurais une armée prête à m'obéir et à conquérir l'Espagne. Le nom de Pujol est un drapeau sacré où viendraient se rallier tous les hommes de cœur de ce pays et tous les mécontents, dont le nombre est immense. Si je faisais volte-face et que je me déclarasse de nouveau votre ennemi, non-seulement ma première défection me serait pardonnée, mais on m'en ferait un titre de gloire, tant on serait fier de mon retour. Il n'y a pas de jour que je ne reçoive de tous côtés vingt propositions à ce sujet, et je n'y réponds que par un refus formel. Marcelino Perez a échappé jusqu'à ce jour à ma vengeance : à celui-là seul qui me dirait sa retraite je vendrais mes soldats, les vôtres et mon âme.

— Savez-vous que vous êtes un homme dangereux?

— Général, qu'un lâche vînt vous appliquer un soufflet à la tête de vos soldats, qu'il vous arrachât vos nobles épaulettes et brisât votre épée, que feriez-vous?

— Je tuerais le misérable.

— Livrez-moi donc Perez et que je le tue, car il a fait plus que de me donner un soufflet, car il a fait plus que de m'arracher des épaulettes, il a déshonoré ma sœur et brisé le cœur de ma mère. Tenez, j'aime la gloire, la guerre, les combats corps à corps, stylet contre stylet; j'aime l'air pur et libre de nos montagnes, j'aime l'indépendance du vrai miquelet et du contrebandiste; livrez-moi Perez et qu'on m'enferme ensuite dans un couvent, dans un cachot, dans une tombe. Savez-vous, général, qu'il a flétri ma sœur, une sœur adorée, un ange du ciel, autrefois l'amour et la consolation de ma vieille mère, aujourd'hui son désespoir et sa honte... Et Perez vit encore et je ne le rencontre jamais...

— On dit que vous en avez déjà tiré une vengeance effrayante.

— Mais non, puisque sa sœur à lui est morte et que par mes ordres mes soldats l'ont dévotement escortée jusqu'à sa demeure dernière.

— Quel contraste êtes-vous donc?

— Je suis ce qu'on m'a fait. J'ai flétri la sœur de Perez comme l'infâme avait flétri ma sœur, puis je l'ai renvoyée avec une robe blanche et un bouquet virginal. J'ai fait courir après elle et je l'ai surveillée, espérant qu'elle irait rejoindre Marcelino. Mourante, brisée, elle fut recueillie sur la route par une troupe de mendiants, elle perdit la raison; et depuis lors je la vis souvent et l'insultai de mes regards. Il y a trois jours, je la trouvai sous mes pas après la course de taureaux; je lui jetai cinq ou six piastres, elle voulut me frapper de son couteau, mais elle n'en eut pas la force. La soif de la vengeance peut produire cet effet-là, général, et je ne serais pas bien sûr de Marcelino Perez si je le voyais là face à face... N'importe, qu'il vienne!

— Pujol, j'ai désiré cet entretien pour vous dire que depuis quelques semaines mes soldats ne sont point payés.

— Il fallait m'en prévenir plus tôt; de combien avez-vous besoin?

— Combien pouvez-vous me rapporter?

— Ce qui sera nécessaire; une centaine d'onces de plus, voilà. Avez-vous à vous plaindre de quelque village? de quelque couvent?

— Non.

— Cherchez bien, général, ça se trouve.

— Oui, avec de la mauvaise foi.

— Quand cette mauvaise foi seule peut vous donner de bonnes piastres, elle devient délicatesse.

— Quelle morale!

— Faites vivre vos soldats sans elle. Et, d'ailleurs, avez-vous l'odieux de ces expéditions? Non, moi seul je le porte, et, si je ne suis pas encore grillé tout vif par les moines, les capucins et les alcades, c'est que j'ai près de moi mes miquelets, Saletas et ma fidèle Beppa.

— Ah! oui, cette bohémienne dont tout le monde parle avec tant d'admiration.

— Merci pour cette parole, général, dit Pujol en se redressant avec fierté. Vous avez besoin de cent mille francs? Je vous en apporterai demain cent cinquante mille et vous remercierez Beppa, c'est à elle seule que vous les devrez.

Pujol allait partir pour se préparer à l'attaque projetée; mais le général le retint encore.

— On ne se lasse point de causer avec vous, lui dit-il, surtout lorsqu'à côté de cette franchise on trouve tant de confiance et d'amitié.

— Vous voulez donc être mon ami, général?

— Oui, parce que je voudrais vous convertir.

— A Dieu?

— A la religion des honnêtes gens, à l'impôt sans supplices.

— C'est cela, faites la guerre sans poudre ni baïonnettes; demandez de l'or le chapeau à la main, et vous verrez où cela vous mènera. Dans des luttes comme celle-ci, nul juste milieu n'est possible, et les morts seuls ne viennent pas vous demander compte de vos actions. Mais vous m'avez dit, général, que les nouvelles de France étaient fort tristes. Est-ce que l'empereur est malade?

— Traqué par toute l'Europe, il fait face à toute l'Europe, qui ne peut le vaincre.

— Je voudrais voir cet homme, le voir seulement! Il me semble qu'on doit se retremper à un seul de ses regards. Il me semble que cet homme a dix coudées au-dessus des autres hommes.

— Qu'est-ce que vous admirez le plus en lui?

— Lui.

— Il ne tiendrait qu'à moi de ne pas vous comprendre.

— L'admiration est une passion que l'on ressent, qui dévore et qu'on n'explique pas.

— Avez-vous entendu parler de Soult, de Ney, de Bessières, de Macdonald, d'Augereau, dans vos montagnes?

— Et de vous aussi, général.

— Qu'en disait-on?

— Que jadis vous aviez été grands comme Bonaparte, mais que plus tard sa taille de géant vous avait rapetissés.

— Sans nous cependant il n'eût pas accompli tant de conquêtes.

— Sans vous il les eût entreprises, car son génie il ne le tient que de lui seul. Et puis, me permettrez-vous de vous le dire? je crois qu'il a toujours beaucoup plus compté sur ses soldats que sur ses généraux. Que faisiez-vous en effet sur les champs de bataille? Vous répétiez ses ordres que les soldats exécutaient.

— Comment avec de pareilles idées avez-vous osé nous attaquer à notre entrée en Espagne?

— Ah! c'est que je vaux quelque chose aussi moi, et que le sentiment de l'indépendance me tient fort au cœur. Pour lutter contre vos troupes nous n'avons pas besoin de talent, mais de courage, et le vrai miquelet n'en manque pas. Perché toujours sur le sommet des Pyrénées, il a constamment affaire aux difficultés de la route, aux périls des excursions nocturnes, aux raffales du Nord, aux attaques des avalanches, comment n'emprunterait-il pas de l'énergie à ces luttes perpétuelles? Dans le genre de guerre que nous avons entrepris, les éléments sont souvent plus à redouter que les hommes. Qui ne craint pas l'éclair et la foudre ne bronche pas devant le canon, et nous vivons au milieu des orages.

— On vous reproche bien des cruautés.

— On ne me reprochera jamais une bassesse. Ce que vous appelez crime n'est souvent qu'une nécessité absolue à laquelle j'ai été quelquefois contraint de me soumettre; mais une honte, un opprobre, jamais je ne les aurais acceptés.

— Les gens qui vous obéissent sont, à très-peu d'exceptions près, des vauriens dignes du gibet.

— Vous vous trompez, général, le gibet est trop haut placé pour eux; sans cela tous, hormis deux ou trois nobles cœurs, auraient depuis longtemps fait connaissance avec le bourreau.

— Par quels moyens êtes-vous parvenus à vous en faire obéir?

— C'est encore un problème à résoudre, car ils sont tous aussi braves que moi.

— Vous ont-ils nommé leur chef?

— Oui, et ils ont bien fait, car je me serais nommé moi-même pour leur rendre service. Le chef doit penser avant de se mettre à l'œuvre; eux, ils sont trop paresseux d'esprit, il n'y a que leurs bras qui aient de l'activité; je leur ai épargné de la besogne, voilà tout.

— Avant et après l'attaque, que faites-vous dans vos bivacs?

— Moi je me tiens à l'écart à côté de Beppa, je fume ma cigarette et je pense à ma mère. Aujourd'hui c'est autre chose, je pense aussi à ma sœur et à Marcelino Perez... Eux, ils jouent, ils jurent, ils se battent et ils dorment. Capables de tous les crimes, ils ont aussi tous les vices hormis un, le libertinage. Celui-là, ils ne s'y livrent que lorsqu'ils n'ont rien à faire; le vol leur convient mieux que le viol, et ils s'attaquent de préférence au vieillard et non pas à la jeune fille; celle-ci thésaurise moins que celui-là.

— Et vos bandits, que pensent-ils de Napoléon?

— Je vous l'ai dit, général, ils ne pensent jamais.

— Parliez-vous quelquefois de lui à vos soldats... à vos hommes?

— Ne vous reprenez pas, général, mes miquelets sont des hommes et des soldats à la fois : hommes pris au pied de l'échafaud, soldats tout disposés à se jeter à la bouche du canon, sur un faisceau de baïonnettes, au milieu de la mêlée.

— Enfin, leur parliez-vous de Napoléon?

— Souvent ils se le forgeaient vêtu d'une gorra, d'une couverture et d'espardillas. S'ils ne m'avaient pas vu petit, ils lui auraient donné une taille de dix pieds au moins.

— Comment avez-vous appris ce que vaut le grand capitaine?

— Eux, par les journaux français que nous nous procurons fort aisément.

— Et vous?

— Moi, par ses actions, par sa marche ascendante. Partir de si bas et arriver si haut! Arriver si haut en si peu de temps! La vie de cet homme est comme une tempête qui grandit en un clin d'œil : comment finira-t-elle?

— Par un boulet.

— Ce n'est pas probable, trop d'hommes meurent ainsi, surtout sous son règne. Il doit y avoir exception dans sa mort comme dans sa vie. Tenez, ne m'en veuillez pas si je parle de moi après avoir parlé de Napoléon; mais je suis sûr, très-sûr que je ne finirai ni par le stylet ni par l'escopette.

— Espérez-vous autre chose?

— Je n'espère pas, je crains.

— Sur quoi vous fondez-vous?

— Sur ma vie passée; mais je ne pense pas à l'avenir et j'attends ce qu'il plaira au diable d'ordonner.

— Avez-vous jamais songé à ce que dira de vous l'histoire?

— Il n'y a pas de jour que je n'y songe; et pourtant je vais toujours mon train. Pourquoi? le voici. J'ai lu la semaine dernière dans une feuille française que Napoléon était un fou. Quand ces choses-là s'écrivent et se publient où vivent de grands capitaines, que voulez-vous qu'on dise

d'un chef de partisans comme moi? Les journaux de Madrid ont publié jadis que j'étais un homme célèbre, un guerrier indomptable, un factieux du plus haut mérite, et maintenant ils me refusent même l'intelligence et le courage, tandis que les journaux français font le contraire et que je suis à leurs yeux un héros digne de la couronne civique. La gloire, la renommée, ne sont bonnes et utiles que pendant qu'on est dans ce monde; dès que nous sommes sous terre, que nous font les ovations ou les anathèmes! nous n'entendons rien, la barrière est trop solide, le mur est trop épais. Si les morts se réveillaient aux échos de la calomnie, il y aurait plus de franchise et de justice ici-bas. L'impunité fait le champ libre, et Dieu seul sait le nombre des coureurs dans cette arène boueuse!... J'ai dit *Dieu sait* pour me servir d'une expression usitée.

— Est-ce que vous ne croyez pas en Dieu?

— Croyez-vous au diable, général?

— Il n'est pas logique de répondre à une question par une question.

— Général, votre bal semble s'attiédir.

— Croyez-vous en Dieu, Pujol?

— Je vous assure que vos violons se taisent; il faut que vous alliez faire les honneurs de votre hôtel et remercier vos dames.

— Je vous plains, commandant.

— Vous voyez que l'incrédulité rapporte quelque chose.

— Vous ne croyez donc pas en Dieu!

— Napoléon y croit-il?

— Sans nul doute.

— Je le crois fataliste, car il parle toujours de son étoile.

— Son étoile, c'est sa destinée.

— C'est ainsi que je l'entends.

— Oui, mais sa destinée providentielle. Je crois que vous seriez bien plus maître de vos gens si vous leur aviez donné une religion?

— Ils en ont une.

— Celle du crime.

— Je n'ose pas vous dire le contraire. Et maintenant que vous connaissez ces coquins et leur chef qui vaut un peu mieux qu'eux, parlez : vous avez besoin de piastres, nous vous en apporterons.

Pujol rentra chez lui ivre de joie et de reconnaissance.

— Que tu es belle! dit-il à Beppa en prenant sa tête poétique entre ses deux mains; que tu es belle! et surtout que tu es brave et noble, ma noble et brave gitana!

— Qu'as-tu donc, Pujol?

— Ce que j'ai? de l'ivresse à l'âme, de la fierté, de l'orgueil! Tiens, je parie que tu ne t'en es pas même aperçue? On t'admire dans l'armée française, on fait plus, on te poursuit de regards amoureux, de soupirs empressés, on est à la quête d'un de tes sourires de bonté... N'est-ce pas que tu l'ignores?

— Non, Pujol. J'ai vu tout cela, et j'en étais vaniteuse pour toi seul.

— Quelqu'un a-t-il osé te faire entendre des paroles d'amour?

— Personne ne l'a osé jusqu'à ce jour; mon poignard aurait puni le téméraire.

— Bien, Beppa, c'est parce que tu es gitana et la femme de Pujol, chef de bandits, qu'il faut en agir ainsi. Si tu étais une grande dame, tu aurais le droit de te prostituer à tes adorateurs, on te couvrirait de fleurs et non de sarcasmes; mais toi, Beppa la bohémienne, tu dois châtier l'insolence.

— Pujol, il est des choses qui se devinent et qui ne s'apprennent pas. J'ai deviné mon amour pour toi avant de savoir si ce que je ressentais était dans la tête ou dans le cœur; maintenant je comprends que ne pas t'être fidèle serait un crime digne du plus terrible châtiment. N'as-tu pas entendu dire qu'hier un officier français avait été trouvé percé d'un poignard au milieu de la rue?

— Oui.

— C'est moi qui l'ai frappé. Ils étaient quatre, je n'ai pu atteindre que celui-là, le plus audacieux; les autres ont pris la fuite.

— Les misérables!

— Ils m'avaient déjà saisie et cherchaient à m'entraîner; j'ai joué du stylet.

— Tu ne sortiras plus seule la nuit, mon enfant. Si j'avais été près de toi, quatre cadavres auraient été ramassés à terre.

— Pas un seul; on aurait attendu une meilleure occasion. La leçon est donnée, elle suffira; Beppa pourra sortir maintenant seule et à toute heure.

— Tu as raison, femme, je ne veux pas te déshonorer par mes inquiétudes, et la gitana Beppa, la courageuse femme de Pujol doit sortir sans autre escorte que son poignard. Le général saura demain qui a frappé l'un de ses officiers; je lui répéterai tes paroles et il se taira. Demain aussi nous quitterons Barcelone pour toute la journée. Repose-toi, ma fidèle Beppa; demain nous nous battrons peut-être; bonne nuit, Beppa.

— Bonne nuit, Pujol, bonne nuit, mon capitaine.

— Tu te trompes, je suis commandant; le général vient de me l'annoncer.

— A la bonne heure, on sait te rendre justice.

---

## XV

### MORTS ET VIVANTS.

— Alerte, Mathias! alerte, Saletas! alerte, Beppa! jette de côté, ma noble fille, tes vêtements de femme, ta croix d'or, tes boucles d'or, ton clavier d'or, tes bracelets, tes dentelles et tes rubans de velours. Endosse, ma Beppa bien-aimée, le beau costume de miquelet qui te va si bien, ta gorra si gracieuse, ton large pantalon de toile, tes solides espardillas, ta ceinture de soie si brillante qui flotte sur tes hanches pleines de souplesse, et suis-moi vers ce riche couvent de la Trinidad, tout protégé par ses créneaux et ses bastions plus encore que par son Dieu.

Alerte, miquelets! le général gouverneur a laissé tomber dans mon âme des paroles amies, de ces paroles qu'on n'ose point se faire répéter après les avoir entendues une fois, de peur de les avoir mal comprises, et j'ai juré de lui rapporter des quadruples.

Alerte, mes braves guerilleros! il m'a dit que Beppa, ma femme, que la gitana Beppa, l'épouse de Pujol, était l'admiration de ses officiers, qu'il l'admirait lui-même, et je lui ai promis l'or dont il a besoin pour solder ses troupes.

Alerte donc, mes intrépides! et que je donne de l'or à ce Maurice-Mathieu, qui trouve ma Beppa une femme belle et généreuse.

Appelez vos soldats sous les allées de la Rambla, dites-leur que je veux qu'ils soient braves aujourd'hui surtout, dites-leur encore que je percerai de mon stylet la poitrine de celui qui oserait distraire un seul maravédis de la somme que j'ai promise, et que nous allons voler. La probité du guerillero est cette fois plus qu'un devoir, c'est une nécessité, une religion.

Ajoutez, et je tiendrai votre parole, que je les dédommagerai une autre fois, demain peut-être, du sacrifice que je leur impose, et que, si je suis content d'eux, je ferai bientôt naître l'occasion qu'ils auront le droit d'attendre.

Allez donc, mes camarades; moi, je me rends encore chez le général, et je vous rejoindrai dans quelques instants. Je ferai l'inspection des escopettes et des tromblons. Tant pis pour qui sera surpris en faute, il n'aura pas de grâce à attendre de moi.

Après que Pujol eut été recevoir les derniers ordres du général, et qu'il lui eut nommé le meurtrier de l'officier français en lui en apprenant les motifs, il se dirigea d'un pas rapide vers la Rambla, et y trouva sa petite armée accroupie sous les arbres. Dès que le capitaine parut, cha-

que soldat bondit, plaça son escopette sur l'épaule, assujettit son poignard à sa ceinture et se tint debout, mais non immobile, pour l'inspection.

Pujol, Saletas, Mathias et Beppa se serrèrent affectueusement la main comme ils faisaient avant chaque combat, et le hardi commandant, qu'on avait fait reconnaître à ce grade au champ de Mars, adressa une harangue à ses soldats attentifs.

— Compañeros, leur dit-il d'une voix forte et brève, vous vous êtes conduits jusqu'ici en gens de cœur, il faut continuer. Celui qui n'a de courage que par saccades est un lâche. Nous allons tout à l'heure nous trouver en présence de canailles barricadées dans leur couvent comme dans une citadelle; s'ils ne se montrent pas bons garçons, tapons dessus dur et longtemps, car leur peau est rude à percer; s'ils y mettent de la bonne grâce, prenons amicalement leurs onces, et revenons sans trouer de poitrines. Ainsi doivent faire de braves gens comme vous, qui ne valez pas la corde où vous devriez être pendus!

Puis, s'adressant à la plupart d'entre eux :

— Toi, Girone, dit-il, tu as tourné le dos à l'ennemi à la dernière affaire; si cela t'arrive aujourd'hui, je te brûlerai la cervelle comme à un chien que tu es.

Toi, Delmas, tu as aussi une faute à réparer. Hier tu pouvais, en te jetant à l'eau, sauver un enfant qui se noyait; tu as été un gueux en restant sur le rivage; efface la faute, et je te promets de te traiter à l'avenir comme un brave homme que tu n'es pas.

Toi, Calmetas, je te défends de monter le premier à l'assaut; tu as fait jusqu'ici l'office d'un vrai miquelet, il faut te modérer à l'avenir; les hommes comme toi sont difficiles à remplacer; je te nomme sergent.

Vous tous, compañeros, si vous voulez bien mériter de vos nouveaux alliés, faites comme moi, ni plus ni moins; ils ne manqueront ni de vivres, ni de piastres.

En avant, miquelets! je vous mène au couvent de la Trinidad.

— Vive Pujol! s'écria sa bande.

— Oui, vive Pujol! et, dans quelques heures peut-être, j'irai dans l'autre monde cracher à la face de Taumareillas.

La horde redoutable se mit en route précédée par Pujol marchant fièrement en tête, et par Mathias, Saletas et Andreu, qui se tenaient le bras comme des amis dévoués. A leur aspect, les soldats et officiers français souriaient avec un sentiment d'enthousiasme facile à deviner; mais leur figure se rembrunissait à l'instant en portant leurs regards sur ces hommes de bronze et de lave, qui, la cigarette ou la pipe à la bouche, l'escopette sur l'épaule, la couverture de laine en bandoulière, marchaient sans ordre comme le ferait une meute de loups appelés à la curée, et fredonnant des chants rauques et sauvages semblables aux hurlements lointains des bêtes fauves.

La ville disparut bientôt derrière eux; ils franchirent au pas de course les beaux jardins qui la cerclent d'une guirlande odorante, et ils commencèrent bientôt à gravir les premières collines qui servent de piédestal aux âmes pyrénéennes.

Là, Pujol appela du doigt sa belle Beppa, parée de son costume d'officier miquelet, et, la prenant doucement par la taille :

— Amie, lui dit-il, j'ai peur aujourd'hui.

— Tu mens, Pujol.

— Si, j'ai peur, mais pour toi seule.

— Tu mens encore; car moi, vois-tu, si tu mourais, je mourrais; ne ferais-tu pas ainsi?

— Tu le sais bien, amie. Mais n'importe, tu resteras à l'arrière-garde, je le veux, je te l'ordonne; personne ne nous entend, nous ne sommes que deux.

— Tu te trompes, Pujol, répondit Beppa avec une vive émotion, nous sommes plus de deux ici.

— Que veux-tu dire, femme?

— Qu'ici nous sommes trois, toi, moi et notre enfant.

— Es-tu bien sûre de ce que tu me dis là, ma Beppa bien-aimée? s'écria le capitaine avec un violent transport pe joie; ce serait à en perdre la raison!

— Cela est, mon ami; cet enfant que je porte dans mon sein est l'enfant d'un homme de cœur et d'une femme énergique. Si c'est un garçon, Pujol, ce sera un héros; si c'est une fille... Oh! pardon, mon ami, j'ai des projets que tu n'apprécieras pas d'abord peut-être, mais je te prierai avec tant d'amour!

— Une religieuse, n'est-ce pas?

— Oui, Pujol, car, vois-tu, cette idée-là m'est venue du ciel, et j'obéirai au ciel.

— Eh bien! soit, Beppa, tu la mettras dans un couvent.

— Comment as-tu deviné?

— Tu rêves souvent tout haut la nuit, pauvre folle! et je t'écoute, parce que j'aime à t'entendre, soit que tu dormes, soit que tu veilles.

— Ainsi, tu céderas à ma volonté?

— Tu riras bien de moi?

— Au contraire, je te bénirai, et, si cela se pouvait, je t'aimerais davantage.

— Tu feras ta volonté, Beppa.

— Tu me le jures?

— Je te le jure; mais à une condition.

— Parle.

— C'est que si tu me donnes un fils, tu n'en feras pas un capucin.

— Non, je te l'abandonnerai.

— Alors ce sera un miquelet et un homme de résolution.

Après cette conversation tout intime, toute de cœur, Pujol et sa femme rejoignirent leurs camarades; la marche se continua sous un soleil ardent sans qu'aucun des bandits osât faire entendre le plus léger murmure, et, petit à petit, les arbres de la plaine se confondirent, imperceptibles, avec la verdure avancée des prés, qui s'effacèrent bientôt à leur tour sous un réseau blanchâtre. Déjà l'on apercevait, à une lieue de distance, le haut clocher du couvent de la Trinidad, lorsque les pas réguliers et sonores de deux mules retentirent sur la route. On fit halte pour ne pas effaroucher les voyageurs, et Pujol, selon son habitude, s'élança en avant.

Au détour d'une roche âpre et noire se montrèrent bientôt deux moines rubiconds, coquettement assis sur deux mules au pied solide, gras, pimpants, causant dévotement de réfectoire et de jeunes nonettes. Pujol s'abrita sous une touffe épaisse de romarin, et sitôt que les deux religieux se trouvèrent à portée de son stylet, il se leva :

— Soyez les bien-venus, mes Excellences; vous avez là deux magnifiques montures.

— Que t'importe, manant?

— Il m'importe si fort que je vous supplie humblement de m'en prêter une pour continuer ma route.

— Nous avons bien envie de te retirer les moyens de la poursuivre, et, si tu ajoutes un mot, nous te brûlons la cervelle.

— Et moi à toi, si tu bouges! s'écria Beppa qui avait suivi Pujol.

— Et moi à toi, dit Saletas.

— Doucement, doucement, poursuivit le capitaine en souriant, c'est un grand péché que de tuer des serviteurs de Dieu; je vous défends, mes amis, de leur faire le moindre mal.

Puis, s'approchant des deux révérends frères, tremblant dans leur peau, il en saisit un par la jambe, le tira rudement, le jeta à terre et lui appliqua un vigoureux coup de pied dans le dos.

— A genoux, canaille, à genoux, et que ton camarade en fasse autant!

Les moines obéirent.

— Ont-ils l'air de deux chérubins ainsi! Il ne leur manque que la palme du martyre; j'ai bien envie de la leur donner.

— Pitié, messeigneurs, nous sommes deux pauvres quêteurs de la Trinidad.

— Ah! vous quêtez! alors, vite, déliez les cordons de votre bourse et donnez; voici mon chapeau, jetez dedans tout ce que vous avez; si vous gardez un seul réal, vous êtes perdus.

Les deux moines levèrent leur robe de bure, fouillèrent dans une riche ceinture, en détachèrent quelques piastres,

un plus grand nombre de belles quadruples, et obéirent en tout point aux ordres de Pujol.

— Diable! diable! dit celui-ci, pour de pauvres quêteurs, vous n'étiez pas mal nantis; nous, que vous appelez riches, nous n'avons pas la vingtième partie de cette somme. Il faut convenir que vous êtes de bien hardis coquins. Mais ce n'est pas tout, poursuivit-il d'un ton décidé, ce que vous nous donnez-là n'est qu'une goutte d'eau dans l'Océan. Il nous faut à nous des sommes autrement rondelettes, et c'est chez vous précisément que nous allons les chercher. Vous êtes, avez-vous dit, du couvent de la Trinidad?

— Oui, señor.

— A la bonne heure. Retournez alors sur vos pas, reprenez même vos montures afin d'arriver plus vite, hâtez-vous d'avertir la communauté que Pujol, à la tête de ses petits agneaux, va lui faire visite, qu'il sait qu'on est riche au couvent de la Trinidad, qu'il lui faut cent cinquante mille francs, et que si les patrons se font tirer l'oreille, il y aura du tumulte dans la sainte maison. Allez, mes coquins, et ne vous amusez pas en route.

Au nom seul de Pujol le corps des deux moines avait frémi: leurs lèvres violettes murmurèrent un *in manus*, et peu rassurés par les dernières paroles du bandit, ils remontèrent sur leurs mules et tournèrent bride vers le couvent. Dès qu'ils se virent à quelque distance, ils donnèrent de l'éperon et lancèrent leurs mules au galop.

— Ils ont peur encore, dit Beppa.

— J'ai bien envie de leur prouver qu'ils ne sont pas tout à fait à l'abri de nos balles, répliqua Saletas.

— Tu les manquerais d'ici, continua Pujol.

— Regarde.

Un coup de feu partit, les moines baissèrent la tête et poursuivirent leur chemin.

— Maladroit! s'écria Pujol, voici comme on vise.

Une seconde détonation se fit entendre, une balle siffla, et un moine seul gravit la montagne, tandis que quelque temps après l'on vit une mule errer seule et sans cavalier à travers les ravins et sur le penchant des précipices.

— Comme tu vises juste! dit Beppa.

— C'est vrai, répliqua Mathias, qui venait de rejoindre ses amis; mais tu aurais dû leur faire grâce.

— Bah! bah! on ne fait pas grâce aux chiens qui courent les rues. Ils ne servent qu'à ronger les os et à voler. En avant! compañeros.

Et la horde s'avança sans daigner s'enquérir de ce qui venait d'avoir lieu.

A deux cents pas de là, on trouva un cadavre de moine sur la route; il avait la nuque percée d'une balle. Pujol le poussa du pied jusqu'à une ravine, et, une heure après, lui et sa bande se reposèrent sur les glacis du couvent de la Trinidad, vers lequel, contre toutes les lois en usage, Pujol n'envoya aucun parlementaire.

Mais les moines, plus courtois, dépêchèrent deux vieillards vénérables au chef de la guerilla, afin de mieux connaître le but de sa visite. Ils savaient, eux aussi, tout le respect que le chef miquelet professait pour des cheveux blancs, et Pujol, touché de cette attention, les reçut avec encore plus d'égards qu'il ne l'eût fait en toute autre circonstance.

— Mes révérends veulent-ils se rafraîchir?

— Nous n'avons pas soif, Pujol, et nous venons simplement vous demander le motif de votre visite, toujours reçue avec grand plaisir.

— Vous me flattez, mes pères; quant au but de mon importunité, que vous savez déjà par un de vos quêteurs trouvé sur la route, le voici très-précis et très-clair. Le général Maurice-Mathieu, de qui je suis l'ami dévoué, manque d'argent; il m'a prié de lui en procurer. Je sais que votre communauté est riche, je suis donc venu vous en emprunter.

— C'est donc un emprunt?

— Rien que cela.

— Avec intérêt légal et garantie?

— Rien n'y manquera. Pour intérêts, je vous promets d'empêcher mes bandits de fouiller dans vos caves et dans vos réfectoires; pour garantie, je vous donne ma parole que, si vous vous exécutez bravement, pas un seul coup d'escopette ne sera tiré, pas un seul stylet ne sortira de sa gaîne. Vous savez, mes révérends, si j'ai jamais trahi ma promesse.

— Ce n'est pas ainsi, commandant, que nous espérions conclure le marché. Mais enfin, puisque vous avez reçu des ordres à cet égard et que tout inférieur doit obéissance à son supérieur, dites-nous la somme exigée, et nous verrons si nous pouvons vous la fournir.

— Et vous, dites-moi, je vous prie, jusqu'où vous pouvez aller.

— Hélas! les temps sont durs et la misère est partout.

— A qui le dites-vous?

— Eh bien! en nous immolant comme des martyrs, nous irons jusqu'à deux mille piastres.

— Ecoutez-moi, révérends, dit Pujol en se croisant les bras, car ceci est grave. Nous sommes tellement loin de compte que toute discussion est désormais impossible. Je vais dire à mes gens de se préparer à l'attaque.

— Un moment. Combien demandez-vous?

— Cent cinquante mille piécettes.

— Vous ne les aurez jamais, à moins que vous ne fassiez fondre les candélabres et les vases sacrés.

— Nous les fondrons.

— Et les crucifix aussi?

— Les crucifix et les vierges, et tous les saints et tous les ornements.

— Dieu vous frappera dans sa colère.

— Dieu ne pense pas plus à moi que je ne pense à lui : nous sommes quittes; mais comme vous ne l'êtes pas avec Maurice-Mathieu, souffrez, mes révérends, que je prenne congé de vous et que je me mette à la besogne.

— Songez-y bien, Pujol, la communauté est nombreuse, les portes sont solides, les murailles hautes; il y a là aussi de belles et bonnes armes, des gens courageux que le ciel soutiendra.

— Voilà qui me décide. Je ne me suis pas encore battu contre le ciel, je veux en tâter. Quant à vous, comme je veux vous épargner les angoisses d'un assaut et d'un carnage, souffrez que j'en use ainsi que je vais le faire, car la vieillesse est chose sacrée pour moi.

Puis, s'adressant à quatre de ses bandits qu'il désigna du doigt :

— Holà, Jep, Thomas, Allogna, Salell, venez ici, coquins; saisissez-moi ces deux vénérables, priez-les de descendre avec vous ce petit monticule, approchez-les de deux oliviers aux troncs épais, et attachez-les là fortement, sans leur faire le moindre mal, le dos tourné au couvent, afin que nulle balle ne puisse les atteindre.

Et continuant :

— Vous voyez, mes pères, que je fais ma besogne en conscience. Si je vous laissais libres, vous retourneriez peut-être chez vous, et il vous arriverait malheur. Si au contraire vous descendiez la montagne, vous pourriez être rencontrés par quelques-uns de mes maraudeurs, et ce serait bien pis, ma foi. Respect et vénération aux rides et aux cheveux blancs!

L'ordre de Pujol fut exécuté, les deux moines liés aux oliviers à l'abri des coups de feu, et la bande redoutable s'achemina vers le couvent.

Les moines étaient à leurs postes, et ils avaient fait leurs préparatifs de défense en hommes qui savaient à merveille quels ennemis ils allaient combattre. Avant la bataille, en effet, Pujol se montrait souvent généreux; mais, dès que la première balle avait sifflé, il n'y avait guère plus de pardon à attendre, et toute prière de blessé ou d'agonisant mourait à la gorge arrêtée par le poignard.

Le choc des armes, les râles des blessés, le cliquetis des baïonnettes et des stylets, l'odeur de la poudre enivraient le commandant miquelet, et sa raison ne revenait que lorsque l'action était finie. Il y avait, comme je vous l'ai déjà dit, du calme dans sa résolution, du sang-froid dans sa colère. C'est pour cela même qu'il était plus dangereux, et personne n'a jamais entendu dire qu'il eût fait grâce à quelqu'un au milieu d'une mêlée.

Les moines de la Trinidad étaient à leurs croisées bardées de fer, armés de fusils, de piques, de sabres et de poi-

gnards. A l'aspect de Pujol, qui se présenta sans une seule pièce de campagne pour le siége du couvent, leur audace devint insolente, et, avant de lancer leurs balles sur l'infernale troupe, ils vomirent sur elle d'horribles blasphèmes. Pujol et Beppa se tenaient en première ligne. Mathias et Saletas venaient de tourner la position et avaient reçu ordre d'attaquer par le jardin. Ils s'étaient renforcés du tiers des soldats, et le mot de ralliement des deux corps d'armée était Boquica, le surnom de Pujol.

— Vous rendez-vous, canaille, cria d'une voix retentissante le commandant en mettant ses deux mains en entonnoir autour de sa bouche.

— Voilà comme nous nous rendons, répondit une terrible basse-taille.

En même temps eut lieu une décharge générale de mousqueterie.

— En avant! dit Pujol, qui vit tomber quelques-uns de ses bandits; en avant et aux grilles!

La troupe se rua vers les portes ferrées. Les crosses de fusil heurtèrent avec fracas, les balles et tromblons firent sauter les fortes serrures, et la brèche devint bientôt praticable. Les grilles de fer qui formaient une seconde enceinte ne résistèrent pas plus longtemps aux efforts réunis de la bande écumeuse, et en moins d'un quart d'heure elle avait pris position dans le presbytère.

— Vite, dit Pujol, qu'on aille seconder Mathias et Saletas, et qu'on les prévienne par le signal d'usage.

Le sifflet retentit, un second sifflet du dehors répondit au premier; les portes du jardin volèrent en éclats, et la seconde bande se joignit à la première. Là encore Pujol, généreux pour la première fois, car il tremblait toujours pour Beppa, proposa aux moines de cesser le combat à peine commencé; mais il lui fut répondu par une grêle de balles, et Beppa fut blessée à l'épaule. A la vue du sang qui coulait de la blessure, Pujol furieux tira son poignard et s'écria : — Enfants! deux onces pour chaque cadavre de moine. Enfants! malheur à celui d'entre vous qui fera grâce!

Et, prenant aussitôt sous son bras gauche sa fidèle compagne insensible à la douleur, il s'élança le premier vers les portes des cellules et vers les corridors.

Pas un moine ne s'y trouvait.

Il court à l'église, à la sacristie, même silence.

Il vole au réfectoire... tout est calme.

Sa troupe fait halte; il lui ordonne de se taire; il lui défend de respirer. Un bruit sourd se fait entendre : Pujol s'agenouille et appuie son oreille sur les dalles de l'église.

— Là, là, s'écrie-t-il avec rage; ils se cachent dans les caveaux, côte à côte avec leurs morts : qu'ils ne les quittent plus, enfants! Soulevons ces pierres tumulaires; voilà des échelles, des cordes, des flambeaux. Aux catacombes! Piquez, taillez, trouez. Une poitrine de moine ne peut ébrécher un poignard. Frappez, et point de pitié.

L'église frémit dans ses voûtes souterraines. Le sol est fracassé, ouvert, les pierres brisées, et les sinistres et ténébreux corridors ouvrent leurs gueules béantes. A la lueur des torches les squelettes adossés aux murs tout moisis s'y dessinent d'une manière hideuse; les tombeaux projettent au loin leurs ombres fantastiques qui dansent comme des apparitions lugubres. Quelques hardis miquelets n'attendent pas le secours des cordes et des échelles; ils s'élancent et roulent dans l'abîme où ils sont accueillis par les balles saintes des moines. Pujol se précipite, et avec lui Beppa armée du stylet aigu.

Ainsi que des fantômes irrités, tous les autres soldats se glissent au milieu des catacombes et se placent en ordre de bataille en arrière de leur chef pareil au génie des ténèbres.

De l'autre côté sont les moines tremblants, et les tombeaux régulièrement échelonnés séparent de leur ligne blanche les deux hordes de combattants.

Les voilà donc en face de mon poignard ceux qui ont blessé ma Beppa, s'écrie l'indompté capitaine : Dix onces maintenant pour chaque cadavre de moine!

Une décharge de fusils, de pistolets et de tromblons ébranle la voûte, des hommes crient, tombent et se relèvent, d'autres se traînent, se roidissent, expirent et sont foulés aux pieds. C'est l'instant du poignard et de la baïonnette, jeu terrible auquel les soldats de Pujol ne connaissent point de rivaux. Ils bondissent furieux sur les religieux agglomérés les uns sur les autres, mais inhabiles déjà à se défendre. Chaque coup perce une poitrine, chaque poitrine percée cesse de battre; on se courbe pour échapper au fer d'un adversaire, on se prosterne pour implorer sa pitié, on râle, on se débat, on meurt; ce n'est plus un combat, c'est un massacre, un charnier à la lueur des torches, et bientôt il ne reste debout dans les souterrains de la Trinidad que les soldats de Pujol couverts de sang et d'écume.

— Fouillez, fouillez encore, s'écrie le capitaine, dont le poignard est ébréché.

On ouvre les tombeaux. Un moine s'était couché à côté d'un autre moine enseveli la veille.

— Que tu es bien là, lui dit Pujol en lui crachant à la face et en reconnaissant celui qui a blessé sa Beppa! Restes-y donc, puisque tu as toi-même choisi ton cercueil!

Et le redoutable stylet se plonge jusqu'à la garde et disparaît dans les flancs du moine immobile pour l'éternité.

— Est-ce tout? dit enfin le terrible miquelet en brandissant son arme fumante.

— Oui, tout, répondit Saletas se relevant blessé du milieu des cadavres.

— Tout, ajouta Mathias en ceignant son front déchiré d'un bandeau de toile.

— Tout, dit aussi Francisco Marini en se signant avec son stylet ensanglanté.

— Eh bien! non, poursuivit Pujol, ce n'est pas tout; qu'on entasse ces cadavres de chiens et que la torche les consume.

Ainsi fut fait, et l'embrasement commença au milieu d'un tourbillon de fumée noire et fétide.

L'armée de Pujol remonte, elle creuse partout, brise les meubles, envahit les cellules, perce les murs, visite les armoires, l'intérieur des châsses saintes, et fait un butin de près d'un million.

— Le général sera content, dit-il, et vous aussi, mes braves compañeros. Ne perdons pas une minute, remettons-nous en route, et chantons les louanges du Très-Haut comme ils le faisaient ici tout à l'heure.

La blessure de Beppa n'était pas dangereuse, Saletas fut mis sur un brancard et porté par ses camarades, on délia les deux vieillards, qu'on amena prisonniers à Barcelone, et le soir même la terrible guerilla fit son entrée triomphante dans cette capitale aux acclamations de la foule.

La nuit, une éclatante lueur éclaira l'horizon et la cime des montagnes. C'était le couvent de la Trinidad qui s'écroulait dans les flammes.

---

## XVI

### LES DEUX POTENCES.

La blessure de Beppa était plus grave qu'elle ne le parut d'abord; mais la courageuse guerillera avait une âme trop fortement trempée pour se laisser abattre par la douleur. Son existence aventureuse de jeune fille au milieu des bohémiens errants au travers des montagnes neigeuses de la Catalogne, ses bivacs si rudes dans les grottes humides de la Sierra-Morena, où son insouciante famille s'était abritée pendant plus d'un rigoureux hiver, l'avaient dotée d'une force de caractère et d'une énergie qui la rendaient inaccessible aux souffrances physiques. La vie de Beppa était tout intérieure; rien de ce qui venait du dehors ne pouvait la toucher profondément, et la chute du monde l'aurait moins émue qu'une larme.

Menacer Beppa la gitana, c'était l'irriter et non la vaincre; la prier, c'était remporter un facile triomphe. Un re-




Ce n'est plus un combat, c'est un massacre.. (Page 55.)

gard insolent la trouvait armée pour la défense, et le poignard tombait de ses mains à une parole suppliante. Beppa était le bloc de granit que les colères du ciel n'auraient pu ramollir. Beppa la bohémienne devenait, à un sourire, la tige flexible se courbant sous la brise du matin qui se réveille pour la caresser.

On ne comprenait pas que, venant de si bas, elle se fût dressé un si haut piédestal d'où elle recevait les adorations du peuple, des riches et des grands. Et pourtant, sans cet orgueil, sans cette vanité de femme qui s'ouvre au culte des cœurs passionnés, la sauvage Beppa, l'intrépide gitana, se montrait sur les places publiques, aux revues militaires, aux promenades à la mode, et ne semblait même pas se douter de son empire sur la foule enthousiasmée.

Le chirurgien en chef de l'armée française lui donnait ses soins, et Pujol voulait payer ses visites en prince généreux.

— Si vous me refusez, avait-il dit au major, je croirai que c'est par fierté, il me serait même permis de craindre que ce ne fût par mépris, et vous m'en verriez cruellement blessé. Je sais bien que l'or d'un bandit perd de sa valeur en passant par ses mains; je n'ignore pas qu'on regarde comme des reliques de l'enfer les vêtements du damné qui a vendu son bras et son âme aux ennemis de sa patrie, et que bien des hidalgos et des seigneurs français achèteraient fort cher les dépouilles de Pujol, fussent-elles trouées comme celles d'un mendiant de Séville. Mais je vous sais exempt de préjugés : major, je vous connais un esprit droit, je vous ai franchement appelé auprès de Beppa, et je n'ai de foi qu'en vous. D'un autre côté, ma femme se verrait privée de vos lumières, de votre habileté, et nous vous supplions de ne pas nous abandonner.

— Pujol, avait répondu le docteur, vous appartenez à l'armée; vous êtes officier, votre femme si brave, si digne d'intérêt (car nous connaissons sa vie), est Française aussi par les services qu'elle nous a rendus. Nul de nous n'ignore ses aventures romanesques, ses longues pérégrina-




Les yeux de Pujol se mouillaient de larmes aux paroles du docteur...

tions; nous savons tous comment son amour pour vous a pris naissance, comment il s'est accru et consolidé. Dans nos veillées nous avons souvent parlé de son audace à la première apparition qu'elle fit à votre camp, et de son dramatique duel avec un de vos insolents officiers; la part glorieuse qu'elle se taille dans les escarmouches et les attaques des convois a souvent été l'objet de nos plus fervents éloges, et nous avons senti battre violemment nos cœurs au récit du péril imminent que vous courûtes, vous, Pujol, au milieu des neiges de vos montagnes, lorsqu'elle tua de sa main un brigand posté pour vous assassiner. Allez, allez, Pujol, votre Beppa fait rêver bien des têtes et agite bien des cœurs; mais on sait tout votre amour pour elle, on est en admiration devant son amour pour vous, et il y a plus d'un rude combat dans les consciences pour vaincre une passion sans espoir. Tenez, commandant, moi-même, qui viens toucher sa main, compter les mouvements de ses artères, étudier la vie dans ses regards, j'ai été sous le charme comme tous mes camarades, et j'ai dompté mon amour en la voyant si orgueilleuse de vous. Je vénère votre Beppa, Pujol, et votre attachement pour elle n'est ni plus puissant ni plus saint que mon respect.

Les yeux de Pujol se mouillaient de larmes aux paroles du docteur, à qui il serrait affectueusement la main.

— Vous voyez donc bien que je ne puis accepter vos offres, poursuivit le major d'un ton cordial, et que je manquerais à mon devoir si j'agissais autrement que je ne le fais. Toutefois, pour vous prouver qu'aucun de mes sentiments ne vous est hostile, je vais vous adresser une demande.

— Je jure de ne pas vous refuser. Que désirez-vous?

— Votre amitié.

— Oh! de grand cœur, major; elle vous était acquise déjà par la haute estime que vous inspirez à tous; elle vous appartient désormais par la reconnaissance. Cependant j'ai le droit aussi de me montrer exigeant envers vous.

— Qu'attendez-vous de moi?

— J'ai promis avant de vous entendre.

— Je promets aussi, dit le docteur avec abandon.

— Tenez, major, voici une magnifique tabatière que j'ai trouvée dans la cellule du révérend père de la Trinidad; il est mort, il est brûlé, calciné, en cendres, il peut apparemment se passer de tabac. Acceptez ce bijou touché par un coquin et par un martyr, il vous portera peut-être bonheur.

— Des diamants autour!...

— Ces brigands de moines ne se refusent rien. C'est quelque noble duchesse qui aura donné cette boîte au révérend dont la fraîche figure était partout admirée. N'est-ce pas que vous acceptez?

— Je craindrais de vous affliger, et je vous l'ai dit, je suis votre ami.

— A la bonne heure. Et ma femme?

— Soyez tranquille, maintenant elle est hors de danger, et dans une quinzaine de jours elle entrera en convalescence.

— Vous a-t-elle dit qu'elle était enceinte?

— Je m'en doutais; et puisqu'il en est ainsi, je vous conseille, Pujol, de la tenir pendant quelque temps éloignée du théâtre de la guerre; il y va de sa vie. Les émotions de vos combats ne sont pas jeux assez futiles pour laisser l'âme en repos, et c'est du repos surtout qu'il faut à votre Beppa.

— Major, on m'a assuré qu'on en parlait diversement dans l'armée française. La calomnie s'attaque à tout et à tous; que dit-on de ma femme? Pardon, mais je n'adresse cette question qu'à ceux en qui j'ai foi. Je sais qu'il est fort téméraire à un mari, à un chef de guerilla surtout, en un mot, à un bandit, d'aller ainsi au-devant d'une confidence exigée d'un homme loyal; mais je vénère tant ma Beppa que je questionne sans peur. J'attends.

Le docteur laissa poser sur ses lèvres un sourire imperceptible qui n'avait rien d'offensant pour le commandant miquelet, et répondit avec franchise :

— Les jeunes gens l'aiment en silence, les hommes faits la vénèrent; tous l'admirent.

— Et ils ont raison, continua Pujol en haussant fièrement la tête; cette femme-là, major, consolerait de toute disgrâce, de tout malheur. L'amitié de cette femme, c'est l'air frais des montagnes sur un front dévoré par le soleil, c'est la brise qui pousse le navire dans le port, c'est l'escopette atteignant la poitrine ennemie. L'amour de cette femme, c'est le poignard qui fouille dans le cœur d'un lâche; c'est un baume sur une plaie brûlante, c'est une vengeance obtenue. Oh! major, que Marcelino Perez, l'infâme ravisseur de ma sœur bien-aimée, me soit livré un jour, et Pujol le chef de bandits, Pujol le renégat politique, Pujol l'antechrist, comme disent ces cagots d'Espagnols, aura goûté les deux plus grands bonheurs dont puissent jouir les hommes ici-bas. Tout! tout! excepté Beppa, à qui me livrera Marcelino Perez.

— On nous a dit qu'il était mort quelque temps après son crime.

— Il n'est pas mort, il ne peut pas l'être. Un scélérat comme lui ne doit mourir que dans les tortures, et l'enfer me réserve à coup sûr le droit de le châtier un jour. Ne m'avez-vous pas vu l'autre soir passer sous les allées de la Rambla, tenant orgueilleusement une vieille femme sous mon bras?

— Oui.

— Eh bien! cette vieille femme, c'est ma mère, ma bonne mère, qu'un misérable a frappée dans ce qu'elle avait de plus cher au monde; cette mère, voyez-vous, c'est une âme comme il n'y en a pas sur la terre, et, ce qui prouve qu'il n'y a point de Dieu, c'est qu'elle prie et pleure sans cesse, c'est que j'ai un poignard à la ceinture, c'est que ma sœur a été outragée, et que Marcelino Perez m'échappe encore!

Pujol se frappa violemment la tête, répandit quelques larmes et tomba sur un siége.

— Je n'ai point de remède pour vos douleurs, lui dit le major avec une extrême bonté, et le temps seul peut cicatriser vos blessures. Espérez.

— Oh! le temps est impuissant à guérir ces plaies, le fer qui les ouvre peut seul les fermer.

— Adieu, Pujol, à demain.

— Adieu, major.

Beppa ne tarda pas à ressaisir ses forces et sa santé, et comme nulle action militaire probable n'exigeait de quelque temps encore le secours de la terrible guerilla de Pujol, celui-ci se décida à envoyer sa femme à Gérone chez un de ses parents en qui il avait toute confiance.

— Il faut nous séparer, Beppa, lui dit-il avec la plus vive tendresse : ta santé affaiblie a besoin de calme, tu te dois au bonheur de notre enfant qui ne vivrait pas au milieu de nos agitations politiques. La vie de miquelet ne te va plus, et quelque douleur que j'éprouve de cette séparation, il faut l'accepter comme un sacrifice fait à notre fils.

— Tu le veux, dit Beppa avec une grosse larme dans les yeux, j'obéirai; mais sois-en sûr, Pujol, les tourments de l'absence me seront plus funestes que les fatigues de la guerre. Ta présence seule me soutenait; mon énergie va s'éteindre, et je te croirai toujours sans défense au milieu de tes ennemis.

— Je te promets de te rappeler au premier signal, au premier péril, dit Pujol en lui serrant tendrement la main.

— Quand faut-il nous quitter?

— Demain.

— Séparons-nous aujourd'hui, Pujol, à l'instant même, si cela se peut. Tu viens de me frapper au cœur, le mal est fait, le contre-coup me tuerait. Si je n'étais que ta maîtresse, je resterais; je suis ta femme, je pars.

— Crois-tu donc que je ne souffre pas autant que toi de cette dure séparation?

— Non, Pujol, il y a des douleurs de femme que vous autres hommes ne comprenez pas. Mais tu dis qu'il faut que je m'éloigne, j'obéis.

— Gérone est fortifiée, elle est à deux pas d'ici, à peu de distance de Besalu, mon pays natal, où j'ai envoyé ma mère; la Catalogne se repose; je te rejoindrai bientôt à Gérone, et nous ne nous quitterons plus.

Tout fut prêt le soir pour le départ de Beppa. Elle s'éloigna escortée par quatre des plus intrépides miquelets de la guerilla, et Pujol, après l'avoir accompagnée à quelque distance de la ville, rentra pour recevoir les félicitations de Maurice-Mathieu à qui il avait remis la plus grande partie du butin fait à la Trinidad.

La prise avait été trop bonne pour que la ration du capitaine ne lui permît pas de se jeter dans quelques dépenses extraordinaires : Beppa emportait elle deux mille piastres, et Pujol, qui rêvait toujours à sa vengeance, avait expédié dans toutes les directions des hommes hardis, intelligents, les uns déguisés en mendiants, les autres en chanteurs nomades, pour aller à la découverte de Marcelino Perez.

D'autre part les bulletins de la grande armée de Napoléon semblaient présager une prochaine catastrophe, et le capitaine miquelet craignait d'être forcé de quitter l'Espagne sans avoir châtié d'une manière éclatante le misérable Perez. Barcelone s'agitait sourdement, Figueras, Rosas, Palamos, faisaient entendre de redoutables menaces; les Français, placés sur un volcan, attendaient avec anxiété le moment de l'éruption, et le drapeau tricolore qui flottait encore sur le Mont-Jouy et les citadelles catalanes, semblait s'agiter dans un ciel ténébreux.

Au sud et à l'ouest, les sinistres avertissements ne manquaient pas non plus : les armées de Soult, menacées par les Portugais et les Anglais, commençaient à battre en retraite sans pourtant être jamais vaincues, et l'on voyait en face de Barcelone toutes les chaloupes britanniques se détacher des navires mouillés au large, hisser leurs voiles insolentes, courir sur la terre, l'aborder et jeter de toutes parts des éléments de discorde et de rébellion.

Déjà de sanglantes réactions avaient eu lieu; déjà, rivales de la formidable guerilla de Pujol, d'autres guerillas s'étaient formées sur les crêtes des montagnes et la tranquillité ne régnait plus que dans les villes militairement occupées.

Toute promenade à quelque distance des remparts devenait périlleuse; le laboureur cachait dans les sillons et

dans le tronc des arbres le poignard et l'escopette, et plus vous receviez de témoignages d'affection, plus vous aviez à craindre pour votre vie. Les potences, impuissantes à réprimer les assassinats, se dressaient sur les places publiques; l'agonie de nos conquêtes était marquée par des désastres pareils à ceux qui avaient présidé à leur naissance. Espagnols et Français ne fraternisaient plus dans les promenades; l'on se fuyait avec des sentiments de défiance d'autant plus à craindre que la haine du vaincu avait été plus longtemps maîtrisée par la terreur, et l'on ne voyait plus à côté des Français que les Catalans trop compromis dans le passé pour oser espérer le pardon au jour de la retraite.

Dans ces conjonctures difficiles, le général en chef cherchait un appui chez tous les hommes de cœur, et il n'oubliait pas Pujol dont il connaissait le dévouement fanatique. Il l'envoya chercher dans son quartier.

— La crise est rude, lui dit-il; est-ce que vous croyez à un soulèvement général?

— Non, monsieur le gouverneur; les Catalans sont braves, mais trop paresseux : si l'on se battait d'un lit à l'autre, à la bonne heure; le soldat est forcé de se lever matin, et voilà ce qui me rassure.

— Pourtant, à notre arrivée?

— C'est vrai, il y a eu enthousiasme et énergie; mais la secousse a été si pénible qu'on en garde partout un douloureux souvenir. On tuera nos gens égarés sur les routes publiques, il y aura aussi quelques assassinats dans les rues, et ce sera tout. Tenez, je connais si bien mes chers compatriotes que si vous voulez les museler je vous en offre le moyen.

— Parlez.

— Arrêtez-moi, général, faites-moi traîner dans un cachot, dressez une potence, laissez-m'y suspendu pendant vingt-quatre heures, il y aura illumination générale en votre honneur.

— Ce n'est pas ainsi que la France paye les services rendus.

— Eh! bon Dieu! la France de demain sera-t-elle la France d'aujourd'hui? Les gouvernements sont oublieux des bienfaits, les injures seules restent dans leur mémoire. Quand vous êtes arrivé, je vous ai volé un ou deux millions au plus et tué quelques centaines d'hommes; depuis lors, j'ai rempli vos coffres et sauvé plusieurs milliers de braves : on me demandera compte peut-être des premières victimes, et l'on m'enverra vite les rejoindre.

— Je serai là pour vous défendre.

— Eh! qui vous dit qu'on vous écoutera et que vous n'aurez pas à vous défendre vous-même? Il est si aisé d'écraser un homme à terre. Ce n'est pas dans mes montagnes qu'on viendra me chercher, si jamais on a besoin de moi en holocauste, c'est dans mon lit qu'on ira me surprendre.

— Vous êtes dans votre jour sinistre.

— Moi? point. Ce que je vous dis là, général, je me le suis dit du moment où j'ai pris les armes pour vous combattre, et si j'ai renvoyé ma fidèle Beppa, c'est dans la prévision d'une catastrophe prochaine et personnelle à laquelle je ne veux pas l'associer.

— Comment! Beppa n'est pas à Barcelone?

— Non, général.

— Est-ce que votre amour pour elle?...

— De grâce, point d'accusation qui nous flétrirait, elle et moi. Notre attachement est inaltérable, elle mourra de ma mort comme je mourrai de la sienne; mais j'ai deviné que la réaction qui se préparait serait plus violente ici que partout ailleurs, et j'ai envoyé ma femme à Gérone, à peu de distance de ma vieille mère. Gérone est paisible encore, et j'irai rejoindre ces deux objets de mon affection dès que Votre Seigneurie pourra se passer de mes services.

Un officier du poste entra.

— Général, un mendiant désire vous parler; il sait que Pujol est auprès de vous, et il demande à être introduit.

— Faites entrer.

Un homme vêtu de haillons se présenta appuyé sur un bâton noueux.

— Ciel! toi ici, Jep, s'écria Pujol épouvanté en reconnaissant un des quatre miquelets qui avaient escorté sa femme.

— Oui, moi, dit celui-ci en se redressant et d'une voix rapide, moi qui me suis échappé pour accourir vers toi.

— Un malheur, n'est-ce pas?

— Un malheur horrible.

— Parle, parle, tu vois que je suis dans l'enfer.

— Nous étions près de Gérone; ta femme jette quelques pièces de monnaie à une bande de gueux agenouillés sur la route et chantant des cantiques. Nous faisons halte pendant quelques instants; eux, ils se lèvent pour nous bénir : c'étaient des guerilleros déguisés. Beppa veut se défendre; elle frappe, elle joue du stylet comme tu sais, elle est désarmée; mes compagnons meurent sous le poignard, moi je m'échappe, je me cache dans les montagnes, je les suis à la piste, et je les vois entrer à Besalu, ta ville natale. Que dois-je faire?

— Me suivre, me suivre avec le poignard et l'escopette. Adieu, général, je vole à Besalu, et malheur à cette race maudite, si ma fidèle Beppa et ma mère y ont reçu quelque outrage!

La bande de Pujol fut bientôt sous les armes.

— Enfants! dit le capitaine à ses guerilleros d'une voix rapide, Beppa vient de m'être volée. Votre amie Beppa a été lâchement attaquée sur la route de Besalu au moment où elle répandait des aumônes; il faut que vous nous retrouviez notre amie à tous, il faut que vous me rendiez ma femme à moi seul. A Besalu, enfants!

La bande répéta le cri de son capitaine, prit la route de Besalu, et Pujol à leur tête, haletant comme une bête fauve, jetait çà et là ses regards de vautour pour chercher des victimes.

La route fut bientôt franchie : les soldats de Pujol, rapides comme le milan pour le pillage, étaient l'ouragan pour la vengeance; et la nuit qui suivit le départ de Barcelone, ils se trouvaient campés à quelques centaines de pas de Bezalu, dans le lit rocheux d'un torrent à sec Pujol leur ordonna de s'arrêter là, de ne point faire de bruit et de bien aiguiser leurs poignards. Il serrait la main aux plus braves, il disait des paroles affectueuses aux moins déterminés, et avant tout il les exhortait à ne pas faire grâce.

Songez-y bien, camarades, ils m'ont enlevé ma Beppa, Beppa votre compagne de dangers, celle qui prenait toujours votre défense quand j'étais irrité contre vous. Frappez fort, mes amis, ce village est de trop en Espagne si ma mère ou ma femme y a reçu quelque outrage; il ne faut pas y laisser pierre sur pierre. Beppa est jeune et belle, tuez tout ce qui est jeune et beau; ma mère a des cheveux blancs et des rides au front, tuez tout ce qui a des rides au front et des cheveux blancs. Après le fer et le plomb la flamme, et vous serez bénis! Quelques-uns d'entre vous ont un Dieu, ils peuvent compter sur une éternelle récompense; les autres trouveront dans leur âme et dans mon amitié le prix de leur dévouement et de leur énergie. Le massacre est parfois une vertu, l'incendie peut être une action généreuse, et vous savez que le feu purifie. Besalu est souillée d'une large tache sang : purifiez Besalu, mes braves guerilleros, et Pujol, votre capitaine, n'aura pour vous, à l'avenir, que des paroles d'affection et de reconnaissance. Maintenant, ne bougez pas, poursuivit-il en essayant de se calmer, je vais seul à la découverte, mais tenez l'oreille prête à mon signal. Mathias, Saletas, je compte sur vous.

Pujol, à demi couvert de son manteau brun et armé jusqu'aux dents, s'avança à pas de loup vers la ville silencieuse. Tout y dormait comme si la veille elle n'avait été témoin d'aucun sinistre événement, comme si dans le jour elle ne devait être témoin d'aucun horrible sacrifice. La nuit était obscure, et cependant une légère teinte de pourpre colorait déjà l'horizon. Pujol entend près de lui les pas précipités d'un homme sifflant une gaie *segadilla*.

— Aour, caballero.

— Buenos Dias, señor.

— Où va sa seigneurie?

— A deux pas d'ici, pour une fête. Et le cavalier?

— A Besalu, pour des affaires de son négoce.

— Vous n'en ferez guère aujourd'hui.

— Pourquoi?

— Ah! c'est bien simple; je viens de graisser deux cordes et je vais les nouer aux deux potences que j'ai plantées ici tout près hier soir.

— Et ces deux potences, pour qui?

— Pour la femme et la mère d'un scélérat... de Pujol.

Pujol frémit, ses dents s'entrechoquèrent violemment et une sueur livide inonda son front.

— Il paraît que vous le connaissez, poursuivit le bourreau, car le nom seul de ce coquin vous a fait peur.

— J'en ai entendu parler; mais de quoi sont coupables la mère et la femme de ce bandit?

— La première de l'avoir mis au monde; la seconde de lui donner un fils.

— Parbleu, je verrai la double exécution, et je vais faire route avec vous.

— Est-ce que vous êtes du métier? dit celui-ci d'un ton de voix fanfaron.

— De quel métier?

— Je suis le bourreau de ce canton, et si vous vous y connaissez un peu vous verrez que je ne manque pas souvent mon homme.

— Oui, vous paraissez fort habile.

— Aussi je ne vous conseille pas d'avoir jamais affaire à moi.

— Ni vous à moi, répliqua Pujol, oubliant le rôle qu'il s'était imposé.

— En effet, poursuivit le bourreau, je ne vous avais pas encore étudié; mais vous avez des yeux qui lancent des éclairs, vos lèvres sont tremblantes, vos poings se crispent, et vous êtes armé jusqu'aux dents.

— C'est que je voulais me tenir en garde contre la bande de Pujol qu'on m'a dit rôder dans les environs.

— Vous n'en avez rien à craindre aujourd'hui, car, avant-hier, elle a été passée au fil de l'épée à Barcelone et son capitaine pendu comme un renégat.

— En êtes-vous sûr?

— Comme de mon salut éternel; aussi sûr que je vous vois. J'ai même été chargé d'en informer sa femme ce matin dans le cachot. La malheureuse n'a pas poussé un soupir, n'a pas répandu une larme; à peine a-t-elle prononcé un mot ou deux.

— Lesquels?

— Je crois qu'elle a marmotté : *Il sera là*... Elle voulait dire sans doute en enfer.

— Oui, c'est probable, *il sera là;* elle a bien dit.

— Mais cessons cette conversation, car elle vous rend blême comme si Pujol veillait autour de nous et nous écoutait.

— Qui sait? peut-être nous entend-il, le damné. Il a été pendu en effet à Barcelone, comme vous venez de me le dire, mais il a fait un pacte avec Lucifer...

Le bourreau se signa.

— Et l'on assure que deux heures après l'exécution, le cadavre du bandit a disparu sans que le corrégidor ait jamais pu le retrouver. La Catalogne est bien heureuse d'être purgée de cet antechrist qui a brûlé tant d'églises.

— A qui le dites-vous? Au surplus, voici les potences, j'entends déjà les cloches qui bourdonnent; la foule va accourir, je me mets à l'ouvrage.

— Faites-le solide, car il vous arriverait malheur.

— Tenez, touchez ces deux cordes, comme elles sont lisses, ça va serrer mieux que le *garotte* le plus fort.

— Aour, caballero.

— Aour, puisque vous ne voulez pas rester à la fête.

Pujol s'éloigna. Ses jarrets nerveux ployaient sous lui, les battements de son cœur brisaient sa poitrine et une sueur glacée inondait tous ses membres.

— Pitié! oh! pitié, mes amis! dit-il en arrivant auprès des siens qu'il venait de rejoindre. Pitié! et que j'aie la force de vivre jusque-là. Dieu! Dieu! je crois en toi si tu me permets de revoir ma vieille mère et ma jeune femme enchaînées l'une à côté de l'autre.

— Que dis-tu, Pujol? s'écria Saletas épouvanté de ces paroles.

— Oui, mon ami, ils vont les pendre, les pendre toutes deux parce que la première est ma mère et que la seconde est ma femme. J'ai vu le bourreau, je lui ai parlé, il est en ce moment à l'ouvrage. Lève-toi, Mathias, mon frère, toi Saletas, le voyez-vous aussi là-bas qui essaye le nœud fatal? O mon Dieu! faites que je vive encore une heure! une heure de vie, et puis l'enfer pour l'éternité!

Pujol était pâle comme un cadavre et ses forces s'en allaient vaincues par l'énergie de sa colère.

— Veux-tu que nous marchions avec toi? lui dit son frère d'une voix martiale.

— Non, Mathias, je ne mourrai pas encore; il doit y avoir un Dieu pour le fils qui brûle de venger sa mère... Silence!... n'entendez-vous pas des cris farouches? oui, oui, ce sont eux.

Pujol bondit comme un chacal surpris et blessé.

— Vos poignards, enfants, sont-ils bien aigus? vos cœurs bien durs? Marchons, marchons à genoux et la tête baissée vers ces bourreaux; car ce sont des bourreaux aussi ceux qui accompagnent ma mère et ma femme... Entendez-vous encore?... marchons, et silence...

Des torches funèbres répandaient au loin une fumée noirâtre, la route était obstruée par toute la population de Besalu vomissant des outrages sur les deux victimes qui marchaient en chantant les louanges du Seigneur.

Pujol tombe dans les bras de Saletas.

— De la vengeance! lui dit celui-ci tout bas à l'oreille.

Pujol se retrouva debout et terrible.

— Vois-tu, Mathias, point de prêtre là-bas... ils ont bien fait, ma mère et Beppa n'en ont pas besoin pour apprendre à mourir... Les vois-tu, mon ami?... regarde, mes yeux se voilent, il fait nuit.

— Il fait jour, s'écria Mathias, car je vois ta Beppa et notre mère enchaînées toutes deux, et elles nous cherchent sans doute; les voici, les voici, elles touchent presque à la potence; on les frappe! on les outrage!

— A moi mes braves! s'écria Pujol d'une voix retentissante; à moi mes guerilleros! à moi mes nobles bandits! et point d'escopettes, vous pourriez atteindre ma mère ou ma femme.

Les soldats de la guerillera se ruèrent sur le cortége comme une horde de loups sur un troupeau de brebis; la foule veut fuir, elle est bientôt tournée et forcée de s'arrêter.

— A genoux, canaille, à genoux! et toute tête qui dépassera ma ceinture tombera dans le sable.

Les miquelets ont mis en joue la foule tremblante; Pujol s'est élancé vers sa mère d'abord et puis vers sa femme dont il a brisé les liens.

— A moi mon poignard, Pujol! s'écria Beppa.

— Tiens, femme!

— A moi un rosaire, dit la mère!

— Je n'en ai pas, dit Pujol.

Ah! vous élevez des potences pour les femmes! poursuivit-il en frémissant, pour des femmes comme ma mère et Beppa. Eh bien, misérables, moi, je change la destination de ces potences; mais elles devaient porter deux cadavres, elles les auront. Qu'on m'amène l'alcade de Besalu qui a laissé outrager ma femme et ma mère, qu'on me le livre et qu'il soit mis à mort.

L'alcade livré à Pujol fut pendu, et quand le bourreau voulut descendre de l'échelle pour saisir la seconde victime.

— Reste là, lui dit Pujol irrité, fais ton office pour toi-même, ou je t'expédie un des miens.

Le bourreau eut beau demander grâce, il fut pendu à côté de l'alcade, et, cette double vengeance obtenue, Pujol, à demi satisfait, s'écria : — Que les riches de l'endroit m'apportent à l'instant même quatre mille piastres, ou pas un de vous ne se relèvera! quatre mille piastres seulement pour récompenser mes braves guerilleros que vous voyez là debout prêts à faire rouler vos cadavres dans la poussière, et qui me demandent par leurs regards cette parole d'extermination! quatre mille piastres seulement pour vous punir d'avoir osé toucher les vêtements de ma mère et de ma femme sans vous être mis à genoux comme vous le faites en présence d'une de vos reliques! quatre mille piastres seulement, n'est-ce pas que Pujol est un

bandit bien clément et bien généreux? n'est-ce pas que vous l'estimez aujourd'hui ce qu'il vaut, et que vous lui rendez tous justice? Allons, allons, que l'on s'exécute sans retard; j'ai hâte de vous dire adieu, et de saluer de la main cette ville maudite qui devrait déjà s'écrouler dans les flammes. Allez, je suis pressé, mes gens attendent cette noble paye dont ils se sont montrés si dignes, et si je n'étais pas né parmi vous, vous n'en seriez pas quittes à si bon compte. Je vous donne une heure pour l'exécution de mes ordres, et, pour chaque minute de retard, une poitrine sera percée. Vous savez si je tiens parole.

Comme les envoyés ne furent pas très-exacts, les cadavres de trois victimes avaient été déjà traînés dans un fossé, et la quatrième allait recevoir le coup fatal quand la rançon fut apportée.

— Et maintenant, qui t'a frappée, Beppa? dit Pujol.

— Il est mort.

— Et toi, ma mère, qui a osé porter sur toi une main impie?

— Personne, mon fils.

— Au nom du ciel! nomme-le-moi.

— Au nom du ciel! je lui pardonne.

— Eh bien! puisque tu le veux, je pardonne aussi, dit Pujol en courbant dévotement la tête.

— Merci, oh! mon Dieu! je ramène mon fils à la clémence.

---

## XVII

### HOSPITALITÉ.

Sanglantes exécutions achevées, justice une fois accomplie, Pujol se jeta de nouveau dans les bras de sa mère et de sa femme, et les couvrit de larmes de tendresse. Son grade, ses crimes, ses soldats qui l'entouraient, le souvenir de ses brillants faits d'armes, la honte de s'être vendu aux Français, il oubliait tout dans ses transports, dans son ivresse, il ne voyait là auprès de lui qu'une mère adorée, une femme, un fils son espérance; et il pleurait au milieu de sa joie, et il riait au milieu de ses larmes, et il racontait tour à tour ses craintes, sa rage, son désespoir, son délire en apprenant d'abord l'arrestation de Beppa, et plus tard les supplices qu'on réservait à elle et à sa mère.

— *Il y sera!...* n'est-ce pas, ma femme, que tu as dit ces paroles à ton bourreau? *Il y sera...* Oui, oui, j'y serai, partout où il y aura péril pour toi ou pour ma mère. Que les hommes vous menacent, que le ciel et l'enfer vous poursuivent, Pujol sera toujours là pour combattre et vaincre les hommes, l'enfer et le ciel. Mais, dis-moi encore, as-tu cru un instant aux paroles de mort dont on abreuvait ta dernière heure?

— Pas un instant, Pujol, ces malheurs-là se prédisent par la voix du cœur. A l'heure de la mort d'un objet si tendrement aimé, il doit se passer dans l'âme une de ces commotions qui tuent, le corps doit frissonner, les yeux se voiler de ténèbres. Je te le jure, Pujol, j'ai souri aux paroles de mon bourreau, et le lâche a pris pour de la joie ce qui n'était qu'un démenti à son funeste augure, une certitude de ton retour.

Et Pujol, à ces paroles de tendresse échappées d'une bouche adorée, répondait par de grosses larmes sillonnant ses joues, et par un de ces sourires de joie et d'ivresse où l'amertume occupe aussi sa place. C'était un délire, mais un délire qui tenait des joies du ciel et des tortures de l'enfer; et vous n'auriez pas pu dire en ce moment si Pujol était un ange de lumière ou un ange des ténèbres. C'est que chez cet homme, aux passions si ardentes, les extrêmes étaient toujours côte à côte, et la violence et la douceur devenaient intraduisibles tant elles étaient fugitives et changeantes.

— Moi, mon fils, poursuivait la vieille encore tremblante, je n'avais de pleurs que pour toi seul; qu'ai-je fait au ciel, moi, pauvre infortunée qui te vois maudit en tout lieu, qui entends de tous côtés les terribles anathèmes dont on poursuit ta tête? Hélas! je t'ai fait naître, Joseph, et Dieu sait si je me suis jamais couchée, si je me suis jamais levée sans appeler sur toi sa sainte bénédiction. Tiens, vois Mathias, le bon Mathias, qui creuse là-bas une fosse pour ceux que tu viens de tuer, pourquoi n'es-tu pas indulgent comme lui, oh! mon Joseph! il faut plaindre et pardonner pour que Dieu nous pardonne un jour.

Je dois au Seigneur bien des pardons pour l'avoir négligé dans mes prières. Combien de fois, en me jetant aux pieds de la croix sainte pour implorer en faveur de Mathias la clémence divine, ton nom n'est-il pas venu remplacer le sien dans mes pieuses oraisons! Combien de fois, en cherchant à devenir mère équitable, ne me suis-je pas frappé la poitrine pour me punir des préférences involontaires que je t'accordais à toi, fougueux Joseph, qui as si souvent fait trembler ta pauvre vieille mère! Est-ce une punition que le ciel m'inflige aujourd'hui? Hélas! que le calice ne passe que sur mes lèvres, et que moi seule je sois châtiée de mon amour!

— Allons, ma mère, allons, je tâcherai de suivre vos conseils; je suis jeune encore, j'ai du temps pour la pénitence, et, en attendant, je m'absous de la mort de ces coquins pendus aux potences qu'on vous réservait, et de ces drôles sur qui Mathias plante en ce moment une croix de bois. Vous avez beau dire, Dieu ne peut garder rancune à qui venge l'outrage fait à sa mère. S'il me punissait pour vous avoir sauvée d'une mort infamante, s'il me frappait pour avoir arraché ma Beppa bien-aimée au gibet préparé par ces misérables, que m'aurait-il donc réservé dans sa justice, alors que, vaincu par la peur, je me serais sauvé comme un lâche à l'approche de ces loups affamés, et que j'aurais permis qu'on vous eût lancées dans l'éternité! vous, femmes généreuses qui priez pour vos bourreaux? Non, non, ma mère, le Dieu que vous invoquez a compris que j'avais une tâche à accomplir, il m'a donné la force de surmonter ma douleur, il a béni mes armes, et il ne serait plus digne de vos adorations s'il ne m'avait pas permis de vous presser encore sur mon cœur.

Après ces premiers moments donnés à la tendresse, le commandant appela ses bandits toujours haletants.

— Vous vous êtes conduits comme vous-mêmes, leur dit-il avec l'accent de la plus vive reconnaissance, je veux en agir avec vous mieux que de coutume. Voici quatre mille piastres fortes, elles vous appartiennent, vous allez vous partager toute la somme, et, pour peu que les officiers et les sous-officiers y consentent, je désire que cet argent soit donné par portions égales.

— C'est cela, à parts égales, s'écrièrent les officiers.

—A parts égales, dirent aussi les soldats, et vive Pujol!

— Vous voyez, ma mère, que tout le monde ne veut pas que je meure. Ce sont de braves gens!

— Il faut bien que quelqu'un le dise, reprit la mère en souriant avec tristesse.

— Oh! je ne suis pas le seul. Tout bandits qu'ils paraissent, tout méprisables que le publient les Français et les Espagnols, mes soldats et moi avons souvent partagé notre ration avec le piéton de la route, et il m'est parfois arrivé d'entrer sans être connu dans une cabane ou dans une grange et d'entendre des paroles de bénédiction adressées à Pujol. Allez, allez, ma mère, votre Dieu qui doit me juger selon ce que vous dites, aura une balance égale pour tous, et s'il est aussi grand et aussi puissant que vous le croyez, il sait ce que je vaux et il fera une juste part des vertus qui me distinguent et ne sont qu'à moi, et des vices que l'enfer m'a donnés. Mais partons, éloignons-nous de ce maudit village où vous avez tant souffert, et retournons à Barcelone : décidément je ne vous quitterai plus.

— As-tu vu la sainte sœur avant ton départ?

— Oui, de loin; elle portait des secours aux pauvres ainsi qu'elle le fait tous les jours. Moi, j'envoie en secret de l'argent à ceux qu'elle ne peut secourir selon ses vœux. Par-

tout où elle passe, c'est une bénédiction, c'est un cri d'admiration et de tendresse. Sous sa longue robe de bure, sous le grand rosaire qui pend à ses côtés, on sent, on devine la piété qui l'accompagne, on comprend la charité qui lui sert d'escorte. Ses grands yeux bleus ne se reposent que sur les misères, et sa main gauche ignore les bienfaits que sa droite répand. On l'appelle la sainte dans tous les quartiers qu'elle parcourt, les mères s'arrêtent et prient, les jeunes filles plient le genou et se signent, et il n'est pas jusqu'aux moines et aux capucins qui ne baissent leurs regards devant ce regard austère et divin de notre Agatha, qui pourtant a été sans puissance sur l'infâme Marcelino Perez. Quant à moi, ma mère, je m'éloigne d'elle, je la vénère, je l'admire, je pleure en la sentant si près de mon cœur, et je n'ose laisser tomber son nom de ma bouche, de crainte qu'on ne devine qu'elle est la sœur de Pujol et que ce nom fatal ne souille les vêtements qui voilent la pureté d'un ange.

— Le ciel est ouvert pour elle, mon fils, ses prières obtiendront peut-être de Dieu ce que les miennes n'ont pu obtenir.

— Quoi donc, mère?

— Ta conversion.

— Espérez.

Le brancard qu'on avait dressé par ordre de Pujol s'était achevé pendant ces pieux entretiens, on y plaça doucement la vieille femme, et Saletas, Francisco, Marini, Mathias et Ripoll voulurent les premiers le charger sur leurs épaules. Beppa marchait d'un côté, le capitaine de l'autre, et la bande satisfaite prit le chemin qu'elle avait déjà parcouru, mais moins rapidement cette fois.

Cependant la secousse avait été si rude que la mère de Pujol eut bientôt besoin de repos; ses forces épuisées ne lui permirent plus de se tenir assise sur le brancard doucement balancé, elle laissa tomber sa tête, et sa voix tremblante dit alors : Mon Dieu! ayez pitié de mon fils Joseph!

Celui-ci alarmé ordonne une halte et recommande le silence pour mieux recueillir dans son âme les faibles accents d'une mère adorée. Le chirurgien de la troupe s'avance et dit tout bas quelques paroles à l'oreille du capitaine qui, pour la première fois de sa vie, tombe à genoux et s'écrie : Mon Dieu! sauve ma mère et je jure de ne plus toucher ni poignard ni escopette! Mon Dieu, sauve ma mère et je jure de faire rebâtir le couvent de la Merced que j'ai incendié! Je te jure, ô mon Dieu, que si tu me gardes les jours de ma mère, je me jetterai à genoux devant les images de tes saints et devant les prêtres de tes églises. O mon Dieu, sauve ma mère et je cesse d'être le chef de la redoutable guerilla.

Mathias et Marini, un rosaire à la main, chantaient pieusement quelques versets; Saletas, étouffé par les sanglots, menaçait du poing et du regard Besalu dont on voyait encore le clocher, Beppa mordait convulsivement ses lèvres, et les soldats de la formidable guerilla retenaient leurs jurons et leurs blasphèmes à la gorge.

L'agonie de la vieillesse est un spectacle si lamentable! un corps douloureux poussé dans la tombe par une main fatale! la faiblesse aux prises avec la souffrance, le râle avec le souffle dévorant de la mort, la prière avec l'appel inexorable du destin, et point d'espérance! L'énergie est épuisée, et plus la torture sera longue, plus le doute s'effacera; la vieillesse compte par minutes, compte par heures, mais ne compte plus par jours, et quand a sonné la dernière de ces heures, il n'y a plus à attendre que le dernier regard et la dernière sensation.

La mère de Pujol tenait dans sa main ridée la forte main de son fils baignée de larmes; elle parlait encore, mais par instinct, parce qu'elle voyait peut-être un ange qui lui apportait la palme du martyre. Elle est martyre en effet la mère qui entend tous les jours la malédiction des hommes sur l'enfant de son cœur.

Pujol pleurait toujours et menaçait.

— Et point de secours à espérer, point de ville voisine! Besalu seule dans le lointain, Besalu la maudite, elle qui donne la mort à ma mère! Voilà donc l'enfer qui m'est promis depuis si longtemps!

— Il y a là-bas une petite maison blanche sous de beaux arbres, dit un miquelet revenant en toute hâte de l'avant-garde où l'on était inquiet du retard de la colonne. La mère du capitaine y sera bien reçue sans doute, et, si on lui refuse un bon lit, nous saurons le lui procurer.

— Non, pas de violence aujourd'hui, seulement des prières, dit Pujol d'une voix entrecoupée de sanglots; mais allons vers cette maison bénie, que nos soldats campent à peu de distance pour n'effrayer personne, et que Saletas, Marini, Mathias et moi nous nous présentions seuls pour demander l'hospitalité. Je donnerai plus tard de nouveaux ordres.

Les bandits suivirent quelque temps encore la grande route pour aller camper dans une charmante vallée voisine des bois où se dessinait la maison blanche, tandis que le brancard prenait un chemin de traverse pour arriver plus vite à l'asile protecteur. Les quatre amis avaient quitté leurs escopettes et leurs couvertures de laine, ils avaient aussi caché leurs poignards, afin de n'épouvanter personne, et ils arrivèrent accablés de fatigue, mais prêts à poursuivre leur route si la vieille mère ne trouvait pas là les secours qui lui étaient si nécessaires. On frappa tout doucement à la porte barricadée, une jeune servante mit la tête à la croisée :

— Que demandez-vous, messeigneurs?

— Un asile et des secours pour une vieille femme qui souffre et qui se meurt.

— Qui êtes-vous?

— Des voyageurs se rendant à Barcelone.

— Venez-vous de Besalu?

— Non, de Figueras.

— Mon maître n'est pas ici et je ne sais si je dois vous recevoir.

— Votre maître est humain, sans doute, et nous payerons généreusement les soins qu'il aura de notre vieille mère.

— Oh! mon maître, le señor Rodriguez, est trop riche pour rien accepter; et, comme j'ai aussi une vieille mère, je vais ouvrir la porte, si vous me jurez par saint Jacques-de-Compostelle que vous ne me ferez aucun mal.

— Par saint Jacques et la Vierge des douleurs, vous serez respectée comme une sœur est respectée par ses frères! s'écria Pujol.

La porte s'ouvrit en effet après une assez longue attente; les voyageurs entrèrent, un lit fut offert à la mère de Pujol qui ne voyait et n'entendait déjà plus rien, tandis que son fils, l'œil sans cesse attaché sur elle, semblait la couver de son regard d'amour.

— Je suis seule en ce moment, dit la servante, je ne peux vous accueillir comme je le voudrais; mais le señor Rodriguez va revenir bientôt sans doute avec ses deux autres domestiques, et rien alors ne vous manquera.

— Il n'y a pas de médecin dans le voisinage?

— Si, si, mais c'est un secret; un des domestiques de mon maître est un docteur, un docteur fort habile puisqu'il guérit tout le monde dans le pays. Mais il paraît qu'il a des raisons pour se cacher.

— Y a-t-il longtemps que vous habitez cette maison et que vous servez le señor Rodriguez?

— Deux mois seulement. Il voyage beaucoup, il est de Barcelone qu'il a quittée parce qu'il n'aime pas les Français; puis il a été je ne sais où, et il a acheté cette campagne il y a deux semaines. Voilà un brave maître, messeigneurs, et qui paye richement ses domestiques. Je suis sûre qu'il ne vous demandera rien pour tous ses soins.

— Où croyez-vous qu'il est en ce moment, ne pourrions-nous pas aller à sa recherche?

— Je ne vous le conseille pas, j'ai entendu dire des choses si tristes depuis hier!

— Quoi donc?

— Qu'on allait pendre plusieurs personnes à Besalu, que deux ou trois cents brigands de la bande de Pujol se sont jetés dans les montagnes voisines, et qu'on les avait vus, le diable à leur tête, piller et assassiner tous ceux qui tombaient entre leurs mains.

— On ne savait rien de tout cela à Figueras.

— Oh! alors je vous apprendrai aussi que Pujol lui-même a été avant-hier pendu et brûlé à Barcelone.

— Est-ce bien vrai?

— Si vrai que les cloches de toutes les villes de la Catalogne en ont sonné d'elles seules toute la journée, et qu'il y a eu des danses publiques dans chaque village.

— Vous avez à coup sûr entendu parler de Pujol.

— Oh! plus d'une fois. On dit qu'il est grand, grand, qu'il a sept pieds et qu'il ne se nourrit que de chair humaine.

— On vous a dit vrai, répondit le capitaine qui, tout entier aux soins pieux qu'il prodiguait à sa mère, n'avait prêté que fort peu d'attention aux propos de la jeune fille. Mais le docteur tarde bien à rentrer, poursuivit-il avec inquiétude.

— Peut-être a-t-il poussé jusqu'à Besalu?

— Et ma mère qui est sans secours!

— Ah! vous êtes son fils.

— Oui.

— Vous devez avoir bien du tourment, car la pauvrette me semble souffrir beaucoup. Tenez, faites-lui respirer encore ces flacons, et puis brûlez un peu de laurier bénit et mettez-lui-en une pincée de cendres aux tempes, on assure que ça fait ressusciter les morts.

En ce moment, on frappa à la porte.

— Ce sont eux peut-être! s'écria Pujol...

— Non, c'est un mendiant, dit la servante.

— La charité, s'il vous plait.

— Passez votre chemin.

— Du pain, au nom du ciel!

— Attendez, je vais vous en jeter un morceau.

Pujol avait reconnu la voix d'un de ses officiers et prit le pain des mains de la servante en lui disant : C'est un péché de jeter l'aumône aux pauvres; je vais descendre et donner aussi quelques piécettes à ce malheureux.

— Oui, mais ne le laissez pas entrer.

— Soyez tranquille, les mendiants sont dangereux en Espagne, je le sais, et je me tiendrai sur mes gardes.

Pujol descendit et ouvrit la porte.

— Encore un nouveau malheur? demanda-t-il à l'officier d'une voix altérée.

— Non, capitaine. Seulement, nous avons pris trois hommes et nous ne savons qu'en faire.

— Qu'ont-ils dit?

— Qu'ils allaient voir la double exécution de Besalu.

— Et vous ne les avez pas achevés!!

— Ils nous ont demandé si nous n'y allions pas aussi. Nous avons répondu que oui, que nous savions que c'était la femme de Pujol qu'on allait pendre, et que nous voulions être à la fête; nous avons ajouté que nous faisions partie de la guerilla de Pueblo, et que nous nous étions embusqués pour traquer les hommes de la bande du diable Pujol qui ne tarderait pas sans doute à se présenter dans le pays.

— Ils n'ont rien répondu?

— Si fait; qu'ils nous fourniraient tous les secours nécessaires, et que, lorsque nous aurions besoin de repos, nous pourrions nous présenter ici, parce que cette maison appartient à l'un d'eux.

— A l'un d'eux! A l'un d'eux! dit Pujol avec anxiété. Va vite, mon brave, hâte-toi, l'un de ces hommes est médecin, ma mère va mal, très-mal, et j'attends des secours.

— Je vous quitte donc.

— Ne leur apprends pas qu'il y a des étrangers chez eux.

La porte s'était refermée, Pujol allait remonter, une femme l'arrête, c'est la servante charitable.

— Pitié, señor, pitié!

— De quoi?

— J'ai tout entendu, partez, partez, vous êtes Pujol. *Ave maria.*

— Mais Pujol a sept pieds au moins.

— On m'avait trompée, c'est vous...

— Tu te trompes à ton tour, enfant, dit Pujol en adoucissant les éclats de sa voix.

— Oh! je ne me trompe pas cette fois, c'est vous.

— Allons, allons, calme-toi, jeune fille, je ne suis pas le Pujol que tu redoutes tant, et le serais-je, tu n'aurais rien à craindre de celui dont tu as reçu la mère mourante. Viens, viens, et tu seras récompensée de ta charité.

— Mais avant, voyons si vous ne me trompez pas.

— Que veux-tu?

— Que vous prononciez le nom de Dieu et que vous vous signiez.

— Cela est facile : écoute et regarde...

— Allons, voilà qui me rassure tout à fait; le diable ne vous a pas emporté quand vous avez tracé le signe saint sur votre front; n'y songeons plus, il a d'ailleurs été pendu à Barcelone.

— Les morts reviennent parfois, dit Pujol.

— Espérons que le ciel ne permettra pas à celui-ci de quitter la marmite de Satan.

Pujol et la servante se rendirent auprès de la malade dont le pouls battait avec plus de calme et dont les yeux ouverts semblaient regarder et voir. Un léger serrement de main apprit au fils que sa vieille mère l'avait reconnu, et il appuya ses lèvres sur cette main défaillante, attendant une parole de consolation comme la poitrine altérée attend une goutte d'eau. La bouche de la mère s'entr'ouvrit faiblement, et Pujol crut entendre ces mots :

— Je te bénis pour ton amour, ô mon Joseph!

— Cet adieu te portera bonheur, mon frère, dit Mathias toujours en prière auprès du bon Marini.

— Ah! mon bonheur est dans la vie de ma mère, il mourra avec elle.

— Espérons, mon frère et prions.

Deux hommes entrèrent : l'un jeune, frais, alerte, jurant encore de l'impuissance où il s'était trouvé de se défendre contre ceux qui l'avaient arrêté, mais se promettant bien de prendre sa revanche et demandant déjà son fusil à deux coups et son couteau de chasse dont il avait plus d'une fois fait usage; l'autre calme, réfléchi, avait une quarantaine d'années et paraissait fort inquiet de l'absence d'un autre compagnon de course, retenu plus longtemps par les bandits de la route.

— Le seigneur Rodriguez n'est pas de retour? dit-il en apercevant Ritta la servante.

— Non, señor Mendez; je le croyais avec vous.

— Il y était en effet; mais nous avons été arrêtés et je pensais que les brigands ne l'auraient pas plus maltraité que nous-mêmes.

— En attendant qu'il rentre, voici dans ce lit de la besogne pour vous, docteur, une pauvre vieille femme qui se meurt et dont la famille et les amis sont fort inquiets.

— Oh! oh! des étrangers ici?

— Je n'ai pas cru devoir fermer la porte à leurs prières, ils pleuraient tant.

— Vous avez bien fait; mais ces hommes, quels sont-ils?

— Nous sommes, répondit Saletas avec un accent pénétré, guerilleros de la bande de Pueblo, à la recherche de ceux de Pujol échappés au massacre de Barcelone.

— Alors, soyez les bienvenus. Le señor Pedro est-il là?

— Me voici, répondit le fougueux jeune homme, occupé à mettre en ordre ses armes; j'ai tout entendu; Ritta a été bien inspirée, et pendant que vous donnerez vos soins à la vieille, si ces guerilleros ont du cœur, ils feront avec moi une battue dans le voisinage, et nous ne reviendrons pas sans avoir rougi nos lames.

— Nous sommes à vos ordres, répondit Mathias qui voulut arrêter la parole sur les lèvres de son frère, mais nous attendrons quelques instants l'avis du docteur sur l'état de notre mère mourante.

Le médecin s'approcha de la vieille femme, l'interrogea sans pouvoir en obtenir une seule réponse, se recueillit un instant et laissa tomber tristement sa tête sur sa poitrine.




Il appuya ses lèvres sur cette main défaillante. . (Page 63.)



— Eh bien ? dit en tremblant le plus petit des étrangers.

— C'est votre mère, senor?

— C'est ma mère.

— Elle est bien faible et bien vieille.

— Ainsi donc... plus d'espoir?

— Dieu est grand et puissant.

— Ma mère est morte! dit Pujol en se frappant la poitrine.

Il se laissa tomber de tout son poids; et tandis que Mathias et Marini récitaient les prières des agonisants, on porta le capitaine sur un balcon où l'air frais le frappant au visage, devait le rappeler au sentiment de la douleur et de la vie.

Sur ces entrefaites, le maître de la maison entra les vêtements en lambeaux et le corps meurtri.

— Mes amis, s'écria-t-il d'un air effaré, c'étaient les bandits de Pujol; heureusement aucun d'eux ne m'a reconnu. Ils m'ont insulté, ils m'ont outragé, et je ne leur ai échappé que par miracle.

— A ce soir la revanche! répondit le jeune homme; nous donnerons avis à Besalu.

— Et ces braves guerilleros de Pueblo nous seconderont comme ils nous l'ont promis, poursuivit le médecin. La vieille femme qui se meurt est la mère de leur chef que la douleur accable en ce moment.

— Que les soins les plus empressés leur soient prodigués, docteur, non-seulement comme à des ennemis de la bande infernale, mais encore comme à des chrétiens. Cette femme est-elle en péril?

— Elle va rendre le dernier soupir.

— Ainsi est morte ma mère il y a deux mois à peine, dit le nouveau venu... Ah! le ciel a des vengeances bien terribles... Mais voyez encore, docteur; la pauvre femme s'agite.

— C'est l'agonie.




Qu'avez-vous fait à Besalu? — Nous l'avons brûlé. (Page 68.)

— Elle ouvre les yeux.

— C'est le dernier regard.

— Elle veut parler...

— Ce sera sa dernière parole.

— Ecoutez, écoutez...

Mathias et Marini avaient quitté le lieu saint. Penchés sur le lit, ils attendaient dans un morne silence et cherchaient à ranimer de leur souffle pieux le souffle qui allait s'éteindre, lorsque la mère parla :

— Dieu! Dieu! pitié! Joseph, Mathias, vos baisers!... Miséricorde, ô mon bon Dieu! Tu le maudis, toi... et moi... je le bénis... Pujol! Pujol!...

Le lit resta silencieux, et la bouche de tous les témoins de cette scène de deuil se posa dévotement sur les mains qui venaient de retomber sans vie.

— Encore une victime de Pujol, dit Rodriguez les yeux baignés de larmes.

— Où n'y en a-t-il pas? reprit le docteur en jetant le drap blanc sur le visage de la morte.

Pujol revenu à lui entra en ce moment soutenu par son fidèle Saletas.

— Tout est fini, dit tristement le docteur.

— Ciel! Marcelino Perez! s'écria Pujol en bondissant comme un tigre.

— Joseph Pujol! dit en frémissant le faux Rodriguez.

— Apprends enfin ce que vaut mon poignard!...

Pujol s'élançait... Mathias l'arrête et le contient dans ses bras.

— Que fais-tu, Joseph?

— Il a flétri notre sœur!

— Il a secouru notre mère!...

La chambre redevint silencieuse comme le lit.

— Mathias, reprit Pujol, dont les lèvres violettes tremblaient de rage, viens, emportons sur nos épaules les restes adorés de notre mère; respectons Rodriguez qui lui a

prêté asile à son dernier jour, mais que Marcelino Perez se cache mieux une autre fois, car je n'ai plus de mère à lui conduire!

---

## XVIII

### LES DEUX CONVOIS. — BESALU.

— A moi seul d'abord les restes sacrés de ma mère, dit Pujol d'une voix sourde s'échappant de sa poitrine oppressée. Que mon manteau soit son linceul, que les fronts se courbent à son approche et que nul cri de guerre ne soit poussé aujourd'hui par mes miquelets!

On rejoignit tristement le bataillon infernal où l'on était déjà fort inquiet de la longue absence du capitaine et des principaux officiers, et plus d'un cœur se serra à l'aspect de Pujol dont les yeux ternes et les joues creuses disaient la profonde douleur. Un brancard fut formé d'escopettes et de manteaux; chaque soldat tint à honneur d'offrir sa couverture de laine, et la guerilla se mit en route pour Barcelone. Pujol marchait seul derrière le cadavre, puis venaient Saletas, Andreu et Mathias, et en avant, dans un ordre parfait cette fois, cheminaient les redoutables guerilleros sans cigarette à la bouche, sans blasphème aux lèvres, sans menace aux regards. Les stylets dormaient oubliés aux ceintures de cuir, les escopettes ouvraient au sol leur gueule béante et silencieuse, et l'on n'entendait que le bruit mesuré des espardillas faisant à peine crier le sable. Le désespoir de Pujol avait pénétré dans toutes les âmes de sa bande maudite, ou plutôt il avait donné une âme à tous ces scélérats.

Jamais cortége ne fut plus lugubre. Marini et Mathias priaient à voix basse, et l'on eût dit que chaque soldat cherchait à recueillir les saintes paroles pour les répéter à son tour. On n'osa point rire ce jour-là de la piété des deux courageux officiers si souvent en butte aux sarcasmes, et l'on regrettait au contraire d'avoir oublié les dévotes oraisons de l'enfance, car on aurait fait chorus avec eux.

Le chemin se parcourait lentement; une pluie rapide fouettait la guerilla façonnée à ces caprices de l'atmosphère, le vent soufflait ses bruyantes raffales, le feuillage frémissait et toute la nature était en harmonie avec le deuil de l'armée dont le chef semblait avoir oublié toutes ses douleurs passées pour ne sentir que sa douleur présente.

Ce ne fut que le troisième jour que le cortége arriva aux portes de Barcelone où le bruit du malheur de Pujol était déjà parvenu. Il entra en ordre, taciturne, le fusil baissé, le regard sombre mais non menaçant; et cette fois du moins la population entière encombrait les rues sans colère et sans anathème. C'est qu'il y a des malheurs particuliers qui frappent les masses comme si la catastrophe avait été générale; c'est qu'on se sent involontairement ému quand on voit des yeux qui ont si souvent été sans pitié laisser tomber des larmes venant du cœur, des larmes attestant une plaie profonde.

Pujol pleurait au milieu de ses intrépides miquelets qui pleuraient comme lui; il avait craint d'abord que ses tortures ne fussent point comprises; il quêtait en quelque sorte la compassion publique, et cette humilité, que chacun devinait dans sa démarche pieuse, lui avait acquis les sympathies de toute la population.

Une vieille et sainte personne était morte, morte en bénissant son fils qui l'aimait jusqu'à l'adoration, une mère dévote, dont toute la vie avait été une vie d'expiation et de larmes. Barcelone savait le désespoir dont son âme avait été brisée par une lâche séduction; elle savait aussi les angoisses mortelles qui devaient la torturer alors que, passant la tête baissée dans les rues ou sur les places publiques, elle entendait les sanglants anathèmes qui poursuivaient son fils Pujol. Oh! le ciel devait s'être ouvert à cette âme si pure qui demandait jour et nuit pardon au Très-Haut du mal involontaire qu'elle avait fait aux hommes. Joseph Pujol était le fléau de la Catalogne, et les redoutables colères que les ministres de Dieu faisaient tomber des chaires évangéliques contre l'implacable guerillero pesaient de tout leur poids sur le cœur de la pauvre vieille mère qui ne trouvait plus de refuge, hélas! dans la tendresse de sa fille Agatha.

Pujol tout entier à son désespoir marchait derrière le cadavre, abattu, sans forces, soutenu par un frère pieux et par une femme courageuse et résignée. Aussi les citoyens se pressaient-ils autour de la milice redoutable et la protégeaient-ils de leurs regards d'affection et de pitié. On arriva ainsi au travers d'une haie de gens de tout âge à la demeure du capitaine qui s'agenouilla avant d'entrer et qui là, comme en partant de la petite maison où sa mère avait rendu le dernier soupir, voulut porter seul le précieux fardeau sur ses épaules.

La troupe fit halte et attendit de nouveaux ordres. Saletas vint lui enjoindre de se retirer dans son quartier, et pas un de ces bandits si indisciplinés ne murmura ou ne songea à désobéir. Tous au contraire mornes, désolés, se regardaient avec une douleur amère, tous se serraient la main sans prononcer une seule parole; ils cheminaient vers le lieu où s'étaient poussés tant de blasphèmes, et cette fois du moins il y eut du calme, et quelques prières montèrent au ciel pour la vieille femme et pour Pujol, leur malheureux capitaine. Les démons aussi ont leurs heures de recueillement et de résignation.

Quelques instants après, un aide de camp du général arriva et invita Pujol à se rendre à l'état-major. Pujol se leva, prit la main de sa mère, y déposa un long baiser et sortit.

— Eh bien! Pujol, je sais le malheur qui vous a frappé.

— Non, général, vous ne le savez pas; car vous ne connaissiez pas ma mère.

— Oui, une brave et digne femme, m'a-t-on dit.

— Plus que cela.

— Il faut se soumettre aux décrets d'en haut.

— Ils sont bien cruels, et votre Dieu est un dieu barbare.

— Je croyais que le malheur ne blasphémait point.

Mais le désespoir blasphème, général, dit Pujol en se frappant violemment la poitrine; la plainte est permise au cœur déchiré par les tortures. Tenez, si je n'étais pas né à Besalu, Besalu serait en cendres; si ma mère ne m'avait pas dit : Pardonne! j'aurais fauché deux cents têtes de cette ville de honte et de malheur. Savez-vous bien, général, que cela est lâche et méprisable? savez-vous bien que cela est digne de l'enfer? Les infâmes ont osé souffleter ma belle et glorieuse Beppa! Savez-vous bien, général, qu'ils ont craché sur le visage ridé de ma mère? Oh! oui, j'ai été bien vil; je ne devais pas me montrer si clément, si miséricordieux. S'ils reprenaient ma Beppa, ils lui dresseraient encore une potence; ils en dresseraient peut-être une aussi pour le cadavre de ma mère. Oh! j'ai été aussi infâme qu'eux en ne les clouant pas tous à ces potences fatales! Une jeune femme comme ma jeune Beppa! une vieille femme comme ma vieille mère! Mais la foudre n'a donc aucune intelligence, et je dis donc vrai quand j'affirme qu'il n'y a point de Dieu!

Et Pujol se déchirait le front et la poitrine. Ses prunelles de sang lançaient des regards terribles, ses muscles bondissaient et ses lèvres violacées, pressées l'une contre l'autre, indiquaient une effrayante menace. Maurice-Mathieu le regardait avec une pitié généreuse, et il ne comprenait pas la double nature de cet homme si extraordinaire qu'il aimait et méprisait à la fois. Tenez! s'écria le miquelet en serrant frénétiquement le manche de son poignard, j'ai tué des hommes qui me demandaient grâce, des femmes sans défense, des prêtres agenouillés qui me refusaient de l'or; j'ai mené mes brigands à la bataille et je les ai poussés moi-même à la cruauté; eh bien! je n'ai rien

fait d'aussi méprisable que ce que j'ai fait il y a trois jours. Comment! on a souffleté ma femme! on a craché sur le visage de ma mère! et j'ai épargné les poitrines qui étaient à la portée de mon stylet! J'ai compris le mot pardon! Comment! ils ont tué ma mère, la mère de Pujol, et Pujol n'a pas incendié cette ville infernale, éventré les enfants dans les bras de leurs mères! Oh! je suis un grand misérable! mais on ne me le dira plus demain. Général, je retourne vers mes braves qui étaient si bien disposés, dont les poignards se trouvaient si effilés, les escopettes si luisantes et les colères si chaudes; je retourne vers eux, et dans deux jours vous apprendrez que Besalu est un monceau de ruines.

— Pujol!...

— Oh! général! la discipline est pour les agneaux et non pour les tigres. Je suis un tigre à qui il faut des victimes, une hyène à qui il faut du sang à boire, et il y a du sang à Besalu... C'est que vous ne savez pas tout peut-être... J'ai trouvé en route Marcelino Perez; il était près de moi, à deux pas de mon stylet, et il vit encore! J'allais fouiller dans sa poitrine, mon frère a arrêté mon bras. Le lâche! il a changé de nom; il court en vagabond et se cache; mais je le retrouverai, général, et ma sœur sera vengée!

— Quelle vie que la vôtre, Pujol! lui dit le général en lui pressant amicalement la main, et en cherchant à le calmer.

— Oh! elle a été trop longue de quelques heures! On a souffleté Beppa et l'on a craché au visage de ma mère, qui est morte, qui ne m'appellera plus son fils bien-aimé, de qui je ne recevrai plus une caresse... Général, vous apprendrez dans trois jours que Besalu est en cendres.

Pujol s'en allait.

— Major... et les funérailles de votre mère, n'y assisterez-vous pas? ira-t-elle sans vous à sa dernière demeure? Savez-vous ce qu'on dirait, Pujol? que vous avez un cœur et un bras pour la venger, mais que vous n'avez pas d'âme pour la pleurer.

— Et qu'est-ce donc que ces larmes de feu qui brûlent mes yeux et creusent mes joues?... qu'est-ce donc que cette pâleur livide qui me glace, cette fièvre qui me torture? qu'est-ce donc que cette pensée de damné qui me fait désirer de voir l'Espagne en cendres et ses lâches habitants sur un brasier? Je n'aime point ma mère! je n'aime point ma mère! et Marcelino Perez, le séducteur de ma sœur Agatha, vit encore! Il vit... parce qu'il a voulu secourir ma mère à l'agonie. Ah! tenez, général, il y a des douleurs qui nous privent de la raison; je sens que ma tête s'égare, que mes genoux fléchissent, que mon sang bouillonne; tout se confond dans ma pensée, tout devant moi me rappelle ma mère, ma vertueuse mère, que des infâmes viennent d'assassiner. Je vous en prie, général, ne me dites point qu'on m'accuse de ne pas aimer ma mère, car vous êtes à mes côtés, et je touche de ma main le manche de mon poignard.

Pujol s'était arrêté à la voix de Maurice-Mathieu, qui lui parlait de sa mère; il avait laissé tomber sa tête sur sa main, et sa poitrine se brisait à ses sanglots.

Un miquelet entra. Dès que Pujol l'eut aperçu, il lui tendit la main : c'était Beppa.

— Comme il souffre! dit-elle en sanglotant au général, qui venait de lui présenter un siége. Comme il souffre! cet intrépide guerillero, qui a donné tant d'or à la France, qui a tant épargné de poitrines françaises! Voyez, général, il n'a pas un regard ami pour sa Beppa si dévouée; voyez, toutes ses pensées, tous ses souvenirs sont pour sa mère au cercueil; et Beppa la bohémienne, qui s'est faite guerillera pour ne pas le quitter, n'a plus maintenant qu'à jeter de côté son escopette et son poignard, et Beppa, la femme légitime de Pujol, n'a plus qu'à courir après sa famille errante, et à chercher un abri dans les forêts et dans les grottes des montagnes. Oh! comme il souffre, mon Pujol!

Le bandit alla vers sa femme, s'assit à ses côtés, la regarda d'un œil douloureux, et pressa sa belle tête sur sa poitrine. C'en est fait, Beppa, désormais il y aura de l'amertume dans notre amour.

— Je le sens comme toi, dit la jeune femme avec des sanglots; mais qu'ordonnes-tu pour ta mère?

— Qu'elle soit ensevelie selon sa religion, que la cathédrale soit tendue de noir, que deux mille cierges brûlent pendant trois jours, que mes coffres soient vidés, et que de larges aumônes soient distribuées aux pauvres.

— Et il y a anathème pour cet homme! s'écria Beppa en le couvrant des plus tendres caresses. Et on l'appelle le bandit! le brigand! et on l'accuse de n'avoir pas une âme ouverte à la tendresse! Oh! l'infamie a beau chercher à le flétrir, Pujol, mon Pujol à moi sera toujours le plus noble, le plus magnanime, le plus intrépide guerillero que les orages politiques aient jeté au milieu des mêlées.

— Ne ferez-vous rien pour ma mère? dit Pujol au général d'une voix humble et soumise.

— Mes ordres sont donnés. Il y aura à son convoi un détachement de tous les régiments en garnison à Barcelone. Je dois quelque chose aussi à la mère de Pujol.

— Vous êtes un cœur noble et loyal, et, quoi qu'en dise Beppa, ma douleur profonde a laissé dans mon âme un peu de place pour l'amour et la reconnaissance.

Le lendemain, avant le jour, la maison du commandant des miquelets était voilée de tentures funèbres; quatre de ses gens, l'escopette à l'épaule, la tête découverte, gardaient la porte sous laquelle reposait le cadavre sacré; vingt-quatre cierges brûlaient auprès, et deux chanoines, à genoux, récitaient les prières des morts. Chaque passant s'arrêtait dévotement, fléchissait le genoux devant la croix sainte, prenait dans un bénitier une branche de buis et aspergeait la bière.

A neuf heures, les cloches de la cathédrale commencèrent à sonner, et l'on vit arriver, précédés par les tambours roulant sourdement sur le drap noir et par une musique militaire jouant des airs funèbres, les détachements de la garnison qu'avait promis Maurice-Mathieu.

La bière fut placée sur les épaules de quatre miquelets. Pujol la suivait étouffé par ses larmes et soutenu par Mathias et Marini. Beppa marchait seule devant le cercueil, dans son costume de guerillero et comme absorbée dans la plus poignante méditation. Cette femme avait une si grande puissance de volonté que Pujol seul aurait deviné sa pensée s'il avait pu songer ce jour-là à autre chose qu'à la perte qui venait de le frapper. Beppa souffrait autant que son mari, elle souffrait plus peut-être; prévoyante comme tous ceux auprès de qui elle avait passé ses premières années, elle présageait un terme à la douleur de Pujol, et elle savait qu'une âme fortement trempée pouvait le rapprocher. L'église était encombrée de monde. La cérémonie fut grave, imposante, les quêtes abondantes, et les soldats de Pujol ne furent pas les moins magnifiques des donateurs, car ils savaient que le capitaine leur tiendrait compte de cette libéralité. Pour ces gens peu propres à comprendre une action généreuse, c'était déjà beaucoup qu'une avance dont ils prévoyaient les intérêts dans l'avenir.

Le général Lamarque, dont l'affection pour le chef miquelet prenait chaque jour une nouvelle force, assista à cette cérémonie religieuse, et il n'eut pas besoin de donner l'ordre à son état-major d'accompagner le cercueil jusqu'à sa dernière demeure.

Le cortége, au sortir de l'église, se remit en marche d'un pas lent, les tambours résonnèrent, la musique joua ses airs les plus sombres, et quand la bière, pour arriver au champ du repos, passa devant la maison de Pujol, celui-ci ordonna une halte, et voulut adresser à ses soldats quelques paroles de remercîment et à sa mère un dernier adieu.

— « Enfants de la plus redoutable guerilla qui ait jamais parcouru la Catalogne, leur dit-il avec effort, vous voyez que les Catalans ont tué ma mère; vous les avez vus, lâches et cruels, insulter à sa vieillesse et à ses larmes. Il m'a fallu tout votre courage, toute votre énergie pour arracher cette sainte créature à la potence qu'on avait

dressée pour elle; à cela, compagnons, comment devons-nous répondre? par le fer, par le sang et par la flamme! Ceux d'entre vous qui croient en Dieu recevront de lui la récompense qu'ils méritent, car Dieu veut sans doute que les cheveux blancs trouvent partout respect et adoration. A ceux qui ne croient pas, c'est moi qui promets la récompense de leur dévouement, et je ne serai pas avare. Jurez-moi donc tous, oh! mes braves guerilleros! que vous regarderez dès ce jour tout Espagnol armé comme un ennemi personnel, et que vous n'accorderez ni grâce ni merci à lui ni à sa mère.

— Nous le jurons! s'écrièrent à la fois six cents bouches menaçantes.

— Merci, mes miquelets! Et maintenant, ne nous arrêtons plus qu'au cimetière; mais permettez-moi d'abord de dire aux braves Français, qui ont rendu à ma mère des honneurs auxquels je n'aurais pas osé aspirer, que mon amitié leur est acquise à tout jamais, et que ma vie leur appartient dès à présent et dans l'avenir. »

Arrivé à la porte du lieu saint, le cortége s'arrêta de nouveau, une double haie se forma, et les soldats de Pujol pénétrèrent seuls dans le cimetière, car le capitaine ne voulait pas que la tombe de sa mère fût violée un jour, et pour cela il devait cacher la place où elle avait été creusée.

Mais, pendant que se faisaient ces dispositions pieuses, un cortége s'avançait d'un autre côté, précédé par un grand concours de moines, suivi d'un nombre considérable de jeunes filles de plusieurs communautés, toutes versant des larmes sur un cercueil découvert où se voyait, amaigrie par les veilles et la prière, une tête glacée portant sur son front l'empreinte des plus horribles douleurs. Plus de deux mille pauvres fermaient la marche.

Il y eut un moment de confusion, mais une voix retentissante de moine s'écria : — Place à la jeune martyre! place au cercueil d'une vierge! place à la sœur de Pujol!

— Place au cercueil de sa mère! s'écria Saletas d'une voix formidable.

Pujol ne respirait plus. Il suivit sans rien voir les deux cortéges qui s'acheminèrent lentement, bien lentement vers le lieu sacré; les deux victimes, ensevelies l'une à côté de l'autre, ne reposèrent sous aucune croix; les soldats de la guerilla nivelèrent le sol, et nulle trace ne signala, dans l'avenir, à la haine espagnole, la dernière demeure d'une sainte et vieille femme, la dernière demeure d'une sainte et jeune fille, mère et sœur d'un bandit.......

Le lendemain matin, Pujol, encore tout entier sous le poids de son désespoir, était dans la chambre muette de sa mère entre son frère et Saletas, qui cherchaient vainement à le consoler, quand un sergent entra brusquement et lui dit :

— Capitaine, votre présence est nécessaire au quartier.

— Pourquoi? demanda Saletas.

— C'est qu'il y a grande désertion; les deux tiers de vos gens manquent à l'appel.

— Qu'est-ce à dire? reculeraient-ils devant la tâche qu'ils se sont imposée?

— Ils ont franchi de grand matin la muraille du jardin, sans doute pour ne pas donner de soupçons à la sentinelle, et nulle patrouille de nuit n'en a vu dans les rues de Barcelone.

— Y aurait-il trahison?

— Je le crois, commandant.

— Allons, Saletas, allons, Mathias, encore un devoir à accomplir. La clémence ne m'a pas porté bonheur; plaignez ceux de ces lâches qui auront trop compté sur elle.

Les trois amis se dirigèrent d'un pas rapide vers le quartier des miquelets. La sentinelle placée à la porte présenta son arme, les verrous se tirèrent avec fracas, on battit le rappel, et Pujol ne vit en effet dans les rangs qu'une faible partie de son armée.

Il s'arrêta au front de ses soldats, et chercha par ses promesses et ses menaces à savoir le vrai motif de cette désertion d'autant plus funeste, que les événements militaires se pressaient autour d'eux; nul ne voulut l'en instruire.

— Où est Beppa? dit-il enfin.

— Elle est venue ce matin, répondit Ripoll; elle est restée parmi nous une heure au plus et elle s'est éloignée seule.

— A-t-elle parlé à l'un de vous?

— Elle a parlé à quelques soldats, aux sous-officiers Angell, Calmetas et Iriarte, mais ils ne sont plus au quartier.

— Elle ne nous a rien confié, dit tout bas Pujol à ses deux amis, elle n'est pas ici, nos plus braves miquelets sont absents, ils ont reçu ses ordres.

— Tu n'as aucun pressentiment?

— Qu'ai-je à craindre de Beppa?... Ne sais-je pas que loin ou près de moi sa vie est toujours une vie de dévouement et d'amour?

Le lendemain Beppa ne reparut point, et le général ayant témoigné à Pujol quelque inquiétude sur la désertion de tant de soldats de sa bande, celui-ci lui répondit :

— Soyez tranquille, général, Beppa est avec eux.

— Et si elle-même vous eût trahi?

— Général, toute autre poitrine que la vôtre serait frappée à l'instant. Mais vous ne connaissez point Beppa, et je vous pardonne.

Le général fit un mouvement.

— Oui, général, je vous pardonne, car outrager Beppa, c'est presque outrager ma mère.

A peine ces mots furent-ils prononcés que les pas d'un cheval lancé à toute bride retentirent à la grille de l'hôtel. Le cavalier qui le montait se présenta au général et à Pujol.

— Parle, Luis, dit le commandant en reconnaissant un de ses miquelets, parle, d'où viens-tu?

— De Besalu.

— Qui te l'avait ordonné?

— Beppa.

— Qu'avez-vous fait à Besalu?

— Nous l'avons brûlé.

— Eh bien! général, ne vous ai-je pas dit que Beppa est la plus noble comme la plus généreuse des femmes?

— Cependant l'opprobre qu'on lui réservait...

— Eh! ce n'est pas son opprobre qu'elle a voulu venger, c'est l'opprobre de ma mère, de la mère de Pujol.

— Avez-vous perdu bien du monde? continua le commandant en s'adressant au soldat.

— Six hommes, Beppa est blessée au bras, mais ce ne sera rien, elle arrivera ici dans quelques heures.

— Vous me l'enverrez, Pujol, dit Maurice-Mathieu.

— Je vous l'enverrai.

---

## XIX

### TRISTESSE.

Toute profonde douleur est silencieuse. L'isolement, la nuit, vont bien à l'âme qui souffre, et l'on s'irrite à toute parole d'ami, à toute fraîche brise, à tout rayon de soleil.

Ce que veut le désespoir, c'est le courroux des éléments, ce sont les flagellations de la tempête, les gémissements des vagues, les sifflements de la rafale, les cris des volcans en combustion, les éclats de la foudre.

Le désespoir et la tristesse n'ont rien de commun. Le premier a besoin de turbulence, l'autre de quiétude. Celui-ci précède toujours celle-là, et ce n'est qu'alors qu'il s'est

épuisé en violences que l'amertume arrive avec tout son cortége endolori.

Rarement le désespoir arrache des larmes à vous qui l'étudiez; la tristesse, au contraire, est contagieuse, et votre cœur se brise aux angoisses qui tordent sans éclat.

La colère de Pujol est, vous le savez, l'avalanche qui s'échappe de la cime des monts, roule, embrasse, étreint, emporte et engloutit. Après ce désordre mouvant vient le chaos immobile, on devine que le désastre a passé par là, on voit encore les traces de la blessure; mais toute résistance semble épuisée, et c'est alors que le découragement, premier symptôme de la tristesse, s'empare de vous et vous prive de l'énergie nécessaire à la douleur.

Dans la tristesse on va jusqu'à accuser le ciel de sa tiède colère; on l'aurait voulu plus irrité, plus rigoureux, et chez les âmes bien trempées surtout l'affaissement est d'autant plus grand, que le malheur a été plus faible. La tristesse et la nostalgie sont sœurs et filles du découragement. Dans les deux maladies on souffre de partout et de nulle part: on est brisé, anéanti, et l'on ne sait d'où vient la puissance qui vous presse dans ses étaux de fer. Ce n'est point la tête qui se crevasse, ce n'est point le cœur qui saigne, ce n'est ni une piqûre d'épingle ni un coup de massue, c'est une chose insaisissable, c'est la torpeur avec frisson et délire, c'est une agonie lente, boiteuse, qui vous énerve et vous paralyse jusqu'à ce que la commotion électrique, jusqu'à ce que la pile de Volta vienne redonner à vos nerfs racornis cette séve, cette vie que la tristesse seule avait engourdies.

Pujol venait de se coucher tout habillé, et encore s'était-il étendu parce qu'il avait trouvé là sous ses yeux un lit qu'il n'avait peut-être pas vu; s'il s'y fût rencontré un gouffre, Pujol s'y serait précipité, et au milieu des ses tourbillons il n'aurait pas même cherché un point d'appui. Dans son abattement, il n'est pas bien sûr qu'il se rappelât avoir perdu sa mère et sa sœur; il se taisait sans penser, il regardait sans voir, et si vous étiez venu jeter à son oreille le nom de Marcelino Perez, ses mains sans nerf n'auraient point pressé le manche du stylet aigu qui dormait à sa ceinture. Oh! c'est une terrible douleur que celle qui vous ronge sans que vous la sentiez! oh! c'est une terrible chose que la tristesse!

Pujol ne dormit point; il se roula sur sa couche, il souffla le flambeau qui l'éclairait, il le ralluma, chemina, écouta le silence qui l'assourdit, regarda les ténèbres qui l'éblouirent, chanta, rit, pleura, et si quelqu'un était venu lui demander pourquoi toutes ces choses, il lui aurait semblé entendre le tintement d'une cloche ou le hennissement des chevaux ou les hurlements de la tourmente. Peut-être même n'eût-il rien entendu.

C'est que la douleur de perdre une mère adorée est un bien terrible châtiment de Dieu! C'est que voir disparaître là devant ses yeux, sous sa main, contre son cœur, une mère qu'on vient d'arracher à la mort, à un supplice ignominieux, est une de ces tortures que Pujol seul pouvait ressentir, et que le Tout-Puissant n'inflige qu'aux réprouvés. Pourquoi ne plaindriez-vous pas Pujol en proie à cette brûlante tristesse, vous qui recevez encore chaque matin et chaque soir une tendre caresse de votre mère?

Le jour était loin de paraître et déjà le commandant de la terrible guerilla avait quitté sa demeure. Il s'achemina vers la Rambla, jeta un regard sur cette Méditerranée rageuse dont les flots venaient mourir avec un soupir sur la grève; il s'assit à terre, puis regarda la lune qui fuyait à l'horizon, se releva, parcourut les rues silencieuses sans répondre au cri de la sentinelle vigilante; et, soit instinct, soit que Dieu dans sa clémence eût enfin pris pitié de lui, il se trouva bientôt en face de la caserne où ses soldats s'étaient retirés à leur retour du cimetière.

A son aspect la sentinelle de la grille présenta son arme et il entra. Nul de ses guerilleros ne dormait, nul n'était ivre, nul ne s'armait du poignard pour soutenir une querelle. Il y avait du silence et du recueillement parmi les damnés; et lorsque Pujol parut au milieu de la grande salle, tous se levèrent, ôtèrent respectueusement leur gorra ou leur chapeau et ouvrirent passage au chef qui ne leur adressa pas la parole. Il s'assit, se frappa le front, et une grosse larme tomba sur ses genoux tremblotants.

— Tu souffres, capitaine, lui dit timidement un de ses plus obscurs bandits en s'approchant de lui; tu souffres, Pujol, et ta douleur nous fait bien mal.

— Quelle heure est-il? demanda le capitaine qui n'avait pas entendu les paroles qu'on venait de lui adresser.

— Quatre heures.

— Ah! tant mieux! J'aime qu'on s'amuse quand on a fait son devoir, et vous avez fait le vôtre, mes braves amis; moi seul je n'ai pas rempli le mien; aussi, voyez, je ne ris pas.

— Un cœur comme celui de Pujol, poursuivit le même guerillero, doit savoir supporter la douleur quand la vengeance est au bout.

— Qui parle de vengeance? dit Pujol en jetant un regard de feu sur tout ce qui l'entourait; qui parle de vengeance parmi vous?

— Moi.

— Qui es-tu, toi?

— Bep Garrigou, un de tes fidèles.

— Oui, oui, je me souviens. C'était une potence, n'est-ce pas, qu'on avait dressée? Une ou deux? Voyons, y en avait-il deux?

— Il y en avait deux, Pujol?

— C'est vrai au moins; une pour ma femme, l'autre pour ma mère. Et je suis arrivé là, et j'ai vu ces terribles apprêts, et deux cadavres ont flotté dans les airs aux deux potences dressées pour ma mère et pour ma femme; et puis il y a eu du silence et puis des têtes fauchées. Mais tout cela est bien peu pour un crime aussi horrible! Oh! je suis bien lâche!—Tu y étais, toi, Bep, dit-il après un instant de réflexion, tu étais à Besalu, sans doute, quand ces horribles choses ont eu lieu. Conte-moi, je te prie, comment cela s'est passé. Le bourreau s'y trouvait aussi, et le peuple qui hurlait, et les femmes qui auraient voulu un troisième cadavre et une troisième potence. Et point de prêtre, point de consolation à l'heure suprême de ma vieille mère et de ma jeune Beppa!... Conte-moi tout, Garrigou, n'oublie rien, et je te promets, moi, un beau calice d'or à l'attaque prochaine que je médite contre le couvent de la Trinidad. Il ne faut rien me cacher dans ton récit, mon brave guerillero; dis-moi surtout les choses qui doivent le plus profondément entrer dans mon âme. J'ai besoin de bonheur aujourd'hui, et j'en attends de toi. Voyons, conte-moi fidèlement l'aventure de Besalu.

Pour calmer la sombre tristesse du capitaine et peut-être aussi pour l'arracher à cette poignante torpeur qui l'étouffait, le bandit lui fit un récit exact des scènes de deuil que je vous ai esquissées, et Pujol recueilli semblait sourire de temps à autre au souvenir de sang qui lui était offert.

Dès que Bep eut cessé de parler, le front et les joues de Pujol se couvrirent d'une pâleur livide.

— Vous êtes de braves gens, vous, poursuivit-il après un moment de repos; ce que vous avez fait est bien, très-bien. Il a fallu niveler la place où dorment ma mère et ma sœur, sans cela les Espagnols auraient déterré leurs cadavres pour les pendre aux potences de Besalu la maudite. Enfants, je vous aime pour votre piété; vous avez rendu hommage aux cendres de ma mère, vous en serez récompensés pendant toute l'éternité!... Je souffre, guerilleros, le sang m'étouffe; je vous en prie, conduisez-moi dans ma demeure, Beppa y est sans doute, il faut que je voie Beppa.

Pujol se leva, descendit le grand escalier de la caserne sans dire un mot, sans pousser un soupir; deux de ses miquelets le portèrent plutôt qu'ils ne le soutinrent jusque chez lui; mais arrivé dans la rue, le capitaine changea d'avis et ordonna à ses deux gardes de le conduire au cimetière.

— Je veux m'agenouiller sur la tombe de ma mère, leur dit-il avec un profond soupir; je veux ensuite creuser le sol, briser la bière qui renferme ses restes adorés et baiser une dernière fois ce front pieux arraché à ma tendresse. Ceci n'est point une profanation, ceci n'est point un sacrilége, et ma douleur a besoin d'un aliment qui m'ouvre

aussi une tombe. Venez, je veux encore embrasser ma mère. Quant à ma sainte sœur, poursuivit-il avec un calme effrayant, il faut respecter sa demeure. Les restes d'une fille morte dans le Seigneur et dans la pénitence ne doivent point être souillés par des regards profanes. L'âme d'Agatha est aux pieds de son Dieu; que ses cendres reposent en paix dans l'asile qui leur a été donné! Guerilleros, vous ne toucherez point à la tombe de ma sœur et vous m'aiderez à fouiller dans la tombe de ma mère.

Les deux soldats de Pujol n'osèrent point s'opposer aux volontés de leur capitaine : ils le bénirent en silence et prirent avec lui le chemin du cimetière; mais arrivé devant la porte sainte, Pujol s'arrêta, pressa vigoureusement les mains de ses miquelets et leur dit avec un accent courroucé :

— Où m'avez-vous conduit, misérables?

— Où tu nous as dit de te mener, Pujol.

— Je vous ai ordonné de me guider jusqu'à la fosse de ma mère.

— Nous y voici bientôt.

— Assez! assez! Je saurai trouver la place que j'ai nivelée. Venez.

Il dit, et sans paraitre se souvenir de ses paroles et de la résolution qu'il avait prise, il retourna sur ses pas, et sans ajouter un seul mot il regagna sa maison.

Les deux guerilleros le forcèrent avec de douces paroles à se coucher, à prendre un peu de repos. Pujol obéit comme un enfant tremblant devant une menace de son père et s'assoupit. Une demi-heure après il s'assit, vit les miquelets qui lui servaient de garde, leur serra affectueusement la main, et ramené insensiblement vers l'horrible malheur qui venait de le frapper, il poussa un cri terrible, se tordit sur sa couche, invoqua le ciel, l'enfer, jura, frappa, blasphéma et finit par répandre un torrent de larmes.

Ce fut la fin de la crise. L'ouragan avait passé, la foudre s'était éteinte sur le chêne en débris, la mer frappait inutilement le rocher du rivage, tout se tut. Un sommeil paisible, profond s'empara de Pujol; sa tête retomba mollement sur sa poitrine, ses yeux se fermèrent et la nature reprit ses droits.

Pujol était redevenu Pujol.

---

## XX

### LA VEILLE DU DÉPART.

Un point noir, mais presque imperceptible, se montre là-bas, là-bas, du côté des Baléares, il se lève d'abord lentement comme s'il avait à lutter contre une puissance opposée, il grandit, se développe, étend ses flancs chargés de vapeurs vésiculaires, déploie au loin ses bras gigantesques, assombrit l'atmosphère, s'empare de l'espace et vomit sur son passage l'épouvante et la dévastation. A son approche les populations effrayées se barricadent dans leurs demeures, les piétons gagnent à pas pressés les abris les plus sûrs, les embarcations de la côte se lancent sur la grève et les marins habiles à mesurer la valeur de ces menaces et de ces colères célestes quittent la plage et demandent un asile aux rochers voisins. C'est que la raffale du sud-est qui souffle sur Barcelone craintive charrie avec elle les tonnerres, les éclairs, des torrents d'une pluie rapide et envahissante et des zones épaisses de grêlons capables de pulvériser les plus solides toitures et d'écraser les quadrupèdes dans les campagnes. C'est aussi que les orages qui pèsent sur la chaude Catalogne, alors qu'ils viennent courroucés des côtes africaines, ouvrent les maisons, ébrèchent les clochers, inondent les bourgs et les villes, s'emparent des plaines désolées, creusent de larges et profondes ravines et roulent avec eux des débris de cailloux, des ponts renversés, des meubles arrachés aux plus hauts étages, des arbres avec leurs rameaux épais et des cadavres d'hommes et de bestiaux trop faibles pour lutter contre ce déluge improvisé devant lequel toute résistance est inutile. Ces météores dont la haute Espagne est périodiquement sillonnée dans la saison des fortes chaleurs, et que la science explique de manière à satisfaire la raison, sont regardés par les Catalans comme des signes précurseurs de quelque grande calamité publique; et, comme en ce pays de superstition et de préjugés ridicules tout effet a une cause surnaturelle, il s'ensuit que Dieu ou les saints sont pour beaucoup dans ces désastres, et que le devoir de tout bon catholique est de prier afin d'apaiser le courroux du ciel. Vous comprenez que les moines, les prêtres et les religieux de tous ordres ne sont pas assez inhabiles pour combattre de telles habitudes, et que leur intérêt moral et pécuniaire leur dicte au contraire une conduite tout opposée.

Si maintenant, au milieu du choc des éléments irrités, vous jetez de quelque haut édifice un regard sur la ville silencieuse, vous voyez sortir de presque toutes les cheminées de légers rubans d'une fumée blanchâtre que les vents anéantissent à l'instant même, et qui disent du moins que tout n'est pas enseveli dans la catastrophe. Ces fumées sont nées des grands rameaux d'olivier, des palmes bénites que la peur et la religion jettent à la flamme afin de conjurer la puissance infernale qui menace le monde. Dans presque toutes les maisons de Barcelone, qui est pourtant une des villes les moins dévotes d'Espagne, à presque tous les étages des branches saintes couronnent les prie-Dieu, les petites chapelles de famille, les ex-voto du ménage, et au moment d'une irritation céleste la fumée protectrice échappée de la feuille sacrée purifie l'air et rend au ciel son brillant manteau d'azur. Il y a peu d'Espagnols capables de douter de l'efficacité du précieux talisman, et si la foudre tombe sur un édifice, c'est que le rameau saint n'a pas été allumé, ou bien c'est qu'on ne l'a pas allumé assez vite, ou bien encore qu'on en a trop ou trop peu consumé. La peur est mère de toutes les religions.

Dans la caserne des soldats de Pujol, d'autres soins occupaient les héros de la redoutable bande. Au moment où l'orage grondait avec tant de fureur, et à chaque éclair qui perçait ce chaos, à chaque roulement du tonnerre ébranlant le sol, c'étaient des jurons de vingt syllabes propres à réjouir les démons dans leur éternelle marmite; c'étaient des refrains impies et provocateurs; et le vin coulait à flots pressés, et la fumée des cigarettes montait à la vaste voûte où l'orgie faisait entendre de fétides hoquets et des chants sauvages cherchant à étouffer les éclats de la foudre.

Mais je vous ai dit, je crois, que parmi tous ces scélérats promis à l'enfer, et dont je ne veux pas vous conter en ce moment les hideuses saturnales, deux miquelets seuls avaient résisté à la tentation du mauvais exemple et conservé les pieuses traditions de leur enfance. Ces deux hommes, c'étaient Mathias, le jeune frère de Pujol, et Francisco Marini, dévot par principe, par tempérament, et ne tuant jamais son ennemi qu'en faisant le signe de la croix et en priant pour lui. Aux premières lueurs des éclairs zigzaguant les nues, Mathias et Francisco avaient quitté leurs sacriléges camarades, et étaient allés se blottir, chacun de son côté, derrière un énorme monceau de pains de munition, de ceintures de cuir et de brocs de vin. Là, inaperçus et tremblants, ils récitaient dévotement leurs prières à sainte Barbe et à saint Roch, et se lézardaient de signes de croix imperceptiblement figurés, car la crainte du ridicule étouffe parfois la pureté des pratiques religieuses au moment du péril. Si les impies guerilleros avaient surpris nos deux poltrons à demi-agenouillés et pâles de terreur, ceux-ci auraient couru grand risque, malgré la protection du capitaine, de se voir suspendus par les épaules aux fenêtres de la caserne pour qu'ils pussent s'habituer aux menaces de la foudre; mais les vapeurs de l'orgie voilaient déjà les yeux des bandits, et leur instinct

seul leur faisait trouver encore les timballes bosselées et vineuses.

L'orage sévissait toujours avec fracas, et tout devenait silencieux dans la vaste salle aux vastes libations, où râlait le délire. Petit à petit les langues empâtées se turent, les bouches s'entr'ouvrirent traditionnellement sillonnées par le pouce faisant un signe de croix, les paupières appesanties se joignirent, les lèvres écumèrent une bave rougeâtre, les poitrines velues battirent plus fort et plus vite, et les têtes alourdies se heurtèrent contre les tables raboteuses où étaient plantées les lames des poignards. Les démons n'ont pas d'autre sommeil, et les soldats de Pujol, sobres pour l'ordinaire, avaient voulu d'ailleurs célébrer d'une manière digne d'eux la veille d'un départ qu'on leur avait fait pressentir pour le lendemain.

Les deux dévots miquelets levèrent alors la tête presqu'en même temps, et clignotant un peu afin d'être moins éblouis par les éclairs, ils allèrent l'un vers l'autre.

— C'est toi, bon Francisco, je te croyais avec eux.

— Que le ciel m'en préserve, Mathias, l'orage est si violent! comme Dieu doit être en colère!

— Je le crois bien, mon brave! Figure-toi que tout à l'heure j'allais me lever quand je me suis senti frapper sur l'épaule par une main invisible. J'ai ouvert les yeux.

— Tu as du courage la nuit? interrompit l'autre d'une voix inquiète.

— Pas toujours, pas souvent, mais quelquefois.

— Poursuis.

— Figure-toi que j'ai cru entendre une bouche céleste qui me disait : « Mathias, mon fils, l'enfer s'ouvre sous tes « pieds, l'éternité va commencer pour toi; songes-y, ou Sa-« tan s'emparera de ton âme. »

— Signons-nous, ami.

— « Tes crimes ont révolté le Père céleste; renonce « pour toujours à cette vie de bandit qui souille ton frère, « écoute les prières de ta mère qui te conjure du haut du « ciel, et pars pour la terre sainte, où tous tes péchés te « seront remis. » Là-dessus, je me suis jeté à genoux et j'ai promis.

— C'est drôle, répondit Francisco, il y a longtemps que j'ai pris une résolution pareille. Toucher seulement le tombeau du Christ, c'est se sanctifier : allons nous sanctifier à Jérusalem.

— Allons-y en pèlerins, le bâton et la gourde sur l'épaule.

— Oui, la gourde vide.

— C'est entendu. Couvrons-nous d'un chapeau et d'un grand collet de toile cirée orné de coquillages; marchons pieds nus, et gagnons le ciel en bons apôtres.

— Il y a dans le port deux belles tartanes qui font voile demain pour l'Egypte. Embarquons-nous, et que Dieu nous accompagne.

— Mais pour entreprendre ce voyage, mon ami, il faut d'abord se purifier : qu'au moins nos péchés véniels nous soient remis avant le départ. La besace serait trop lourde avec le bagage de toutes nos méchantes actions. Allégeons-nous.

— C'est juste, et nous pouvons nous donner un mérite auprès de Dieu.

— Allons nous confesser.

— Allons-y. Ce n'est pas de la lâcheté, ça, c'est de la foi.

— Comme tu dis; et puis, du courage contre les hommes à la bonne heure, mais contre les éclairs, le tonnerre, les sorciers et l'enfer, qu'est-ce que cela peut rapporter, je te le demande? Des balles, des boulets, des baïonnettes, ce n'est rien, on ne tremble pas en face de ces choses de la terre, mais des paroles mystérieuses, des voix qui sortent on ne sait d'où, des têtes sans corps, des corps sans masse, voilà ce qui glace le sang dans les veines.

— Viens à l'église de San Paulo, voilà la pluie qui cesse, prenons-nous fraternellement par le bras et en chemin.

Nos deux nouveaux pèlerins sortaient déjà de la salle endormie, quand Pujol se montra à eux :

— Vous quittez votre poste? dit-il d'une voix brève, et en remarquant leur grande émotion.

— Oui, capitaine; on assure que les affaires vont mal, que notre départ pour la France est arrêté, et nous avons résolu tous les deux d'aller effacer nos crimes en terre sainte.

— Par Lucifer! c'est bien vu, et une pareille idée ne pouvait naître que dans de fortes cervelles comme les vôtres. Mais, là-bas du moins, vous n'oublierez pas de prier pour moi?

— Oh! de tout notre cœur, tu peux y compter.

— Je vous en remercie d'avance. Cependant, pour partir, il vous faut des piastres, et je ne crois pas que votre ceinture soit bien garnie. Je vous en donnerai, mes intrépides. Où allez-vous à cette heure?

— A confesse.

— Dans quelle église?

— A San Paulo.

— Parfaitement choisi; il y a là-bas de bons prêtres qui ne vous feront pas payer trop cher la rémission de ce que vous appelez vos crimes. Bonsoir, amis.

— Bonsoir, capitaine.

Pujol jeta un coup d'œil sur la salle, vit ses fidèles étendus sur la table et sous les banquettes, et se retira pour ne pas troubler leur sommeil.

Une demi-heure après la conversation rapide échangée entre les subordonnés et le chef, on voyait agenouillés à la droite et à la gauche d'un confessionnal, au fond d'une sombre chapelle aux gothiques ornements, deux soldats repentants de la redoutable guerilla de Pujol. Si, près de là, vous aviez prêté une oreille attentive à ce qui se disait, vous auriez alternativement entendu des paroles de componction, des exhortations saintes et des consolations évangéliques. Les deux pénitents se frappaient la poitrine aux reproches tout paternels de l'homme de Dieu; et l'on dit même que les cœurs endurcis qui étaient venus s'humilier, dans leur repentir versèrent d'abondantes larmes tombant sur les manches des poignards dont nul soldat de Pujol n'avait le droit de se dessaisir. La pénitence infligée aux deux nouveaux convertis fut peu sévère, car après une station de vingt minutes aux pieds d'un saint Jean-Baptiste, ils se levèrent gaillardement, se dirigèrent vers l'immense bénitier placé à l'entrée de l'église, se signèrent, baisèrent dévotement la terre, et se remirent en route pour la caserne, plus décidés que jamais à exécuter leur pèlerinage au tombeau du Rédempteur des hommes.

Ils entraient dans le lieu de l'orgie bachique quand Pujol, qui frappait du manche de son stylet sur la table pour réveiller les plus assoupis de ses soldats, se retourna et leur dit :

— Diable! mes chérubins, vous avez déjà fini? c'est beaucoup moins long que je ne croyais. Je crains bien que vous ne soyez de francs hypocrites, et que vous n'ayez pas tout dit à votre confesseur. Voyons, mon bon frère Mathias, as-tu été franc? T'es-tu loyalement déboutonné? As-tu avoué à l'oreille du calotin que dans notre affaire du couvent de la Merced tu avais gentiment escofié un moine qui demandait merci armé d'un crucifix et d'un tromblon? Vois-tu, mon pauvre cadet, il faut tout dire au prêtre lorsqu'une fois on y est, et voilà pourquoi je ne lui dis rien, moi. La confession, c'est comme un chapelet, quand on en a touché un grain, il faut qu'ils passent tous sous les doigts, ou la prière est sans efficacité. Et toi, vieux sacristain, plutôt fait pour verser à boire à des paresseux de prêtres qu'à toi-même, réponds-moi avec franchise, ange bouffi du troisième ciel, as-tu gardé quelque chose dans ta conscience? N'as-tu pas frappé les dalles de l'église avec ton front impie pour avoir sauvé des prisons un de mes meilleurs lieutenants, qui a tué plus de bons catholiques sans confession, à lui seul, qu'il n'y a de moines dans toutes les Espagnes? Dis, dis, je n'irai pas te dénoncer à l'archevêque, je suis tolérant sur ces matières; et il n'y a que dans les escarmouches que je frappe fort et longtemps. Eh bien! mes agneaux du bon Pasteur, vous ne




C'étaient des refrains impies et provocateurs. (Page 70.)

me regardez pas? Dois-je parler en chef plutôt qu'en ami? déliez vos langues, j'écoute.

— Ah! répondirent les deux convertis en s'entr'aidant mutuellement dans leur éloquence sentimentale, ah! mon brave capitaine, si la grâce pouvait te frapper, nous n'aurions plus rien à demander au ciel. Viens avec nous en Egypte, à Jérusalem; la guerre touche à son terme, fais aussi ta paix avec Dieu, imite-nous. Si tu savais combien on gagne à se mettre en joie avec soi-même! Tiens, depuis une demi-heure nous respirons plus à notre aise; nous nageons dans un océan de délices, nous ne vivons que de la manne du Très-Haut. Oui, Pujol, la sainte parole du prêtre nous a soulagés de tous nos péchés, elle a purifié chez nous toute souillure, et si nous mourrions en ce moment, les portes du ciel s'ouvriraient pour nous à deux battants. Nous venons de recevoir l'absolution.

— A qui le dites-vous? c'est moi qui vous l'ai donnée.

## XXI

### PROFANATION.

Chaque soir le rappel se battait tristement dans la ville, attentive, et l'heure de la rentrée des troupes dans les divers quartiers avait été avancée, car le prudent gouverneur de Barcelone ne voulait pas exposer ses soldats aux violences d'une réaction qui se faisait déjà sentir par de sourdes menaces.

Intrépide capitaine, sage et habile administrateur, le général Maurice-Mathieu avait déployé, ainsi que Duhesme et quelques autres officiers supérieurs dans cette pénible guerre d'occupation, toute l'activité, toute l'adresse d'un jeune soldat; et pourtant leurs campagnes dataient des beaux jours de notre République; ils s'étaient façonnés



On lança les deux bières dans les fosses encore ouvertes. (Page 76.)

aux difficultés de la guerre à une époque glorieuse et sous des hommes à l'épreuve de tous les dangers et de toutes les commotions populaires. Probe, intègre, économe des deniers de l'Etat et du sang des soldats, n'ayant en vue que la gloire de son pays et l'honneur du drapeau qui lui avait été confié, Maurice-Mathieu se voyait adoré de ses troupes et révéré par les populations qu'il avait soumises par droit de conquête. Son zèle et son activité furent tels que jamais les garnisons de la Catalogne ne manquèrent de vivres, alors même que les guerillas infestaient les routes publiques, et il avait pour habitude, quand il manquait d'argent, de dire aux miquelets, aux compagnies franches commandées par le célèbre capitaine Palégry, dont je vous parlerai bientôt, et aux redoutés guerilleros de Pujol : — Enfants, la caisse du payeur est vide.

Ecrivez donc l'histoire de ces hommes de fer et de bronze qui ont porté si haut l'honneur de leur pays, vous qui sentez votre cœur battre au souvenir des noms illustres, vous qui savez tenir une plume.

Hélas! les tambours avaient beau résonner dans les rues, les carrefours et les places publiques, la liste des absents était grande, et les chefs cependant n'avaient aucune punition à infliger. Les vastes salles d'hôpitaux se trouvaient encombrées, un climat brûlant et les fatigues des marches forcées avaient clairsemé les rangs de nos braves; et au moment du départ, le cœur de Maurice-Mathieu saignait de se voir condamné à traîner dans de lourds chariots les soldats qui avaient déjà si bien payé leur dette à la patrie.

Les petits détachements cantonnés dans les environs de Barcelone venaient les uns après les autres grossir le noyau général, et les moins intelligents des soldats virent bien que tout était fini pour eux dans cette Catalogne, où s'étaient faites tant de belles actions, où s'étaient commis tant de brigandages.

Pujol avait rassemblé ses guerilleros épars; tous étaient consignés dans leur caserne, prêts à se rendre, l'escopette sur l'épaule, au poste qui leur serait assigné, et demeuraient convaincus qu'ils ne pouvaient plus rester, sous

peine de la potence, sur une terre qu'ils avaient arrosée de tant de sang.

L'intrépide chef de cette bande infernale souffrait plus que tous de cette retraite inattendue ; il laissait là les restes vénérés de sa mère et de sa sœur, et il partait avec la certitude que l'infâme Marcelino Perez jouirait désormais paisiblement du fruit de ses bassesses et de son crime. Vingt fois déjà il avait pris la résolution de se cacher dans une retraite obscure, d'aller toutes les nuits à la recherche de son ennemi dès que les Français auraient traversé la frontière, et de châtier le misérable en fouillant dans sa poitrine avec la pointe du poignard, et de livrer ensuite sa propre tête au bourreau.

Mais Beppa, qui le trouvait souvent plongé dans ces amères réflexions, prenait doucement la figure du guerillero dans ses mains caressantes et lui disait :

— Tu es fou, Pujol, de te désespérer ainsi. Vis, mon ami, pour la vengeance, mais ne t'immole point à elle. Le cœur de Marcelino Perez et le cœur de Pujol ne doivent pas être pesés dans la même balance, l'or ne s'oppose point à la boue; tu es noble et généreux, toi, mon brave Pujol, et celui pour qui tu voudrais perdre la vie est vil et méprisable. Il faut de la raison, même dans le malheur, et je ne veux pas qu'on t'accuse de faiblesse. Allons, mon miquelet, songe à ta femme qui t'aime d'une passion si ardente, songe à ton enfant dont tu seras l'orgueil, songe à tes guerilleros, qu'il serait flétrissant d'abandonner.

Mais ces heures passaient vite, et Pujol s'apercevait aisément que la feinte joie de Beppa n'était mise en œuvre que pour *désombrir* un front où la douleur commençait à tracer de profondes rides.

— Que le présent ravive l'avenir et le colore, disait Pujol, cela est dans l'ordre de la nature; mais il est sans influence sur le passé, et rien n'efface les plaies de l'âme qui ont résisté aux remèdes des premiers jours.

Beppa venait de s'asseoir comme un enfant sur les genoux de Pujol, et jouait avec ses cheveux noirs bouclés quand le guerillero, honteux qu'on osât le prendre pour dupe d'un stratagème dont le succès l'aurait humilié à ses propres yeux :

— Que tu es folle! dit-il d'une voix sévèrement caressante, que tu es folle, mon enfant! Peux-tu sourire avec tant de grâce et d'abandon au milieu du deuil qui nous cercle de toutes parts? La guerre touche à sa fin, et nous vivons de la guerre : en exécration aux Espagnols, tu sais si les Français nous aiment. Nous voici sans patrie, sans asile, sans amis, sans protecteurs.

— Et notre poignard ! et notre escopette ! s'écria Beppa en se redressant comme une lionne ; n'as-tu plus aucune foi en eux, et ne comptes-tu plus sur leur secours au moment du péril !

— Toi et moi contre tout un peuple! dit Pujol avec amertume.

— Eh bien! répliqua Beppa en se rapprochant du guerillero, n'y a-t-il pas encore de la gloire à succomber en face de tant d'ennemis! Allons, allons, Pujol, ne te laisse point abattre. Ce n'est pas toi qui es vaincu, ce sont les Français en masse. Tes miquelets, si tu veux toujours les commander, ne t'abandonneront pas, et feront encore trembler l'Espagne. Dis à Saletas de brûler Barcelone, et demain Barcelone sera en cendres. Ordonne à Mathias, s'il n'est pas encore parti comme il t'en a menacé, de dévaliser les églises, et les autels seront renversés. Qui veux-tu que je perce de mon stylet? Parle, Pujol, parle, et tu seras obéi. Ton rôle est-il donc si méprisable que tu veuilles y renoncer, Pujol? Quand on a commencé comme toi, il ne faut pas finir en capucin. Le chef de la formidable guerilla, devant laquelle Français et Espagnols ont si souvent pris la fuite, doit mourir chef de guerilleros, n'eût-il que Saletas et Beppa sous ses ordres.

— Va, ce n'est pas la résolution qui me manque, ce n'est pas mon âme de bandit qui me fait défaut, c'est autre chose qui me brise et me brûle. Je quitte l'Espagne, et je ne suis pas vengé, je passe les Pyrénées, et je laisse tranquille dans son crime un lâche qui m'a tué ma mère et ma sœur. Je vois d'ici Marcelino Perez se riant de mon désespoir et insultant à mes larmes. Je le vois cherchant au cimetière les derniers restes de ma mère et de ma sœur, et jetant au vent leurs cendres vénérées. Beppa, nous quittons Barcelone, et Marcelino Perez va y rentrer en fier hidalgo pour insulter à d'autres jeunes filles, pour outrager d'autres vieilles mères. Beppa, nous quittons Barcelone, moi comme un fugitif, toi frappée de l'anathème qui me poursuit et comme une parjure, car tu m'avais promis Marcelino Perez, que tu as deux fois arraché de mes mains. Essaieras-tu de me consoler avec le présent et avec le passé?

— L'avenir est à nous, Pujol, et Dieu sait ce qu'il nous réserve.

— Il n'y avait d'avenir pour nous qu'en Espagne; et demain, ce soir peut-être, nous quittons l'Espagne.

— Nous y rentrerons quand tu voudras, Pujol. Le monde est la patrie des braves. Nous saurons bien nous tailler une place quelque part que nous poussent nos désirs.

— Tu es une noble fille, Beppa, mais l'infortune a tué mes espérances. Il me semble que je n'aurai plus d'énergie que pour le meurtre.

— Tu en auras toujours pour la piété, Pujol, et je veux te retremper sur la tombe de ta mère. Nous quittons l'Espagne, m'as-tu dit; eh bien ! ta dernière visite doit être à la place qui couvre les cendres de ta mère, ton dernier adieu doit être à la terre qui couvre les restes de ta mère et de ta sœur. Pujol, veux-tu que je t'accompagne? Le culte de la vieillesse et du malheur est aussi une religion sainte. Viens, Pujol, viens t'agenouiller sur la tombe qui s'est ouverte et fermée depuis si peu de jours. Crois-moi, les larmes ont aussi leur douceur, et il y a des amertumes qui consolent et ravivent.

Les deux miquelets allaient sortir, quand un planton, envoyé de l'état major par le brave général Ordonneau, dont le nom se rattache à tant de glorieux faits d'armes, entra dans la chambre de Pujol.

— Commandant, une dépêche du gouverneur.

— Est-ce l'ordre du départ?

— Je l'ignore.

Pujol ouvrit la missive et lut ce qui suit :

« Commandant, que vos troupes se tiennent prêtes dans leur quartier. Elles formeront l'avant-garde des régiments qui vont se mettre en route pour la France. En attendant, je vous donne avis que trois cadavres de Français assassinés ont été trouvés ce matin dans un fossé, à quelques pas de distance de la petite chapelle de Saint-Cyrille, près de Saria, et que la voix publique accuse les religieux de ce presbytère du meurtre de nos camarades. Je vous abandonne le soin de notre vengeance; que les coupables soient punis. »

— Il suffit, dit Pujol d'un ton bref au planton. Je vais chercher mes guerilleros, me mettre à leur tête, et mon adieu à Barcelone aura du retentissement.

La réponse de Pujol était ainsi conçue :

« Général, les capucins qui desservent la chapelle de Saint-Cyrille sont capables de tout, et le meurtre des trois Français doit leur être imputé. Dans deux heures j'aurai obtenu satisfaction de ces drôles que vos bontés ont rendus incorrigibles. »

Pujol courut à la caserne de ses bandits, et en leur annonçant l'expédition projetée :

— Je n'ai besoin, leur dit-il, que d'une cinquantaine de braves : que ceux qui veulent m'accompagner passent de ce côté de la salle.

Toute la bande changea de place.

— Eh bien ! soit, leur cria Pujol, ce sera une promenade, un délassement. On assure que la cave des capucins est bien pourvue : enfants, je vous abandonne la cave. Quant aux vases et aux images d'or de la chapelle, que nul n'y touche, j'en ferai des parts égales qui vous seront distribuées, et qui vous aideront peut-être à vivre désormais en honnêtes gens. Vous le savez, mes braves, nous quit-

tons l'Espagne avec les Français, et c'est aujourd'hui notre dernier triomphe.

La bande de guerilleros se mit en marche avant le coucher du soleil, ayant en tête Pujol, qui donnait le bras à Beppa et à Saletas, dont le morne silence attestait la profonde douleur.

— Tant de sacrifices inutiles, tant de sang inutilement versé, dit enfin Saletas à son ami! Tu voulais, toi, Pujol, une vengeance particulière et l'indépendance de la guerilla. Moi j'avais rêvé la liberté de mon pays, et le voilà retombé sous le joug des moines. Pujol, nul de nous n'a accompli sa mission.

— Lutterais-tu contre les flots de l'Océan? répondit froidement le chef des bandits; ta main est-elle assez puissante pour arracher le Canigou de sa base? Crois-moi, Saletas, un peuple qui veut vivre dans l'abrutissement est plus difficile à dompter que celui qui lutte pour son indépendance. De la Catalogne seule pouvaient partir les rayons qui auraient dû éclairer l'Espagne dans les ténèbres; vois ce que la guerre a fait de la Catalogne : la peste avait commencé l'œuvre de destruction, elle s'était entretenue par la paresse; les dissensions politiques ont gangrené la plaie, les couvents vont achever la putréfaction. Saletas, les combats et les escarmouches de chaque jour nous ont laissé quelques intervalles pour la méditation, et je me suis dit qu'il y avait folie à se battre pour les masses. Tiens, mon brave, notre devoir est d'accompagner les Français jusqu'au delà des Pyrénées; mais cette tâche accomplie, si tu y consens, si Beppa n'est point fatiguée du terrible métier que je lui fais faire, nous rentrerons en Catalogne avec quelques-uns de mes meilleurs miquelets, et nous vivrons de nous et pour nous; l'air est pur et libre sur les montagnes.

— C'est cela, dit Saletas avec exaltation, vivons et mourons en guerilleros.

— Dans les montagnes et aux dépens des grandes villes, poursuivit Beppa en pressant vigoureusement la main de ses deux amis.

— En attendant, dit Pujol, voici la chapelle de Saint-Cyrille : demain on en indiquera la place; notre dernier jour en Catalogne doit être un coup de tonnerre.

Les moines, les capucins et les religieux qui s'étaient enfermés dans le presbytère ne s'attendaient guère à la visite qui leur fut annoncée par quelques coups de carabine des soldats de Pujol, qui semblaient les inviter à capituler sans résistance. La nuit précédente, une vingtaine des leurs s'étaient détachés de la chapelle, avaient pris par divers sentiers le chemin de Barcelone, et on les avait vus quelques heures après se réunir en une sorte de conciliabule, charger leurs épaules de deux lourds fardeaux, et reprendre la route de la chapelle qui servait d'asile à leur vie mystérieuse.

Quand Pujol arriva, tout y était calme, tout y paraissait endormi, et cependant un horrible sacrilége y mettait en émoi toute la communauté.

Aux premières décharges des mousquets, plusieurs moines parurent aux fenêtres grillées, et demandèrent à haute voix le motif de ces menaces.

— Nous vous le dirons quand nous serons entrés, répondit Iriarte, l'un des bandits; ouvrez-nous les portes ou elles vont tomber.

— Par ordre de qui venez-vous nous troubler dans nos prières?

— Cela ne vous regarde pas; nous venons parce que c'est notre bon plaisir; et puis trois cadavres ont été trouvés à quelques pas de cette chapelle, et nous voulons faire des perquisitions.

— Mais ce sont trois cadavres français, et vous êtes Espagnols.

—Les cadavres n'ont point de patrie, répliqua le miquelet, qui, pour la première fois de sa vie, faisait de la morale. Allons, allons, poursuivit-il en prenant son escopette par le canon et en s'élançant vers la porte, qu'il fit mine de vouloir briser, ouvrez ou nous commençons la sérénade.

— A qui appartenez-vous?

— A Pujol.

— Miséricorde! s'écrièrent les moines en se signant. Et où est votre capitaine?

— Ici! s'écria le chef des guerilleros en sortant de derrière un pan de muraille où il se tenait caché. Je suis ici, et je viens vous imposer mes lois. Miquelets! dit-il en s'adressant à ses braves, plus de paroles, plus de menaces; en action, et dans le presbytère!

La bande fougueuse s'élança, brisa les portes, envahit les corridors, pénétra dans la chapelle sans s'y arrêter, monta dans les réfectoires où les religieux étaient assemblés, et à peine eut-elle franchi le seuil qu'elle s'arrêta saisie d'un horrible spectacle.

Deux cadavres étaient là sur une table noire : le cadavre d'une vieille femme, le cadavre d'une jeune fille. Auprès d'eux, sous la table, deux bières ouvertes, d'où se détachaient, traînant sur le parquet, des linceuls, des voiles et des rosaires. Les moines tremblants, debout ou agenouillés devant le mur, attendaient que la bande infernale eût jeté son premier regard d'observation, et frémissaient à l'aspect d'un homme petit, maigre, pâle, qui s'était arrêté comme devant une parole de Dieu, et dont les yeux caves disaient la profonde douleur. C'était Pujol... Pujol à côté de Beppa et de Saletas, qui le retenaient par la main comme dans deux étaux: car, eux aussi, avaient tout compris, tout vu en entrant dans la salle sacrilége.

— Enfer et damnation! s'écria Pujol avec une voix terrible.

Et il tomba anéanti... Les guerilleros étaient immobiles comme les cadavres de la mère et de la sœur de Pujol, les moines récitaient à voix basse leur *in manus*, et quelques-uns même, voulant profiter de ce premier moment de stupéfaction et de terreur, essayèrent de prendre la fuite.

Beppa et Saletas s'étaient armés de leurs poignards, et les moines avaient reculé attendant l'arrêt fatal.

Il y eut un moment de silence.

Tout effort pour consoler Pujol eût été inutile, car il est des douleurs contre lesquelles le ciel même est sans puissance.

Pujol reprit ses sens, et calme comme un homme qui sort d'un paisible sommeil, résigné comme celui qui meurt sans appui au milieu de l'Océan, il laissa tomber d'une voix solennelle ces paroles :

— Ainsi, les tombes de ma sœur et de ma mère ont été violées, leurs cadavres sont là, devant vos yeux, les infâmes profanateurs là aussi, sous vos mains. Faites un cercueil de vos couvertures de laine, enveloppez dévotement ces restes sacrés, agenouillez-vous avant de porter vos mains sur ces deux saintes créatures; que douze d'entre vous sortent de cette chapelle, qu'ils choisissent un lieu solitaire non loin d'ici; qu'ils creusent le sol, et qu'enfin ma mère et ma sœur reposent en paix loin de toute profanation.

Douze guerilleros s'avancèrent d'un pas mesuré vers la table noire, les ordres de Pujol reçurent leur exécution, les rangs s'ouvrirent, les fronts se courbèrent une seconde fois, les yeux se mouillèrent de larmes, et une demi-heure après les guerilleros rentrèrent en disant à leur capitaine :

— Tout est fait.

— Non, pas tout! s'écria Pujol d'une voix de tonnerre; non, pas tout encore, et l'œuvre est à peine commencée. Là sont deux cercueils; qu'on les place sur cette table. Les bières ne doivent point rester vides, il faut des vivres à la mort, il faut des habitants aux cimetières : à moi les deux supérieurs de la chapelle! à moi les infâmes qui violent la sainteté des tombeaux! Les voici : qu'on s'en empare, qu'ils restent revêtus de leurs insignes, qu'on les plonge dans ces deux bières vides, qu'on les y cloue pour l'éternité, et que les tombes de ma mère et de ma sœur se repeuplent.

Les deux moines furent saisis; ils entendirent les coups de marteau des guerilleros qui les séparaient pour toujours du reste des vivants. Les douze bandits, qui venaient d'enterrer la mère et la sœur de Pujol, chargèrent leurs épau-

les de ce nouveau fardeau. On se remit en route après avoir tout pillé dans le monastère; on l'incendia et l'on égorgea les religieux; avant le jour on regagna le cimetière de Barcelone, on lança les deux bières dans les fosses encore ouvertes, et quand la terre ne tombait pas, on entendait monter de profonds et sourds gémissements qui s'effacèrent petit à petit sous les couches épaisses amoncelées par les fossoyeurs miquelets.

Pujol venait de passer par-là.

Le lendemain matin, Maurice-Mathieu écrivit au chef de bandits :

« Je vous avais demandé une réparation, vous exercez une vengeance. Pujol, il est temps que vous quittiez l'Espagne. Partez : nous nous mettons en route. »

La réponse de Pujol fut courte aussi :

« Général, si j'avais été humain, le ciel m'en aurait puni. J'ai trouvé dans la chapelle fatale les cadavres déterrés de ma mère et de ma sœur; et parmi les papiers arrachés aux flammes, la lettre que je vous envoie, et que je vous prie de conserver comme justification de ma conduite. »

« Révérends pères, la mère et la sœur du bandit Pujol ont été enterrées en lieu saint, dans le cimetière du Mont-Carmel, à Barcelone, à deux pas de la fosse de Leone Cabral, et à six pas au-dessous de celle de Villafranca. Si demain ces cadavres ont été arrachés à leur demeure, vous irez toucher trois mille piastres chez mon banquier Lopez y Dias; vous brûlerez quatre cents cierges bénits, à mes frais, dans votre chapelle sainte pendant un mois et chaque jour, et je vous ferai confectionner un service en vermeil par le plus habile orfèvre de Murcie.

« Marcelino Perez. »

« Eh bien! général, me blâmerez-vous encore? ce que vous appelez vengeance est justice. Pas un moine de la chapelle de Saint-Cyrille n'est vivant, le presbytère n'existe plus, et les deux tombes de ma mère et de ma sœur ne sont plus vides.

« Joseph Pujol,

« Commandant de la terrible guerilla. »

---

## XXII

### MORT DE SALETAS.

Beppa entra chez le gouverneur avec cet air d'indépendance et de fierté que vous lui connaissez, et plutôt en soldat qui venait d'accomplir bravement et loyalement un devoir rigoureux qu'en coupable prêt à subir les reproches de son juge. Maurice-Mathieu ne put s'empêcher d'admirer cet air martial et noble de la femme du bandit; ses regards la parcouraient avec une sorte de curiosité où se retrouvaient le respect et la vénération, et Beppa, qui s'en aperçut, laissa se poser sur ses lèvres orgueilleuses un sourire de satisfaction imperceptible.

— Vous venez de Besalu, sergent?

— Oui, général.

— Et vous avez mis ce village à feu et à sang?

— Oui, général.

— En aviez-vous reçu l'ordre d'un de vos chefs?

— Non, général.

— Qui vous a portée à cet acte de vengeance et de cruauté?

— Pardon, général, je n'ai pas compris votre question.

Maurice-Mathieu la répéta.

— Mon action est un acte de sévère vengeance, j'en conviens; mais cette vengeance était une réponse à une bassesse et à une cruauté qu'il eût été lâche de laisser impunies.

— Mais la discipline militaire, dit le général avec sévérité.

— Mais le cœur! répondit Beppa avec un noble orgueil.

— Pujol vous avait vengée.

— Je n'avais pas vengé sa mère au cercueil, je devais le faire.

— C'est par de semblables expéditions que vous vivez, que nous vivons tous en haine et en horreur aux Espagnols.

— Oh! je leur rends ces deux sentiments, général, et j'espère bien le leur prouver encore dans mainte occasion.

— Oui, mais à l'avenir attendez mes ordres.

— Je les attendrai à l'avenir, général, car Pujol, mon mari, n'a plus une sœur, une mère à défendre.

— Vous garderez les arrêts forcés pendant huit jours.

— Si j'ai commis un crime, ce n'est pas assez, et ma vengeance est un crime ou une noble action.

— C'est une question que je n'examinerai pas. Mais votre désobéissance...

— Personne ne m'avait défendu d'aller à Besalu, général, et, me l'eût-on défendu, j'avoue que j'aurais désobéi.

— Ces sanglantes réactions rendent cependant notre position plus critique, d'horribles représailles sont exercées, on assassine nos soldats sur les grandes routes, et c'est principalement la guerilla dont vous faites partie qu'on rend responsable de tant de cruautés.

— Essayez de la dissoudre, et vous verrez ce qui arrivera.

— Qu'arrivera-t-il?

— Que sais-je?

— Vous le savez, dites.

— Me permettez-vous, général, de vous parler avec la même franchise?

— Parlez.

— Eh bien! sans nous, monsieur le gouverneur, sans la salutaire frayeur que nous inspirons, vos troupes mourraient de faim dans cette province, une des plus riches d'Espagne, tant les moines et les religieux de tous ordres vous feraient une guerre sourde, infernale, qui vous priverait de vos meilleurs soldats; il n'y aurait pour vous ni sécurité sur les routes, ni repos ni calme dans les rues et dans vos demeures. Le poison viendrait en aide au fer, et vos hommes succomberaient à d'horribles tortures. Jeune encore, je connais l'Espagne que j'ai parcourue en vagabonde, mais que j'ai étudiée par instinct; vous la foulez, mais vous ne la possédez pas. Le malheur a secondé mon intelligence, j'ai cherché à comprendre à un âge où à peine on se laisse aller à la vie, et mes compagnons, gitanos comme moi, me traitaient de folle et d'idiote, eux, les plus avancés des hommes, moi qui les devançais tous. A leur école de paresse et d'insouciance, j'ai pourtant appris le travail et l'activité, mon cœur et mon amour pour Pujol ont fait le reste. Fatale exception, je me suis lancée dans la carrière périlleuse que le ciel a ouverte devant moi, et je suis devenue homme fort et énergique, de femme obéissante et timide que j'aurais dû être. Ma tendresse pour Pujol m'a grandie aux yeux de tous et surtout aux miens. J'ai de la vanité, de l'orgueil, parce que je sais ce que je vaux, et je vaux beaucoup par mon âme. Il y a chez moi une telle exaltation, un tel dévouement pour mon mari, que, s'il m'ordonnait de vous trahir, de le trahir lui-même, je crois que je lui obéirais. Je serai bientôt mère, général, j'ignore le sort que Dieu destine à mon enfant (je crois en Dieu, moi); eh bien! mes prières de tous les jours sont pour qu'il lui fasse un cœur et une âme semblables en tout à mon âme et à mon cœur. Il aura sans doute des jours de malheur, des nuits d'angoisse; mais le sentiment qui me fait vivre ennoblit tout, et je vous jure qu'il y a du bonheur dans cette infortune.

— Continuez, continuez, je vous écoute avec tant de plaisir!

— C'est bien cela, je vous amuse.

— Non, vous m'intéressez, dit le général avec bonté.

— A la bonne heure. Je savais, général, que vous désiriez connaître les mille aventures de ma jeunesse errante, les mille misères de mon existence de gitana, à laquelle j'ai longtemps été condamnée, et si je ne vous ai encore parlé que de mes sentiments, ah! c'est que mes sentiments sont tout mon être, et que je mourrais s'ils perdaient jamais de leur violence et de leur sainteté. J'ai vécu jadis dans les cavernes, dans les bois, sur les grandes routes, dans les creux des rochers, le plus souvent sans pain et sans nourriture, traquée par les hommes et les bêtes fauves; vous voyez que ma vie n'a pas trop changé, et que mon corps a résisté à toutes les fatigues, à toutes les douleurs. C'est qu'il m'a fallu deux âmes au lieu d'une, et que je les ai trouvées. Le coup qui frappera Pujol me frappera, et il est écrit là-haut que je mourrai quand il mourra.

— Superstition!

— Religion, voilà tout. Je ne juge la politique que par les événements. Tout ce que des soldats peuvent faire pour pacifier une province, vous et vos généraux l'avez fait; tout ce que des bandits peuvent faire pour la soumettre, Pujol et ses officiers l'ont fait aussi. Nous n'avons réussi ni les uns ni les autres, et la guerre est ici dans tous les cœurs, dans tous les yeux, dans les villes, dans les campagnes, dans les airs; s'il ne se trouvait plus d'Espagnols pour vous combattre, vous auriez le climat pour ennemi, et si le climat était sans puissance, la peste viendrait se ruer sur vous et vous briser les membres. Croyez-moi, général, l'Espagne ne peut être vaincue que par l'Espagne.

— Mais c'est un cours complet de politique que vous me déroulez là.

— Politique ou morale, ce n'est pas là la question. Elle est dans le mensonge ou dans la vérité. Ai-je dit vrai ou faux? c'est à vous de décider. Ce que je vous confie en ce moment, je l'ai caché à Pujol, car lui, général, il vous haïssait quand vous êtes entré dans son pays, et il vous hait peut-être encore, mais il vous a juré dévouement et fidélité, et les tortures ne lui feraient pas trahir sa parole. Si je lui ai caché ce que je vous dis, c'est que je ne veux pas qu'il se laisse aller au découragement, et qu'il n'y a de repos à espérer pour lui que dans la vengeance. Marcelino Perez une fois dans la tombe, la carrière de mon mari sera remplie, et une balle ou un stylet fera le reste. Moi, je me trouverai là pour le suivre où il ira... Maintenant, j'ai dit. Je vous obéis, général, et je me rends aux arrêts.

— Attendez...

— Une porte s'ouvrit. Pujol se montra, il avait tout entendu, et il s'avança en tendant la main à Beppa.

— Tu m'écoutais; était-ce une épreuve?

— Je te voyais triste, ma femme, et j'étais alarmé.

—Je vaux mieux que toi, Pujol; je t'aurais deviné, moi.

— Au reste, la leçon ne sera pas plus perdue pour moi que pour le général, et, de mon côté, je vais tâcher de faire mentir tes prévisions.

— Vos arrêts sont levés, sergent, je vous nomme adjudant sous-officier.

— Il paraît qu'on gagne plus à parler qu'à se battre, dit Beppa en souriant.

— J'avais déjà signé votre nomination.

A peine cette conversation avait-elle eu lieu, qu'un courrier extraordinaire, venant de Paris, demanda à être introduit. Il avait échappé comme par miracle aux petites et audacieuses guerillas postées sur les hauteurs de la route pour dévaliser les voyageurs et les militaires isolés; ses vêtements, ainsi que son chapeau, percés de balles, attestaient les périls qu'il avait courus.

Le général ouvrit les dépêches d'une main prompte et s'écria en se frappant le front: — Allons, il faut quitter l'Espagne, il faut battre en retraite; la Catalogne ne nous appartient plus, tout est fini.

— Mauvaises nouvelles! dit Pujol en jetant çà et là son regard scrutateur.

— Détestables. Russes, Autrichiens, Prussiens, Bavarois, menacent le nord de la France. Quand des hommes, toujours vaincus, font entendre des cris d'envahissement, c'est que la victoire est à eux.

— Que ferez-vous, général?

— J'obéirai; mais nous sommes dans une fausse position.

— Disposez de mes coquins.

— Les vivres manquent.

— Disposez de mes coquins.

— Nos caissons sont à sec.

— Disposez de mes coquins.

— Quelle sera notre avant-garde?

— Mes coquins.

— Et l'arrière-garde?

— Je serai partout.

— Ce ne sont pas les balles ennemies qui me font peur, j'ai des soldats; mais perdre d'un mot et en un seul jour le fruit de tant de dangers, voilà ce qui me brise l'âme.

— Enfin qu'ordonnez-vous?

— Rendez-vous à votre quartier, commandant; tenez vos gens sous la main et soyez prêts au premier signal.

— Les arrêts de ce drôle sont donc levés? dit Pujol en souriant et en touchant le menton de Beppa.

— Ils le sont, quoique sa conduite à Besalu...

— Pardon si je vous interromps, général, mais je ne puis oublier ma mère, et tôt ou tard Besalu aurait été incendié.

Le bruit du prochain départ de l'armée pour le Roussillon vola bientôt de bouche en bouche; le cœur des vrais Espagnols, de ceux qui regardent pour quelque chose l'honneur national, se gonfla de vanité, et de sanglantes représailles se préparèrent dans les ténèbres.

Les rues de Barcelone furent teintes de sang; les poignards longtemps assoupis se réveillèrent, les ardentes passions comprimées par la terreur se jetèrent au dehors, les menaces des premiers jours d'envahissement eurent un écho aux jours d'adieu, et chaque piéton, en passant auprès d'un autre piéton, cachait sa main droite dans sa poitrine pour y chercher la poignée de son stylet.

Mais un homme était là, debout au milieu des convulsions de tous les partis, pour faire payer cher aux Espagnols réveillés le sang qu'il avait juré d'épargner. Cet homme, c'était Pujol. Il avait dit à sa bande:

— Deux poitrines contre une, c'est un taux légal.

Et les soldats lui avaient répondu:

— Nous t'en donnerons trois, et pour peu que tu le veuilles tu en auras quatre.

Un crêpe funèbre planait sur toute la Catalogne, et quand les armées françaises se mirent en route pour le retour, on laissa couché sur le sol le cadavre à demi-consumé d'un homme de cœur, de l'ami le plus dévoué du célèbre bandit. Oh! que son agonie fut horrible!

L'incendie, le meurtre et l'assassinat signalaient en tous lieux le passage de la redoutable guerilla, de laquelle deux chefs seulement s'étaient volontairement éloignés. Mathias et Francisco Marini, montés sur une tartane légère, voguaient vers la Terre-Sainte.

Les populations en délire fuyaient à l'approche des bandits, et les pelotons français traversaient un désert troublé seulement de temps à autre par le bruit lointain des escopettes et des tambours.

Pujol fuyait aussi: il fuyait le sol maudit sans avoir pu frapper Marcelino Perez; il laissait là, derrière lui, les ossements de sa mère et de sa sœur, et sa rage poussée encore par l'amour et la vengeance valait les plus horribles supplices à ceux qui tombaient entre ses mains. De quel poids eût été la parole de Maurice-Mathieu ou celle de Lamarque? Pujol cherchait des hommes à tuer, des mères à frapper sur le cadavre de leurs enfants, et il fallait à Pujol les cadavres des enfants, des hommes et des mères. Il y avait joie et fête parmi la milice, et Beppa et Saletas jouaient du poignard en miquelets qui n'avaient jamais

compris la pitié ou le remords. Pujol avait dit : — Tuez! et sa bande tuait.

Dans une de ses chasses à travers les bois de sapins qui bordent un passage difficile, non loin de Figueras, l'intrépide et généreux Saletas avait été surpris par une vingtaine de guerilleros de la bande redoutée de Pueblo. Reconnu, il fut à l'instant condamné à être brûlé vif, et avant l'exécution chacun lui crachait au visage et l'outrageait de la façon la plus cruelle.

— Laissez-lui toutes ses forces, dit aux plus acharnés le chef de la horde, laissez toutes ses forces à ce tigre, afin qu'il sente mieux la douleur. Vite, qu'on le lie vigoureusement à un pin et qu'on mette le feu à l'arbre. Que ne tenons-nous avec lui son brigand de capitaine et sa gitana de malheur!

— Vous n'aurez ni la gitana ni mon capitaine, lâches que vous êtes! répondait fièrement Saletas; mais quand je trouvais quelqu'un des vôtres, je le tuais et je ne l'insultais pas ainsi, canailles! Montrez-vous donc vrais guerilleros, puisque vous en portez le nom.

— Non pas, non pas, chien, lui répondit-on en le flagellant, tu seras d'abord insulté comme tu le mérites et tu mourras ensuite comme un bon petit saint Laurent. De quoi te plains-tu? Ne gagnes-tu pas la palme du martyre?

Et, tandis qu'à ces brutales paroles le brave Saletas répliquait par le silence et le sourire du mépris, on amassait des feuilles sèches et l'on entourait de branches résineuses les jambes de l'ami le plus dévoué de Pujol.

— Chante donc, lui dit un des brigands, chante un cantique dévot.

— Non, j'aime mieux te cracher à la face, tiens!

— Oh! cela n'éteindra pas le feu, mon garçon, et tu dois sentir qu'il commence à piquer. Est-ce vrai, courageux Saletas?

Une fumée noire tourbillonnait déjà et s'élevait en lugubre spirale au-dessus des arbres de la forêt; à son aspect, Pujol, alarmé de l'absence de son fidèle, dit tout bas à Beppa et à deux ou trois autres miquelets qui l'entouraient :

— Par ici, mes compagnons, suivez-moi en silence, Saletas n'est pas loin.

La flamme petillait, les membres de Saletas se tordaient sous la douleur; mais pas une plainte, pas un soupir ne s'échappait de son âme. Un vent violent poussait des langues de feu sur sa mâle figure, sa peau dure commençait à se crevasser, son sang tombait en caillots, encore quelques minutes et il poussait le dernier râle, quand un grand cri retentit au moment où, épiant l'agonie, un bandit répétait à Saletas :

— Mais crache donc encore!

— Crache ton âme, dit Pujol en s'élançant comme un lion et en lui perçant la gorge de son poignard.

Aussitôt lui et les siens délient l'infortuné et l'éloignent de la flamme; son corps n'est qu'une plaie; chacun de ses camarades se choisit deux victimes, et ils restent bientôt seuls près du fâtal bûcher.

— Mon brave ami, dit Pujol en se jetant à genoux auprès de Saletas et en répandant des larmes, quelle mort horrible!

— Oui, cela fait mal, bien mal, répondit celui-ci d'une voix mourante; cette flamme brûle plus qu'une balle. Bon Andreu, poursuivit-il encore, des prières, n'est-ce pas? Oui, prie, prie, mon camarade, il y a des consolations dans toutes tes paroles; mais la torture est si horrible que j'entends à peine les tambours qui s'éloignent; fuyez, amis, laissez-moi, n'essayez pas de m'emporter, le sol tient à mes chairs ouvertes. Andreu, Andreu! Adieu, mes amis, adieu, capitaine, adieu, mon fidèle compagnon! Encore un service, Pujol! achève-moi, je t'en prie; les souffrances me feraient peut-être maudire le métier que tu m'as appris.

— Oui, tu as raison, mon ami, dit Pujol d'une voix creuse; je te serai utile et dévoué jusqu'au dernier moment. Adieu.

Une détonation se fit entendre, une cervelle sauta en l'air, et les guerilleros au désespoir rejoignirent le gros de l'armée qui venait de franchir le défilé.

La terrible bande pleura Saletas presque autant qu'elle aurait pleuré Pujol. Le major jura de le venger et il tint parole, car la route de là au Perthus ne fut qu'une large traînée de sang.

---

## XXIII

### PRONOSTIC.

Il leur fallait en effet du sang et des larmes à ces hommes de fer qui se voyaient ainsi brisés dans leurs espérances et se trouvaient forcés d'abandonner un pays où ils pouvaient vivre impunément de rapines et de meurtres.

D'un autre côté, il y avait une sorte de découragement chez cette horde infernale, et rien ne se posait devant elle pour la ramener à l'amour de sa première vocation. Mathias était parti, Marini avait pris avec lui le chemin de Jérusalem (1); quelques-uns des chefs bandits nourrissaient encore dans leur âme cette mâle énergie, ce courage indompté qui les avait faits si forts et si redoutables; mais, je l'ai dit, le départ des Français ne leur laissait que la possibilité d'une vie honnête et laborieuse, et le travail et la probité étaient à peine compris par l'armée de Pujol. Ne pas voler, ne pas mendier et ne pas tirer le poignard ou l'escopette contre tout piéton, riche ou pauvre, égaré dans sa route, c'était ne pas vivre. Les scélérats sous les ordres de Pujol n'auraient pas balancé entre une courte existence de périls accompagnés de meurtres et une longue série de jours de calme et d'honnêtes plaisirs. Il y avait vanité chez eux à se dire bandits; ils se glorifiaient du titre de brigands, et, après une expédition dans un bourg ou en rase campagne, vous les entendiez se vanter hautement de lâchetés et de forfaits qu'ils n'avaient point commis. L'odeur du crime reste longtemps sur les habits de l'assassin, et l'âme des scélérats de cette bande infernale ne se plaisait qu'au parfum des cadavres.

Quant au chef de la bande, il ne changeait pas; c'était toujours Pujol, le hardi guerillero, l'incendiaire sans pitié, le Catalan fanatique sans cesse occupé de sa vengeance personnelle. Les catastrophes avaient beau s'amonceler sur son front de bandit, il luttait avec l'ardeur d'un jeune taureau contre le courroux des hommes et du ciel; il défiait les événements les plus sinistres, et, le bras au bras de Beppa, il se croyait au-dessus de toutes les calamités humaines.

C'est elle surtout, la noble gitana, qu'il fallait voir à la tête de la guerilla bondissant comme une biche, indépendante comme une lionne au désert, appelant à elle par son activité martiale les balles ennemies et ne pouvant pas croire à la possibilité d'une chute. Elle s'apercevait que de temps à autre la constance de Pujol était à bout, que son énergie lui faisait défaut; mais alors, plus grande encore par le malheur de celui qu'elle aimait d'une passion si vraie, elle trouvait dans sa tendresse alarmée de ces mots de consolation et d'ivresse, de ces regards de douloureuse quiétude comme en doivent laisser tomber les anges au pied de l'Eternel.

— Allons, allons, mon ami, lui disait-elle en lui frappant familièrement sur l'épaule, il faut des nuages au ciel

(1) Par un des plus singuliers hasards du monde, l'auteur de ce livre a trouvé à Vahoo, une des îles Sandwich, le Marini dont il est ici question. Il vivait là bas en parfait honnête homme, fort considéré de Tamahamah, roi de cet archipel, et apprenait la culture des terres et quelque peu de morale aux sauvages habitants dont il était entouré. Plusieurs pages des *Souvenirs d'un Aveugle* sont consacrées à Marini.

pour que son azur nous semble plus doux quand l'orage a passé. Allons, allons, mon guerillero, sois digne de ton passé pour te consoler de ce triste présent et te donner des forces pour l'avenir. Il n'y a que les âmes faibles qui se laissent abattre; que dis-je? il n'y a que les corps sans âme qui succombent. Et puis, que dirait la guerilla si elle te voyait ainsi anéanti? sais-tu qu'elle rougirait de t'avoir si longtemps obéi? sais-tu qu'elle n'oserait plus prononcer à haute voix le nom formidable de Pujol?... Courage donc, mon brave, ne courbe que devant moi ta tête sur ta poitrine; car je sais que tu n'éprouves de vrais chagrins que pour ta Beppa; mais devant les intrépides, en plein jour, en face de l'armée française qui t'admire, tu dois toujours être Pujol, toujours le chef des plus hardis bandits de toutes les Espagnes.

Pujol prenait avec une sainte ferveur la main de sa femme; un long et douloureux soupir s'échappait de sa poitrine; son sang attiédi circulait avec plus de liberté.

Hélas! il avait perdu son cher et intrépide Saletas, son ami le plus dévoué, le compagnon de tous ses périls, et se sentait mortellement frappé au cœur.

— Pour que je retrouve mon courage énervé, répondit-il à Beppa, il faut que Saletas soit vengé, il faut que la vie de cent Espagnols me paye une vie si chère; et le puis-je, quand demain, sans doute, j'aurai dit adieu à cette Catalogne maudite, où je laisse les restes sacrés de Saletas, de ma sœur et de ma mère, et où Marcelino Perez va de nouveau jeter impunément le deuil dans les familles?

— En une nuit on fait de grandes choses; Pujol, veux-tu l'essayer?

— Que ta voix soit donc entendue, Beppa! je ne veux pas que Saletas, en l'autre monde, ait un seul reproche à jeter à la face de Pujol. Voici la grande route que suit l'armée française; là est un sentier qui mène à Castillo, suivons ce sentier, et que l'enfer nous accompagne.

C'était à la pâle lueur de quelques étoiles à demi voilées; une longue traînée noire zigzaguait sur les routes déchirées par le passage des troupes et les roues des chariots portant les malades et les blessés.

C'était aussi un silence solennel, un saint recueillement ainsi qu'on le garderait au dernier râle d'un ami; et de toutes ces poitrines de guerilleros en combustion ne s'échappait aucune plainte, ne s'exhalait aucun soupir.

Hélas! l'agonie des meurtres, des incendies, des brigandages, avait entendu sonner sa dernière heure, et la vie du bandit qui avait si longtemps obéi à Pujol, ne voyait devant elle qu'un avenir de quelques pas. Ils allaient, ils allaient tous, parce qu'on leur avait dit d'aller; ils ne regardaient plus à l'horizon qu'ils trouvaient trop éloigné, et leurs yeux ternes et farouches, attachés au sol sur lequel ils posaient un pied débile, semblaient y mesurer la profondeur de la tombe qu'ils croyaient sentir se refermer sur eux.

Quand les âmes fortes, quand les corps robustes sont saisis par une commotion inattendue, la réaction est terrible. Ils ont trop de vigueur pour succomber à une tiède attaque, et les puissantes douleurs ont seules le pouvoir de les arrêter.

L'armée de Pujol était donc abattue, mais les tortures et la mort ne l'auraient point épouvantée, et elle souriait avec mépris aux éclairs qui, non loin du village vers lequel elle se dirigeait, ouvraient les nuages taillés en fantômes et aux éclats de la foudre dont les échos des collines répétaient sourdement les murmures.

La nouvelle de la mort de leur magnanime capitaine Saletas les avait frappés au cœur; ils aimaient ce brave, et, sans le comprendre, ils l'entouraient de respect et de vénération; ils plaignaient et admiraient tout à la fois Pujol de lui avoir brisé le crâne pour lui épargner une torture.

— Quel homme que cet homme! disait-on dans les rangs en se serrant la main. Il était au niveau de Pujol au moins, et une armée ne lui aurait pas fait rebrousser chemin, pour peu qu'il eût reçu l'ordre d'aller en avant.

— Par Satan! disait un autre, je donnerais les cent piastres que je garde dans ma ceinture, pour une de ses chemises ou une de ses espardillas.

— Pour deux fois cette somme, tu n'aurais pas deux chemises de Saletas, répliquait un troisième, car il n'en possédait qu'une seule, puisqu'il nous vêtissait de ses hardes, chacun à tour de rôle, et qu'il envoyait presque toutes les nuits des provisions et du linge aux malheureux habitants des granges ou des villages incendiés.

— Et puis, quelle amitié sainte pour le commandant! quelle vénération pour sa femme!

— Saletas était plus qu'un homme.

— C'est vrai; c'était deux hommes.

— Si j'avais été là, j'aurais brigué l'honneur de lui brûler la cervelle, à la place de Pujol. Je ne l'aurais pas manqué, va.

— Ni moi non plus.

— Ni moi.

— Ni moi.

— Ils l'ont lâchement garrotté à un arbre et ils l'ont rôti, les misérables!

— Il n'a pas poussé un cri devant eux, au moins, et pourtant c'est chaud le feu....

En ce moment un éclair brille, le tonnerre fait trembler le sol et une partie de la bande des guerilleros se trouve renversée dans la boue. La foudre avait tué six hommes; Beppa serrait dans ses bras Pujol, ébranlé par le choc, et de son manteau semblait le protéger contre la colère céleste.

En quelques instants, la bande fut sur pied; une douzaine de blessés restèrent sur la route, et la colonne, un peu appauvrie, s'avança vers le village sur lequel elle avait projeté de se ruer pour venger la mort de Saletas.

— Camarades, leur avait dit le commandant de la guerilla, vous venez de perdre votre plus brave officier, et moi mon ami le plus dévoué. Il se tordait sous les douleurs, il se crevassait sous les atteintes du feu; je suis arrivé près de lui, il m'a tendu la main, il m'a demandé grâce.... Je l'ai achevé. Camarades, Saletas est mort; il est mort de la mort des vrais miquelets; ne ferez-vous rien pour votre chef, pour le compagnon de vos fatigues? Répondez, guerilleros; ne devez-vous rien à la mémoire de Saletas?

— Ordonne, Pujol, s'était écriée la bande formidable, ordonne, et nous allons t'obéir. Faut-il aller brûler Barcelone ou Séville, Grenade ou Madrid? Parle, commande, marche à notre tête, et nous te suivons. Nous n'avons pas besoin de la France, nous ne voulons pas de la France; l'Espagne nous suffit : vive l'Espagne! puisque nous y laissons les restes de notre ami Saletas!

— Ce que vous me proposez est impossible, mes braves; mais auprès de nous, presque sur la route que nous avons à parcourir, sont des villages et des Espagnols; ce sont des Espagnols qui ont brûlé Saletas, mort aux Espagnols!

— Mort aux Espagnols! cria frénétiquement la horde sauvage.

Maurice-Mathieu, Decaen, Lamarque, qui savaient le désespoir de Pujol, et qui prévoyaient que la vengeance du bandit serait terrible, lui avaient confié la défense des passages les plus difficiles; mais l'insoumis guerillero s'était cru en droit de désobéir aux ordres qu'il avait reçus, et il venait de faire une trouée vers Castillo, dont le clocher blanc s'était dessiné dans les nuages à la lueur d'un éclair.

Une pluie rapide et glacée inondait le sol, la route parcourue par les guerilleros devenait impraticable; les fusils, les tromblons, les escopettes n'étaient plus bons qu'à servir d'appui; les forces épuisées des miquelets n'ôtaient rien à leur énergie; ils tombaient dans des ravines profondes, se relevaient pleins d'ardeur, et le nom sacré de Saletas qui sortait de leur bouche les ravivait au milieu de la tempête qui les embrassait.

Pujol et Beppa, forts comme deux rocs, intrépides, infatigables, indomptés, ouvraient la marche, jetaient des paroles d'énergie à leurs camarades épuisés, et montraient à quelques pas d'eux le village où ils devaient exercer de justes représailles et réparer leurs forces.

Le tonnerre grondait avec une majesté imposante et terrible, les éclairs se succédaient si vifs, si rapides, que les yeux s'en trouvaient blessés, et que la nature entière était

Vite, qu'on le lie vigoureusement à un pin et qu'on mette le feu à l'arbre (Page 78.)

là, petillante comme au sein d'un vaste incendie. Les gouttes d'eau tombaient maintenant larges et rares, une odeur de soufre gênait la respiration et pesait sur les poitrines haletantes; les arbres qui bordaient la route gémissaient sous une brise à l'air, et les guerilleros au milieu de ce chaos, éclatant et ténébreux à la fois, juraient au lieu de prier, et serraient avec rage le manche de leur stylet, comme s'ils avaient voulu lutter contre la tempête.

— Nous allons enfin nous reposer, cria Pujol d'une voix retentissante, dans le court intervalle d'un coup de tonnerre à l'autre; courage, mes enfants, nous touchons au port : amorcez vos escopettes, frottez vos poignards et songez à votre ami Saletas que vous avez juré de venger.

Puis se ravisant, pour la première fois de sa vie, au moment d'une attaque :

— Que ceux qui voudront faire grâce ne craignent pas ma colère, poursuivit-il, ce jour peut être aussi un jour de clémence et de pitié.

— Cela est bien, Pujol, lui dit avec affection Beppa, cela est bien, Pujol. Vois, le ciel semble avoir voulu garder le silence pour t'entendre parler, la foudre est restée muette. Je te bénis, mon Pujol, pour ces douces et généreuses paroles sorties de ton cœur.

La bande infernale s'arrêta stupéfaite. Jamais Pujol ne s'était montré à eux si faible, ou plutôt si magnanime; jamais ils ne lui avaient entendu prononcer des paroles de pardon, et ils se demandaient, à voix basse, si le tonnerre et les éclairs, zébrant et mitraillant les cieux, ne venaient pas de lui jeter un peu de frayeur à l'âme. Pour la première fois, il y eut irrésolution dans l'obéissance, et les guerilleros se promirent bien de ne céder qu'à moitié aux molles invitations de leur commandant.

Beppa et Pujol étaient à une cinquantaine de pas des bandits; ils se soutenaient mutuellement dans leur marche si pénible, et ils se trouvèrent bientôt à côté des premières maisons du village endormi. Tout, en dépit de l'ouragan, y respirait un air de fête qui surprit d'abord les deux miquelets; à la lueur des éclairs, ils virent les portes des




C'est ton image qui est pendue à cette potence. (Page 82.)



maisons couronnées de guirlandes de buis, de lauriers roses et de genêts; des couronnes de fleurs naturelles pendaient aux croisées et aux balcons, des drapeaux jaunes et blancs pavoisaient plusieurs édifices, et le portail gothique de l'église était frais et paré comme en un jour patronal. On devinait que la joie avait naguère passé par là, et que les heureux habitants ne s'étaient assoupis qu'après les chants et les danses.

— C'est grand dommage de les réveiller dans leur bonheur, dit tristement Pujol à Beppa : tuer qui dort si paisiblement est peu digne de gens de cœur comme nous. Je voudrais avoir perdu mon poignard.

— Et moi mon escopette, répondit vivement Beppa toujours prête à donner de la force aux élans d'humanité de son mari. Je gagerais que les habitants de ce village ont célébré hier l'anniversaire de quelque grand bienfait céleste.

— Je suis de ton avis, dit Pujol, demeurons calmes et laissons faire nos intrépides, car enfin il faut une vengeance à notre ami Saletas.

A peine le chef des bandits avait-il achevé ces paroles qu'il se sentit rudement frappé au front par un objet tourbillonnant au vent et que les ténèbres l'avaient tout d'abord empêché de distinguer.

— Qu'est-ce? dit Beppa à son mari qui venait de s'arrêter.

— Je ne sais, répondit le guerillero, attendons qu'un éclair nous serve de lampion.

L'éclair traversa l'espace.

— Ciel! un cadavre pendu! s'écria Pujol.

— Il faut couper la corde, dit vivement Beppa, qui sait? on a vu revenir d'aussi loin.

— Ne te donne pas la peine d'escalader cette potence, poursuivit le miquelet en souriant, c'est un mannequin. Les joies des habitants de ce bourg sont des jeux bien cruels, à ce qu'il me paraît.

— Meurtre et dévastation! enfer et châtiment! s'écria Beppa en retirant le poignard de sa gaîne. Pujol, c'est ton


PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1.

image qui est pendue à cette potence, c'est ton nom qui est écrit sur sa poitrine, c'est la fête de la mort qui les a enivrés! Pujol! il me faut du sang maintenant, il m'en faut beaucoup; une part pour Saletas et l'autre pour toi, mon noble ami.

Et elle se frappait violemment la poitrine, et ses yeux lançaient des regards de flamme pareils aux éclairs rouges qui embrasaient au loin l'atmosphère.

— Alerte! guerilleros! alerte, mes bandits! s'écria-t-elle enfin furieuse comme une ourse blessée. Alerte, guerilleros! on a pendu par le cou l'image de Pujol votre capitaine. Alerte! que les portes des maisons soient brisées! que les habitants soient égorgés, qu'ils passent d'un sommeil dans un autre. Point de lente agonie, mes camarades, l'agonie est encore une espérance; il ne faut pas d'espérance aux scélérats. Tuez, tuez tout, hommes, femmes, enfants, vieillards; on a tué Saletas, on a pendu Pujol; point de grâce, point de pitié, mes braves, prenez des flambeaux pour mieux assurer vos coups. Alerte, miquelets! et que les poignards fassent leur office, car on a tué Saletas et pendu Pujol vos deux meilleurs amis, les plus intrépides hommes du monde.

Les portes des maisons tombèrent sous les crosses cuivrées des tromblons et des escopettes; les habitants saisis dans leur sommeil furent impitoyablement frappés par les stylets. Il y eut un massacre général, une boucherie sans merci, quelques-uns sautèrent par les croisées et se sauvèrent dans la campagne comme des spectres échappés des tombeaux.

Après les premiers sacrifices, les miquelets altérés sans être assouvis parlèrent d'un immense bûcher qui devait consumer en masse tout ce qu'on n'égorgeait point assez vite; mais les torrents de pluie qui vinrent au même instant inonder le sol s'opposèrent à l'exécution de ce terrible arrêt; les bras lassés se reposèrent, les maisons devinrent silencieuses, le ciel se calma, la foudre alla plus loin porter ses ravages, et le lendemain quand les fuyards nus, tremblants et à demi mort rentrèrent dans la ville, ils marchèrent sur des cadavres et ils trouvèrent à la place du mannequin de Pujol le corps privé de vie de l'alcade qui avait présidé à la fête de la veille.

Dans cette nuit sanglante Pujol ne tira point son poignard de la gaîne. Il laissa faire ses guerilleros : il fut vengé.

---

## XXIV

### BAPTÊME.

Inquiet de l'absence de Pujol qui avait quitté son poste pendant la nuit pour l'expédition dont je viens de vous dire le terrible dénoûment, Maurice-Mathieu retourna sur ses pas avec un de ses aides de camp, monsieur Renaud de Villebach, officier d'un mérite supérieur et dont les bulletins de l'armée de Catalogne ont fait souvent de glorieuses mentions.

Le chef des guerilleros que nulle route longue ou difficile ne pouvait lasser ne tarda point à arriver au poste qu'il devait occuper à l'arrière-garde de la division.

— D'où venez-vous, commandant? lui dit le général d'une voix sévère.

— De là-bas.

— D'où?

— Je viens de visiter un village où j'ai tué bien du monde.

— Ainsi donc votre dernier adieu en Espagne sera un adieu de sang?

— Les misérables ont saisi hier mon noble ami Saletas, ils l'ont lâchement attaché à un sapin et ils ont brûlé le plus brave soldat du monde.

— Il est mort?

— Je l'ai achevé en lui faisant sauter la cervelle.

— Comment! vous?

— Il faut bien servir ses amis.

— C'est donc pour venger la mort de Saletas que vous avez attaqué ce village?

— Oui, général.

— Vous avez eu tort.

— Je ne le sais que trop; j'aurais dû en attaquer, brûler et détruire dix autres. Tenez, général, je quitte ce pays avec la rage au cœur, et si j'y rentre jamais...

— Prenez garde, Pujol, vous y laissez bien des ennemis.

— Et les cendres de ma mère et de ma sœur?

— Toujours la vengeance!

— Dites toujours la tendresse. Une mère, une sœur! deux anges! l'une morte de douleur, l'autre de honte. Oh! l'on me l'a dit souvent, je suis damné.

— Et votre femme qui est là, près de vous et qui peut vous entendre, dit le général avec un peu plus de douceur dans la voix, a-t-elle cessé de vous consoler dans vos tourments?

— Ma femme! répondit Pujol en jetant un regard d'amour sur la belle gitana marchant d'un pas intrépide quoiqu'elle fût bien près d'être mère; ma femme! mais si je ne l'avais pas là, souvent, toujours devant mes yeux, il me semble que je serais seul, isolé dans ce monde au milieu de mes bandits et de vos soldats. Ma femme! oh! général, elle va me rendre père, et ce bonheur qu'elle me réserve me fait presque croire en Dieu.

— L'impiété, Pujol, pousse au meurtre, à l'incendie, à la dévastation. Avec un peu de foi et de charité vous auriez épargné ce village : c'est une vengeance inutile.

— Inutile! dites-vous? mais vous ne savez donc pas de quoi sont capables des Espagnols? Tenez, j'aurais peut-être fait grâce. En route je m'étais senti touché au cœur, la mort cruelle de Saletas, son dernier adieu si douloureux à mon âme, si solennel, m'avaient jeté dans une sorte d'engourdissement et de torpeur qui m'arrachaient toute mon énergie : il me semblait que l'enfer parlait au milieu des nuages et que ses regards sillonnant les cieux me disaient de laisser dormir mon poignard. Je voulais faire grâce.

— Eh bien?

— Eh bien! l'enfer ne l'a pas voulu, l'enfer et Beppa, d'accord pour la première fois, ont organisé le deuil et le massacre.

— Comment! Beppa!

— Oh! c'est qu'elle m'aime la noble fille! c'est que son sein bondit à un outrage fait à Pujol. Viens, viens, gitana de bonheur, poursuivit le miquelet en appelant sa femme qui le prit par le bras et salua de la main Maurice-Mathieu. N'est-ce pas, Beppa, que tu m'as conseillé le meurtre?

— Cela est vrai. Mais dis au général pourquoi je l'ai fait! Lui as-tu dit pourquoi je devais le faire?

— Non.

— Va, va, tu peux tout lui conter.

— Eh bien! poursuivit Pujol en colère, figurez-vous qu'en entrant dans ce maudit village tout pavoisé comme en un jour de fête, je me suis senti frappé au front par un objet pendu à une potence. C'était moi, mon image, l'image de Pujol pendu par une corde qui lui serrait le cou et qui portait sur la poitrine le nom du bandit. Beppa ma femme a parlé, la parole qui s'échappait de son

âme ulcérée a jeté l'indignation au milieu de mes miquelets; ils se sont mis à l'œuvre, et ils y allaient de bon cœur, je vous jure.

— Je m'en rapporte à eux.

— On avait pendu Pujol en effigie, j'ai pendu l'alcade à ma place.

— En effigie aussi?

— Général, je ne fais pas la guerre pour rire, moi.

Le général sourit tristement et se félicita tout bas de la dissolution prochaine de cette bande formidable qui laissait derrière elle tant de misères, tant de larmes et de désespoir.

A peine Pujol venait-il de dire les derniers mots de cette conversation qu'un aide de camp de Maurice-Mathieu arriva et lui donna avis qu'un courrier extraordinaire venu à toute bride lui apportait des dépêches de Paris.

D'après les nouveaux ordres reçus qui laissaient encore l'espoir que l'aigle impérial allait bientôt reprendre son vol dominateur, l'armée de Catalogne fit halte, les régiments se cantonnèrent et les soldats de Pujol recommencèrent leurs courses dans les environs, c'est-à-dire leur vie de vagabondage et de rapine.

Cependant, la grossesse de Beppa touchait à son terme, et Pujol, dans sa tendre sollicitude, laissait à ses officiers le soin des expéditions périlleuses et ne quittait presque plus sa courageuse femme. Une souffrance personnelle irrite souvent comme le destin et vous pousse au blasphème; la souffrance de ceux que vous aimez ne vous arrache que des prières. L'amour de Pujol pour Beppa le faisait quelquefois monter jusqu'au doute; son incrédulité, en matière de religion, était chez lui le résultat d'un vouloir plutôt que celui de la réflexion; et pourtant si Beppa n'avait pas été la femme la plus héroïque du monde, si elle avait poussé des cris de douleur au ciel, Pujol aurait cru au ciel, Pujol aurait adoré un Dieu.

— Tu ne saurais te faire une idée de mes terreurs et de mes angoisses, dit-il un soir à Beppa.

— Qu'as-tu, mon ami? lui répondit la gitana avec une vive inquiétude.

— Cette halte me tue. La France est là devant nous, à deux pas de nous, je laisserais mon stylet pour être en France.

— Quel motif, dis-tu?

— Oh! je ne voudrais pas que notre enfant fût né en Espagne; je ne te voudrais pas un fils compatriote de Marcelino Perez. Il me semble depuis son crime que tout enfant, né en Espagne, est marqué du doigt fatal de ton Dieu, et je vois dans ce ciel rouge de l'horizon une longue traînée de sang qui m'étouffe.

Le lendemain Beppa devint mère et Pujol ne voulut pas que ce jour-là ses bandits s'éloignassent de leurs quartiers. Il ordonna pour eux des réjouissances, des jeux, des joûtes; il distribua aux plus misérables de ses compagnons presque toutes ses économies pour célébrer dignement la joie de leur capitaine et donna aux Français le spectacle des délassements cruels auxquels ils se livraient dans leur repos de tigres. Il y eut du sang versé et Pujol se vit contraint d'user de toute son autorité pour que le désordre ne dégénérât pas en carnage.

Cependant la jeune fille que Beppa venait de mettre au monde était faible et chétive. Les courses, les fatigues de la mère l'avaient privée d'une vie forte, et les deux guerilleros n'étaient pas sans alarmes sur une existence si précieuse; ils craignaient que le ciel ne vînt leur ravir cette consolation, et leurs entretiens avaient toujours quelque chose de triste et d'amer.

— Te rappelles-tu ce que tu m'as dit un jour, Pujol, en allant attaquer le couvent de la Trinidad?

— Quoi, femme?

— Si c'est un garçon, tu n'en feras pas un capucin; si c'est une fille...

— Je m'en souviens, Beppa. Eh bien! parle maintenant, aujourd'hui comme toujours tu es la maîtresse, aujourd'hui comme toujours tes désirs sont des ordres, tes vœux des arrêts immuables; aujourd'hui, comme toujours, Pujol se courbe devant ta volonté sacrée.

Parle, Beppa, tu es obéie.

— Je veux baptiser mon enfant, Pujol; je veux que dès demain il soit chrétien.

— Il le sera.

— J'ai pris des informations, mon ami; l'on m'a assuré que le curé de Llers, où Maurice-Mathieu a établi son quartier général, venu de Barcelone depuis quelques jours, était un pieux ecclésiastique, et que l'on vantait partout ses vertus et sa charité.

— Je vais trouver le curé.

— Merci, Pujol.

— Et le parrain? Et la marraine?

— Il y a dans l'armée française une cantinière brave et chérie des soldats que j'ai fait appeler ce matin et qui a accepté avec reconnaissance. Quant au parrain, tu le choisiras toi-même.

— Un de mes guerilleros.

— Prend Sarlo : il croit en Dieu.

— Sarlo sera le parrain.

La cérémonie se fit sans éclat, mais avec dignité, avec recueillement. Presque tous les guerilleros y assistèrent, et, par respect pour Beppa, par amitié pour Pujol qui entrait dévotement dans une église pour la première fois de sa vie, la bande redoutable ne fit entendre aucune parole de damné.

La sainte cérémonie venait de s'achever; Beppa, debout, avait passé son bras autour du cou de son mari, et tous deux, tandis que leur enfant reposait là-haut sur une couverture moelleuse, causaient assis sur un banc de pierre devant la porte de la petite maison qui leur servait d'asile. Ils se félicitaient du bonheur que le ciel leur avait envoyé, et ils jetaient un regard de satisfaction et d'orgueil vers l'avenir. La fille des deux miquelets devait un jour effacer en grâces et en beauté toutes ses compagnes; elle enivrait sa mère de vanité; elle était l'objet de tous les hommages, de toutes les adorations, et sa vie de jeune fille se déroulait joyeuse et magnifique.

Un guerillero se présente :

— Pujol, une lettre!

— Du général?

— Non; d'un moine qui me l'a remise là-bas sur la grande route; il montait une superbe mule, et il a repris à l'instant même la route de Figueras. Il m'a jeté une piastre, en me recommandant toute diligence.

— Donne.

Pujol, dans une terreur qu'il ne pouvait s'expliquer, prit la lettre d'une main tremblante, et regarda Beppa qui venait de plonger involontairement ses regards de mère dans ceux de Pujol. Celui-ci se disposait à ouvrir la missive, quand sa femme l'arrêta par un mouvement rapide.

Ne décachette pas cette lettre, mon ami. Il y a là quelque malheur imprévu. Qui peut t'écrire? De qui attends-tu des nouvelles? Ta mère est morte, ta sœur est morte, ta patrie, ta famille, c'est moi. Pourquoi un moine? Pourquoi ce mystère? Déchire ce papier. Toute missive arrivant d'Espagne m'est suspecte. Tout envoi de moine, de capucin, chaussé ou non, m'épouvante. Tu n'as jamais fraternisé avec les gens d'église, tu les as regardés au contraire comme tes ennemis personnels, puisque tu n'as pas de religion et qu'ils feignent d'en avoir une. Pujol, il y a là un terrible mystère qu'il est imprudent de sonder. D'ailleurs tu le sais, le misérable Marcelino vit encore, et de lui, oui de lui seul peut nous venir cette lettre qui troublerait notre joie. Déchire-la, il y a des mots écrits qui brûlent les yeux

— Tu as raison, femme.

— Non, lis, lis, ajouta vivement Beppa, qui déjà était mère, et qui rapportait tout à son enfant. Oui, c'est sans doute une consolation de plus qui nous arrive. Le ciel est

généreux et juste; il nous en doit quelques-unes, nous avons tant pleuré! Souffrir est une colère de Dieu, avoir souffert est un de ses bienfaits.

Pujol décacheta la lettre et en lut les premiers mots d'une voix entrecoupée :

« Pujol, te voilà père, et je viens de donner un nom à ton enfant. »

— Dieu soit loué! s'écria Beppa en joignant les mains; c'est du digne et saint prêtre qui a baptisé ma fille. Poursuis.

Pujol était blême. Il baissa les yeux et poursuivit :

« Te rappelles-tu la visite impie que tu fis il y a deux mois à notre chapelle de Saint-Cyrille, à Saria? »

Beppa et Pujol frémirent.

« Tu y trouvas deux cadavres que tu fis ensevelir et dont nous avons depuis lors jeté les ossements au vent. »

— Implacable destin!

Pujol dévora le reste de la lettre d'un seul regard.

« Une croix sainte protége la tombe des deux martyrs que tu enterras vivants au cimetière de Barcelone. Dieu a fait justice. Tu croyais avoir égorgé tout le monde de la communauté ! un seul s'échappa, c'est moi. Marcelino Perez, que tu dois connaître, me manda que si je le vengeais de toi, il assurerait ma fortune : je suis riche, Pujol!...»

Les yeux du miquelet se remplirent de larmes, Beppa respirait à peine. Pujol ne vit plus rien et laissa tomber le papier. Beppa frémissante s'en saisit.

« Avant que tu achèves la lecture de cette lettre, ton en-« fant aura vécu. Je l'ai baptisé, c'est un ange au ciel. »

D'un bond la gitana fut auprès de sa fille..... un cadavre!

Le crâne de l'enfant de Beppa et de Pujol était calciné.

Les deux chefs des guerilleros rentrèrent seuls en France.

---

## XXV

### UN MOIS APRÈS.

Vous ne savez pas ce que c'est qu'une joyeuse fête de village, vous qui n'avez pas visité le Roussillon au mois des fleurs, à cette époque jeune et riante où tout est vert dans la plaine, vert sur le coteau et le flanc des montagnes primitives, et où le *Canigou*, seul géant énorme, étale à l'air et au dessus des nuages son triple front couronné de neiges.

Oh! c'est une saison active et bruyante, je vous jure, et cette saison dure six mois dans cet heureux pays isolé au milieu de tant de pays. Les jeunes gens des bonnes maisons se jettent alors dans les bourgs endimanchés, pour danser en pleine place publique sous des guirlandes naturelles de buis, de laurier-rose, de jasmin et de myrte mariés avec coquetterie. Le *bail* si tumultueux, le contrepas si monotone, et où les hommes, dans leur sauvage galanterie des montagnes, passent leur jambe droite à l'aide d'une *camade ronde* au-dessus de la tête de leurs voisines, tournant avec eux au son d'un tambourin, d'un flageolet aigu tenu d'une seule main, d'une cornemuse et de deux sortes de hautbois nasillards donnant de la vie aux corps et de la souplesse aux jarrets.

Dans les *bails*, vous voyez lestes, infatigables, les castagnettes aux doigts, la veste blanche ou de nankin au dos, les jeunes gens se faire suivre, pendant quelques mesures, par leurs agiles danseuses, puis tout à coup se retourner vers elles, les forcer à reculer en faisant claquer leurs doigts ou l'ébène retentissante, s'arrêter pour faire aller les pieds fébrilement l'un après l'autre, et, après cette *espardagnetta*, saisir de la main droite la danseuse par la main gauche, prendre de l'élan à reculons, placer l'autre main sous l'aisselle, appuyer la première au ventre, enlever sa partner et la tenir ainsi courbée en deux au-dessus de la tête pendant une demi-minute.

Oh! ce sont, je le répète, de brillantes réunions où jeunes et vieux, riches et pauvres, paysans et nobles se mêlent, se croisent, se serrent la main, s'embrassent en l'air dans les *sauts* à quatre et à huit et reprennent leur place, insatiables de cette danse nationale que je crains bien qu'on ne me gâte un jour.

Je m'étais rendu avec quelques-uns de mes amis à une de ces fêtes *majeures*, ainsi qu'on les nomme dans le pays; j'avais joui à Vinça du spectacle si attrayant de la joie publique et j'attendais l'heure du repos quand un de mes anciens camarades de collége, Pallarès, tout juste assez dévot pour savoir qu'il y avait une église à Vinça, me dit :

— Veux-tu venir entendre un sermon à Saint-Jacques? Il est prêché en catalan, selon l'usage, mais je t'assure que le langage du prêtre a quelque chose d'étrange et de prophétique qui surprend et touche à la fois.

— C'est ton curé? demandai-je.

— Non, c'est un capucin déchaussé, nouvellement arrivé dans le pays avec les religieux d'un couvent dévalisé par la bande infernale de Pujol; et, malgré la présence, à Perpignan et dans presque tout le Roussillon, de la plus grande partie des coquins de ce satané commandant, il lance contre eux, et chaque jour, du haut de la chaire, des paroles foudroyantes, de terribles anathèmes, et il les condamne audacieusement aux flammes éternelles. Je t'affirme, poursuivit mon ami, qu'il y a chez cet homme pieux des moments d'une véritable éloquence digne de Bourdaloue et de Bossuet. Il faut que sa haine contre Pujol et les siens soit bien vivace pour qu'elle lui inspire tant de véhémence et d'indignation. Hier un des soldats du terrible guerillero a été forcé de quitter l'église à une menace du capucin qui l'avait reconnu agenouillé parmi la foule, et peu s'en fallut qu'on ne fît un nouveau Saint-Etienne du malheureux bandit contraint de se sauver à toutes jambes dans les montagnes.

— Allons entendre ton Bossuet moderne.

C'était une remarquable tête de capucin aux cheveux longs, plats, onctueux, mais se hérissant comme les flèches d'un porc-épic à chaque irritation de sa poitrine, à chaque vocifération de ses lèvres violacées. Ses yeux ardents, pareils à deux comètes voyageuses, embrassaient l'auditoire avec la rapidité de la pensée, et les regards de la jeune femme sur qui s'arrêtaient ses prunelles fauves tombaient épouvantés. Son front jaune était sillonné de profondes rides attestant sans doute les austérités du cloître ou les rigueurs des abstinences; ses joues étaient creuses, ses mains décharnées et ses bras étiques. Son corps grêle s'agitait convulsivement comme s'il avait été soumis à l'action de la pile voltaïque, et sa barbe aiguë et rousse, suivant en esclave les mouvements de sa mâchoire anguleuse, achevait de prêter au fougueux prédicateur un caractère si méphistophélique qu'on ne pouvait le regarder sans une vive émotion. Donnant un téméraire démenti aux habitudes des apôtres de tous les temps et de tous les pays, don Manoël ne divisait pas ses sermons en trois points et traitait de plus d'une matière. Tantôt sur l'hypocrisie et la rapine, tantôt contre l'athéisme ou le libertinage, il faisait retentir la voûte du temple saint de paroles sévères, menaçantes, propres à maintenir les cœurs dans la voie du salut. Ses sermons quotidiens avaient pour auditoire les fidèles de Vinça et ceux des villages environnants, lesquels, dans leur ardeur de dévotion, attendaient le père capucin au sortir de l'église, se signaient en recevant sa bénédiction et baisaient les pans à demi déchirés de sa robe brune et crasseuse.

J'écoutai aussi les anathèmes de don Manoël, et je déclare

que jamais habile comédien ne produisit sur moi une plus vive impression, tant il fallait à celui-là d'art et de talent pour se travestir ainsi qu'il l'avait fait.

Je le reconnus, c'était Ripoll, Ripoll, un des plus infâmes officiers de la compagnie de Taumareillas, échappé d'abord à la potence et plus tard, malgré sa bouillante adresse, aux balles françaises et espagnoles.

Dès leur arrivée à Perpignan, les soldats de la milice diabolique, campés sur le glacis et près de la fontaine del Gil, à une cinquantaine de pas du Castillet, s'étaient concertés dans un nocturne conciliabule pour savoir quel parti ils avaient à prendre dans la position difficile que leur avaient faite les événements militaires.

Comme on avait refusé de les incorporer dans les régiments français, et que, d'ailleurs, ils étaient trop bien façonnés aux habitudes aventureuses de la vie de vagabonds, ils se décidèrent à continuer le genre de commerce qu'ils avaient adopté sans répugnance, à se répandre par petites bandes dans les campagnes voisines des bourgs et des villes du Roussillon et à mendier le poignard à la main.

Ce fut alors une épouvante générale.

Nul propriétaire de cette partie des Pyrénées ne se coucha désormais qu'au milieu d'un arsenal d'armes choisies ; les portes des granges furent bardées de fer; les mères au désespoir se réfugièrent dans les grandes cités avec leurs enfants, et le deuil qui avait pesé sur la Catalogne ne tarda pas à étendre son voile funèbre sur notre territoire, pur jusque-là de vols et de massacres.

Ripoll, déguisé en capucin, s'était fait reconnaître chef de cette horde de scélérats, et pour mieux seconder leurs sanguinaires expéditions, il allait partout prêchant une chaude croisade contre les bandits de Pujol, trouvait pour lui seul un refuge tranquille dans les fermes isolées; de telle sorte que la nuit, quand tout dormait autour de lui, il donnait avis à ses affidés : les portes étaient ouvertes, les trésors pillés, les habitants égorgés, et l'on publiait le lendemain que le brave, le pieux, le béat capucin Manoël n'avait échappé au massacre que parce que Dieu ne voulait pas que son plus fervent apôtre tombât sous le poignard des démons.

Ainsi se font toutes les histoires chez les peuples hostiles aux progrès des lumières et de la raison, et le département des Pyrénées-Orientales est, sans contredit, un de ceux où la civilisation a eu le plus de peine à s'impatroniser.

Cependant Ripoll, reconnu par moi, je dis à Pallarès, assez à voix basse pour être entendu d'un voisin, la découverte que j'avais faite.

Celui-ci la répéta à son frère, cet autre à son oncle, l'oncle à ses nièces, les nièces à leurs amies, et le soir on ne parla dans Vinça stupéfait de l'apôtre de Dieu qu'en se signant avec de l'eau bénite aux doigts.

Le lendemain, don Manoël avait disparu, et l'on ne put frémir et pleurer le soir au sermon qui avait été promis la veille.

A Perpignan, les généraux français et leur état-major attendaient avec impatience les nouvelles de Paris.

Ils ne s'occupaient presque plus de leurs désastres particuliers, tant les malheurs de la patrie les frappaient vivement au cœur ; et ils laissaient passer, sans presque y ajouter foi, les bruits de pillage et d'assassinats qui couraient du Canigou à l'Albera et de l'Albera à Salses sur le bord de la mer.

Quelques paroles sévères étaient bien adressées de temps à autre à Pujol, afin qu'il pût arrêter le brigandage dont le Castillet surtout renfermait les principaux coupables :

— Mais, général, répondait le commandant miquelet avec sa franchise de guerillero, ordonnez des chasses contre mes loups affamés et nous verrons ce qu'il y a à faire de cette bande de canailles. A votre place, poursuivait-il au brave général Lamarque, je dresserais des potences sur toutes les routes publiques, et tout soldat isolé de mon armée, trouvé en rase campagne, y serait suspendu au bout d'un quart d'heure sans autre forme de procès.

— La justice ne se fait pas ainsi en France, Pujol, et vos hommes arrêtés par la force armée seront tenus de comparaître devant leurs juges.

— Sottise, général. Qui vous assure que mes coquins ne se déferont pas en peu de jours de tous vos juges eux-mêmes et n'iront pas incendier vos tribunaux? Je les en crois capables.

— Alors, à quel parti s'arrêter?

— Je vous l'ai dit : les pendre tous, ils ne sont pas même bons à engraisser les terres.

— Les pendre sans exception?

— Si : deux ou trois seulement que je vous signalerai au besoin. Au surplus, continua Pujol, en serrant son poing, j'ai entendu dire que ce bandit de Ripoll s'était fait capucin pour mieux voler : je vais m'en assurer, et si le fait est vrai, je vous réponds, général, que ce damné scélérat mourra dans l'habit d'un saint personnage.

— Prenez garde, commandant, on qualifie chez nous ces actions de meurtre et d'assassinat.

— J'ignorais qu'on fût coupable et assassin en tuant un chien enragé.

Le lendemain, il y eut inspection générale des troupes françaises et espagnoles sur la belle promenade de Perpignan; mais Pujol, sans qu'on pût soupçonner sa retraite, manqua à l'appel.

Beppa, sa fidèle compagne, commanda à sa place, et là, comme en Catalogne, la belle, la noble, la généreuse gitana sut conquérir l'affection de tous ceux qui connaissaient sa vie de sacrifices et de dévouement.

La bande redoutable s'était considérablement amoindrie, ceux qui n'avaient mérité que les galères étaient seuls à leur poste; mais les autres, les âmes de boue et de sang erraient çà et là dans les montagnes où ils trouvaient des vivres en abondance et des poitrines à frapper.

Le jour suivant, Pujol, le front calme, l'air serein, l'œil assuré, rentra dans la ville. Sa première visite fut pour Beppa qui lui adressa de tendres reproches; puis il se rendit avec elle chez le général.

— D'où venez-vous? lui dit celui-ci d'une voix amicale et sévère à la fois.

— De Force-Hal.

— Qui vous y appelait?

— Le désir de la promenade, le besoin d'un air pur et libre.

— N'avez-vous rien à me dire?

— Rien, général, absolument rien.

— Pourtant vous n'êtes pas dans l'habitude de vous absenter sans motif.

— C'est cependant comme cela aujourd'hui, c'était comme cela hier; j'ai voulu déroger.

— Pujol! Pujol! vous ne me dites pas tous vos secrets, et cela n'est pas bien, car vous savez que je vous aime.

— Ce n'est pas assez, général, je veux aussi que l'on m'estime, et j'attendais ce mot de vous. Il viendra plus tard.

Une heure après, des cris tumultueux partis de la rue attirèrent aux croisées de son hôtel le général, son état-major, Beppa et Pujol.

— Oh! oh! un cadavre, dit Lamarque, celui d'un capucin!

— Tiens, c'est vrai, dit Pujol d'une voix tranquille. Je crois le reconnaître; oui, je le reconnais, c'est Ripoll sous le froc d'un déchaussé.

— Il a une profonde blessure sur la poitrine, continua le général.

— Diable, ajouta Pujol en regardant Beppa avec un sourire imperceptible, le bras qui a frappé mon ancien

camarade sait son métier et la lame de son poignard était effilée.

— Est-ce que tu avais oublié le tien pendant la course? dit Beppa à voix basse.

— Allons donc, je ne me promène jamais sans lui. Après toi, ma Beppa bien-aimée, c'est mon plus fidèle compagnon de périls. A propos, tu n'oublieras pas de le laver ce soir.

On enterra le capucin Ripoll en lieu saint.

On planta une croix noire toute pavée de larmes blanches sur sa tombe, et, pendant quelque temps, on put y lire cette inscription devant laquelle les dévotes âmes de Perpignan et des environs venaient s'agenouiller :

*Ici repose le bienheureux capucin don Manoël, lâchement assassiné au milieu de ses saintes prédications. Priez et adorez.*

Un matin que Pujol tenant Beppa sous son bras se promenait hors des remparts de la ville et traversait le chemin qui borde le cimetière Saint-Jacques, ses yeux se jetèrent sur la croix et l'inscription qui devaient protéger la tombe.

— Que les hommes sont stupides! s'écria-t-il. Ce signe des bigots pèse trop fort sur la poitrine de mon ancien ami.

Et la croix fut abattue d'un coup de pied.

## XXVI

### LA TÊTE ET LE PIED DU GIBET.

Le calme régnait en France, mais c'était le calme né de l'impétuosité même de la tempête, le calme qui fait monter la mer aux nues alors que le ciel est sans nuages et l'atmosphère sans ouragan.

La crise avait été violente, les cœurs battaient vite et fort, pleins et gonflés des riches souvenirs du passé et des tristes désespérances de l'avenir.

On entendait encore dans le lointain les longs roulements du tonnerre, on voyait encore à l'horizon les pâles zig-zag de l'éclair et l'on devinait qu'il n'aurait fallu qu'une raffale opposée pour ramener sur cette France tant épuisée, tant déchirée, les orages dont elle demeurait assourdie.

Un pavillon blanc cinglait vers une île délaissée, comme si on eût voulu montrer que Napoléon, que l'on y conduisait captif, put voir à sa dernière heure et debout sur sa tombe le berceau de ses premiers jeux.

Mais les arrêts du destin sont impénétrables, et l'Atlantique devait plus tard étreindre de ses flots turbulents le rocher de bitume où le vainqueur de l'Europe irait expier dans l'isolement et le deuil son immense gloire et son éternelle grandeur.

Des princes dont on avait oublié les noms se virent élever sur le trône impérial et régnèrent par le droit divin.

Il y eut alors de sanglantes réactions, de nobles victimes immolées à des préjugés vermoulus. On voulut raviver des cadavres en putréfaction, on refit une langue bâtarde et insolente au lieu de celle qu'avait apprise notre ardente jeunesse et que l'enfance répétait déjà avec amour.

Les mots gloire, patrie, dignité, honneur national, furent remplacés par ceux de trahison, félonie, honte et bassesse. Le soldat fidèle au malheur fut appelé brigand, sa cocarde tricolore qu'il avait promenée dans toutes les capitales vaincues ne devint plus qu'un signe de rébellion, on osa faire au vétéran un crime de ses blessures sur la poitrine, on ne voulut plus que l'image de son grand empereur figurât sur l'étoile dont il avait été décoré à Wagram, à Moscou, à Austerlitz ou à Friedland.

Il se vit traqué ainsi qu'un malfaiteur dans les villes et sur les routes publiques; l'active police du royaume sembla protéger ou dédaigner les vagabonds et les voleurs pour *courir sur les brigands de la Loire* mendiant leur pain de porte en porte après avoir répandu leur sang le plus chaud pour la défense de la patrie.

Les débris du terrible bataillon de Pujol sur lesquels la puissante action du chef se faisait encore sentir, rôdaient çà et là dans la ville de Perpignan qui avait l'air d'un bivac, tandis que lui, Pujol, logé dans une petite chambre de la rue Saint-Mathieu à quelques mètres de l'église, cherchait dans les tendres caresses de Beppa dont nulle catastrophe ne pouvait affaiblir l'amour, à oublier ses rêves d'ambition et à se créer une nouvelle et tranquille existence au sein des émotions de famille.

De tant de quadruples prises aux Espagnols, de tant de napoléons conservés à la France, il ne lui restait rien ou presque rien, à peine quelques centaines de francs composaient-elles ses économies, et il n'était pas sans une vive inquiétude sur son avenir.

Un petit arriéré lui était dû encore : il le réclama et on lui répondit que les coffres de l'armée étaient vides.

Trop fier pour emprunter, surtout avec la ferme conviction qu'il ne pourrait pas rendre, il se résigna à vivre de privations, tandis que la généreuse Beppa souriait douloureusement au sort cruel qu'elle prévoyait leur être réservé.

Plusieurs maréchaux et généraux de l'est, du nord et de l'ouest de l'Espagne se rendirent à Toulouse. Pujol y alla, présenta ses titres à un solde complet de ses appointements; on lui répondit encore par une impossibilité, et le chef guerillero, afin de pouvoir arriver auprès de Beppa, fut contraint de vendre à un brocanteur ses pistolets de bataille, son pantalon et sa veste de velours brodés, ainsi que son sabre et ses épaulettes.

Vêtu en nankin, il se mit en route à pied et tâcha de vivre oublié jusqu'à ce que de nouveaux événements lui missent les armes à la main, bien résolu à *travailler* alors un peu pour lui, puisque de tant de combats et de sacrifices il n'avait recueilli que du mépris et de l'ingratitude.

Les princes nouvellement refoulés une seconde fois et rentrés après les cent jours de la plus cruelle et de la plus glorieuse agonie d'un empire, parcoururent les provinces.

Le duc d'Angoulême arriva de Perpignan, où de fastueux arcs-de-triomphe furent érigés en son honneur, sans doute pour des conquêtes à venir. On lui parla de Pujol dont l'armée française avait eu tant à se louer; il se fit raconter sa vie aventureuse, ses audacieuses entreprises, son amour pour Beppa, son culte pour sa mère et il partit pour Toulouse afin de continuer sa tournée triomphale au milieu des populations ivres de joie.

Cependant la misère de Pujol était à son comble; ses soldats, presque aussi gueux que lui, mendiaient dans les rues, et l'on en voyait quelques-uns des plus dévoués, après une quête assez productive, aller à la rencontre de leur jeune capitaine, l'accoster timidement et lui tendre la main.

— Tiens, Pujol, lui disait l'un, prends, ce sont des marrons que m'a donnés une bonne et généreuse marchande.

— Je t'apporte une demi-piècette, lui disait un autre. Une jeune fille m'a fait cette aumône sur la place de la Loge où, couché au soleil, j'attendais que la faim disparût dans mon sommeil qui ne venait pas. Prends, capitaine,

prends sans y regarder, je n'ai que cela; si j'avais plus, je te donnerais davantage. Tu dois te rappeler d'ailleurs que dans une de nos dernières affaires près de Girone tu m'as prêté six piastres, très-convaincu que tu étais qu'elles ne te seraient jamais rendues.

Et Pujol acceptait ces faibles secours de ses compagnons de péril sans oser leur en faire de reproches; car il était bien sûr d'apprendre plus tard que ces marrons et ces piécettes avaient été volés sur les marchés publics et dans les poches des citoyens.

Perpignan, à moitié espagnol et à moitié français, avait aussi ses courses de taureaux, parodie véritable de celles des Castilles, de l'Andalousie et de la Catalogne. Elles avaient lieu dans la caserne de Saint-Martin, à côté de la porte d'Espagne, et dans ces jeux du moins il était rare qu'un homme succombât à la lutte.

Toutefois on lançait souvent dans l'arène des bêtes furieuses contre lesquelles il fallait déployer une grande adresse et une vigueur peu commune. Sur le front du plus redoutable des taureaux était placée une cocarde rouge, et vingt francs devenaient la récompense du jouteur assez audacieux pour la lui enlever.

Eh bien! l'appât de cette faible somme jetait les soldats de Pujol dans l'enclos, et là, luttant d'abord entre eux pour diminuer le nombre des prétendants, ils s'élançaient ensuite au devant de la bête en fureur et ne craignaient pas de la combattre corps à corps sans lance ni poignard.

La foule des curieux placés sous les galeries du premier et du second étage du *quartier* ne demandait pas mieux que les bandits de Pujol, comme on les appelait à haute voix, exposassent leur vie à ces jeux cruels, tant on désirait leur extinction totale.

Mais, je le répète, le quadrupède qu'on opposait à leur audace n'était point assez redoutable pour de semblables combattants, et dès que la course avait eu lieu on voyait s'acheminer vers le jardin de Mamet ces terribles faucheurs d'hommes, oubliant bientôt, dans les libations d'un vin capiteux, leurs malheurs présents et leurs crimes passés.

Pujol souffrait aussi, mais sa douleur avait quelque chose d'austère et de grand. Si on lui parlait de l'ingratitude des gouvernements, il répondait d'un ton de voix qu'il s'efforçait de rendre calme, que nul gouvernement ne lui devait rien, qu'il ne s'était battu ni pour l'Espagne ni pour la France, qu'il avait tué parce qu'il avait jugé nécessaire qu'il tuât, que sans son amour pour Beppa, pour sa mère et sa sœur, peut-être eût-il fini par se faire moine, et que d'ailleurs il ne redoutait la misère que parce que sa femme, sa Beppa tant aimée, souffrait sans l'avoir mérité.

— Si je voulais, poursuivait-il quelquefois dans un moment de colère ou d'impatience, je ferais trembler ce pays où on ne me donne que rarement un morceau de pain; oui, si je le voulais, ce département serait sous mon œil et ma main ce que naguère était la Catalogne sous mon stylet et mon regard. Si je le voulais, j'aurais, à l'aide des lurons qui me restent et de ceux que je recruterais, de gré ou de force, de la nourriture, des vêtements, de l'or. Mais je ferais de nouveaux ingrats, et j'aime mieux mourir de faim. Oh! les hommes! les hommes, ils ont bien raison de m'appeler *misérable*, car je les laisse vivre!

Et la poitrine de Pujol poussait de profonds soupirs, et ses yeux, devenus ternes et caves par la souffrance, se voilaient de larmes, et il courait embrasser Beppa et son fils qui souriaient en le retrouvant.

Un ordre de Paris arriva à Perpignan. Le général commandant la place annonça au chef de la formidable guerilla qu'on allait enfin s'occuper de son sort, et qu'en attendant on lui donnait un logement commode dans la citadelle, parce qu'on avait entendu de terribles menaces contre lui sortir de la bouche même de ses anciens miquelets.

— Contre eux une citadelle! dit Pujol en souriant avec dédain. Allons donc, général, vous leur faites trop d'honneur. Prêtez-moi seulement une épée ou un sabre, un pistolet ou un poignard, et vous verrez à quelle distance ces coquins se tiendront de moi.

— Je ne veux pas que vous exposiez davantage une vie si orageuse, répondit le général; vous vous devez d'ailleurs à votre femme. Ainsi, obéissez aux ordres que j'ai reçus, et attendez dans la citadelle le nouveau message que le duc d'Angoulême m'a fait annoncer.

— Ah! c'est de la part du duc d'Angoulême, dit Pujol d'une voix résignée, il suffit, j'obéis, je me rends au poste qui m'est assigné. Général, poursuivit-il un instant après, je ne mourrai pas de faim.

Depuis plusieurs semaines, Pujol couchait en effet dans la citadelle de Perpignan et y occupait une chambrette toute modeste meublée seulement d'une table grossière, d'un lit en noyer et de quatre chaises.

Chaque soir après la retraite il franchissait la pente rapide de la Réal ainsi que le premier glacis de la citadelle qui conduit au pont-levis s'ouvrant sur une porte où sont encore sculptés les corps privés de têtes de quatre rois dont on ignore les noms, et passait la nuit loin de Beppa désolée et en proie à de sombres pressentiments.

Les cœurs aimants devinent les catastrophes, et le ciel peu miséricordieux semble vouloir les frapper d'un double malheur. Mais elle, cette femme forte et puissante, que nulle colère de Dieu ou des hommes ne pouvait jamais trouver en défaut, refoulait dans son âme les terreurs dont elle était accablée et tendait en souriant une main amie à Pujol dès qu'il lui disait l'adieu de la soirée ou le bonjour du lendemain.

Sa résolution était d'ailleurs irrévocablement prise, elle s'était livrée à Pujol par tendresse, elle voulait mourir à ses côtés et à la même heure que lui, et elle disait parfois avec amertume :

— Comment ne me connais-tu pas encore, mon brave et noble mari? Pourquoi t'épuises-tu en efforts inutiles afin de me cacher tes inquiétudes? Est-ce que j'ai désappris à les deviner? Est-ce que mon cœur n'est pas un écho du tien? Allons, allons, Pujol, notre vie d'amour et de dévouement est finie; nous avons vaincu les hommes, mais Dieu veut nous prouver qu'il est plus fort que nous. Je crois à ce Dieu auquel tu ne crois pas, et je courbe la tête sous la foudre qui va nous atteindre.

— Redressons-la, répliquait Pujol, et, par la force de notre volonté, si nous ne pouvons prévenir le coup qui nous menace, faisons du moins repentir ce Dieu que tu invoques de son injustice à notre égard.

Il était une heure du matin.

Pujol à moitié nu jouait une partie de manilles avec trois sous-officiers de la garnison de Perpignan détenus à la citadelle pour cause d'indiscipline. Tout à coup on frappe vivement à la porte.

— Pujol, alerte! mon brave! debout et viens, tes coquins se sont armés cette nuit et ils mettent la ville à feu et à sang.

— Me voici, répondit Pujol bondissant comme un chacal et courant rapidement au seuil de sa chambre. Avez-vous un pistolet à me donner? un sabre? un poignard?

— Tu auras tout cela et des soldats pour escorte aussi.

— Il ne m'en faut pas beaucoup.

— Vite donc, habille-toi et en route.

— Me voici. Des armes, et vous allez voir comme je manœuvre.

— Et nous, voici comme nous agissons, s'écrièrent à la fois quatre hommes en lui sautant à la gorge et en le garrottant.

Pujol lié de fortes cordes voit alors à qui il a affaire, et, reconnaissant des gendarmes de la ville déguisés en bourgeois, il leur lance un regard de mépris, et, crachant sur la figure de Belmas, l'un d'eux :

— Tiens, dit-il, voilà une décoration pour ta franchise et ton courage. Oh! je le savais bien, poursuivit-il avec une douloureuse amertume, que je ne mourrais pas de faim! Et ma femme! ma Beppa! ajouta-t-il avec un mouvement convulsif, arrêtée sans doute aussi! Oh! que la




On le hissa sur le mulet. (Page 90.)

main qui a osé la toucher se sèche au bras du misérable qui lui fera la moindre violence!

— Ta femme! lui répondit l'un des gendarmes en ricanant, que veux-tu qu'on en fasse? Elle mendiera et nous lui donnerons quelques pièces de deux liards en attendant qu'elle apprenne ce qu'on aura fait de toi.

— Les lâches, dit Pujol avec une expression de rage qui contracta tous ses nerfs, les lâches!

Et de grosses larmes tombèrent sur ses joues.

— Me direz-vous du moins, ajouta-t-il encore quelques instants après d'une voix calme et résignée, me direz-vous par ordre de qui je suis arrêté?

— Par ordre de monseigneur le duc d'Angoulême.

— Je l'avais prévu.

Pujol n'était pas encore sorti de Perpignan qu'un homme entrait chez Beppa, qui demeurait toujours à la rue Saint-Mathieu.

— Voici, señora, une somme d'argent que je suis chargé de vous remettre de la part du gouvernement français.

— Vous vous trompez sans doute.

— Je ne me trompe pas, señora, c'est bien à vous que je dois remettre la somme de cent francs.

— Une aumône?

— Je vous l'ai dit, une gratification princière. C'est le duc d'Angoulême qui vous envoie cet argent.

— Assez, assez; mon mari est arrêté. Donnez-moi cette somme, monsieur, et, puisqu'elle m'appartient, que les pauvres en profitent.

Beppa descendit avec rapidité, vit deux mendiants adossés à une borne, leur donna les cent francs et leur dit :

— Prenez, mes amis, et dites un *Pater* et un *Ave* pour le noble Pujol.

— Nous allons en dire trois, répondirent les mendiants, et ils allèrent s'agnouiller dans l'église Saint-Mathieu.



Palégry.

Une large berline, emportée par quatre vigoureux chevaux de poste, roulait lentement vers le Perthus, dernier village de France sur le col qui porte ce nom.

Dans la voiture six hommes : cinq étaient armés de sabres et de pistolets, libres et les yeux ouverts sur le sixième, dont les mains et les pieds étaient fortement liés par des courroies qui ne lui permettaient presque aucun mouvement.

Sa tête nue était droite, son front calme, ses yeux sans colère, et sa bouche, dont les deux coins se baissaient imperceptiblement, exprimait le dégoût et le mépris.

Les autres personnages l'interrogeaient souvent comme pour abréger la longueur de la route; mais ils n'en obtenaient aucune réponse, tandis que plusieurs gendarmes à cheval caracolaient autour de l'équipage criant presque toutes les cinq minutes : Veille! veille!

Pujol allait revoir l'Espagne, la Catalogne, cette Catalogne qu'il avait longtemps ensanglantée, et où son nom seul était encore l'effroi des populations décimées par son stylet et les escopettes de ses bandits.

De sourdes rumeurs de l'arrestation à Perpignan du commandant guerillero s'y propageaient depuis quelques jours, les habitants des villes et des bourgs se donnaient rendez-vous sur le bord des routes royales, et l'on eût fait un mauvais parti à celui qui se serait permis de combattre ou de désapprouver la possibilité d'un guet-apens qu'on regardait là-bas comme un acte de bonne et loyale justice.

On arriva enfin au Perthus.

Là, équipages et gendarmes firent halte et déjeunèrent.

On demanda à Pujol s'il voulait qu'on lui fît manger un morceau de pain et boire un peu d'eau. Il ne répondit pas et on le laissa dans la voiture, autour de laquelle on ne cessa de veiller.

Cependant de temps à autre l'intrépide prisonnier semblant se ranimer passait sa tête à la portière de la berline et plongeait un regard avide vers la route qu'il devait en parcourir.

— Oh! tu as beau regarder, lui disait alors un de ses gardiens, tes compagnons ne viendront pas te délivrer, on a l'œil sur eux aussi à Perpignan, tu es seul, bien seul ici en attendant que tes anciens compatriotes arrivent pour te faire bon accueil. Tu n'as pas longtemps à languir, Pujol; un des nôtres est parti pour aller prévenir tes vieux amis de la Catalogne, ceux dont tu as égorgé les femmes et violé les filles; sois sans inquiétude, mon brave, la fête sera complète et il n'y manquera ni peuple, ni juges, ni bourreau, ni potence.

— Tiens, misérable, voici ma réponse, disait Pujol, et il crachait à la face de son lâche interlocuteur.

Les gardes avaient dîné et ils jouaient au *truc* à qui solderait les frais de la ripaille, quand une caravane de douze ou quinze mendiants, escorte habituelle de tout piéton ou cavalier qui monte ou descend le col, s'approcha humblement de la *venda* avec ses haillons, ses plaies, sa vermine et ses cantiques dévots. Elle s'agenouille ou s'accroupit, entonnant nasillardement ses refrains pieux, elle chante les louanges des saints du paradis, des saints gendarmes français, du saint carrosse portant les saints voyageurs, et demande de l'ail, des ognons et quelques maravédis en échange des éternelles joies que les bienfaiteurs gagneront par la charité.

L'aubergiste répond par un morceau de lard salé qu'il jette au milieu du groupe ruisselant, les chevaux du relais hennissent comme pour faire chorus, les garçons du cabaret poussent du pied les petits enfants trop importuns, et les gendarmes ordonnent avec jurons et menaces à cette canaille sans pain d'aller mendier ailleurs.

— Tiens, dit avec une sorte de fierté une femme plus audacieuse que ses compagnons effrayés, si nous demandons, c'est notre métier; le vôtre, je crois, est de nous donner. Dieu là-haut vous tiendra compte de votre charité; vous savez que les mauvais riches sont chassés du ciel.

— Est-ce que tu sais, toi, répliqua un gendarme aviné, ce que c'est que le ciel ou l'enfer?

— Oui, je le sais, et mieux que vous encore. Le ciel, c'est la pitié pour le malheur; l'enfer, c'est l'avarice et la cruauté envers ceux qui souffrent; le ciel, c'est une espérance, une consolation, une joie; l'enfer une menace, une douleur, un désespoir. Vous escortez sans doute un grand seigneur, et je suis bien certaine qu'il ne nous refuserait pas quelque chose, si nous osions lui adresser nos prières.

— Pourquoi n'y vas-tu pas?

— Parce qu'une altesse est trop haut placée pour voir les larmes des infortunés, dès lors nous avons recours aux saints, car nous autres, humbles et délaissés, nous craignons de nous élever jusqu'à Dieu.

— Va, va, nous te permettons de parler à l'altesse enfermée dans sa berline; qui sait? peut-être vous viendra-t-elle en aide. Essayez, elle est riche et généreuse.

— Ma foi, j'y vais.

La mendiante s'approcha de la berline dont les stores étaient baissés, et, se plaçant à un pied de distance, elle dit ces mots :

— *Ave Maria.*

Pujol avança la tête avec un mouvement frénétique, jeta un regard de feu sur l'infortunée et dit tout bas :

— J'en étais sûr.

Deux gendarmes accoururent.

— Il m'a fait peur, balbutia la femme tremblante, il a des yeux de loup affamé, et j'ai tiré ce couteau de ma poche pour me défendre, car je craignais qu'il ne me sautât à la gorge.

— Oh! tu n'as rien à redouter de ce loup affamé, comme tu dis si bien; il est muselé et nous ne le perdons pas de vue.

— C'est donc un bandit, un scélérat de la guerilla de Pujol qui nous a tant fait de mal à nous pauvres gens de la Catalogne?

— C'est Pujol lui-même.

— Jésus, Maria, Joseph! dit la mendiante en tombant à genoux et en se signant.

Le gendarme avait rejoint ses camarades, la malheureuse femme récitait ses *Pater* et ses *Ave* à demi voix et mêlait souvent à sa prière des mots que le guerillero seul pouvait entendre :

— Me voici près de toi, mon brave Pujol!... que votre très-sainte volonté... Oh! mon Dieu, ne pourrais-tu couper tes liens avec un couteau?... soit faite sur la terre comme au ciel... Réponds-moi, mon ami... donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien... comme tu dois souffrir!... Pardonnez-nous nos offenses... Eh bien! n'as-tu plus de voix pour Beppa?

Et Pujol essayait en vain de rompre ses solides courroies, sentait tomber sur ses joues des larmes de plomb et disait de manière à ce que ses paroles n'arrivassent qu'à sa femme.

— Va-t'en, va-t'en, ils te tueraient, je ne peux pas me dégager. Va-t'en, Beppa, et prie l'enfer de châtier les traîtres et les lâches.

— Je vais prier le ciel pour toi, mon ami, je vais le prier et te venger peut-être.

— A la bonne heure, je ne souffre plus.

— Ainsi soit-il, répondit Beppa en voyant venir à elle un des gardes du bandit.

— Eh bien! t'a-t-il donné quelque chose? dit celui-ci en ricanant à la mendiante.

— Rien, il parait qu'il est aussi avare que vous.

Cependant au loin, et à l'une des pentes rapides du col, de larges flocons de poussière usurpaient les airs.

— Les voici enfin, cria d'une voix retentissante le chef de l'escorte, les voici, notre tâche est remplie.

C'étaient eux en effet, des soldats, des hommes du peuple, des juges, des corrégidors, des femmes, des enfants, des vieillards, tous criant, gambadant, jurant, hurlant des *hosannah!* et suivant des gens armés comme pour l'attaque d'une redoute.

Ce hideux cortége arriva à la pierre servant de limite aux deux royaumes, fit halte sans vouloir dépasser la ligne de démarcation, se coucha sur le sol et attendit, la bouche béante et les yeux hagards, que les deux chefs espagnol et français se fussent communiqué leurs mutuels pouvoirs.

On n'attendit pas longtemps.

Les papiers visités, la troupe espagnole s'avança vers la voiture, elle en fit descendre à coups de crosse de fusil le prisonnier qui tomba à genoux et se releva fièrement, de crainte qu'on ne supposât qu'il demandait grâce.

A son aspect, un cri pareil à un hurlement poussé par mille loups surpris autour d'une grange fit retentir les échos de la montagne, tout le monde fut debout, tous les yeux fixés vers le même point, et Pujol, entre une quadruple haie de soldats, se mit en marche pour Figueras après avoir été en butte aux plus grossières injures, aux plus terribles anathèmes.

Les mendiants arrivés au Perthus se mêlèrent à la foule venue de Gir[illegible], d'Olot, de Figueras, de Rosas, de Palamos et des villages environnants, et Pujol, qui n'avait ni bu ni mangé depuis son départ de Perpignan, sollicita alors, sans pouvoir l'obtenir, un peu d'eau du ruisseau qui courait rapide et frais le long de la route sinueuse.

Il y avait une heure que l'on cheminait.

Rendus à Manceza, les soldats firent halte et l'on vit sortir d'une écurie dont la porte était ornée de guirlandes de myrte et de bouquets de genêt et de romarin un mulet vigoureux que huit bras robustes pouvaient à peine maîtriser.

On s'approcha de Pujol, on lui arracha avec brutalité ses vêtements en ne lui laissant que sa chemise et le vieux pantalon de nankin qu'il avait acheté à Toulouse. On cousit sur chaque épaule du guerillero un chou-fleur en guise d'épaulette, on lui ceignit les flancs d'une corde attachant un manche à balai, on posa sur sa tête un chapeau blanc

surmonté de deux grandes plumes de coq, et, ainsi accoutré, ainsi dégradé au milieu des sarcasmes d'une meute de bêtes féroces, on le hissa sur le mulet, on l'y garrotta avec de forts liens et l'on se remit en marche vers Figueras.

Derrière la mule harcelée par des bourrades perpétuelles et par des flagellations d'orties, venaient des gens armés aussi de fouets, frappant avec une gaieté sauvage sur les épaules et le dos du miquelet martyr en lui demandant ironiquement pardon *du mal qu'ils lui faisaient sans le vouloir.*

Oh! c'était une noble et belle fête pour les Catalans, que cette entrée triomphale de Pujol dans une des villes les mieux fortifiées d'Espagne, et servant de risée sans dire un mot, sans pousser un soupir, peut-être aussi sans un regret dans le cœur, à une population ivre de vengeance et accusant la lenteur de l'heure qui devait lui montrer le cadavre du bandit suspendu à une potence.

Il y eut des juges, un simulacre d'équité, des paroles mielleuses avant de condamner Pujol.

On ne voulut pas laisser croire à ceux qui de loin entendraient parler de cette inique affaire qu'il s'agissait d'une représaille envers un homme désarmé et honteusement livré à ses ennemis au mépris du droit des gens et des nations.

Le corrégidor qui l'interrogea n'obtint du patient aucune réponse.

Pujol se vit accuser personnellement de tous les meurtres qui avaient ensanglanté la Catalogne, de tous les incendies qui l'avaient dévastée; on lui reprocha des repas de membres d'enfants et de jeunes femmes mises à la torture. Et Pujol, inébranlable dans sa résolution de mutisme, n'essaya aucune justification.

Il savait bien qu'il n'avait été rendu aux Espagnols que pour subir toutes les épreuves des martyrs, et il demandait à Lucifer qu'il lui fût permis de n'exhaler aucune plainte au milieu des tortures dont on devait prolonger sa longue agonie.

De temps à autre, on remarquait que sa poitrine oppressée se soulevait comme une montagne soumise à une colère souterraine.

C'est qu'alors il pensait à Beppa, c'est qu'alors il tremblait pour cette forte et généreuse femme à laquelle il devait les seuls instants de bonheur qu'il eût goûtés sur la terre; c'est qu'alors il était près de tomber aux genoux de ses juges et de leur dire avec des sanglots et des larmes :

— Oui, je suis coupable de tous les crimes que vous me reprochez; oui, j'ai égorgé vos mères et bu le sang de vos enfants; oui, j'ai incendié vos couvents et vos églises; oui, j'ai blasphémé votre Dieu, j'ai brisé son saint tabernacle et mutilé les vases sacrés quand mon stylet a pu les atteindre; je suis coupable de toutes ces abominations, mais je le suis seul, parce que seul je commandais et que mes soldats ne savaient qu'obéir. Ma femme surtout, ma femme qui est maintenant sur le territoire hospitalier de la France, oh! si vous saviez par combien d'ardentes prières elle a souvent cherché à me détourner de mes sacriléges, si vous saviez combien elle est dévote à saint Jacques, à saint Christophe et à la Vierge des douleurs! C'est une sainte femme, ô mes juges, c'est un ange à qui Lucifer a arraché mon âme. Eh bien! si ma Beppa rentre jamais en Espagne, ô mes juges, qu'elle soit libre d'y vivre dans la pénitence et le deuil! On ne doit point frapper les saintes du paradis; n'est-ce pas que vous ne frapperez point ma femme? n'est-ce pas que vous ne la punirez point de mes crimes?

Mais Pujol gardait pour lui les vœux de son cœur dans la crainte que, par une nouvelle et odieuse machination, la compagne de ses périls ne fût découverte et qu'on n'écrivît de Perpignan que l'on ne savait plus ce qu'elle était devenue.

Nul défenseur ne fut donné au guerillero, et un jour, à midi, la voix grave et solennelle du corrégidor lui fit entendre ces terribles paroles :

— Pujol, vos crimes vous ont mis en exécration parmi les Espagnols et les Français, vous avez mérité la mort et les tortures réservées aux parricides, aux sacriléges et aux blasphémateurs; mais nous, indulgents dans notre juste sévérité, nous ne voulons pas que votre agonie se prolonge et qu'elle épuise vos forces. Voici donc ce que nous avons arrêté et ce qui sera fait : Demain à pareille heure vous serez conduit sur la place Mayor où l'on vous enterrera dans un trou jusqu'à la poitrine, le peuple passera processionnellement devant vous et vous frappera selon sa volonté. Une heure après, vous serez conduit au lieu de votre dernier supplice, escorté d'un prêtre à qui vous demanderez pardon de votre passé, et là, au son des cloches de toutes les églises, vous serez lancé dans l'éternité. Dieu vous fasse miséricorde!

Pujol se leva et marcha d'un pas ferme vers la porte du vaste local où se passait cette ignoble scène, et là, malgré les gardes, commença son horrible torture.

Un monde entier s'agitait dans Figueras, mais un monde de loups, d'ours en haleine, de tigres à la gueule béante, d'hyènes à la langue rouge, glapissant, hurlant, rugissant, rauquant des menaces et vomissant d'infernales vociférations contre les dernières heures d'un homme qui n'appartenait plus aux hommes, d'un malheureux déjà dans les mains de l'Eternel.

Les triples portes du fétide cachot de Pujol s'ouvrirent à l'heure indiquée. Au même instant, comme une éruption de flots irrités, comme une cataracte envahissante, les vingt mille âmes, accourues pour jouir du séduisant spectacle d'un corps noué au gibet et flottant à l'air, s'agitèrent convulsivement et remplirent l'espace de cris frénétiques.

La milice armée, les gardes royaux, les troupes de la garnison, ne pouvaient plus contenir la horde farouche qui se ruait sur ce débris d'homme dont l'âme seule était calme et puissante au milieu de tant d'irritation.

Le martyr enchaîné seulement des mains marchait lentement d'un pas assuré à côté d'un moine qui lui présentait inutilement un crucifix à baiser et qui criait à haute voix :

« Anathème! anathème à l'impiété! »

On arriva sur la place Mayor.

Là un trou avait été pratiqué la veille; Pujol y sauta plutôt qu'il n'y descendit, des pénitents vêtus de noir et armés de pelles y jetèrent du sable, et le guerillero se trouva emprisonné jusqu'à la poitrine. Le peuple défila devant lui, et, comme si Dieu du haut du ciel avait fait parler sa clémence, peu d'outrages furent prodigués à l'intrépide bandit.

Une femme cependant s'était placée en face de Pujol.

— Misérable! tu as causé la mort de mon enfant, lui dit-elle. Tiens, brigand, voilà le châtiment que je t'inflige en attendant que le bourreau fasse le reste.

Et, après lui avoir craché à la figure, elle lui appliqua un vigoureux soufflet.

Le peuple avait cependant répondu à cet outrage par un cri général d'admiration comprimé néanmoins par la pitié, et Pujol, après un rapide regard jeté sur la fanatique femme, s'était contenté de lui dire :

— Ce que tu dis et ce que tu fais là est beau sans doute, mais je ne te devine pas encore.

Il y eut un silence une longue anxiété et les yeux ardents de la jeune femme se promenaient sur la foule émue de terreur, rien ne bougeait.

Après cette première et longue agonie, Pujol fut déterré, et il eut assez de force pour marcher sans appui jusqu'au lieu du supplice.

Mais en route, cette même femme qui l'avait si cruellement insulté sur la place Mayor, s'élança de nouveau sur lui, l'accabla de violentes injures, le frappa à diverses reprises, le saisit par les cheveux, le foula sous ses pieds, et Pujol lui dit enfin d'une voix mourante :

— Femme, je commence à te comprendre.

On était rendu au lieu fatal ou plutôt au calvaire de délivrance.

Pujol montait l'échelle précédé par le bourreau, suivi par le prêtre, horrible chapelet sur lequel la foule fixait des yeux immobiles.

Tout à coup un jeune homme se précipite, saisit violemment la femme par le bras :

— Viens, viens, dit-il d'une voix retentissante, viens, épouse et mère infortunée, je me charge de toi, car tu parais pauvre; je suis riche, et comme tu es l'ennemie de Pujol, viens, te dis-je, tu auras de l'or et un bel hôtel pour toi et ta famille.

Pujol tressaillit à cette voix comme à celle de Satan, et la femme bondissant ainsi qu'une lionne :

— Ah ! te voilà donc enfin ! s'écria-t-elle avec un accent frénétique, je te tiens sous ma main vigoureuse. J'étais sûre que tu viendrais jouir des tortures de Pujol. J'étais sûre que j'attirerais tes regards et que tu assisterais à cette fête de la potence. Te voilà donc, Marcelino Perez, pars avant Pujol et Beppa l'épouse de Pujol !

Un cadavre était immobile sur le sol labouré, car une lame d'acier venait de fouiller dans son cœur.

On lança Pujol dans l'éternité, Beppa tomba expirante au pied du gibet.

Pujol abaissa son dernier regard vers la terre, Beppa fit monter le sien vers le ciel, et les âmes des deux miquelets s'envolèrent ensemble.

---

## XXVII

### POST-FACE.

La guerre avait achevé ses ravages, le canon se taisait sur les citadelles, les soldats épuisés par les fatigues des marches, des contre-marches et des escarmouches, voyaient déjà dans un horizon peu éloigné leur patrie absente, et l'escopette béante du guerillero restait immobile sur l'épaule de celui qui l'avait si longtemps et si souvent dirigée contre une poitrine ennemie...

Le stylet silencieux avait remplacé le tromblon. En signe d'adieu et comme dernier râle d'une colère près de s'éteindre, il sortait encore à de courts intervalles de la gaine de cuir et y rentrait rouge de sang; mais, je vous l'ai dit, la guerre de la Catalogne était achevée, le drapeau tricolore, à demi enroulé, dominait tristement les défilés, les ruisseaux torrentueux, les cimes neigeuses où naguère il avait flotté avec tant d'orgueil et de majesté, et les Français, rappelés vers la patrie en deuil, disaient un dernier adieu à ces campagnes dévastées, à ces villages déserts, à ces couvents sans religion où ils avaient campé au milieu de leurs triomphes.

C'était de la misère si vous voulez; mais une de ces misères honorables qui vous laissent le front haut, la démarche altière, le verbe fort, une de ces misères que le malheur a créées et non la bassesse, et qu'on n'a pas besoin d'expliquer au monde pour les faire comprendre et pardonner.

Quand les hommes de courage tombent, on les devine à l'inspection de leurs cadavres, et l'on n'a pas besoin de chercher si la blessure qui les a tués les a frappés en face ou sur le dos.

Ainsi venaient, vers le Roussillon, les intrépides soldats de la Catalogne, alors que tous les peuples émeutés de l'Europe se ruaient comme de rapaces vautours sur la France aux abois.

Je vous ai dit la physionomie noblement résignée des généraux, des officiers et des soldats venant d'accomplir leur tâche si laborieuse.

Je vous ai dit aussi comment Pujol et sa redoutable bande s'étaient vus contraints de suivre le torrent et de fuir leur pays qu'ils avaient inondés de tant de sang.

Je vous ai fait connaître quelques-uns de ses braves miquelets, cœurs ciselés pour les grandes choses, mais gangrenés par le vice, esprits turbulents, cruels, indomptables, vivant au sein du désordre, de la corruption et de l'abrutissement.

Ne m'accusez point si, dans de trop rares exceptions, j'ai fait passer sous vos yeux cette femme si énergique, si belle, si généreuse, et qui a si tristement expié son attachement au bandit.

Ne m'en veuillez pas non plus de vous avoir si faiblement esquissé les traits de ce noble et dévoué Saletas, ami sincère, cœur chaud, passionné, que j'ai dû voiler pour ne pas nuire à la grande figure de mon *héros*...

Eh bien ! j'ai une nouvelle lacune à remplir; il me reste encore une large feuille de ces sanglantes annales à dérouler, et si je parle de cet intrépide miquelet que j'ai dû isoler de mon histoire, c'est que lui aussi, est un homme exceptionnel ayant droit à un cadre, et ne voulant pas d'une foule importune qui puisse nuire à ses mouvements ou ôter quelque chose à son activité, à sa bravoure, à son énergie de chaque heure.

Cet homme, c'est Palégry. Vous savez : une de ces graves figures antiques sur la charpente desquelles se dessinent visibles à tous les mâles vertus du citoyen et du soldat.

Palégry était un homme d'une autre époque, mais d'une époque de gloire et de grandeur. Fils et frère d'un cafetier de Perpignan, il s'asseyait le matin sur le vieux banc de bois adossé au mur de son établissement, et y lisait les bulletins de la grande armée sans qu'on pût deviner dans son âme les émotions qui s'y logeaient.

Sous le porche de son honnête maison se reposaient aussi les soldats qui allaient en Espagne et ceux qui de retour portaient sur leur front cicatrisé ou sur leur poitrine ouverte les plus honorables témoignages de leur bravoure.

Palégry, surnommé Titotis, versait à boire, aux uns quelques petits verres d'eau-de-vie, et offrait aux autres la demi-tasse dont il oubliait de demander le prix dès qu'il supposait la bourse vide ,et qu'il forçait d'accepter quand il ne voyait pas un chaud empressement à passer au comptoir.

Ainsi se font dans les villes de garnison les plus ferventes amitiés, ainsi l'on devient frère alors que la veille l'on ignorait le nom de celui avec qui l'on avait trinqué.

Sans avoir une fortune bien assise, Titotis était riche assez pour venir en aide sans se gêner au pauvre fantassin qui s'abritait sous le porche de son café, et son regard scrutateur devinait aisément celui avec lequel il pouvait entamer une conversation familière au coin d'une table d'abord vide et encombrée plus tard de bouteilles de bière et de petits verres pittoresquement groupés.

— Eh bien ! dit-il un jour à un conscrit qu'une balle au bras avait renvoyé de l'armée trois mois après son arrivée au cadre, eh bien ! il paraît que ça chauffe au-delà des Pyrénées?

— Je ne sais pas trop ce que vous appelez *Puyrénées*, répliqua celui-ci d'un air maussade; mais, ce que j'ai appris par expérience, c'est que ces gredins de miquelets espagnols visent avec une adresse qui ferait honte à nos chasseurs du Périgord.

— Ah ! vous êtes du Périgord ?

— Non, monsieur, je suis Périgourdin de père en fils.

— Boirez-vous un petit verre de rhum?

— Pas un, mais deux, si ça vous est loisible.

— Tout à fait. Je suis du pays, moi; cette maison appartient à un de mes amis, et je puis en faire les honneurs.

— Vous êtes plus qu'honnête, vous êtes poli.

— J'aime les braves, voilà tout.

— Dame ! je n'ai pas eu le temps de m'apercevoir si je l'étais et même si je pourrais le devenir. A peine arrivé, vlan ! mordu !

— Par qui?

— Est-ce qu'on sait jamais par qui l'on est mordu dans cette maudite guerre? On vous dit gare devant et l'on vous pique par derrière. Si vous tournez la tête, pouf! vous recevez l'estafilade du côté où vous ne l'attendiez pas.

— Vous êtes blessé au coude?

— Oui, j'étais en sentinelle sur une petite redoute, j'entends une voix qui crie : A la poitrine! un éclair brille, un coup part, et voilà.

— Il paraît que les miquelets ne tiraient pas aussi juste que vous le disiez tout à l'heure.

— Mais si, puisqu'en ce moment j'avais l'arme au bras.

Titotis sourit de la naïveté du pauvre conscrit et continua :

— Un troisième petit verre ne vous incommodera pas?

— Je crois que oui; mais j'aime assez à être incommodé.

— Va pour un autre petit verre. Et maintenant, poursuivit Titotis, vous avez votre congé de réforme, vous retournez au Périgord?

— Auprès de ma mère à qui je vais raconter les belles choses que j'ai vues.

— Vous n'avez pas eu le temps de voir grandes merveilles?

— Que trop, mille poulardes! Et Pujol que j'ai entr'aperçu avec ses guerilleros, c'est ça un terrible coup d'œil! Et le célèbre Palégry qui a l'air de se ficher des balles comme vous vous fichez des petits verres que vous ne buvez pas et que vous me versez si bien?

— Ah! vous avez connu Pujol et Palégry?

— J'ai connu Pujol; mais je dirai à ma mère que j'ai vu aussi Palégry. Quel homme! quel luron! quel chef de miquelets! Et il n'a jamais bu que de l'eau ainsi que vous! Il n'y a pas moyen que l'ennemi lui résiste : il se jette au milieu des dangers aussi tranquillement que je me jetterai ce soir sur mon lit. Si vous saviez ce qu'on en dit à l'armée, comme en parlent les officiers, les généraux. Ils l'appellent le brave des braves, ainsi qu'on nommait le maréchal Ney. Lorsqu'un de ses soldats tombe blessé, il court à lui, le relève, le charge sur ses épaules et le conduit en lieu de sûreté pour aller le venger plus tard. Bref, c'est une bénédiction dans toute l'armée, et avant-hier, quand lui et sa compagnie passèrent en tête de notre colonne, chacun de nos soldats marchait sur la pointe des pieds pour voir tant seulement un poil de sa moustache.

— Il n'en a qu'une imperceptible.

— C'est impossible; il doit en avoir une de six pouces de longueur au moins qui mangerait la vôtre comme un petit pâté, puisqu'on dit que c'est un homme à poil.

— Peut-être le vante-t-on beaucoup trop.

— On le vante, dites-vous? On le vante, sacrebleu! pour ce mot seul il me prend envie de vous restituer votre eau-de-vie et votre rhum et de vous prouver, le briquet à la main, que ce que je dis est vrai. Palégry! Palégry! respect à Palégry ou je vous manque de respect!

Un ami de Titotis arriva en ce moment et salua le commandant Palégry par son nom.

Le soldat se dressa d'un seul bond, posa sa main droite à la hauteur de l'œil et dit :

— Vous vous êtes gaussé de moi, brave des braves. N'importe, je ne vous en veux pas puisque votre eau-de-vie est délicieuse et que je pourrai maintenant, sans mentir, dire à ma mère que j'ai vu Titotis Palégry, que j'ai trinqué avec lui et qu'il m'a serré amicalement la main.

— Dis-lui aussi que je t'ai prêté trente-six francs pour faire ta route et que nous avons bu à sa santé et à la liberté de notre pays.

Jamais général, jamais Napoléon n'a parlé à ses soldats un langage plus propre à se les attacher, à leur donner du cœur au cœur. Jamais personne n'a prêché d'exemple mieux que Palégry, jamais personne n'a montré plus de sang-froid avant l'attaque, plus de vigueur au milieu de la mêlée, plus d'humanité après le combat.

— Alerte, enfants! disait-il aux siens, alerte! souvenez-vous que les balles ne courent qu'après les fuyards. Souvenez-vous qu'il y a honte et lâcheté à frapper un ennemi désarmé ou qui demande grâce. Faire grâce vaut mieux que tuer. Enfants, imitez-moi en tout, et l'affaire sera bonne. Si l'un de vous est en péril, qu'il m'appelle et je serai bientôt près de lui, comme un frère dévoué. Allons, mes amis, allons, mes enfants, à votre devoir.

Et Titotis, intrépide comme Pujol, mais humain, noble, généreux, se jetait au milieu des ennemis sans que le réseau de balles dont il était souvent entouré fît naître en lui la plus légère émotion.

Les Espagnols avaient tellement appris combien il était à redouter qu'ils disaient presque toujours à l'approche de la guerilla de Titotis :

— Tuons ou blessons le commandant : lui tué ou blessé, quelles que soient nos pertes, nous aurons remporté la victoire.

Ce qui surtout distinguait Palégry, c'est son admirable sang-froid dans les occasions difficiles et imprévues. Son coup d'œil était rapide, décisif, sa résolution soudainement arrêtée, et le bras exécutait sans retard ce que la tête venait de méditer.

Un jour que, fatigué d'une longue course au travers des ravins qui entourent Barcelone, il s'était adossé contre un mur blanc d'une bâtisse appelée Maison-Carrée qu'il croyait sans habitants, une croisée basse s'ouvrit derrière lui et une main armée d'un poignard allait lui percer la tête lorsqu'un sergent, qui vit le danger du commandant, poussa un cri :

— Palégry, sur votre tête...

Palégry s'était baissé en s'armant de son épée qui se trouva plongée à moitié dans la poitrine de l'Espagnol.

Une autre fois, s'étant aventureusement jeté en avant de son bataillon accompagné de trois de ses voltigeurs avec lesquels il causait en mangeant des pralines selon son habitude de chaque jour, un laboureur se dressa tout à coup devant eux, s'arma d'un fusil de chasse qu'il avait caché dans le tronc d'un olivier et fit mine de décharger son arme sur lui.

— Doucement, dit Palégry à ses voltigeurs qui apprêtaient leurs armes, quatre contre un, la partie n'est pas égale.

Et s'adressant au paysan :

— A qui en veux-tu? lui dit-il d'une voix sévère.

— A toi, répliqua celui-ci avec brutalité.

— A la bonne heure, tu es franc; mais si tu ne jettes pas sur-le-champ ton fusil à tes pieds, je te tue.

— Pare toi-même cette balle.

Le coup partit en effet.

Palégry eut le cou légèrement effleuré, et, s'élançant de toute la rapidité des jarrets de son beau cheval noir, il franchit le fossé derrière lequel le paysan s'était bien retranché et il abattit au vol le bras droit du coquin qui venait de le blesser.

D'abord comme capitaine d'une admirable compagnie de partisans, et plus tard comme chef de bataillon du 18e léger, Palégry n'a jamais fait, comme on le disait hautement dans le pays, qu'une guerre de protecteur.

Dès que ses troupes étaient désignées pour une expédition on voyait les fermiers et les propriétaires aller à lui et lui demander comme une grâce de faire respecter leurs terres, et Palégry, qui comprenait à merveille que la guerre était un fléau assez terrible pour les populations, ordonnait souvent des marches forcées afin d'épargner un champ de blé ou de luzerne que les pieds des soldats auraient mutilé. Aussi recevait-il presque chaque jour des témoignages d'estime et de reconnaissance des Catalans et des Roussillonnais; mais ses soldats seuls profitaient de tant de libéralités.

Quant à lui, les offres d'argent le trouvaient inaccessible, intraitable même, et on l'a vu menacer des propriétaires de changer de route et de passer dans leurs champs, leurs oliviers et leurs vignes s'ils ne cessaient de lui offrir des récompenses qu'il se serait cru déshonoré d'accepter.

— Donnez quelques bouteilles de vin à mes braves, di-

sait-il parfois, grisez-les puisque tel est votre bon plaisir; mais qu'il ne soit pas question d'autre chose, et surtout qu'on ne me présente aucune piastre. J'ai ma solde et mon épée, cela me suffit.

Ecoutez encore quelques traits de sa vie.

C'était aux alentours de Mataro, petite ville sans fortifications, ouverte à toute attaque et servant de retranchement tantôt aux Français qui la frappaient de rudes contributions, tantôt aux Catalans en armes qui la pillaient et la dévastaient.

Palégry et une partie de son bataillon, expédié en avant-garde, avaient attendu la nuit pour faire main-basse sur la ville endormie.

— Vous arrivez trop tard, commandant, lui dit un espion que ses gardes venaient d'arrêter.

— Comment cela?

— Mataro est occupé.

— Par qui?

— Par un colonel anglais au service d'Espagne, commandant à plus de deux mille hommes de troupes régulières.

— Tu es sûr qu'il n'a avec lui que deux mille hommes?

— J'en suis sûr.

— Il suffit, va te faire pendre où tu voudras et laisse-moi à ma besogne.

Palégry appliqua un vigoureux coup de pied aux reins de l'Espagnol, et le renvoya sans autre forme de procès.

— Enfants, dit-il aux siens, un colonel anglais nous a soufflé Mataro et s'y est installé cette nuit. Etes-vous d'avis de lui laisser le champ libre ou de l'attaquer?

— Commandant, c'est à vous de décider.

— Mon avis, à moi, est de nous élancer sur la ville, de surprendre nos ennemis et d'y bivaquer. C'est ce qui arrivera pour peu que vous remplissiez votre devoir comme vous en avez l'habitude. Puis-je compter sur vous?

— En avant!

— En avant donc, soldats, et silence!

L'espion à qui Titotis avait si généreusement donné la liberté s'était traitreusement dirigé vers Mataro et venait à peine d'annoncer au colonel anglais l'approche du chef de bataillon Titotis quand nos troupes entrèrent dans la ville.

Les Espagnols surpris se mirent à la débandade; et là commença dans les rues une de ces fusillades vives que les ricochets des balles sur les murs des maisons rendent si meurtrières.

Les Espagnols fuyaient dans la campagne, et Palégry, maître de la ville, ordonnait à ses braves soldats d'amortir le feu, lorsqu'au détour d'une petite place il se trouve face à face avec le colonel anglais.

— Ah! parbleu! je vous tiens, lui crie Palégry en le saisissant de la main gauche et en lui présentant de la droite la bouche de son pistolet. Savez-vous, colonel, que vous exercez là un métier qui mène droit à la potence?

— Je combats pour l'indépendance d'une nation.

— Eh! cette nation ne veut pas de l'indépendance que vous voulez lui donner; elle aime mieux ses moines et son abrutissement, et d'ailleurs il y a toujours péril à s'immiscer dans les affaires des autres.

— Je le vois surtout en ce moment.

— Colonel, il ne vous sera fait aucun mal si vous me donnez votre parole d'honneur de ne plus porter en Espagne les armes contre nous.

— Je vous la donne.

— Il suffit, vous êtes libre. Cependant comme vous avez là un cheval magnifique et que je n'enfourche qu'une rosse, nous allons faire échange.

— Vous êtes trop courtois pour que je refuse.

— Et moi trop franc pour ne pas accepter.

*L'échange* conclu, le colonel s'en retournait à pied et cherchait un refuge dans une maison ouverte lorsque Palégry l'appela encore.

— Colonel, lui dit-il, vous ne voulez pas de ma monture, libre à vous, mais moi je ne veux pas non plus de votre or; j'ai senti là quelque chose de sonnant sur le devant de votre selle, et je n'ai pas l'habitude de dépouiller mes ennemis.

— Dès ce jour je suis votre ami, major.

— A la bonne heure! mais tâchons de nous trouver autre part que sur un champ de bataille de la Catalogne.

Dans une promenade militaire commandée par Maurice-Mathieu lui-même, aux environs de Barcelone, Palégry, selon son habitude, avait pris les devants, et, un fusil sur l'épaule, il grignotait ses pralines à plus d'un quart de lieue de son détachement.

Arrivé près d'un ravin bordé de grenadiers en fleurs, il entend un bruit de voix, il se glisse doucement derrière la haie et voit, à travers les branches entr'ouvertes, une douzaine d'Espagnols armés, délibérant sans doute sur quelque coup de main à entreprendre contre les Français.

Une sentinelle, placée en avant et à quelques pas de Palégry, voit notre hardi chef de partisans qui n'était encore que capitaine quoiqu'il commandât deux compagnies, lui ordonne de s'arrêter et le met en joue.

Palégry s'élance et le perce de sa baïonnette.

Cela fait, il se précipite sur les douze hommes assis à l'ombre d'un figuier, frappe celui-ci du pied, celui-là du poing, saisit son fusil par le canon, brise les épaules, ouvre les crânes à coups de crosse, tire son épée, menace de tuer celui d'entre eux qui fera mine de résister; puis il feint d'appeler quelques-uns de ses camarades cachés non loin de là et ordonne aux Espagnols de marcher devant lui en laissant là leurs armes. Tous obéissent, et, arrivé sur la route, il voit à peu de distance le général Maurice-Mathieu hâtant sa marche, inquiet qu'il était de son brave capitaine.

— D'où venez-vous? lui crie le gouverneur heureux de le revoir.

— Du figuier qui s'élève dans ce champ, lui répond Palégry : j'ai trouvé ces gaillards en embuscade; je suis tombé sur eux, j'en ai tué trois, j'ai un peu éclaboussé les autres et les voilà mes prisonniers.

— Vous étiez seul?

— Absolument seul.

— Et comment avez-vous fait pour vous en emparer? demanda le général plein d'admiration.

— Je les ai cernés.

Le mot fit fortune.

Un seul homme qui en cerne douze!

Les régiments en ont ri souvent, la garnison de Barcelone s'en amusa longtemps par des plaisanteries à la louange de Palégry; et celui-ci, au café, suçait ses pralines et buvait son grand verre d'eau, ne comprenant pas pourquoi on était tant émerveillé qu'il eût à lui seul cerné douze coquins.

Palégry était grand, bien taillé, souple, robuste, nerveux.

C'était une organisation toute pyrénéenne, il y avait en lui du Catalan et du chamois, du Catalan pour l'audace, du chamois pour la légèreté.

Sa physionomie avait une suavité ravissante et ses yeux une expression de douceur et de mélancolie qui lui allaient à merveille. Il parlait peu et n'écoutait guère les grands parleurs.

Dans le calme des passions, il vous aurait apparu comme un de ces patriarches de l'Eglise qui vivaient dans le jeûne et la méditation.

Mais dès que la colère animait ses traits, les yeux de Titotis lançaient de brûlantes étincelles, ses muscles faciaux se contractaient, ses lèvres fines se pressaient convulsivement l'une contre l'autre, et tout son corps, fébrilement agité, accusait les mouvements de son âme.

Ami chaud, dévoué, il n'accordait son affection qu'après mûr examen; mais alors il ne fallait pas qu'on vînt devant lui insulter à celui qu'il avait une fois appelé son

ami : c'était le volcan qui se réveillait, c'était la foudre qui éclatait et brisait tout sur son passage.

Avant l'époque dont nous avons déroulé quelques feuillets, on voyait à Perpignan une douzaine de jeunes gens à qui une éducation manquée et un point d'honneur mal compris mettaient souvent les armes à la main.

Dans tous les bastions de la ville et de la citadelle, cette société redoutable et redoutée avait des armes cachées, et il ne se passait pas de jour qu'il n'y eût de rencontre entre un étranger ou un officier de la garnison et l'un de ces jeunes écervelés qu'on appelait alors des *crânes*.

On les voyait souvent sans témoins vider une querelle où le bon droit était rarement de leur côté.

En tête de cette dangereuse *troupe* se distinguaient Lajeune et Marrot.

Quand les occasions de querelles manquaient, on voyait fréquemment les membres de cette association s'attaquer entre eux et jouer une bouteille de bière ou un carafon d'orgeat au premier sang.

Le café Palégry a été plus d'une fois témoin des jeux cruels où vainqueur et vaincu, après une bataille, s'asseyaient à la même table et discutaient froidement sur le mérite de la botte qui venait d'ouvrir une épaule ou une poitrine.

Palégry, de l'*Ecole de Mars*, s'était toujours montré l'ennemi de ces combats singuliers, et telle était l'affection qu'on lui portait dans le pays, que nul des *crânes* n'aurait osé lui demander raison de ses blâmes ou de sa colère.

Le sang lui faisait mal à voir, et il ne se serait pas pardonné la mort d'un adversaire tué en duel.

Palégry n'a jamais bu de vin, il ne sait pas ce que c'est que de l'eau-de-vie, du rhum, ou du kirsch.

Sa boisson favorite est l'eau pure d'un ruisseau glissant sur une pelouse ou une régalade d'eau de puits avec une cruche catalane. Il vivrait quinze jours avec de l'orgeat et des échaudés; et vous le voyiez toujours au moment d'une attaque générale, en présence de l'ennemi, fouiller dans sa poche et tirer des pistaches qu'il grignotait avec le plus grand plaisir et dont il n'oubliait jamais de se pourvoir avant d'entrer en campagne.

Appelez Palégry brave, intrépide, humain, généreux, noble, il vous sourira peut-être. Appelez-le bon enfant, et il vous serrera la main avec affection.

Lisez les fastes de la gloire française et vous verrez que Palégry, chef de bataillon au 18[e] léger, mérita d'être mentionné dans tous les bulletins de l'armée d'Espagne.

Sa vie militaire est une série de faits mémorables.

A l'affaire de la Bordetta et de Palisa, il acquit des titres à la reconnaissance de l'armée.

Le général Duhesme, après le combat de Montalègre, demanda pour lui seul, sans pouvoir l'obtenir, la croix de la Légion d'honneur.

Dans celui de Saint-Vincent, à la tête de cinquante chasseurs seulement, il mit en déroute une compagnie espagnole, en tua le plus grand nombre et fit le capitaine et le lieutenant prisonniers de sa propre main.

En 1810, à la tête de sa compagnie, il résista à deux cents hommes d'un régiment suisse soutenus par quatre-vingts cavaliers et les força à la retraite après leur avoir fait éprouver des pertes considérables.

A Villa-de-Lanz, il attaqua à la tête de deux cents soldats une colonne de dix-huit cents Espagnols, et les poursuivit pendant quelques heures l'épée dans les reins.

Dans la belle affaire de la Paleja, il tourna, avec deux compagnies, un corps de huit cents fantassins et de trois cents cavaliers ennemis, l'attaqua à la baïonnette et fit trente prisonniers dont deux officiers.

Le 20 novembre 1810, à Saint-André, les deux compagnies sous ses ordres furent attaquées par la division du général Saarsfield, forte de trois mille six cents hommes.

Un colonel de cavalerie, à la tête de huit cents chevaux, après avoir tenté inutilement d'entourer nos troupes, se décida à s'emparer du seul point de retraite qui leur restait et somma le capitaine Palégry de mettre bas les armes.

Ce brave officier répondit à la sommation en chargeant l'ennemi qui, effrayé d'une semblable intrépidité, se retira dans le plus grand désordre avec une perte considérable.

Peu de jours après cette action, le capitaine Palégry, envoyé dans Mataro avec soixante hommes, surprit un poste après avoir égorgé lui-même la première sentinelle, entra dans la ville à la pointe du jour, y rencontra un général avec trois cents hommes, les attaqua et les fit tous prisonniers.

Le 21 janvier 1811, cet intrépide capitaine occupait le village de Badalone; il apprit qu'un corps d'Espagnols considérable l'attendait à Saint-Andria pour lui couper la retraite.

Il marcha sur eux de manière à leur faire croire qu'il n'était pas instruit de leurs manœuvres; mais, avant d'arriver à l'endroit où l'ennemi était embusqué, il prit une direction à gauche et se jeta sur le bord de la mer.

Déconcertés par cette disposition, les Espagnols ne purent l'attaquer qu'avec leur cavalerie qu'il repoussa vigoureusement par un feu de peloton.

Dans ce combat il ne perdit que dix braves.

Nous ne poursuivrons pas le cours de nos investigations sur les beaux faits d'armes du commandant Palégry; les soldats et les capitaines de l'armée de Catalogne s'en souviennent autant que les Espagnols.

Les uns et les autres parlent de ce brave chef de partisans avec non moins d'estime que d'admiration.

Notre tâche est à peu près finie, et cependant quelques lignes encore pour compléter le tableau que nous avons fait passer devant les yeux de nos lecteurs.

C'est Palégry lui-même qui donne les derniers coups de pinceau.

Voici ce qu'il m'écrivait il y a quelques jours :

« Vous me demandez des détails sur le bandit Pujol; je n'ai pas beaucoup suivi cet homme dans ses brigandages, il me faisait horreur. Cependant il a rendu d'assez grands services à l'armée pour que je ne sois pas resté tout à fait indifférent à ses actions comme homme de guerre. Voici tout ce que je puis me rappeler en ce moment.

« En 1810, à l'affaire d'Olot, sous les ordres du général Clément, il attaqua l'ennemi, lui enleva une position importante et le força à la retraite.

« La brigade se dirigea sur Ripoll : il reçut l'ordre d'entrer dans la ville et fut le premier qui y pénétra malgré une très-vigoureuse résistance.

« Il est inutile de vous dire le sort qu'éprouvèrent les malheureux habitants dans cette circonstance.

« A la suite de pareilles affaires il revenait toujours couvert de sang.

« A la journée de la Garrigue, en 1810, sous les ordres du général Beurmann, il enleva à la course deux fortes redoutes vigoureusement défendues, fit beaucoup de prisonniers, reçut en récompense l'autorisation de porter les épaulettes de chef de bataillon. (Ordre du général Lamarque.)

« En 1811, à Saint-Feliu-del-Pignou, il attaqua hardiment l'ennemi qui cherchait à couper la retraite à la brigade Beurmann, s'empara de la position la plus importante, et nous épargna des pertes graves que nous aurions éprouvées indubitablement.

« A la malheureuse affaire de la Salut, en 1812, sous les ordres du général Lamarque, Pujol, avec sa bande, appuyé par deux vigoureuses compagnies de voltigeurs du 67[e] de ligne, soutint la retraite contre toute l'armée espagnole pendant plus de quinze heures.

« Le général Lamarque fut malade au point de laisser craindre pour sa raison, et le sort de la division se trouva un instant soumis aux dispositions que pouvait prendre le capitaine du 67[e], ainsi qu'au dévouement et au courage de Pujol.

« Ce chef de guerilleros donnait partout des preuves d'une grande intrépidité et d'une férocité peu commune.

« En un mot, c'était un bandit tout à fait digne de com-



Et, s'élançant de toute la rapidité de son cheval. ( Page 93.)

mander aux scélérats qu'il avait sous ses ordres. Il m'est arrivé plus d'une fois, poursuit Palégry, de faire tirer sur sa bande comme sur des bêtes féroces. »

Vous voyez que je n'ai dessiné Pujol ni plus grand ni plus petit, ni plus beau ni plus hideux que ne le sont les hommes qui se ruaient avec lui sur le champ de bataille. Je vous l'ai dit, mon livre est un portrait.

Pardonnez-moi de ne pas vous avoir parlé de Palégry au milieu d'un récit que je n'ai pas dû interrompre; mais mon pays m'en aurait voulu d'avoir oublié cette belle et grande figure de chef de partisans à qui les deux Catalognes doivent tant de reconnaissance et d'affection.

La Restauration se passa volontiers de ses services; toutefois, en 1822, quand Moncey entra en Espagne, il alla voir Palégry dans sa petite chambrette à Perpignan, et il puisa auprès de lui les plus utiles renseignements sur la nouvelle expédition qu'il allait entreprendre contre la Péninsule.

Nommé commandant de la place de Navarins, Palégry reçut dans ce nouveau poste son congé de retraite.

Et maintenant retiré à Saint-Paul, petite ville du département des Pyrénées-Orientales, il vit un peu du présent et beaucoup de ce passé glorieux dans le sein duquel sa vieillesse peut se reposer avec amour.




FIN DE PUJOL

MARESCQ ET C^ie, ÉDITEURS.






ŒUVRES DE JACQUES ARAGO

# D'UN PÔLE A L'AUTRE

ILLUSTRATIONS PAR J.-A. BEAUCÉ.

— PREMIÈRE PARTIE. —

## I

### UN COUP DE TÊTE.

Prenez-y garde, mon jeune et téméraire ami, la mer a ses colères; les tempêtes qui la font bondir ouvrent les navires, les jettent à la côte sans miséricorde, et rien ne dit la puissance et la grandeur de Dieu comme ces tourbillons dévastateurs qui s'emparent des plus robustes vaisseaux et se jouent d'eux ainsi que le fait du duvet la brise folle du matin.

Voir c'est avoir,

a dit un illustre poëte populaire. Mais, si vous vous flattez de parcourir et d'étudier le monde sans fatigues et sans périls, vous êtes dans une grande erreur; toute instruction est coûteuse; le corps s'épuise souvent à la lutte.

Pourtant si, comme je le crois, vous êtes dominé par la passion des voyages, ne vous effrayez point de mes menaces : l'intelligence a aussi ses priviléges, et, quand il y a des larmes au départ, il y a bien des joies au retour... On a vu, on a recueilli, on peut raconter, et dans la vieillesse on se repose avec bonheur sur ces pages intéressantes de la vie.

Vous désirez connaître quelques-unes des plus chaudes émotions de mes courses aventureuses, je veux bien vous satisfaire, mon pauvre ami, puisque c'est à la fois de l'instruction et du plaisir que vous cherchez; ce qui me vient de l'enfance ou de la vieillesse m'est saint et sacré, et je salue avec amour et respect ces deux portes de la vie.


PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET C^e, R^UE D'ERFURTH, 1.

Cependant je ne vous dirai pas, mon bon petit ange, les divers épisodes de mon dernier voyage autour du monde, ils appartiennent à l'éditeur de mes livres, et je vous remercie de m'avoir appris que vous les connaissiez déjà. Mais soyez tranquille, j'ai tant vécu dès ma jeunesse, et je vois si bien mon passé depuis que Dieu m'a plongé dans les ténèbres, qu'il ne m'est plus possible d'oublier quelque chose des heures si tourmentées qui ont marqué ma carrière de piéton ou de matelot.

Ce que vous trouverez avant tout dans ce récit, c'est la vérité : le mensonge dégrade celui qui s'en rend coupable, alors surtout qu'il fausse la raison de ceux qui l'écoutent. Croyez-moi donc, mon cher ami, et préparez-vous à me suivre : je vous mènerai loin, bien loin; je vous ferai connaître des mœurs farouches, des peuples hospitaliers, des pays sauvages, des régions parfumées; je vous conduirai par la main au milieu de scènes de carnage, de deuil et de désolation; mais, quand je trouverai sur mes pas une fraîche et riante oasis, j'y planterai ma tente, et je vous prierai de vous y asseoir à mes côtés; l'azur du ciel est si pur après la tempête! Or, écoutez, mon curieux ami, et plaignez un peu celui qui, après avoir visité tous les archipels, sillonné toutes les mers, frappé du pied toutes les capitales, parcouru toutes les solitudes, fraternisé avec tous les peuples, ne voit plus ni un sourire ni le soleil! Je ne comprends pas qu'on se fatigue à l'envahissement des horizons; quant à moi, je me lasse au repos, le sommeil m'énerve, et la voix sonore de la cataracte m'émeut et m'électrise. Aussi regardais-je le déplacement comme un besoin et un bonheur.

J'étais donc un jour à Biaritz, près de Bayonne, et je plongeais mon regard d'aigle vers cet immense Atlantique, dont les dernières lames venaient mourir à mes pieds avec un lugubre gémissement... Ici tout est imposant, magnifique, sublime. Le calme vous cloue immobile comme sous une roche sous-marine; et, quand là-haut tout se lève, monte et descend, vous seul êtes stationnaire au milieu du vaste cercle qui vous emprisonne. Et les ouragans!... Dans cette crise ardente de la nature, où le vent porte au sein des nues ses vagues écumeuses, où la foudre se joue en zigzags éblouissants au milieu de vos mâts brisés et de vos voiles en lambeaux, où le navire gémit et se déchire, où la lame moutonneuse ouvre sa gueule pour vous dévorer, où la voix de la tourmente étouffe celle du capitaine, où la nature entière semble retomber dans le chaos... Voilà les beaux spectacles qui grandissent l'âme et montrent l'homme dans toute sa puissance.

Il est là, lui, debout, cramponné à une manœuvre, étudiant le flot qui le couvre incessamment, évitant la roche qui va le broyer, et guidant jusqu'au port et au milieu des récifs sa coquille de noix vagabonde. Il fallait donc un peu de mer à mon ardente curiosité; je dis plus, il lui en fallait beaucoup, et je me décidai à l'instant même. Je logeais chez un brave homme appelé, je crois, Berton ou Breton, ou Delacroix, ou Champagne, peu importe, le nom ne fait rien à l'affaire. Je lui dis qui j'étais; il me salua comme il aurait salué son roi, ou plutôt comme il aurait salué son Empereur; puis, m'offrant cordialement sa table, il me dit d'en user à loisir... J'acceptai.

Après souper,—car j'étais arrivé chez lui à la nuit close, — je lui demandai s'il y aurait moyen, le lendemain, de faire une promenade sur mer.

— Parbleu! me répondit l'amphitryon, je vous la ferai faire aussi longue que vous voudrez. J'ai là-bas, hissée sur la plage, ma fringante chaloupe, et je compte bien avec elle aller jusqu'à Rochefort sans craindre les vents du large. Mon fils seul m'accompagne, un brave garçon de neuf ans et demi, qui vous tient déjà un gouvernail comme vous tenez une épée; marmot sans peur au milieu des rafales, et qui vous embouque le goulet de l'Adour comme s'il avait déjà fait le tour du monde. Donc, si vous voulez être des nôtres, cela fera trois.

— Que me prendrez-vous pour cela?

— Votre main, si vous voulez me la donner.

— Oui, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que je vous la présenterai fermée et que je la retirerai ouverte.

— Alors, rien n'est conclu, je ne veux pas d'argent; votre amitié me suffit, monsieur Arago, et je tiens à vous prouver que le nom que vous portez est un passe-port auprès du riche, du noble et du roturier.

— Va pour la traversée gratis!

Le lendemain, avant le jour, nous lançâmes la chaloupe à flots; elle prit aisément le large, protégée par le jusant. Le petit bonhomme était à la barre, le père à l'écoute, et moi je voyais fuir la terre avec amour. Favorisés d'abord par la brise, nous filions nos sept nœuds avec aisance, et le surlendemain nous espérions entrer à Rochefort. Mais, le vent *calmé*, la toile coiffa le mât, et nous armâmes nos avirons pour faire un peu de chemin. Voici déjà un des nombreux agréments des voyages sur mer. Quelques lieues vous séparent à peine d'une relâche, une brise légère vous y eût poussé en peu d'instants, et, grâce au caprice de l'atmosphère, vous êtes contraint d'attendre des jours, des mois, qu'il plaise au ciel de vous faire bonne route. Ce bonheur nous manqua; la rafale de terre souffla bientôt avec une grande violence, et le petit bonhomme, intelligent comme un vieux gabier, intrépide comme un pêcheur de baleine, dit en souriant à son père :

— Je crois bien que nous ferons sagement de ménager nos vivres, car la bourrasque va taper dur; il vente déjà à décorner des bœufs, et, si cela continue, nous irons pêcher la morue sur le banc de Terre-Neuve.

Le petit avait raison, et la chaloupe, soulevée comme un flocon d'écume, glissait, volait et tournoyait incessamment, prête à être engloutie sous chaque attaque de la vague furieuse. Dussiez-vous, mon jeune ami, m'accuser de forfanterie, j'écrirai encore avec vérité que j'aimais mieux ce désordre des lames bouillonnantes que l'uniformité endormeuse de nos grandes villes.

Cependant le danger devenait pressant, et l'avenir s'ouvrait à nous avec toutes les horreurs qui escortent de pauvres matelots abandonnés, au milieu de l'Océan, sur le canot témoin du désastre de leur vaisseau. La rafale avait si souvent changé de direction, que nous ne savions plus si nous courions au large ou sur la terre, quand un navire se montra filant, à sec de voiles, à notre avant. Il vit nos signaux de détresse, piqua sur nous, et nous eut bientôt atteints. Des amarres nous furent jetées; chacun de nous s'en saisit, et, après avoir échappé comme par miracle à la mort qui nous environnait de toutes parts, nous arrivâmes, transis de froid, accablés de fatigue, sur le pont de l'*Éclair*, où nous fûmes accueillis avec humanité.

La première leçon avait été bonne, l'attaque rude, le danger imminent. Pour d'autres, c'eût été un motif de découragement, pour moi, c'en fut un de persistance. Combattre les hommes et les choses avait été ma vie, et je ne voulais pas renoncer à mes premières habitudes.

L'*Éclair* était un brick corsaire bien armé, bien équipé, filant ses onze nœuds avec une brise carabinée, grand largue. Vingt-cinq hommes, y compris le capitaine et une sorte de vétérinaire amputeur, qui se faisait appeler chirurgien, composaient l'équipage. Le brick ne tenait la mer que dix à onze mois pendant l'année; ses prises, il les emmenait à Rochefort, à Brest ou à Nantes, et de nouveau il courait au large dès que la vente était faite.

Le langage de ces coquins était un idiome à part, même parmi les gens de leur métier. Pas une phrase n'était prononcée, pas une manœuvre exécutée sans un de ces énergiques jurons de quinze à dix-huit syllabes qui font sourire les damnés dans leur éternelle marmite. Et puis, quels combats entre eux! quels déchirements! Le sang coulait par plus d'une entaille après chaque repas, après chaque sommeil; et il était aisé de deviner que la vie de

ces êtres, dans les veines desquels le bitume coulait à flots, s'épuiserait avec dégoût dans le silence et l'immobilité. On les avait ramassés dans la rue, au sortir des cachots, ou dans les cabarets enfumés, d'où ils ne s'exilaient d'ordinaire que pour aller tomber, privés de sentiment, au milieu des ruisseaux ou au coin des bornes.

Quant à lui, le capitaine Thomas Bavastro, vous eussiez dit, au premier coup d'œil, un homme incomplet, un fœtus, une pensée inachevée. Il marchait lentement, il fumait lentement. Thomas aurait voulu retenir le temps qui allait trop vite, la fumée de son cigare qui se perdait trop promptement dans les airs, son brick volant trop hardi sur les flots, la dorade ou le marsouin qui escaladait trop rapidement les vagues, et la brise qui soufflait trop fort dans ses voiles.

Thomas avait pourtant un côté qui donnait un démenti à tant de quiétude. C'était le côté droit. Sa main avait la rapidité de l'éclair; et, quand il gesticulait sur les épaules d'un matelot récalcitrant, le châtiment suivait de si près la menace, qu'il était impossible d'éviter celui-là quand celle-ci avait parlé. Chacune de ses péroraisons était un coup de garcette, et chaque coup de garcette une rigole. S'il lui arrivait de punir plus rigoureusement, c'était toujours avec un flegme, avec un air de bonhomie qui faisaient croire au regret de sa sévérité. Thomas, en un mot, était un bon tigre.

Je vous l'ai dit, nous fûmes accueillis par l'*Éclair* avec une aménité touchante; et, comme il eût été fort difficile au brick de nous ramener chez nous, comme d'ailleurs il avait eu vent du passage, près des Açores, d'un des navires de la Compagnie :

— J'en suis fâché pour vous, et bien aise pour moi, nous dit Thomas Bavastro de sa voix flûtée; mais vous allez m'accompagner. Le petit, qui est gentil comme une poulaine neuve, fera la cuisine; et vous deux, qui m'avez l'air de deux gaillards, vous vous battrez à notre profit commun... Plus il y aura de coups, plus il y aura de piastres. Or, comme vous devez aimer les piastres, attendez-vous à des coups.

— Je ne sais ni monter aux mâts, ni me percher au bout des vergues, dis-je au capitaine.

— Vrai?

— Vrai.

— Tu n'as jamais essayé?

— Jamais.

— Oh! alors, c'est différent... et tu vas essayer pour la première fois.

Je vis qu'il fallait obéir ou jeter à l'eau le capitaine malencontreux. Je me décidai pour le parti de la clémence; car les autres lurons m'auraient à l'instant même mis en pièces, et, me cramponnant de mon mieux, j'arrivai au point indiqué sans que ma tête eût des éblouissements.

— Pas mal pour un début, me dit le capitaine, nous ferons quelque chose de toi, je t'en réponds, ton bon vouloir et ma garcette aidant.

La nuit fut belle.

Seul, sur le banc de quart, le capitaine fouillait à l'horizon ; j'allai à lui.

— Que me veux-tu?

— Causer un instant avec vous.

— De quoi?

— De tout.

— De qui?

— De moi.

— Voyons, parle.

Je racontai ma vie au capitaine Bavastro; je n'oubliai ni mes folies ni mes choses sérieuses, et quand j'eus achevé mon récit, sans que je me fusse nommé :

— Croyez-vous donc que je ne vous connaisse pas, monsieur Arago? me dit le capitaine. Je vous ai vu à Bordeaux, cassant, brisant tout, dictant vos lois à la ville, et rossant les gardes. Dès que vous avez été jeté sur mon pont, je me suis souvenu de vous; et, si vous n'étiez pas venu aujourd'hui même m'adresser vos confidences, je vous aurais traité comme mes coquins, ni moins ni plus.

— Et moi, si vous ne m'aviez pas rendu justice, j'allais vous envoyer aux esturgeons.

— Sans rire?

— En riant.

— Dès lors, monsieur Arago, soyons bons amis, et vogue la galère.

Je fus le second du bord, j'appris en quelques jours les principales manœuvres, et l'équipage se vit contraint de m'obéir. Un drôle surtout se faisait remarquer par son zèle à m'être agréable ou utile. Dès que je donnais un ordre, nul ne l'exécutait avant lui : toujours là, debout, prêt à deviner mes volontés, je lui aurais ordonné, je crois, de s'élancer à la gueule d'un requin, qu'il l'eût fait sans la moindre hésitation. Pourquoi ce dévouement? Je n'y comprenais rien; car, au premier jour de mon élévation, comme il me regardait d'un œil investigateur, il reçut de moi un assez violent coup de pied quelque part, qui le fit bondir ainsi qu'un ballon.

Un instant après, je le vis sur la drome, accroupi, les coudes sur les genoux, la tête dans ses mains; et, dès qu'il l'eut relevée, il me montra des yeux rouges et pleins de larmes. Je passai devant lui, nos regards se croisèrent, et il lut dans le mien tant de repentir et d'affection, que ses bras se roidirent sur sa poitrine, et qu'un sourire de sa bouche sembla me dire : « Punissez-moi comme hier, mais récompensez-moi comme aujourd'hui. »

— C'est un soigné gaillard, me dit le capitaine, à qui je parlai le soir de Jules; je l'ai amariné au Havre, il était sur le port à faire le coup de poing avec plusieurs vauriens de son âge, et, depuis lors, il y a deux ans de cela, je n'ai eu qu'à me louer de ma capture; pour le travail, il est infatigable, dans le combat il est intrépide comme moi, et je ne l'ai jamais vu le second à l'abordage. C'est un lion et un écureuil à la fois. Vous verrez son avenir.

L'avenir ne se fit pas attendre : le lendemain de cette conversation, la vigie signala un trois-mâts à tribord ; nous mîmes le cap dessus, et, une heure après, fut ordonné le branle-bas de combat. Je venais de m'armer d'un poignard, d'une paire de pistolets et d'une excellente hache d'abordage.

— Tenez, lieutenant, me dit Jules, qui rôdait autour de moi, en voici une qui ira mieux à votre main; prenez-la. Je suis sûr que vous en ferez bon usage.

— Et toi?

— J'accepterai la vôtre.

— Elle est bien lourde.

— J'ai le bras fort, et puis j'ai aussi une gaffe pendue en bandoulière.

— C'est bien; mais ne t'expose pas trop : nous avons affaire à forte partie, et les braves comme toi se font pleurer quand on les perd.

— Ça fera que je me perdrai.

— Comment donc?

— Puisque vous devez me pleurer.

Jules, sur un sifflet du maître, avait volé à son poste, et le premier boulet partit pour assurer le pavillon.

Le coup fut rendu; mais, à la quantité de toile que le trois-mâts jetait au vent, nous reconnûmes bientôt que l'en-

nemi voulait fuir; aussi nous larguâmes comme lui nos voiles hautes et basses, nous hissâmes nos bonnettes et nous l'eûmes bientôt atteint, car l'*Éclair* méritait son nom par la rapidité de sa course. C'était un navire marchand dont une partie des canons était en bois, et qui, pourtant, ne voulait pas se rendre sans combat. Les bordées volèrent, les hourras retentirent, les vergues s'enlacèrent, et la lutte s'engagea bientôt à l'arme blanche. Je m'y attendais. En un clin d'œil le capitaine sauta sur le bastingage du *Cumberland*, tapant, coupant, taillant et trouant quiconque osait s'adresser à lui. Blessé à la tête par un coup de gaffe, et, au moment où j'allais sauter à l'abordage, Thomas s'était écrié :

— Jacques, soutiens ta réputation!

Et je la soutenais, la hache et le pistolet aux mains.

A mes côtés, Jules faisait aussi des prodiges de valeur; l'épaule entamée, il n'en continuait pas moins ses attaques contre ceux qui venaient à lui ou à moi, et il se montrait si actif à m'épargner des estafilades, que bien souvent je ne frappais pas, dans la crainte de l'atteindre. Le pavillon au *Léopard* fût amené, le navire amariné, l'équipage captif. Huit jours après nous vendîmes ce trois-mâts et ses richesses coloniales à un planteur Portugais établi à Praya, dans les Açores.

Ma part de prise fut belle. J'avais dix-neuf cents piastres : et, comme le capitaine voulait doubler la somme :

— Non, non, je suis assez payé, lui dis-je; mais, si vous tenez à récompenser le zèle et le courage, gratifiez Jules, qui s'est conduit comme un César, et qui est assez grièvement ébréché.

— Où est-il?

— Par là.

— Qu'on appelle Jules.

— Capitaine, dit le vétérinaire, c'est un entêté : vous n'en ferez rien. Il est couché, son sang coule en abondance, et il ne veut pas se laisser guérir, disant qu'il n'a reçu qu'une égratignure.

— Qu'on me le jette ici! fit le capitaine.

— Permettez, répliquai-je : il est possible qu'un motif puissant empêche Jules de vous obéir; je vais l'interroger.

Le pauvre garçon, couché sur une caronade, étanchait sa plaie avec un peu d'étoupe.

— Eh bien! eh bien! Jules, la bravoure n'exclut pas la discipline. Pourquoi n'es-tu pas venu à l'ordre du capitaine?

— Parce que ça ne m'a pas convenu.

— Tu peux te faire punir, et puis tu es blessé; je tiens à ce qu'on te panse; et, si tu m'aimes un peu, tu vas prêter ton épaule au chirurgien.

— Je ne la lui prêterai pas.

— Pourquoi?

— Parce qu'il saurait que je suis une femme, et que le capitaine seul le sait à bord.

## II

### JULIA.

Le navire vendu, le prix empoché, il y eut désertion. Les deux citoyens de Biaritz obtinrent la permission de rester à terre afin d'y attendre une occasion favorable pour retourner dans leur pays; mais Jules demeura fidèle à son capitaine, et je pense que, si je n'avais pas voulu poursuivre notre croisière, le brave matelot se serait jeté à la mer pour se réunir à moi. C'était une jeune femme au teint brun, au regard de comète, à la parole brève; jamais je n'ai vu de profil plus grec, de bouche mieux articulée, de front plus pur, jamais épaules harmonieuses n'ont servi d'appui à une tête plus poétique. Ses cheveux étaient d'un noir bleu dont nul peintre ne saurait trouver la nuance, et ses dents éblouissantes brillaient d'autant plus qu'elles n'étaient presque jamais totalement voilées par deux lèvres de corail, dont le tabac et les liqueurs enivrantes n'avaient point souillé le poli velouté. Il était impossible de voir une démarche plus libre, des façons plus aisées; elle avait le pied tellement marin, qu'on eût dit qu'elle prévoyait le fort roulis ou le rapide tangage; et, quand tout le monde se cramponnait pour ne pas être renversé par les soubresauts de l'*Éclair*, Jules, ou plutôt Julia, seule, debout sur le pont, semblait fixée là comme le morceau d'acier sur l'aimant.

Pourquoi donc avait-elle changé de vêtement et s'était-elle jetée dans une vie aussi aventureuse? Le capitaine même qui l'avait enrôlée ne le savait pas. Peut-être devais-je être plus heureux; et c'est pour cela que, la veille de notre embarquement, la trouvant seule et pensive à l'aiguade de la Praya, j'allai doucement à elle, et la pris par le bras, comme on le fait d'un ami de qui l'on attend une confidence.

Nous gardâmes tous deux un silence obstiné; moi, parce que je ne voulais rien devoir qu'à l'amitié de Julia; elle, parce qu'elle voulait, sans doute, se faire un mérite d'un aveu que j'aurais dû à un désir nettement exprimé.

Ne pouvant emporter la position d'assaut, je la tournai.

— Sais-tu, Julia, que le métier que nous faisons est rude?

— Rude aujourd'hui, calme demain, comme la mer, comme les passions.

— Tu connais la mer; connais-tu les passions aussi?

— Lesquelles?

— Mais celles qui, seules, occupent les jeunes filles belles et fortes ainsi que toi.

— C'est un compliment que vous m'adressez; car vous ne m'aviez point trouvé beau quand j'étais matelot; et, maintenant que vous savez que je suis une femme, vous me dites que je suis belle.

— C'est qu'on ne vante jamais la figure d'un homme lorsqu'on parle de lui; mais sois tranquille, je t'avais remarquée.

— Tant mieux, c'est quelque chose.

— Ce n'est guère si ce n'est que cela.

— Ce ne sera jamais davantage.

— Qui peut répondre de l'avenir?

— Je réponds du mien.

— Tu me désenchantes, Julia, car j'avais une espérance.

— Laquelle, monsieur?

— Pour que je continue, fais-moi d'abord un plaisir : tutoie-moi ; le veux-tu?

— Je le veux bien, Jacques; mais cela ne te rapportera rien.

— Si, si; l'égalité est une grande et noble chose, et, maintenant que nous sommes de pair, maintenant que le lieutenant s'est effacé pour faire place à l'ami, voyons, pourquoi t'es-tu faite corsaire?

— Ce n'est jamais à l'ami seulement que je ferai ma confidence.

— A qui donc?

— A mon mari.

— Attendons.....

— Et toi, n'as-tu pas de confidence à me faire? Est-ce quelque passion malheureuse qui t'a jeté parmi nous?

— Non. Eh bien!... alors...

— Alors tu ne seras pas plus avancé, car cet aveu, sorti de ma bouche et de mon cœur à la fois, prouve autre chose que ce que tu rêves. Tu crois peut-être que je t'aime parce que tu es brave; tu es dans l'erreur. Mon amour, Jacques, est né d'une pensée..... Je me suis imaginé que tu ne t'étais abandonné aux flots que pour te venger d'une infidèle, et, dès ce moment, je t'ai plaint. Au jour de l'action, je me suis aperçue qu'il y avait quelque chose en moi qui ressemblait à de la tendresse, et aujourd'hui j'ai supposé que tu voulais nous quitter, mes yeux se sont mouillés de larmes..... Je t'ai dit tout, Jacques; je t'ai dit tous mes sentiments; ai-je deviné les tiens, et un amour malheureux est-il cause de ton exil?

— Non, Julia, tu n'as rien deviné. La fougue de la jeunesse, des querelles, des duels, m'ont forcé à m'éloigner de ma patrie. J'ai voulu...

— Je connais ton histoire, c'est-à-dire celle que tu as racontée au capitaine Thomas Bavastro; mais j'ai bien vu que tu ne lui avais pas tout avoué.

— Je ne déguise jamais rien de ce que j'éprouve, je ne cache jamais rien de ma vie, ni erreurs, ni folies, ni fautes, ni généreux dévouements. Aussi, je te dis, Julia, que mon cœur, jusqu'à présent, n'a battu que de cette tendresse filiale ou fraternelle qui aurait fait le bonheur de ma vie entière si j'avais été plus raisonnable.

---

## III

### AMOUR FILIAL.

— A la bonne heure! me dit cette singulière fille si énergique dans toutes ses résolutions. A la bonne heure! et, maintenant que nous nous connaissons mieux, tiens, voici un superbe bananier qui nous protégera de son parasol, abritons-nous contre les rayons d'un soleil qui pique trop fort. Asseyons-nous et causons.

— Mais il est tard.

— Tu dis vrai.

— Remettons-nous en route.

Julia me prit familièrement par le bras; nous retournâmes vers le brick, où l'on devait être inquiet de notre absence, et bientôt un coup de canon, dont nous vîmes la fumée s'échapper par le sabord, nous donna le signal du départ.

— Puisque tu n'oses pas tout me confier, Julia, réponds du moins avec franchise à une seule de mes questions.

— Cette question, quelle est-elle?

— Aimes-tu quelqu'un dans ton pays?

— Oh! oui, j'aime quelqu'un dans mon pays, et de toutes les puissances de mon être.

— Il est bien heureux! m'écriai-je avec une sorte de dépit que je ne pus maîtriser.

— Monsieur Arago, vous ne me comprenez pas; vous devriez dire : Elle est bien heureuse!

— Une sœur?

— Tais-toi, Jacques, et cheminons.

La nuit approchait, l'ombre de l'île et son pic aérien se projetaient jusqu'à l'horizon; le flot, poussé par une légère brise du large, venait mourir à nos pieds avec un doux murmure; de petits nuages rondelets couraient les uns après les autres comme un troupeau de chèvres vagabondes, glissaient sur nos têtes et allaient se perdre là-bas, là-bas, vers les côtes américaines; tandis que les oiseaux voyageurs, fatigués de leur courses éloignées, venaient tous à tire-d'aile, ainsi que des ramiers à leur gîte, chercher dans les creux des rochers et sur les plus hautes cimes des monts l'abri paisible d'où ils devaient s'échapper le lendemain, au lever du jour, pour de nouvelles excursions. Julia et moi nous contemplions avec extase ce magnifique tableau, quand un bruit sourd, pareil au roulement du tonnerre, vint nous saisir; et au même instant la terre trembla sous nos pas... Nous fûmes presque renversés... Quelques instants après, une seconde secousse, plus forte que la première, nous contraignit à nous adosser à un arbre vigoureux qui parut incliner son front et vouloir quitter le sol où il vivait depuis des siècles. A une troisième secousse, plus violente que les précédentes, nous fûmes renversés avec notre appui, qui ne se releva plus, et, quand nous jetâmes les yeux sur la mer, nous la vîmes loin du rivage crier et petiller, comme si un feu sous-marin la tenait en ébullition.

— C'est le volcan qui s'anime, dit Julia en souriant et en rajustant ses vêtements en désordre. Voilà l'image de la vie... Tout à l'heure nous respirions le calme sous un feuillage parfumé; en ce moment tout est confusion.

Un second coup de canon nous dit de hâter notre marche. Nous suivîmes un petit sentier escarpé qui piquait droit au brick, et une heure après on nous présentait les tire-veilles pour nous recevoir à bord. Le capitaine s'approcha de moi, et, m'attirant au gaillard d'arrière, il me dit à voix basse :

— Vous a-t-elle tout conté, monsieur Arago?

— Non, capitaine.

— C'est discret comme la charité.

— Il y a deux ans qu'elle fait le métier de corsaire; à qui envoie-t-elle ses parts de prises?

— C'est un secret que je n'ai jamais pu découvrir, que je n'ai jamais pu lui arracher.

La nuit se passa sans sommeil. L'image de cette jeune fille, si grave et si énergique tour à tour, sa demi-confidence, sa vie de marin si difficile, si périlleuse; la poésie de son langage si pur, si coloré, tout me portait à croire que le malheur ou quelque héroïque résolution l'avait jetée loin de ses habitudes d'enfance. On devinait qu'il y avait ardente lutte entre ses premières études et sa nouvelle éducation; et l'intelligence, plus que le regard, vous disait que sa vie d'aujourd'hui était un mensonge; ses allures, un mensonge; sa rudesse, un mensonge. Mais qui était-elle donc? Un coup de sifflet du maître répondit à cette interpellation que je m'étais faite à haute voix. Je me levai, je montai sur le pont, l'équipage virait au cabestan, nous dérapâmes... Un instant après nous étions sous voiles.

Pendant toute la matinée nous longeâmes l'île, au lieu

de courir au large; et, comme le capitaine plongeait son regard de vautour vers la côte, je dus présumer qu'il avait des projets hostiles contre quelques-unes des blanches habitations qui se dessinaient au milieu de plantations délicieuses et de riches vignobles... je ne me trompais qu'à demi. Il était onze heures à peu près; Thomas ordonna de mettre en panne et de lancer une chaloupe sur la plage.

— Douze hommes déterminés! dit-il, et qu'on exécute mes ordres.

— Puis-je en être? criai-je au capitaine.

— Cela va sans dire.

— Alors j'en suis aussi, poursuivit Julia, que nous appellerons toujours Jules.

— Va pour deux, dit Thomas; la prise sera bonne. Qu'on y songe, il m'en faut six, ni plus ni moins. J'ai eu six déserteurs, je veux qu'on les remplace. Il y a là-bas, près de cette riante maison de campagne, un groupe nombreux d'hommes et de femmes qui jouent et dansent; il y a trop de danseurs, qu'on m'en amène six des plus jeunes et des mieux tournés. Allez, enfants, et que la brise vous soit en aide!...

Nous descendîmes bien armés, bien disposés; nous confiâmes le canot à un marin seul, qui laissa tomber le grappin à une demi-encablure du rivage; les autres mirent pied à terre. On nous reçut comme des amis, comme des gens qu'on eût voulu retenir. Mais, après quelques régalades copieuses de ce vin de Ténériffe et de Madère qui picote le cerveau, nous proposâmes à six des plus gentils gaillards que nous nous étions signalés à voix basse, une partie de pêche au filet... Accepté. Une fois dans la chaloupe, nos six drôles eurent beau pleurer, prier; nous piquâmes droit au navire sans nous soucier le moins du monde des cris de désespoir qu'on poussait au rivage et des larmes des prisonniers.

Cependant l'un d'entre eux se tordait les bras, s'arrachait les cheveux, se déchirait la poitrine.

— Tu as donc perdu ta fiancée? lui dit Jules, qui veillait sur lui.

— Plus que cela.

— Ton frère? ta sœur?

— Plus que cela : ma mère, ma vieille mère, dont j'étais le seul enfant, l'unique soutien.

— Eh! va donc! s'écria Jules en se dressant comme une panthère à qui l'on veut arracher ses nourrissons; va donc, et sois sa consolation à sa dernière heure! Sais-tu nager?

— Comme un marsouin.

— Un homme à la mer!

Jules avait saisi par le cou et les flancs l'insulaire désespéré; il venait de le lancer à deux brasses de la chaloupe, quand le patron s'écria en tournant la barre :

— Voici un déserteur! paravirez.

— Poursuis ta route, répliqua Jules, ou je te brûle la cervelle. Il va rejoindre sa mère; que Dieu lui soit propice! Si le capitaine nous demande pourquoi un prisonnier manque à l'appel, je lui dirai que c'est sur moi seul que doit retomber la faute, et que, pour peu qu'il soit encore mécontent, je redescendrai ce soir à terre et lui en ramènerai deux pour remplacer celui-ci. Nous suivîmes de l'œil le prisonnier délivré : il gagna facilement la terre. Nous le vîmes embrasser ses compatriotes avec effusion et partir de là pour gravir un petit monticule au haut duquel se dessinait une riante maison dont la toiture en tuiles rouges et vertes formait des losanges d'un aspect bizarre et gracieux à la fois. C'était là, sans doute, que reposait la vieille mère; c'était là que devait se trouver le fils!

J'avais voulu rester impassible témoin d'une scène aussi étrange, et cependant mes regards y avaient pris une part active. A chaque parole généreuse de Jules, mon cœur se dilatait; j'aurais désiré que cette jeune fille fût ma sœur, puisqu'elle ne pouvait pas être ma femme, elle, belle et courageuse, deux qualités que je place au rang des vertus, quoique l'une leur soit presque antipathique. Je me glissai auprès de Jules, et, lui serrant fortement la main :

— Cela est bien, lui dis-je à voix basse et avec une émotion visible, cela est très-bien. Je vous croyais une âme : je me suis trompé, vous en avez deux.

— Votre pression de main, répondit le matelot, me fait plus de bien que vos paroles; l'une peut être de l'affection plus que de l'amitié; les autres ressemblent à de la surprise. Devez-vous être étonné d'une action généreuse de ma part? et une mère à consoler, cela ne vaut-il pas qu'on s'expose à la noueuse garcette d'un capitaine irrité?

— Il ne vous frappera pas, je vous le jure.

— Peut-être! il est si violent! il tient si rigoureusement à l'exécution de ses ordres!

— S'il lève le bras, Jules, le bras et le corps tomberont sur le pont du brick, et serviront, quelques instants après, de pâture aux requins.

— Merci, Jacques, voilà comme je te voulais. Ta pression de main m'a fait autant de bien que tes paroles.

— Merci, Jules.... Et maintenant, admirable jeune fille, ne peux-tu pas me dire ce qui t'a jetée au milieu d'un monde de matelots et de bandits qui te comprennent si peu?

— Il est des confidences, monsieur Arago, qu'on ne fait qu'à un frère, à une mère, à un mari.

— Je ne serai donc jamais rien?

— Jacques, vous êtes un insolent!

Ce dernier mot fut accompagné d'un sourire qui en adoucit singulièrement l'âpreté. Je n'en témoignai aucune humeur, et nous arrivâmes à bord, Jules et moi, les meilleurs amis du monde. Le capitaine compta nos captures, et, ne trouvant que cinq prisonniers au lieu de six qu'il avait commandés, il s'arma d'une garcette et demanda, d'un ton calme et froid, à qui surtout il devait l'inexécution de ses ordres.

— A moi, répondit Jules les bras croisés et en se plaçant à deux pas de Bavastro.

Au même instant, je me trouvai coude à coude avec le capitaine, la poitrine haletante, les dents serrées et la main à la poignée de mon stylet.

— Ne me frappez pas! s'écria Jules; ne me frappez pas, capitaine, vous allez tomber mort!

---

## IV

### RENCONTRE.

Le corsaire plongea son regard dans le mien, qui devint plus éclatant encore.

— Diable! diable! dit-il sans s'émouvoir, il paraît que j'allais passer un mauvais quart d'heure. Mais l'affaire peut s'arranger. Toi, Jules, je te nomme contre-maître, puisque tu viens de me sauver la vie; toi, Jacques, je te nomme mon ami, puisque tu m'empêches de commettre une bassesse.

Nous n'avions rien à redouter de cet homme extraordinaire, corsaire et forban à la fois, et de qui une parole

donnée était un arrêt solennel; aussi fûmes-nous sans crainte pour l'avenir. Jules et moi, ce jour-là, nous dinâmes à sa table; et, heureux de notre journée, nous nous endormimes paisiblement, laissant courir l'*Eclair* vers Ténériffe, où le poussait une brise fraiche et courtoise.

Il y avait imprudence à piquer vers cette île de lave qui bouillonne sur une fournaise dont la bouche porte encore jusqu'au ciel ses jets enflammés et ses flots de bitume. Mais, je vous l'ai dit, le capitaine Bavastro, dès qu'il flairait une prise, n'aurait pas reculé devant toute une escadre; et le renard, guidé par son instinct de rapine, ne se trompait guère dans ses inspirations. Il louvoya pendant trois jours entre l'archipel des Açores et celui des Canaries; puis, livrant à l'air toutes ses voiles, il vira le beaupré sur Sainte-Croix de Ténériffe, capitale de tout l'Archipel.

A cinq ou six encablures de la côte, il mit en panne, et sonda de sa longue-vue la rade foraine protégée par une demi-douzaine de fortins. Une belle corvette anglaise était mouillée près du môle; Thomas avait prévu la rencontre. Aussi, dès qu'il eut aperçu la terre, il hissa le pavillon de la Grande-Bretagne, ruse de guerre permise, comme on sait, avant que le combat s'engage.

La nuit venue, Bavastro nous fit demander à sa dunette, Jules et moi.

— Enfants, nous dit-il, je ne sais pas si vous aimez beaucoup l'or; mais, moi, je l'aime presque autant que la vie, un peu plus que l'honneur, et vous?

— Moi, répondis-je, je l'aime beaucoup moins que la vie; et j'aime la vie beaucoup moins que l'honneur.

— C'est la réponse que j'allais faire, dit Jules.

— Libre à vous, mes imbéciles; avec l'honneur vous n'aurez pas un sou, avec des piastres et des quadruples vous aurez toujours de l'honneur par-dessus la tête; et, puisque nous sommes en train de moraliser, puisque la confidence que j'ai à vous faire sera courte, je veux bien m'amuser à discuter avec vous, afin que vous sachiez parfaitement quel est l'homme que le hasard vous a donné pour chef. Pourriez-vous me dire, monsieur Jacques le philosophe, où commencent et où finissent les passions vicieuses et les vertus des hommes? Je vous défie de me signaler le départ, je vous défie de me fixer les limites. L'espèce humaine est composée d'honnêtes gens et de fripons, au jour le jour; ce matin, moi; demain, vous. L'intérêt, n'importe lequel, a fait la chose et la métamorphose, passez-moi la rime, puisque la raison y est, poursuivit-il en riant. Le banquier prête à six pour cent; dites à la loi de se taire, et vous verrez si le banquier se contentera de ce petit bénéfice. Ne pariez pas oui, vous perdriez.

— Capitaine, à d'autres histoires, s'il vous plait; votre religion est une véritable impiété.

Un énergique et pieux regard de Jules dit merci, et je fus heureux.

— A la bonne heure, poursuivit Thomas; et, comme je veux en finir, venons à mon histoire, à moi. Vous me connaissez à peu près, vous savez ce que je fais, ce que je peux, ce que je sais faire? Voyons, que suis-je?

— Corsaire; à cette condition la corvette est à vous.

— A cette condition aussi la France me déclarera corsaire et non pirate... Allez vous coucher.

Il n'était pas encore jour, que le capitaine Thomas, à cheval sur le bastingage, fumait son cigare et parcourait d'un œil avide la corvette anglaise prête à lever l'ancre ou à filer son câble. Celle-ci, impatiente ou curieuse, avait voulu, la veille, s'assurer que nous étions navire ami, et, pour cela, elle avait détaché un de ses canots vers nous; mais elle changea d'avis, sans doute par crainte, et la brise de l'île poussa jusqu'à l'*Eclair* le signal à l'aide duquel on rappelait les canots.

Voici le jour... le soleil ne se montre pas encore au-dessus de l'horizon, et déjà le Pic, qu'on ne peut voir du mouillage de Sainte-Croix, dore sa cime neigeuse d'où s'échappent, en bouffées rapides, des colonnes d'une fumée rougeâtre montant en spirales et dispersées par la brise du matin. Petit à petit les cônes secondaires deviennent brillants; les remparts volcaniques, menaçant et protégeant à la fois la capitale, se révèlent aux rayons obliques de l'astre du jour; le clocher de Sainte-Croix perd sa teinte honteuse, les maisons étalent au regard leur façade blanche bordée de noir, l'ombre projetée de l'île se rapetisse, et de la cime des rochers à pic, des toitures des couvents, des figuiers qui trônent à travers les vignes énergiques, des palmistes dont les panaches onduleux se pavanent à l'air, s'échappent d'innombrables vols d'oiseaux avides d'espace, saluant de leurs cris joyeux la chaleur qui vient les visiter.

La corvette anglaise a vu aussi son équipage debout; elle ne peut plus sans doute demeurer tranquille au rivage : elle hisse son foc; et le capitaine Thomas, attentif à tous ses mouvements, bondit sur le pont, s'empare de son porte-voix, et son cri familier retentit menaçant de l'artimon au beaupré de l'*Eclair*.

— Alerte, enfants! voici une proie, de l'or, des Anglais, du bronze et de la gloire!

Nul des matelots n'arrive le dernier; tous sont là, actifs à la curée comme une ardente meute de loups voraces, la hache à la main, le pistolet et le poignard à la ceinture.

— Vous m'avez entendu, enfants; peu de bruit, ménageons la poudre, et à l'abordage! Au premier, quadruple part; au second, triple; au troisième, double; au dernier, la garcette. Nul de vous ne sera le dernier, j'en suis sûr, car nul de vous n'a été le dernier à son poste. Alerte! alerte! hisse le pavillon national, et vive la France!

La corvette anglaise a vu les trois couleurs, et ses filets d'abordage sont placés.

Le capitaine Bavastro, pour la première fois de sa vie peut-être, fait entendre un juron qui semble dire que la lutte sera chaude; et puis, d'une voix calme, il dit de courir au large comme s'il fuyait son adversaire.

— Hourrah! crient trois fois les Anglais, comptant que nous évitions le combat.

— Je vais vous en donner des hourrahs, dit Thomas en mâchant sa petite cigarette; je vais vous en donner de vos hourrahs, insolents! et je vous réponds, messieurs les habits rouges, que vous les payerez cher.

La corvette anglaise et l'*Eclair* couraient à contre-bord avant d'engager leurs vergues; en passant devant nos flancs, l'ennemi lâcha sa bordée.

— Ne répondez pas! s'écrie le capitaine Thomas, il faut leur cracher nos boulets ramés de plus près.

Et il ordonne de virer de bord, mouvement qu'exécute aussi la corvette anglaise.

Jules, que j'avais vu jusque-là intrépide au milieu du plus grand péril, Jules que j'avais trouvé calme et résolu au moment où, seul avec moi, je pouvais abuser de ma force, Jules me sembla cette fois timide et tremblant : ses lèvres étaient pâles, ses allures incertaines, ses regards sans vie... J'en eus pitié; je m'approchai de lui.

— Jules, tu as peur?

— Oui, Jacques, j'ai peur.

— Parle bas, je t'en prie, tu serais perdu si on t'entendait.

— Va, cette peur ne me déshonore point, et tout à l'heure tu verras si je fais mon devoir en femme de cœur, en intrépide corsaire.




Ce fut la tête du matelot britannique qui tomba sous la hache de Thomas Bavastro.

— Mais alors, d'où vient que tu pâlis?...

— Je l'aime tant! je l'aime tant!...

Puis il ajouta :

— Jacques, si je meurs, tu fouilleras dans mon hamac, tu trouveras, au chevet, une boite en fer-blanc, et, dans une caisse, des papiers et de l'or : l'or et les papiers, tu les feras porter à l'adresse de la lettre contenue dans la boite. Me le promets-tu?

— Jules, je te promets plus, je te jure que, si tu succombes et si je vis, nul ne sera chargé de la commission que moi.

— Je suis content.

Jules me serra fortement la main, et la lutte s'engagea chaude et vigoureuse.

## V

### LE SECRET.

Je ne veux pas, mon jeune ami, me jeter ici dans une description inutile de combat naval. A peu de chose près, tous se ressemblent, tous; ou la physionomie ne varie guère que par les détails. Ici le drame ne fit point défaut, et le capitaine Thomas surtout y déploya une vigueur et un sang-froid dignes des Jean Bart, des Duquesne et des Duguay-Trouin. Un matelot anglais allait ouvrir le crâne de Jules déjà blessé à l'épaule. Ce fut la tête du matelot britannique qui tomba sous la hache de Thomas Bavastro. Et moi-même, légérement blessé à la main gauche, je dus aussi la vie au capitaine, qui se multipliait pour exciter, non le courage des siens, mais leur impatience et leur rage.




C'était un spectacle magnifique. (Page 12.)

Après une lutte opiniâtre qui dura plus de quatre heures en présence de toute la population de Sainte-Croix, accourue sur le rivage, la corvette anglaise amena son pavillon. Il faut le dire, pour ne pas usurper une trop grande part de gloire, l'équipage anglais était affaibli, et deux combats antérieurs que le *Marlborough* avait soutenus ne lui permettaient guère d'espérer un succès. Mais l'honneur de son pavillon lui avait ordonné de courir sur l'*Eclair*, et le capitaine King, qui périt dans le combat, mérita bien de son pays.

Le *Marlborough* avait fait de belles prises : nous visitâmes les coffres, les soutes, les chambres et tous les recoins où l'on pouvait avoir caché des richesses. Puis, quand nous crûmes utile d'abandonner le reste aux flots, nous descendîmes blessés et bien portants dans les chaloupes; enfin, pour démolir le vaisseau, nous le lançâmes, toutes voiles dehors, vers la plage rocheuse où il alla se briser. Quant à nous, qui avions perdu quelques hommes, remplacés par des captifs, nous prîmes le large, piquâmes vers le cap Blanc, et courûmes de temps à autre quelques bordées.

En matelot insoucieux de son avenir, le capitaine Bavastro, se réservant une faible part de la prise, fit à chacun de nous des largesses capables d'exciter notre courage, s'il avait eu besoin d'être stimulé; mais le fin renard s'y conquit notre reconnaissance, et il put, dès ce moment, compter sur nous à la vie et à la mort.

Peu de jours après ce combat glorieux pour nos armes, nous mouillâmes, par dix brasses, à un quart de lieue d'une côte abrupte et calcinée, dans une anse mal protégée des vents du large, et à très-peu de distance d'un joli trois-mâts portugais, qu'une brise contraire avait empêché de nous fuir.

— Ce navire m'appartient, me dit tout bas le capitaine Thomas en s'approchant de nous; nous verrons, au point du jour, si mes prévisions ne se réaliseront pas.

— Vous faites donc la guerre à tout ce qui navigue?

— Je fais la guerre à tout ce qu'il me plaît d'amariner. Je ne sais si je me trompe, mais ce trois-mâts est un cafard, et je gagerais, dès ce moment, qu'il porte dans ses flancs boueux six fois plus de monde que l'*Eclair*.

— Dès lors, il peut être imprudent de l'attaquer.

— Je m'étonne que cette réflexion vienne de vous, messire Arago, car il me semble que vous ne comptez pas plus que moi le nombre des ennemis; mais ce n'est pas comme ennemis, je crois, que nous causerons avec les hommes dont je vous parle.

— Alors, je ne vous comprends pas.

— Vous me comprendrez demain. Dites à Julia de se tenir prête.

— Je vais le dire à Jules.

— Que ce soit Jules ou Julia, peu m'importe, pourvu qu'il ou qu'elle agisse comme elle l'a fait jusqu'à présent.

Le capitaine Thomas avait tort. Ce n'est pas le lendemain, mais la nuit même, et une heure après la conversation que je viens de rapporter, que nous eûmes affaire au navire portugais, qui s'appelait alors la *Santa-Maria-Dolorès*, et qui, au point du jour, ne se nomma plus rien du tout. Je vous l'ai dit, Thomas était un de ces hommes tellement actifs, tellement prévoyants, qu'il ne fermait jamais les deux yeux à la fois; je ne crois pas que ce loup de mer d'une si singulière espèce ait jamais dormi plus d'une heure sans se réveiller, et son réveil était une commotion électrique.

— Debout, enfants! si j'ai bien vu, au milieu de ces profondes ténèbres et de ces côtes occidentales d'Afrique, il y a là un renard portugais ou brésilien qui cherche à nous fuir; courons sus! Je ne pense pas que nous ayons besoin de brûler beaucoup de poudre contre de pareils bandits.

La *Santa-Maria-Dolorès* avait silencieusement viré au cabestan et se laissait pousser au large par une douce brise de terre. Le capitaine Bavastro, qui voyait même ce qui n'était pas, alors que son intérêt lui disait de voir, file son câble et profite de la même brise pour aller au trois-mâts portugais. Vous le savez, l'*Eclair* doit sans doute son nom à ses rapides allures.

Après vingt minutes de marche, nous atteignons le fugitif, et, le doublant, nous avions exposé le flanc à l'abordage de sa poulaine. Un coup de barre de l'un et l'autre navire empêcha le choc; mais, voyant notre manœuvre, le capitaine portugais nous en demanda la cause en assez mauvais français. Bavastro lui répondit, en français plus correct et plus énergique, qu'il eût à mettre en panne et à se laisser visiter.

— Du reste, ajouta-t-il, voici ce qui vous prouve que mes canons sont en fonte et mes boulets de calibre... Feu!...

Et un large sabord fut ouvert sur les flancs de la *Santa-Maria-Dolorès*. Quatorze de nos hommes montèrent à bord du trois-mâts portugais.

Parmi eux se trouvait Jules; et, comme je voulais l'accompagner, le capitaine m'ordonna de rester à ma place. Je tendis la main à mon jeune camarade, et, au moment où il sautait sur la *Santa-Maria-Dolorès*, une petite boîte en fer-blanc tomba de sa poche ou de sa ceinture, presque à mes pieds. Je recommandai à l'aventureuse fille une prudence inutile, car je savais qu'elle n'en ferait qu'à sa tête, et je lui dis que mon anxiété saurait bien prévoir si ma présence lui devenait nécessaire. Dès que les quatorze hommes nous eurent quittés, je ramassai la boîte tombée; puis, me retirant dans ma cabine, je l'ouvris sans songer aux reproches auxquels je m'exposais.

La boîte ne contenait qu'une lettre et des messages. Voici la lettre, que je transcrivis :

« Bonne et tendre mère, ne t'étonne pas si tu reçois de moi tant d'argent. Je suis toujours la fille jeune et laborieuse que tu connais, que tu aimes, que tu bénis, et la famille honorable qui m'a reçue au Havre avec tant de bienveillance m'accable toujours de ses bienfaits. Croirais-tu qu'en gratification d'un petit service que j'ai rendu à l'enfant de madame C..., cette excellente femme, si opulente d'ailleurs, m'a forcé à accepter les quatre mille francs que je t'envoie?

« O ma mère! prions pour cette famille généreuse! tu sais également pour qui je prie tous les jours; et, si mes vœux sont exaucés, il me sera bientôt permis de te serrer dans mes bras. Courage! espérance!... La guerre finira un jour, et alors, oh! alors, ta fille bien-aimée n'aura plus rien à demander à Dieu.

« EMMA DE M... »

Et pour suscription :

« A M. F..., banquier au Havre, pour faire parvenir à madame la comtesse Marie-Louise de M..., à Manchester. »

Ainsi donc cette généreuse fille cachait à sa mère en exil ses courses et ses dangers! c'est là un des mille traits de tendresse et de dévouement donnés à des parents et à des amis éloignés, pendant cette longue série de jours néfastes qui ont déchiré notre patrie et dévoré un si grand nombre de ses enfants. Je reviens à mon récit.

La *Santa-Maria-Dolorès* faisait la traite, métier infâme, inhumain, sacrilége; son capitaine était un nommé Joachim Lisbao, qui avait rivé à fond de cale cent quatre-vingt-un noirs privés d'air, d'eau et de jour. L'équipage, par ordre de Bavastro, fut jeté à l'eau pêle-mêle, Lisbao pendu à la grande vergue; et, dès que nos quatorze gaillards eurent délivré la marchandise, celle-ci reçut des vivres en abondance, de l'eau pure, du vin généreux, et fut ramenée à terre par nos matelots. Quant au navire, en un instant il devint la proie des flammes, et nous le vîmes s'engloutir dans la rade même où il avait consommé son abominable marché.

Jules vint pour me presser la main... je retirai la mienne, et, ôtant respectueusement mon chapeau en lui présentant la boîte :

— Je ne dois plus parler désormais qu'avec respect à mademoiselle de M..., lui dis-je tout bas.

— Vous savez tout maintenant, monsieur Arago, me répondit la noble enfant. Promettez-moi de me garder ce secret jusqu'à notre retour en France.

— Il sera gardé.

— Oh! cela faisait mal à voir! me dit d'une voix affable Jules, qui cherchait à ne pas s'éloigner, cela déchirait le cœur, cela soulevait les entrailles! A fond de cale, dans un cloaque infect, sans air, sans jour, enchaînés par un pied, couchés sur des courbes de bois; pour oreiller, une barre de fer; pour étancher la soif, une eau fangeuse; pour apaiser la faim, quelques fèves coriaces; pour imposer silence aux cris de douleur, une garcette noueuse cinglant les reins, une baguette de fusil zébrant la peau... et l'ordre de chanter quand descendait le hideux capitaine au fond de cette tombe creusée dans les flots. Après la tristesse et les larmes sont venus le désespoir et la vengeance. Les noirs étaient les blancs, les blancs étaient les noirs; mes matelots ont frappé les officiers portugais; à mon tour, j'ai frappé le capitaine Lisboa, je lui ai fait sentir le dard aigu de la garcette; et, après avoir démarré les malheureuses victimes qui croyaient rêver, qui pleuraient, priaient et bénissaient, je leur ai ordonné à toutes de monter sur le pont; là, le capitaine Joachim a été mis à genoux, et moi, armant la main du plus robuste des esclaves, j'ai ordonné au bras de frapper, au cœur d'être sans compassion. Je vous l'ai dit, Arago, le sang a coulé par plus d'une entaille... Le noir est devenu blanc.

Plein des émotions de la journée, chacun de nous rejoignit sa cabine.

---

## VI

### LES DEUX OURAGANS.

Avant de quitter cette baie du malheur, nous voulûmes savoir comment les camarades, les frères, les familles des nègres délivrés nous recevraient, eux que l'on dit si cruels, si hébétés, si rapaces dans leurs marchés avec les Européens; et c'est pour juger de ce curieux spectacle que plusieurs d'entre nous se firent descendre à terre. Vous comprenez bien que Jules, — pardon à la généreuse et noble fille de lui donner encore ce nom, — Jules et moi n'eûmes garde de manquer à la fête. Notre grand canot précédait ceux qui amenaient les premiers esclaves à terre; et, tandis que s'effectuaient les autres voyages, les naturels de la côte, tremblant pour leur sécurité personnelle, se tinrent à une certaine distance de l'espèce de camp tracé par nous, et ils ne se rapprochèrent que sur un signe de l'un des captifs qui se détacha du troupeau.

Oh! alors, sauf quelques très-rares exceptions, ce fut une joie, une ivresse, un délire, des transports à donner la fièvre. On dansait, on hurlait, on trépignait, on battait des mains, on se roulait sur le sol brûlant, on allait jusqu'à se frapper, jusqu'à se mordre; et le sang coula de plus d'une joue, de plus d'une épaule, après ces premiers élans d'une tendresse dont mes paroles ne pourraient donner qu'une imparfaite idée. De la plage on avait vu l'incendie de la *Santa-Maria-Dolorès;* et ces hommes, trop payés déjà pour croire à l'inhumanité des blancs, s'étaient imaginé qu'on avait fait un épouvantable festin de leurs infortunés compatriotes. Aussi la vénération de la bourgade errante alla-t-elle jusqu'à l'admiration pour témoigner sa gratitude aux sauveurs.

Chaque individu nous apportait un cadeau, soit en fruits, soit en étoffes, soit en armes, soit en ivoire ou en poudre d'or; et Jules surtout, qui s'était montré si empressé, si humain, dans la délivrance des esclaves, se vit l'objet d'une idolâtrie particulière. Il ne tint qu'à lui de se faire nommer roi de ces hommes d'ébène. Mais le brave jeune homme avait une tout autre ambition dans l'âme; et, quoique vivement touchée de si ardents témoignages de sympathie, c'est elle qui, la première, donna le signal du départ. Autant la joie avait éclaté naguère, autant la tristesse fut grande dans la bourgade lors de nos adieux. Les plus habiles nageurs se jetèrent à l'eau malgré nos prières et nos ordres; et c'est par un miracle du ciel que pas un d'eux ne fut victime de la dent vorace des requins infestant la rade et les rives de cette terre de désolation.

Déjà quelques-uns des naturels rebroussaient chemin pour rejoindre leurs frères, lorsque, de la savane, de grands cris se firent entendre. J'ordonnai aux avirons de rester immobiles, et nous vîmes les braves gens que nous avions laissés courir à nous les bras levés et donner les signes les moins équivoques d'une frayeur invincible. Je craignais une surprise; et, d'accord avec Jules, nous mîmes le cap sur la terre, visitâmes l'amorce de nos pistolets, et nous nous préparâmes à une rencontre hostile avec ceux qui étaient venus, selon nos prévisions, d'une anse voisine, pour nous arracher le bénéfice de notre générosité. Du bord, le capitaine nous expédia un troisième canot avec six gaillards déterminés, et, dès que nous vîmes venir à nous un nouveau renfort, nous respirâmes à l'aise, bien certains de faire payer cher aux importuns l'inconvenance de leur visite.

Nous voici débarqués, laissant les canots à la garde d'un seul homme. Les noirs ne pouvaient se calmer. Nous avions beau les questionner : impossible de les comprendre. Seulement, il nous était aisé de voir que, vaincus par la terreur, ils se recommandaient à notre bravoure et à notre clémence.

— Que pensez-vous de tout ceci, Jules? lui demandai-je à demi-voix. Ne serait-ce point un piége?

— Peut-être; mais qu'avons-nous à craindre? Six d'entre nous, armés comme nous le sommes, viendraient à bout d'un millier de ces pauvres êtres. Si je crois à leur stupidité, j'ai foi également en leur reconnaissance.

— Vous avez raison.

— D'ailleurs, ne les voyez-vous pas se blottir tremblants et à demi morts derrière nous, comme s'ils comprenaient que nous seuls pouvons les abriter! Allez, allez, s'il y a péril, le péril ne nous viendra pas d'eux.

Nous avions à peine achevé de nous communiquer nos observations, que plusieurs autres individus arrivèrent de l'intérieur en poussant, comme les premiers, des clameurs assourdissantes.

— Aux armes! criai-je à mes matelots.

— Aux armes! répéta Jules en composant un peloton des siens, et en se plaçant bravement à leur tête. Voici l'ennemi! Ce ne sont pas des Portugais avides à la curée des esclaves à vendre, ce n'est pas une peuplade rivale qui vient disputer à celle-ci son stérile territoire, ce n'est pas un roi redouté qui vient chercher des sujets à livrer en échange de quelques brasses de drap rouge ou de quelques barils d'eau-de-vie; c'est un monarque plus puissant, plus redoutable, plus indompté, plus cruel : c'est un magnifique lion; c'est une superbe lionne, sa compagne.

— Il manquait cet épisode à ma vie aventureuse, dis-je à Jules.

— Je ne demande pas mieux qu'il se présente, me répondit l'intrépide; j'aurai quelque chose de plus à lui raconter.

— Lui, toujours lui!

— Toujours, monsieur Arago, parce que lui, c'est une mère.

Les deux féroces quadrupèdes venaient de s'arrêter.

En présence de tant d'ennemis, leur courage ne s'amoindrit pas sans doute; mais il dut réveiller leur prudence. Nous n'étions pas gens d'ailleurs à leur laisser notre vie sans la leur faire acheter un peu chèrement. Jules était magnifique d'impatience; il voulait courir à ces adversaires, mais il écouta mes paroles plus sages, et nous attendîmes, pendant que nous étions assourdis par un bourdonnement monotone et lugubre, chant de mort des malheureux qui se tenaient à vingt pas de nous, agenouillés ou ventre à terre.

La nuit allait venir. Le lion et sa royale compagne ne bougeaient plus; et d'eux aussi nous arrivait un roulement ténébreux et rauque, n'ayant rien de la peur, mais tenant bien plutôt de la rage.

— Coûte que coûte, me dit Jules, nous ne pouvons partir sans combattre. Je donne, moi, plus que de l'instinct à de pareils êtres, je leur donne du raisonnement. Ils ont compris que nous, hommes habiles, armés, qui ne fuyons pas à une approche, nous étions un solide rempart contre leur voracité; ils espèrent que nous leur abandonnerons le champ de bataille; ce que nous ne voulons certes pas, en dépit de leurs rugissements. Mais la nuit est là; dans l'ombre nous perdrons quelque chose de notre supériorité,

nos coups seront moins assurés. Le lion devine cela, et voilà pourquoi, sans doute, il médite. Avançons-nous?

— Avançons, mais seulement de quelques pas.

— Il n'en faudra pas davantage pour exciter l'impatience de nos visiteurs. — Camarades, ne vous séparez point, restez serrés les uns contre les autres. J'ai lu l'histoire de ces messieurs, dévastateurs, décimeurs de caravanes; luttons en masse, ou il y aura des victimes parmi nous.

L'ordre de marcher en avant fut donné à haute voix par Jules, qui voulait produire deux effets en même temps.

Il avait admirablement calculé. A notre premier mouvement, le lion et la lionne se trouvèrent debout et menaçants. C'était un spectacle magnifique.

Le mâle, encadré dans son épaisse crinière, battait ses flancs de sa queue vigoureuse. Ses yeux étaient deux éclairs; les rapides soubresauts de sa poitrine disaient sa soif de meurtre, ses ongles plongeaient dans le sol, et sa langue, sans cesse en activité, halelante, rouge, flamboyante et raboteuse, espérait bientôt prendre un bain dans le sang.

A ses côtés, calme en apparence, la lionne nous inspirait plus de crainte encore. On remarquait sur tous ses muscles amaigris un frémissement qui indiquait la rage; il nous semblait que nous étions couverts de son haleine fétide, quoique nous fussions distants les uns des autres de soixante à quatre-vingts pas au moins. Qu'est-ce qu'un pareil espace pour ces hardis promeneurs des solitudes, qui bondissent comme la panthère, et qui, semblables à la foudre, brisent tout sur leur passage? — Ce que nous redoutions avant tout, c'était le premier élan, le premier choc. La lutte une fois engagée, nous comptions bien que le nombre finirait par l'emporter; car la balle fait de profondes trouées, et la gaffe, poussée par un bras puissant, perce même la peau du buffle; mais cette première attaque de deux champions si alertes et si bien déterminés nous tenait en émoi. Je tremblais pour la courageuse fille, qui, en avant de son peloton et à demi courbée pour mieux voir, pour mieux se défendre, devait surtout fixer l'attention des deux jouteurs. Quant à moi, j'étais bien déterminé à quitter mon poste dès qu'une ombre de péril se manifesterait pour Jules, et j'ai su, après le combat, que telle avait été en ma faveur la résolution de la noble enfant.

Derrière nous, les noirs bourdonnaient toujours, dans l'attente du massacre, et les fusils de nos hommes mouillés à quelques brasses du rivage les avaient seuls empêchés de nager vers les canots. Comme nous, la lionne et le lion veulent en finir. Ils avancent, mais point en ligne droite; ils zigzaguent, ils louvoient, ils cherchent, pour ainsi dire, à nous prendre en flanc; et nous, attentifs à tous leurs mouvements, nous nous trouvons toujours en face de leurs dents, en face de leurs ongles. Mon bon ami, rien ne donne plus d'intelligence à l'homme de cœur que le danger. En présence du péril, le poltron s'abrutit; on peut le frapper du talon, et il meurt de crainte de mourir. L'homme d'audace et d'énergie, au contraire, sent grandir toutes ses facultés à proportion de l'imminence de l'attaque. Jamais plan de bataille ne fut mieux combiné que celui préparé à la hâte et d'un coup d'œil par Jules et moi.

C'est que deux temporiseurs, deux Montecuculli africains, nous étaient opposés; c'est que ces deux généraux avaient flancs robustes, prunelle ardente, fureur, et quatre griffes mues par des nerfs élastiques et vigoureux.

— A toi, Jacques! me dit Jules, qui vit se diriger sur moi l'œil fauve du lion.

— A toi, Jules! dis-je à mon tour; car j'avais vu la lionne prête à s'élancer sur lui.

— A nous deux, Arago!

— A nous deux, fille de la comtesse de M...!

---

## VII

### COMBAT.

Comme deux trombes chassées par l'ouragan, la lionne et le lion se précipitèrent en même temps. Il y eut chaos: presque tous nous fûmes jetés à terre...; mais, debout au même instant, nous nous trouvâmes placés en ordre de bataille. Quatre des nôtres étaient blessés par le choc: nous les couvrîmes avec générosité. Notre première décharge, que nous n'avions pas eu le temps de diriger, fut suivie d'une seconde aussi superflue; car les bêtes furieuses nous avaient dépassés, puis nous craignions de tuer quelques-uns des nôtres accroupis derrière nous.

Soit dignité, soit instinct de leur défense, les lions venaient de se retourner vers nous, et il devint bien évident que c'était à nous désormais qu'ils voulaient avoir affaire. Ils devinèrent que là était un troupeau de victimes dont ils briseraient les membres à leur gré dès qu'ils n'auraient plus rien à redouter de nos armes; et c'est pour cela qu'ils avaient fait comme nous et contre nous volte-face. Un coup de pistolet partit... Jules avait bien visé. La lionne, frappée à l'œil gauche, poussa un horrible rugissement auquel répondit le rauquement plus menaçant encore de son formidable ami; et, comme je vis les jours de Jules en grand péril, je me trouvai à l'instant à ses côtés.

— Merci, me dit-il, j'y comptais.

— Un pistolet?

— Voilà.

— Une gaffe?

— Je n'en ai pas.

— Demandes-en une à un matelot.

Nous avions été entendus. Rivals, excellent vaurien qui avait échappé cinq ou six fois à la corde et qui était tout zébré par la garcette de Bavastro, vint à nous et retourna sans armes auprès de ses camarades. Ceux-ci se rapprochèrent à notre ordre, et, serrés de nouveau, nous attendîmes l'avalanche. Elle arriva plus fougueuse, plus meurtrière: Jules est renversé.

La gaffe a pénétré dans les flancs du lion, qui brise le manche et revient à nous. Je décharge mon pistolet à bout portant; la balle arrive, et arrache un gémissement frénétique... Rivals se défend contre la lionne. Deux de ses amis lui portent secours et sont blessés presque en même temps. Un second pistolet est remis à Jules, dont le sang coule en abondance. A mon tour, j'ai la cuisse déchirée par un coup de griffe, tandis que ma balle fait son devoir et creuse profondément les chairs.

Les matelots s'animent à cette lutte acharnée; ils coupent, ils trouent, ils percent; et la mêlée n'est plus qu'un carnage admirable dans ses péripéties. Chacun songe à sa sûreté personnelle, et chacun pourtant semble agir dans l'intérêt de tous. La lionne est à terre; le lion chancelle. Nous croyons le combat terminé; il l'était en effet, mais le massacre ne l'était pas. Les deux bêtes furieuses ne veulent point que leurs cadavres mutilés gisent seuls sur la plage. Elles se ruent sur les groupes des noirs blottis près

du flot; elles mâchent, elles triturent; excitées par l'odeur du sang, elles se vautrent avec frénésie sur les victimes sans défense. Elles se roulent sur les corps inanimés; elles tombent, se relèvent, tombent encore... Un sourd mugissement retentit, un soupir d'agonie se fait entendre, un dernier râle : c'est encore une victime que leurs griffes viennent d'achever.

Les ténèbres nous enveloppaient. Blessés, éclopés, bien portants et meurtris, nous rejoignîmes les embarcations.

Six des nôtres avaient péri.

— Eh bien! Jules, souffres-tu beaucoup?

— Presque pas; le souvenir de la lutte efface la douleur. Et toi, Jacques?

— Je crois rêver; mes artères battent à se briser sous ma peau.

— Que dis-tu de tout cela?

— Je dis que l'ouragan et le typhon ne sont rien.

— Ou peu de chose.

— Le lion, comme le simoun, c'est la tempête du désert.

---

## VIII

### RETOUR. — REQUINS

Que faire de tous ces esclaves nus et mutilés qu'il nous était impossible de conduire à bord? Les abandonner sur la plage à la merci des tigres, des lions et de la faim, qui viendraient à coup sûr les visiter, semblait tout d'abord un acte de cruauté inouïe; et cependant c'était le seul parti que nous eussions à prendre. Le navire était petit, le capitaine Bavastro rigide dans ses menaces, et je ne doute pas qu'il eût jeté, sans miséricorde, ces hommes à la mer, en cédant à un de ces caprices, à une de ces pensées de bête féroce qui bouillonnaient dans son âme.

Quant à moi, quant à Jules, nous nous étions compris à merveille, et nous avions résolu, à la première occasion, de fuir l'*Éclair* ensemble ou séparément. Ensemble, c'eût été une joie; séparément, c'était une douleur. La belle enfant m'enivrait par son courage, par sa piété filiale, par l'énergie de ses résolutions, par la noblesse de son âme, qui acceptait toutes les tortures; elle ne comprenait ni la honte, ni la dégradation, et sa vie entière ressemblait à un saint martyre. Pure et chaste au milieu d'un monde de damnés, c'était là une grande figure à étudier. C'était là une de ces organisations primitives sur lesquelles le cœur se repose avec amour; on devait l'admirer et l'aimer à la fois.

— N'est-il pas cruel, me dit-elle en me serrant affectueusement la main avant de quitter le rivage, d'abandonner sur ce sable brûlant tant de pauvres êtres sans défense? Que vont-ils devenir? Dieu le sait. Mais, puisqu'il y a un Dieu pour eux comme pour nous, espérons en sa bonté, rejoignons la chaloupe et retournons à bord.

— Où est Jean-Jean? lui demandai-je avec inquiétude; car je ne voyais pas là mon brave matelot, dont il faut que je vous parle avant d'aller plus loin.

Il était né là ou là, il n'en savait pas plus que vous, pas plus que moi.

Il n'avait jamais connu son père, il ne se souvenait point d'avoir reçu de baiser maternel, seulement il se rappelait que tout enfant il avait été rudement châtié pour des fautes qu'il ne comprenait pas, et que lorsqu'il tendait la main il recevait souvent en échange des soufflets qui lui auraient fait maudire la vie s'il avait pu maudire quelque chose ou quelqu'un, le brave garçon.

Jean-Jean, pour échapper à des vauriens avinés qui le traquaient au Havre sur le quai, se jeta un jour à la nage, escalada l'*Éclair*, où l'on recevait tout ce qui se présentait avec de la jeunesse et un bras robuste. Le bras de Jean-Jean avait plaidé sa cause, il pesait rudement sur une manœuvre, et le pauvre enfant s'estimait presque heureux qu'on voulût bien lui donner du biscuit moisi, des fèves mangées des vers et des coups de garcette, en échange de ses nuits sans sommeil et de ses jours sans repos.

Ses camarades qui l'avaient le plus étudié disaient, sans trop oser le garantir, qu'ils l'avaient vu sourire une fois... Hélas! peut-être rêvait-il de pain blanc et de caresses maternelles.

Je m'étais attaché à lui, d'abord parce que j'avais lu sur sa figure amaigrie un caractère d'héroïque souffrance et d'évangélique résignation qui me l'avait représenté comme un martyr; et puis Jean-Jean se battait sans colère avec ses camarades seulement, parce qu'il était battu; puis encore dans la bourrasque, sous les coups de vent, il se cramponnait hardiment aux empointures et faisait sa besogne de matelot en gabier de première classe.

Un jour je lui tendis la main, il cacha la sienne, et Jules, qui était près de moi, lui sauta au cou pour l'encourager. Le soir, Jean-Jean pleurait, ses camarades en eurent presque pitié, tandis que lui se sentait le plus heureux des hommes.

J'aurai bien souvent l'occasion de vous parler de Jean-Jean et de sa laideur mythologique; mais, puisque je suis en train, achevons le portrait :

A ses côtés, Jérémie, de lacrymante mémoire, eût été le plus facétieux des mortels, et il se serait bien gardé de porter envie à l'œillet et au lis, qui ne pleurent que le matin des larmes de la rosée.

J'ai craint un jour d'affliger mon pauvre matelot en lui demandant s'il pleurait plus fort et avec plus de plaisir lorsqu'il voyait rire les autres... Il est des fibres auxquelles on ne doit toucher qu'avec la plus grande circonspection.

Je feignis un autre jour de pleurer à une infortune imaginaire. Jean-Jean m'avoua qu'il pleura de joie... Vous voyez donc bien qu'il y a parfois des sourires au milieu des amertumes du matelot, car une bonne parole de vous tombée sur son cœur va le rendre tout à la joie, et la joie de Jean-Jean ne peut se traduire que par des larmes.

Oui, Jean-Jean pleure sans cesse non pas comme une fontaine, mais comme une averse, vous diriez un lac dans sa boîte osseuse.

Les étoiles au firmament le font pleurer, il pleure en voyant glisser l'eau près du navire aventureux, il pleure en suivant le mouvement de la lame, en recevant son biscuit, en enfourchant les vergues; il pleure s'il voit pleurer ses camarades, il pleure plus fort s'il les voit rire; il n'a jamais avalé un lambeau de lard salé sans l'arroser de ses larmes, et vous en apercevez une courir sur sa joue dès qu'il ferme la paupière et se livre au sommeil.

Ce Jean-Jean que je vous présente et dont je fis dans l'avenir un ami si dévoué, a dû naître entre deux soupirs, entre deux larmes, un hiver, sur un grabat...

Le ciel a ses mystères.

Oui, sans doute, il est laid, mais non repoussant; ses yeux sont en désaccord, la couleur de ses cheveux est multiple, indéfinissable; sa bouche a toujours l'air de confier un secret à ses deux oreilles sans ourlet, sa démarche est alourdie, son regard souvent hébété, sa parole traînante,

souffreteuse; eh bien! vous n'avez pas attaché un regard sur ce pauvre être que vous le caressez d'une douce pensée, que vous vous disposez à lui presser la main. Ne le faites pas cependant si vous craignez pour sa santé.

Vous êtes blond ou brun, vous avez des cheveux lisses ou bouclés, vous êtes taillé en squelette ou en silène, la nature a ses caprices.

Eh bien! Jean-Jean pleure sans savoir qu'il pleure, sans le vouloir à coup sûr; il pleure comme il marche, comme il respire; c'est une maladie, c'est une aberration, c'est tout ce que vous voudrez... C'est Jean-Jean.

La première fois que je le vis, il pleurait, accoudé sur le bastingage; j'en eus pitié, j'allai à lui et voulus savoir la cause de son chagrin.

— Je n'ai pas de chagrin, me répondit-il avec un gros soupir.

— Et pourtant tu pleures, mon ami.

— Je ne crois pas aux larmes: c'est une douleur, et je suis heureux.

— De quoi donc es-tu si heureux, mon garçon?

— De voir que les autres ne pleurent pas.

— Chez moi la joie ne se traduit que par des sourires.

— Je ne vous comprends pas, lieutenant.

Hélas! l'infortuné n'avait jamais connu la joie, espérons que l'avenir lui sera plus secourable.

— Où est-il? demandai-je à Jules.

— Tiens, regarde, me répondit celui-ci, le voilà près d'une négresse blessée, déchirant sa chemise; il panse l'infortunée, et il arrête le sang qui coule avec abondance.

— Si les larmes sont un baume, ajoutai-je, la négresse guérira. Vois comme ce pauvre garçon semble souffrir de la douleur des autres.

Nous l'appelâmes, il vint à nous. Et, confiant les noirs à la clémence céleste, nous prîmes le large pour rejoindre l'*Éclair*, dont les amorces multipliées nous ordonnaient d'accoster.

Jules et moi, côte à côte, nous nous disions du regard quelques-unes de ces douces pensées qui attristent le présent et colorent joyeusement l'avenir. Il y avait de la douceur et de l'amertume dans ce langage compris de nous seuls; et, voulant y ajouter quelques émotions de plus, nous appelâmes Jean-Jean. Il vint à nous avec un sentiment de tendresse inexprimable. Son pied touchait déjà le tapis de l'arrière, lorsque le roulis de la chaloupe le contraignit à s'appuyer sur un de ses camarades, dont le chapeau tomba à la mer. Jean-Jean se pencha pour le ressaisir; mais, entraîné par son mouvement trop rapide, il tomba à l'eau... Ce fut un long éclat de rire, car nous savions le matelot excellent nageur. Tout à coup:

— Requin! s'écrie l'homme à la barre, requin qui court sur Jean-Jean!

— A moi une gaffe! dit Jules.

— A moi un aviron! dis-je à mon tour.

Et Jean-Jean, qui a vu le péril, nage de toute la puissance de ses bras nerveux. Rivals s'élance, un pistolet à la main, et se trouve bientôt à côté de Jean-Jean. Le redoutable squale, indécis, ne sait encore lequel des deux matelots sera sa victime, et, tandis qu'il délibère, Jules, sa gaffe à la main, cherche l'œil du monstre pour lui porter un coup fatal. Il allait certainement, si je ne l'avais retenu, suivre les deux matelots à la mer, mais les énergiques paroles que je lui adressai l'arrêtèrent dans son élan de générosité; il comprit l'inutilité de son sacrifice et resta près de moi.

Nos deux hommes se cramponnaient déjà à la chaloupe. Jean-Jean, plus habile nageur que Rivals, aidait son camarade, que nous saisîmes par les cheveux et les vêtements, et que nous hissâmes bientôt parmi nous...

Le requin alors, plus sûr de sa proie, agite ses nageoires et sa queue, il se tourne sur le flanc pour mordre avec plus de sécurité; il ouvre sa large gueule, armée de quatre rangs de dents aiguës, et, au moment où il va amputer une des jambes du matelot, la gaffe de Jules, lancée d'une main ferme, pénètre dans les chairs du monstre et le force à une évolution qui donne le temps à Jean-Jean de remonter à bord.

— Bon appétit, mon mignon! dit-il au squale, qui emportait avec lui le fer meurtrier, bon appétit! Je suis trop coriace, tu aurais fait un détestable repas, et tu déjeuneras bien mieux avec cette pointe de fer que Julia vient de te donner en guise de cure-dents.

— Julia! s'écrièrent tous les matelots à la fois en dirigeant vers la jeune fille un regard curieux et provocateur.

— Ma foi! je l'ai dit, poursuivit Jean-Jean, je ne me démentirai pas. Oui, mes amis, ce matelot est une matelotte, et je défie qui que ce soit d'entre vous d'avoir un cœur plus solide et un bras plus robuste.

— Et une tête plus belle, dit Canal, l'un des plus hardis coquins de l'*Éclair*. Aussi, je vais l'embrasser et la baptiser gabier de première classe.

— Halte-là! m'écriai-je à mon tour en me plaçant, le poignard à la main, entre Julia et Canal...; si tu avances, tu es mort.

— Laisse-le faire, me dit d'un air calme la jeune fille. Le requin nous suit encore, et, si Canal fait un pas de plus, le requin déjeunera.

Une scène sanglante allait sans doute avoir lieu sur la chaloupe lorsque le porte-voix du capitaine envoya ses ordres jusqu'à nous et calma l'effervescence des bandits. Quelques instants après, nous étions tous sur l'*Éclair*, racontant les divers épisodes de notre course à terre et de notre retour.

Le séjour de Jules à bord du brick devenait impossible désormais. Bavastro le comprit, et ordonna de piquer une seconde fois sur Ténériffe, où il voulait déposer la noble enfant. Le lendemain, nous mouillâmes de nouveau devant Sainte-Croix, et l'ordre fut donné au canot de descendre à terre cette intrépide jeune fille, que nous retrouverons peut-être plus tard dans le cours de ce récit. Nos deux mains ne se quittaient plus, nos regards se confondaient; nos cœurs battaient dans une même pensée; l'adieu ne devait pas être éternel.

— Un bienheureux hasard nous a jetés à côté l'un de l'autre, me dit-elle d'une voix émue; nous nous reverrons, Jacques; ne le penses-tu pas?

— Je pense que nous nous quittons, lui répondis-je, et la certitude du malheur présent ne me laisse pas même une consolation pour l'avenir.

— Tu as tort; il est des choses qui doivent être: on les devine sans les comprendre. La terre est grande, je le sais; mais la pensée est voyageuse; elle la parcourt en une seconde, et il est impossible que nous nous soyons vus une fois pour ne pas nous retrouver là ou là, poussés l'un vers l'autre par cette puissance invisible, immuable, éternelle, qui gouverne le monde. Donc, Jacques, je ne te dis pas adieu, mais au revoir. Si je n'avais pas foi en ces paroles, je ne te quitterais point.

La lutte devenait trop difficile. Si j'étais resté plus longtemps auprès de Jules, j'aurais à coup sûr déserté le bord; je compris d'ailleurs que ma position à côté de cette jeune fille serait peut-être un obstacle à des projets qu'elle ne m'aurait point confiés; et, déposant sur son front pâle un baiser tout fraternel, je la quittai appuyée sur le bras de Jean-Jean, qui fondait en larmes. Jules entra chez un banquier qu'on lui avait indiqué, moi je demandai une auberge où je pusse passer la nuit et d'où je devais partir le

lendemain pour une excursion dans l'île et sur le pic célèbre dont les colères se font sentir quelquefois jusqu'aux Açores et aux îles du cap Vert.

Le lendemain matin, je frappai à la porte du banquier de Julia.

— Ce matelot est parti tout-à l'heure sur un chebeck anglais faisant voile pour le Brésil, me dit le chef de la maison.

— A-t-il passé une bonne nuit, vous a-t-il semblé heureux de ce départ? demandai-je timidement au banquier.

— Hélas! le pauvre garçon n'a pas dormi un seul instant; il a écrit jusqu'au matin, et voici deux lettres, une pour Londres, l'autre pour un señor Arago, qu'il m'est difficile de faire parvenir, car il n'y a point d'adresse.

— Je suis cet Arago, dis-je en m'emparant de la feuille de papier, et je lus :

« Ami, je suis sûre que tu viendras demain; je t'écris, non pour te dire que je pense à toi, mais pour te confirmer dans cette pensée que nous nous reverrons un jour : l'espérance, c'est du bonheur; soyons heureux, Jacques! »

La résignation est aussi une vertu. J'acceptai mon isolement, et, deux jours après, je fis mes préparatifs pour une excursion dans l'île; l'étude est toujours une consolation.

---

## IX

JUANITA. — ASCENSION AU PIC. — OURAGAN.

— N'allons-nous pas faire une grande sottise en nous rapprochant si fort du soleil? me demanda Jean-Jean avec un profond soupir, après que nous eûmes dépassé les dernières maisons de Sainte-Croix.

— Pourquoi une sottise? lui répliquai-je avec bonté.

— Dame! il ne fait déjà que trop chaud ici-bas, et, certainement, quand nous serons là-haut, nous allons ressembler à des homards cuits.

— Eh! mon pauvre garçon, lorsque tu seras là-haut, tu souffleras dans tes doigts.

— J'avoue, monsieur Arago, que je suis un imbécile; mais je n'ai jamais passé pour un sot, et ce n'est pas bien à vous de vous moquer d'un brave matelot qui n'a pas inventé la poudre, mais qui ne demanderait pas mieux que de s'en servir au besoin pour vous défendre.

— Je ne plaisante pas, Jean-Jean. Sur le pic nous aurons froid; et, plus nous nous approcherons du soleil, plus nous grelotterons.

— Ah çà! voyons, me dit le matelot d'un son de voix altérée, est-ce que plus je m'approche d'une bûche enflammée, plus je gèle? Est-ce que le soleil n'est pas une bûche ronde qui brûle par tous les bouts?

— Si, mon garçon; mais le soleil est à trente-huit millions de lieues de la terre; une ou deux de moins, c'est sans valeur; là-haut l'air est plus rare qu'ici, le pic ne garde pas la chaleur comme le sol sur lequel nous marchons; là-haut tu ne trouveras pas les fleurs, les arbustes, qui croissent au pied, et tu verras, mon bon ami, que, sur les choses sérieuses, je ne plaisante pas même avec toi.

Jean-Jean beugla en signe de reconnaissance. Son regard baigné de larmes se dirigea vers moi avec une tendresse respectueuse, et nous continuâmes à petits pas notre chemin.

J'avais fait à peu près une course de huit à dix minutes quand je m'aperçus que mon fidèle matelot était resté en arrière : je l'appelai, il ne répondit pas, et je rétrogradai pour m'assurer de la cause de son absence. Dans une prairie bordant le chemin et protégée par une haie ravissante de grenadiers en fleurs, d'où s'exhalait un délicieux parfum, je le vis assis auprès d'une source d'eau courante dans laquelle une jeune paysanne abreuvait deux chèvres. Une conversation était engagée.

— Je suis chevrière, disait la belle enfant.

— Tiens! c'est drôle, je vous croyais gardeuse de chèvres, répondit Jean-Jean, qui prenait sa toute petite voix.

— Dame! vous n'êtes pas tenu de savoir ça : ne devine pas qui veut, et les apparences peuvent nous tromper.

— Ainsi donc, le matin, vous conduisez vos gentilles cocottes à l'abreuvoir; le soir, vous faites de même?

— Je recommence le lendemain, et la fin de l'année arrive pour vous comme pour moi.

— Mais les bourrasques, les calmes, les tempêtes, les typhons, les coups de hache et de pistolets, ces gentillesses de mon état de marin, ne les connaissez-vous pas?

— Du tout, répliqua la jeune insulaire, qui s'animait par degrés : nous avons les menaces du volcan, les soubresauts du sol, les collines qui s'humilient et baissent la tête, les vallées qui se lèvent et deviennent montagnes, les arbres qui se courbent et se redressent comme sous un ordre de l'Éternel... puis le soleil qui ressaisit son éclat, la végétation qui renait, les maisons qui se raffermissent, les habitants qui ne se signent plus avec la même dévotion, les moines qui nous bénissent avec moins de piété..., tout cela, señor, a sa majesté, sa grandeur, tout cela est imposant comme vos tempêtes et vos typhons.

J'étais dans l'enivrement. Un langage si pur, si coloré, si chaud, sur les lèvres d'une paysanne, d'une chevrière, me paraissait un mensonge, un contraste, j'allais dire une impossibilité. J'écoutais par tous mes sens, j'étais ébloui, et je ne voulais rien perdre d'une conversation qui me promettait un haut enseignement.

La figure de la jeune Espagnole annonçait une précoce intelligence, et vous lisiez sur son œil d'aigle une puissance et une virilité parfaitement en harmonie avec les âpres rochers du paysage qui nous entourait... un front large, une chevelure noire et chatoyante par ses reflets, onduleuse et coquette, flottant au gré de la brise sur ses épaules nues et brûlées; jamais ailes de narines plus chaudes et plus mouvementées, jamais dents plus blanches abritées par des lèvres plus roses, et vous ne pouviez arrêter un cri d'admiration à l'aspect de ses petites mains, dont les doigts effilés eussent été bien mieux armés d'un riche éventail que de la baguette noueuse qui les appauvrissait.

Quant à son buste de seize ans, il avait une souplesse dont on était frappé tout d'abord, et le corset qui emprisonnait la taille, ainsi que les jupes bariolées qui tombaient jusqu'à mi-jambe, ne semblaient serpenter que pour obéir à la richesse des formes de cette fille primitive sur laquelle le soleil dardait ses flèches les plus aiguës sans qu'elle parût en ressentir les atteintes. Jean-Jean voyait sans admirer; de temps à autre de grands soupirs s'échappaient de sa poitrine; il essuyait ses yeux avec sa chemise de matelot, et, après quelques instants de silence pendant lesquels Juanita (elle s'appelait Juanita) taquinait un petit grillon, il s'écria :

— Oh! si M. Arago était ici!

— Quel est ce señor Arago? demanda d'un air indifférent la chevrière.

— Oh! lui ce n'est pas un señor; c'est un monsieur qui




Une conversation était engagée. (Page 15.)

se fait à tout, qui s'accommode de tout, mais qui n'aime ni le vin ni l'eau-de-vie, c'est un savant qui lit dans les plus gros livres sans épeler et d'un seul œil.

— Et où est-il maintenant?

— Ici, près de toi, jeune fille, répondis-je en m'approchant de la belle Espagnole; et, puisque je t'ai vue, je n'ai plus la force de gronder mon compagnon de voyage. Dis-moi, poursuivis-je en m'adressant au matelot, ne trouves-tu pas que Juanita ressemble à quelqu'un du bord?

— Si, pardon, excuse, monsieur, à Jules, par exemple; mais Jules est plus belle, et la paysanne est plus beau ; lui, on dirait que c'est elle; elle, on dirait que c'est lui.

— Explique-toi.

— Je veux dire que le garçon à l'air d'une belle fille, et la fille l'air d'un beau garçon. A propos, poursuivit le matelot d'une voix suffisante en s'adressant à la chevrière, n'avez-vous jamais escaladé le pic d'où s'échappe un grand mât de fumée?

— Plus de vingt fois; je sers souvent de guide aux voyageurs.

— Tu avais bien chaud, n'est-ce pas?

— Merci! il y a là-haut des glaces éternelles, et je vous réponds qu'arrivé aux Canadas, vous me demanderez une couverture pour vos épaules. En route, l'hiver monte avec vous et ne vous abandonne au retour que là où courent les papillons et les canaris les plus poltrons, quand les filets et la poudre leur font une chasse meurtrière.

De plus en plus étonné, je hasardai une question à laquelle je désirais une réponse positive :

— Voulez-vous me rendre un service, señora, demandai-je timidement à Juanita.





Le pic de Ténériffe.

— Lequel, Excellence? me répondit-elle en baissant ses grands yeux noirs et veloutés.

— Il s'agirait de nous servir de guide pour arriver jusqu'à cette colonne de fumée qui monte, monte...

— Noire comme une âme de damné, poursuivit l'Espagnole avec son langage poétique.

— Comment! lui répliquai-je, vous donnez une forme à l'âme?

— Il faut bien se représenter une chose pour en parler.

— Et comment alors vous représentez-vous Dieu?

— Oh! lui, c'est lui, me répondit-elle en se signant; lui, c'est le vent qui souffle, c'est la mer qui bouillonne, c'ést le volcan qui gronde, c'est le soleil qui fait mûrir la vigne et les fruits, c'est l'immense pavé d'étoiles suspendues dans les airs; lui, c'est le monde, c'est lui. Nous l'adorons dans tout, mais nous n'osons pas lui donner une forme.

— Est-ce un moine de Sainte-Croix qui vous a enseigné ces grandes choses?

— Oh! non. Les moines de la ville sont trop savants; quand ils viennent prêcher dans les campagnes, nous ne les comprenons pas. Ici nous sommes presque toujours isolés; nous pensons, nous pensons beaucoup, et ce que nous savons monte du cœur à la tête.

— Ton père et ta mère ne t'ont-ils donc rien appris?

— Si, à mourir. Je les ai perdus à deux jours de distance l'un de l'autre, il y a quatre ans de cela. Pour toute famille aujourd'hui j'ai ces deux chèvres que vous voyez là, résignées comme leur guide.

Juanita s'était jetée dévotement à genoux, et, après une courte prière, elle se releva en souriant.

— Tu viens de prier pour ton père et pour ta mère? lui dis-je.


PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET C$^{e}$, RUE D'ERFURTH, 1.

— Oh! non. Je viens de prier pour qu'ils me protégent, moi qui cours encore dans la vie.

— Est-ce que vous ne priez pas pour les morts?

— Si; mais les morts prient bien plus pour nous; il est naturel que les riches donnent aux pauvres, et ceux d'en haut sont riches du ciel et de Dieu.

La jeune fille ne racontait pas, elle disait. Cette douce et touchante philosophie devant laquelle s'inclinait ma raison appartenait-elle à l'Espagnole seule, ou composait-elle le domaine de toutes les jeunes filles de Ténériffe? Pourquoi une exception? Je ne pouvais logiquement l'admettre et je comprenais plus que jamais que les grands phénomènes de la nature devaient élever l'âme et lui dévoiler le Dieu de l'univers. Désireux d'étudier avec plus de soin une organisation si heureuse, je répétai à Juanita la question que je lui avais déjà faite et qui était restée sans réponse.

— Veux-tu, lui dis-je avec bonté, nous accompagner jusqu'à la base du Pic?

— Pourquoi pas jusqu'à la cime? me répondit-elle avec un ton d'assurance qui ressemblait à un reproche.

— C'est que je crains que les forces ne trahissent ton courage.

— Ce n'est pas une excuse, señor, mais une injure de plus, et je rougis presque d'être forcée de lever la tête pour regarder cette montagne de laves qui a bâti notre île et qui, un beau jour, demain peut-être, la replongera dans l'abîme.

— Conduis-nous, Juanita, lui dis-je en lui tendant la main.

— Excellence, combien me donnerez-vous pour cela?

— Combien veux-tu?

— Chez nous, filles des anciens Gouanches, il n'est pas d'habitude qu'on réponde à une question par une question.

— Je te donnerai dix piastres de plus que tu ne me demanderas, répliquai-je affligé de l'intention que je prêtais à la jeune Espagnole.

— Oh! j'accepte, me dit-elle en poussant un petit sifflement compris des chèvres obéissantes. J'accepte, Excellence, et, si vous me voyez si joyeuse, c'est que maintenant j'aurai de quoi payer les deux belles pierres, les deux grandes croix que je veux placer sur les tombes de mon père et de ma mère.

Nous accompagnâmes Juanita jusqu'à la porte d'une cabane, qu'un massif de figuiers nous avait empêchés d'apercevoir; elle salua une vieille femme, sa voisine, lui recommanda ses chèvres favorites, et, cinq minutes après, nous nous enfonçâmes dans l'île. J'offris à Juanita une place auprès de moi sur ma mule : elle me remercia d'un signe de tête, et ses pieds délicats arpentèrent le sol à quelques pas en avant de nos montures.

— Que penses-tu de cette fille? demandai-je à Jean-Jean, qui souffrait beaucoup, sans doute, du silence forcé que je lui avais imposé.

— Dieu me préserve d'en penser quelque chose, me répondit-il en grommelant. Il faudrait me donner du mal pour l'expliquer, et je ne veux rien de la besogne du capitaine Bavastro; j'aime mieux laisser les choses comme elles sont et les femmes comme elles veulent être.

Pas n'est besoin que je vous parle de la route, qui est ici tortueuse et que vous parcourez d'un pas difficile, tantôt à travers des châtaigniers gigantesques, tantôt sous des berceaux de vigne dont vous cueillez les grappes avec la main. Nous montions sensiblement et nous eûmes bientôt atteint la région des nuages; le temps était magnifique, et, quoique sous une chaleur de vingt-huit degrés Réaumur, Juanita ne paraissait souffrir ni de la rigueur de l'atmosphère, ni des aspérités du chemin. Quant à Jean-Jean, je crus remarquer que ses soupirs devenaient plus rares et qu'il parcourait la campagne d'un regard avide : le progrès se faisait sentir et j'en étais tout joyeux. Presque à chaque instant Juanita nous montrait avec une sorte d'orgueil la majesté de la végétation qui nous entourait, et, de temps à autre, elle franchissait quelques rigoles qui bordaient le chemin pour cueillir cette plante grasse que nous appelons raquette et qui obtient ici des dimensions colossales; nous partagions son frugal repas, et nous arrivâmes bientôt à Orotava, où se trouvait un beau jardin botanique vraiment splendide. L'imposante majesté du Pic attirait sans cesse nos yeux éblouis, nous étions silencieux, et moi-même je devenais sérieux et réfléchi en présence de cette masse imposante de laves que mille secousses avaient jetées à l'air et qu'une seule colère devait peut-être engloutir un jour.

A midi et après une rude ascension, nous dominions la plaine appelée las Canadas, désolée, triste, où poussent douloureusement quelques tiges de genêt, arbuste raboteux, dont la tête, à cinq ou six pieds du sol, grisonne sur un terrain jaunâtre de pierre ponce et d'obsidianes brisées.

Vous êtes ici aux Canadas et déjà bien loin de cette admirable végétation tropicale dont le souvenir est si doux à garder, et cependant, visiteurs amicalement accueillis, une grande quantité de papillons aux couleurs brillantes tourbillonnent capricieusement autour de vous. Il est probable que, pour leur nourriture, ces fragiles insectes redescendent par bandes à certaines heures et ne remontent ensuite qu'afin de changer de climat, inconstants et vagabonds comme les hommes.

Voici huit heures que nous sommes en marche, et nous avons fait à peine trois lieues. Juanita cheminait toujours; elle ne tournait plus la tête, dans la crainte sans doute que nous ne pussions supposer qu'elle nous demandait grâce; je me montrai généreux, je l'appelai de ma voix la plus coquette, et je lui dis que je voulais m'arrêter sur le plateau que nous venions d'atteindre, appelé dans le pays, *Stanza de los Ingleses*.

— Je comprends la phrase, me dit Jean-Jean, ceci c'est le repos des habits rouges; mais je suis sûr qu'ils ne le sont pas plus que mon front qui ruisselle et mes mains dont la peau commence à s'écailler. Cependant, monsieur Arago, poursuivit-il, vous pourriez avoir raison, la chaleur pique moins ici qu'au départ, et j'avoue que je peux avoir eu tort de croire qu'on grillait près du soleil.

La brise changea, et, cinq minutes après, un froid vif nous saisit au point que nous dûmes allumer un grand feu. J'interrogeais mon thermomètre, il marquait un degré au-dessous de zéro, et Jean-Jean ne manqua pas de nous faire observer qu'il était assez curieux que la liqueur descendît à mesure que nous montions. Juanita nous interrogeait du regard et semblait heureuse de nous voir jouir du spectacle grandiose qui se déroulait devant nous.

— As-tu souvent été témoin d'un si subit changement de température? demandai-je à l'Espagnole avec curiosité.

— Oh! señor, me répondit-elle, il m'est souvent arrivé de grelotter et de cuire alternativement deux ou trois fois par heure, et je ne serais pas surprise qu'avant deux minutes nous ne fussions forcés de renoncer à l'ascension.

— Je vais à l'instant même donner un démenti à tes paroles, lui répliquai-je; car voilà le cône dont nous avons atteint la base, je veux le gravir sans retard.

— Gardez-vous-en bien, señor; il ne faut pas que la nuit nous trouve là-haut; voilà que le soleil se couche, même pour nous, et il vous faut deux heures encore pour escalader cette pyramide de cendres mouvantes où vous enfoncerez souvent jusqu'aux genoux.

— La chevrière a raison, me dit Jean-Jean; passons la nuit ici, monsieur Arago; près de ce feu et sous nos couvertures, nous prendrons des forces pour demain matin; le quart sera rude, mais je m'en console d'avance puisque je n'entendrai pas siffler la garcette du capitaine.

Comme bravade, j'essayai l'ascension; Juanita me laissa faire, bien convaincue que je renoncerais bientôt à mon projet, et, se retournant vers moi :

— Allez, allez, me dit-elle, vous redescendrez plus vite que vous n'êtes monté. Il y a là des crevasses et des pointes de roches invisibles, dont peu de guides dans l'île connaissent les difficultés et les périls: un pas à gauche, vous êtes sauvé; un pas à droite, vous êtes perdu.

— Eh bien! alors, dit Jean-Jean avec une naïveté comique, il n'a qu'à rester au milieu.

— Où est le bénéfice, répliqua l'Espagnole, puisque, dans cette position, vous n'êtes ni perdu ni sauvé?

— Décidément, je suis un grand imbécile, dit le matelot entre ses dents, et, si le capitaine m'avait entendu, j'aurais déjà reçu sa garcette sur mes épaules.

— Ah! vous croyez, me dit Juanita d'une voix railleuse après mon inutile tentative, qu'on vient ici pour se promener?

— C'est pour cela que nous y sommes, lui répondis-je d'un ton demi-goguenard, afin de cacher ma mésaventure.

— Où est le terrain uni que vous frappez du pied? où sont les arbres qui vous abritent? où est le chemin tracé? où est la jeune fille que vous suivez du regard? La promenade délasse, égaye, réjouit, et il me semble, señor, que la fatigue a déjà commencé pour vous?

— Mais nous voulons aussi nous instruire.

— Qu'est-ce que vous apprendrez? que ce pays est sauvage? tout le monde le sait.

— Eh bien! nous voulons le savoir comme tout le monde.

— Et puis, songez-y bien, il vous faut encore quatre heures de marche pour arriver au sommet.

— Je crus entendre une bouffée du nord : c'était la poitrine de Jean-Jean qui se dilatait et se contractait à cette menace de la jeune Espagnole.

Deux petits enclos de laves était notre domaine, l'un pour les mules que nous abandonnâmes ici, l'autre pour les piétons. Nous invoquâmes le soleil, mais le froid lui défendit de nous entendre, et, redoutables auxiliaires d'une rude température, des myriades de puces nous tinrent sans cesse en éveil. Quelle est donc l'aventureuse et misérable caravane de bohémiens déguenillés qui a semé dans cette région ces implacables insectes que le froid ne peut détruire?... O mes chers visiteurs futurs du Pic! ne vous arrêtez pas à la Stanza de los Ingleses si le temps vous le permet; car, après une heure de halte, vos jambes porteront la trace de nombreuses ampoules occasionnées par l'aiguillon importun de ces imperceptibles ennemis, qui ne vous harcellent que trop dans les chaudes cités espagnoles.

Je m'étais pourtant assoupi; vers minuit, le froid et les puces me réveillèrent, et je jouis d'un spectacle ravissant. Tout était silencieux autour de moi; là-bas, là-bas, l'Atlantique; sous mes pieds, des villes bâties avec de la lave; sur ma tête, le Pic avec ses fantastiques fumeroles, jetant par intervalles une clarté douteuse, blafarde, et, pour coupole, l'immensité des cieux brillamment pailletés d'étoiles scintillant avec un éclat à blesser le regard; c'était un tableau magique et religieux à la fois dans lequel se recueillait la pensée. J'étais là, pour ainsi dire, seul, car le sommeil n'avait point quitté mes amis, et je me reportais involontairement vers cette patrie absente que le cœur ne quitte jamais. Dans mon active imagination, je crus la voir se dresser au milieu des flots, je la saluai de la main et je priai pour qu'elle me fût un jour rendue avec toutes ses richesses et toutes ses gloires.

Réveillons-nous pourtant, chassons loin de nous les pensées qui peuvent attiédir l'ardeur des voyages.

Nous voici debout et prêts à gravir ce cône dominateur que le mont Blanc, le Chimborazo et l'Hymalaya ont détrôné depuis que ces ossements terrestres ont été visités par la science.

Nous foulons du pied le plateau Alta-Vista, sorte d'esplanade de dix à douze mètres de surface, encaissée dans des blocs d'obsidiane et de basalte... Maintenant, plus de chemin, plus de sentier, et, quoiqu'il fasse à peine jour, Juanita nous pilote de la voix et du geste avec une adresse merveilleuse et une intrépidité de chamois.

Alerte encore! Juanita nous encourage, nous pousse, et nous voici à la *Cuera de las Nieves*. A la bonne heure! un nom espagnol! l'Anglais n'a pas pu débaptiser cette magnifique station, où nous nous arrêtons un instant.

La partie de la grotte où l'on peut descendre a huit mètres de profondeur.

Juanita s'y élança la première à l'aide d'une corde dont elle s'était munie au départ; je la suivis et j'ordonnai à Jean-Jean de nous accompagner.

— Sur le Pic, à la bonne heure! me dit-il d'un ton décidé; mais dans le Pic, merci; sur une baleine, je le veux bien; mais dans une baleine, je vous en souhaite.

— Poltron! m'écriai-je d'un ton de menace.

A ce mot, Jean-Jean se précipita vers moi, et peu s'en fallut qu'il ne s'élançât dans le gouffre sans le secours de la corde protectrice : il y a des mots qui frappent les hommes de cœur comme un coup d'épée.

La grotte est une chambre irrégulière de dix pas de diamètre; elle n'offre rien de très-curieux à l'observateur : une grande quantité de noms français, espagnols, anglais surtout, en tapissent les parois, et, servile imitateur de ces touristes frivoles, je dessinai sur un fragment de basalte polie le portrait de l'empereur, sous lequel j'inscrivis le quatrain suivant :

Du monde il a fait la conquête
Par ses vertus;
Il a le cœur comme la tête,
A la Titus.

J'étais bien jeune encore, et déjà je me sentais dominé par la rage des jeux de mots, dont j'ai eu tant de peine à me corriger depuis. J'ajoute, comme souvenir de voyage, que, quinze ans plus tard, je retrouvai dans la grotte le portrait et le quatrain respectés, et quelque ennemi de ma réputation d'homme sérieux avait traîtreusement tracé mon nom sous les rimes et le dessin... Il peut se faire connaître aujourd'hui, je n'ai jamais eu de rancune durable.

Nous planions sur l'immensité : tout à coup un disque lumineux se dresse à l'extrémité des murs, la verdure se ravive, les étoiles s'effacent et le grand astre trône seul sur le monde. Un lever de soleil dans les régions tropicales, alors que vous dominez l'horizon de quatre mille mètres, est un des plus magnifiques spectacles offerts à l'admiration du voyageur, nous en jouîmes dans toute sa majesté: le ciel se purifiait, la nature semblait respirer à l'aise, la mer lançait ses ondulations diaphanes, et le géant lumineux montait toujours, embrassant l'atmosphère et restituant au monde son éternelle parure. Un chaos gigantesque de laves vomies là, dans un accès de poétique humeur, nous dérobait la vue du Pic; bientôt, nous grimpons avec difficulté une arête rapide et nous atteignons enfin la *Vista del Piton*, plateau circulaire qui environne la base du cône, véritable pain de sucre, plus vertical que tout le reste.

Ici les difficultés étaient immenses : nous nous sentions fatigués par une marche longue et douloureuse, et nous avions remarqué que le terrain sur lequel nos pieds allaient se poser ne présentait aucune solidité, puisqu'il est formé de cendres, de débris arénifores, de pierres ponces entremêlées de quelques roches assez solides. Conseillés par Juanita, nous évitâmes de nous échelonner, car la

chute des pierres occasionnée par les mains et les pieds du premier grimpeur aurait pu devenir funeste à ceux qui le suivaient, et nous escaladâmes le dernier cône du mont Géant, les uns à côté des autres, sur la même ligne, comme des soldats en bataille, plongeant souvent dans la cendre jusqu'à mi-jambe, et cherchant de notre mieux à nous éloigner des ardentes fumeroles qui s'échappaient des nombreuses fissures de cette cheminée volcanique. Souvent, des blocs de roches se détachaient sous nos pieds, roulaient jusqu'au plateau de la *Vista del Piton*, et nous nous félicitions alors d'avoir pris nos précautions pour éviter le choc de ces projectiles meurtriers.

Jean-Jean et moi subîmes ici un singulier phénomène : nous saignâmes prodigieusement du nez, et Juanita, en souriant, nous dit qu'elle avait presque toujours été témoin d'un pareil résultat sur les voyageurs de toutes les nations. Je constate le fait. J'ajouterai que nos gourdes de peau éprouvaient une dilatation vraiment extraordinaire... Encore un effort, et nous trônons sur le sommet déchiqueté du volcan. Nous y voici : le tableau est imposant de majesté, nous nous sentons tous fiers de notre conquête. La veille, lors de notre première ascension, nous avions déjà vu les nuages s'abaisser sous nos pieds, courir au gré de la brise capricieuse, se jouer dans les airs et présenter à l'œil étonné comme d'immenses troupeaux errants dont les intervalles étaient remplis par la mer bleue se perdant jusqu'au douteux horizon... Aujourd'hui le passage aérien a changé : c'est un vaste champ de neige très-peu accidenté et gardant l'immobilité d'une nature sans vie.

Mais d'autres études plus sérieuses, plus précises, appelaient mes regards et mon intelligence : c'était une belle chose à décrire que le magnifique panorama que nous foulions en ce moment ; aussi chacun de nous y porta-t-il son attention la plus scrupuleuse : Jean-Jean observait avec les yeux, moi avec la tête, Juanita avec le cœur.

Rien de ce qui est au-dessous des nuages n'arrive à nous ; nous peignons pour ainsi dire des crêtes suspendues dans les airs : vers l'est s'échelonne un vaste amphithéâtre ; vers l'ouest se dressent de nombreux cratères, dont un surtout semble régner sur ses voisins et menace la souveraineté de celui qui continue d'attirer l'attention des voyageurs.

Le contour de ce dernier, nommé Teyole dans le pays, peut avoir de deux cent cinquante à trois cents mètres ; il est relevé vers le nord, échancré et évasé vers le sud ; sa cavité est une demi-sphère creuse, profonde de quelque cinquante mètres de coté, de vingt-cinq à trente de l'autre. J'y descendis et je le parcourus dans plusieurs directions ; je mis le pied au centre même du cratère ; tout autour de moi s'élevaient des tourbillons de fumée empestée, de soufre, et je ressentais une très-vive chaleur, pareille à celle qu'on doit éprouver en entrant dans une fournaise ardente. Le volcan semble assoupi, mais il se montre toujours menaçant ; à chaque instant de sourdes détonations se font entendre, et, malgré moi, Pline au Vésuve se refléta dans ma pensée ; j'avais, en effet, de sérieuses craintes ; les exhalaisons du soufre gênaient parfois ma respiration, et je finis par n'être plus rassuré sur la solidité de la couche de cendre qui obstruait le soupirail ignivome... Peut-être le jour n'est-il pas loin où la colère du volcan, étendant ses bras sur l'île, donnera fatalement raison à mes funestes pressentiments.

En piétinant sur ce sol en combustion, nous en faisions dégager de brûlantes vapeurs, et, à un pouce de la surface, le feu était assez actif pour allumer un cigare. A combien de mille mètres pourtant bouillonne la lave qui pousse si haut ses émanations embrasées ! Nous nous assîmes sur la partie la plus élevée et la plus rocheuse de l'orifice du cratère, et tandis qu'à travers nos vêtements à demi calcinés nous éprouvions une chaleur fort incommode, les autres parties de notre corps, soumises à l'action de l'air raréfié, souffraient d'un froid rigoureux. Voici un déjeuner et une provocation à la fois ! Un pâté fut placé sur la roche la plus aiguë du *Piton*, nous l'entourâmes comme des soldats qui vont tenter un assaut, et, peu d'instants après, il ne resta plus de débris de la forteresse démolie. Nous bûmes à la réussite de notre entreprise : les vœux et la prière devaient arriver après la joie et les menaces.

Tout était vu, tout était compris, pas un des détails dignes de rester dans mes souvenirs n'échappait à mes investigations, et cependant je ne pensais point encore au départ, tant était sublime le spectacle dont mes yeux s'enivraient avec une incroyable avidité, quand Juanita, debout sur un énorme bloc de lave rougeâtre, s'écria d'une voix stridente :

— Alerte, compañeros ! alerte ! ou nous sommes perdus ! descendons vite, cherchons, trouvons un abri, ou nous allons bientôt tourbillonner comme des flocons d'écume... Alerte, donc ! ou nul de vous ne verra la tombe de sa mère, ni moi la tombe de la mienne !

— Tu es folle, lui dis-je du plateau que j'occupais, tu es folle, Juanita ; ici l'on a des vertiges et je comprends ta déraison ; mais le péril, où est-il ? nulle part, à coup sûr.

— Il est partout, señor Arago, sur nos têtes, sous nos pieds, et la main de Dieu seul peut nous arracher à la mort qui nous étreint.

Je plongeai à l'instant même la pointe de mon poignard dans la croûte du cratère et je la retirai une minute après fumeuse et brûlante.

— Vous n'y êtes pas, me dit l'Espagnole attentive à tous mes mouvements, la menace ne vient pas de là, d'abord ; voyez-vous là-bas, à l'horizon, ce point blanc presque imperceptible qui monte lentement, lentement comme s'il sortait avec effort du sein des eaux ? Eh bien ! ce nuage a des bras robustes auxquels les arbres les plus vigoureux résistent à peine ; il a une voix sonore et puissante qui décapite les montagnes, et c'est par un bienfait céleste qu'il est permis à l'homme de raconter les désastres qu'elle entraîne après elle... Voyez comme il s'élargit, comme il devient blafard, sa colère sera terrible... Alerte, donc ! ou vous ne direz à personne que vous avez gravi le pic de cette île de la lave et que vous vous êtes promené sur son cratère silencieux.

Nous obéîmes à la parole ou plutôt à l'ordre de Juanita, et, quelques minutes après, nous nous vîmes au pied du cône de cendres que nous avions eu tant de peine à gravir. Point de nuages à l'air, excepté celui dont l'Espagnole nous avait menacés. Le soleil était libre dans sa marche, et cependant ses rayons arrivaient pâles et glacés de son disque irrégulier. Je remarquai, avec une surprise qui n'était point sans terreur, des estafilades rouges et violacées cinglant le grand astre dans tous les sens.

Jean-Jean, qui saisissait toutes les occasions pour placer son petit mot, me dit de sa voix goguenarde :

— C'est drôle, c'est amusant, voici le soleil en mardi-gras, il vient de se travestir en lune, et il me semble qu'il fait de la verdure quelque chose de bleu et de la mer quelque chose de jaune ; qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire, répondit Juanita qui hâtait notre marche, que l'ouragan s'avance avec rapidité, qu'il est plein de courtoisie, qu'il nous prévient avant de nous frapper.

— Il est plus poli que le capitaine Bavastro, murmura tout bas Jean-Jean, qui n'avait compris qu'à moitié le langage de l'Espagnole et qui nous suivait d'un pied paresseux.

— Arrêtons-nous ici, nous dit Juanita dès que nous eûmes atteint le pied d'un énorme massif de basalte sous lequel douze ou quinze personnes auraient pu se mettre à couvert... Entendez-vous la menace ? serrons-nous bien les uns contre les autres si nous ne voulons pas être enlevés ; jamais je n'ai vu le ciel plus irrité contre la terre ; ce sera beau, ce sera sublime comme la destruction et le chaos. Écoutez ! écoutez.

La parole prophétique de Juanita s'accomplit : ce furent

d'abord un long murmure, un bruissement sinistre, des sons rauques entrecoupés dont rien ne disait la cause... Les arbustes frémissaient, les insectes creusaient le sol, les rochers faisaient sentir un léger frémissement sous les premières atteintes de l'ouragan qui gardait encore le silence; les pitons grimaçaient et projetaient au loin des silhouettes fantastiques, tantôt grisâtres, tantôt terreuses, semblables à des flammes à travers un vêtement de deuil. Quant à l'atmosphère, elle petillait d'électricité, de larges rubans diversement nuancés couraient dans tous les sens, et la science n'explique pas encore ces étranges caprices, ces singulières anomalies dans l'ordre normal des choses d'ici-bas.

La physionomie de Jean-Jean avait un caractère d'imbécillité tellement fixe, qu'elle eût fait comprendre l'idiotisme dans ce qu'il y a de plus affligeant et de plus glacé; moi, j'étudiais pour décrire plus tard, car j'avais foi au retour; je me figurais déjà l'ouragan déposant sa colère au pied de la citadelle qui nous abritait : ainsi ai-je toujours pensé dans les moments les plus difficiles de ma vie si aventureuse. Pour Juanita, elle était admirable de calme et de sérénité; elle regardait courir les météores sans dire un mot; mais la double frange de ces cils noirs et pressés voilait parfois ses grands yeux attentifs au prélude du désastre : vous auriez cru voir une de ces belles statues de la méditation et de la liberté qui semblent accepter le péril sans le craindre et deviennent provocatrices alors même qu'on les menace; sa bouche gardait dans un de ses coins la petite cigarette qu'elle ne fumait pas, mais qu'elle caressait comme elle l'eût fait d'une fleur, tandis que sa main droite, fortement appuyée dans l'anfractuosité de la roche protectrice, lui servait d'appui contre quelques secousses inattendues; prudence et courage voyageaient souvent côte à côte.

Et maintenant, silence pour écouter la voix de la tempête qui retentit et tombe comme la foudre! seulement celle-ci ne brûle qu'un point, tandis que l'autre envahit et dévore l'espace; le volcan se mêle à la lutte et ne veut pas rester en arrière dans cette querelle générale où l'eau, le feu, le vent, sont tour à tour vainqueurs et vaincus. Une pluie neigeuse, froide et compacte, tombe avec une effrayante rapidité, on dirait qu'elle veut éteindre la colonne de feu qui vient de percer la voûte rocheuse du cratère; mais la tourmente, dans ses évolutions de géant, s'empare de la flamme et de la trombe irritée, les mêle, les disperse, les force à se rejoindre et va plus tard avec elles s'engouffrer dans les flots de l'Océan qui bondit comme un tigre en furie. Des flots immenses de poussière et de gravier, des langues de feu brûlantes et sulfureuses serpentaient autour de nous, passaient sur nos têtes. Jusque-là nous nous étions tenus fermes et serrés, pareils à trois statues de basalte enfoncées dans le sol, mais celui-ci tremble, s'agite, et une secousse violente nous jette pêle-mêle dans le sable amoncelé.

— Courage toujours! nous cria Juanita d'une voix entrecoupée. Etre vaincu par les passions, cela est naturel; mais se laisser dominer par l'ouragan, cela est lâche, et toute lâcheté est une honte.

J'avais entendu et je venais de serrer la main à l'intrépide Espagnole, lorsqu'une rigole de lave bouillante, se faisant jour à travers le mont, serpente autour de nous et tombe en cascade dans un ravin creusé par l'éruption.

— Voyez-vous ce feu qui coule? me dit Juanita de la main, de la parole et du regard.

— Oui, je le vois; il me semble que la rivière grandit à chaque instant.

— Vous vous trompez, señor, ce n'est pas une rivière, c'est une trombe, et bientôt, à coup sûr, j'irai rejoindre mon père et ma mère.

Les désastres de la tempête continuaient toujours, et nous voyions tournoyer dans les airs les troncs déchirés et tordus et des fragments de rochers vomis par le géant ignivome, dont les éclats retentissaient pareils à cent batteries en action. Tout à coup, un bruit plus redoutable que ceux qui l'avaient précédé descend, grandit par intervalle, s'approche, semble nous saisir et nous entraîner avec lui; la terre tremble sous nos pieds, et nous voyons avec un effroi mêlé d'admiration un immense globe de roches tomber à quelques pas de nous en creusant sous sa pression un profond ravin.

— Dieu est Dieu! s'écria Juanita en croisant ses mains avec dévotion, nous sommes sauvés par ce qui devait nous perdre : cette masse incandescente qui a plané sur nos têtes et que le lit qu'elle s'est creusé a empêché de rouler jusqu'au pied du Pic est notre seule planche de salut; elle a changé la direction du torrent de lave et va dès à présent nous servir de pont pour franchir celle qui nous emprisonnait... Je vous l'ai dit, señor, Dieu est Dieu, et il tend toujours une main secourable à qui lui demande un abri pour les restes sacrés d'un père et d'une mère.

Ces paroles échappées des lèvres et du cœur de la jeune fille, je les entendais à peine, tant les rugissements de la tempête étaient retentissants! La gerbe de feu vomie à l'air par le volcan entraînait avec elle d'énormes blocs qui se heurtaient avec un horrible fracas, et quand la lave, devenue captive par quelques aspirations sous-marines, ressaisissait ses flammes, vous eussiez dit une immense tombe qui s'ouvrait sous vos pas, et vous fermiez les yeux pour ne pas voir l'épouvantable chaos dans lequel vous alliez disparaître.

Depuis trois heures durait l'éruption, depuis trois heures le vent le plus impétueux avait commencé ses ravages; s'il eût changé de direction, c'en eût été fait de nous; mais, d'accord avec la lave pour détruire, ils furent d'accord aussi pour nous permettre de raconter plus tard ce phénomène. Juanita me l'avait dit : Dieu est Dieu. Cependant les bouffées devinrent moins précipitées, les gémissements du cratère se ralentirent, et je me demandai quel mystérieux rapport pouvait exister entre ces colères atmosphériques et ces irritations souterraines si loin les unes des autres... La science se tait encore à ce sujet : trop d'intrépides explorateurs, depuis Pline, ont payé de la vie leurs périlleuses tentatives. Salut à Clapperton, à Boutin, à Colomarde, dont les ossements ont trouvé une tombe dans les flammes de l'Hécla, du Cotopaxi et du formidable Mowna-Kah, qui fait trembler l'archipel des Sandwich à chacune de ses menaces.

Et Jean, que faisait-il pendant que Juanita et moi nous nous disions nos craintes et nos espérances?... Le pauvre garçon, adossé contre une petite roche surplombée, piétinait sans relâche pour dominer les couches de cendre qui tombaient sur nous en réseaux onduleux. C'était tout : le reste ne le regardait pas; seulement il ne pleurait plus, et sa bouche desséchée pouvait à peine articuler quelques paroles.

— Comme c'était beau! lui dis-je en souriant.

— C'est étonnant! me répondit-il d'un ton goguenard que je ne lui connaissais pas encore; vous dites que c'est beau quand le rideau est baissé, quand il n'y a plus rien à craindre; mais vous ne trouviez pas que c'était beau quand les pierres et les flammes couraient sur nos fronts courbés comme autant de volants, et je vous ai bien vu baisser la tête plus d'une fois, même alors que le danger était passé.

— Tu regardais donc du coin de ta prunelle?

— D'abord, monsieur Arago, je ne comprends pas comment la prunelle, qui est ronde, peut avoir des coins; mais, ce qu'il y a de certain, c'est que vous ne paraissiez pas beau du tout sous le tas de farine qui faisait de vous un véritable meunier.

— Allons, mon brave, je te remercie de la leçon de logique qu'il t'a plu de me donner. Voici la fière Juanita qui nous invite à la suivre; la pauvre fille a bravement gagné ses deux journées.

— Oh! pour cela, c'est vrai, dit Jean-Jean; je la déclare

homme de cœur, gabier premier numéro, et trente gaillards taillés comme lui, ou comme elle, seraient capables d'amariner un soixante-quatorze à l'aide seul d'une chaloupe canonnière.

Tout était bouleversé à la base du Pic; mais plus loin le paysage n'avait rien perdu de sa splendeur, car la lave s'était dirigée vers la mer en suivant une large vallée respectée jusqu'alors. Nos adieux à la belle Espagnole ne se firent point sans larmes; nous la quittâmes à la fontaine où nous l'avions vue la première fois; et nous la vîmes, après qu'elle eut reçu de moi des témoignages de gratitude, se diriger à pas pressés vers les palmistes où reposaient les cendres de son père et de sa mère qui prient pour elle dans le ciel.

---

## X

### INDES ORIENTALES. — GUERRE AUX SINGES.

En fait de voyages, comprenez-vous, mes bons petits amis, rien de plus triste et de plus monotone que la ligne droite sur un terrain plan? Non, sans doute. La régularité tue l'intérêt; du premier coup d'œil vous avez tout vu, tout observé, tout étudié : arbres et plantes, ruisseaux, châteaux et moissons; le zigzag de la route, voilà ce qui convient à l'explorateur, voilà ce qu'il doit rechercher avant toute chose. Car ici la variété, l'intérêt, sont à chaque pas, et la régularité même est une surprise. Quant à moi, je suis toujours tenté de désobéir dès qu'on m'indique du doigt le chemin à suivre, et je voudrais courir avec la feuille qui vole, avec l'oiseau qui passe, avec la bise capricieuse qui se promène... On ne va jamais plus loin que lorsqu'on ne sait où l'on va; et pas une seule fois, dans mes longues pérégrinations, je ne me suis senti contrarié de courir à l'Est ou au Sud, quand mon itinéraire m'indiquait l'ouest ou le nord. Toute indépendance est dans mes allures; on ne peut guère voyager une chaîne aux pieds; les membres comme la pensée doivent avoir leur libre action, et je m'assoupis ainsi qu'une marmotte au tic-tac d'une pendule.

Maintenant que vous me connaissez un peu, vous, mes chers enfants, à qui je m'adresse, ne soyez plus surpris que je vous fasse arpenter le globe avec moi, tantôt sur cette Afrique sauvage, témoin de tant de désastres, tantôt dans ces îles de laves qui changent de forme et de nature à chaque éruption, tantôt dans cette Asie opulente et pauvre à la fois, dont l'intérieur est si peu connu, et dont je vais dérouler à vos yeux quelques-unes des scènes les plus fréquentes.

Ne vous raconter que ce que j'ai vu, ne vous dire que les drames dans lesquels j'ai joué le principal rôle, serait appauvrir votre mémoire. L'intelligence qui voyage n'étudie pas seulement en regardant à ses pieds, autour d'elle; il faut encore qu'elle se fasse une histoire du passé, du présent et même de l'avenir, en interrogeant les sites, les variations du sol, les tombeaux, les temples qui se dressent, les générations qui disparaissent; sans cela le cadre n'est pas complet, le voyageur n'a pas compris sa rigide mission.

Aussi vais-je m'effacer pour quelques instants; ni Jean-Jean ni moi nous ne figurerons dans ce récit; peut-être y gagnerez-vous quelque chose, et c'est là le but principal que je me suis proposé en venant causer avec vous... Donc je commence.

Les détails de mer vous ennuieraient; franchissons l'Atlantique, doublons le cap de Bonne-Espérance, autrefois nommé cap des Tempêtes, et cinglons tout d'une haleine vers le magique Indoustan, riche de sa nature féconde, de ses mines d'or, de ses perles, de ses tissus; mais pauvre de ses ouragans, de ses typhus, de son choléra dévastateur.

Les nègres de presque toutes les parties du monde où la traite est en vigueur disent et croient que si les singes ne parlent pas, c'est de peur qu'on ne les fasse esclaves. Il est certain que l'intelligence, l'adresse, la légèreté, la ruse et même le courage des mandrills, des jockos et des orangs-outangs sont tellement supérieurs à ceux que possèdent en général les Malgaches, les Mozambiques, les Anglais et les Hottentots, que ce serait offenser la race quadrumane que de lui opposer celle-là; et qu'au total, si j'avais à choisir, j'aimerais beaucoup mieux être l'homme des bois guetté par le chasseur, sautant joyeusement de branche en branche, dévastant les rizières, les champs de cannes à sucre, les riants vergers entourés de hautes murailles, que de me voir à peine soutenu par une faible et détestable pitance, sans cesse agenouillé sur le sol et courbé sous le fouet noueux du planteur. Le singe a le dôme des forêts pour se protéger contre les averses et les rayons brûlants d'un soleil de plomb; le nègre reçoit sur ses épaules nues et crevassées les eaux du ciel qui le brisent, et les flèches ardentes d'un jour torréfiant sous une zone sans brise et sans fraîcheur; et puis l'air libre pour le premier, la case enfumée pour le second; à celui-ci une eau souvent croupie, à celui-là les flots du torrent ou les vapeurs vivifiantes de la cascade; à l'homme des chaînes, au singe l'espace! Choisissez.

Ce qu'il y a de merveilleux à étudier dans les mœurs et les habitudes de ces individus si bien taillés pour les courses aventureuses, c'est le parfait accord, c'est l'harmonie admirable qui règnent dans leurs rangs alors qu'ils se sont assemblés pour un but de rapine et de destruction. Vous diriez un aréopage de vieux guerriers façonnés aux périls des batailles, aux ruses des escarmouches, assis dans un vaste amphithéâtre, et, après de mûres délibérations, ne donnant le commandement qu'au plus brave, au plus habile, au plus expérimenté.

Dès qu'il s'agit pour la race simiane d'une conquête de plantations à peine en maturité, vous pouvez, mais de loin seulement, apercevoir la gent sautillante et criarde se rapprocher, s'agiter, petiller, tournoyer, gambader, choisir une vaste clairière ou une forêt touffue, s'arrêter, puis se cacher petit à petit, garder enfin l'immobilité et feindre d'écouter les conseils de l'un d'entre eux qui, placé au centre, prend toute la gravité d'un magistrat ou d'un maréchal, au moment d'un arrêt solennel ou d'une bataille dont dépendrait le salut d'un empire.

Que fait-on là pendant ce long silence, au milieu de cette attente religieuse que nul grognement n'oserait interrompre, dont nulle grotesque gambade ne trouble la majesté? On ne sait; mais, ce qu'il y a de vrai, c'est qu'après une ou plusieurs heures de cette délibération incomprise par nos intelligences, cinq ou six singes se détachent du gros de l'armée et vont se poster en embuscade à cinquante ou soixante pas de là; sept ou huit font volte-face et se placent sur les derrières, tandis qu'un troisième peloton se dirige vers les flancs et semble veiller sur l'expédition.

Toutes ces manœuvres exécutées avec une précision merveilleuse, le général en chef donne le signal de l'attaque par un saut et un cri aigu; il s'élance, il bondit, il dévore le terrain, et malheur à la plantation sur laquelle il a projeté de porter le théâtre de la guerre! Après quelques heures, plus de feuilles aux arbres, plus de fruits aux branches, plus de nids abrités, plus de pastèques douces et juteuses, plus de fraîches goïaves, plus d'oranges parfumées, plus de bananes onctueuses, plus de jam-rosus aigrelettes, plus de suaves ananas, plus de fleurs, plus de verdure; tout est détruit, tout est à terre, morcelé, déchiqueté; tout est débris : vous diriez que l'ouragan vient de

passer, vous croiriez qu'un souffle de feu a tout consumé sous son haleine; rien ne manque à la dévastation. Mais le planteur s'éveille à des cris frénétiques, il lève les stores de ses croisées, et il voit, perchés sur les arbres voisins de sa plantation, les singes vandales criant, riant de sa rage, de son désespoir, et insultant à sa fureur et à ses menaces. Sans la raillerie, il n'y aurait pas de vengeance complète : les démons insultent aux larmes.

On parle beaucoup de la malignité, de l'espièglerie du singe; on a tort. Ces deux mots renferment un sens où rien de bon ni de méchant ne se trouve; et certes ce n'est pas à la race dont nous parlons que nous l'appliquerons avec quelque justesse.

Le singe est méchant, cruel, atroce; et, de plus, il est en général traître et lâche. Quand il nuit, c'est pour le plaisir de nuire; quand il égratigne et mord, c'est qu'il a du bonheur à faire crier et à voir couler le sang. Encore s'il profitait de ses exactions, de ses rapines, de ses brigandages, on les lui pardonnerait en quelque sorte, en raison de son instinct, de sa nature. Mais non, le singe flétrit et mutile, sachant à merveille que son action est basse et hideuse; et moins il y aura de danger à la commettre, plus il s'y livrera avec ardeur.

Ne me citez pas, je vous prie, ces petits singes-lions si gentils, si coquets, si lestes, si amusants, que vous portez sur vos épaules, que vous laissez se promener sur votre table, toucher à tous vos mets, et goûter, debout devant vous, à la même tartine ou mordre à la même grappe; ne me citez pas non plus ce délicieux ouistiti si vif, si agile, si pétulant, si petit, si propre, si spirituel dans sa physionomie, si expressif dans son regard, si craintif, si suppliant dans sa voix : ce sont là de grandes exceptions qui confirment les règles générales. Et puis je ne vous dis pas non plus que toutes les familles de singes aient la même astuce, la même perfidie, la même cruauté. Et pourtant, en observant avec attention les mœurs de ces individus privilégiés dont le Brésil seul, je crois, possède les espèces, vous voyez encore chez eux une tendance à la taquinerie, une sorte de velléité à la révolte qui vous frappera, et dont vous n'expliquerez l'irrésolution que par les perpétuels mouvements de crainte et de terreur fébriles qui les forcent à l'obéissance alors que vous levez un doigt ou une baguette pour les punir de leur volonté, ou même dès qu'une menace s'échappe de vos regards.

Sitôt que la joie du méfait s'est suffisamment manifestée parmi la bande, celle-ci n'attend pas que les chasseurs puissent la traquer et la poursuivre. Elle prend son élan, se précipite d'une forêt à l'autre, traverse les plaines les plus étendues avec la rapidité d'un torrent, et met entre elle et ses ennemis les collines et les rivières.

Pour franchir celles-ci, les singes, qui en général ne savent point nager, se servent d'un moyen si ingénieux, qu'on aurait bien de la peine à y ajouter foi, s'il n'était attesté par les récits des voyageurs les plus véridiques. Après avoir choisi un endroit du fleuve où la végétation des deux bords se rapproche, du moins par les cimes des arbres, les singes escaladent celui qui plane le plus avant sur les eaux. L'un d'eux alors, choisissant la branche qui lui paraît en même temps la plus robuste et la plus flexible, se cramponne à l'extrémité par ses mains et par sa queue, de sorte qu'il forme un demi-cerceau. Un de ses camarades le suit, se glisse de la branche au corps de son ami, s'y attache vigoureusement, et forme ainsi un second anneau de la grande chaîne qu'ils veulent tresser, et attend un troisième singe qui vient à son tour en précéder un quatrième, puis un cinquième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que toute la troupe se trouve liée par les reins.

Cette première opération achevée, et avant que le singe en tête de la colonne annonce que ses forces s'épuisent, l'arrière-garde grimpe sur l'arbre, décrit un immense cercle, et, se laissant aller tout à coup, donne un mouvement d'oscillation que chaque individu augmente, ainsi que nous le faisons dans une balançoire, pour que le dernier puisse atteindre bientôt une des branches de la rive opposée. Une fois cramponné là, il devient à son tour la tête de la colonne : le premier abandonne son appui, et la corde de singes, reprenant une oscillation inverse, parvient à mettre entre elle et ses ennemis une barrière que ceux-ci avaient jugée infranchissable.

Et maintenant comment poursuivre et atteindre cette race malfaisante, si avide pour la destruction, si active dans sa fuite, si ingénieuse dans ses moyens de défense? La balle tuera peut-être un ou deux de ces individus, le plomb en blessera quelques autres; mais les forêts en sont infestées. Ils ont besoin de nourriture, ils deviennent intrépides par nécessité, et les nègres chargés de veiller à la sûreté des plantations ne peuvent guère se passer la nuit du repos qui leur est refusé au milieu des ardeurs du soleil.

La ruse vient cependant en aide au planteur. Il tâche d'attirer dans un même bois le plus de singes possible qu'il y appelle par le sacrifice d'une partie de la récolte; et dès qu'il les voit voracement attachés au butin, il fait monter une partie de ses esclaves sur les arbres qui entourent la scène du repas; il en place une autre partie sur le sol, avec ordre de faire un grand bruit de tambours et d'instruments, et il attend que la troupe aux abois cherche un asile contre ses adversaires. Traqués sur les arbres, attaqués à terre, les singes cherchent à se blottir au milieu des branches que les nègres n'ont pas encore atteintes.

C'est là ce qu'avait prévu le planteur, c'est là aussi ce qu'il désirait. Une gomme gluante avait été répandue sur les branches, une de ces gommes solides qui vous retiennent malgré vous à la place où votre pied vient de s'appuyer, et contre laquelle le singe lutte désormais en vain. Il est pris, cloué, pour ainsi dire enchaîné. Plus il piétine pour échapper à la glue, plus elle devient étreignante; il crie, il s'agite, se roule, et le chasseur a tout le temps pour le détruire à coups de gaules ou avec le plomb, en escaladant les arbres voisins.

Les habitants d'une partie des îles Malaises, du Sumatra et de Java élèvent des singes pour aller à la conquête de leurs frères; et cette chasse, qui n'exige que de la patience et ne présente aucun danger, est celle qui produit les plus heureux résultats. Les singes esclaves s'élancent dans les forêts, se donnent des allures de liberté et d'indépendance tout à fait propres à séduire ceux qui, sages et craintifs, évitent le voisinage des villes et des comptoirs.

Dès que les premiers sont parvenus à se faire une cour assez nombreuse, ils se mettent à la tête d'une expédition qui paraît devoir être meurtrière contre une plantation isolée; un d'eux se détache clandestinement de la troupe, afin d'avertir son maître, qui dresse des embûches, et, quand arrive la gent vorace au milieu des cannes à sucre, des bananiers et des rizières, des chasseurs apostés tendent sur eux d'immenses et solides filets sous lesquels un moment après ils les écrasent à coups de bâtons, en ayant soin d'épargner les traîtres embûcheurs, qu'on reconnaît à un collier rouge dont on a eu soin d'orner leur cou. Il faut au surplus se tenir en garde contre l'exagération de certains voyageurs qui représentent les forêts malaises, par exemple, comme infestées d'une immense quantité de singes destructeurs, et toujours prêts à déclarer une guerre dangereuse aux hommes.

En général, les singes n'ont de courage et d'audace que lorsqu'ils se voient nombreux ou quand la faim les traque dans leurs retraites. Mais alors c'est une guerre acharnée aux établissements, et il n'y a pas d'année qu'ils ne causent, dans leurs expéditions, la ruine de quelque planteur.

A présent que vous avez assisté avec moi aux rapines et aux déprédations de cette race criarde et dévorante, entrez dans ces forêts éternelles de Bornéo et de quelques îles malaises, où le roi des singes a établi son empire. Là trône, fort et puissant, le redoutable orang-outang, cet homme des bois qui marche comme vous, qui pense peut-être aussi comme vous et moi, se glisse furtivement auprès des habitations qu'il dévaste, semble prévoir les co-




Juanita, debout sur un énorme bloc de lave rougeâtre, s'écria d'une voix stridente. (Page 20.)

lères des éléments, cherche un abri contre les orages qui naissent à l'horizon, le découvre, s'y blottit, et attend que le ciel soit devenu bleu pour se livrer à ses ténébreuses excursions.

Vous cependant, infatigable explorateur, vous vous êtes aventureusement jeté dans ces immenses solitudes, et, au milieu de vos méditations, vous vous trouvez tout à coup en présence de l'orang-outang que vous ne voyez pas; car il est doué de plus de malice et de prévoyance que le ciel ne vous en a donné. A vos côtés pend un sabre tranchant ou une épée; à votre ceinture sont deux pistolets, sur votre épaule un fusil; l'orang-outang n'a pour toute protection que le tronc de l'arbre où il se cache comme derrière un rempart, les haies touffues et les broussailles épaisses qui le dérobent aux yeux et le mettent à l'abri des balles; ses dents aiguës qui déchirent, et une branche qu'il a taillée pour les besoins de sa marche et ceux de sa défense. Soyez armé de pied en cap, n'importe, il y a grand péril pour vous dans cette rencontre. Il faut que votre plomb frappe l'ennemi à la tête, il faut que votre épée lui perce le cœur ou que votre sabre lui abatte une épaule.

L'orang-outang saute, bondit, se montre, s'efface; il est là, il vous touche, il se fait grand ou petit; ses rapides évolutions le sauvent de vos coups, qui portent dans le vide. Il vous pousse comme un homme exercé aux luttes du corps; il vous frappe comme s'il avait reçu des leçons de pugilat; il fait le moulinet de son bâton noueux, il menace vos jambes, et c'est votre tête qui est blessée; de ses robustes mains et de ses crocs tranchants il s'attache à vos vêtements et à votre chair; vous êtes épuisé, en lambeaux, et à peine le sang de la bête furieuse coule-t-il par quelque légère blessure. Vous voulez fuir, alors il se plante devant vous et s'oppose hardiment à votre retraite, car il devine que vous ne viendriez pas seul, et il veut vous ôter le pouvoir d'aller à la recherche de nouveaux chasseurs. Son triomphe, à lui, n'est complet que lorsqu'il vous voit étendu sur les feuilles mortes de la forêt, lors-



Jep entraîne avec lui la bête féroce captive. (Page 30.)

qu'il ne sent plus les battements de votre cœur, lorsque vos yeux sont sans regard.

C'est, je vous l'atteste, un bien dangereux ennemi que l'orang-outang traqué dans ses forêts.

On en a vu armés seulement de bâtons se défendre vaillamment contre une douzaine de chasseurs habiles, et il n'est pas rare d'entendre les pas rapides d'un éléphant ou d'un buffle retentir dans les forêts d'où ces singes si lestes et si forts parviennent à chasser ces monstrueux et terribles quadrupèdes.

De pareils faits ont besoin d'être souvent écrits pour combattre l'incrédulité; et tous les voyageurs heureusement se trouvent d'accord là-dessus, pour que vous n'ayez plus droit de les révoquer en doute.

Le mandrill est trop stupide pour trouver de sûres protections contre les armes des Malais et des explorateurs européens; sa démarche lourde et embarrassée le rend aisément victime des chasseurs qui l'attaquent à coups de fusil, de pierres et de bâtons, et le prennent souvent dans des filets tendus sur son passage. Le mandrill n'a d'adresse qu'à l'heure de sa mort, et sa dernière pensée (donnez-moi une autre expression) est une vengeance.

Blessé à mort par le chasseur, et jugeant qu'il ne peut plus échapper à ses atteintes, il tombe, reste immobile, se laisse tourner, retourner sur le sol, et lorsque le scalpel commence sa dissection, au moment où on s'y attend le moins, il se jette sur son ennemi et le mord avec voracité. Satisfait de ce triomphe d'agonisant, il tombe et meurt sans pousser un cri.

La chasse au mandrill est un jeu plus qu'une guerre, un amusement plus qu'une fatigue.

L'orang-outang et le mandrill sont originaires des mêmes climats et vivent des mêmes fruits et de la même industrie; mais l'un est leste, actif, entreprenant, plein de courage; l'autre est lourd, presque stupide. Il faut voir ce dernier traqué dans sa retraite par l'orang-outang, qui le

taquine, le harcèle, et semble vouloir lui donner un peu d'activité. Aux cris de joie du bourreau, aux accents de douleur de la victime, les chasseurs accourent et déchargent leurs armes ou décochent leurs flèches empoisonnées sur les deux singes, et vainqueur et vaincu rendent ensemble le dernier soupir.

Le mandrill se prend dans des filets. Dès qu'il se sent captif, il se couche, et quelques instants après il songe à sa liberté perdue; il veut la reconquérir, et il met tant de lenteur à attaquer avec ses dents les mailles du réseau qui l'emprisonnent, que les chasseurs ont le temps d'arriver et de l'abattre à coups de crosses de fusils ou de pierres.

On dit proverbialement : Leste comme un singe ; pourquoi le mandrill n'est-il pas classé parmi les marmottes ou les phoques? Le mandrill déshonore la race simiane.

De tous les singes qui parcourent les archipels océaniques, les vastes solitudes brésiliennes et les immenses forêts vierges qui pèsent sur le sol de cette magnifique partie du nouveau monde, le jocko est sans contredit le plus leste, le plus entreprenant, le plus audacieux. A la vérité, il ne se montre que la nuit et fuit les rayons du soleil; mais, quand tout dort dans les habitations, quand tout est assoupi dans les cases des nègres, il se glisse furtivement, ainsi qu'un adroit filou, dans les greniers où sont gardés les gerbes, les grains et les fruits; après avoir déposé son butin au fond de quelque retraite, il revient à la charge, recommence ses rapines, visite les endroits les plus cachés, ouvre, brise les armoires les plus solidement fermées, et ne se sauve que lorsque le jour le chasse. Mais, s'il est découvert dans un appartement ou au milieu d'un verger, loin de chercher à fuir alors, il s'arme de résolution, s'élance en désespéré sur les chasseurs, bondit comme un jaguar, pince, déchire, mord, et ne tombe presque jamais sans avoir fait de nombreuses victimes.

Les flèches des Bouticoudos, des Paikins, des Mondracas, des Tupinambos, et les fusils des Européens, peuvent seuls arrêter dans ses excursions le jocko, qui cependant, pris jeune, s'apprivoise facilement, et devient un des plus agréables passe-temps des désœuvrés brésiliens.

L'ouistiti, le singe lion et le singe volant de la Nouvelle-Hollande, qui ressemble si bien à une chauve-souris, se chassent à l'aide d'un fusil chargé de son ou de sable très-fin. Le coup les étourdit, ils tombent, et ils n'ont pas encore repris leurs sens qu'on les tient déjà renfermés dans une cage.

Tout gentils, tout coquets, tout amusants qu'ils sont, vous les voyez, en l'absence de leurs maîtres, ronger les petits fils d'archal de leurs prisons, grignoter les bois, les rideaux, les étoffes qu'ils peuvent atteindre, et ne rêver que destruction.

Il y a toujours du singe dans le singe, et l'ouistiti ne ment pas à sa nature.

Il est impossible de se faire une idée de la véhémence, ou pour mieux dire de la rage avec laquelle s'attaquent deux singes, grands ou petits, jeunes ou vieux, de quelque espèce que ce soit, pour la possession d'un fruit ou la conquête d'un gîte. C'est un délire, une frénésie; ce sont des cris, des frémissements, des hurlements à fatiguer les échos; ce sont des morsures profondes, des déchirures qui enlèvent de longs morceaux de chair. On ne cessera de combattre que lorsqu'on n'aura plus de forces ou plus de dents.

Autour des deux athlètes vous voyez les branches des arbustes brisées, les feuilles en poudre, la terre labourée, et vous pouvez vous en approcher en ce moment, flageller les deux antagonistes, les piquer de vos épées, leur briser un membre, les percer même du petit plomb; nul ne lâchera prise, nul d'eux ne mourra sans serrer étroitement son ennemi dans ses bras.

Si le singe avait autant de force que de méchanceté, de puissance dans sa haine, ce serait un des plus dangereux ennemis des hommes.

Le singe a une peur effroyable du serpent. A l'aspect du reptile, ses membres tremblotent ou se roidissent, ses dents s'entrechoquent; il s'agite dans un mouvement perpétuel, il se cramponne de sa queue à la branche que les mains et les pieds abandonnent, il courbe la tête, ferme les yeux, et se laisse tomber sur le sol, où il devient bientôt victime de ses terreurs.

Des voyageurs dignes de foi assurent avoir observé des singes pendant une heure entière, perchés ainsi par l'extrémité de la queue aux plus hautes branches des arbres, et ils ajoutent que ces vertiges du quadrumane leur ont toujours indiqué parmi les broussailles la présence d'un serpent aux aguets, en quête d'une proie. C'est là une de ces études utiles et curieuses à recommander aux explorateurs.

Trop de précautions ne peuvent jamais être prises contre les hôtes dangereux qui infestent les forêts éternelles du Brésil, les solitudes africaines ou les archipels indiens, sillonnés par le redoutable boa, dont je vous ai déjà dit les effrayantes promenades.

On a beaucoup parlé de l'adresse des singes à éviter tel ou tel piége tendu par les chasseurs : on a beaucoup parlé aussi de leur intelligence à se procurer les aliments nécessaires à la vie; mais tout le monde ne sait pas que la plupart des espèces dont nous retraçons les mœurs se construisent des habitations commodes à l'aide de branches, d'écorces et de feuilles, où ils se mettent à l'abri des injures du temps. Sous ce rapport, l'orang-outang surtout fait des merveilles.

Les cases qu'il bâtit, et qu'on trouve éparses dans l'intérieur des forêts où il règne, offrent une solidité, une entente d'architecture qui épouvante la raison. Mais ce qui tient du prodige, c'est l'ardeur ou plutôt la rage de possession dont il s'anime quand on cherche à l'exproprier. Les combats que vous lui livrez en rase campagne ou au milieu des bois sont difficiles et périlleux; ceux qui ont lieu autour des habitations sont des luttes où presque toujours la victoire est du côté des singes.

Orgueilleusement posté en sentinelle avancée à quelques pas de son édifice, il a l'air de vous dire que personne n'a le droit d'y pénétrer, que cela est à lui, à lui seul, et qu'il est résolu à mourir plutôt qu'à céder. Jamais soldat ne montra plus de fermeté, plus de détermination pour la défense du poste qui fut confié à son honneur.

Maintenant, si vous essayez de passer outre, si vous ne voulez pas attendre que l'orang-outang se soit éloigné de son magnifique palais, tâchez que vos balles portent juste, car sa colère est chaude, et il a pour auxiliaires la force et l'adresse. Ce sont des élans de buffle, des évolutions de serpent, des morsures de tigre, des attaques de gladiateur. Il vous déchire de ses dents aiguës, de ses pieds vigoureux; il vous soufflette de ses mains, promptes comme la pensée; vous croiriez entendre tomber sur votre dos les battoirs de vingt blanchisseuses pressées d'achever leur tâche.

Ici naissent les regrets. L'imprudente querelle dans laquelle vous vous êtes jetés vous ôte parfois toute pensée de défense, tant votre adversaire s'empare de votre admiration! Ce n'est que lorsque le sang coule par maintes blessures, ce n'est que lorsque la douleur vous ramène au sentiment de votre conservation que vous en appelez à vos piques, à vos épées, à vos poignards, qui vous sont enlevés souvent par votre ennemi.

Dès que l'orang-outang se sent frappé à mort, loin de fuir, il se poste encore menaçant devant sa maison, semble jouir du spectacle du désordre qu'il a causé parmi ses antagonistes, sourit au dernier des chasseurs étendus sur la poussière, et rentre chez lui pour expirer dans son domicile.

Quelques peuplades sauvages de l'intérieur du Brésil se livrent avec ardeur à la chasse des grands singes qui peuplent les solitudes de cet empire, presque aussi vaste que

l'Europe ; mais elles font surtout une guerre sans relâche aux frêles individus de cette race, dont elles estiment la chair.

Contre les jockos et quelques autres espèces géantes, les Bouticoudos surtout se servent de leurs arcs à flèches et de leurs arcs à pierres, qui sont leurs seules armes dans les combats avec les tribus rivales.

Ces arcs à pierres se composent d'un bambou coupé en deux de long en long, aux extrémités desquels on a pratiqué des trous pour le passage de la corde qui est nouée extérieurement ; à cette corde en est tressée une autre qui se sépare de la première vers le milieu, de telle sorte que deux petits bâtons ou deux os placés verticalement à ces cordes les empêchent de se rapprocher. Là est un filet à mailles fort serrées ; ce filet a trois pouces de longueur, et c'est sur ce repère que le sauvage place la pierre, assujétie par l'index et le pouce, ainsi qu'on le fait de la flèche.

Vous comprenez que si le Bouticoudo lance la pierre en ligne droite, elle doit frapper le bois de l'arc, puisque celui-ci se trouve dans le même plan que les cordes et les filets. Or, le farouche Indien, qui est, selon moi, le plus habile, le plus leste, le plus ingénieux des naturels, vivant loin de toute civilisation, tend sa corde en biais, et la pierre qui devait s'arrêter à son départ atteint le but en passant à côté du bambou.

J'ai vu un enfant de douze ans offert en cadeau à M. Laudsdorff, chargé d'affaires de Russie auprès de Jean VI, et que son père avait expédié à ce savant naturaliste pour lui fournir une occasion d'étudier sa tête après l'avoir séparée du tronc; j'ai vu, dis-je, cet enfant, étonné qu'on lui laissât la vie, atteindre presque toujours à vingt-cinq pas de distance un poisson que j'avais pendu à la dunette de notre navire.

A l'aide de ces arcs de cordes de six pieds et de ces flèches non pennées, de plus de huit pieds de longueur, le Bouticoudo ne craint pas l'attaque du jaguar; jugez donc si le singe n'a pas tout à redouter d'un pareil chasseur.

Quant aux gracieux ouistitis, aux singes-lions et aux nombreuses familles si légères, si rapaces, si petites, dont ils se nourrissent avec tant de sensualité, ils dédaignent pour eux les pierres et les flèches, et les prennent à l'aide d'une grande souricière (donnez-moi un autre mot) placée à l'entrée d'un champ de maïs, de cannes à sucre, ou au pied d'un bananier. En grimpant sur un arbre, en se promenant au milieu d'une plantation, l'ouistiti peut apaiser sa faim; mais, dans l'habitude où il est de regarder comme sienne la propriété des autres, il dédaigne d'y toucher. La souricière renferme entre ses parois les grains, les fruits, les légumes qu'y a déposés le Bouticoudo ; ici est la rapine, ici est la perfidie, ici est la méchanceté ; c'est ici par conséquent que doit se jeter avec un bonheur inouï cette gent malfaisante, et la porte du piége tombant derrière le quadrumane rongeur lui prouve que le vol ne rapporte pas toujours bénéfice à qui le commet.

Les premiers explorateurs qui ont étudié les mandrills, les orang-outangs, les jockos dans leurs forêts, ont publié bien des anecdotes curieuses sur les mœurs et les habitudes de ces êtres singuliers, qui ressemblent sous tant de rapports aux sauvages habitants des pays équatoriaux, nourrissant tant d'êtres divers, tant de natures opposées. Ils ont raconté mille extravagances plus ridicules les unes que les autres, et dont la philosophie et les études des temps modernes ont fait prompte et bonne justice. Selon les voyageurs du quinzième et du seizième siècle, époques si fécondes en merveilles, et pendant lesquelles on croyait encore à l'Eldorado, les singes, dans leur amour désordonné pour les femmes, s'élançaient au milieu des peuplades, luttaient avec ardeur contre la jalousie des hommes, se choisissaient une compagne, l'emportaient au fond des bois et vivaient avec elle en fort bonne intelligence. De ces bizarres et monstrueux accouplements naissaient, selon eux, les macaques, les babouins, les moustacas, les talapoins, les malbroucks, les monos et les guenons, formant l'immense famille des singes ravageurs des plantations qui peuplent encore une vaste partie des forêts de l'Inde, de l'Afrique, de l'Amérique septentrionale et de la plupart des archipels océaniques. Nous avons marché depuis trois siècles; les préjugés ont fait place à la logique; par l'art de la navigation, le domaine des connaissances humaines a été agrandi; on a classé les espèces, on a interrogé la nature avec une raison plus saine; et les singes les plus industrieux, les plus lestes, les plus spirituels, se trouvent encore placés bien loin des Hottentots, des Mozambiques, des sauvages naturels de la presqu'île Pérus et des stupides habitants de la Nouvelle-Galle du Sud, qui occupent, selon nous, le dernier degré de l'échelle sociale. C'est que l'intelligence seule appartient à l'homme ; c'est que celui-ci seul étudie les merveilles du monde et comprend seul la grandeur et la majesté de Dieu.

---

## XI

### CHASSE AU TIGRE ROYAL, A LA PANTHÈRE D'ASIE, AU JAGUAR D'AMÉRIQUE.

Dans un pays comme celui que nous étudions, peindre les mœurs des bêtes féroces qui le sillonnent, c'est peindre aussi celles des hommes qui les poursuivent et les combattent. Le tigre, le lion, la panthère, sont les hôtes de l'Indoustan; ils viennent si souvent se ruer sur les habitations les mieux closes, que, familles errantes de dévorateurs et familles de planteurs paisibles sont presque toujours face à face, et semblent vivre de la même vie; les émotions se succèdent dans l'Inde avec tant de rapidité que le sommeil ne nous semble jamais tranquille. Les nouveaux venus surtout y sont debout avant le jour. Ils regardent comme perdues les heures de repos, et vous les voyez, insoucieux des fatigues, courir les campagnes et se mirer, pour ainsi dire, à chaque instant dans ces eaux diaphanes et dans cette végétation merveilleuse qui couvrent le sol et la parent comme en un jour de fête.

Je tenais à visiter Calcutta, la ville des palais; une occasion favorable s'offrit, et je fis route avec mon fidèle Jean-Jean vers ce Gange magique, rendez-vous habituel de la plus grande partie des vaisseaux européens qui vont chercher la fortune au milieu des fatigues d'une navigation lente et périlleuse. J'avais quelques lettres de recommandation dont je me promis de faire prompt et bon usage, car je voulais donner peu de jours à cette relâche nouvelle, et je sentais d'ailleurs qu'il me serait pour ainsi dire impossible de quitter ce beau pays si je venais à m'y acclimater. Un riche colon me reçut avec tant de bienveillance, que je ne frappais pas à une nouvelle porte, et dès le lendemain de mon arrivée, mon hôte voulut me donner un de ces délassements, une de ces joies que les hommes de cœur et d'intelligence cherchent toujours dans leurs pérégrinations. J'avais dit à M. Peters que je doutais du lion, du tigre et de la panthère; il releva hardiment ma plaisanterie, et quelques heures après, il m'apprit que tout était disposé pour une chaude battue aux environs de Calcutta. C'était là que je voulais en venir.

Nous étions six Européens, trois Anglais, un Irlandais, Jean-Jean et moi, plus quatre Malais, deux Cipayes, et huit chiens dont on m'avait dit merveilles. La chaleur était écrasante : sans brise à l'air, nous recevions sur notre corps, vêtu à la légère, les atteintes d'un soleil à pic, et c'était un spectacle curieux que celui des oiseaux arrêtant leur vol alourdi sous le feuillage épais des tamariniers et des pal-

mistes, où ils trouvaient un abri contre la lassitude et le plomb du chasseur.

Dans l'Inde, lorsqu'une fois vous avez fait vos préparatifs pour une périlleuse expédition, vous n'avez guère à vous occuper des petits détails de la course. De bonnes balles, des tridents aigus, des sabres et des piques bien trempés ne vous seraient pas fort utiles contre les bengalis et les joyeuses nuées d'oiseaux coquets, au plumage si varié, qui sillonnent les airs; vous les laissez dans leur liberté, vous les respectez même dans leur sommeil, et c'est pour cela sans doute qu'ils sont si familiers et si confiants au milieu de leurs incessantes évolutions.

Ils passent, vous caressent de leurs ailes, sifflent et s'en vont pour revenir bientôt plus agiles et plus alertes, de telle sorte que le filet bien plus que le fusil les livrerait à votre merci. Un motif puissant vous force d'ailleurs à les respecter, surtout dès que vous êtes à quelques pas d'une ville ou d'une habitation, car le bruit de votre poudre ne réveillerait pas seulement les échos de ces vastes et imposantes solitudes. Sous les taillis, dans le voisinage, près des marais fangeux, repose le lion, sommeille le tigre; et, pour de tels visiteurs, vos armes doivent toujours être en état de vous protéger. Comme nous, ils ont l'instinct du péril; plus que nous, ils ont l'instinct du mal. Quand la balle a sifflé, ils devinent qu'ils peuvent s'élancer sur une proie plus facile, et leur repos alors a lieu dans le sang et sur des os mutilés : caresses de lion et de tigre laissent des débris sur le sol, et le silence règne où naguère vous entendiez les cris de la meute, le cliquetis des armes et les rugissements de la bête furieuse.

Il en est de ces scènes de carnage et de désolation comme des colères océaniques; vous voulez les avoir connues. Quand la rafale carabinée arrive, vous carguez vos voiles, vous laissez porter si vous avez de la mer à courir, et, lorsque les flots se sont apaisés, vous êtes en extase devant les souvenirs de la tempête. Ainsi faites-vous dans l'Inde, quand vous allez à la chasse du tigre, du lion ou du rhinocéros. En partant vous êtes gai, insouciant, vous ne croyez pas au danger; mais, dès que l'ébranlement du sol, le bruissement de la savane, vous disent l'approche de votre adversaire, oh! alors, vous commencez à douter du retour, et vous voudriez être encore au départ.

A midi, nous fîmes halte dans la délicieuse habitation du docteur Macquarie, que nous trouvâmes fort triste, mais qui ne nous en fit pas moins bon accueil. La veille, une panthère s'était élancée par-dessus le mur d'enclos de son jardin et avait dévoré le fils d'un Malais, son serviteur, endormi dans une case. Le mur de cet enclos avait treize pieds anglais de hauteur, et l'élan que devait avoir pris la bête furieuse était restreint et sur un terrain raboteux. M. Macquarie nous engagea vivement à passer la nuit dans son habitation, et, quand nous lui dîmes que nous n'avions que deux jours à donner à notre chasse, il nous montra vers l'horizon de gros nuages amoncelés, montant comme des fantômes, étendant les bras et s'emparant de l'espace.

— L'orage sera rude, nous dit-il; le baromètre descend, mes chiens aboient d'une façon lamentable, et, si vous voulez être témoins d'un affreux spectacle, venez à quelques pas d'ici.

Nous le suivîmes avec curiosité sous une gracieuse allée de bananiers, et nous nous assîmes au bord d'un ruisseau qui courait avec une vitesse au moins de trois lieues à l'heure. Les eaux petillaient avec un léger cliquetis, comme si elles étaient en ébullition; le docteur nous dit que c'était le signal précurseur de l'ouragan.

— Rentrons, rentrons, poursuivit-il d'une voix altérée, la rafale va vite; il me semble que je l'entends mugir; et les arbres les plus solides ne le sont jamais assez contre le déluge qu'elle entraîne avec elle.

En effet, nous étions à peine barricadés que le désordre commença... Point de tonnerre, point d'éclair, mais un roulement lointain, comme le chaos des vagues sous le typhon dévastateur. La pluie tombait en gouttes si pressées que vous eussiez dit une masse compacte s'affaissant tout d'une pièce pour écraser cette brillante et splendide végétation qui dominait le sol. De notre retraite murée nous entendions les toitures voler en éclats, et, lorsque, du côté opposé à celui d'où s'était échappée la tourmente, nous voulûmes jeter nos regards vers la campagne désolée, nous vîmes des arbres entiers tourbillonner au gré de la trombe voyageuse, monter, courir, descendre, remonter et tomber enfin avec un terrible fracas sur d'autres puissants végétaux qu'ils brisaient dans leur chute.

Une heure après le ciel avait repris sa limpidité, le feuillage ne bruissait plus, et vous étiez frappé de stupeur à l'aspect de cette nature morte, quand vous veniez de la voir lever audacieusement la tête contre les menaces du ciel.

— Je m'attendais à autre chose, nous dit M. Macquarie en souriant, le ruisseau a menti pour la première fois, il m'avait promis un ouragan, il ne m'a donné qu'une bourrasque; à l'avenir, j'aurai moins foi en sa parole.

Le lendemain, il n'était pas encore jour, que nous nous mettions en route, renforcés par le frère et la sœur du Malais dévoré, qui voulaient une revanche contre la panthère ou le tigre. Les chiens en avant, nous tous serrés comme pour faire face à un pressant danger, nous longeâmes un bois dans lequel, d'après l'avis de nos guides, nous ne tardâmes pas à pénétrer. Arrivés à une grande clairière, nous nous assîmes pour déjeuner... Le tigre ne nous en laissa pas le loisir. A un premier et lugubre rauquement, les chiens, qu'on nous avait dit si courageux, se sauvèrent derrière nous, la queue entre les jambes et jetant çà et là des regards empreints de la plus stupide frayeur. Ni le fouet, ni les coups de crosses, ni les menaces, ni les caresses, rien ne put les vaincre; et nous résolûmes de nous passer d'eux. Un second rauquement plus bref, plus distinct, nous apprit que le tigre approchait; nous visitâmes nos amorces, et nous attendîmes en ordre de bataille. Le Malais était à trois pas en avant, sa sœur à ses côtés, armés tous deux d'un pistolet et d'un trident à manche de fer. Le voilà!...

Onduleusement zébré, haletant, étonné bien plus qu'effrayé de notre présence, immobile d'abord, poussant des gémissements sourds et profonds, roulant une prunelle fauve, caressant ses lèvres entr'ouvertes d'une langue rouge et raboteuse... il était magnifique à voir, le tigre royal. Nous fîmes quelques pas vers lui, il en fit quelques-uns vers nous, et, tout à coup, comme s'ils avaient honte de leur pusillanimité, les chiens, sans y être excités, vinrent se placer à notre front, serrés, impatients, silencieux.

A leur aspect, le tigre bondit, s'allonge comme un reptile, fouettant ses flancs, mâchant la brise qui se promenait sur sa face tourmentée...

Nous n'existions plus pour lui; ses premières victimes devaient être les chiens, qui osaient l'attendre et le braver. Ils s'avancent en ordre d'abord, puis se séparent pour attaquer la bête féroce par devant, par derrière, par les flancs. Le tigre couvre de l'œil le plus téméraire d'entre eux; il s'élance, il a un ennemi de moins à combattre, le poitrail est ouvert sous une seule pression de mâchoire. Nous voulions porter secours aux autres, qui avaient reculé de quelques pas, mais le Malais nous fit signe de la main de ne point agir encore, il voulait lasser la bête féroce, et il désirait que nous revinssions tous chez M. Macquarie. Sa sœur était admirable de sang-froid et d'intrépidité; de ses mains vigoureuses elle tenait en avant un trident aigu, et je remarquai que la couleur jaune de son front et de ses joues prenait petit à petit une couleur rouge et presque cuivrée. C'était une jeune fille curieuse à étudier.

Cependant le champ de bataille n'avait plus qu'une étendue de cinquante pas au plus; un ennemi entouré de vingt ennemis était là. Il se courbe, il s'accroupit, il se ramasse pour donner un peu moins de prise aux balles qui vont siffler, et peut-être aussi pour s'élancer avec plus de violence. Sur un cri du Malais, sur un geste impérieux de sa sœur,

les chiens se précipitent à la fois, s'attaquent aux reins, au cou, aux cuisses nerveuses du redoutable quadrupède; c'est un grognement sourd, ce sont des chairs qu'on mâche avec rage, ce sont les évolutions du boa ; le tigre ouvre une poitrine, se retourne et plonge sa griffe dans les intestins d'un adversaire acharné... Le sang coule par mille blessures, le tigre est toujours debout, indompté, furieux, menaçant. Tous les chiens sont hors de combat, les trois qui vivent encore semblent nous implorer, le Malais s'est avancé, nous l'avons suivi. Une balle part, le tigre rugit, bondit sur place et retombe comme une aérolithe; toute bête féroce est de nature vivace, et nous ne sommes pas encore aux termes de la lutte.

Le tigre recule, mais on devine que ce n'est point une fuite: la jeune fille s'avance, précède son frère, et provoque seule son ennemi. Il part, le trident le reçoit au vol, la jeune fille est lancée au loin par le choc, mais le fer meurtrier est dans la plaie qu'il a ouverte, et le tigre promène avec lui son instrument de mort.

Nous l'abandonnâmes quelques instants à ses évolutions, à ses fureurs, à ses frénésies; plus il s'agitait, plus le fer creusait les entrailles; c'était une agonie menaçante encore, et le Malais, qui rechargeait son arme pour tirer à bout portant, reçut à la cuisse une entaille qui le contraignit à la retraite. Quant à sa sœur, elle ne s'était point encore relevée de sa chute.

Cependant il fallait en finir, nous ajustâmes tous en même temps, et une décharge générale étendit le tigre sans mouvement sur le sol profondément labouré.

Le retour se fit jusqu'à moitié chemin sans le moindre accident; mais, arrivés sur le bord d'un ruisseau serpentant le long d'une magnifique indigoterie, nous entendîmes les deux Malais qui nous précédaient pousser un grand cri, nous doublâmes le pas et nous trouvâmes ces deux infortunés couchés à terre et baisant avec transport des débris humains...

C'était une partie du crâne de leur jeune frère qu'ils reconnurent à une légère cicatrice au front. Leur désespoir me toucha jusqu'aux larmes; ils baisaient avec amour ces restes sanglants, ils leur adressaient les paroles les plus attendrissantes, ils juraient de tirer vengeance d'un si horrible malheur, et, comme ils refusèrent de nous accompagner le jour même jusque chez M. Macquarie, nous résolûmes de passer la nuit avec eux en pleine campagne. La panthère n'est pas loin, nous dit la sœur en amorçant son pistolet, il me faut sa vie, il me faut sa peau; je les aurai. Voilà les traces encore fraîches de son sanglant passage, suivons-les, ou plutôt laissez-moi, je vais les suivre seule.

Je pris son bras et nous nous dirigeâmes vers une colline boisée, au sommet de laquelle pointait un minaret dont la calotte dorée resplendissait au soleil. Nous nous arrêtâmes pour souper près d'un vaste bassin, dont le bord très-déchiqueté nous autorisait à penser que les bêtes féroces de ces contrées venaient souvent y étancher leur soif :

— Je ne pars point d'ici sans une dépouille de tigre ou de panthère, dit la jeune Malaise à son frère, d'une voix déterminée.

— Sœur, répondit celui-ci, qui n'avait pas abandonné la tête mutilée, je tiens le même serment que toi.

— Eh bien! dit un de leurs amis, si vous voulez me confier cette tête, je vous jure à mon tour qu'elle nous livrera une victime.

— La voilà! s'écria la sœur, et, si tu nous tiens parole, je t'accepte pour époux, car je sais que tu m'aimes.

— Tawach, dit celui-ci, tu auras ta panthère, libre à toi plus tard de me retirer ta parole.

En quelques minutes il eût abattu et tourné en cerceau un bambou au milieu duquel il plaça un nœud coulant, et dans ce nœud coulant la tête du Malais. Cela fait, il grimpa sur un arbre, attacha fortement une corde à une branche vigoureuse, descendit, lia l'autre bout à un arbre peu distant du premier, et la tendit jusqu'à ce que le cerceau, le nœud coulant et la tête fussent à douze ou quinze pieds du sol. L'appareil achevé, il vint à nous et nous dit d'un ton d'assurance :

— Ou il n'y a ici ni tigre ni panthère, ou nous en aurons un; seulement, tenons-nous à l'écart et gardons le silence.

Nous nous étendîmes sur une pelouse, quelques-uns des chasseurs veillaient, les autres se livraient au repos, et, de temps en temps nous interrogions de l'œil le piége tendu à la bête féroce. La nuit fut calme; seulement, par intervalles, nous entendions le glapissement de la hyène cherchant traîtreusement sa proie et le cri aigu du bengali, abrité sous les hauts panaches du cocotier, dont le front semble plus appartenir au ciel qu'à la terre. Le jour naissait.

— Paix! paix! nous dit le chasseur expérimenté qui avait posé le piége, voilà le tigre ou la panthère, j'ai entendu un lugubre rauquement.

Attention!

Le frère et la sœur voulurent aller au-devant de la bête féroce; leurs camarades les retinrent en leur promettant une vengeance. Il y avait une heure que nous attendions, impatients du curieux spectacle qui nous était promis, lorsque en effet une panthère arriva en bonds rapides près du sinistre appareil.

Elle s'arrêta surprise; deux fois elle se dressa sur ses pattes de derrière en face du piége tentateur et s'accroupit comme pour réfléchir. Tout à coup, elle bondit et s'élança sur un des arbres où était attachée la corde, essayant d'atteindre le cerceau sur le lacet à demi tendu ; mais elle tomba et se retrouva bientôt sur ses pattes. Dans sa fureur, elle creusait profondément le sol, elle se ruait sur le tronc de l'arbre, dont elle mâchait la dure écorce et poussait à l'air de lugubres rugissements. Cependant elle s'éloigne du piége, sans le perdre de vue, à reculons, lentement, lentement...

— Elle est à nous, je vous en réponds, dit tout bas le chasseur en se frottant les mains, elle prend de l'élan, elle va partir et ne se reposera qu'en l'air : Voyez!

La panthère s'est élancée... Ainsi vole la pierre échappée de la fronde du Baléare; le nœud coulant n'a pas joué, la bête féroce a passé à côté, entre la tête et le cerceau.

— Ne vous impatientez pas, nous dit le Malais; elle veut sa proie, elle l'aura, mais elle lui coûtera cher!

La panthère recommence sa manœuvre, et, cette fois, elle vise juste...

La tête est dans sa gueule, mais le nœud coulant fait son office, et la bête féroce est pendue par le cou à quelques pieds du sol. J'étais en extase.

— Tu seras mon mari, dit la jeune Malaise au chasseur, et je vais me donner une joie, hélas! qui finira trop tôt, au gré de ma haine.

Nous arrivâmes auprès de la potence d'une si singulière espèce; la panthère s'agitait dans des convulsions horribles, ses ongles cherchaient la terre qui lui manquait, sa gueule ouverte demandait un souffle qui n'arrivait pas jusqu'à ses poumons; et, même dans son agonie, elle conservait un air de férocité qui justifiait les tortures qu'on allait lui faire subir. La jeune fille, muette, mais fébrilement agitée, piquait de son trident les flancs de la bête captive, elle lui ouvrait les chairs avec son poignard, elle lui arrachait petit à petit les entrailles, et elle éprouvait à ce jeu cruel une joie si vive, que vous eussiez dit, à sa physionomie, les caresses d'une sœur à un frère, les baisers d'une mère à son fils. Le vent seul agita bientôt le cadavre de la panthère, l'on coupa la corde, et l'on eût quelque peine à arracher la tête du Malais de la gueule béante qui s'en était emparée.

La caravane se mit en marche, Indous et Malais assez

insouciants, moi tout rempli d'une lutte si sanglante et d'un tableau si coloré. Jean-Jean ne pleurait presque plus; je l'interrogeai, il ne répondit pas; je le laissai à ses réflexions.

Et maintenant que je vous ai montré cet hôte fatal d'Asie, semant partout la désolation et la mort, permettez-moi de vous conduire près du jaguar, le tigre d'Amérique, plus leste que le premier, mais moins redoutable. A l'autre, une meute nombreuse, vingt chasseurs, des piques, des tridents, des sabres, des poignards bien trempés, des balles de plomb; à celui-ci un seul homme, un stylet à chaque botte, un cheval et un lacet...

Le Gaucho est un vrai centaure; il part, il est à l'horizon. Le cri du jaguar se fait entendre; voilà le Gaucho joyeux comme si on venait de l'inviter à une fête. Un chapeau de feutre à larges bords, noué par un ruban sous le menton, couvre sa tête; il a pratiqué une ouverture au milieu d'une pièce d'étoffe taillée en rond; c'est sous ce manteau, appelé poncho dans le pays, qu'il abrite ses épaules; la peau retournée du jarret d'un cheval lui sert de botte et enveloppe le pied, moins l'orteil, qui entre dans un tout petit étrier triangulaire; puis, des culottes de cuir, et dans sa main droite une très-longue lanière bien bouclée des deux bouts à une sorte de selle fortement sanglée sous le ventre de son compagnon de péril. Avec cela, le Gaucho pénètre dans les plus profondes solitudes; il brave le pampéros, ce redoutable niveleur des plaines de l'Amérique du Sud, et revient à Montevideo avec un butin noblement acquis, je vous l'assure.

Le lacet ou plutôt le lasso du Gaucho peut avoir dix-huit ou vingt brasses, et il le saisit de telle sorte, que, lorsqu'il l'agite, il forme en tournant deux nœuds coulants, qui doivent s'emparer de la bête contre laquelle ils sont dirigés. Suivez avec moi le Gaucho, et voyez-le au jeu terrible qu'il a osé concevoir.

Le jaguar est là, le jaguar rapide et bondissant comme la panthère, souple comme le reptile, féroce comme le tigre d'Asie, et visitant ainsi que lui les cimetières, dont il ouvre les fosses qui abritent les cadavres. Ils sont en présence. Le cheval du Gaucho sait que, s'il retourne, il n'aura point de défenseur; aussi, fait-il face à l'ennemi; son maître lui parle brièvement, par monosyllabes, et pourtant il est parfaitement compris; car son intelligence est grande. Ses jarrets s'agitent fébrilement, ses naseaux s'ouvrent et se ferment, exhalant au loin une vapeur brûlante, ses oreilles sont dressées comme sa crinière, et son œil plonge dans l'œil du tigre aux aguets.

Le Gaucho se parle alors à lui-même :

— Alerte! voilà ton ennemi, celui qui veut te disputer ces plaines immenses; ne te laisse pas vaincre, ou tes camarades ne parleront de toi qu'avec mépris.

— Alerte, Jep! tu porteras cette belle peau à Montevideo ou à Buenos-Ayres, tu la vendras cinq ou six piastres; sois vrai en disant que tu l'as prise au premier coup de lasso.

— Alerte, Jep!

Vingt-cinq pas au plus séparent les deux jouteurs, ils se rapprochent encore, et le redoutable lasso tourne toujours, et Jep le Gaucho ne parle plus; Jep pique les flancs du cheval de son immense éperon tridenté; le jaguar s'élance pour se cramponner au poitrail; le lasso, plus rapide, est parti; le tigre est cerclé comme par un boa, et Jep entraîne avec lui la bête féroce captive.

Quand celle-ci brisée a le vertige, Jep s'arrête alors, descend, s'arme de ses deux poignards, s'avance et ouvre le cœur du tigre léopardé. La peau sera vierge d'autre blessure, et la réputation de Jep n'aura reçu aucune atteinte. Si pourtant le lasso a été mal dirigé, si le jaguar s'est saisi du poitrail ou des flancs du coursier, le Gaucho tire de leurs gaines les deux poignards, et, sans descendre, il combat la bête écumeuse, fouille dans les chairs et la force à lâcher prise. Deux minutes de repos suffisent; le lasso est ressaisi, lancé de nouveau, et il est peu d'exemples que le Gaucho ait manqué deux fois sa victime. Mais, honteux de sa maladresse, il abandonne sa proie, il retourne à la ville sans nulle dépouille, et dit à ses amis qu'il n'a pas trouvé de jaguar dans ses promenades, qui durent quelquefois plusieurs mois.

Vous voyez, mes jeunes amis, que l'Amérique et l'Asie ont leurs hôtes meurtriers, et que leurs solitudes ne sont guère paisibles pour des voyageurs attardés la nuit loin de toute habitation. Soyez sages et circonspects si vous visitez jamais, ainsi que je l'ai fait, ces contrées sauvages; prudence est mère de sûreté; souvent réflexion est courage, et tout homme exposant inutilement sa vie de gaieté de cœur est coupable envers lui, ses amis, sa patrie. Qui désire voir veut sans doute aussi pouvoir raconter : les cadavres n'ont point d'éloquence.

— Ah çà! monsieur Arago, me dit Jean-Jean d'un son de voix parfaitement en harmonie avec sa profession de pleureur, est-ce que vous n'êtes pas fatigué de fraterniser depuis si longtemps avec les singes, les léopards, les tigres, les lions et autres gentils camarades de la même espèce? Si cela vous amuse, vous n'avez qu'à me le faire savoir, je prendrai mon parti, je marcherai même à quatre pattes, pour peu que cela puisse vous distraire, mais alors prévenez-moi; car, de prime abord, se trouver coude à coude avec une panthère, un jaguar ou un jocko, toujours disposé à vous rosser ou à vous avaler, n'est pas chose très-divertissante... Vrai, monsieur Arago, ce genre de vie ne me va pas, et il me rend si triste, que depuis huit jours je n'ai pas versé une seule larme; je dépéris, je m'en vais.

— Sois tranquille, mon brave, lui répondis-je en lui serrant affectueusement la main; nous allons partir pour des pays où il n'y aura ni tigres ni lions, et tu pourras pleurer tout à ton aise, car nous aurons affaire à des hommes.

— A la bonne heure! voilà qui me va, qui me sourit, et voilà que je vous estime de nouveau.

---

## XII

### L'EAU ET LE FEU. — ANTHROPOPHAGES.

Je partis sur un brick anglais qui allait faire voile pour Madagascar, et je ne saurais vous dire combien fût grande la douleur de Jean-Jean, condamné à naviguer avec des matelots britanniques. Pourquoi cette antipathie? Il n'en savait rien lui-même, mais il haïssait si profondément ces homards cuits, ainsi qu'il les appelait, qu'il eut soin de se souvenir de la fervente amitié que je lui avais vouée pour ne pas m'abandonner.

— Ces hommes-là, me disait-il en m'accompagnant à bord, ce sont des accapareurs, des vaniteux, des Chinois.

— Ce sont des Anglais, mon brave.

— Ce sont des Chinois, vous dis-je, des pékins, des magots, qui vous flanquent des coups de garcette, comme vous me flanquez à moi des paroles d'affection. Ils ne veulent pas que les autres peuples achètent des noirs, et ils font ce trafic dans toutes les parties du monde; ils vendent du poison à ceux-ci, de la poudre à ceux-là, et je vous jure, monsieur, que le monde ne finira que par eux.

— Tu crois donc, mon pauvre ami, que le monde finira?

— Certainement, puisqu'il a commencé.

— Mais alors que deviendront la terre, les mers, les astres?

— Ça ne me regarde pas, ça n'est pas mon affaire, ce n'est pas moi qui les ai crées; mais ce que je sais, à n'en pas douter, c'est que ce bouleversement n'arrivera que par ces chiens d'Anglais, que je voudrais avaler en travers, au risque d'une affreuse indigestion.

Avec des hommes de la nature de Jean-Jean toute lutte devenait inutile et périlleuse, combattre sa croyance c'était la fortifier; je fis donc semblant de partager sa colère contre les Anglais, et je lui dis que, pour bien étudier le monde sous toutes ses faces, il fallait vivre un peu avec ses ennemis.

— Va donc pour les homards cuits, me répliqua-t-il, heureux de ma concession, mais qu'ils ne me tarabustent pas trop à bord, ou je cogne comme sur un bordage. Ces coquins-là, poursuivit-il d'un air de mépris, tiennent aussi de la morue; on ne peut guère les aplatir, cependant j'essaierai, pour peu qu'ils rient de mes larmes, dont la source semble s'épuiser depuis que vous m'avez fait quitter les hommes pour les bêtes féroces.

— Tu vois donc bien que les voyages sont un bénéfice.

— Dites une pauvreté; j'avais des pleurs pour tous, je n'en ai presque plus pour personne. Que me restera-t-il après avoir tant couru?

Nous arrivâmes à bord au moment où l'ancre dérapait, et cinq minutes plus tard nous descendions le Gange majestueux, dont les bords sont si riants, dont les flots sont sillonnés de tant de carènes voyageuses. L'œil, la pensée et le cœur, n'ont pas un instant de repos pendant cette joyeuse navigation, et, tandis que votre regard s'arrête sur une pagode brillante, tandis que vous glissez à travers une végétation toute nouvelle pour vous, dans des plaines immenses, vous retrouvez, au même instant, sous les panaches onduleux des palmiers, cette Europe éloignée, objet de vos vœux les plus chers : là se dressent les élégantes habitations qui remplacent aujourd'hui l'architecture orientale, plus pittoresque, sans doute, mais dont on s'est lassé par habitude.

La nuit fut belle et parfumée; des myriades d'oiseaux diaprés voltigeaient autour des cordages, poussaient un petit cri et nous abandonnaient à l'instant, comme pour nous reprocher notre départ. Hélas! n'était-ce pas de l'ingratitude?

Nous n'étions pas encore à vingt milles de la côte, que la brise, qui s'était montrée jusque-là d'une courtoisie amicale, garda tout à coup le silence. Ce n'était pas le calme, mais la torpeur; ce n'était pas le repos, mais une halte qui nous fatiguait; on se sentait à la gêne sans savoir pourquoi; de légers frémissements parcouraient par intervalles nos membres alourdis, et vous auriez cru qu'un poids invisible oppressait votre respiration fiévreuse. Dans les cages, les poules, les canards, s'agitaient comme aux menaces d'un serpent; ils cherchaient de leur bec, de leurs pattes, à séparer les barreaux qui les emprisonnaient, et quelques-uns de ces volatiles, ordinairement si paisibles, se tordaient dans de douloureuses contorsions... La cause de ces étranges phénomènes, nous allions la connaître. Rien n'était limpide comme le ciel d'azur qui s'épanouissait sur nos têtes, rien n'était plus pur et plus riant que le cristal sur lequel le brick se balançait à peine, et cependant nous entendions courir, de l'horizon à nous, un certain bruissement, une sorte de flagellation, dont nous ne pouvions deviner la cause, lorsqu'en étudiant l'atmosphère avec plus d'attention, nous aperçûmes un petit nuage, blanc aux bords, terne au centre, qui courait avec une rapidité à fatiguer le regard. Là grondait la foudre, là bouillonnait la tempête, là tourbillonnait le typhon.

Oh! que le capitaine avait été prudent de carguer toutes ses voiles!... De ce point vésiculaire, dont la circonférence n'était pas plus grande que le disque apparent du soleil, s'échappait, rapide comme l'éclair, une rafale carabinée, sous laquelle les flots gémissaient avec un frémissement lugubre; bientôt la houle se dessina creuse et jaunâtre, et, quand le météore vint sévir avec toute sa violence, nous dûmes nous croire perdus, à moins que la main de Dieu ne nous protégeât contre la destruction. Les mâts criaient et tombaient déchiquetés, les voiles enroulées étaient réduites en charpie; les lames amoncelées nous couvraient incessamment de bout en bout; nous naviguions entre deux eaux furieuses, le vent le plus impétueux courait dans toutes les directions, et parfois trois vagues opposées, lancées par l'ouragan, se heurtaient sur nos têtes et nous faisaient croire que l'Océan avait quitté son domaine pour escalader les cieux.

Le brick était rasé; pas une embarcation n'avait tenu malgré ses amarres; à chaque instant, la gueule béante de la vague nous enlevait quelques matelots, et, si le typhon devait encore nous poursuivre de sa furie, c'en était fait de nous, l'Océan devenait notre tombeau. Mais la crise qui arrive comme la foudre passe avec plus de lenteur, et même, alors que sa colère est éteinte, les traces de sa puissance sont conservées longtemps par les flots irrités. Ils se courbent, pareils à d'immenses vallées; ils se dressent tels que de gigantesques collines, de sorte qu'à chaque ondulation de l'Océan vous avez à craindre de sombrer et de disparaître à tout jamais dans l'abîme.

Cependant le brick tint ferme contre ces secousses d'un ciel et d'une mer d'accord cette fois pour la destruction, et, quoique ses flancs fussent crevassés comme si la mitraille avait tonné sur eux, quoique des tronçons de mâts fussent seuls debout sur un pont sans manœuvre et qu'un tiers de l'équipage eût été enlevé par la tourmente, nous pûmes continuer notre route vers l'est, abandonnant la relâche de Madagascar, où nous n'aurions trouvé aucun secours efficace pour tant de misères. La boussole emportée avec l'habitacle fut remplacée; nous orientâmes, tant bien que mal, quelques lambeaux de toiles sur des avirons de chaloupe, et piquâmes sur Batavia, espérant bien trouver en route un navire qui nous viendrait en aide.

Le brave Jean-Jean s'était conduit, pendant toute la durée du typhon, avec un courage vraiment héroïque : le capitaine avait voulu l'en récompenser; mais, fidèle à son système d'antipathie contre les Anglais, il refusa obstinément les largesses de sir Hamilton, dont, au reste, il admirait comme moi la bravoure et le sang-froid.

— Avez-vous jamais vu un marsouin pareil? me dit-il avec un sourire dédaigneux; des guinées, des souverains, cela m'aurait brûlé les doigts!... s'il m'avait offert des pièces de six livres rognées, des louis ou des piastres, je ne dis pas, mais de l'or anglais, allons donc! je n'aurais pas assez de mille écus de savon pour me purifier.

Rien ne se grave plus profondément en nous qu'une pensée fixe; c'est le clou qui entre dans la plaie et qui l'irrite dès que vous l'agitez; aussi me gardai-je bien de chercher à prouver à mon pauvre matelot qu'il avait tort dans sa haine; je confiai le remède au temps plus puissant que la philosophie, et je le quittai pour livrer au papier les diverses impressions qu'avait fait naître en moi le redoutable phénomène météorologique qui venait de nous abandonner. Jean-Jean continua de se promener en large, tandis que les matelots anglais se promenaient en long, et il fallut bien de la patience à ceux-ci pour ne pas chercher querelle au taquin camarade que je leur avais donné.

— C'est égal, me dit mon brave matelot, dès qu'il m'aperçut vers le soir, accoudé au fragment de bastingage qui restait seul étayé, vous avez beau prendre des notes et faire de belles phrases, je vous défie bien de décrire ce que nous avons vu. Quel bacchanal! quelle fournaise! la mort sous toutes les formes, à chaque saut de la rafale, à chaque soubresaut de la vague, la mort, sans une prière d'ami, sans une larme de frère ou de sœur, la mort par le vent, par l'eau, par le feu, et, quelques jours après, un requin pour tombe; traduisez ça si vous le pouvez.

Nous orientâmes, tant bien que mal, quelques lambeaux de toiles sur des avirons de chaloupe. (Page 31)

— J'écrirai ce que tu viens de me dire, lui répliquai-je, et ce ne seront pas les plus mauvaises lignes de ma narration, je te le jure.

— Comment! vous me mettrez dans un livre?

— Oui, certes.

— Mon nom, mon vrai nom en toutes lettres?

— Sans contredit.

— Oh! monsieur, voilà que je vais être trop heureux, et que vous allez m'empêcher de pleurer à l'avenir.

— Veille! veille! cria la vigie de la poulaine, devant nous est un globe de feu.

— Est-ce que la mer se serait allumée dans ce charivari? me demanda sérieusement Jean-Jean, dont l'œil exercé interrogeait déjà l'horizon.

— C'est quelqu'un de ces météores lumineux qui éclatent surtout dans les chaudes régions de la terre, lui répondis-je; il y a aussi des mollusques phosphorescents qui éclairent l'espace et qui ne perdent leurs rayons que lorsqu'on les arrache à leur élément.

— Ce n'est pas cela, monsieur, j'ai vu souvent ce que vous dites : ici la marmite est plus grande, il y a plus de bûches dessous, et je parierais beaucoup contre peu que c'est un navire qui cuit avec ses matelots.

C'était, en effet, un navire en flammes, courant au gré de la brise et venant à nous dans sa dernière heure d'agonie .. Nous fûmes bientôt près l'un de l'autre.

Quel effrayant tableau! quelle épouvantable page de la vie de marin! quelle horrible fin à une existence de misère et de périls!...

Là-haut un ciel d'airain, que des tourbillons de flammes et de fumée voilent d'un réseau impénétrable; à vos pieds des flots discrets qui gardent bien ce qu'on leur confie; au-




Le capitaine Bavastro.



tour de vous des langues ardentes s'échappant livides des sabords et des bordages carbonisés... Un bûcher immense qu'attise le mouvement, et dont la dernière lueur sera votre dernier râle. Cela est imposant comme le chaos, cela vous fait croyant de l'enfer.

La corvette en feu n'était séparée de nous que de trente à trente-cinq brasses; nous pouvions tout voir sur le pont, où les hommes piétinaient et se tordaient dans la douleur... C'étaient des noirs au milieu de quelques blancs, agglomérés près du grand mât, qui commençait à petiller. Un homme s'élance au milieu de la barrière de flammes qui l'emprisonne et fait jaillir le flot sous sa chute; on lui tend une amarre, il s'y cramponne avec les mains et les dents, on le hisse... il prononce quelques paroles et meurt... Le navire était un négrier dont le ciel châtiait le sacrilége. Petit à petit le flot montait, et nous voyions, debout sur la drome, les cheveux hérissés, la menace à la bouche, un petit homme dont le regard satanique semblait insulter aux flammes, et dont la parole vibrante imposait encore aux esclaves qui l'entouraient... Le navire plongeait toujours. Il allait enfin disparaître, quand ce chef de tant de malheureux s'ouvre un passage à travers leurs chairs crevassées, nous fait signe d'aller à lui et s'élance du bastingage. Jean-Jean et un autre matelot, sans calculer le danger, se précipitent pour lui venir en aide, ils nagent d'un bras vigoureux, soutiennent l'infortuné, le poussent, le soulèvent et le hissent enfin par un sabord... C'était le capitaine Bavastro, tenant encore dans sa main la garcette avec laquelle il zébrait les épaules de ses matelots et de ses esclaves... c'est ainsi qu'il arriva aux pieds de l'Eternel.

Deux noirs seuls échappèrent au désastre : arrivés à bord, où ils reçurent tous les secours que nous dicta l'humanité, ils nous apprirent que le capitaine auquel ils appartenaient, les avait acquis à Zanzibar; que son métier de forban pesant trop peu à sa conscience, il s'était décidé à en adopter un autre en harmonie avec le premier; qu'il voulait s'enrichir d'une façon moins loyale que celle dont il s'était d'abord fait un code; que l'état de négrier lui avait

semblé remplir son but, et qu'il cherchait à débarquer sa cargaison à l'Ile-de-France, lorsqu'un ouragan l'avait forcé à prendre le large. Quant à l'incendie, personne n'avait su comment il s'était déclaré à bord, mais les deux noirs pensaient qu'un de leurs camarades était le coupable. Ils ajoutèrent au reste que Bavastro les flagellait chaque matin avec une incroyable cruauté, qu'il ne leur avait jamais donné qu'une moitié de ration et qu'il n'attendait pas qu'un malheureux fût tout à fait mort pour le jeter aux requins.

Dieu a ses secrets; mais, lorsque sa justice a parlé, gare aux coupables! La foudre atteint toujours celui que la colère du Tout-Puissant a désigné.

Le typhon et les courants nous avaient poussés à l'est; changer de route dans l'état piteux du brick eût été un acte de folie.... Comme nous ne devions pas être fort loin de l'archipel de Malaisie, nous laissâmes courir, espérant nous radouber dans une de ces îles à peu près indépendantes où nous trouverions sans frais les bois nécessaires et des vivres pour une nouvelle traversée.

— Ne vous avais-je pas averti? me dit Jean-Jean, qui me vit plongé, le soir, dans mes sombres réflexions; naviguer avec ces chemises rouges et ces cheveux carottes, c'est s'exposer à toutes les déconfitures; j'espère que vous me croirez une autre fois.

— Je te répondrai une autre fois ce que je t'ai déjà répondu : le typhon n'a pas soufflé pour nous seuls, il s'est rué sur d'autres navires, et tu vois d'ailleurs qu'il nous a épargnés.

— Ah! vous appelez ça épargner! merci de la politesse. On épargne un homme quand on lui vole ses beaux habits pour le vêtir de vieux haillons! Eh bien! c'est joli; je crois que l'eau et le feu vous ont troublé la cervelle. Voyez ce pauvre brick qui nous porte à peine,on dirait un gueux courant la mer pour demander l'aumône d'un mât, d'un bordage ou d'un morceau de toile; ça fait pitié, ça tarit mes larmes.

— Dis plutôt que ça devrait en remplir tes yeux.

— Ou les vôtres, mais les miens!... Vous savez bien, monsieur Arago, qu'ils pleurent et qu'ils rient en sens inverse de ceux de mes voisins. Tenez, poursuivit-il avec un profond sentiment d'amertume, la vue d'un navire dans cet état me met la mort au cœur, et je lui prêterais volontiers chemise, vareuse et pantalon pour lui faire une misaine ou un foc.

— Va, va, mon ami, nous arriverons sans ta charité toute pieuse, et nous aurons au retour quelque chose à raconter à nos amis.

— Il est certain que si cela continue nous en aurons vu de toutes les couleurs.

— Terre devant nous! cria la vigie.

Toutes les richesses des pays équatoriaux s'épanouirent bientôt à nos regards éblouis: partout une puissante végétation, partout l'opulente famille des palmistes, promenant dans les airs leur chevelure ondoyante; et là, sur une plage sans aspérité, le vacoi, l'arbre à pain, le rima, le bananier, laissant tomber à travers ses larges parasols ses grappes si riches et si savoureuses... Nous étions presque consolés.

Nul doute, nous allions mouiller près d'une de ces îles riantes de la Sonde d'où s'échappent comme des oiseaux voyageurs des milliers de pirogues montées par des Malais intrépides et farouches, dont le commerce, moins que la rapine et le massacre, fait la fortune et la vie. Mais dans presque chacune de ces îles se trouvent des comptoirs anglais, hollandais ou portugais, et nous comptions sur leur protection contre les périls d'une relâche commandée par notre détresse.

A tout hasard nous laissâmes tomber l'ancre à deux encâblures de la côte, sur un fond de corail, et nous attendîmes la visite des pirogues que les naturels lançaient à l'eau.

— A la bonne heure! me dit Jean-Jean, voici des hommes avec lesquels nous pourrons faire la causette.

— Voici des hommes, lui répondis-je, en face desquels nous ferons sagement de nous tenir toujours sur la défensive. L'histoire de la conquête de cet archipel est écrite avec du sang, les hommes y tuent pour le plaisir de tuer, et la civilisation, d'accord avec le bronze, n'a pu les dompter encore.

— Vous cherchez à m'effrayer, répliqua Jean-Jean en ouvrant ses grands yeux effarés, des hommes sont toujours des hommes; ils ne se déchirent pas à belles dents comme le tigre, la hyène et le lion, et je ne croirai à la méchanceté de ceux-ci qu'après qu'ils m'auront mangé.

— Tu y croiras peut-être trop tôt, mon fidèle ami, et, aux allures des insulaires qui approchent, je pense que nous ne devrions mettre aucun retard à lever l'ancre.

— Je pense comme vous, me dit sir Hamilton en me frappant amicalement sur l'épaule; mais où aller avec un équipage déjà disposé à la désobéissance et un brick en lambeaux?

— Vous avez raison, capitaine, de deux chances il faut choisir la moins défavorable; nos conjectures peuvent être une erreur, attendons les événements.

— J'ai perdu mes plus intrépides matelots, poursuivit sir Hamilton d'un ton décidé; quant à moi, j'aurai fait mon devoir jusqu'au bout.

— Je vous promets aussi l'appui de mon bras, lui répondis-je, il ne faiblira pas dans le danger.

— Eh bien! s'écria Jean-Jean le front rouge de colère, est-ce qu'on me compte pour rien ici? est-ce que je ne tape pas dur et juste au besoin? Requins, ouragan, hommes et lions ne me feraient pas reculer d'un pouce, et, si dans le danger vous me dites : Reste-là! j'y resterai, dussent ces gredins qui nous accostent élever déjà le bûcher sur lequel ils voudraient me faire rôtir... Ordonnez, me voilà!

Le capitaine et moi serrâmes affectueusement les deux mains du dévoué matelot, et, cinq minutes après, une demi-douzaine d'insulaires tout à fait nus et sans armes montèrent à bord.

— Ils sont trop laids pour être méchants, me dit Jean-Jean à l'oreille, comme s'il craignait d'être compris, ça ne peut pas manger des hommes, ça avale tout au plus des œufs à la mouillette, et je serais fort surpris qu'ils osassent plumer des pigeons et des poules.

— Tâche de n'être ni poule ni pigeon, mon drôle, et visite en cachette l'amorce de tes pistolets.

Jean-Jean fit une grimace horrible, mais il obéit et se tint avec crânerie prêt à tout événement. Deux des naturels qui étaient montés à bord parlaient assez bien l'anglais; ils firent des offres de service au capitaine, ils lui proposèrent de lui prêter une cinquantaine de leurs camarades pour l'aider dans les travaux indispensables du brick, et ils ne demandèrent pour toute paye que deux barils d'eau-de-vie et de la poudre.

— Quant à des piastres et à des guinées, poursuivit le plus grand, qui semblait être le chef, nous ne vous en demanderons pas, c'est une monnaie qui n'a pas cours dans notre île.

Nous fîmes prix : le capitaine et moi échangeâmes un regard d'intelligence, et il nous fut démontré que nous aurions bientôt à nous défendre contre des pirates.

Depuis la découverte de cet archipel par les Portugais, l'or et l'argent sont les marchandises les plus appréciées des insulaires, et nous étions sûrs que le mensonge précéderait de très-peu le pillage.

Que faire, cependant? Notre sécurité nous ordonnait

toute réserve; nous versâmes aux naturels quelques verres d'eau-de-vie et de rhum qu'ils avalèrent sans grimacer le moins du monde; et, comme la nuit commençait à nous entourer, ces braves gens, feignant de ne pas oser franchir une petite barre qui protégeait leur village, nous demandèrent la permission de passer la nuit à bord.

Un refus était impossible. Les coquins s'étaient étendus déjà sur le pont; nous ne dormîmes que d'un œil, et nous attendîmes le jour sans oser virer au cabestan, car les autres pirogues et leurs pagayeurs voltigeaient incessamment autour de nous comme des vautours rapaces.

— Monsieur, monsieur, me dit une heure plus tard dans ma cabine mon matelot irrité, vous aviez raison : ces mangeurs d'hommes nous préparent un plat de leur façon et c'est nous qu'ils veulent étendre dessus.

— Comment le sais-tu, drôle?

— Voici. Après que ces deux gaillards cuivrés sont tombés sur le pont pour s'endormir, je me suis glissé près d'eux, et, pour les enfoncer, j'ai ronflé, mais ronflé aussi fort qu'une rafale d'ouest. Or, je les ai vus ouvrir largement les yeux, les tourner çà et là, se serrer la main, se parler à voix basse et se dire des choses épouvantables...

— Tu ne connais pas leur langue.

— C'est égal, il y avait beaucoup d'A et beaucoup d'R dans leurs discours, et puis, quand on fait semblant de dormir pour se parler à l'oreille, c'est qu'il doit être question d'une friture... d'hommes. Si vous m'en croyez, empoignons d'abord ceux-ci, nous nous débarrasserons des autres comme nous pourrons.

— Je vais prévenir le capitaine, qui sans doute est aux aguets comme toi; sois prudent, mon ami, tes observations sont justes, nous sommes faibles et peu nombreux, ils sont forts et par centaines; la ruse seule peut nous sauver d'un grand désastre.

— A mon avis, me répliqua Jean-Jean, la prudence voudrait que nous missions ces deux coquins cuivrés en capilotade: ce serait deux ennemis de moins, et ils m'ont l'air d'avoir un poing dans le genre de celui de Bavastro, qui se promène en ce moment à coup sûr dans le ventre de quelque requin son parent.

Le capitaine non plus ne dormait pas : l'œil et l'oreille aux aguets, il étudiait, en homme expérimenté, les mouvements des pirogues dont les évolutions rapides semblaient un jeu inventé pour nous distraire d'occupations plus sérieuses, et il avait cru remarquer des signes d'intelligence entre les insulaires de la côte, ceux de la rade et les deux qui étaient restés à bord.

— Je ne sais trop comment nous nous tirerons d'ici, me dit-il en venant à moi; j'aimerais encore mieux le typhon que la visite de ces coquins; qu'en pensez-vous?

— Je crois comme vous, sir Hamilton, qu'un grand péril nous menace, et que nous aurons bien du bonheur si nous pouvons plus tard le raconter à nos amis.

— Que faire?

— La confiance peut nous sauver.

— Sans doute; mais n'en profiteront-ils pas pour nous immoler à leur soif de rapine et de sang?

— Peut-être les calomnions-nous?

— Dieu le veuille!

— Essayons l'achat de deux ou trois de ces pirogues, jetez-y une demi-douzaine de vos matelots les plus intrépides, faites-leur explorer les autres parties de l'île, et j'espère qu'ils nous apporteront du secours de quelque établissement européen; le pays est si riche, qu'il me paraît impossible qu'on l'ait abandonné à ses premiers naturels.

— Comment payerez-vous ces pirogues?

— Avec des guinées.

— La vue de l'or ne leur fera-t-elle pas croire que nous avons des trésors cachés dans nos cabines?

— C'est possible; mais, enfin, il faut prendre un parti.

— Va pour celui que vous proposez.

Le soleil planait d'aplomb sur nos têtes, et les insulaires, à peu près nus, ne semblaient nullement en resssentir les atteintes; nous en laissâmes monter une vingtaine à bord, et le marché fut conclu sans que ces hommes de lave parussent le moins du monde éblouis à la vue des pièces d'or qui leur furent comptées. Nous leur dîmes que quelques-uns de nos matelots allaient s'embarquer pour chercher des arbres abattus loin du village appelé Boni-Banou, et que nous reconnaîtrions par des présents la protection qu'ils voudraient bien nous accorder. D'autre part, nous conseillâmes une grande circonspection à nos hommes, qui descendaient bien armés, et nous attendîmes leur retour dans une grande anxiété.

Une remarque nous frappa et nous remplit de terreur : c'est que, deux heures après le départ de nos matelots, presque toutes les pirogues des indigènes regagnèrent la plage.

— Vous croyez avoir envoyé nos hommes à terre pour faire du bois? me dit Jean-Jean d'un accent courroucé; eh bien ! ce seront eux qui serviront de bûcher, et je les vois déjà dans le brasier.

— Toi qui les détestes tant!

— Je les déteste, j'en conviens, mais pas quand ils vont mourir, et vrai, monsieur Arago, je me donnerais volontiers une fameuse raclée avec ces chenapans, au profit des chemises rouges qui filent là-bas comme des moutons vers un abattoir.

— Allons, allons ! ton cœur est toujours le même, mon brave, et, quoique tu ne pleures pas tant, tu ne vaux pas moins que lorsque j'ai commencé à t'aimer.

— Tenez, pour cette bonne parole, je me laisserais volontiers piquer par une des flèches de ces coquins à figure foncée. A propos, monsieur Arago, comment s'appelle leur île?

— Ils l'ont nommée Poulou-Souc.

— Eh bien! j'en suis pour ce que j'ai dit, les Poulou-Souquenois sont des bélîtres, des gens de sac et de corde, que je voudrais pendre au bout de nos vergues comme un chapelet... Imbécile que je suis! poursuivit Jean-Jean avec un gros soupir, nous n'avons plus de vergues, et sans cela comment naviguer?

— Nos hommes vont traîner à la remorque quelque beau tronc d'arbre.

— Monsieur Arago, êtes-vous bien aise de me faire quelque chose?

— C'est selon.

— Sauf le respect que je vous dois, vous me faites pitié! Nos hommes ne reviendront ni avec, ni sans arbres, nos hommes sont perdus, nos hommes sont cuits, quand je vous le dis...

Jean-Jean avait à peine achevé que le bruit bien distinct d'un coup de feu arriva jusqu'à nous; à l'instant, nous nous tînmes en alerte et nous pointâmes vers Boni-Banou nos quatre caronades de tribord.

Cependant, comme aucun autre coup de fusil ne retentit, nous restâmes calmes, pensant qu'un de nos hommes avait tiré sur un oiseau.

O surprise! ô joie! d'une crique à l'ouest de l'île, se détache une chaloupe que nous reconnaissons de construction européenne; nous ne tardons pas à distinguer des hommes blancs comme nous, vêtus comme nous.

Les voici : ils sont dix-neuf bien armés, nous lisons sur les physionomies le bonheur qu'ils éprouvent, et ils jugent

de leur côté avec quelle ferveur nous remercions le ciel d'une rencontre si imprévue.

Hélas! les sauveurs étaient les tristes débris d'un navire naufragé depuis un mois; ils avaient seuls échappé au désastre. Quoique bien armés et bien défendus dans une redoute qu'ils s'étaient construite à la hâte, il ne se passait pas de jour qu'ils n'eussent à soutenir quelque assaut contre les indigènes anthropophages de Poulou-Souc. Un de leurs camarades, fait prisonnier, avait été dévoré en leur présence, et ils s'attendaient à chaque instant à un sort pareil.

Jean-Jean se mordait les poings de rage.

— Six de nos hommes sont à terre, leur dit sir Hamilton, croyez-vous qu'ils courent des périls?

— Personne ne reviendra, à moins d'un miracle du ciel... nous répondit le patron de la chaloupe.

— Alors, à terre! s'écria le capitaine, et ne faisons grâce à personne... la balle ira plus vite qu'eux; à la ceinture nos pistolets!

— Cré coquin! dit Jean-Jean, voilà un Anglisman que j'aime comme un franc luron. A terre, et gare là-dessous!

Les pirogues achetées servirent au transport : quatre hommes seuls ne nous suivirent pas et restèrent sur le brick pour le faire sauter dans le cas où nous serions vaincus.

Nous étions trente-sept, tous armés jusqu'aux dents de fusils, de sabres, de poignards, de pistolets, tous bien résolus. L'expédition était commandée par sir Hamilton, qui me pria de me tenir toujours à ses côtés, tandis que Jean-Jean se montrait décidé à me servir de rempart à la première attaque sérieuse. Nous ne devions faire grâce à personne, pas même aux rajahs s'ils tombaient dans nos mains, et vous ne sauriez croire avec quelle ardeur chacun de nous se préparait au combat. L'incertitude et le malheur donnaient de l'audace et de l'énergie aux plus timides. Les visiteurs surtout avaient peine à contenir leur impatience; ils voulaient se ruer de prime abord sur le village, et ils regardaient toute prudence comme une lâcheté.

Les pirogues filaient avec une incroyable vitesse; on pagayait à petits coups pressés; bientôt, aidés par le flux, nous nous vîmes à portée de la terre, où nous allions arriver au commencement de la nuit et bien certains de ne pas avoir été remarqués par les insulaires, qui, pour mieux déguiser leurs projets, s'étaient retirés dans l'intérieur d'une forêt voisine.

Les naturels de Poulou-Souc, comme presque tous les Malais, ne dorment, je crois, que d'un œil; sans cesse en guerre les uns avec les autres, toujours en lutte ardente avec leurs voisins, ils ont à toute heure des hommes en alerte, et, malgré notre prudence, nous tombâmes dans une embuscade.

Ce qu'il y a de particulier chez ce peuple de sang, vomi par Timor le farouche, c'est que dès qu'un ennemi du dehors se présente, tous les naturels fraternisent, et leur haine cesse pendant la durée de l'expédition. Le repas de chair humaine achevé, les loups regagnent leur gîte, et les voilà prêts à recommencer leurs infernales orgies. Pourquoi des navires européens ne viennent-ils pas mouiller devant Poulou-Souc pour en chasser ces féroces habitants, ou plutôt pour les détruire? La civilisation a bien autre chose à faire, ma foi!

A quatre heures du matin nous prîmes terre en laissant nos pirogues à la garde de six de nos matelots, et, pressés les uns contre les autres, nous nous dirigeâmes vers Kormakah, où nous comptions trouver tout le monde dans le sommeil. Sir Hamilton était à la tête du peloton, il se retournait vers nous pour nous recommander le silence le plus absolu, lorsqu'il tomba mort, le cou percé d'une flèche.

— Et d'un! s'écria Jean-Jean, qui s'élança au-devant de moi comme pour me servir de bouclier.

— Tais-toi, lui dis-je, le bruit appelle le danger.

— Les mangeurs d'hommes nous savent ici; j'entends, à côté, dans cet épais fourré, un bruit continu; n'êtes-vous pas d'avis de vous ruer dessus?

— Non, mais les feuilles n'arrêtent pas les balles; faisons une décharge générale et visons à ceinture d'homme... Est-ce votre avis? demandai-je à sir John Davis, qui devait remplacer le capitaine.

— C'est mon avis, me répliqua-t-il.

Tous nos coups partirent en même temps; un bruit sonore et prolongé fit retentir le sol... Hélas! nous avions tué un buffle et blessé un autre, qui fuyait avec d'horribles beuglements.

Cependant nous rechargions nos armes, décidés à abandonner l'endroit couvert dans lequel nous nous étions avancés, quand un cri formidable retentit derrière nous; au même instant une grêle de flèches nous assaillit, et, de cette première attaque, nous perdîmes treize hommes. Plusieurs autres blessés et souffrants crièrent sauve qui peut, et se dirigèrent épouvantés vers la plage; dès ce moment nous dûmes nous croire à notre dernière heure. Vainement sir John Davis, Jean-Jean et moi essayâmes-nous d'arrêter les fuyards, la déroute devint générale, et nous ne dûmes la vie, mes deux compagnons et moi, qu'à notre détermination de nous cacher près des morts.

L'ennemi nous dépassa, suivant les fuyards dans leur retraite, en poussant au ciel des cris de rage, et nous comprîmes, au silence des armes à feu, que notre parti avait plus de martyrs que de combattants. Que faire dans notre horrible position? Essayer la lutte contre une centaine de cannibales, c'était courir à une mort inévitable. Quant au retour à bord, le trajet devenait presque impossible, car nous devions supposer que les chemins étaient gardés. Nous enfoncer dans l'île et vivre des fruits et des racines que les forêts nous auraient fournis, ce fut le projet auquel nous nous arrêtâmes, mais que nous ne pouvions guère mettre à exécution qu'au point du jour. Toutefois, pensant que les sauvages ne tarderaient pas à revenir au lieu de leur première attaque pour y chercher les morts et achever les blessés, nous abandonnâmes notre poste, et nous nous dirigeâmes, à tout hasard, vers l'intérieur de Poulou-Souc.

— Silence! dit tout bas Jean-Jean, qui précédait sir John Davis, silence! il y a du monde par ici; nous tombons dans une nouvelle embuscade.

Nous nous couchâmes ventre à terre et attendîmes notre sort, bien décidés à vendre cher notre vie et à venger nos malheureux camarades.

Hélas! d'autres tableaux nous attendaient, des tableaux hideux, désolants, scènes d'horreur et de deuil contre lesquelles notre courage était sans puissance. J'ai promis la vérité avec tous ses détails, disons-la pour combattre ceux qui osent prétendre, aujourd'hui encore, que la civilisation a été moins utile que funeste aux peuples océaniques dont nous avons fait la conquête depuis trois siècles.

Le plus lugubre silence, nous l'avons dit, succéda aux cris de rage des combattants, et bientôt, comme des loups affamés, les indigènes parcoururent le champ de bataille. Les blessés et les morts furent traînés par les pieds à la clairière près de laquelle nous étions blottis et où devait se consommer le sacrifice; nous vîmes alors ces farouches cannibales compter les victimes avec une joie d'enfer, tandis que les prisonniers à terre attendaient le signal du supplice.

Un amas de branches et de feuilles sèches fut apporté par des femmes et des enfants, qui ne se montraient pas moins empressés que les combattants à exercer leurs dents aiguës sur les chairs sanguinolentes. Bientôt la flamme pétilla, tourbillonna, et, dans le brasier ardent, sans cesse

alimenté, furent jetés les cadavres de quatre matelots mutilés et un noir plein de vie, qui ne tarda pas à se tordre au milieu des flammes. Pendant ce terrible drame, les naturels chantaient leurs chants de triomphe et dansaient autour du foyer. Une demi-heure après, les mêmes femmes et les mêmes enfants qui avaient apporté du bois allèrent puiser de l'eau à un ruisseau qui bordait la clairière et éteignirent le feu. Cela fait, l'on retira les corps noircis et calcinés, et, à l'aide de couteaux à lame droite, ils furent découpés. Le rajah se fit la plus grosse part du festin; il est vrai aussi qu'il montra le plus de courage dans le combat, et que sa fureur s'était accrue par une blessure à l'épaule dont le sang coulait encore.

On mâchait, on mâchait avec frénésie les membres de nos malheureux compagnons, et ce repas horrible était une épouvantable agonie pour ceux qui attendaient sans espérance un pareil sort. Dès que les appétits furent satisfaits, une nouvelle ronde eut lieu, puis le rajah, s'approchant d'un prisonnier, lui ordonna de s'asseoir; à peine eut-il obéi que, d'un seul coup de crish, le chef de l'île fit rouler sa tête sur le sable, aux aboiements des cannibales. On but ensuite, et pour cela le crâne que l'on venait d'abattre fut coupé en deux, vidé et à demi nettoyé avec le secours de quelques folioles de cocotiers; puis la coupe passa de bouche en bouche, remplie à mesure qu'elle se vidait.

Il y eut un instant de repos pendant lequel les sauvages s'assoupirent comme après une orgie; mais, bientôt réveillés par de nouveaux appétits et craignant sans doute que les victimes ne leur échappassent, ils supplièrent le rajah de leur donner la mort. On délibéra, je crois, pour savoir si la torture précéderait l'exécution; mais on se montra humain cette fois, et chaque coup de crish jeta un cadavre sur le sol.

Nous étions tremblants dans notre retraite, la pensée sans cesse attachée sur le spectacle horrible qui venait d'avoir lieu devant nous, et nous ne détachions pas nos regards du lieu de la scène, semblables à l'oiseau fasciné par le reptile, et certains que si le repas du lendemain devait avoir lieu au même endroit nous rejoindrions bientôt nos infortunés camarades.

Je ne sais à quel sujet une querelle ardente eut lieu entre deux combattants de deux villages opposés; les guerriers prirent parti pour l'un ou l'autre des adversaires; les crish furent tirés des fourreaux, les flèches posées sur les cordes tendues, et un nouveau combat s'engagea entre les vainqueurs de notre expédition.

Nous, pendant la lutte, nous essayâmes en vain de pousser jusqu'au rivage, et c'est alors seulement que nous nous décidâmes à l'entreprise périlleuse que nous avions résolue. Tout espoir de regagner le brick nous était défendu; il devenait évident que les anthropophages l'attaqueraient avec une partie de leurs pirogues, ou que, du moins, ils le garderaient à vue.

— En avant, donc! dit Jean-Jean, qui vit une action d'intrépidité dans notre fuite; en avant! je n'ai pas envie de servir de bifteck à ces goulus; les forêts d'ici sont riches, les feuilles mortes nous serviront de matelas, un tronc d'arbre sera notre oreiller, et, quant aux rideaux, j'espère que nous en avons de larges et d'épais. Tenez, poursuivit-il avec un imperceptible sourire sur les lèvres, il y a de l'espérance au fond de toute misère; et, puisque Dieu n'a pas permis que nous fussions cuits comme nos infortunés camarades, c'est qu'il nous garde un meilleur avenir, pourvu que nous ne manquions pas de courage. Que diable! les singes vivent bien dans ces forêts, nous valons bien les jockos, je crois, et l'on ne meurt ni de faim ni de soif quand on a de l'eau à ses pieds et des fruits sur sa tête.

La douce philosophie de Jean-Jean nous jeta un peu de joie au cœur. Nous nous élançâmes bravement vers l'intérieur de l'île, dont la grandeur nous était inconnue, et je ne saurais vous dire combien de consolations nous trouvâmes dans les périls et les difficultés de l'entreprise.

Quelques cochons blancs, que les indigènes appellent babirousso, grognèrent souvent à nos côtés; mais nous n'aurions pu les atteindre qu'à l'aide de nos pistolets, et la prudence nous en interdisait l'usage. De gigantesques boas glissèrent également devant nous, surtout près des endroits marécageux; mais, loin de nous attaquer, ils prenaient la fuite à notre approche, et nous n'eûmes réellement à nous défendre que contre des légions de singes, dont presque toutes les îles de la Sonde sont infestées.

Il y avait neuf jours que nous cheminions dans les bois, sur de hautes collines, à travers une végétation presque impénétrable, lorsque nous nous vîmes arrêtés par un large courant d'eau qu'il nous était impossible de franchir: Jean-Jean voulait tenter l'entreprise; mais, se souvenant que je ne savais pas nager, il se donna sur la joue un vigoureux soufflet pour châtier, disait-il, ceux qui avaient négligé mon instruction.

— Grâce à vous, monsieur, poursuivit-il d'un ton de repentir, nous voici forcés de faire un grand coude et de changer de route: j'avais idée que là-bas, de l'autre côté, nous aurions trouvé des hommes moins cruels que ces Poulou-Souchiens; mais, puisqu'on ne vous a rien appris d'utile dans votre jeunesse, courons avec la rivière, qui doit se jeter dans la mer, et il est tout naturel de penser qu'il y a des villages auprès, peut-être même quelques grandes capitales comme Paris ou Londres. Dieu n'a pas semé tant de richesses inutiles sur cette terre de malheur.

Ce fut encore mon brave matelot qui retrempa notre énergie. Nous descendîmes la rivière, dont les bords, presque partout envahis par une végétation gigantesque et serrée, rendaient notre marche extrêmement difficile. Le matin, avant le lever du soleil, le soir, après son coucher, les rostres squameux d'un grand nombre de crocodiles sortaient des eaux et nous montraient le danger du repos trop près du fleuve, tandis que les rapides ondulations du boa sous les épaisses couches de feuilles mortes nous défendaient également le sommeil à l'ombre des multipliants et des cocotiers.

Le péril était donc partout, quoique l'un de nous fît toujours sentinelle quand les autres dormaient; et, par malheur, nous ne voyions de terme à nos fatigues que dans quelques nouvelles catastrophes.

Cependant le fleuve, hérissé par intervalle de roches madréporiques, nous offrait des coquillages en abondance, les fruits ne nous manquaient pas, et toute espérance n'était pas morte en nous.

— Le fleuve remonte, nous dit un matin Jean-Jean, qui venait de nous réveiller; or, puisqu'il vient jusqu'à nous, c'est que nous ne sommes pas loin de la mer. En avant, et que Dieu nous protége!

Le cri du matelot doubla notre énergie; nous crûmes à un succès prochain, nous remerciâmes le ciel de la joie qu'il jetait dans nos âmes, et, comme récompense de notre gratitude, nous entendîmes, le soir, le roulement des flots océaniques, dont une brise fraîche nous apportait la voix consolatrice.

Jean-Jean, hélas! avait eu tort; pas de cabanes à l'embouchure du fleuve; pas de comptoir, nulle trace sur le sable du passage des hommes... Nous seuls peut-être avions encore foulé de nos pieds cette terre inhospitalière.

Le pauvre matelot était atterré, il n'osait pas nous adresser une parole, et sa douleur grandissait en raison de la position extrême qu'il nous avait faite sans être consulté.

— Tenez, nous dit-il en ôtant son chapeau, je suis un rien du tout, un mandril, une macaque, un Poulou-Souchien, battez-moi, rossez-moi, tuez-moi, mangez-moi, je vous jure que je ne vous en garderai pas rancune; c'est vrai, j'ai voulu faire le savant, et je ne suis qu'une cruche; si vous m'en croyez, achevez-moi ici, ça m'apprendra une autre fois à obéir et non pas à donner des conseils.

Nous essayâmes de consoler le pauvre matelot; mais nous vîmes bien que son chagrin ne pourrait que s'accroître, car

autour de nous tout était triste et solennel comme la solitude dans le désert.

Le lendemain nous eûmes faim, les arbres fruitiers nous faisaient défaut, et l'embouchure du fleuve, noire de monstrueux crocodiles, ne nous offrait aucune ressource pour la pêche. Deux jours après, nous nous regardions d'un air terne et vitrifié; nous ressentions les angoisses de la faim, et nous ne nous adressions que des paroles amères.

— Je vous préviens que nous ne tirerons pas au sort, nous dit Jean-Jean, qui vit bien pourtant que nous allions, le soir, en venir là; mon pistolet est chargé, si vous mettez mon nom dans le chapeau, je me brûle la cervelle.

Sir John Davis et moi nous écoutions, le deuil au cœur, les menaces terrifiantes de notre camarade et nous nous laissions aller à une torpeur qui tenait de l'idiotisme. Plusieurs fois même nous nous couchâmes les pieds dans le fleuve, mais les caïmans nous respectèrent comme s'ils nous réservaient d'autres angoisses, de nouvelles tortures. D'horribles tiraillements se firent sentir, notre teint devint livide, notre peau terreuse, notre respiration saccadée; à peine avions-nous la force de nous traîner à quelques pas, nos membres tendus n'avaient plus d'élasticité, le sang, presque immobile, se figeait dans nos veines; nous savions, pauvres infortunés, que l'agonie de l'affamé est lente, lente, lente, et que ses derniers râles sont le délire, la rage, le désespoir!

Sans avoir échangé ni un regard, ni une pensée, nous nous jetâmes à genoux, nous adressâmes notre dernière prière au ciel... et, quatre heures après, Jean-Jean, sir John Davis et moi, nous recevions, sur le pont d'un navire, les secours de la pitié la plus touchante. Notre convalescence fut rapide; le mal s'en va quand l'espoir nous vient au cœur.

Dès que je pus parler, je racontai au capitaine du *Cumberland*, mouillé là par un bienfait céleste, les tristes événements qui nous avaient escortés depuis notre départ du Bengale. Il ordonna à l'instant même de courir quelques bordées jusqu'à Bani-Banou; et, comme nous n'aperçûmes là nulle trace du brick, nous dûmes penser que les farouches insulaires l'avaient coulé bas après avoir massacré le reste de l'équipage.

Un auto-da-fé nous fut permis; en quelques instants les flammes dévorèrent le village dont les habitants s'étaient sauvés à notre approche; et, l'acte de justice accompli, nous prîmes le large en piquant à l'est pour ne pas être affalés par les courants.

Et maintenant que je vous ai fait faire, à mes côtés, une marche assez rude, il me semble équitable, mes bons et chers petits amis, de vous laisser quelques jours de repos... Ce sera votre dimanche de la pension.

Rappelez-vous seulement que nous allons bientôt visiter ensemble de nouveaux pays, étudier de nouveaux peuples, lutter contre de nouveaux périls; armez-vous donc de courage. L'océan Pacifique a ses richesses; l'Afrique centrale ses calamités; le Niagara ses magnificences; le pôle ses rigueurs.

Préparez-vous au combat pour en sortir victorieux; autant de fois on voit de peuples différents, autant de fois on est homme... Vous serez hommes dans l'avenir, et je ne veux pas que vous disiez alors que celui qui vous parle aujourd'hui ne vous a montré qu'un monde fantastique.

Au revoir donc, mes amis; j'aime tant à causer avec vous, que votre repos sera pour moi une fatigue et une douleur.

## XIII

### BORNÉO.

Eh! bon Dieu! quelque active que soit la vie d'un homme, elle occupe bien peu d'espace dans le monde, et il glisse fort souvent à côté des choses les plus curieuses sans les apercevoir.

J'avais étudié quelques parties de Bornéo, cette île mystérieuse, vaste comme un continent, dominatrice, puissante, indomptée jusqu'à ce jour, et je me sentais tout fier de mes souvenirs que je confiais au papier, lorsque, du ton le plus amical, un jeune passager du *Cumberland* vint s'asseoir à mes côtés sur la drome et se vanter de ses courses aventureuses à travers les océans.

— Je sais, me dit-il, que vous vous appelez Arago, que vous aimez la vie errante, et que vous êtes à la piste des événements qui dramatisent l'existence.

— Vous savez ce qui est, lui répondis-je avec courtoisie, m'est-il permis de vous demander votre nom?

— Je m'appelle Georges Beckler.

— Ah! parbleu! soyez le bienvenu, monsieur; j'ai déjà lu quelques fragments de vos voyages, et ceux qui ont parcouru les contrées visitées par vous s'accordent à reconnaître dans vos récits la franchise et la naïveté, ces deux qualités si précieuses de l'explorateur.

— Ceux-là ont raison, me répondit Georges Beckler en me serrant la main, la fiction n'est jamais aussi dramatique, aussi intéressante que la vérité. Tout est bénéfice pour le narrateur de bonne foi, et le mensonge ne rapporte que le mépris.

— A la bonne heure! je comprends cette philosophie dont je fais mon code.

Je lus à mon compagnon de voyage les pages que vous connaissez; et, pour me remercier, il me fit le récit d'une excursion à travers les solitudes imposantes de Bornéo; il me permettait de le recueillir et de le publier s'il était parvenu à m'intéresser.

C'était une bonne fortune dont je n'avais garde de ne point profiter, et je vais enrichir votre mémoire de la piquante relation de Georges Beckler.

Son caractère probe et loyal ne permet pas le doute, son récit est vrai comme les chiffres, et bien des explorateurs s'inclinent au nom seul de Georges Beckler, qu'ils appellent le *Miroir des pays inconnus*.

C'est Georges qui parle; et, d'abord, quelques mots préliminaires:

De tout temps et dans chaque pays il y a eu des hommes audacieux, entreprenants, qui, sans but déterminé, quelquefois dans un élan de folie, souvent aussi par un puissant motif d'utilité, se sont jetés en aveugles dans les entreprises les plus périlleuses.

Une montagne de difficile accès était gravie, par cela seul qu'elle effrayait bien des courages; un désert était franchi, parce que nul encore n'était revenu de la tentative. J'aime les hommes d'énergie et je crois à leurs récits, quelque fabuleux qu'ils semblent tout d'abord. Pour l'ordinaire, le menteur est celui qui voit tout, qui sait tout sans être sorti de son cabinet de repos, et qui veut vous apprendre comment tourbillonne une trombe, à vous qui

avez navigué au milieu de ces phénomènes dévorateurs de tant de navires.

Il n'est guère permis maintenant au voyageur d'amuser par des contes : la vérité se fait jour d'un moment à l'autre, et, si vous mentez sur un point, vous êtes suspect pour tout le reste; vous avez écrit un roman, votre nom meurt avec lui dans les rayons poudreux d'une bibliothèque inutile.

Robert Hamilton a visité toutes les capitales de l'Europe, à pied, ne s'arrêtant dans aucune saison, sous aucune averse, ne pliant sous aucune giboulée : son livre est une fatigue, vos genoux s'affaissent au récit du piéton insatiable, mais il vous apprend beaucoup et vous délasse au bout de sa course.

Un coutelier de Rochefort a escaladé le premier le Pitterboth, toupie de lave placée sur sa pointe, au sommet d'une des plus hautes montagnes de l'Ile-de-France.

Rovira, Espagnol de Montevideo, est parti sur un cheval avec des vivres pour six jours seulement, et il s'est enfoncé dans les pampas qui bordent à l'ouest Buénos-Ayres, il a traversé le Paraguay, gravi les Cordillères et est arrivé sain et sauf à San-Yago, au Chili.

Les deux frères Landers ont fait des prodiges d'audace dans les deux voyages qu'ils ont entrepris pour arriver à Tombouctou. Caillé a visité *peut-être* cette mystérieuse ville de l'Afrique centrale.

Banks, je crois, a traversé l'Afrique du sud au nord. Rien n'a arrêté l'excursion des frères Verreaux, hommes de savoir et d'intelligence, dont le plus jeune vient de repartir pour s'enfoncer dans les solitudes de la Nouvelle-Hollande, d'où, sans doute, il apportera de grandes richesses botaniques et zoologiques.

Voyez Belzoni, Claperton, Boutin, Mongo-Park, qui pénètrent témérairement dans le Sahara, mais qui n'en reviennent point.

Voyez encore Sydney, qui part de Calcutta et se promène pendant quatre ans sur les cimes les plus élevées de l'Himalaya et atteint presque le front du Davalackéry.

Sous tous les rapports, Bornéo méritait de piquer la curiosité des hommes intrépides qui se dévouent aux explorations aventureuses; aussi n'ont-ils pas fait défaut. Le plus célèbre de tous est le major Muller.

Nul n'est revenu nous apprendre les mystères auxquels ils s'étaient initiés, en sorte que nous en sommes réduits à des notions superficielles sur le littoral des îles gigantesques dont l'intérieur recèle les richesses qui attirent le plus la cupidité de toutes les nations : les métaux incorruptibles et les pierres précieuses.

Cependant, je vous ai dit autrefois les observations précises faites par M. le docteur de Calonne sur une peuplade limitrophe de *Benjer-Massim;* aujourd'hui, je vais vous communiquer le récit d'un homme sans instruction, mais plein d'intelligence, qui était logé près de la chambre que j'occupais à l'hôtel de Samarang.

Mon voisin Georges était Suisse d'origine; il vint dans la Malaisie comme soldat hollandais et fut envoyé en garnison à Sambas; là il entendit parler de la richesse des mines de Montradok, exploitées par une colonie chinoise, à une très-petite distance de Sambas; son imagination s'enflamma; il se rappela qu'il avait été quelque peu orfévre et horloger dans sa jeunesse... Il quitta le service et se rendit chez les Chinois, pensant qu'avec de l'industrie il y ferait fortune.

Cet homme ne connaissait pas ses hôtes... Les Chinois prospèrent chez toutes les nations; mais je défie bien aucun étranger de s'implanter chez eux. Au surplus, je vais laisser parler mon voisin, je ne suis que son secrétaire.

— Je reçus d'abord à Montradok un accueil plein d'affabilité; les Chinois, croyant que je venais faire des emplettes, me laissèrent visiter tous les magasins, toutes les usines. La ville est régulièrement bâtie et divisée en fort beaux quartiers ou bazars par des rues larges et bien alignées; elle occupe une étendue de plus de six milles carrés, dans une magnifique plaine qui est arrosée par de nombreux ruisseaux et couverte par une végétation des plus vigoureuses; les environs de la ville offrent des sites délicieux, et, de distance en distance, des forts détachés indiquent que les Chinois sont décidés à s'y maintenir par la force des armes.

Mais, quand il fut bien connu que je venais pour tenter fortune, pour me faire *mineur*, on changea de manières à mon égard : les Chinois me dirent que leurs statuts s'opposaient au séjour d'aucun étranger parmi eux, qu'ils ne faisaient que tolérer les Malais s'occupant des travaux les plus grossiers, et qu'ils imposaient à leurs compatriotes mêmes de rudes obligations avant de leur donner droit de bourgeoisie. On n'obtenait une autorisation d'exploiter les mines qu'après un long séjour dans le pays, après y avoir fait le service de soldat, après avoir vécu des modiques profits d'un commerce secondaire; enfin, un ordre de quitter la ville sous les quarante-huit heures me fut signifié avec toute la courtoisie que savent mettre les Chinois à éliminer les concurrents.

— A la bonne heure! à ce dernier trait je reconnais les Chinois, je reconnais en plein les sectateurs de Confucius; mais j'avoue ne pas me rendre bien compte de ce que vous avez dit d'abord des forteresses et de l'appareil militaire de ce peuple brocanteur.

— Je vais vous expliquer cela : par goût, les Chinois n'aiment point la guerre, mais ils l'acceptent quand ils en attendent un grand profit; là où il existe une civilisation, ils laissent à d'autres le soin de défendre le pays; ainsi, dans les colonies hollandaises, ils ne prennent jamais part aux querelles; mais ici, quand ils ont vu que le sol même était la source des richesses, ils se sont mis en devoir de le posséder et de le défendre. A tout instant ils sont assaillis par les indigènes qu'ils ont dépouillés; à tout instant il pourrait prendre fantaisie aux Hollandais de venir leur chercher noise... et, pour mieux s'assurer leur conquête, ils rejettent tout étranger et ne se recrutent que parmi les leurs.

Les Chinois me repoussaient... J'étais contraint de me soumettre; cependant je formai la résolution de ne pas m'en retourner sitôt et d'explorer plus avant l'intérieur du pays, où j'espérais trouver quelques mines précieuses qui me dédommageraient de toutes mes peines.

Je me choisis une bonne pirogue, petite, mais forte en même temps, légère surtout, afin de pouvoir la manœuvrer facilement et la porter à bras au besoin si je venais à rencontrer des sauts et des barrages trop difficiles à franchir.

Je pris de la pitance pour un mois : avec de l'économie, me disais-je, mes provisions me conduiront même au delà; je ferai peut-être des rencontres, et je ne reviendrai sans doute point de mon entreprise; mais, à coup sûr, je ne mourrai pas de faim.

En avant donc! Mes amis de quelques jours ne purent me détourner de mon téméraire projet; ils me dirent adieu avec des larmes, et je me mis à pagayer pour remonter le fleuve.

Le soir, tout était calme et silencieux sur la rive; le bruit seul de ma pagaye troublait le repos de cette majestueuse solitude, éternelle comme la création; mais la nuit devenait bruyante et périlleuse autour de moi, le crocodile montrait son rostre verdâtre, et, dans la forêt auprès de laquelle j'amarrai ma pirogue, des bruissements et de violentes aspirations m'annonçaient la présence redoutée du boa. Les voix d'hommes, aucune; le cri de l'éléphant, aucun; celui du singe, pas davantage; le constrictor devait avoir chassé tout être vivant de ces mystérieux parages. Quant à moi, je ne dormais jamais que le pistolet au poing.

Les enfants ont peur quand il n'y a personne auprès

d'eux, moi je craignais de rencontrer quelqu'un ; je le craignais et je le désirais à la fois, car je voulais voir et apprendre, et cependant j'errais seul dans ce monde si fort, si imposant, si ténébreux, si calme. Je vous jure, monsieur, poursuivit l'explorateur, que, malgré moi, j'aurais plongé dans cet immense désert, tant il avait de grandeur et de sublimité.

J'avançais peu, et souvent avec difficulté, selon la lenteur ou la rapidité du courant. Rien n'entravait ma course, lorsque le cinquième jour après mon départ, un bruit pareil à celui d'un galop de cheval attira mon attention..... Je ne cessai pas de pagayer, mais je m'éloignai du rivage de quelques brasses. Le bruit ne venant plus jusqu'à moi, je résolus d'aller jusqu'à lui, et, amarrant la pirogue au tronc d'un cocotier sans fruit, j'entrai dans le plus épais du bois.

Quelle ne fut pas ma surprise d'y voir bientôt, distinctement tracé, un petit sentier sinueux au fond duquel des monticules réguliers, entourés de galets, se trouvaient pour ainsi dire échelonnés.

« Voici des hommes ! » m'écriai-je involontairement à haute voix.

Ma parole était à peine tombée, que je me trouvai au milieu de quatre gaillards armés de belles piques et les bras cerclés de riches anneaux d'or ; ils étaient grands, leur teint bronzé, leurs cheveux quelque peu crépus, et leurs yeux brillants comme des comètes.

En me voyant là, seul, immobile, le doigt sur la détente de mon pistolet, dont ils ne comprenaient pas l'usage, un cri partit, suivi d'un grand éclat de rire, que je traduisis ainsi : « Dieu, qu'il est laid ! »

Je vous demande, monsieur, si ces drôles ne m'insultaient pas, me dit gaiement l'auteur de cette odyssée en interrompant sa narration et en caressant son menton aplati.

Il poursuivit :

Ces hommes qui se trouvaient si beaux et que je trouvais, moi, si épouvantables, me firent signe de les suivre, et comme je feignis de ne pas les comprendre, ils articulèrent quelques syllabes gutturales, et me saisirent par les bras en m'entraînant au pas de course.

Au bout d'une demi-heure de cette marche rapide, protégée par un dôme admirable de verdure, j'aperçus une clairière, et bientôt je me trouvai à quelques pas d'un village composé d'une centaine de cases bâties sur des pilotis de plus de six mètres de hauteur. Mes guides poussèrent un grand cri, et, en un instant, je fus entouré par toute la population.

Les femmes et les filles surtout me regardèrent avec une écrasante curiosité : elles me tournaient, me retournaient, me touchaient, me tiraient par les cheveux, m'arrachaient mes vêtements et semblaient douter qu'il y eût en dessous un homme bâti comme leurs maris, comme leurs frères.

Me voici absolument nu ; les sauvages me regardaient avec une surprise toujours croissante ; mais, comme je tenais à éprouver leur naturel, je me hasardai à leur faire comprendre que j'avais faim et soif.

L'un d'eux s'élance sur un cocotier et en descend un fruit : une jeune fille grimpe par une échelle de corde dans sa case, et en revient avec un gros morceau de chair grillée : c'était un fragment de boa. On me servit avec un empressement où il y avait plus de curiosité encore que de bienveillance ; on voulait savoir, sans doute, si je mangeais et buvais comme un homme.

Or, je sais que les grimaces amusent et que mes confrères noirs, blancs, rouges ou cuivrés, se laissent volontiers divertir par des gambades.

J'en usai ici comme dans un pays civilisé. Je déposai à terre le coco, qu'on avait ouvert d'un coup de crish, et le rôti de boa, qui m'avait été servi sur une feuille de bananier ; je fis d'abord le signe de la croix, puis je récitai un *Pater*, je tournai sur mes talons, je levai les bras, je me frappai le front, je mouillai mon index et fis une vingtaine de drôleries variées, dont j'aurais ri de bon cœur dans toute autre position. Enfin je m'accroupis et je me mis à manger et à boire sans toucher au fruit et au serpent autrement qu'avec mes lèvres.

Les sauvages étaient dans la stupéfaction, ils me plaignaient de n'en savoir pas davantage, et l'un d'eux, — c'était une jeune fille, — me prenant à part et voulant me donner des leçons de propreté, cracha d'abord sur le reste du serpent, étendit sa salive sur la peau du reptile pour enlever la poussière dont il était souillé, et mangea ensuite comme tout le monde.

Je me montrai soumis, j'imitai ma complaisante institutrice, et la bourgade entière retentit de cris de joie.

Cependant je craignais que, me trouvant trop curieux à voir et à entendre, les habitants de Nakihoha ne voulussent me retenir, je ne me trouvais guère disposé à vivre avec eux. Ma situation était difficile, et j'en comprenais toute l'horreur, lorsque, avant la nuit, je vis arriver une douzaine de mes nouveaux camarades portant ma pirogue sur leurs épaules, je crus qu'ils voulaient décidément faire de moi un singe ou un paillasse, et je maudis ma témérité.

On se coucha : les femmes dans un appartement, les hommes dans un autre, et moi au milieu de ceux-ci. Vous comprenez que, malgré ma lassitude, je ne dormis guère, d'autant plus que, pendant que mes voisins ronflaient, un énorme constrictor entra dans notre chambre, la sillonna, se roula comme une carotte de tabac brésilien et resta immobile ; à son lever, un sauvage le réveilla, le serpent partit, et je le vis se glisser dans une forêt voisine.

Nous avons des chiens avec lesquels nous n'agissons pas autrement.

— Ne me faites-vous pas des contes ? dis-je à mon narrateur.

— Si vous doutez, je ne continue plus ; il est des choses qu'on n'invente point, et d'ailleurs le fait que je vous cite n'est pas merveille, car, même en Europe, vous avez vu peut-être des boas apprivoisés.

— Poursuivez, j'ai foi en vous.

— Je ne prêche plus, je raconte.

— Et moi, j'écoute.

Les environs de Nakihoha sont bien cultivés, il y a des plantations de riz, de taro, de cocotiers, des bananiers et des melons d'eau en abondance. Je ne doute pas que les nombreux ruisseaux qui baignent ces plantations ne courent sur des paillettes d'or venant des montagnes voisines ; car tous les sauvages sans exception portent des bijoux grossièrement travaillés de ce précieux métal.

Après une semaine de séjour à Nakihoha, je devins importun, et, à la suite d'une délibération offensante pour ma dignité physique, je ne plaisais plus, mais rassurante pour ma vie, il me fut permis de repartir. Une fille de quinze à seize ans au plus parla beaucoup en ma faveur, mais elle ne fut point écoutée ; on me rendit mes vêtements, ma pirogue, un de mes pistolets, dont je n'avais pas dit l'usage, et qu'on regarda comme un ornement, puis je promis de revenir après avoir poussé plus loin mes recherches. Je reçus en cadeau un collier d'or dont le poids seul faisait le prix, et, heureux de cette première visite, je redoublai de zèle pour de nouvelles découvertes.

Deux bras de rivière s'offrirent à moi, je pris celui qui me parut le plus large et je pagayai avec force avant le lever du soleil. Un orage épouvantable accompagné d'éclairs et de tonnerre passa sur moi pendant toute la journée, et je m'abritai sous un multipliant pour éviter l'atteinte des grêlons volant avec la rapidité de la flèche.

Le soir je me remis en route ; deux jours après j'entendis un grand bruit d'hommes et de quadrupèdes derrière un bois dans lequel je remarquai aussi plusieurs sentiers. Disons, en passant, que les monticules que j'avais observés à Nakihoha étaient les tombes des naturels de cette partie de l'île.

Je délibérais sur ce que j'avais à résoudre, si j'allais rétrograder ou poursuivre ma route, quand une zagaie siffla à mes oreilles, brisa mon épaule et fit petiller l'eau autour de mon canot.

J'étais découvert, la retraite devenait impossible ; je résolus donc d'accoster bravement et de me livrer à la discrétion de gens qui pour premier signal d'amitié lancent si vigoureusement leurs dards.

J'étais arrêté cependant par une masse compacte de joncs immenses qui bordaient la rivière et qui rendaient tout




De cette première affaire nous perdîmes treize hommes. (Page 36.)

abordage fort difficile; derrière cette barrière épaisse, un nombre assez considérable de naturels étudiait ma manœuvre, et quelques-uns d'entre eux, perchés sur des troncs de cocotiers, me montraient de la tête et du doigt un passage, sans faire entendre le moindre cri, sans prononcer une seule parole.

J'arrivai, une femme jeune et belle me prit silencieusement par le bras, appuya fortement son front contre le mien, puis frappa trois fois de sa main droite et de sa main gauche sur mes épaules, et me conduisit vers la grande ville, qui bordait la rivière, et dont les premières maisons pointaient non loin de nous, à travers les arbres.

La jeune femme et moi ouvrions la marche, le reste suivait en bourdonnant une sorte de chant funèbre qui ne m'annonçait rien d'heureux. Bientôt nous arrivâmes au milieu de la place publique, où étaient assemblés plus de deux mille hommes d'un côté, et un nombre à peu près égal de femmes du côté opposé.

Sur tous les individus, sans distinction d'âge et de sexe, je remarquai de volumineux ornements d'or; ils les portaient au cou, dans la chevelure, ceux-ci en bracelets, ceux-là en anneaux autour des jambes et des cuisses. Il y avait là des richesses immenses.

Un des chefs principaux, à en juger par le respect qu'on lui témoignait et par sa haute stature, vint à moi d'un pas rapide, me fit signe de m'asseoir, et m'adressa, lui debout, quelques brèves paroles dont je ne compris pas le sens, et au milieu desquelles se présentaient souvent les syllabes : *babi ! babi!*

Je savais qu'en malais ces deux syllabes veulent dire cochon, je crus deviner que l'on me demandait si je mangeais de cet animal immonde. A tout hasard, je fis un signe d'horreur, ce qui me valut un murmure général qui me semblait d'un heureux augure.

La femme qui m'avait d'abord servi de guide s'approcha alors, me présenta une calebasse remplie d'une pâte blanche, gluante, y trempa deux doigts qu'elle porta à sa bouche et aspira en me disant de l'imiter. J'obéis, cela me pa-

rut aigre, mais je recommençai afin de persuader à mon amphitryon que son régal me plaisait, et je reçus en récompense un second frottement de front plus vigoureux que le premier.

Cette cérémonie achevée, on me conduisit vers une sorte de guérite élevée sur pilotis, et l'on me l'indiqua pour ma demeure en m'invitant à en essayer l'escalade. Comme je ne pouvais en venir à bout, un des sauvages s'élança, me chargea sur ses épaules et me jeta dans ma maison, aux éclats de rire de toute la foule. On me laissa là quatre heures, pendant lesquelles je vis des groupes se former, se décomposer, et, dans les groupes, les femmes me parurent jouer le rôle le plus important. Je compris qu'il s'agissait de moi, que l'on délibérait si je serais conservé ou si je serais mis à mort, et je m'attendais à une catastrophe.

Après un combat singulier entre des hommes armés de glaives émoussés tombant avec violence sur le dos protégé par des cuirasses incrustées d'or, je fus conduit au milieu de la grande place où le peuple était assemblé, et mis à la disposition d'une sorte de bourreau qui fit quelques gambades autour de moi; il se disposait à me trancher la tête, lorsque la femme qui m'avait d'abord protégé s'élança rapide comme une tigresse, et, se dépouillant du superbe collier d'or qu'elle portait au cou, le passa autour du mien. L'exécuteur suspendit ses apprêts, le peuple se retira avec des témoignages non équivoques d'intérêt, et je pus me regarder comme enfant chéri de Bourohuzok (c'est le nom de la ville où ma curiosité venait de me jeter si imprudemment).

Une habitation commode me fut offerte, j'y vécus, non pas seul, mais en compagnie de ma libératrice... A peu de jours de là, elle m'offrit de nous éloigner de ce séjour, qui avait failli m'être si funeste; j'acceptai de grand cœur sa proposition. Nous ramassâmes autant de bijoux que nous le pûmes, nous les cachâmes sous un des siéges de mon canot laissé sur le rivage, et la nuit suivante, après nous être pourvus amplement de vivres, nous nous dirigeâmes vers le fleuve, et je poursuivis ma route.

Je ne saurais vous dire le courage, la force, l'adresse et le dévouement de ma compagne.

Les crocodiles s'accrochaient souvent à notre bateau, soit pour nous atteindre, soit pour nous chavirer. Eh bien! ma compagne, qui s'appelait Tama, était toujours là pour repousser de sa hache ou de sa lance le redoutable amphibie. Elle excellait dans l'art de gouverner une embarcation, et, à nous deux, nous remontions les courants avec une incroyable vitesse.

Tous les pays que nous côtoyions étaient habités, car sur la rive nous voyions de belles plantations de taro et de bananiers, ainsi que de magnifiques bouquets de cocotiers, partout une nature forte et puissante, partout une végétation qui se baignait dans les flots.

Ici, c'est-à-dire à plus de cent cinquante milles de son embouchure, le fleuve avait encore plus d'une lieue de largeur, et ses eaux paraissaient très-profondes. Il courait entre deux collines charmantes, premier échelon d'une chaîne imposante qui se perdait au loin au-dessus des nuages.

De temps à autre nous entendions des bruits de pas dans les forêts; mais ma compagne me faisait comprendre qu'il y aurait péril à descendre, et elle me disait de courir toujours en m'assurant que plus loin ma curiosité serait plus amplement satisfaite.

Nous remontâmes le fleuve sans être aperçus, et, après avoir vaincu un courant d'une grande vitesse, nous vîmes se dérouler devant nous, enclavé dans de hautes montagnes, un magnifique lac baignant une ville immense, aux alentours de laquelle étaient semées des maisons en bois bâties sur pilotis et enfermées dans un grand enclos. Ce lac était évidemment la source du fleuve que je venais de parcourir, cette ville, la capitale d'un grand royaume. J'allais pagayer, lorsque ma compagne me fit entendre qu'il serait plus prudent de ne nous hasarder que la nuit dans le pays qui s'ouvrait devant nous. J'obéis à cet acte de sagesse, et nous conduisîmes notre embarcation vers une petite crique protégée par un triple réseau de bambous où nous étions en sûreté.

Je n'aurais pas hasardé un si long voyage pour m'arrêter en si bon chemin, je tenais à visiter la ville mystérieuse que je n'avais fait qu'apercevoir, et le soleil n'était pas près de se lever que j'entrais dans le lac.

Sans me cacher désormais, bien résolu au contraire à tout braver au profit de mes recherches, je piquai droit vers la plage, où se dressaient les plus imposants bâtiments. Nous étions encore à un mille quand nous vîmes se détacher de la côte une vingtaine de pirogues élégantes gouvernées chacune par huit ou dix hommes. Elles nous abordèrent, et quarante ou cinquante voix éclatantes nous interrogèrent sans qu'il nous fût permis de répondre, car nous ne concevions rien aux questions qui nous étaient adressées.

Cependant on nous fit signe de la main d'avancer, nous obéîmes à ce geste impératif, et, une pirogue se plaçant devant nous à très-peu de distance, nous naviguâmes dans ses eaux et atteignîmes bientôt la plage; plus de six mille personnes nous attendaient, une foule immense accourait de tous côtés pour jouir de notre vue. N'en déplaise à ma compagne, j'étais presque seul l'objet de la curiosité. Dès ce moment il me sembla que j'étais destiné, dans le pays, à être montré comme un phénomène, mais presque convaincu qu'on ne me ferait aucun mal, à en juger par le soin que l'on mettait à ne pas me gêner dans ma marche.

Le lac au bord duquel la ville était bâtie pouvait avoir six lieues de diamètre. Il se trouvait enclavé dans une barrière de hautes montagnes admirablement boisées; et, comme je tenais à savoir s'il était la source du courant d'eau que j'avais parcouru, ou si lui-même n'était qu'un vaste réservoir d'une autre rivière, je témoignai le désir d'en faire le tour. Le chef me comprit et mit à ma disposition plusieurs embarcations solides, à peu près dans le genre des jonques chinoises, mais plus petites, et, munis de vivres, nous commençâmes notre exploration.

Dans le bon vouloir des naturels, il y avait de la vanité sans doute, car les alentours de cette immense nappe d'eau sont magnifiques de culture. Çà et là se mirent dans les eaux des maisons en bois bâties sur pilotis au milieu des plus belles touffes de palmistes; et, de tous côtés, de frais ruisseaux, descendant des montagnes, donnent la vie et la force à ce pays privilégié.

L'exploration dura plusieurs jours, car très-souvent nous faisions halte, et nous ne naviguions guère que le matin de bonne heure et le soir, à cause de la chaleur écrasante du jour. De retour à la capitale, je témoignai mon admiration au chef, pour les soins qu'il donnait à la culture des terres, et je lui demandai la permission de gravir une des cimes qui dominaient, afin d'aller étudier l'intérieur de son royaume, où j'espérais enfin découvrir quelque mine d'or ou de métal précieux; il s'y refusa obstinément, en me faisant comprendre qu'il m'en coûterait la vie si j'enfreignais ses ordres. Mes prières devenant inutiles, je me décidai au retour, et, dès qu'on eut consenti à me laisser partir, on exigea de moi le serment solennel que si je parlais de la ville que je venais de visiter, je ne dirais rien, du moins, de sa position et de son importance; il me paraissait bien difficile de leur obéir, mais je tenais à ne pas passer mes jours au milieu de ce peuple, qui n'est peut-être que le premier échelon d'un peuple plus avancé, et je jurai tout ce que l'on voulut.

Le lendemain, deux grandes pirogues me reconduisirent jusqu'au chenal, première rigole du fleuve; et, abandonné là, je me livrai au courant avec ma compagne dévouée; nous passâmes sans nous arrêter devant Burohuzok, et, parvenu au confluent que je vous ai signalé à petite distance de Nakihoha, je me décidai à tenter de nouvelles explorations dans le bras de rivière que j'avais négligé d'abord. C'était un bizarre spectacle: tantôt son lit était large et majestueux comme un fleuve, tantôt rapide et rétréci comme un torrent; il bruissait ici sur des côtes à pic, dont les cimes se montraient couronnées d'une végétation magnifique, et au milieu de laquelle des myriades d'oiseaux, parés des plus belles couleurs, étalaient leurs formes coquettes. Beaucoup de cris, de rauquements, pas un seul chant harmonieux: l'œil se repose toujours sur une nature diaprée qui semble avoir épuisé la puissance du Créateur.

Le troisième jour de notre entrée dans la nouvelle ri-

vière, nous naviguâmes dans un bassin d'une grande étendue, où je résolus d'amarrer l'embarcation et de tenter quelques courses intérieures... Vains efforts, ma compagne et moi, nous nous trouvions arrêtés par des lianes immenses qui se croisaient, se mêlaient, se confondaient, pareilles au constrictor jouant avec sa compagne; le sol était jonché de branches abattues par les ans et les tempêtes; çà et là des troncs séculaires, à demi couchés sur le sol, attestaient le passage de la foudre; et, après des tentatives qui ne lassaient point l'énergie de ma femme sauvage, et qui m'avaient tout au plus éloigné d'un quart de lieue de la rive, je me vis contraint de renoncer à mon projet.

Cependant j'étais menacé dans mes vivres, et il devenait impossible que cette Bornéo mystérieuse ne fût un désert sur toute cette route que nous suivions. Dès lors je résolus mon retour, je le fis comprendre à ma compagne, je lui demandai son avis, elle s'accroupit, m'imposa silence et plaça son oreille sur le sol. Puis, se relevant, elle me dit qu'il fallait continuer notre course, car elle entendait loin, bien loin de nous, un grand bruit digne de fixer mon attention et ma curiosité.

Nous pagayâmes avec une ardeur sans égale, et, une heure après, le bruit entendu par ma compagne arriva jusqu'à moi. C'était comme le roulement du tonnerre que le vent m'apportait, bruyant, monotone. Je crus à la colère d'un volcan ou à la voix d'une cataracte, et mon courage s'en accrut, car je voulais avoir des choses curieuses à raconter, si je ne rapportais des trésors immenses.

Quelque désir que j'eusse d'arriver plus tôt, je suivais toutes les sinuosités de la côte, car, au milieu du chenal, le courant était trop impétueux pour me permettre d'avancer. Je remarquai avec plaisir l'absence des crocodiles, qui nous avaient si longtemps tenus en haleine.

Le bruit redoublait, et bientôt il devint menaçant, l'eau était agitée, fiévreuse, le courant plus rapide, et nous avions bien de la peine à le vaincre. La nuit venue, nous fîmes halte dans une crique profonde où le remous se faisait violemment sentir, et nous résolûmes, pour ne rien donner au hasard, de poursuivre le bruit à pied le long du rivage : c'était téméraire, j'en conviens; mais notre salut dépendait du canot qui nous voiturait, et il eût été trop imprudent de l'exposer aux caprices des flots.

Je ne saurais vous dire le spectacle imposant qui se déroula le lendemain devant moi : la plus belle cataracte du monde tombant comme une mer dans un gouffre rocheux, et jetant au loin avec sa voix sonore des milliers d'arcs-en-ciel et un océan de flots d'écume. Elle tombait d'une hauteur verticale de plus de cinquante toises, et se détachait d'une montagne noire et lisse qu'il nous fut impossible de gravir; devant nous une barrière infranchissable d'eau et de granit; de tous côtés une barrière infranchissable de forêts éternelles comme la création; je devais rétrograder, et comme Tama comprit le chagrin que j'en éprouvais, elle s'élança sur la roche grise, qu'elle essaya de gravir; je lui ordonnai de descendre, elle revint à moi, brisée par la fatigue, et les mains et les flancs déchirés. Je la remerciai de son dévouement, et, après avoir passé la nuit sur une couche moelleuse de feuilles de bananier, nous rejoignîmes notre embarcation.

Le retour était trop facile sans doute pour mon ambition peu satisfaite; aussi, fis-je entendre à Tama que je tenais à étudier les abords du fleuve.

Nous ralentîmes donc notre ardeur, en nous abandonnant un peu au courant qui nous entraînait.

Pendant la première journée, nulle trace humaine ne se montra sur les eaux, ni sur la plage : c'était le calme du désert, mais aussi le silence du chaos; partout des troncs gigantesques portant au haut des airs leur chevelure épaisse et toujours verte; partout une végétation énergique pesant sur le sol.

Cependant, le courant devenant plus rapide, nous eûmes à courir quelques dangers en passant au milieu de roches grisâtres dominant les eaux, et où nous nous serions infailliblement brisés si la nuit nous eût surpris dans ces parages; mais ma compagne, je vous l'ai déjà dit, manœuvrait la pirogue avec une incroyable facilité; nous franchîmes des cascatelles de bout en bout sans la moindre avarie.

Selon les probabilités, nous devions rencontrer quelque trace d'habitation, il me semblait difficile de supposer que les naturels de Bornéo se fussent établis sur un seul bras du fleuve; mes prévisions ne me trompaient pas; un bruit incertain, irrégulier, arriva jusqu'à nous; Tama me dit :

— Ce sont des hommes; et, bientôt après, c'est une ville; sa parole était saccadée, sa poitrine haletante, ses yeux hagards, et ses bras, perdant leur énergie, cessèrent de pagayer. Je lui demandai si nous avions quelque chose à craindre du peuple qui était devant nous... Elle me fit entendre que ce peuple était anthropophage. Je n'avais rien à gagner à une visite à Boutika, et je me laissai entraîner par le courant, à la grande joie de ma compagne dévouée.

La journée qui suivit fut écrasante par sa température, nous avions certainement 33° Réaumur à l'ombre, et quand le soleil se dégageait des nuages qui le voilaient par intervalles, nous naviguions dans une véritable fournaise; aussi, pour éviter d'être écrasés par ses rayons, nous côtoyions sans cesse le rivage, abrités presque toujours par les grands végétaux dont les pieds séculaires se baignaient dans le fleuve.

Nos vivres diminuaient toujours, et quelque sobres que nous fussions dans nos repas, je compris que la faim nous saisirait si nous ne trouvions de nouvelles ressources. Je me décidai donc à aborder aux premières traces d'habitation; je fis comprendre à ma compagne qu'il valait mieux courir les dangers d'une rencontre que de s'exposer aux angoisses d'une faim dévorante; elle me répondit qu'elle s'armerait volontiers du crish et de la lance, qu'elle combattrait valeureusement à mon côté, et qu'à l'aide du pistolet dont je lui avais montré l'usage, nous pourrions sortir vainqueurs de la lutte.

La figure de Tama prit un caractère de fierté tout à fait remarquable; ses yeux étincelaient et elle semblait défier le péril.

La nuit était venue et les rochers de la côte se multipliaient au large dans la rivière; la plus grande prudence nous était prescrite. Tama, infatigable comme l'amitié, semblait n'avoir pas besoin de sommeil, et je ne saurais vous dire assez combien il y avait d'abnégation et de dévouement dans le cœur de cette jeune femme volontairement exilée de son pays.

Nous amarrâmes la pirogue à un vigoureux cocotier et nous descendîmes à terre. Tama bondit.

— Des hommes! me dit-elle, des hommes!

Nous saisîmes nos armes, et, cheminant avec prudence, nous avançâmes dans le bois : la pluie tombait par larges gouttes, le tonnerre grondait à l'horizon et le zigzag des éclairs jetait dans la forêt des formes fantastiques capables d'épouvanter des explorateurs moins décidés que nous. Bientôt d'énormes grêlons nous assaillirent, et l'orage qui marchait dans notre direction pesait de tout son poids sur la terre envahie. Sans le puissant dôme de verdure qui nous abritait, nous aurions à coup sûr été brisés par les rapides projectiles lancés du haut des airs; mais les troncs protecteurs de l'énorme multipliant devinrent pour nous un asile assuré, et nous laissâmes passer la tempête.

— Des hommes! des hommes! s'écria encore Tama, en tournant sur les talons et en flairant de tous côtés. Point de vivres! allons aux hommes, dit-elle.

Nous fîmes une centaine de pas encore à peu près, dans la direction de la côte, et un sentier frayé s'ouvrit devant nous : nous le longeâmes en faisant crier le moins possible les feuilles qui jonchaient la forêt... Tout à coup :

— Maison! s'écria Tama.

Ce n'était point une maison, c'était un temple, un lieu d'abomination, veux-je dire; l'édifice pouvait avoir quarante pieds carrés, il était bâti en arêtes de cocotier, fortement liées entre elles et renforcées par des lianes; le dôme en pente était recouvert de feuilles de bananiers sur lesquelles, pour les assujettir, on avait placé d'énormes galets; à chaque face était une porte de quatre pieds de hauteur, ouverte : la curiosité nous y poussa instantanément... Le spectacle était horrible.

Au milieu du temple, une grande idole en bois peinte en rouge, avec une tête monstrueuse, la gueule ouverte et la langue tirée; on l'avait assise sur un pieu, ses pieds étaient crochus et ses bras étendus ; ses épaules portaient huit où dix régimes de bananes fraîchement cueillies; dans sa bouche on avait jeté une quantité de jam-rosa, et, autour d'elle, placés avec ordre et par tas réguliers, étaient des cocos, des goyaves et quelques racines auxquelles nous ne touchâmes point; plus de deux cents têtes, ornées encore de leur chevelure, étaient accrochées aux parois de l'édifice, presque toutes sèches et noires comme du vieux parchemin, mais quelques-unes, sanguinolentes encore, attestant de récents sacrifices; d'énormes calebasses se voyaient encore aux quatre coins, posées sur une haute estrade ; dans ces calebasses une liqueur noire et fétide, du sang à coup sûr; et, plongés à demi dans ces vases consacrés, reposaient des crishs flamboyants et des lances de fer aux manches damasquinés ; autour de l'idole le sol était parfaitement labouré, et, tout à fait aux pieds, une énorme pierre carrément taillée indiquait suffisamment l'autel sacrilége.

Tandis que j'observais ce lieu de meurtre et de sang, Tama veillait à la porte.

— Vite, vite, me dit-elle; toi bananes, cocos ; allons!

— Tu n'es pas effrayée?

— Moi connais ça.

— Toi venue ici?

— Moi jamais venue ici; mais dans pays à moi temple comme ça.

Je m'emparai de tous les vivres que nous pouvions emporter, ainsi que d'un crish et d'une lance magnifique, et, pour cette fois du moins, les dieux de cette race cannibale servirent à nourrir et à protéger les hommes. Nous nous égarâmes dans notre route, et, après une heure de marche, nous nous trouvâmes aux abords d'une grande ville dont les maisons étaient élevées sur pilotis; épouvantés, nous rebroussâmes chemin. Tama, inattentive jusqu'à ce moment, pivota de nouveau sur ses talons, flaira comme elle l'avait déjà fait, et m'indiqua mon chemin. Ma compagne ne s'était pas trompée, nous aboutîmes juste au cocotier où nous avions amarré la pirogue. Nous aidâmes le flot, et, quelque temps après, nous étions déjà loin de la ville, dont j'ignore le nom.

Le lendemain fut pour moi un jour de tristesse et de deuil. Tama, que sa tendresse et son dévouement m'avaient rendue si chère, laissa tomber la pagaye et s'assit immobile sur le banc qui faisait face au mien. Je lui serrai la main avec affection.

— Qu'as-tu, Tama?

— Moi souffrir.

— D'où?

— De partout.

— Est-ce la fatigue? réponds-moi.

— Pas la fatigue.

— Qu'as-tu donc?

— Grandes douleurs.

— Accostons, Tama, tu auras plus de calme à terre.

— Allons toujours. Sur terre, ni sur fleuve, point calme à moi; moi mourir.

Je m'assis à côté de ma compagne; j'appuyai sa tête sur mon épaule; je lui donnai les témoignages du plus touchant intérêt, je lui jurai une reconnaissance éternelle; sa dernière heure était venue...

Le corps de Tama s'affaissa lentement, sa poitrine devint haletante, ses lèvres tremblèrent, ses yeux se fermèrent à moitié, son pouls battit avec une violence extrême.

— Adieu! me dit-elle d'une voix à peine entendue; adieu! Ce soir tu verras blancs, tes frères ; toi oublier Tama, qui appartient aux crocodiles du fleuve.

Tama était brûlante : je pris un coco, je l'ouvris, et, au moment où j'allais en faire aspirer quelques gouttes à la pauvre Tama, elle s'élança par une violente convulsion et disparût dans les eaux. Je luttai avec ardeur contre le courant, étudiant les remous du fleuve, le suivant dans tous ses caprices; peine inutile, Tama ne reparut plus!

Le bruissement des vagues roulant sur le rivage m'apprit que ma course était achevée. Hélas! au prix de ma curiosité satisfaite, je ne voudrais point du souvenir de ce voyage empoisonné par la perte d'une femme aussi courageuse et aussi dévouée.

Mon nouveau séjour à Montradok ne fut pas long : je m'empressai de gagner le port de Sounghi-Raïas, et je m'embarquai pour Samarang, où je suis resté depuis, bien décidé à passer désormais dans l'obscurité une vie que mon travail suffit pour rendre très-heureuse.

Le récit de Georges, quelque intéressant qu'il me parût, froissa mon amour-propre de voyageur. J'avais, moi aussi, étudié plusieurs parties de Bornéo; mais Georges s'était plus aventuré que moi, et je lui gardais rancune des périls qu'il avait courus seul... Il s'en aperçut et m'en demanda la cause, comme s'il ne la connaissait pas.

— Vous êtes un fou, me dit-il en me tendant la main; j'ai achevé ma course, vous commencez à peine la vôtre; Dieu sait ce qui vous est réservé dans l'avenir. N'essayez pas plus que vous ne pouvez; les forces humaines ont leurs limites; soyez brave mais non téméraire, le cabanon ne va bien à personne, et l'intelligence qui vit dans la haine des barreaux doit vivre aussi dans le dégoût des folies. Croyez-moi, monsieur Arago, arrêtez-vous à temps, et tâchez de savoir où vous allez avant de vous mettre en route.

— Votre philosophie, lui répondis-je, n'est pas la mienne. Si je pars pour Calcutta, j'aime assez qu'un ouragan me pousse à Madagascar; et, puisqu'il m'a été permis de vous rencontrer sur le *Cumberland*, vous voyez que l'inattendu a ses bénéfices; aussi, mon cher monsieur, je ne vous dis pas adieu, mais au revoir, en Chine, au Japon, au Pérou, au Chili, au cap de Bonne-Espérance... peu importe, pourvu que nous nous retrouvions et que nous puissions nous faire encore des confidences amicales.

Je crains bien de ne retrouver mon ami Georges que dans l'autre monde.

---

## XIV

### LA VAGUE ET LE DRAME.

Nous courûmes à l'est, avec la mousson et la brise, heureux d'abord d'avoir échappé au plus grand danger qu'explorateur puisse jamais braver, mais le cœur brisé au souvenir de nos infortunés compagnons. Nous avions sous notre quille une mer riche, sur notre tête un ciel tout pailleté la nuit, tout resplendissant le jour; et devant nous, autour de nous, glissaient, comme des fiancées parées de leurs plus beaux atours, ces îles diaprées de la Malaisie, où grogne le tapir, où bondit la panthère noire, où trône le mandrill, où s'enroule le boa, où l'indigène menace, frappe et tue.

Le spectacle est magnifique, le deuil de l'âme s'efface devant cette opulence majestueuse dont le Créateur a doté cette vaste partie de l'océan Indien ; mais nous allions au hasard, car le capitaine qui nous avait accueillis avec tant de générosité semblait indécis lui-même sur la route qu'il avait à suivre, et, tandis que je me plaisais dans cette incertitude où tout ce qui nous arrive peut être regardé comme imprévu, mon brave matelot rongeait son frein de l'impossibilité où il se trouvait de ne pouvoir louer ou contrôler les manœuvres du capitaine.

— Voulez-vous que je vous explique ma pensée? me dit-il, en me prenant familièrement par le bras; le navire va de l'avant comme un étourneau, et je ne serais nullement surpris que nous tombassions encore dans la vilaine gueule de vilains anthropophages, qui nous mâcheraient de leurs vilaines dents avec leurs vilains sourires. Toutes ces vilaines choses ne sont pas belles, monsieur Arago, et je gagerais vingt et demi contre un et deux tiers que nous

allons de nouveau être croqués par un nid de cannibales plus à jeun les uns que les autres.

— Mais, mon brave, nous n'avons pas été croqués du tout.

— Si, monsieur, si, et je crois sentir encore dans mes chairs les crocs de ces requins à deux pieds qui ont déchiré tant d'honnêtes garçons... Ça finira mal, je vous le répète.

— Et moi, je crois que nous touchons au terme de nos rudes épreuves.

— Pourquoi le croyez-vous?

— Pourquoi crois-tu le contraire?

— Parce que...

— Ta raison est la mienne; nous voici d'accord sur ce point... Mais tais-toi, le commandant ordonne de changer de route et nous courons plus au nord.

— Qu'il aille se promener où il voudra, répliqua Jean-Jean, je m'en lave les mains; mais je le rends responsable de nos désastres à venir. Nous verrons ce qu'il dira quand il se verra sur un lit de charbons ardents.

— Tu ne penses qu'à ça.

— C'est que ça brûle.

Les plus violentes bourrasques succédèrent bientôt aux vents favorables sous lesquels nous avions navigué depuis notre départ de Poulou-Souc-la-Maudite, et j'avoue que, pour la vingtième fois au moins, je me vis contraint de donner raison à Jean-Jean.

L'incertitude, je l'ai déjà dit, conduit toujours à l'imprévu; mais il faut une limite à la course et à la pensée, ou le corps et la tête s'affaissent sous le travail.

Comme mon matelot, j'aurais voulu connaître notre destination : j'avais à cet égard vainement interrogé quelques hommes de l'équipage du *Cumberland;* pas un ne put me répondre, et je me décidai à m'adresser au capitaine lui-même.

— Je voyage pour voyager, me répondit-il, je cours le monde, non pour l'étudier, mais pour vivre. Le savant, cloué dans son fauteuil, s'use vite; le laboureur à sa charrue est le pendule d'une horloge : régularité, c'est ennui; l'ennui mène à la tombe, et je ne veux plus m'ennuyer. Voici la troisième fois que je visite le monde et que je sillonne l'Océan; partant, je mourrai en mer comme j'ai vécu, sans avoir rien appris, car je ne veux rien oublier. Ma fortune est immense : ne fais-je pas mieux de la dépenser ainsi qu'au profit des vices de notre vieille Europe? Dites... Ne levez pas les épaules avec dédain, vous le regretteriez plus tard. Voilà quarante matelots que je paye dix fois plus cher que ne le fait le roi d'Angleterre; en arrivant chez eux, ils apportent un petit bien-être à leur famille, à leur vieille mère, et ils me bénissent... C'est vivre aussi que de savoir qu'une mère étend sur vous ses mains amaigries.

Les dernières paroles du capitaine changèrent mon opinion sur son compte. Dès que le cœur est de la partie, je pardonne aux errements; et, tout en plaignant l'étrange manie d'un homme qui acceptait les colères océaniques pour éviter les folies humaines, je ne pus m'empêcher de l'aimer, puisqu'il se réjouissait si fort du bonheur qu'il donnait à d'autres.

— Soyez tranquille, me dit-il en me serrant la main, notre première relâche n'est pas éloignée, les îles Sandwich ne tarderont pas à se montrer à l'horizon, et de là, si vous voulez retourner dans votre vieille Europe, les occasions ne vous manqueront pas.

Les vents contraires nous poursuivirent avec une incroyable ténacité; forcés de leur obéir, nous nous vîmes contraints de courir au sud et de chercher une relâche dans les Mariannes, dont je ne vous dirai que quelques mots, pour vous parler avec plus de détails des Carolines, si curieuses à voir, si consolantes à étudier.

Je vais bien vous étonner en vous disant qu'un repas de ce peuple si bon, si aimant, si heureux, malgré la lèpre qui le visite, est une prière et une danse.

Quand un ciel généreux, une terre féconde parmi les plus fécondes, un soleil vertical, des eaux limpides, poussent, germent et protégent la population, celle-ci, pour s'harmonier, se fait belle et riante, et le mot arrive sans un regret à l'âme, sans une larme au cœur des amis, car on croit ici, comme aux Carolines, que Dieu ne nous a mis sur cette terre que pour être heureux plus tard dans l'éternité de son amour.

La principale île de ce curieux archipel, échelonné régulièrement du nord au sud, se nomme Guham; sa ville, fort bien tenue, a un palais assez semblable à une de nos maisons bourgeoises, un hôpital, un gouverneur honnête homme, un prêtre stupide, joueur et fripon, huit ou neufcents habitants, et deux cent cinquante maisons au plus, bâties sur pilotis.

La maison se compose, pour l'ordinaire, de deux pièces. Dans la première dorment et vivent les jeunes gens, les jeunes filles; dans l'autre, les pères et les mères.

Ici l'on prie et l'on aime; c'est l'écho fidèle de ce que l'on fait à côté.

Le toit de la maison est recouvert de feuilles de cocotier, si serrées, que les pluies les plus rapides des zones tropicales ne peuvent les pénétrer.

Le long des murs, faits en bambous et cousus à l'aide de petites cordes de bananier, sont placés les ustensiles de la famille : des escabeaux grossiers, des nattes fines, des vases de coco, des cruches en terre; pendus au-dessus, des rosaires et des scapulaires, tous bénits par notre saint-père le pape, disent aux naturels de l'île que leur religion n'est plus la religion chamorre, et qu'ils n'ont plus dans le présent et dans l'avenir qu'un seul Dieu en trois personnes.

Ici, la civilisation et la sauvagerie se disputent pied à pied le terrain; l'avenir nous dira qui aura le dessus, de nos ridicules ou des mœurs patriarcales des îles des Larrons.

Dans un coin de la première pièce est un foyer, composé d'une immense ardoise polie. Sous cette ardoise, on fait le feu, sur elle se déposent les fruits, les poissons, les oiseaux tués à la chasse, les poules plumées, la pâte de sicos préparée dans de grands vases de bois. C'est tout.

Accroupie sur des nattes soyeuses, la famille dîne comme les Carolins, dont je vous dirai la vie parfumée; c'est la même bonhomie, la même propreté, la même délicatesse, c'est un peu plus coquet, plus engageant peut-être.

Hommes, femmes et enfants parlent espagnol aux Mariannes, et la conversation est le mets le plus appétissant de toute table bien ou mal servie, table parisienne ou table chamorre.

Dîner sans faire de prière, aux Mariannes, serait un crime; avoir dîné sans rendre des actions de grâce à Dieu, serait s'exposer aux peines de l'enfer.

Se lever et se coucher sans recevoir à genoux la bénédiction de son père et de sa mère, ce serait être maudit.

Et, au milieu de tout cela, les mœurs antiques; quelles mœurs, ô mes amis!

Jetons un voile sur ce triste tableau.

Mais, pendant que vous dînez, en face de la porte toujours ouverte, que se passe-t-il?

Des enfants jouent devant vous un drame charmant et égrillard, si vous voulez, chaud, passionné, et dont vous ne pouvez détourner les yeux.

A terre est un chapeau. Autour de ce chapeau est tracée, à l'aide d'un bâton, une circonférence de cercle. Dans ce cercle tourne une petite Chamorre, imitant les airs d'une vierge voulant fuir l'approche d'un séducteur.

Ce séducteur est un bambin de cinq ou six ans, qui danse, piétine fébrilement, comme s'il se sentait un cœur, comme s'il comprimait un désir; ses yeux flamboient, son teint se colore, la sueur l'inonde, il lance des regards passionnés, il prie, il pleure, il supplie, il se jette à genoux, il se prosterne, et la coquette fuit toujours, et sort d'un cercle que son fougueux adorateur n'a plus le droit de franchir.

Puis l'amant pleure plus fort, il se désole, il se frappe la poitrine; la jeune fille rentre au cercle, se rend, et le mariage est consacré.

Ces petits drames, ce ciel si pur, ces eaux si limpides, la lèpre, des tremblements de terre fréquents, la plus belle, la plus vigoureuse, la plus variée, la plus magnifique végétation du monde, un gouverneur, du lait de coco, des bananes succulentes, des coquillages magnifiques, tel est cet archipel.

Courons aux Carolines.

Voici le peuple le plus doux, le plus cordial, le plus généreux et peut-être aussi le plus beau de la terre ; un peuple à part, privilégié par le sol toujours vert, par le ciel presque toujours bleu, par des eaux sans cesse calmes et transparentes.

L'archipel des Carolines est composé d'une douzaine d'îles plates, admirablement boisées.

Là ne retentit jamais un cri de mort ou de vengeance; les armes de leurs habitants sont des pierres et des bâtons.

Les Carolins ne veulent ni casse-tête ni hache; et puis leurs querelles durent un jour ou deux; car du sein de cette multitude turbulente s'élancent à la fois deux vieillards; ils s'accostent, se serrent la main, se disent quelques mots à voix basse, font un geste impératif : les conditions de la paix sont réglées.

On pousse dans les deux camps mutinés des cris d'allégresse, les bâtons et les pierres tombent sur le sol, les armées courent l'une vers l'autre; on se mêle, on se heurte, on trépigne, on danse... Paix signée.

Rien dans les habitudes de ces hommes si excellents ne donne un démenti à leurs mœurs pacifiques.

Et pourtant des peuples cruels, farouches, des anthropophages entourent l'archipel des Carolines.

Les habitants de Fitgi, race de sang, couvent de l'œil les plus paisibles Carolins, et les insulaires que j'ai vus à Guham gardent avec terreur le souvenir des récentes excursions que firent chez eux les naturels des Fitgi et des Sandwich.

O Carolins, intrépides habitant de l'océan Pacifique, enfants sans fiel et sans malice, au sein d'une mer où tant de cœurs se soulèvent contre les flots! que Dieu vous protége contre les attaques de vos voisins et contre les visites des navires européens, qui vous apporteraient, en échange de vos douces habitudes de paix, les vices, les ridicules et les hontes de nos climats!

J'ai longtemps navigué dans les pros-volants des Carolines; j'ai fait des traversées périlleuses avec ces hommes-poissons, qui ont deux éléments à eux, comme le pingouin et le phoque; je connais leurs mœurs, et je peux en parler comme je parlerais de ma famille.

Je dois la vie à un roi (Tamor) de Sathonal, qui se jeta au milieu des brisants de Rotta pour m'arracher aux vagues et aux rochers qui allaient me briser; et quand, par quelques cadeaux, je voulus le remercier, ce généreux Tamor rejeta dédaigneusement mes offres, qu'il accepta un instant après, lorsque je lui fis comprendre, en frottant mon nez contre le sien, que mon amitié serait blessée de ses refus.

Les repas des Carolins sont courts, simples, sans de fatigants apprêts.

Ils ne mangent ni des singes ni des corbeaux, parce que les corbeaux et les singes mangent de la chair humaine.

Ils se nourrissent de fruits, de poissons et de pâtés de sicos.

Le poisson est cuit au bout d'un bâton en forme de pince qu'on tient sur la braise ou la flamme.

La pâte de sicos est étendue en galette ronde sur une ardoise ardente et polie, selon l'usage des joyeux Mariannais; et la boisson est de coco, dont l'enveloppe est enlevée d'un seul coup de grand couteau de cuisine, qu'ils viennent chercher à Guham, et qu'ils obtiennent en échange de beaux coquillages et de pagnes moelleuses fabriquées dans leur pays à l'aide de l'écorce de bananier.

Le dîner des Carolins se fait presque toujours à bord de leurs pros, et il faut voir comment un seul de ces êtres privilégiés sert d'échanson à tous.

C'est le spectacle le plus merveilleux dont on puisse jouir.

Celui qui est chargé de ce rôle se rend à terre à la nage; c'est un véritable marsouin, tantôt volant entre deux eaux, tantôt la moitié du corps à l'air, jouant avec les vagues écumeuses comme avec une eau limpide et calme.

Il aborde : un cocotier est là; un cocotier, c'est-à-dire le plus haut, le plus régulier, le plus vertical des grands végétaux qui pèsent sur le sol, après l'eucalyptus.

Le Carolin a mesuré la cime d'un seul coup d'œil, il a craché dans ses mains, et le voilà, ainsi qu'un chat sauvage, atteignant en un instant les palmes élégantes de cet arbre si bienfaisant, qu'il suffit à lui seul à nourrir, à vêtir et à désaltérer les peuples tropicaux.

Le cocotier est dépouillé de ses fruits gigantesques, ils tombent avec bruit sur le sable ou le gazon; le Carolin descend presque aussi rapidement qu'eux, et il noue en grappes ces vases naturels, dans lesquels l'eau se conserve fraîche et aromatisée.

Les épaules et les mains du Carolin portent le précieux fardeau.

Des pros-volants sont mouillés à une ou deux encâblures du rivage; le Carolin confie à la première lame qui vient expirer à ses pieds les provisions dont il ne veut pas qu'une seule goutte soit perdue, il s'élance à la mer, poussant devant lui, ainsi qu'un berger son troupeau, les fruits rafraîchissants; mais une des grappes s'est dénouée, obéissant aux caprices de la vague; les cocos, diversement balancés, voltigent çà et là, se dispersent, se séparent; les uns prennent le large, les autres gagnent la côte.

Étudiez le Carolin au milieu des lames et de son troupeau fugitif ; il se dresse, se replie, avance d'une brassée, recule de deux, donne un coup de main au coco voyageur qui est près de lui échapper, un coup de poitrine ou de tête à deux autres fruits qui s'émancipent, et parvient, ainsi qu'un brave général, à rallier ses soldats en déroute.

Cela fait, il les embrasse tous, ou du moins les retient tous captifs à l'aide de petites évolutions, les pousse en avant et rejoint enfin le bord aux cris d'admiration de l'Européen en extase, et presque inaperçu de ses frères, habitués à de semblables manœuvres.

S'il vous fallait à ce prix boire à vos repas, ô mes chers amis de France ! vous courriez grand risque de mourir de soif, et je ne vous donne pourtant qu'une bien pauvre idée des merveilleuses manœuvres des Carolins, amenant les cocos aux convives qui les attendent.

Que la tempête gronde, que la lame déferle avec fracas sur la grève envahie, que le calme règne et que le vorace requin attende sa proie, guidé par le fidèle pilote dont je vous dirai les mœurs, qu'importe au Carolin?

Est-ce que le plus glouton de animaux marins peut atteindre la dorade dans sa course rapide?

J'ai vu un Carolin se jeter à l'eau pour aller chercher un oiseau tué par Jean-Jean, et dans ce moment deux requins monstrueux rôdaient autour des pros-volants.

Les deux squales coururent sur le nageur insouciant; mais celui-ci tournoya en jouant, et pas un de ses camarades ne parut s'inquiéter de cette rencontre.

Les mets, servis sur des feuilles de bananier, ne sont pas disputés par les convives; on dirait que chacun d'eux est attentif à deviner le goût de son voisin, afin de lui laisser sa ration favorite.

Il y a une exquise propreté dans la façon de diviser les aliments.

Le Tamor dîne avec ses sujets.

S'il a été nommé roi, c'est-à-dire s'il a acquis le droit de se couvrir le corps des plus élégants et des plus curieux tatouages, c'est parce qu'il s'est montré le plus leste à gravir les arbres, le plus habile à diriger une embarcation au milieu des récifs, le plus intrépide à lutter contre les flots mutinés.

A table, il n'est pas servi le premier.

Chacun mange sans gloutonnerie et à tour de rôle; c'est comme un jeu où des bambins s'amusent à se taquiner.

On se donne de petits coups sur les doigts; on rit de la grimace de celui qui se brûle ou se blesse avec une arête; et, si je veux vous donner une idée exacte de l'égalité parfaite qui règne chez ces hommes privilégiés qui ne forment pour ainsi dire qu'une seule et même famille, j'ajouterai qu'un de ces rois s'étant blessé à la jambe en tombant d'un cocotier, voulut un jour se mêler à la danse que le gouverneur de Guham faisait exécuter devant nous, et qu'il fut chassé en riant du milieu de la fête par ses sujets, craignant que la jambe boiteuse ne dérangeât leur joyeux exercice.

Force lui fut d'aller s'asseoir à terre pour assister comme nous aux divertissements.

La galette de sicas est découpée par eux à l'aide d'une arête de poisson ou d'un morceau de bois aigu, et vous remarquez que celui qui sert le premier a la délicatesse de choisir pour lui la plus petite portion et la moins savoureuse.

Ai-je besoin de vous dire qu'avant et après le repas une prière se psalmodie?

Non, sans doute.

Prier et travailler, voilà la vie de ce peuple dont je ne parle jamais qu'avec amour.

Les prières des Carolins s'adressent toujours au Dieu puissant des tempêtes, pour qu'il chasse les mauvais nuages; et ces oraisons, modulées sous trois notes, sont toujours accompagnées de gestes, de mouvements de bras et de corps pleins de grâce et d'élégance.

L'eau limpide d'une source, le lait frais et aromatisé du coco, voilà la boisson quotidienne du Carolin. Des bananes, le fruit de l'arbre à pain, des mangues, des melons d'eau, des poissons, du sicas (taca pinnatifida) et quelques autres fruits, voilà ses vivres habituels.

Son couvert, c'est une large feuille de bananier propre et soyeuse; ses convives, des amis, des frères; son appétit, une conscience pure; ses délassements, une lutte ardente contre la rare colère des mers qui entourent son archipel.

Outre ces bienfaits dont le ciel prodigue l'a doté, le Carolin sait fabriquer encore, à l'aide du coco et de quelques racines, une liqueur enivrante, mais à laquelle il ne touche jamais, lui, que pour donner de la vigueur à ses muscles.

Chez les Carolins, l'homme qui s'enivre est dégradé.

Chez les Carolins, il y a de la joie, des fêtes, jamais d'orgie, jamais de sang versé par le fer.

Plus on avance dans la vie, plus on garde dans l'âme, comme dans un vase sacré, le souvenir des jours heureux, de la jeunesse.

Aussi, vous ne sauriez croire avec quelle joie je vous entretiens encore aujourd'hui de ces bons, de ces généreux insulaires des Carolines, à qui j'ai dû de si douces émotions.

L'archipel dont je vous parle, les magnifiques végétaux qui le pavoisent, les pros-volants qui le sillonnent, les eaux diaphanes qui le baignent, les cœurs droits et compatissants qui m'ont si bien accueilli dans leurs cases élégantes, toutes ces choses sont autant de points de repos qui me bercent dans mes nuits et me caressent dans mon sommeil.

— Qu'est-ce que l'homme? demandai-je au tamor de Sathanal.

— C'est une pensée de Dieu, me répondit-il en courbant la tête.

— Et Dieu?

— Dieu, c'est lui.

Rien n'est poétique comme la prosodie ou plutôt la grandeur de ces bienheureux flots, vers lesquels je me dirige dans mes jours de tristesse.

Pour le Carolin, les ouragans sont des colères; les nuages, les navires de l'air, le soleil, un créateur; la nuit, le repos du jour; le jour, le réveil de la nuit; les passions, des maladies.

Ils disent que les rivières sont des routes qui marchent.

Les Carolins disent encore, en parlant des morts : « Ce sont les protecteurs des vivants; » et leur religion leur apprend que ceux-là, portés par les nuages, viennent souvent visiter leur pays et répandre sur lui des orages ou des rosées, selon que leurs enfants ont été bons ou mauvais.

A moi un ami, une femme, une compagne avec qui je parle de ma vieille mère d'Europe; à moi une case, un pros-volant, deux cocotiers, quelques bananiers; à moi l'oubli des heures les plus douces de mon enfance, et je fais halte aux Carolines, et je m'enivre de leurs parfums, de leur ciel d'azur et de leur repos...

Mais, hélas! parler d'une mère, ce n'est pas la revoir; rejoignons le navire, courons à de nouveaux dangers, et disons adieu aux Carolins, sans les quitter et avec l'espérance de les revoir un jour.

J'étais de retour à bord depuis plus de deux heures, et je n'avais pas aperçu Jean-Jean; je demandai avec inquiétude aux hommes de l'équipage s'ils étaient bien certains qu'il eût quitté la terre; tous m'assurèrent qu'il était revenu avec eux la veille, mais qu'il pouvait bien avoir profité de la nuit pour regagner Sathanal à la nage; je me résignai donc, et je pleurai comme on pleure un ami absent.

— A la bonne heure, me dit-il le soir en s'approchant de moi, l'âme toute joyeuse, voilà les larmes qui parlent, voilà des regrets qui consolent de bien des amertumes. Pardon, monsieur Arago, je m'étais caché pour m'assurer si votre affection était aussi sincère que la mienne; ne craignez rien, je ne vous quitte plus, vous êtes pour moi un ami, un frère, et je deviens votre ombre par devant, par derrière, par les côtés, peu m'importe, puisque vous pouvez toujours me serrer la main.

Croyez-le, parce que je vous le dis, les chaudes amitiés, les nobles dévouements se trouvent surtout dans le partage des infortunes et des périls : une tempête, un naufrage, à côté d'un homme, vous le rend cher, et tue souvent une vieille antipathie.

Jean-Jean n'est plus un matelot pour moi, c'est un frère avec qui je partage ce que le ciel m'envoie de chagrins et de consolations.

— Où allons-nous? demandai-je au capitaine dès que nous eûmes dérapé.

— Tenez-vous beaucoup à le savoir? me répondit-il avec un malicieux sourire.

— Mais oui; cet océan Pacifique est si grand, qu'on est bien aise d'apprendre que, dans un mois, dans deux ou trois, on verra un petit coin de terre qui vous consolera de la vue de tant d'eau.

— Et si, dans cette traversée plus ou moins longue, je ne vous montrais ni eau ni terre?

— Auriez-vous réellement envie de m'envoyer au ciel?

— Pas encore; mais, puisque vous êtes si curieux, je vous promets sous peu un de ces imposants spectacles qui se gravent dans la mémoire pour ne plus s'en effacer jamais.

— Qu'est-ce donc, capitaine?

— Vous le saurez bientôt, car le vent souffle carabiné comme je le désire, comme je le veux, et je vais lui livrer de la toile à mettre la quille à l'air. Ces régions tropicales sont trop calmes, trop monotones, il me faut de la turbulence; j'en aurai de par Borée et Neptune, comme diraient les mythologistes.

— Monsieur Arago, demanda Jean-Jean, qui avait écouté notre conversation, qu'est-ce que le citoyen Borée.

— C'est le dieu des vents.

— Et le citoyen Neptune?

— C'est le dieu des mers.

— Eh bien! puisque les vents et les mers ont un dieu, pourquoi les hommes n'en auraient-ils pas?

— Mais tu sais bien que les hommes en ont un grand, immuable, éternel.

— C'est que j'ai souvent entendu des farceurs dire des choses...

— Ce ne sont pas des farceurs, mais des impies, qui nient Dieu tant que la brise est favorable, et qui, au moment du danger, l'invoquent avec une hypocrite dévotion.

Jean-Jean et moi allions poursuivre notre causerie si intime, lorsque le navire donna une bande tellement épouvantable, qu'il se trouva engagé.

Le capitaine eut beau crier : « Laissez porter! » il nous fallut tout d'abord couper l'artimon, puis le grand mât, et nous ne nous relevâmes qu'après des efforts inouïs.

En ce moment d'angoisses, les poltrons du Cumberland crurent en Dieu et l'invoquèrent comme leur dernier refuge.

Nous courions depuis quarante-cinq jours, bien certains de notre point, lorsque la vigie, à cheval sur le beaupré, cria : « Terre! terre! de l'avant! »

La carte était nette, nous interrogeâmes le matelot; il nous répondit qu'il voyait à merveille, et bientôt nos longues-vues lui donnèrent raison.

Ce n'était pourtant pas une terre qui se dressait sur notre passage, mais une de ces gigantesques montagnes de

Cataracte de Bornéo. (Page 43.)

glace que les ouragans arrachent du pôle et poussent vers des régions plus tempérées.

Sir George Smith me regarda du coin de la prunelle; je le compris et le remerciai de sa courtoisie.

— N'est-ce pas, me dit-il, que c'est là un curieux spectacle : un monde qui se promène, une masse compacte, inébranlable, une maison trois fois haute comme notre grand mât remis à neuf, et dont près de neuf fois la hauteur plonge dans les abîmes?

— Cela est vrai, lui-répondis-je; cela apprendrait une religion, si l'athéisme était possible.

— Vous ne voyez pourtant que le prélude de ce que je désire vous montrer dans peu de jours. Cette montagne se meut au gré des vents et de la lame, nous nous trouverons bientôt, si notre quille ne s'ouvre pas contre un de ces colosses, sur un univers de glaces immobiles emprisonnant le pôle et disant à l'homme : Tu n'iras pas plus loin!

— Pourquoi n'essayerions-nous pas de donner un démenti à ces paroles, que les hommes seuls ont prononcées? dis-je au capitaine, dont l'audace m'était si connue.

— Bien des courages se sont lassés à l'épreuve, me répondit-il; cependant je ne sais pas encore à quoi je me déciderai, le hasard me poussera.

Il y a des époques dans la vie qu'on n'oublie jamais.

Dans une navigation au milieu des archipels les plus nombreux, le navire cingle en sûreté pourvu qu'il puisse maîtriser les vents, car la science lui a dit où sont les rochers sous-marins qui ouvrent les quilles, les récifs contre lesquels vont se briser les coques, les courants qu'il faut soumettre, les ports où l'on peut s'abriter; et, en cas de naufrage, une terre hospitalière où le matelot trouve du pain, un asile, une espérance.

Mais ici, dans les mers orageuses du pôle austral, mers encore si rarement sillonnées, parages inconnus, au milieu d'une agglomération de montagnes de glace obéissant aux tourmentes qui les poussent, les pressent, les déchirent et les ouvrent, si vous heurtez un peu violemment ces masses







Il levait les mains, il agitait ses bras en forme de télégraphe. (Page 51.)

dix fois, mille fois plus volumineuses que vos navires; si vous vous trouvez enclavés dans des passages, dans des anses formés par ces îles voyageuses..... adieu, patrie! adieu, amis! nulle terre généreuse ne recevra vos dernières confidences, et ces parages dévorateurs auront rempli leur mission.

N'importe, courons aux difficultés à vaincre, aux périls à soumettre, à la mort à braver.

A dater du jour où nous nous trouvâmes aux œuvres de la banquise, nous avons continuellement longé à bâbord et à tribord quelques blocs de glaces errantes diminuant de grosseur, mais augmentant en nombre à mesure que nous approchions.

Celle-ci était immense et se dessinait à l'horizon par une teinte blanche, reflet de sa surface.

C'est un imposant tableau à observer que celui d'une zone glacée où nous avons peine à supporter la rigueur du froid, au milieu de la saison la plus favorable de l'année; où se reproduisent, heureuses, des familles innombrables de poissons, de crustacés, d'oiseaux, de mollusques, comme si cette population vivace avait voulu braver la puissance de Dieu.

Ici, en effet, le roi des mers, ce colossal cétacé, qui peut ouvrir un navire d'un seul coup de tête et faire le tour de monde en quinze ou vingt jours; la baleine dans ces parages ne manque point de vivres; elle engloutit dans sa gigantesque charpente des myriades de poissons, et se joue parmi les glaces comme pour insulter à leur stérile colère.

Auprès d'elle, les phoques philosophes, flegmatiques habitants des pays rigoureux, dressés sur la partie postérieure de leur corps, vous regardent arriver comme des amis.

Puis le manchot, cet oiseau-poisson, nageant toujours entre deux eaux, et aussi rapide au milieu des vagues qu'il est lourd lorsqu'il a gagné le rivage; sur votre tête voltige l'élégant chionis, tandis que le pétrel et le goëland s'élancent d'une aile plus légère, et que l'albatros, poétiquement nommé mouton du cap ou plutôt oiseau des tempêtes,

plane à votre zénith, et, rapide comme la balle, disparait en un clin d'œil à l'horizon.

Ainsi, de tous côtés, sur les glaces, dans les eaux, au sein des airs, une nature bizarre et curieuse, et là, au milieu de tant d'études à faire, notre aventureux navire, séparé du monde civilisé, n'ayant pour guide que la boussole et les caprices des ouragans!

Pendant six jours, nous côtoyâmes la banquise; tantôt la glace se dressait en élégants candélabres, tantôt c'était une statue grossièrement ébauchée.

Près de nous se dessinait un dôme; plus loin pointaient des miranets; on eût dit une nécropolis blanchie ou les débris d'une cité nouvelle, renversée par quelque terrible commotion.

Au surplus, le silence partout, partout cette solitude imposante et majestueuse qui crée les religions.

Mais nous ne voulions pas que la banquise fût un obstacle à notre excursion polaire; et, comme le temps grossissait et que nous avions déjà fait quelques infructueuses tentatives de mouillage, nous résolûmes de lutter contre la tempête qui venait de se lever avec toutes ses horreurs.

Veille! veille! veille! nous ne pouvons pas fuir, car les premiers obstacles de la route vont ouvrir notre carène de cuivre; nous ne pouvons pas louvoyer, car l'espace nous manque et la colère de la tourmente nous menace de trop près...

Alerte! Alerte! tout le monde est sur le pont, tous les yeux plongent dans les tourbillons de neige qui nous enveloppent.

Les voiles sont serrées, nous mettons à la cape, une houle impétueuse nous fatigue et nous disloque; c'est un duel acharné, c'est une guerre à mort entre les éléments et nous...

Voyons qui sortira vainqueur de la lutte.

Le navire se redresse avec majesté, le chemin nous est ouvert de nouveau.

Oh! que je vous plains, vous qui n'avez pas été spectateur, au moins une fois, de ces turbulences océaniques, où la puissance de l'homme se fait si bien sentir!

Les vents déchaînés qui tourbillonnent, les brumes épaisses qui nous envahissent, les flocons de neige qui se dressent devant vous en réseaux impénétrables, les glaces qui cheminent en sens opposés, tout ce que le ciel, tout ce que la terre, tout ce que la mer ont de violence, ne veulent pas que vous alliez là ou là.

Eh bien! vous, capitaine expérimenté, vous à qui l'aspect de la mort n'enlève ni l'énergie, ni la présence d'esprit, vous irez là et là parce que votre devoir vous a tracé la route à suivre, parce que vous avez sous vos pieds un solide navire qui obéit à vos ordres, et auprès de vous un équipage intrépide qui ne sourcille pas aux flots prêts à l'engloutir.

L'ouragan avait cessé, des vents plus courtois se levèrent, et nous continuâmes notre chemin au sud-est; mais les brumes nous tenaient rigueur, nous étions forcés d'aller à petites voiles, et le problème semblait tous les jours plus difficile à résoudre.

Quelques jours après, le ciel se dégagea; une bonne brise du nord fit enfler nos voiles développées, et nous filions très-bien nos sept nœuds au milieu des immenses glaçons contre lesquels se heurtaient incessamment les lourdes joues de notre brick.

Bientôt nous nous trouvâmes tellement entourés de blocs plus ou moins accidentés, que nous étions effrayés de la route que nous avions faite.

N'importe, nous ne pûmes nous résoudre à rétrograder, et, pour éviter toute secousse trop violente, nous nous amarrâmes à un glaçon immense et consentîmes à suivre sa bonne ou mauvaise fortune.

Dans cette situation très-peu joyeuse, je vous l'atteste, les masses qui nous heurtaient dans leur passage nous donnaient de vives inquiétudes, et chacune des secousses que nous recevions était un prélude du sort funeste que tant d'autres navires n'avaient pu éviter.

Pendant cette mortelle journée, notre marche fut lente et douloureuse; vainement nous essayâmes de nous dégager.

Le lendemain, les glaces se refermèrent sur nous comme la pierre de la tombe, et nous nous trouvâmes complétement enclavés.

En attendant qu'un rayon de soleil ou qu'un vent généreux nous dégageât, nous tuions les heures inutiles par cette gaieté de bord qui n'abandonne jamais les hommes de cœur, et nous visitâmes les îles flottantes qui nous environnaient.

L'éternelle banquise s'étend au delà de l'horizon; descendons sur la banquise comme nous le ferions sur une terre nouvellement découverte.

L'équipage du brick émigre, et nous voilà tous armés de bâtons, de gaffes et de fusils, chassant les pingouins et les phoques, que nous venons poursuivre jusque dans leurs retraites les plus éloignées.

Je m'étais avancé vers un de ces colosses grimaçants que les tourbillons de neige et les ouragans dessinent avec tant de bizarrerie à chaque colère atmosphérique.

Je m'étais épuisé à la poursuite d'un lion de mer, lorsque je changeai machinalement de route et me trouvai comme enclavé dans une sorte de bâtisse inaccessible aux rafales du sud...

Tout à coup, je m'arrête comme pétrifié, mon cœur se serre, mes yeux se remplissent de larmes, une histoire lamentable se déroule devant moi; je vois des amours, des joies, des angoisses, le délire... la mort!

C'était une sorte de chapelle dont le dôme laissait tomber des stalactites taillées en pointe, à l'extrémité desquelles perlait la goutte d'eau qui devait les agrandir; puis une sorte de banc circulaire, assez uni, taché de sang, et sur ce banc, j'allais dire sur cet autel... deux squelettes, presque aussi blancs que le cercueil à jour, silencieux témoin de leur dernier rôle.

Deux mains crispées se tenaient encore; une des deux têtes tombait sur les épaules de la seconde victime, et les pieds allongés disaient une agonie par le froid.

Deux squelettes, deux charpentes osseuses, au travers desquelles avaient couru les passions, battu des cœurs!... circulé le sang; deux crânes d'où a jailli la pensée; des yeux qui ont imploré le ciel! Plus rien, rien que la faim et le froid, qui n'épargnent personne, qui n'ont pas fait grâce à ces deux infortunés.

L'autel était là, je priai, je m'approchai avec dévotion de ces débris humains, et, creusant la glace avec ma baïonnette, je cherchai autour des pauvres délaissés un lambeau de vêtement qui pût m'éclairer quelque jour sur la nation à laquelle avaient appartenu les deux victimes, ou tout autre indice capable de me guider sur la cause du désastre.

Le sol résonne sous l'arme qui le fouille; je m'encourage au travail; mes bras se fatiguent à la peine, la glace crie; je trouve une boite de fer-blanc, et dans la boite des insectes, des oiseaux empaillés, un crayon, un anneau, un paquet d'épingles et vingt-huit feuilles de papier...

La science fait presque autant de victimes que la guerre!

Je m'emparai avec transport du précieux dépôt, et, laissant tomber un dernier regard, une dernière prière sur les deux squelettes, je me dirigeai à pas lents vers les matelots qui rejoignaient la chaloupe.

Au moment où nous allions nous embarquer, une houle imprévue fit bondir les glaces auxquelles l'embarcation était amarrée, et nous en cherchions la cause, lorsque deux monstrueuses baleines, s'échappant de leur solide prison, vomirent à l'air deux gerbes d'eau pareilles à des cratères; puis, nageant plus près de la surface, l'une d'elles prend la chaloupe sur ses larges épaules, l'enlève comme un flocon d'écume et la chavire...

Un homme seul était à bord; il nageait à merveille, et il nous eut bientôt rejoints...

Quant à l'embarcation, elle était perdue pour nous, et nous ne savions quel moyen employer pour prévenir le navire de notre embarras.

Il était minuit, depuis dix minutes à peu près le soleil venait de nous dérober son disque; cinq minutes plus tard il reparut plus brillant, et je résolus, avant que l'on vint nous chercher, de lire le précieux manuscrit dont je m'étais enrichi.

Glissant donc une seconde fois à travers des galeries de glace, je m'assis, adossé à une de ces colonnes, et je jetai un regard curieux sur les douleurs qui sans doute allaient se dérouler devant moi...

Les voici :

« Dernier cahier.

« Hélas! que sont devenus les autres? où flottent en ce moment les débris du navire qu'un bloc de glace a ouvert cette nuit? où se balancent les cadavres des joyeux matelots qui chantaient naguère le retour dans leur patrie, qui insultaient aux ouragans, qui défiaient la rafale, qui ne croyaient qu'au bonheur?

« Infortunés! votre agonie a été courte; une lame, une seule a étouffé votre dernière plainte, votre dernier râle...

« Mais moi, mais lui, mon jeune frère Paul, que j'allais rendre aux caresses maternelles, qu'allons-nous devenir, nous qu'une vague écumeuse a jetés sur ce sol de glace, sous ce ciel de glace, sur cette mer de glace, où la vie de l'homme est impossible, où la mort est sans refuge, où le suicide serait permis, si le suicide n'était pas un démenti donné à Dieu, s'il n'était pas un sacrilége?

« Lui et moi, voilà les seuls êtres pensants de ce monde si distinct des autres mondes; pour abri, une atmosphère terne et rigide; pour couche, une eau durcie par les siècles; pour nourriture, hélas! pas même l'espérance, ce regard du ciel, qui apaise tant de douleurs, qui console de tant d'amertumes.

« Pauvre frère! tu es si jeune, et déjà mourir : mourir dans les angoisses de la faim, dans la torpeur de l'abandon; plus fort, plus résigné peut-être, je te verrai partir...

« Et alors!... O mon Dieu! ma mère te prie en ce moment, sans doute, pour ses enfants bien-aimés.

« Est-ce que les prières d'une mère ne montent pas toujours au trône de l'Eternel?

« Voilà deux jours que la tempête nous a saisis...

« Nous avons tué un pétrel... Paul a eu la meilleure part; je lui ai dit que je n'avais pas faim.

« La nuit! oh! la nuit est une lente torture. Je m'abrite de Paul, il s'abrite de moi, nos cœurs battent dans une même poitrine, mais la faim nous ressaisit au réveil...

« Y aura-t-il encore un réveil pour Paul et pour moi?

« Une effroyable tempête, venue du pôle, fait crier la banquise..... Courbés sous un énorme bloc de glace, nous devons à sa masse de ne pas être entraînés par la rafale, qui, heureusement, ne change pas de direction...

« Jamais, peut-être, réseau plus compacte de neige n'a pesé sur cette zone de désolation... C'est une nappe blanche, serrée, nous couvrant comme un linceul, et faisant jaillir les flots.

« Le sol monte, monte, monte encore... nous piétinons pour ne pas être dominés... si l'ouragan continue, adieu à la vie, adieu à la douleur...

« La mort ne veut pas de nous; Paul et moi n'avons pas assez souffert...

« Pauvre Paul!

« Nous ne manquerons pas de vivres désormais, la banquise est jonchée d'aigles noirs, de pétrels et de pingouins, mutilés par les remparts de glace contre lesquels ils ont été lancés par l'ouragan...

« Que Dieu est grand dans sa colère!

« Puissance céleste! pitié! mon frère se meurt... Il ne mourra pas seul... Sol natal, mère adorée, adieu...

« Paul et moi... mourir de faim, mourir de froid...

« Si! »

Les trois dernières lignes du manuscrit étaient presque illisibles, les feuilles que je n'ai pas transcrites ne contenaient que des notes géologiques sur la nature du sol péruvien et des premiers échelons de ces cordillères qui traversent les Amériques du nord au sud...

Une phrase tronquée, tracée à la plume et d'une autre main, me laisse croire que Paul habitait Lima et voulait se faire prêtre, et je crus comprendre, par quelques mots, que son frère était venu le chercher par ordre de sa mère...

Les papillons, les coléoptères piqués dans la boîte de fer-blanc étaient parfaitement conservés...

Hélas! les squelettes blanchis des deux victimes l'étaient aussi : les oiseaux de proie avaient épargné la charpente; d'accord cette fois avec l'Eternel, qui dit les périls de cette navigation polaire, et apprend la vie dans la mort.

Un canot du brick venait d'accoster; nous nous embarquâmes, et, glissant avec prudence dans les labyrinthes formés par les glaçons dont la mer est pour ainsi dire pavée aux abords de la banquise, nous nous trouvâmes bientôt sur les flots assez libres.

Grand Dieu! un homme nous manque... Quel est-il? Je cherche; mon cœur, plus que mes yeux, l'a deviné. Jean-Jean, le brave, le dévoué Jean-Jean, est resté seul sur les glaces.

— Vite, vite, paravirez vent devant! Alerte, enfants, un de vos camarades est là-bas; il ne faut pas qu'il y reste, ou nous y resterons tous!

J'embrassai le capitaine avec effusion, et le brick, arrêté dans sa marche, courut de nouveau vers le pôle.

Le premier encore, j'aperçus mon vieil ami debout sur un dôme éclatant; il levait les mains, il agitait ses bras en forme de télégraphe, et, bien certain que nous allions à lui, il s'élança, d'assise en assise, et arriva enfin sur le sol.

En un clin d'œil, le canot fut à la mer; je voulus être de la partie; je me mis à la barre, et je promis une bonne récompense à celui des matelots qui briserait un aviron en nageant.

Avec quelle joie, avec quels transports je serrai Jean-Jean dans mes bras!

Et pourtant un sentiment douloureux, partagé par tous les hommes de l'embarcation, se glissa dans mon âme...

Je fis signe à l'équipage de ne rien dire, et un quart d'heure plus tard on nous présentait les tire-veilles pour escalader le brick.

— Eh bien! me dit Jean-Jean, dès qu'il se vit sauvé de l'affreux péril qu'il venait de courir, vous avez voulu du chaud : on vous en a donné; vous avez goûté du froid : vous n'en manquiez pas tout à l'heure. Que demandez-vous encore?

— Ce qui ne m'arrivera jamais, mon pauvre ami, le bonheur.

— Dame! il est à droite, et vous allez le chercher à gauche; il est au nord, et vous courez après lui au sud. Sauf le respect que je vous dois, monsieur Arago, votre intelligence louche; je vous conseille de soigner vos yeux.

— Et toi, mon brave, crois-tu y voir plus clair?

— Moi! c'est-à-dire que je suis honteux d'avoir toujours raison contre vous, et je me sens tenté quelquefois de vous tutoyer, afin que vous me parliez bas.

— Ainsi donc, Jean-Jean, tes yeux sont nets : tu es sûr de voir rouge ce qui est rouge, et noir ce qui est noir?

— Certainement.

— Alors, dis-moi, je te prie, de quelle couleur sont ces cheveux qui couronnent ta tête...

Je lui présentai en même temps un petit miroir.

— Grand Dieu! s'écria le matelot en bondissant comme un chevreau effrayé par une meute, miséricorde! pitié! je ne suis pas sauvé, je ne suis pas moi, on m'a laissé dans les glaces!... Capitaine! monsieur Arago! faites virer de bord!... Il n'est pas juste qu'on laisse Jean-Jean dans le séjour des phoques et des baleines, sans pain, sans vin, sans maison, sans amis. Allons au secours de ce pauvre matelot, qui a tant souffert et qui ne doit point mourir de froid et de misère...

Nous n'avions pas envie de rire de la naïveté de notre cher matelot, car sa frayeur était le résultat d'un sentiment noble, d'un sentiment qui le relevait à nos yeux...

Il ne lui fallut que quelques instants pour comprendre le ridicule de ses craintes; mais le brave garçon, toujours le miroir à la main, n'acceptait sa métamorphose qu'avec amertume.

Il alla même jusqu'aux jurons pour protester contre elle, et il me demanda avec instance une bouteille d'encre ou une boîte de cirage pour donner un démenti au destin.

— Mon ami, lui dis-je, tête de fou blanchit rarement, tête de savant presque toujours; on te prendras désormais pour un docteur, et les matelots, tes anciens camarades, ne te parleront plus que chapeau bas.

— Tant mieux donc, ça me dispensera d'ôter le mien, qui couvrira du moins cette couronne de roses blanches si ridicules, qu'on dirait un sac de farine sur un sac à charbon.

Le soir même, Jean-Jean flanqua une roulée de coups de poings à un matelot anglais qui osa se moquer de lui, et le lendemain le rire se tut sur les lèvres des goguenards...

La frayeur de mon vieil ami n'était ni de la lâcheté, ni de la poltronnerie, et l'idée seule que nous aurions pu oublier un si excellent cœur sur l'éternelle banquise nous faisait frissonner.

Hélas! combien n'ont-ils pas dû souffrir les deux infortunés dont les ossements blanchis ont été respectés par moi comme les restes sacrés de deux martyrs!

Saurons-nous jamais leurs noms, pourrons-nous jamais donner de leurs nouvelles à leur famille désolée?

La première nuit de notre départ fut tempétueuse; mais on se façonne aux périls; nous courûmes au milieu des glaces sans trop de terreur, et je pus songer tout à mon aise au drame lugubre dont j'avais vu le terrible dénoûment.

— Vous êtes bien pensif, me dit le lendemain sir Henri Clarke en me prenant par le bras, qu'est-ce qui vous occupe?

— Le souvenir des deux squelettes?

— Un rêve?

— Une affreuse réalité?

— Contez-moi cela.

Je dis au capitaine la découverte que j'avais faite, je lui montrai la boîte de fer-blanc, les dernières pages tracées par l'un des infortunés, et ma résolution de chercher, à mon retour en France, les parents ou les amis de ceux qui avaient tant souffert.

— Je n'ai pas voulu, dis-je à sir Henri Clarke, conduire les matelots auprès de ces restes sacrés; Dieu les a placés là, peut-être, comme un enseignement, quelques mains profanes y eussent touché sans doute; la chapelle qui les garde ne sera bouleversée que par un ouragan.

— Eh bien! me dit le capitaine que j'avais si mal jugé d'abord, je ne crois pas que vous ayez parfaitement rempli votre devoir; ces débris humains, il fallait les emporter; il fallait du moins vous faire aider dans vos fouilles autour des glaces environnantes. De tous les malheurs qui nous affligent ici-bas, le doute est le plus poignant à coup sûr; une mère prie peut-être chaque jour pour ses deux enfants qu'elle croit livrés aux cachots, aux sauvages, à la faim, à la soif; il est humain de lui apprendre que l'agonie et les tortures ont abandonné les deux objets de ses affections; c'est à nous de remplir cette mission sainte; nous allons piquer de nouveau sur la banquise, et la pioche la creusera jusque dans ses profondeurs.

Le capitaine avait à peine achevé de me dire sa généreuse résolution, qu'une violente secousse arrêta le brick dans sa marche.

— A la sonde! cria-t-il sans s'émouvoir: à la sonde! et que chacun soit à son poste.

La joue du navire s'était ouverte au choc d'un glaçon inaperçu.

Il devait être profondément blessé; un fragment de bordage flottait à tribord, et tout le monde comprit l'horreur de notre position.

— Je crois, me dit tout bas le capitaine d'une voix assurée, que les squelettes en auront bientôt d'autres auprès d'eux. Je vais laisser porter pour courir sur la banquise; l'île d'Amsterdam est encore loin de nous, et, selon mes prévisions, nous devons couler bas... Attendons que le calfat nous jette son dernier mot.

— Capitaine, nous dit celui-ci en gravissant le pont, six pieds d'eau...; nos pompes ne pourront pas étaler...

— Aux pompes! cria sir Henri Clarke, aux pompes, enfants! et que la mort nous saisisse le travail au cœur, le sourire aux lèvres.

En un clin d'œil les bras s'agitèrent; nous rendîmes à la mer ce qu'elle nous donnait dans son impitoyable générosité; mais les forces de l'équipage devaient bientôt se lasser dans cette lutte inégale, et sir Henri Clarke, le premier, comprit que tout était fini pour nous, à moins que le Tout-Puissant ne nous prît en pitié.

Jean-Jean vint à moi.

— Croyez-vous donc, me dit-il, que je ne sache point ce qui nous pend aux oreilles? Nous devions finir ainsi, brutes que nous sommes. Des glaces ici, des glaces là-bas, des glaces et des squelettes partout!

— Comment, tu sais?

— Oui, je sais; oui, j'ai vu. Pendant que vous couriez comme un phoque vers la banquette ou la banquise, comme on dit, moi, je vous suivais en catimini: je glissais le long de ces galeries, de ces dortoirs, de ces citadelles avec leurs embrasures, de ces maisons sans hommes ni femmes, et je ne vous ai pas perdu de l'œil un seul instant dès que vous avez eu trouvé ces tristes débris auprès desquels vous êtes tombé à genoux.

— Tu ne m'as pas interrompu dans ma prière; c'est bien.

— J'ai mieux fait, monsieur; j'ai prié comme vous, et je vous assure que je n'y allais pas de main morte.

— Jean-Jean, tu vaux ton pesant d'or.

— Plus je pèserai, plus tôt ce sera fait; maintenant que le brick s'enfonce, j'en suis triplement vexé; d'abord pour vous, puis pour moi, ensuite pour la mère de ces deux pauvres squelettes, à laquelle nous aurions apporté des consolations et des larmes.

— Que veux-tu dire? demandai-je avec une anxiété qui me faisait oublier notre malheur.

— Je veux dire, monsieur, que j'ai plus fouillé que vous dans les glaces, que j'y ai trouvé des choses qui auraient pu nous aider dans nos recherches, et que des portraits, des médaillons, une épaulette et un petit livre que je n'ai pas lu, attendu que j'ai oublié d'apprendre à lire, en disent plus que les *si*, les *mais* et les *car* des voyageurs.

— Ces objets, où sont-ils?

— Là, dans mon sac; mais la mer va bientôt avaler tout cela, et nous avec, la goulue qu'elle est.

— Te rappelles-tu le typhon du Bengale, dont la rafale carabinée nous fouettait l'épaule?

— Je crois bien; il soufflait à décorner des bœufs, à faire plier le pouce en dehors.

— Et le repas des anthropophages?

— Est-ce qu'on oublie ces choses-là? Des gaillards qui auraient mâché, non pas la tige, mais la semelle de mes bottes... si j'en avais.

— Eh bien! mon brave, puisque Dieu a été assez puissant pour nous arracher à ces dangers, ainsi qu'à la faim qui nous dévorait à Poulou-Fouc, espérons en lui, aujourd'hui encore. Il a la main si forte!

— Oui, mais nous la fatiguons depuis si longtemps.

— Dieu ne se lasse jamais dans ses bienfaits, mon ami; espérons toujours.

Hélas! jusqu'à l'espérance, tout allait nous abandonner: la conversation que je venais d'avoir avec Jean-Jean, pendant son quart d'heure de repos, fut interrompue par l'arrivée subite du maître calfat, qui, s'adressant au capitaine, lui dit que les pompes étaient vaincues, que l'eau nous gagnait à vue d'œil, et que tout était fini pour nous.

Un sinistre coup de sifflet du maître d'équipage, bien connu des matelots, ordonna le silence...

Les bras furent immobiles, les regards s'interrogèrent, les cœurs battirent dans les poitrines; chapeaux et bonnets ne couvrirent plus les têtes.

Le capitaine parla.

— Mousses, novices, matelots, maîtres, passagers, officiers, mon devoir m'ordonne de vous dire que nous coulons bas; nous avons encore une heure de vie. A la garde de Dieu!

Un recueillement solennel nous saisit tous; chacun s'assit ou s'accouda machinalement à la place où il se trouvait; on ne parlait point, on ne priait point; on attendait la catastrophe, car l'eau montait, montait toujours, et l'immense cercueil était sous nos pieds.

Le capitaine se mordait les lèvres comme un homme qui court après une heureuse pensée, et, s'approchant de moi, il me dit tout bas:

— On a beau être prêt au départ, lorsque l'heure sonne, on voudrait retarder l'horloge.

Quant à Jean-Jean, il se frappait le front avec violence, et semblait s'irriter contre la torpeur des matelots et de sir Henri Clarke.

— A quoi penses-tu? lui demandai-je en me plaçant à ses côtés.

— Je marronne, me répondit-il, contre ces fous de cahi-chiens, qui ne savent pas que tant qu'il y a du sang, il y a de la vie, et qu'on a vu des morts, de véritables morts, sortir de leur tombe et venir rire, aimer et pleurer avec nous.

— Tu vois que nous plongeons dans l'abime; que feras-tu?

— Je ne plongerais pas. Et... et d'abord, quand l'eau salée va nous gagner tout à fait, savez-vous ce qui arrivera? Que nous nous battrons comme des loups pour nous disputer un tronçon de mâture, un aviron ou un bordage. Nous avons à droite une chaloupe, nous avons une yole en portemanteau; ces deux embarcations devraient être déjà mises à la mer, et puis nous avons encore des bras, l'Océan a des iles, on arrive là ou là, et, si l'on n'arrive pas, l'on a fait son devoir.

— Tu raisonnes comme un homme qui n'a jamais naufragé, dit le capitaine qui s'était approché de nous, nous devons tous périr à la fois, si nous ne voulons être témoins d'horribles sacriléges... Ici, l'agonie sera de quelques minutes; dans les embarcations elle sera horrible, lente, éternelle; la faim criera plus haut que l'humanité; le désespoir, la rage, le délire s'empareront de toi, comme de nous tous; tu maudiras surtout ceux que tu as le plus aimés, et tu mâcheras leur chair vivante avec une cruauté de cannibale.

Je ne saurais vous dire tout ce qu'il y eut de bon, de noble, de généreux, de poétique dans le regard que Jean-Jean laissa tomber sur moi.

Jamais œil de mère ne se reposa sur son fils au berceau avec une plus vive tendresse; jamais pardon ne fut imploré avec plus de ferveur.

Je pris énergiquement la main de mon brave matelot, et, sans nous être dit une seule parole, nous nous assimes côte à côte près de l'habitacle.

Mais l'équipage ne pensait pas comme le capitaine, et, avant le complet envahissement des eaux, il avait arraché aux soute des armes, de la poudre et des biscuits arrimés sur le gaillard d'avant; il ordonna au capitaine de mettre les embarcations à la mer, et un contre-maitre nommé Pauper, plus insolent encore, le menaça de le jeter pardessus le bastingage.

Au même instant le pistolet de sir Henri Clarke fit son devoir, une cervelle jaillit en l'air, et un cadavre fut jeté aux flots.

— Aux armes! cria tout l'équipage furieux, aux armes!

— A moi les bons! répondit le capitaine; les balles courent vite, ces misérables pouvaient vivre une demi-heure, ils sont pressés d'en finir, taillons-leur de la besogne.

Trois maitres, six matelots, le capitaine, sir John Davis, Jean-Jean et moi, nous nous avançâmes vers les mutins pour ne point leur donner le temps de charger leurs armes; ils se saisirent de gaffes, d'anspects, de sabres, de piques, et le combat s'engagea.

Sir Henri Clarke était admirable de sang-froid et d'énergie, chacun de ses coups abattait un homme; sir John Davis le secondait de son mieux, je faisais également mon devoir, et les révoltés commençaient à comprendre la grandeur de leur faute...

— Grâce à ces chiens! s'écria le capitaine, qui venait d'être blessé à l'épaule.

— Grâce à personne! répond la voix rauque d'un méprisable gabier nommé Grégory, toutes ces canailles n'attendent même pas que la mer nous avale...

Et il lance une hache au milieu de nous. La poitrine de sir John Davis en est déchirée et un maître renversé; je vise le coquin, mon pistolet rate.

— Mon sabre ne ratera pas, s'écrie Jean-Jean furieux; voici donc le duel que je cherche depuis si longtemps.

Et le brave matelot s'élance; mais, leste comme un écureuil, Grégory bondit, grimpe à la hune, et de cette haute citadelle semble défier son adversaire; celui-ci, alerte et plein de feu, escalade les porte-haubans, tandis que nous tous, immobiles, attentifs à la lutte qui va s'engager, nous semblons oublier que les flots montent toujours.

D'un côté la fidélité de l'apôtre, l'énergie de l'homme de bien; de l'autre, la trahison du renégat, la rage du criminel sans remords...

L'issue devait-elle être douteuse?...

Mais Dieu dicte ses arrêts, et nous ne les connaissons que lorsque les faits sont accomplis.

Jean-Jean, toujours une hachette à la main, suivait, intrépide et calme, les mouvements de son adversaire, tandis que celui-ci, effrayé déjà de l'audace d'un tel agresseur, cherchait dans sa pensée une retraite assurée.

A ses pieds est une énorme poulie; d'un coup de sabre d'abordage il la détache de son amarre et la lance sur Jean-Jean, qui évite le coup.

— Canaille! crie mon hardi matelot, tu aimes mieux te battre de loin que de près: mais encore quelques minutes, et nous fraterniserons.

Grégory n'ose pas attendre Jean-Jean; il s'élance, se cramponne à une manœuvre, glisse, serpente, atteint la grande vergue, et va se fixer à l'extrémité.

Jean-Jean ne le suit pas encore, il se prépare à une lutte nouvelle, mesure la distance et pèse ses forces...

La balle d'un pistolet ou d'une carabine serait le dénoûment assuré du drame; mais il ne veut pas d'une pareille victoire, et il supplie le capitaine de ne pas faire feu sur le bandit. Sir Henri Clarke visait en effet Grégory, et, dans son enthousiasme pour l'héroïque dévouement du matelot, il laissa tomber son arme.

Jean-Jean ne pleurait plus.

— A nous deux! maintenant, s'écria-t-il d'un accent ferme et mesuré; nous ne nous battrons que d'une main, ça me va; entre le ciel et la mer, ça me va; à la hache ou au poignard, ça me va...... Tout me va, gredin, et nous allons voir aux prises le vautour et l'aigle, le tigre et le lion... Tu es le tigre et moi le lion; donc, à nous deux!

Jean-Jean allonge le bras, saisit la vergue, et, le pied sûr, il va droit à Grégory, qui, ne pouvant plus fuir, l'attend avec assez d'assurance...

Les voilà près l'un de l'autre.

— A toi! dit Grégory en tâchant d'ouvrir le crâne de Jean-Jean avec son sabre.

L'épaule du matelot est entamée, le sang coule par une large entaille.

— Bien tapé, répondit notre intrépide, et voici la réponse.

La hache ouvre les flancs de Grégory, dont l'œil vitrifié mesure déjà la distance qui le sépare de l'abime.

— Tu toises déjà ta tombe, misérable coquin!... Tiens, voici qui va t'y clouer à jamais.

La hache de Jean-Jean a porté à faux; elle entre profondément dans la vergue, et, tandis qu'il cherche à l'arracher de la plaie, Grégory lui assène un nouveau coup de sabre, qui ne fait qu'effleurer notre ami.

Une balle siffle, c'est le capitaine qui a tiré.

— Cela est lâche, s'écrie de nouveau Jean-Jean, deux contre un; allons donc! je vaux mieux que cela.

Et son bras, rapide comme la parole, abat le poignet gauche de Grégory, qui ne peut plus se défendre.

— J'aurais pitié d'un autre, lui dit Jean-Jean; mais toi, infâme, tu ne dois rien attendre que de la clémence céleste; serre fortement cette manœuvre, mais mon jarret est robuste, et nous allons voir lequel de nous deux se lassera le premier.

Fortement appuyé sur la vergue, Jean-Jean frappait de son talon le crâne de Grégory.

Une trainée de sang dessinait la route que le brigand allait parcourir; mais le désespoir triplait ses forces...

Et le brick s'affaissait de plus en plus...

Enfin, un vigoureux coup de pied, appliqué sur les épaules du révolté, lui fait perdre l'équilibre; il chancelle, se débat comme dans un dernier râle, et tournoie dans l'air... le flot s'ouvre, il se ferme, l'Océan a sa proie, le remous s'est effacé...

Même avant l'issue de la lutte, les révoltés avaient mis bas les armes. Jean-Jean nous revint, le cœur bondissant de joie, la sueur au front, les yeux baignés de larmes...

On l'entoure, on le presse...

Silence! le navire donne une bande effroyable, une lame le relève, il retombe encore, semble incertain, frétille...

Le voilà sur tribord, la grille presque en l'air, et nous tous, sur cette carcasse, serrés les uns contre les autres, sans pain, sans eau... avec le désespoir pour escorte.

---

## XV

### CHAOS.

Depuis six heures le brick se balançait au gré de la houle, et pas une voix ne rompait l'imposante régularité du gémissement des flots.

Jean-Jean, couché à mes côtés, me regardait d'une prunelle humide, et, tandis qu'il se cramponnait de sa main gauche à un bordage déchiré, il appliquait de l'autre sa chemise grossière sur les plaies que lui avaient faites Grégory. Sa physionomie était grave, sa bouche dédaigneuse, il semblait dire que la mort qui allait nous atteindre était celle que sa mâle pensée lui avait imposée depuis qu'il s'était senti une âme pour la douleur, et je comprenais, moi que le destin avait également poursuivi avec assez de rudesse, que le pauvre matelot ne regrettait que son vieil ami à cette heure suprême.

Je lui tendis ma cravate, plus soyeuse que sa toile de matelot.

— A quoi bon! me répondit-il d'une voix presque inentendue, est-ce que dans quelques instants nous n'aurons pas compté avec ce monde de misère? Chaque lame sourde qui déferle enlève un ou deux de ces braves garçons, notre tour va venir, et je vous jure que votre dernière minute sera la mienne. Savez-vous pourtant ce qui m'attriste? poursuivit-il avec une grosse larme dans les yeux, c'est que l'on cherchera vainement notre tombe, c'est que votre sainte mère ne pourra pas aller pleurer dessus, et que, pendant quelque temps encore, dans la joie d'un retour prochain... elle nous attendra en bénissant l'Eternel de cette espérance. Tenez, ami, le ciel me devait, je crois, un sourire à mon heure dernière; mais il paraît qu'il me les réserve tous pour là-haut, puisqu'il me les a refusés ici-bas.

Je ne répondis pas aux douces plaintes de mon pauvre camarade, je le laissai dans ses tristes souvenirs, clos si cruellement par une mort affreuse, et lui tendant la main :

— Nous partirons ensemble, lui dis-je, ça te va-t-il?

— Si ça me va!... c'est-à-dire que je suis un ingrat d'avoir accusé le ciel tout à l'heure, et que je lui en demande pardon du fond du cœur.

La nuit vint, et avec elle de nouvelles angoisses.

Nul de nous ne pensait encore à la faim, qui allait se faire entendre avec toutes ses tortures.

Chaque caresse du flot, se promenant sur nos membres engourdis, était une séduction à laquelle nous devions tous succomber; et, miracle du ciel, le capitaine, assis sur la quille auprès d'un maître dévoué, échappait aux menaces de ceux qui, quelques instants avant, s'étaient révoltés contre lui.

Le désastre avait nivelé les rangs, et la mer faisait peu de distinction entre le matelot et le chef, entre le jeune et le vieux, entre le bon et le méchant; à tous la même agonie, à tous la même tombe.

Voici les ténèbres !...

Si un navire glisse à l'horizon, il ne nous verra pas, et demain les tiraillements, maîtrisés encore aujourd'hui, ressaisiront leurs puissances; demain des chairs vivantes seront dévorées avec une horrible avidité; demain Jean-Jean et moi serons des ennemis irréconciliables...

N'attendons pas à demain.

Ma résolution était prise, j'allais me laisser glisser dans l'abîme, quand je sentis le bras de Jean-Jean me serrer avec plus de force; je répondis à sa pression, et nous vécûmes de nouveau de cette vie intime qu'on voudrait ne jamais voir finir.

Cependant, la nuit devenait plus profonde, les étoiles, qui, jusque-là, nous avaient prêté leur douteuse clarté, s'effacèrent petit à petit; une brume lourde, épaisse, sentant le soufre, s'étendit sur les naufragés.

Qu'était-ce donc que cette masse fétide dans laquelle nous nous balancions avec de si poignantes angoisses?

Elle pesait comme un manteau de plomb sur nos épaules endolories; elle nous suffoquait, elle blessait nos yeux à l'égal du soleil le plus ardent; et nous entendions *titiller* autour de nous cet impénétrable réseau que vous auriez dit traversé dans tous les sens par d'innombrables étincelles électriques que le regard ne pouvait suivre.

Les exhalaisons de cette fournaise variaient sensiblement, mais le soufre dominait.

Il y a des couleurs que le pinceau ne peut traduire, des nuances qu'il est impossible de préciser : tels étaient les miasmes délétères que nous avions vus tout d'abord courir dans l'espace, sans que nous eussions pu dire s'ils montaient des flots ou s'ils descendaient du ciel, et nous ne comprenions pas que le soleil pût jamais avoir la force de les résoudre ou de les percer.

A mon avis, l'ouragan seul aurait cette puissance, l'ouragan qui creuse les vagues, décapite les monts, nivelle les collines, l'ouragan qui gronde, mugit, s'élance, bouleverse et tue.

Mais alors, où trouver un débris de navire qui nous portât encore comme le cercueil porte le cadavre à son dernier séjour?

Lorsque, luttant contre la douleur, je forçais mes yeux à interroger ce mur élastique, cachot infernal, il me semblait que des bandes jaunâtres et violacées le sillonnaient en sens divers, et que des silhouettes de bizarres fantômes s'y promenaient comme dans un milieu en harmonie avec leur nature.

Tout cela grimaçait, j'en conviens, bien plus dans le cerveau que dans la réalité; mais tout cela était vrai pour chacun de nous, et nous aurions pu nous croire sans trop de folie au milieu des gnomes, des goules et des farfadets, dont l'imagination des poëtes peuple si généreusement le séjour des ténèbres.

Mourir sans qu'un dernier rayon du jour vînt me visiter, c'était là ma plus douloureuse pensée; le péril face à face, en plein soleil, à la bonne heure! Mais s'en aller sans combat, vaincu par un ennemi insaisissable!

Je gémissais douloureusement d'une telle mort, et, sans cesser de me cramponner à la vie, il me tardait que le flot qui nous baignait sans relâche nous étouffât dans une dernière pression.

A chaque instant, le brick s'allégeait...

Ceux d'entre nous qui avaient leur raison entendaient un sourd gémissement, puis un corps qui glissait le long des bordages, puis un choc, puis plus rien...

La mer garde bien ce qu'on lui confie.

— Je crois que je m'en vais, me dit Jean-Jean avec un mouvement fiévreux, ma tête tourne, mon sang se fige, je crains de ne pas vous entendre si vous me répondez.

— Veux-tu que nous partions ensemble? lui demandai-je.

— Eh bien! non! puisque votre parole arrive encore à moi, je veux vivre jusqu'à ce que Dieu nous ait dit : *Assez.*

Et je sentis la main du dévoué matelot me serrer avec plus de force.

Cependant la nuit devait avoir passé sur nous, et il me semblait impossible que le soleil ne modifiât point de ses rayons le voile funèbre qui nous emprisonnait...

Je fouillais autour de moi pour y chercher la trace du grand astre régénérateur de toutes choses...

Toujours la même opacité, toujours les mêmes exhalaisons pestilentielles, toujours le même chaos... et les corps de nos malheureux compagnons glissaient toujours dans l'abîme avec un lugubre retentissement.

— Ne sentez-vous pas une brise? me demanda Jean-Jean d'un accent animé.

— Je crois la sentir comme toi, mon ami.

— Eh bien! puisque ce rempart de plomb est traversé, pourquoi ne jouirions-nous pas encore d'un rayon de soleil? Mourir la nuit et sans vous, c'est mourir lâche et damné; ce ne doit pas être ma mort à moi; et si mon œil voit le vôtre me dire adieu, il me semble que je mourrai sans trop de douleur.

— N'est-ce pas, Jean-Jean, qu'une amitié comme la nôtre console de bien des infortunes?

— Surtout lorsqu'on a l'espérance qu'elle se prolongera dans l'éternité.

— Mon brave ami, on ferait un beau livre de toutes les généreuses pensées de ton âme.

— Possible, mais je crains bien que nous n'en soyions arrivés à la dernière page.

— Pourquoi ne pas espérer?

— Nous sommes dans un cachot, sans air, sans jour et sans horizon.

— J'espérais une visite du soleil.

— Mais, avec lui, ne verrons-nous pas aussi arriver la faim, comme nous en a parlé un jour certain capitaine que vous savez?

— Je te croyais plus d'énergie.

— Elle me manque quand je songe à vous, et j'entends là, non loin de moi, deux matelots dont l'un me semble vivre aux dépens de l'autre.

— Jean-Jean, laissons-nous glisser dans les flots.

— Attendez!... attendez, voyez ici à gauche, n'est-ce pas le jour? un rayon? une espérance? un regard du Tout-Puissant?

— Tu dis vrai.

— Non, je deviens fou, c'est un navire, un trois-mâts, il se balance, il met en panne, il nous a vus. Hosanna!

Un dernier corps mutilé venait d'être livré à l'Océan, lorsqu'en effet, à une demi-encâblure du triste radeau, se montra la silhouette d'un navire; un chant religieux monta de nous au ciel, et bientôt nous pûmes apercevoir notre libérateur détacher une de ses embarcations, nageant avec vigueur vers les pauvres naufragés.

La veille nous étions vingt-deux; quand le canot nous aborda, nous n'étions plus que neuf sur la carcasse du brick.

Sir John Davis et sir Henry Clarke avaient dit adieu à la vie; nous cherchâmes leurs cadavres, ils étaient déchirés; vous savez qu'il y a peu de vivres jetés à l'homme dans ces régions élevées du globe.

Notre sauveur était un baleinier hollandais qui allait finir sa pêche aux açores de la Nouvelle-Zélande et courait vers le cap Horn.

Son capitaine, homme rond et de bonne mine, nous prodigua les soins les plus tendres et nous promit de nous conduire en Europe, à moins que nous n'aimassions mieux nous arrêter dans un port américain où il se proposait de faire échelle.

Nous lui dîmes combien nous étions touchés de ses procédés généreux, et l'assurâmes qu'un jour peut-être il nous serait permis de lui en témoigner notre reconnaissance.

— Aujourd'hui vous, demain moi, nous répondit-il avec une franchise toute cordiale. La mer est mon élément; j'avais huit ans à peine quand on me fit mousse; maintenant je commande, j'ai naufragé trois fois, gare à la quatrième. Dieu m'a fait grâce d'une, je veux mériter ses bontés en me montrant humain et généreux, même au péril de ma vie. Dans ce que je fais pour vous aujourd'hui, poursuivit-il avec une bonté touchante, il n'y a nul mérite; sauver ses semblables est un devoir imposé à tous. Fasse le ciel que ceux que je pleure aient trouvé comme vous l'appui qu'il m'est permis de vous donner.

— Des amis que vous regrettez? lui demandai-je avec intérêt, mais en craignant aussi de réveiller ses douleurs.

— Deux frères, deux frères aimés, que l'Océan ne m'a pas rendus malgré mes recherches. Voilà trois ans que je cours après eux, sans oublier ma tâche de pêcheur. Hélas! les glaces, les îles et les flots sont silencieux; mais je ne me lasserai pas à la peine, et la même tombe nous réunira tous trois.

— C'étaient aussi des pêcheurs?

— Non; le plus jeune nous avait quittés pour étudier le monde, pour connaître ses richesses et ses pauvretés; il voulait devenir savant, et, à cet effet, il partit un beau jour sur le brick le *Crocodile*, qui faisait voile pour Lima.

— Poursuivez! m'écriai-je avec une émotion que je ne pus maîtriser.

— Ciel! qu'avez-vous à m'apprendre? me dit-il en plongeant son regard dans le mien.

— Rien, peut-être; mais le ciel fait tant de miracles... Un de vos frères ne s'appelait-il pas Paul?

— Oui.

— Alors, pleurez-les tous deux : ils sont morts.

— Je m'y attendais, me dit-il après quelques instants d'un recueillement religieux, et cependant cette certitude me frappe comme si je n'avais pas eu à la redouter; mais les détails de cet affreux malheur, pourriez-vous me les donner?

— Hélas! notre naufrage les a tous engloutis. Un matelot et moi les avions recueillis auprès des restes vénérés de vos malheureux frères... comment les ravoir maintenant?

— Paravirez! cria-t-il d'une voix forte, et que l'on pique sur le brick naufragé.

Deux heures après, une quinzaine de matelots, Jean-Jean et moi, étions à cheval sur la carcasse du navire; nous le sabordâmes à coups de hache.

Le livre trouvé par mon bon ami, la boîte de fer-blanc hermétiquement fermée, avaient été confiés au capitaine et placés dans la dunette, qui se trouva bientôt à jour. Amarré à la ceinture par une forte drisse, Jean-Jean plongea et chercha le précieux dépôt.

— Nous eûmes un moment de cruelle anxiété, car l'intrépide gabier ne reparaissait pas...

Le voilà pourtant!...

La boîte de fer-blanc est sous son bras; il la dépose dans les mains d'un matelot et tombe épuisé.

— Je sais où est le reste, nous dit-il dès qu'il eut repris ses sens; je veux l'avoir, je l'aurai.

— Non, c'est à moi qu'appartient cette tâche; je vais plonger, guide-moi.

Quelques minutes plus tard, les dernières confidences des deux infortunés étaient dans les mains de leur frère, qui pleurait et bénissait à la fois.

Quoique bien certains de la future résolution du capitaine si nous lui apprenions notre découverte sur la banquise, nous ne crûmes pas devoir la lui cacher; aussitôt, en effet, il ordonna de mettre le cap au sud, résolu à braver tous les dangers pour recueillir les précieux restes de ceux qu'il avait tant aimés.

Jean-Jean et moi nous nous fîmes forts de le guider vers la chapelle sacrée, et les larmes du noble frère coulaient abondamment sur une bouche souriante de gratitude.

Une fois sur la banquise, nous devions aisément nous reconnaître à l'aide des dômes, des minarets et des citadelles dont nous avions étudié les gisements; mais les masses flottantes changent de place dans leurs incessantes évolutions, et le *point* n'avait peut-être pas été pris avec assez d'exactitude, pour que, même à l'aide des livres de bord, nous ne pussions pas nous tromper de quelques lieues.

Jean-Jean, perché sur le haut du grand mât, nous guidait de la main à travers les premiers blocs au milieu desquels nous commencions à naviguer, et bientôt il nous envoya son bonnet avec une joie bruyante.

— J'y suis! nous cria-t-il, j'y suis, capitaine! je tiens ma case, ma maison, mes remparts, je me reconnais, je me retrouve... un peu à bâbord et nous y sommes... Vive la banquise!...

Je grimpai sur la grande hune pour m'assurer de l'exactitude des avis donnés par Jean-Jean; ils étaient précis, et le soir, par une mer calme, nous atteignîmes les glaces éternelles du pôle austral.

Tout l'équipage, hormis quatre hommes restés à bord, descendit en grand costume, deux à deux, le chapeau à la main, silencieux, le cœur serré, la prière à l'âme.

Jean-Jean, le capitaine et moi, nous ouvrions la marche, et bientôt nous nous trouvâmes au pied de l'asile mortuaire.

— Du courage! dis-je à ce dernier en lui serrant affectueusement la main, du courage et de la résignation : ils ne souffrent plus.

Le pauvre frère fondait en larmes, ses lèvres pâles murmuraient les prières des morts, son regard montait au ciel avec l'oraison sainte, et, dès qu'il se vit en présence des deux squelettes, il tomba sur ses genoux en blasphémant.

— Ils ne souffrent plus, lui dis-je encore, remerciez Dieu, et bénissez-le dans sa toute-puissance; les martyrs sont près de lui.

Les matelots, inclinés, ceux-là même qui avaient désappris la religion, invoquèrent l'Eternel; et, un instant plus tard, les ossements sacrés nous accompagnaient, enfermés dans une bière, portée par le capitaine, Jean-Jean, le second du *Crocodile* et moi.

Le soleil le plus pur éclaira cette scène de deuil; pas un nuage ne se montra à l'horizon, pas une brise ne souleva la neige amoncelée sur les glaçons durcis...

Dieu seul fut témoin de notre douleur, nul obstacle ne se dressa entre lui et nous, et nous quittâmes la banquise avec un de ces sentiments de tristesse et de résignation qui laissent un peu de place à la reconnaissance et à l'amour.

La traversée fut sombre; on craignait d'insulter à la douleur du capitaine, qui abandonnait les manœuvres du navire à son second, et passait une partie du jour agenouillé dans la cabine où reposaient les ossements de ses frères.

Nous doublâmes le cap Horn à l'aide d'un de ces épouvantables ouragans dont les vies séculaires gardent le souvenir.

Ecoutez :

Nous venions de mouiller dans une petite baie voisine de celle du *Bon-Succès*, où tombait une magnifique cascade descendant d'un plateau élevé de quelques centaines de mètres.

Tout à coup la brise se tait, et la mer se tait avec elle, comme si la main de Dieu venait de s'appesantir sur les eaux.

Le baromètre est encore muet. Que se passe-t-il donc autour de nous? le ciel est toujours d'azur, les ombrages toujours riants...

Tout à coup encore, d'ardents flocons de fumée s'échappent de la côte, tourmentés par une force invisible; des nuages arrondis se ruent sur les mornes grondants, se déchirent dans les aspérités des blocs granitiques, reviennent sur leurs pas, dociles à l'impulsion qu'ils reçoivent, et s'échappent un instant après pour se perdre au loin, à l'horizon, qu'ils embrassent et obscurcissent.

La terre se voile; la mer, loin de clapoter, ainsi que nous l'avions déjà remarqué dans le ras de marée, s'enfle avec majesté, elle bondit, elle menace, elle se dresse comme une montagne, tend le câble, soulève le navire, le fait retomber de tout son poids, et tord l'ancre de fer au fond des eaux.

Tout est triste et solennel dans cette menace de la nature; tout est effrayant devant nous, autour de nous; les préparatifs de notre descente sont suspendus, nous sommes tous sur le pont, l'œil cloué à la terre, qui s'efface, prend une teinte cuivrée, et rien ne nous dit encore que l'ouragan veuille se déclarer.

— Le navire chasse!... Nous chassons sur les rochers!... crie la voix du maître, qui a l'œil sur le plomb de sonde qu'il vient de jeter... — Coupe le câble!

Le câble est coupé et le chaos commence.

Une minute, une seule minute d'hésitation, et nous étions perdus; un seul instant de retard, et nous tombions brisés, broyés comme les blocs redoutables qui nous emprisonnaient.

Par un bonheur inouï, par une habile manœuvre, nous parvînmes cependant à sortir de l'anse appelée du *Bon-Succès*, et qui faillit devenir notre tombe.

Ici l'ouragan commença ses ravages et son œuvre de destruction; ici commença la lutte la plus ardente que jamais navire ait eue à soutenir.

L'ancre était perdue au mouillage que nous venions de quitter, nul espoir de la ravoir ne nous restait, et la fuite devant la rafale fut la seule ressource qui nous devint possible...

La mer tourbillonnait selon le caprice du vent, qui faisait en se jouant et en un clin d'œil le tour de la boussole; c'étaient des vagues rudes comme des montagnes, rapides et bondissantes comme des avalanches, larges et profondes comme d'immenses vallées; une mer à part au milieu de tant de mers déjà parcourues, nous prenant par les flancs et nous jetant d'un seul bond sur le dos d'une lame éloignée; nous ressaisissant, infatigable, et nous couvrant de bout en bout pour nous écraser de tout son poids...

Et au milieu de tous ces chocs, de toutes ces cascades, le navire criait, prêt à s'ouvrir, les cordages sifflaient, et la foudre grondait dans l'espace; mais était-ce le rugissement des vagues, les éclats du tonnerre, le sifflement des manœuvres qui étouffaient la voix et rendaient la scène plus lugubre?

Que faire, quand chaque homme, cramponné à un cordage, était plus souvent sous l'eau que dessus?

A quoi obéir? quand tout commandement devenait inutile.

L'Océan, tantôt sombre comme les ténèbres, tantôt éclatant comme un incendie, n'était plus un ennemi contre lequel il fallût tâcher de lutter; c'était un maître, un dominateur, devant qui nous n'avions plus qu'à courber la tête.

A chaque secousse de sa colère nous croyions que c'était toujours le dernier cri de sa menace, et lorsque, après avoir été lancés dans l'abîme, nous nous trouvions encore debout, nous ne tardions point à voir s'avancer une vague nouvelle qui nous enlevait comme un flocon d'écume pour nous vomir plus tard contre une vague rivale.

Nous étions sans puissance, sans volonté, attendant qu'une dernière secousse finît nos angoisses ou qu'une lame nous engloutît dans son passage.

Un matelot se précipite; seul de tout l'équipage, il avait osé grimper et interroger l'horizon...

Il nous fait signe que la terre est là, là, devant nous, qu'il l'a vue, et qu'elle va nous briser.

C'est notre dernière heure.

Chacun de nous cherche à voir, à la lueur des éclairs, si en effet la terre que nous voulions longer est bien là pour recevoir nos cadavres; on croit la voir, on croit la reconnaître à la lumière de la foudre...

C'en est donc fait, et la mort nous saisit au milieu de l'ouragan.

On essaye de manœuvrer, de jeter à l'air un bout de voile : la voile n'est plus qu'une charpie...

Adieu donc à la vie qui nous échappe, car voilà une ligne blanche devant nous, sur laquelle nous courons sans pouvoir l'éviter...

Alors une lame immense nous prend sous la quille et nous fait traverser l'obstacle sans le toucher...

Qu'était-ce donc?

Cependant la colère des flots et celle des vents étaient loin de s'apaiser; mais le navire, vainqueur déjà de tant d'horribles ébranlements, semblait ne pas vouloir se lasser encore de la lutte, et de temps à autre redressait sa tête orgueilleuse.

D'après nos calculs, le détroit de Lemaire devait être dépassé, et puisqu'il nous restait de la mer à courir, le danger s'effaçait.

Le ciel aussi paraissait fatigué de tant de fureurs, et les nuages ne tourbillonnaient plus indécis entre dix vents opposés.

Parfois aussi une teinte bleue, douce comme un sourire, jetait l'espérance dans nos cœurs, et la régularité de la marche des masses vésiculaires qui roulaient vers l'horizon et passaient à notre zénith, rapides comme l'éclair, nous disait que cette colère de la nature était une colère dans l'ordre des événements, et qu'il ne fallait plus maintenant que de la persévérance pour en triompher.

Nous longeâmes, par une brise généreuse, cette terre fantastique des Patagons où vivent les hommes les plus grands, les plus audacieux et les plus libres du monde, et, après l'avoir saluée de la main, nous courûmes vers le *Rio de la Plata*, cette rivière turbulente, plus large que




Rio Janeiro.

les nôtres ne sont longues. Nous arrivâmes bientôt au Brésil dont la splendide rade rappelle tout ce que l'imagination des peintres et des poëtes a rêvé de plus beau, de plus magique et de plus enivrant. Salut à Rio-Janeiro.

---

## XVI

### SIR WILLIAMS BARKLEY. — UNE FORÊT VIERGE.

Les blessures de Jean-Jean n'avaient fait qu'entamer cette charpente robuste, sur laquelle s'émoussaient les passions et les colères atmosphériques. A notre arrivée à Rio-Janeiro, il avait presque oublié ses entailles, ses combats, sa faim, sa misère, et, sans sa malencontreuse coiffure de frimas, il se serait à peine souvenu des glaces polaires et de l'éternelle banquise.

Nous dîmes un touchant adieu au malheureux commandant du *Crocodile*, qui allait repartir pour Amsterdam, et nous nous logeâmes sur la belle place de *Rocio*, en face d'une magnifique potence à quatre branches dorées où les nobles seuls ont le droit d'être étranglés... l'orgueil et les distinctions aux portes de la tombe!

— Ce pays-ci te va-t-il? demandai-je au brave matelot, dès que nous fûmes installés.

— Tout me va, me répondit-il en me présentant sa main calleuse, tout me va, pourvu que je sois près de vous. Et cependant, poursuivit-il avec un long soupir, j'ai vu certaine heure où j'aurais préféré vous savoir à tous les diables qu'à mes côtés.

— Quelle est cette heure?

— Taisez-vous, je vous prie, car j'ai eu faim de vous; et le capitaine sir Henri Clarke eut raison de nous dire un jour que la faim c'était la folie.

— Ne parlons plus de ce triste passé, mon brave, songeons à notre présent et à notre avenir. Allons-nous, pauvres éclopés, planter nos tentes ici ?

— Allons planter nos choux où nous sommes nés; des choux chez soi valent mieux que des gâteaux chez le voisin... Reposons-nous, j'y consens, puisque vous êtes légèrement détérioré; mais, dès que vos joues se seront enflées de nouveau, croyez-moi, en route; nous ne sommes taillés ni l'un ni l'autre pour la paresse et le sommeil.

— Ta pensée est la mienne, Jean-Jean ; mais je craignais que mon amitié ne te fût à charge, et je voulais sonder tes sentiments avant de prendre une détermination.

— Et moi, j'ai bien envie de sonder vos épaules pour vous punir de cette injure, sauf à vous en demander mille pardons plus tard.

— Tu es un brave garçon que j'aime en père.

— Moi, je ne sais pas comme on aime un père ou une mère, mais je sais bien que, s'il fallait se faire hacher menu pour vous, je serais prêt en tout pays, à toute heure, à tout instant.

— Ainsi donc, nous ne nous quitterons jamais.

— Jamais.

Quelques esprits superficiels osent encore écrire qu'il n'y a de véritable et sainte affection que dans des conditions égales. Ces prétendus philosophes calomnient le cœur, qui est citoyen de l'univers et qui, docile à ses impulsions, ne s'arrête pas plus à une barrière de bure qu'à celle de soie ou de velours. L'amitié n'est ni calculatrice, ni exclusive ; elle se donne, elle s'impose, et fort souvent le crime même n'a pas la force de l'attiédir.

La vie glisse si vite et si douce au Brésil, qu'on a hâte d'en jouir, et que les étrangers surtout y regardent le repos comme une fatigue. Ici, vous comptez dans la journée douze heures d'une chaleur écrasante; mais le matin avec sa brise de mer, mais le soir avec sa brise des montagnes, courent sur votre front avec une incroyable vélocité; c'est la force, c'est la santé, c'est le bonheur!

Jean-Jean et moi, façonnés aux chaudes bouffées tropicales, aimions assez à nous consoler des fatigues dont elles nous avaient si longtemps accablés, et voilà pourquoi, bien avant que le soleil nous montrât son disque éclatant, là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique, nous nous mettions en marche, soit vers la petite Tijudka, ravissante cascade au roulement éternel courant dans une délicieuse vallée, ou vers les orgues poétiques, montagnes sévères que le ciel a dressées au fond de la rade comme une barrière aux flots, ou encore le long de cet aqueduc gigantesque qui descend du Corcovado et porte à la cité royale l'eau dont elle a besoin dans ses grandes époques de sécheresse.

Nous étions arrivés un matin sur le plateau dominé par le splendide couvent de Sainte-Thérèse, lorsque Jean-Jean pour la première fois me dit que la course l'avait fatigué.

— Pour si peu, lui dis-je d'un ton amicalement goguenard... Et moi qui me proposais de gravir ce riche Corcovada, d'où le panorama doit être si imposant.

— Eh bien! nous l'escaladerons plus tard, puisque cela vous amuse; mais, franchement, j'ai soif, et j'ai presque envie de me faire voleur pour me désaltérer.

— Je ne te comprends pas.

— C'est pourtant bien simple.

— Explique-toi.

— Suffit. Nous voici sur un gazon ravissant, c'est bien plus doux qu'un hamac; à nos pieds la ville; à notre dos une haie de grenadiers pas plus haute que la ceinture ; au delà une plantation d'orangers à fatiguer l'œil; les fruits tombent à terre, que c'est une bénédiction, quel mal ferais-je au propriétaire d'en avaler quelques-uns, ceux-là surtout que les petits oiseaux becquètent si voracement? J'ai bien envie de leur en disputer plusieurs douzaines de centaines.

Je n'écoutais qu'à demi les paroles de Jean-Jean, qui, certes, aurait reculé devant l'acte blâmable dont il me parlait, dans le cas où je lui aurais permis de l'exécuter. Je saisissais mes crayons pour traduire le magique tableau déroulé à nos yeux, quand un billet vint tomber à mes pieds.

— Qu'est-ce que cela? dit Jean-Jean plus leste que moi à s'emparer de la feuille de papier, on m'écrit, à moi, à moi qui ne sais pas lire!

— C'est peut-être à moi, mon brave.

— Vous êtes bien fat; croyez-vous que ma crinière blanche fasse peur à tout le monde? Les roses blanches ne sont pas sans mérite, et elles embaument comme les autres. C'est à moi qu'on écrit.

— Lis donc?

— Je n'ai pas mes lunettes, lisez vous-même.

Je pris le billet et je lus ;

« Jean-Jean, mon ami, je te permets d'entrer dans ce jardin que tu admires, et de manger aujourd'hui, demain, après-demain, et toujours, les meilleures oranges et les plus beaux ananas qu'il renferme. Je te permets, en outre, d'en offrir quelques-uns à la personne qui t'accompagne. »

— Ah çà! voyons, voyons, dit Jean-Jean stupéfait, il y a ces choses-là sur ce papier?

— Elles y sont.

— C'est une princesse du pays à qui j'aurai tourné la tête ; mais est-ce qu'elle s'imagine que c'est vous qui m'accompagnez, et non moi qui suis votre serviteur? La farce serait complète.

— Dans tous les cas, dis-je en me levant, elle mérite d'être éclaircie ; franchissons cette haie.

— Que demande maître? nous dit une vieille négresse, qui se dressa comme un spectre derrière les touffes de grenadiers.

— Voilà ma princesse, s'écria Jean-Jean en faisant trois pas en arrière, je me l'étais figurée blonde; quel contraste avec mes cheveux farine !...

— Ce n'est pas toi qui as écrit? dis-je à la négresse...

— Non, maître, moi pas savoir.

— Moi pas savoir non plus, dit Jean-Jean d'une voix flûtée.

— Qui donc a tracé ces lignes? demandai-je.

— Maîtresse à moi, bien bonne, bien jolie, qui aime beaucoup cette tête poudrée :

— Laissez-lui croire que c'est de la poudre, me dit tout bas le matelot, ça lui en jettera aux yeux.

— Où est ta maîtresse?

— A la ville.

— Toi pas dire vrai, s'écria Jean-Jean, je vois là-bas une robe bleue qui file, c'est elle sans doute; largue toutes les voiles! piquons dessus, monsieur Arago, doublons la corvette, et amarinons-la !

En un clin d'œil nous fûmes dans le jardin et nous gagnions de vitesse la robe bleue, fuyant toujours à travers les plantations, lorsque nous nous trouvâmes face à face avec un homme d'une quarantaine d'années, à la figure pleine et ouverte; vêtu d'un costume de toile d'une exquise propreté, grave et calme, et qui nous dit, en ôtant son grand chapeau de Manille :

— Soyez les bienvenus, messieurs, et regardez ces jardins comme les vôtres.

— Ça me va, répondit Jean-Jean avec vivacité en cueillant une orange magnifique, à portée de sa main.

— A qui sommes-nous redevables d'une si exquise politesse? demandais-je à l'inconnu.

— A sir Williams Barkler, planteur irlandais, naturalisé Brésilien depuis une dizaine d'années.

— En ce cas, répliqua Jean-Jean, vous me permettrez, monsieur *Baclé* ou *Bouclé*, d'avaler une seconde orange, et je souhaite qu'elle soit aussi douce que la première.

— A votre aise, mon ami.

— Merci, mon cher ami.

— Je ne profiterai pas plus longtemps de votre erreur, dis-je à sir Williams ; nous ne nous connaissons pas, et vos politesses sont sans doute destinées à un autre.

— Pas à d'autres qu'à vous, monsieur Arago, pas à d'autres qu'à Jean-Jean, votre fidèle compagnon de voyage et de périls.

— Alors, poursuivit le matelot, je vais en entamer une troisième, ça fond dans la bouche; et si les voraces Poulou-Souquious en avaient comme ça, ils ne mettraient pas tant d'hommes à la broche.

— Me direz-vous le mot de cette énigme? demandai-je

au planteur qui m'avait pris amicalement par le bras, et me conduisait vers une habitation ravissante dessinée au fond de l'allée.

— Vous le saurez tout à l'heure.

— Hâtez le pas, je vous en prie; l'incertitude, la curiosité veulent du mouvement, et j'espère que chez vous mon impatience sera satisfaite.

— Cela dépend du prix que j'attacherai à vos paroles.

Mon sang petillait dans mes artères.

— Calmez-vous, me dit Williams sans s'émouvoir, et continuons notre causerie intime. Voilà bien longtemps que vous courez le monde? poursuivit mon impassible interlocuteur.

— Depuis trois ans.

— Ces courses et ces dangers ne vous fatiguent-ils pas?

— On s'habitue à toutes les douleurs.

— Même aux douleurs morales?

— Même à celles-ci.

— Que regrettez-vous de tant de courses? Est-ce Bavastro, Ténériffe et son volcan, le lion d'Afrique, le tigre du Bengale, les typhons, les anthropophages de Poulou-Souc, les Carolines, les Mariannes, ou les glaces polaires? Dites, vous voyez que je vous ai suivi dans vos pérégrinations.

— Je ne regrette qu'une chose au monde après ma famille et mon pays... C'est une femme, une femme que j'ai perdue courant dans la vie de douleur que le ciel lui avait faite, jeune fille au cœur noble, dévoué, à l'âme angélique, au regard divin, à la parole consolatrice, nature privilégiée, émanation céleste que j'aime plus qu'on aime sa sœur, qui m'aimait, je crois, comme on aime un frère.

— C'est Julia, me dit froidement sir Williams.

— Vous la connaissez?

— C'est ma femme. Nous nous promenions, elle et moi, il y a huit jours, en face du Palais-Royal, près du débarcadère; elle vous vit à côté de votre brave matelot, elle pâlit et voulut aller vous serrer la main; elle s'arrêta, puis, ayant donné l'ordre à deux esclaves qui nous suivaient de ne pas vous perdre de vue, elle me parla de vous comme on le fait d'un ami qu'on revoit avec bonheur, parce que le présent et l'avenir de vous deux se mettent en toute sécurité sous la protection du passé.

J'étais comme étourdi de ce que je venais d'apprendre. Mademoiselle Julia vivait heureuse sans doute, je la retrouvais loin des périls qui avaient traversé sa vie de jeune fille; et cependant une pensée, dont je ne comprenais pas l'amertume, pesait sur mon cœur et semblait lui reprocher un bonheur qui venait d'un autre. Quelque chose de triste et de vague assombrissait mon front devenu pâle. Je ne donnais plus le bras à sir Williams avec cette pure joie de tout à l'heure, et je trouvais dans ses politesses un je ne sais quoi de railleur qui me faisait cruellement souffrir. Je mis cependant tous mes soins à cacher ces émotions à mon hôte, et j'essayai sur mes levres un sourire qu'il ne tint qu'à lui de traduire au profit de son amour et de sa vanité.

— Et maintenant que vous savez qui je suis, que décidez-vous? me demanda le planteur en cherchant dans mon regard la réponse qu'il attendait aussi de ma bouche.

— Maintenant, lui répondis-je, conduisez-moi près de votre femme, dont le souvenir m'est si cher, dont le bonheur m'est si précieux.

Cinq minutes après, madame Barkler et moi nous nous pressions dans les bras l'un de l'autre, comme deux amis qui se seraient pleurés morts depuis longtemps. Nous gardâmes, tout d'abord, un profond silence... C'était l'examen de notre cœur à qui nous demandions un compte sévère de nos émotions, et nous comprîmes que mon séjour dans cette habitation délicieuse pouvait avoir lieu sans le moindre danger.

L'amitié la plus chaude et la plus sainte était désormais le seul lien qui unissait l'âme de madame Barkler à la mienne, nos regards se croisaient avec ceux de l'heureux mari, sans qu'un secret mouvement les fît baisser, et, dès ce moment, je pus regarder cette maison comme la mienne pendant mon séjour à Rio.

— Et votre mère? dis-je à Julia.

— Merci, ah! merci, que ce soit là votre première pensée; merci, monsieur Arago, de cette nouvelle joie. Ma mère, mon mari, vous, voilà ma vie. J'attends cette mère adorée par un des premiers navires arrivant d'Angleterre.

La figure de Julia avait une expression céleste, la vivacité de son regard était tempérée par le velouté d'une existence heureuse, et sa parole, autrefois si brève, se timbrait d'un accent doux et métallique qu'on écoutait longtemps après qu'il avait cessé de vibrer. Julia n'était plus Jules, et cependant quelque chose de viril et d'oseur se dessinait sur ses traits d'une si exquise régularité; ses mains, à l'abri du grossier matériel des navires, s'effilaient coquettement, terminées par des ongles d'un blanc rose, ses épaules arrondies portaient avec aisance une robe de mousseline, à travers laquelle brillait le satin d'un corsage taillé avec goût, et vous cherchiez des pieds dans les élégantes pantoufles brodées, sous lesquelles pliait à peine le gazon éternel de l'admirable plantation de sir Williams.

— Votre examen est achevé, me dit-il en se levant, allons déjeuner, vous êtes chez vous, commencez donc à me faire les honneurs de votre propriété.

— Et Jean-Jean, demanda madame Barkler, est-ce qu'il ne sera pas aussi des nôtres?

— Jean-Jean mange toutes vos oranges, répondis-je en souriant.

— Elles sont mangées, s'écria le matelot en entrant, à un sou la douzaine de douzaines, je vous dois six francs que je vous payerai quand vous voudrez...

Puis, jetant un regard sur madame Barkler qui se plaça devant lui:

— Mille millions de sabords! qu'est-ce que je vois? j'ai la berlue, je suis fou, je suis ivre... Là, devant mes yeux, M. Julia, je me trompe, madame Jules, non, je ne me trompais pas, c'est lui, c'est elle, une en deux, deux en une... Je radote, je perds la boule, c'est égal, je suis heureux!

— Calme-toi, mon bon camarade, lui dit madame Barkler en présentant une petite main toute blanche à une grosse main toute rugueuse.

— Que je me calme, s'écria le matelot en se frappant le front, que je me calme quand vous êtes là, quand je te vois, quand je vous parle, quand tu me réponds, quand vous vous fionnez d'une robe de soie au lieu d'une vareuse; que je me calme, quand M. Arago vous retrouve, lui qui a tant pleuré à votre départ; que je me calme, quand ce grand monsieur que voilà me permet de me bourrer d'oranges, que je suis gonflé comme un tonneau!... Allons donc, je veux sauter, danser, bondir, je veux rire, pleurer tout à mon aise, et vous dire à tous que je vous aime, que je raffole de vous, des oranges, des ananas, et que les anges ne sont pas mes cousins.

Ce flux de paroles de notre excellent ami se calma, cependant, à la vue du couvert dressé dans une salle voisine, et où madame Barkler le conduisit comme un fiancé. Jean-Jean ouvrait des yeux pareils à des sabords en présence des richesses étalées devant lui... Des cristaux magnifiques, des verres pleins d'élégance, des porcelaines du plus haut prix, des bouquets de fleurs çà et là, et de nombreux esclaves derrière nous pour le besoin du service.

Je craignis un instant pour la raison de mon vieux camarade, qui s'assit à peine sur l'angle de sa chaise en saluant profondément les noirs.

— Je suis un peu vexé d'avoir avalé tant de fruits, me dit-il tout bas; mais c'est égal, je deviens élastique et je ne vois encore rien sur cette table que je puisse refuser.

Deux heures après, étendu sur une natte soyeuse, Jean-Jean ronflait en faux-bourdon et rêvait peut-être d'une mère, d'une patrie, d'une famille. Laissons-le dans son sommeil.

Certes, une existence ainsi faite, courant heure par heure entre le repos et les douces confidences d'une amitié sainte, aurait pu fixer au Brésil celui pour qui la vie est la quiétude et le repos; mais Jean-Jean et moi comprenions autrement notre passage en ce monde, et nous ne tardâmes pas à laisser deviner à sir Williams Barkler que notre séjour auprès de lui attiédissait trop vite le sang de nos artères.

Qu'est-ce qu'un horizon de quelques lieues pour l'homme d'étude et d'activité? Qu'est-ce qu'un empire à peu près

désert pour celui qui veut les étudier tous? C'était là ma pensée intime, et Jean-Jean la partageait sans oser s'en rendre compte. — N'est-ce pas que ce pays est beau? lui dis-je un soir que nous respirions la brise sous un riche oranger. — Trop beau, monsieur, me répondit-il avec un profond soupir. — Ces eaux comme elles sont limpides ! — Beaucoup trop. — Le ciel, comme il est pur ! — Beaucoup trop pur. — Ces fruits, comme ils sont savoureux!

— Infiniment trop ; et, puisqu'il faut vous le dire, je vous avouerai, monsieur, que toutes ces belles et bonnes choses me vieillissent et me fatiguent. Je ne me sens plus de force aux poignets, et, si vous tombiez à l'eau, je ne sais pas trop comment je ferais pour vous en tirer. Je désapprends l'énergie et le dévouement.

— Tu crois donc qu'un peu de turbulence nous est nécessaire?

— C'est-à-dire qu'elle nous est indispensable, et, si vous m'en croyez, nous allons de nouveau déraper et courir au large.

— A la bonne heure, mon enfant, voilà qui s'appelle parler, voilà qui s'appelle penser.

— Oh! vous, mon maître, je devine ce qu'il vous faut aussi, qu'il n'en soit pas question entre nous, car vous ne me diriez pas j'irai, si je vous interrogeais.

— Sur quoi veux-tu interroger M. Arago? lui demanda madame Barkler, qui, venue à petits pas, avait entendu notre conversation.

— Pardon, madame, lui répondit Jean-Jean sans s'émouvoir ; mais, sauf votre respect, je ne vous le dirai pas : il est des choses qu'on est heureux d'ignorer; et, quand on les sait des pieds à la tête, il est rare de fermer les yeux, les oreilles et le cœur.

J'étais pourpre, madame Barkler était pâle, Jean-Jean se sauva comme s'il venait de commettre une mauvaise action, et, sans nous adresser une parole ; madame Barkler et moi nous nous prîmes par le bras pour aller rejoindre sir Williams, étendu sur une pelouse voisine.

— Je vous amène un oiseau bien inconstant, dit Julia d'un ton assez joyeux ; voilà M. Arago qui songe à son départ, et qui regrette déjà les quinze ou vingt jours qu'il a donnés à notre amitié pour lui.

— N'avez-vous rien tenté pour le retenir? demanda le planteur d'une voix sereine.

— Rien, et je compte sur vos efforts pour vaincre sa résolution.

— Votre affection m'est bien chère, dis-je à mon tour; mais j'ai aussi une patrie et une famille que je veux revoir, et je sens que leur souvenir s'affaiblit pour eux sur cette terre brésilienne, généreuse à l'homme jusqu'à la prodigalité.

— Vous n'avez pourtant rien vu, me répliqua sir Williams en s'animant par degrés ; ce qu'il faut étudier ici, ce sont les solitudes où vivent des sauvages indomptés, ennemis de toute civilisation ; ce qu'il faut voir : ce sont ces immenses forêts vierges, qui semblent avoir fatigué la main du Créateur... L'on n'a rien vu au Brésil, quand on n'a parcouru que sa capitale, son Corcovado et sa rade, quelque opulente qu'elle soit.

— Eh bien! donc, avant de vous quitter, je verrai ces imposantes beautés du pays découvert par Alvarès Cabral, et je m'enrichirai des trésors dont vous me parlez avec tant d'enthousiasme.

Madame Barkler ne répondit pas; Julia sourit à mes désirs.

— Où trouver ces solitudes et ces forêts? demandai-je à sir Williams.

— A deux lieues d'ici, monsieur, et, dès demain, si vous voulez partir ce soir, vous serez chez un de mes amis dont l'habitation deviendra votre premier point de repos.

— Dans une heure je puis me mettre en route.

— Et moi je vais donner des ordres pour votre départ.

Le dîner fut triste, quoique chacun de nous fît tous ses efforts pour l'égayer ; on se sépara silencieux, réfléchis, comme si nous avions été dominés par une sinistre pensée ; la figure de sir Williams, seule, me semblait plus épanouie que de coutume, alors surtout qu'il croyait s'être mis à l'abri de mes investigations. Quant à Julia, elle me dit *au revoir* d'une voix si faible, que mon cœur, plus que mon oreille, recueillit cette douce parole... Y a-t-il donc des bonheurs qui pèsent presque autant que des infortunes?

Le soleil n'avait pas encore doré la cime du Corcovado qu'un noir vint me dire que des mules, excellentes marcheuses et bien approvisionnées, m'attendaient à la porte de l'habitation. — Et madame Barkler, demandai-je à l'esclave? — Madame partie pour promenade avec mari à elle ; tous deux pas rentrer de la journée, me répondit Zinga. — Tu ne te trompes pas? — Moi, non ; mais moi tromper vous. — Pourquoi cela? — Maîtresse à moi me l'ordonne. — Il suffit, partons.

Je compris que madame Barkler voulait nous éviter à tous deux les émotions de ces demi-adieux qui, plus que les longues absences, blessent le cœur, et je me félicitais des ordres qu'elle avait donnés... Jean-Jean était debout ; nous enfourchâmes nos montures et prîmes le chemin de l'intérieur par une route étroite et sinueuse, parfaitement mal entretenue. Quatre noirs nous servaient d'escorte ; nous les engageâmes à chanter leurs airs nationaux ; ils acceptèrent avec une grande joie, et je ne saurais vous dire les mille quolibets que mon matelot leur jetait à la face dans son humeur joyeuse et caustique.

De temps à autre, Jean-Jean interrompait les refrains des noirs par des refrains à lui, étudiés et retenus dans les vocabulaires du bord où vous savez qu'on parle une langue à part, qu'on fait entendre une musique qui déchire les oreilles comme le feraient de rudes tenailles.

— J'ai l'air de ne pas trop les amuser, me dit-il en se rapprochant de moi ; mais je m'en moque comme d'un fil carré.

— Et moi je t'ordonne de te taire, car c'est une étude que je fais en ce moment, et je t'assure qu'il y a toujours quelque chose à apprendre en fouillant dans la vie de ces hommes que nous allons si cruellement arracher à leurs solitudes. Ainsi donc, Jean-Jean, tais-toi, sois sage, ou je te décoche des vous plus gros que le bras.

— C'est fini, me dit mon matelot, je suis aussi muet qu'une carpe, et, à votre exemple, je vais étudier ces gaillards qui n'ont pourtant pas trop l'air de savoir grand'-chose.

Je traduis ici le chant de guerre des noirs d'Angole ; mais s'il est une chose intraduisible, c'est la pantomime vraiment diabolique, vraiment infernale dont Jean-Jean et moi nous ne pouvions arracher nos regards. La palette et la plume, la prose et la poésie, sont sans puissance pour de pareilles images :

CHANT DE GUERRE.

Lorsque blanc vient dans pays noir,
C'est un malheur, un désespoir,
Lorsque blanc vient dans pays noir.
Il pleur', le pauvre père,
Ell' pleur', la pauvre mère,
Lorsque blanc vient dans pays noir.

Lorsque noir va dans pays blanc,
On voit couler beaucoup de sang,
Lorsque va noir dans pays blanc.
Chaque coup de chicotte
Lui brise une côte
Quand noir s'en va dans pays blanc.

Si jamais moi suis le plus fort,
Blanc vivant bientôt sera mort,
Si jamais moi suis le plus fort.

Pour le méchant j'ai tant de haine!
Moi boire le sang de sa veine,
Ainsi que l'eau de la fontaine,
Pour le méchant j'ai tant de haine!

O dieu Tikouh, fais-moi bien fort!
Et demain tout blanc sera mort.
O dieu Tikouh, fais-moi bien fort!

J'aime la foudre
Qui met en poudre
Le blanc;
J'aime son sang
Fumant.

Femme à moi,
Donne-toi

A ce blanc.
Puis dans son flanc
Bois tout son sang.
Dieu qu'il est bon de s'enivrer du sang
Du blanc !

A moi mon casse-tête,
C'est un grand jour de fête,
Un blanc est sous ma main.
Ou qu'il maudisse ou bien qu'il pleure,
Vite, vite, qu'il meure,
Mon estomac a faim.

Bambola, viens, ma fille,
Déjà son corps petille
Sur des charbons ardents.
Aux galets du rivage,
Hier chacun fut sage,
D'aiguiser bien ses dents.

Lorsque blanc vient dans pays noir,
C'est un malheur, un désespoir,
Lorsque blanc vient dans pays noir.

Si vous aviez vu les physionomies des chanteurs hurlant à pleine voix ces hideux refrains, vous auriez cru assister à une de ces horribles scènes de carnage dont je ne vous ai présenté qu'un bien pâle tableau à Poulou-Souc.

Il y avait quelque chose de satanique et de fatal dans les regards de ces hommes naguère si calmes et si humbles; un mouvement fébrile, convulsif, faisait bondir leurs nerfs; autour de leurs lèvres livides globulait une salive verdâtre, et une sueur corrosive courait en rigole pressée sur tous leurs membres devenus terreux et puants.

Mais pourquoi le planteur qui nous les avait prêtés leur permettait-il ces souvenirs de mort et de deuil ? Je voulus le savoir; et, m'adressant au plus grand d'entre eux :

— Est-ce que tu as du plaisir, lui dis-je, à te rappeler la douleur de tes frères ?

— Oui, maître, me répondit-il en s'agenouillant en signe d'esclavage; moi chanter la mort, parce que maître à moi me fait aimer la vie; moi chanter chicotte, parce que maître à moi ne s'en sert jamais; si maître à moi s'en servait, moi pas chanter, ou moi chanter en dedans, puis moi tuer maître, si moi être le plus fort. — D'où es-tu? — D'Angole. — Toi vendu bien cher? — Oh ! oui, bien cher, une chemise bleue et six bouteilles d'eau-de-vie. — Qui t'a vendu ?— Moi me vendre tout seul, parce que sœur à moi vendue avant. —Tu l'aimais donc bien ?— Comme la fleur aime l'eau, comme la hyène aime le cadavre...; plus encore, c'était ma femme. — Où est-elle à présent ?

— Son corps ici... tout près ; sous des feuilles de bananier... Son esprit là-haut, par-dessus les nuages d'où il voit moi, d'où il entend moi;... et moi lui parler comme s'il était là, tout près, à mes côtés... Tiens, le voilà !... le voilà !... le voilà !

Taïari s'était jeté à terre, et je ne saurais vous dire ce qu'il y avait de pieux et d'extatique dans l'immobile recueillement de cet homme qui n'avait qu'une folie à la tête, ou plutôt au cœur, un amour saint et sacré.

Ses camarades se tenaient debout et les yeux baissés; ils étaient pour quelque chose dans ce drame intime dont je venais d'être témoin ; mais les moments m'étaient comptés, je dus faire entendre ma parole de commandement, et nous nous remîmes en marche.

Nous fîmes halte à midi, au milieu d'une riche plantation de bananiers, chez un ami de M. Barkler, et, dès que le soleil eut allongé l'ombre des arbres, nous nous remîmes en route à travers une végétation dont la splendeur ferait damner la palette du peintre et l'imagination du poëte. Vers une heure, nous atteignîmes la délicieuse halte promise par M. Barkler, mais nous aimâmes mieux coucher à la belle étoile que de réveiller les esclaves ou le maître, et j'avoue que j'eus besoin de me reposer de mon extase et de mon admiration avant de pouvoir retracer quelques-unes des émotions de mon âme.

Figurez-vous un ciel bleu et diaphane, scintillant à l'éclat de ces millions de saphirs, d'émeraudes et de rubis que la main toute-puissante du Créateur a semés dans cette immensité, un silence harmonieux et poétique, troublé à de longs intervalles par l'appel amoureux des oiseaux-mouches perchés comme des diamants au milieu de la chevelure luxuriante des arbres, un parfum enivrant apporté par la fraîche brise qui passe, revient et soupire à travers les bouquets de fleurs et de bois qui pèsent sur le sol; partout la vie et la force, partout la jeunesse, partout l'opulence... Sur vos têtes, des colosses séculaires, végétaux éternels ; à vos pieds, diamants, opales, courant çà et là, insectes microscopiques, flambeaux consolateurs, reposant la vue au lieu de la fatiguer... et le ruisseau qui court et la feuille qui tombe, et le petillement de la corolle qui s'ouvre, aux baisers de la lune et de Canopus. Une nuit du Brésil, loin de toute ville, loin de toute demeure, au pied d'une forêt vierge, cela est aussi imposant qu'une tempête, cela est aussi solennel qu'un calme plat au milieu de l'océan Pacifique : cela vous apprend une religion.

Nous fûmes reçus avec une cordialité incomprise dans nos cités européennes; et, lorsque M. Manoel eut appris le motif de notre excursion :

— Vous êtes bien téméraire, me dit-il, de tenter une entreprise aussi périlleuse.

— Otez le péril, vous ôtez le mérite.

— Pourquoi voulez-vous voyager dans le chaos ?

— Pour l'étudier.

— Voyez, monsieur, poursuivit-il en m'entraînant vers une croisée et en me montrant du doigt une masse de verdure allant se perdre à l'horizon... Cela s'appelle une forêt vierge, cela est impénétrable à l'homme ; on fait quelques pas dans ces massifs, puis on revient découragé, meurtri, déchiré.

— Ma charpente est solide, celle de mon matelot inaccessible aux ronces, et je n'ai pas l'habitude de regarder en arrière, quand une fois je me suis mis en route.

— Au revoir donc, monsieur.

— Au revoir, señor Manoel.

A peine eûmes-nous fait quelques pas dans cette épaisse et mobile muraille, que nous reconnûmes notre imprudence ; mais je suis de ceux qui ne savent pas reculer devant une entreprise commencée, et Jean-Jean n'était pas homme non plus à m'engager à la retraite.

Les mains gantées, le visage à demi couvert d'un large chapeau de paille noué au menton, nous nous frayâmes d'abord un petit sentier à travers quelques végétaux de moyenne grandeur, et mon matelot, que je précédais, pouvait entendre mes cris douloureux aux atteintes de certaines lianes épineuses qui me déchiraient les jambes et les épaules.

— Ça vous va-t-il toujours ? me demanda Jean-Jean d'une voix qu'il s'efforçait de rendre téméraire pour m'être agréable.

— Ça me va tout au plus, lui répondis-je. Ceci me semble bien épais, mais il est impossible que toute la forêt soit aussi compacte.

— On vous a dit le contraire.

— Eh bien ! n'avons-nous pas nos petites haches?

— Le moyen de frapper, quand on n'a pas d'espace pour agiter le bras ?

— Je te croyais plus intrépide !

— Oh ! si ces arbres étaient des rochers, ces feuilles sèches des lames, ces passages des détroits, j'irais là, toutes voiles dehors, pour peu qu'on y vît le jour, mais la nuit commence, et il est à peine huit heures du matin. J'enfonce quelquefois jusqu'à mi-jambe dans ces débris, comme dans une vase compacte et gluante, et au moment où je vous parle, mes épaules seules sont à l'air.

— Courage, ami, nous arriverons.

— Où ?

— Le ciel le sait.

— Il n'y a pas de ciel ici, il n'y a que des feuilles des troncs, des branches et des racines... Silence, monsieur, il y a encore autre chose.

— Quoi donc ?

— N'entendez-vous pas un bruissement comme une vague qui siffle sous la rafale ?

— Si, si; c'est sans doute un boa qui se promène : grimpons ! J'ai là sous la main une liane qui escalade le sommet des arbres.

— Et moi, j'en ai cinq ou six qui me servent de cravate, c'est pire que les manœuvres d'une corvette ; on di-

rait d'immenses pattes d'araignées velues et venimeuses. Grimpez-vous?

— Je grimpe.

— Moi, je suis en haut; j'aime mieux cet état que les caresses de vos boas de malheur; mais ne m'a-t-on pas dit qu'ils se promenaient parfois sur les arbres?

— Leur domaine est la terre; le reste, c'est l'exception.

— Va pour l'exception... Mais je ne vous entends plus; où êtes-vous donc, monsieur?

— Ici.

— Ici, ne m'apprend rien; j'ai devant moi des feuilles dont une seule couvrirait une maison.

— C'est un bananier sauvage.

— Tout est sauvage dans ce pays, et je vous avoue que nous sommes encore plus sauvages que tout le reste.

— Peux-tu te reposer?

— Oui, j'enfourche une branche solide comme une vergue.

— Et moi aussi.

— Vous devez être gentil comme ça. Oh! si Julia vous voyait! Ma veste et mon pantalon sont déchirés.

— Les miens me disent adieu.

— Oh! si Julia nous voyait, quelle grimace? Tenez, si je savais jurer, je ferais retentir cette forêt comme Bavastro faisait retentir la batterie.

La voix sonore de Jean-Jean ne m'arrivait qu'indistincte, quoique nous ne fussions guère qu'à une vingtaine de pas de distance l'un de l'autre. Nous planions sur le sol; et, à nos pieds, sur nos têtes, autour de nous, des branches droites, biscornues, sèches, glutineuses, courant verticalement comme la flèche du bambou coquet, ou horizontalement comme une poutre jetée pour le passage d'une rivière. Ici des feuilles carrées, épineuses, d'un rouge foncé; là, des folioles allongées, d'un vert tendre et tombant comme les bras d'un saule pleureur. En voici de pointues, de rondes, de dentelées; en voilà d'autres de mille nuances, polies comme des miroirs, cendrées, rougeuses, veloutées... A qui appartiennent-elles?... Vous n'en savez rien. Tout se mêle, se presse, s'enlace, se confond, et les gigantesques lianes, courent vagabondes parmi ces capricieux labyrinthes, semblent emprisonner dans leurs inextricables réseaux cette nature puissante, énergique, qui pèse sur le sol et qui brave à la fois, depuis des milliers de siècles, la foudre, le soleil et les ouragans.

Ici, point d'espace pour l'aile de l'oiseau, presque point de passage pour le papillon déchiqueté, point d'embrasure pour le jour qui vous arrive semblable à la pâleur des rayons lunaires à travers d'une brume d'automne.

Ici, du bruit, mais un de ces roulements vagues, douteux, prolongés, venant on ne sait d'où, causé par on ne sait quoi, quelque chose d'harmonique et de criard à la fois, serpentant dans tous les sens, tombant d'en haut comme une larme, montant du sol comme une espérance, cheminant tantôt avec lenteur, tantôt rapide comme l'éclair, et vous laissant croire à un ennemi prêt à vous saisir.

Ici encore une rêverie extatique mêlée à un sentiment de terreur inexplicable. Ici de grandes pensées de recueillement, de la religion...

Vous oublierez peut-être un calme plat au milieu de l'Océan, une tempête dans les glaces polaires, un coucher du soleil sous les tropiques, un mirage au désert, un simoun dans le Sahara. Je vous défie d'oublier jamais une forêt vierge du Brésil, quand votre vie serait séculaire, quand vous l'auriez promenée dans toutes les capitales, au milieu de tous les archipels, sous toutes les zones.

Je pensai par tous mes sens, je m'abritai pour ainsi dire dans un recueillement profond, intime, qui ne laissait de place qu'à l'admiration; et j'interrogeai mes souvenirs de misère sur les laves de Ténériffe, au pied des steppes africaines, pour me pénétrer davantage encore de la grandeur de Dieu.

— Au secours! au secours! me cria Jean-Jean d'une voix étouffée; à moi! monsieur Arago, voici un sauvage, en voici deux. — Tu rêves. — Je suis pincé, mordu, je tape, mais ils tapent plus dur que moi; venez donc, ou vous vous en irez seul.

Les pieds sur une liane, les mains accrochées à une autre, je me trouvai bientôt auprès de Jean-Jean, se défendant tant bien que mal contre deux grands singes de la race des jockos, qui n'osaient pas trop se mettre à portée de sa hache. Ils sautaient, gambadaient, cabriolaient avec des cris aigus, avec d'horribles grimaces, et, lorsqu'ils m'aperçurent, ils semblèrent délibérer sur ce qu'ils avaient à faire.

— Voilà qu'ils ont peur de vous, me dit Jean-Jean, dont l'épaule ruisselait; et il est vrai de dire que vous n'êtes pas beau. Je suis même surpris qu'ils ne vous prennent pas pour un de leurs frères.

— Tais-toi, mon pauvre ami, et cache-toi derrière l'arbre. — Vous allez tirer? — Oui, certes.

— Alors visez la femelle, la petite, la rousse, la maigre; c'est elle qui m'a entamé avec ses crocs de fer. Oh! la gredine, elle est presque aussi laide que Bavastro.

— Cache-toi, Jean-Jean.

Je visai, le coup partit, le singe tomba; son camarade prit la fuite à travers les branches touffues, et le vertige nous saisit à l'instant même, mon matelot, et moi.

Mille échos répondirent à la détonation; cent mille cris de perroquets bleus, rouges, verts, bariolés, se mêlèrent au vacarme, tandis que les singes réveillés de leur assoupissement hurlaient, gémissaient, glapissaient et se joignaient au sabbat; l'ouistiti, au gosier si pénétrant; la perruche, au sifflement si incisif; le toucan, à la plainte si douloureuse; la cigale, au ricanement si aigu, toutes ces notes disparates, toutes ces voix étranges, mêlées au grignotement des insectes, au coassement des crapauds, au frôlement des feuilles heurtées par ces milliers d'êtres rendus à la vie, formèrent un concert bizarre, infernal, qui nous tenait frissonnants et terrifiés; et, lorsqu'il se tut, nous eûmes la faculté de regarder autour de nous, et à nos pieds, nous aperçûmes le singe abattu à moitié englouti dans la mâchoire d'un monstrueux constrictor.

— Allons-nous poursuivre notre course? me demanda Jean-Jean d'un ton moqueur.

— Non, mon brave, j'en ai assez.

— Et moi j'en ai trop. Que diable! Quand on possède un ami, on ne le jette pas ainsi aux guenons du pays après l'avoir bourré d'oranges, d'ananas et de caresses. N'avons-nous pas assez de choses à raconter?

— En voici une de plus.

— Elle est belle, elle est propre, votre chose; mais par où nous en aller?

— Est-ce que je n'ai pas ma boussole?

— A la bonne heure; quant à moi, j'ai perdu la mienne.

Tandis que le boa constrictor achevait son repas de Lucullus, nous reprîmes notre route aérienne à travers cette opulence de verdure écrasante, presque toujours suspendus à quarante ou cinquante pieds du sol, et nous espérions ressaisir le jour et la liberté sans autre incident, lorsqu'un roulement de tonnerre, et la nuit qui devenait plus profonde nous dirent qu'un ouragan grondait sur nos têtes.

— Allons, voici la musique et la sauce, me dit Jean-Jean d'un air piteux; ça ne pouvait pas nous manquer; nous sommes bâtis pour la misère... Entendez-vous l'orage qui ronfle et ces gouttes d'eau qui tombent comme des cailloux?

— Oui, mais elles ne nous atteignent pas, nous sommes à l'abri.

— Laissez donc, dans les forêts, il pleut deux fois, pendant et après. Gare la bourrasque.

Un coup de tonnerre, pareil à cinquante batteries en activité, retentit dans l'espace. Après lui, le silence... Oiseaux, singes, insectes, reptiles, quadrupèdes étaient immobiles et muets. La voix du pistolet avait réveillé cette nature animée, la voix de la tempête la tenait captive et tremblante. Jean-Jean et moi nous ne nous parlions plus, et la pluie tombait avec un fracas épouvantable.

Vous eussiez dit des nappes de grêle lancées contre des plaques de tôle; vous eussiez cru l'Océan échappé de son lit, et planant sur votre tête.

Tout à coup: patatras! la foudre tombe, la forêt est éclairée par une lueur blafarde, rougeâtre, perdant ou gagnant de son intensité, selon l'épaisseur du bois, selon la

distance des colosses ébranlés, et se jouant çà et là comme des âmes errantes au milieu du chaos.

— Oh! ma foi, dit Jean-Jean accroupi, et ne regardant qu'au travers de ses doigts, grondez-moi tant que vous voudrez, mais je vais jurer pour faire chorus avec tout ce qui hurle ici.... Sacré !...

Une odeur insupportable de soufre lui ferma la bouche ; et, tandis qu'elle glissait sur nous pour remonter vers des régions plus élevées, une centaine de perroquets, de toucans, de colibris tombèrent sur le sol près de nous, asphyxiés et sans mouvement.

Mais le jour se dessina bientôt avec ses chatoiements joyeux, il nous sembla que nos poumons se dilataient plus à l'aise; le sourire se glissa sur nos lèvres, la joie ressaisit nos âmes épanouies, et nous foulâmes enfin une terre libre. Mon matelot et moi nous nous embrassâmes alors comme le font deux amis qui viennent d'échapper à un grand désastre.

— Si tu m'y rattrapes encore, dit Jean-Jean avec un regard de courroux et en se tournant vers la forêt qu'il menaçait du poing, je veux bien que le boa m'avale, que le jocko m'entame, et que la garcette de Bavastro me zèbre les reins. Vrai, comme je suis un honnête garçon, j'aime mieux des ananas à mort, une bonne parole de Julia et un serrement de main de mon ami Arago, que cette masse de verdure au sein de laquelle on ne voit que du noir, des singes et des crapauds.

De retour à l'habitation de M. Barkler, je m'aperçus qu'on nous recevait avec contrainte, l'amitié de Julia me parut gênée dans son exagération même, et il y avait trop de paroles dans nos conversations du soir ou du matin pour qu'elles ne couvrissent pas le vide et l'embarras des pensées. Mon parti fut pris, de nouvelles courses arrêtées, et je ne doutai plus du plaisir que mon départ causerait au planteur, quand mon matelot entra chez moi en gambadant.

— Savez-vous bien, monsieur, me dit-il, que les maîtres de la maison veulent faire de moi un colibri, une pensionnaire, une religieuse?

— Comment cela, mon brave?

— Figurez-vous que ma chambre a l'air d'un buffet, d'un magasin de confiseur, d'un réfectoire de moines ; ici des caisses de dragées, là, vingt bocaux de fruits confits ; partout des conserves d'ananas, de mangues, de goïaves, d'oranges, de citrons et de cocos ; je marche dans des bonbons, je nage dans des marmelades, et l'on n'a pas même oublié le madère pour assaisonner tout cela.... Mais que veulent-ils donc ces planteurs de mon âme?

— Hélas! mon pauvre ami, lui dis-je avec amertume, ils veulent que nous partions, ils nous renvoient, ils nous mettent à la porte, ils nous chassent, et nous serions des lâches de rester un jour de plus ici.

— Je vous comprends, monsieur, me répliqua Jean-Jean d'un air triste et réfléchi, et nous serions plus lâches encore en acceptant leurs cadeaux. Nous mangerons du biscuit, nous avalerons du requin, nous mâcherons du lard, ça cadre avec nos tempéraments, et nous ne nous ferons pas du tout religieuse, à coups d'ananas, de pastèques et d'oranges... Filons.

— Dès demain, mon ami, mais sans prévenir personne, sans rien dire, sans nous plaindre.

— C'est ça, comme de véritables gaillards que nous sommes.

— Viens, Jean-Jean, descendons à la ville, et sachons s'il y a un navire en partance.

— Il doit y en avoir, monsieur; mais où irons-nous?

— Qu'importe, où les vents nous pousseront, le plus loin possible... Des cœurs tièdes et ingrats!

— Ça veut dire à l'antipode, poursuivit le matelot en secouant la tête.

— Deux heures après nous traitions pour notre passage avec le capitaine d'une corvette hollandaise, qui voulait faire escale à Sainte-Hélène, et remonter la côte d'Afrique jusqu'au Maroc, utilisant son voyage par des échanges avec les naturels de ces contrées à demi inconnues.

— Cela te va-t-il? demandai-je à mon fidèle Jean-Jean.

— Tout me va, monsieur, me répondit le matelot en me serrant la main avec énergie; tout me va, pourvu qu'on ne cherche plus à me noyer traîtreusement dans les marmelades et les sirops.

— Donc à demain, mon brave ami, avant le lever du soleil.

Nous dînâmes en ville, puis nous allâmes visiter le château royal de San-Christophe, la rue de Vallongue, où se tiennent les hideux marchés de noirs, la place Santa-Anna, cloaque infecte où l'on a bâti en bois une immense arène pour les courses de taureaux; et le soir, quand les étoiles commencèrent à pailleter le ciel, nous rentrâmes à l'habitation de M. Barkler, où quelques esclaves seuls veillaient encore.

Cependant, partir sans témoigner notre gratitude pour le bon accueil qu'on nous avait fait tout d'abord me parut un manque d'égard si coupable, que je me décidai le lendemain, à me rendre à l'appartement de M. Barkler, et à lui dire combien j'étais touché de ses généreux procédés; je lui annonçai mon départ pour le soir même, et le planteur, en me présentant affectueusement la main, ne fit aucun effort pour me retenir.

Quant à sa femme, je me décidai à ne pas la voir, de peur d'être vaincu dans ma résolution, et je courus auprès de Jean-Jean pour lui ordonner de faire ses paquets.

J'allais ouvrir la porte de sa chambre, lorsque la voix de madame Barkler arrêta ma main déjà placée sur le loquet.

— Il est donc bien heureux de nous quitter? disait Julia au matelot, debout, et les bras croisés devant elle.

— Si heureux, madame, qu'il en pleure comme une biche blessée, ou comme un vieux marin... Ça n'a pas de cœur, madame, ça se fait un ami à sa façon, ça s'en fait deux, trois, quatre, ça les oublie bientôt comme un mauvais dîner de bord.

— Où va-t-il? demanda Julia d'une voix attristée.

— Est-ce qu'il le sait? Nous allons là ou là, ça nous est égal ; mais ce qui me vexe, c'est que nous allons encore revoir cette misérable Afrique où les lions et les tigres s'amusent à déjeuner de notre chair sans la mettre à la broche... Nous y laisserons notre peau, c'est sûr.

— Puisqu'il vit dans cette prévision, pourquoi quitte-t-il le Brésil? demanda Julia, prévoyant sans doute la réponse qui lui serait faite.

— Ah! voilà le hic!... Il dit là-dessus des choses à perte de vue, et il est si convaincu qu'il a raison, que je n'ai pas osé lui donner un démenti, moi qui ne me gêne pas toujours.

— Enfin, que dit-il? demanda madame Barkler avec une impatience mal déguisée.

— Il dit, madame, que vous ne voulez pas de lui, que vous le mettez à la porte, que vous le chassez, et ça lui a fendu le cœur en quatre, et à moi Jean-Jean, ça me l'a coupé en deux.

— Mon pauvre ami, dit tristement Julia, Dieu, qui fait le ciel ténébreux ou pur, jette aussi dans notre âme des passions saintes ou fatales. Ce n'est pas nous qui taillons notre vie, ce sont les événements qui se succèdent, ce sont les êtres qui nous entourent; nous souffrons par les autres et pour les autres; notre sourire n'est presque jamais à nous, et si l'égoïste n'a pas de joies en ce monde, il n'a pas non plus de tristesses. Pourquoi Jacques et moi ne sommes-nous pas nés égoïstes?

— L'égoïste, c'est donc ça: il n'aime rien, ni la pluie, ni le beau temps, ni le calme, ni la tempête, ni la bonne femme, ni le mauvais cœur, ni son père, ni sa mère?

— C'est bien cela.

— Et vous voudriez être égoïste, vous, madame! c'est-à-dire, pierre, caillou, tronc d'arbre, goudron, moustique? allons donc! sauf votre respect, vous n'avez pas le sens commun, vous barbotez dans deux courants contraires, vous êtes affalée sur une côte à pic, vous mentez à moi, vous mentez à vous-même, et je ne suis pas étonné du rouge qui vous couvre la figure.

— Mon vieil ami!...

— Tenez, voilà que je vous y prends, vous m'appelez votre ami, donc vous n'êtes pas égoïste; vous avez des larmes pleins les yeux, donc vous n'êtes pas égoïste; vous

êtes venue me voir ce matin, vous me demandez de votre voix flûtée où va mon maître, vous tremblez pour moi, vous tremblez pour lui, pour vous aussi peut-être, donc vous n'êtes pas égoïste; et si M. Arago vous entendait, il vous sauterait au cou comme je le fais et vous appliquerait un gros baiser sur vos deux grosses joues de pomme d'apis. C'est fait.

J'allais entrer, Julia sortit, et nous nous trouvâmes face à face.

— Adieu, me dit-elle en me serrant la main, adieu, Jacques. — Adieu, madame.

Je ne me couchai point, je passai cette dernière nuit brésilienne dans le jardin de M. Barkler, et dès le point du jour j'allai frapper à la porte de mon matelot.

— Lève-toi, lui dis-je, nous ne séjournerons pas une heure de plus ici.

— Maître, me voici debout, me répondit mon vieux camarade. J'ai revu Julia hier soir après que vous m'avez eu quitté; elle est venue essayer de m'enjôler par ses mielleuses paroles, elle m'a dit ci, elle m'a dit ça; mais j'ai trouvé ses raisons si mauvaises et ses procédés si peu matelot, que je lui ai rendu ses confitures, ses fruits et ses marmelades qu'elle a fait enlever à l'instant même. J'aurais voulu, à vrai dire, qu'elle eût oublié le madère, mais il paraît que les grandes dames oublient tout, jusqu'à l'amitié qu'on a pour elles; aussi je pars sans le moindre regret.

— Ainsi donc, elle est venue ici? demandai-je d'un air pensif.

— Oui, monsieur.

— Que t'a-t-elle dit?

— Ci et ça, pas davantage, c'est déjà trop; cependant je crois qu'elle voulait me dire autre chose, car enfin on ne se dérange pas pour ci et ça.

— Tu as raison, Jean-Jean; mais enfin de quoi se composaient ses ci et ses ça.

— De mille bêtises, plus bêtes les unes que les autres; par exemple, qu'elle voudrait et qu'elle ne voudrait pas, qu'elle est plus esclave que maîtresse, qu'elle a de la tristesse et de la joie, qu'elle désire que je parte et que je reste... comme si c'était facile; puis, ce qui m'a vexé au superlatif, c'est qu'elle ne m'a pas dit un mot de vous, et ne m'a parlé que de moi. Or, comme je crois que j'ai eu le malheur de lui donner dans l'œil, filons notre nœud et hissons notre grand foc.

Il fallait obéir à notre destinée. Mon brave matelot et moi, précédés par deux noirs qui portaient notre bagage, nous descendîmes jusqu'à la ville; et, après nous être jetés dans une pirogue, nous fîmes pagayer jusqu'à la corvette mouillée près du fort de Villagagnon. Mais quelle fut notre surprise, lorsque le capitaine, en nous accostant, nous dit qu'il avait reçu pour nous, la nuit, à notre adresse, un grand nombre de caisses de curiosités du Brésil et des provisions de bouche.

— Eh bien! il y a du bon dans tout ça, s'écria Jean-Jean; cette femme a le cœur aussi doux que ses confitures, et ses manières plus parfumées que ses ananas; aussi, ne pouvant lui renvoyer aucune de ses caisses, je lui rends mon estime, elle en fera ce qu'elle voudra.

Dans une boîte de bois de sandal, dont le capitaine me remit la clef, je trouvai deux lettres, l'une de M. Barkler, l'autre de sa femme.

— Je ne les lirai pas! m'écriai-je; et, les lançant à l'eau, j'allai m'asseoir sur la drôme.

— Qui sait, me dit Jean-Jean un quart d'heure après, peut-être que ces chiffons de papier contenaient des choses qui auraient pu me consoler; il faudrait les lire.

— Impossible, maintenant.

— Bah! est-ce que je ne nage pas comme un marsouin? Les voici, l'eau de mer n'a pas eu le temps de les pomper.

— Tu as eu tort, Jean-Jean.

— Laissez donc, monsieur; ces lettres, c'est comme mes confitures et mon madère, on les refuse tout d'abord, mais on est bien aise plus tard de les retrouver; moi, j'avalerai tout ça par le gosier, vous, monsieur, par les yeux; et je parierais beaucoup contre peu que vous ne m'en voudrez pas du bain que je viens de prendre à votre profit.

C'étaient des adieux touchants d'une part, c'étaient des remerciments de l'autre; une bague de grand prix, oubliée sans doute par madame Barkler, se trouvait dans la boîte; j'oubliai aussi de la renvoyer, peut-être un jour pourrai-je la lui rendre.

Je ne saurais vous dire avec quelle émotion je fis mes adieux à cette terre du Brésil, sur laquelle le ciel a répandu tant de bienfaits. Du large, mes yeux avides interrogeaient la côte qui se dessinait comme un géant couché sur le dos, dont le pain de sucre du goulot forme le pied... Petit à petit tout plongea dans les flots, et le navire, mollement balancé, courut *au plus près*, mais sur une mer tranquille, vers la terre sacrée...

Hélas! les vents changent plus vite encore que les passions des hommes; bientôt une brise carabinée du sud-ouest nous prit par les flancs et nous força de courir vent arrière pendant quelques jours. Sous la ligne, les calmes et les grains se jouèrent de nous avec un inconcevable caprice; aussi, le capitaine impatienté fit-il mettre le cap au nord-est, vers le Sénégal, qui avait frappé ma mémoire de tant de tableaux affligeants. Mon matelot fit une grimace horrible quand il apprit la résolution du commandant, et se rapprochant de moi :

— Nous allons en voir de belles, me dit-il : encore du sable, des lions, des tigres, un soleil de feu, et toutes les misères... Que ferons-nous de ces confitures et de ces fruits qu'on nous a donnés au Brésil?

— Disposes-en à ta guise, mon brave; quant à moi, j'ai mes projets, et je ne sais pas trop si je ne dois pas regarder les vents contraires comme de vrais amis.

— Allons, allons, monsieur, je vois que vous avez envie de faire quelqu'une de ces bêtises qui vous rideront le front avant l'âge. En attendant, comme la brise est faite, comme les matelots, mes camarades, sont devenus mes amis, je vais les régaler : les citoyens d'Afrique ne goûteront pas à mes sucreries.

En effet, une espèce d'orgie eut lieu sur le pont, sans cris, sans menace; une orgie de bord, entre amis, entre camarades, et par malheur Jean-Jean, qui donnait l'exemple des libations copieuses, se trouva tellement indisposé le lendemain, que je me vis contraint, à mon grand regret, de lui dire un douloureux adieu.

— Non, non, par mon bon ange! me répondit le brave matelot d'une voix souffreteuse, il est des amitiés qui doivent se rencontrer çà et là; que vous partiez seul, ou que je vous suive, nous nous retrouverons, monsieur Arago, soyez en sûr...

Qu'est-ce qui est plus capricieux que les hommes? les éléments.

Jamais navigation ne fut plus singulièrement accidentée que la nôtre; pendant le jour nous avancions de quelques lieues que nous perdions pendant la nuit, et les matelots avaient beau se lancer à l'appel en jetant à l'air le plus de voiles possible, nous faisions souvent la route sans cheminer.

Ces heures de mer sont les plus fatigantes à coup sûr, ce sont les plus écrasantes pour les hommes avides d'activité... La vie est courte, j'en conviens avec vous, mais qu'elle est lente, qu'elle semble éternelle, quand votre regard fouille à un horizon peu éloigné, sans que vous puissiez l'atteindre!

Je savais que mon brave matelot ne m'avait pas quitté; mais, pour le punir amicalement de sa désobéissance, je feignis d'ignorer qu'il fût à bord; et le drôle, en se goudronnant la figure, s'était flatté d'échapper à mes investigations.... L'œil a moins de regard que le cœur, et j'aimais Jean-Jean comme un frère.

Ah! ah! voici du nouveau, du terrifiant... cela me va, quelque monotone qu'il doive être, quelque meurtrier qu'il se dessine.

Je prends ma plume, mes crayons... je cherche à traduire.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.






ŒUVRES DE JACQUES ARAGO

# D'UN PÔLE A L'AUTRE

ILLUSTRATIONS PAR J.-A. BEAUCÉ.

— DEUXIÈME PARTIE. —

## I

### CALME PLAT.

Il y a deux mois à peine, au cap Horn, les flots tourbillonnants se ruaient en éclats sur le navire, le lançaient comme une flèche ailée vers l'horizon, l'élevaient aux cieux, et le faisaient retomber de tout son poids dans l'abîme entr'ouvert. Cela était grand et beau, cela était terrible et solennel, le désordre en faisait la magie; mais je n'ai pas encore assez bien vu, assez admiré pour vous dire ce que c'est qu'une tempête, ce que c'est qu'un ouragan; le jour n'est pas loin peut-être où je vous en apprendrai davantage.

Hier, la mer était turbulente, fatiguée, écumeuse, mais on s'apercevait que ce n'était point une fureur croissante : au contraire, et l'on pouvait juger, sans l'avoir longtemps étudiée, que sa colère était une colère épuisée, que ses mugissements étaient le râle d'une brutalité amortie; les vents et la foudre avaient passé par là; l'écho de la tempête retentissait toujours, et pourtant ce n'était qu'un écho, c'est-à-dire un emportement sans menaces, une fièvre de mourant, ou plutôt des paroles de pardon.

Aujourd'hui, le calme est venu, calme profond comme le désert, silencieux comme la tombe; plus de gonflements

aux flots, plus de brise à l'air, plus de nuages au ciel; seulement là-bas, là-bas, à l'horizon, des masses noires et fantastiques, qu'une main invisible et puissante tient suspendues, prêtes à peser de nouveau sur l'Océan assoupi.

Voyez, voyez maintenant.

Un large soleil, déployant toute sa majesté de roi de l'univers, inondait l'espace de ses millions de feux croisés et trônait sur l'immensité avec l'ouragan, qui avait réveillé toute la nature; les monstrueuses baleines s'étaient montrées à l'air comme pour essayer leur force et leur puissance; les bancs immenses de souffleurs, rapides et bruyants comme la tempête, glissaient sur les flots, et en quelques instants se portaient d'un horizon à l'autre; les brillantes bonites, les dorades, plus belles encore, avaient quitté les profondeurs de l'Océan et passaient, inquiètes, sur le dos des lames tourmentées. Le gigantesque albatros, sombre précurseur de ces jours de deuil, avait envahi les airs, qu'il fouettait de son aile vigoureuse. Et maintenant rien, absolument rien, ne se meut, rien ne se montre sur l'Océan assoupi. C'est partout l'immobilité et le silence; la surface des eaux est aussi polie que la glace la plus pure; le mouton du Cap a gagné les régions orageuses des pôles, les turbulents marsouins ont émigré vers des parages moins silencieux; l'Océan, l'air et le ciel, semblent avoir demandé une trêve pour se reposer de leurs fatigues, et le trois-mâts, au centre du vaste cercle qui l'emprisonne, est cloué et fixé sur sa quille de cuivre comme sur un rocher solide et sous-marin; ou, si un dernier soupir d'agonie de l'Océan, après lequel tout meurt, un de ces soupirs que l'on devine plutôt qu'on ne les sent, dessine un léger dôme sur la surface des eaux, le navire, alors esclave docile de l'impulsion, se penche à tribord, puis à bâbord, comme le ferait un berceau à la dernière oscillation donnée par une nourrice attentive et tremblante; et puis l'immobilité pèse de tout son poids sur le pont et glace toute espérance dans le cœur. Le soleil a passé dix fois sur nos têtes, et rien n'annonce que la nature veuille se réveiller; c'est toujours et partout la triste harmonie de la mort, la grave majesté du silence; c'est Dieu qui semble méditer une nouvelle création et vouloir corriger son œuvre imparfaite. La constance du matelot se lasse; ses muscles s'énervent dans cette écrasante inaction, à laquelle il ne voit point de limites; son pied impatient a beau frapper en mesures égales et régulières les bordages du pont attristé; il a beau humecter de sa langue à demi séchée le dos de la main qu'il agite à l'air, pour chercher à deviner de quel côté soufflera la première brise, rien ne lui dit que ses vœux sont près d'être exaucés, rien ne lui dit qu'ils le seront un jour. Dans sa rageuse impatience, il s'empare d'un mousse, et, armé d'une rude garcette, il fouette le pauvre souffre-douleur du bord, dont le cri aigu doit, selon sa croyance inhumaine, appeler la brise oubliée.

Les terribles jurons, qui avaient autrefois accompagné la voix de la tourmente, retentissent plus rudes et plus énergiques; ce sont les cris de fureur du lion pris dans des réseaux de fer. L'ennemi est là, sous les pieds, sur la tête; il ne vous touche pas, il ne vous heurte pas; il est, il vit partout, terrible et puissant, et vous ne le voyez nulle part.

Comment frapper l'invisible? comment vaincre ce qui est et ce qui n'est pas?

Si, pour s'attacher encore à une dernière espérance, on livre à elle-même la haute voile du navire, afin de s'assurer que, dans une zone plus élevée, il ne règne pas le même silence, la lourde voile tombe de tout son poids, pèse sur la vergue, vainement tourmentée, et semble un linceul mortuaire jeté sur un cadavre.

Vous avez vu le calme du jour; celui de la nuit est plus imposant et plus solennel encore, car ici un contraste de chaque instant vous rappelle que vous êtes dans l'inaction. Cassapus et Sirius, ces deux plus éclatants soleils de l'hémisphère austral, dont les blancs rayons nous arrivent si vifs et si limpides, se lèvent pleins de force; autour de ces magnifiques globes se montrent tour à tour, marchent et s'effacent comme d'humbles tributaires, ces légions immenses d'étoiles qui peuplent l'immensité des cieux, et, quand tout se meut là-haut, tout est immobile ici-bas; quand tout se dresse et monte, s'abaisse et se couche, vous seul, stationnaire dans le monde, vous n'avez point de vie, vous êtes mort au centre d'un monde vivant.

Cependant l'équipage, affaissé par la lassitude de l'inaction, s'assied sur la drôme et les porte-haubans, les regards tournés vers le point de l'espace d'où est partie la dernière brise. Triste et recueilli, il attend, avec la résignation d'un condamné, que l'heure de la délivrance arrive. Tout à coup il se lève, frappé comme par une commotion électrique: le cou tendu, les yeux d'abord ouverts, sans rien voir, il écoute le silence et regarde marcher l'immobilité; mais il a senti sur son visage un léger et imperceptible frémissement qui lui dit que ses bras vont être occupés et ses heures vivifiées... Il ne s'est pas trompé, la surface de l'eau se brise, se ride; ce n'est plus cette nappe immense d'huile dont rien n'altérait la pureté, c'est une onde qui se meut et chemine; le léger courant s'élargit dans sa marche, et déjà le navire bruit et frétille; les voiles, déroulées, frôlent avec un doux murmure; les mâts, coquets et élancés, se courbent avec grâce; un petit sifflement aigu s'échappe de toutes les manœuvres; le beaupré de la gabare se lève avec majesté, et l'avenir s'ouvre à tous radieux et consolant.

De tous les grands phénomènes que la mer offre à l'admiration des hommes intrépides qui osent parcourir les Océans, le calme plat est, sans contredit, le plus menaçant, le plus terrible, le plus dangereux, le plus dévorateur; la vie marche avec la tempête qui mugit, elle s'éteint avec le calme qui se tait. L'énergie de votre ennemi vous donne de l'énergie, et l'on ne se redresse qu'auprès de qui essaye de nous courber. Rien n'est mortel comme l'attente et le repos!

Maintenant, avez-vous l'idée d'un calme plat au milieu de l'Océan?

---

## II

### SAINTE-HÉLÈNE. — COUCHER DU SOLEIL.

Décidément, le ciel nous est moins marâtre que nous ne l'avions redouté; une large étude est ouverte à mon ambition vagabonde, et quoique le rocher bitumineux vers lequel pique le navire soit encore sans poésie, quoique cette île de lave serve à peine de jalon aux navigateurs qui doublent le cap de Bonne-Espérance, il faut bien que je m'y repose, avec ma tête, avec mon cœur, avec peu de joie à l'âme, avec beaucoup de larmes dans les yeux.

Suivez-moi.

N'est-ce pas que vous me pardonnez une course à travers les années qui viennent de s'effacer? Depuis quelque temps, je me reconnais homme et je me trouve penseur sérieux; vous me suivrez dans cette excursion, car elle est grave, solennelle, et je suis certain que vous ne demeurerez pas tièdes à mes souvenirs.

Le jour se lève pur et limpide; le soleil, radieux à l'horizon, va trôner bientôt dans toute sa majesté... Deux soleils rivaux, tous deux usurpateurs du monde, le premier brillant de tout son éclat, chaud de tous ses rayons, toujours là-haut, à la place que la Toute-Puissance lui a une fois assignée; l'autre à jamais éteint et reposant dans une île de lave; cette île du deuil et des grands souvenirs, que nous voyons là-bas, là-bas, pointer et dominer les flots:

Chapeau bas... Sainte-Hélène!

Nous sommes tous debout, pour suivre dans leurs caprices les mille sinuosités de cet ossement africain jeté à l'eau après une commotion volcanique. Voici la rade, et les corvettes cinglent vers James-Town. — Range à carguer les voiles! — Amène et cargue. — Parez la chaîne. — Mouillez. — Et l'*Astrolabe* et la *Zélée* frétillent et se

reposent de leurs fatigues... jour pour jour, trois ans après notre départ de France.

C'était une douleur et une joie; chacun de nous voulait voir le cirque funéraire, les saules pleureurs, les peupliers rabougris, la case du pâtre, la petite fontaine où il se désaltérait. Chacun de nous brûlait d'aller s'agenouiller devant cette maison où son agonie fut si longue et si brûlante. C'était le complément de notre longue campagne; c'en était la première récompense.

Des escouades furent formées; on descendit, on nous montra la pierre sur laquelle il posa le pied en quittant le *Bellérophon;* et, dès ce moment, l'île nous parut un cercueil.

James-Town est une ville fortifiée; le séjour de l'empereur Napoléon, et non pas le lieu d'asile du général Bonaparte, comme disait insolemment le chat-tigre rouge Hudson-Lowe, est devenu une ville de guerre, une citadelle de difficile accès. Chaque point culminant est dominé par un fortin; chaque crique a ses bastions et ses créneaux; chaque pointe, sa guérite et son soldat de garde... Nous n'avons plus rien à demander à Sainte-Hélène : les cendres de l'homme nous ont été rendues, ils peuvent démolir leurs citadelles, ils peuvent démonter leurs canons. Ils peuvent dormir en paix comme celui dont ils ont si longtemps troublé le sommeil.

Je voulais que ma première course fût un pèlerinage ; je fis le trajet à pied, escorté d'un enfant chinois, qui se chargea de me donner les indications qui me seraient nécessaires. J'escaladai la grande rue, assez verticale, servant de premier échelon au voyage; et, dès que vous avez dépassé les dernières bâtisses, votre œil plonge à droite sur une sorte de vallon, où est encore un colonel qui m'accueillit, plus tard, avec une grande courtoisie.

Vous montez, vous montez encore les rampes creusées dans la lave dont les couches sont colorées de diverses nuances, et vous arrivez à un petit bois de pins, souffrant à la fois des rafales carabinées qui les décapitent, de la pauvreté du sol qui les a vus naître, et de l'ardeur du soleil qui les calcine.

Voici un jardin... A la bonne heure, une chaumière, un peu de verdure, quelque chose qui dit la vie, sur cette scène de deuil et de désolation; à la bonne heure, des tiges vigoureuses; à la bonne heure, des fleurs et des parfums là où tout appelle la destruction. Mais vous ne faites point de haltes dans ces enclos privilégiés, car vous êtes parti pour d'autres émotions, pour d'autres joies, qui ont aussi leur amertume.

Vous regardez devant vous, vous ôtez votre chapeau; car là-bas, dans le lointain, est la tombe sacrée, avec le cortége historique et lugubre dont vous parlent tous les voyageurs. Trois saules déchiquetés, une grille circulaire en bois, une petite tente, une guérite hors de l'enceinte, une grille en fer en dedans, et une pierre, c'est presque tout. Dans la guérite, un registre où chacun écrit son nom, trace une pensée; il y a là de bien belles choses, il y a là bien des frivolités, il y a aussi bien des hontes et des bassesses.

Quelques anathèmes contre l'homme qui gouverna le monde, qui fit trembler tous les rois de la terre; des paroles fatales contre le grand cœur qui dort là du sommeil éternel; et puis de ces paroles généreuses qui reposent l'âme, qui vous enivrent et vous font doucement rêver... C'est la vie.

J'ai remarqué, en général, dans les pensées jetées là en pâture à la curiosité des voyageurs, une tendance au ridicule, à l'effet; et alors même que l'écriture était illisible, le nom du signataire semblait moulé.

— Voyons, que dirai-je?... se demandait-on en route pour le tombeau. Et la tête remplaçait le cœur, en supposant même un cœur au moment du départ.

Je passai un gros quart d'heure à feuilleter ce registre. Les noms français y pullulent; les Anglais y signent seulement, et quelques-uns d'entre eux y défendent la conduite de sir Hudson Lowe. J'ai soupçonné la même main de s'être essayée sur plusieurs pages, et je ne serais pas surpris que cet intraitable geôlier se fût rendu lui-même ce service : le tigre n'a guère d'amis dans le monde.

« On souffre d'un devoir, mais on le remplit.

« Signé Dick. »

Ce Dick est un valet, sans contredit.

« A la place de Lowe, j'aurais agi comme lui. »

En voilà un qui doit avoir sollicité un poste d'exécuteur de hautes-œuvres.

« Je ne voudrais pas être Anglais quand je songe que sir Hudson Lowe est de mon pays.

« Davis, *George-Street*, 15. »

Cela est bien, de donner son adresse après avoir signé une telle ligne.

Ou je me trompe fort, ou j'aurais pu apposer un nom connu à une page représentant le profil très-ressemblant de l'Empereur, avec ce quatrain au bas :

Du monde il a fait la conquête
Par ses vertus;
Il a le cœur comme la tête,
A la Titus.

Une de ces inscriptions était ainsi conçue :

« Je me suis fait matelot pour venire salluer encor une fois les restes de mon vieux caporalle qu'il m'a appelé par mon non. Si je tenais mosieu Lowe entre quatre zieux! Set un quappon. Je demeure uit et jour dans l'il et je signe.

« Germain, fourrier de l'ex-vielle garde. »

Un grand nombre de noms de dames décorent ces pages, que l'on renouvelle chaque année au moins; et il est juste d'ajouter que presque toutes signent des pensées grandes et généreuses.

« Une éternité de bonheur à la mère d'un pareil martyr!

« Ernestine. »

Et plus bas, d'une autre main :

« Des siècles de torture à qui a pu oublier qu'elle était la femme de Napoléon!

« Adélaïde Cotterot »

« J'ai six ans, ma mère m'a appris à l'aimer, et je l'aime comme si j'en avais quarante.

« Louise. »

« Six pieds de terre à qui a rempli le monde! N'importe, l'Angleterre ne le rapetissera point.

« Julie Radier. »

« Son repos fait le repos de la terre. S'il se réveillait, le monde se réveillerait avec lui.

« Anatole Charton. »

J'inscrivis mon nom sur le registre, et je poursuivis ma route.

J'entrai dans l'enceinte; je cueillis quelques rameaux de saule, quelques feuilles de géranium; j'avançai encore, et je fis volte-face vers la pierre tumulaire gauche; presque à hauteur du coude est une espèce de mur, en moellon et en lave, qui arrête les éboulements; à côté de ce mur est la fraîche mare dans laquelle on a jeté quelques galets roulés pour que l'eau se détachât plus limpide du sol, et celle-ci glisse et court dans une petite rigole imperceptible, d'où elle s'échappe par mille petits conduits plus faibles encore. A quelques pas de là, cette source, où l'Empereur alimentait sa douloureuse existence, est complétement effacée, donnant à peine un peu de séve aux petites fleurs qui croissent et meurent parmi le gazon.

Avancez, avancez toujours... Il demeurait là, il souffrait là, il mourut là. Voilà le péristyle : quatre marches... aujourd'hui il n'y en a plus. Voici sa chambre à coucher, le lieu saint de son agonie dernière... c'est un blutoir. La tapisserie est presque tout à fait enlevée; quelques lambeaux dominent encore votre tête, parce qu'on n'a pu les saisir; et partout des inscriptions que les oisifs, les curieux et les penseurs, viennent y déposer. Franchissez l'édifice, et vous vous trouverez sur un terrain uni, qui a servi de champ clos à deux champions dont le nom mérite d'être conservé. A hauteur de l'œil, vous lisez sur le mur, à côté d'une

strophe de Hugo, ces deux lignes aussi belles que tout ce qu'a écrit le grand poëte :

« Ici, Pierre Robert et Mathieu Morin, vieux de la vieille, se sont alignés pour savoir lequel des deux aimait le mieux le petit caporal...
« Mathieu Morin a été blessé, mais pas convaincu. »

Plus loin encore, dans la campagne, vous apercevez une somptueuse demeure, un château avec tout ce que le luxe a de plus confortable : des salles de bal, de bain, de billard, un jardin magnifique... mais, hélas ! point d'hôte, point de chant qui l'anime, point de femmes qui l'embellissent. J'y allai pourtant, et j'y trouvai M. Lefroy, officier distingué de l'artillerie anglaise, gentilhomme aux bonnes manières, savant modeste, s'occupant beaucoup de minéralogie pour tuer la lenteur du temps, et de magnétisme terrestre pour satisfaire à ses devoirs. M. Lefroy est l'observateur que Ross avait laissé dans l'île lors de son expédition au pôle austral.

En entrant dans la maison, aujourd'hui si lâchement profanée, on vous présente, sur une table fort commune, un grand registre pareil à celui de la guérite. Nous y avons lu les vœux que les officiers de la frégate *la Vénus* y exprimaient en 1839, pour que les débris de la maison fussent achetés par la France, et qu'elle devînt l'asile de pieux invalides... Le vœu ne sera point exaucé.

Ce que nous avions à voir c'était le tombeau, c'était aussi ce que nous avions vu ; il ne nous restait donc plus rien à étudier dans l'île : aussi regagnâmes-nous le bord, heureux de cette relâche qui vivra longtemps dans notre mémoire.

Il paraît que le capitaine n'était pas pressé d'arriver, puisque, à l'aide de quelques bordées, il lui eût été facile de gagner la côte ouest d'Afrique, où il voulait d'abord relâcher, qu'il laissa porter, et courut de nouveau, vent arrière, vers les régions équinoxiales, si écrasantes pour les équipages.

Quant à moi, peu m'importait d'aller là ou là, pourvu que j'eusse quelques observations utiles à faire, et vous savez que je suis de ceux que fatigue l'oisiveté.

Nous voici pour la quatrième fois sous la ligne. Les matelots, épuisés, respirent avec effort la brise qui enfle les voiles, et dorment de leur sommeil le plus paisible dès qu'ils ont orienté... Je fais mieux qu'eux tous, et je ne laisse oisifs ni mes crayons, ni ma plume, mes seules richesses présentes, mes seules espérances.

Rien n'est perdu pour l'observateur dans cette traversée heureuse, où les études sont sans périls et sans fatigues ; pas une heure n'est lente pour qui veut voir. Mais, ce qui fait fortement battre le cœur dans la poitrine, ce qui surtout fait vibrer l'âme, ce qui révèle la présence du Dieu de l'univers, ce sont ces admirables couchers du soleil, après une journée ardente.

Là-bas, là-bas, dans un océan de feu, sur un ciel de feu, brillent, d'un jet à blesser la vue, les contours bizarres des nuages, se dessinant sous les formes les plus fantastiques ; ce sont des montagnes avec leurs crêtes arides, leurs volcans ouverts et en activité, sillonnés par des torrents de lave, s'effaçant et renaissant comme un jeu d'optique qu'on admire sans le comprendre. Ce sont des armées ennemies qui se ruent, turbulentes, les unes contre les autres, et font jaillir au loin mille millions d'étincelles dans leur terrible choc ; vous croyez entendre le cliquetis des glaives, le choc des boucliers, les râles des combattants, le hennissement des chevaux... Vous êtes témoin d'une sanglante mêlée, d'un épouvantable désordre, et vous trouvez des larmes et de la terreur pour tant de désordres et d'ébranlements... Ce sont encore des plaines à perte de vue, des champs de blé nourrissant la flamme sans l'assouvir, des cascades bouillantes ; ce sont des villes immenses, avec leurs dômes, leurs clochers, leurs minarets, leurs tours, leurs citadelles, et tout cela bâti sur le feu, avec du feu ; ce sont des charbons ardents de la base au sommet, rouges, blancs, violacés... partout le ciel et l'enfer, partout un brasier immense dans lequel le navire va bientôt s'engouffrer.

Oh ! oui, je vous l'atteste, un beau coucher de soleil sur un ciel tropical est le plus imposant, le plus majestueux spectacle dont l'homme puisse jouir. Tempêtes, ouragans, calmes, naufrages, la mémoire peut tout oublier, personne n'oubliera un beau coucher du soleil sous la zone torride ; car, si toutes les tempêtes offrent le même chaos, si tous les calmes ont la même tranquillité, nul coucher du soleil ne ressemble à celui de la veille, nul ne ressemble à celui du lendemain. Dieu est là, grand, incommensurable, éternel.

Cent fois, à coup sûr, les premiers navigateurs qui sont allés à la recherche de ce nouveau monde, si hardiment deviné par Colomb, ont dû se croire arrivés aux termes de leurs courses à l'aspect de ces puissants phénomènes devant lesquels l'âme tombe en adoration. Comme eux aussi, nous avons souvent crié *Terre!* mais, une heure après que le soleil s'était plongé dans les flots, l'illusion s'effaçait, l'horizon devenait une réalité, et nous nous retrouvions désenchantés entre le ciel et l'eau, attendant qu'une brise plus vigoureuse vînt offrir un nouvel aliment à notre curiosité.

---

## III

### TRISTESSE.

De tous les fléaux qui pèsent sur la pauvre humanité, le plus mortel et le plus corrosif, sans doute, c'est la tristesse, si horrible, si poignante à celui qui succombe.

Lorsque ce sentiment (car c'en est un) vous prend à l'âme, c'est le clou rougi qui pénètre et déchire les chairs, c'est l'ongle aigu qui creuse ; et si, pour essayer un remède, vous jetez une plainte au dehors, celle-ci meurt sans écho. Hélas ! ce ne sont pas les gémissements qui vous rendront à la vie calme et paisible : au contraire, ils viendront en aide au mal. Ce qui tue dans les commotions, ce n'est ni le rauquement du tigre, ni le roulement du tonnerre, ni le mugissement de la vague écumeuse, ni la voix terrible de la cataracte ; ce qui tue, c'est la griffe qui ouvre la plaie, c'est l'éclair qui se tait dans l'espace, c'est la gueule de la lame qui absorbe et engloutit, c'est le remou qui étouffe le dernier soupir ; ce qui tue, c'est le silence, et la tristesse est toujours silencieuse. Hélas ! ce mal est un mal d'autant plus formidable, qu'il porte en lui un découragement qui épuise la vigueur sans la mettre à l'épreuve, qui énerve et glace à la fois, et ne vous laisse de forces viriles que pour souffrir.

La colère peut être un plaisir, la vengeance une ivresse, toutes les passions des hommes une consolation ; la tristesse est toujours une douleur ; elle vous abandonne à la merci des tiraillements les plus horribles, et vous prive de toutes les plus douces consolations des nobles cœurs ; elle trouve l'enfance sans grâce, la beauté sans prestige, les eaux sans limpidité, le fleurs sans parfum, le ciel sans azur, la tendresse maternelle sans magie. La nature entière n'a qu'une teinte pour la tristesse ; elle n'a qu'une seule et monotone musique en présence de laquelle vous vous traînez, faible, endolori, comme si vous échappiez aux étreintes d'un dévorant cauchemar. La tristesse est en soi, je le sais, et pourtant elle se fait jour à travers tous les pores, elle se répand sur tout ce qui vous entoure ; mais elle effleure les surfaces sans les pénétrer, et vous êtes d'autant plus malheureux, que dans cette crise fatale nulle consolation ne vous est offerte, nulle pitié ne vous est acquise : « C'est un fou ! c'est un maniaque ! dit-on de toutes parts ; la maladie s'en ira comme elle est venue. » La fièvre aussi passe, et, en attendant, elle vous brûle, elle vous torture. On plaint celui qu'elle maîtrise ; plaignez donc aussi celui que la tristesse a saisi dans ses étaux dentelés.

J'écris ces lignes au moment où mon âme devrait, je le

comprends, s'ouvrir à l'espérance, qui est une joie. Le vent souffle régulier, la mer est belle; j'ai fait les trois quarts de ma longue course, j'ai échappé à mille dangers : tout semble me présager un retour prochain. Eh bien! ce qui pour les hommes dont je suis entouré est un espoir, presque une certitude, est pour moi seul un présage funeste, une catastrophe.

Hier, j'étais le plus joyeux de nous tous; hier, je vivais autant dans l'avenir que dans le passé; hier, je jetais mes folies au vent, et le matelot insouciant me portait envie; aujourd'hui, me voilà sombre, taciturne, presque méchant, car la tristesse, qui est venue à moi sans ma volonté, m'a violemment saisi à la gorge. La tristesse et la véritable bonté sont incompatibles; comme personne ne la plaint, elle ne plaint personne, et l'homme bon est l'homme charitable.

Je viens de quitter un pays où cette maladie de l'âme est inconnue. La joie est à Wahoo dans les jeux, dans les occupations les plus frivoles, dans les querelles, peut-être aussi dans le sommeil. Oh! je me sentis heureux, plein de force et de vie, au sein de cette population d'enfants, comprenant que le plaisir est un bienfait qu'il ne faut jamais laisser échapper. Je me rappelle tous les incidents de mes promenades, de mes courses, de mes excursions : Amourou, Lahéna, sont là comme deux sœurs aimées, là, sous mes yeux, comme deux souvenirs consolants, comme deux ports tranquilles après les tempêtes de l'âge et des passions... Et pourtant Lahéna et Amourou me fatiguent, m'importunent; je m'en veux de penser encore à leurs fraîches allées, à leurs cases si paisibles, à leurs habitants si hospitaliers. J'en suis à comprendre comment j'ai pu me plaire sur ces deux terres fécondes, riantes et fortunées, et je m'irrite contre mon bonheur passé, comme si j'avais perdu quelque chose à être heureux. Pourquoi suis-je devenu méchant? Mon âme s'est-elle flétrie sans cause? Non, je suis triste, voilà tout, et qui me sourit m'outrage. Oh! si vous étiez triste comme moi, je le serais bien moins, je vous jure. Oui, j'ai complété les trois quarts de mes pénibles courses à travers toutes les régions; je me suis promené sur des terrains arides, sur des gazons frais, sur des cônes brûlants; j'ai étudié et décrit des mœurs sauvages et des natures bienfaisantes; j'ai lutté contre mille privations, contre mille périls se renouvelant sans cesse; j'ai vu disparaître pour toujours dans les eaux quelques-uns de mes plus chauds compagnons de voyage, et un grand nombre de mes plus braves et de mes plus chers matelots; maintenant je touche presque du pied cette Europe à qui cependant j'avais cru adresser un adieu éternel; j'arrive, il ne me reste plus que six à huit mille lieues à franchir, et la tristesse s'est glissée dans mes veines, et la tristesse, rongeuse comme une désaffection, vient de me saisir pour m'abandonner quand il plaira à Dieu, car Dieu seul est puissant pour combattre et vaincre cette puissance rivale, contre laquelle s'épuiseraient en vain les efforts les plus héroïques des hommes.

Ah! c'est que plus on approche du but désiré, plus on craint de ne pouvoir l'atteindre; c'est qu'on se retrempe aux obstacles, c'est que l'énergie naît des difficultés, et qu'alors qu'on a vaincu toute barrière difficile, on tremble de se voir arrêter dans sa course par le galet de la route ou le ruisseau qui la traverse. La tristesse ne naît guère dans le péril; elle ne visite que l'homme assoupi ou désœuvré...

Et puis encore, vous avez laissé là-bas, au jour de votre départ, une patrie, des amis dévoués, des frères pleins de tendresse, une mère tout amour... Qui vous dit, hélas! que vous trouverez au retour cette patrie, ces amis, ces frères, cette mère? Qui vous assure que leur affection ne s'est point affaiblie dans l'éloignement; que d'autres affections n'ont pas remplacé celles que vous gardez toujours dans votre sein? Qui peut vous apprendre que l'infortune n'a pas frappé tout ce que vous aviez aimé, tout ce que vous aimez encore?

Et ces déchirements d'un pays que vous avez quitté fort et puissant, qui viendra vous dire qu'ils ont cessé leur marche, que les vieilles gloires ne sont pas flétries, que le trône les a protégées, que les haines ne les ont point souillées de leur souffle impur?

Mais une seule de ces pensées peut imprimer sur votre front la tristesse et le découragement; une seule de ces sombres pensées peut décolorer les riants tableaux au milieu desquels vous vous êtes si souvent trouvé jeté; et quand toutes, comme des fantômes, viennent se ruer à la fois dans votre esprit terrifié, ou saisir la force de les combattre et de les dompter?

Je vous l'ai dit, la tristesse est mortelle.

Et pourtant, on rit autour de moi; le navire, sur les eaux unies, glisse hardiment poussé par une brise ronde et régulière; il n'y a plus de malades dans les batteries joyeuses, il y a des chants sur le pont, et de la mer à courir... Eh bien! encore, c'est tout cela réuni qui redouble cette tristesse à laquelle je succombe.

Si, là ou là, il y avait des ennemis à combattre, des roches aiguës à éviter, un peuple à étudier, des recherches à faire, oh! alors, peut-être, contraint par le sentiment du devoir ou la violence des événements et des choses, je lutterais avec profit contre le mal intime qui me dévore. Mais rien, rien, que la monotonie d'une navigation sans colère, sans incidents, sans péripéties, sans dénoûment tragique. Dieu! que le bonheur est lourd à porter! — Silence! terre! terre devant nous!... Tout le monde est là, accoudé sur le bastingage, les yeux à l'horizon, luttant d'ardeur à qui saluera le premier la roche, la plaine ou le mont, dont l'Océan fatigue incessamment le pied isolé. Est-ce une île nouvelle que les feux sous-marins ont soulevée? Est-ce une terre habitée par des peuplades farouches? un sol généreux, où les naturels exercent les pieux devoirs de l'hospitalité? Eh! que m'importe! la tristesse s'est plongée dans mon âme; ce qui occupe, ce qui amuse, ce qui intéresse les autres, me trouve sans émotion, et c'est à peine si j'interroge l'horizon qui se rétrécit... Ne vous ai-je pas appris déjà que Dieu seul était le dominateur de la tristesse!

— Terre! crie le matelot en vigie; chacun se place à son poste; je me place au mien, car j'ai aussi un devoir à remplir; mais ce devoir, auquel je me livrais encore hier avec tant d'ardeur, il me pèse maintenant; ce n'est plus un délassement, un plaisir, c'est un fardeau sous lequel je succombe. J'aurais voulu qu'on m'eût laissé dans mon état de torpeur, presque d'anéantissement.

Ce que l'on fait avec dégoût on le fait toujours mal. A tous les jeux, à tous les travaux, à toutes les fêtes, il faut que l'esprit et le cœur soient de la partie; toute impulsion vient de là. Quand il s'échappe de la joie au dehors, c'est que l'âme est trop pleine pour la garder, et ce n'est, hélas! que pour la tristesse que nous trouvons en nous de l'espace. Elle se loge dans tous les recoins de nous-mêmes. Plus il y en a, moins elle s'échappe; c'est le corps du malheureux mis à la torture dans un cachot étroit : ses efforts secouent les murs de sa prison sans les élargir.

Cependant je dois me soumettre aussi à la règle qui m'est tracée, et, comme l'esclave à la tâche, je m'incline sous le fouet et la verge de fer.

Cette fièvre lente qui me consumait et tuait chez moi jusqu'à l'espérance, céda enfin à une volonté au-dessus des volontés humaines, et je repris ma gaieté habituelle. Selon moi, le seul remède véritablement efficace à la tristesse intime et profonde de l'âme est la tristesse de tout ce qui nous entoure. Manger à côté d'un affamé, c'est redoubler sa faim; rire à côté de la douleur, c'est augmenter ses tiraillements, c'est insulter à la torture, et toute torture outrage et brûle.

Les travaux de chaque jour ne me trouvèrent plus si indolent, si rétif; tout mon avenir s'embellit de mes beaux jours passés; je tendais déjà la main à mes amis d'Europe, que je n'espérais plus revoir, et rêvais de gloire et de bonheur.

J'en étais au premier pas de cette guérison miraculeuse, où la nostalgie jouait sans doute le rôle le plus corrosif, lorsque j'entendis frapper doucement contre les parois sonores de ma cabine.

— Est-ce vous, docteur?

— Oui.

— Entrez, je ne dors pas.

— Tant mieux, me voici.

— Comment! c'est toi, mon brave matelot!

— Oui, c'est moi, mille sabords! qui vient vous dire que je vous méprise.

— Assieds-toi, mon brave garçon.

— Non, je suis mieux debout, car je veux gesticuler à mon aise, et puis je pourrais défoncer ce coffre, ousqu'il y a du vin, du rhum et de l'eau-de-vie... N'est-ce pas, qu'il y a encore de l'eau-de-vie?... Si je le défonçais, ce serait un grand malheur dont je ne me consolerais jamais.

— Eh bien! reste debout et dis-moi pourquoi tu me méprises.

— Parce que vous êtes une poule mouillée, parce que vous avez manqué d'énergie: l'énergie, voyez-vous, c'est un cabestan qui fait de la force par force, c'est une arme qu'il ne faut pas laisser tomber à terre; sans ça, vous êtes f....lambé.

— Tu t'es donc aperçu que le marasme m'avait saisi au cœur?

— Je ne sais pas si c'est ce gredin de M. Marasme ou un de ses cousins, mais, pour ce qui est de la chose, c'est que vous étiez déjà maigre comme une demi-ration, jaune comme un sapajou de Chinois et triste comme une batterie où la dyssenterie vient s'asseoir. Ça me faisait tellement bisquer, voyez-vous, que ce matin j'en ai f...iché une pile à Nicolas, votre domestique, et que son frère, qui est venu à son secours, en a reçu les éclaboussures.

— Quel vaurien tu es!

— Oh! ça, je ne dis pas non; je vous aime trop pour disputer là-dessus avec vous; mais, pour ce qui regarde votre spleen, comme ils disent, il ne faut pas que ça recommence, si vous ne voulez pas que nous vous f...ichions à l'eau.

— Quelle amitié!

— C'est la vraie, c'est la solide! Remarquez, du reste, que je ne jure plus.

— Tu frises le juron un peu encore.

— Ah! f...ichtre, on ne guérit pas tout d'un coup. Les B.... et les F.... sont dans la langue française et surtout dans la langue du matelot.

— Aussi je te remercie déjà de tes efforts.

— Bravo! mais il ne s'agit pas de ça; je venais, au nom de mes camarades, vous ordonner de nous visiter quelquefois sur le gaillard d'avant, pour écouter nos gaudrioles, les aventures de Dinag, celles de Mimiel et puis aussi les miennes. Votre tristesse, monsieur Arago, nous en donnait un tantinet à tous, et puisqu'il ne nous reste plus que cent à deux cent mille lieues à faire, il faut rire.

— Tu remercieras tes camarades.

— Ils étaient si choses de vous voir les joues creuses, les yeux morts et la parole fiévreuse, que moi-même je n'ai pas osé, depuis plus de quinze jours, venir vous demander seulement une demi-bouteille de vin; et pourtant c'est bien peu de chose.

— Tu as fait ton devoir.

— J'y ai manqué, monsieur; mon devoir eût été de vous en demander une entière.

— Mais, mon ami, ma cave se vide.

— Je ne le sais que de reste, f....ichtre! plus on perd d'amis, plus on s'attache à ceux qui demeurent. Alors, monsieur Arago, je suis venu vous consoler et vous gronder à la fois; rendez-moi la pareille: appelez-moi ivrogne, et versez.

— Tu sais comment on ouvre le coffre; essaye encore.

— Ce n'est pas plus difficile que ça, voyez. Une seule, n'est-ce pas?

— Oui.

— Deux? eh bien! soit.

— Je t'ai dit une seule.

— Oh! vous avez dit deux. Tenez, je vais le demander à Laroche qui est là-haut sur la grande hune; il doit avoir entendu. Merci. Cré coquin! quel bonheur de naviguer avec des marins de votre espèce!

— J'en ai pourtant assez de ta navigation.

— Laissez donc, vous dites ça à cause des jours de tristesse que vous venez de passer; mais, je vous en préviens, si ça vous arrive encore, si nous vous voyons sur le pont ou sur la dunette, la tête baissée, le front pâle et les lèvres boudeuses, foi de gabier, foi de Mouton, je ne viens plus vous demander une seule goutte de vin d'ici à la fin de la campagne... Vous verrez!

Quelques instants après, je remontai sur le pont et je vis quatre des meilleurs lurons de l'équipage faisant la conversation avec mes deux flacons de vin, et je souris au tableau.

La bienfaisance ne serait-elle pas le plus puissant remède à opposer à la tristesse de l'âme?

De la philosophie! puisque j'apprends à chaque pas de ma course.... J'ai déjà bien vu et bien étudié, permettez-moi de courir vers le passé, il nous rapportera quelque chose.

---

## IV

### DES LANGUES. — COMMENT SE SONT PEUPLÉS LES ARCHIPELS.

Ce fut une grande et noble pensée que celle de l'homme qui osa chercher la solution du problème dont le résultat était de réduire toutes les langues européennes en une seule. Mais Henri IV avait rêvé une chose impossible: l'Europe était trop peuplée; le caractère des nations trop distinct, trop tranché; toutes avaient trop d'orgueil national pour faire volontiers le sacrifice qu'on avait exigé d'elles au profit d'une seule, quoique en réalité le bénéfice eût été pour tous. Mais ce que l'on eût essayé sans efficacité dans le monde civilisé aurait pu, je crois, s'entreprendre avec apparence de raison parmi les peuplades qui parcourent l'intérieur des vastes continents, et au milieu des archipels de toutes les mers, surtout si, en pénétrant chez elles, on s'était fait précéder par des bienfaits plutôt que par des menaces. La bienveillance est la plus sûre des persuasions. Aujourd'hui, toute tentative serait infructueuse; les besoins ont grandi les vocabulaires; il faudrait trop désapprendre pour se régénérer; il y a trop de rivalités, trop de haines entre les indigènes voisins, pour que ni les uns ni les autres consentissent jamais à s'effacer. Vous voyez que la civilisation apporte parfois des obstacles avec elle.

Comme je veux que le livre que j'écris ne soit pas une distraction passagère; comme j'espère, avant tout, qu'il sera de quelque utilité aux explorateurs, je compte publier à la fin de mon dernier volume un vocabulaire exact de tous les pays que j'ai parcourus; et quelque arides que soient ces pages aux yeux de ceux qui n'aiment des voyages que les puissantes émotions, j'ose croire encore que tous me tiendront compte des constants efforts que j'ai faits, de la patience qui m'a été nécessaire, des dangers que j'ai bravés pour rendre ce pénible travail aussi complet que possible. Au surplus, peu de pages suffiront à cette tâche, qui n'est pas sans utilité générale. Qui sait où le sort doit vous pousser un jour?

Il n'y a peut-être pas de lecteur qui ne se soit vingt fois demandé comment je pouvais me faire comprendre des peuplades sauvages que je visitais, et comment je pouvais être compris de celles surtout dont l'intelligence devait être si peu développée. La chose est pourtant la plus simple du monde, et quelques lignes suffiront pour l'explication d'un fait qui paraît d'abord assez étrange.

Je suppose, par exemple, que j'aie une expédition à tenter chez les Hottentots, chez les Cafres. Qu'ai-je à faire d'abord? De m'enquérir de leurs mœurs, de m'assurer des difficultés de la route et de préparer mes objets d'échange; car ici le commerce est un sacrifice pour l'Européen, et tout sacrifice est une victoire.

Mais la colonie que je quitte pour m'enfoncer dans les solitudes est voisine des lieux que je veux visiter. Celle-là a déjà fait des conquêtes d'hommes, ne fût-ce que parmi

les vaincus ou les mécontents. Ces hommes à demi sauvages, à demi façonnés aux habitudes nouvelles qu'on leur impose, sont arrivés avec leur idiome; je vais à leur recherche, je les questionne dans la langue que leurs maîtres leur apprennent petit à petit, et peu de jours, quelquefois peu d'heures, me suffisent pour en savoir autant qu'eux-mêmes.

C'est que le vocabulaire de ces peuples est très-borné, c'est que les mots sont l'expression plus encore des besoins que de la pensée, et nous possédons parfois dans une seule chambre plus d'objets, qui tous ont un nom distinct, qu'ils n'en ont, eux, sur le sol qu'ils parcourent.

Des nattes, des huttes, des pagayes, des casse-têtes, des arcs, et puis les noms de quelques oiseaux, de quelques quadrupèdes, des fleuves ou des ruisseaux, des arbustes ou des poissons.... Vous savez tout, vous pouvez voyager chez les Hottentots ou chez les Cafres. Il vous est aisé de faire comprendre vos besoins, sinon vos vœux; puis encore, avec des gestes, un peu de physionomie et beaucoup de patience, vous arriverez à votre but. Ce n'est pas tout : la phrase, la période n'existent point chez les peuples non civilisés; c'est le luxe des passions et des besoins qui a fait peut-être le luxe du langage; tout se ressent du contact, tout s'imprègne du frottement. Quand les Orientaux veulent parler, c'est un fleuve qui se déroule; les Kamtschadales et les Nouveaux-Zélandais n'ont point de périodes à l'usage de leurs besoins.

Eh bien! cette simplicité de langage, si je peux m'expliquer ainsi, vous pouvez, comme je vous l'ai dit, l'amoindrir encore à l'aide de l'ellipse, dont certes pas un pays sauvage n'a connu le nom ni la signification. Ainsi, au lieu de dire : « Je vous donne un couteau si vous me donnez une volaille, » vous dites, en montrant votre objet d'échange, qui parle autant que vos lèvres : « Moi, couteau; toi, volaille.— *Satou pino*, *satou ayan*. » Voyez comme tout se simplifie!

Et qui est venu à notre aide dans cette façon si simple de procéder? Qui? Les sauvages eux-mêmes en arrivant chez nous, c'est-à-dire dans les cités ou les établissements européens. Les pronoms, les négations, les régimes disparaissent avec eux : ils soumettent la langue à leur aptitude, et cela suffit.

— Maître, pas vouloir. — Moi, pas courir.— Moi, manger. — Moi, pas tuer blanc. — Grandes forêts à pays à moi. — Toi bon, moi bon. — Si toi là, moi ici..... Ces abréviations constituent les idiomes primitifs de tous les peuples de la terre, et nous en avons gâté la pureté en les enrichissant. Le luxe est corrupteur.

Ainsi donc, je m'explique les difficultés qu'ont eues à vaincre les premiers navigateurs; mais aujourd'hui, à peu de chose près, il est aisé de se faire comprendre de toutes les peuplades du globe, car toutes ont vu des Européens, et dans nos établissements vous trouvez presque toujours quelques individus des archipels ou des îles isolées que vous allez visiter.

En comparant entre eux les divers vocabulaires publiés par un grand nombre d'explorateurs, on remarque parfois des différences si grandes, qu'il est impossible qu'elles ne soient pas le résulat d'erreurs qu'il est pourtant utile de rectifier. Et d'ailleurs, chaque navigateur écrit avec la prononciation qui lui est propre. Or, les lettres, chez les Anglais, les Russes, les Portugais et les Français, n'ayant pas la même valeur, on comprend déjà des modifications légères; mais il est des mots tout à fait différents, tout à fait opposés dans ces dictionnaires imprimés dans un but d'utilité générale, et je crois avoir mis dans mes recherches un si grand scrupule d'attention à bien traduire, que je suis certain qu'avec son aide on ne se trouve jamais en défaut.

Permettez-moi de citer, au sujet de ces vocabulaires, une petite anecdote assez curieuse; la morale en est aisée.

Dans un des archipels du grand océan Pacifique, un capitaine dont j'ai oublié le nom, assis au milieu d'un grand nombre d'insulaires, leur demandait les noms de tous les objets qui frappaient ses regards et les traduisait à l'instant sur le papier. *Coco*, *rima*, *pirogue*, *mer*, *femme*, *tête*, *cuisse*, *bras*, *jambe*, *roi*, avaient été parfaitement expliqués sans que les naturels parussent s'offenser de cette espèce d'investigation, qui pourtant leur semblait une puérilité. Mais, lassés au jeu, ils résolurent de ne pas s'y prêter davantage en refusant de nouveaux éclaircissements.

Le capitaine n'avait pas achevé son travail, et, comptant toujours sur la même obligeance de la part de ses instituteurs, il leur demanda comment s'appelaient *les yeux*, *les dents;* celui à qui il s'adressait lui répondit par une phrase qui signifiait *tu nous ennuies*. Puis, avec la même confiance, il demanda la traduction des mots *orage*, *Dieu*, *frère*, *amour;* et ceux-ci de lui répondre avec le même sang-froid : *Tu es bien fatigant*, *Va te promener*, *Fais-nous le plaisir de te taire*. Or, vous comprenez que les navigateurs qui se sont basés là-dessus ont été bien accueillis lorsqu'en présentant un couteau ou en montrant le ciel, ils auront dit à ces pauvres insulaires ébahis : *Va te promener* ou *Fais-nous le plaisir de te taire*.

C'est une chose extrêmement remarquable que le rapport qui existe entre le langage de certains peuples et les caractères de leurs habitudes et de leurs passions. Mais c'est aussi une chose fort curieuse que les différences d'idiomes entre les peuplades féroces voisines les unes des autres. Ainsi, par exemple, le langage des *Païkices* est net, coupé, tranchant; celui des Mondrucas est lent, pénible, sourd; les Bouticoudos sont graves dans leurs manières, ils le sont aussi dans leur langage, sans gestes, sans grimaces, mais gâté sans doute par le ridicule morceau de bois qu'ils fixent à leur lèvre inférieure. Les Hottentots bourdonnent une sorte de grognement qui dénonce l'abrutissement de la servitude. Il y a de la honte et de la misère à la fois dans ses sons tristes et dolents qui s'échappent d'un gosier lourd et fétide. Cela sent l'idiotisme de la brute, et à le voir et à l'entendre, on est surpris que le Hottentot marche à deux pieds comme vous et moi. Le langage des Cafres est intraduisible à l'aide de nos caractères; il se compose de syllabes brèves et gutturales coupées par un claquement perpétuel de la langue contre le palais, comme font les cavaliers qui veulent stimuler le pas de leur monture. Et ce qui ajoute à cette étrangeté fantastique, c'est la rapidité des gestes et des mouvements de la tête et du corps des interlocuteurs; cela amuse, cela divertit, cela étonne, et il serait peut-être vrai de dire que la langue cafre est composée de paroles accentuées et de grimaces. Une demi-douzaine de ces hommes trapus, forts, braves, cruels, sur un théâtre de Paris, enrichiraient une direction s'ils s'y livraient à une conversation animée. J'abandonne cette idée à nos modernes spéculateurs.

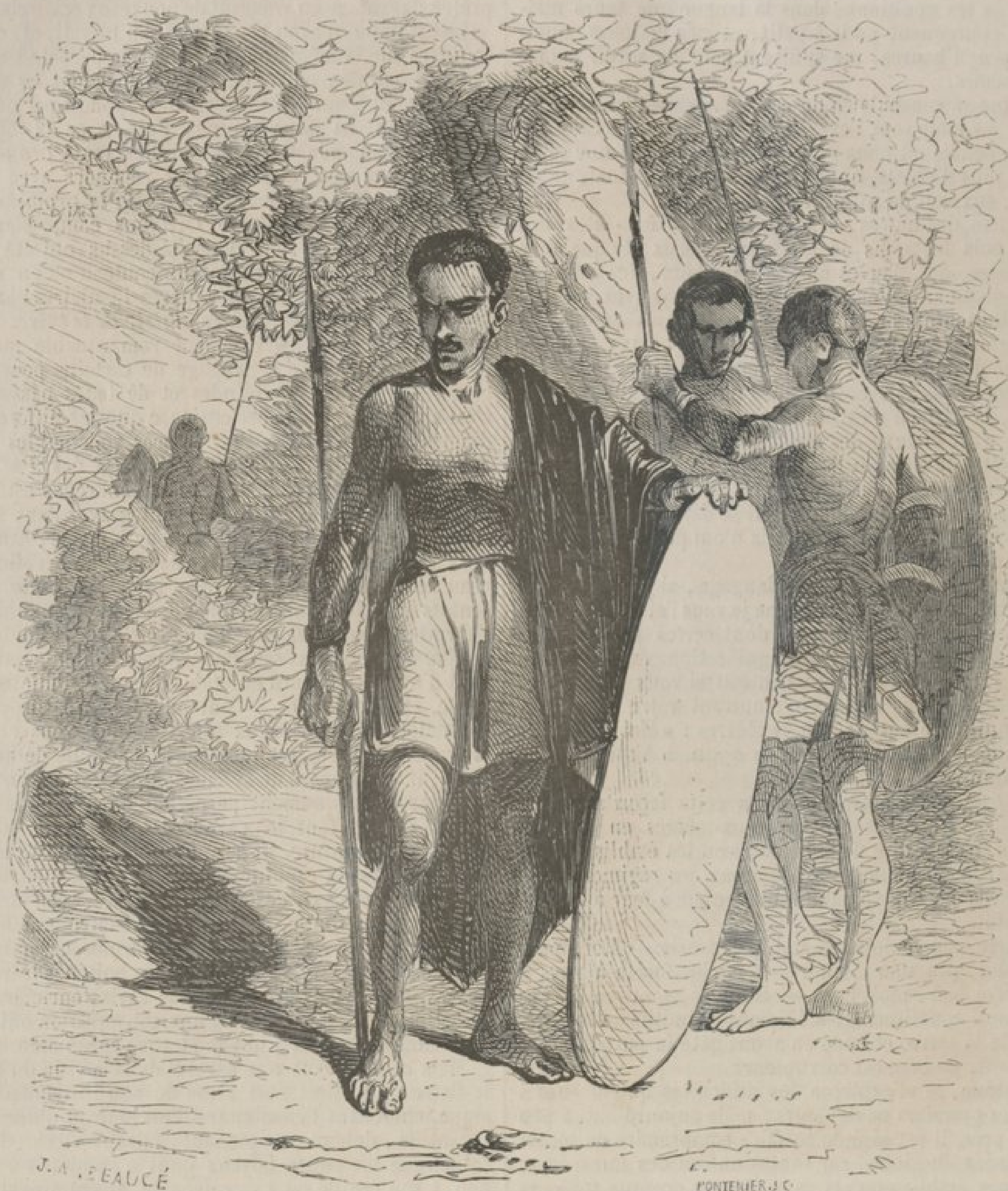
Mais ce qu'il faut voir surtout dans la ville du Cap, c'est le Cafre ou le Hottentot armé de son instrument de musique, cherchant l'encoignure d'un mur ou d'une porte, se tenant là, debout, trépignant, faisant vibrer d'un doigt frénétique les petits boyaux qu'il a assujettis à son bambou, à son écaille ou à sa calebasse, et entonnant un chant de guerre ou d'amour. Oh! cela est admirable, cela est étourdissant! La musique est aussi une langue.

Le parler des malheureux naturels de la presqu'île Pérou est éclatant, composé surtout des voyelles *a* et *é;* on dirait des coquillages heurtés contre des coquillages; et ici ce n'est pas, je vous l'atteste, le souvenir de cette terre marâtre, formée de coquilles brisées, qui aide à ma comparaison si exacte.

Il y a beaucoup à parier que la presqu'île Pérou ne se compose pas de plus de trente ou quarante mots. Il n'en faut pas davantage pour énumérer leurs richesses et leurs passions; et leurs sentiments doivent se résumer en peu de syllabes.

A Timor, la langue est heurtée, farouche; les mots arrivent à l'oreille avec des sons imprévus, et les voyelles de notre alphabet s'entrechoquent avec une variété âcre et brutale. On dirait, non pas le roulement du tonnerre, mais les éclats de la foudre. Les mœurs timoriennes se reflètent là comme dans un miroir.

Ombay est un écho sonore de Timor; il ne faut pas plus séparer ces deux peuples que ne l'a fait la nature, qui les a placés face à face, formant un détroit de quatre lieues de large et qui semble les rapprocher encore par le caractère identique de leurs riches vallons et de leurs sommets de




Cafres.

lave âpres et torréfiés. Ombay n'est autre que Timor rajeunie.

L'idiome des indigènes de Rawack, de Waiggion et de la terre des Lapons se ressent de ce sol riche et fécond, et de la nature de son climat étouffant; c'est un fouillis perpétuel sans nul repos, et l'on croirait que les phrases ne se composent que d'un seul mot, ou plutôt que chacun de leurs mots est une longue phrase.

Le Tchamorre est trop poétique, trop prodigue de figures, trop riche d'images; il devait succomber sous la puissante domination espagnole, qui l'écrase déjà dans la majestueuse harmonie de sa langue abâtardée aux Mariannes.

Quant à celle des Carolins, je ne sais si l'heureux naturel des bons et généreux habitants de cet archipel fortuné a fait ou confirmé seulement mon opinion : toujours est-il que j'ai trouvé chez ce peupls, le plus heureux de la terre, une grâce, une suavité, une harmonie, qui arrivent sans effort à mon âme. Ce sont des modulations pleines de charme, c'est une musique ravissante; on dirait une caresse, une prière au ciel; deux amis, deux amants ne doivent pas s'adresser autrement de douces confidences, et rien ne serait plus aisé que de noter le parler de ces êtres hospitaliers, chez lesquels les pieux sentiments de l'enfance semblent vivre jusqu'à la vieillesse la plus avancée.

Les îles Sandwich viennent encore à l'appui de ma théorie; c'est tantôt l'âpreté du sol et tantôt sa richesse et sa fécondité.

A Owhyée, quoique la langue soit la même qu'à Mowhée et à Wahoo, il y a plus de rudesse, et pour ainsi dire plus de forfanterie que chez ses voisines. Les mêmes articulations se présentent; mais là elles saillissent brusquement, d'une manière sonore et rapide; ici elles se font jour avec moins d'emportement. C'est que dans la principale des îles de cet archipel la lave des volcans écrase la végétation, et que dans les autres la richesse du sol l'emporte sur les secousses de la terre et la fureur de ses cratères à demi éteints.

Vous savez comme le parler créole est doux et limpide,



La mule se cabrait alors et piétinait de ses sabots libres .. (Page 11.)

comme le malgache est fatigant, l'idiome des Oras languissant et timide; je m'étaye de ces remarques, faites avant moi par tous les explorateurs, pour soutenir mon système, et si de par le monde quelque exception vient le combattre, je m'en servirai, moi, pour fortifier cette règle générale, que les idiomes sauvages, comme les langues européennes, malgré les modifications apportées par la civilisation sans cesse en progrès, ne font que l'appuyer et le corroborer. Et quand je plaiderais une erreur, quelle en serait la conséquence?

La voici :

J'aurais tort; donc mon adversaire aurait raison. Qu'est-ce que je demande?

Que la raison triomphe, n'importe la bouche qui la proclame. C'est du choc des opinions que jaillit la clarté.

Et maintenant que j'ai émis quelques-unes de mes pensées sur les divers idiomes des peuples jetés au milieu des vastes océans, essayons de trouver comment se sont peuplés les archipels de toutes les parties du monde : c'est déjà quelque chose que d'indiquer une route utile à parcourir.

D'où sont venus les hommes qui les premiers ont habité les terres séparées des continents? C'est là une question difficile à résoudre, et c'est là pourtant une question grave, importante, vitale, que la science n'a pas assez étudiée, peut-être parce que la science n'aime pas à procéder de l'inconnu au connu. Toutefois, en fouillant avec soin dans les codes antiques, qui ont régi les grandes nations dont le territoire borde les océans, il ne serait pas impossible de trouver, par le rapport qui existe entre leurs lois primitives et celles sous lesquelles vivent aujourd'hui les peuplades des archipels océaniques, la solution curieuse de ce problème si plein d'intérêt.

Il y a peu de fleuves dans le monde dont la source n'ait été découverte par les explorateurs. Est ce que l'origine d'un peuple est moins instructive ou moins importante à connaître? Je ne le pense pas.

C'est déjà une chose assez étrange de voir ainsi peuplées

toutes les îles de l'océan Pacifique, hormis celles en si petit nombre où la vie physique est une impossibilité; mais, ces cas exceptionnels constatés, étudions les faits généraux.

Que les îles voisines des continents aient reçu leurs habitants de la terre ferme, nul doute, car il est probable que le courroux des flots ou des secousses souterraines les ont découpées, et ouvert entre elles et leur mère le canal qui les sépare.

Peut-être aussi, avant de recevoir les êtres qui les peuplent, la catastrophe d'où elles étaient nées avait-elle eu lieu, et ne se sont-elles animées qu'après l'événement.

Mais il n'en est pas de même de ces terres immenses, de ces sommets élevés dont la base est cachée au fond des abîmes, et qui sont séparés de tout continent par l'immensité des mers.

Je comprends à merveille que les habitants des archipels peu éloignés les uns des autres aient la même origine, quelque variété que vous trouviez parfois dans la charpente des hommes et dans la production de la nature; j'admets volontiers que les îles des Amis, celles de la Société et celle Fitji, par exemple, offrent des rapports tels qu'il ne serait peut-être pas difficile d'assigner l'époque assez précise de leur divorce physique et moral. Mais, encore une fois, ce sont là des faits particuliers, inhabiles à combattre la thèse générale que j'avance, à savoir : que, selon mille probabilités, la Chine et le Japon ont peuplé tout l'océan Pacifique jusqu'au nord de la Nouvelle-Hollande, terre exceptionnelle, végétation à part, nature morte et vivante, qui ne ressemble à aucune autre nature, faisant une disparate plus tranchée avec les grandes terres qui l'avoisinent qu'avec celles dont la séparent de vastes mers.

La terre de Van Diémen appartient, sans contredit, à la Nouvelle-Hollande. Les naturels de la Nouvelle-Galles du Sud sont les frères de ceux de Van Diémen; mais là, à côté, non loin des glaces australes, vous voyez la Nouvelle-Zélande peuplée d'hommes forts, vigoureux, taillés en athlètes, industrieux, guerriers farouches et indomptés; tandis qu'ici, autour de ces villes belles et opulentes que l'Angleterre a si heureusement semées au profit de son commerce, vivent et meurent des êtres noirs, crépus, faibles, sans intelligence, et bientôt près de disparaître de la surface de ce mystérieux continent, où ils auraient dû puiser un peu d'énergie au sein de la civilisation qui venait les régénérer.

Au premier regard jeté sur les Philippines, vous êtes soudainement frappé de la ressemblance physique de leurs habitants avec les Chinois. C'est la même coupe de figure, les mêmes allures dans la démarche, les mêmes mœurs à peu près, la même teinte dans la peau, la même paresse et une adresse pareille pour les arts mécaniques. Puis vinrent les Espagnols avec leur teint cuivré qui se mêla au teint jaune des premiers habitants.

Ici commence la variété, ici se remarque la première différence, d'abord dans le physique et plus tard dans le moral, car ces dernières conquêtes sont lentes à s'affermir.

Les îles Sandwich, immense archipel peuplé des hommes les plus forts et les plus beaux de cet Océan, échelonnent les Philippines avec les Mariannes et l'archipel des Amis. Les émigrations volontaires de la Chine pour les Philippines, celles involontaires ou forcées par les caprices des vents, amenèrent des habitants sur ces sommets volcaniques au-dessus desquels planent, géants énormes, le ***Mowna-Kah***, le ***Mowna-Laï*** et le ***Mowna-Roah***, plus imposants que Ténériffe; mais ici la Chine doit moins se faire sentir, quoique certains caractères particuliers la rappellent encore : ce sont les mêmes pommettes élevées et en saillie, la même coupe des yeux, la même mollesse dans les mœurs; mais aussi, il y a plus de *sauvagerie* dans le caractère, et une couleur plus foncée sur la peau : c'est de l'ocre terreux, c'est le jaune chinois délayé avec le brun espagnol.

Quant au naturel parfois si farouche des indigènes de ces îles, ne serait-il pas possible d'en trouver la source dans l'âpreté sauvage du sol difficile et tourmenté où ils sont venus s'établir? Croyez-vous donc que les éruptions volcaniques, les tremblements de terre, si fréquents dans l'Archipel, ne retrempent point les âmes? Si l'homme recule épouvanté en présence du premier péril qui le menace, soyez sûr qu'il ressaisit l'énergie à de nouvelles épreuves, et vous remarquerez avec moi que les êtres les plus intrépides du monde sont ceux qui habitent une terre marâtre, car alors il y a lutte ardente de tous les jours, et l'énergie seule fait le vainqueur. Ajoutez à cette considération le passage sur cet Archipel d'un roi puissant et magnanime qui a osé, dans un beau moment d'indépendance et de colère, créer un code protecteur de tous les intérêts, et saper même les fondements d'une religion barbare qui ordonnait, en certaines circonstances, de stupides mutilations et d'horribles sacrifices humains. Tamahamah ravit la force à ses prêtres détrônés, et les victimes aux idoles.

Venez maintenant vers des régions plus tempérées, vers des terres plus calmes; le caractère des indigènes se modifie de nouveau sans perdre toutefois la couleur de son origine.

Ce sont les îles des Amis et de la Société, où l'ardeur de la rapine pousse souvent les naturels au meurtre; mais les richesses de la végétation, la beauté du ciel, le calme des eaux, devaient apporter une modification sensible dans les mœurs de ces peuples, et en les comparant aux Sandwichéens, on les trouve, en effet, plus tranquilles, plus tièdes, plus affadis, si ce n'est pourtant dans les crises meurtrières surgissant entre eux et les navires voyageurs qui viennent les visiter. On comprend que dans ces luttes sanglantes le caractère, imprégné pour ainsi dire du climat, doit se colorer plus fortement et ressaisir les teintes qu'il avait perdues.

Mais les Moluques subiront-elles les mêmes lois, et ne trouvera-t-on pas dans le caractère cruel des Malais un argument victorieux contre cette puissance physique que j'attribue à la nature des zones limpides et parfumées?

Non, certes, les Malais ne sont devenus méchants et féroces que par la persécution. La cupidité européenne s'est ruée sur eux comme sur des ennemis, et ce qu'on aurait pu obtenir par la persuasion et les bienfaits, ne l'a été que par la violence et le massacre.

Le moyen de répondre au canon par la bienveillance et la générosité! Nul n'est impunément vainqueur, et le sang coule partout où s'assied la tyrannie. Ce que vous appelez cruauté n'est qu'une légitime vengeance; les meurtres que vous nommez assassinats ne sont que de justes représailles, et si vous possédez encore, c'est que votre bronze a la voix retentissante, que vous êtes réellement usurpateur, et qu'une longue servitude énerve et abrutit.

L'empire chinois est, on le sait, le plus peuplé du globe. Renfermé en lui-même, il traite les autres peuples en sauvages, et, vaniteux par nature, il se croit le plus industrieux et le plus civilisé de la terre. En cela, la politique et le commerce européen semblent donner raison aux Chinois, car nous allons tous chez eux chercher des porcelaines, des encres, des couleurs, des soieries et des futilités, tandis qu'ils ne viennent jamais chez nous nous demander un seul de nos produits industriels. Aussi se prétendent-ils, avec assez de logique, plus puissants que les autres peuples, dont les stériles comptoirs ne florissent guère en un pays où il ne leur est permis de négocier que dans un espace de quelques toises. Ne me dites pas que, s'il en est ainsi, la faute en est aux Chinois seuls, qui n'ont aucune marine, car je vous répondrais que ce que vous appelez une faute est un acte souverain de logique, de prudence et de fierté, puisque la Chine prouve par là qu'elle n'a pas besoin d'appui étranger, et que son isolement même fait sa force.

Par une loi sévère et dans le même esprit, je ne sais plus quel prince de ce royaume voulut que tout sujet absent de son pays pendant quinze jours ne pût y être admis de nouveau que sous des peines fort cruelles. Quel dut être le résultat de cette rigueur? que les capitaines des Tjoruslkas occupés de la pêche sur les côtes, chassés quelquefois par les vents contraires, couraient au large et ne reparaissaient plus dans la mère patrie.

Il n'en faut peut-être pas davantage pour comprendre comment se sont d'abord peuplées les nombreuses îles au

sud de la Chine et du Japon, empires rivaux de gloire, de splendeur et de tyrannie.

Et ce n'est pas seulement à l'aide de ces caractères physiques et moraux des divers peuples océaniques qu'il deviendrait peut-être aisé d'établir leur origine d'une façon victorieuse, mais l'étude des langues et des idiomes des archipels serait à la philosophie un secours plus sûr encore.

En suivant la marche des temps, les progrès des colonies et la distance de chacune d'elles au continent, vous trouvez parfois des rapports si intimes, des ressemblances si frappantes, des dérivés si certains, que vous manquez de logique pour les combattre. Les circonférences s'imprègnent toujours des couleurs jetées au centre.

Il est toutefois des problèmes dont la solution est si effrayante pour l'intelligence, qu'on se hâte de reculer devant la difficulté, de crainte qu'elle ne détruise ce que votre raison avait d'abord et franchement accepté.

Oh ! ce que je vais vous dire tient du prodige, car le hasard seul ne fait pas de ces miracles.

Les Tupimambos et les Bouticoudos, sauvages habitants de l'intérieur du Brésil, ont, je vous l'ai dit, contracté de singulières habitudes : les uns se tatouent d'une façon toute particulière, comme les *Païkicès* leurs voisins; les autres font descendre le cartilage de leurs oreilles, dont ils se servent ainsi que d'une poche, jusque sur les épaules. Cela est cruel et stupide à la fois, cela blesse toute saine pensée, n'est-ce pas ?... Eh bien ! les Carolines et Timor sont éloignés du Brésil de presque tout le diamètre de la terre, et cependant les oreilles des Carolins sont percées comme celles des Bouticoudos, ils les nouent absolument de la même manière, pour garder les objets qu'ils peuvent ainsi porter, et chez les Malais de Timor, comme chez les Païkicès, le mot *maison* se traduit par *rouma ; sacré*, par pamali; seulement les Malais disent *rouma-pamali*, tandis que dans l'intérieur du Brésil on dit *kouma-pakali*. L'analogie est frappante

Ai-je résolu une question? Non, sans doute, et tel n'a pas été le but de ce chapitre. Pour la solution du problème que je propose, il faudrait une longue étude de détails trop stérile dans un livre comme le mien; il faudrait surtout une patience et un savoir que je suis loin de posséder, et, avant tout, un temps plus libre et moins occupé de la masse des objets qui m'entourent.

Ce que j'ai voulu, c'est que d'autres explorateurs, n'importe sur quelles bases, élevassent un nouveau système et ouvrissent de nouvelles voies à l'étude morale du globe. L'histoire des hommes en particulier est l'histoire des peuples en général. Pourquoi donc l'histoire des archipels ne serait-elle pas celle des continents et des générations qui leur ont donné naissance? Les siècles, en passant leur sombre manteau sur tant de natures diverses, ont tout modifié, tout changé peut-être. Eh bien! que la philosophie et la science fouillent au milieu de ce chaos pour y débrouiller la vérité; c'est un tâche au-dessus de mes forces. Et d'ailleurs, dussé-je rétrograder dans l'opinion toute bienveillante de ceux qui consentent à me lire, j'avoue franchement que j'aime cent fois mieux apprendre qu'enseigner.

Le triste souvenir des bancs classiques m'a guéri de tout pédantisme.

Dans nos évolutions à travers la forêt, nous avions perdu le point de départ; aussi, à notre arrivée au jour, nous trouvâmes-nous assez éloignés du sentier à demi frayé par lequel nous avions gagné le chaos de verdure.

Nous allions donc à peu près au hasard, foulant des fleurs, des arbustes, des insectes effrayés de cette visite inattendue, tandis que les mules, guidées par leur admirable instinct, s'orientaient comme à l'aide d'une boussole.

Tout à coup, elles s'arrêtent frémissantes et ne paraissent pas sentir l'aiguillon qui les déchire, leurs crins se hérissent, de leurs naseaux devenus pourprés s'échappe un souffle brûlant et fumeux, en rapides aspirations; leurs jarrets, naguère si solides, tremblent fébrilement, et nous sentions comme des étincelles électriques qui petillaient autour de leurs oreilles roides et immobiles...; elles ne regardaient pas, on eût dit qu'elles ne voyaient pas, et cependant une profonde terreur les tenait captives..... Qu'était-ce donc?

Les noirs le savaient bien, et l'un d'eux, presque à mes côtés, me montra du doigt, sous un bananier, un monstrueux boa enroulé comme un câble, du milieu duquel s'élevait une tête hideuse et béante.

Jean-Jean, qui s'était rapproché, me dit tout bas :—Vous voulez du merveilleux, de par tous les diables! vous êtes servi à souhait; vous pourrez raconter à votre aise, et je crois que nous allons commencer un trintrin fort peu divertissant.

— Tais-toi, lui répondis-je; saisis ma monture par la bride et tâche qu'elle avance.

— Laissez donc, monsieur, nul cabestan ne pourrait la faire déraper, nulle rafale du nord-ouest ne lui ferait courir un nœud.

— Cependant, mon garçon, nous ne pouvons rester ici plus longtemps, et si la nuit nous surprenait nous n'aurions pas beau jeu avec des reptiles qui se dirigent à merveille au milieu des ténèbres.

— Tenez, voyez, monsieur Arago, on dirait qu'il se dispose à une attaque; ce sera chaud.

Je monte admirablement à cheval; aussi, sur un petit écart de ma mule menacée par le boa, me trouvai-je bientôt à terre, assez meurtri de ma chute. Les deux autres mules, flanc contre flanc, palpitantes, essoufflées sans fatigue, tournaient le derrière au monstre; et cependant elles ne fuyaient pas, comprenant peut-être que le mouvement fixerait l'attention de l'ennemi commun.

Jean-Jean et moi cherchions à nous abriter à l'ombre des deux quadrupèdes, quand le boa, pareil à la flamme d'un navire, se déroule et s'élance... Oh! dès ce moment, la mule n'est plus immobile, elle s'est réveillée; à la secousse galvanique, elle a bondi, et ses jarrets, redevenus forts et puissants, font retentir le sol.

Le constrictor est en présence d'un ennemi digne de lui; il s'enroule, se développe, court à droite, à gauche, se dresse comme un mât, rampe comme une liane et cherche à enlacer la mule dont le sabot rugueux pèse de tout son poids sur un adversaire indigné de la résistance.

La lutte était encore indécise; chacun des deux jouteurs prenait à son tour l'offensive; tous deux étaient blessés, mais tous deux se reconnaissaient pleins de vie; dans son impuissance à saisir les quatre jarrets à la fois, le reptile en enroulait souvent un seul qu'il faisait crier sous ses rudes pressions; la mule se cabrait alors et piétinait de ses sabots libres sur la partie du monstre qui traînait à terre.

Mais le boa s'éloigne: vous le croyez vaincu; suivez-le... C'est la pierre du Baléare, c'est la flèche du Malais, c'est la course du goëland, c'est plus que cela, c'est la foudre qui traverse l'espace.

C'en est fait de la mule, déjà le boa l'a saisie au cou et l'a cerclée comme la *garrotte* du bourreau de Madrid... La pauvre bête se débat encore, elle essaye d'aspirer la brise qui n'arrive plus à ses poumons, elle pousse un lugubre gémissement, puis un râle, puis un autre, et tombe pour ne plus se relever.

Satisfait de son triomphe et sans doute aussi souffrant du combat, le constrictor repart et se perd bientôt au milieu des arbustes, son silencieux domaine.

— Et dire que Dieu a mis au monde de pareilles créatures! s'écria mon matelot en croisant ses bras et en se posant devant moi... En vérité, monsieur Arago, je serais tenté de croire qu'il y a de l'homme dans la divinité.

— Tais-toi, impie, prosternons-nous et adorons.

— Soit, mais si vous me faites jamais adorer le boa, je publie le miracle à son de trompe.

— En route, Jean-Jean.

— En route donc; mais une mule nous manque, elle a filé son câble, et voilà un noir accroupi qui paraît ne pas vouloir nous accompagner; que fait-il donc? Allons voir.

— Vous pas bouger! nous dirent les autres esclaves; mais, vois, regarde, c'est beau, c'est beau, c'est beau!

Que fait là cet homme jeune et fort, immobile, un genou à terre, le corps penché, la tête en avant:...

Est-ce qu'il invoque un de ses dieux? est-ce qu'il prie sur la tombe d'une mère, ou d'un frère ravi à sa tendresse? Approchons malgré les recommandations de ses camarades.

Quel tableau!

Près de lui, à quatre pas au plus, un énorme boa plus foncé que le premier, frémissait dans toute sa longueur et semblait subir une influence dominatrice à laquelle il ne pouvait échapper.

Le noir faisait claquer sa langue par instant, et il poussait de temps à autre un léger sifflement semblable à une plainte, les yeux du reptile clignotaient, sa mâchoire s'ouvrait et se fermait avec une incroyable vélocité, une salive gluante tombait de ses gencives sur le gazon : c'était effrayant et curieux à observer, je vous l'atteste.

A un sifflet plus aigu de l'esclave dominateur, le serpent baisse les paupières, ondule son corps comme le flot soulevé par une brise régulière, se tourne, revient sur lui-même, se tourne encore, frémit, s'affaisse, bondit, retombe anéanti en spirale, redescend, se tord... et le sifflet du noir, toujours à genoux, est remplacé par des syllabes saccadées, brèves, sonores, qui jettent le boa dans un véritable délire bachique... Nous étions dans l'extase, dans la stupéfaction.

— Lui mort, nous dit le hardi magnétiseur d'un air triomphant, lui mort pour deux mois au moins.

— Qui l'a tué? demandai-je.

— Parole, non; sifflet, non; regard, ouï.

— Où donc t'es-tu connu cette puissance?

— Dans la peur même : un jour qu'un boa plus grand que celui-ci voulait m'avaler, je le regardai comme pour lui demander grâce; prunelle à moi plongeait dans prunelle à lui; il se coucha, s'endormit, et c'est aujourd'hui un amusement à moi.

— Eh bien! voilà une distraction que je ne me donnerai pas, me dit Jean-Jean avec une grimace horrible; mais c'est drôle tout de même, et il faut que le serpent soit bien crapaud pour se laisser entortiller par des yeux aussi stupides que ceux de ce mauricaud.

— Que veux-tu, mon pauvre ami? la stupidité rapporte parfois plus que la science.

— Tant mieux, je puis un jour devenir millionnaire.

Nous laissâmes le boa dans sa torpeur, malgré le désir de Jean-Jean, qui voulait lui briser les reins à l'aide de sa petite hachette, et nous nous remîmes en marche, riches de quelques études qui ne seront pas perdues dans nos souvenirs.

Avant de quitter le noir fascinateur, je voulus étudier sa charpente et sa physionomie : l'une et l'autre se donnaient un démenti.

Son front était aussi déprimé que celui des Hottentots; le point lacrymal de son œil droit s'abaissait ainsi que ceux des Chinois, tandis que l'autre était taillé à l'européenne; son nez aplati présentait deux narines velues; ses pommettes s'avançaient osseuses, en saillie; ses oreilles flottaient à chaque mouvement de la tête, et, malgré mes investigations les plus scrupuleuses, je n'ai pas pu m'assurer si ses cheveux étaient crépus, bouclés ou laineux; ils se confondaient en touffes bizarrement posées, et, quant à leur couleur, je vous défie bien, vous, Decamps, Vernet, Scheffer, Winterhalter, Delaroche, de jamais imiter ce qu'ils offraient de sale, de terreux, de gluant et de répulsif... il y avait pourtant une forte cervelle sous cette boîte osseuse.

Je vous ai dit, ce me semble, qu'il y avait désaccord entre la face apauvrie de cet homme et sa riche charpente. Jugez-en : cinq pieds dix pouces, une tête fièrement posée sur ses larges épaules, un cou nerveux, une poitrine velue et carrée, un abdomen charnu sans être proéminent, et, dès qu'il tendait les bras, vous voyiez s'agiter ses muscles comme des reptiles étroitement emprisonnés.

Les mains de Téalao étaient petites, le dessus, d'un noir luisant, la peau couleur jaune et maladive, ainsi que les ongles d'une longueur démesurée. Quant à ses jambes, elles me rappelaient, non pas celles de l'Apollon du Belvédère ou de l'Antinoüs, mais celles de l'Hercule Farnèse ou du Laocoon; c'était beau à étudier.

Je ne sais pourquoi Jean-Jean l'avait pris en antipathie; il le raillait et semblait vouloir lui chercher querelle parce que je causais familièrement avec lui et que je l'avais dessiné sur mon calepin... L'amitié a aussi ses jalousies.

— Cet homme, ce négrillon, ce gros chien goudronné, me déplaît des pieds à la tête, me dit-il en maugréant; j'ai bien envie de taper sur ses deux oreilles flasques comme les nageoires d'une bonite.

— Garde-t'en bien, mon garçon! il serait capable de te donner en pâture à quelque boa du voisinage.

— Ah çà! vous croyez donc, monsieur Arago, qu'il y en a comme des galets à Ténériffe ou des kancrelas dans des navires mal outillés?

— Il n'en faut pas tant pour avaler un chrétien... Je ne te conseille pas de te frotter à Téalao, si tu tiens à arriver complet au pays.

— C'est égal, on ne dira pas que j'ai caponné... d'ailleurs il y a longtemps que je n'ai pleuré; les bonnes habitudes il ne faut pas les perdre, et je vais me mettre à la besogne.

Sur un ordre nettement formulé par moi, Jean-Jean me promit d'être plus raisonnable, et je continuai ma chasse aux papillons.

J'étais à peine à cinquante pas de la petite caravane, lorsqu'un bruit pareil à celui d'un coup de hache sur un tronc robuste retentit jusqu'à moi; j'avance, mais mon matelot étendu déjà sur la terre me dit, d'une voix souffrante, que j'arrivais trop tard, et que la question était résolue.

— Quelle question, drôle? lui demandai-je d'un ton sévère.

— Puisque j'ai l'épaule démantibulée, vous devez me comprendre...

— Tu as donc voulu essayer tes forces contre Téalao?

— Oui, mais ça ne m'arrivera plus; décidément, c'est un gabier de premier ordre.

— Comment s'est engagé la dispute?

— Par hasard, monsieur, par hasard : je cheminais à ses côtés, je lui ai marché sur le pied et je lui ai demandé raison de m'avoir marché dessous.

— Est-ce que tu deviendrais mauvais sujet? est-ce que tu ne voudrais pas plus de mon amitié que de mon estime?

— Pardon, excuse, monsieur, j'en ai toujours faim et soif; mais quand une mauvaise idée vous talonne, c'est comme le courant qui vous pousse à la dérive : me voilà rendu à mon état animal, comme vous dites.... Normal... peu importe, animal ou normal, je n'en suis pas moins meurtri par ce farceur qui est là planté ainsi qu'un artimon, et qui semble attendre vos reproches.

— Toi, battu, matelot? lui dis-je avec un regard de bonté qui donnait un démenti à la sévérité de ma parole.

— Moi pas battre lui, mais lui battre moi, et comme moi pas esclave à lui, moi défendre moi.

— Toi bien fait.

— Si vous battre moi, moi courber tête, moi courber dos, moi pas me révolter.

— C'est bien, Téalao, aide Jean-Jean à se relever, donne-lui la main, et frotte ton nez contre le sien s'il y consent.

— J'aime mieux me frotter à son nez qu'à son poignet, dit mon matelot, il y a moins de danger.

Une copieuse libation termina le différend; Jean-Jean, appuyé au bras robuste de Téalao, fut hissé sur une mule, et notre retour à la magnifique fazenda de sir Barkler eut lieu sans autre incident.

## V

### LES EXPLORATEURS.

Que voulez-vous, je ne crois pas à la richesse qui ne rapporte qu'à un seul! opulence et prodigalité devraient voyager de compagnie.

Je partage avec mes amis, quelquefois avec mes ennemis et les indifférents, ce que j'ai récolté, ce que j'ai glané dans ma vie si aventureuse..... Vous n'êtes pas en droit de me demander davantage.

J'ai là, sous la main, quelques pages écrites après coup; si je les croyais inutiles, je les jetterais au feu ou les laisserais moisir dans mes cartons; mais j'ai un peu de vanité, j'en ai assez pour me persuader que tout n'a pas été stérile dans ma vie de fatigues et d'études; et, puisque je suis dans cette conviction, qui me sera pardonnée, j'en suis certain, recevez mes confidences.

Parler sans cesse à des esprits superficiels est une besogne que je répudie : l'inutile me semble presque aussi funeste que le faux ou le superflu... donc, je poursuis ma tâche.

Ceci est mon opinion; libre à vous de la contrôler.

Je ne voudrais près de moi, si j'étais chef d'une expédition scientifique autour du monde, qu'un jeune équipage, de jeunes naturalistes, de jeunes astronomes, de jeunes dessinateurs, de jeunes écrivains, car je voudrais aussi des écrivains.

Après les mémoires authentiques, certes les ouvrages les plus curieux et les plus instructifs sont, sans contredit, les relations de voyages, alors surtout que l'explorateur s'est dégagé du pédantisme de la science et a raconté avec chaleur et précision. Bien dire et bien voir sont deux qualités fort rares, je vous jure; et je connais des hommes qui, par esprit de contradiction, et parce qu'ils ont été précédés dans la carrière, aiment mieux lutter contre l'évidence des faits et des choses que d'en constater l'exactitude.

Il y a des vérités d'un jour comme il y a des vérités éternelles; et souvent ce ne sera pas le voyageur avec lequel vous vous trouvez le plus en opposition qui aura été le moins fidèle et le moins précis. Les usages, les mœurs, subissent des modifications si étranges, si rapides, qu'il serait généralement vrai de dire que le peuple de la veille n'est plus le peuple du lendemain, et qu'il y a souvent logique à se donner à soi-même un formel démenti. J'ai lu, je crois, tous les grands voyages qui ont été publiés, depuis Humboldt jusqu'à ce pauvre Caillé, qui pourtant a peut-être vu Tombouctou; et ce que j'ai, avant tout, cherché à vérifier, c'est l'exactitude des descriptions physiques des choses et des hommes. Si j'ai trouvé la source que vous m'avez indiquée, si j'ai lutté contre le torrent qui a failli vous engloutir, si j'ai gravi le cône rapide qui a épuisé vos forces, traversé la riche forêt ou le désert stérile que vous m'avez signalé, si j'ai retrouvé le basalte, le schiste ou le granit sur lequel vous vous êtes reposé pour écrire vos observations, je dis que vous avez été vrai dans tout le reste, quelque différence que je remarque entre votre manière de voir et la mienne; vous avez vu ce que mes yeux ont vu; je n'en veux pas davantage; nous sommes d'accord sur ce point, c'est là le principal. Maintenant vous jugez les hommes et les institutions avec votre logique à vous, avec votre cœur, avec vos sentiments, peu m'importe; vos sentiments ne sont pas toujours les miens; votre logique n'est pas toujours la mienne; vous tirez d'un fait une conséquence que je n'admets pas; nous ne sommes plus en harmonie; mais chacun de nous a dit vrai, car chacun de nous a parlé d'après ses opinions intimes. Et puis encore, chez les peuples où les lois sont l'expression de la volonté du chef, le crime de la veille est une vertu du lendemain. Vous êtes arrivé un jour après moi; ce retard a suffi pour que vous ayez eu raison de donner un démenti à la vérité de mes récits.

La mort d'un homme est parfois une régénération ou une décadence : voyez Tamuhamah, aux îles Sandwich!

La Chine seule échappe à mon raisonnement; la Chine est une exception en toute chose; c'est un peuple en dehors de tout peuple; elle est stationnaire, immuable; le passé du Chinois, c'est son présent, c'est sans doute son avenir, puisque quatre mille ans ont glissé sur son empire sans l'étendre, sans l'amoindrir, sans le modifier.

Il est plus difficile qu'on ne pense d'écrire consciencieusement une relation de voyage; ici, outre la vérité, qui est le premier devoir du narrateur, il faut encore l'asservissement de l'esprit et de l'imagination. On a un cadre à remplir, il est défendu d'aller au delà. Le paysage est devant les yeux; il faut le traduire tel qu'il est, ou du moins tel qu'on croit le voir, et vous ne devez jamais, même dans l'intérêt de votre tableau, faire serpenter à droite le ruisseau qui prend dans la nature une direction opposée; nul n'a le droit de créer en face de la création; et c'est précisément le contraste ou le disparate qui fait cette grandeur et cette majesté contre lesquelles vous vous révoltez à tort. La main de l'homme gâte bien plus souvent qu'elle n'embellit.

Dans les ouvrages d'imagination, au contraire, parfois le désordre fait l'harmonie; vous peignez des sentiments, des émotions, les passions de l'âme, les vices, les ridicules, les extravagances humaines. Oh! alors, élargissez votre toile; pleine latitude vous est offerte et permise; si vous consentez à être petit, vous serez mesquin; vous avez le droit de creuser dans les routes battues, d'en chercher de nouvelles, de fouiller au fond des choses, de combattre les principes : c'est un chaos à débrouiller, c'est un nouveau monde à reconstruire.

S'il est rigoureusement vrai que le style soit l'homme, c'est surtout alors qu'il est question de voyages. Traduire ce que les yeux voient, ce que l'esprit comprend, ce que la raison accepte, c'est se traduire soi-même. Le langage que vous parlez est donc l'expression la plus pure de votre âme, car c'est de l'âme seule qu'émane tout sentiment; tandis que dans un livre de création ce n'est pas vous seulement qui êtes dans le drame, la comédie ou la satire, ce sont encore plusieurs personnages devant lesquels vous êtes contraint de vous effacer pour prêter à chacun d'eux les humeurs et le caractère qui leur sont propres. Voyez comme, dans ce cas, votre horizon s'élargit!

Est-il cependant possible de dramatiser un ouvrage en quelque sorte didactique? C'est là une nouvelle question que j'aurais dû peut-être chercher à résoudre avant d'entreprendre le rigoureux travail que je me suis imposé.

Mais, que voulez-vous! l'orgueil humain est ainsi fait, qu'il ne châtie qu'après qu'on a eu un long plaisir à le braver. On se dit, sans trop rougir : Faisons autrement que tous les autres; bien certainement nous ferons mieux. Toute passion absorbe, maîtrise, égare, et il y a, si j'ose m'exprimer ainsi, encore plus d'aveugles par l'esprit qu'il n'y a d'aveugles par les yeux. Quant à moi, plus étourdi que vaniteux, j'ai essayé une route nouvelle; je veux que celui qui me lira me retrouve, dans mon livre, tel qu'on m'a toujours vu, tel que je suis dans la vie privée. C'est bien lui! Ces trois mots là ont souvent retenti à mon oreille, lorsque, par hasard, un désœuvré ou un indiscret contait à haute voix quelque fait de ma façon. C'est bien lui! je ne me suis jamais senti blessé de cette application rapide, parce que je n'ai point cherché à me cacher comme tant d'autres, et qu'après l'ingratitude le vice le plus odieux que je reproche à l'homme, c'est l'hypocrisie.

Me voilà donc devant vous, sans fard, ainsi que devrait le faire quiconque parle en public ou écrit pour le public; mais, hélas! le carnaval a bien plus de durée chez les peuples civilisés que ne l'ont voulu nos folles institutions. Venise, sous cet aspect, se rapproche bien plus de la vérité. *Si je savais ne pas être lu*, a dit un grand génie du quatorzième siècle, *je n'écrirais pas de ma vie une seule ligne*. O philosophe! Eh bien! moi, j'écrirais alors même qu'une voix sévère, retentissant à mon oreille, me ferait entendre ces mots amers : *Nul ne te lira*. Écrire d'après

sa raison, c'est se multiplier, c'est vivre deux fois; c'est, pour ainsi dire, sentir la vie. Et puis, que tout barbouilleur de papier se rassure, il n'y a pas de livre qui ne trouve à se placer de par le monde, et qui ne récolte, çà et là, quelques consolantes sympathies. Le sot et le méchant sont lus; l'envieux seul est dans les exceptions, aussi bien que l'ennuyeux, et cependant il faut bien qu'on les lise pour pouvoir assurer qu'ils sont ce qu'ils sont en effet.

Récapitulons sans ordre : l'*Histoire des Voyages*, de la Harpe, est une compilation amusante, si vous voulez, mais elle n'est vraie que dans le récit de certains épisodes détachés. D'ailleurs, méfiez-vous de ces hommes qui parcourent la terre sans mettre le pied hors de leur cabinet. Etudiez aujourd'hui l'histoire naturelle dans Buffon, qu'on s'obstine à mettre entre les mains de l'enfance, et vous verrez si vous ne serez pas forcé de beaucoup désapprendre en avançant dans la vie.

Je m'étais rassasié, avant mon départ, de l'*Histoire philosophique des deux Indes*, par Raynal... Bon Dieu! bon Dieu! que d'hérésies! Un coup d'œil, un seul, sur les pays dont il parle, m'en a mille fois plus appris que lui avec ses éloquentes pages, toutes gâtées par le mensonge.

De tous les voyageurs qui m'ont précédé dans ces périlleuses excursions, celui en qui, après cent heureuses épreuves, j'ai eu le plus de foi, c'est Cook : son livre, c'est lui. Il est matelot intrépide, téméraire, parfois brutal; mais il voit, il voit bien, et il décrit avec justesse, moins encore les détails que les masses; on dirait qu'il n'a pas le temps de regarder près de lui, et qu'il a hâte de fouiller à l'horizon pour de nouvelles découvertes. Cook est un grand homme, et le premier des navigateurs anglais.

Vancouver a plus d'érudition, plus de finesse, plus de tact; il creuse le sol qu'il visite; et la science lui a été un puissant auxiliaire.

Voyez comme Dampier est précis, méthodique, vrai! Ses écrits sont un miroir fidèle des objets qu'ils reflètent. Dampier se place bien près de Cook.

Bougainville s'amuse de tout, et joue avec les événements comme avec la vérité : c'est un capitaine de cavalerie sur une galère.

L'amiral Anson est un de ces navigateurs intrépides et expérimentés qui ne reculent en face d'aucun obstacle, qui se jettent, au contraire, au-devant des périls qu'on leur signale, et s'occupent bien moins de leur propre renommée que de la gloire du pays dont ils promènent en tous lieux le pavillon dominateur.

Les pages d'Anson ont une allure de franchise et d'enthousiasme parfaitement en harmonie avec le caractère que les biographes donnent à ce navigateur, qui a conquis si dignement les plus hauts grades de la marine royale.

Wallis s'assied à côté d'Anson par le courage, et peut-être se pose au-dessus par l'élégance et la vérité de ses descriptions, empreintes cependant d'un peu de monotonie.

Malheur à qui, dans la relation de ces courses lointaines, étouffe l'intérêt sous le poids de la science! On voyage peu avec celui qui ne s'adresse qu'à la pensée; le cœur doit être de moitié dans toutes les jouissances.

Drack a mérité, comme Wallis, la belle réputation dont il jouit, et a attaché son nom a de grandes découvertes.

Carterets est de l'école de Dampier; c'est la bonne, c'est celle qui récolte et produit, c'est celle qui doit servir de modèle à qui veut apprendre et enseigner.

Lapeyrouse! les frères Laborde! quelles horribles catastrophes en un seul voyage! Les paroles sorties de l'Océan ont vibré si faibles, si ténébreuses, qu'il y a peut-être encore là un beau problème à résoudre.

Marchand est, sans contredit, un des voyageurs les plus consciencieux, et la relation de ses courses et de ses dangers est faite avec une sorte de bonhomie et d'abandon qui exclut toute supposition de mensonge ou de forfanterie.

C'est là un livre utile à tout explorateur.

L'éloquent Péron était trop avide de science; sa relation est instructive, mais peu amusante, et le monosyllabe *moi* se présente trop souvent aux yeux du lecteur.

Citons encore, et sans ordre, des noms qui reviennent à ma mémoire comme de vifs rayons d'une gloire immortelle.

Magellan, fugitif devant une tempête, se réfugie dans un bras de mer où il espère trouver un port. Il s'y enfonce à travers mille périls, et, après quelques jours d'une lente navigation, au milieu de courants contraires, il résout un grand problème vainement cherché jusqu'à lui. Le vaste océan Pacifique sera visité par l'ouest. Les récits de Magellan sont plus vrais que ses cartes ne sont exactes, et pourtant ce n'est pas la science qui a manqué à ce hardi navigateur, c'est la patience, sorte de courage plus rare encore que celui qu'on appelle bravoure.

Davis ne demande que des dangers et des tempêtes. Sa vie de prédilection, à lui, est celle qu'il passe près des côtes et au milieu des récifs. Il découvre le détroit célèbre qui porte son nom, et se place à côté des plus habiles explorateurs.

Après le massacre au milieu duquel Cook fut frappé de mort, à Owhyéé, King prit le commandement du vaisseau britannique qui devait revenir en Angleterre, veuf du grand capitaine qui, jusque-là, l'avait si hardiment piloté. King glisse inaperçu à côté de son maître.

Dirai-je les noms glorieux des Albuquerque, des Dias de Solis, des Vasco de Gama, des Cabral, dont le Portugal est si fier, et dont les autres nations sont si jalouses? Il y a dans les relations de ces intrépides explorateurs un parfum de fanfaronnade tout à fait en harmonie, je vous jure, avec ces nobles soldats qui se promenèrent si victorieusement dans toutes les Indes et soumirent tant de peuples.

Que vous dirai-je de ce brave et infortuné Jacquemont, dont les touchantes lettres ont tant de charme, d'intérêt et d'éloquence à la fois, qu'on croirait lire les brillantes pages de Walter Scott et de Chateaubriand? Hélas! dans ces courses hardies, ce sont presque toujours les plus intrépides qui succombent, ce sont presque toujours les plus dignes dont la vie s'éteint au milieu des fatigues de leur gloire. Le style de Jacquemont est empreint d'une couleur toute poétique qui vous élève, et la naïveté de la plupart de ses récits leur donne un attrait si puissant, que je vous défie bien de ne pas vous mettre de moitié dans les peines, les périls, les plaisirs qu'il vous raconte. Voilà les hommes sur qui les gouvernements devraient jeter les yeux.

Que vous dirai-je encore de ces cœurs de bronze, de ces hommes de fer, qui n'aiment de la mer que les colères, du ciel que les orages, de la nature entière que les déchirements?

Voyez-les faire gaiement les préparatifs de leur départ, alors qu'il y a folie à croire à un retour! Voyez-les, jouant avec leurs navires comme avec la tombe! Fous intrépides, ils ne vont pas chercher, eux, les zones tranquilles, les mers calmes, les parages sans récifs; non, ce qu'ils demandent, ce qu'ils bravent, le sourire sur les lèvres et la joie au cœur, ce sont les montagnes de glace se ruant sur eux et les emprisonnant de leurs gigantesques murailles; ce sont les rapides courants qui tourbillonnent sur leurs flancs cuivrés et les entraînent; c'est un ciel glacial, des routes non tracées, inconnues; des cataractes où ils sont prêts à lancer leurs robustes navires; un problème nautique enfin à résoudre, alors que vingt imprudentes tentatives, alors que vingt catastrophes récentes ont tracé devant leur route le terrible mot *impossible*, qu'ils veulent effacer du dictionnaire des navigateurs. N'ai-je pas nommé les capitaines Parry, Ross, et Sabine, véritables loups de mer, dont les âpres récits vous pressent comme dans un étau et vous glacent le sang dans les veines?

Réveillons ici une douleur amortie et laissons de nouveau couler nos larmes sur un profond souvenir de regret et de deuil. Quand la mer dévore, elle le fait en silence, sans ressentiment; elle absorbe, elle étouffe, elle engloutit; un flot efface le flot qui vient de passer, et les navires voyageurs glissent sans émotion sur des tombes muettes.

« Un baleinier l'a vu, dit-on, sombrer en pleine mer, enclavé dans les glaces du pôle. En un instant, les eaux s'ouvrirent, se refermèrent, et tout fut silencieux à la surface. Ainsi peut-être a fini Lapeyrouse. »

Brave et infortuné Blosseville! ardent jeune homme, intrépide marin, savant explorateur! oh! que mon cœur

bondit de joie quand une voix amie, celle de mon frère, dit à la tribune nationale, à la France attentive et attristée, à l'Europe qui l'écoutait avec recueillement : « Oui, qu'une haute récompense, une récompense illimitée, soit offerte par l'Etat à tout marin, à tout homme qui viendra nous donner des nouvelles, non pas seulement de ce courageux officier, mais d'un seul matelot de son ardent équipage; à celui qui viendra dire à la science inquiète : « Blosseville est sauvé! ou Blosseville ne souffre plus! »

Si Christophe Colomb, à qui l'ancien monde dut un monde rival, a payé par les fers et la pauvreté sa savante découverte, dites combien son âme ardente dut éprouver de bonheur et d'ivresse lorsque là, devant lui, une terre riche et une végétation embaumée se dressèrent pour l'admirer et le consoler de ses fatigues; dites avec quel sentiment d'orgueil il dut relever son équipage soumis et prosterné, quand, la veille, on avait en conseil solennel résolu sa mort!

Vous trouvez dans les relations de divers voyages du Génois cette teinte de merveilleux que les écrivains de l'époque jetaient à pleines mains dans leurs véridiques notices. Quand l'ancien monde s'émouvait aux magiques tableaux déroulés à ses regards, comment ceux qui allaient les étudier seraient-ils restés froids et calmes en présence de cette nature nouvelle et majestueuse, de ces hommes d'une autre couleur, de ces mers toutes phosphorescentes, au sein desquels ils arrivaient en dominateur? L'Eldorado, loin d'être une chimère, devint une réalité : l'Espagne et le Portugal émigrèrent, l'Europe entière aurait voulu suivre le Portugal et l'Espagne sur cette terre régénératrice.

Et maintenant, si nous analysons le caractère de ces hardis explorateurs qui, sans avoir fait le tour du monde, n'en ont pas moins bravé les périls les plus imminents, nous les trouvons encore en parfaite harmonie avec la couleur de leur livre, où pointe cependant presque toujours cette idée première et dangereuse : nul ne viendra me démentir.

Mongo-Park est audacieux, il sait qu'il ouvre une route nouvelle à ses successeurs, il n'a pas besoin d'appeler à son secours le mensonge et le merveilleux, car, le premier, il dira ce que nul n'a vu avant lui.

Belzoni, Boutin, Clapperton, s'enfonceront dans les solitudes africaines et mourront, martyrs de la science, sous le fer des Arabes ou des Maures, ou sous les atteintes des plus horribles privations.

Puis vous retrouverez ce pauvre Caillé, aventureux jeune homme, sans instruction, sans talent, sans mémoire ni intelligence, qui marche, marche, de caravane en caravane, longe les fleuves, se glisse dans les huttes, tantôt sans nourriture, sans vêtements, sans guide, tantôt sans eau pour sa soif, sans armes pour sa défense; avance encore, se trouve porté de revers en revers, de chute en chute, au centre de l'Afrique sauvage; entre peut-être à Tombouctou, qu'il nous assure être une ville ronde, tandis qu'il nous la dessine carrée; se sauve de cette capitale mystérieuse sans qu'on daigne le punir de son audace, franchit dans sa plus longue étendue le vaste désert, et arrive enfin à Tunis ou à Tripoli, où le consul français n'ose pas même constater la vérité de ses récits.

Et Bompland, ce patient et intrépide compagnon de voyage de Humboldt; Bompland, que les déserts impénétrables de l'Amérique ont si longtemps caché à l'Europe savante et attristée; Bompland, qui a consacré tant d'années de son douloureux esclavage à la recherche des richesses botaniques et minéralogiques des grandes Cordillères et des immenses plaines du Paraguay, n'y aurait-il pas, de ma part, injustice et ingratitude à la fois à ne pas placer son nom à côté de ceux que je viens de citer?

Puis encore, vous voyagez avec les frères Loinders, matelots infatigables, amis fermes et dévoués, qui écrivent leurs curieuses relations comme le ferait un paysan du Danube, et qui forcent votre croyance, tant la sincérité perce dans chacune de leurs paroles.

Colnett, s'enfonçant au milieu de glaces polaires, et ne s'arrêtant que là où les forces humaines succombaient sous la puissance d'un ciel sans soleil et d'une terre sans végétation; Colnett est encore au-dessus de la haute réputation qu'on lui a faite.

L'Espagne, qui passe presque inaperçue au milieu de toutes les illustrations, nous dénonce enfin Quiros, ardent écumeur, audacieux pilote, s'élançant partout où les flots mugissent, et enrichissant les cartes marines d'un grand nombre de récifs inconnus jusqu'à lui. Quiros a bien mérité du monde entier, qui doit placer son nom célèbre près de celui de Cook.

L'Anglais Sébastien Cabot ne doit pas plus être oublié dans cette nomenclature que Quiros, car lui aussi s'est distingué par d'utiles et périlleuses découvertes, et des cartes d'une exactitude au-dessus de tout éloge.

Tristan da Cunha a donné Madagascar à l'univers.

Jacques Cartier vit le premier le Canada.

Cortès et Pizarre faisant, celui-ci la conquête du Pérou, découvert par Perez de la Rua, celui-là de la Californie, ont placé leurs noms impérissables parmi ceux des grands hommes de cette époque si féconde en merveilles.

Et cet intrépide et savant ingénieur, Oxley, qui m'accueillit avec tant de bienveillance à Sidney, et avec lequel je fis, au delà du torrent de Kinkham, une course si pénible, si longue, si hasardeuse; cet Oxley, jeune, infatigable, à qui l'Angleterre est redevable des documents les plus curieux sur l'intérieur de la Nouvelle-Hollande, au delà des montagnes Bleues, jusqu'alors inaccessibles; cet Oxley, qui a traversé avec tant de fidélité la direction des courants d'eau et des rivières intérieures de ce vaste continent, dont la source et l'embouchure sont encore ignorées; cet Oxley qui, dans l'intérêt seul de la science, a bravé tant de périls, étudié tant de peuplades sauvages, ne trouvera-t-il point aussi sa place dans cette honorable nomenclature?

Mais, de tous ces audacieux explorateurs à qui la science géographique doit tant de précieux documents, celui dont on aurait dû recueillir le plus ardemment les paroles sacramentelles est, sans contredit, ce Mac-Irton, Irlandais, dont la vie miraculeuse a dû courir tant de dangers et dû éprouver tant de misères. Le consul anglais, au Cap, me dit les recherches que lui-même avait ordonnées pour qu'on se saisît de ce fugitif; mais il m'a dit aussi les craintes qu'il éprouvait de voir ses efforts couronnés de succès.

C'est par Marc-Irton qu'on a reçu les premières notions vraies de cette inconnue Tombouctou, sur laquelle bien des siècles passeront peut-être encore sans que de nouveaux et précis renseignements nous arrivent. Les hommes de l'intérieur de l'Afrique sont bien plus à craindre que leurs déserts, et les passions humaines plus redoutables que les colères des tigres et des lions.

Le matelot Mac-Irton montait un navire irlandais, mouillé alors en rade du cap de Bonne-Espérance; son lieutenant, dans une manœuvre, l'ayant rudement frappé d'un violent coup de garcette, le matelot, furieux, lui répondit à l'instant même par un soufflet. Mac-Irton fut d'abord mis aux fers, jugé peu de jours après, et condamné à mort. La sentence devait s'exécuter sur le pont du navire, dans les vingt-quatre heures, et Mac-Irton, le pied rivé à un anneau de fer, attendait sur le gaillard d'avant le moment fatal. Déjà le coup de sifflet du maître avait appelé tout l'équipage, déjà un ministre protestant avait fait son office consolateur, quand un mugissement profond appela tous les regards vers la côte. Elle avait pris une teinte blafarde qui blessait la vue, la mer s'agitait de rafales, des flots épais de poussière voilaient la ville comme dans une trombe, et sur le sommet de la côte passaient, terribles et menaçants, des flocons de nuages cuivrés, qui roulaient, tombaient et remontaient, incessamment zigzaguées par les éclairs et d'éclatantes étincelles; l'ouragan élevait la voix, la grève attendait les victimes, l'Océan ouvrait ses profondeurs, et les navires de la rade invoquaient le ciel; tout à coup encore les éléments se déchirent, et le chaos et la nuit règnent seuls. Mac-Irton ne veut pas mourir sans essayer du moins d'être de quelque secours à ses camarades, dont il est tant aimé, et le lieutenant est le premier à ordonner qu'on le prive de ses fers. Toutes les ancres furent mouillées, tous les câbles, toutes les chaînes tendues par la tempête, le navire plonge, se relève, re-



Mac-Irton.

tombe et rebondit, la mer est aux nues, et, par un miracle du ciel, il échappe seul à la destruction générale.

Quoique mortelle à tant de navires, la tempête fut courte; elle n'était pas encore apaisée que Marc-Irton, rendu à sa position première, se rappela la position de la veille, qu'il avait oubliée au milieu des tourbillons et du fracas de la nature. Du haut de la vergue où il était hissé, il s'élance dans les flots écumeux et s'abandonne à la lame roulante. Tous le suivent d'un œil avide, tous font pour lui des vœux ardents, hormis le lieutenant, qui voulait un exemple propre à épouvanter l'équipage. La nuit et la turbulence des nuages cachèrent bientôt le pauvre matelot, et le lendemain le lieutenant ordonna qu'un canot allât à terre et que des recherches actives fussent faites pour se saisir du fugitif. Soins inutiles; on sut qu'en effet un homme du navire irlandais avait été poussé et vomi sur les récifs de la côte; on apprit qu'il avait échappé à la fureur de la tourmente; mais on ignorait depuis lors ce qu'il était devenu.

Prévoyant bien le sort qui l'attendait dans la ville, Mac-Irton, sans vêtements, sans vivres, presque sans forces, s'enfonça dans les déserts qui avoisinent Table-Bay, et il aima mieux s'exposer à la dent des bêtes féroces que de retourner à bord implorer une grâce qu'on lui aurait sans doute refusée.

Ici commence le doute ou du moins le merveilleux. Mac-Irton seul est garant de la vérité de ses récits, et malheureusement sa raison, troublée par les fatigues, les privations et les périls, crée-t-elle peut-être un monde qu'il n'a pas vu. Quoi qu'il en soit, l'Irlandais se montra un jour à Alger; le consul anglais reçut ses premières confidences et l'envoya à Londres avec une demande en grâce. On interrogea le matelot, on recueillit scrupuleusement ses plus douteuses paroles, et on publia le récit de ses courses de quatre ans au sein de l'Afrique.

Il se sauva d'abord chez les Hottentots : ceux-ci, alors en guerre avec les Cafres, lui confièrent le commandement de leur expédition. Fait prisonnier, on l'épargna et on



Tombouctou.



l'emmena dans des expéditions plus lointaines, de sorte que, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, Mac-Irton s'éloigna de jour en jour de la colonie où il n'osait plus rentrer. Enfin, après avoir signalé avec exactitude quelques-unes des villes africaines sur l'existence desquelles le doute n'était plus permis, il parle de la grande Tombouctou, d'où il partit pour le nord avec une caravane, en compagnie de laquelle il arriva à Alger. Mac-Irton mourut peu de jours après son arrivée à Londres; mais, quoique imparfaits, il est certain que les documents qu'il a fournis n'ont peut-être pas peu contribué à signaler au monde cette capitale sauvage et cachée, dont l'existence n'est plus un problème.

Et si après ces noms, dont quelques-uns sont une gloire, nous osons citer le plus illustre de tous, je vous montrerai celui qui le porte planant sur les plus hautes cimes des Cordillères, étudiant le Cotopuxi, les volcans d'air de Turbaco, fouillant dans les profondeurs de la terre pour y découvrir des trésors ignorés jusqu'à lui, étudiant les steppes des deux Amériques, analysant de son œil d'aigle les richesses botaniques, minéralogiques, ornithologiques, dont il agrandit le domaine de la science ; suivant le cours des fleuves, s'élançant dans les abîmes avec les cataractes, entrant dans les vastes cités pour en écrire les mœurs, les progrès ou la décadence : philosophe, historien, physicien, astronome, et dépensant à tant de travaux des sommes devant lesquelles reculeraient bien des gouvernements, et vous retrouverez cet Alexandre de Humboldt, institut vivant, dont l'amitié m'est si précieuse et dont la vie entière est une étude de tous les jours, de tous les instants. Mais, par malheur, hélas ! peu d'hommes lisent ses immenses in-folio où sont conservées tant de découvertes, car toute haute science est lourde à qui rougit de ne pas comprendre. Il est des rayons trop éclatants pour que l'œil du vulgaire puisse les braver.

On s'explique facilement pourquoi, au milieu de noms si célèbres, je ne jette pas les noms modernes et non moins glorieux de quelques hardis et savants explora-

teurs, qui ont fait faire tant de progrès à la navigation et enrichi leurs pays de récentes conquêtes physiques et morales. Leurs ouvrages sont là dans toutes les mains, dans toutes les bibliothèques, et ils n'ont pas besoin de ma faible voix pour occuper la curiosité publique. Courir sur leurs traces eût été pour moi une faute que j'ai dû me garder de commettre, et tant d'espace était occupé par eux qu'il ne m'a été permis que de suivre le sentier étroit où je me suis jeté.

Il y avait trop de péril à me trouver côte à côte avec eux sur la grande route qu'ils exploitaient avec tant de supériorité; mais les champs les mieux moissonnés ont encore des épis à qui s'arme de constance et de courage.

Ce que j'aime surtout dans la lecture des voyages, ce sont les anecdotes. Les systèmes peuvent se heurter, se combattre, se détruire tour à tour (et c'est ce qui doit toujours arriver); mais les faits ont une logique plus puissante : ils sont là pour dire les mœurs d'un peuple, l'esprit d'une époque. La bienveillance qui a accueilli mes voyages autour du monde ne me laisse aucun regret d'avoir semé dans ma route un grand nombre d'anecdotes où chacun peut puiser les conséquences de sa philosophie particulière. En second lieu, je n'aime pas à m'isoler dans mes courses aventureuses; ce qui me plaît avant tout, c'est un brave compagnon de voyage qui soit de moitié dans mes joies ou mes douleurs. Être heureux tout seul, ce n'est pas l'être, et l'égoïste n'a que des demi-jouissances. Combien de fois, au milieu des grands et magiques tableaux qui se déroulaient à mes yeux, ne me suis-je pas écrié : « Si mes amis étaient là pour partager mes émotions! »

Me pardonnera-t-on d'avoir souvent pris pour camarades de route ces deux braves matelots Petit et Marchais, dont les naïves saillies ont tant de fois retrempé mon courage et soutenu mes forces épuisées? Je l'espère. Ces deux abruptes intelligences, ces deux cœurs si chauds, si généreux, ces deux caractères de fer, que ni les misères ni les douleurs n'ont jamais pu flétrir, ces deux dévouements à l'épreuve des plus épouvantables catastrophes, m'ont trop souvent protégé et consolé pour que mes lecteurs ne les retrouvent point parfois avec plaisir à mes côtés. Hélas! que sont-ils devenus aujourd'hui? quel humble réduit abrite leur pauvreté? quelle voix amie les dédommage de tant de périlleuses traversées? quels flots océaniques ont reçu leur dernier soupir? Oh! merci, mille fois merci à qui voudra me donner des nouvelles de Petit et Marchais! Oh! merci mille fois à la main généreuse qui leur sera tendue dans la route.

Que les quelques esprits supérieurs qui jetteraient le blâme sur l'apparente légèreté de la plupart de mes récits opposent à leur mécontentement la nature même de mes principes et de mon caractère, toujours si insouciant au sein des plus graves circonstances. Devais-je, vaincu enfin par l'horrible malheur qui me frappe, jeter à pleines mains la tristesse et l'amertume sur mes écrits? Non, car alors tout mon livre eût été un mensonge. On n'est vrai qu'alors qu'on écrit sous l'inspiration du moment. Voilà mes notes, mes esquisses; je ne les traduis pas, je les copie : ce que je dis aujourd'hui, c'est ce que je disais quand la tempête mugissait autour de nous, quand les anthropophages me menaçaient de leurs crics, de leurs casse-têtes, quand je traversais les vastes solitudes, quand mes lèvres altérées demandaient de l'eau au désert stérile et silencieux; ce que je vous dis aujourd'hui, c'est l'expression la plus vraie, la plus intime de mes émotions d'alors. Je n'ai pas promis davantage.

---

Il n'est peut-être pas inutile, après cette rapide esquisse, de trouver ici la date des principales découvertes faites par les navigateurs de tous les pays du monde. On y verra que le Portugal, aujourd'hui si humble et si mesquin, a joué le principal rôle dans ces voyages si périlleux, où il fallait aux capitaines plus de courage que de science. Ainsi passent toutes les gloires, ainsi dorment et disparaissent les plus nobles souvenirs des peuples.

### ÉPOQUES DES PRINCIPALES DÉCOUVERTES.

Les Canaries, par les navigateurs génois et catalans, en 1345.
— Jean de Béthencour en fait la conquête de 1401 à 1405.
Porto-Santo, Tristan Vaz et Zarco, Portugais, en 1418.
Madère, par les mêmes, en 1419.
Le cap Blanc, Nunho Tristan, Portugais, en 1440.
Les Açores, Gonzallo Vello, Portugais, en 1448.
Les Iles du cap Vert, Antoine Volli, Génois, en 1449.
La cote de Guinée, Jean de Saturem et Pierre Estavar, Portugais, en 1471.
Le Congo, Diégo Cam, Portugais, en 1484.
Le cap de Bonne-Espérance, Dias, Portugais, en 1486.
L'Amérique (île San-Salvador, dans la nuit du 11 au 12 octobre), Christophe Colomb, en 1492.
Les Antilles, Christophe Colomb, en 1493.
La Trinité (continent de l'Amérique), Christophe Colomb, en 1498.
Les Indes (côtes orientales d'Afrique, côtes du Malabar), Vasco de Gama, en 1498.
Amérique (côtes orientales), Ojeda, accompagné d'Améric Vespuce, en 1499.
Rivière des Amazones, Vincent Pinçon, en 1500.
Terre-Neuve, Cortéral, Portugais, en 1500.
Le Brésil, Alvarès Cabral, Portugais, en 1500.
Ile Sainte-Hélène, Jean de Nova, Portugais, en 1502.
L'île de Ceylan, Laurent Almeyda, en 1506.
Madagascar, Tristan de Cunha, en 1506.
Sumatra, Siqueyra, Portugais, en 1508.
Malacca, le même, en 1508.
Iles de la Sonde, Abren, Portugais, en 1511.
Moluques, Abren, Cerrano, en 1511.
La Floride, Ponce de Léon, Espagnol, en 1512.
La mer du Sud, Nunez Balboa, en 1513.
Le Pérou, Pérez de la Rua, en 1515.
Rio-Janeiro, Dias de Solis, en 1516.
Rio de la Plata, Dias de Solis, en 1516.
La Chine, Fernand d'Andrada, Portugais, en 1517.
Mexique, Fernand de Cordoue, en 1518.
— Fernand Cortès en fait la conquête en 1519.
Terre de Feu, Magellan, en 1520.
Iles des Ladrones, Magellan, en 1521.
Les Philippines, Magellan, en 1521.
Amérique Septentrionale, Jean Verazani, en 1523 et 1524.
Conquête du Pérou, Pizarre, en 1524.
Les Bermudes, Jean Bermudez, Espagnol, en 1527.
La Nouvelle-Guinée, André Vidanetu, Espagnol, en 1528.
Cotes voisines d'Acapulco, par ordre de Cortès, en 1534.
Le Canada, Jacques Cartier, Français, en 1534 et 1535.
La Californie, Cortès, en 1535.
Le Chili, Diégo de Almagro, en 1536 et 1537.
Acadie, Roberval, Français, s'établit à l'île Royale en 1541.
Camboje, Antonio Faria y Sousa, Fernand-Mendez Pinto, en 1541.
Les Iles Likeio, les mêmes, en 1541.
Heinam, les mêmes, en 1541.
Japon, à l'est, Diégo Samoto et Christophe Borello; à l'est, au Bungo, Fernand-Mendez Pinto, en 1542.
Cap Mendocino, à la Californie, Ruis Cabrill, en 1542.
Le Mississipi, Moscoso Alvarado, en 1543.
Le détroit de Waigats, Steven Borrough, en 1556.
Iles Salomon, Mendana, en 1567.
Détroit de Frobisher, sir Martin Frobisher, en 1576.
Voyage de Drake, en 1579 ou 1590.
Détroit de Davis, John Davis, en 1587.
Cotes du Chili, dans la mer du Sud, Peotro Sarmiento, en 1589.
Les Iles Malouines, ou Falkland, Hawkins, en 1594.
Voyage de Barente à la Nouvelle-Zemble, de 1594 à 1596.
Marquises de Mendoça, Mendana, en 1595
Santa-Cruz, Mendana, en 1595.
Terres du Saint-Esprit, de Quiros; Cyclades, de Bougainville.
Nouvelles Hébrides, de Cook, en 1606.

BAIE DE CHESAPEAK, John Smith, en 1607.
QUÉBEC, fondée par Samuel Champlain, en 1608.
DÉTROIT DE HUDSON, Henri Hudson, en 1610.
BAIE DE BAFFIN, en 1616.
CAP HORN, Jacob Lemaire, en 1616.
TERRE DE DIEMEN, Abel Tasman, en 1642.
NOUVELLE-ZÉLANDE, le même, en 1642.
ILES DES AMIS, le même, en 1643.
ILES DES ETATS (au nord du Japon), de Uries, en 1643.
NOUVELLE-BRETAGNE, Dampier, en 1700.
LE DÉTROIT DE BEHRING, en 1728.
TAITI, Wallis, en 1767.
ARCHIPEL DES NAVIGATEURS, Bougainville, 1768.
ARCHIPEL DE LA LOUISIANE, Bougainville, en 1768.
TERRE DE KERGUELEN, ou de la DÉSOLATION, en 1772.
LA NOUVELLE-CALÉDONIE, Cook, en 1774.
ILES SANDWICH, Cook, en 1778.

Voilà, certes, bien des noms illustres, bien des courages éprouvés, bien des pays longtemps inconnus et donnés à l'Europe insatiable... Dites-moi maintenant si, vainqueurs ou vaincus, maîtres ou esclaves, dominateurs ou sujets, beaucoup ont à remercier le ciel de tant de conquêtes.

A ceux-ci, les haines, les jalouses persécutions des princes à qui ils octroyaient sur de nouvelles terres un droit de suzeraineté; à ceux-là, des guerres interminables et cruelles, où le sang coule à flots pressés et engraisse le sol témoin de tant de carnages.

Nulle part ou presque nulle part des victoires morales.

Nulle part ou presque nulle part la clémence assise à côté de la force.

Partout, au contraire, le canon et le glaive pour asseoir la possession.

Partout aussi des meurtres, des assassinats, de sanglantes représailles.

C'est là l'histoire abrégée des deux Indes, c'est l'histoire du nouveau monde; n'est-ce pas, je vous le demande, l'histoire de l'ancien?

Y a-t-il, oubliée encore du reste de l'univers, une toute petite île pour laquelle Dieu n'ait que des regards d'amour?

Y a-t-il, au sein de quelque vaste océan, une terre presque imperceptible où l'Amitié dresse ses autels, où la Liberté professe son culte? Qui le sait?

Nous n'avons plus de continents à découvrir; mais les mers n'ont pas été si pleinement sillonnées que toute espérance doive s'éteindre.

Oh! alors que le navigateur passe vite, qu'il se taise à son retour.

Il faut laisser la paix et le bonheur dans la retraite que le ciel leur a donnée. Hélas! les Carolines, quelque peu riches qu'elles soient, ne tarderont pas à subir les destinées des archipels qui les entourent. On a si bien fait jusqu'à présent, que le flambeau de la civilisation n'est plus qu'une torche incendiaire.

---

## VI

### LE PATAGON. — LE JAGUAR.

Je disais hier au capitaine, assis nonchalamment sur le bastingage et fumant sa cigarette :

— Voyons, n'êtes-vous pas fatigué de ces courses sans but, de ces perpétuels zigzags qui absorbent les vivres du bord et n'aboutissent à rien?

— N'aboutir à rien, me répondit-il avec assez de logique, c'est aboutir à tout. Les vents décident ma route, je ne leur résiste que lorsqu'ils me font violence, et, dès qu'ils se montrent courtois, je suis courtois à mon tour; quant aux vivres, il paraît, mon cher monsieur Arago, que vous n'avez pas visité nos fontes, elles en renferment pour six mois encore, et je vous assure que vous ne mourrez pas de faim.

— Mais l'eau, ne vous manquera-t-elle pas?

— Oh! ici, je ne commande plus, j'obéis en esclave, et si le ciel me refuse des ondées, nous tirerons la langue; cependant, sous les tropiques, vous savez que les grains ne font pas défaut, et les toiles, bien orientées, ramassent, en une heure, assez de liquide pour un mois d'attente.

Vaincu par ces raisons, je touchai une autre corde vibrant à presque tous les cœurs.

— Et la famille, et la patrie? Vous n'y songez donc pas.

— Ma famille à moi, ce sont les marsouins, les bonites, les requins, les baleines; ma patrie, les océans; dès que je suis arrivé dans un port, dans une rade, il me semble que le câble tendu me reproche ma couardise; aussi, je l'enroule vite et je cours au large.

— Toujours entre le ciel et l'eau, cela est triste.

— Cela l'est moins que de louvoyer entre les hommes et leurs mauvaises passions..... Ici, les ennemis sont à mes pieds; là-bas, souvent au-dessus de ma tête; j'ai trop d'indépendance pour me faire citadin.

— Et cependant, vous subissez en mer la volonté des éléments, despotes capricieux qui se jouent de nos prévisions.

— En vérité, monsieur, me répliqua-t-il d'un ton assez bref, je ne comprends pas le prédicateur qui donne par sa conduite un démenti à sa morale. Que faites-vous, je vous prie, depuis que vous avez appris à penser, et n'êtes-vous pas plus coupable que moi? Je sais que vous avez une famille qui vous regrette et vous pleure peut-être; pourquoi du Brésil ne vous êtes-vous pas embarqué sur un navire faisant voile pour la France?... Tenez, voilà une brise qui se dessine rondelette, cessons le colloque et veillons bien, je crois qu'elle va nous pousser solidement.

— Amène et cargue les perroquets! laisse porter!...... En haut à prendre deux ris aux huniers! Tout le monde sur le pont! Deux hommes à la barre.... évite la lame.

Le navire, bien appuyé, laissa souffler la rafale et nous courûmes au sud-ouest avec une vitesse de six nœuds, souvent couverts de bout en bout, car la mer se creusa profonde en quelques heures et nous imposa la plus grande prudence.

Tant qu'il y a de l'eau à courir, j'aime assez les brises carabinées, elles semblent se mettre d'accord avec l'impatience du matelot, et quoiqu'il jure souvent contre les manœuvres trop tendues, il salue presque toujours avec bonheur le cri de la vigie qui voit la terre se lever à l'horizon.

— La voici! qu'elle soit la bienvenue.... Patagonie!.... Un abri et un amarrage facile, une côte hospitalière, des courses, des périls, une étude sérieuse, vive la mer! puisqu'elle nous voiture avec tant de vélocité.

D'un côté, les Malouines; de l'autre, la terre des Patagons; là, un sol abrupte, pierreux, tourbeux, sans végétation; ici, une terre féconde, puissante, de vastes forêts, de hautes montagnes. A bâbord, courant vers le sud, des rives silencieuses peuplées seulement de phoques et de pingouins; à tribord, des hommes gros, grands, charnus, basanés, nomades, intrépides, courant comme le *pampero*, indomptés comme lui, et, comme lui, partant de la terre de Feu et courant tout d'une haleine jusqu'au Rio de la Plata où les abandonne la rafale polaire.

J'ai laissé, il y a bien des années de cela, les Malouines désertes et n'offrant au navigateur que ses magnifiques rades : elles sont riches aujourd'hui; grâce à quelques spéculateurs de la Grande-Bretagne, vous pouvez hardiment relâcher à la baie des Français ou dans tout autre port de la principale île, car vous y trouverez des vivres en abondance et les moyens de réparer les avaries que le cap Horn, d'accord avec les glaces, vous aura fait subir.

Si vous courez vers le continent et que vous mouilliez dans une de ces nombreuses anses dont il est festonné, les mêmes bénéfices vous échappent, mais vous visitez un des peuples les plus curieux du monde, une nation à part, que la civilisation épouvante, qui fuit les cités, arpente les déserts et ne se plaît qu'aux luttes quotidiennes qu'il provoque contre le pouma et le jaguar, ses seuls ennemis.

Certes, le Patagon est déshérité de cette taille fabuleuse

dont l'avaient doté les premiers navigateurs; mais sa stature, bien au-dessus de la moyenne, et ses forces musculaires n'en font pas moins un être privilégié, taillé tout exprès pour le pays qu'il habite et que personne encore n'a songé à lui disputer.

Vous descendez chez lui : *chaouha!* ce mot veut dire *ami;* vous le prononcez en tendant la main, une main avance vers la vôtre; vous voilà de la bourgade, j'allais dire de la famille.

*Chaouha*, chez les Patagons, n'est pas seulement un mot, mais une chose. *Chaouha* signifie confiance, hospitalité. Malheur à vous si vous cherchez à le corrompre, à le pervertir! malheur à vous si vous vous jouez de ce qu'il a de pur et de sacré!

L'Europe voyageur s'est fait un singulier système, elle a cru que, dans ses relations avec les peuples qu'elle appelle sauvages, elle pouvait, elle devait même user de ruses et de perfidies, et elle regarde encore comme une bonne fortune tout piége, toute duplicité dont elle rend victimes les peuples primitifs qu'elle visite.... Etonnez-vous, après cela, des scènes de deuil qui pèsent souvent sur les nouveaux explorateurs.

Je vous le dis parce que cela est, parce que je le sais, parce que je n'ai jamais eu à me repentir de ma croyance. Soyez bons avec les méchants, et vous les forcerez au repentir de leur cruauté. En arrivant chez eux, ne vous faites point précéder par de l'artillerie; la confiance est un bouclier, la franchise apprend la franchise, la provocation excite au meurtre; et chez certaines nations, où la vengeance est une vertu, vous comprenez combien il y a péril à commencer l'attaque.

J'ai trop couru le monde pour ne pas vous prêcher la prudence dans certaines relâches; mais il y a des natures que rien n'a le pouvoir de soumettre; ni les gages d'affection, ni les menaces, ni le pardon d'un outrage ou d'un sacrilége. Eh bien! même chez ces peuples si farouches, vous trouverez plus de sécurité dans vos caresses que dans vos colères, et si je trace ces lignes, si quelque île malaise ne me sert pas aujourd'hui de tombe, c'est que j'ai souri aux sifflements des casse-têtes et que j'ai souvent confié mon sabre et mes pistolets à celui qui était armé déjà du crish et de la flèche.

Il m'arrivera pourtant de prêcher une théorie opposée, mais c'est seulement chez ces féroces insulaires du Pacifique, vivant de rapines et de carnage, ne voulant de vous que votre chair à mâcher, votre sang à boire, et peuplant leurs hideuses demeures de crânes et d'ossements humains.

Je vous montre du doigt les Fitzi, les Salomons, les Pelew, Ombay et surtout cette nouvelle Calédonie, sol inhospitalier, où l'anthropophagie est dans la religion, où le chef est celui dont le casse-tête a le plus brisé de crânes, dont la bouche a souri à plus d'agonies.

A la bonne heure! des canons braqués sur ces îles de lave! à la bonne heure! des descentes à main armée contre ces populations indomptées que le massacre n'assouvit jamais et dont les idoles debout sur la plage, ou les Moraïs, semblent prêcher le pillage et la destruction.

Mais la Patagonie n'est pas ainsi faite, et je ne veux pas laisser planer encore sur ce peuple qui occupe tant d'espace les accusations dont quelques navigateurs ont cru devoir le flétrir.

Je vis un jour à Montévidéo un de ces hommes centaures dont les Argentins ne parlaient qu'avec une sorte de respect. Il avait plus de six pieds, ses cheveux étaient noirs et plats, ses yeux démesurément allongés, sont front, ses pommettes en saillies, ses dents éclatantes de blancheur. Il portait la tête haute, sa démarche semblait alourdie, et l'habitude du cheval lui avait tellement arqué les jambes, que vous auriez dit un torse debout sur deux parenthèses. Je n'ai jamais vu de physionomie plus douce que celle de ce chef qu'on appelait Pouha-Pouha; dès que vous jetiez sur lui un regard d'intérêt ou seulement de curiosité, il souriait d'un sourire fraternel, et quoique son organe fût un peu rauque, il vibrait doucement à l'oreille et vous deviniez la bienveillance dans les syllabes tombées d'une poitrine de bronze. Une remarque me frappa surtout dans cet homme colosse : c'était l'extrême délicatesse de ses pieds et de ses mains; et, cependant, là était toute sa puissance, toute sa domination. Les pieds pour gouverner son cheval, les mains pour dompter le tigre. Pouha-Pouha était admirable à voir; je ne me lassai pas de l'étudier.

Je le vis un jour se diriger seul et pensif vers un rancha peu distant de la ville, je l'y suivis et j'entrai dans le cabaret peu d'instants après lui.

Placé sur un banc qui faisait face au sien; je demandai un verre d'eau sucrée, et, m'adressant au Patagon, je le saluai par son salut favori *Chaouha!*.....

— Adios, caballero, me répondit-il; tu peux me parler en espagnol, et si tu connais cette langue, notre conversation sera facile.

— Tu penses donc que je suis venu ici pour causer avec toi?

— J'en suis sûr. Voyons, que veux-tu savoir?

— Je désire savoir, Pouha-Pouha, comment glissent les jours que le ciel t'a donnés, et pourquoi tu sembles te plaire bien plus dans tes déserts que dans nos cités?

— Voilà deux questions auxquelles il m'est aisé de répondre. Je vis de mon activité, je dispute mon existence aux éléments ainsi qu'aux bêtes féroces, et je fuis vos cités parce que je n'aime pas les prisons.

— Une prison qui renferme tant de monde n'en est pas une.

— Elle est plus vaste, voilà tout; mais le boire et le manger n'y sont pas moins chers à conquérir.

— Puisque tu te plais dans les luttes, poursuivis-je en allant m'asseoir à côté de Pouha-Pouha, les villes t'offriraient les mêmes avantages que les déserts.

— Je ne vois pas comme toi, Européen. Ici, les membres sont enchaînés, et vous avez tant fait pour votre bien-être, que vous ne laissez presque rien à la force et au courage.

— Tu n'aimes donc pas des auxiliaires dans les combats?

— J'aime ceux que je me donne, et non ceux qu'on voudrait me prêter.

— Quels sont-ils?

— Mon lazo, mes boules, un cuchillo dans une gaine fixée à chacune de mes bottes, et mon cheval que j'ai dompté. Avec cela, je suis maître de l'espace.

Ces derniers mots, le Patagon les prononça debout et le regard flamboyant : je le répète, il était vraiment magnifique à voir.

— Ainsi donc, poursuivis-je, quand tu trouves un jaguar sur ton passage, ton cœur ne bat pas?

— Si, d'impatience et de joie; car j'ai contre lui mon lazo qui le serrera bientôt comme un serpent.

— Et si tu trouves deux jaguars?

— A l'un le lazo, à l'autre les boules : deux combats, deux triomphes.

— Cependant, tu peux être vaincu; le lazo n'est pas toujours fidèle à ta volonté; les boules peuvent s'égarer en route; et les allures des tigres sont rapides aussi.

— C'est ce qui fait notre orgueil; si nous n'avions aucun danger à courir, nous ne sillonnerions pas nos pampas que vous n'avez guère affrontés; et quant aux craintes que tu parais éprouver que nous ne manquions parfois le jaguar, ne t'en préoccupe pas, Arago; après le lazo et les boules viennent les cuchillos effilés qui ne font pas grâce à l'ennemi, à moins que Dieu ne s'en mêle.

— Vous avez donc un Dieu dans vos contrées?

— Est-ce qu'il y a des contrées sans Dieu?

— Non, certes, Pouha-Pouha; ma question n'avait pas le sens commun.

— Elle était rationnelle; vous autres, citoyens des grandes villes, vous avez des tentes, des temples, des églises, dans chaque rue, et dans chacun de ces temples, dans chacune de ces églises vous possédez un ou plusieurs de vos dieux que vous placez sur une croix ou que vous promenez parmi les hommes. Nous, pauvres sauvages, nous n'avons qu'un Dieu, un seul, que nous créons dans notre esprit et dans notre cœur, et nous l'adorons dans son temple, qui est l'univers.

— Comment l'adorez-vous?

— En lui adressant nos prières, en lui demandant la

santé du corps, afin qu'il nous donne des forces pour nourrir nos femmes et nos enfants.

— Votre religion vous permet-elle plusieurs femmes?

— Notre religion ne nous en permet qu'une seule, qui veille sur ses enfants tant qu'ils ont besoin d'appui; mais dès qu'ils nous sont livrés, ils parcourent avec nous les pampas et ce sont bientôt des hommes.

— A quel âge cessent-ils d'être enfants?

— A quinze ans, nos fils doivent avoir vaincu le jaguar et bravé le pampera.

— Lorsque ce vent redoutable nivelle vos plaines, que lui opposez-vous?

— La ruse; et c'est le cheval qui nous l'enseigne. Dieu seul peut arrêter le pampa dans sa course; contre le pampera, le lazo, le poignard, les boules et le cuchillo sont sans puissance. Il gronde, il part, il s'élance, il est là en même temps, il ne connaît que la ligne droite, il attaque, il renverse, il brise, il charrie tout avec lui; et. je le répète, Dieu seul a le pouvoir de l'enchaîner.

— Tu ne m'as pas dit comment vous lui échappiez?

— Dès qu'il paraît, le cheval hennit, il se couche, nous nous faisons un rempart de son corps et la menace de Dieu s'accomplit.

— Croyez-vous, demandai-je à Pouha-Pouha, que Dieu vous envoie le pampera comme un châtiment?

— Dieu ne châtie jamais, me répondit-il d'une voix plus grave. Dieu créa l'homme pour la lutte, et le pampera pour la destruction! Dieu créa les flots pour envahir et les rivages pour leur opposer une barrière. Puis il a laissé marcher les siècles.

— Cependant, vous avez chez vous des méchants et des bons; comment récompensez-vous ceux-ci, comment punissez-vous ceux-là?

— Les derniers sont heureux du bien qu'ils font, les autres punis par le bien qu'ils ne font pas.

Un mouvement presque imperceptible d'impatience du Patagon me fit comprendre que je ne devais pas pousser plus loin mon interrogatoire sur sa philosophie religieuse, et je changeai de sujet :

— As-tu jamais couru de grands dangers dans tes courses au sein de tes déserts? demandai-je à Pouha-Pouha, certain d'avance de recueillir une réponse héroïque.

— Le danger, me dit-il, n'existe que pour le lâche; l'homme de cœur ne le voit nulle part, ou plutôt il court au-devant de lui. Mon fils aîné n'a que dix-sept ans, poursuivit-il avec un sentiment d'orgueil tout paternel, il partit un matin de sa cabane et rentra le soir porteur de quatre belles peaux de tigres blessés tous au cou et lacés par les flancs. Mon fils lace le poumos, l'autruche et le condor planant sur sa tête; mon fils vaut mieux que moi, qui, pourtant, vaux quelque chose.

— Tu m'as parlé de cabane, vous en possédez donc?

— Sans doute, mais elles appartiennent au sol où nous les plantons; aujourd'hui sur la plage, demain dans les broussailles, une autre fois sur le sommet des montagnes ou au milieu des forêts... Je crois te l'avoir dit, notre pays est vaste et nous tenons à prouver qu'il nous appartient.

— Mais entre vous n'y a-t-il pas quelquefois des luttes pour la possession d'un terrain?

— Jamais. Le premier venu est le seul possesseur, l'autre se loge à côté, aussi près qu'il le veut, et il n'y a de rivalité entre nous que pour l'attaque du jaguar qui va pousser au ciel ses rauquements.

— Que faites-vous des peaux de vos victimes?

— Nous en couvrons nos cases, elles nous servent aussi de couches, et lorsque nous en possédons une certaine quantité, nous allons les vendre à Buenos-Ayres ou à Montévidéo.

— Quel est le prix ordinaire de chacune de ces peaux?

— Les plus belles, celles qui ne sont trouées qu'au ventre, nous les donnons pour deux piastres.

— Ne les échangez-vous pas aussi contre de l'eau-de-vie?

— Oui, mais celui qui te parle n'a jamais bu que de l'eau. En revanche, il fume le jour, la nuit, à toute heure; la cigarette c'est ma joie, ma famille c'est mon bonheur.

— Comptez-vous les années comme nous? Sais-tu quel est ton âge?

— Nous avons trois âges, pas plus : l'enfant, l'homme et le vieillard; celui du milieu protége les deux autres.

— Où allez-vous après la mort?

— Le corps sous terre, l'âme au-dessus des nuages, par delà les éclairs et la foudre, près, bien près de Dieu.

— Mais les méchants?

— Ils en sont plus loin, c'est là tout leur châtiment, pour me servir du mot que tu as employé tout à l'heure.

J'allais poursuivre mon interrogatoire lorsqu'un sifflet aigu se fit entendre.

— Tais-toi, me dit Pouha-Pouha en se dressant de toute sa hauteur, comme si déjà il était en présence d'un ennemi redoutable.

Un second sifflet retentit, mais avec une certaine modulation.

— C'est lui, s'écria le Patagon avec une joie indicible et les yeux brillants de flammes, c'est mon fils bien-aimé : Dieu soit béni!...

Pouha-Pouha répondit au signal donné, s'élança hors du rancho, et bientôt le père et le fils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

C'était une joie intraduisible, c'était du délire, de la frénésie..... Les fronts se heurtaient, les cœurs battaient l'un sur l'autre, vous eussiez dit deux résurrections..... J'étais en extase.

— Ton cheval n'en peut plus! dit Pouha-Pouha.

— C'est qu'il est venu comme le pampero.

— Tu m'apportes donc une bonne nouvelle?

— Mauvaise, mon père; très-mauvaise.

— Parle vite, en espagnol, mon voisin est un ami.

— Un navire anglais est venu, il y a quelques jours, mouiller dans la baie d'Alios; il manquait de vivres, nous lui en avons donné; il manquait d'eau, nous lui avons donné de l'eau, ainsi que du bois dont il avait besoin pour sa mâture. Oh! les lâches! Oh! les infâmes! Oh! les maudits!...

— Hâte-toi, Kaléa, parle; tu vois que je souffre, que je marche sur des charbons ardents.

— Figure-toi, mon père, que ces misérables, abusant de la confiance de nos femmes, qui étaient allées leur apporter des provisions à bord, ont levé l'ancre pendant la nuit, entraînant avec eux six filles de la bourgade et ma sœur.

— Es-tu Anglais? me demanda Pouha-Pouha d'une voix de tonnerre debout devant moi.

— Je ne suis pas Anglais, lui répondis-je en lui serrant affectueusement la main.

— Tant pis, tant pis, poursuivit-il avec un geste menaçant, car ma vengeance ne se ferait pas attendre...

— Nous pouvons espérer encore, interrompit le fils, les ravisseurs courent au sud, ils ont dit qu'ils voulaient passer par le détroit; on pourrait les y attendre.

— En route, Kaléa, et que nos éperons déchirent les flancs du cheval.

Je n'étais plus là pour le Patagon; lui et son fils montèrent le coursier à demi vaincu, et bientôt ils disparurent à mes yeux.

Six mois plus tard, les journaux d'Europe publièrent qu'un joli trois-mâts de Liverpool, qui passait par le détroit de Magellan, s'était vu attaqué par un grand nombre de *farouches* Patagons, que tout l'équipage avait été lâchement massacré, et que plusieurs femmes sauvages, recueillies en mer par les Anglais, s'étaient vues enlevées et conduites au milieu des déserts.

Rapide comme le pampero, impitoyable comme lui, Pouha-Pouha s'était sans doute élancé vers la terre de feu, et avait attendu le trois-mâts au passage.

J'ai lu quelque part que la Patagonie est peuplée d'hommes inhospitaliers, en lutte permanente avec les nations civilisées, et ne vivant que de pillages et de massacres.

Pouha-Pouha, tu as accompli un acte de justice, tu te promèneras au-dessus des nuages, près, bien près de ton Dieu, qui veut que le père protége sa fille et châtie le traître et le ravisseur.

Le soir même du jour où je suivis le Patagon dans le

rancho, je vis venir à moi, sur la berge, un homme petit, trapu, basané, qui, me prenant par le bras, me demanda cavalièrement le sujet de la conversation que j'avais eue avec le sauvage habitant des Pampas. Surpris de cette indiscrétion, je refusai tout d'abord de répondre; mais la question me fut adressée une seconde fois avec tant de courtoisie, qu'il me devint impossible de garder plus longtemps le silence, et que je racontai les confidences qui venaient de m'être faites.

— Est-ce bien tout? me dit l'inconnu en plongeant sa prunelle dans la mienne.

— Quel motif me forcerait aux réticences?

— Que sais-je? la crainte peut-être de m'affliger ou de m'irriter.

— Mais je ne vous connais pas.

— Je vous connais, moi, señor Santiago Arago, et je ne voudrais pas qu'on vous eût dit de ma famille et de ma race des choses que vous seriez fâché plus tard d'avoir écrites et publiées.

— Vous avez un grand avantage sur moi, répondis-je à mon interlocuteur: vous savez qui je suis, j'ignore à qui je parle; vous connaissez le motif de la conversation que vous venez de provoquer, et je cherche en vain celui de l'interrogatoire que je consens à subir.

— Pardon, señor, vous saurez tout dans un instant, et ce n'est pas moi seul qui suis à vos côtés, mais bien un village, une province, une nation.

— Pardon, à mon tour, señor, mais vous allez vous expliquer plus clairement sans retard, ou je cesse de vous entendre.

— Je viens au fait. Ce Patagon, cet homme géant, qui a si fort occupé votre attention, s'appelle Pouha-Pouha?

— Oui, il me l'a dit.

— Il vous a dit vrai; moi je me nomme Jep, Jep tout court; ma taille est si petite qu'en me répondant le Patagon avait toujours l'air de regarder ses orteils; eh bien! señor, soit à pied, soit à cheval, avec les boules ou le lazo, je suis plus grand, beaucoup plus grand que lui. Je suis plus fort, plus redoutable au jaguar; en un mot, je suis le géant et lui le nain.

— Votre provocation, car c'en est une, me semble un peu tardive; Pouha-Pouha est déjà bien loin d'ici.

— Oh! nous nous sommes vus de plus près, señor, et Jep, qui a l'honneur de vous parler, ne dit pas une parole qui ne soit une vérité.

Je regardai Jep avec un triste sourire, craignant d'avoir affaire à un de ces fous joyeux que les Américains du Sud laissent en liberté dans leurs villes; mais Jep comprit ou plutôt devina mes sentiments, et poursuivit avec une véhémence qui ne me laissait pas le temps de la réflexion.

— Pouha-Pouha est venu nous voir pour la première fois il y a six mois à peine. Sa haute stature, sa physionomie ouverte, les peaux de jaguar qu'il vendit au marché firent qu'on s'occupa beaucoup de lui dans la ville, et que nous, gauchos, nous parûmes dédaignés. Aussi, les moins intrépides, les moins habiles d'entre les nôtres, nous résolûmes de provoquer Pouha-Pouha et de le détrôner aux yeux de ses plus chauds admirateurs.

— Je ne vois pas pourquoi la force de Pouha-Pouha faisait tort à la vôtre.

— Que voulez-vous? on a sa dignité à défendre, l'honneur de son pays à protéger, et les Patagons, tout grands qu'ils sont, ne baisseront jamais la tête pour nous regarder, tout petits que nous sommes.

— Soit; mais, enfin, la provocation eut-elle lieu?

— Oui, señor.

— Fut-elle acceptée?

— Oui, señor, et Buenos-Ayres, aussi bien que Montévidéo, en savent le résultat.

— Puis-je aussi le connaître?

— Oui, señor Santiago, et c'est pour cela que j'ai voulu avoir l'honneur de causer avec votre seigneurie.

— Dites, je vous écoute.

— Merci. Mes amis et moi nous tirâmes au sort pour savoir qui de nous irait porter un défi à Pouha-Pouha. Le sort me désigna, moi. Et, je le dis franchement, il aurait pu choisir plus mal: Mendez, Iriarte, Gonzalez, et vingt autres ne furent point favorisés; c'est moi qui me présentai à Pouha-Pouha.....

Le lendemain, au point du jour, jarret contre jarret, lui et moi, montés sur notre cheval, nous nous enfoncions dans les pampas, après être convenus que chacun de nous attaquerait le jaguar à son tour. Ce fut lui qui commença, et, je vous l'avoue, il fut beau, vraiment beau d'adresse et de sang-froid.

— Et vous?

— Oh! moi, j'eus affaire à un jaguar rusé, à un gaillard qui s'était vu serrer de près plus d'une fois, et j'en fus enchanté, car le Patagon était là, et comme je lui avais annoncé que je lacerais la bête féroce par le jarret droit et le cou, il y allait de ma réputation à ne pas me fourvoyer, il y allait aussi de celle de mes camarades.

— Tîntes-vous votre parole?

— Tout Montévidéo vous l'assurera, car tout Montévidéo l'apprit par la bouche même du Patagon.

— Le duel finit-il après cette première épreuve?

— Non, señor, le duel, comme vous dites, dura huit jours: au lazo, aux boules, et le Patagon fut vaincu à chaque rencontre... Je gagerais qu'il ne vous en a pas dit un mot.

— Vous gagneriez.

— Eh bien! cela est mal, et d'autant plus mal que je ne vois aucune honte à vous avouer que son fils, celui-là même avec lequel il est parti ce matin, a lutté, il y a quelque temps, avec un avantage égal contre Gonzalez, notre maître à tous..... Ce petit Kaléa est digne d'être Gaucho: nous l'appelons tous notre ami.

Les Patagons et les Gauchos sont en rivalité permanente, et s'ils n'étaient pas séparés par des déserts, le passage de chacune de leurs caravanes serait une longue traînée de sang.

Le Patagon n'est point provocateur, mais si vous lui cherchez querelle, il se dresse et il se souvient alors qu'il a des boules, un lazo, un cuchillo, un coursier et qu'il lutte avec le pampero.

Le tableau ne serait qu'imparfait; jetons de nouvelles couleurs sur la toile, car l'histoire du jaguar doit occuper quelques pages de mon livre..... Changeons de pays sans changer de mœurs.

---

## VII

### CHASSE AU JAGUAR.

Et d'abord, quel est ce jaguar que nous allons poursuivre dans ses retraites les plus isolées? Quel est ce fauve quadrupède que nous regardons comme notre ennemi dans les déserts dont il est le dominateur?

C'est un redoutable adversaire, je vous l'atteste, car il a du cœur au cœur, des ongles aigus, des dents tranchantes et un brûlant appétit de chair humaine. Voyez: sa robe, surtout alors qu'il est jeune, est fauve et luisante sur le dos, harmonieusement tachetée de noir et perdant un peu de sa couleur vers les extrémités de la bête féroce. Sa tête se dessine osseuse, ramassée. Et là, presque en saillie, étincellent deux prunelles rouges lançant un rayon de feu jusqu'au but qu'elles convoitent et qu'elles veulent atteindre. Une langue rouge et raboteuse, une queue courte, presque toujours en mouvement, des muscles fortement accentués, des oreilles sans cesse aux aguets et des mouvements fébriles disant l'impatience et la rage....

Voilà le jaguar, le jaguar libre, indépendant, jouteur infatigable, à moins qu'il ne soit repu, à moins que le *pouma*, ce lion d'Amérique, ne s'oppose à ses témérités.

Le Gaucho, le Patagon, le Pauliste font la chasse au jaguar: le Chilien qui, lui aussi, se sert admirablement du

lazo, ne craint pas de le traquer dans ses forêts les plus sauvages. Le Chili n'a sur ses terres, si poétiquement tailladées, ni bête venimeuse, ni bête carnassière; mais autour de lui, comme pour défendre à ses indigènes d'aller plus loin, se dressent ou rampent le *pouma*, le sanglier, le jaguar et le serpent à sonnettes dont le bruissement est une menace, dont la morsure est une agonie.

Eh! qu'importe aux Chiliens que des forêts presque impénétrables et des cimes neigeuses l'emprisonnent dans sa *république?* Il est fils de la liberté, il veut de l'air et de l'espace, il franchit les crêtes les plus élevées, et le voilà, indompté à son tour, le lacet en main, audacieux provocateur de tout ce qui vit auprès de lui: serpent, oiseau, quadrupèdes.... Un puncho couvre ses épaules, un puncho c'est-à-dire une pièce de drap longue ou carrée, percée au milieu d'un trou dans lequel il passe la tête; un cuchillo est attaché à ses flancs, un large chapeau de paille couvre son front bitumeux, un cheval est sous lui et il tient en main son redoutable lazo.... Suivez-le maintenant; mais puisque la philosophie doit se mêler au récit, permettez-moi, lecteur, quelques réflexions puisées dans les périls des aventures qui ont sillonné ma vie de plus de cinquante hivers. Il y a des peuples dont la conquête morale est impossible; sauvages comme leurs éternelles solitudes, ils mettent entre eux et la civilisation une barrière de sable, de roches aiguës ou de forêts vierges dont eux seuls osent interroger le silence et la profondeur. Les savants explorateurs n'ont ni le temps ni le courage nécessaires à l'amélioration des races primitives, qui n'ont pour ennemis jusqu'à présent que les bêtes féroces ou venimeuses et la colère des éléments. Là pourtant serait la vraie gloire de l'explorateur qui comprendrait l'importance de sa mission; là seulement il trouverait le prix de ses travaux et de ses fatigues; là seulement il y aurait utilité dans le présent et dans l'avenir pour le prédicateur et le disciple, pour l'homme de la nature et l'homme de nos cités.

Quand les navires ont laissé tomber l'ancre dans une rade, croyez que le premier regard est un regard d'avidité. Si le sol est riche, on s'en empare; s'il est abrupte, à peine les cartes nautiques se donnent le soin d'en indiquer la position douteuse. L'avarice a les bras bien plus longs que l'humanité.

Maurice, Mascarenhas, l'Indoustan, îles les malaises et quelques autres archipels des océans, ne sont pas restés longtemps sans dominateurs, dès que les découvertes des Portugais les ont eu signalés à l'Europe. Mais demandez si des expéditions se préparent pour soumettre les féroces insulaires des Fitgi, de Solor, de Java et d'Ombay, où l'on boit le sang dans le crâne des ennemis vaincus. L'anthropophagie ne les occupe guère, et il faut bien que les détails des cruautés dont sont victimes les voyageurs qui touchent à la Nouvelle-Zélande viennent tous les ans amuser nos loisirs. Nous vivons si peu et si mal quand il ne nous arrive pas des antipodes un bulletin de meurtre et de sang!

J'ai dit; et, sans perdre de temps, entrons en chasse avec le Chilien, ce fougueux compagnon de voyage et de péril.

A ses pieds le désert; devant lui, sur ses flancs et après qu'il a franchi un nombre immense d'horizons, encore le désert avec son silence, sa solitude, ses bruyères dévorées par un soleil brûlant ici, glacé là; et puis, de temps à autre, un roulement lointain faisant retentir le sol comme s'il représentait la voix du tonnerre; des milliers de chevaux sauvages à la crinière épaisse et flottante, aux jarrets fins et nerveux, à la queue onduleuse, aux naseaux ouverts à toutes les brises, coursiers infatigables façonnés aux bizarres caprices de la température de cette partie du nouveau monde, courant en écervelés d'une plaine à l'autre, traversant à la nage les rapides torrents et les larges rivières, s'animant et bondissant aux sauvages rauquements du jaguar indigné qu'on ose lui disputer l'empire où il règne en dévastateur; et puis encore, l'effrayant *pampero*, né dans les glaces polaires, vomissant ses écrasantes rafales sur le terrain qu'il nivelle, s'emparant des troncs séculaires, les tordant en spirales où les arrachant de leur berceau et les faisant tournoyer dans les airs au gré de sa furie; le *pampero*, plus redoutable encore que le *sirocco* du Sahara, car il se déchaîne sans dire gare, éclate comme la foudre, ne remonte jamais comme le fait le brûlant *simoun*, et ne s'arrête qu'après avoir renversé les premières barrières éternelles qui, au nord de la Plata, séparent le triste Paraguay du Brésil aux villes royales, aux solitudes embaumées.

Eh bien! là, là et là le désert; ici, des chevaux indomptés; plus loin, le jaguar; partout, le *pampero*. Et un homme s'élance; il s'élance seul ou presque seul, puisqu'il n'a pour compagnon qu'un ami, mais un ami fidèle, soumis, dévoué, reconnaissant la voix qui l'anime, qui le seconde dans son entreprise téméraire et qui mourra sans pousser le moindre gémissement, surtout s'il a le bonheur de sauver son maître. Car lui, voyez-vous! il ne demande pas mieux que d'être esclave, quoiqu'il ait longtemps et rudement lutté pour son indépendance.

Le maître, c'est le Chilien; l'esclave, c'est le coursier. Ils sont partis. Le premier n'a pas dit adieu à sa famille, mais bien au revoir; et son excursion cependant sera peut-être de quelques mille lieues au travers des pampas désolées, qui ont donné leur nom au vent meurtrier sous lequel se courbent si près de leurs tiges les têtes desséchées des bruyères dont cette partie du monde est couronnée.

Au nord, la rivière de la Plata aussi large que les nôtres sont longues; à l'est, l'Atlantique, dont les îles sont de bitume; à l'ouest, la Cordillère neigeuse avec ses crêtes aiguës, ses volcans d'air et de lave, ses lacs au-dessus des nuages et ses cascades retentissantes; au sud, la Terre-de-Feu et le détroit célèbre par lequel le Portugais Magellan arriva si heureusement à la découverte du vaste océan Pacifique.

Nous occupons le centre.... Tout à coup le cheval s'arrête et frémit, non de peur, mais d'impatience; ses oreilles et ses naseaux sont dans un perpétuel mouvement, ses jarrets tremblent, ses poils se hérissent, et d'un bond il fait face à l'ennemi que son instinct a deviné.

Le Chilien a jeté le reste de sa cigarette, il essaye si le cuchillo sort aisément de sa ceinture, si le lacet fatal a l'élasticité voulue et si les ressorts de sa redoutable escopette sont en bon état. Vous croyez qu'il se prépare à la lutte comme le fait un de nos soldats, silencieux et résigné sous les armes? Non. Le Chilien qui attend le jaguar a pris le parti de se parler à lui-même comme s'il y avait deux volontés distinctes en lui; et puis il s'adresse au cheval, dont il vante les précieuses qualités et dont il gourmande les défauts.

Tout cela se fait comme s'il récitait à demi-voix une leçon, ainsi que les dévots répètent une prière. C'est une sorte de bourdonnement monotone pendant lequel toutes les mesures de sûreté sont admirablement prises. Vous croiriez que, pour mieux se souvenir, le Chilien a besoin du témoignage de ses lèvres: « Et mon lacet, se dit-il tout bas, est-il bien assujetti? ne se noue-t-il pas dans ses sinuosités? Allons! allons! la pointe du cuchillo est aiguë, elle entrera froide au cœur. Ah! ah! l'escopette qui ne m'a jamais fait défaut me sera fidèle encore cette fois.... Tiens! et mes deux boules si rapides, que j'allais oublier, ingrat que je suis! »

Et il applique ses lèvres sur ses deux boules de fer.

« Et toi, Bep, dit-il encore à son cheval attentif, songes-y bien; si tu tournes le dos au jaguar, tu n'auras plus de défenseur et tu mourras comme un lâche. Fais comme moi, regarde-le en face, présente-lui ton poitrail; et s'il s'y précipite, sois sans inquiétude, mon brave compagnon: les balles de mon escopette sont de plomb et vont droit au but, quand mon œil les dirige.

« Maintenant, j'entends les bonds de notre ennemi: Alerte! et à nous trois. »

Le jaguar s'est présenté en effet; mais, en face d'un adversaire qui ne fuit point, il fait halte à quelques pas de distance, couché ventre à terre afin de donner moins de prise à la balle; car lui aussi, tout brave qu'il est, a l'instinct du danger qui le menace.

Vous savez comment le lacet, après avoir tournoyé sur la tête, se précipite et étreint le terrible jaguar; vous savez aussi comment il arrive parfois que les boules emprisonnent les jarrets de la bête furieuse; mais ici le Chilien a imaginé une nouvelle manière de combattre




Le cuchillo du Chilien a pénétré dans les entrailles du tigre.. (Page 26.)

qui tient du prodige, et il l'emploie afin de ne pas gâter la belle fourrure de son ennemi, qu'il s'est engagé à porter intacte à *Santiago* comme un trophée digne de sa bravoure.

Dès qu'il est sûr de n'avoir qu'un seul adversaire à combattre, le Chilien descend de son cheval, auquel il dit tout bas à l'oreille : « Ne bouge pas, mon ami, je suis là pour te protéger. » Cela fait, il s'assied d'abord à terre, à la tête du cheval immobile, mesure de l'œil la distance à franchir; puis il se couche sur le dos, le lacet à boules à son côté, l'escopette meurtrière dans ses mains, le doigt sur le ressort, et il attend le jaguar. Celui-ci jette un regard fauve sur le coursier, qu'il croit sans protecteur; il se dresse lentement, gratte le sol de ses ongles aigus, agite ses lèvres furieuses, clignotte pour affaiblir les rayons du jour qui blessent son orbite, pousse un lugubre rauquement, s'élance comme un trait... Et c'est alors qu'il plane sur le Chilien, que celui-ci décharge son arme, l'atteint sous le ventre et l'étend roide sans vie.

Si le coup n'a pas bien porté, les poignards font leur office, et c'est une nouvelle lutte à soutenir. La bête féroce a des dents et des ongles acérés, mais le Chilien aussi a des lames effilées et un bras robuste. Le sang de l'un et de l'autre coule par plus d'une large blessure, et dans ce choc ardent il faut qu'au moins une victime meure.

Par un dernier effort, le tigre se dresse sur ses pattes de derrière et se précipite sur son jouteur.

Celui-ci, au lieu de fuir, se rue à son tour sur le poitrail ensanglanté de son féroce ennemi, et le cuchillo, pénétrant jusqu'au cœur, va y chercher un dernier battement.

Le cadavre est sur le sol.

Tandis qu'a lieu ce dernier combat, qui parfois dure quelques minutes et qui souvent tient pendant une demi-heure en haleine ces deux adversaires habiles à s'observer, qu'a fait le fidèle et dévoué camarade du Chilien épuisé de lassitude? Rien. Il est resté fixe à la place que lui avait assignée son maître, suivant seulement de l'œil les chaudes




Pizarre.

alternatives de la querelle, comme le ferait le témoin impassible d'un de nos duels européens.

Il arrive parfois aussi que, dans ses courses au travers du désert, le Chilien fait la conquête de quelque peau de jaguar sans qu'il en coûte rien à son courage. Un cheval blessé ou malade est resté sur le sol : deux tigres haletants se sont rués sur la victime, et les voilà, furieux, avides, se refusant tout partage, commençant entre eux un terrible combat qui laissera au vainqueur deux proies à dévorer. Si vous frémissez au tableau d'une lutte engagée entre un Chilien et un jaguar, jugez combien le drame est palpitant alors que les deux bêtes furieuses se déchirent de leurs dents et de leurs ongles avec leurs rugissements!

Le premier festin est oublié, et les prunelles des deux tigres en fureur ne cherchent plus un ennemi sans défense. Le Chilien peut s'approcher alors sans crainte des deux athlètes, il peut juger de la vigueur de la défense et de l'attaque, on ne songe point à l'inquiéter; et si les deux champions, après la lutte, ne sont point étendus sur l'arène, le vainqueur sera une proie facile pour le Chilien, qui méprise pourtant de semblables triomphes; ce qu'il faut d'abord à celui-ci, c'est un danger; ce qu'il veut ensuite, c'est une peau de jaguar bien conservée qu'il puisse vendre pour quelques piastres au profit de sa famille. J'ai vu à Santiago un de ces indomptés promeneurs du désert qui refusa dédaigneusement trois piastres pour deux de ces peaux de tigres déchirées, et qui me les offrit gratis un instant plus tard, parce que, me dit-il, il les avait obtenues sans le secours de ses lacets, de son escopette et de son cuchillo.

« Elles ne me coûtent rien, poursuivit-il en les jetant à mes pieds, je te les laisse au même prix. »

Voici deux adversaires redoutables au Chilien : le jaguar et sa femelle, ardents à la curée, la gueule béante, exhalant une haleine fétide de chairs corrompues; les flancs ruisselants d'une sueur âcre, les yeux lançant des flammes. La rencontre sera terrible. Oh! c'est pour le coup que le Chilien récite à voix basse et rapidement ses conseils et ses

oraisons de bataille! Plus le péril est imminent, moins rudes et moins âpres s'échappent ses paroles; et c'est pour cela peut-être qu'elles ont plus d'énergie.

Les deux acharnés jouteurs s'avancent côte à côte comme des soldats exercés, et l'escopette du Chilien lui vient en aide ainsi que le lacet qu'il a d'abord dédaigné, et le cheval généreux qui fuit parfois quand son maître va être vaincu, afin de laisser croire au jaguar qu'il est prêt lui-même à lui servir de pâture. Mais les choses tournent rarement ainsi, car le Chilien a deux cuchillos, deux lacets, deux cœurs pour auxiliaires, et il n'y a là devant lui que deux tigres forts et robustes, harmonieusement tachetés de noir. Les adversaires ne sont séparés les uns des autres que par une douzaine de pas. Il faut que la première balle qui frappera soit mortelle, ou la vie du Chilien court le plus grand danger. Le coup est parti, un des jaguars pousse un cri, tombe et se redresse. Ce n'est pas à lui que le Chilien doit avoir affaire maintenant; le plomb a bien porté, la bête féroce exhalera encore quelques sourds gémissements et tombera plus tard.

Le combat s'engage entre deux autres jouteurs; et le duel à mort se termine toujours à l'avantage de l'homme, car son adversaire est à demi vaincu par le chute de son partner à l'agonie.

Ce sont là deux épisodes assez communs de la vie du Chilien. Mais c'est lorsque trois ou quatre jaguars associés pour le carnage se ruent sur un seul ennemi au milieu du désert que le moment de la lutte est effrayant.

Le Chilien, qui a vu de loin la meute affamée, n'aurait pour unique témoin de sa fuite que le cheval qu'il a dompté : eh bien, il ne peut se résoudre à tourner bride; il reste là d'un pied ferme; et pourtant il pressent le sort qui va l'atteindre. Presque au hasard il fait partir sa redoutable escopette, mais les balles sont souvent impuissantes contre le tigre; la race en est vivace comme celle de tous les animaux meurtriers, et il faut aller fouiller bien profondément dans ses flancs pour y trouver les dernières sources de la vie. Le plomb a été bien dirigé, tant le Chilien est habile même dans son insouciance.

Il a également envoyé le lacet à boules ainsi que la longue courroie bouclée à la sangle du recado. Maintenant, il serre de ses doigts crispés le manche de son cuchillo; il frappe, il troue, il refrappe encore; les griffes et les dents des tigres le déchirent, et il frappe toujours. Les deux autres adversaires, irrités par la perte qu'ils viennent d'éprouver et par l'espérance d'une victoire facile, bondissent avec une rage et une soif de meurtre que rien ne peut assouvir; ils voltigent à droite et à gauche du cavalier, ils déchirent les flancs du coursier, qui n'a de foi qu'en son protecteur. Le cuchillo du Chilien a pénétré dans les entrailles du tigre suspendu à la croupe du cheval et qui glisse presque sans vie sur le sol, profondément labouré, tandis que le troisième jaguar achève son œuvre de destruction. Le Chilien et son ami perdent leur sang par vingt larges entailles, ils fléchissent, ils tombent sans pousser une plainte, ils exhalent enfin un dernier soupir. Un horrible festin a lieu, et le lendemain les aigles et les vautours qui planent dans l'espace voient sur le sol des débris effroyablement mutilés et deux jaguars repus couchés dans le sang.

La vie du Chilien est complète.

---

## VIII

LE PARAGUAY. — LES PAMPAS. — LES CORDILLÈRES.

Vous devez les pages que vous venez de lire à mon amour immodéré des courses aventureuses. Plaignez-moi de n'avoir pas la force de lui résister.

Immédiatement après ma descente à terre, le lecteur m'a vu courant à travers les incidents qui échelonnent la vie de l'explorateur.

Mais, dès que j'eus satisfait à mes premiers appétits, je retournai à bord, et, pour la première fois, je trouvai le capitaine décidé à changer d'allure; il m'apprit que, le lendemain, il allait lever l'ancre, courir au sud, doubler le cap Horn, et faire échelle à Valparaiso.

Pourquoi là plutôt qu'autre part? Lui seul le savait, peut-être même n'en savait-il rien du tout.... Quoi qu'il en soit, ma résolution fut également arrêtée.

— Je vous quitte, lui dis-je de ma voix la plus brève, mais je ne vous quitte que pour peu de temps, deux ou trois mois au plus.

— C'est une route bien large que les océans, me répondit-il, et si nous nous disons *Au revoir*, il serait possible que cette parole fût un adieu.

— Espérons le contraire.

— Quel est votre projet, j'allais dire votre nouvelle folie?

— Folie, j'y consens; mais, voyez-vous, la course que vous projetez ne m'apprendrait rien du tout. Je connais le chemin, et s'il me jette dans des périls imprévus et inévitables, c'est que j'ai grande envie de résoudre un problème dont la solution a épouvanté bien des courages.

— Parlez, je vous écoute.

— La Patagonie est vaste, les hommes qui la sillonnent sont bienveillants; il y a là-bas, à l'ouest, loin de l'Atlantique, des cimes neigeuses, escarpées, qui dressent à l'air leurs fronts orgueilleux. Je prétends les fouler du pied, comme autrefois les soldats de Cortès, et aller vous rejoindre au Chili, dont je connais les mœurs.

— Mais c'est l'entreprise d'un écervelé.

— Jusqu'à présent elles m'ont toutes réussi, et rien ne pourra me vaincre.

— Pas même les déserts? pas même les fleuves que vous pouvez rencontrer dans ces immenses solitudes?

— Pas même ces obstacles, qui peut-être n'existent que dans votre imagination.

— Êtes-vous sûr de trouver des guides?

— Il ne m'en faut qu'un, résolu comme moi.

— Je vois que j'essaye inutilement la guérison d'un malade à l'agonie; écoutez votre destinée, et que Dieu vous accompagne.

— Dieu m'accompagnera.

— Et moi aussi, me dit Jean-Jean, qui nous écoutait blotti derrière une manœuvre. Vous m'avez souvent assuré que nos deux amitiés étaient inséparables; vous ne vous donnerez pas un démenti, monsieur Arago, et vous n'attristerez pas mon cœur.

— L'éloignement dit le retour, mon brave; absence signifie rapprochement; nous ne nous quittons que pour nous rejoindre.

— C'est-à-dire le châtiment avant la faute, les larmes avant le rire. Tenez, monsieur, vous n'avez pas d'entrailles.

— Ta tendresse m'est précieuse, mon pauvre Jean-Jean; mais c'est parce que la mienne pour toi est vive et inaltérable, que je ne veux pas t'exposer au danger que je vais courir.

— Oh! bravo! bravo! vous parlez comme le Bavastro de malheur... Est-ce que j'ai boudé dans le combat? Est-ce que je n'ai pas fait mon devoir en présence des deux bêtes féroces du Sénégal? Est-ce que j'ai caponné quand le volcan de Ténériffe éternuait si fort sur nos têtes? Est-ce que je ne me hisse pas aux empointures en vrai gabier, à chacune des *giffles* de la rafale?... Est-ce que j'ai refusé une seule des douzaines d'oranges de sir William? Tenez, je vous le répète, vous n'avez pas d'entrailles, et Bavastro était votre cousin germain, s'il n'était pas votre frère.

—Ecoute, mon ami, dis-je à mon cher matelot en lui pressant affectueusement la main, c'est dans mon intérêt seul que je te refuse, et tu me pardonneras mon égoïsme.

— Si vous me prouvez que cette bêtise n'en est pas une, je me soumets.

— Vois-tu, mon garçon, les peuples au milieu desquels nous nous trouvons en ce moment ne sont peut-être généreux qu'à la condition qu'on n'attentera pas à leur indé-

pendance.... Un homme ne les épouvante pas, deux peuvent leur porter ombrage.

— Il est vrai que je suis si laid!

— Ce n'est pas ce que je veux dire; ils ne sont pas beaux non plus, eux; mais nous nous parlerions souvent un langage qu'ils ne comprendraient pas, et ils pourraient nous jouer un mauvais parti et ne nous immoler que par méfiance.

— Tiens, tiens! il y a du chenu dans ce que vous dites là, et j'ai bien envie de vous pardonner mes injures.

— Je t'ai absous, mon garçon, embrassons-nous, et vive une amitié comme la nôtre!

Les yeux de Jean-Jean se gonflèrent ainsi que son cœur; ses deux robinets s'ouvrirent, deux torrents de larmes s'en échappèrent, et moi, aussi affligé que lui, je sentis couler les miennes, et courus retrouver mes Patagons sur la plage.

— Trois d'entre eux, fiers de me servir d'escorte, me hissèrent sur un de leurs chevaux. Je me cramponnai tant bien que mal à sa crinière, et en peu de jours je devins un cavalier assez correct pour oser braver le galop.

Des pampas tout arides, des bruyères d'une hauteur prodigieuse, quelques silencieuses forêts, des courants d'eau peu larges, peu rapides, une plaine nivelée, des myriades de chevaux sauvages, quelques jaguars peu aguerris ou dédaigneux de nous attaquer : voilà notre itinéraire jusqu'aux premiers échelons des Andes, qui se dressèrent enfin à l'horizon avec les bizarres contours de leurs formidables plateaux.

Vingt fois au moins, je l'avoue à ma honte, je songeai à renoncer à mon entreprise : je redoute le froid bien plus que le danger; les sentiers que nous gravissions étaient couverts de neige durcie, et, malgré les peaux de jaguars que nos guides jetaient sur mes épaules, je souffrais horriblement des rigueurs de la température.

En trente-sept jours nous effectuâmes le trajet, je soldai la patience et les soins des Patagons, et, dès que les terres chiliennes se furent étendues devant nous, dès que nous eûmes atteint un petit bourg appelé, je crois, Ariatta, ils partirent pour s'enfoncer de nouveau dans leurs éternelles solitudes; moi, je poursuivis ma route, pour me retrouver encore dans un pays civilisé, au sein d'une république féconde, que je devais saluer du cœur bien des années plus tard.

Écoutez maintenant.... et donnez quelques larmes à la grande infortune dont je garde le douloureux souvenir, surtout lorsque je reporte mes pensées vers le drame des glaces polaires que vous n'avez peut-être pas oublié.

Le roman n'aura jamais les intérêts de l'histoire; écoutez et rapprochez-vous du quinzième siècle, si fécond en drames, si palpitant de péripéties.

## LE GROUPE FOSSILE

### ÉPISODE DE LA CONQUÊTE DU PÉROU.

Les trois héros, je devrais écrire les trois victimes, dont j'ai à vous parler, vous pouvez les interroger aujourd'hui, sans quitter ce Paris si froid et si monotone.. Étendez la main : trois torses sont là dans une des vastes salles du jardin des Plantes....

Inclinez-vous et priez.

L'histoire des monuments est celle des États, l'histoire d'un homme est celle d'un peuple, et quand les livres sont muets sur les révolutions qui ont bouleversé les empires, des tronçons de colonnes, épars çà et là sous les sables amoncelés, disent au numismate les choses et les époques enveloppées dans la nuit des temps.

Sans nulle doute, le quinzième siècle est un de ceux qui ont marqué avec le plus d'éclat leur passage sur cette terre sillonnée par tant de catastrophes, et la conquête des deux Amériques est le plus mémorable événement de ces jours d'audace et de crime qui nous ont légué tant de noms célèbres et de villes soumises.

L'Eldorado, qui n'était pas encore une fiction, poussa une partie de l'Europe au delà de l'Atlantique; mais les cœurs d'acier, pour lesquels la mort était une conséquence inévitable de la vie, allèrent chercher autre chose que la jeunesse et la fortune dans le pays des Caciques et des Incas, si dépoétisé aujourd'hui....

Il fallait des périls et de la gloire aux Alphonse d'Albuquerque, aux Alvarez Cabral, aux Gama, aux Dias de Solis; il en fallait surtout à François Pizarre, cet intrépide aventurier à qui les noms illustres de Christophe Colomb et d'Améric Vespuce arrachaient le sommeil; et c'est une magnifique épopée que celle dans laquelle il joua le principal rôle, lui, chef de quelques centaines de bandits indisciplinés, contre des populations innombrables et fanatisées.

Vous connaissez tous cette histoire fabuleuse qui, en peu de mois, dévora ce que l'Amérique possédait d'hommes, d'édifices et de trésors amoncelés. Je ne veux pas vous la raconter ici; mais, lorsqu'un chaud épisode de cette sanglante lutte vient se placer de lui-même sous la plume de l'écrivain attentif, son devoir est de le recueillir et de le livrer à la méditation de ceux qui tiennent en leurs mains les destinées des royaumes : le passé est prophète de l'avenir, et rien n'est stérile dans l'étude des jours éteints ou des cités usées par le frottement des siècles.

Quel était ce fameux Pizarre? Vous le savez.... Quels étaient ses compagnons d'armes? Vous le savez aussi.... Les Incas, vaincus par le glaive, le bronze, les coursiers et les dogues, abandonnèrent alors leurs richesses et leurs capitales.

Peu de mois après la conquête du Pérou par ce Pizarre de malheur, dont l'âme commandait le meurtre avec un sang-froid digne des temps de barbarie, toute antique religion de ces bons peuples équatoriaux mourut, et les trésors des temples furent dispersés par les soldats du spoliateur dans d'épouvantables orgies....

Mais les jeunes vierges que les Couracas avaient consacrées au soleil, qu'étaient-elles devenues?... Hélas! la soldatesque de Pizarre vous l'aurait dit alors, et nous, qui avons fouillé dans les sanglantes pages de cette guerre impie, nous écrivons, parce que telle est la vérité, que peu d'entre elles échappèrent aux outrages des hommes pervers que leur sanguinaire chef traînait à sa suite.

Parmi celles-ci, la plus belle, si nous en croyons le manuscrit mutilé, en ce moment encore sous nos yeux, se trouvait Kalida, dont l'Inca lui-même avait voulu faire sa compagne. Au milieu de l'assaut donné au temple sacré qui la dérobait aux regards profanes des Péruviens, elle tombe au pouvoir d'un jeune officier castillan dont les mœurs douces et honnêtes contrastaient avec celles de ses camarades profanateurs. Il s'appelait Juan Torrijos. Kalida se précipita à ses genoux pour implorer miséricorde; mais, dès qu'elle eut levé les yeux sur son vainqueur, elle remercia et bénit....

Oh! ce fut un de ces amours chastes et pieux qui ennoblissent et consolent. On s'aima sans se l'être dit; le frère respectait la sœur, mais la sœur comprenait qu'il pourrait bien y avoir dans le cœur de la femme un autre sentiment que cette sainte amitié qui occupait sa vie sans la remplir.

Je ne m'arrête jamais devant ce groupe fossile, que la science seule regarde avec une indifférence studieuse, sans me sentir des larmes à la paupière : toute une époque se déroule à mes yeux, époque de sang et de sacriléges, où le monde s'agrandissait, où les mauvaises passions, portées sur les ailes des vents, couraient avec nos navires voyageurs; et lorsque je touche du doigt ces deux éloquentes figures, je cherche l'enfant pulvérisé qui a laissé sur le sein de sa mère une empreinte si dramatique.

Je vois encore au flanc de ces Cordillères neigeuses, qui traversent les Amériques du sud au nord, ces pauvres infortunés poursuivis, comme ils le disent dans leur langage naïf, par les ordres de Pizarre et ceux de l'Inca, son prisonnier. Le premier voulait d'abord Torrijos, dont le bras et l'intelligence avaient été si utiles pour la conquête, sauf à s'emparer plus tard de Kalida elle-même; l'autre demandait à grands cris la jeune et belle Péruvienne dont il aimait le souvenir encore plus qu'il n'aimait la liberté.

Hélas! lisez, comme je le fais, ces pages éloquentes, dictées par la douleur et le désespoir, et vous jugerez des an-

goisses et des tortures des deux fugitifs de Quito, après l'incendie de cette capitale.

Un pays inconnu, des plaines désertes, des forêts presque impénétrables, des montagnes arides se cabrant les unes sur les autres, et portant jusqu'au ciel leurs fronts dominateurs; ajoutons à ces calamités, ainsi qu'à ces fatales richesses du sol, des torrents infranchissables, des bêtes féroces à combattre ou à éviter, des reptiles nombreux qui venaient parfois partager la couche des deux amants, et vous comprendrez peut-être pourquoi j'ai suivi avec tant d'intérêt mes deux héros, aujourd'hui taillés en pierre, dont la soif et la faim ont dû si souvent glacer le courage sans attiédir leur amour.

Quito, vous le savez, est autant au-dessus du niveau de la mer que les plus hautes cimes des Pyrénées, et cependant c'est vers des régions plus aériennes encore que se dirigèrent les deux fugitifs. L'âme s'épure aux courants célestes, et comme les filons dans lesquels on puisait l'or se trouvaient autour des collines, il semblait naturel de croire que les soldats de Pizarre, plus avides encore de richesses que de vengeance, ne graviraient pas les Cordillères où les attendaient tant de périls. Torrijos, hélas! n'avait pensé qu'aux hommes; mais les éléments ont aussi leurs colères, et c'était contre ceux-ci principalement qu'il avait désormais à lutter.

Quoique sous la ligne, Quito a ses nuits neigeuses, son printemps et son hiver. Torrijos et Kalida s'en aperçurent bientôt, et je vous laisse à penser quelles angoisses ils durent éprouver, lorsque, au milieu des ténèbres, ils se virent attirés, enveloppés par un réseau de neige, dont les flocons glacés fouettaient leurs membres engourdis, et dont le large manteau comblait les précipices qu'ils côtoyaient... Oh! cette partie de la relation des deux infortunés est empreinte de la terreur la plus déchirante; vous devinez que, si les caractères qui la rappellent sont espagnols, elle a dû être dictée par une femme.... Pauvre Kalida! peut-être savait-elle déjà qu'elle portait dans son sein un gage de son amour, plus fort que le courroux céleste!

Les voilà cependant, soutenus l'un par l'autre, prêts à disparaître à chaque pas dans les gouffres profonds qui les entourent. La tourmente bouillonne à leurs pieds et sur leur tête.... le tourbillon ne servira qu'à prolonger leur agonie.

« Arrêtons-nous ici, dit Kalida d'une voix à peine entendue, le dernier soupir de l'homme doit être une pensée à son Dieu; le repos seul nous permet de monter jusqu'à lui... Voilà, poursuivit-elle, un rocher surplombé où nous rendrons le dernier soupir.... Que nos deux âmes, Torrijos, se confondent dans un même adieu! »

Ils s'assirent sur un bloc de lave dont l'ouragan avait chassé la neige, et là, seuls, abrités dans les bras l'un de l'autre, ils attendirent leur délivrance, c'est-à-dire la mort.

Tout était blanc autour d'eux : c'était un linceul funéraire qui se perdait dans un horizon immense, et qui semblait vouloir envelopper le monde dans la même catastrophe... Ecoutez, écoutez.... un bruit sourd, lugubre, fatal, résonne comme une menace céleste; vous diriez les flots mugissants d'une mer irritée. C'est un satanique concert!

Sont-ce là les voix rauques des poumas, ces lions américains qui bondissent parfois autour des caravanes aventureuses? Non, ils ne se hasardent guère dans des régions si glacées. Les serpents aussi se taisent aux fureurs des éléments coalisés.... Qu'était-ce donc que ce roulement presque continu dont le rocher qui abritait les exilés du monde disait les derniers sons avec un sinistre gémissement?

C'était l'avalanche qui préparait son œuvre de dévastation; c'était le front de la montagne qui allait combler la vallée... La voilà! la voilà! elle se dresse, crie, ouvre ses flancs, étend ses bras, monte, s'affaisse, se balance et part...

Le rocher seul lui résiste; tout le reste est entraîné, bouleversé dans sa course de géant: arbres séculaires, nerveuses lianes, blocs bitumineux, oiseaux voyageurs perdus dans l'espace, condors gigantesques trônant au-dessus des nuages, cadavres de quadrupèdes et de reptiles, tout est confondu, mêlé, enveloppé dans le même réseau destructeur, tout est dévoré par les rapides aspirations du terrestre météore. Le chaos recommence, et quand la montagne frémit jusqu'à sa base, Torrijos et Kalida, seuls, attendent le dénoûment du drame dans une tranquillité qui insulte au désastre.

Nous saurons peut-être plus tard si cette avalanche furieuse se contenta d'avoir comblé de débris la profonde ravine où venait d'expirer sa rage; nous écouterons à cet égard les plus véridiques explorateurs de ces contrées, sur lesquelles la puissance divine a répandu ses plus magnifiques richesses et ses plus désolantes pauvretés... Suivons, quant à présent, nos amoureux devant les hommes, nos époux devant Dieu, et voyons si, après tant de courses et de périls, ils ne découvriront pas un bourg indien, une famille nomade, qui leur donneront un gîte, du soleil, quelques fruits et des consolations.

« Que mon amour t'est fatal! disait Torridos à sa douce et courageuse compagne, dont il voyait les pieds nus déchirés par les aspérités du chemin; n'est-ce pas que tu le maudis, ô Kalida de mon âme!... Dis, ange consolateur de toute infortune, dis sans crainte, à celui qui ne veut pas de la vie sans toi, que tu avais plus espéré de tes forces et de ta tendresse; dis-lui que le repentir s'est glissé dans ton cœur, et à l'instant même mon corps mutilé roulera jusqu'au fond de cet abîme immense. »

Kalida, pour toute réponse, jeta sur Torrijos un de ces regards baignés de larmes qui sont un reproche et une consolation à la fois; un brûlant baiser fut le gage d'une paix éternelle... Aussi leur énergie renaissait-elle à chaque obstacle qui se dressait devant eux; et telle était l'héroïque résolution des fugitifs, que leurs vœux souvent appelaient les barrières les plus formidables, afin de prouver au destin que leur amour était plus fort à mesure qu'elles se dressaient devant eux...

Oh! voici le ciel qui leur sourit, voici le ciel qui les réchauffe, un paysage qui les ravive à l'espérance, une de ces fraîches et riantes oasis que la main du Tout-Puissant a presque toujours jetées au milieu des sites abruptes et sauvages qui épouvantent même les bêtes féroces promptes à les fuir.

C'est un vallon délicieux où glisse une joyeuse nappe d'eau servant de miroir à des arbres odoriférants, dont le suave parfum vient consoler le piéton égaré dans ces immenses solitudes; des vols nombreux d'oiseaux brillants de mille couleurs se jouent à travers l'épaisse chevelure des colosses végétaux en poussant à l'air un concert de voix, de cris et de soupirs, qui vous émeut, vous étonne et vous charme à la fois... Là, point de serpents enroulés parmi les fleurs, point de jaguars fauves à la robe tachetée de noir, à la langue raboteuse, aux ongles aigus, à la prunelle de flamme, aux mouvements si rapides et si souples que vous feriez bien de les appeler les reptiles des quadrupèdes; et, comme si le Créateur de toutes les choses avait voulu dire à l'homme des forêts ou à celui des cités : Arrête-toi là!... les collines échelonnées qui entouraient ce ravissant eldorado défiaient les cimes les plus élevées de porter jusqu'à leur dernière assise un seul débris des ravages périodiques dont les effrayantes et éternelles avalanches semblent se glorifier.

En présence d'un paradis terrestre aussi imprévu, Torrijos et Kalida tombèrent à genoux et firent monter jusqu'au front de Jéhovah leurs plus ferventes actions de grâces.

« Je remercie ton Dieu, dit Kalida; lui seul peut jeter à nos pieds tant de richesses et de joies dans nos cœurs.

— Remercions-le pour deux, lui répondit Torrijos.

— Pour trois, ajouta vivement Kalida, les paupières humides de larmes.

— Puisse-t-il lui accorder d'heureux jours!

— Prions-le, Torrijos; nous l'appellerons Juan, notre fils, puisque c'est là ton nom..... puisque tu as une patrie et que je n'en ai plus!

— Cela est-il possible? demanda l'Espagnol à la Péruvienne, dont il avait repris le bras avec un amour frénétique; oh! mais alors, à toi ma patrie, à toi mon ciel, à toi mon Dieu, car il a créé le tien, ce large soleil qui fé-

conde par son ordre tant de richesses épanouies devant nous... Viens, Kalida ; ici désormais est notre patrie ; ici est le bonheur ; ici le premier rejeton de la famille de Torrijos et de Kalida. »

Sous un ciel toujours bleu, sur un sol toujours jeune et fort, que faut-il à l'homme dont une douce compagne suis les pas et partage les sentiments?... De l'eau, quelques fruits, la santé, un regard, cette puissance éternelle qui donne du cœur au plus timide, une espérance au condamné.....

Torrijos était donc heureux dans cette riante vallée dont il décrit l'opulence en termes si poétiques; il l'était doublement, car il lisait à son réveil un sourire consolateur sur les lèvres entr'ouvertes de Kalida, qui allait bientôt devenir mère.

« Ainsi se forment les colonies, lui disait la belle Péruvienne de sa voix la plus persuasive : d'abord un, puis deux, puis trois; puis le hasard pousse jusqu'au désert un voyageur égaré... On lui tend la main, on l'accueille, on le garde, et la famille a besoin d'un champ plus vaste, d'une cabane plus spacieuse, d'une natte plus large.

— Est-ce que la solitude te fatigue? lui demanda tristement l'Espagnol.

— Non, mon ami; mais l'avenir doit nous occuper un peu : tu vas être père, Torrijos; ton fils aura une âme comme ton âme... Je donnerai la mienne à ma fille, car il n'est pas vrai que nos pensées soient dans la tête.

— Que tu es noble, ô mon ange consolateur!..... Eh bien ! sais-tu ce que m'inspire ta sage prévoyance?

— Parle, ami ; ta parole est douce alors même qu'elle gronde; je gage que tu vas avoir raison contre moi qui prétends toujours te donner tort.

— Ecoute : nous sommes si heureux ici, loin des Couraccas, surtout loin des Espagnols, mes sanguinaires compatriotes, que l'idée de fouiller au delà du cirque de lave qui nous emprisonne ne m'est point venue..... Peut-être sommes-nous voisins de quelques-unes de ces bourgades fortunées dont nous parlent les vieilles traditions de nos pays; peut-être aussi vivons-nous au milieu d'un monde habité..... Veux-tu que je gravisse ces crêtes arides qui nous dominent et que mon œil sonde les profondeurs des vallées qui les séparent?..... Le bonheur pur n'est point égoïste, et s'il est vrai que des hommes ou des populations se meuvent près d'ici, je crois qu'il serait humain de leur dire que notre pays à nous est riche, que nos fruits sont savoureux, nos eaux toujours fraîches et limpides, et notre empire assez vaste pour une partie de ceux qui souffrent... Le veux-tu, Kalida?

— Ta proposition est un reproche, répondit la jeune Indienne en présentant une main petite et moite à son époux inquiet, mais je l'accepte sans bouderie; seulement, si tu pars, si tu t'éloignes, je pars avec toi, je ne te quitte pas ; tes fatigues doivent être les miennes, tes périls seront les miens.....

— Et ton enfant? s'écriait Torrijos alarmé ; ici nous avons des fleurs toujours brillantes, du gazon toujours vert, des arbres toujours vigoureux et protecteurs... Il ne faut point de tombe, et, tu le sais, ô ma divine compagne! ton dernier soupir sera le mien. »

Le cirque était encore estompé dans le crépuscule, mais les cimes des monts se violaçaient aux premiers rayons du soleil, les oiseaux voltigeaient à travers le feuillage, et les papillons diaprés leur disputaient joyeusement l'empire de l'air..... Un homme jeune et fort, une femme forte et jeune comme lui, escaladaient les rampes de cette partie des Indes américaines, si peu étudiée encore. Ils ne se parlaient pas, et cependant chacun d'eux avait dans sa tête de sinistres pensées; vous eussiez dit deux coupables marchant vers leurs juges..... S'ils avaient prononcé un seul mot, ils seraient, à coup sûr, revenus sur leurs pas ; mais, comme le silence pouvait dire un espoir aux yeux de l'autre, ils poursuivirent leur marche pénible à travers les sentiers naturels que la lave avait creusés dans la montagne et qui indiquaient pour ainsi dire l'époque des éruptions qui l'avaient vomie.

Cependant les forces trahissaient le courage de la jeune Péruvienne, dont le doux fardeau paralysait la marche ; aussi, à peine eut-elle atteint la première arête de la colline qu'elle demanda un moment de repos : ce moment fut aussi celui de la méditation et des tendres reproches.

— Oh ! nous n'aurions pas dû quitter l'asile fortuné pour une espérance qui peut être un malheur, pensait Torrijos : les vrais amis sont rares sur cette terre de désenchantement, et quoique le cœur soit citoyen de l'univers, il ne se fixe guère que par égoïsme ou par intérêt.....

— N'est-ce pas, disait Kalida, le coude appuyé sur les genoux de son noble compagnon et en plongeant un pieux regard dans le regard de l'Espagnol, n'est-ce pas, mon ami, qu'il y a loin encore d'ici à la grande vallée que nous voulons atteindre?

— Assez, répondit Torrijos, qui avait compris le sens de cette question, pour que je renonce presque à mon projet.

— Tu n'iras pas plus loin, Juan, ou bien, nous poursuivrons ensemble la route ; te quitter une heure, une seconde, est au-dessus de mon énergie, et je comprends que je n'ai de puissance qu'auprès de toi..... Les haines des hommes s'éteignent : rien n'est éternel ici-bas que notre amour. Oui, mon Juan, nous veillerons sur notre enfant bien-aimé, et le jour où nous dirons notre dernier adieu à la vie, nous indiquerons du doigt à notre fils, à notre fille, la route que nous avons prise pour arriver de Quito jusqu'ici... Le pauvre enfant plantera une croix sur notre unique tombe ; puis, en la montrant aux Espagnols ou aux Couraccas, il leur racontera nos malheurs avec une éloquence filiale si persuasive, qu'on lui pardonnera sa naissance et ses pleurs.

— Quel triste avenir je t'ai ouvert, ô ma noble compagne! s'écriait Torrijos en se frappant le front avec violence ; pardonne, amie, pardonne à mon amour, qui n'a d'abord vu que lui dans sa première résolution... Tu m'as appris, Kalida, que la vie de celui qui aime est tout entière dans la femme qui est aimée... Une seule pensée de toi vaut toutes celles que le ciel jette dans ma tête, dans mon cœur, et si jamais.....

— Tais-toi, tais-toi ! disait la Péruvienne en se redressant à demi : n'as-tu pas entendu près de nous un soupir, une plainte?

— Je le crois, je le crains.....

— Tu vois donc bien que tout être vivant est notre ennemi, puisque nous en avons peur !

— Je n'ai peur que pour toi, mon amour.

— Est-ce que nous sommes deux depuis que nous nous connaissons? poursuivit Kalida qui se reconnaissait épouse et mère à la fois..... Un danger nous menace, je le vois ; allons à lui, Torrijos; allons-y de front, serrés l'un contre l'autre. Viens, viens... »

Un immense rocher, dans les anfractuosités duquel grimpaient de vigoureuses lianes semblables à des serpents assoupis, séparait nos amoureux de l'endroit d'où ils supposaient que le bruit était parti : le poignard à la main, ils avancent avec précaution, à petits pas, courbés, l'œil inquiet, l'oreille attentive.

C'était un jaguar accroupi près de sa compagne morte!

Kalida tomba un genou en terre et pâlit... Elle allait être mère : la surprise, l'effroi, venaient de hâter l'heure de sa délivrance; mais, courageuse pour elle, tremblante pour son enfant, elle résistait à la douleur, elle ne poussait aucune plainte; tandis que Torrijos, qui n'osait l'interroger, la soutenait de son bras gauche, il suivait d'un regard menaçant le regard implorateur du jaguar, couché sur le cadavre de sa compagne.

Si le tigre royal a sa tendresse, le jaguar de l'Amérique a la sienne aussi, et le quadrupède vivant, mourant presque de faim, n'avait pas voulu aller chercher au loin des vivres qu'il ne pouvait plus partager avec la fidèle compagne de ses dévastations. Il attendait la mort, et devant lui, à quelques pas, un enfant recevait la vie.

Que faire pourtant?

Le soleil avait parcouru la moitié de sa course; Kalida, presque sans force, se soutenait à peine, et le jaguar, à l'instinct si fatal, pouvant se réveiller tôt ou tard, ne permettait aucune indécision à l'Espagnol.

« Ne bouge pas, dit-il à la Péruvienne, nous sommes

trop de quatre dans ce désert sauvage, laisse-moi me débarrasser du tigre; je suis assez fort pour te porter toi et ton fils jusqu'à notre cabane fortunée; ne bouge pas.... »

Et il avançait le poignard d'une main et le pistolet de l'autre.

« Il semble demander grâce, dit Kalida d'une voix à peine entendue; ne le tue pas, il souffre.... Et puis, si tu succombes, la mère et le fils mourront sans sépulture.... »

Torrijos aspirait déjà l'haleine fétide du jaguar; quatre pas les séparait à peine, il vise, il va faire partir la détente.... La bête féroce se couche et attend.... l'Espagnol baisse son arme, son œil a vu la blessure qui a étendu roide morte la femelle du jaguar, encore fumante : c'est la trace profonde d'une balle!... Donc, le silence et l'isolement pouvaient seuls sauver Torrijos et Kalida, et leur permettre de revenir sur leur pas.

« Du courage! dit-il, du courage, amie! le jaguar n'est pas notre plus redoutable ennemi en ce moment. Du courage, noble fille des Incas! ou nous tombons sous les coups de nos oppresseurs. »

Il fallait s'éloigner de ce champ de bataille qui allait devenir peut-être un champ de mort. Torrijos prit la jeune Péruvienne dans ses bras, et suivit à pas lents le sentier qu'ils avaient parcouru le matin ; mais l'énergie de l'homme est mesurée! L'infortuné se vit contraint de s'arrêter à peu de distance du jaguar abandonné; il fit de son manteau une couche à Kalida, qui couvrait son fils de ses bras et de sa tendresse, et attendit que la nuit étoilée du tropiques passât sur lui pour regagner la riante vallée.

La fatigue l'assoupit; sa compagne dormait à ses côtés.... A leur réveil, ils étaient quatre sous la roche protectrice. Semblable à un dogue apprivoisé, le jaguar reconnaissant avait suivi l'Espagnol, et était venu s'étendre près de lui.

« Tu le vois, dit Kalida sans se troubler, en ouvrant les yeux; la générosité donne des amis. Ce tigre de nos contrées n'a plus ni griffes ni dents contre nous, il a un cœur.... Levons-nous, et s'il nous accompagne, qu'il soit le bienvenu. »

Les deux pauvres exilés se remirent en marche; le jaguar les suivit comme un chien docile. Ils venaient à peine de tourner un coude voisin de leur dernier gîte, que le fougueux quadrupède bondit et rugit à la fois.... Il gratte la terre, agite violemment sa queue, pousse de lugubres rauquements, et promène sa langue raboteuse et rouge sur les soies aiguës de ses lèvres fébrilement contractées; ses yeux, naguère éteints et froids, lancent de vives étincelles et semblent demander un ennemi à mâcher. Torrijos se met en mesure de l'abattre.

— Arrête encore, lui dit Kalida, ce n'est pas contre nous que le jaguar veut tourner sa rage; cette rage est une protection.... Regarde, regarde, nous sommes poursuivis.

Un bruit sourd et prolongé, pareil à la voix d'une cataracte lointaine, arriva jusqu'aux deux fugitifs. Torrijos, sans songer davantage à la colère réveillée du jaguar, s'élança sur un monticule d'où il planait sur l'espace.

« Les voilà! s'écria-t-il, les voilà! Ce sont les Espagnols, nos ennemis, ils se dispersent.... ils nous ont vus; ils ont vu le tigre.... ils laisseront le tigre pour nous.... Viens, Kalida, ne leur donnons point la joie de notre mort; je les connais, la torture la précède.

— Aux yeux de mon Dieu comme aux yeux du tien, le suicide est un crime, dit la Péruvienne d'une voix soumise; la torture, c'est le martyre, et le martyre donne le ciel.

— Eh bien! soit, poursuivit Torrijos, en précipitant autant que possible la marche de sa malheureuse compagne.... Cherchons un asile où nos ennemis ne puissent nous atteindre; gravissons la cime la plus escarpée des assises qui nous dominent; peut-être nos divinités réunies nous arracheront-elles au danger qui nous emprisonne. »

Kalida suivit Terrijos, et comme si Dieu les avait entendus, ils découvrirent près d'eux, sur leur tête, l'ouverture d'une grotte où, selon toutes les prévisions, on ne viendrait pas les chercher....

Hélas! qui peut sonder les décrets de l'Eternel!

De son côté, le jaguar attentif n'abandonnait point son poste, et suivait de sa jaune prunelle les mouvements des Espagnols arrivés déjà auprès du quadrupède frappé par eux. Une balle siffle et s'aplatit sur le roc qui sert de rempart à la nouvelle demeure de Torrijos et de Kalida. Toute résistance est impossible; ils lèvent les yeux au ciel, et se glissent courbés dans la grotte mystérieuse.

De nouveaux coups de fusil se font entendre; l'ennemi n'est pas loin, le jaguar l'attend....

Tandis qu'une troupe de cavaliers cherche au fond de la vallée un commode passage pour les coursiers peu façonnés aux ascensions difficiles, quelques lestes piétons escaladent les roches aiguës de la montagne, et arrivent près de la bête féroce. Ce que le tigre n'aurait pas fait pour lui, il le fait pour ceux qui l'ont protégé. Sans calculer l'imminence du péril, sans compter le nombre des ennemis qu'il doit combattre, il s'élance sur le plus téméraire des Espagnols, et roule avec lui sur un gazon mêlé de ronces.... Voici un adversaire de moins; une pression de mâchoire lui a brisé le crâne, et comme l'odeur du sang excite le quadrupède, il part de nouveau et se trouve en présence de deux jouteurs unis pour le combat; une balle siffle... l'épaule du jaguar est entamée... le chasseur est abattu à son tour; et quand un quatrième combattant se présente, le troisième ne peut plus lui être utile, son corps n'a plus de mouvement, et son sang coule par vingt larges blessures.... La bête furieuse couve de sa prunelle ardente un Péruvien qui avait jusque-là guidé la marche des vainqueurs; l'animal va bondir pour la troisième fois, mais une nouvelle balle le frappe au cou et l'abat... Il rugit, il s'agite convulsivement, il tente un dernier effort pour la vengeance.... ses muscles se distendent, il chemine à reculons, et va, non pas par instinct, mais par gratitude, se poser encore en sentinelle perdue devant la grotte de Torrijos et de Kalida... Il expire!

Les Esgagnols l'ont suivi... Nul de leurs ennemis ne pourra leur échapper désormais; les pieds des deux fugitifs ont laissé des traces sur le sol humide.... Ils sont là!... et si leur énergie les y tient captifs, les siècles passeront peut-être sur eux sans qu'on trouve leurs ossements blanchis.

« Nous vous avons suivis, s'écrie un des soldats de sa voix retentissante; Pizarre vous fera grâce. Venez, ou vous ne reverrez plus la lumière. »

Le silence répond seul à la menace de l'Espagnol, qui la répète encore une fois; et bientôt, comme la nuit avançait, comme le sommet des plus hautes montagnes recevait à peine les obliques rayons du soleil couchant, comme le site qu'ils avaient gravi ne pouvait être atteint par les cavaliers, dès que leur vengeance était satisfaite, les Espagnols, dociles aux ordres rigoureux de leurs chefs, firent rouler devant l'orifice de la grotte quelques fragments de rochers, qu'ils poussèrent avec de violents efforts, et dont les prisonniers étaient impuissants à se dégager.

« Voici votre tombe! dit une voix solennelle.

— Nous acceptons notre tombe! » répondit une voix lugubre.

Et tout redevint silencieux sur la montagne; les pas des coursiers, la menace des Espagnols, le plaintif rauquement du tigre, le dernier soupir des captifs.

Aujourd'hui, quand l'homme d'étude visite ces contrées désertes, il voit avec une profonde stupéfaction, sur les flancs du Capaïo, des roches solides, dessinant, comme le ciseau du statuaire, des têtes, des bras, des croupes, des torses, les uns à côté des autres; puis, çà et là, des formes humaines blotties et couchées sur le sol, semblables à ces sphinx solitaires que la science découvre encore dans les sables, près des ruines de Memphis.

Et maintenant, armez-vous de courage, ou plutôt faites-vous soldat de l'armée de Pizarre, si vous voulez voir sans émotion, ici, près de vous, dans le curieux cabinet d'anthropologie du Muséum d'histoire naturelle, confiés aux soins si éclairés de M. Laurillard, le groupe si dramatique que je vous montre du doigt.

Un homme, une femme, jaunes comme du parchemin moisi, affaisés sur eux-mêmes, celui-là les deux coudes sur ses genoux, la tête dans les deux mains; celle-là, dont l'opulente et noire chevelure traîne sur le sol en flots pressés, avançant les deux bras pour protéger un enfant

dont les chairs trop tendres n'ont pu résister au frottement des siècles, mais qui a laissé ses traces sur les flancs amaigris de la malheureuse mère...

Que de douleurs sur ces deux figures sans mouvement !...

C'est la faim, c'est la soif, c'est la torture de l'impuissance pour le soulagement de l'objet bien-aimé, pour celui de notre amour ; c'est le désespoir comprimé, c'est l'héroïsme du dévouement, c'est la tendresse maternelle dans ce qu'elle a de plus de saint, le martyre dans ce qu'il a de plus céleste... Les dents sont belles, éclatantes... il y avait là de la jeunesse ; les muscles sont bien dessinés, bien tendus... Il y avait là de la force et une nature d'élite.

Passez votre doigt sur le sein de cette fille des Incas, touchez de votre main cette large poitrine espagnole ; là-dessous ont battu, il y a deux cents ans, des cœurs énergiques dont les neiges amoncelées du Capaïo purent seules arrêter les battements.

Paix à Torrijos ! paix à Kalida !...

Une boite en fer-blanc, un papier chinois, des phrases naïves, coupées, mutilées, écrites tantôt avec de l'encre et une plume, tantôt avec un pinceau et de la sanguine... Voilà les précieux documents où j'ai puisé le récit qu'on vient de lire... Les trois héros du drame, les voilà ! ils ont voulu vivre et mourir de la même vie et de la même mort...

Dieu a fait ce que Pizarre a voulu faire !

Dieu et Satan se sont trouvés d'accord cette fois.

---

## IX

### TATOUAGE.

Le résultat de mes récentes et périlleuses études, je le dois à votre curiosité... Le voici.

Tous les peuples de la terre connaissent l'écriture, tous, excepté peut-être les naturels de la presqu'île Perron et ceux de la Nouvelle-Galles du Sud, que je ne comparerai pas à l'orang-outang, de peur d'humilier la race simiane, fort susceptible, selon l'opinion des plus habiles naturalistes.

Mais cette écriture, quelle est-elle ? Pourquoi l'esprit humain, envahisseur comme l'ouragan, usurpateur comme la trombe, n'a-t-il pas donné à tous les hommes les mêmes caractères pour exprimer les mêmes idées ? Ah ! c'est que l'homme né pour la société, qui, selon la morale, devrait établir l'égalité pour tous, tend à s'isoler, par cela seul que chacun voudrait occuper le premier rang, et que la seconde place ne convient parfaitement à personne.

L'esclave et le valet rêvent aussi d'indépendance et de vastes horizons. Comment se sont peuplés les océans ? Evidemment par des émigrations continentales. Vous trouvez chez les Guanches pur sang des traces nombreuses du caractère des Arabes échappés des côtes africaines pour venir peupler les Canaries et les Açores, vomies à l'air au milieu d'une colère océanique.

A Madagascar, vous reconnaissez les Cafres et les Hottentots, soumis par l'habitude aux caprices de quiconque veut les dompter.

Je crois que tous les archipels du vaste océan Indien se sont peuplés par l'Indoustan, et j'ai reconnu dans la race malaise tous les caractères des Chinois et des Japonais.

D'où viennent les sauvages habitants de la Nouvelle-Hollande ? Dieu le sait. Ils sont là comme le polype et le madrépore au fond des eaux. Ils naissent, ils vivent, ils meurent : c'est tout.

Eh bien ! tous les peuples jetés sur les archipels qui pavent, pour ainsi dire, tous les océans, ne sont pas tellement distincts les uns des autres qu'on ne puisse assurer qu'ils ont eu peut-être une existence commune.

Les Bouticoudos se tatouent le corps, les jambes et les bras. Aux Carolines, le même tatouage est adopté. Chez les premiers, la quantité des dessins est un titre de gloire et de dignité ; chez les derniers, le tamor seul (le roi) est tatoué depuis l'épaule jusqu'à la cheville ; un demi-roi est à demi tatoué.

Ainsi, selon moi, les tatouages ont pris le caractère des peuples qui s'en revêtent ; car c'est un habillement que ces desseins curieux et bizarres dont les corps sont couverts.

Les Païkicés ou Tranche-Têtes, ainsi que les Bouticoudos, se déchirent la peau par des rigoles profondes. Ce sont des peuplades farouches qui tuent et mangent leurs ennemis.

Les Carolins vivent en paix avec tous leurs voisins, même avec les Fitjis, anthropophages. Eh bien ! leurs dessins sont des ornements gracieux, pleins de régularité, des lignes parfaitement ondulées, suivant la charpente de l'homme, et les sinuosités des nerfs et des muscles. Le tatouage des premiers vous épouvante, vous fait reculer d'horreur ; le tatouage des Carolins vous attire, vous amuse, vous plaît. Là-bas, on creuse à l'aide d'un os, d'une arête de poisson ou d'une pointe de flèche ; ici, à l'aide d'une petite baguette frappant doucement sur une autre, verticalement assujettie à la patte d'un tout petit oiseau dont les ongles sont très-rapprochés et pénètrent légèrement la peau.

Le style est l'homme, a dit Buffon. Buffon pourtant n'avait vu ni les Païkicés ni les Carolins. Sa pensée, ici surtout, est une grande vérité.

On est anthropophage à Kourourarcka, dans la Nouvelle-Zélande ; vous frémiriez à l'aspect de ces hommes, dont les têtes, hideuses chez les chefs, sont dégradées. Le front, le nez, les tempes, la paupière, tout est attaqué, tout est soumis à l'action de l'os aigu. Si le guerrier est vaincu par la douleur et le témoigne par un mouvement quelconque, le graveur s'arrête : l'homme n'a pas assez fait pour une plus honorable dégradation.

Il a fallu à l'Europe spéculatrice qu'elle montrât quelques égards envers les peuples qu'elle venait de dompter, pour que la besogne fût moins rude. Mais le tatouage était de trop difficile exécution, les hommes façonnés au ferrement des esclaves n'avaient pas le temps de dessiner des fleurs, des chèvres ou des losanges sur les torses ruisselants qu'ils rivaient à fond de cale. Ils imaginèrent un autre genre de tatouage : chez eux, les bestiaux parqués avaient un signe à l'épaule ou à la cuisse qui les distinguait des bestiaux voisins : bœufs, moutons, porcs ou chevaux ne pouvaient être confondus. Ceci est à moi, ceci est à toi : partant, bons amis.

Logique universelle et chrétienne, mise en usage chez les négriers de toutes les nations civilisées du globe !

Approchez-vous, hommes d'ébène d'Angola, pompeusement appelés nègres royaux. Vous voici timbrés et titrés, vous venez de recevoir le baptême de la servitude.

Un cuivre rouge vous a gravé un fer à cheval sur le front ; attendez, car vous êtes courageux, car vous savez supporter la douleur, et vous pourriez vous arracher cette peau frontale. Mais l'opération n'est pas finie : vos dents sont éclatantes, une lime vous les taille en pointe et vous honore d'un second sacrement. Vous avez la mâchoire du requin, tâchez d'en avoir la voracité ; les bourreaux succombent parfois sous la vengeance des victimes.

Au surplus, quand les jeunes garçons, quand les jeunes filles veulent être bien vendus, on les brûle par tout le corps, à l'aide d'une petite baguette rougie au feu, et ces traces ineffaçables font croire à l'acheteur que l'esclave a eu la petite vérole : tout cela, avec la trace sanglante de l'anneau de fer qui tient le jarret captif. C'est le tatouage des Européens, c'est-à-dire des hommes à vendre sur les hommes vendus.... A la bonne heure !

Nos épaulettes, nos broderies, nos croix, nos rubans, voilà nos tatouages à nous. Dépouillez de ses vêtements le noble et l'homme du peuple... Et puis....

Le sauvage est plus logique ; ses titres de bravoure et de mérite demeurent impérissables.

Ce qu'il y a de bizarre dans cet usage adopté par tous




Voici votre tombe! dit une voix solennelle. (Page 30.)

les insulaires de l'Océanie, c'est que les grandes nations desquelles ils dépendent ne connaissent point le tatouage : Japonais, Chinois, Kamschatkadals, n'ont aucun dessin sur le corps. Expliquez cette singularité, vous, moins sages que Montaigne, et qui dites savoir tout et la cause de tout.

Aux Marquises, le tatouage est encore en grand honneur, surtout parmi les jeunes filles âpres au plaisir, et qui attirent par ces dessins bizarres dont elles s'inondent les regards curieux des étrangers. C'est qu'aux Marquises la civilisation a peine à s'implanter, et que ses farouches habitants aiment mieux leurs forêts séculaires et un air libre que la domination européenne.

On boira bien du sang français aux Marquises avant de les civiliser, tant qu'un indigène de cet archipel sera encore debout.

L'habitude du tatouage se perdra indubitablement à mesure que la civilisation fera quelque trouée dans les pays encore sauvages. Déjà les missionnaires de Mangaréva cherchent à en affranchir les naturels bienveillants de cet archipel délicieux où la religion catholique a planté son drapeau pacificateur.

Taïti se détatoue, grâce à l'Europe qui vient de s'y établir, grâce aux sages enseignements des pieux missionnaires français, et surtout aux costumes de nos pays, dont tous les hommes et toutes les femmes se revêtent avec une coquetterie ravissante.

Mettez des souliers à ces braves insulaires si prônés et si calomniés à la fois; blanchissez un peu leur teint café au lait, et vous vous promènerez au milieu d'un essaim de Parisiennes égarées dans les forêts de leur pays, après un gai naufrage au milieu du vaste océan Pacifique.

Mais voici l'archipel le plus curieux à étudier sous tant de rapports, et même sous celui du tatouage. Suivez moi.

Le Mouno-Laé, gerbe immense, cône jaunâtre, d'une régularité parfaite, étend çà et là ses bras gigantesques. Au-dessus plane, comme un fantôme noir, le Mouno-Roa, géant immense, dont la tête est si loin de ses pieds; et, plus loin, le redoutable Mouno-Kah, crête de lave ardente






Taïti.



fournaise sans cesse en ébullition, vomitoire de l'enfer creusé dans ses flancs, d'où s'échappent parfois des océans de feu de plus de trois cents mètres de hauteur, et faisant reculer les flots océaniques, dont ils usurpent les abîmes, qu'ils comblent avec un horrible fracas.

Là vit une population active comme le besoin, chaude comme la terre de soufre sur laquelle ses pas errent sans cesse, belle, forte, robuste, brutale et généreuse à de certains intervalles, et presque toujours se délassant par les petites choses des grands et magnifiques spectacles que le Créateur a jetés sur ces masses imposantes, et dans les anfractuosités seules desquelles votre œil avide découvre une riante végétation.

Mowhé, Wahoo, Atoai, sont plus heureuses, j'allais dire plus calmes... Or, écoutez :

Je descends à terre en face d'une grande ville appelée Kaïroa, de trois magnifiques cimetières et du tombeau de Tamahamah, ce Napoléon de la mer du Sud qui fit tant de prodiges. Une immense population vient à nous : tout le monde est tatoué, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse; tout le monde est couvert de dessins, de rigoles, de brûlures, de crevasses ; c'est déjà le Mowna-Zoa qui s'est épanoui devant nous avec ses sauvages beautés.

Voici des oiseaux, des poissons, des daims, des éventails, mais surtout des chèvres. Les chèvres, grossièrement dessinées, broutent sur toutes les parties du corps de l'homme et de la femme. L'artiste les a placées à la file les unes des autres, elles se mordent la queue ; et, comme celle-ci est très-petite, vous comprenez qu'elles se touchent. Ainsi, chèvres, ronds, carrés, roues, damiers, inscriptions, fleurs, tout cela pêle-mêle, sans ordre, sans nulle symétrie... Encore le sol d'Owhyée.

Oh ! maintenant, jetez un pieux regard sur les bras de ces hommes, de ces chefs, de ces gens du peuple qui vous harcèlent.... Partout le nom de Tamahamah et la date de sa mort...

Voyez encore ces profondes crevasses, ces dents arrachées, ces phalanges abattues, ces cheveux qu'on ne lais-

sera plus pousser.... Tout cela est encore le deuil que l'on porte de Tamahamah dans la tombe depuis un an!...

O souverains de l'Europe, où sont vos grands dignitaires qui eussent accepté de pareils sacrifices, dès qu'ils auraient entendu dans vos salons et vos antichambres : Le roi est mort, vive le roi!

Quelques-unes des femmes d'Ouriouriou, fils et successeur de Tamahamah, sont tatouées sur la plante des pieds, sur la paume de la main et même sur la langue. C'est pousser l'amour de la coquetterie un peu loin, et vous ne croiriez pas qu'Owhyée est à plus de neuf mille lieues de la France. Mais la coquetterie est citoyenne de l'univers, et nos dames auraient certainement le courage des Malaises, des Carolines, des Sandwichiennes, si elles croyaient s'embellir à l'aide d'un éventail, d'un damier ou d'un bataillon de chèvres dessinés sur leur charpente.

Qui sait ce que l'avenir leur réserve?

Quelques tatouages ont lieu également à Ombay, lieu fatal à tout imprudent visiteur qui vient y chercher le repos et n'y trouve que la mort au milieu des flammes et sous la dent de ses farouches naturels.

A Ombay, les indigènes ne s'amusent pas à de semblables puérilités; ils emploient mieux leurs heures de loisir, quand les volcans et les typhons leur en laissent quelques-unes. Leur luxe, à eux, c'est un crish teint de sang et orné de la chevelure des vaincus; c'est une maison pavée de crânes servant de coupes à ces buveurs de sang; c'est le piége, l'astuce, la rapine, le massacre, l'orgie et le sommeil sur des débris humains.

Dans le Canada, aux Withi et dans certaines îles de la Malaisie, il existe un tatouage qui n'est, à vrai dire, qu'une mutilation. A la mort d'un ami, d'un frère ou d'un père, celui qui reste s'ampute une phalange.... Vous comprenez le péril quand la famille est nombreuse et que la peste et la dyssenterie ravagent le pays.

L'Europe est plus sage et a moins de respect pour les morts.

---

# X

## ROIS. — PRINCES. — TAMORS. — RAJAHS.

Je fouille dans mes cartons, dans ceux qui datent d'hier et ceux qui datent d'aujourd'hui. Si je trouve quelques pages philosophiques ou morales se rattachant à ce voyage, qui a creusé des rides sur mon front, je vous en ferai part, non point par vanité, mais parce qu'il faut toujours ouvrir la main quand elle renferme des vérités utiles.

Suis-je heureux de tomber sur ce chapitre? c'est à vous, lecteur, de résoudre la question; mon devoir était de la poser.

Puisque c'est une race privilégiée, consacrons-lui un chapitre spécial. C'est bien le moins, lorsqu'on a de sévères pensées à jeter au dehors, qu'on le fasse avec politesse.

La courtoisie est une demi-vertu, et j'aurais embrassé de grand cœur ce noble ou ce bâtard de noble, qui, en menaçant un homme du peuple, lui dit :

— Prends garde, drôle, que je ne t'applique sur le dos vingt-cinq coups de ma canne à pomme d'or.

N'en croyez rien pourtant; je n'aurais pas embrassé ce faquin; seulement, j'aurais souri à sa menace tout aristocratique. Les Montmorency, les Noailles, avaient des façons plus courtoises, et ils ne se montraient fiers de leurs blasons que parce qu'ils y jetaient eux-mêmes un nouvel éclat. Si l'impertinence est pardonnable, c'est seulement quand elle va du petit au grand, du faible au fort.

Je dis *pardonnable* : c'est avouer, par conséquent, qu'elle est toujours une faute.

Prendre un ton trop humble en parlant à qui domine, c'est se rapetisser sans grandir l'idole. Vous aurez beau avoir six pieds, vous paraîtrez mesquin si vous vous courbez.

L'égalité parfaite n'est point dans la position : elle n'est que dans les sentiments. Ne mesurez jamais la valeur des hommes à l'espace qu'ils occupent, vous seriez capable de trop de sottises.

Remarquez encore que d'ordinaire la hauteur du langage est en raison inverse de la hauteur des principes. Cela est logique. Celui qui commande par la noblesse de ses procédés n'a pas besoin, pour être obéi, de l'insolence de ses paroles.

Je méprise l'impertinent par nature; l'impertinent par calcul m'inspire le dégoût.

Que si vous trouvez dans ce chapitre, d'ailleurs si court, quelques expressions à brûle-pourpoint, ne m'en punissez pas avec trop de colère; la faute n'en est pas à moi seul.

Le vent de la mer a tout changé en moi, mœurs et habitudes. Demandez : j'étais un petit chérubin, un ange de douceur et de bonté dans ma jeunesse; la marine m'a gâté; j'ai pris des allures d'indépendance et de rudesse, dont il faut tenir compte seulement à cet élément maudit, qui me promène depuis si longtemps et si rudement d'un climat à l'autre. Rester naïf et pur après tant d'épreuves était une tâche au-dessus de mes forces; j'ai dû succomber.

Et puis encore, j'essayerais peut-être quelque nouvel effort en faveur de ce qui aurait besoin d'indulgence et de pitié; mais je veux avoir mon franc parler à l'égard des chefs, des rois, des tamors, des dominateurs, des despotes, c'est-à-dire d'êtres à part, d'hommes privilégiés, omnipotents, de demi-dieux, devant lesquels la foule passe agenouillée.

Permettez-moi donc de me placer aussi dans les exceptions et de me tenir debout en présence de qui a l'habitude de baisser la tête pour entendre. Quand il le veut, le nain se met au niveau du géant.

La route est belle et régulière; les vents sont constants et d'une tiédeur mesurée; l'ennui règne à bord : que faire? Ecrire. Mon titre est trouvé.

Les baleines, les marsouins, les souffleurs, les bonites et les dorades se taisent à la surface des eaux; aucun nuage aux flancs ténébreux, aux contours bizarres, ne vient nous visiter en passant et nous envoyer ses fraîches ondées; tout est dans un accord parfait, dans une harmonie assoupissante, et les mollusques phosphorescents eux-mêmes, qui naguère, pendant les nuits les plus sombres, éclairaient souvent l'espace comme des gerbes de feu, ont éteint leur pâle lumière pour ne pas troubler cette quiétude de la nature, qui énerve, glace, désespère.

Il faut lutter contre un ennemi si redoutable; il faut essayer de le vaincre pour ne pas en être écrasé. Que faire pour cela? Je vous l'ai dit : écrire.

O Phéniciens! c'est de nous surtout, pauvres enfants jetés en pâture aux flots océaniques, que vous devez recevoir et accepter les plus suaves parfums; c'est nous qui devons vous dresser vos plus somptueux autels. La pensée ne serait rien si on ne pouvait la traduire, et c'est à vous, inventeurs de cet art merveilleux,

> De peindre la parole et de parler aux yeux;

c'est vous, qui avez rétréci ce monde immense, en rapprochant, à l'aide de vos caractères, peuples et amis séparés les uns des autres par le diamètre de la terre.

Ecrivons.

Aussi bien n'ai-je pas tout dit encore sur certains hommes

étudiés déjà au milieu de nos courses aventureuses et des périls les plus imminents. En toute chose, d'ailleurs, il faut conclure. J'ai dit les mœurs, tirons la conséquence. La comparaison m'y aidera; rien n'est bien jugé quand il l'est dans l'isolement.

Chez nous, Européens, qui vivons sur une terre privilégiée de civilisation et de progrès, qu'est-ce qu'un roi? Un roi est, à peu d'exceptions près, le fils d'un roi, et voilà tout.

Est-ce beaucoup? est-ce peu? Là n'est pas la question, ou plutôt, là est une question nouvelle que je ne veux pas résoudre.

Mais ce roi, ce fils de roi, et le fils de ce fils, en savent-ils plus, en sauront-ils plus que les autres hommes qui ne sont ni rois ni fils de rois?

Il y a à parier mille contre un qu'ils en sauront moins, car ils auront eu moins de temps pour apprendre; ou si on leur a appris quelque chose, c'est précisément ce qu'il eût été sage et prudent de leur laisser ignorer.

L'intelligence, ce rayon du ciel qui va à l'âme, frappe aussi sur l'âme des rois, quand ils en ont une. Ce qui leur manque donc, ce n'est pas la lumière, mais bien les occasions de la répandre au dehors. Tant de gens autour d'eux, mais plutôt agenouillés que debout, sont sans cesse occupés de penser pour eux, qu'ils ne daignent pas se donner la peine de penser par eux-mêmes! Rien n'est commode comme une besogne faite.

Notez bien que je ne vous parle pas des rois entêtés, qui, en général, ne font que des sottises bien lourdes, bien dangereuses et presque toujours ineffaçables; car ces rois, voyez-vous, sont comme certains animaux rétifs, d'autant plus emportés vers la droite ou la gauche, qu'on veut, à leur profit, les diriger vers le côté opposé. Pour moi, je ne sais pas encore si j'aimerais mieux un maître têtu qu'un maître bête, car j'avais oublié de vous dire qu'un roi de notre pays est un maître. Vous le savez maintenant aussi bien que moi.

Mais, dans un grand nombre de pays que j'ai parcourus et étudiés, il n'en est pas ainsi, mes frères. Un roi, c'est un chef, comme en Europe, et ce chef, c'est le plus fort, le plus grand ou le plus intrépide, ou le plus prudent, ou le plus intelligent et le plus sage. Ceci n'est pas un rêve, je vous l'atteste; ceci est une belle et bonne vérité qui a résisté et résistera longtemps encore à nos efforts pour l'étouffer.

Suivez-moi.

L'intérieur du Brésil a des chefs; ces chefs commandent à des hommes réunis en bourgades, en villes, en camps, en masses mouvantes; ils ordonnent les marches, les haltes; ils décident de la paix et de la guerre; ils ont, dans les délibérations, la voix plus haute que les hommes de la même tribu; car, eux, ils ont passé par toutes les épreuves, et en ont triomphé avec grandeur d'âme.

— Tu as, toi, fait une action d'éclat; eh bien! viens ici, que nous tracions sur ta figure ou sur ton corps quelques lignes profondes, qui, en creusant les chairs, diront ton courage. Si tu grimaces au moment de l'opération, si tes doigts se crispent, si tes dents se serrent, retire-toi : tu n'es pas digne d'être chef; tu obéiras, puisque tu ne sais pas commander à la douleur, puisque tu lui cèdes et qu'elle te fait trembler. Un chef de Packïès a plus de mille ciselures sur ses chairs, et pas une, même de celles qui ont été faites sur les parties les plus délicates, ne l'a vu sourciller. Oh! cet homme-là peut commander maintenant, et il commande en effet. Si, chez nous, il fallait être roi à force d'égratignures, quel bouleversement, grand Dieu! La douleur physique est comme le froid : la première décourage de toutes les autres.

Les Mondrucos et les Bouticodos ne procèdent pas autrement que les Païkicés à la nomination de leurs chefs : c'est celui d'entre eux dont la case est le plus richement tapissée de crânes ennemis; c'est celui qui a le plus de chevelures dans son butin; c'est à celui-là qu'on se fait un devoir d'obéir. Je comprends à merveille les rois de cette sorte.

Voyez encore les Gauchos, ces intrépides dompteurs de jaguars, ces maîtres de l'espace, qui, armés de leur terrible lacet et de leurs boules, s'enfoncent dans les solitudes des plaines et des forêts. Quel est leur chef? Ou ils n'en ont pas, ou ils ne se courbent que devant le plus agile, devant le plus intrépide, eux si insolemment debout et vaniteux en face des Européens et des hommes civilisés de l'Amérique, chez lesquels ils viennent vendre le produit de leur chasse miraculeuse.

Voyez, voyez plus loin, partant de Rio de la Plata jusqu'au détroit de Magellan, jusqu'à l'île de l'Ermite, ces Centaures fabuleux, toujours ou presque toujours à cheval, traversant les immenses *pampas*, et faisant comme les Gauchos, mais moins audacieusement, une guerre de chaque jour aux tigres, aux lions et aux autruches de leur pays encore inconnu. Demandez-leur quel est leur chef, demandez-leur s'ils en ont un et à quelles conditions ils l'ont accepté. Ils vous diront :

« Notre chef, à nous, est celui qui ne tombe jamais de cheval, qui le guide le mieux de la voix et de l'éperon dans les déserts où seuls nous pouvons vivre. Notre chef, à nous, c'est le plus habile nageur, c'est le plus fort d'entre les plus forts, c'est surtout le plus brave.

Les Patagons, cette race d'hommes formant sur la terre une race à part, mais que certains voyageurs ont eu tort de représenter comme des géants de sept ou huit pieds, quoique ce soit, en effet, le peuple le plus *grand* du globe : les Patagons, que n'ont pu corrompre ni toutes les mœurs efféminées de nos villes si indolentes, suivent la règle commune des nations indomptées, et s'ils se donnent un chef dans une expédition hasardeuse, le choix tombe toujours sur celui qui ose dire et sait prouver qu'il est le plus courageux et le plus habile.

Courons du sud au nord de l'Amérique, allons d'un pôle à l'autre.

Ne vous a-t-on pas dit les chants de mort des Canadiens non civilisés, alors que, prisonniers et enchaînés, les vainqueurs procèdent par d'horribles tortures à leurs vengeances si raffinées, pour la paix éternelle de leurs frères tués dans les combats? Ceci n'est pas la tradition douteuse, c'est l'histoire des temps modernes, c'est l'histoire des hommes d'aujourd'hui.

Que font les peuples farouches de la Cafrerie? Ce que font les nomades indigènes du Brésil. Si, dans une rencontre, un guerrier se distingue plus que le chef qu'on avait déjà choisi, sa bravoure est pesée dans la balance, et quand le fléau penche de son côté, c'est lui qui, pour une expédition prochaine, sera à la tête des combattants. Les Cafres sont des hommes de rapine et de guerre; vous comprenez que si c'était un pays de science, le même usage y serait adopté, on nommerait le chef le plus lettré.

Et si, en remontant l'Afrique vers son centre, vous visitez ces peuplades sauvages qui forment entre elles tant de nuances qu'on ne les dirait plus enfants de la même terre, que trouvez-vous toujours? La puissance entre les mains du plus éprouvé. Mais qui donne cette puissance? qui décide de la plus grande valeur de celui qu'on investit du pouvoir? Est-ce un seul individu? sont-ce plusieurs? Non, c'est la bourgade entière. Ce n'est le plus grand nombre qu'alors que tous ont dit leur opinion. Entre deux ou trois concurrents le choix est bientôt fait, et l'on n'en vient jamais aux mains pour nommer le chef. On s'assemble dans une plaine, chaque compétiteur se place sur un point différent, les partisans de l'un et de l'autre le suivent; celui qui l'emporte est reconnu, on lui obéit.

A la Nouvelle-Hollande, sur la terre de deuil nommée presqu'île Pérou, je vous l'ai dit, je crois, les quinze ou dix-huit malheureux indigènes qui vinrent rôder autour de nos tentes semblaient obéir au plus âgé d'entre eux. Ne serait-il pas sage d'en conclure que c'était le plus prudent et le plus expérimenté?

Les rajahs, qui règnent en vrai despotes sur les féroces

habitants de Savu, de Salor, de Deuka, de Dao, de Rottée et de Timor même, sont des courages éprouvés dans plus d'une bataille, quoique, chez la plupart, grâce peut-être au contact de l'Europe, qui vient s'asseoir et trôner à leur côté, on trouve déjà une teinte de civilisation qui les appauvrit et qui leur enlève leur caractère primitif.

Certes, au respect que les anthropophages d'Ombay témoignaient au vieux rajah accroupi sous le multipliant où il s'était flatté de goûter à la tendreté de mes membres et de ceux de mes camarades, je ne fais nul doute que son bras, alors si grêle, et qui s'appuya si gracieusement sur mon épaule, n'eût, au temps de sa vigueur, dépecé quelques ennemis ou voyageurs moins heureux que moi.

Le roi de Guébé, ce *capitan-sapajou* si leste, si oseur, si bavard, si intrépide, sous la parole duquel ses sujets courbent si humblement la tête; ce hideux prince, que Petit regardait avec tant de bonheur, n'était-il pas le plus intrépide de tant d'hommes intrépides? Ne comprenait-il pas le commandement? Avait-il l'air seulement de prendre avis de ses ministres? Ne leur imposait-il pas silence d'un mot, d'un geste, d'un regard, sans se soucier le moins du monde de leur déplaire ou de les humilier? Si jamais prince m'a donné une idée exacte du pouvoir absolu, c'est bien cet effronté chef de forbans, balayant avec ses belles caracores les mers des Moluques, et allant peut-être étaler son insolence sous les canons et le pavillon des comptoirs européens. Non, ce n'est ni le hasard ni la naissance qui l'ont nommé chef de Guébé; non il ne se maintient pas à son poste à l'aide de ses ancêtres, à moins que ses ancêtres n'aient été toujours comme lui. S'il règne, s'il gouverne, s'il fait à son gré trancher des têtes ou jeter des hommes et des jeunes filles à la mer; si on lui obéit, en un mot, c'est qu'il est sans doute, ainsi qu'il nous l'a prouvé, le plus intelligent de tous; c'est que, dans les occasions périlleuses, il est le premier à son poste, et paye de sa personne aussi bravement et plus bravement que ceux qui l'ont nommé et le maintiennent leur capitan.

Je n'ai vu ni à Waijiou, ni à Rawack, aucun chef, aucun tamor, aucun rajah, aucun capitan.

A Rawack, il ne doit y avoir de concurrence que pour l'asservissement; l'intelligence est du luxe pour qui n'aspire qu'à obéir. Le premier indigène de ces contrées qui s'avise d'avoir une idée saine de morale, et qui essayera de la faire comprendre, sera traité de fou et châtié, ou déclaré Dieu et adoré à genoux. Hélas! l'époque de la métamorphose de ce groupe d'îles ne se devinait même pas dans les siècles à venir.

Que vous ai-je dit des Carolins, dont j'aime tant à parler, et sur lesquels nos souvenirs se reposent avec amour? C'est ici surtout que mon système trouve une exacte application. Tout tamor est un homme supérieur; il n'est point tamor s'il n'est pas tatoué des pieds à la tête; il n'est point tatoué, s'il n'a guidé un pros mieux que ses frères au milieu des brisants, s'il ne sait pas le cours des étoiles, si sa force et son habileté ont été trouvées en défaut dans diverses circonstances.

Le tamor des Carolins a sur le corps des dessins gracieux qui ont dû le faire souffrir sans doute, mais moins pourtant que ne doivent le faire ceux des Nouveaux-Zélandais et des sauvages brésiliens. Tandis que, chez ceux-ci, ces dessins extérieurs attestent des cruautés et des massacres, chez les Carolins, ce manteau si élégant est une annale vivante qui dira tous les bienfaits, le savoir, l'adresse, la force, l'intelligence. A la bonne heure, de pareilles archives!

Les Sandwich me viennent encore en aide. Ici, comme dans tous les archipels déjà parcourus, c'est la force qui gouverne. Mais l'Europe s'est montrée sur ces hautes terres, où le bois de sandal est une productive spéculation. Grâce aux navires voyageurs de nos contrées, les premières institutions s'effacent, et le souvenir même de Tamahamah ne restera que gravé sur les dos, les bras et les poitrines de ses sujets oublieux et dégradés.

Ainsi donc, quand vous avez dit tamor, chef ou rajah, vous avez signalé le plus capable. Le mot est l'éloge, le titre est la qualité.

Faudra-t-il que l'Europe avance ou recule pour arriver au point où en sont les peuples sauvages? Est-ce, en effet, reculer ou avancer que de l'affranchir d'une loi qui blesse la raison?

On répond à cela : la loi existe, vous devez la respecter et courber la tête. Et qui vous parle de se ruer dessus et de la briser? Je dis seulement qu'elle me semble absurde, et qu'elle me le semble davantage, depuis que j'ai étudié les usages et les mœurs de tous les peuples de la terre.

Tout ceci est-ce de la philosophie? Non, certes, c'est de l'histoire; ce ne sont point des faits douteux, et je n'écris que pour les constater; dès qu'il s'agit de voyager surtout, le doute c'est l'erreur. Je complète donc.

Selon ma pensée, plus on entre dans la civilisation, moins les rois me semblent dignes d'être rois. Le droit divin est une belle chose que je ne comprends pas, et qu'on aurait bien de la peine à me faire comprendre, tant je suis rétif à la logique de certaines gens. A la bonne heure le droit de succession. Ce sont là de ces principes que la plus épaisse intelligence peut saisir. Vous êtes un homme de génie, et vous régnez, n'importe par quel code. Votre fils est un sot, et vous remplace à votre mort ou à votre abdication. Qui osera dire que cela n'est ni sage ni rationnel? Quelques esprits faux peut-être, et il y en a tant dans le monde, en me comptant ou sans me compter!

Mais s'il est vrai, comme j'ai eu l'impertinence de l'avancer, que plus vous entrez dans la civilisation, plus vous trouvez de rois efféminés, est-il vrai aussi que plus vous vous en éloignez, plus vous rencontrez de rois forts, intrépides, indomptés? Les faits sont là pour constater cette vérité. Ce qui fait les rois en Europe, c'est la paresse des autres hommes; ce qui les défait, c'est leur colère. Or, la colère étant un état anormal, il est aisé d'expliquer pourquoi les révolutions qui sapent les trônes sont très-rares, quoique depuis l'*invention* de nos monarchies on puisse en constater un assez bon nombre. Je vous compte des billevesées peut-être; je vous dis là de ces sophismes tellement absurdes qu'il vous font lever les épaules de pitié et de mépris. Que voulez-vous! c'est le résultat de mes longues courses, de mes stériles études, de mes infructueuses recherches, et probablement aussi de ce soleil de plomb qui pèse sur ma tête. Les circonstances seules sont comptables de ma déraison. Allez-vous châtier, à Bicêtre ou à Charenton, le fou qui blesse ou tue?

Ce serait de la cruauté et non de la justice, et les lois de cette civilisation que vous aimez tant veulent la justice pour tous.

Quand l'aigle plane au ciel, l'espace se fait libre pour laisser toute son indépendance à son royal dominateur; quand la baleine parcourt son empire, tous ses sujets lui ouvrent un large passage pour ne pas gêner ses mouvements de colosse; quand le lion rugit dans le désert, tous ses sujets se taisent et se courbent en signe d'esclavage; quand le boa sillonne de ses immenses anneaux la forêt ténébreuse, les victimes dont il se repaît beuglent et tombent déjà vaincues par la frayeur. On dirait vraiment, à voir cet ordre immuable de choses, que la terre n'a été peuplée que pour le délassement de quelques êtres qui ne sont forts que parce que les faibles n'ont pas osé se réunir pour les combattre.

La force, de tout temps et dans tous les pays, a presque toujours été orgueilleuse et brutale. C'est que la force aime à s'essayer afin de se donner la victoire; et le fort qui s'essaye écrase le faible. Les lois de la pesanteur ne reçoivent nulle part un démenti.

J'ai dit, en commençant ce chapitre, qu'en toute chose il fallait conclure. Ne suis-je pas conséquent avec mes principes?

## XI

### SOUS VOILES.

Depuis quelques années surtout les mers sont sillonnées par nos navires aventureux, et les archipels les plus éloignés de la métropole voient souvent flotter notre pavillon dans leurs rades à demi civilisées. La guerre a fait son office; les découvertes sont rares; il est difficile maintenant que de nouvelles îles se dressent sur les océans, et les feux sous-marins que vomissent à l'air quelques cônes bitumineux ont perdu leur puissance depuis que d'antiques volcans laissent un libre passage à la lave bouillonnante.

Le tour de la science est arrivé; l'on ne voyage plus aujourd'hui que sous l'escorte infaillible de ces instruments précieux à l'aide desquels l'astronomie, la physique et la chimie ont agrandi le terrain des connaissances humaines.

Les mers sont plus connues que les terres; l'Afrique intérieure, les Amériques, l'Indoustan, le Japon, la Chine ont encore bien des secrets à nous révéler; les océans seuls nous sont connus désormais, et nous pouvons nous tenir en garde contre leur silence ou leurs irritations.

Ici, le calme de ses vagues assoupies; là, les hurlements de ses flots soulevés; plus loin, les trombes ou les ravages de ses typhons, faisant tournoyer, au sein des nuages, les navires audacieux qui sont venus les braver.

Quand les années restent muettes sur un navire dont la route a été perdue, quand nul débris ne se promène sur les flots pour attester la catastrophe, soyez sûr que, tôt ou tard, des indices révélateurs diront aux hommes où s'est ouverte la quille de cuivre, où les braves matelots ont poussé leur dernier râle.

Oui, sans doute, la mer garde bien ce qu'elle garde, mais la cime des flots a aussi ses confidences à faire, et un débris de mât, un lambeau de toile, un coffre bien cadenassé, un vase hermétiquement fermé, portent un dernier adieu de ceux qui ne sont plus à une famille en deuil, à une patrie attristée.

Ne me parlez point des courses sans périls, des bonheurs sans vicissitudes, des horizons sans orages, des zones sans tempêtes. Privé de ces caprices de l'atmosphère ou des eaux, tout voyage serait un cours de sommeil, car rien n'endort comme le roulis d'un berceau.

Une chose m'a toujours surpris dans mes heures de méditation; c'est l'active oisiveté de ces riches du jour qui se font des plaisirs à eux, des délassements à eux, des émotions à eux, et qui prennent pour du mouvement, des voyages et de la vie, cette perpétuelle rotation qui les ramène à heure fixe, à minute précise, au point qu'ils ont quitté hier, qu'ils quitteront demain et qu'ils regagneront les jours suivants. Horloges sans âme, machines sans intelligence, n'ayant de pensées que celles qui leur sont données par les objets qui frappent leurs regards hébétés.

Voir c'est avoir, a dit le poëte. Et ils se disent riches parce qu'ils ont complété en quelques minutes le tour d'un parc royal, parce que leur agile coursier les aura fait pirouetter quelques instants autour d'une élégante calèche ou au travers des charmilles de la route. Ne me dites point que vous êtes des hommes, car je vous donnerais un démenti.

Mais votre humeur de marmots me fatigue et me blesse; je me jette dans une véritable colère à la vue de ces êtres autrement taillés que vous, qui courent le monde parce que le repos les énerve et qui ne voient du ciel que son azur, des étoiles que leur éclat, de la mer que ses soupirs, des forêts que leur verdure; gens affadis qui pensent que les mondes tourbillonnant autour d'eux n'ont été créés que pour eux seuls, et qu'ils ne doivent point les étudier, parce qu'ils sont forcés de voyager de compagnie. Hélas! l'aiguille de la pendule n'apprendra jamais qu'à tourner sur un pivot, et quand le ressort qui la fait mouvoir aura rempli son office, elle s'arrêtera et ne sera plus d'aucun secours.

Ainsi du voyageur qui ne lit point, dans ce monde des mondes, avec l'intelligence, cette première faculté de l'homme, ce plus riche présent du Créateur. D'abord, dans la science, puis la gloire, puis la soif des richesses.

Echangez votre superflu contre le superflu des autres pays pour vous faire une existence nouvelle. Soit, vous vous êtes créé des besoins dont l'absence vous forcerait beaucoup à souffrir. A vous ces conquêtes, à moi celles plus dignes que j'ambitionne. Que ma tête se meuble, que ma raison discute, que mon âme s'agrandisse, que j'étudie, que je me souvienne: voilà pour ma vieillesse.

Que leur exposez-vous, dites-moi, vous que la rafale tue dans tous vos rêves, vous qui n'arrivez souvent qu'avec un regret au cœur, une espérance au front?

Et maintenant c'est la gloire qui se promène, c'est l'honneur du pays qui étale sur tous les continents son pavillon dominateur, qui se promène pour protéger et faire respecter les droits de tous.

Comment doit voyager celui à qui est confiée une mission de cette nature? Qui prendrons-nous pour modèle? Les nobles exemples ne nous manqueraient pas. Utilisons nos souvenirs et jetons-les aux regards de ceux qui auraient besoin de leçons pour l'histoire de leur vie.

Dès que le commandant d'une expédition s'est emparé du navire, dès que son équipage l'a salué, dès que son état-major s'est groupé autour de lui, il faudrait qu'à eux tous ils composassent une seule et unique famille, car le même sort les attend, car les mêmes périls leur sont réservés, car la même tombe est prête à s'ouvrir pour tous.

Mais, hélas! le miracle n'a jamais été opéré. Sitôt qu'on est chef, sitôt qu'on a le droit de dire « Je veux », on se hâte de prononcer ces deux grandes paroles; et, dès ce moment, il y a un monde entre celui qui commande et celui qui obéit.

Au surplus, j'ai peut-être demandé l'impossible, peut-être aussi le ridicule; et, dans un navire surtout, les rangs, les grades, l'autorité, doivent être distincts, précis, déterminés.

De la volonté d'un seul dépend la sûreté de tous; et vous, qui tenez le second rang sur un vaisseau, vous qui touchez presque au commandement suprême, vous n'avez pas le droit, si le navire court un péril, de le faire courir à côté, à moins que le commandant ne vous l'ait permis ou ordonné.

Mais vous avez cargué vos voiles, vous arrivez dans un pays étranger, vous êtes le représentant d'une grande nation.... Prouvez à tous que vous vous sentez dignes de la mission dont on vous a chargé. Point de petitesses, point de lésineries, point de calculs égoïstes et mesquins.

Ce que vous recevez de l'Etat, dépensez-le largement pour l'honneur et la glorification de l'Etat. Tout ce que vous appelez économie doit être regardé comme un vol fait à la dignité du représentant; et, si vous acceptez un service, vous devez le rendre doublement, pour qu'un reproche de ladrerie ne vous soit pas justement adressé.

Point de trafic, point de négoce; rien qui ressemble aux boutiquiers; ce qu'on vous a donné au côté c'est une épée, sur vos épaules des épaulettes d'or, sur votre poitrine un ruban rouge. Votre mission est toute tracée par ces insignes; si l'on avait voulu le contraire, on vous aurait armé d'un mètre, on aurait chargé d'un ballot votre dos et votre bras.

Une flamme serpente, hissée au sommet de votre mâture; un noble pavillon flotte à l'arrière de votre navire, c'est à eux que vous devez tout sacrifier, absolument tout, car ce qu'on vous a donné, vous ne l'avez reçu que pour le dépenser; il est des vérités qu'on ne répète jamais trop souvent.

Le bord, c'est votre maison, votre hôtel, votre palais; vous devez en faire les honneurs selon la dignité des conviés, les recevoir avec courtoisie, et prouver que, quelque éloigné que vous soyez de votre patrie, celle-ci a les bras assez longs pour vous venir en aide dans tout ce qui peut vous faciliter à lui donner de l'éclat.

Et prenez-y garde au moins! n'allez pas au delà de ma pensée, et ne me faites point dire que je veux votre ruine. La prodigalité est un demi-vice comme la générosité est une demi-vertu. Choisissez.

Au reste, tout est bénéfice dans cette grandeur de manières et de procédés; vous laissez après vous des souvenirs honorables, et c'est là une belle fortune pour votre avenir.

On demande compte au caissier d'une maison de l'emploi des fonds qui lui sont confiés; on vérifie les chiffres des dépenses du cordon-bleu ou du chef d'office; eh bien, je voudrais qu'au retour d'une campagne le capitaine du navire fût forcé de prouver que ce qu'on appelle son traitement a été bien et largement dépensé; je voudrais un contrôle d'autant plus sévère à cet égard, que dans toutes mes campagnes je me suis senti humilié d'entendre les officiers de la marine britannique regretter de ne pouvoir accepter nos offres de politesse dans la crainte de nous être à charge et de nous pousser dans des dépenses dont nous aurions à souffrir. Si je pardonne la vanité, c'est la vanité de la misère, l'orgueil dans l'opulence me blesse et m'irrite.

La brise se ralentit, les flots se nivellent, le matelot chante de l'avant, l'état-major se recueille dans ses souvenirs, j'ai le temps d'écrire et de conter. Ecoutez-moi :

L'anecdote est le champagne de la conversation, je tiens ma plume et je tue les heures par le travail. Quand le présent est monotone, jetons-nous dans le passé, il y a chez lui tant d'utiles enseignements !

Une petite histoire.

L'un des comédiens qui ont le plus illustré la scène française, et qui, par parenthèse, ne savait pas un mot d'orthographe, Fleury, avait un fils qui, tout jeune, s'était montré avide de voyages et de périls. On le fit marin; et, à l'époque dont nous allons parler, il était capitaine de vaisseau et commandait une frégate mouillée à Rio-Janeiro.

Les ports du Brésil se trouvaient bloqués, et d'audacieux corsaires faisaient tous les jours de riches prises qui appauvrissaient le commerce des sujets de Bragance. Un convoi de piastres devait cependant partir pour Bahia; et le gouvernement ne semblait pas très-rassuré sur le succès de l'expédition. Le ministre de la marine portugo-brésilienne prie M. Fleury de venir lui parler; et, après les compliments d'usage, il lui demanda la protection de sa frégate pour le convoi qui devait mettre à la voile le lendemain.

— Votre convoi passera, monseigneur.

— Vous croyez, capitaine.

— J'en suis sûr, Excellence.

— Comment cela?

— C'est qu'une frégate française qui promet aide et protection se fait couler bas pour remplir la mission qui lui est confiée, et, pendant la lutte, les navires protégés font voile et arrivent à bon port.

— Merci, capitaine, le roi mon maître compte sur vous.

— Le roi, votre maître, a raison.

Le lendemain, en effet, le convoi partit, prit le large, et l'ennemi n'osa pas l'attaquer; car la frégate française ouvrait la marche et le protégeait de son pavillon. Le capitaine général se rendit à bord de la frégate, remercia le commandant Fleury, et lui offrit de la part de son souverain deux cent mille francs en récompense de sa généreuse conduite. Le commandant, plus indigné que flatté d'une telle proposition, lui dit avec fierté : « Apprenez, monsieur, que le pavillon de mon pays ne vend point ses services, que ses boulets ne se vendent pas, et que les capitaines de la marine française courent après la gloire, et jamais après les piastres. »

Le commandant Fleury n'avait cependant pour toute fortune que sa place de capitaine de vaisseau. Ainsi comprenons-nous qu'on doit voyager, qu'on doit agir, lorsqu'on porte une épée au côté, une épaulette et un ruban rouge.

---

## XII

### EN ROUTE! — JEAN-JEAN.

Après le repos la fatigue, je me singularise en tout. Vous, messieurs, vous vous délassez d'une longue course par le sommeil, vous voyez que nous cheminons dos à dos vous et moi, et que nous nous rencontrerons difficilement sur ce grain de sable qu'on appelle la terre.

Un navire poind à l'horizon, il monte, il vient à nous toutes voiles dehors, il mouille, et nous apprenons qu'après une heureuse traversée de Macao ici il va piquer au sud, doubler le cap Horn et remonter l'Atlantique.

J'escalade son bord, je me présente au commandant, je dis mon nom, mes projets, mes désirs, je partirai avec lui.

La *Néréide* est une frétillante corvette qui a fait ses preuves; on m'y donne une chambre commode et spacieuse; je mangerai à la table de l'état-major, nous aurons des vivres frais.... Eh bien, je ne serai pas heureux; car mon cœur est profondément blessé, car je suis arrivé au Chili avec une espérance, et je le quitte avec une désillusion.

N'importe, acceptons la vie telle qu'elle nous a été faite, et fouillons dans l'avenir pour nous consoler des misères du présent.

Je descends à terre pour la dernière fois, demain nous dérapons, demain nous aurons dit adieu aux ravissantes Chiliennes, demain nous nous balancerons sur une mer tempêtueuse qui n'aime pas qu'on la brave trop souvent.

A peine ai-je fait quelques pas dans la rue de la *Plancehade*, que je me sens étouffé dans des bras nerveux, et qu'une voix qui m'est bien chère jette à mon oreille et à mon cœur les plus tendres et les plus énergiques paroles.

— Oh! sacrebleu! je veux jurer, je jurerai aujourd'hui et sempiternellement! s'écrie Jean-Jean, que vous avez déjà reconnu à ces transports.... Je vous tiens, mon brave Arago, je ne vous quitte plus; je me cramponne à vous comme la misère au matelot, comme le goudron au bordage.... Je vous tiens, vous m'appartenez. Dieu l'a voulu... vive Dieu!

J'étais heureux aussi, moi, puisque l'absence de Jean-Jean me faisait quitter le Chili avec amertume; j'embrassai mon digne matelot, je laissai broyer ma main dans la sienne; et, une heure après ces premières effusions de tendresse, lui et moi nous étions à la coupée de la *Néréide*.

Il me fut facile de faire accepter Jean-Jean au capitaine, qui sourit à sa laideur mythologique; le matelot s'en aperçut et mordit ses oreilles de dépit; mais le brave homme partait avec moi, il n'en voulait pas davantage; peu lui importait qu'on lui donnât du biscuit moisi, du lard rance et des fèves piquées des vers.... Il me verrait tous les jours, il me soignerait si j'étais malade, il se jetterait à l'eau si une lame m'enlevait.... Il était heureux.

Oh! sainte amitié, je te salue!

Le cap Horn a été débonnaire, je crois qu'il a eu peur de nous, Jean-Jean l'aura effrayé; nous courons à l'est des

Malouines, et je rêve de famille et de patrie, ces deux saintes religions dont rien au monde ne pourra me déshériter.

## XIII

### KAÏKAE.

C'était toujours une brise courtoise comme une caresse d'ami; nous filions hardiment nos huit nœuds, et comme la houle courait au large, il était permis au capitaine de mettre parfois le cap sur la terre dont il étudiait les bizarres contours avec une attention qui nous disait ses projets d'exploration future.

C'est un curieux spectacle que celui offert par cette côte occidentale d'Afrique, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au cap Blanc. La régularité de la silhouette, se dessinant sur un ciel presque toujours bleu, empêche les navires au large de se reconnaître, et voilà pourquoi la ceinture des rocs madréporiques qui l'emprisonnent a vu tant de désastres.

Quelques pirogues pagayées avec une merveilleuse adresse venaient rôder de temps à autre autour de la corvette; des échanges se faisaient avec assez de loyauté, mais la nuit nous ordonnait la prudence, et je ne saurais vous dire combien il y avait de lassitude à ces tâtonnements perpétuels contre lesquels l'équipage irrité décochait ses jurons les plus énergiques.

Mais, devant nous, la mer change de teinte; les lames plus creuses roulent avec elles d'énormes fucus arrachés aux profondeurs de l'abîme, et comme si un présage sinistre se dressait pour nous menacer, l'ordre fut donné de venir au vent et de carguer toutes les voiles.

Le capitaine, s'approchant de moi, me serra la main et me montra la zone blanchâtre sur laquelle il n'avait pas voulu engager la quille de la *Néréide*. Je rappelai mes récents souvenirs, et je m'accoudai, la prière au cœur pour ceux que la mer avait dévorés dans ces parages de désolation.

Nous sommes aux Açores, près de ce banc fatal qui fut témoin de tant de râles, de tant de désespoirs, de tant de sacriléges... Passons vite devant le froid cercueil de la *Méduse*.

File toujours.... La mer devient houleuse, les lames roulent turbulentes.... Amène, cargue et serre!... et l'œil exercé de la vigie fouille à l'horizon pour faire entendre le cri de salut et de repos.

Il retentit : Terre! terre!

La voilà... elle est blanche, régulière à sa cime : on dirait un vaste cercueil de vierge. Derrière nous l'horizon est douteux et sillonné par de fréquents météores, diversement colorés selon la couche d'air qu'ils traversent, et la corvette, moins alerte, glisse avec précaution; car elle sait que les bancs de corail et de madrépores sur lesquels elle navigue ouvrent brutalement les quilles de cuivre qui viennent se heurter contre leurs saillies. Chacun à son poste pour le mouillage! laisse tomber l'ancre!

Le câble assoupi se déroule, la dent de fer mord l'abîme, la belle *Néréide* frétille et se repose enfin comme sur un roc solide, à une demi-lieue de la plage. C'est qu'elle était destinée à protéger de son pavillon, de ses flancs robustes et de ses bouches de bronze, nos possessions du Sénégal et les navires aventureux qui vont y porter des étoffes et des vins en échange d'ivoire, de cire et de sable d'or.

Quant à moi, je fouillais aussi l'horizon, afin d'y étudier au plus loin possible cette terre marâtre et calcinée, où tant d'hommes vont chercher l'opulence, où tant de cadavres sont arrachés, la nuit, de leurs fosses profondes par les griffes aiguës de l'hyène, du chacal et de la panthère.

Nous saluâmes un petit fort de sept coups de canon, qui nous furent courtoisement rendus, et, tandis que les matelots se reposaient de leurs fatigues, que le capitaine se réjouissait de son heureuse traversée, moi, impatient de nouvelles émotions; moi, que nulle tempête n'avait tenu en haleine pendant une navigation froide et monotone, je descendis dans une pirogue qui nous accosta, et j'allai sans retard affronter le simoun et le lion, ces deux ouragans du désert, plus redoutables cent fois que les trombes et les typhons qui bouleversent les Océans.

Deux noirs pagayaient; leurs bras, leurs fronts, étaient ruisselants d'une sueur âcre et livide. Ils chantaient comme s'ils allaient à une orgie : orgie, en effet pour eux, car ils avaient reçu, en récompense de leur zèle, quelques pièces de monnaie, à l'aide desquelles ils comptaient, le soir même, oublier dans les fumées d'une liqueur enivrante les fatigues du jour, celles de la veille, et se consoler de celles du lendemain.

Le soleil se levait, et j'étais déjà sur la plage, écoutant par tous mes sens le roulement monotone des flots qui venaient mourir à mes pieds, et creusant par la pensée l'immensité des deux Océans qui me cerclaient, l'un turbulent, dominateur, broyant les navires dans ses élans impétueux; l'autre, plus terrible, plus mortel peut-être, alors que le simoun le réveille de sa torpeur.

Je connaissais le premier; j'avais longtemps été le sujet de ses caprices, de ses irritations; je m'étais délassé à ses colères, à ses violences. Je résolus d'étudier l'autre et de sonder ses effrayants mystères.

Pour moi un projet arrêté est un projet accompli. Ne me présentez pas un danger, si vous ne voulez pas qu'à l'instant je m'y jette corps et âme. Tout ce qui est difficulté m'amuse, tout ce qui est menace m'irrite, et j'aime mieux la fatigue que la promenade. Je vous l'ai dit : on a jeté du bitume dans mes artères. Un fusil sur l'épaule, un sabre à mes flancs, des pistolets à ma ceinture, une carnassière au dos, un calepin sous le bras, vêtu à la légère, mais écrasé de pensées d'avenir, je partis seul du village de Bassou, et je m'enfonçai dans les terres, me souciant fort peu du zigzag d'un petit sentier que je ne tardai point à quitter, pour parcourir plus tard une vaste savane, à l'extrémité de laquelle s'élevaient de longues colonnes d'une fumée noire, montant verticalement et se perdant aux plus hautes régions de l'atmosphère, tant le calme était parfait à cette heure du jour où le soleil n'avait qu'à peine montré son large disque au-dessus de l'horizon.

Cinq ou six serpents verts et gris, réveillés au bruit de mes pas, firent entendre un sifflement aigu pendant ma course à travers les bruyères calcinées, que je foulais d'un pied téméraire, et il me fallut une résolution bien arrêtée pour me forcer à poursuivre ma route.

Mettez-moi en présence d'un lion à jeûn, d'une panthère veillant sur ses rejetons, d'un tigre aux aguets, d'un éléphant blessé, d'un rhinocéros en haleine, mais ne jetez jamais devant moi ni le serpent ni le crapaud; l'horreur et le dégoût me privent de mon courage; j'ai peur, non de la dent empoisonnée du reptile, mais de ses mouvements, de sa peau gélatineuse, de sa bave, de ses allures, des riantes couleurs qui le bariolent. Un crapaud, un serpent, une hyène, voilà mes plus redoutables ennemis; voilà les seuls contre lesquels je ne voulus jamais essayer mes forces, et pourtant j'ai chassé le boa constrictor à Java, à Simao, à Timor, l'île indomptée, la patrie privilégiée du buffle, du boa et du crocodile.

Après deux petites heures d'une marche assez rapide, j'arrivai sur la lisière d'un bois épais, et je me trouvai, dès que j'en eus franchi le premier rideau, en présence d'une vingtaine de noirs accroupis autour d'un quadrupède à moitié dévoré. C'était le repas de la bourgade.

A mon aspect, ils se levèrent, et d'un geste courtois ils m'invitèrent au partage de leur aubaine. J'acceptai sans fa-




Je partis seul du village de Bassou. (Page 39.)

çon. Je m'assis entre une vieille femme et un tout petit enfant; je mis sous ma dent un lambeau de chair noire et huileuse, et je bus de l'eau limpide dans une calebasse J'offris en échange une paire de ciseaux et un mouchoir que je jetai sur les épaules du bambin qui jouait avec mes vêtements.

Les individus dont je venais de recevoir un si cordial accueil forment une de ces bourgades qui parcourent les environs des colonies européennes, à l'ouest de l'Afrique, et qui vivent d'aumônes, alors que les ouragans ont dévasté les campagnes où ils se sont momentanément établis.

Deux hommes de cette bourgade aventureuse savaient quelques mots anglais. Une femme jeune, bien prise, aux regards de comète, aux dents éblouissantes, mais taillées en pointe, se faisait parfaitement comprendre en portugais, et c'est par elle que j'appris que ses camarades avaient donné rendez-vous en ce lieu à une autre peuplade voyageuse qui devait arriver le lendemain. Le but de cette réunion était le mariage de la belle interprète avec un chef fort intrépide du royaume de Boin, dont la puissance était telle, qu'il jetait souvent la terreur jusque dans les comptoirs européens.

Voyager pour courir le monde est une folie. Si les courses n'intéressent pas, à quoi bon les entreprendre? Et si je consens à changer souvent de place, je veux aussi la morale du mouvement. Les périls ne sont vraiment honorables que lorsqu'il y a profit à les braver.

Je restai donc, car je voulais apprendre.

La nuit venue, on s'étendit sur des couvertures de laine, et l'on s'abrita sous des peaux de lion, de tigre et d'hippopotame, mais je ne pus dormir un instant, occupé que je fus de m'affranchir de la piqûre des maringouins bourdonnant sans cesse à mon oreille comme le bruit lointain du tambour. La peau de mes voisins était façonnée à leur aiguillon perçant, et bientôt leur ronflement en faux bour-




Tire! me dit Kaïkaë. (Page 42.)

don vint ajouter une nouvelle et grave musique à celle des insectes ailés dont une fébrile agitation pouvait seule me garantir.

On avait fait une courte prière avant de s'endormir ; on en fit une seconde en se réveillant. Chaque homme, chaque femme par rang d'âge et à tour de rôle, se lava les pieds dans une vaste mare voisine dont la source semblait venir d'une montagne à pic dessinée à l'horizon ; et, ces premiers soins achevés, on se mit à entamer de nouveau les parties du quadrupède rôti, déjà fort déchiqueté la veille.

J'écrivais et je dessinais.

Nul de ces hommes n'admettait la perspective ; nul ne comprenait la théorie des ombres. Dans le trait seulement ils voyaient quelque chose de raisonnable, et ils s'amusaient beaucoup de l'historien et de l'artiste qui semblait attacher quelque prix à ses mots et à ses esquisses.

Le repas frugal achevé, mes camarades dansèrent au bruit du tambour et à l'aide d'une carapace de tortue. La danse était un trépignement perpétuel assaisonné de beaucoup de gestes et d'un chant monotone à trois notes, entonné par tous les assistants.

Je fis chorus, on m'en remercia par des embrassements réitérés, ce qui m'engagea dans la suite à garder le silence....

Quand les danses eurent cessé, quand toute la bourgade, hommes, femmes et enfants, repus et abrutis, eurent compris que le repos et l'inaction leur devenaient indispensables sous le splendide soleil qui commençait à darder sur nous ses flèches les plus verticales, je vis venir à moi, d'un pas dégagé, d'un allure indépendante, la jeune fiancée qui, me prenant cavalièrement par la main, me fit entendre qu'elle aurait du plaisir à se promener à mes côtés. Courage et bienveillance sont les plus sûrs passe-ports des voyageurs, et je ne conseille à personne de se faire précéder par de l'artillerie dans quelque pays que ce soit. Ainsi ai-je toujours fait depuis que je parcours le monde,

c'est à-dire depuis qu'on m'y a jeté sans ma permission, et jamais je ne me suis repenti, même dans les régions les plus sauvages, au sein des peuplades les plus farouches, de ma franchise et de ma générosité. Je crois l'avoir déjà dit.

Kaïkaë, dont le nom n'est pas harmonieux, Kaïkaë ne m'inspirait aucune crainte; elle avait seize ans à peine; ses pieds et ses mains étaient d'une élégance extrême; son parler avait quelque chose d'étrange et d'harmonieux à la fois, et son sourire vous aurait rendu impertinent, si votre probité, — le mot est à sa place, — si votre probité ne vous eût rappelé que, le jour même ou le lendemain, elle devait appartenir à un autre.

Le costume de Kaïkaë, la folâtre, était tout simple et d'une grâce extraordinaire. Pour tunique, pour chaussure, pour châle, pour manteau, elle portait un simple collier de verroterie noué derrière à l'aide d'une petite faveur rouge.

Vous ne sauriez vous faire une idée exacte des allures de cette charmante compagne sous ces gazes si diaphanes, ces étoffes si légères.... Et cependant, je l'aurais voulue un peu plus voilée encore, tant la pudeur me semble, même sous les tropiques, un costume de rigueur.

Nous cheminions bras dessus, bras dessous, comme deux amis, j'allais dire comme deux frères ou deux sœurs, et bientôt nous eûmes atteint une dune de sable blanc, au milieu de laquelle brillait une grande quantité de parcelles d'or et de mica. Nous nous assîmes sous un majestueux bananier dont le vaste parasol nous garantissait à merveille de la chaleur torréfiante qui faisait crier le terrain; et, me prenant par la main avec un sentiment de curiosité indéfinissable, Kaikaë me demanda si le pays d'où je venais était grand.

— Très-grand, lui répondis-je.

— Femmes et hommes beaucoup?

— Infiniment plus qu'en Afrique.

— Pas bananes, goïaves, cocos?

— Point.

— Pauvre pays qui n'a ni cocos, ni goïaves, ni bananes, et où il y a hommes blancs!

Les dieux africains sont d'ébène; leurs esprits infernaux, ils les colorent comme sont colorés les Européens, et si un homme parfaitement blond s'était trouvé dans la bourgade dont j'étudiais les mœurs, il eût été bien certainement l'objet des railleries de la bande.

— Ainsi donc, dis-je à ma compagne, qui ne se piquait pas de galanterie, tu ne me trouves pas bien?

— Du tout; toi blanc.

Notez que j'ai le teint espagnol.

— Et tu ne voudrais pas de moi pour ton fiancé?

— Après, oui; avant, non.

Qu'on dise encore que l'Europe ne se reflète pas dans les steppes africaines.

Moi, désirant une revanche, je questionnai à mon tour ma curieuse, et je lui demandai, feignant de ne pas le savoir, si, dans son pays, bien loin, il n'y avait pas belles maisons, hommes beaucoup, belles armes de guerre.

— Maisons, des cases bâties en un instant, forêts, montagnes, plaines, ponts; nous nageurs comme dorades.

— Oui, tout cela est bon; mais des hommes blancs, vous n'en avez pas?

— Tant mieux : hommes blancs, fourbes, méchants.

— Est-ce que tu aurais dans l'idée que je veux te faire du mal?

— Non, toi seul, toi pas assez fort.

O nations civilisées! que de reconnaissance vous jetez dans le cœur de ces hommes farouches de tous les archipels, de tous les empires, alors que vous venez transplanter chez eux vos arts, votre industrie, votre religion et vos vices!

J'allais interroger de nouveau Kaïkaë, lorsqu'elle se pencha brusquement, et, collant une oreille à terre, elle bondit et s'écria :

— Hyène! hyène!

Elle voulut fuir; mais je la retins par le bras et lui donnai mon sabre, dont elle s'empara avec une sorte de fierté toute juvénile, tandis que moi, mettant le pistolet au poing, je me tins sur la défensive et me dis intérieurement :

— A la bonne heure! voici un de ces épisodes inattendus, toujours bien accueillis par le voyageur, alors que celui-ci veut avoir quelque chose à raconter à son retour.

La bête glapissante vint à nous sinueusement, ouvrant sa gueule fétide, bavant son écume corrosive, hérissant ses oreilles aiguës, rebroussant son poil roux irrégulièrement planté, balayant le sable de sa queue tendue.

A vingt pas de nous, l'hyène s'arrêta, frémissant de tous ses membres, et nous lançant de temps à autre des regards furtifs.

— Tire, me dit Kaïkaë, qui s'était jetée un peu en avant.

— Pas encore, lui répondis-je; elle a peur comme une déterreuse de cadavres, faisons-lui une longue agonie. Les méchants n'ont peut-être qu'un jour de repentir et de remords. Il faut laisser une heure à ce méprisable ennemi, qui nous aurait dévorés s'il nous avait trouvés endormis ou sans armes.

Rouvière, un de mes amis du cap de Bonne-Espérance, me disait un jour qu'il y avait honte à tuer une hyène d'une balle, et que c'est tout au plus si l'on devait l'assommer à coups de crosse.

Mais il fallait en finir avec la hideuse bête; et, priant Kaïkaë de rester à sa place, j'allai à ce reptile des quadrupèdes le pistolet au poing. L'animal se cabra, ondula son corps comme pour éviter le combat, puis se dressa sur ses pattes de derrière, et attendit l'attaque. Son haleine empoisonnée venait jusqu'à moi et me donnait des nausées. J'allais tirer; l'hyène s'élança et je la frappai au vol.

— Morte! me dit la jeune sauvage.

— Morte.

— Emportons-la.

Kaïkaë s'approchait pour la saisir par la queue; mais l'ignoble et hypocrite animal fit un dernier effort, allongea le cou, ouvrit sa gueule et mordit ma jeune sauvage au-dessus du pied. A l'instant même j'écrasai sa tête à coups de crosse de pistolet, et je me hâtai d'envelopper d'un lambeau de ma chemise la blessure de la jeune fille.

— Ça, rien! me dit-elle en souriant et avec un regard d'une extrême bonté.

— Ça peut être beaucoup.

— Non, mon bon blanc, ça rien.

Le bruit de l'arme à feu avait jeté le trouble dans la colonie errante; nous vîmes accourir quelques hommes de la tribu de Kaïkaë, qui ralentirent leur course dès qu'ils nous aperçurent en bonne intelligence; les traînards, en nous rejoignant, nous apprirent qu'ils avaient vu au loin la caravane de Déhahé, le fiancé belliqueux dont on disait tant de merveilles.

Oh! ce fut une joie bien vive et bien bruyante, ce furent de bien chauds transports qui éclatèrent parmi ces hommes si près de la nature, si loin de la civilisation, dès qu'ils purent se reconnaître et se faire entendre les uns des autres. Déhahé pourtant parut troublé de ma présence, et, tournant vers moi une prunelle furieuse, il allait peut-être me faire un mauvais parti, lorsque Kaïkaë s'élança et lui adressa quelques paroles brèves Sa pantomime expressive me fit comprendre qu'elle racontait la mort de l'hyène. Dehahé vint à moi, posa ses mains sur mes épaules, frappa trois coups de son front contre le mien, et me pria d'accepter une belle sagaie de combat. Je ne me fis point tirer l'oreille; ne voulant point me montrer moins généreux que lui, j'ôtai mon gilet que je lui donnai, en exécutant la même manœuvre qui avait précédé son cadeau.

On s'assit, on causa, on causa beaucoup, et tous en même

temps frappèrent un petit coup dans la main. Après une demi-heure d'attente, pendant laquelle la figure et les épaules de Kaïkaë furent voilées, le fougueux adorateur se leva d'un seul bond comme un chacal, et se trouva bientôt à côté de sa fiancée, lui arracha ses voiles et s'assit auprès d'elle en lui adressant certaines paroles brèves, formées d'une seule syllabe et prononcées comme des notes de musique.

L'escorte de Déhahé se composait de cent hommes au moins, et tremblant sur une parole, sur un geste du redoutable chef. Il appela d'une voix sonore, et une douzaine d'hommes et de femmes, placés en dernière ligne, vinrent à pas comptés déposer auprès de la fiancée des fruits en abondance; puis, arrachant la ceinture qui ceignait ses reins, il prit une boite d'ébène et en tira une douzaine de perles de la plus belle eau et d'une grande dimension. Kaikaë accepte en souriant, et l'heureux guerrier, dont on venait de préparer la couche, s'étendit sur de magnifiques peaux de lion et de tigre, la tête appuyée sur les genoux de Kaikaë.

Je pus alors, avant de me livrer au repos, examiner tout à mon aise la charpente de cet homme extraordinaire, dont les comptoirs anglais surtout gardent un si funeste souvenir. Il était d'une taille au-dessus de l'ordinaire, ses cheveux épais envahissaient un front déprimé, sa poitrine se dessinait carrée, ses épaules étaient charnues, et un certain tic nerveux agitait sans cesse une face large et gluante, une bouche immense, un nez horriblement épaté et des pommettes osseuses haut placées. Comme le tigre assoupi, ses muscles se tendaient et sautillaient par intervalles inégaux, sa respiration était une sorte de grognement qui ressemblait à une menace. Déhahé, né dans le désert, en avait apporté ce qu'il présente de lugubre et de fatal; hormis les instants où ses devoirs lui imposaient l'usage de la parole, il était d'une taciturnité vraiment effrayante pour qui osait reposer ses regards sur cette physionomie exceptionnelle dans un pays où tout est en harmonie dans ses richesses comme dans sa pauvreté.

Kaïkaë me vit avec quelque tristesse dessiner son fiancé; elle craignait, disait-elle, que, si Déhahé venait à l'apprendre, il ne supposât que l'on voulait donner son signalement aux blancs, ses ennemis, et elle m'invita par ses gestes à cacher mon dessin.

Je voulus, avant de m'étendre sur une couverture de laine que personne n'occupait, serrer la main à ma jolie compagne; je la trouvai brûlante.

— Qu'as-tu? lui demandai-je.

— Rien du tout.

— Je ne comprends pas.

— J'ai tout, et moi crains de tout perdre en un moment.

— Pourquoi?

— Tête à moi s'en va.

— C'est la joie, n'est-ce pas Kaïkaë?

— Non; pas la joie, mais la fièvre. Va dormir et reviens à ton réveil me dire bonjour.

A peine eus-je reposé mon front sur la couverture inoccupée, que je sentis des mouvements onduleux qui me firent tressaillir. Je m'assis et regardai plus attentivement mon oreiller. Quels ne furent pas surprise et mon effroi de voir s'échapper d'un des plis de la couverture une monstrueuse tête de boa!

Le serpent était apprivoisé; un de mes voisins se leva, le saisit au cou avec violence, et après quelques paroles menaçantes et un petit sifflet aigu, le monstre s'enroula de nouveau dans la tiède couche préparée pour lui.

La lune en plein avait remplacé le soleil, la brise était fraîche, la nature silencieuse, et cependant, pareil au pétillement de l'électricité, la terre faisait entendre un bruit perpétuel qui disait combien la chaleur du jour avait été ardente.

Un grand coup de baguette, frappé sur un tambour très-loin, réveilla la peuplade. C'était le signal attendu pour la cérémonie nuptiale. Déhahé se trouva debout et fier comme pour une sanglante mêlée; Kaïkaë se plaça près de lui, tandis que tous les autres s'accroupissaient en rond et entouraient les deux époux.

Déhahé orna les épaules, la tête et les flancs de sa fiancée de morceaux d'ivoire enchâssés dans un fil de laiton, et lui dessina grossièrement, à l'aide d'un roseau taillé en pointe, quelques figures sur les jambes et sur le dos. Kaïkaë tremblait de tous ses membres. Déhahé l'interrogea d'une voix inquiète, et la jeune fille, poussant alors un cri lugubre, tendit les bras, tourna sur ses talons, bondit et tomba roide sur le sol. J'accours... immobile!

C'était une barre de fer à laquelle nulle puissance n'aurait pu donner l'élasticité. Les yeux étaient ouverts et hors de leur orbite, sa langue épaisse et livide, et presque de tous ses pores globulait un sang noir et vicié.

L'hyène n'avait pas manqué à sa mission, le poison s'était glissé vite dans les artères de l'infortunée, et une tombe, que l'on recouvrit de branches, remplaça la couche nuptiale.

Déhahé, au désespoir, partit avant le jour, et les journaux de Londres retentirent, quelque temps après, des détails d'une horrible boucherie présidée par le farouche dominateur de ces contrées.

Ce fut un lugubre et touchant spectacle que celui de cette pauvre jeune fille, si vive, si pétulante, si pleine de sève, d'avenir, et, quelques instants plus tard, immobile pour l'éternité.

Hommes, femmes, enfants, défilèrent silencieux et la tête basse devant les restes glacés. Un chant monotone accompagnait la marche, chacun mettait un genou à terre en passant devant les pieds de la victime, et, quand on se trouvait près de la tête, on se courbait, et trois fois le front du vivant frappait le front de la morte.

La fosse fut creusée par les mains des deux peuplades. Elle avait cinq pieds de profondeur. Avant d'y déposer le cadavre, tous y jetèrent une offrande en témoignage de leur douleur; et, dès que l'infortunée Kaïkaë eut été enveloppée dans les étoffes de son époux désolé, des bras robustes la descendirent dévotement dans sa dernière demeure par une pente douce conservée aux deux extrémités de la tombe. Du reste, pas une larme, pas une parole, pas une imprécation. Vous eussiez dit une amertume que l'on craignait de jeter au dehors, une affection dont on voulait garder longtemps le souvenir.

Après le travail, le travail; après un repos de quelques jours, des courses de quelques années: telle est la vie que je me suis taillée et que j'accepte sans regret jusqu'à ce qu'il plaise à la camarde de me dire: «Arrête-toi, voici ta dernière couche, voici ta dernière halte... Qu'elle soit la bienvenue.»

J'avais étudié, j'avais réfléchi, j'avais traduit mes impressions, évoqué mes souvenirs; et Valparaiso me paraissait décoloré malgré les brunes et belles jeunes filles à la chevelure ondoyante, à l'organe poétiquement timbré, qui se jouaient dans ma tête et dans mon cœur.

Là-bas, à l'horizon, un navire dresse ses mâts, il vient de la Chine, il arrive tout pavoisé, tout endimanché et je salue la *Néréide*.

C'était une fringante corvette qui allait doubler le cap Horn et se promener dans l'Atlantique pour une mission toute d'humanité. Je demandai passage, on me l'accorda, et j'avoue que je me serais mis en route avec un immense regret si, deux jours avant de lever l'ancre, il ne m'avait pas été permis de presser dans mes bras mon brave matelot pleurant de joie à cette rencontre, ivre de bonheur en échange de nos paroles amicales, de nos regards empreints de la fraternité la plus touchante.... Dieu! que Jean-Jean était noblement bête au milieu de ses joies et de son délire!....

Nous piquâmes au sud, nous doublâmes encore une fois cette pointe redoutable de l'Amérique qui a été témoin de tant de naufrages, et nous creusâmes des flots déjà connus.

Bientôt, nous quittâmes les âpres régions australes, nous courûmes, toutes voiles dehors, vers le tropique du Capricorne, nous franchîmes la ligne, qui se montra courtoise, et, courant à l'est, nous nous laissâmes doucement aller à l'espérance, c'est-à-dire à l'espoir d'une relâche prochaine et d'un prochain départ.

---

## XIV

### LE DÉSERT. — TIGRE ET PANTHÈRE.

L'air est pur et limpide,
Et la brise rapide
En tous lieux se répand;
Sur la blanche savane
La longue caravane
Se tord comme un serpent.

Vous le voyez s'étendre,
Et vous croiriez entendre
Le souffle du boa;
Tandis que sur la grève
Glisse comme un doux rêve
Le nom de Jéhova!

Sous la rose écumeuse,
La fourmi venimeuse
Au long corsage d'or,
Se repaît de rosée;
Puis, frileuse et blasée,
S'accroupit et s'endort.

L'Arabe rit et fume,
Heureux du jour sans brume
Que le ciel lui promet;
Et sa voix glapissante
Dit l'oraison fervente
Du divin Mahomet.

Mais un chaud météore
Escalade et colore
L'horizon endormi;
L'ardent coursier chancelle,
Et le derviche en selle
Se sent mal affermi.

Vite, courbez la tête,
Fils maudits du Prophète,
La mort est sur vos pas;
C'est l'ange des ténèbres,
L'ange aux ailes funèbres...
Ne l'entendez-vous pas?

Le siroco bouillonne,
Le sable tourbillonne
En longs voiles de deuil;
La montagne s'incline;
Où trônait la colline
S'ouvre un vaste cercueil.

La caravane est prise,
Active, elle s'épuise
En efforts superflus;
Et, quand mourra l'orage,
Si fatal en sa rage,
Elle ne sera plus.

Voyez, voyez les tentes
Jusques aux cieux flottantes
En cent lambeaux épars!
Voyez, voyez leurs cimes
Roulant dans les abîmes
Creusés de toutes parts!

C'est une immense trombe
Qui bondit et retombe,
Tel qu'un flot mutiné;
C'est un cri de menaces,
Un feu qui vous enlace
Comme un corps de damné.

Vous avez le vertige,
Autour de vous voltige
Le zig-zag des éclairs;
C'est une odeur de soufre,
Une fournaise, un gouffre:
Vous brûlez aux enfers!...

Mais l'ouragan s'apaise;
Ou savane ou falaise,
Tout est bouleversé;
Dans le désert immense
L'ibis seul se balance...
Le simoun a passé.

Et sur l'horrible scène,
Demain, si Dieu promène
Son regard tout puissant,
Il verra la panthère
Creuser, ouvrir la terre
Et se gorger de sang.

Trois jours de repos, de beau temps, de promenades, fatiguaient mes forces, et j'en étais à me repentir de mes premières courses et de mes espérances, lorsque d'épais nuages, venant du sud, m'annoncèrent un incident, c'est-à-dire une distraction, un plaisir, un bonheur. Je jetai un regard investigateur sur les chameaux; ils étaient immobiles, d'où je conclus que nulle bête féroce ne les menaçait dans leur indolence. Qu'était-ce donc?

C'était une caravane qui, après s'être perdue dans le désert, qu'elle traversait du sud au nord, avait couru à l'est, espérant y trouver quelque guide et surtout un courant d'eau douce; car la faim et la soif avaient décimé les Arabes et les noirs d'Angole qui la composaient.

Jamais je n'ai vu de rencontre plus froide, plus triste. On se salua du regard; les premiers arrivés montrèrent du doigt aux nouveaux venus la source où nous nous désaltérions, puis quelques échanges eurent lieu, et les deux camps, l'un à côté de l'autre, s'endormirent comme si les hommes qui erraient ainsi dans les solitudes africaines n'étaient pas fils de la même terre, échauffés par le même soleil, soumis aux mêmes colères des éléments. Quelle est la patrie de ces hommes noirs ou bronzés? La steppe où ils se reposent, le plateau qu'ils viennent de gravir, le désert de sable qu'ils franchissent, les forêts qu'ils trouent... La patrie de ces hommes, c'est le monde, ou plutôt ils n'ont point de patrie.

On se leva, on se coucha; on se leva encore, on se coucha de nouveau; on but à la source commune, on mangea des mêmes chameaux; Arabes et noirs firent des prières, les premiers à Mahomet, les autres au palmiste, au léopard, au crocodile, au soleil, au tronc d'arbre; c'est tout.

Le camp des promeneurs égarés fut levé en un clin d'œil.

On allait se quitter sans même se serrer la main, lorsque, m'approchant d'un Arabe qui parlait un peu portugais, je lui demandai où il allait.

— Mecque, me répondit-il.

— Mais avant?

— Avant, désert.

— Et après?

— Après, Maroc.

Je bondis de joie. La caravane allait à Maroc; mais, pour atteindre cette capitale, il fallait courir bien des dangers, il fallait quitter la région des savanes, celle des forêts; il fallait s'éloigner du rivage, dont les sinuosités eussent longtemps arrêté le voyageur; il fallait, en un mot, atteindre le désert, le couper, au moins dans sa partie ouest, en ligne droite, et c'était déjà une de mes plus douces espérances réalisée.

Après les flots océaniques, les flots du désert de Sahara, deux joies, l'une suivant de près l'autre; vous voyez bien que tout n'est pas souffrance pour l'homme d'étude. A l'aide de quelques tours d'escamotage et du jeu de mes échasses, je me fis bientôt l'ami de deux ou trois des nouveaux arrivés; je leur dis mon projet de les accompagner jusqu'à Maroc, et ils acceptèrent, sinon avec plaisir, du moins sans répugnance. Une heure après, nous étions en route.

Quatre chameaux, portant des outres pleines d'eau, ouvraient la marche, précédés eux-mêmes par deux Arabes, dont l'un était armé d'un trident de fer et l'autre d'une corne, au bruit de laquelle devaient répondre d'autres sonneurs échelonnés à égale distance. Après les chameaux venaient une vingtaine de soldats avec des sabres, des fusils, et tenant en main les brides d'autant de chevaux sur lesquels étaient montés les femmes et les enfants. Un intervalle de deux cents pas à peu près séparait ce premier peloton du deuxième, séparé d'une façon pareille, et celui-ci, separé du troisième groupe, avait encore, dans des coffres bardés de lames de fer, les richesses de toute la caravane, c'est-à-dire une certaine quantité de poudre d'or, des peaux de léopard, de lion et de tigre, et un grand nombre de dents d'éléphant.

Le convoi pouvait couvrir un espace d'une demi-lieue au moins. Le sable, soulevé par les pas des quadrupèdes, s'élevait et s'interrompait dans les embrasures formées par la distance d'un convoi à l'autre, et lorsque, hissé sur mes échasses, je regardais, au lever du jour ou au crépuscule du soir, cette marche étrange, ondulée selon les caprices du terrain, il me semblait voir un monstrueux boa coupé par tronçons et cherchant à ressaisir la vie que le fer avait tranchée.

Le lendemain de notre départ nous avions atteint la limite des éternelles forêts qui pèsent sur cette terre bizarre et maudite. Après une halte de trois heures au plus dans un immense enclos bordé de roches pelées, hissant leurs têtes noires au-dessus du sol comme autant de fantômes avides d'air et de lumière, et au son de la première conque marine, répété par les chefs secondaires, on se remit en marche.

Plus d'arbres, plus de grands végétaux, plus d'allées ombreuses, plus de verdure. Ce ne sont ici que des ronces, des touffes d'herbes jaunes et grisâtres que peuvent seuls braver sans douleur les durs sabots des coursiers et des dromadaires. Ici encore mes échasses me furent d'un utile secours, mais les pauvres piétons eurent le soir les jambes meurtries et déchirées.

Courant toujours à l'est, la caravane quitta bientôt cette zone épineuse et se trouva sur un sol pierreux de très-difficile accès.

Par intervalles, des serpents gris et bariolés, pareils à ceux que j'avais déjà vus à mon départ de la côte, réveillés au bruit de la marche et des chants, sifflaient et s'élançaient avec la rapidité de la flèche vers un séjour plus tranquille, tandis qu'un petit quadrupède, au museau pointu et à peu près semblable au rat, se dressait, comme pour nous saluer, sur ses pattes de derrière, et tombait frappé à mort par le bâton, le fouet ou la flèche d'un noir, lancé à sa poursuite. La chair de ces petits animaux économisait celle dont les chameaux étaient chargés, et de leur peau fort moelleuse les chasseurs se faisaient des espèces de sandales protectrices, qui leur étaient d'un grand secours contre les aspérités des galets.

Le sable prit la place des cailloux aigus, et c'est ici, à vrai dire, que commence le désert.

On se reposa. Les sables de chaque groupe, qui marquaient les heures, furent comparés, les outres pleines, touchées avec des baguettes qui les faisaient résonner, et les chameaux exténués furent tués pour servir de repas à la caravane, assez prudente, qui n'entama les vivres de réserve qu'à sa dernière extrémité.

Pour la troisième fois, les tentes furent dressées; pour la première fois, une prière générale monta vers l'Eternel, et vous seriez tombé en admiration devant la chaude croyance de ces hommes qui, tous prosternés le front à terre, tournés vers l'orient, demandaient à leur prophète que le désert ne leur fût point fatal.

La prière monta au ciel. On avait à peine cessé les chants de reconnaissance et d'amour qu'un cri formidable arriva jusqu'à nous.

A l'instant, les chameaux s'agitent convulsivement; les chevaux, à la crinière hérissée, se blottissent les uns contre les autres, tête contre tête, et tournant le dos à l'ennemi comme s'ils avaient dédaigné de le regarder en face, ou plutôt, comme s'ils ne voulaient pas voir arriver la mort dont ils étaient menacés. Les Arabes, habitués à de pareilles rencontres, se posent en avant-garde sur le front de la caravane, et les noirs indécis semblent attendre des ordres pour occuper un poste quelconque. Il est presque impossible qu'un lion ou un tigre se jette sur un convoi sans que des lambeaux de chair palpitante couvrent le sol, et comme l'instinct des bêtes furieuses leur dit que les hommes sont leurs plus redoutables adversaires, c'est sur eux surtout que s'acharne leur rage, c'est dans leur sang qu'ils brûlent de se rouler. Aussi le deuil vient-il souvent attrister les joies du retour.

J'étais hissé au sommet de mes échasses, et, plus haut perché que les hommes assis sur les chevaux, je pouvais fouiller loin à l'horizon. Je signalai le danger, je montrai du doigt le point exact d'où venait le péril, et c'est de ce côté que se dirigèrent toutes les forces. Un tigre arrivait par bonds inégaux, un seul.

Nous allâmes à lui. Descendu de mon belvédère, je me mis côte à côte avec Zingaé, le plus beau, le plus infatigable des hommes de la caravane, qui avait ordonné à quelques noirs tremblants et sans intelligence de nous accompagner. J'allais lui demander, par mes gestes, pourquoi il s'entourait de gens si pusillanimes, mais il me prévint, et je compris, à l'aide de sa pantomime expressive, qu'il fallait immoler quelques-uns de ces malheureux pour sauver les plus braves et venir plus aisément à bout de la bête féroce.

En peu d'instants, nous nous trouvâmes à portée de fusil du promeneur du désert, et nous examinions avec soin l'amorce de nos armes lorsqu'un incident imprévu comme l'envahissement d'une avalanche nous promit un spectacle dont les plus heureux explorateurs ont seuls le privilége d'être témoins.

Près de nous, à notre droite, s'élevait une large dune d'un sable étincelant coloré de rouge. Nous crûmes voir monter derrière elle, comme d'une fournaise presque éteinte, de légères vapeurs qui s'évanouissaient au soupir d'une brise douce et caressante.

L'ordre de tourner le monticule fut à l'instant donné; nous obliquâmes légèrement à gauche et nous aperçûmes, blottie sur quelques ossements à demi calcinés, broyés, une magnifique panthère, couvrant de ses flancs deux petits rejetons.

Zingaé me fit signe de nous tenir à l'écart, me donnant à comprendre que ce n'était pas nous qui avions à combattre.

— A la bonne heure! me dis-je encore, pourvu que le drame ne nous fasse point défaut. Tigre contre panthère, je le veux bien; mais j'aimerais mieux homme contre panthère et tigre à la fois.

Ce n'est pas vers nous qu'avait bondi ce dernier. La caravane était trop nombreuse, l'escorte trop aguerrie; il

avait sans doute compris tout cela, et il s'était réjoui d'avoir en face un adversaire moins à craindre que celui sur lequel il était moins habitué à remporter la victoire. Le tigre et la panthère sont en présence..... Celui-là n'ayant à défendre que ses flancs élastiques et nerveux; celle-ci ayant à protéger ses petits, qui lui demandaient secours et qui comptaient sur elle.

D'une part, une vice-royauté farouche et cruelle, de l'autre, une maternité menacée; la lutte sera rude et sanglante. Silence!

Les regards des deux jouteurs sont des éclairs, leurs rugissements le tonnerre, leurs soupirs des menaces, leurs dents des étaux qui vont serrer et broyer, leurs ongles des crocs de fer qui brûlent de fouiller dans les entrailles. La face de chacun se contracte, la peau fauve de leur front se plisse, leurs griffes frémissent, creusent le sol; ils se renvoient, comme prélude de leur colère et de leur haine, des bouffées d'une haleine fétide qui leur donne un avant-goût du repas auquel l'un d'eux doit assister aux dépens de l'autre.

Voyez! voyez! la langue des deux ennemis est pareille à un triple aiguillon ou plutôt à une flamme, leur mâchoire se dilate, et vous entendez s'échapper de leur gueule entr'ouverte des sons rauques et caverneux comme s'ils sortaient d'un coffre d'airain.

La panthère ne bouge plus, le tigre chemine. Ce n'est pas un quadrupède marchant la tête haute, c'est un reptile qui rampe, se traîne et ne veut pas d'une seule victoire. Il sera vaincu si son premier coup de mâchoire n'est pas mortel; il veut du sang, il en veut beaucoup, il en veut toujours. Le sang, c'est sa vie, c'est sa joie, son extase; le sang seul le désaltère sans le rassasier, et comme il y a du sang à boire, il est heureux, il nage dans l'ivresse de ses espérances. Elle est aussi de la race du tigre, la panthère que vous voyez là, calme, immobile, couvant ses rejetons qui jouent entre eux et se déchirent la robe mouchetée. Jeux de tigres ou de panthères sont des rigoles rouges et des cicatrices profondes.

Les deux antagonistes feignaient de ne pas nous voir ou semblaient peu soucieux de notre présence. Quant à moi, pour une fortune je n'aurais pas donné ma place. Je rétrogradais de quinze cents ans, j'assistais à un jeu du peuple roi dans la cité des Césars, sur les gradins du cirque de Néron.

Ici, le cirque était le désert de Sahara; les combattants, une panthère, un tigre qui n'avaient point connu l'esclavage, deux jeunes et vigoureuses bêtes féroces qui s'élancèrent par une même secousse.

Les mâchoires sont enchâssées, les ongles pénètrent dans les chairs. Poitrail contre poitrail, les deux cœurs se heurtent dans un même battement. Vous diriez deux amis qui ne veulent plus se quitter, ou plutôt deux ennemis irréconciliables dont l'un ne restera debout que si l'autre est étendu dans la poussière.

Ne croyez pas que cette immobilité soit le calme. Il y a là une rage à brûler le sol; ce sont deux puissants leviers poussés l'un contre l'autre par deux forces égales. Le sable est rougi; mais la vie de pareils combattants ne s'en va pas par de légères ouvertures; tout ce qui est cruel est dur à tuer; il faut la foudre pour arrêter les battements des artères des lions et des tigres.

Surpris, courroucé d'une résistance à laquelle il n'est point habitué, le tigre s'éloigne et paraît vouloir prendre de l'élan. La panthère respire à son tour, et promène sa langue raboteuse sur ses flancs entr'ouverts. En cet instant, le tigre s'élance sur les deux rejetons, tue le premier d'un coup de griffe, broie le second d'un coup de dent, et fait volte-face pour jouir de son triomphe.

Il ne sera pas de longue durée! La panthère se redresse avec fureur.... Elle voit ses deux rejetons sans vie, elle devient lionne.... le tigre ne se relèvera plus.

Je voulais faire grâce à la bête féroce généreuse; la balle de Zingaé en décida autrement, et quatre cadavres servirent de pâture le lendemain aux bêtes affamées de ces mortelles solitudes.

Il fallait voir l'élan de la caravane jusqu'à ce moment attentive. Hommes et femmes reprirent leurs causeries interrompues, et le récit du combat qui venait d'avoir lieu devant nous remplit toutes les bouches. Nul détail ne leur était échappé de ce dramatique épisode, et l'on se réjouissait d'en avoir été témoin, comme si ce sanglant prélude de la marche ne devait point faire prévoir quelque catastrophe.

Mais le spectacle le plus curieux à étudier était celui qu'offraient les coursiers et les chameaux. Tant que la lutte dura ils gardèrent une complète immobilité, agglomérés dans un espace restreint; seulement vous eussiez vu, au frémissement de leur peau, à la fébrile tension de leurs muscles, qu'ils étaient frappés d'une frayeur mortelle. Eh bien, dès que la mort se promena sur les quatre cadavres, chameaux et coursiers le comprirent, tous se redressèrent, tranquilles et rassurés; leurs membres reprirent leur élasticité naturelle, et vous auriez dit des animaux inoffensifs sortant d'un paisible sommeil.

On ne pouvait rien faire de la peau des bêtes féroces, on l'abandonna aux vautours. Le son de la trompe annonça le moment du départ, et nous nous dirigeâmes vers le nord.

---

## XV

### UN GRAIN.

Nous avions franchi la forêt au bord de laquelle le combat s'était livré; la journée, calme et sans accident, venait de voir sa dernière heure; le camp s'établit bientôt dans une vaste plaine du milieu de laquelle, comme d'immenses *tumuli*, se dressaient de vastes dunes d'un sable éblouissant. Vous comprenez pourquoi les caravanes aiment mieux ces haltes au milieu du désert, loin de toute végétation, qu'auprès des bois touffus, demeure habituelle des serpents, des tigres et des lions.

Le lendemain matin, la journée s'annonça terrible et menaçante.

Pas une brise à l'air, pas un nuage à l'horizon. Nous sentions, sur notre corps endolori, des picotements aigus, tandis que de notre front, même exposés à l'ombre, ruisselait une sueur abondante.

Là-bas, là-bas, à l'horizon, un point noir, imperceptible, se dessine, il monte, il grandit, il étend ses bras, il monte encore, devient dominateur, il s'empare de l'espace, et un jour terne et blafard éclaire la scène. Vous diriez les rayons opales de la lune sur des ruines silencieuses.

Le duvet le plus léger tomberait sans oscillation, tant l'atmosphère est lourde et muette, et, de temps à autre, cette masse compacte qui nous enserre, qui nous étouffe, est sillonnée par de rapides éclairs qui, partant du zénith, se perdent en jets de feu à l'horizon. C'est un grain, un orage tropical; c'est un de ces effrayants déluges instantanés qui pèsent sur les navires inquiets et menacés.

Le voici qui se déchaîne en larges gouttes d'une eau brûlante, arrivant prompte comme la pierre du Baléare, et faisant résonner le sol sous leurs incessantes volées..... Bientôt leur diamètre diminue, mais leur nombre augmente: elles sont serrées, elles arrivent verticales et rudes, elles font de vives entailles au gravier qui crie, aux tentes qui se déchirent, au dos des dromadaires qui s'agitent et se révoltent ainsi que sous le fouet noueux du conducteur. C'est le prélude du choc, c'est le premier avertissement

du désordre. Tout à coup le ciel s'ouvre, la foudre gronde, l'atmosphère éclate et s'embrase, le feu et l'eau se disputent la conquête du monde; et, tandis que le zigzag des éclairs vous éblouit pour vous jeter plus tard dans de profondes ténèbres, des montagnes liquides, descendant du haut des airs, cherchent à éteindre l'incendie qui se développe et s'accroît par la résistance. Vous diriez que l'Océan, après avoir un instant quitté son domaine, retombe avec toute sa colère pour ressaisir la place que le Souverain maître lui a donnée.

Les flagellations de l'orage n'ont point pénétré le sol, la surface seule est atteinte; aussi la mer de sable est devenue une mer liquide et terreuse qui court, s'élance, bondit, entraine et ravage.

La caravane s'est dispersée d'abord; mais l'instinct de sa conservation lui a dit que sur les dunes élevées seules elle trouverait un port assuré contre les flots envahisseurs. Nous nous y réunîmes presque tous, et de ce triste belvédère nous pûmes admirer l'effrayant spectacle qui se déroulait à nos yeux.

Oh! jamais plus imposant panorama ne s'est offert au regard de l'explorateur! jamais plus redoutables menaces n'ont retenti autour de lui; jamais la mort ne s'est promenée sur sa tête et à ses pieds avec un triomphe plus certain. Figurez-vous une mer immense avec son flux et son reflux, des lames nombreuses se cabrant, se heurtant les unes sur les autres, faisant jaillir ses flots d'écume, retombant en cascades, et se perdant parmi les sinuosités où elles s'engouffrent avec un horrible fracas, des cadavres de serpents, continuant morts les ondulations de leur vie, des tigres aux abois, luttant de toute la vigueur de leurs muscles contre les étreintes serrées des lames vagabondes, et pour navires à cet océan d'un jour, de quelques heures, les cimes arrondies et battues de monceaux de sable, diversement échelonnés, qui seront bientôt dévorés à leur tour....

Mais c'est quand le grain épuisé est allé porter plus loin son impuissante rage qu'il faut voir cette immensité brumeuse se revêtir de formes nouvelles et bouleverser tous les calculs, toutes les prévisions de l'intelligence. Les eaux partent, elles glissent, elles descendent, elles se refoulent, elles s'échappent comme des ennemis vaincus, de telle sorte que vous diriez alors que c'est le sable et la végétation qui montent et veulent de nouveau usurper le sol.

Trois heures de tempête, trois heures de souffrances, d'angoisses et d'extase à la fois... Nos provisions furent avariées, nos tentes déchirées; mais nous ne perdîmes cependant ni hommes ni quadrupèdes, et je me réjouis fort de la visite du phénomène météorologique qui me permit de comparer un grain dans le désert à un grain sur l'Océan.

Ils ont l'un et l'autre une imposante majesté; mais, toutefois, le péril est moins grand là-bas, en pleine mer, qu'ici dans ces solitudes immenses, au milieu du silence solennel du désert qui crée une religion.

La trompe retentit; une seconde, une troisième, une quatrième répondent à ce signal si connu; les bêtes de somme font halte, et, quelques minutes après, vous voyez, solidement dressées sur leurs pieux en fer, les blanches tentes de la caravane au repos.

Le premier repas se fait le matin, peu après le lever du soleil; le second à son coucher, et, comme le crépuscule est de très-courte durée dans les pays équatoriaux, comme la nuit succède presque instantanément au jour, on s'étend après le souper, à moins que la lune n'éclaire la marche de la caravane. Entre les deux repas, il y a pourtant chaque jour une halte pour boire, et il n'est pas rare que cet arrêt se prolonge jusqu'à la nuit, alors surtout que le soleil, dégagé des nuages, fait crier le sol, crevasse la peau et tue l'énergie. Un chef est désigné pour chaque tente; c'est ordinairement le plus âgé ou le plus expérimenté des voyageurs. On place avec le plus grand soin une outre au milieu des convives accroupis sur des nattes, car le sable est brûlant; puis, à l'aide d'un ressort en fer, on ouvre une soupape pratiquée à l'un des coins de l'outre, et l'eau tiède tombe par portions égales dans un coco coupé en deux. C'est le chef qui boit le dernier, et qui met dans la distribution du liquide vivifiant une probité qui va presque jusqu'au ridicule. Par exemple, quand il juge dans sa sagesse qu'un vase contient quelques gouttes de trop, il arrête les gorgées du buveur par un petit coup de baguette, et il y aurait châtiment sévère pour celui qui n'obéirait pas à cet ordre dicté par une religieuse équité. Mais la soif dévorante l'emporte souvent sur la discipline; et il n'est pas rare de voir un buveur avaler toute la ration, au risque d'être privé de la ration suivante. La distribution des vivres a lieu avec une moins grande sévérité; le chef juge de l'appétit de ses hommes sans consulter, et les copieuses portions de chameau, de cheval, de bœuf et de mouton cuits et salés sont placées sur les fragments des feuilles de bananiers, qui servent de table. Toujours le matin, la ration d'eau-de-vie est distribuée, jamais le soir. La prudence a ordonné cet usage, car les têtes sont chaudes, quand un soleil presque à pic a pesé dessus; et bien souvent une folie, une folie fatale, s'est logée dans le cerveau du pèlerin peu habitué aux courses écrasantes du grand désert africain.

Il y avait huit jours que nous avions quitté la région des grands végétaux, un souffle brûlant, pareil aux exhalaisons d'une fournaise, nous avait escortés sans nous laisser un moment de relâche; un de nos coursiers, le plus richement chargé, soudainement frappé de vertige, s'était enfui avec d'horribles hennissements; les balles l'avaient abattu, et, lorsque nous allâmes à lui pour reprendre les provisions et les trésors, nous le trouvâmes plein de vie encore; mais les yeux roulant dans leur orbite, les naseaux en feu, le poil hérissé, les muscles convulsivement agités et mâchant avec rage le sable sur lequel il se tordait. Cinq minutes après, il était immobile, et le lendemain sans doute il servait de pâture aux vautours égarés dans l'espace.

Mais cet épisode n'est pas le seul dont nous devions être témoins dans cette journée fatale pendant laquelle le thermomètre Réaumur marqua soixante-dix degrés au soleil et trente-sept à l'ombre.

Le ciel nous réservait un spectacle plus palpitant, plus chaud, plus terrible, une de ces scènes de deuil et de désolation dont le souvenir ne s'attiédit jamais, et qui vous poursuit longtemps dans vos douloureuses nuits d'insomnie. Nous avions achevé notre second repas, et sous la tente voisine retentit un bruit éclatant de voix confuses.... J'accours : Arabes et noirs étaient sortis; une femme jeune encore, son mari et deux esclaves cherchaient à retenir dans leurs étreintes une fille de quinze ans au plus, brisant, broyant, mordant tout ce qui tombait sous sa main, tout ce qui tombait sous sa dent. Sa mère, son père, étaient surtout les objets privilégiés de sa fureur. Quand elle ne pouvait les atteindre, elle leur lançait à la face les hideux caillots de sa bave verdâtre, et dès que, par un effort surnaturel, son bras devenait libre, elle déchirait de ses ongles le sein qui l'avait nourrie, la tête du père qui priait et demandait grâce. La furieuse, ressaisie de nouveau, vomissait imprécations et blasphèmes contre ceux qui l'enchaînaient. Tout à coup, et dans un moment de calme et de torpeur, pendant lequel les lutteurs essayaient de reprendre leurs forces épuisées, la jeune fille pousse un hoquet frénétique, se prend à rire, bondit, voltige à droite, à gauche, tourne sur ses talons, et part avec la rapidité de la biche aux abois.

Tous, nous nous remettons à sa poursuite, tous nous l'appelons à l'aide des paroles les plus affectueuses; la mère au désespoir nous précède; et comme nos pieds sont mutilés, comme l'infortunée ne s'arrête ni aux cris ni aux supplications, sa mère s'empare du fusil d'un de ses voisins et ajuste la fugitive qui tombe frappée d'une balle aux reins. Nous accourûmes... Pauvre enfant!... elle riait, elle rendait le dernier soupir, l'écume à la bouche, les yeux étincelants et rouges, les doigts crispés, le râle à la gorge et le sourire sur ses lèvres violacées; son dernier regard



Un conseil fut tenu.

fut un éclair, son dernier battement d'artères une commotion, son dernier cri un grognement sépulcral...

Sa mère lui avait fait une lente agonie.

Une brume épaisse, lourde, fétide, avait pesé pendant quarante-huit heures sur nos poitrines oppressées; les divers tronçons de la caravane, pour ne point se perdre, se voyaient forcés de s'interroger par des signaux, et comme les Arabes voyageurs ont plus de foi en leur expérience, presque toujours en défaut, comme, par mépris, ils avaient brisé la seule petite boussole dont je m'étais muni à mon départ du Sénégal, il s'ensuivit que la route fut perdue, que, dans le silence des étoiles, les guides et les chameaux eux-mêmes erraient çà et là, louvoyaient sans but et s'épuisaient vainement à interroger leur instinct trompé par la nuit profonde qui nous enveloppait... Un conseil fut tenu; les principaux chefs, ceux qui avaient déjà traversé le désert, se trouvèrent divisés d'opinion... Les uns voulaient courir à droite, les autres à gauche; les uns allaient jusqu'à soutenir que rétrograder c'était avancer, et le résultat de la délibération fut que nous étions perdus dans ces éternelles solitudes.

Ce qu'il y avait de mieux à faire, selon les plus prudents, c'était d'attendre le retour du soleil et des étoiles, ou, mieux encore, d'interroger la soif des chameaux qu'on voulait faire souffrir de la disette. C'était s'exposer à un long retard, c'était courir le risque de voir les provisions d'eau épuisées, et la majorité arrêta une marche à tout hasard.

Je n'acceptai point de gaieté de cœur cette honteuse résolution qu'on me fit connaître, et, pendant que les moins décidés combattaient encore, j'aimantai, à l'aide d'un fer à cheval aimanté lui-même, une grande aiguille; je la plaçai sur un tout petit morceau de papier surnageant dans un coco à demi plein, et la pointe de l'aiguille courant toujours au nord, je fis comprendre que c'était vers ce point que nous devions nous diriger. Ce qui est au-dessus de l'intelligence vulgaire passe pour fabuleux; chez cer-





Tu as volé la boisson de tes frères, tu mourras par la soif. (Page 52.)



tains peuples, la science, c'est l'œuvre des esprits malfaisants qu'il faut se hâter de briser; et plus il semblait démontré à ceux-là que j'avais raison, plus ceux-ci s'obstinaient dans leur opinion opposée... O Galilée, que tu as eu tort d'accuser ton siècle seul!... Les préjugés sont de toutes les époques, citoyens de tous les pays, hôtes dangereux de toutes les cités. Les préjugés voyagent avec les ouragans, avec la pensée plus rapide qu'eux; les préjugés sont le fléau le plus envahisseur de la terre, et le désert n'en est pas plus affranchi que la capitale civilisée, où les arts, les sciences et le commerce ont établi leur empire.

Je voulus essayer la justification de la conduite de mon aiguille aimantée, ce qui, entre nous, m'eût été impossible, car cela est, parce que cela est. Mais un des chefs les plus intelligents et les plus vigoureux, quittant brusquement la natte sur laquelle il était à demi couché, s'élança sur moi, s'empara d'une main téméraire de l'appareil scientifique, et le lança au loin. Son argument fut sans réplique, la science eut tort; l'aiguille et le pôle se virent convaincus de charlatanisme, et la caravane campa en attendant une nouvelle décision.

---

## XVI

### LE TORSE.

Cependant, la brutalité de l'Arabe ne plut point à tous ses camarades; quelques-uns firent entendre des récriminations, des menaces; ils cherchèrent à se donner des partisans, discutèrent avec enthousiasme la démonstration

dont ils avaient été témoins; ils s'indignèrent du repos auquel on voulait les condamner; ils résolurent d'en finir avec cette fatale inaction qui leur enlevait le reste des provisions d'eau prête à se corrompre au sein d'une atmosphère si épaisse, et ils s'armèrent pour résister à la décision de Maharah et de ses partisans.

J'avais mis, sans le vouloir, le feu à la poudre.

Un cri sinistre, bien connu de la caravane, retentit le long de la ligne attentive et haletante; on allait, on allait sans savoir où; on s'interrogeait avec effroi, on se quittait sans avoir rien appris, et ce ne fut que trois heures après, dès que les ténèbres de la nuit ajoutèrent une nouvelle horreur aux ténèbres du jour, que les deux camps opposés se trouvèrent en présence.

Un coup de fusil retentit; on entendit la détonation sans voir la lumière; mais le signal de l'attaque une fois donné, on devait en venir aux mains. Une mêlée était impraticable, car l'ami aurait souvent frappé l'ami, le frère aurait tué le frère, et le sang eût coulé sans qu'il eût été possible de s'assurer de quel côté penchait la victoire. Ainsi, les ténèbres qui devaient nous perdre nous sauvèrent d'une horrible catastrophe. On se battit de loin, on tirailla toujours à distance, et, quoique la fusillade fût assez vive, on faisait peu de mal. Hommes et femmes ne se battaient que couchés, les balles passaient sur les têtes ou labouraient le sable avec de sinistres sifflements; c'était une lutte les yeux fermés, un délire de furieux, d'insensés, une bataille stupide que les deux farouches partis étaient au désespoir d'avoir commencée et qu'ils brûlaient de voir finir. Mais si la fusillade, jointe aux cris, était effrayante, le silence qui lui succédait l'était cent fois plus encore.

L'oreille était ouverte au bruit le plus léger, chacun craignait que son ennemi ne voulût en finir à la pique, au sabre, à la baïonnette. L'œil fouillait dans les ténèbres, la main cherchait un corps à saisir, et cette crainte, cette attente, cette incertitude avaient quelque chose de solennel bien plus redoutable que le sifflement des balles et l'horreur du chaos au milieu duquel nous nous agitions.

Mais un éclair a lui à l'horizon, et il est arrivé jusqu'à nous, comme un signe de salut...; les ombres épaisses montent, deviennent moins intenses; elles cheminent, elles forment des rubans, des zones verticales qui se croisent, qui se mêlent, se déchirent, se dispersent; et, petit à petit, les objets se dessinent, douteux d'abord comme des fantômes, puis prennent leurs formes naturelles. On se voit, on se touche, on se cherche, on se reconnaît, on s'embrasse et l'on rend des actions de grâces au prophète.

Avec le jour naquit la confiance; avec la confiance, l'amitié, si nécessaire aux longues et difficiles pérégrinations.

On cherche les blessés; ils étaient en très-petit nombre; on leur prodigue les soins les plus généreux, les consolations les plus efficaces; on les couche sur les nattes les plus moelleuses, et chacun parut se repentir du mal qu'il avait fait à son frère.

Plus la crise s'était dressée douloureuse et menaçante, plus le besoin de la paix et de l'union se fit sentir. Ceux d'entre les chefs qui avaient excité la lutte se montrèrent plus empressés à la faire oublier, et Maharah surtout accusait sa violence et demandait qu'on lui infligeât un châtiment qui pût lui apprendre à être plus circonspect à l'avenir. Il vantait ma haute science; il disait que c'était moi seul dorénavant qu'il fallait consulter pour la route à suivre; et, au lever du soleil, il démontra que mon aiguille indicatrice avait raison.

Une prière générale fut ordonnée; hommes et femmes, agenouillés et tournés vers l'orient, firent entendre leurs chants de reconnaissance, et vous auriez dit la cessation d'un fléau dévorateur, la fin d'une agonie, la résurrection d'une mère au cercueil.

Hélas! hélas! le ciel a des décrets impénétrables, et le moment où l'on croit que Dieu nous tend une main protectrice est celui où nous avons le plus à redouter de sa rigueur.

Le repas servi, on se jeta sur les mets avec d'autant plus de voracité que les longues heures qui venaient de s'écouler avaient été périlleuses et bien remplies. Les émotions de la tête et du cœur fatiguent encore plus que les agitations du corps, et les viandes salées, servies sur les nattes, disparaissaient sous la dent vorace des convives affamés.

Puis vint la distribution d'eau... il y eut ici un sentiment de terreur inexprimable. Dès que les premières gouttes échappées de l'outre eurent été recueillies dans le vase, une odeur fétide se répandit sous la tente, et l'Arabe qui voulut approcher l'eau de ses lèvres avides tomba suffoqué en poussant de lugubres hoquets. Interrogée une seconde fois, l'outre rendit le même arrêt, et l'on dut se hâter de la jeter au loin, sous le vent des convives presque asphyxiés. Nous pensâmes d'abord qu'un cadavre putréfié de quelque petit quadrupède avait été involontairement enfermé dans le réservoir de peau; on tint à s'en assurer sans péril, on poussa l'outre loin du camp, et une balle l'ayant percée, le liquide s'en échappa, bu à l'instant par le sable altéré.

Point de cadavre, et, tandis que nous cherchions la cause du malheur qui venait de nous frapper, nous vîmes accourir çà et là les chefs des autres escouades s'interrogeant effrayés et tremblants. Nul doute, toute notre provision d'eau était perdue, perdue sans espérance! On ne tint nul conseil, on se regardait avec des yeux égarés, on se serrait convulsivement la main, on interrogeait d'une prunelle vitrifiée le large disque du soleil qui s'épanouissait sur l'espace, on fouillait à l'horizon, comme pour y puiser un secours miraculeux; et les bras tombaient, et le corps, épuisé par les horribles prévisions d'un avenir corrosif, se laissait aller sur le sable brûlant, et ceux-là mêmes qui ne ressentaient pas encore les atteintes de la soif accusaient le ciel d'une rigueur sans exemple.... La mère pressait tristement le fils dans ses bras, le fils buvait les larmes brûlantes de sa mère, et le vieillard bénissait le prophète de lui avoir fait espérer une lente agonie.

Jamais la peste, au premier jour de son invasion dans une cité populeuse, n'a répandu plus de terreur et de deuil; jamais la famine, se ruant sur une ville assiégée, n'a poussé à un plus affreux désespoir. C'est qu'ici la mort plane en souveraine et que nulle prière ne peut l'attendrir; c'est que le désert, quand il a dit sa parole fatale, ne la rétracte jamais; il se rit de vos larmes, de vos vœux, de vos supplications, de votre agonie.

Oui, sans doute, la soif est toujours une torture, un horrible châtiment du ciel, même alors que vous voyez là-bas, là-bas dans le lointain la source difficile à toucher qui doit éteindre le feu qui vous dévore; mais la soif dans le désert, la soif au milieu de l'immense désert du Sahara, la soif sous les rayons calcinateurs du flambeau du monde, la soif à côté de celui qui, comme vous, souffre de la soif, qui s'étend sur le sable rougi, qui le mord et le broie, qui veut du vent, de l'eau, et ne trouve que du feu; la soif, quand les heures qui suivent vont ajouter une douleur à la douleur déjà si corrosive de la soif! c'est-à-dire un brasier qui étouffe, un enfer qui tourbillonne et vous enlace dans ses mille langues flamboyantes, un fer rougi qui se promène sur vos membres disloqués... Oh! vous ne savez pas ce que c'est que la soif, vous qui n'avez pas affronté cette sauvage, cette mortelle Afrique dont les profondeurs seront peut-être toujours un mystère... Oh! ne l'apprenez jamais, car vous aurez maudit votre mère, car vous aurez blasphémé votre Dieu.

La soif, c'est le plus terrible anathème de l'Eternel.

La journée fut un solennel silence. Le soir, hommes et femmes passaient comme des fantômes, et les quadrupèdes, le cou tendu, les naseaux ouverts à la brise muette, demandaient un soupir à l'air, dans leur impuissance d'obtenir une goutte d'eau..... Le cirque sans bornes au milieu duquel nous nous agitions était un hôpital dont pas un malade ne devait sortir avec la guérison, à moins que le Tout-Puissant ne daignât avoir pitié de tant de misère; mais l'ouragan ne devait pas venir, mais la foudre ne pouvait pas briller sur un ciel d'azur, mais aucun nuage à l'horizon ou au zénith ne nous promettait une fraîche on-

dée.... la limpidité du ciel et de l'air faisait notre malheur plus grand, et ce que nous aurions désiré alors, ce que nous appelions de tous nos vœux, c'était la tempête et son chaos, le simoun et ses désastres, le mirage et ses mensonges, le rugissement du lion et la dent du tigre....

Rien ! encore rien !...

Comment lutter contre ce qui n'est pas! Comment vaincre ce qui n'oppose aucune résistance! La mort la plus affreuse est celle qui s'accomplit sans lutte, et nous étions vaincus par l'absence même de tout ennemi visible.

Je ne vous dirai pas les horribles sacrifices qui souillèrent cette nuit de tortures... Quelques cadavres dont les veines étaient ouvertes furent enterrés le lendemain, et l'on vit, sans les en blâmer, sans arrêter leurs bras, des Arabes et des noirs, égaux cette fois, abattre des chameaux encore debout, et fouiller dans le réservoir que Dieu a donné à ces navires du désert pour y chercher une boisson que leur estomac débile rejetait quelques instants plus tard. Une seule goutte d'eau limpide eût armé la caravane, et des flots de sang auraient coulé pour sa conquête. On aurait fait dieu celui qui serait venu vous annoncer le retour des avalanches auxquelles nous ne nous félicitions plus d'avoir échappé.

Cependant l'instinct, à défaut de la raison, dont nous avions perdu l'usage, nous dit de nous remettre en route; on se leva comme pour mourir debout, on chemina vers le nord, on aurait pris la route opposée si les pas du premier dromadaire se fussent dirigés vers le sud; et la faim, que l'on n'osait apaiser dans la crainte de rendre la soif plus ardente encore, laissa derrière nous quelques hommes que nous ne cherchâmes pas même à relever.

La nuit suivante, le ciel se voila d'un léger réseau blanc et diaphane; une douce rosée rafraîchit le sol et nous permit de respirer plus à l'aise...

Il fallait nous voir agenouillés, le front à terre, promenant une langue avide sur la surface du sable doucement imprégné... Le brume semblait s'épaissir. Un orage nous était promis, nous interrogions avec angoisse les caprices des masses onduleuses qui glissaient sur nos têtes. Le soleil se lève, toute vapeur s'efface, tout espoir s'évanouit, tout courage est abattu, et le silence de l'atmosphère prophétise notre dernière heure. Las d'un combat inutile, nous nous accroupîmes de nouveau, la face tournée vers le soleil, et nous attendions notre dernier râle dans le silence du désespoir, lorsque le chameau qui ouvrait la marche poussa une sorte de bêlement dont les chefs arabes furent frappés. Ils se levèrent comme sous une secousse voltaïque, et, sans s'être consultés, ils allèrent droit au quadrupède.

L'un d'eux le prit par les guides et le tourna vers un point de l'horizon... Le chameau se révolta et fit face au côté qu'on l'avait forcé d'abandonner.

La même manœuvre fut répétée, la résistance de la bête fit sourire les Arabes : le signal était donné, c'était vers le point indiqué par l'instinct du dromadaire que nous devions diriger nos pas.

Rien de nouveau pendant les deux journées qui suivirent; mais, au coucher du soleil de la quatrième halte, un cri de joie retentit tout le long de la caravane, et je ne l'interprétai que lorsque je vis les chameaux reprendre, presque malgré leurs guides, la route de l'est. Une fraîche oasis leur était promise; nous nous laissâmes guider par leur instinct si merveilleux, et deux heures après nous aperçûmes à l'horizon les sommets variés d'une végétation puissante, auprès de laquelle nous pourrions bientôt respirer plus à l'aise et ressaisir nos forces abattues.

Une terre fraîche et verte, une source limpide pour l'alimenter, des palmiers avec leurs fruits, leur onduleuse chevelure, leurs branches robustes, leurs feuilles vertes et tremblotantes à la brise, un dôme impénétrable aux rayons d'un soleil étincelant, une consolation, une joie, un sourire de Dieu après un éclat de sa colère... voilà l'oasis dans le désert de Sahara.

Il fallut se lever et partir : la route était longue encore, et l'oasis a aussi ses heures de deuil et de désolation.

Une vallée silencieuse, véritable entonnoir ouvert aux chaleurs corrosives de l'atmosphère, fut la première et rude épreuve à laquelle nous nous trouvâmes soumis. La réfraction était écrasante; une sueur âcre ruisselait de tous nos membres endoloris, et mes échasses haut montées m'étaient presque d'un inutile secours.

Nous perdîmes ici quelques hommes et trois chevaux, qu'on ne se donna pas même la peine d'ensevelir, et si ce gouffre, dans lequel nous nous épuisions, devait se prolonger encore, la caravane entière avait à craindre d'y trouver un tombeau.

Le terrain se montra généreux, la chaleur moins suffoquante, l'horizon s'élargit, et la nuit suivante nous redonna du calme. Nous reprîmes la route du nord, guidés par un Arabe qui assurait se reconnaître au sein de cette vaste solitude; on dormit sur les bêtes de somme, et l'on fit au moins une vingtaine de lieues en neuf ou dix heures.

Oh ! je sais bien que vous trouverez la marche paresseuse, vous dont le pied pose sur un terrain solide; mais on avance lentement sur un sable qui cède et ne peut vous servir d'appui; la résistance ajoute à la force, et les bras et les jambes s'épuisent à s'agiter dans le vide.

Ici encore un spectacle effrayant, une de ces rigueurs cruellement salutaires, sauvegarde des caravanes aventureuses; ici un sanglant holocauste pour la sécurité de tous, mais un de ces poignants souvenirs qu'on se hâte de jeter sur le papier pour l'arracher de la mémoire.

La nuit commençait à descendre sur nous, nuit sans ténèbres, car la lune en plein nous éclairait de ses rayons d'opale... Un cri retentit; un gardien de vivres l'a poussé. Les trompes résonnent, on fait halte, on accourt, on se presse... Une outre est percée avec intention : un Arabe, écrasé par la soif, a commis le crime; il a voulu éteindre le brasier qui le dévorait; il a troué, à l'aide d'un fil d'archal, une des outres confiées à sa vigilance, on l'a vu aspirer l'eau tiède qu'elle contenait : le malheureux sera jugé, puni... et quel châtiment, bon Dieu !

Il le connaît, il s'incline, il s'agenouille, mais il ne prie point, car il sait que nulle grâce ne peut lui être accordée. Il le savait, et il s'était rendu coupable. Ah! c'est que la soif est un rude dominateur, et l'homme dévoré par la soif boirait le sang de son ami et ouvrirait les veines de son fils pour se désaltérer.

L'Arabe attendit.

On ne parla point, on ne discuta point. Quatre hommes s'avancèrent d'un pas tranquille et creusèrent le sol. L'ouvrage terminé, l'un d'eux descendit dans la fosse, en prit la mesure et remonta.

Cela fait, les quatre travailleurs, sur un geste du chef, s'emparèrent de l'infortuné, le descendirent dans la tombe, après lui avoir lié les pieds et les mains, et tandis que deux seulement le tenaient debout, les autres comblaient le vide.

En une demi-heure, tout fut achevé, le gravier couvrit les flancs du coupable : ses épaules et sa tête seules dépassaient le sol nivelé.

Ces lugubres préparatifs achevés, la caravane fit volte-face et défila devant le patient à pas comptés en psalmodiant des paroles d'anathème. Chaque homme, chaque femme, chaque enfant devait frapper du pied le sable dans lequel on avait emprisonné le malheureux toujours immobile et silencieux, et les plus acharnés, je veux dire les plus dévots, lui crachaient à la face, en l'accablant d'épouvantables imprécations.

Ce sombre cortége, après être revenu sur ses pas, reprit le chemin du désert; mais, dès que le chef de la caravane eut atteint la hauteur du coupable, il se fit verser, dans un énorme coco, de l'eau mêlée à une certaine quantité de rhum, et, après l'avoir placé auprès du captif, il posa gravement sa main droite sur le front du réprouvé, sans

voile, ni turban, ni bonnet, et lui adressa ces terrifiantes paroles :

« Tu as volé la boisson de tes frères, tu mourras par la soif.

« Tu as violé les lois du désert, tu mourras dans le désert dont tu n'as pas respecté la majesté solennelle.

« Que le tigre dont tu as imité l'astuce et la rapine vienne te visiter après notre départ ; qu'il trempe sa langue de sang dans le vase que je dépose auprès de toi, et qu'après avoir joui de ta longue agonie il brise ton crâne dans ses rudes mâchoires.

« Que la hyène, à défaut du tigre et du lion généreux, se pose à tes côtés ; qu'elle étouffe ton dernier râle et s'abreuve de ton sang impur.

« Tu as méconnu la parole sainte de notre divin prophète ; le prophète devait t'abandonner et te maudire.

« Adieu donc, lâche, infâme, impie ; expie le crime horrible dont tu t'es souillé ; repens-toi, en présence du supplice que tu vas subir, et que Mahomet te prenne en pitié... »

Le foudroyant anathème prononcé, l'on jeta sur lui un dernier regard et l'on poursuivit sa route.

Je priai, non pas les hommes, mais Dieu, pour l'abandonné. Je tournai plusieurs fois la tête pour voir la tête immobile de cette victime de la douleur ; je lui envoyai de mes vœux les plus fervents la fin de son agonie, et le fantôme se perdit dans l'ombre.

Bien des années ont passé sur cette scène d'horreur et de désolation ; le jour n'arrive pas à mes paupières mortes ; d'autres émotions, d'autres malheurs ont grossi la liste de ceux sous lesquels s'est ridé notre front, et toujours, toujours je vois là, devant mes regards perçants comme au passé, ce torse seul, debout et vivant au sein d'une nature morte, ce supplice de dammé, cet enfer improvisé par les hommes, auquel un homme est condamné. La mémoire est parfois un don bien funeste.

---

## XVII

### LA NUIT.

Écoutez le silence : il a ses modulations, ses harmonies, ses mystérieuses notes ; il est une musique.

Le silence chez nous, quelque assoupies que soient nos cités, quelque immobile que dorment nos forêts, a toujours des phrases discordantes ; un mutisme imprégné, des sons inharmonieux vous arrivent comme des visiteurs importuns.

Le silence n'existe pas là où s'agitent les passions des hommes ; vous diriez qu'elles se font jour à travers tous les pores, et qu'elles envahissent l'espace qui les répercute en sinistres échos.

Chez nous, le silence n'est pas inspirateur, il n'a rien de vague, rien de religieux, il ne fait jamais rêver, parce que vous attendez toujours la vibration qui va se réveiller.

La voix de la cloche appelant les vivants au culte des morts, le murmure du ruisseau qui s'indigne de sa captivité, le roulement de la cascade et du torrent qui ne veulent pas qu'on ignore leur présence, le chant des oiseaux voyageurs, le bêlement, le hennissement des quadrupèdes ; tout se promène chez nous avec une intensité plus ou moins grande, avec des modulations plus ou moins fébriles, et vous ne respirez pas dans une atmosphère parfaitement silencieuse.

J'étais bien jeune encore, je ne pensais guère à penser, et cependant, là-bas, là, dans une délicieuse vallée de nos poétiques Pyrénées où dorment aujourd'hui les restes de la plus sainte, de la plus adorée des mères, du père le plus justement regretté, j'avais appris déjà ces choses sans me les expliquer, et il me semblait qu'il y avait de l'incorrection, un bruit importun dans le silence que je cherchais sur les crêtes neigeuses qui cerclent mon beau village d'Estagel, bâti sur le marbre.

Là aussi pourtant le château de Kéribus s'échelonne au sommet d'un mont sauvage et rude ; là aussi pourtant un cirque immense appelé le *Désert* vous isole du monde : eh bien ! il y a là, même alors que la *tramontane* se tait dans les anfractuosités des rochers, même alors que la rigide *marinade* pousse son dernier soupir sous les riches vignobles de Rivesaltes ; il y a là, dis-je, hôtes inhospitaliers, des sons imprévus qui vous arrivent et vous laissent comme le contact d'un corps au milieu des ténèbres.

Je n'appelle point cela le silence.

Rien ne m'empêche de voir, d'étudier, d'admirer le panorama du paysage, la splendeur du site que j'embrassais de mon regard, que je foulais du pied, que je gardais dans mes souvenirs.

Je n'étais point isolé, car sous mes pas grignotait l'insecte, ou glissait le reptile ; car à mon oreille bourdonnait le moucheron, et sur ma tête croassait le corbeau à la recherche d'un cadavre en putréfaction.

Rien de vraiment sérieux, rien de vraiment solennel dans l'univers habité par les hommes ; on dirait qu'ils veulent rapetisser la grande œuvre de Dieu, et qu'ils s'indignent qu'on ait donné un champ si vaste à l'ambition qui veut tout envahir.

Suivez-moi maintenant et asseyez-vous à mes côtés sur ce mont de sable gris derrière lequel se repose l'aventureuse caravane de ses lassitudes de la veille.

Je vous défie bien de rester athée ou de le devenir à l'aspect seul du magnifique panorama qui se déroule à vos yeux ; tout y est imposant, vaste, sublime : tout, même le vague, le douteux, l'incertain, s'y développe sévère, solennel, religieux ; les extases vous arrivent par tous les sens.

Cet éternel diadème de rubis, de diamants, d'émeraudes qui pavent l'éther, ces océans de sable qui le reflètent, ce silence poétique dans lequel vous nagez, ces régulières ondulations d'un sol mouvant qui disent les caresses de la brise ou les colères du simoun, ces horizons sans limites que vous échelonnez dans votre admiration ; cette lune opale, flambeau des heures ténébreuses qui se lèvent là-bas sur ce monde, qui plane, redescend comme une pensée mourante et vous inonde de ses baisers sans chaleur : oh ! tout cela, tous ces prodiges, tous ces enchantements, voyez, vous vous en saturez avec ivresse, avec délire, et vous êtes au désespoir de ne pas voir un monde à vos côtés pour le partager de tant de séductions.

Vous dites que le bonheur rend égoïste, vous mentez ; le bonheur apprend aussi la clémence et le bienfait, il tue le blasphème dans votre âme, il éteint la colère, il ranime les nobles passions, il vous rapproche de la Divinité.

Ce qu'il y a surtout de merveilleux dans les émotions du pèlerin perdu au milieu du Sarah, c'est que le silence lui est interdit, à lui qui rêve seul au milieu du silence : je sais que ses lèvres traduisent les sentiments intimes qui l'agitent ; les monosyllabes s'en échappent rapides, colorés, précis, et vous vous écoutez parler avec bonheur, car tout est gratitude en vous, tout est action de grâces pour le créateur de tant de majestés.

Là, point de serpent enroulé, bavant au soleil et cherchant une victime dans son instinct de reptile ; là, point d'insecte grignotant, point de gazon pour le regard, point de ruisseau jaseur, point de fleurs, point de broussailles, point de feuilles courant au hasard..... et pourtant vous respirez un parfum délicieux ; des émanations aromatiques

échappent de ce silence, vous entourent, vous caressent, vous enivrent, et vous redoutez le jour qui va se lever avec ses splendeurs et ses rayonnements.

J'avais vu les éternelles nuits des régions polaires: dans chaque minute est une douleur, dans chaque heure est une torture ; j'appelais alors de mes vœux les plus fervents le grand flambeau du monde caché sous l'horizon : aujourd'hui les objets qui cessent de s'éloigner me jettent la terreur à l'âme, et je voudrais que l'arbitre souverain changeât ses immuables décrets et ne colorât plus la mystérieuse atmosphère dont le désert s'est revêtu.

Mais, hélas ! les livres de Dieu n'ont point de ratures, et je me hâte d'être heureux, car une zone légèrement empourprée colore le brumeux horizon, et mes yeux se fermeront aux flèches d'un soleil vertical qui crevassera mes membres.

Sous les tropiques, je l'ai dit, la nuit succède au jour et le jour à la nuit avec une grande rapidité, il n'y a presque point de crépuscule, la transition est pour ainsi dire instantanée. Eh bien ! ce passage, si rapide qu'il soit, est un des phénomènes les plus curieux à observer, c'est un des plus difficiles à décrire ; essayons.

Vous voyez parfaitement à vos pieds, vous pourriez presque compter les grains de sable où s'imprègne votre corps ; à quelques pas de là, toute couleur s'efface, toute nuance disparait, rien n'est distinct, dessiné ; c'est quelque chose et ce n'est rien. N'interrogez pas vos souvenirs, ils vous tromperaient ; ne fouillez point dans le passé, il n'offre aucune analogie avec le présent ; vous êtes dans un nouvel univers, vous n'avez aucune similitude à lui opposer ; il n'y a pas seulement contraste, mais mensonge, impossibilité. Ce qui fut n'est plus, et ce qui est cessera d'être dans un instant ; les ondulations du terrain cheminent à vos yeux, et cependant vous les savez immobiles : ce n'est pas le jour qui marche, c'est le sable que les rayons commencent à pénétrer, et telle est la réalité du mirage que, par la pensée, vous cherchez un refuge pour vous abriter contre le flot qui va vous dévorer.

Ne vous flattez point d'échapper au prodige par la réflexion ; il s'impose à la philosophie, il se dérobe à l'analyse, il soumet la science, et vous le subissez comme ces cauchemars fantastiques qui traversent vos nuits et vous poursuivent jusque dans votre réveil.

Les chameaux seuls, ces navires du désert, ne semblent pas émus du phénomène ; les Arabes, même ceux qui ont plusieurs fois sillonné le Sahara, s'en abreuvent avec volupté ; ils s'agenouillent tournés vers l'Orient, et vous les voyez, fébriles et soucieux, se dire à voix basse leurs émotions et célébrer leur extase.

Quand vous savez qu'il vous reste encore bien des horizons à franchir, quand les souffrances de la veille vous prédisent infailliblement celles du lendemain, ne vous sentez-vous donc pas heureux de voir toute la nature vous venir en aide et vous montrer le port que vous craigniez de ne pas atteindre ?

Qu'importe que la déception arrive quelques instants plus tard ! La joie est toujours une visiteuse bien venue, et, même à son départ, vous la saluez de la main et du cœur.

Comme la vie est impossible au milieu de cet immense océan de sable dont vous ne voyez nulles bornes, vous comprenez la grandeur du bienfait qui vous arrive par un généreux mensonge, et les instants dérobés à la douleur sont des largesses qui vous enrichissent sans coûter un remords à votre conscience.

N'interrogez pas les instruments créés par la science pour expliquer et préciser les phénomènes météorologiques dont notre univers est le théâtre, vous leur donneriez un démenti, car ils jugent par la raison et vous par le sentiment, presque toujours en désaccord avec celle-là.

Le baromètre dont je m'étais muni indiquait zéro glace, et mon front se baignait dans une douce chaleur, et mes légers vêtements me devenaient importuns.

Le désert se joue de l'intelligence, le désert porte un insolent défi au génie ; le désert, comme l'immensité, bouleverse la raison.

---

## XVIII

### LES TROMBES.

Quelques oiseaux égarés vinrent le lendemain planer sur la caravane, et plusieurs d'entre eux se laissèrent même tomber dans nos rangs ; leurs ailes épuisées ne pouvaient pas les ramener à leur abri déserté ; ils aimaient mieux se livrer à nous que de lutter en vain contre la distance qui les épouvantait et la chaleur qui tuait leur énergie. Un ibis déplumé, une hirondelle et un vautour tombèrent en notre pouvoir, et on leur fit grâce en les achevant d'un seul coup de couteau : toute confiance a droit à des égards.

Selon les calculs d'un chef expérimenté de la caravane, nous devions le surlendemain atteindre la limite des sables mouvants pour nous trouver dans la zone pierreuse qui cercle presque totalement le grand désert ; mais la main puissante de Dieu dispose seule des événements, et la joie de l'homme se change en désespoir dès que la parole du souverain maître a retenti.

L'Arabe s'était trompé ; les chefs, ses rivaux, le condamnèrent à poursuivre la route à pied et les yeux bandés. Un autre Arabe, insolent dans ses paroles, se mit en tête de la colonne ; et voulant donner un énergique démenti à la science en défaut du premier, il ordonna un quart de conversion, contre lequel les chameaux luttèrent inutilement... Huit jours après il subit le sort de son camarade, et tous deux, bras dessus, bras dessous, furent contraints de s'avouer à voix basse leur ignorance. La nuit fut orageuse, le ciel toujours sombre, les éclairs fort rapides, les tourbillons de sable et d'eau pénétrants. Arabes, noirs, chameaux et coursiers, nous ne savions plus où donner de la tête pour faire face à la tourmente qui nous envahissait de toutes parts. Les plus habiles d'entre nous conseillèrent de suivre la direction de l'orage qui ne pouvait manquer de nous laisser le champ libre ; ils défendirent de dresser les tentes ; on leur obéit, et nous voilà sans but, sans ordre, sans boussole, sans étoiles, errant dans l'espace, et cherchant vainement un appui sur un sol trempé où nous plongions jusqu'aux genoux. Nous allâmes ainsi tant que nos forces nous le permirent ; mais au point du jour nous nous étendîmes sur le sable, et nous n'essayâmes plus de combattre les rafales capricieuses.

O prodige ! non loin de nous, dans une zone respectée par l'orage, le torse fatal se dressa toujours mobile à nos regards... La prière du damné n'avait point été entendue de l'Eternel, et nulle goutte d'eau n'avait rafraîchi sa tête, nulle rosée généreuse n'était tombée sur ses lèvres brûlantes !

J'essayai donc à voix basse une prière bien humble, bien fervente à l'un des chefs les plus puissants auprès duquel je m'étais accroupi ; mais effrayé de mon audace, et craignant sans doute pour nous deux un sort pareil à celui du supplicié, il posa sa main sur ma bouche et m'ordonna le silence le plus absolu, en s'assurant d'un regard investigateur que nul n'avait entendu mes paroles.

Pauvre patient ! le Tout-Puissant seul pouvait te sauver ; mais sa voix resta muette, il se retira de toi, et quelques heures après tu dominas seul l'horizon immense au milieu duquel tu te balançais. Plus de nuages au ciel, plus d'éclairs dans l'espace, plus de brise à l'air ; mais le soleil à son lever nous dit la route à suivre, et nous la parcou-

rûmes d'abord avec assez de rapidité... Les premiers chameaux s'arrêtèrent, nous les atteignîmes bientôt : c'était un camp où la mort avait plané en souveraine.

Des ossements de chameaux et d'hommes gisaient çà et là.

Etait-ce le tigre? était-ce le lion?... C'était la soif sans doute, et je me retournai involontairement pour voir si je n'apercevais pas là-bas, là-bas, le pauvre Arabe condamné à mourir de la mort la plus horrible...

Rien ! rien !...

J'écoutai, nul bruit n'arriva jusqu'à moi, et je souffris... J'aurais été mille fois plus heureux d'entendre le rugissement des bêtes féroces ou le sifflement du boa constrictor...; un désespoir eût été moins brûlant, une agonie eût été moins lente.

Il y a des gens bien malheureux dans le monde; ils n'ont connu aucun genre d'infortunes. A de pareils êtres si tristement privilégiés, un peu de pitié, je vous prie; pour eux tout est fade et monotone.

A coup sûr, ils trouvent les eaux sans limpidité, les fleurs sans parfum, l'horizon sans majesté, la tempête sans religion, la tendresse maternelle sans magie.

Qu'est-ce que le plaisir pour qui n'a pas souffert?

Qu'est-ce que le bonheur pour qui n'a pas versé de larmes?

Le repos sans sommeil, le baiser sans douceur, l'hiver sans frimas.

Quant à moi, je n'ai à cet égard nul reproche à adresser au ciel ou à l'enfer, et rien n'a manqué à ma vie de ce qui devait la rendre agitée, turbulente, rude, ténébreuse...

Lorsque je songe au point d'où je suis parti, lorsque je vois le but que j'ai atteint, je conclus qu'il y a une parfaite logique dans les décrets éternels et que le mensonge m'eût été facile à prouver si un seul jour, un seul se fût écoulé pour moi sans un nuage au ciel, sans une blessure au cœur; si les naufrages n'avaient pas couronné mes plus lointaines pérégrinations; si les ouragans m'avaient respecté dans mes traversées d'un pays à l'autre; si la faim, la soif, les typhons n'avaient pas sans cesse servi d'escorte au pèlerin qui a su combattre sans se plaindre, et qui n'accuse Dieu aujourd'hui, ni du voile épais dont ses yeux sont couverts, ni de la certitude où il est que l'horizon ne lui sera jamais rendu. Toujours et toujours des querelles, des luttes ardentes contre les hommes et les éléments : c'est trop, beaucoup trop pour qui n'a que deux bras, une poitrine et un cœur.

Voici le désert et ses désolantes calamités : vous avez vu courir à ma suite ou se poser devant moi les bêtes féroces, les avalanches, les écrasantes atteintes d'un soleil à pic; espérons que le mirage et le simoun ne me feront pas défaut et que de nouvelles barrières ne s'opposeront point à mon arrivée au port.

Quand même Dieu m'oublierait, où serait le désastre? Mais l'Eternel veille et je chemine dans un océan de sable.

Pas un cri dans l'espace, pas un nuage à l'horizon, pas un ibis ou un vautour à l'air; la colonne défile triste et silencieuse.

Ici le cri des éléments et des bêtes féroces est toujours le prélude de quelque catastrophe; aussi, chacun fouille-t-il devant soi, derrière soi, de tous côtés pour voir de quel point viendra le péril...

La nuit descendait, et les derniers rayons d'un soleil de feu s'effaçaient petit à petit dans les couches épaisses d'une atmosphère alourdie...

On allait vers le nord, on se préparait au repas du soir quand un sifflement aigu, pareil à l'aspiration d'un soufflet gigantesque, attira notre attention.

Tous les regards se dirigèrent avec anxiété vers l'est, d'où venait le phénomène...

Rien encore...

Nous aurions cru à l'attaque de quelques monstrueux boas si la vie du reptile eût été possible dans ces sables sans eau, sans insectes, sans marécages, sans forêts.

Qu'était-ce donc?

Loin, bien loin de nous se dresse une colonne. Sa base est au sol, sa tête est aux cieux.

La colonne s'approche et s'élargit, elle tourne sur son axe, elle pirouette, elle prend de l'élasticité, se rengorge, se courbe avec grâce, devient onduleux ruban après avoir été tube régulier de fer.

Et elle chemine toujours.

C'est maintenant une masse colossale qui se donne des sœurs rapides comme elle et qui grandissent à mesure qu'elles avancent.

Nous voudrions les éviter que cela nous serait impossible, tant leur élan a de vélocité.

Nous devons les attendre et nous préparer au choc. Un effrayant spectacle se déroule à nos yeux.

Dix, vingt, trente, cent colonnes aspirantes forment des galeries, des souterrains profonds, larges, étroits, coupés par d'autres colonnes lointaines courant après les premières comme pour les anéantir dans leurs flancs.

— Ceci, frère du simoun, me dit un Arabe agenouillé à mes côtés.

— Ceci, vu déjà par vous? lui demandai-je d'une voix mal assurée.

— Jamais.

— Comment savez-vous que ces trombes et le simoun sont de la même famille?

— C'est que chacun tue et engloutit.

— Alors c'est notre dernière heure.

— Je le pense.

— Pourquoi le pensez-vous?

— Mon père me l'a raconté.

— Votre père a donc vu de pareilles trombes?

— Trois fois.

— Et pourtant il en est revenu. Espérons que nous aussi serons heureux comme lui.

Cependant l'avalanche était devant nous; ses pieds faisaient résonner le sol qui bondissait; et dans l'intérieur de ces masses vésiculaires, diaphanes, comme une gaze, nous voyions monter et se perdre dans les hautes régions de l'atmosphère des flots de sable et de gravier, parmi lesquels voltigeaient debout ou couchés des animaux, insectes, poissons, reptiles ou quadrupèdes que nous ne découvrions qu'à de très-courts intervalles.

Cette attaque d'ennemis en fureur contre des adversaires immobiles offrait un magnifique tableau, dont nul pinceau ne rendrait jamais la magie, car il y manquerait le mouvement, le fracas, les luttes ardentes des colonnes s'accostant, se quittant, se retournant et se fuyant tour à tour; l'une brûlant d'éventrer l'autre, celle-ci prête à être dévorée et devenant bientôt dominatrice.

Martins, ce peintre de l'espace, eût jeté loin de lui sa palette, ses pinceaux, ses couleurs.

Ces pensées, je ne les recueillis que lorsque le phénomène eut cessé.

Dans l'attente de l'invasion, je me tenais en haleine, ainsi que tous les êtres de la caravane, pour éviter le contact de ces singuliers et formidables projectiles aussi meurtriers que les avalanches lancées de la crête des montagnes, emportant avec elles les forêts, les hameaux et leurs habitants. Cependant, nul de nous ne fut atteint, les colonnes étaient si rapprochées l'une de l'autre que nous aurions pu les toucher de la main en deux enjambées.

Dès que le danger n'exista plus, nous nous dressâmes avec bonheur, nous suivîmes de l'œil les trombes avec fierté, nous insultâmes à leurs menaces, et je vis encore près de moi l'Arabe effrayé récitant à voix basse quelques versets du Coran, auxquels, sans doute, il attribuait sa miraculeuse conservation.

Ce n'était pourtant pas la fin du prodige. Il fit halte, vaincu par un vent opposé ; il gronda, il s'irrita contre la résistance, il accepta la lutte qui lui était offerte, il serra ses rangs, il puisa sur le sol creusé de nouvelles forces ; mais, succombant sous le poids même de ses munitions, il s'affaissa et porta un épouvantable désordre dans l'édifice.

Oh ! alors, ce furent les voix de mille batteries en activité, des mitraillades sans relâche ; le ciel s'écroula sur la terre avec d'horribles craquements, ou plutôt le sable aspiré revint dans son domaine et se dressa en montagnes onduleuses sur le chemin déjà parcouru par les trombes. Tout était sillonné, bouleversé ; si des fossoyeurs avaient voulu ensevelir une cité pétrifiée, ils l'auraient pu sans travail.

Là où s'était abîmé le météore, des collines venaient de se dresser, bizarres, fantasques, taillées en aiguilles, arrondies en dôme, allongées en plateau, courant dans toutes les directions, et fortes et debout, jusqu'à ce que le simoun, qui n'aime point les aspérités, les renverse et les nivelle.

Quand viendra ce jour fatal, nous serons loin, j'espère, et nous aurons déjà raconté à nos amis la visite des phénomènes terrestres que l'Afrique centrale jette devant les pas des imprudents explorateurs.

Je profitai du calme et de la stupeur de la caravane pour aller étudier les effets du désastre ; mais l'Arabe m'accompagna, et comme le péril n'existait plus, le poltron jasait avec une infatigable volubilité.

Je lui imposai silence en ne lui répondant pas, et nous arrivâmes au pied des collines nouvellement dressées. Oh ! merveilleux spectacle ! le sol s'agite, le sable monte, s'affaisse, rebondit et retombe en secousses inégales.

J'étudie le phénomène, je touche de la crosse de mon pistolet un monticule plus agité que les autres ; une vive résistance m'est opposée, je déblaye l'obstacle... c'est un horrible, un monstrueux crapaud.

Nul doute, d'autres animaux sont enfouis dans les tourbillons qui les ont saisis au milieu de leurs demeures, au sein de leurs familles ; et, en effet, ici, là, partout, des cadavres meurtris ou en lambeaux de chauves-souris, de lézards, de rats, de couleuvres, de vipères, d'ibis, de taupes, enveloppés dans le même linceul et réunis par la même catastrophe.

D'où étaient parties les trombes affamées ! où avaient-elles pris ces vivantes nourritures ? Quels incroyables accouplements ! Et comme reptiles et quadrupèdes devaient avoir été surpris de se rencontrer dans ces divers éléments, dans ces températures et dans ces zones si variées !

J'aurais voulu réunir dans un même vase les animaux et les insectes que je remuais incessamment, mais le signal du départ appela mon compagnon, et je rejoignis la caravane, après avoir rempli ma casquette de quelques poignées de sable dans lequel, à mon grand désappointement, je ne trouvai que les débris d'une araignée et trois plumes d'ibis.

---

## XIX

### SPLENDEUR. — DUEL.

J'ignore ce que le ciel me destine dans un avenir lointain ou rapproché ; mais ce que je sais aujourd'hui, c'est qu'il ne me refuse aucune des émotions douces ou violentes, calmes ou fiévreuses qui remplissent la vie, et je le bénis de ne me laisser presque jamais seul avec moi.

Un bonheur non partagé n'est point un bonheur. N'est-ce pas un bien froid égoïsme que celui qui fait dire à l'homme : « Seul j'ai vu ces grandes choses, seul j'ai été témoin de ces magnifiques phénomènes, seul j'ai fouillé ce sol abrupte ou parfumé. »

Hélas ! c'est parce que j'ai compris combien une tristesse à deux est préférable à une joie isolée, que je me suis souvent écrié, en présence d'une colère atmosphérique ou d'un sourire du Créateur : Pourquoi suis-je seul pour tant de majesté ?

Pourquoi un autre n'est-il pas à mes côtés pour prendre une part de mon admiration et me donner la moitié de la sienne ?

Ce matin, par exemple.... oh ! ce matin, mon crayon ne doit pas rester oisif ; il faut que j'essaye de traduire le sublime, le magique tableau qui se déroule à mes yeux. Les gens de la caravane, Arabes ou Maures, s'endorment, ainsi que les chameaux, à la splendeur du phénomène.

Moi, je n'ai pas assez de sens pour en jouir ; ma vue, mes oreilles s'enivrent de poésie ; mes doigts rafraîchis s'avancent pour saisir la brise qui se promène en soupirant depuis le sable jusqu'aux régions les plus élevées. Vous croiriez la voir, capricieuse et mutine, courant à travers les fleurs ou la chevelure des grands végétaux dont la terre se pare avec le plus d'orgueil. Vous sentez la vie circuler dans vos artères ; l'avenir ne sera point, le passé n'a jamais été, tout le présent est dans l'espace qui sépare deux battements de votre cœur ; et cela est si doux, cela est si plein, si complet, que vous ne vous arrêtez pas à cette pensée que cela finira un jour. Vous n'êtes ni fort ni faible, vous ne vous appartenez point, vous devenez esclave, et cet esclavage est si dominateur que vous ne le changeriez pas contre la plus large liberté : celle qui vous donnerait l'air, la terre, les eaux pour domaine.

Et ces sauvages qui m'entourent n'ont plus une idée à eux ; ils sont là, près de moi, comme s'ils n'y étaient pas, comme si le Tout-Puissant n'avait ni force, ni grandeur, ni majesté.

— Pardon, Tégi, je ne t'avais pas vu : que fais-tu derrière moi ?

— Ce que tu fais toi-même, j'admire.

— Quoi ?

— Le désert.

— Plus rien ?

— Si, Dieu se repose.

— Ce silence et cette majesté, c'est donc le repos de Dieu ?

— Vois-tu, chrétien, Allah ne peut pas avoir deux pensées : il a voulu, en jetant les mondes dans l'espace, qu'il y eût sur le nôtre un grand désert, et que, dans ce désert, le pèlerin pût, une fois l'an, une seule fois, le remercier de sa miséricorde. — Eh bien ! remercions-le aujourd'hui, car demain....

— Que sera demain ?

— J'ignore ce qu'il sera, car le prophète n'en a point parlé ; mais demain !... Ne fouillons pas dans les secrets de Dieu.

L'Arabe venait de détruire le charme ; je le priai de me laisser à mes méditations intimes, et j'essayai de garder sur le papier quelques-unes de ces profondes impressions qui devaient bientôt me dire adieu.

Le soleil se lève, et votre regard n'en est point blessé ; vous pouvez le suivre dans tous les pas de sa course immense, et vous vous demandez si l'astre éternel n'a pas changé sa nature, s'il n'a pas abdiqué sa puissance lumineuse et régénératrice.

Il monte, il monte toujours.

Sa forme est la même, son disque est le même ; il n'a pas de rayons, il est sans chaleur ; c'est un globe de feu,



Tégi

rouge et terne à la fois ; on dirait qu'il sort d'une fournaise ; on devine qu'il brûle, mais par le contact seul.

Qui donc l'a dépossédé de cette atmosphère de flammes à laquelle nous devons nos saisons si régulières et la succession constante du jour à la nuit? Dieu a-t-il modifié ses premières pensées, et veut-il que les étoiles trônent toujours brillantes au firmament?

Voyez encore :

Canapus n'est effacé qu'à demi; les astres de moyenne intensité conservent leur chatoiement ; des météores lumineux zigzaguent les espaces. Vous les escortez dans leur course capricieuse, et lorsqu'ils s'éteignent à l'air ou sur le sol qu'ils frappent avec fracas, l'opacité n'a pas varié ; c'est encore un crépuscule, mais un crépuscule long et dense comme celui des régions polaires.

J'étais en extase, et j'attendais une catastrophe de ce phénomène éthéréen, quoique le sommeil des gens de la caravane dût me rassurer.

Mais pourquoi cette clarté douteuse? Pourquoi ces ténèbres diaphanes?

Point de nuages, point de brouillard ; la poitrine est libre, la respiration facile, nulle électricité à l'air....

Dieu se repose, m'avait dit l'Arabe Tégi : pourquoi donc redouter une de ses colères? Levez les yeux, faites comme moi, cherchez à traduire la forme, la couleur de ce que nous appelons le ciel. Sa nuance est tellement uniforme qu'elle défierait la palette du peintre le plus habile. Ce n'est ni terne ni douteux, et pourtant il est impossible de lui assigner une nuance précise.... Que le soleil nous regarde obliquement ou qu'il plane verticalement sur nous, rien ne se modifie, ni loin, ni près de sa masse mouvante. Lui seul est brillant, sans éclat, tandis que le voile qu'il parcourt, ne gagne et ne perd rien à sa violence enchaînée.

Clapperton a déjà vu le phénomène; Boutin et Belzoni l'ont vainement attendu ; Tégi seul l'a traduit : Dieu se repose.



Son arme recourbée a profondément ouvert les flancs de Tégi. (Page 58.)

Qu'est-ce encore que le silence au milieu duquel nagent nos méditations? Tout dort auprès de vous, le sable, le réseau lumineux, les dromadaires vaincus, les Arabes abrutis; et cependant une musique pleine de magie s'empare de vous et vous jette dans l'extase.

Les sons et l'harmonie viennent de partout; l'orchestre est çà et là, sur votre tête, à vos côtés, loin de vous; il vous dit de ces phrases et de ces modulations que vous n'avez entendues nulle part, auxquelles vous donnez un sens, une pensée, un corps, une âme.

Si des atomes de sable se fussent déplacés, si quelques zones, plus ou moins vaporeuses que la masse générale, s'étaient jouées à travers l'atmosphère, si des oiseaux pélagiens eussent traversé l'espace, j'aurais compris peut-être le concert divin dont je m'enivrais; mais non... Dieu se reposait, m'avait dit l'Arabe, et le soleil qui se couchait à l'horizon nous laissait dans le même cadre sans nous donner un enseignement pour le lendemain, sans nous venir en aide pour les méditations de la journée.

Tégi se leva et vint se rasseoir à mes côtés d'un air satisfait.

— Dieu se reposera-t-il demain? lui demandai-je en souriant.

— Dieu a fini sa tâche, me répondit-il; demain le soleil sera encore le soleil, demain le désert sera le désert, demain le Sahara redeviendra le pays maudit du prophète.

— Dis-moi, Tégi, tu me parais triste?

— C'est que je vais tuer quelqu'un.

— Que t'a-t-il fait?

— A moi, rien; mais il plaît à celle que j'aime, et cela me fait monter le sang aux yeux.

— Cependant tu ne peux pas l'assassiner?

— Non; mais son yatagan, aussi effilé que le mien, n'arme pas un bras aussi fort, et puisque le prophète m'a fait ainsi, je dois profiter de cet avantage. J'ai proposé un duel à Tackjar, il ne l'a pas refusé; Kalida ne lui appartiendra pas, ou je serai mort.

— A quand ce duel?

— Au lever du jour.

— Tes frères le permettent-ils?

— Mes frères m'aiment beaucoup; ils savent que je souffre, et ils font des vœux pour que je triomphe.

— Si Allah te donne la victoire, Kalida sera-t-elle ta conquête?

— Je ne crois pas. Kalida aime.... mais le désert est grand; il y a loin encore d'ici à Maroc, et les tigres n'ont pas toujours une chair aussi fraîche que celle de Kalida.

— Tu ne l'aimes donc pas?

— Puisque je la tue, puisque je la donne en pâture aux bêtes féroces, tu vois bien que j'en suis fou.

— Est-ce que le prophète ne punit pas les meurtriers?

— Quelques-uns; mais si ma main devait peser sur ceux qui ont du cœur au cœur, pourquoi nous donne-t-il des passions qui sont les ouragans de la vie? D'ailleurs, chrétien, je ne crois au prophète que dans le bonheur; lorsque l'infortune me frappe, je blasphème.

— Espères-tu que les Arabes, tes amis, permettront le combat?

— Ils sont prévenus, ils l'autorisent, et prient en ce moment pour moi.

Le malheureux Tégi me quitta de nouveau, et j'allai, moi, visiter une tente voisine de la mienne pour y étudier la physionomie de cette jeune fille, cause d'un amour si profond.

J'entrai après avoir frappé trois petits coups dans ma main.... Kalida était assise sur une peau de chameau, et buvait en ce moment quelques gorgées d'une liqueur spiritueuse que lui avait envoyée Tackjar dans un coco parfaitement ciselé.

Au premier aspect, la fille arabe me parut justifier la passion des deux rivaux, et je compris leur ardente jalousie.

Petite, trapue, sale, vieillotte, elle n'avait presque pas de front, et ses pieds présentaient une surface hyperbolique, et vous ne sauriez croire l'exiguïté de ses jambes et de ses bras anguleux et ornés de taches blanchâtres, accusatrices indiscrètes d'une lèpre native, domptée jadis par le fer rouge et les prières à Mahomet.

J'étais vaincu, aussi n'eus-je pas le courage d'envier le sort du triomphateur.

Hâtons-nous d'ajouter pourtant que jamais regard plus limpide et plus suave ne tomba d'une prunelle plus noire et plus veloutée; cela était doux comme une caresse de mère, comme un souvenir d'amie; cela était voluptueux et chaste à la fois; cela donnait la vie et le bonheur.

Où avez-vous déjà vu des sourcils plus soyeux et plus pressés, des arcs d'ébène plus harmonieux que ceux qui encadrent avec tant de richesse ces yeux allongés et provocateurs?

Nulle part.

Où feriez-vous l'acquisition de perles plus éclatantes que les dents émaillées de Kalida?

Nulle part.

Hélas! j'ai dit toutes les perfections de la jeune Arabe; j'ai à peine esquissé la dernière partie des misères et des hontes de cette charpente crétine dont je m'effraye pour mes souvenirs.

L'heure du combat était venue, on l'annonça au son de la trompe, et, à ce signal redouté, Kalida ne parut nullement émue. Je sortis de la tente singulièrement touché des vertus de la jeune Arabe.

Tégi et Tackjar se rendirent chacun de son côté sur le terrain choisi; la caravane entière fit cercle, et Kalida vint s'asseoir sur une peau de lion qui lui avait été offerte par son heureux vainqueur.

Les deux jouteurs tournèrent trois fois sur leurs talons, invoquèrent Mahomet, et se jetant à genoux, ils attendirent l'ordre du chef....

Cet ordre est donné.

— Renonces-tu à Kalida? demanda Tégi à son adversaire.

— Non.

— Y renonces-tu?

— Non.

— Y renonces-tu?

— Non.

— Alors invoque le prophète!

Et son yatagan voltigea autour de sa tête comme une flamme agitée par le vent.

Kalida souriait de mépris.

De son côté, Tackjar, calme en apparence, se tenait à peu près accroupi, prêt à répondre au premier choc, et jetait de temps à autre un rapide regard sur sa future compagne.

Les yatagans se croisèrent aux lugubres accords d'une musique monotone et glapissante, entonnée en chœur par les Maures et les Arabes, impassibles témoins du spectacle.

Les combattants ne pointaient pas, ils tailladaient ainsi que le fait un découpeur d'une table princière, et déjà plusieurs saignées avaient déchiré les chairs; mais Tégi, regardant une lente victoire comme une défaite, pousse un cri formidable, se courbe, se redresse, s'élance, le yatagan devant lui, et va tomber sur Tackjar....

Celui-ci a prévu le coup; il s'est couché presque ventre à terre, et son arme recourbée a profondément ouvert les flancs de Tégi, qui tombe avec un sourd rugissement.

— Je meurs, dit-il, mais je voudrais rendre le dernier soupir aux pieds de celle que mes prières vont recommander à Mahomet.

Les vœux de Tégi furent exaucés; on le traîna aux pieds de la jeune Arabe, et là, se soutenant à peine, le malheureux essaya quelques paroles d'amour et de repentir; puis, s'agenouillant, il plaça sa main droite sur son cœur, et, saisissant un poignard caché sous son kahen-slimout, il le plongea tout entier dans la gorge de Kalida, qui n'avait pas la force de pousser un cri.

Deux fosses furent creusées; on y enterra les deux victimes tête contre tête, et, le lendemain, lorsque je voulus porter des paroles de consolation dans l'âme de Tackjar, on m'apprit qu'il avait disparu.

Que de terribles mystères dans le désert de Sahara!

---

## XX

### OASIS. — SIMOUN. — MIRAGE.

Dieu l'a voulu.

Ici du sable, là du sable; plus loin, autour de vous, au delà de l'horizon et des horizons qui le circonscrivent, du sable, toujours du sable, et le silence du désert, c'est-à-dire celui de la tombe...

Eh bien! Dieu l'a voulu. Comme un vase d'eau pure à la lèvre brûlante, comme un rayon de jour à l'aveugle, comme un doux regard de la mère à l'enfant qui pleure, comme une parole de pardon au damné, la main du Tout-Puissant a jeté çà et là, dans ces immenses solitudes, de petits coins de terre où croît le gazon, où s'épanouit la fleur, où se dressent fortes et ondoyantes les grandes familles des palmistes, où la brise fraîche se joue avec

amour, où la source d'eau limpide glisse sur un sol riant et parfumé...

Les premiers chameaux de la caravane avaient deviné; leur instinct est une seconde vue qui ne peut les tromper, et tous à l'envi pressaient leur marche, car tous avaient compris nos tortures.

Hélas! tant de désillusions se pressaient sous les pieds des courageux explorateurs du désert de Sahara, que nous n'osions pas nous livrer à l'espérance d'un repos protecteur près d'une source vivifiante.

Le bonheur seul est téméraire et confiant; mais le malheur n'a guère foi qu'aux menaces célestes.

Cependant la ligne presque toujours tranchée du grand cercle au diamètre infini dans lequel nous naviguions parut bientôt s'onduler; des saillies, des aspérités semblèrent se dresser pour combattre et vaincre la sombre monotonie du paysage. Oui, oui, le doute n'est plus possible; la couleur se joint à la forme; ce ne sont plus des nuages fantastiques se jouant des espérances de la caravane : c'est le dattier au tronc filandreux, c'est le cocotier avec ses volumineux régimes, c'est le figuier sauvage aux larges feuilles, c'est un bois touffu avec ses bruyères et ses allées naturelles, ses charmilles, ses fleurs aux couleurs si brillantes et ses populations ailées dont les cris aigus ou sonores saluent notre arrivée.

Nous ne nous donnâmes pas le temps de pénétrer dans la forêt protectrice, et, pêle-mêle, chacun de nous se laissa tomber sur le sable rafraîchi par l'ombre des grands végétaux que le soleil couchant dessinait au loin en ravissantes ondulations.

Après les premiers élans d'une ivresse si naturelle, après le premier sommeil paisible conquis par tant de fatigues, nous nous élançâmes sous les larges parasols qui nous abritaient, et nous trouvâmes au pied de quelques bananiers vigoureux des puits d'une douzaine de pieds de profondeur, à demi pleins d'une eau fraîche et transparente.

Les parois de ces puits étaient revêtues d'une sorte de mastic luisant et légèrement acidulé. La superficie de l'eau se trouvait encombrée de débris de feuilles et de branches sèches; mais à l'aide de perches ou d'un arc nous les attirions sur les bords de l'orifice, et nous puisions aisément une boisson généreuse cent fois plus utile à la santé que les liqueurs fortes dont les caravanes font un si fréquent et si funeste usage.

Çà et là nous trouvâmes des tumuli recouverts de palmes de cocotier assujetties au sol à l'aide de quelques pieux, et, près de certaines mares moins profondes que les puits, de nombreuses traces du séjour à l'oasis des bêtes féroces égarées dans l'espace. Sur le tronc d'un pendanus, je lus : « Banks, 1793; » sur un autre tronc voisin : Lady Alton, 1815. » et un grand nombre d'autres inscriptions presque entièrement effacées par les déchirures de l'écorce des arbres.

Je visitai encore le bois, mais je ne trouvai pas sans une joie bien vive une bouteille suspendue à une branche de figuier, et dans cette bouteille une inscription en anglais et en français, ainsi conçue :

« A tout voyageur, salut :

« Si vous voulez vous diriger en ligne droite sur Maroc, suivez la direction qui vous sera indiquée par le grand figuier où cette bouteille est suspendue, et le bananier séparé de lui par une douzaine de pas. Une oasis presque aussi belle que celle-ci existe à dix lieues à l'ouest, dans la direction de ce même figuier et du cocotier brisé, au pied duquel est un puits où l'on descend par dix marches en sable mastiqué.

« John Becker. »

Respect à cette bouteille dont une semblable est à moitié enterrée au pied du figuier, et une troisième se trouvera encore près du grand réservoir de l'oasis, au nord-ouest de ce lieu de délices.

Je heurtai du pied un squelette blanc et mutilé, sans tête... Quelques lions affamés étaient venus sans doute se promener par là en même temps que le malheureux dont ses amis attendirent vainement le retour.

Un petit coffre en chêne bien cerclé était là aussi sur le gazon, à côté d'une mare boueuse.

Le couvercle à moitié brisé, les papiers épars çà et là, la terre profondément labourée aux alentours, attestaient une lutte rude et sanglante; un tigre ou un lion passa sans doute aussi par là quand le voyageur achevait la relation de ses voyages à travers le Sahara.

En tête d'un volumineux dossier, on lisait : « Le capitaine Middleton, parti de Gorée le 11 juin 1814... »

Quelques lignes tachées de boue et de sang étaient illisibles, le reste contenait une longue relation assez mal écrite des horribles souffrances éprouvées dans le désert par la caravane dont le capitaine Middleton faisait partie.

Je recueillis avec soin toutes les feuilles de ce douloureux itinéraire; mais le lendemain, lorsque je voulus les mettre en ordre, je ne les retrouvai plus.

J'essayai quelques plaintes au chef de la caravane; il me répondit que c'était bien assez qu'on me permît de prendre des notes, qu'on n'accordait pas une faveur égale à tous les voyageurs, et que les papiers et le coffre avaient été livrées aux flammes pendant mon sommeil.

Je crus à cette parole, mais le drôle mentait, et je sus à mon arrivée à Maroc qu'il avait vendu le tout un prix fort élevé au consul anglais, qui l'envoya peu de jours après à la Société de géographie de Londres.

La veille de notre départ eut lieu une éclipse partielle de soleil, et à ma grande surprise, ni les noirs ni les Arabes ne furent effrayés de ce phénomène céleste qui passa sans causer la moindre émotion. Les coursiers et les chameaux seuls s'accroupirent et ne voulurent se relever qu'après l'entière liberté du grand astre.

Quant aux habitants ailés de l'oasis, je ne remarquai point que leur vol devînt moins rapide, que leurs chants et leurs cris se fussent seulement modifiés.

Un ibis s'abattit au milieu du camp, mais nous ne pûmes pas dire si la fatigue ou la peur avait occasionné sa chute.

Les Arabes augurèrent favorablement de l'arrivée de ces hôtes, et ils témoignèrent leur joie par de copieuses libations.

Deux heures après, nul d'entre eux n'avait la conscience du jour ou de la nuit. Qu'on vante encore leur sobriété !

Le coucher du soleil fut splendide; ses derniers rayons coloraient de teintes pourpres les cimes des arbres, et nous étions plongés dans une douteuse obscurité au sein de laquelle, sous les bouffées caressantes d'un vent frais du nord, nous appelâmes le soleil prompt à nous visiter.

Point de tente à l'air, point de prison aux poitrines oppressées; un large rideau ne nous voilait qu'imparfaitement le ciel touffu, chacun ressaisissait cette puissante vie si prête à lui échapper dans les désastres du désert, et vous ne sauriez vous faire une idée du magique tableau offert par le calme de ces êtres à la sève si chaude endormis et silencieux comme les solitudes qui les embrasaient.

La journée qui suivit cette nuit si calme et si balsamique fut torréfiante, et nous y aurions tous succombé sans doute sans le généreux abri que le ciel nous avait donné.

La main brûlait au contact du sable au soleil; le feuillage criait comme sous une flamme ardente; le gazon se tordait à la corrosive haleine du vent du sud-ouest qui s'était levé; nos corps ruisselaient, nos forces s'en allaient à mesure que le grand astre envahissait l'atmosphère; les chameaux eux-mêmes demandaient grâce par de sinistres bêlements...

Mais tout à coup la brise souffla au nord, le feuillage reprit sa fraîcheur, les quadrupèdes leurs allures indépendantes, les Arabes leur espérance perdue et l'oasis sa magnifique splendeur.

Cependant, par cela même que ce séjour de bonheur était un énergique démenti à la sauvage nature au milieu

de laquelle la main de Dieu l'avait jeté, il pouvait nous devenir mortel.

Aussi, après une grave résolution, les chefs de la caravane décidèrent-ils que le départ aurait lieu le surlendemain; une demi-sédition éclata, et peu s'en fallut que le sang ne coulât, car la fièvre du séjour était aussi ardente dans certaines têtes que le désir du départ l'était dans les autres.

Les femmes apaisèrent la querelle, et l'on décida que le nombre l'emporterait; la question fut résolue à l'instant même, et la paix vint de nouveau s'asseoir à nos côtés au moment et aux heures du sommeil.

Un noir et une négresse, sa fille, succombèrent pendant la nuit; nous les enterrâmes avec les cérémonies en usage chez les Arabes; leurs amis aplatirent la terre en dansant ou plutôt en trépignant sur leur tombe, et le lendemain ils ne se souvinrent plus de la perte qu'ils avaient faite.

J'écrivis mon nom sur un papier, que je plaçai dans une boite de fer-blanc; je le gravai aussi sur une écorce d'arbre...

Veuille le ciel que quelque heureux voyageur vienne me dire qu'il les a vus!

L'Arabe est essentiellement religieux; il croit avec ferveur. La foi, c'est sa vie, son espérance, son salut.

Si l'Arabe est frappé par un fléau, il prie pour apaiser la colère céleste. Si le bonheur le visite, il prie pour que le prophète ne lui retire pas ses bénédictions. Dans cette ravissante oasis que nous venions d'atteindre après tant de souffrances, la joie fut tellement vive que les noirs, oubliant leur idolâtrie, se firent musulmans pour prendre leur part des plaisirs que les hommes bronzés auraient tout d'abord voulu pour eux seuls.

Le bonheur est souvent égoïste, mais quelquefois aussi ses faveurs se répandent au dehors et le pauvre respire plus à l'aise sur le seuil de l'opulence.

C'est un spectacle à effrayer la science que celui qui est offert par toutes les oasis jetées dans le désert.

Ici le sable et son éternelle aridité; là une verdure fraîche et riante.

Ici une nature en deuil, là un riche manteau contre les ardeurs d'un ciel calciné.

Ici une atmosphère muette, là une brise légère et balsamique faisant bruire le feuillage, et craignant de mourir si elle sort du cercle ombreux dans lequel on la voit pour ainsi dire jouer et papillonner.

Et pourtant malheur à la caravane imprudente qui s'endormirait trop heureuse sous les ailes de la brise caressante; un jour arrive où l'oasis est profanée, où son magique parasol tourbillonne à l'air, où les oiseaux qu'il abritait sont lancés dans l'espace, où les bras robustes des grands végétaux du lieu de délices sont brûlés et déchiquetés...

Et ce jour, c'est celui où le féroce dévastateur se lève, bondit, s'élance, envahit, nivelle, embrase tout ce qui se trouve sous son haleine corrosive...

Ah! alors, alors, nul ne raconte les désastres; le sable a fait son office et la tombe est muette.

Mais le jour est limpide, l'horizon d'azur, le temps sans vapeur, le ciel sans auréole... Suivons les danses, écoutons les chants des noirs et des Arabes confondus dans la même ivresse, dans la même religion.

Ce qui endormirait l'Européen réveille l'Arabe.

Rien de plus triste selon moi, rien de plus soporifique, de plus monotone, de plus mortel que cette musique à trois notes répétées à égale distance l'une de l'autre et accompagnées d'un bruit de tambour en cadence, sans modulation, et par conséquent sans harmonie.

Les musiciens sont accroupis au milieu du cercle des danseurs qui attendent le signal donné.

Les figures ne sont guère que des passes plus ou moins élégantes, plus ou moins gracieuses, des bras d'hommes sur la tête ou sur les épaules des danseuses presque immobiles d'abord, et qui ne s'agitent que lorsqu'on les a voilées d'une pièce d'étoffe, tantôt bleue, tantôt blanche ou bariolée, sous laquelle leur pudeur n'est plus alarmée.

On marche avec gravité, on trépigne, on psalmodie des paroles gutturales dont le sens est presque toujours un chant de dévotion ou le récit de quelque action d'éclat du prophète, et après un quart d'heure de cet exercice peu fatiguant, les danseurs s'accroupissent pour faire place à de nouveaux figurants.

Il n'est pas rare que ces danses soient le prélude de quelque union intime, et qu'un véritable mariage vienne clore la fête de l'oasis. La joie prend alors un caractère plus décidé, les trépignements sont plus fébriles, et à ce bruit inaccoutumé de la caravane succède le religieux silence du recueillement, car tout est solennel dans le désert, le calme comme l'agitation, le chant comme la parole, la marche comme le repos.

Si la gaieté est communicative, le silence a aussi sa contagion, et je ne saurais vous dire tout le recueillement dont est saisie la caravane aux scènes de plaisir, de délassement et de tendresse qui succèdent, au sein des oasis, aux fatigues et aux plaisirs du désert; vous croiriez que l'on craint de réveiller le lion dans sa tanière, ou le simoun captif au sein de l'éternel.

Un mariage s'accomplit, pendant notre séjour à l'oasis, entre une jeune fille de quinze à seize ans, sœur de l'homme enterré dans le désert, et l'un des chefs les plus braves de la caravane. La jolie fille, accroupie sur ses talons, reçut les cadeaux de son galant fiancé avec une grâce, avec une modestie vraiment édifiantes; elle fut couverte d'étoffes moelleuses, on lui orna les bras et le cou de bijoux et de bracelets d'or et de perles; et pour dernier cadeau elle reçut un des plus magnifiques chameaux de la caravane, ainsi qu'un cheval arabe superbement harnaché.

Après quelques compliments et quelques serrements de mains fort expressifs, la jeune fille monta le coursier qui venait de lui être donné, et franchissant l'oasis, elle le lança dans l'espace en le faisant voltiger çà et là, de la voix, de l'éperon et de la main.

De retour après ses évolutions, Abdellah reçut avec une sorte de vanité bien pardonnable les éloges de ses amis, et s'assit toute glorieuse auprès de son fiancé.

Les chants et les danses qui précédèrent le moment où l'Arabe conduisit sa femme sous la tente qui leur avait été préparée avaient un charme, une douceur inexprimables.

On voyait que c'était le prélude d'une scène de recueillement et de tendresse à laquelle, par le souvenir ou l'espérance, tous les spectateurs aimaient à prendre part.

La nuit fut calme, heureuse, parfumée; un lion vint rugir près du camp; mais, soit que l'éclat de nos lumières lui eût inspiré quelque crainte, soit que sa faim eût été apaisée en route, il ne jugea pas convenable de nous attaquer.

Assez d'émotions nous avaient escortés depuis notre départ du Sénégal, assez de sanglants épisodes avaient assombri notre voyage pour que nous nous montrassions peu désireux de la visite d'un pareil hôte, et le redoutable promeneur, par un dernier rugissement pareil au roulement du tonnerre, nous prévint de sa retraite comme s'il avait craint de troubler l'harmonie de la fête à laquelle nous venions d'assister.

Les danses des noirs saluèrent notre réveil; mais ici rien de calme, de suave, de riant; ce furent des cris, des trépignements, des vociférations, des contorsions horribles, des emportements de possédés dont aucune parole ne saurait peindre le désordre. Chez ces hommes nés sous un ciel de bronze, sur une terre calcinée au milieu des ouragans qui emportent leurs demeures, sans cesse en haleine contre les tigres, les boas, les crocodiles, les rhinocéros, les lions et les panthères qui leur disputent le sol; chez ces hommes, dis-je, tous les sentiments sont des passions, toutes les passions une frénésie.

Chez de pareilles natures nées dans un jour de colère, l'amitié, la haine, la douleur, la tendresse, la rage semblent de la même famille, enfants de la même émotion.

Les fêtes de ces hommes, leurs caresses ou leurs vengeances donnent le vertige, et vous croyez assister à une curée de loups voraces ou de hyènes affamées.

Je me vis un instant transporté aux Sandwich, où j'avais assisté déjà sur un sol de lave à des danses semblables, à des jeux non moins effrayants.

La troupe sonore donna le signal du départ, et les chameaux, agenouillés pour la charge qui leur était imposée, firent entendre à leur tour une sorte de vagissement annonçant chez eux les menaces de fatigues nouvelles. La source bienfaisante à l'aide de laquelle nos outres furent remplies, attendit le retour des orages pour se raviver, et une heure après, quand le soleil avait parcouru déjà les deux tiers de sa course, le camp fut levé.

Mais quelle ne fut pas notre tristesse, lorsque nous apprîmes que les deux nouveaux époux ne voulaient plus affronter les colères du désert. Prières, larmes, supplications, menaces, rien ne put vaincre la fatale résistance d'Abdellah et de son mari; leur résolution était, disaient-ils, une inspiration du ciel, et quand nous leur prédisions les horreurs de la disette et de la soif, ils nous répondaient que Dieu y pourvoirait, et que nous étions des impies de douter de la clémence céleste.

Nous dîmes un douloureux et dernier adieu à ces fanatiques, et bientôt les cimes touffues de la splendide oasis s'effacèrent derrière nous dans les grisâtres vapeurs de l'horizon.

Une brise limpide du nord avait rafraîchi l'atmosphère; pour la première fois depuis notre départ nous nous étions vus contraints de nous abriter la nuit sous nos couvertures, et nous aspirions par tous les pores ce premier salut d'une température qui nous annonçait les rivages méditerranéens.

Chacun se félicitait d'une course si heureuse, puisque peu de victimes étaient échelonnées sur la route; les causeries devenaient plus actives, les chants moins réguliers, plus rapides, et cependant les chefs de la caravane, attentifs et inquiets, se parlaient à voix basse, et levaient souvent les yeux au ciel pour en étudier les mystères.

Les oiseaux glissaient sur nos têtes avec une incroyable vélocité, poussant des cris d'effroi; tous suivaient la même direction, et il n'était pas difficile de deviner qu'un grand danger les menaçait dans leur repos.

Les étoiles pourtant ne scintillaient pas avec moins d'éclat, l'horizon était dégagé, le dernier croissant de la lune s'effaçait là-bas, là-bas, dans une vapeur diaphane, et la brise soufflait odorante avec une courtoise régularité.

Hélas! c'est le silence du reptile interrompu par le cri d'effroi de la victime, c'est le mutisme des flots que le redoutable raz-de-marée va soulever jusqu'aux nues.

Le jour arrive. Tout est changé parmi nous, autour de nous; chevaux et dromadaires font face à l'ouest et piaffent comme si un feu souterrain les brûlait.

Simoun! simoun! simoun!

Ces deux mortelles syllabes ont retenti; gare maintenant!

Le soleil s'élève, monte, s'élargit et paraît s'arrêter.

C'est un disque immense que votre prunelle fixe sans en être blessée; sa masse est rouge et comme incessamment zigzaguée par des estafilades moins colorées, pareilles à ces éclairs blancs et rapides qui traversent l'atmosphère alors qu'elle est limpide et pure.

Autour de lui se dessinent régulières, tranchées, des zones violettes, bleues, blafardes; et au-dessous, ardents comme des brasiers, vous voyez des crêtes aiguës, tailladées, fantastiques, nageant sur un océan de feu, dans lequel elles semblent vouloir s'abîmer.

Ces menaçantes aspérités sont des masses vésiculaires dont les flancs ténébreux emprisonnent l'ouragan prêt à se déchaîner...

Celui-ci les ouvre enfin... le grand astre se voile, l'horizon se resserre, le ciel s'embrase, la terre frémit, l'avalanche arrive prompte comme l'aérolithe; elle tombe, elle envahit, elle emporte dans ses aspirations les collines qu'elle nivelle, les grands végétaux qu'elle a ramassés dans sa course de géant.

Elle comble les vallées, elle change la face du sol qu'elle balaye, flagelle, creuse et bouleverse; elle devient dominatrice, impérieuse, despote; tout ploie, tout se courbe devant celle qui ne fait grâce à personne, qui se rit des larmes de la terreur, des désespoirs de l'agonie.

Ce qu'il lui faut à elle, indomptée, souveraine, c'est l'immensité; ce sont les ruines, des cadavres à engloutir.

C'est le deuil, la nuit, le chaos.

La voici maintenant.

Notre caravane se croit à sa dernière heure. La voici avec son cortége de sable, qui fouette le corps, le picote et le brûle comme l'étincelle électrique. Sa voix, c'est un sifflement, un cri sinistre; son haleine, une odeur de soufre qui vous étouffe; vous n'osez pas la regarder en face, vous vous agenouillez pour lui donner moins de prise... prenez garde! le sable amoncelé va vous servir de linceul mortuaire.

Les chameaux le savent, ils piaffent pour ne pas être engloutis vivants; ils se tiennent serrés les uns contre les autres; ils montent, ils montent toujours; ils étaient dans un vallon, les voilà sur une cime, d'où ils redescendent bientôt poussés par la rafale carabinée.

Où sont les tentes, les provisions, les coursiers?

Où sont les hommes qui ont osé braver le désert?

Cherchez, vous en trouverez quelques-uns, mais brisés, mais mutilés, sans force, sans énergie, sans espérance, car le simoun dévastateur n'a pas encore épuisé toute sa rage.

Est-il jour, est-il nuit? que vous importe? Vos yeux sont clos, le sable les calcinerait.

Et cependant le gravier qui tourbillonne tombe, se ravive, serpente et retombe en attendant l'immobilité à laquelle le ciel l'avait condamné.

Ce que vous avez à faire, au sein du désastre, c'est de vous livrer à sa merci, d'attendre et de prier.

Mais l'ouragan s'apaise,
Ou savane ou falaise,
Tout est bouleversé.
Dans le désert immense
L'ibis seul se balance,
Le simoun a passé.
Et sur l'horrible scène
Demain si Dieu promène
Son regard tout puissant,
Il verra la panthère
Creuser, ouvrir la terre,
Et se gorger de sang.

Nous nous comptâmes... -

Ce fut une désolation.

Presque tous les noirs avaient disparu dans le tourbillon; six Arabes engloutis dans le sable laissaient voir leurs extrémités crispées par la douleur; deux chameaux et quatre des plus vigoureux coursiers gisaient sur le sol crevassé et ne donnaient aucun signe de vie.

Les tentes étaient où le simoun les avait portées; les outres, les provisions ne se retrouvaient plus, et un dromadaire, celui qui presque toujours avait ouvert la marche, s'emporta un instant après la catastrophe, et, comme frappé de vertige, il s'élança vers le désert de toute la rapidité de ses jarrets, sans que la trompe à laquelle il avait obéi jusque là eût le pouvoir de l'arrêter.

En creusant le sol, nous trouvâmes cette mère attentive et dévouée dont je vous ai parlé, ensevelie sous un épais linceul de sable, et abritant de son corps inanimé ses pauvres enfants étouffés comme elle.

Quant à moi, qui avais eu la précaution de voiler ma figure d'un masque pareil à celui de nos salles d'armes, recouvert d'une triple gaze bleue, je ne dus mon salut qu'à ma présence d'esprit et au soin que je pris de me cramponner au cou d'un chameau, dont j'imitais le piaffement. J'étais brisé, disloqué, et si la désolante rafale avait duré encore quelques instants, je partais avec elle, et je ne vous conterais pas aujourd'hui les phénomènes dévorateurs de cette partie de l'Afrique centrale, si curieuse à étudier. Tout imparfait qu'il soit, mon récit vous décidera peut-être à tenter l'entreprise.

Les débris de la caravane recueillis avec avidité, l'ordre à peu près rétabli, les forces revenues par le calme et la sécurité, car de pareilles désolations, Dieu ne veut pas sans doute les renouveler à de courts intervalles, notre marche fut reprise vers le nord, et c'était, je vous l'atteste, un affligeant spectacle que celui que nous offrions.

Là-bas, là-bas, un torse qui ne souffrait plus, englouti à coup sûr dans une montagne de sable; plus près, un grand nombre de victimes, parmi lesquelles des frères, des mères, des amis dévoués, et maintenant une joie impossible à raviver.

On ne se parlait point, on se regardait d'un œil morne, découragé; l'ouragan avait duré six heures, et nous venions de parcourir une quinzaine de lieues sous un soleil resplendissant.

Nous respirâmes la nuit.

Les restes de nos provisions furent attaquées avec une sorte de délire, puis un sommeil réparateur nous permit d'oublier pour quelques instants les calamités du voyage.

Au réveil, nous entendîmes des glapissements lointains, des rugissements sourds; mais je ne pus fouiller à l'horizon pour voir où était le péril, car mes échasses avaient disparu dans la tempête.

Cependant nous ne fûmes pas inquiétés par les panthères, les tigres et les lions; ils savaient tout aussi bien que les vautours où leur repas se ferait avec plus de sécurité.

Au point du jour, une brume légère nous apporta quelque fraîcheur; un peu de rosée avait humecté la superficie du sol, et il nous parut que nous avions changé de climat.

Le sable de la route, comme si le désert avait une route, nous parut plus solide, moins brûlant des chaleurs passées; les oiseaux vinrent en familles plus nombreuses voltiger autour de la colonne, et nous reconnûmes enfin avec bonheur que nous entrions dans la zone pierreuse qui précède celle des arbustes et des ronces.

O joie inattendue! ô délassement de toutes nos fatigues! Le désert est franchi, nous n'avons plus de périls à braver, de simoun à craindre, de bêtes féroces à combattre, de soif ardente à redouter.

L'horizon se rétrécit et s'ondule avec grâce, la zone pierreuse n'existe pas vers cette partie du désert. Là-bas pourtant des cimes chevelues, des dômes d'une verdure riante, épanouie, sous laquelle nous attendent le repos, le bonheur, l'oubli des tortures.

Voyez quelle nature majestueuse se développe au regard!

Le paysage est magique, sublime, immense, il s'étend, s'embellit à chaque pas par de nouvelles richesses, se colore de nouvelles nuances; et derrière lui, à peu de distance, la mer, la mer avec ses flots limpides, son bourdonnement, ses voiles, ses brises voyageuses.

Vous voyez donc bien que le désert n'est pas un tombeau pour tous, qu'il est aussi une récompense, une consolation.

Oh! pour cette fois nous remercions le ciel qui vient de mettre un terme à nos souffrances.

Des chants se font entendre, la marche devient plus rapide.

Au milieu de ces élans d'ivresse, les chameaux seuls courbent gravement la tête et semblent nous reprocher nos transports.

Eh! que nous importent les caprices de ces quadrupèdes vagabonds, insensibles aux joies tranquilles d'une nature moins tourmentée! C'est pour nous seuls que Dieu dans sa clémence a doté ces bords, triste ceinture d'une si puissante, d'une si fraîche végétation.

Nous avançons, nous avançons encore, et les forêts nous fuient; nous croyons les toucher de la main, nous entendons le murmure des flots méditerranéens qui viennent mourir sur la plage, nous voyons les ailés habitants de ce séjour de délices errer çà et là comme de jeunes fiancés, au travers des feuillages qui les distinguent...

Nous n'avons plus faim, nous n'avons plus soif, tout besoin a disparu en face d'un bonheur si rapproché...

Un pas de plus et tout s'est effacé; ces flots limpides, ces joyeux habitants des airs, ces forêts aromatiques, ces murmures ravissants d'une nature endimanchée, tout, absolument tout est mort, et nous nous retrouvons dans notre éternel désert avec nos terreurs, notre épuisement et la soif qui devient plus corrosive.

Les chameaux avaient raison, ils ne se laissent guère prendre au chatoiement des mirages, eux, façonnés aux misères et aux déceptions du désert.

---

## XXI

### ARRIVÉE AU MAROC.

C'était à recommencer, c'étaient de nouveaux périls à braver, de nouvelles calamités à prévoir, et le courage et la constance s'en allaient.

Rien n'est mortel comme une désillusion.

L'âme et le corps sont frappés à la fois, et les plus énergiques au moment du péril sont ceux qui succombent le plus aisément.

Les chameaux pourtant ravivèrent nos forces éteintes; ils bramaient par intervalles, et puisqu'ils étaient restés muets dans le désert sous le coup d'un soleil de feu, sous l'haleine corrosive du sirocco, en présence de l'immensité qui se déroulait devant eux, nous devions penser qu'une nouvelle nature, de nouveaux phénomènes, un ciel pur, une atmosphère moins rude, le repos, le sommeil, la sécurité nous attendaient non loin de là.

Ce qui surtout me jetait de l'espérance au cœur, c'était le vol de certains oiseaux qui, après être arrivés jusqu'à nous à tire d'aile, planaient un instant sur la caravane, poussaient un cri et reprenaient joyeux la ligne parcourue.

Ainsi Colomb, au milieu d'un océan moins périlleux que celui dont le simoun roule les flots de sable et de gravier, redonna-t-il du courage aux matelots en révolte qui voulaient, par une honteuse retraite, lui arracher son immortalité; ainsi osa-t-il leur jurer sur l'honneur qu'une terre était là, près d'eux, et qu'un jour encore de persévérance les récompenserait de leurs fatigues et de leurs dangers.

Nul indice n'est perdu pour le voyageur attentif errant dans le désert.

Nul événement n'est stérile pour le navigateur égaré sans boussole et sans soleil au milieu des océans.

Ici la baleine, les marsouins, les phoques, les poissons volants, les pingouins, les bonites ont leur langage, et, quand le ciel voilé est muet, les eaux parlent et guident la carène aventureuse.

Dans le Sahara, les sables ont aussi leur langage, leurs enseignements; le ciel a ses prédictions, ses avertissements irrécusables; et quand les airs et le sable gardent le silence, le dromadaire prend la parole, et ses allures fringantes ou alourdies sont un signal d'espérance ou de désolation.

Oh! maintenant le doute est impossible, la réalité est là.

Dieu ne peut pas se donner un démenti; le désert s'étend derrière nous, et, devant, la caravane, respirant à l'aise et foulant une terre puissante, où se dressent des crêtes solides, se dessinent des montagnes avec leurs aspérités, leurs profondes vallées, leurs forêts séculaires, leurs sources généreuses.

Nous rentrons dans le monde habité, nous allons voir des hommes, des demeures closes, la sauvagerie, le despotisme luttant encore contre la civilisation; mais là est l'hospitalité, cette sainte vertu des premiers peuples de la terre.

Là, de sûrs abris contre le soleil qui calcine, contre le lion et le tigre qui broient, contre le simoun qui enveloppe et engloutit, contre la soif qui corrode et fait absoudre le blasphème.

Voici le premier arbuste!

Dieu, qu'il est beau! que sa tige est vigoureuse! que sa verdure est douce! que son parfum est enivrant!

L'ortie épineuse, au sortir du désert, c'est le frais bouquet de jasmin qui s'épanouit à l'air dans un parterre émaillé.

Le paysage s'enrichit...

Ce n'est plus un arbuste rabougri qui lève avec fierté sa tête au-dessus du sol, ce n'est pas la bruyère sans sève et sans couleur, qui se traîne péniblement, c'est un large rideau d'oliviers aux branches tordues, aux troncs noueux; ce sont les élégants palmistes promenant si loin de leurs pieds les panaches onduleux qui les couronnent; c'est un clair ruisseau qui les alimente, c'est le papillon qui se joue dans les charmilles; c'est le lézard qui se cache; c'est l'hirondelle vagabonde... et mieux que tout cela, c'est le bruit, cette musique éternelle du monde, le bruit qui a sa poésie, son ivresse, son délire.

Silence! un cri est arrivé jusqu'à nous.

Les chameaux ont répondu par un bêlement prolongé, les coursiers ont henni, la caravane a poussé son chant d'allégresse:

Allah! Allah! Allah!

Nous venons d'entrer dans le royaume du Maroc.

Voici des plantations régulières, des maisons fraîches et polies comme l'étalage d'une blanchisseuse.... Voici des hommes.

On nous suit, on nous questionne, on nous plaint....

Insensés! plaindre les voyageurs échappés aux désastres du désert!

Ceux-là seuls sont à plaindre qui ne l'ont point parcouru, qui n'ont pas étudié ses sauvages caprices, qui n'ont point prêté l'oreille à son silence, qui n'ont point fouillé dans ses horizons si tranchés, qui n'ont point vu l'ibis planant du haut des cieux, ou perché sur un seul pied au sommet de la dune; ceux-là seuls sont à plaindre qui n'ont point entendu le gémissement du simoun, hôte fatal de l'Afrique centrale, fléau de Dieu qui punit sans miséricorde, étouffe le râle et rit de l'agonie.

La caravane campa sous une épaisse forêt dont la plupart des chameaux connaissaient les sinuosités.

Moi, j'entrai dans la ville, je me présentai au consul qui me reçut avec bonté.

Le lendemain, je m'empressai d'aller retrouver mes compagnons de voyage, et je serrai la main à deux Arabes avec lesquels j'avais presque toujours marché côte à côte.

Infatigables, indomptés, ils partaient pour la Mecque sous peu de jours

L'Europe me paraît bien prosaïque après ces majestueux et imposants tableaux.

Deux jours après, un coup de canon du port m'annonça l'arrivée d'un navire européen. Je me levai en toute hâte pour aller à la recherche des nouvelles du pays où j'avais laissé toutes mes joies, toutes mes espérances, une famille, une mère....

A peine étais-je sorti de la case humide et basse qui me servait d'asile, que je me sentis saisi au collet.

— Halte-là! me dit une voix bien connue, halte-là! segnor, et voici qui va vous arrêter quelques instants en route.

— C'est toi, Jean-Jean! m'écriai-je en sautant au cou de mon brave matelot; toi, ici?

— Moi, ici, moi partout où vous êtes; partout où vous serez.

— D'où viens-tu?

— Belle question. De là-bas, du désert.

— Avec ma caravane?

— Avec votre caravane qui n'est pas plus vôtre que mienne, avec ces sapajous d'Arabes et de noirs, avec le simoun, les trombes, la peste, l'oasis, le mirage, tout le tremblement et tous les chameaux qui ont plus d'esprit que vous et moi quand nous en avons beaucoup ... Ah! vous croyez qu'on se débarrasse de Jean-Jean comme on le ferait d'un vieil habit fripé? Non, de par tous les sabords du monde. Jean-Jean s'est dit un jour votre ami, vous vous êtes dit le sien, le reste me regarde. Maintenant, prenez mon bras, et en route, que cela vous gêne ou non.

J'avais le cœur gros de larmes aux paroles affectueuses de ce brave garçon dont le dévouement m'était si précieux.

Nous continuâmes à marcher côte à côte vers le port, et il m'apprit en route par combien de ruses plus délicates les unes que les autres il était parvenu à se dérober à ma vue pendant le douloureux voyage que nous venions d'accomplir.

— Je n'ai pas voulu, me dit-il, vous donner deux ennuis pour un, dans ce pays de tigres et de sable que les damnés seuls sillonnent la nuit, et les fous seuls pendant le jour. Si vous vous étiez un peu occupé de moi, vous n'auriez pas pu vous occuper tout à fait de vous et vous seriez resté en chemin. Mais ne parlons plus de cela; nous voici au Maroc, à quelques lieues de l'Europe, à une enjambée de chez nous; quel est votre projet?

— De te renvoyer chez toi et de continuer à courir le monde.

— D'abord, altesse, je n'ai pas de chez moi, vous le savez de reste; en second lieu, si vous êtes assez ingrat pour vouloir vous débarrasser de ma personne, je ne serai pas assez sot, moi, pour vous quitter; avec vous, mon prince, je me suis noyé deux fois, j'ai été mangé une; je crois donc qu'il m'est permis de continuer le même genre d'exercice; on m'enterrera moitié en Europe et moitié en Amérique, je m'en lave les mains.

— Eh bien! mon garçon, c'est, en effet, l'Amérique qui m'appelle, mais une Amérique ne ressemblant en rien à celle que nous avons déjà visitée, une Amérique abrupte, sauvage....

— Ça me va.

— Une Amérique imposante par ses rochers et ses cascades, comme le Brésil l'est par son soleil et sa végétation.

— Ça me va, vous dis-je, j'avale vos rochers, j'avale vos cascades, j'avale vos sauvages; mais ne me parlez plus de me renvoyer, ou je vous avale vous-même sans me donner la peine de vous cuire: est-ce clair?

Maroc.

— Si clair, mon brave, que je t'emmène, et que désormais nous ferons cause commune jusqu'à ce que Dieu dise halte à l'un de nous.

— A la bonne heure! et j'espère que ce sera moi qui m'arrêterai le premier.

— Il est arrivé ce matin un navire chargé de Terre-Neuve.

— Est-ce que la vieille n'est pas aussi bonne? demanda Jean-Jean avec une admirable naïveté.

Je poussai un grand éclat de rire qui affligea le pauvre matelot; mais dès que je lui eus fait comprendre sa bêtise, il s'appliqua sur le nez une vingtaine de pichenettes, et me demanda si je ne croyais point qu'il fût de la race des buses ou des choux.

— Non, mon ami, non, lui répondis-je, tu es de la famille des ignorants qui veulent s'instruire; mais tu es riche de sentiments élevés, et cette opulence vaut mieux que celle après laquelle je cours depuis si longtemps.

— Va, pour cette opulence, me répondit-il, en me serrant la main à me briser les doigts; et maintenant en route, fût-ce pour la lune, pourvu que vous soyez mon chef de file.



FIN D'UN PÔLE A L'AUTRE.






ŒUVRES DE JACQUES ARAGO

# LE DUC D'ALMÉIDA

ILLUSTRATIONS PAR J.-A. BEAUCÉ.

## I

### CONFIDENCES.

C'était un premier amour, une de ces chaudes passions qu'un regard fait naitre, qu'une parole embrase, qu'une espérance rend éternelle. Fortune, condition, renommée, tout tombe, tout s'efface, tout disparait devant cette première pensée du cœur qui dit à l'homme que l'égoïsme est un vice, l'isolement une faute qui porte avec elle son châtiment de chaque jour, et que la société, quelque ridicule qu'elle soit, nous est imposée comme un bienfait.

Fils d'un colonel mort à Rivoli, orphelin et riche d'une belle fortune, André Dolomieu se fit recevoir à l'école militaire de Saint-Cyr; car, à cette époque de gloire et de grandeur, l'aigle des Césars envahissait les horizons plus vite que l'aigle roi des airs, et la jeunesse française n'avait



3

qu'une idée au front, un sentiment à l'âme...une bataille, une victoire!

Après un séjour de deux ans à l'école militaire, Dolomieu en sortit, et, trois mois plus tard, il avait conquis à Wagram l'épaulette de lieutenant et le ruban rouge pour lequel alors on se jetait sans hésiter à travers les escadrons et la mitraille.

Blessé au bras, André obtint la permission de retourner à Paris, où l'appelaient d'ailleurs les intérêts de sa fortune compromise par d'avides spéculateurs.

Il y arriva, insoucieux des débats qui allaient s'ouvrir, et presque honteux de se voir jeté au milieu des chicanes dont les hommes de loi fatiguaient sa mémoire.

Il accepta cependant la nouvelle vie qu'on semblait vouloir lui faire; et, résigné par nécessité, il se laissa doucement conduire au milieu du labyrinthe ouvert sous ses pas.

Lui qui ne s'était plu jusque-là qu'aux intimes causeries des bivouacs, au cliquetis des sabres, au roulement des tambours, au sifflement des balles, il souriait avec dédain aux arguments opposés de celui qu'il avait pris pour arbitre et de ceux qui le combattaient. Aussi regrettait-il déjà de s'être engagé dans une lutte qu'il appelait une halte sans périls, sans péripéties, sans émotions.

André Dolomieu, vous le voyez, aurait voulu autre chose; mais force fut à lui de se soumettre, et il s'abandonna au torrent, persuadé que la crise ne serait pas de longue durée.

Une assemblée fut convoquée.

On avait discuté avant de se mettre à table, on avait discuté pendant le dîner; on discuta longtemps après chez madame Leclère, amie de la famille des Birague. Quelques mots bien calmes auraient mis les parties d'accord; mais chacun voulait donner son opinion, surtout ceux qui n'en avaient pas, et l'on renvoya au lendemain la conclusion que tous, excepté Dolomieu peut-être, avaient désirée la veille.

Le lieutenant ne dormit pas; il pensa beaucoup à une jeune femme qu'il avait peu vue, qu'il avait entendue à peine, et il songea moins que de coutume à son épaulette, à sa croix et aux batailles où il s'était proposé de conquérir de nouveaux grades et de nouvelles distinctions.

La guerre qui, jusque-là, lui avait paru un jeu de souverain à souverain, un délassement de peuple à peuple, lui sembla une cruauté que la diplomatie devrait rayer de son code, et, tout en fouillant dans les annales des nations, il acquit la certitude que vainqueurs et vaincus se sont presque toujours repentis, à la conclusion de la paix, d'avoir ouvert une campagne.

Une mère, que vous eussiez dit la sœur de sa fille, s'était trouvée dans le salon de madame Leclère : de la décision des juges conciliateurs dépendait son bien-être. Si l'on tranchait la question en faveur de Dolomieu, le travail était sa seule ressource, et, par malheur, ses droits lui paraissaient fort discutables; aussi n'alla-t-elle qu'en tremblant au rendez-vous qui avait été assigné pour le lendemain chez madame Leclère.... André Dolomieu y était déjà.

Le regard de mademoiselle Julie de Birague, qui avait accompagné sa mère, erra d'abord incertain sur toute l'assemblée, et ne se reposa que sur celui de Dolomieu, qui l'avait cherchée aussi à son arrivée. Oh! dès lors la guerre parut à André une cruauté inouïe; il ne pardonnait pas aux princes d'envoyer à une sanglante boucherie les fils, les frères, qui doivent être les soutiens naturels des familles; il croisa son habit, afin de cacher son ruban, et, je ne sais pourquoi, mademoiselle Julie de Birague devint pourpre après ce rapide mouvement de Dolomieu.

André se leva, il dit quelques mots à l'oreille de son homme d'affaires, et, dès lors, la discussion se trouva singulièrement éclaircie. Les droits de madame de Birague furent universellement reconnus, les prétentions du lieutenant rejetées, et l'on décida pourtant que les liens qui avaient uni jusque-là les deux familles intéressées ne seraient point rompus.

Dolomieu n'avait pas voulu d'autres bénéfices.

Dès que les actes furent signés, le lieutenant s'approcha de ses adversaires et s'assit entre madame de Birague et sa fille : celle-ci pâlit; la mère tendit sa main à André; on ne fut plus adversaire, on fut amis, et, quelques instants après, Dolomieu et mademoiselle Julie pouvaient se parler sans que personne s'occupât de leur conversation.

— Me pardonnerez-vous, mademoiselle, dit le lieutenant d'une voix qu'il s'efforçait vainement de rendre assurée, les ennuis que j'ai causés à madame votre mère? Mes prétentions m'avaient paru belles à défendre, un seul moment de réflexion m'a appris mon erreur.

— Vous n'aviez donc pas réfléchi, monsieur, répondit mademoiselle de Birague sans lever les yeux, aux périls des discussions d'intérêt?

— Oui, quelquefois, mademoiselle; mais elles ont aussi leur profit et leur charme, et le vaincu n'est pas toujours le plus à plaindre.

Le regard de mademoiselle de Birague appela sa mère, comme si la pauvre enfant avait besoin d'une protection.

— Voulez-vous que j'aille la chercher? demanda André.

— Vous m'avez donc comprise, monsieur?

— Est-ce que les yeux n'ont pas leur éloquence? est-ce que l'intelligence du cœur est toujours assoupie?... Non, non, mademoiselle Julie, elle a son heure de réveil, et la mienne est venue.

— Qui vous a dit mon prénom? demanda mademoiselle de Birague, dont le cœur battait à briser sa poitrine.

— Mais tout le monde, je crois : il est, ce me semble, dans les actes qu'on nous a lus.

— Il n'est dans aucun, monsieur.

— C'est qu'alors je l'aurai rêvé peut-être; tant de consolations nous viennent pendant le sommeil!

— Voyez, monsieur, je crois que ma mère me cherche, dit mademoiselle Julie d'une voix faible et timide.

— Désirez-vous que je la ramène? demanda André en tremblant.

— Non, monsieur; elle cause avec votre défenseur, et je serais vraiment enchantée que toutes ces vilaines discussions d'intérêt ne se renouvelassent plus... elles laissent quelque chose de pénible à l'âme.

— Je ne vous comprends pas, mademoiselle.

— Vous me comprenez, monsieur André.

— Eh, quoi! vous savez aussi mon prénom? Oh! merci, mademoiselle, merci du bonheur que vous me donnez sans le savoir, sans le vouloir peut-être...

— Je disais, monsieur, que vous avez voulu perdre votre cause; qu'un mot de vous à votre homme d'affaires a rendu la nôtre meilleure, et je cherche encore à m'expliquer le motif d'une détermination si généreuse de la part d'un homme qui ne nous connaissait pas, qui ne nous avait jamais vues.

— Hier ne date pas seulement d'hier, mademoiselle, répliqua Dolomieu, encouragé dans ses espérances. On pense si vite quand on pense pour la première fois. Hier, c'est ma vie passée, c'est mon présent, c'est mon avenir; hier, c'est mon malheur ou ma félicité; je vous ai vue hier, mademoiselle, je n'ai pas d'autre souvenir dans la tête, je n'en ai pas d'autre dans le cœur.

Le silence de mademoiselle de Birague fut une réponse;

sa profonde émotion fut une espérance : Dolomieu voulait la voir se confirmer.

— Mademoiselle, dit-il de cet accent qui va d'un cœur à un autre cœur, les passions vraies ne naissent jamais de la réflexion; à peine nous ont-elles frappés qu'elles sont puissantes, dominatrices, et je comprends que mon amour pour vous ne puisse plus grandir. Quelques heures ont suffi pour me donner l'expérience de la vie, vous avez réalisé les rêves brillants de mon enfance, vous avez changé tout mon être... Gloire, fortune, grandeur, je n'envie rien, je ne désire rien; vous êtes seule, à tout jamais, l'arbitre de ma destinée; mon bonheur est en vous; dites un mot, et ma vie est une extase; retirez de la mienne cette main que je n'ose presser, et je maudis ma destinée. Je vous aime, Julie : voulez-vous le nom que je porte? me refuseriez-vous cette âme qui vous ennoblit?

La main de mademoiselle de Birague fit un léger mouvement pour échapper à celle de Dolomieu, celui-ci la laissa en liberté, elle ne quitta pas sa place, et deux cœurs battirent dans la même poitrine.

— Nous verrons-nous demain? demanda mademoiselle de Birague d'une voix tremblante.

— Demain et toujours!... Mais votre mère, poursuivit Dolomieu, espérez-vous qu'elle exauce ma prière?

— Elle connaît déjà mon amour; hier, pour moi aussi, monsieur André, hier ne date que d'hier.

— Eh bien! dit le fougueux jeune homme, qui voulait une ivresse complète, et qui regardait tout retard comme un vol fait à son bonheur, vous allez juger à l'instant même des sentiments de Dolomieu.

— Messieurs, dit-il d'une voix haute et en se levant, une trop longue discussion a divisé jusqu'à présent les intérêts de mademoiselle Julie de Birague et les miens; nos deux fortunes n'en feront désormais qu'une. Si madame de Birague y consent, je lui demande la main de sa fille.

Il y eut un long silence pendant lequel tous les regards se portèrent sur mademoiselle Julie, qui se soutenait à peine et dont la pâleur disait la vive émotion. Elle était bien convaincue de l'assentiment de sa mère, elle se sentait heureuse de l'empressement de Dolomieu, mais cette témérité même accusait sa tendresse, et elle n'aurait pas voulu se voir en présence du monde qui l'entourait. La mère comprit ce que cette position avait de pénible pour son enfant adorée; et, bien certaine de ne pas être démentie par Dolomieu :

— Messieurs, dit-elle, la résolution du lieutenant m'était connue; j'ai autorisé M. Dolomieu à la confier à ses amis, et je n'ai pas eu la moindre peine à faire accepter par ma fille les sentiments de notre adversaire.

Un regard d'André implora et obtint son pardon, mademoiselle de Birague l'avait accordé d'avance; et, bientôt encouragée par les témoignages de sympathie qu'elle recevait de toutes parts, elle reprit les fraîches couleurs qui l'avaient abandonnée.

Mademoiselle de Birague était plus que belle, elle était jolie; on l'aimait avant de l'admirer, et il semblait qu'on aurait dû la plaindre tout d'abord, tant se lisait sur son ovale un peu allongé un sentiment de douce mélancolie.

Rien n'était suave comme la suavité de son regard, si ce n'est l'harmonie de son organe et la douceur de sa parole : cela était limpide et chaste à la fois, cela faisait rêver et bénir; vous auriez dit, en étudiant cette chevelure blonde et onduleuse qui lui servait de couronne, un réseau de fleurs printanières nouvellement arrachées de leur tige, tant il y avait là d'heureuses nuances et de reflets chatoyants.

Quant à sa taille et à sa démarche, vous ne pouviez les voir sans tomber en extase devant ce qu'elles avaient de noble et de pur; l'élégance n'a jamais emprunté de formes plus enivrantes, le mouvement ne s'est jamais révélé plus souple et plus gracieux. La bouche de mademoiselle de Birague avait quelque chose d'enfantin et de boudeur qui lui donnait un charme tout particulier, et, dès qu'elle s'ouvrait, vous deviniez qu'une céleste pensée allait tomber de ses lèvres vermillonnées... ainsi se révèle de loin le parfum de la fleur... Je vous l'ai dit, on l'aimait avant de l'admirer. Dolomieu devait s'incliner sous la même puissance; et nous qui avons vu mademoiselle Julie de Birague alors qu'elle n'avait pas encore seize ans, nous comprenons que, dans la crainte de perdre un pareil trésor, le lieutenant ait oublié les convenances pour demander la ratification d'un bonheur que la jeune fille lui avait permis d'espérer.

La voiture de Dolomieu conduisit la belle enfant et sa mère chez elles; on se sépara, on ne se quitta point.

## II

UN DÉPART. — UN PRÉSAGE.

Cependant le drame politique, dont les divers épisodes se jouaient à des distances si éloignées, approchait de son dénoûment : l'Europe entière ressemblait à un vaste arsenal, chaque homme s'était fait soldat pour la défense ou la conquête; les grands chemins criaient sous les pas des chevaux et les roues des canons béants; les mères abandonnées demandaient au ciel la fin de leurs larmes. On parlait à voix basse d'une paix prochaine qui devait raviver le commerce et l'agriculture en deuil; mais la voix des obusiers étouffait celle des citoyens avides de repos, et les rangs dévoués des protecteurs du pays renaissaient toujours plus forts et plus pressés. La Russie avait commencé la résistance, la Prusse et l'Autriche lui donnèrent la main, et bientôt l'Espagne et le Portugal suivirent l'exemple qui leur était offert. Aussi la France héroïque se trouvait-elle partout, se battant toujours, presque toujours victorieuse; mais elle se sentait accablée par tant de fatigues et de dévouements... Au surplus, pour la justification de Dolomieu, nous rappelons ici en peu de mots le drame dont l'Europe entière était le théâtre : le tableau est vaste, il appartient à l'épopée. Qu'un burin plus hardi le grave dans les mémoires; nous entrons dans la vie intime que nous avons mission de retracer... Écoutez :

Tandis que le lieutenant tout entier à son amour s'occupait des préparatifs du mariage objet de ses vœux les plus ardents, son régiment traversait le Rhin et allait rejoindre l'armée française en Portugal, où l'Angleterre venait de débarquer ses plus braves soldats et ses plus habiles capitaines; l'alarme volait sur des ailes de feu depuis la Moskowa jusqu'au Tage.

A cette époque de misère et de grandeur, il eût été impie à un enfant de France d'abandonner son poste, car le péril se dressait chaque jour plus menaçant. Dolomieu avait bien songé à donner sa démission, puisque son passé garantissait son avenir; mais ce n'était pas assez, le pays avait droit à de nouveaux sacrifices, et le lieutenant n'osa point déposer l'épée.

Encore quelques jours, et les papiers dont il avait besoin pour la conclusion de son mariage lui étaient remis... Un ordre de départ lui arrive, son régiment va franchir la frontière; Soult et Wellington vont se trouver en présence... Il doit obéir.

Le cœur brisé, le sein palpitant, il vole chez sa fiancée et lui montre l'ordre du ministre de la guerre :

— C'est ma mort, lui dit mademoiselle de Birague,

saisie d'un tremblement convulsif; mais vous devez acquitter votre dette : partez, Dolomieu ; une vie comme la vôtre doit rester pure de toute accusation.

— Julie, si je restais, m'accuseriez-vous?

— Je vous plaindrais, André, car au premier désastre du pays vous maudiriez notre amour.

— Encore huit jours et nous étions heureux! dit André avec un profond soupir.

— Encore un jour et vous êtes peut-être déshonoré!

— Adieu donc! Julie, une cruelle destinée semble peser sur mon existence.

— Et la mienne, s'écria mademoiselle de Birague les yeux baignés de pleurs, croyez-vous qu'elle se dessine plus tranquille et plus consolante?

— Oh! la guerre! la guerre! que de calamités dans ce mot!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Les adieux furent déchirants comme une séparation éternelle; sans s'être rien dit, Dolomieu et mademoiselle de Birague se rencontrèrent dans une même pensée de deuil, et peu s'en fallut que le lieutenant, vaincu par un pressentiment fatal, ne manquât à son devoir.

— Allons, Julie, dit-il à sa fiancée avant de monter en voiture et les yeux gros de larmes, courage, amie! si le ciel nous éprouve, c'est qu'il veut assurer notre bonheur à venir.

— André, il est des épreuves qui sont des châtiments, et je me demande ce que j'ai fait à Dieu pour qu'il me punisse avec tant de rigueur.

— Mais tu gardes près de toi, mon enfant, une mère adorée; vous parlerez de Dolomieu, vous prierez pour lui, et il est impossible que vos vœux ne montent pas au ciel.

— Ce départ me désapprend la joie et je ne crois plus qu'à l'infortune, dit mademoiselle de Birague en tombant à genoux comme pour demander des forces à Dieu.

— Songe, mon amie, que l'injustice commande la punition, et puisque dans des âmes comme les nôtres l'amour ne peut s'attiédir, il y a des consolations dans l'absence même; les pensées voyagent si vite... Encore une fois, Julie, courage et adieu!...

Les chevaux s'élancèrent. Dolomieu se mura dans ses souvenirs pour se retremper à l'énergie, et la pauvre Julie de Birague, qui croyait avoir perdu sa foi, monta dans sa chambre et invoqua le ciel avec toute la ferveur de la piété la plus évangélique.

Vous savez les principaux épisodes de cette guerre désastreuse qui a coûté tant de sang et pendant laquelle les noms les plus obscurs jusque-là ont conquis une si belle place dans l'histoire. C'était des escarmouches de tous les jours, des combats continuels, des batailles rangées où le nombre avait souvent peine à lutter contre le courage, où le stylet a trouvé plus de poitrines que les baïonnettes. Je n'ai pas mission d'écrire cette longue et pénible guerre que les Anglais ont rendue si fatale; j'écris un drame intime et je ne quitte pas Dolomieu, qui vient d'arriver à son régiment, dont il était l'orgueil et l'amour à la fois.

Ici, comme en Prusse et en Allemagne, dès que le canon avait grondé, il fallait obéir, il fallait se laisser aller au torrent qui entraînait les hommes et les choses.

Oui certes, il y avait bien des tristesses dans les familles, bien des mères pleuraient leurs enfants loin du foyer et les pleuraient encore plus tard dans l'exil ou à la tombe; mais le mot *gloire* vibrait dans toutes les jeunes âmes, et Dolomieu, à peine âgé de vingt-deux ans, courait à travers les périls comme si la vie lui eût été un fardeau.

Soldat par dévouement à son pays, il joua un des plus beaux rôles dans toutes les affaires où l'on eut recours à son patriotisme, et ce n'était guère qu'après la bataille qu'il pensait à son pays absent et aux amis qu'il avait quittés.

Cependant un cri de joie retentit enfin dans les deux armées : le léopard ferma sa griffe, l'aigle impérial ploya ses ailes, le blason de la famille des Bragances se voila sous les plis des drapeaux enfermés dans chaque arsenal silencieux, et un armistice fut publié comme le prélude d'une paix prochaine.

Madame de Birague reçut une lettre ainsi conçue :

« Je vous attends; venez, un armistice vous protége, la paix va se conclure; vous voyez, mes amies, que nous avions calomnié la bonté de Dieu... Vous, ange protecteur, vous, Julie, vous comprenez mes tortures, vous déciderez votre mère, vous lui direz que rien ne s'oppose désormais à ce que mademoiselle de Birague soit madame Dolomieu; il le faut, arrivez, je deviens fataliste et je me persuade que mon bonheur et le vôtre doivent se ratifier en Portugal.

« Un mot de vous et je vais vous attendre à la frontière; que n'êtes-vous arrivées déjà! Se réunir, c'est ne point s'être quittés. »

La réponse ne se fit pas attendre, et la mère et les deux fiancés comprirent, pour la première fois, qu'il y a du bonheur dans l'absence.

Deux jours après, la voiture roulait sur la route de Bayonne, elle franchit les Pyrénées, et le lendemain, hélas! elle emportait deux fiancés en deuil et le cadavre d'une mère que la balle d'une escopette venait de tuer.

Si le désespoir ne faisait grâce à personne, André et Julie auraient accompagné madame de Birague à la tombe; mais les rigueurs du destin ont parfois leur générosité, deux âmes se retrempèrent dans la grandeur même de leur infortune, toutes deux se prêtèrent mutuellement des forces, et quand les fiancés arrivèrent à Coïmbre, le duc d'Alméida, qui leur avait noblement ouvert son hôtel, se joignit à eux pour prier et pleurer... les larmes peuvent être une consolation!

Nous sommes chez le duc.

La conversation était calme, elle n'intéressait point les cœurs, elle courait rapide sur les fronts des convives où elle ne laissait aucune empreinte; vous eussiez dit une de ces tristes et froides soirées de famille que la régularité rend éternelles, qui pèsent sur l'existence, qui l'assombrissent et lui font préférer les ennuis de la solitude ou le fracas des passions tumultueuses. On se questionnait comme si on n'eût point voulu de réponse, les regards se croisaient sans se comprendre, les paroles tombaient inarticulées, les sourires étaient sans poésie; et cependant la haine dans tout ce qu'elle a de plus vivace, l'amour dans tout ce qu'il a de plus brûlant, l'affection dans tout ce qu'elle a de plus paternel, avaient pris place autour de la table du duc d'Alméida, grand de Portugal, dont le nom, à Coïmbre, ne se prononçait qu'avec une respectueuse vénération.

C'était un homme fort et droit par la violence même des orages qui avaient pesé sur sa tête; l'habitude incessante de la résistance l'avait dressé, pareil à ces vieux chênes dont les bras vigoureux attestent une vie séculaire et qui insultent aux ouragans impuissants à les décapiter.

Le duc d'Alméida croyait au malheur longtemps avant qu'il se montrât à l'horizon; il doutait de la bonne fortune, alors même qu'elle avait pris place au foyer; ses traits mâles et calmes disaient une vie pure, une conscience intacte.

Nommé gouverneur d'une province, il devait s'éloigner quelques jours après l'arrivée de ses hôtes, et nous ne nous tromperions pas en avançant qu'il ne partait pas tout entier, car l'angélique beauté de mademoiselle de Birague n'épargnait personne.

Mais la patrie avait des plaies à cicatriser, le duc pleurait sur tous ces déchirements, et il eût regardé comme une faiblesse, comme un crime peut-être, tout sacrifice dont son pays aurait eu à souffrir.

C'était une nature à part au milieu des natures paresseuses et endolories qui faisaient dire que l'Espagne abâtardie s'était réfugiée au pied des Algarves et sur les bords du Tage parfumés des plus poétiques souvenirs.

---

## III

UN DUC. — UN SERGENT. — UNE CAMÉRISTE.

Un bruit sourd comme le dernier écho d'un éclat de tonnerre se fit entendre, et, quelques secondes après, le palais d'Alméida éprouva une violente secousse. Il était nuit, quatre convives entouraient la table, et l'observateur aurait pu remarquer le sentiment de joie satanique qui se lisait dans le regard du comte de Pinto, tandis qu'une profonde anxiété se peignait sur les traits d'Alméida, d'André Dolomieu et de mademoiselle Julie de Birague. Quatre valets en grande livrée servaient, pas un ne bougea, ils attendaient un commandement pour obéir.

— Est-ce qu'il y a émeute? demanda le duc avec vivacité.

— Non, monseigneur, répondit Manoël Iriarte, chef du service ; avant-hier on a fusillé six étudiants de l'université, hier on a pendu deux dragons, et aujourd'hui on a jeté dans un cachot dix officiers de la milice; Coïmbre est parfaitement tranquille.

— Et Lisbonne ? poursuivit le duc avec inquiétude; je n'ai pas lu les journaux ce matin.

— Ils sont tièdes, répondit Dolomieu ; on dit même que la paix est près de succéder à l'armistice, et que les soldats de Soult vont quitter le Portugal.

Pinto sourit, Alméida poussa un profond soupir, et Julie de Birague et Dolomieu échangèrent un coup d'œil qui disait une espérance d'une part, une ivresse de l'autre.

— Ainsi donc, poursuivit le duc, le lieutenant Dolomieu fuirait le Portugal avec bonheur?

— J'y serai toujours par la pensée, répondit Dolomieu d'une voix persuasive. Je vous dois, monsieur le duc, la plus généreuse hospitalité, non-seulement pour moi, mais encore pour mademoiselle Julie de Birague, ma fiancée. Tandis que nous nous battions à outrance, corps à corps, dans les fossés, dans les ravins, pour des intérêts ignorés, pour des raisons politiques dont pas un de nous ne connait les mystères, vous, monsieur le duc, vous avez protégé mademoiselle Julie de Birague confiée à la noblesse de vos sentiments ; je quitterai donc votre pays avec regret, car j'y laisserai un ami.

— Et moi, señor, dit le comte Pinto en se tournant vers Dolomieu, ne serai-je pour rien dans vos souvenirs?

Le retentissement d'un second coup de canon arrêta la réponse de Dolomieu et fit tressaillir les convives ; une pâle terreur s'empara de mademoiselle Julie, et, rompant le silence des principaux acteurs de cette scène :

— Voulez-vous mon opinion sur ce qui se passe au dehors? dit Pierre Bonneval, sergent dans le régiment de Dolomieu, et qui s'était tenu accoudé au balcon de la salle à manger.

— Oui, parle, dit le lieutenant.

— Eh bien ! messieurs, ceci, c'est la fin du commencement; ceci, c'est le commencement de la fin... Le malin tousse, on va se rebûcher de plus belle... Amorçons.

— Tu rêves, interrompit Dolomieu, qui voyait les plus cruelles angoisses passer sur la noble figure de Julie.

— Je ne rêve pas, poursuivit le sergent. Vous dites qu'il y a armistice ? Il n'y en a pas plus que sur ma main. A Lisbonne, à Coïmbre, dans les grandes villes, dans les petites, dans les maisons, dans les campagnes, Français et Portugais ne se parlent plus qu'à coups de poignard et d'escopette ; on ne se bat pas, on assassine; toutes les blessures sont faites au dos, et il y a moins de morts sur les champs de bataille que sur les routes publiques ; donc, il n'y a pas d'armistice; donc, le trin-trin va recommencer; donc, nous allons tirer nos guêtres... J'ai dit.

— Ainsi, à ton avis, le Portugal n'est peuplé que de bandits et de scélérats, dit le duc d'Alméida d'une voix attristée.

— De bandits et de scélérats qui ne croient pas l'être, répondit le sergent, feignant de ne point voir les signes de mécontentement de Dolomieu.

Dans tel ou tel combat, nous avons troué la poitrine d'un fils, d'un parent ou d'un frère ; ceux qui restent trouent nos habits quand nous les portons, et voilà comment la guerre devient une boucherie... C'est égal, vive l'Empereur!

— C'est pourtant lui, interrompit le duc avec amertume, qui est cause de tous ces désastres.

— J'en conviens, répondit Bonneval, encouragé par cette sorte d'interpellation ; mais, voyez-vous, notre Empereur, c'est notre Empereur ; un chef de file comme il n'y en a jamais eu à Rome, à Athènes, comme il n'y en aura jamais nulle part; lui, notre Empereur, c'est plus qu'un homme, plus qu'un demi-dieu, c'est deux tiers de dieu, et quand il nous dit : En avant ! je sens là ..

— Qu'est-ce que tu sens? demanda Dolomieu.

—Je sens le coude à gauche et je tape. Tenez, monsieur le duc; tenez, lieutenant; tenez, mademoiselle, si l'Empereur, qui est le mien, qui est le vôtre et celui de toute la terre, m'ordonnait l'impossible, je crois que je ferais l'impossible, et s'il voulait que je criasse : Vive M. Pinto ! je crierais : Vive M. Pinto !

— Vous ne chassez pas ce valet ? dit le comte en lançant sur Dolomieu un regard irrité.

— Pardon, excuse, monsieur le comte, dit le sergent, mais je ne suis le valet de personne, pas même de mon Empereur. Je me ferais tuer gaiement pour lui, pour M. le duc, pour mon lieutenant et ma lieutenante que voilà; mais je ne crierais pas : Vive Pinto ! quand on m'écartellerait... Vous savez bien pourquoi.

Une vive rougeur succéda à la pâleur livide dont s'était empreints les traits de mademoiselle Julie : le duc regarda sans voir, tant il était absorbé dans une douloureuse méditation, et Dolomieu serra fébrilement le manche d'ivoire de son couteau, car un nouveau sentiment venait de se glisser dans son âme.

Il se sentit frappé au cœur, il éprouvait les premières atteintes de la jalousie, ce vivace cancer qui fait grâce à si peu de monde, qui brûle et torture sans pitié, qui prend place à votre chevet, s'empare de votre sommeil et de vos rêves, vous blesse par tous les sens, se glisse par tous les pores, et se montre d'autant plus dévorant que vous faites plus d'efforts pour lui échapper.

Un abîme immense avait été creusé d'un seul mot entre Dolomieu et mademoiselle Julie de Birague ; le supplice commençait à peine, et déjà André s'élançait au-devant de tous les malheurs, il n'échappait à aucun ; ils formaient autour de lui un redoutable cortége qui devait l'accompagner jusqu'à la tombe, et, désormais, la parole même de

mademoiselle Julie, cette parole céleste qui l'avait enivré jusque là, était un enfer anticipé dont les flammes ne s'éteindraient peut-être pas au delà de la tombe.

On s'était levé de table; d'Alméida, Pinto et les valets quittèrent la salle; mademoiselle de Biragne allait rentrer dans son appartement, Dolomieu l'arrêta.

— Avez-vous entendu, Julie, les paroles du sergent?

— Je les ai entendues, André.

— Vous en avez deviné le sens?

— J'ai fait plus, je l'ai compris, et Pierre Bonneval a eu plus de courage que je n'en aurais eu, moi, qui voudrais au prix de ma vie vous épargner une inquiétude.

— Cet homme vous aime donc? demanda Dolomieu plus encore du regard que de la parole?

— Cet homme le dit.

— Comment le savez-vous, Julie? et s'il a eu l'audace de vous déclarer sa passion, pourquoi ne m'en avoir pas fait la confidence?

— André, les paroles de cet homme sont tombées impuissantes sur moi comme sur un mur d'airain; je méprise le comte Emmanuel Pinto; je le méprise parce qu'il savait tout mon amour pour vous, et qu'il n'a pas craint de m'outrager par un aveu dont il a déjà subi le châtiment.

— Que lui avez-vous répondu, Julie? demanda timidement Dolomieu, dont le front perlé d'une sueur âcre reprenait, petit à petit, sa sérénité.

— André, s'il est des regards qui outragent, il est des silences qui flétrissent. Pinto m'a comprise, mais il est bien plus sévèrement puni par mon amour pour vous que par mon dédain pour lui. Voyons, ami, poursuivit mademoiselle de Biragne en tendant une main moite et blanche à Dolomieu, toujours triste et pensif, n'es-tu point rassuré par mes paroles? aimerais-tu mieux des serments? Va, bon André, il n'y a jamais eu dans mon âme que deux autels, un à ma mère, un à toi; nul encens profane n'y sera brûlé; je vivrai, je mourrai dans mon culte, et j'appelle sur ma tête l'anathème du ciel si j'oublie un seul instant ce que je t'ai juré, ce que j'ai juré à ma mère... Allons, méchant, inclinez-vous, je vous permets de baiser cette main qui presse la vôtre, encore froide et tremblante.

— Mais ce misérable a l'audace de t'aimer, répliqua le fougueux lieutenant. Dans tout amour il y a une espérance, et c'est là une impiété que je dois punir.

— Pauvre fou! répliqua Julie avec un sourire mélancolique, pauvre fou! qui veut relever le rival à terre, et le glorifier à ses propres yeux en le supposant redoutable... André! un seul jour m'a donné de l'expérience, la révélation d'un seul secret m'a appris ce que j'aurais ignoré sans toi; mon amour a été le flambeau régénérateur de mon âme, cet amour qui m'a trouvée jeune fille, m'a créée forte et puissante, et je sens que je serais maudite du moment où je cesserais de t'aimer... Que voulez-vous encore de moi?

—La permission de défendre au comte de vous adresser désormais la parole.

— Cela ne vous regarde pas, mon lieutenant, dit Pierre Bonneval, qui venait d'entrer. Tandis que vous causiez ici avec mademoiselle, je causais dans la rue avec ce Pinto de malheur, que je hais plus encore que mademoiselle ne le méprise; j'ai parlé d'estafilades sur la poitrine, d'oreilles coupées.. il a compris, et je suis sûr qu'il tiendra pour solide la défense que je lui ai faite. Au reste, il faut lui rendre justice, lieutenant, je n'ai jamais connu, dans aucune garnison, d'amant plus passionné: jeune ou vieille, blonde ou brune, fillette ou grande dame, il cherche tout, il voit tout, il accapare tout; cet homme est un réseau, et dans cet hôtel, ous qu'il y a tant de beautés sensibles, je n'en connais qu'une qui ait résisté à ce mirliflore... j'en sais la cause, poursuivit-il en redressant sa moustache.

— Comment, toi, si patriote, tu t'adresses à une Portugaise? dit le lieutenant, qui voulait essayer de vaincre ses douloureuses pensées.

— Oh! pardon, lieutenant, on est bon Français, soit; mais la beauté est de tous les pays. C'est comme le vin: quand il est bon, je le fête sans me soucier le moins du monde s'il a pris racine sur les bords du Rhin, de la Garonne ou du Tage... Après cela, vive l'Empereur! et bonne nuit.

— Sergent, tu es venu me rejoindre pour autre chose, dit le lieutenant.

— Possible; mais comme la chose n'a pas lieu, pas n'est besoin que je vous la narre.

— Si je te l'ordonnais?

—Dans les rangs, bon, j'obéirais; mais ici, sans hausse-col, sans épaulette, peut-être manquerais-je à l'ordre.

— Et à moi, me désobéirais-tu aussi? demanda Julie d'une voix caressante.

— Oh! à vous, ma lieutenante, je dirai tout.

— Eh bien! parle.

— M'y voici.

—Parle vite, dit Dolomieu, prévoyant déjà un malheur.

—Donc, ma lieutenante, en sortant d'ici, tout à l'heure, j'ai suivi de l'œil le comte, que j'ai trouvé en faction devant la chambre de Florida... Florida, une jeune fille qui ne hait pas trop le sergent français... Je me suis dit: Te v'là pincé; mais pas du tout, le comte a frappé à la porte de la cameriste, qui ne dormait pas, qui ne devait pas dormir, trois petits coups de sa bague en diamants. La porte s'est ouverte.

— Tiens, a dit le comte, voici deux quadruples, laisse entrebâillé, cette nuit, le balcon de la salle à manger... J'avais eu d'abord peur pour moi..., puis, j'ai eu peur pour vous, et puis je suis venu m'assurer si ce balcon était fermé. Il l'est, Florida ne l'ouvrira pas, je vous en réponds.

—Mais cela est infâme! s'écria Dolomieu, et je préviendrai M. le duc.

— N'en faites rien, André, dit Julie: les haines portugaises sont comme celles de la Corse, il y a du sang au dénoûment de chacune d'elles.

La prunelle bleue de mademoiselle de Biragne plongea dans celle de Dolomieu; tous deux s'étaient compris. Cependant il fallait se retirer; les trois interlocuteurs se dirent adieu. Mademoiselle Julie s'enferma dans sa chambre, André Dolomieu entra dans la sienne, et le sergent Bonneval alla se promener dans le jardin... Nul d'entre eux ne dormit.

Pauvre Dolomieu! il était jaloux de Pinto, que Julie accablait de tout son mépris!

Le lendemain, il faisait à peine jour qu'un grand tumulte, parti de la rue, monta comme une menace jusqu'à l'hôtel du duc d'Alméida. Les cris *Aux armes! aux armes!* retentirent de toutes parts; on eût dit une ville surprise par l'ennemi. Le duc s'arma de son épée et appela Dolomieu, qui venait d'entrer dans le salon avec Julie.

— Qu'y a-t-il de nouveau? demanda le lieutenant.

— L'armistice est rompu, dit d'Alméida, les hostilités recommencent dans une heure, c'est tout au plus si vous avez le temps de rejoindre votre poste.

— Monsieur le duc a dit vrai! s'écria Bonneval, qui venait rejoindre son lieutenant; la fusillade galope; nous devons être de la fête sous peine de déshonneur.

— Monsieur le duc, dit Dolomieu d'une voix solennelle,

le devoir m'appelle sous mon drapeau; je pars, je confie cette jeune fille, ma fiancée, à la loyauté portugaise... Jurez-moi ici, sur votre épée de gentilhomme, que vous la protégerez comme un père protége son enfant.

— Lieutenant Dolomieu, répondit le duc en étendant la main sur la tête presque inanimée de Julie, je vous le jure sur ma foi de gentilhomme, sur cette clef d'or que j'ai reçue de mon prince.

— En avant! s'écria le sergent Bonneval d'une voix brève et ferme. En avant! et gare à tout ce qui ne sera pas le duc d'Alméida!

—Adieu, monsieur le duc, dit le lieutenant Dolomieu en s'élançant vers la porte... Et vous, Julie, adieu, poursuivit-il sans tourner la tête.

Julie de Birague n'entendit point, elle était tombée sans connaissance.

Laissons courir les événements, et courons avec eux, s'ils nous laissent un peu de relâche.

Sur l'une des dernières pages de cette histoire intime, nous avons vu André Dolomieu, le cœur brisé, s'élancer vers le drapeau que le canon lui indiquait de sa voix retentissante, mademoiselle de Birague courbant sa blonde tête sous la main protectrice du duc d'Alméida, et le sergent Pierre Bonneval précédant son lieutenant en criant : Vive l'Empereur! Peut-être ignorons-nous les sentiments cachés de quelques-uns de nos personnages; la suite de notre récit nous apprendra si la jalousie de Dolomieu pour Pinto était justifiée, et si la protection du duc ne devait pas être mise à de rudes épreuves.

Le temps a bien marché depuis ce jour; plus d'un cadavre de soldat ou de capitaine a été percé par l'escopette et le poignard; mais les hommes n'ont jamais manqué à la guerre, et celle que les Français et les Portugais se faisaient alors devenait de plus en plus sanglante. C'est que, jalouse de nos succès et de notre gloire, la Grande-Bretagne s'était levée aussi, et avait envoyé sur le Tage ses meilleurs généraux et ses plus braves soldats pour nous combattre.

Dans ses heures de repos, Dolomieu écrivait à sa fiancée, ou plutôt au duc d'Alméida lui-même, pour que ses lettres ne fussent point interceptées par les nombreuses guérillas dont le pays était pavé; mais depuis deux mois un silence de mort régnait sur les opérations de l'armée, et les journaux se taisaient sur les espérances ou sur les craintes des généraux ennemis, que l'on disait vainqueurs ou vaincus, selon les besoins ou les caprices des rédacteurs.

Mademoiselle de Birague vivait dans une inquiétude qui portait atteinte à sa santé chancelante; la parole consolatrice du noble duc d'Alméida lui semblait un présage funeste de quelque nouveau malheur, et, dans son amertume, elle accusait le duc et Pinto de lui cacher les événements des deux armées. Les heures sont rapides à celui qui se prépare à une infortune, mais qu'elles sont lentes à celui qui espère une joie!... Aussi, tout était bouleversé dans la nature pour la pauvre Julie, dont le cœur battait presque en même temps d'espérance et de terreur.

Pinto venait tous les jours chez d'Alméida, et pourtant tous deux se haïssaient. Un motif secret, que nous ne connaissons pas encore, avait jeté Pinto chez d'Alméida; ils s'observaient mutuellement, se cherchaient pour se nuire, et il y avait quelque chose de si fatal dans l'échange de leurs courtoises paroles, que jamais la vengeance sans hypocrisie n'a été plus effrayante. Les hommes de cœur aiment mieux voir leurs ennemis à côté d'eux; ils redoutent moins leur stylet que leur balle, car la main du meurtrier est trop timide pour fouiller profondément dans les entrailles; mais la balle va également vite, quel que soit l'œil qui la dirige, quel que soit l'index qui fait partir la détente; et vous savez maintenant pourquoi le duc d'Alméida semblait recevoir avec cordialité les visites du comte de Pinto. La suite de notre histoire éclaircira peut-être d'autres mystères; en attendant, suivons le cours des faits dont nous sommes témoins.

La matinée était belle; le soleil s'épanouissait à l'horizon et semait ses obliques rayons à travers les touffes odoriférantes des orangers et des lauriers-roses dont le beau jardin de d'Alméida était, pour ainsi dire, pailleté. Çà et là, de petits oiseaux que vous auriez pris pour des papillons capricieux, nacrés, rouges, bleus, diamantés, serpentaient en tous sens et butinaient joyeusement dans les allées ombreuses où le ciel perdait de son azur, où la terre gagnait quelque chose de son éclat. Les ruisseaux semblaient gazouiller plus coquets et plus rapides; une brise de mer faisait amoureusement sa promenade matinale sur les corolles qu'elle ranimait; le petillement d'un sol qui s'entr'ouvre aux baisers d'un soleil presque vertical, tout disait une journée balsamique, une de ces chaudes et langoureuses journées des pays méridionaux où toute marche est une fatigue, tout repos un sommeil, tout sommeil un bonheur; car on se sent dormir sous les zones torrides, car là l'inaction est la vie.

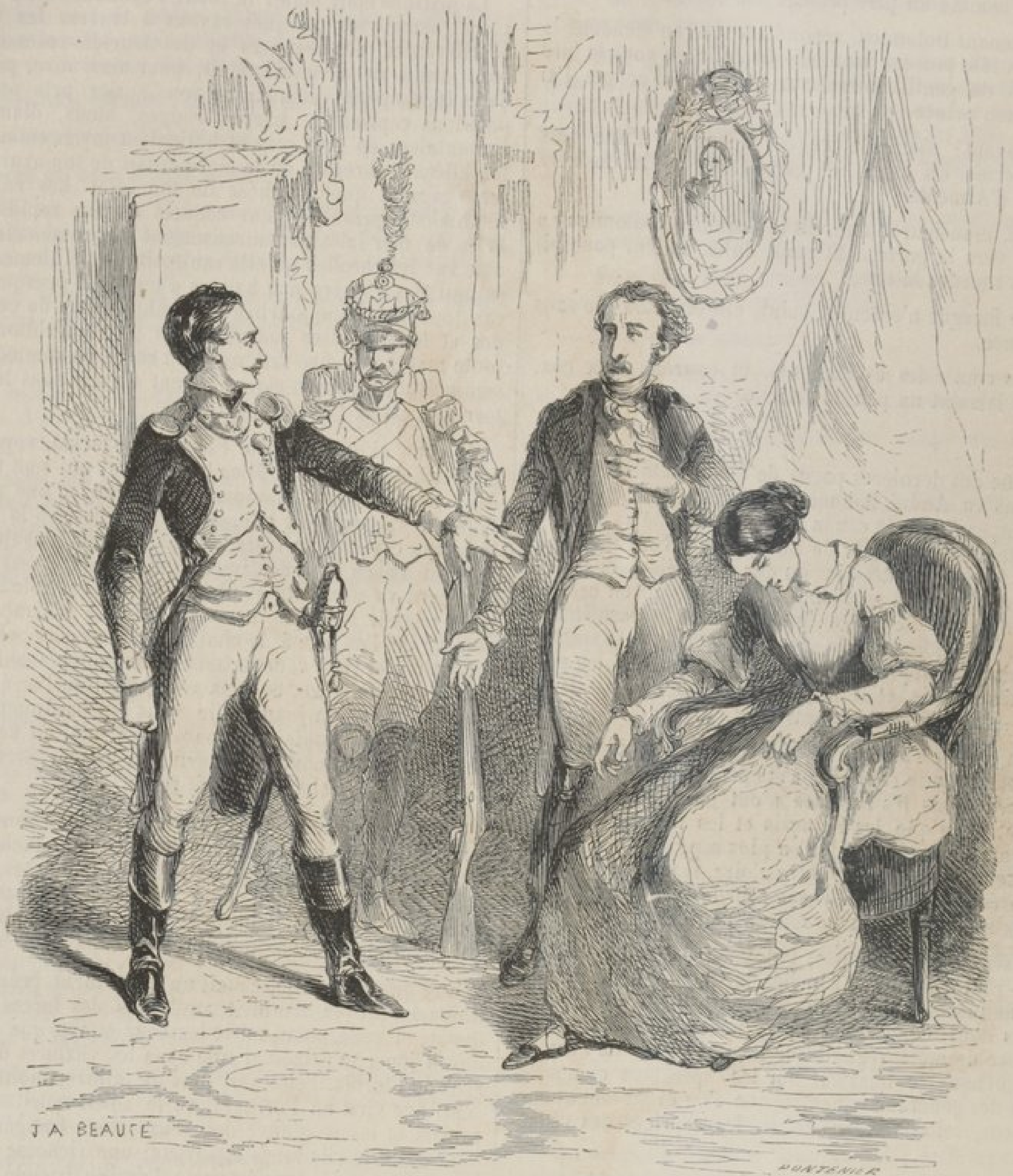
Je vous ai déjà nommé Florida... Florida, voyez-vous, était une de ces jeunes filles portugaises qui sont toujours dans l'âge d'aimer, toujours aux aguets d'une passion, toujours vaincues par elle, mais victorieuses à la fois, selon leurs caprices ou leurs besoins. Florida n'avait jamais attendu l'aveu d'un sentiment qui souriait à ses désirs; le regard va plus vite et plus loin que la parole : la prunelle chaude et bitumineuse de Florida s'élançait pour donner de l'audace à la timidité, son sourire achevait la séduction, et vous vous reconnaissiez vaincu avant d'avoir essayé de combattre. Si vous aviez offert de l'or à Florida pour sa défaite, la jeune fille vous eût hardiment craché au visage; elle voulait une parole amicale, un serrement de main, un battement de cœur, un baiser; avec ses trésors elle était riche, elle était reine.

Florida aimait la grandesse parce qu'elle sent le parfum; elle était camériste par état, mais duchesse par l'âme; elle avait de la dignité dans ses faiblesses, de l'orgueil dans son abandon; elle ne descendait pas jusqu'à vous, elle vous élevait jusqu'à elle, et j'aurais plaint celui qui eût voulu la dédaigner après le triomphe.

Etre quitté par elle, c'était un dénoûment prévu, infaillible; la quitter semblait au-dessus des forces du vainqueur, et voilà pourquoi le bonheur moins que le plaisir devait jouer le principal rôle dans les victoires des amoureux de Florida. Seize ans, plus de quinze, moins de dix-sept, âge viril en Portugal, où le soleil mûrit si vite les raisins et les passions; des yeux noirs frangés d'un réseau épais de cils longs et soyeux; une richesse de chevelure à fatiguer le grand peigne d'écaille bariolé qui cherchait à la retenir captive, un front intelligent, un nez droit aux ailes mouvantes et rosées, s'agitant à toute émotion; une bouche petite, accentuée, plutôt dédaigneuse que souricuse, mais s'ouvrant à demi pour étaler aux regards deux rangées de perles de Ceylan, comme on n'en dota jamais le grand Wichnou.

Je ne vous dirai pas combien il y avait d'harmonie dans la courbure de ses épaules tombant avec une indépendance qui accusait la force et la souplesse à la fois, dans la désinvolture de sa taille moelleuse et cambrée; combien son cou était gracieux et diaphane, sa poitrine harmonieusement modelée; je ne vous dirai rien non plus de ses pieds que j'ai vus à peine, ni de l'éclat de sa parole que vous auriez crue sortir d'un vase de cristal; car, peut-être partiriez-vous aujourd'hui pour l'antique Lusitanie, afin d'y chercher une copie du modèle que je viens de vous présenter.

Quoi qu'il en soit de vos désirs, laissez Florida faire le guet près de la porte de la chambre à coucher de mademoiselle Julie, et surprendre en flagrant délit d'espionnage le comte Pinto, l'oreille doucement appuyée contre la serrure:




Jurez-moi sur votre épée de gentilhomme que vous la protégerez. (Page 7.)

— Eh bien ! eh bien ! seigneur Pinto ! est-ce là la place d'un gentilhomme ?

— C'est la place d'un prince, puisqu'il espère t'y voir.

— Le mensonge ne va pas plus à un gentilhomme qu'à un manant, et vous mentez, seigneur Pinto.

— Si ta bouche n'était pas si ravissante, je la punirais de l'outrage, dit le comte en essayant d'embrasser la caméristе.

— Doucement, señor, je ne permets ces privautés qu'aux cœurs francs, aux âmes d'élite, et vous me paraissez avoir étrangement dégénéré.

— Prends-y garde, Florida ! tu pousses trop loin l'audace de tes impertinences.

— Puisque vous vous dites si haut placé, peuvent-elles vous atteindre ?

— Non, mais elles m'effleurent et c'est déjà trop, répondit le comte en cherchant à vaincre le dépit qui le dominait.

— Voyons, poursuivit Florida toujours prête à pardonner après avoir puni, que faisiez-vous à cette porte ? Oh ! point de mensonge, il ne réussirait pas avec moi qui vous absous de votre amour pour une caméristе, si vous avez le malheur d'en éprouver.

— Tu le sais, Florida, dit le comte avec un abandon qui en aurait trompé de plus clairvoyants, j'aime cette jeune Française avec violence, avec frénésie, autant que tu as aimé Lopez.

— Ce n'est guère.

— Autant que tu as aimé Yago le Brun.

— Ce n'est guère.

— Autant que tu as aimé don Jose d'Angusta.



Le sergent Pierre Bonneval.

— C'est quelque chose...

— Voyons, presque autant que tu as aimé Lorenzo...

— Oh! alors, vous l'aimez jusqu'à la déraison, jusqu'au délire, jusqu'au poignard.

— C'est cela. Nous n'avons pas de nouvelles de son fiancé...

— J'en ai, moi, interrompit rapidement Florida en tirant une lettre de son sein.

— Eh quoi ! une lettre de lui!

— De son ami, du sergent...

— Tu l'as aimé, celui-là aussi ?

— Oh ! celui-là dix fois plus que tous les autres.

— Pourquoi?

— Parce qu'il ne m'aimait pas, lui.

— Et pourtant cette lettre est une lettre d'amour, sans doute ?

— Non, une lettre d'affaires, froide comme votre cœur... comme le sien, dit la camériste avec un sentiment de dépit qui se dessina sur ses lèvres pressées.

— Que te dit-il ?...

— Qu'on se bat toujours, le matin, le soir, la nuit, au fusil, à la baïonnette, au canon, et il ajoute qu'il se sent capable de m'aimer si je veille bien sur le repos de la fiancée de son lieutenant.

— Cette lettre est datée ?

— Du 5. Nous voici au 20; il y a quinze jours de cela.

— Oh ! il y a bien du nouveau depuis cette époque, et l'on parle vaguement d'une bataille rangée dans laquelle les Français ont été frottés de la belle manière.

— Vous êtes l'oiseau des ténèbres, señor Pinto; vos paroles sont comme le cri du hibou, elles annoncent toujours quelque chose de funeste.

— Comment! tu es si peu patriote? toi jeune fille de Coïmbre, toi qui as été presque folle de Gonzalez tué sous les murs de La Puerta!

— Pourquoi y allait-il?

— Chacun de nous ne doit-il pas défendre son pays?

— Comment donc êtes-vous là? répliqua vivement la belle camériste poussée à bout... Vous êtes cent fois moins patriote que moi, qui ne sais point porter l'escopette, et je voudrais bien apprendre de votre seigneurie s'il y a vraiment du patriotisme à essayer de séduire ici une jeune Française que les périls de la guerre retiennent en ce palais...

— L'amour n'est-il pas l'excuse de nos erreurs, de nos fautes et même de nos crimes?

— Je n'ai jamais été si loin, señor, répliqua la caméristе avec une dignité princière; et si Florida garde encore la place où vous la voyez, c'est qu'elle lui est imposée par le devoir, et non pour continuer un entretien où la caméristе est noble et le noble roturier.

Florida n'avait pas encore prononcé ces dernières paroles que déjà sa main s'était armée d'un poignard qu'elle tenait caché à sa jarretière; mais Pinto, qui comprenait la fausseté de sa position, changea d'allures et trouva bientôt une excuse dans un sentiment que devait comprendre Florida.

— Tu ne vois donc pas, pauvre folle, que j'ai voulu t'éprouver et te mettre en garde contre toi-même? Les soins et la tendresse que tu prodigues à cette jeune et belle Française sont un devoir sacré pour toi; mais le mal, tu ne le vois point où il est, et ce n'est pas le comte Pinto qu'il faudra bientôt accuser des malheurs qui vont frapper la señora de Birague et le lieutenant Dolomieu.

Florida devint pâle, tant elle redoutait que le comte n'eût découvert le secret qu'elle aurait voulu se cacher à elle-même. Mais, se remettant bientôt, elle dit avec une feinte sécurité.

— Qui donc peut menacer la tranquillité de la jeune Française et de son fiancé?

— Comment! tu l'ignores, toi qui vois si bien ce qui n'est pas?

— C'est pour cela, monsieur le comte.

— Que dis-tu des assiduités du duc auprès de la señora Julie? Florida eut besoin de toute son énergie pour cacher son indignation.

— Ce que j'en dis, répondit-elle d'une voix stridente, ce que j'en dis, c'est que votre pensée est une pensée infernale, que vous êtes un démon incarné, que votre haleine corrompt les sentiments les plus purs, et que, si vous ne m'avouez pas que c'est encore là une ruse pour m'éprouver, je vais à l'instant même donner avis à monsieur le duc de vos odieuses accusations.

Vaincu dans tous ses moyens d'espionnage, Pinto garda quelques moments de silence pour essayer de nouveaux ressorts; mais la sonnette de mademoiselle Julie de Birague se fit entendre, et la caméristе entra chez sa maîtresse en lançant sur le comte un regard qui traça une ligne de feu du poignard de Florida jusqu'à la poitrine de Pinto.

Resté seul, le comte, qui ne voulait point pour une vengeance laisser échapper une double proie, médita ses moyens de trahison et calcula, comme un habile stratégiste, les chances probables de la résolution qui lui serait dictée par sa bonne étoile.

— Un enlèvement, se dit-il, c'est trop plébéien, et puis tant d'intérêt s'attache à la victime qu'elle-même n'a pas beaucoup à se plaindre de l'événement, quand un gentilhomme comme moi est de la partie. Le feu à l'hôtel? les risques d'insuccès sont trop nombreux, les cordes, les draps noués, les échelles de soie en usage ici comme en Espagne, et puis encore les sublimes dévouements qui arrachent la victime au brasier, sans compter la potence ou l'exil qui attend le coupable lorsqu'il est découvert...

Il y a bien le viol, poursuivit-il en se promenant à grands pas: ce moyen me semble efficace; mais, j'y songe, les doigts, les ongles, les cris jouent un terrible rôle dans ces scènes nocturnes, et la vertu qui veut absolument se défendre tient alors de la lionne.

Que faire? ô Satan! Il me faut une vengeance, tu le sais; fais donc qu'elle arrive, qu'elle soit prompte, efficace, terrible; ou, si tu me la refuses, je renonce pour jamais à toi, j'endosse le froc et je me claquemure dans un couvent... de nonnes.

Il ricanait hideusement du cynisme de sa pensée, quand la porte qui donnait sur l'antichambre s'ouvrit avec violence.

C'était le duc d'Alméida, le front pâle, les yeux baignés de larmes et froissant dans ses mains une grande feuille de papier.

— Qu'avez-vous, monsieur le duc? demanda Pinto, d'une voix hypocrite, mais avec un imperceptible sourire, car il prévoyait un malheur.

— Un fatal événement, répondit d'Alméida, une nouvelle qui fera naître ici plus d'un désespoir.

— La bataille de la Scala serait-elle perdue?

— Elle est gagnée.

— Votre château de *Curaçao* a-t-il été réduit en cendres?

— Seigneur Pinto, la guerre a des désastres qu'il faut subir. Cible de toutes les infortunes, j'ai perdu dans deux combats deux de mes frères tendrement aimés; j'ai vu mes propriétés ravagées, la liberté de mon pays à l'agonie; mais j'ai grandi à chacune de ces calamités, et je me suis montré plus fort que le destin.

— Quelle est donc la cause de cette profonde émotion qui vous fait tant souffrir?

— Prenez, répondit d'Alméida en présentant au comte le journal qu'il serrait dans ses mains crispées, lisez et jugez de la douleur que va éprouver chez moi la noble fille qu'on m'avait confiée comme on livre une jeune vierge au prêtre qui la bénit et la consacre à Dieu.

Pinto lut quelques lignes du regard, et poursuivit d'une voix haute:

« Le combat de Palafox a été des plus sanglants; il a duré depuis dix heures du matin jusqu'à huit heures du soir; et, si nos pertes sont sensibles, celles des Français sont irréparables. Ils ont perdu deux mille hommes au moins, dix officiers, et, parmi eux, le lieutenant Dolomieu, qui s'était particulièrement distingué dans les affaires précédentes, et que son général venait de nommer capitaine. Son cadavre a été laissé en pâture aux loups et aux corbeaux. »

— Voilà un bien triste événement, dit Pinto en rendant la feuille au duc, et en essayant un soupir douloureux.

— C'est là, monsieur le comte, dit d'Alméida en se frappant le front, deux morts au lieu d'une: cette jeune fille ne survivra pas à la perte de son fiancé.

— Qui parle de mon fiancé? s'écria mademoiselle de Birague en s'élançant vers Alméida. Avez-vous reçu des nouvelles, monsieur le duc? sont elles bonnes? la guerre va-t-elle durer longtemps? De grâce, monsieur le duc, un mot qui me rassure: j'ai peur!

— Les journaux sont silencieux, mademoiselle, répondit le duc d'une voix calme, ils ne parlent presque point

des deux armées; il n'est question d'aucune bataille, d'aucune escarmouche, et peut-être sommes-nous à la veille d'une paix dont les deux pays ont tant besoin.

Vous me rassurez, monsieur le duc, poursuivit mademoiselle de Birague; et, puisqu'il n'est pas question d'attaques de guerrillas, puisque les deux armées semblent se préparer à un armistice, qui sera sans doute le prélude d'un traité de paix durable, souffrez que je quitte cet hôtel où votre cœur et votre main ont protégé ma faiblesse; permettez-moi de me mettre en route pour me rapprocher de mon fiancé. Dolomieu m'attend à coup sûr; donnez des ordres, je vous en supplie, pour qu'il me soit possible de le rejoindre. Je ne vous parle pas de reconnaissance, monsieur le duc, vos bontés sont gravées là comme la prière dans le cœur des anges... Quand partirai-je?

— Vos désirs, mademoiselle, sont la règle constante de ma conduite : vous partirez dès ce soir, répondit le duc d'une voix à peine entendue.

— Et je vous accompagne, poursuivit le comte; je serai votre guide et votre défenseur à la fois : mon bras et ma poitrine ne vous feront pas défaut.

— Croyez-vous mon bras assez faible et ma poitrine assez froide pour confier à d'autres un dépôt si précieux? s'écria le duc en se plaçant en face de Pinto. Mademoiselle de Birague m'a été confiée par sa mère, plus tard par son fiancé; je dois compte à celle-là dans le ciel, à celui-ci sur la terre de la vie et de l'honneur d'une fille, d'une épouse, et je regarderais comme un vol fait à mon devoir, sinon à ma tendresse, tous les soins, toutes les protections qui ne lui viendraient pas de moi... Ordonnez, mademoiselle, je vous obéis.

— Non, monsieur le duc, je ne partirai point; les dangers n'étaient rien pour moi, je ne veux pas exposer votre vie si précieuse aux chances d'un voyage si long et si difficile; je reste, j'accepte toujours avec bonheur cette protection toute paternelle qui fait mon orgueil et ma sécurité, et j'attendrai que Dolomieu m'appelle à lui pour vous dire un adieu dont l'amertume sera toujours gravée dans mon âme.

— Le voici! le voici! s'écria Florida en se jetant comme une folle dans le salon.

— Qui? qui donc? demandèrent en même temps, avec des sentiments divers, mademoiselle Julie, le duc et Pinto.

— Lui!

— Qui, lui?

— Oh! je l'ai reconnu de loin; il vient à grands pas par l'allée de citronniers.

— Mais qui donc, Florida? dit le comte.

— Je l'ai reconnu à son air martial, à sa démarche, à sa moustache relevée comme ça... Tenez, je l'entends!.... il me rapporte le baiser que je viens de lui envoyer de la main.

Mademoiselle Julie de Birague courut à la porte du salon; celle qui donnait dans le jardin s'ouvrit : le sergent Pierre Bonneval se présenta tout couvert de poussière.

— Mort! dit-il au duc sans apercevoir mademoiselle de Birague.

— Silence!

— Mort! répétèrent les lèvres stridentes de la jeune fille, atterrée comme par un coup de foudre.

— J'ai dit mort? poursuivit le sergent.

— Vous l'avez dit : mon cœur l'a entendu.

## IV

### RÉCIT. — CATASTROPHE.

Un silence lugubre régna d'abord dans la salle, que vous eussiez crue tendue d'un drap funéraire, tant le deuil était empreint sur toutes les physionomies. Chaque douleur se trahissait avec son caractère distinct; mais le plus intelligent observateur n'aurait pu dire ce qui se passait dans l'âme de Pinto : c'était une contrainte calculée, un mensonge indéfinissable; il y avait sur sa bouche, dans son regard, dans les rapides battements de sa poitrine, quelque chose de triste et de gai, d'heureux et de fatal, qui faisait horreur et pitié à la fois... On n'aurait point tué cet homme, on l'aurait frappé; on lui eût volontiers infligé un outrage, et pourtant quelques rides mobiles imprimées sur son front de vingt-cinq ans à peine décelaient un combat intérieur où pouvait se raviver un sentiment presque généreux... Satan aussi garde sur sa face de réprouvé le type primitif de son origine céleste.

Le duc d'Alméida serrait amicalement la main du sergent Bonneval, et laissait tomber sur l'orpheline une prunelle douloureuse, qui eût été une consolation pour mademoiselle de Birague si elle avait pu voir autour d'elle et si elle avait eu le sentiment de son immense infortune. Les grands malheurs ont cela de compatissant, que le contre-coup vous laisse en quelque sorte le temps de recueillir vos forces...; c'est d'abord la stupéfaction, presque l'anéantissement, puis la crise avec toutes ses violences, avec toutes ses angoisses, avec tout son désespoir.

Mademoiselle de Birague était immobile comme une statue de pierre, glacée comme une figure de marbre, pâle comme elle, insensible comme elle; ses yeux étaient ouverts ainsi que sa bouche, d'où s'échappait une vapeur brûlante en rapides aspirations.

Florida, au fond de la salle, sanglotait comme si le fiancé que la mort venait de ravir à mademoiselle de Birague était le sien. Chez les filles taillées sur le patron de la belle Portugaise, douleurs ou joies se jettent au dehors, et presque toujours le résultat de toutes les deux sont les larmes, taries bientôt par une émotion nouvelle.

Rêves consolateurs du passé dont les douceurs du présent ne peuvent attiédir la suavité, avenir couronné de fleurs, affection sainte, promesses d'un cœur aimant déposées dans le cœur aimé, chaste égoïsme de mère ayant appris une seconde vie à celle qui en était absorbée, tout vient de mourir sous la fatale puissance d'un seul mot dont la syllabe sonore veut dire Dieu, néant, éternité, selon la croyance ou l'athéisme de celui qui reste.

Toutes les âmes parlaient, toutes les bouches gardaient le silence, tous les yeux étaient immobiles; nul ne voyait que sa pensée creusée dans le cerveau, et cette pensée voulait dire *malheur*.

Dans les grandes crises, quelque noble que soit une nature, il y a toujours en nous un premier sentiment personnel qui nous domine et nous subjuge; la générosité ne vient que plus tard, alors que le péril imminent est effacé; aussi avons-nous vu, à l'annonce de la mort du brave Dolomieu jetée comme un anathème au milieu d'une conversation intime, chacun des personnages qu'elle intéressait s'isoler pour ainsi dire des autres, et ne réserver que pour lui seul les conséquences de la révélation. Mais quand le danger a fui et que nous avons pu en mesurer l'étendue, tout ce qu'il y a de dignité en nous se développe, et c'est alors seulement que s'individualisent les mœurs, les caractères et les passions.

Le coup de tonnerre avait été imprévu, excepté cepen-

dant pour le duc et Pinto, que les nouvelles du journal avaient préparés à une catastrophe. Mademoiselle de Biragne en avait été si violemment frappée, qu'elle s'était tout d'abord crue seule au monde... et maintenant, la voilà, cherchant du regard et de la pensée, non plus une consolation, mais un appui contre une si poignante infortune; son œil terne et glacé ressaisissait la vie et le mouvement, il s'imprégnait d'une molle tiédeur, et de grosses larmes en descendirent lentement, aspirées par deux joues brûlantes et violacées.

Il est des événements qu'il faut nous annoncer deux fois pour que nous osions y croire; on se dit : Cela est, et cependant on attend encore une révélation nouvelle, parce que, de la certitude seule, dépendent souvent notre présent et notre avenir. On craint une déception, la plus aiguë de nos douleurs ; et voilà pourquoi Pinto et le duc d'Almeida avaient, comme mademoiselle de Birague, éprouvé la commotion d'un sinistre événement.

— Il est mort! Ce furent les premières paroles échappées des lèvres de Julie qui renaissait à une douleur comprise, dont jusque-là tout s'était présenté vague et douteux dans sa tête et dans son âme.

— Bien mort! avait répondu le sergent qui voulait tuer toute espérance et qui aimait mieux une bataille qu'une escarmouche. Il est mort comme il devait mourir, mademoiselle, poursuivit-il d'une voix éteinte et saccadée, mort comme un brave que toute l'armée regrettera, mort comme un ami devoué que tout le monde doit pleurer.

Quand on veut se façonner à une grande infortune, dit le sergent après un moment de silence, on s'y plonge tout entier. C'est la liqueur amère qu'il ne faut pas avaler goutte à goutte, c'est le feu de bataillon qui vaut mieux que celui de peloton; et si mademoiselle y consent, je lui dirai comme la chose s'est passée, il y a quelques jours de cela.

Mademoiselle de Birague leva les yeux au ciel et ne répondit point.

— Ah! c'est pour moi aussi que je parle, poursuivit le sergent, et c'est la millième fois au moins que je me narre ce que j'ai vu, ce que je sais, ce qui me brise le cœur; mais c'est égal, ça soulage, c'est un fardeau qu'on dépose à terre, c'est une halte après une longue étape; et, franchement, je suis un peu fatigué.

Un léger mouvement de tête de mademoiselle de Birague sembla encourager le sergent, qui, voulant toutes ses aises, provoqua une permission plus positive.

—Au reste, ce que j'en dis, ce n'est pas pour moi seul, chacun de vous en a sa part, monsieur le duc, monsieur le comte, et surtout vous, mademoiselle, qu'il aimait comme j'aime mon Empereur.

— J'écoute, Bonneval, dit mademoiselle de Birague d'une voix presque inentendue; j'écoute, j'écoute...

— Je ne passerai rien, je vous en avertis; aussi bien il n'y a rien à cacher dans cette vie de mon brave capitaine, que la balle et le sabre viennent d'arrêter tout court... Ça, voyez-vous, c'était pur comme de l'or, c'était bon comme une caresse de mère, comme une parole d'amitié de notre Empereur... on l'aimait parce qu'on l'aimait, voilà tout. Et maintenant, si vous voulez, je commence.

Mademoiselle de Birague laissa tomber un pâle regard sur le sergent, et chacun se rapprocha du narrateur, dont Florida ne perdait ni un geste ni une parole.

— Vous n'avez pas oublié le jour où un boulet ébranla cet hôtel et nous apprit, au capitaine et à moi, que nous avions à changer de garnison. Nos bagages furent bientôt ficelés, mais nous avions des adieux à faire, et nous ne partîmes que le soir, au milieu d'un orage dont les éclairs seuls nous guidaient dans notre route. Le camp était à deux petites lieues de la ville; pour y arriver plus tôt, nous prîmes des sentiers détournés; mais voilà que d'un épais massif que nous longions partent deux coups de feu qui font siffler quelques balles au-dessus de nos têtes.

— Alerte, sergent! me dit le capitaine, qui avait dégainé, voilà une guérilla! Merci d'une guérilla! c'étaient tout bonnement des bandits apostés pour nous couper les vivres, et que nous aperçûmes occupés à recharger leurs armes. Mon pistolet prévint celui qui allait tirer pour la seconde fois, le coquin tomba le front troué, tandis que le brave capitaine, qui ne visait pas mal du tout, je vous prie de le croire, en démontait un autre... Leurs dignes camarades prirent la fuite, et nous pûmes continuer notre route.

— Comment! dit Pinto, vous vous êtes si aisément défaits de cinq bandits apostés dans le bois?

— Qui vous a dit qu'ils étaient cinq? répondit vivement Bonneval avec un regard de feu.

— Vous, ce me semble! répondit Pinto d'une voix à demi éteinte.

—Je ne l'ai pas dit, et pourtant ils étaient cinq en effet, toute la bande, à moins que le capitaine ne fût resté en ville.

Le duc parut épouvanté, Pinto demeura muet, Florida s'éloigna du comte, et mademoiselle de Birague, qui attendait le dénoûment du drame, pria le sergent de continuer.

— Il était une heure du matin quand nous arrivâmes au milieu de notre compagnie; on nous y attendait avec une grande inquiétude, car elle se mettait en route, et si on nous avait moins connus, on aurait pu nous accuser de désertion.

Je mentirais, poursuivit le sergent, heureux de l'attention avec laquelle on l'écoutait, si je vous disais que depuis ce jour nous n'avons pas traîné notre vie de misère en misère; nous étions traqués comme des loups... Chaque traînard, chaque malade resté sur la route, servait bientôt de pâture aux corbeaux; mais nous comptions sur une bataille rangée, et dès lors nous espérions une revanche.

La revanche n'arriva point; toujours des escarmouches, des coups d'escopettes partis de droite, de gauche, des champs, des maisons, des rochers... c'était un roulement perpétuel, un sifflement sans relâche, et, par malheur, un ennemi invisible... Le moyen de tuer en tirant au hasard. Nos fusils restaient chargés, et nous échelonnions les routes des cadavres de nos frères d'armes, qui mouraient en criant : Vive l'Empereur!

Voici la crise, voici le dénoûment, poursuivit Bonneval d'une voix plus faible, mais qui s'anima par degrés...

Faut-il que je continue? demanda-t-il en se tournant vers mademoiselle de Birague.

— Oui, oui, continuez, répondit la jeune fille à demi étouffée par le pressentiment de la douleur dont on allait la frapper.

— Nous formions l'arrière-garde de l'aile gauche de l'armée; seuls nous étions restés en deçà d'une rivière étroite, mais rapide, quand, sur nos flancs, s'élança un corps d'Anglo-Portugais dont un profond ravin nous avait masqué la marche. Nous allons au-devant avec résolution pour en finir au plus vite, car la nuit approchait; mais derrière nous se dresse un nouvel obstacle, et nous nous trouvons entre deux feux.

Faut-il que je poursuive, mademoiselle?

— Oui, oui.

— Oh! ma foi, nous nous retrempons alors à notre cri favori : Vive l'Empereur! et, la baïonnette en avant, nous cherchons à nous ouvrir un passage à travers une masse dix fois plus nombreuse que nous. Efforts inutiles! nous sommes accablés, on nous sabre sans pitié, on nous taille sans merci, et je vois bientôt mon brave capitaine,

tout souillé de sang et de poussière, tomber à la tête de sa compagnie... je m'élance, je veux le venger, un coup de baïonnette m'entame l'épaule, et je tombe; mon corps sanglant couvre celui de Dolomieu. Je sens les battements de son cœur, mes forces renaissent avec l'espérance de le rendre à la vie, mon haleine le réchauffe, mes doigts incertains cherchent la plaie, je la trouve, j'arrête le sang qui coulait de sa poitrine, les ennemis passent et repassent plusieurs fois sur nous, je fais le mort pour sauver mon ami... Petit à petit, le combat s'éteint; on se tape encore, mais loin de nous; les balles, plus rares, sifflent sans nous atteindre; et, tandis que les fuyards se sauvent dans toutes les directions, j'entends mon pauvre capitaine qui dit encore d'une voix éteinte : Vive l'Empereur!

— Oui, oui, vive l'Empereur! lui dis-je, nous sommes toujours; vivants c'est moi, c'est votre sergent qui va vous charger sur ses épaules, et qui espère encore vous conserver pour lui, pour votre pays, pour elle!...

— Non, mon ami, ne l'espère pas, ma blessure est trop profonde; mais toi, Bonneval, tâche de regagner quelque masure, quelque bourg, cherche une âme généreuse qui te vienne en aide, et porte ma dernière pensée à mademoiselle de Birague.

— Faut-il que je poursuive, mademoiselle?

Mademoiselle de Birague ne répondit pas...

— La nuit était venue, je n'entendais plus rien autour de moi; je redoublai d'efforts, et, prenant dans mes bras mon capitaine presque sans mouvement, j'errai dans la campagne; une faible lueur me guida à travers les champs vers une petite maison : elle bordait la grande route. Je me dirigeai de ce côté, encourageant toujours le capitaine, à qui la douleur arrachait parfois de profonds soupirs. Je n'avais plus que deux cents pas à faire, quand un coup de fusil retentit au-dessus de ma tête; un cri déchirant de mon capitaine m'apprit qu'il avait été frappé. Je sentis sa main presser mon front, sa tête tomba sur ma poitrine. « Va, va! me dit-il, fuis! je meurs! sauve-toi... Dis-lui... dis à mademoiselle... dis à Julie... » La mort était venue. Les pas de quelques soldats se firent entendre; je couchai mon capitaine sur le gazon, je lui donnai le baiser d'adieu et je m'avançai vers la maisonnette où j'espérais trouver l'hospitalité due au malheur. Je frappai à la porte, presque certain qu'on ne m'ouvrirait pas si je divulguais ma qualité de Français; mais j'étais épuisé par la fatigue et par la douleur, mon capitaine venait d'expirer, l'armée battait en retraite, je tenais fort peu à la vie; je frappai donc hardiment.

— Qui vive? dit une voix de femme.

— Moi, un homme seul, un soldat blessé qui a besoin de secours et qui se soutient à peine.

— Etes-vous déserteur?

— Non; j'ai été laissé pour mort sur le champ de bataille.

— A la bonne heure! un déserteur est un traître, un lâche, et nous ne recevrions ni un lâche ni un traître.

J'entrai, et je me trouvai en face de deux femmes, une de quarante ans à peu près, l'autre de vingt; la première belle encore, l'autre jolie : toutes deux bonnes et charitables comme la religion. Je ne saurais vous dire la tendresse et les soins que je reçus dans cette maison hospitalière. Les deux pieuses femmes s'exposaient aux plus grands périls si on m'eût découvert chez elles : une proclamation venait de déclarer rebelle tout individu donnant asile à un Français. Rien ne put attiédir le dévouement des deux saintes créatures; et, grâce à elles, je recouvrai bientôt la force et la santé. Sur mes indications, elles allèrent souvent à la recherche des restes de mon malheureux capitaine, auxquels j'aurais voulu donner la sépulture. Leurs courses furent sans résultat; peut-être d'autres avaient-ils déjà pris ce soin, peut-être aussi l'armée avait-elle trouvé ce cadavre d'officier, et l'avait-elle jeté dans un tombereau, espérant qu'un prisonnier dirait son nom pour le faire inscrire sur les bulletins du combat.

— C'est ce qui est arrivé, dit le duc, qui ne voulait pas que mademoiselle de Birague crût les dépouilles mortelles de son fiancé livrées à la voracité des corbeaux et des loups... Les journaux de ce matin m'avaient appris la fatale nouvelle; mais ils se trompent si souvent, que je voulais la cacher à la señora : la douleur n'arrive jamais que trop vite.

Une pression de main dit au duc la reconnaissance de mademoiselle de Birague.

Le sergent continua :

— Dès que je fus rétabli, je pensai à quitter la demeure de mes généreuses bienfaitrices.

—Restez, señor, me dit la mère, attendez que la paix soit publiée; on ne viendra pas vous chercher ici, et puis vous parlez le portugais assez bien; nous vous donnerons des vêtements du pays, et vous passerez pour un de nos parents.

— Pour un de nos frères établi à Batavia, poursuivit la jeune fille.

Florida sourit, et nous saurons plus tard pourquoi son sourire et sa joie.

— Cependant il me restait une mission d'honneur à remplir, poursuivit le sergent : j'avais juré d'apporter à mademoiselle les dernières paroles de mon capitaine, où il y avait aussi des mots d'affection et de gratitude pour M. le duc... Je quittai ma retraite, et, sur les indications de Dolorès, je suis arrivé tout à l'heure là où j'aurais voulu jeter l'espérance et le bonheur.

Mademoiselle de Birague, qui, pendant tout le récit du sergent, était restée pâle et silencieuse, sembla renaître lorsqu'elle eut compris que son malheur était irréparable. On voyait qu'elle venait de prendre une résolution, et il était aisé de deviner qu'il y avait quelque chose de funèbre dans sa pensée.

— Je veux être seule, dit-elle au duc d'une voix assurée; il est des calamités qui demandent de l'énergie, je désire me recueillir tout entière dans celle qui vient de me frapper... Je rentre, monsieur le duc; laissez-moi seule, de grâce, dans mon appartement.

En passant à côté du sergent, mademoiselle de Birague lui serra convulsivement la main; puis, marchant à pas mesurés, calme comme la figure de la Méditation, elle entra dans sa chambre, dont elle poussa la porte avec terreur.

Pinto et Florida laissèrent dans la salle le duc et le sergent.

— Vous redoublerez de soins auprès de mademoiselle de Birague, dit d'Alméida en s'adressant à la camériste, et vous me rendrez compte de son état.

— Oui, monsieur le duc. Mon maître connaît ma tendresse pour elle : je ne la perdrai pas un seul instant de vue.

— Je vais donner des ordres pour que votre chambre soit prête, dit le duc au sergent, dès qu'ils furent seuls; vous devez avoir besoin de repos.

— Mon récit m'a délassé, répondit Pierre Bonneval, et j'ai plus besoin de confiance que de sommeil.

— Que voulez-vous dire?

— Rien, si votre seigneurie me fait l'injure de douter de la noblesse de mon âme; beaucoup, si elle y croit.

— Assieds-toi donc, et parle-moi à cœur ouvert.

— C'est ce que j'ai toujours fait, monsieur le duc, à mes amis comme à mes ennemis; à ceux que j'aime et que

j'estime, à ceux que je hais et que je méprise. Pardonnez, monsieur le duc, mais le mépris d'un homme de cœur, dans quelque rang de la société qu'il se trouve placé, est du mépris; et votre seigneurie, j'en suis sûr, a bonne opinion du pauvre sergent à qui son capitaine avait voué une si grande amitié. Votre seigneurie me tutoyait autrefois, j'attends aujourd'hui le même honneur et j'écoute.

— N'as-tu pas plutôt quelque chose à m'apprendre? dit le duc avec bonté; le capitaine ne t'a-t-il rien dit pour moi?

— Rien à vous apprendre, mais beaucoup à vous dire; et ces choses, que j'ai gardées jusqu'à présent sur ma poitrine, elles m'étouffent, elles m'écrasent maintenant que je n'ai plus de capitaine. Moi, c'était lui pendant sa vie; lui doit être moi après sa mort.

— Je sais la vive affection que vous aviez l'un pour l'autre, mais je ne comprends pas où tu veux en venir.

Alors, qu'on prépare ma chambre, dit Bonneval.

— Non, reste.

— A la bonne heure! j'écoute. Et d'abord, monsieur le duc, j'ai l'honneur de vous dire que tout ce que votre seigneurie va me raconter, je le sais depuis le commencement jusqu'à la fin; ainsi donc, si elle oublie quelque chose, je me charge de la mettre sur la voie. C'était un si brave homme que mon capitaine! il vous aimait d'une amitié si vive!.. il avait pour vous une reconnaissance si profonde.... Vrai, monsieur le duc, vous, son empereur, mademoiselle de Birague, et moi, par-dessus le marché, voilà sa vie.

— Eh bien! oui, dit le duc, pressé plus encore par le regard scrutateur du sergent que par ses paroles, oui, j'aime cette jeune fille, je l'aime avec toute la fougue de la jeunesse. Depuis le jour où elle est arrivée chez moi, je n'ai pas goûté un seul instant de calme, et ma vie s'en va dans les tortures de la jalousie la plus dévorante. Juge de mon supplice quand sa parole amie tombait sur mon cœur; juge de ma rage quand la main de Dolomieu pressait affectueusement la sienne, et, lorsque près de moi ils voyaient mes yeux se baigner de larmes, lorsqu'ils croyaient que les malheurs de ma patrie les faisaient seuls couler: je souffrais le supplice des damnés en suivant leurs regards se chercher et se confondre...... Toi qui m'as si bien étudié, continua le duc, heureux de pouvoir enfin trouver un confident, dis, Bonneval, as-tu jamais reconnu que mes soins se soient affaiblis, que ma tendresse ait perdu de sa sainteté?... J'aime cette femme comme les anges aiment Dieu, comme les démons aiment le crime.

— Cela n'est pas vrai, monsieur le duc, dit Bonneval avec vivacité, et votre douleur vous calomnie.

— Ce que j'ai tenté pour ma guérison est au-dessus des forces humaines; vains efforts! je succombai à la peine, et je me réveillai chaque jour avec une torture de plus: la certitude d'un avenir sans espérance.

— Que vous êtes noble, monsieur le duc!

— Je suis malheureux, voilà tout; car les pensées les plus impies sont venues souvent me visiter pour m'offrir des consolations. Oh! dans ces moments de crise, je ne reculais ni devant le piége, ni devant le meurtre, ni devant un crime plus grand encore. J'ai combattu, j'ai triomphé du crime, je suis toujours courbé sous mon amour; et, ce matin, quand la nouvelle de la mort de Dolomieu m'a été connue, j'ai vu plus que jamais mademoiselle de Birague perdue pour moi..... sa passion grandira par l'infortune.

— Tout ce que vous dites là, monsieur le duc, je le comprends à merveille, quoique je ne sache pas trop ce que c'est que l'amour, — l'amour comme vous l'entendez; — mais j'ai perdu mon capitaine, et il me semble que je l'aime encore davantage; si je perdais mon empereur, je ne sais pas ce que je deviendrais. Donc, je vous plains et je vous aime comme si j'avais connu cet amour qui vous fait tant de mal. Cependant, ne serait-il pas sage d'essayer encore un remède?

— Lequel voudrais-tu me proposer? demanda le duc avec un sentiment indéfinissable d'espoir et de terreur à la fois.

— L'absence ne guérit-elle pas cette maladie?

— Non, Bonneval, elle y ajoute une torture de plus; je n'étais jaloux ici que de Dolomieu, loin d'elle je le serais de tout l'univers... Qui sait? peut-être verra-t elle un jour mon supplice et me prendra-t-elle en pitié.

— Ce sentiment vous suffirait-il?

— Hélas! non, Bonneval, il m'abaisserait à mes propres yeux; je veux son amour ou...

— Pardon, monsieur le duc, mais les sentiments ne se commandent pas; l'amitié, la haine, n'arrivent point par le caprice ou la volonté: c'est la raison qui nous les impose, et je sais pourquoi je vous estime comme je sais pourquoi je méprise le comte de Pinto, dont l'aspect seul me donne le vertige.

— Que t'a-t-il fait?

— Monsieur le duc, quelle est votre résolution? qu'arrêtez-vous à propos de mademoiselle de Birague?

— Pourquoi ne veux-tu pas me parler de Pinto?

— J'y serai toujours à temps. Soyez assez bon, monsieur le duc, pour me dire ce que vous ferez pour mademoiselle de Birague, que mon capitaine vous a confiée à sa dernière heure?

— Les événements dicteront ma conduite.

— Alors je reste, dit Bonneval en se levant; j'espère que vous ne me chasserez pas de chez vous, et que vous me permettrez de veiller aussi sur cette pauvre jeune fille, qui n'a plus ni père, ni mère, ni fiancé.

— Encore un mot, dit le duc en retenant Bonneval par le bras; t'a-t-elle jamais parlé de moi? crois-tu qu'elle ait deviné mes sentiments?

— Je suis sûr du contraire, car elle vous aime d'une amitié au moins égale à celle que j'avais pour mon capitaine.

— Je n'ai plus peur, dit le duc; mon bonheur est désormais impossible.

Avez-vous remarqué que les grandes douleurs ne choisissent jamais leurs confidents? Riche ou pauvre, grand ou petit, reçoivent également les plaintes de ceux qui souffrent; on dit ses peines à la vieillesse qui a oublié, à l'enfance qui ne comprend pas, à la brute qui n'y croit guère, au front intelligent qui cherche en vain un remède... hélas! on le dit encore aux objets inanimés qui vous entourent, auxquels on donne une âme, et par conséquent de la pitié.

Qui n'a pas raconté ses amertumes au feuillage muet des arbres, au gazon qu'il foule, au nuage qui monte, plane et disparaît, au ruisseau qui murmure et fuit?... Vous voulez associer le monde entier à votre douleur, et c'est pour cela que vous le dites égoïste!

Le duc d'Alméida, dont vous connaissez maintenant le malheureux amour, comptait quarante ans à peine, et pourtant cette passion, la première qu'il eût éprouvée en sa vie, lui avait donné l'expérience de ceux que le sort a souvent rudoyés, et c'est presque avec bonheur qu'il s'était confié au sergent Bonneval; aussi sa nuit fut-elle plus calme, et, à son réveil, alla-t-il, contre ses habitudes, respirer la brise matinale dans les ombreuses allées de son jardin.

Quant au sergent, malgré sa fatigue, il passa la nuit dans la méditation, bien résolu à ne pas dévier un seul instant de la route qu'il s'était tracée. Son capitaine lui avait

dit : « Veille sur elle! » Sa vie était là, il n'en voulait pas d'autre.

Il sortit de sa chambre.

— Tiens! vous à ma porte? s'écria-t-il, flatté d'une si heureuse rencontre.

— Oui, moi, dit Florida; mademoiselle repose, une de mes amies veille auprès d'elle, et je suis venue pour causer quelques instants avec vous.

— Volontiers, Florida; la matinée s'annonce belle, faisons un tour dans le parc.

— Ça me va! j'aime mieux le parc que le jardin; il n'est pas tiré au cordeau, et je voudrais qu'on ne mesurât pas plus l'espace que les passions.

— Mais les mauvaises? demanda Bonneval en prenant le bras de la caméristc et en se dirigeant vers l'escalier.

— Est-ce qu'il y en a de cette nature? répondit Florida, fière de son cavalier... Je n'en connais qu'une, si on peut l'appeler passion : c'est l'ingratitude, et celle-là, sergent, vous ne l'éprouverez jamais, n'est-ce pas?

— Je ne sais pas même ce que c'est, et je ne le saurai de ma vie, à moins que le señor Pinto de mon âme ne se charge de me l'apprendre un jour.

— Vous l'aimez?

— Comme tu aimes la fièvre.

— C'est selon laquelle, répliqua la jeune fille en s'appuyant plus fortement sur le bras du sergent.

— Eh bien! je l'aime comme tu aimes le silence du cœur.

— C'est fini, cet homme ne mourra que de votre main.

— Je le crois.

— Mais ne parlons pas de ce vilain noble que vous détestez, que je déteste aussi, et répondez-moi avec franchise... Voyons, n'est-ce pas que ma sœur est bien jolie?

— Et bien compatissante.

— Ne l'a-t-elle pas été trop? demanda Florida le rouge au front.

— Est-ce qu'on peut l'être trop pour celui qui souffre?

— C'est selon; il y a tant de manières de comprendre les malheurs d'autrui!...

— Tu es si généreuse que tu pourrais peut-être m'en citer mille.

— Vous allez trop loin, et vous me donnez trop de vertus.

— Ah! vous appelez cela des vertus?

— Sans doute... vouloir tout le monde heureux autour de soi.

— Tout le monde! dis-tu.

— Oh! je m'entends... le monde, ce ne sont pas tous ces hommes, beaux ou laids, qui passent et repassent devant nous en nous coudoyant, qui cheminent, s'arrêtent, mangent et dorment comme les brebis de l'étable; le monde n'est souvent qu'un seul homme, et c'est lui qu'on voudrait rendre heureux par-dessus tout.

— Mais, si j'ai bonne mémoire, vous avez eu déjà ce bonheur bien des fois, quoique vous ayez à peine dix-huit ans.

— Dix-sept ans aux pêches, sergent; nous ne vieillissons, hélas! que trop vite. Laissez-nous jeunes, et laissez faire les années, qui viennent si rapidement.

— Oh! toi, je doute fort que tu aies jamais trente ans, alors même que tu en aurais quarante. Ce qui vieillit, ce sont les chagrins, les malheurs, les déceptions, et tu es femme à te faire des joies de ce qui tue les autres.

— Je ne sais comment vous l'entendez, sergent; toujours est-il que depuis quelques mois je crains de devenir laide avant dix-huit ans.

— Ce serait dommage, j'en conviens; mais n'avez-vous pas cherché à vous corriger?

— Si fait, et je n'ai pas réussi.

— Le passé console du présent.

— Pas toujours.

— Le vôtre a été si gai, si couronné de fleurs, comme on dit.

— On dit tant de sottises!

— Moins qu'on n'en fait, ma chère Florida, et ce sont les sottises qu'on a vu faire aux autres qui vous tiennent en garde contre celles que vous pourriez faire vous-même.

— Franchement, je crois que vous parlez pour moi.

— Franchement, Florida, vous avez deviné.

— Ainsi donc, vous savez que je vous aime, et j'apprends que vous ne m'aimez pas?

— Vous apprenez que je ne dois pas vous aimer, voilà tout.

— Mais, à ce compte, vous m'aimez un peu, et vous m'aimeriez beaucoup si je parvenais à oublier mon passé?

— Il y aurait des chances.

— C'est trop de bonheur! s'écria Florida, car ma vie ne date vraiment que du jour où je vous ai vu... Oh! je sais que cela n'est pas bien à une jeune fille de dire ses sentiments avec cette franchise; mais puisque j'ai commencé, je dois finir; et puis, ce n'est pas ma faute si je suis née sous un soleil brûlant qui ne vous donne pas le temps de vous défendre...

— Tu n'es donc pas de Coïmbre?

— Je suis née à Ténériffe, répondit la franche jeune fille avec une petite moue ravissante, et vous voyez que tout a conspiré à me faire ce que je suis.

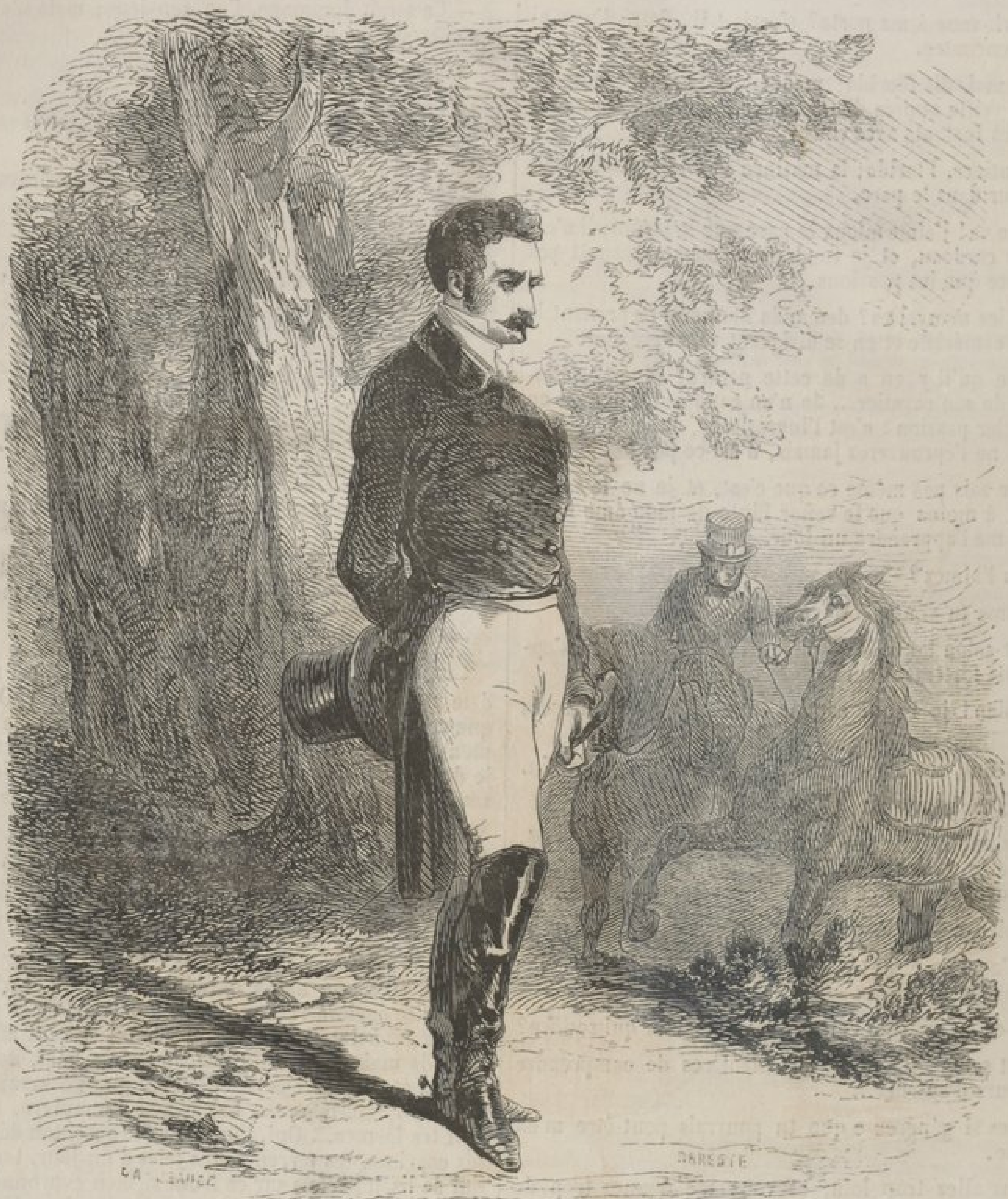
— Tu es une noble et délicieuse fille, Florida, et ma franchise égalera la tienne, dit Bonneval en se plaçant en face de la belle Portugaise et en lui serrant affectueusement la main. Je t'aime, oui, je t'aime, moi, depuis longtemps, et si tu ne l'as pas vu, c'est que j'essayais de me le cacher à moi-même... Laisse-moi poursuivre, et dérobe-moi tes larmes... Oui, Florida, ta beauté, ton dévouement, tes caprices, tes terreurs, tes joies d'un jour, ton repentir, qui se lisait parfois sur ce front si bien couronné, dans tes regards si provocateurs! tout en toi m'a subjugué, tout m'a fait ton esclave, sinon ta victime.

— Oh! mon Dieu! tais-toi, tais-toi, je deviens folle!

— Une femme était là dans l'hôtel du duc d'Alméida; un jeune homme, mon lieutenant, mon capitaine plus tard, je lui avais juré un dévouement à toute épreuve : je dus te fuir le jour où Dolomieu rejoignit son drapeau; mais si tu avais pu lire en moi, tu aurais été vengée de mon silence. Oh! Florida bien-aimée... le croirais-tu? après la mort de mon capitaine, j'ai senti un secret bonheur à ne pouvoir rejoindre mon corps d'armée; je songeais à toi, je te confondais dans mon cœur avec mademoiselle de Birague, qui avait besoin d'appui, et j'ai reconnu que la patrie est quelquefois loin de la ville où l'on a reçu le jour.

Florida respirait à peine; de ses lèvres entr'ouvertes s'échappait une haleine brûlante, son corset de satin bondissait sous les rapides aspirations d'une poitrine convulsivement agitée, et de ses mains crispées tombait une chaleur virile qui bouleversait les sens de Bonneval...

— Eh bien! s'écria-t-elle, sache donc jusqu'où ira ma tendresse pour toi, maintenant que tu m'as dit ton amour, par ce que j'ai fait alors que je pleurais ton indifférence.



Le duc d'Alméida.

## V

### DÉVOUEMENT.

— La veille du jour où tu partis avec ton lieutenant, je demandai au duc, mon maître, la permission d'aller embrasser ma mère; il me l'accorda. Trois heures après, sous le costume de cantinière, je suivais ton régiment. Tu connais le sous-lieutenant Lavril, je me confiai à lui; je lui dis mon amour, ma résolution inébranlable; il me promit de me protéger : il m'a tenu parole.... Je te voyais, j'étais heureuse!

Bonneval était dans l'enivrement.

— Le soir de la sanglante journée où Dolomieu a été tué, je t'ai perdu dans la mêlée, et tu toucheras là, sous mon épaule, la trace d'un coup de feu qui me renversa en franchissant une haie pour aller à ta rencontre. Je connaissais le pays, je me dirigeai vers la maison de ma mère, et le lendemain, lorsque tu frappas à notre porte, je poussai un cri et dis à ma sœur : « Sauve-le, je l'aime! mais garde le silence! » Elle m'a tenu parole, et je la bénis. Nos deux chambres n'étaient séparées que par une petite cloison; je t'entendais, c'était te voir; nous souffrions ensemble, nous guérîmes ensemble; et, si tu étais parti pour la France, je me serais montrée, je t'aurais suivi; mais tu demandas le chemin de Coïmbre, ma mère te donna un guide; je te recommandai à deux genoux à la Señora de Bon-Secours, dont tu as vu l'image près de ton lit; je te précédai dans la route, et ce n'est que depuis trois jours que je suis arrivée chez le duc. Crois-tu, Bonneval, que j'oublie mon passé?

— Je te crois, Florida; l'amour, c'est le dévouement, et je ne doute pas de toi.

— Viens donc sous un soleil plus brûlant encore, s'écria






Sous le costume de cantinière je suivais ton régiment. (Page 16.)

la jeune fille avec une exaltation qui tenait du délire, je ne crains plus ses rayons; j'ai besoin de nouvelles forces pour t'aimer et pour t'apprendre comme on aime.

Six mois s'étaient passés depuis les événements que j'ai déroulés aux regards de mes lecteurs; la paix régnait en Portugal, non pas une de ces paix profondes et sérieuses qui naissent de la fatigue ou du découragement des combattants, mais la paix turbulente de l'Océan après la tempête. C'étaient des jours de récriminations et de colères, où les familles atteintes par le fléau reprochaient à celles qui avaient été épargnées les cicatrices et le deuil de la patrie.

Chacun se hait après les envahissements, soit que le peuple envahisseur ait été repoussé, soit que ses franchises aient été frappées, car le canon a ses auxiliaires puissants, alors même qu'il vient de se faire entendre pour la dernière fois.

J'absous le vaincu de tous ses sacrifices, de toutes ses ruses, de tous ses mensonges, pour échapper à la rude condition de prisonnier de guerre, et les cas ne sont pas rares où celui-ci préfère à la captivité la mitraille qui l'avait épargné : c'est encore l'Océan après la tempête dévorant les débris des vaisseaux qu'il vient de bercer.

Aussi malheur aux prisonniers qui languissaient encore dans les hôpitaux ! malheur surtout à l'uniforme bleu du capitaine qui errait toujours sur la montagne pour échapper à l'escopette ou au poignard des guerrilleros, moins à craindre pourtant que les tribunaux portugais chargés de juger les Français. Les cachots, les déportations, étaient les châtiments les plus magnanimes infligés aux captifs; la potence faisait son office sur les autres. C'était là un refuge contre une réaction possible. Les difficultés apprennent la prudence, et le Portugal, aujourd'hui comme avant, comme toujours, regardait le Brésil comme la dernière retraite de son fantôme de nationalité.

Nous n'avons pas mission de dérouler aux yeux de nos

 PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1. 

lecteurs les diverses phases des amours de cette folle et brillante Florida, courant après le plaisir comme le papillon après la fleur, comme le flot après le flot, ne reculant devant aucun obstacle pour arriver à son but, et baignant incessamment sa vie dans l'océan si périlleux des passions de l'âme. Florida joue un rôle dans le drame dont le dénoûment est encore loin de nous, mais elle n'y prend part que parce qu'il est impossible à cette chaude imagination de rester étrangère à la marche des événements qui la heurtent, pour ainsi dire, à chaque pas, et parce qu'elle voudrait être seule la consolation de celui qui souffre.

Toutes les joies de Florida sont des joies impénétrables, profondes, irrégulières, des émotions désordonnées : c'est un vase dans lequel ne s'infiltrent que des liqueurs généreuses, et qui repousse au dehors tout ce qui peut corrompre sa nature. On peut briser ces créatures exceptionnelles, on ne les modifie pas.

— Voulez-vous être Florida, vous, jeune fille qui lisez ces pages véridiques?..... Oui? Oh! alors je vous vois le sourire sur les lèvres, et je vous salue comme une des plus heureuses enfants que le ciel ait rêvées... Laissons-la donc se mouvoir à l'aise, cette capricieuse Florida aux passions cosmopolites, et sachons si nous ne trouverons pas, dans les tableaux que nous avons promis, des couleurs plus suaves, des scènes dont les teintes, moins bitumineuses, reposeront les regards au lieu de les fasciner.

La douleur de mademoiselle de Biragne n'était point de celles dont la blessure s'affaiblit chaque jour; les pleurs avaient cessé de couler, mais le fer brûlant était resté dans la plaie, et c'est parce que la plainte ne s'exhalait point au dehors que la torture était plus poignante.

Le duc d'Alméida redoublait de soins et de tendresse auprès de la pauvre orpheline, et Pinto, qui s'apercevait que ses visites devenaient importunes, en conclut qu'il devait les multiplier, parce qu'il attribuait à la jalousie le sentiment de répulsion dont il était l'objet. L'hypocrisie est la politique du cœur; Pinto feignait de ne pas comprendre qu'on cherchait à l'éloigner de l'hôtel, et, presque chaque matin, le duc et mademoiselle de Biragne recevaient ses visites.

Julie n'éprouvait pour le comte ni haine ni amitié; elle l'estimait comme dans le monde on estime les gens que l'on connaît à peine et que l'on ne veut pas connaître davantage.

Cette indifférence, qui aurait dû charmer le duc, blessait profondément son âme. Dans la violence de son amour, il aurait désiré qu'on lui présentât des obstacles à vaincre. Mais comment s'attaquer à ce qui n'offre point de résistance?

De son côté, le comte Pinto jouissait intérieurement de sa position, et il se consolait de ce qu'elle avait de peu rassurant pour son amour, par la certitude où il était des souffrances du duc. Les hommes taillés sur le modèle de Pinto n'ont presque de véritables joies que celles qui leur viennent du malheur des autres.

Un point d'appui lui faisait cependant défaut : depuis quelque temps Florida ne voulait plus recevoir de cadeau; la jeune fille, tout entière à son amour pour Bonneval, se sentait brûler les mains par les générosités du gentilhomme, et refusait d'apporter, comme par le passé, à mademoiselle de Biragne, quelques-unes de ces paroles dont elle avait souvent jusque-là subi le contre-coup.

Cependant les événements politiques marchaient vers un dénoûment qui ne pouvait plus être pour la France qu'une douloureuse catastrophe. Du nord, du midi, de l'est, étaient vomies contre l'empereur des légions qui ne rêvaient plus que l'envahissement du territoire sacré : c'était une agonie à briser l'âme, c'était le dernier soupir d'une gloire à laquelle nulle gloire ne peut être comparée. Le sang le plus pur coulait de toutes parts, les larmes les plus amères tombaient de tous les yeux, et l'espérance, cette puissante épée de quiconque rêve un brillant avenir, était morte dans les cœurs les mieux trempés.

Le duc d'Alméida confiait à mademoiselle de Biragne chacun des détails de cette guerre si désastreuse; il lui disait, avec cette parole amie qu'il exprimait si bien et qui est une consolation, que, puisque le ciel lui avait enlevé sa famille, elle pouvait regarder comme sien l'hôtel où elle avait été accueillie, et comme sienne aussi l'immense fortune dont, au reste, il prétendait la doter un jour. A ces témoignages mille fois répétés d'une affection si pure, mademoiselle de Biragne répondait par la reconnaissance la plus vive, mais elle était bien résolue à ne pas la mettre à une plus longue épreuve et à retourner à Paris.

— Oh! si une famille vous attendait là-bas, lui disait le duc, je comprendrais les désirs de votre cœur; mais, orpheline et sans amis, que ferez-vous dans cette ville immense dont votre jeunesse conserve à peine le souvenir?

— Ce que j'y ferai? répondait tristement mademoiselle de Biragne, hélas! ce que je fais ici : le terme de ma vie est marqué désormais. Les larmes sont une consolation et une douleur à la fois, et, pour moi, pauvre abandonnée, la tombe seule est un refuge.

— Que vous êtes injuste, mademoiselle! que vous êtes cruelle surtout! L'amitié, le dévouement, ce sont là des bienfaits qui doivent toucher une âme comme la vôtre, et il y a de l'égoïsme dans votre désespoir.

— Je pense autrement, monsieur le duc; car, moi, je n'y trouve que de la générosité.

— Je ne vous comprends pas, mademoiselle.

— Eh! ne voyez-vous pas, s'écria mademoiselle de Biragne avec un acccent désespéré, que mes malheurs portent avec eux leur contagion? ne voyez-vous pas que je suis fatale à tout ce qui m'approche, à tout ce que j'aime? Le doigt de Dieu a tracé sur mon front un signe de deuil!.... Écoutez... J'avais un frère qui m'aimait comme les anges aiment le Très-Haut, et il est mort!... j'avais une mère que j'aimais comme une fille aime sa mère, elle est morte!.. j'avais un fiancé que j'aimais comme la religion aime la prière, il est mort!... je n'ai jamais connu mon père!.... Vous voyez donc bien qu'il y a péril à laisser tomber sur moi un sentiment de pitié. Vous voyez donc bien, monsieur le duc, que je dois vivre isolée du monde.

— Eh bien! mademoiselle, dit Alméida d'une voix grave, puisque vous trouvez une certaine douceur dans la contemplation de votre infortune, sachez qu'elle est plus grande que vous ne l'avez encore pensé jusqu'à ce jour.... Votre fortune, celle que vous a laissée M. Dolomieu, vous est vivement disputée à Paris, et de récentes nouvelles qui me sont arrivées me font trembler qu'on ne vous en dépouille. Pardon, si, avant de vous en prévenir, je me suis chaudement occupé de vos intérêts.

— Vous avez un noble cœur, monsieur le duc, répondit mademoiselle de Biragne, sans s'émouvoir de la nouvelle qu'on venait de lui apprendre. Vous cachez vos bienfaits avec plus de soin que d'autres ne cachent leurs perfidies, et vous méritez le bonheur que vous voulez répandre sur tous ceux qui vous entourent.

— Le vôtre seul, mademoiselle, est l'objet de mes vœux les plus ardents.

— Eh! ne le sais-je pas! s'écria mademoiselle de Biragne avec une exaltation qu'elle ne put maîtriser. Ne sais-je pas que votre amour est d'autant plus brûlant que vous cherchez à le cacher... à le cacher dans votre sein?

Le duc resta pétrifié.

— Oui, monsieur le duc, poursuivit mademoiselle de Biragne, je sais que vous souffrez et que vous hésitez à me sacrifier à votre repos. Un cœur ingrat n'aurait point compris l'amour que vous inspire la pauvre orpheline confiée à votre bonté...; moi, monsieur le duc, je l'ai deviné. Vous m'aimez, monsieur le duc, et j'ai porté les angoisses

de cette passion dominatrice chez un homme qui ne comprend que la noblesse. Oh! pourrez-vous me pardonner, monsieur le duc? poursuivit encore mademoiselle de Birague en se jetant aux genoux de son généreux protecteur. Vous devriez me prendre en pitié, et pourtant vous allez me haïr, car toute ma tendresse, je l'ai donnée à ma mère, car tout mon amour, je l'ai donné à Dolomieu, car je ne vous aime pas.

Mademoiselle de Birague avait voulu d'une seule parole tuer toute espérance chez d'Alméida; il fut frappé, en effet, mais sa passion était de celles qui résistent même à la désillusion; il vit avec une sorte de désespoir, que cependant il ne chercha pas à combattre, la croyance de mademoiselle de Birague, et, la prenant par la main, il la releva sans lui adresser une seule parole.

Ils étaient pâles tous deux, tous deux tremblants; un monde d'idées se croisaient dans leur âme, car la pensée est là, quoi qu'en dise la science : celle qui dominait le duc, c'était le désespoir; celle qui remplissait mademoiselle de Birague, c'était le remords.

— Le ciel m'est témoin, dit le duc en ranimant tout ce que lui avaient laissé de forces ces cruelles paroles, le ciel m'est témoin que j'ai combattu cette passion avec toute l'énergie que j'ai pu trouver dans ma dignité compromise par elle; le ciel m'est témoin que j'ai mis à vous la cacher toutes les puissances de mon être. Ce que j'ai souffert, vous ne le croiriez pas, vous qui avez été si rudement éprouvée depuis que vous êtes au monde. Vous voir un instant, était pour moi une éternité de délices; et vous étiez si digne de mon estime, que le mystère de mon amour m'y faisait trouver quelque joie. Une espérance pouvait m'être offerte à la mort de Dolomieu..... eh bien, cette mort me frappa au cœur, parce que je voyais votre douleur, et j'aurais regardé comme une impiété de ne pas mêler mes larmes aux vôtres. Tant que j'ai vu ma passion murée entre vous et moi, poursuivit Alméida d'une voix plus résolue, j'ai voulu vous garder ici, j'espérais que Dieu aurait enfin pitié de mon sacrifice; aujourd'hui que vous le connaissez, je comprends que vous désiriez vous éloigner de Coïmbre. Croyez-moi, mademoiselle, plus vous hâterez votre départ, plus je vous bénirai.

Le duc d'Alméida, dont les yeux étaient vitrifiés de larmes corrosives, rentra dans son appartement, et mademoiselle de Birague, brisée par l'effort qu'elle venait de s'imposer, eut à peine la force de se traîner jusqu'à sa chambre, où elle tomba sans connaissance.

---

## VI

### LACHETÉ.

Le comte de Pinto entrait au même moment, désireux, lui aussi, de brusquer une entrevue dont il attendait l'issue avec plus de calme que le duc d'Alméida. Il s'avança avec prudence vers la chambre de mademoiselle de Birague, dont la porte était restée ouverte.

— Eh bien ! que fait encore là votre seigneurie? cria la belle Florida, qui l'avait suivi à la piste.

— Tu le vois, je cherche des consolations qui m'arriveront de là ou de là, peu importe.

— Mais vous savez bien que vous n'avez rien à espérer de la jeune et belle Française, tout entière aujourd'hui dans les larmes et le désespoir.

— Il faut pourtant que je lui parle; les sourires nous arrivent parfois de nos ennemis comme de nos amis.

— Oui, monsieur le comte, sourires de pitié ou de joie; et, ceux-ci, je vous défie bien de les faire naître, même sur les lèvres de la camériste, qui s'oppose à ce que vous fassiez un pas de plus vers la demeure de mademoiselle Julie.

— Je te le répète, Florida, il est nécessaire que je lui parle.

— Comme vous perdriez tous vos efforts, monsieur le comte, à me faire comprendre cette nécessité, j'arrive à propos pour vous éviter l'ennui d'une entrevue dont vous ne tireriez aucun profit.

— Eh bien! serais-je plus heureux auprès de toi? répliqua le comte en se rapprochant familièrement de la camériste.

— Autrefois, je ne dis pas, vous m'auriez plu peut-être; mais, aujourd'hui, mon cœur est pris pour l'éternité.

— Je ne crois pas à l'éternité; je doute surtout de celle de ta passion.

— Oh! celle-ci ne finira pas, et je vous engage, monsieur le comte, à porter ailleurs vos déclarations et vos fadeurs de gentilhomme.

— C'est là ton dernier mot?

— Aussi vrai que je suis la plus belle camériste de Coïmbre.

— Dès lors, cherchons ailleurs, petite... Que dis-tu de mademoiselle de Birague?

— Je dis, señor, que c'est là le cœur le plus noble qui ait jamais battu dans une poitrine de femme.

— Crois-tu que le duc, ton maître, soit jaloux de moi?

— Mais, pour cela, il faudrait qu'il aimât mademoiselle.

— Il en est fou, dit Pinto avec un sourire satanique.

— Misérable ! que me dites-vous là?

— Ce que tu sais aussi bien que moi, hypocrite, et ce que tu veux inutilement me cacher... On parle à Coïmbre du mariage prochain de mademoiselle de Birague, qui a bien vite oublié son brave capitaine.

— Miséricorde divine ! c'est là une calomnie, monsieur le comte, et si Votre Seigneurie vient pour mademoiselle, la porte est ouverte, vous pouvez partir. Quant à moi, je rentre où m'appelle mon devoir, et j'exhorte monsieur le comte à retourner à la baronne de Santa-Cruz, où il n'était pas mieux reçu qu'ici.

— Ah! ah! de la raillerie!

— J'avais trop bonne opinion de votre mérite. Je n'appartiens pas à la grandesse de Portugal, mais Florida s'estime trop pour vous honorer de sa colère.

— Sais-tu que je suis bien bon de souffrir tes impertinences?

— C'est à quoi s'expose un grand du royaume en venant déposer ses hommages aux pieds d'une humble camériste.

—Eh! dit le sergent, qui arriva à ce moment, monsieur le comte Pinto n'est pas instruit de l'évacuation du Portugal par les troupes françaises?

— Où avez-vous appris cette nouvelle, sergent?

— En parcourant la ville, où les réjouissances vont commencer. Un décret vient d'être publié qui commande à tout Français résidant en Portugal d'en sortir sous peine de mort.

— Cela est bien pénible, bien douloureux.

— Et vous ne le comprenez pas, monsieur le comte, vous qui accueillez cette nouvelle avec tant de sang-froid?

— Tenez, voyez Florida... elle prend plus de part que

vous à notre douleur... les larmes inondent ses belles paupières... Est-ce qu'elle vous aimerait? demanda le comte avec une ironie mal déguisée.

— Elle m'aime! dit gravement Bonneval en croisant les bras sur sa poitrine, et c'est pour cela, monsieur le comte, que, si vous étiez moins noble, je vous défendrais de lui adresser vos galanteries.

— Assez, dit Florida s'élançant au milieu des deux interlocuteurs : j'ai dit à M. le comte mon amour pour vous, et Sa Seigneurie, de son côté, m'a avoué son amour pour mademoiselle de Birague.

— Eh bien! cela est plus sérieux encore, et si monsieur le comte était de rang moins noble, je lui défendrais aussi de s'approcher de la fiancée de mon capitaine.

—Le comte de Pinto prend en pitié toutes ces bravades, et il les pardonne.

— Je ne veux ni de votre pardon ni de votre pitié, monsieur le comte de Pinto, grand de Portugal, et j'aime mieux votre colère que votre indulgence. Je vous défends donc d'approcher de Florida; je vous défends encore d'entretenir aucun espoir de réussite auprès de la fiancée de mon capitaine. J'ai dit, je vous salue. Viens, Florida, rentrons auprès de ta maîtresse, et laissons M. le comte passer dans l'antichambre, où il se trouvera en meilleure compagnie.

Tout se liguait, comme on le voit, dans l'hôtel du duc d'Alméida pour s'opposer aux perfides intentions du comte de Pinto. Nul des personnages qui ont passé sous nos yeux ne connaissait le motif de ses projets de vengeance. Dans sa coupable passion pour mademoiselle de Birague, il y avait une haine invétérée contre le duc, et il faut bien que nos lecteurs sachent comment elle avait été inspirée.

Quant au mépris de Pierre Bonneval pour lui, il était si puissant que le noble soldat le regardait comme un sentiment honorable, et il aurait cru manquer à l'honneur en le laissant s'affaiblir dans son âme. Son amour pour Florida était au contraire, quoi qu'il en eût dit, peu enraciné, et il comptait seulement en faire un prétexte de querelle qui forcerait le comte à accepter une provocation dont il ne redoutait pas l'issue. Quel sera le résultat du choc de toutes ces passions diverses?... L'avenir nous l'apprendra; faisons, en attendant, quelques pas en arrière.

Issu d'une des plus illustres familles de Portugal, José Pinto était le fils de Joachim Pinto, qui joua un très-grand rôle dans les conquêtes que cette nation fit sur les côtes d'Afrique et des Indes orientales. Depuis 1500 jusqu'en 1790, son père, son grand-père et ses aïeux s'étaient également distingués dans les voyages des Vasco de Gama, des Albuquerque, des Diaz, des Solis, des Cabral, dont les noms resplendissent encore parmi ceux des plus célèbres navigateurs du monde. Un de ses frères, plus avide de richesses que de gloire, partit pour le Brésil avec la famille dont Jean VI était alors le chef, et déchirant ses titres de noblesse, se fit planteur près de la grande Tijuka, que les peintres et les poëtes de notre siècle ont illustrée.

Par un hasard dont les conséquences devaient se faire sentir bien au delà des lieux qui le virent naître, un frère du duc d'Alméida possédait, à côté des propriétés de Joachim Pinto, une vaste plantation cultivée par des centaines de noirs achetés sur les côtes d'Afrique. Parmi eux était une jeune fille d'une beauté remarquable, à laquelle d'Alméida, par humanité, épargnait les rudes travaux de la culture.

Tous les noirs avaient pour elle une de ces amitiés ardentes qui germent sous un soleil vertical, et il est vrai de dire que Paradisa employait souvent son influence auprès de son maître pour sauver le coupable qui s'était exposé à quelque châtiment.

Pinto vit la jeune esclave, et résolut de triompher de ses principes, car son maître lui avait appris la valeur de ces deux mots : *pudeur* et *vertu*, dont les noirs exportés au Brésil, à cette époque surtout, ignoraient le sens, abrutis qu'ils étaient sous la verge impitoyable des régisseurs.

Impuissant à vaincre la jeune fille, Pinto la fit enlever, et il ne la rendit que souillée à son maître.

— Que feriez-vous, dit celui-ci à ses esclaves assemblés, à celui d'entre vous qui aurait profané la jeune Paradisa?

— Nous le frapperions de mille coups de *chicotte*.

— C'est bien, je donne la liberté à ceux de vous qui m'amèneront demain, ici, bien lié, bien garrotté, le comte Joachim Pinto, ravisseur de Paradisa, votre protectrice.

Six des plus robustes et des plus alertes esclaves de l'habitation s'introduisirent, la nuit, dans la demeure du comte, qui, le soir même, était le prisonnier de d'Alméida.

—Tu t'es dégradé par un infâme guet-apens, dit celui-ci en lui crachant au visage; tu dois recevoir le châtiment de ton crime, et les bras de mes noirs vont te l'infliger.

Justice fut faite... Une heure après, un cadavre en lambeaux gisait sur le sol ensanglanté.

Le déshonneur infligé à un noble, la connaissance du crime de Joachim et la considération qui s'attachait au nom des d'Alméida, firent taire les tribunaux brésiliens; mais José Pinto apprit tout dans un voyage qu'il fit à Rio, et jura de se venger. Peut-être saurons-nous bientôt s'il doit réussir dans ses projets.

Allons en avant, et n'oublions rien de la vie intime des principaux personnages de notre drame.

---

## VII

### UNE OASIS.

Quoique ce chapitre, dont j'ouvre à mes lecteurs la première page, ne soit point parfaitement soudé au drame intime que j'ai promis, il m'a semblé que j'aurais tort de le mettre de côté, puisqu'il peint les mœurs, à peu près exceptionnelles, de cette partie du Portugal qui a joué un si grand rôle dans les annales du monde.

Le caractère des peuples ne se dessine jamais dans le calme des cités, il faut des époques fiévreuses pour qu'il se montre tel qu'il est; et les jours que nous traverserons, dans le cours de cette histoire, nous viendront merveilleusement en aide pour nous empêcher de nous égarer.

Gardez-vous de croire, cependant, que le Portugal se reflétât tout entier dans les tableaux de la vallée lusitanienne où nous allons vous conduire.

La guerre impose de dures nécessités; celle que l'on se faisait alors était cruelle, désastreuse, impie, et l'on trouvait peu de ruisseaux qui ne fussent point rougis du sang des deux partis.

Une oasis dans le Sahara délasse le pèlerin de ses longues courses à travers les sables brûlants et sous les soufflets du simoun dévorateur.

Plantons notre tente dans la *vallée des Roses*, et oublions que le canon et l'escopette grondent autour de nous. La lugubre musique des champs de bataille n'a point nos sympathies, et nous marquons d'une croix blanche les jours qui se lèvent sans éclairs, les nuits où la foudre garde le silence.

Nous sommes dans un magnifique enclos, tout pailleté de fleurs, tout embaumé de parfums, tout peuplé de se-

rins déserteurs des Canaries, et de papillons nacrés, rouges, bleus, diaphanes, voltigeant çà et là, libres et heureux, car la liberté c'est le bonheur!

Si, dans le calme de la nuit, vous écoutiez ce concert harmonieux du ciel et de la terre, qui vous berce et vous endort à sa musique divine, vous pourriez entendre, pour peu que la brise vînt de l'ouest, le roulement des flots atlantiques se brisant sur les roches noires et pelées qui emprisonnent cette partie du Portugal, et apportent aux matelots des avertissements et des menaces.

Le fond du paysage est dominé par un mamelon pittoresquement taillé, sur lequel flotte, au gré de la brise, le pavillon des Bragance, rois du pays et empereurs du Brésil, dont ils feront bientôt la mère patrie.

A droite s'étalent, toujours vertes, de magnifiques plantations d'orangers, de figuiers onctueux et balsamiques.

A gauche, sur le premier plan, vous voyez une *fazenda* ou auberge, autour de laquelle serpente la vigne paresseuse, où pendent encore des grappes tentatrices, réjouissant le regard, comme tout ce qui dit le bien-être, la jeunesse et la vie.

Le piéton, fatigué de ses courses à travers les Algarves, peut se reposer sans crainte dans la *fazenda*, soumise aux ordres d'une femme alerte et réjouie, faisant bon accueil à tout visiteur, riche ou pauvre, manant ou gentilhomme, pourvu qu'il porte sur sa figure un caractère de franchise et de probité.

L'écho de cette délicieuse vallée a déjà répété les foudroyantes colères du canon et de la mousqueterie, se répercutant jusqu'à la Señora-del-Pilar, dont la sainte chapelle est visitée par les jeunes amoureux et les belles amoureuses des environs, et qui n'a pas encore vu la guerre dépouiller ses bosquets, respectés également par les guérillas dont le Portugal est sillonné en ce moment.

Voici le jour, voici la vie; les sueurs du sol montent à la surface et réveillent le peuple ailé que vous voyez se jouant au milieu de la chevelure des arbres, qui leur sert de gîte pour la joie et pour les amours... Puis arrive un essaim de jeunes fillettes à peu près vêtues de leur cape légère et de leur croix d'or. Après elles accourt le troupeau bruyant de jeunes gens à l'espardille aux pieds, à la castagnette aux mains, courant se rafraîchir au ruisseau bavard, richesse éternelle et mouvante des prairies qu'il visite. C'est consolateur à voir, c'est doux à étudier, surtout si vous portez votre pensée vers les bourgs, les villages, les grandes cités du royaume, où l'on tue, où l'on égorge aujourd'hui, hommes, femmes, enfants et vieillards, innocentes victimes d'une guerre désastreuse et parricide.

L'enclos n'est plus un désert avec son silence et son recueillement, garçons et fillettes vont aux champs, à la danse, dont chacun veut prendre sa part, où chacun joue un rôle intime au sein de la foule enivrée; les regards se croisent et se comprennent; les demi-paroles complètent une pensée, les mains se trouvent et se pressent, comme si elles ne s'étaient point cherchées, les coquettes qu'elles sont... et les segadilles commencent sous les refrains les plus provocateurs...

Ecoutez :

CHŒUR

Quand le canon gronde sur nos montagnes,
Plus de beaux jours;
Quand l'escopette éveille nos campagnes,
Jamais d'amours.

UNE JEUNE FILLE.

Au son des castagnettes,
Dansez, jeunes fillettes,
Avec vos amoureux.
Le jour n'a point de voiles,
Et le ciel, chaud d'étoiles,
Nous dit: Soyez heureux.

CHŒUR.

Quand le canon gronde sur nos montagnes,
Plus de beaux jours;
Quand l'escopette éveille nos campagnes,
Jamais d'amours.

UNE JEUNE FILLE.

Dans l'air la cloche sainte
N'exhale aucune plainte;
L'Eternel nous sourit,
Et la fleur parfumée,
Sur sa tige embaumée,
A l'air s'épanouit.

CHŒUR.

Quand le canon gronde sur nos montagnes,
Plus de beaux jours;
Quand l'escopette éveille nos campagnes,
Jamais d'amours.

Les chants patriotiques, mêlés à des refrains tout rimés par les poëtes improvisés du pays, égayaient chaque matin et chaque soir les heureux habitants de la *vallée des Roses.* Cependant les jeunes filles, ingrates pour tant de bienfaits, trouvaient dans leur active imagination les moyens d'ajouter une joie à une joie, une espérance à une espérance. Vous avez beau dire, anatomistes, philosophes, rêveurs de tous les empires et de toutes les époques, les pensées ne sont pas filles du cerveau, leur siége principal est au cœur, et celui-là seul est stérile en ce monde qui proclame des théories dont on peut aisément discuter les bénéfices.

Les fillettes de la vallée comprenaient à merveille une existence dorée à deux; mais elles avaient parfois de douces confidences à faire, et comme elles ne croyaient pas à la sympathie des tièdes, elles rêvaient aussi le bonheur pour celle qui, abritée dans l'indifférence et l'oisiveté, s'endormait dans le repos de leur âme.

Un homme errant seul sur le chemin, au bord du ruisseau ou dans les bois, à travers les fleurs et les charmilles, aurait dit une tristesse, et au même instant les compagnes inquiètes, essaim généreux, accouraient pour chasser le vilain nuage du ciel par leurs caresses et leurs sourires.

On a dit bien souvent que le vrai bonheur était en la variété et le changement.

Dans la *vallée des Roses*, une pareille maxime eût été une impiété, un sacrilége, et l'on aurait impitoyablement chassé du pays celui qui l'aurait préconisée. Il y a de l'ingratitude à courir après un printemps perpétuel; il faut un été à l'hiver.

Chaque saison apporte ses priviléges comme chaque âge ses douceurs... ne parlons point de la tombe à propos de la vallée des Roses, ce mot attristerait ces pages.

Vous le savez, la guerre qui assombrissait alors le Portugal épouvantait l'humanité, l'escopette et le poignard étaient souvent plus généreux que les cachots; les jeunes filles de la bienheureuse vallée ne l'ignoraient pas, et, pieuses comme la religion, elles résolurent, au péril même de leur vie, d'arracher les victimes à la torture et au gibet. Rien n'est inventeur comme la charité. Vêtues en religieuses, presque toujours exposées à la brutalité d'une soldatesque sans discipline, elles allaient, les saintes madones, à pied, seules, protégées par leur chasteté, visitant les ambulances, les hôpitaux, les bivouacs; et, dès que l'heure était venue, versant une liqueur spiritueuse aux gardiens, elles pouvaient, à force de soins et d'intelligence, favoriser la fuite du prisonnier, auquel leur doigt indiquait pour refuge la *vallée des Roses*. Vous avez pleuré chez vous des frères ou des amis à la tombe, tandis que, libres et heureux là-bas, ils bénissaient le destin qui leur avait envoyé un ange consolateur au moment même où ils croyaient voir s'ouvrir pour eux les portes de l'éternité.

La religion des jeunes filles dont je vous parle sera-t elle comprise par ceux que vous appelez prêtres, bénédictins, moines, capucins ou derviches; rasés ou chevelus, jaunes, noirs ou cuivrés? Je ne le pense pas!... Silence donc sur ces lignes confidentielles! Ils vomiraient sans doute quelque foudroyant anathème contre les impures générosités imaginées dans la *vallée des Roses*; mais nous, cosmopolites infatigables, qui avons visité tous les climats, foulé du pied toutes les capitales, fraternisé avec les peuplades les plus sauvages du globe; nous qui, par amour de l'étude, nous sommes incliné tour à tour devant le Christ, Brama, Wisnou, Foë ou Mahomet; nous qui avons prêché par la parole, la plume ou l'épée, l'Evangile du pardon, nous envoyons, du fond des ténèbres dont il a plu au ciel de nous entourer, une absolution totale aux jeunes femmes de la vallée, et nous croyons trop en la justice éternelle du suprême arbitre pour que nous ayons à craindre qu'il ne soit pas de moitié dans notre clémence.

Entre le bourreau qui demande sa proie avec un blasphème, et la victime reconnaissante souriant à la bonté divine, le choix n'est pas difficile, et le Créateur de toutes choses, qui permet tant d'impiétés, mystère impénétrable! ne prêchera du moins jamais le meurtre, l'incendie et l'assassinat.

Dieu est Dieu.

Hélas! tout soleil a son moment d'éclipse, tout sourire son amertume, toute oasis son brûlant sirocco.

La *vallée des Roses* pouvait échapper à cette règle universelle, et le jour vint enfin où la désolation et le deuil la visitèrent dans ses solitudes les plus mystérieuses. Le soleil se levait radieux, les yeux s'ouvraient à la lumière et les cœurs à la joie; un bruit sinistre arrive en soubresauts jusqu'au village épouvanté, on accourt, on s'arme contre l'ennemi commun, on se rassure à l'aspect d'un homme, d'un seul qui arrive et tombe épuisé de fatigue; il est pâle, harassé, ses cheveux sont en désordre, ses vêtements déchirés, il n'a pas de chaussure; on lui prodigue les soins les plus fraternels, il ressaisit ses forces, et il raconte ainsi sa désastreuse aventure :

— Je suis fils du Brésil, mais j'ai toujours regardé le Portugal comme ma première patrie; aussi, au premier appel du canon qui ébranlait vos côtes, j'ai traversé l'Atlantique, et, fuyant mon pays, je me suis armé d'un mousquet. La guerre a ses cruelles nécessités, elle impose des sacrifices, elle absout presque le meurtre, et notre religion, si sainte, ne condamne point à des peines éternelles celui qui, dans une escarmouche ou sur un champ de bataille, tue, sans colère, par le fer ou par le plomb.

Mais aller au delà de ce que prêche l'apôtre de Dieu du haut de la chaire évangélique ne peut qu'être agréable au ciel, et, à côté des rigoureuses maximes qui nous sont enseignées, j'en ai fait asseoir d'autres dont l'Etre suprême me tiendra compte, j'espère.

Ce que j'avais d'abord regardé comme un devoir, j'ai reconnu plus tard que c'était une inspiration divine, tant j'ai sauvé de malheureux enfermés dans les cachots, tant j'en ai arraché à la potence dressée pour eux. N'est-ce pas, mes frères, vous qui m'écoutez, n'est-ce pas, mes sœurs, vous qui jetez sur moi des regards de bienveillance, que je suis absous par votre humanité, si vos instincts patriotiques me condamnent?

Les douces pressions de mains de ceux qui l'entouraient dirent au narrateur qu'il parlait à des cœurs qui savaient le comprendre, et qu'il serait bientôt admis dans la grande famille de la *vallée des Roses*.

Encouragé par ces témoignages d'affection, il poursuivit de sa voix la plus persuasive :

— Après la sanglante bataille d'Alcantara, où tant de sacriléges se sont commis, je quittai Lisbonne, et me rendis à Porto, témoin des plus épouvantables exécutions; les corps flottaient au gibet, sans cesse en permanence, et telle était terrible la fureur des vengeances, que, bien souvent, le cadavre heurté sur la route était livré au bourreau, et flottait à l'air une heure plus tard.

Je m'armai de courage, mon âme s'ouvrit à des pensées venues d'en haut, et je trouvai la récompense de mon dévouement dans les larmes de ceux qui me devaient la vie et la liberté, larmes de gratitude qui m'ouvriront peut-être les portes du ciel.

Français, Anglais, Espagnols ou Portugais, étaient pour moi des frères; la religion du Christ n'a qu'une famille, elle dit : la clémence pour tous, et je n'avais pas d'autre arène pour combattre l'impiété.

Il y a deux jours de cela, une triple exécution devait avoir lieu à Coïmbre, je m'y rendis, et j'obtins aisément de l'alcade mayor la permission de visiter les condamnés dans les cachots, et de leur faire entendre les prières des agonisants.

La nuit fut tempêtueuse, la foudre grondait avec un horrible fracas de tous les points de l'horizon, les éclairs embrasaient les ténèbres comme les flammes de l'incendie, une grêle rapide résonnait au sol ainsi que des balles de plomb, crevassant les demeures les plus solides, et vous eussiez dit l'enfer déchaîné pour châtier les hommes de leurs crimes. Les mères priaient pour leurs enfants, les enfants pleuraient dans les bras de leurs mères, et l'orage planait toujours sur la ville submergée.

Un coup de tonnerre pareil au retentissement de la trompette du jugement dernier envahit l'espace, la foudre éclate, et sa langue de flamme pénètre par vingt issues dans la prison des condamnés entassés autour des murailles et des toitures dont le feu céleste avait fait sa proie.

Tous les assistants se signèrent, dirent mentalement un *Pater*, entendu de Dieu seul, et Pinto continua son récit :

— Qu'avais-je à faire au sein de cet épouvantable chaos? répondre à la volonté suprême et favoriser la fuite de ceux qui n'avaient plus que quelques heures à passer sur cette terre... Que l'Eternel me pardonne si les hommes me jugent coupable.

La tempête était allée porter plus loin ses colères; douze prisonniers et moi nous franchîmes sans obstacle les enceintes de la ville, ceux-ci à travers les ravins, ceux-là sur les montagnes, tous à la garde de Dieu!

Nous cherchions un refuge dans une fuite précipitée, mais la voix du tocsin nous avertit que la vengeance des hommes voulait être satisfaite, et que des soldats étaient sans doute à notre poursuite; nous ne nous trompions pas, et quelques-uns de nos compagnons d'infortune, arrêtés par les sbires du pouvoir, furent, sans miséricorde, passés par les armes. Ce que sont devenus les autres, c'est un mystère que l'on connaîtra peut-être un jour.

Quant à moi, sans guide, sans pain, presque sans vêtements, me laissant conduire par mon étoile, en qui j'ai foi, je suis arrivé dans cette *vallée heureuse des Roses*, où je vous demande l'hospitalité que toute âme chrétienne doit à l'infortune.

L'étranger venait à peine d'achever son récit, écouté avec un pieux recueillement, qu'un cri à demi étouffé, pareil à un cri d'agonisant, arriva jusqu'aux gens du village, assemblés et accroupis. A l'instant même tout le monde fut debout, et surtout les femmes, qui voyaient déjà une infortune à secourir.

— De la religion, soit; mais aussi de la prudence, dit le narrateur, les piéges les plus perfides sont souvent tendus à tout ce qui est chaste et charitable; ne nous séparons pas, formons un faisceau de résistance si c'est un ennemi, et soyons unis également pour le bienfait.

Un second cri, plus douloureux encore que le premier, guida la généreuse caravane vers une clairière du bois voisin, où l'on allait chaque dimanche remercier Dieu de la protection dont il entourait la *vallée des Roses*.

On allait par groupes peu distants les uns des autres, lentement, lentement comme le voulait la sécurité de tous; et, dès qu'on fût arrivé à l'extrémité du berceau où s'ouvrait la clairière, les regards fouillèrent de tous côtés avec une inquiétude dont chacun avait sa part.

Un homme était là près d'un ruisseau rapide vers lequel il s'était traîné, sans doute pour s'y abreuver : une casaque en lambeaux de toile bleue couvrait ses épaules; ses mains déchirées se cramponnaient à un caillou solide qui lui servait d'appui; ses jambes grêles étaient à peu près nues, et ses pieds, zébrés de rigoles sanguinolentes, accusaient une longue marche et des souffrances inouïes; il

avait perdu ses sens, et semblait prêt à rendre le dernier soupir.

Au même instant les genoux d'une jeune fille servirent d'oreiller à la tête du moribond, une autre massait doucement ses membres engourdis, une troisième déchirait sa coiffure de fine toile pour bander les plaies; on lui parlait, on le berçait pour le rappeler à la vie, et, quelques instants après, le miracle était accompli.

— Où suis-je? dit l'inconnu avec un profond soupir.

— Au milieu d'amis qui ne demandent pas mieux que de vous garder, vous qui avez tant souffert.

— Que le ciel vous en récompense, que saint Lorenzo, mon patron, intercède pour vous, si vous avez besoin des prières d'un élu!

— Tenez, martyr, voici un peu de vin pour aider vos forces qui renaissent, baignez vos lèvres à cette liqueur, et ne songez à vos misères passées que pour remercier le Très-Haut de vous avoir guidé jusqu'ici.

Une demi-heure après ces premiers soins, le malheureux fugitif pouvait jeter un regard consolé sur tout ce qui l'entourait.

Mais, arrêtant tout à coup sa prunelle vitrifiée sur l'homme secouru le matin: — Dieu est grand! s'écria-t-il, et sa miséricorde infinie! Oh! soutenez-moi, pour que je puisse arriver jusqu'à cet apôtre de charité que je vois là, si j'ai toute ma raison.

—Parlez, au nom du ciel! parlez, et que votre voix charitable arrive jusqu'à moi. Bonté divine! s'écria Pinto, vous ici! vous en sûreté, loin de vos bourreaux, lorsque je croyais la potence dressée pour vous pliant sous le poids de votre corps.

— Elle était dressée, et je n'y aurais pas échappé. Mais la foudre, qui est le glaive de Dieu, ouvrit mon cachot; nous primes la fuite grâce à vous, qui ne voulûtes point donner l'éveil à nos gardes; quelques-uns ont été repris et fusillés, les balles m'ont fait grâce; l'Eternel, plus puissant que la corde, m'a aidé dans ma fuite, et je le bénis, puisque je vous dois une seconde fois la vie, puisque je ne mourrai pas sans vous témoigner encore toute ma reconnaissance.

Quatre bras s'enlaçaient, deux cœurs semblaient battre dans la même poitrine, on souriait et l'on pleurait à la fois; on rêvait d'avenir, on était heureux. Dès qu'on fut arrivé au village, Lorenzo compléta son récit en parlant des nombreux bienfaits de Pinto, et, dès ce moment, ce dernier parut à tous un être vénérable que la *vallée des Roses* devait un jour béatifier.

La guerre ne cessait pourtant pas ses désastres. Le Portugal avait plus à craindre encore de la protection de ses alliés que de la mitraille de ceux qu'il appelait ses ennemis, et rien ne disait la fin du fléau dévorateur.

La douce vallée, protégée jusque-là, sembla pourtant enfin déshéritée de la bonté céleste: presque chaque jour y apportait un deuil, presque chaque jour bien des larmes coulaient dans plus d'une famille, et nulle révélation ne disait d'où venait le mal... Satan s'inspire au bonheur des hommes.

Tantôt c'était un cadavre de jeune fille trouvé dans les champs sans nulle trace de violence sur son corps; tantôt c'était un vieillard mutilé dans sa demeure sans nul indice contre le meurtrier; souvent aussi l'incendie et la dévastation régnaient dans la campagne, lorsque presque tout le monde était debout pour prévenir les désastres.

Des neuvaines furent ordonnées, et les deux nouveaux venus dans la communauté prêchèrent la paix et l'humanité; ils firent brûler dévotement des cierges bénits à la chapelle de saint Nicolas, patron de la vallée, et promirent, au nom du ciel, une absolution totale à celui qui découvrirait les coupables de tant de malheurs.

Hélas! les prédications n'obtinrent aucun résultat: Dieu s'était retiré du pays, et nulle portion du territoire portugais n'échappa désormais au fléau.

Les deux saints apôtres, Pinto et Lorenzo, jouissaient toujours de l'estime générale; chacun d'eux avait choisi une épouse parmi les plus jolies filles de la vallée, et, toujours charitables, ils ravivaient dans les cœurs les espérances à demi éteintes.

Un jour la porte de leur maison étant restée fermée au moment de la prière, on parut surpris, on s'effraya, on pressentit une nouvelle catastrophe.

On pénétra dans la demeure, rien, rien, partout l'ordre et la sécurité... on cherche encore... Ciel!... deux cadavres de femmes... Ceux de Pinto et Lorenzo, on ne les trouva nulle part.

La terreur, une de ces terreurs vagues, muettes, profondes, étendit son crêpe noir sur la vallée; les plus timides l'abandonnèrent sans savoir où aller porter leurs pas; les plus aguerris, livrés seuls à eux-mêmes, suivirent bientôt leur exemple; on quitta le pays après y avoir élevé une chapelle en l'honneur de *san Lorenzo* et de *san Pinto*, enlevés au ciel, et le désert régna où naguère avaient régné la concorde, la fraternité, le bonheur!

Un mois plus tard, on pendit à Porto un brigand du nom de Lorenzo, qui, sur l'échelle fatale, avoua, sans y être forcé par la torture, que lui et un de ses amis, qu'il ne nommerait qu'à Lucifer, s'étaient rendus séparément, et d'un commun accord, dans la *vallée des Roses*, afin d'y châtier, par le fer et la flamme, les Portugais et les lâches assez peu patriotes pour ne pas donner une partie de leur sang au pays qui devait les répudier comme indignes.

Le fanatisme a laissé toujours une longue traînée de sang partout où il a pénétré; le fanatisme de l'abrutissement est encore plus aveugle que celui de l'intelligence.

Quant au complice de Lorenzo, on le chercha vainement, peut-être les limiers de la police ne voulurent-ils pas le trouver; le nom de Pinto est commun en Portugal; il en est un, occupant un grand espace dans notre drame, qui s'est plu souvent à raconter à ses amis les béatitudes de la *vallée des Roses*: où donc les avait-il apprises?

Lorenzo, dans le cachot, dans la chapelle ardente et la corde au cou, avait été plus sobre de confidences.

Encore aujourd'hui, quand on parle à Pinto de la *vallée des Roses*, un sourire satanique se pose sur ses lèvres minces et pressées; il quête des détails, il les révoque en doute, il les combat ou les appuie, et rien ne serait peut-être moins mystérieux que le mystère dont il s'entoure, si les années n'avaient point passé sur les événements que nous venons de raconter, et si la justice des hommes ne se taisait pas souvent en présence de la richesse et des blasons, protecteurs de tant de hontes et de crimes.

Croyez à un monde où la balance est égale pour tous, où les *auto-da-fé* n'ont lieu que pour les pervers morts sans repentir à l'âme.

## VIII

### UN CŒUR DE FEMME. — UNE POTENCE

L'époque des Camoëns, des Diaz, des Albukerque, est déjà bien loin de nous. A travers les riches plantations de la Solidad et les magnifiques vignobles tapissant le flanc des collines, qui offrent une invincible barrière aux flots atlantiques, suivons un jeune homme, une jeune fille, marchant la nuit, se cachant le jour, évitant les villages, les habitations, comme s'ils avaient un crime à expier.

Lui, chemine le premier, fouillant de l'œil à l'horizon; il y a une noble résignation sur sa figure pâle et amaigrie; cet homme, à coup sûr, souffre plus qu'il n'a jamais souffert; une cicatrice, à peine fermée, se dessine sur son front bruni par le soleil, mais on devine que ce n'est pas là ce qui doit l'avoir arrêté dans sa carrière de soldat, si, en effet, il a porté le sabre et la carabine. Une profonde pensée occupe le fugitif, qui, méprisant les difficultés de la route, se heurte aux cailloux dont les aspérités déchirent ses chaussures de lisière. Il ne voit rien auprès de lui, rien autour de lui; sa pensée voyage au loin, et il y a plus d'espérance que d'inquiétude dans l'avenir au-devant duquel il s'avance avec un courage héroïque.

La jeune fille a dix-huit ans; ses cheveux noir et lisses




Nos deux voyageurs venaient de s'asseoir sur les bords d'un ruisseau.

s'échappent en flots soyeux de la résille qui veut en vain les emprisonner; ses yeux clignotent pour attiédir l'effet d'un soleil presque vertical, et ses petits pieds provoquent la fatigue qu'ils ne connaissent point. Rien n'est souple et vigoureux à la fois comme sa taille, serrée dans un corset de bure verte, entourée, aux manches, à l'épaule et à la gorge, d'un large liséré de velours orange; et, si vous fixiez votre attention sur son sein harmonieux et rondelet, vous seriez tenté d'en arracher la croix d'or qui le protége, tant il a de grâce et de pureté.

Elle s'appelle Dolorez. Quel mensonge d'affirmer que les prénoms ne sont point une prédestination! Quand elle presse ses lèvres colorées l'une contre l'autre, vous croyez voir la statue antique de Diane chasseresse, et lorsqu'elle vous parle ou que sa bouche entr'ouverte aspire la brise, vous vous taisez pour qu'elle ne cesse pas de livrer à votre admiration ces deux guirlandes de perles dont la nacre la plus pure n'égale pas la blancheur.

Voyez-la maintenant : elle s'élance devant le jeune homme, elle le précède; et, si du haut d'une colline, elle aperçoit un clocher, une habitation, un village, elle change subitement de direction, et dit à son compagnon que la prudence lui ordonne cette contre-marche.

La parole de Dolorez a une sonorité merveilleuse, faite pour commander; elle vibre puissante à l'oreille; et, bien certainement, si cette Florida que vous connaissez était là, elle serait horriblement jalouse, et l'empêcherait d'arriver à Coïmbre.

Comme au juif de la légende, on avait dit à cette jeune fille : « Marche! » et elle s'était mise en route; on lui avait dit encore : « Protége! » et elle protégeait. Qui donc a cette puissance sur elle? Peut-être l'apprendrons-nous sous peu à nos lecteurs.

La nuit était venue, nos deux voyageurs venaient de s'asseoir sur les bords d'un ruisseau qui parlait sans cesse au sein d'une nature muette. Ils mangeaient un pain dur, une botte de radis longs, et de ces oignons d'Espagne, si piquants au palais : c'était un déjeuner sybarite qui ne




Pinto.

dura pas longtemps. Après avoir examiné les alentours, Dolorez dit à son camarade :

— Je me reconnais!... C'est là-bas derrière ce rempart de figuiers, vers la droite... En deux heures nous serons à Coïmbre, si une balle d'escopette ne nous arrête pas en route.

— Ou la pointe d'un stylet, répondit le voyageur.

— Oh! quant à celle-là, je la crains moins.... Celui qui frappe ainsi doit être près; j'ai le bras fort, l'œil sûr, et je me charge de la défense.

— Mais pourquoi, jeune fille, cet intérêt ou plutôt cette ardente amitié?

— Je ne demande pas mieux que de vous l'apprendre, señor. Aussi bien, il est l'heure de nous remettre en route, et il faut, à tout prix, que je calme votre impatience.

— J'écoute.

— Ce n'est pas long : je ne vous ennuierai pas trop.

— J'ai du bonheur à vous entendre!

— Vous seriez moins galant, sans doute, si nous étions arrivés; mais, patience! je connais un sentier qui abrégera de moitié la peine, et nous fera regagner le temps perdu.... Il y a cinq mois et quatorze jours de cela, señor; on venait de livrer la bataille de Lascala, remportée par les Français et les Portugais, luttant les uns contre les autres. On comptait bien des morts de chaque côté; on avait reçu l'ordre de ne pas faire grâce aux prisonniers, et les soldats avaient obéi; car la loi regardait comme criminel celui qui aurait épargné un blessé. Ils appelaient cela faire la guerre! moi je dis que c'est commettre des assassinats.

— Tu as raison, jeune fille!... Poursuis.

— Après la victoire qui nous mit en déroute, quoi qu'on en ait dit dans les journaux du pays, les Français ravagèrent nos moissons, incendièrent nos demeures, et répandirent en tous lieux la désolation et le deuil. Aussi, la guerre se fit-elle bientôt d'homme à homme, et tout Portugais, âgé de plus de dix ans, qui ne portait pas l'escopette, était regardé comme traître à son pays. Je me fis

homme, non par amour pour ma patrie, mais pour un autre motif que vous allez connaître...

Les yeux de Dolorez brillèrent d'un vif éclat, et vous eussiez dit la jeune fille près de tirer vengeance d'une rivale préférée.

— Quelques jours avant la bataille, mon mariage allait être célébré. J'avais pour fiancé Perez, homme de cœur et de patriotisme, qui dut me quitter pour suivre les guérillas célèbres commandées par le marquis de Chaves, à qui le ciel fasse miséricorde!

Dolorez se signa.

— Vous connaissez maintenant mon mari; il troua bien des poitrines françaises. Je l'attendais; mais, dans une attaque nocturne, il fut fait prisonnier et mené au bivouac ennemi. Le lendemain il était condamné à être fusillé; il n'avait aucune grâce à espérer, mais il comptait encore sur la générosité du capitaine français qui vint lui apprendre son sort.

— Je crois avoir fait mon devoir, lui dit Perez, mais vous serez compatissant, capitaine, et, après mon exécution, vous ferez parvenir cette lettre et cet anneau à ma fiancée.

— Je te le promets : où est-elle?

Tout près d'ici, dans une maisonnette surmontée d'un pigeonnier bâti de tuiles rouges, qu'il vous sera facile de trouver. Elle prie, elle m'attend... Rendez-lui, capitaine, mon corps percé de balles, afin qu'elle l'ensevelisse en terre sainte.

— Tu as donc de la religion? lui dit son juge.

— J'ai un cœur, capitaine, un Dieu, un pays!

— Ton Dieu t'a-t-il commandé de t'embusquer derrière les arbres pour faire feu sur mes soldats?

— Oui, certes! Est ce que je suis allé chez vous saccager les villes, empoisonner les rivières, priver les mères de leurs enfants?

— Mais la guerre était ouverte.

— La guerre est une grande impiété, capitaine! et je vous défie bien de prouver que celle que vous nous faites est plus juste et plus chrétienne que celle par laquelle nous vous repoussons.

— Ecoute, lui répondit le Français, ému de tant de franchise, je comprends ta colère et ta haine. Si je te fais grâce, si je te rends la liberté, ta colère et ta haine t'ordonneront-elles encore de trouer nos poitrines?

— Non, capitaine; à côté de la religion de mon pays, viendra s'asseoir celle de la reconnaissance... Deux heures après, mon époux m'était rendu, conduit et protégé par quatre hommes que lui avait donnés pour escorte le capitaine ennemi, qui s'appelait Foy. Depuis ce soir, señor, continua Dolorez, mon mari et moi avons sauvé la vie à bien des Français : vous êtes le dixième, et nous ne nous arrrêterons pas là, je l'espère.

— Vous avez de nobles cœurs, et je ne sais comment vous prouver ma gratitude.

— C'est l'affaire du temps, et je suis sûre que nous n'aurons pas à nous repentir. Señor, ce n'est pas pour commettre de mauvaises actions que le ciel vous a sauvé la vie; vos blessures étaient si profondes, vous aviez perdu tant de sang, que vous respiriez à peine, et il a fallu un miracle pour vous rendre à la santé.

— Il a fallu tous tes soins, belle Dolorez, il a fallu ton dévouement et ta pitié.

— Dites plutôt mon amitié, señor : elle a fait tout le prodige..... Vous ne savez pas pourquoi je me suis si vite attachée à vous?

— Pourquoi?

— La première parole que vous avez prononcée en reprenant vos forces, a été un nom de femme; et cela nous touche, cela nous retentit au cœur à nous autres jeunes filles, qui aimons et voulons être aimées.

— Te souviens-tu du nom que j'ai prononcé?

— Si vous le voulez, je le répéterai.

— Non, garde-le religieusement dans ta mémoire, ma chère Dolorez, car c'est là une âme noble et compatissante, une femme jeune et belle comme toi... c'est ma fiancée devant Dieu.

— Me voilà donc heureuse! s'écria Dolorez en se levant, je rends le bien que l'on m'a fait, le ciel est juste. Voyez-vous, continua-t-elle avec cette naïve coquetterie qui lui allait si bien, vous me lanciez des regards si tendres, vous m'adressiez des paroles si douces, vous cherchiez à étouffer tant de soupirs, que j'ai cru un instant que votre reconnaissance allait plus loin qu'il n'aurait fallu. Entre nous, señor, mon mari était horriblement jaloux, et cela me faisait un plaisir inouï.

— Non, Dolorez, c'était simplement de la reconnaissance, de l'amitié; ma tendresse n'était que de l'admiration pour ton dévouement.

— Je le savais fort bien, señor, mais je pouvais m'y tromper.

— Si bonne et si belle!

— Taisez-vous, taisez-vous, mon mari nous voit et nous écoute.

— De si loin?

— Est-ce qu'on est jamais loin de ceux que l'on aime? Me voici près de vous, plus près encore, et il me semble que c'est à lui que je donne ce baiser.

Dolorez appuya ses lèvres sur le front de l'étranger qui devint pourpre; puis, reculant de quelques pas, elle se signa et poursuivit d'une voix mal assurée :

— En route, señor, allons voir votre fiancée! mais aux portes de Coïmbre, je vous dirai adieu; je sens qu'il ne faut pas rester trop longtemps éloignée de son mari.

Un jeune homme, une jeune fille seuls sur la grande route, marchant bras dessus bras dessous, inspirent toujours moins de défiance que des piétons voyageant éloignés l'un de l'autre; voilà pourquoi Juan Perez avait permis à sa femme, sur la fidélité de laquelle il pouvait compter, comme vous avez pu le voir, d'accompagner le prisonnier sauvé par leurs soins.

Les suites d'une guerre si désastreuse se faisaient encore sentir dans les provinces, et Juan Perez avait accompli jusqu'alors la promesse solennelle et sacrée faite au capitaine.

— Le soir arrive, dit Dolorez en s'arrêtant sur un mur de clôture très-voisin de la ville; il faut nous quitter, señor, il faut nous dire adieu. Mon mari me l'a ordonné; je dois lui obéir, n'est-ce pas?

— Oui, mon enfant, oui, mon amie, adieu! Tiens, voici un souvenir de ma tendresse pour toi... une bourse contenant dix-huit onces qui m'ont été laissées, un portrait, le sien, celui de ma fiancée qui me pardonnera de m'en être séparé pour toi.

— Qu'elle est belle! Je le garde, señor, dit Dolorez avec une grosse larme dans les yeux et un profond sentiment de jalousie au cœur; mais je vous rends cette bourse dont je n'ai pas besoin; mon mari me gronderait de l'avoir acceptée.

— Alors, rends-moi aussi le portrait.

— Je garde tout, señor.

— Mais toi, ne m'offres-tu rien?

— Prenez ce rosaire bénit à Notre-Dame-del-Pilar, il protége quand gronde l'orage; allez, et que le ciel vous garde, señor Dolomieu!

— Que Dieu te rende heureuse, Dolorez!

— Dieu ne vous écoute pas, dit la jeune Portugaise d'une voix saccadée...

Dolomieu, le cœur palpitant et dévoré par une vague inquiétude, franchit à pas pressés les rues qu'il avait tant de fois traversés en des jours meilleurs; il cherchait des yeux et de la pensée cet hôtel du duc d'Alméida où il avait laissé toutes ses espérances et tout son bonheur.

Le voilà!... Ses forces l'abandonnent, il se soutient à peine, le mouvement de ses artères devient plus précipité, il craint de succomber à l'émotion, à la joie. Il se remet un moment, il chancelle, il arrive devant la demeure du duc, il frappe... personne... Il frappe encore... personne ne lui répond... Il tremble et pâlit... Il fait le tour, il gagne la grille du jardin, il sonne... même silence.

— Me voici, lui crie enfin une voix; monsieur le duc n'est plus à Coïmbre, personne n'habite son hôtel.

Dolomieu part, il sait que le duc possède auprès de Coïmbre une propriété charmante dans laquelle il passe

d'ordinaire les mois les plus chauds de l'année. Julie est là, sans doute, attendant son retour dans une retraite silencieuse. Mais le voilà presque devant le péristyle de l'hôtel du comte de Pinto, c'est à lui qu'il va d'abord s'adresser.

Il s'approchait de la porte et allait faire retentir le marteau, un bras l'arrête.

— Vous n'êtes pas heureux, señor.

— Eh quoi! c'est toi, Dolorez! je te croyais bien loin.

— Que voulez-vous, señor! on ne quitte pas ainsi un ami, une ville où l'on a passé ses premiers jours de bonheur et que l'on retrouve après une longue absence. Mais chez qui alliez-vous donc?

— Chez le comte de Pinto, un ancien ami qui me donnera des nouvelles de tout ce que j'aime.

— De tout ce que vous aimez, señor? Est-ce que, dans le cœur, il n'y a de place que pour une seule affection?

— Pardon, amie, pardon; mais mon impatience me tue... Adieu, Dolorez, adieu!

— Adieu! répéta la jeune Portugaise avec un profond soupir, en s'éloignant les yeux baignés de larmes.

Trois coups violents retentirent, un grand laquais ouvrit.

— Que demandez-vous?

— Monsieur le comte de Pinto.

— Quel est votre maître?

— Je suis l'ami du vôtre.

— Toi, manant?

— Oui, moi, et je vous réponds que vous serez rudement châtié si vous ne m'annoncez à l'instant même.

— Ah çà! voyons, avez-vous toute votre raison, ou faut-il vous faire mener aux incurables?

— Rien n'est plus sérieux que mes paroles et je vous engage à me conduire auprès de votre maître.

— Votre nom, au moins, car je ne veux pas annoncer un passant fort sale, recouvert d'une vieille cape.

— Annonce, laquais, monsieur Charles Dolomieu, capitaine français dans le 42e régiment de ligne.

— Bien, capitaine, j'y vais, répondit le laquais, qui commençait à craindre qu'on ne réalisât plus tard les menaces qui venaient de lui être adressées.

Il conduisit Dolomieu dans une vaste salle d'attente, invitant ses camarades à veiller sur l'étranger, et il alla prévenir le valet de chambre du comte.

Quelques instants après, Dolomieu et Pinto étaient dans les bras l'un de l'autre au milieu des serviteurs interdits de l'hôtel, qui s'attendaient à une scène burlesque.

— Encore! encore! dit Pinto; c'est le ciel qui ressuscite un ami que j'avais cru mort.

— Et ma fiancée? demanda Dolomieu d'une voix tremblante; parlez, monsieur le comte, parlez... Mademoiselle de Birague, où est-elle? Je viens de l'hôtel d'Alméida... Où sont-ils?

— Vous ignorez donc?... répondit le comte. Sortez! ajouta-t-il en s'adressant à ses domestiques.

— Maintenant que nous sommes seuls, monsieur le comte, je vous en supplie sans préambule, répondez : où est mademoiselle de Birague?

Le comte soupirait hypocritement et gardait le silence, car il éprouvait une joie infernale à retourner le fer dans le cœur de Dolomieu.

— J'ai donc un nouveau malheur à redouter? poursuivit le capitaine dont les lèvres se décoloraient et dont le front se couvrait d'une pâleur livide.

— Ah! répondit Pinto d'un accent mal assuré, l'absence nous expose souvent à de terribles déceptions; mais comptons sur un bienfait du ciel.

— Par pitié, monsieur le comte, parlez... vous voyez mes alarmes... où est mademoiselle de Birague?... où est le duc d'Alméida?

— Quand vous saurez où est le duc, vous saurez où est votre fiancée, répondit Pinto en pressant la main de Dolomieu; il est des sentiments qui unissent à jamais les âmes, il y en a d'autres qui disparaissent avec celui qui les a inspirés.

Un tremblement subit s'empara de Dolomieu qui n'eut pas la force d'interroger, même dans sa pensée; il venait de se croire trahi, sans exiger d'autre preuve que les paroles de celui qui s'était plu à lui verser goutte à goutte le breuvage amer que sa perfidie avait préparé.

— Cela est bien triste! ajouta Pinto, en appuyant sur toutes les paroles qui pouvaient torturer l'infortuné. Les âmes nobles comme la vôtre prêtent à ceux qui les entourent les vertus qu'elles gardent en elles, et voilà pourquoi l'homme de bien devient la victime de sa loyauté. Vous aviez voué au duc d'Alméida une amitié si confiante, vous comprenez que rien ne lui a été plus facile que de vous tromper.

Dolomieu respirait à peine en écoutant Pinto souriant à cette douleur.

— Ce n'est pas mademoiselle de Birague que j'accuse, poursuivit celui-ci, l'œil fixé sur les traits du capitaine; la pauvre enfant, inhabile à distinguer le mal du bien, ne comprenait que la noblesse, dût-elle être victime de ses propres vertus, et dès que celui que vous lui aviez appris à estimer eut osé l'attaquer dans sa seconde religion, — son amour pour vous, — elle pensa peut-être que les discours du duc n'étaient que l'écho des paroles que vous aviez fait retentir à son oreille.

Une violente pression de main fit voir au comte qu'il avait frappé juste et que Dolomieu était toujours vivant pour la douleur.

— J'ai dû vous annoncer toute votre infortune, poursuivit-il en s'efforçant d'appeler à lui des larmes qui n'arrivèrent pas; j'ai bien souffert moi-même de voir votre fiancée victime d'une indigne trahison, et j'ai acquis encore des titres à votre amitié... Ecoutez, monsieur Dolomieu, ne me blâmez pas de ne vous avoir point tout d'abord éclairé sur les vrais sentiments du duc votre rival; c'eût été imprudent, car mes craintes pouvaient ne pas se réaliser .. Oui, certes, c'eût été vous jeter vivant dans un ardent brasier, et une affection sincère a des sacrifices à s'imposer, sacrifices surhumains dont elle revendique le privilége... Vous avez sans doute remarqué le sentiment de répulsion que monsieur le duc et moi éprouvions l'un pour l'autre? Ma famille a reçu de la sienne un outrage que nos tribunaux n'ont pas châtié, mais dont nous avons nous-mêmes tiré une sanglante expiation, et c'est pour cela que je me suis attaché à lui comme la flamme s'attache à la flamme.

Oh! je le haïssais non-seulement pour la honte qu'il nous avait infligée, mais surtout pour le mépris qu'il avait voulu jeter sur notre famille. Je vous dirai plus tard l'ignominie de sa conduite envers la maison dont je suis aujourd'hui le chef; mais maintenant j'ai à vous raconter sa perfidie envers votre fiancée. Dès que le canon qui retentit à Coïmbre ébranla l'hôtel d'Alméida, vous eûtes ordre de rejoindre votre brigade, et alors, capitaine, vous confiâtes mademoiselle de Birague à la loyauté de monsieur le duc; la mission fut acceptée : mais une voix secrète ne vous avait donc pas dit qu'il devait vous ravir votre fiancée!...

Les yeux de Dolomieu se fermèrent, la sueur ruissela sur sa figure blanche et froide comme le marbre.

— De toutes les hontes qui se glissent dans l'âme, poursuivit Pinto, je n'en connais qu'une dont je crains les effets, c'est l'hypocrisie, parce qu'elle nous trouve sans défense. Le duc d'Alméida n'a pas employé d'autre moyen pour séduire mademoiselle de Birague que de lui peindre la vive amitié qu'il feignait pour vous. Je m'en aperçus le premier, et lorsque je voulus détruire la confiance que lui témoignait votre fiancée, le mal était sans remède, et la pauvre enfant subissait déjà l'influence qui a perdu tant de jeunes cœurs... Vous partîtes, et avec un peu de haine contre moi, souvenez-vous-en, Dolomieu. Oh! alors, la passion du duc s'accrut encore du désespoir de mademoiselle de Birague, et elle s'infiltra lentement, lentement dans une âme candide façonnée si jeune à l'infortune. Vous ne sauriez croire à la perfidie des piéges qui furent tendus à votre fiancée. La séduction de l'opulence était sans pouvoir sur l'âme noble de mademoiselle de Birague, aussi le duc en chercha-t-il une autre qui ne pouvait manquer de réussir; il se mit à compatir à la douleur de la jeune fille, il répandait des larmes avec elle, et se désolait de

votre silence. Mademoiselle de Birague voulut quitter l'hôtel pour vous suivre dans vos marches, le duc se proposa pour lui servir d'escorte. J'avais un devoir à remplir, j'y fus fidèle, et, à mon tour, j'offris à votre fiancée le secours de mon bras et la protection de mon épée... Mademoiselle de Birague les refusa tous deux; et dès ce moment, notre haine éclata au grand jour, malgré l'astuce que le duc mit à la cacher. Jusque-là les angoisses, que dis-je, le désespoir de mademoiselle de Birague attestaient que votre souvenir seul remplissait son cœur. Les journaux nous apportèrent la nouvelle de votre mort qui frappa à l'âme la pauvre orpheline, puis le sergent Bonneval confirma le malheur qu'on venait de publier, et votre fiancée se livra au désespoir.

Le brave Pierre Bonneval vivait encore : les regards de Dolomieu se levèrent vers le ciel avec reconnaissance.

— Vous comprenez, capitaine, combien l'amour du duc d'Alméida dut s'accroître de la mort de Dolomieu, il fit couler ses larmes; un découragement inerte s'empara de votre fiancée, et quelques mois après mademoiselle de Birague accepta un dernier sacrifice.

Cependant, ajouta Pinto, qui voyait Dolomieu sans énergie, une lutte plus cruelle venait de s'engager entre le duc d'Alméida et moi; aux paroles amères avaient succédé les menaces, aux menaces les provocations. Un duel eut lieu, je fus blessé, porté sans connaissance chez moi, et depuis ma guérison j'ai en vain cherché la retraite de monsieur le duc et de mademoiselle de Birague. On a cru un moment qu'ils s'étaient retirés aux Açores où la maison d'Alméida possède d'immenses propriétés, mais ces bruits étaient sans fondement.

Toute violente douleur est muette; après ce récit, dont chaque parole était un poignard plongé dans le cœur de Dolomieu, le comte voulut offrir quelques mots de consolation, mais le capitaine lui imposa silence du regard et du geste. Il voulut prendre congé du comte, mais celui-ci fit parler de nouveau son inaltérable dévouement, et le capitaine, qui oubliait son amour pour ne songer qu'à la vengeance et à sa haine naissante, y répondit avec effusion, quoique d'une voix à peine entendue.

— Merci de votre dévouement, merci, monsieur le comte; un jour, peut-être, ma reconnaissance sera moins stérile. J'ai besoin, non pas de repos, mais de réflexion : souffrez que je vous quitte.

— Où serez-vous mieux que chez moi? répondit Pinto avec courtoisie; restez jusqu'à ce que vous ayez pris une détermination, et demain, ou un autre jour, à votre loisir, vous pourrez vous mettre en route. Je vais vous conduire à un appartement isolé; votre intérêt seul m'appellera auprès de vous.

Dolomieu ne se coucha pas; il avait froid, et pourtant son sang bouillonnait dans ses artères. Etait-ce l'amour ou la haine qui le dominait?... c'était la haine sans doute, car ce sentiment était encore de l'amour, amour brûlant, allant jusqu'au délire, dominateur jusqu'à la frénésie, amour vivace comme le remords, rongeur comme lui, ouvrant toutes les routes à la désillusion, les fermant toutes à l'espérance.

Il n'avait rien deviné de l'hypocrisie du comte, ni rien compris à sa feinte amitié. Eh! comment son âme aurait-elle accepté la pensée d'une trahison sans croire offenser Dieu, sans croire outrager la femme, son culte, sa religion de tous les instants?... Mais, elle-même, aurait-elle dû ajouter foi à une mort que des blessés seuls lui avaient apprise?...

Est-ce que rien ne vient nous dire, de près ou de loin, que la catastrophe nous menace? Est-ce que la foudre frappe et tue sans écho? Mademoiselle de Birague est coupable, plus coupable que le comte d'Alméida : celui-ci devait succomber en présence de tant de séduction; mais elle, l'infâme, elle devait mourir fidèle à celui qui l'avait appelée sa fiancée.

Puis, s'humiliant dans son repentir, et se jetant à genoux :

— Pardon, ô mon Dieu! s'écriait-il, d'oser accuser ce que tu as jeté de plus parfait sur cette terre; pardonne à mes blasphèmes comme tu pardonnes à l'insensé qui maudit. Mon amour fait aujourd'hui mon désespoir, il fera bientôt ma consolation, et je te bénis, Dieu puissant, puisque mes remords sont une expiation.

Les premiers rayons du jour venaient de se glisser à travers les rideaux de la chambre de Dolomieu, lorsqu'un coup frappé à sa porte fixa son attention; un coup plus fort le suivit.

— Entrez, dit le capitaine.

— Pardon, dit un grand valet debout sur le seuil, mais une jeune fille, qui a rôdé toute la nuit devant l'hôtel de M. le comte, demande l'honneur de vous être présentée. Nous avons refusé d'abord de l'introduire auprès de votre seigneurie, mais cette jeune fille semble tellement inquiète, que j'aurais cru manquer à mon devoir si je n'étais pas venu prendre vos ordres.

— Faites-la monter, faites-la monter tout de suite, répondit Dolomieu, reportant sa pensée sur Florida, dont il attendait une révélation.

— Ciel! vous ici, Dolorez?

— Moi, señor José, moi qui n'ai pas pu repartir hier, et qui ai employé ma nuit à votre profit; moi qui, pour arriver jusqu'à vous, me suis vue forcée de me laisser embrasser par tous les valets de l'hôtel : c'est là une preuve d'affection, j'espère!

— Et que veux-tu?

— Vous demander d'abord la permission de m'asseoir à vos côtés, car je suis accablée de fatigue.

— Viens, mon enfant; te voilà maintenant près de moi, j'écoute.

— Je ne suis pas, señor, taillée sur le modèle des jeunes filles de mon âge, qui parlent d'amitié alors même qu'elles n'en éprouvent pas.

Une larme, limpide comme une perle, tomba sur la gorge de Dolorez, qui sourit à une imperceptible émotion du capitaine. Il faut un si faible rayon pour porter un peu de jour au milieu des ténèbres!

— Viens, ma belle enfant!... De quoi, de qui veux-tu me parler?

— Oh! rassurez-vous, señor, ce n'est pas de la pauvre Dolorez, à qui le ciel n'offre pas le bonheur dans ce monde, mais de vous un peu, et beaucoup... d'elle.

— D'elle! me dis-tu, s'écria Dolomieu en pressant dans une des siennes les deux petites mains de la jeune Portugaise si dévouée.

— Oui, señor, d'elle! qui n'est pas loin, et que vous retrouverez.

— Tu sais où elle est?

— Si je vous le disais tout de suite, vous me renverriez, et moi j'aime à conter lorsqu'on m'écoute.

— Je t'écoute, Dolorez.

— Mais vous avez besoin de calme, señor; ne pâlissez pas, ne rougissez pas comme vous le faites là, ou je deviens muette.

— Tu vois bien que tu me mets à la torture!

Comme il l'aime! se dit tout bas la pauvre fille avec un soupir à demi étouffé.

— Allons, señor, je commence : ce ne sera pas long. Hier, après cet adieu si froid de votre côté, si sincère et si douloureux du mien, je me suis dit que vous souffririez beaucoup; et comme je sais maintenant qu'on ne peut beaucoup souffrir que de l'amour, j'ai voulu vous chercher des consolations. Le cœur serré, les yeux rouges, ainsi que ceux d'une pauvre délaissée dont personne n'essuie les larmes, j'ai rôdé autour du premier hôtel où je vous ai vu frapper; je n'apercevais absolument personne, seulement un vent suave et chaud courait à travers les branches du jardin... Allez, allez, quand on n'est pas heureuse, on comprend très-bien le langage de la nature auquel on n'avait prêté aucune attention jusque-là.

Une impatience fébrile se trahissait sur la figure de Dolomieu, mais Dolorez n'en avait point pitié; elle se plaisait à l'augmenter et à faire partager au capitaine une partie de ses propres souffrances.

— Si, à l'hôtel d'Alméida, on ne m'avait donné que de vagues indications, poursuivit Dolorez, j'étais sûre d'en obtenir de plus positives en m'adressant aux voisins, et surtout aux voisines. Les garçons ne savent pas voir, nous

les faisons aveugles à notre volonté; les jeunes filles voient beaucoup mieux que les vieilles; aussi m'adressai-je en toute confiance à une petite espiègle de quinze ans qui avait souvent, me dit-elle naïvement, grimpé par-dessus les murs du jardin du duc d'Alméida pour voler des oranges et des fleurs, et qui aimait autant à satisfaire sa curiosité que sa gourmandise.

— Sais-tu, lui demandai-je, en essayant de ne pas paraître plus jolie qu'elle, sais-tu ce que sont devenus les maîtres de ce beau parc?

— Oui, señorita, me répondit-elle, ils sont partis.

— Sais-tu où ils sont allés?

— Oui, ils sont allés quelque part, à ce qu'on pense, mais on n'en est pas bien sûr.

— Et la jeune Française qui habitait ici depuis quelque temps?

— Oh! pour celle-là, señorita, on se raconte des choses étranges.

— Quoi donc? Je t'en prie, mon amie, ne me cache rien.

— Oh! puisque vous vous intéressez plus à la señora qu'au señor, je vais tout vous dire. Une nuit j'étais couchée dans le jardin, je suçais une orange douce comme le miel. Donc j'écoutais, et j'entendis qu'on se disait des gros mots, qu'on se faisait de vilaines menaces à propos de la belle Française. Puis l'un, c'était monsieur le duc, disait qu'il était sans espoir, puis il se frappait le front et la poitrine, en laissant échapper des paroles dont je ne comprenais pas trop le sens... qu'il la vénérait, qu'il la respectait, qu'elle ne saurait jamais son amour, ce qui, selon moi, était d'une grande maladresse... Enfin, l'autre, c'était monsieur le comte de Pinto; il disait qu'il ne nous embrassait les unes après les autres que parce qu'il ne pouvait pas nous embrasser toutes à la fois, puis il ajoutait à un homme aposté par lui dans le jardin : Dès que monsieur le duc sera sorti, introduis-toi dans l'hôtel, impose-lui silence par la menace... Ce sont ses propres expressions... Je n'entendis pas le reste.

— Es-tu bien sûre, Dolorez, d'avoir entendu ces paroles que tu viens de me rapporter?

— J'écoutais pour vous, señor.

— Sur le salut de ton âme?

— Sur le salut de la vôtre. Et, vous le voyez, señor, je n'ai pas même le courage du mensonge.

— Mais c'est un sillon de feu qui me brûle... La jeune fille n'a rien ajouté?

— Elle m'a dit encore que le bruit avait couru dans l'hôtel de monsieur le duc que la señora Julie, que vous aimez tant, voulut un jour se tuer, mais que les larmes et les prières du comte de Pinto l'empêchèrent d'exécuter sa résolution.

— La jeune fille t'a dit cela?

— Elle me l'a dit, señor.

— Mais le ciel a donc pitié de mes tourments! s'écria Dolomieu avec un rayon d'espérance.

— Prenez garde, señor, de retomber plus tard dans votre tristesse, car enfin, puisque le comte a eu assez de puissance pour empêcher votre belle Française de se tuer...

— Tais-toi, tais-toi, Dolorez! Tu vois bien que je ne sais pas ce que je dis, et qu'il faut un châtiment à tant de lâchetés... Tu n'as plus rien appris?

— Si, quelque chose encore qui ne regarde que moi... voilà la seule chose depuis votre départ de la petite maisonnette de mon mari, qui n'a pas dû vous intéresser...

— Pauvre Dolorez! dit Dolomieu en serrant la main de la jeune femme, tu mérites le bonheur, tu seras heureuse un jour; mais si le destin te poursuit, viens à moi, mon amitié ne te fera pas défaut... un frère console si bien une sœur.

— C'est quelque chose, répondit Dolorez avec un accent d'une mélancolie pleine de charme; j'attendrai. A propos, poursuivit-elle en revenant sur ses pas, car elle avait déjà voulu s'éloigner, celle que vous aimez si fort est partie pour la France.

— Oh! tu es la plus généreuse des femmes, s'écria Dolomieu en pressant dans ses bras la taille élégante et flexible de Dolorez et couvrant de baisers son front naïf et pur, tu viens de me faire croire au ciel!

Tandis que Dolorez, tremblante, se soutenait à peine, Dolomieu sortit de l'appartement.

— Comme il l'aime! comme il l'aime! dit-elle de façon à n'être entendue que de Dieu, et pourtant elle est partie avec le duc d'Alméida.

Dolomieu était enfin dans la chambre du comte, qui vint au-devant de lui.

— Monsieur le comte de Pinto, lui dit-il en se plaçant devant lui la tête haute, l'œil menaçant, je viens vous remercier de l'hospitalité que vous m'avez si généreusement donnée, et vous apprendre des secrets que vous ne pouvez ignorer plus longtemps. Mademoiselle Julie de Birague a fui la maison du duc d'Alméida sans protecteur, parce que vous aviez osé profaner de vos calomnies une jeune fille si noble et si pure... Señor comte de Pinto, vous êtes un lâche!

— Où vous retrouverai-je, capitaine?

— A Paris!

Et Dolomieu s'élança dans la rue avant que le comte fût revenu de sa stupeur.

Le lendemain, au point du jour, un cadavre de jeune fille, troué d'un stylet qui lui avait percé le cœur, gisait sur les dalles sanglantes de la place. Les gardes qui avaient les premiers découvert le corps de la victime trouvèrent sur elle un portrait de femme, un rosaire, un livre de messe sur la dernière page duquel se lisait ce seul mot : Dolorez.

La police écrivit à son mari ; mais, le jour même de l'événement, Perez était arrivé à Coïmbre et revenait fort agité de l'hôtel du comte de Pinto. Il donna dévotement la sépulture à sa femme; et, tout brisé par la douleur, il s'en retourna vers la petite maisonnette où l'on avait apporté le corps du capitaine Dolomieu.

Quinze jours plus tard, car la justice est très-expéditive en Portugal, on conduisit dans une salle basse, fétide, suintant de tous côtés, un homme de quarante-cinq ans à peine, qui s'assit sur un tabouret entre deux gardes.

La foule était compacte et béante; on disait cet homme assassin de sa fille, de sa sœur ou de sa femme, et l'on se disposait à bénir Dieu le jour où il rendrait son âme à Satan.

Quant à lui, froid, impassible, le regard assuré, il attendait qu'on le questionnât; et il était aisé de voir, dans toute sa charpente, qu'il ne redoutait pas le sort qu'on lui réservait.

Les juges entrèrent après leur grand déjeuner, et leur intempérance de chaque jour se dessinait sur leurs faces rubicondes, que les émotions du tribunal n'avaient pas le pouvoir d'attiédir.

— Levez-vous, dit le président au prévenu, d'une voix rauque et vineuse. Votre nom, le lieu de votre naissance et votre âge?

— Je m'appelle Perez, dit l'accusé d'un ton ferme et bref, je suis né là ou là, peu vous importe, j'ai quarante-deux ans et onze mois, je n'en aurai jamais quarante-trois, car vous paraissez avoir hâte de m'arrêter dans ma course.

— Vous n'avancerez plus, dit le président, si vous êtes reconnu coupable.

— Je le serai.

— Avez-vous un défenseur?

— A quoi bon, puisque je ne veux pas me défendre?

— Vous êtes accusé du meurtre d'une jeune fille trouvée percée, la nuit, par un coup de poignard, dans une des rues de Coïmbre : qu'avez-vous à répondre?

— Si un autre que moi avait été accusé, je me serais dénoncé moi-même : celle que vous appelez une jeune fille, c'était ma femme, mon épouse légitime devant le roi, le prêtre et Dieu. Elle m'avait juré fidélité, je lui avais promis protection... Elle m'a trompé, je l'ai poignardée. Ainsi doit faire tout homme de cœur, Portugais, Anglais ou Espagnol, qui a pris une femme pour lui seul, alors qu'elle se donne à un autre.

Il y eut des sifflets et des applaudissements parmi les spectateurs. Les femmes, accourues en grand nombre à cette solennité, ne dirent pas un mot, mais résolurent de

se tenir en garde, désormais, contre les piéges tendus à leur innocence; et vous savez, hélas! si le Portugal est une terre aux mœurs honnêtes, aux intimités douces de la famille, aux béatitudes d'une religion pure et sainte.

Le rôle des juges fut facile : ils condamnèrent Perez à être pendu vif, jusqu'à ce que mort s'ensuivit.

« Il ira, disait la sentence, au lieu de son supplice monté à reculons sur un âne. On lui passera un crucifix au cou en signe de clémence. Le bourreau sera d'un côté, le confesseur de l'autre, et, derrière lui, suivra la bière qui lui servira de vêtement pour toute l'éternité. Les congrégations de saint Mathias, de saint Grégoire et de saint Isidore accompagneront le patient jusqu'à l'échelle fatale et entonneront, pendant tout le trajet, les cantiques du divin Sauveur. Tous les ans une messe sera dite pour le repos de l'âme de la jeune épouse lâchement assassinée, et une autre sera chantée en faux-bourdon pour que Dieu fasse paix et miséricorde à l'assassin.»

Pendant la lecture de cet arrêt, Perez haussait les épaules, souriait d'un sourire de pitié; puis, s'adressant au président :

— Seigneur, cette sentence est juste; selon vous j'ai mérité la corde; tâchez qu'elle me serre bien le cou, car, si j'en revenais, j'irais profaner le cadavre de celle qui m'a précédé dans l'autre monde, en supposant qu'il y en ait un autre.

Le jour de l'exécution, Perez, qu'on fut forcé de traîner dans la chapelle ardente, refusa énergiquement d'entendre les paroles du prêtre; il se rendit au lieu du supplice d'un air insoucieux, et, sur la planche fatale, il lança un terrible anathème contre la femme qu'il avait déjà frappée du poignard.

Le lendemain, dans les ménages, on parla beaucoup de cette exécution et de l'énergie du patient; deux jours après, tous les souvenirs s'éteignirent dans les émotions d'une course de taureaux, où il n'y eut, cependant, que deux hommes tués et six chevaux éventrés... On s'attendait à beaucoup mieux.

Mais Perez avait-il bien mérité la potence? Sa femme s'était-elle livrée âme et corps à celui dont elle avait guidé les pas jusqu'à Coïmbre au milieu des périls et des difficultés d'une route sillonnée par les bandits et les guérillas?... *La justice ne se trompe jamais*, c'est un axiome de tous les pays, et ici comme autre part. Dolorez avait été coupable, vous le comprenez comme moi, puisque, sans le vouloir peut-être, elle s'était livrée aux battements de son cœur, aux enivrements de son âme de vierge.

Il me semble que j'aurais absous Perez, torturé par la jalousie, cette infernale passion qui fait grâce à si peu de monde... J'aurais également prié pour Dolorez, que vous plaignez comme moi sans doute.

Courons à d'autres tableaux que nous avons à peine esquissés et dont les détails ne doivent point échapper à notre plume.

---

## IX

### UNE PROFANATION. — UN DUEL.

Le temps avait marché, la douleur ne s'était point affaiblie. Plus puissante qu'au premier accès, elle avait pris un caractère silencieux et mélancolique dont le duc d'Alméida était épouvanté. En vain cherchait-il, avec une délicatesse incomprise par les âmes vulgaires, à distraire mademoiselle de Birague de son découragement; la jeune fille aurait regardé tout sourire comme un sacrilége, tout délassement comme une profanation, et l'on voyait facilement qu'elle descendrait bientôt dans la tombe, si une secousse galvanique ne la réveillait pas bientôt de sa léthargie.

Rien n'est corrosif comme une idée fixe; elle vous brûle incessamment, elle vous pénètre par tous les pores, elle se glisse dans tous vos rêves, elle repose à votre chevet, elle vous cloue à la croix du martyr, et, une fois captif dans ses tenailles de fer, ne cherchez pas à lui échapper, vous ne réussirez qu'à déchirer vos membres à l'instrument fatal, vous ne ferez qu'ajouter une torture à une torture. Dès qu'elle s'est emparée de vous, vous sentez quelque chose de sinistre dans tout ce qui vous entoure, la verdure a une teinte morne et glacée, la brise une haleine empoisonnée, la fauvette un chant de mort; vous ne trouvez aucune grâce à l'enfance, aucune douceur dans l'amitié, rien de divin dans la tendresse maternelle; le ciel n'a pas de châtiment plus terrible à infliger à l'homme, et ce qui ajoute à cette éternité de souffrances, c'est que chaque minute vous paraît éternelle.

Le duc d'Alméida possédait trop le sentiment des convenances pour essayer une guérison qui aurait coûté au cœur de mademoiselle de Birague l'oubli d'une seule de ses précieuses qualités; il la laissait à sa douleur muette, et lorsque, ranimée par la reconnaissance, la jeune fille désolée appelait sur elle les malédictions célestes, le duc cherchait à comprimer cette violence et semblait ne pas la comprendre, afin de laisser mademoiselle de Birague dans son désespoir.

Quant à lui, son amour le dévorait comme un cancer d'autant plus vivace, que, loin de lui présenter aucun refuge, il marchait de désillusion en désillusion et n'osait même plus confier ses amertumes au brave Pierre Bonneval, dont la sémillante Florida s'était souverainement emparée.

Seul, Pinto, dans l'hôtel du duc, contenait sa haineuse passion; il attendait, avec la patience et l'astuce du tigre et du renard, l'occasion de la satisfaire entièrement. Détesté de Bonneval, méprisé du duc, il ne voulait pas s'apercevoir des sentiments qu'il inspirait; et, à la joie qui se peignait sur toute sa physionomie, il était facile de voir qu'il se croyait bien près du triomphe.

Un homme seul, chez le duc, était assez maître de lui pour cacher ses sentiments, c'était Pinto. C'est que, par un funeste privilége, les passions mauvaises nous imposent leurs violences et ne s'échappent qu'au moment de la catastrophe, alors seulement qu'elles sont satisfaites. Dans les regards, dans les gestes, dans la parole, dans le silence même vous devinez l'amour, la tendresse maternelle, la piété filiale; mais la haine vous échappe, et quand elle vous atteint elle vous trouve sans défense. Toutefois, dans l'hôtel d'Alméida, chacun se tenait sur ses gardes contre le silencieux visiteur qui feignait de ne pas comprendre à quel point sa présence était odieuse; on le fuyait, on ne répondait à ses questions que par des monosyllabes qui insultaient à sa curiosité; mais le comte avait d'avance tracé son plan de conduite et il allait à son but par des détours sinueux comme ceux de la vipère ou de l'hyène.

La jeune orpheline, deshéritée de ses espérances, se retrempait dans sa douleur, et le premier moment d'énergie qu'elle s'était senti dans l'âme lui avait donné une fatale résolution. La tombe lui paraissait un refuge; elle se consolait dans cette pensée que la mort la joindrait à sa mère et à son fiancé. Il était impossible que Dieu ne réunît pas dans le ciel ceux qui avaient été si tendrement liés ici-bas.

Le suicide est souvent de l'amour; pourquoi donc appelez-vous crime une action qui prend sa source dans un sentiment qui est le résumé de tous les sacrifices, de tous les dévouements, de toutes les noblesses? Depuis quelques jours mademoiselle de Birague ne sortait presque plus de son appartement, où Florida seule lui apportait les paroles amicales du duc d'Alméida et de Pierre Bonneval. Avant d'exécuter son projet, elle voulait, par une absence anticipée, diminuer, en quelque sorte, la douleur qu'elle causerait à ceux qu'elle allait frapper d'un coup si mortel.

La nuit avait été orageuse, le tonnerre grondait encore au loin, les éclairs succédaient aux éclairs avec une effrayante rapidité; Florida s'était blottie dans un cabinet attenant à la chambre de mademoiselle de Birague. Les nuits sont calmes, et le sommeil profond pour les âmes

heureuses; mais la pauvre orpheline, vivant dans ses regrets et ses souvenirs, n'avait pu dormir, parce qu'il n'est pas de repos pour celui qui vit sans espérance. Sa prière du matin avait été courte : — *Mon Dieu, donnez-moi la force d'accomplir mon dessein.*

Tremblante, mais résolue, Julie avait doucement ouvert la porte de sa chambre et se dirigeait par le salon vers un escalier qui conduisait dans le jardin, lorsque son nom retentit à son oreille. Elle frémit et s'arrêta :

— Qui m'appelle? demanda-t-elle d'une voix qu'on aurait dit ne pas appartenir à ce monde.

— Moi, señora, le comte de Pinto, qui ose vous demander pourquoi vous allez ainsi vous exposer à la colère d'un orage qui semble renaître.

Mademoiselle de Birague respira plus librement; elle aurait eu peur en présence du duc d'Alméida, dont les soins et le respect l'avaient profondément touchée; elle parut moins inquiète auprès du comte de Pinto, pour qui elle n'éprouvait, vous le savez, ni haine ni amitié. Aussi répondit-elle d'un accent plus assuré :

— Je ne sortirai pas de la galerie qui entoure ce salon, j'espère que monsieur le comte ne suivra point mes pas.

— Je vous obéirais, mademoiselle, si déjà je n'étais effrayé de la pâleur qui couvre votre visage angélique.

Un frisson glacé parcourut tous les membres de mademoiselle de Birague, épouvantée d'un éloge qui lui semblait un outrage à sa douleur.

— Monsieur le comte, dit-elle, je veux être seule; les désirs d'une femme, d'une femme qui souffre, sont plus que des ordres : laissez-moi.

— Señora, il peut y avoir du respect dans la désobéissance, et, quand le désespoir commande, l'affection a le droit de résister.

— Je ne crois pas, señor, à l'affection qui s'impose.

— La mienne m'a fait souffrir avant d'être comprise, dit le duc avec un profond soupir.

Mademoiselle de Birague, effrayée, passa ses mains sur son front et s'arrêta... Pinto poursuivit :

— La vie n'est-elle donc que dans le passé, señora, et quand la douleur est grande, n'est-il pas de notre devoir de l'éterniser?... On n'aime pas comme ils veulent être aimés ceux pour qui nos larmes s'arrêtent vite... Pleurez, señora, pleurez longtemps encore les êtres chéris que le ciel vient de vous ravir, et permettez à vos amis de confondre leurs larmes avec les vôtres.

— S'il est un égoïsme qui plaise à Dieu, señor Pinto, c'est celui de la douleur, et je ne suis pas blessée des sourires qui m'entourent. Ma mère est morte, mon fiancé est mort, je vais mourir aussi, car je veux les rejoindre, mais j'attendrai que le ciel me l'ordonne.

— Souffrez, señora, que je le supplie de ne pas exaucer votre vœu : jamais prière plus fervente que la mienne ne sera montée jusqu'à lui. La terre ne doit-elle pas garder les anges pour la consolation de ceux dont le cœur n'a pas été compris?

Un brûlant éclair enflamma l'horizon, mademoiselle de Birague y vit un présage fatal, elle crut que Satan lui-même était à ses côtés, lui adressant de sinistres paroles... il entre toujours un peu de superstition dans les fortes consciences. Elle voulut parler, sa langue se colla à son palais; elle attendit une commotion nouvelle.

— Si vous saviez, señora, poursuivit Pinto, comme nous souffrons moins de nos propres infortunes que de celles de l'objet de notre adoration, vous auriez pu lire dans le fond de mon âme les sentiments qui la brisaient, alors que vous vouliez vous plonger dans vos amertumes! Non, non, Dieu m'en est témoin, ce n'était pas une espérance pour ma tendresse incomprise, mais un sacrifice accepté pour la part que je voulais dans vos larmes. Pardon, señora, pardon à l'infortuné qui a combattu l'enfer sans qu'un rayon céleste vint éclairer le supplice.

— Continuez, señor, continuez, dit mademoiselle de Birague, les mains croisées et le regard fixe; continuez, señor, il me semble que la foudre gronde moins menaçante.

— Oh! si vous aviez pu comprendre, poursuivit le comte, avec quelle ivresse mes yeux se baignaient dans vos larmes, vous auriez pris en pitié celui qui, pour la première fois, se sentait blessé au cœur par les deux sentiments qui ouvrent les enfers quand ils ne vous conduisent pas au ciel... l'amour, l'amitié.

— Poursuivez, señor, poursuivez.

— Deux hommes étaient là sans cesse, debout devant moi, menaçants; l'un possédant votre passé dont il s'était emparé, l'autre espérant votre présent qu'il voulait conquérir.

— Oh! poursuivez, señor, poursuivez.

— Eh bien! oui, señora, je vous dirai aujourd'hui tout ce que mon âme a renfermé en elle, tout ce que j'ai éprouvé de désespoir; je vous dirai par combien de sacrifices j'ai caché à tous les yeux la passion qui me dévore et qui me consume. Je vous aime, señora, je vous aime comme vous seule pouvez être aimée, comme un ange consolateur envoyé par Dieu sur cette terre; je vous aimais alors que l'espérance était morte dans mon âme; jugez de mon amour! vous qui daignez m'entendre, vous qui daignez peut-être me pardonner.

Mademoiselle de Birague demeura immobile.

— Ce que je vous demande, hélas! ce n'est pas une tendresse qui comprenne la mienne, ce n'est pas une affection que mon dévouement ferait grandir; ce que j'implore de vous, c'est un mot de pitié, c'est une parole de clémence qui me permette de vivre au moment où, comme vous, j'allais mourir.

Mademoiselle de Birague crut échapper à un rêve funeste en entendant les paroles sacriléges du comte de Pinto que le silence de la jeune fille avait encouragé; elle se retourna décolorée, les yeux secs, le sein palpitant, le front pâle et froid.

— Savez-vous bien, dit-elle à Pinto d'une voix stridente, savez-vous bien que l'enfer n'a pas assez de flammes pour châtier votre audace! Savez-vous bien, misérable, que vos paroles me brûlent comme un fer rouge, et que l'aveu de cet amour dont vous parlez serait plus criminel encore s'il était vrai que vous l'eussiez jamais ressenti!...

Pinto voulut s'éloigner.

— Oh! vous m'écouterez encore, poursuivit mademoiselle de Birague en retenant le comte, vous m'écouterez, car ma colère est une douleur... Une femme, une jeune fille dont le cœur est en deuil par la mort de son fiancé, dont le cœur et les vêtements sont en deuil par la mort de sa mère, une orpheline qui a perdu tout ce qui la rattachait à la terre, tout ce qui fait aimer la vie, mérite qu'on la respecte... et vous cherchez à faire entrer dans son âme une passion sacrilége! Cela est impie, cela est infâme, señor, et je vous dis, moi, comte Pinto, moi pauvre abandonnée de Dieu, que vous êtes un lâche!...

Le sergent Bonneval était entré.

— Cette épithète de lâche qu'on vous lance à la face, señor Pinto, je vous l'adresse aussi, non comme une injure, car vous êtes au-dessous du mépris, mais parce qu'elle doit frapper plus fort dans la bouche d'un soldat : Señor Pinto, vous êtes un lâche!

— Encore quelques instants, s'écria le comte bouillant de rage, et vous saurez, vous, le sort qui vous est réservé!

— Pas encore! dit le sergent en se plaçant debout devant la porte; oh! je sais bien, noble sans noblesse, que si tu dis un mot, tu vas me faire fusiller; je sais bien qu'ici vous ne faites pas grâce à vos prisonniers de guerre; mais je veux t'épargner ce nouveau crime, quoique tu ne mérites pas la commisération de cette noble jeune fille que tu as souillée de ton coupable amour... Tu as là ton épée, je sais où est celle de monsieur le duc, et auprès de l'hôtel je connais un jardin qui peut à merveille nous servir de champ clos; je t'y appelle... je t'attends, veux-tu me suivre, ou faudra-t-il que je te flagelle du plat de mon sabre? Hâte-toi, réponds, car la fiancée de mon capitaine ne doit pas être exposée à te voir quelques instants encore devant elle.

— En Portugal, répondit le comte, un noble ne mesure pas son épée contre celle d'un roturier, et je ne déshonorerai pas la mienne en la croisant avec la vôtre.

— Et moi, me trouvez-vous assez noble, monsieur le




Je vous accepte, vous, car je vous hais de toutes les forces de mon âme.

comte de Pinto? dit le duc en sortant de son appartement. Je suis grand de Portugal de première classe, je porte à mes côtés la clef d'or que vous ne portez pas encore; mon sang, celui de mes aïeux a souvent coulé pour la défense du pays... Vous me connaissez assez, monsieur le comte de Pinto, et vous savez s'il y a du déshonneur à accepter un cartel proposé par moi... Vous venez d'outrager indignement une jeune fille confiée à mes soins... vous l'avez outragée par l'aveu d'un amour que vous n'éprouvez point; vous l'avez outragée sans un amour qui eût pu vous excuser; vous l'avez outragée la croyant sans défense dans l'hôtel du duc d'Alméida, grand de Portugal... Mais vous vous êtes trompé, señor Pinto, car je vous dis, comme cette jeune fille, comme ce brave soldat, que vous n'êtes qu'un lâche.

— A la bonne heure! répondit le comte en se redressant de toute sa hauteur; je vous accepte, vous, car je vous hais de toutes les forces de mon âme.

— Vous, s'écria le duc avec un sourire de mépris sur les lèvres, de la colère! Je ne vous croyais pas même le mérite de ce courage, et déjà bien des fois je l'aurais mis à l'épreuve, si je n'avais craint de trouver un blâme dans la noblesse portugaise dont je vais rayer votre nom... Chez nous, l'arme du gentilhomme, c'est l'épée, vous la refusez, n'est-ce pas?

— Je l'accepte, au contraire, car je vous verrai de plus près, et je pourrai vous dire, la poignée à la main, le motif de la haine qui me dévore.

— Oh! la mienne...

— Je la connais, interrompit le comte, qui voulait se donner le mérite d'une coupable révélation; vous me haïssez parce que mes espérances combattent les vôtres, parce que vos regards hypocrites ne peuvent me cacher les perfidies de votre cœur blasé; vous me haïssez, monsieur le duc, parce que vous aimez mademoiselle de Birague.

La foudre tombant au milieu de cet échange de provocations n'aurait pas produit un effet plus prompt et plus terrible; tous les regards étaient dirigés vers la pauvre



Vue de Lisbonne. (Page 34.)



orpheline, dont la pâle physionomie exprimait la stupéfaction et la terreur. Elle avait espéré que l'amour du duc aurait passé inaperçu de tous, et la révélation de Pinto venait de détruire ses illusions; elle attendit donc que Bonneval lui vînt en aide; mais le coup étant porté, le sergent voulut, dans sa brusque prévision de soldat, que chacun en subît les conséquences.

Florida, dont vous connaissez le caractère, avait également compris le silence de son maître, car elle pensait que l'amour, dans tous les temps et dans tous les pays, est une nécessité de notre vie, mais elle n'en avait rien dit à Pierre, et en ce moment surtout, elle se faisait un mérite de sa discrétion.

Tous ces sentiments naissaient et se confondaient avec bien plus de rapidité qu'il n'en faut pour les décrire, et d'Alméida, qui ne voulait pas prolonger une si douloureuse position, rompit le premier le silence :

— Votre heure, monsieur le comte?

— A l'instant, monsieur le duc, il fait encore assez jour pour voir une poitrine.

— Et la pâleur d'un visage de lâche, répliqua le duc avec une noble fierté... Pierre Bonneval, tu seras mon second.

— Merci, monsieur le duc, merci! mais j'aimerais mille fois mieux être votre premier.

— A la porte de Romiro.

— Je vais vous y précéder.

— J'y serai avant vous.

Ils sortaient... Mademoiselle de Birague s'élança.

— Vous reviendrez, monsieur le duc?... n'est-ce pas que vous reviendrez? dit-elle d'une voix tremblante.

Et elle dut s'appuyer sur un meuble pour ne point tomber.

— Oh! maintenant, je reviendrai, mademoiselle! s'écria d'Alméida, le cœur en proie à deux sentiments opposés.

— Et vous, sergent? dit Florida.

— Attends-moi, petite... Florida, tu peux m'attendre.

Ce fut une mortelle inquiétude que celle qui suivit la provocation du duc; mademoiselle de Birague, dont l'âme généreuse recélait, comme on le sait, toutes les noblesses, se demandait avec terreur si, par quelque imprudence, elle n'avait pas fait naître une passion fatale. Puis, entièrement rassurée, elle s'interrogeait encore pour se convaincre que le tendre souvenir qui la rattachait à Dolomieu n'était pas affaibli en son cœur. Elle se reconnaissait pure dans le présent, pure dans le passé; elle s'absolvait de l'amour du duc et n'attribuait qu'à la reconnaissance les craintes dont elle se sentait agitée sur l'issue du combat qui avait lieu en ce moment.

Florida ne tremblait pas tant du danger qu'allait courir Bonneval que de celui qui menaçait son maître, si bon pour elle, si indulgent, si généreux pour tous; elle croyait à sa bonne étoile qu'elle avait jusque-là toujours vue rayonnante, et elle ne comprenait pas que tant de joies pussent précéder un malheur. Peu façonnée aux transitions, il lui était impossible de supposer qu'une prompte désillusion dût sitôt la frapper, et l'heureuse fille suivait, avec un puissant intérêt, les sentiments si distincts qui se peignaient tour à tour sur les traits de mademoiselle de Birague. Toutefois, pour faire diversion à la vague inquiétude qui l'agitait, elle se décida à rompre le silence.

— Mademoiselle croit-elle aux pressentiments? demanda-t-elle d'une voix caressante.

— Je crois à tout ce qui fait mourir, Florida, répondit la triste jeune fille avec un soupir à briser sa poitrine.

— Alors, señora, il faut croire au bonheur, car il porte quelquefois de si rudes atteintes, qu'il vous laisse sans force pour de nouvelles épreuves. Nos amis vont se battre, leurs épées se croisent sans doute au moment où je parle; cela m'irrite, cela m'échauffe le sang, mais je suis sûre que nous les reverrons bientôt tous deux sains et saufs.

— Que vous êtes heureuse de vos illusions, Florida!

— Oh! pardon, señora, ce ne sont pas des illusions, c'est bien la réalité. Les heures riantes n'ont guère qu'une courte durée, ma vie ne date que du jour où j'ai compris que j'avais une âme, un cœur... et ce n'est pas d'hier.

— Quel âge avez-vous, Florida? demanda Blanche qui savait bien la réponse qu'on lui ferait.

— Près de dix sept ans, señora.

— Attendez quelques années encore, et vous verrez que les déceptions sont les compagnes inséparables de la vie.

— Je ne vois pas en quoi elles nous deviennent nécessaires, et, pour ma part, lorsque je les trouverai voyageant à mes côtés, je changerai bien vite de route.

— Tais-toi, tais-toi... j'entends un bruit de pas rapproché.

— Non, señora, personne encore ne paraît au bout de l'avenue.

— Dites-moi, Florida, croyez-vous que le comte de Pinto n'ait pas calomnié le duc d'Alméida en lui prêtant pour moi un amour silencieux?

— C'est vous, señora, que monsieur le comte aurait calomniée, puisqu'on ne peut guère vous voir sans vous aimer.

— Vous ne faites là qu'une supposition, répondit douloureusement mademoiselle de Birague; les sentiments de votre maître n'auraient pu m'échapper.

— C'est selon, señora; certes, oui, vous vous seriez aperçue de l'amour de monsieur le duc, si vous aviez oublié celui du brave capitaine; mais vous y pensez encore, vous y pensez toujours, et cela vous empêche de voir ce qui se passe autour de vous.

— Il a dû bien souffrir.

— Je ne dis pas non, señora, et je le prenais souvent en pitié. Figurez-vous que, peu de temps avant votre arrivée de Coïmbre, tout était prêt pour le mariage de mon maître avec la belle comtesse de Palmela, si riche, si riche qu'elle pourrait acheter tous les grands de la cour. Eh bien! un beau jour, sans motif aucun, sans dire gare, les fêtes furent interrompues, et l'on ne parla pas plus de noce que s'il n'en avait jamais été question... La jeune comtesse en mourut.

— Vous m'effrayez.

— Oui, une semaine plus tard ses chevaux s'emportèrent, sa voiture roula dans un précipice et l'on ne retira plus que le cadavre de la pauvre délaissée. Voyez-vous, il ne faut pas plus désespérer les jeunes filles que les jeunes garçons, il en arrive toujours malheur.

— Oh! cette fois, j'ai bien entendu, on vient de fermer la grille du jardin.

— J'ai entendu aussi, señora... Courage...

---

# X

## UN MARIAGE. — UNE JOIE. — UNE TORTURE.

Le mariage de haut et puissant seigneur d'Alméida et de mademoiselle de Birague avait eu lieu dans la chapelle de l'hôtel, à Coïmbre; quelques amis du noble Portugais et les gens de sa maison y assistèrent seuls, et vous ne sauriez croire avec quel sentiment de gratitude profonde et de tendresse exquise Alméida vit sa fiancée, devant Dieu, accepter la magnifique corbeille qu'il lui avait offerte.

Toutes les merveilles du luxe et de l'industrie étaient étalées dans un superbe appartement près de la chambre nuptiale, et mademoiselle de Birague devait se sentir heureuse de tant de prodigalités, car elles disaient à la fois le respect, l'amour et l'estime.

Parée de ses vingt ans, de sa pâleur virginale, de sa religion, de ses dentelles, de sa couronne, de son bouquet d'oranger et de l'éclat de ses diamants, vous eussiez pris la jeune Française pour la sainte patronne du lieu où le *oui* solennel avait été prononcé d'une voix si faible et si douloureuse que le prêtre lui-même l'entendit à peine, et que peu s'en fallut que le duc d'Alméida n'abandonnât la main tremblante et fiévreuse qu'il pressait dans la sienne; mais un regard de Julie lui rendit toute sa confiance, et fit de nouveau pénétrer la joie dans son âme; deux têtes s'inclinèrent sous la bénédiction paternelle de l'homme de Dieu.

Toute religion impose : la tristesse de mademoiselle de Birague, le duc la prit pour le recueillement, et le lendemain, dans les jardins de l'hôtel, par une matinée toute balsamique, on entendait à travers les fleurs des fraîches allées courir des paroles d'ivresse et de reconnaissance dont les archanges eux-mêmes eussent été jaloux.

Rien n'est inspirateur et généreux comme le bonheur.

Le duc d'Alméida, dont l'âme s'ouvrait à toutes les délicatesses, voulut élargir l'horizon qui emprisonnait en Portugal la fille belle et chaste qui s'était volontairement donnée à lui, et voilà pourquoi nous les retrouvons à Paris dans un hôtel somptueux, ouvert à toutes les illustrations, et surtout à celles de l'intelligence et de la probité.

Les jours vont courir vite sur les deux époux, et nous ouvrons avec confiance les pages d'or de leur vie.

Hélas! quel ciel est sans nuages, quelle route sans aspérités, quel sourire sans amertumes, quel regard sans larmes, quel noble cœur sans tempêtes!

C'est un splendide salon disant le goût, l'opulence et l'amour de toutes les gloires.

Quoique meublé à la française, les cadres qui le décorent rappellent des héros, des poëtes, des navigateurs, ayant conquis leur renommée à l'aide de travaux dont les pays savent tenir compte, et que les siècles ont de la peine à faire oublier:

Camoëns, le chantre immortel de la *Lusiade*, admirable poëme sauvé des flots par celui-là même qui l'écrivait sur le pont de son navire aventureux; Albuquerque, soldat à la demi-moustache laissée à Goa, et rapportée plus tard des Indes à Lisbonne; Vasco de Gama, qui, le premier, doubla le cap de Bonne-Espérance, sur lequel Camoëns avait placé debout le géant Adamastor, faisant tournoyer les vaisseaux; en face, Diaz de Solis, que vingt découvertes nautiques

ont rendu si cher aux marins; puis encore, Alvarez Cabral, à qui nous devons le Brésil et cette magique rade de Rio-Janeiro, à laquelle nulle autre au monde ne peut être comparée; et, à ses côtés, cet intrépide capitaine Magellan, qui, battu par la tempête, entra audacieusement dans une fissure de la pointe la plus méridionale de l'Amérique du Sud, y pénétra, la sonda au milieu des plus grands périls, la parcourut entraîné par les courants, poussé sur les roches marines qui ouvrent les quilles de cuivre les plus solides, et arriva enfin dans une mer libre, l'Océan-Pacifique, que la route par l'est avait seule fait connaître.

Ah! c'est qu'à l'époque dont nous parlons le Portugal était une puissance que nulle autre n'osait attaquer; c'est qu'il vivait de sa gloire, de son commerce, de ses riches vignobles, de ses bois d'orangers, de ses brises parfumées, de ses amours toujours jeunes.

Ah! c'est qu'alors Lisbonne n'avait pas encore été renversée par le formidable tremblement de terre qui se fit sentir à plus de mille lieues en mer, et dont les secousses eurent un écho fatal jusque dans les deux Amériques; c'est qu'alors le Tage était un fleuve incessamment labouré par les carènes de tous les peuples civilisés, et que la capitale lusitanienne, impérieuse et dominatrice, ne se courbait pas sous le joug des moines et des capucins gris, blancs ou noirs, qui la rendent honteusement tributaire aujourd'hui de leur paresse et de leur superstition. Les portraits de ces morts immortels que nous venons de nommer, et dont une légende particulière, clouée aux cadres d'or, disait les hauts faits, éternisaient l'œuvre de peintres éminemment distingués, et consacraient deux gloires à la fois.

Au fond de la salle, sur des tentures antiques, dont le frottement des années n'avait pas terni les couleurs chatoyantes, le regard admirait une toile plus grande que les autres, due au pinceau d'un artiste moderne, qui devait avoir rêvé bien des fois, en étudiant cette tête raphaélique, cette grâce toute divine, que l'Albane, Titien, Vélasquez et Murillo ont seuls idéalisée.

Sur le cadre, admirablement ciselé, on lisait en lettres bronzées : *Blanche de Biraque, duchesse d'Alméida.*

C'était la reine du lieu, c'était la souveraine du palais; c'en était sans doute aussi la généreuse protectrice, car le sourire le plus gracieux reposait sur ses lèvres, et l'on n'est vraiment heureux que du bonheur de ceux qui nous entourent, de ceux que nous aimons et qui nous aiment.

Il y avait là de vastes appartements tout imprégnés de grandeur et de tristesse; partout le faste, mais partout aussi un silence accusateur de quelque profonde misère.

Jetez les yeux dans une mansarde sans fraîches brises pour l'été, sans douce tiédeur pour la saison des frimas, du travail et de la faim, vous trouverez cela rationnel, votre pitié ne grandira point par le contraste; l'homme qui se couche sur un grabat est façonné aux rigueurs du ciel, et vous vous dites qu'une atmosphère plus pure, en donnant le bien-être au pauvre, l'enrichirait ou plutôt le dégraderait des vices et des hontes qui ne l'ont pas encore visité.

Mais, à côté de l'opulence assise au chevet parfumé d'une mollesse qui peut se réchauffer à tous les soleils et se bercer aux plus beaux rêves, si vous faites asseoir les passions haineuses creusant des rides au front et des rides au cœur; si, dans un jardin princier, vous faites promener côte à côte l'homme ferme et viril et le vieillard décrépit qui n'a plus qu'une heure devant lui pour toucher à l'immobile éternité; oh! alors vous interrogez votre raison, et vous lui demandez vainement pourquoi l'Arbitre Souverain de toutes choses a doté d'un bienfait celui qu'il a voulu écraser par une désillusion.

L'hôtel du duc d'Alméida, au centre d'un des plus beaux quartiers de Paris, offrait à l'intelligence de l'œil et à celle de la pensée cette poignante anomalie qui pousse souvent au blasphème, et dès lors vous ne serez pas étonné d'apprendre que le noble Portugais eût échangé volontiers tous les trésors que ses ancêtres lui avaient légués, contre la sérénité de chaque jour du plus oublié de ses serviteurs.

Qu'avait-il fait à Dieu pour la justification des tortures qui lui étaient infligées? Ne pouvait-il pas, sans remords, fouiller dans sa vie passée, et rêvait-il dans l'avenir le regret de ses sentiments de générosité?

N'était-ce qu'une épreuve que le suprême ordonnateur de toutes choses lui faisait subir?

La tombe ne dit pas toutes les tortures qui l'ont ouverte au cadavre, et l'adieu suprême exhalé d'une lèvre mourante a été bien des fois moins un châtiment qu'une délivrance.

Ah! si le cercueil pouvait parler! si le marbre funèbre n'était pas une barrière infranchissable pour celui qu'il abrita et celui qui le foule du pied!...

Pierre Bonneval avait suivi à Paris le duc d'Alméida; or, puisqu'il y était, vous pensez bien que Florida devait y être aussi.

Ne me parlez point d'un amour de jeune fille combattu dans ses espérances et dans ses illusions; il résiste à tout, il ne se tient jamais pour battu, et plus on le repousse, plus il s'attache à l'objet aimé avec entraînement, avec abnégation, avec despotisme.

Florida savait, à ne pas en douter, qu'elle viendrait à bout de la résistance de Pierre, car son miroir lui disait tous les matins que sa beauté, loin de s'affaiblir sous le soleil terne et froid de Paris, acquérait chaque jour une nouvelle perfection. La jeune fille ne se souvenait plus du cerceau; elle n'aurait plus escaladé les pommiers et les orangers du jardin. A Coïmbre, elle aurait accepté peut-être une vie à trois; ici elle comprenait admirablement une vie à deux, rien qu'à deux, et Bonneval était ce second elle-même qu'elle rêvait dans son ambition.

La voilà réfléchie, et pourtant sourieuse, se promenant à grands pas dans le magnifique salon de son maître, feignant la dame de qualité, jouant à la duchesse, et attendant l'arrivée de Pierre, qui, la veille, lui avait paru plus enjoué, plus communicatif.

Puis, donnant une nouvelle direction à ses pensées :

— Eh bien! cela n'est pas juste, dit-elle en frappant du pied le tapis moelleux; non, cela n'est pas juste, qu'un si brave seigneur que mon maître passe sa vie à pleurer, à soupirer, à maudire peut-être; il faudrait des consolations à des hommes qui savent si bien aimer... Vrai, qu'il se présente à moi un galant taillé sur le patron du noble duc d'Alméida, et, quelque pénible que soit le sacrifice, je lui promets une fidélité à l'épreuve de toutes les séductions... Pourtant je suis Portugaise, et j'ai dix-huit ans à peine.

Elle venait d'achever sa période amoureuse, lorsqu'un petit coup retentit à la porte.

— Entrez, dit-elle, presque certaine de l'arrivée de Pierre Bonneval. Ciel! poursuivit la jeune fille en apercevant Pinto, vous à Paris; c'est Lucifer, c'est Belzébuth!

— Oui, moi, et non Belzébuth, répondit le comte d'une voix brève et décidée; moi que le ciel et l'enfer poussent au-devant de ton maître; me voilà, je ne sortirai qu'après avoir accompli mes projets.

— Qui vous amène? demanda vivement Florida, dont la pensée fouillait dans l'avenir, et présageait de grands malheurs.

— Qui m'amène? poursuivit Pinto en s'asseyant sur un grand fauteuil, au pied même du portrait de la duchesse; deux sentiments, la vengeance d'abord, puis l'amour.

— Mais votre présence seule est un malheur, dit Florida en croisant ses bras sur sa poitrine pour exprimer une détermination bien arrêtée.

— Je l'espère, continua Pinto avec un sourire satanique. Quand une idée de vengeance est entrée dans une âme portugaise, dans une âme comme la mienne, il ne faut pas qu'elle y meure sans résultat. Tu le sais, je hais le duc d'Alméida de tout l'amour qui le dévore pour ta maîtresse; je le hais, parce que le nom que je porte a reçu de lui un de ces affronts qui ternissent l'éclat d'une famille; je le hais, parce que j'ai juré à mon frère, frappé de verges, que le bourreau serait châtié par le fer. Tu vois donc bien que je ne pouvais abandonner ton maître après la blessure que je reçus de lui à Coïmbre.

— S'il vous sait à Paris, dit Florida, espérant que Pinto renoncerait à ses projets, c'est un nouveau duel, un duel à outrance, un duel à mort, et je ne crois pas que le sei-

gneur Pinto essaye avec plaisir de ces sortes de jeux... Une lame d'acier, cela fait froid au cœur où elle entre; j'espère que le seigneur Pinto y réfléchira.

— Le duel dont tu me menaces, répliqua le comte, loin de le craindre, loin de le fuir, je viens le chercher; et, cette fois du moins, j'aurai pour second un homme prêt à me venger si je succombe.

— Qui donc? s'écria Florida, épouvantée déjà de cette demi-confidence; qui donc consentirait à vous servir de témoin? vous, déshérité de l'affection de tous ceux qui vous ont connu! vous, que les familles honnêtes de Coïmbre ont chassé de leurs demeures!

—Ta colère n'est point de la colère, mais bien du dépit, dit Pinto en jouant insolemment du bout de sa cravache avec le cadre du portrait de la duchesse : au surplus, tu sauras plus tard quel est ce témoin tant redouté des uns, tant aimé des autres; mais, en attendant, je te l'ai dit, je te le répète, je suis ici pour voir ta maîtresse, je n'en sortirai qu'après l'avoir vue, qu'après lui avoir parlé.

— Elle vous hait! répliqua Florida, rouge d'impatience; elle vous hait encore plus que vous n'aimez le vice, autant qu'elle aime la noblesse du cœur.

— Bien des mépris se changent en estime, dit le comte d'un ton dégagé, bien des haines deviennent des amours, et je ne serais pas surpris que demain, ce soir peut-être, ta fière maîtresse ne s'humiliât dans le repentir de ses dédains à mon égard... Va lui dire que je suis là, que je l'attends; ainsi donc, fais-moi parler à la duchesse à l'instant même, où je hâte la minute que tu redoutes.

— Elle refusera.

— Peut-être. Un seul mot de moi, une seule parole échappée de mes lèvres, et son orgueil de grandesse deviendra implorateur.

— Silence! on vient...

— Est-ce madame la duchesse? dit le comte en se redressant de toute sa hauteur.

— C'est le sergent Pierre Bonneval, répondit Florida.

— Il ne faut pas qu'il me voie encore, dit Pinto, qui avait ses projets d'enfer bien arrêtés; cache-moi, cache-moi vite, là ou là, peu importe, dans un cabinet, dans un oratoire, dans ta chambre... mais cache-moi; et, en attendant, prends cette lettre et remets-la vite à son adresse.

— Sauvez-vous, misérable, dit la belle camériste en poussant le comte vers un balcon qui donnait sur le jardin, et en acceptant la missive... Vous êtes là à quelques pieds du sol, vous n'avez rien à craindre, à moins que Satan ne vous enlève dans le trajet; partez, et que toute la cohorte infernale vous accompagne!

— Attends-moi, dit le comte en s'esquivant; je te réponds que tu ne tarderas pas à me revoir.

Les glaces du balcon se fermèrent... il était temps.

— Tu dis donc, Pierre, que madame la duchesse est heureuse?

— Je le dis et je le répète, Florida; cela est simple comme bonjour, cela est vrai comme Vive l'Empereur!

— Mon pauvre Pierre, tu n'as qu'à regarder autour de toi pour t'apercevoir que tu te trompes, et pour comprendre qu'il y a souvent bien des larmes dans les sourires.

— Comment t'en es-tu aperçue, toi?

— Je n'ai eu qu'à ouvrir les yeux... On ne se parle qu'à voix basse, on n'interroge qu'avec crainte et respect, on n'ouvre la bouche que pour répondre par des oui ou des non, qui disent presque toujours le contraire de ce qu'ils devraient dire, et je crains que Paris ne soit bientôt une tombe pour mon maître ou pour ma maîtresse.

— Et la cause de tout cela, la connais-tu, Florida?

— Oui, Pierre, je la connais, car je raisonne avec mon cœur plutôt qu'avec ma tête. La vie, Pierre, n'est pas dans le présent, qui n'existe plus, que chaque minute emporte; elle n'est pas dans l'avenir, qui n'est pas encore arrivé; elle est dans le passé seul, qui nous échappe, qui nous endort ou nous réveille.

— A ce compte-là, ma chère petite Florida, je ne suis qu'une étape dans ta vie de jeune fille?

— Oh! moi, Pierre, on peut me citer comme une exception, je ne ressemble à personne, je suis *moi*, voilà tout. Par-ci, par-là, j'en conviens, il se glisse certains souvenirs, quelque chose d'une première émotion; mais tu te montres, tu me parles, tu me serres la main, tu me souris... le reste s'efface.

— Tu es une brave fille, que les brumes épaisses de Paris n'ont point encore glacée; merci, Florida, moins encore de ton amour que de l'oubli de tes amours; merci de ne pas regretter les coteaux toujours verts du Portugal, son ciel toujours bleu, sa terre toujours riante.

— Tais-toi : on pense à ces choses, on n'en parle pas; car, vois-tu, c'est comme les amants, lorsqu'ils sont morts, il ne faut pas les ressusciter. Celui qui règne est tout, et avec toi, ici comme ailleurs, je retrouve mes promenades du matin, mes rêves du soir, mes oranges, mes grenades, mon beau soleil, en un mot tout ce que j'aime, tout ce qui me fait aimer.

— Et si je cessais de t'aimer, Florida? demanda Pierre, qui voulait une règle pour sa conduite.

— Si tu ne m'aimais plus! répondit la jeune Portugaise en plongeant son regard dans celui de son amant, si tu ne m'aimais plus, je crois que je me souviendrais encore de Coïmbre, de ses mœurs, et de la belle fabrique de poignards d'Orribé, dont la lame perce une piastre sans s'ébrécher.

— Et si on t'en avait fait autant chaque fois que tu as changé de passion? demanda Bonneval avec un accent de jalousie qu'il eut de la peine à déguiser.

— On ne m'aimait pas assez pour cela, et je t'avouerai, Pierre, que j'ai toujours pris les cœurs dans l'espérance de les réduire au désespoir.

— M'aimes-tu comme au premier jour, Florida? demanda Bonneval, qui attendait presque une réponse négative.

—Non, je t'aime mille fois plus, et cela parce que je pense mille fois davantage, parce que je te retrouve aujourd'hui tel que je t'ai jugé autrefois... Mais cessons de nous occuper de nous-mêmes, puisque nous nous connaissons si bien, et songeons un peu à madame, qui souffre, qui souffre horriblement, et qui le mérite si peu... As-tu vu ces magnifiques parures de diamants, ces riches dentelles, ces velours, ces cachemires? Vraiment, le duc est un grand seigneur, et l'on dit que son cadeau de noces lui a coûté plus d'un million.

— Tout cela ne serait rien, Florida, s'il y avait du bonheur là-dessous.

— Voilà le mot lâché; mais vraiment M. le duc était bien moins pâle quand il était malheureux... Et madame, depuis six mois qu'elle est mariée, je l'ai toujours surprise une larme sous la paupière... S'il y avait là un autre amour?...

— Folle, veux-tu te taire!

— Oh! je ne parle pas du présent, mais du passé... Écoute, Pierre, elle était fiancée à ton capitaine; pourquoi ne l'aimerait-elle plus maintenant?

L'arrivée du duc d'Alméida interrompit la conversation de Florida et de Pierre Bonneval, devenu intendant de la maison après le mariage du duc et son voyage à Paris. Il était faible et semblait souffrir; cependant, à la vue de ses fidèles serviteurs, il prit un air heureux.

— Madame la duchesse est-elle rentrée de sa promenade du matin? demanda-t-il avec un touchant intérêt.

— Oui, monsieur le duc, répondit Pierre, et madame m'a semblé inquiète de l'absence de monsieur le duc, qui n'a pas l'habitude de sortir avant son déjeuner. Plusieurs fois, pendant la promenade, madame m'a demandé si je savais le motif de cette absence, et elle a paru fort contrariée de ce que je n'ai pas pu le lui apprendre. Si monsieur le duc veut la rassurer, elle prie dans son oratoire.

— C'est bien, Pierre, je l'attends; laissez-moi.

— Vous voilà donc enfin, monsieur, dit la duchesse en entrant dans le salon et en présentant sa jolie main à son mari; est-ce que vous deviendriez dissipé? est-ce que le calme de votre intérieur n'aurait plus de charmes pour vous? J'avais hâte de vous gronder, et vous ne m'échapperez pas... Ah! vous cherchez autre part le bonheur que vous trouvez ici?

— Me gronder, madame! répondit le duc, plus épouvanté que rassuré par cette gaieté inespérée de sa femme,

qui, jusque-là, n'avait pris aucun soin pour déguiser sa tristesse; quelle est mon offense, madame, afin que je l'efface? quel est mon crime, afin que je l'expie?

— Le crime est grand, monsieur le duc, car il vous a dérobé à ma vive tendresse. Mais, dites-moi, pourquoi ces deux magnifiques chevaux pour ma calèche? Pourquoi ces brillantes étoffes dans mon appartement?

— Me voilà donc absous et consolé, madame...Vos deux chevaux anglais étaient trop impatients, Georges m'a dit hier qu'il avait eu bien de la peine à les maîtriser, j'ai voulu moins d'inquiétude pour moi; vous le voyez, ce n'est que de l'égoïsme... Quant à ces étoffes qui vous ont éblouie, j'ai pensé que vous les accepteriez pour les fêtes qui se préparent à la cour, où j'espère vous voir éclipser vos rivales envieuses.

— J'en ai donc, monsieur le duc?

— Vous êtes trop belle pour échapper à l'envie, vous êtes trop bonne pour vous sauver de la médisance.

— Comment! on s'occupe de moi dans le monde que je fuis?... Que dit-on? Je veux le savoir.

— J'aimerais mieux vous le laisser ignorer, madame. Ne suis-je pas là, d'ailleurs, pour vous protéger contre les injustices?

— Voyons, monsieur le duc, j'écoute.

— Eh bien! madame, dans ce monde que vous fuyez, on m'accuse de tyrannie, on assure que votre solitude vous est imposée par moi, et, comme de la médisance à la calomnie le passage est imperceptible, on ajoute, à voix basse, que votre isolement est un deuil porté en l'honneur de ceux qui ne sont plus.

— Vous avez raison, monsieur le duc, ce sont là des calomnies qu'il est de mon devoir de faire cesser; je veux que vous me conduisiez à la cour, je m'y montrerai fière de vous, fière de mon amour, et j'espère qu'on ne me reprochera plus mes regrets et les larmes versées pour ma mère.

Ces dernières paroles de la duchesse furent prononcées avec une émotion qui trahissait un mensonge dans la pensée; le duc ne put s'y méprendre, et cependant, toujours noble et généreux, il essaya de cacher encore son amertume à celle pour laquelle il avait abandonné ses vieux amis, sa vieille patrie.

Seule au monde, sans fortune, sans parents, la jeune fille que le malheur avait poursuivie depuis son enfance, et que nous avions laissée à Coïmbre dans le deuil et le désespoir, confondit bientôt la reconnaissance avec l'affection, et encouragea elle-même les espérances du duc, dont vous connaissez l'amour et le respect. On la dotait d'une grande fortune, d'un nom glorieux dans les annales du Portugal, elle trouvait dans cette union un zélé protecteur pour sa vie à peine commencée. Le souvenir de Dolomieu s'effaçait petit à petit de ses pensées, et ce ne fut qu'après l'accomplissement de l'acte solennel qu'elle s'aperçut que les premières émotions, presque détruites, se ravivent plus fortes et plus brûlantes alors qu'on veut les placer sous la protection de l'oubli.

Jamais de querelles dans la maison du duc, jamais de ces mots amers qui jettent tant de tristesse dans les ménages. D'Alméida était de trop bonne famille pour ne pas témoigner à sa femme, même au milieu de sa douleur, des égards et des soins qui disaient la noblesse de ses sentiments. Jamais, non plus, quand l'abattement de la duchesse aurait pu l'excuser, il ne laissait échapper un mouvement de jalousie, que les femmes, hélas! ne nous pardonnent que lorsque nous n'avons rien à craindre. Tout paraissait calme dans cet intérieur, où régnait l'opulence; et pourtant, les plus funestes passions y avaient élu domicile, et prenaient place au foyer comme des hôtes inséparables, comme des convives du duc et de la duchesse.

Ce que l'amour le plus passionné avait pu rêver pour entretenir une flamme qu'il s'était flatté d'avoir allumée, le duc l'essaya au péril même de son bonheur et de sa sécurité. Sitôt qu'il pensait que les hommages rendus à madame la duchesse flattaient sa vanité, il dévorait son supplice, il laissait courir sa générosité habituelle, comptant reconquérir ses droits redevenus plus forts et plus sacrés par les péripéties du combat. Hélas! ce n'était pas le présent que le duc avait le plus à redouter, et l'honneur de la duchesse devait sortir pur de toutes les épreuves que la galanterie élevait autour d'elle.

Toujours jeune et brillante, poétique dans sa mélancolie, calme dans ses nouvelles affections, froide à tous les gages de tendresse qui lui étaient prodigués par une foule d'adorateurs reçus à son hôtel, sa vertu triompha des plus téméraires, et chacun enviait l'heureux destin du duc d'Alméida.

Cependant, la santé déjà chancelante de madame la duchesse s'affaiblissait chaque jour; il était facile de prévoir que la mort devait en faire bientôt sa proie, à moins qu'une secousse galvanique ne vînt bientôt raviver la pâle sève de cette fleur si jeune et déjà si desséchée.

Les brillantes fêtes de la cour l'avaient trouvée sans émotion; les flatteries de ses nombreux courtisans l'avaient à peine effleurée; elle recevait les hommages dont elle était entourée avec un accablement qui accusait la tiédeur de son âme, et M. le duc s'était aperçu le premier que cette flamme dévorante dont mademoiselle de Birague avait été embrasée était éteinte à tout jamais. Il s'en consola presque dans l'espérance de ne pas survivre à celle qu'il aimait comme on aime à vingt ans, avec toute la fougue de la jeunesse, avec tout le respect de l'âge mûr.

Ce qui fait les passions, ce sont les passions mêmes. Madame d'Alméida devait succomber au mal intérieur qui la dévorait, parce qu'elle était sans désir pour le présent, sans vœu pour l'avenir, et presque sans regrets pour le passé. Forte de ses devoirs, nulle pensée criminelle ne souillait son âme toujours chaste, toujours élevée; quelque chose de vague et de triste comme le découragement, comme la nostalgie, la plus poignante maladie de l'homme, lui enlevait même la volonté de combattre, et elle se sentait vaincue par son affaissement bien plus que par la douleur.

Le souvenir de sa mère remplissait ses yeux de larmes, celui de son fiancé couvrait son front d'une livide pâleur, et lorsque le duc se présentait à elle dans ces moments de crise, la jeune femme allait au-devant de lui, souriante et affectueuse, les larmes cessaient de couler, le front reprenait sa virginale sérénité.

Au milieu du silence des nuits, après les distractions d'une heureuse journée, quand la pensée se fait vagabonde et fouille dans les pages les plus oubliées de la vie, on redevient ce que l'on a été, on n'existe que par les émotions, les tristesses et les joies qui ne sont plus; et, dès lors, le réveil est une douleur. On sent qu'on a marché dans la route des épreuves, on retrouve la fatigue du déplacement, et l'on se décourage, parce qu'on est assuré que chaque jour, chaque heure, amènera une désillusion.

Madame la duchesse d'Alméida aurait voulu redevenir Julie de Birague, même lorsqu'elle n'avait plus de consolation à espérer dans les caresses maternelles; elle aurait voulu remplacer les diamants de sa coiffure par les fleurs printanières dont elle l'ornait jadis, et la silencieuse allée du jardin lui semblait plus douce et plus poétique que l'éblouissante guirlande de lustres inondant de flots de lumière le salon où on l'accueillait avec tant d'amour.

Notre existence n'est point dans les agitations du changement : on n'a pas le temps de vivre quand on est sans cesse occupé des choses nouvelles qui nous entourent, les heures du prisonnier sont éternelles, et l'homme qui vit en lui-même est vieux avant l'âge et marche courbé par le poids accablant des soucis.

Si, parfois, un imperceptible sourire venait se poser sur les lèvres de madame la duchesse, c'était surtout dans les conversations familières qu'elle aimait à provoquer avec sa belle camériste. Pour une si excellente maîtresse, Florida eût, à coup sûr, été infidèle à Pierre Bonneval, qu'elle aimait pourtant de cet impétueux amour dont je ne vous ai guère parlé qu'avec réserve. Il y avait toujours du respect dans les paroles de Florida; mais, vous le savez, entre femmes à peu près du même âge, le respect est encore de l'intimité. La protectrice qui consent à descendre, et la protégée qu'on encourage à monter, sont bientôt en équilibre; il n'y a plus de domination, il n'y a plus de servitude : ce sont des amies, presque des sœurs.

Florida était plus touchée encore que flattée des bontés de sa maîtresse; tous les instants de liberté que lui laissait son service, elle les consacrait à madame d'Alméida, et dès qu'elle était parvenue à la rattacher à l'espérance, elle rejoignait Bonneval avec plus de joie et de bonheur que de coutume.

Un matin que, silencieuse, inquiète, attentive, elle écoutait à la porte de madame la duchesse, dont elle avait cru entendre la sonnette, le salon s'ouvrit brusquement et un homme, qu'on devinait déguisé sous un costume de commissionnaire, se présenta.

— Miséricorde! vous ici, señor! s'écria la caméristeavec effroi; vous, ici! Que voulez-vous? d'où venez-vous? Votre présence seule est déjà un malheur. Partez! je tremble!

— Doucement, doucement, ma petite, dit la voix caressante et railleuse à la fois de Pinto, je sais qu'il y a de la tristesse dans cet hôtel, et je viens y jeter, selon mes habitudes, quelques rayons de gaieté.

— Les consolations que vous apportez ont toujours quelque chose de sinistre, dit Florida d'un ton de menace, nous aimons mieux notre tristesse : partez, señor; faites-nous grâce de votre présence, c'est tout ce que nous vous demandons.

— Est-ce que tu as oublié, charmante Florida, le poids de mes quadruples? ils étaient cependant d'or mexicain.

— Il y a bien longtemps, señor; et, comme ils me brûlaient les doigts autant que votre souvenir attriste ma pensée, je les ai donnés, en quittant Coïmbre, au prieur de la Merced pour qu'il les distribuât aux pauvres : ils se sont purifiés dans leurs mains.

— C'est bien! la charité porte bonheur, et c'est pour cela sans doute que je te retrouve plus fraîche et plus piquante que lorsque tu faisais le désespoir des amoureux et des jeunes filles de Coïmbre, tes rivales vaincues.

— Vos flatteries, señor, glissent sur moi sans me toucher; j'aimerais autant vos injures, si j'aimais quelque chose de vous.

— Je ne me désespère pas pour si peu, répliqua le comte de Pinto en élevant la voix comme pour attirer quelqu'un dans le salon; il n'est rien dont on ne vienne à bout avec la persévérance, la prière ou la menace.

— Prenez-y garde, señor! un homme peut venir ici vous rappeler qu'il a contracté une dette envers vous, et qu'il brûle de l'acquitter.

— Je comprends : c'est ton sergent, ton Pierre Bonneval?

— Oui, le mien, le mien à moi seule. Les préjugés de la noblesse n'existent pas ici comme en Portugal... Coïmbre est loin de Paris, les Pyrénées séparent les deux royaumes... Croyez-moi, partez; partez sans retard, à l'instant même, car Pierre, et dans tous les cas, à son défaut, M. le duc d'Alméida pourrait bien renouveler la rencontre dont vous vous tirâtes jadis si maladroitement... une seconde vous serait plus fatale... Partez, et que Satan, votre ami, vous accompagne!

Je ne me souviens plus de cette petite égratignure, Florida, répondit Pinto avec un sourire dédaigneux, et tu me vois tout prêt à m'exposer à en recevoir une nouvelle..... Donc, où est ton maître? Je ne sors pas de son hôtel que je ne l'aie vu, que je ne lui aie parlé, ou que tu ne lui aies remis ce billet.

— Un billet de vous? dit la caméristé avec terreur.

— Oui, de moi... ou d'un autre... il le saura.

— Donnez donc, je m'en charge : M. le duc l'aura ce matin.

— Est-ce une promesse que tu ne tiendras pas?

— Monsieur le comte ne vaut pas un mensonge, répondit la jeune Portugaise avec un sourire dédaigneux; je donnerai cette lettre à M. le duc, et je lui apprendrai en même temps la qualité du commissionnaire... On entre!... Sauvez-vous, c'est Pierre!

— Il me verra plus tard!

— Apportez-nous des nouvelles de l'enfer!

Le comte disparut par le balcon qui donnait sur le jardin.

— Quel est cet homme? demanda brusquement Pierre Bonneval, qui venait d'entrer; que veut-il? pour qui cette lettre? qui vous envoie?

Le cœur de Florida bondit de joie à ce premier mouvement de jalousie de son amant.

— Cet homme, répondit-elle, m'apporte une lettre pour M. le duc; quant au reste, vous le saurez peut-être dans quelques instants : suivez-le, ne le perdez pas de vue, il y va du bonheur de nous tous.

— Mais quel est donc cet homme? demanda Pierre d'une voix courroucée.

— Le comte de Pinto!

— Le comte de Pinto! malheur, malheur à toi, s'il m'échappe! s'écria Bonneval en s'élançant sur les pas du fugitif.

Florida était presque arrivée au but qu'elle se proposait d'atteindre depuis longtemps; elle ne comprenait pas l'amour sans jalousie, elle ne comprenait pas la jalousie sans violences, et elle s'irritait souvent de la tranquille passion de Pierre. Je ne sais si vous avez bien saisi cette nature à part, mais il est certain que le calme lui paraissait un châtiment, et comme elle aimait sérieusement pour la première fois de sa vie, comme jamais elle n'avait compris la fidélité que dans une âme tiède, la jalousie lui apparaissait pour la première fois avec toutes ses commotions.

— Ce qui tue les uns fait vivre les autres, se dit-elle avec un sourire de satisfaction, qu'elle ne chercha point à combattre... Il était trop certain de mon amour, je l'étais trop peu du sien, les chances sont plus égales aujourd'hui; et puisqu'il commence à comprendre la jalousie, je suis sûre que sa tendresse ne m'échappera pas, je le lui promets religieusement... Mais cette lettre, poursuivit-elle, en donnant à sa physionomie le caractère que la présence inattendue de Pinto lui avait imprimée... cette lettre, de laquelle je n'attends que des larmes, dois-je la remettre à monsieur le duc?... C'est mon devoir, sans doute; mais le bonheur de cette âme si noble est en jeu : ne ferais-je pas mieux de consulter Pierre qui est plus calme et plus réfléchi que moi?... Non, ajouta-t-elle d'une voix plus décidée, je remettrai cette lettre dont Pierre à son retour me demandera compte et qui peut-être ne renferme rien d'alarmant pour mes maîtres. Je me suis sentie trop heureuse, il y a un moment, en lisant presque de la colère dans les regards de celui que j'aime, pour qu'il advienne si tôt un malheur.

Florida se dirigeait vers l'appartement du duc, heureuse de sa résolution, lorsque la sonnette de madame la duchesse se fit entendre.

— C'est peut-être un avertissement du ciel! se dit-elle effrayée... Je brûlerai ce papier, qui doit mourir dans les flammes puisqu'il nous est apporté par le comte de Pinto.

— Il me semble, dit le duc en entrant, que madame la duchesse vous appelle... N'avez-vous pas encore obéi?

— Pas encore, monsieur le duc, mais je venais de recevoir cette lettre à votre adresse et je voulais vous la remettre avant d'obéir à madame.

— A madame d'abord vos premiers soins, dit le duc avec sa bonté accoutumée; Pierre et Robert sont là pour me servir... Mais de qui tenez-vous cette lettre?

— D'un... homme... d'un étranger qu'on a, je ne sais comment, laissé monter jusqu'ici.

— On a eu tort; allez chez madame la duchesse.

Le duc ouvrit le billet, et resta pétrifié... Le papier tomba de ses mains, il le ressaisit et lut une seconde fois d'une voix fébrile :

« Monsieur le duc, veillez sur vous, veillez sur elle, veillez sur lui... Les morts ne sont pas tous morts et les tombes ne se ferment pas toujours sur des cadavres.. Veillez sur vous, veillez sur elle, veillez sur lui. »

Un abîme immense venait de s'ouvrir sous les pas du duc d'Alméida, dont le front pâle disait la poignante douleur. L'infortune est intelligente, elle va au-devant de toutes les calamités, elles les voit de loin, les indique du doigt, précise l'instant de leur venue, et telle est sa prescience, que le destin semble se liguer avec elle pour ne pas lui donner un démenti.

Le duc tomba sur une chaise et se prit à réfléchir.

— Ses pleurs, ses soupirs, ses terreurs, ses remords, en voilà la cause, dit-il; elle savait Dolomieu vivant et le désespoir la dévorait en silence!.. Elle se reproche comme un crime le nom qu'elle porte, elle me hait de tout l'amour que je lui ai ravi, elle me fuit parce que sa pensée est toujours à un autre, et je suis placé là comme un mur d'airain entre le bonheur de tous les deux. Si la duchesse sait la résurrection de Dolomieu, si elle me l'a cachée, cela seul doit être ma vengeance... Si elle l'ignore... pauvre femme! plaignons-la des jours heureux que je lui enlève... D'une part, de la terreur pour elle; de l'autre, des craintes pour moi!... Mais n'est-ce pas Dolomieu lui-même qui a eu l'audace d'envoyer ce message? s'écria-t-il en se levant et en se frappant le front avec violence... Ce billet... non... c'est impossible... n'importe, interrogeons Florida.

Le visage du noble duc se couvrit de rougeur au moment d'exposer ainsi l'honneur de la duchesse aux perfides conjectures d'une femme de chambre, et, bien résolu à dévorer encore ses mortelles terreurs, il ordonna d'atteler et alla chercher un peu de repos dans le mouvement... Il faut de l'air et de l'espace à ceux qui n'ont pas de confidents intimes dans leurs afflictions.

Le duc passait devant l'appartement de sa femme.

— Vous me quittez encore? demanda la duchesse en entendant la voiture s'avancer devant le perron.

— Cela ne doit pas vous étonner, madame, la fatigue tue l'inquiétude.

— Et quelle inquiétude pouvez-vous éprouver, mon ami?

— Toutes me viennent de vous, Julie; votre santé chancelante ne me laisse pas de repos, le soin que vous mettez à me fuir me fait craindre que votre tendresse pour moi ne se soit affaiblie, tandis que la mienne, vous le savez, n'a pas besoin d'aliments pour être aussi paternelle que par le passé.

— Mais vous avez tort, monsieur le duc, de m'accuser de tiédeur, et cette tendresse paternelle dont vous me parlez n'est pas celle que j'ai ambitionnée. J'ai voulu davantage en vous épousant; j'ai trouvé en vous un cœur jeune, dévoué, une âme noble et généreuse. Je ne vous aime ni par reconnaissance ni par devoir, je vous aime parce que je vous ai compris et que je comprends encore combien vous avez dû souffrir d'un passé qui ne peut plus renaître.

— Ainsi donc, Julie, dit le duc en pressant la main de sa femme, ce passé si caressant pour vous, si douloureux pour moi, vous ne vous repentez pas de l'avoir oublié? vous ne lui sacrifiez pas le présent que j'ai cherché à rendre consolateur?

— Non, monsieur le duc, vous n'avez laissé ici aucune place pour les regrets, et, sans cette mélancolie dont votre front se couvre souvent à mon côté, je n'aurais pas eu de soucis depuis le jour où vous m'avez dotée de votre nom.

— Soyez bénie pour ces paroles dont vous enivrez mon âme! s'écria le duc en appuyant ses lèvres brûlantes sur le front de la duchesse; aujourd'hui plus que jamais j'avais besoin de les entendre... aujourd'hui plus que jamais elles me sont une espérance.

Ces derniers mots tombés avec effort jetèrent le trouble dans l'âme de Julie, qui cherchait en vain à s'expliquer les nouvelles terreurs de son époux.

Jamais Florida n'avait ressenti de si violentes émotions: elle attendait Bonneval qu'elle avait lancé sur les traces du comte de Pinto et redoutait surtout une rencontre qui pouvait être fatale à son amant; elle tremblait pour le duc, dont le cœur était en proie à la plus horrible jalousie; elle tremblait pour sa jeune et bonne maîtresse, qui pleurait un fiancé dans la tombe et qui allait peut-être bientôt le voir reparaître terrible et menaçant; son inquiète imagination travaillait sans cesse, son âme généreuse et compatissante fouillait toutes les ressources de son esprit actif pour lui venir en aide contre tant de misère: rien ne la rassurait, rien ne lui indiquait un remède à tant de maux, et elle s'abandonnait à un abattement qui la faisait trembler pour sa beauté, à laquelle, vous le savez, elle tenait presque autant qu'à la vie. Madame la duchesse, qui s'était enfermée dans son oratoire, venait de la renvoyer: elle réfléchissait seule dans le salon, quand Pierre entra, le visage enflammé, la rage au cœur.

— Je l'ai suivi, s'écria-t-il en tombant sur une chaise, c'est lui, c'est ce comte de malheur, il ne m'échappera plus maintenant, je te le jure, soit qu'il vienne pour madame la duchesse, soit qu'il vienne pour toi.

— Lui as-tu parlé, Pierre?

— Je m'en suis bien gardé... Lui as-tu dit que je fusse à Paris?

— Non; mais puisqu'il ne me l'a pas demandé, c'est qu'il pense que tu y es.

— Je le lui apprendrai à ce misérable, car, à coup sûr, il vient à nous guidé par une pensée infernale.

— Voyons, que t'a-t-il dit?

— Je te trouve trop discrète dans tes confidences... Est-ce qu'avant ton départ tu aurais donné quelque espoir à ce comte de malheur?

— Pierre, vous l'auriez su le premier, ma parole a toujours été l'écho de ma pensée, et je recule devant un mensonge comme devant une lâcheté.

— Il peut y avoir de généreux mensonges; et peut-être, Florida, crains-tu de m'affliger par quelque confidence échappée de tes lèvres.

— Non, je ne sais rien, mais, comme toi, je crains tout. La lettre qu'il m'a remise, je l'ai donnée à monsieur le duc; j'ignore ce qu'elle contient.

— J'ai peur, Florida.

— Et moi aussi, Pierre.

— Quelle est ta pensée en ce moment? Si nous sommes d'accord, le fait s'accomplira.

— Pierre, le comte aime toujours madame la duchesse. Il aura sans doute appris par quelqu'un de ses émissaires que notre maître n'était pas heureux, et il se sera ranimé à cette dernière espérance.

— Tu es folle... quand de la bouche d'une femme le mot *mépris* est tombé sur un homme, rien ne peut le sauver, il mourra méprisé, quelque effort qu'il fasse dans sa réhabilitation!... Où est monsieur le duc?

— Dans sa chambre.

— Je te le répète, j'ai peur, quoique ta pensée ne soit pas la mienne. José, d'après mes ordres, veillera nuit et jour sur Pinto; il me dira toutes les démarches de ce noble, capable des plus honteuses bassesses, et s'il fait mine de s'approcher de l'hôtel... suffit, j'ai mon projet, et ma ferme volonté est un fait accompli.

— Pierre, mon bras est sûr, dit froidement la jeune fille en se plaçant devant son amant; cet homme ne mérite pas ta colère, et il me semble qu'on doit mourir plus douloureusement quand on meurt de la main d'une femme.

— Va-t-en, laisse-moi, je veux être seul... je t'en prie.

— Pourtant ma lame est bien trempée, dit Florida en quittant le salon; Pierre a tort de ne pas me livrer ce misérable que je hais depuis que j'aime ceux qui le haïssent.

Resté seul, Pierre Bonneval s'accouda contre un meuble, et, la tête dans les mains, il chercha la cause des persécutions du comte contre le duc; il la trouva dans la haine, car la haine seule fait voyager les méchants; il chassa loin de lui l'idée qu'un amour quelconque eût pu attirer le comte à Paris. Profondément attaché à son maître, il aurait voulu que Pinto n'eût eu de desseins que sur Florida qui lui avait déclaré son amour à lui, parce qu'il lui eût été permis alors d'exercer seul la vengeance qu'il méditait. Mais la noblesse des sentiments du duc d'Alméida n'eût pas souffert qu'un autre usât du droit de châtier le comte dans le cas où celui-ci aurait été blessé de la conduite de son rival.

— Comment savoir le contenu de la lettre apportée par Pinto? Pourquoi lui-même était-il venu l'apporter? Pourquoi son déguisement et surtout ce voyage de Lisbonne à Paris?...

La tête de Bonneval se perdait en conjectures, mais le résultat de ses méditations fut qu'il y avait à Paris un infâme à châtier et qu'il saurait bien, lui, se charger seul de ce soin.

Les sentiments les plus violents sont ceux dont on ne

connaît point parfaitement la cause. Quand on ignore pourquoi l'on hait ou pourquoi l'on aime, on trouve dans tout des motifs de répulsion ou de tendresse, et le doute est un aiguillon qui vous suit à la piste sans que nul effort puisse vous sauver de sa déchirure. Comment voulez-vous combattre ce que vous ne connaissez pas, ce que vous ne voyez pas? Frapper dans le vide, c'est se fatiguer sans résultat, et Pierre Bonneval s'épuisait en recherches stériles, ne comprenant qu'une seule chose... un châtiment à infliger au comte de Pinto.

— Tu sais qu'il est arrivé? dit le duc d'Alméida en entrant dans le salon.

— Oui, monsieur le duc, répondit Bonneval, qui aurait voulu ce secret pour lui seul.

— C'est un immense bonheur et un grand malheur à la fois.

— Le bonheur, je ne le vois guère, monsieur le duc; quant au malheur, je ferai mes efforts pour l'éloigner, et je serai peut-être plus favorisé que je ne l'ai été à Coïmbre.

— De qui me parles-tu? demanda le duc avec surprise.

— De qui monsieur le duc veut-il parler? répondit le sergent, qui craignait d'avoir été trop loin dans sa confidence.

— Tu as donc un autre secret à me révéler? Parle, je te l'ordonne!

— Je croyais que monsieur le duc avait appris l'arrivée du comte de Pinto.

— C'est lui! c'est donc lui! s'écria d'Alméida en se frappant le front; cet homme porte avec lui mon anathème.

— Cet homme ne nous échappera pas, monsieur le duc, et je me charge du châtiment.

— Mais est-ce de lui que tu voulais parler?

— Oui, monsieur le duc, répondit Bonneval avec un mouvement d'hésitation qui fit tressaillir d'Alméida.

— Pourquoi, en me remettant la lettre, Florida ne m'a-t-elle pas dit que Pinto lui-même l'avait apportée?

— Elle l'ignorait peut-être.

— Je ne l'ignorais pas, monsieur le duc, dit Florida, qui avait entendu la question de son maître; mais quand j'apprends une mauvaise nouvelle, je la garde pour moi seule, et je cache mes inquiétudes à tous ceux que j'aime.

— Tu as eu tort, Florida; et je devais être le premier à connaître l'arrivée de Pinto à Paris. Y est-il venu seul?

— Je n'ai vu que lui, répliqua Florida, et j'ai même eu quelque peine à le reconnaître sous son déguisement.

— Où est-il? où loge-t-il? Tu l'as suivi, Pierre?

— Quand je me suis mis à sa poursuite, il avait de l'avance sur moi; mais que monsieur le duc se rassure, je le retrouverai, je saurai où il se cache, et je le cacherai alors si bien moi-même, qu'il n'entendra guère la voix des vivants.

— N'a-t-il pas laissé tomber quelques paroles sur les motifs de son voyage à Paris? demanda le duc en s'adressant à Florida.

— Pas une seule, monsieur le duc; il m'a remis la lettre et il est parti.

— C'est bien; vous garderez le silence auprès de madame la duchesse : il ne faut pas l'attrister en parlant d'un homme qu'elle méprise... Vous m'entendez?

— Oui, monsieur le duc.

— Toi, Pierre, tu veilleras sur les démarches de ce misérable, et si tu parviens à découvrir sa retraite, tu me préviendras sur-le-champ.

— Monsieur le duc, répondit Pierre avec une respectueuse fermeté, il est des cas où la désobéissance est un devoir. Vous avez déjà opposé votre noble poitrine à celle d'un Pinto; ce combat inégal ne doit pas se renouveler, et vous comprendriez ma résistance à vos volontés, si vous saviez combien j'ai souffert lorsque, les bras croisés, j'ai vu son épée se mesurer contre la vôtre. Le comte de Pinto m'appartient, monsieur le duc, je ne veux le donner à personne, pas même à vous, mon maître, mon protecteur, l'ami de mon brave capitaine.

Le duc d'Alméida tressaillit; Pierre se repentit d'avoir réveillé des souvenirs pénibles; mais le coup avait été porté, un pas rétrograde était impossible. Bonneval rompit le premier le silence qui suivit l'imprudente parole qu'il venait de prononcer.

— Je sais bien que monsieur le duc a l'âme trop élevée pour confier à d'autres qu'à lui-même le soin de sa vengeance; aussi n'est-ce pas ce que j'implore de sa bonté; mais, moi également, j'ai été outragé par ce misérable; et puisque mon capitaine est mort sans pouvoir châtier le crime du comte de Pinto à son égard, c'est à moi, sergent d'André Dolomieu, qu'appartient ce droit que nul ne peut m'enlever sans en vouloir à mon honneur.

— Prends-y garde, répondit le duc en attachant un regard scrutateur sur le pâle visage de sa femme qui venait d'entrer; prends-y garde, Pierre; ce crime que tu reproches au comte, je l'ai également commis. Si Dieu faisait un miracle en faveur de Dolomieu, si ce jeune homme brave et confiant revenait parmi nous, il serait forcé de me demander raison d'un amour que je n'ai pu vaincre et qui ne s'éteindra qu'avec ma vie.

Julie fit un mouvement pour se rapprocher de son mari; elle saisit affectueusement la main d'Alméida. Dominé par de mortelles inquiétudes, le duc vit dans ce geste, non point un pardon accordé, mais un pardon à obtenir, et ses traits, ordinairement calmes et bienveillants, prirent une gravité mélancolique, dont la duchesse et Pierre furent profondément attristés.

Le sergent seul pouvait essayer la justification de son maître; il devait la donner sans ménagement; et, avec sa franchise de soldat, il l'entreprit hardiment.

— Vous, monsieur le duc, dit-il, sans cesser de regarder madame d'Alméida, non-seulement vous n'êtes pas coupable, mais vous avez été le martyr de cet amour. Vous l'avez longtemps enfermé dans votre sein, qu'il brûlait ainsi qu'un charbon ardent; vous vous êtes reproché comme une honte ce qui n'était qu'une douleur : vous avez souffert comme si vous étiez criminel. Votre front se ridait comme si le remords pesait sur lui, et vos tortures étaient d'autant plus poignantes que vous ne pouviez les confier à personne... Seul je les ai comprises, monsieur le duc, et seul aussi je vous ai excepté de la haine que m'inspirent les Portugais qui ont tué Dolomieu; seul aussi vous avez mérité cette douce affection qui vous console dans votre exil.

D'Alméida garda un silence qui semblait approuver les paroles de Pierre; d'abondantes larmes mouillaient les paupières de la duchesse, qui reprit, après s'être un moment recueillie :

— Eh bien! monsieur le duc, dit-elle de sa voix la plus persuasive, moi aussi, j'ai vu à Coïmbre les angoisses qui vous dévoraient, moi aussi j'ai connu en Portugal cet amour que vous cachiez alors avec une si courageuse résignation, et dont vous avez reçu le prix sans que votre bouche l'ait jamais imploré; à ma tendresse pour vous se joint un sentiment de reconnaissance qui m'accompagnera dans la tombe, et je vous aime plus encore peut-être à cause de vos souffrances passées que de mon bonheur présent.

Le remède à vos inquiétudes, je l'ignore, j'avoue même que je ne le cherche pas; vous êtes jaloux, monsieur le duc; vous l'êtes de cette jalousie vague qui n'est pas un outrage, mais une preuve d'affection; vous ne l'êtes de personne parce que vous l'êtes de tout le monde, et je ne vous plains pas de cette jalousie, parce que votre guérison est en moi, parce qu'elle est dans ma vie d'amour et de dévouement.

Un mot seul venait d'ouvrir au duc une éternité de délices : c'était la première fois que le mot amour s'échappait des lèvres de sa femme, et, pendant un instant du moins, il oublia la lettre fatale qu'il avait reçue.

Comment remercier madame la duchesse? Il avait épuisé pour elle toutes les ressources de son imagination, toutes les délicatesses de son âme; aussi, s'adressant à Bonneval dont la franchise avait amené cette explication :

— Tu étais mon intendant, lui dit-il, tu seras pour moi un ami dont j'ai le droit de réclamer un service... Tu acceptes?

— C'est possible.

— Jure-le-moi.




Dolomieu se trouva en sa présence. (Page 44.)

— Monsieur le duc ne peut rien demander qui ne soit juste et noble... Je jure.

— Tu as, dès ce jour, dix mille livres de rente.

— Pincé! dit le sergent. Votre amitié, monsieur le duc, était une trop grande récompense, vous avez voulu en diminuer le prix... Est-ce qu'il n'y a pas moyen de retirer ma parole?

— Pierre, voici ma main.

— Oh! merci, monsieur le duc, dit Bonneval en la couvrant de baisers, merci; maintenant j'accepte de bon cœur les dix mille livres, je sais bien qui en profitera.

— Qui donc, Pierre? demanda la duchesse d'une voix presque enjouée en s'appuyant sur le bras de son mari.

— Oh! madame le sait bien aussi, répondit Bonneval; c'est une jeune fille que je crois avoir convertie à la fidélité.

— Eh bien! nous ferons la noce dans mon hôtel, dit le duc, et je me charge de la corbeille.

— Cela me regarde, reprit madame d'Alméida, vous admirerez mon goût.

—Moi, me marier! reprit Bonneval avec un mouvement de tête qui était à la fois une crainte et une menace... Non, non; le piége serait trop dangereux pour Florida. Je l'ai connue bien jeune, tout enfant; elle escaladait les enclos des jardins de Coïmbre pour dérober les pêches, les oranges et les fleurs. Je ne veux pas qu'elle s'expose aux mêmes caprices, cela serait trop sérieux aujourd'hui qu'elle a dix-sept ans. Florida n'aime que le fruit défendu: nous resterons garçons, elle et moi. Ah! pardon, madame, poursuivit Bonneval, qui aperçut un léger vermillon se poser sur les joues de la duchesse; pardon si je déraisonne; mais la joie est bavarde, je ne sais trop ce que je dis, l'amitié de M. le duc m'a troublé la cervelle.

Florida entra dans le salon où elle espérait trouver Pierre seul; mais, en apercevant le duc et la duchesse, elle s'arrêta presque sur la porte.

— Pourquoi cette timidité? demanda son maître, qui de nouveau pensa au comte.

— Je n'ai pas de crainte, répondit la jeune fille; je croyais que monsieur le duc et madame la duchesse étaient sortis, et je venais rejoindre Pierre.

— Vous avez sans doute quelque confidence à faire à votre ami, Florida? dit la duchesse.

— Et vous seriez fâchée de nous mettre dans le secret, ajouta le duc en fouillant dans le regard de la camériste.

— Eh bien! cela est vrai, dit Florida, qui regardait tout mensonge comme une lâcheté; je venais dire à Pierre que la personne... en question... vient de passer devant l'hôtel, qu'elle a regardé un instant les croisées, qu'elle est montée ensuite dans une voiture, et que Georges, qui s'est mis à sa poursuite, l'a perdue de vue.

— Damnation! dit le duc en abandonnant le bras de sa femme.

— Enfer! s'écria Pierre avec un geste menaçant.

— Qu'est-ce donc? demanda la duchesse tremblante.

— Pierre, viens avec moi, poursuivit le duc en se dirigeant vers la porte du salon.

— Volontiers, monsieur le duc.

Ils disparurent.

— Mon Dieu! mon Dieu! quel est donc le nouveau malheur qui nous menace? demanda la duchesse en s'adressant à Florida stupéfaite.

— Comment! madame ne le sait pas?

— Mais non! Parle! parle vite.

— M. le comte de Pinto est à Paris.

— Je respire, dit la duchesse en entrant dans son oratoire; c'est un nuage qui passe sur nos têtes, mais la foudre n'éclatera pas.

— Voyez pourtant combien un seul homme peut faire de mal, dit Florida en s'étendant mollement sur un divan... Nous étions tous heureux ici, excepté M. le duc, excepté madame la duchesse, excepté moi peut-être, car je ne suis pas aimée autant que je le voudrais, et voilà ce maudit comte qui vient bouleverser l'hôtel entier... Tous heureux! ai-je dit. Mais il n'y en avait qu'un seul, c'était Pierre, dont j'ai la faiblesse de raffoler, et qui est trop sûr de moi pour m'aimer davantage... Allons, il faut que je fouette ce sang trop froid qui coule dans ses veines, il faut que je le réveille à la jalousie, à cette passion qui nous agite jusqu'au fond des entrailles, et le comte me viendra en aide... Certainement, je reverrai le comte, je saurai du moins sa demeure, il doit recevoir une lettre de moi, si je n'ai pas le temps d'essayer sur lui la puissance de mes yeux. C'est cela, écrivons-lui...

« Monsieur le comte,

« Coïmbre est bien loin de Paris, mais les souvenirs rapprochent les distances, et je n'ai pas oublié, moi, les douces paroles que vous m'avez adressées alors que j'en devinais plus que je n'en comprenais le sens. Aujourd'hui, mon intelligence s'est développée; j'ai appris à voir, à penser avec le cœur. Je rêve souvent : c'est assez vous dire qu'il manque quelque chose à mon bonheur.

« Pourquoi donc êtes-vous venu à Paris? Moi qui regrette mes orangers si beaux, mes grenadiers si brillants, mes anciens amis qui savaient si bien aimer... »

La porte du salon s'ouvrit brusquement, Pierre Bonneval entra et s'arrêta sur le seuil, puis vint se placer près de Florida, qui, feignant de ne pas l'avoir aperçu, continua sa lettre en disant les phrases à haute voix :

« Monsieur le comte, un caprice ne peut être une passion, et je suis certaine que vous me pardonnerez une faute dont je ne me sens déjà que trop punie. Où? quand? Vous savez que je n'aime pas attendre. »

Florida se leva... un soufflet tomba sur sa joue.

— Que tu es beau, Pierre! dit Florida, le cœur palpitant de joie.

— A qui cette lettre? s'écria Bonneval bouillant de colère.

— Tu es magnifique, mon doux ami! frappe donc encore, si tu veux que je devienne folle de bonheur.

— Parleras-tu? reprit Bonneval, qui se contenait à peine et ne comprenait rien au calme de Florida.

— Oui, je parlerai, poursuivit la camériste, oui, je parlerai, Pierre, car je nage dans l'ivresse, car mes plus beaux rêves se réalisent, car tu es jaloux!

— Moi, jaloux! et de qui?

— De celui-là surtout à qui j'écrivais tout à l'heure, ou plutôt de celui à qui je faisais semblant d'écrire.

— Quel est cet homme?

— Un insolent que tu méprises, que je hais, et qui s'était avisé de croire que je pourrais le préférer à toi, un noble qui n'a de nob'esse ni dans la tête, ni dans le cœur.

— Le nommeras-tu enfin?

— Pierre, l'amour, c'est la brise qui passe, c'est l'oiseau qui vole, c'est le ruisseau qui murmure; l'amour, c'est le calme des nuits, c'est la tempête sur les flots et dans l'âme; l'amour, c'est un regard, un baiser, un soufflet, un éventail, un poignard.

— L'éventail, la tempête, la brise, la caresse, le regard, le baiser, le soufflet, c'est bien; mais le poignard, ça pique, ça fait froid, je n'en veux pas, et je ne sais pourquoi tu me parles de ces bêtises au lieu de me nommer celui à qui tu écrivais tout à l'heure.

— Tu y reviens, Pierre, c'est bien, et maintenant que tu as assez tapé du pied et de la main, à présent que je suis sûre de toi, je ne veux plus me taire; cet homme, ce séducteur, c'est Pinto!

— Pinto! s'écria Pierre Bonneval d'une voix stridente.

— Le comte de Pinto, poursuivit Florida, dont la joie débordait, et qui se sentait à jamais heureuse dans l'avenir.

— Pinto n'a-t-il point reparu près de l'hôtel? dit Pierre Bonneval, qui ne songeait pas à demander grâce de sa violence.

— Non, mon ami.

— Plains-moi, il a changé de demeure, je viens d'en acquérir la preuve.

— Oh! je le trouverai, Pierre, je lui dois trop de bonheur pour qu'il m'échappe!... Je t'en supplie donc, laisse-moi faire; le cœur d'une jeune fille qui veut être aimée a des ressources inépuisables; je trouverai cet homme, et pour ajouter quelque chose à mon intelligence, permets que je t'embrasse, Pierre; mon premier baiser doit être un sentiment de gratitude... Tiens, tiens, et au revoir!

Florida se prit à fredonner un bolero, à rajuster ses cheveux tressés à la mode andalouse, et feignit la surprise en apercevant Bonneval, dont l'œil pénétrant devina, sinon une perfidie, mais une ruse qu'on voulait lui cacher.

Plus il étudiait cette nature de lave, contre laquelle il se tenait en garde, plus le sergent redoutait d'en devenir la proie. Quand on a été vaincu sans combattre, la défaite est naturelle; mais quand on succombe après une lutte obstinée, on se sent humilié doublement, parce qu'on se reconnaît un vainqueur, alors qu'on aurait voulu dominer soi-même.

— Que faisais-tu là? dit Bonneval, d'une voix presque enjouée et en relevant sa moustache, à la belle camériste.

— Je pensais à toi, Pierre, répondit Florida d'un ton dégagé

— Rien qu'à moi?

— Et à moi aussi, dit la Portugaise en s'approchant de Pierre, qui recula d'un pas pour avoir plus de force contre la séduction.

— Il m'a semblé, poursuivit le sergent, que tu étais en face de ce balcon, et que tu suivais d'un œil inquiet un homme fuyant comme un voleur, et se glissant comme une vipère à travers les charmilles.

—Tu as bien vu, répondit la camériste, qui connaissait déjà le poids de la main de Bonneval, et qui cependant provoquait une seconde épreuve... C'était un homme, un homme jeune et beau, jeune et riche, jeune et généreux.

— Pour qui venait-il? demanda l'intendant du duc, qui voyait une bravade dans les paroles de Florida.

— Il venait pour moi, répondit la Portugaise.

— Alors, cela ne me regarde pas, dit Pierre avec un sourire dédaigneux, mais où le dépit dominait.

— Ah! voilà ce qui me fâche, s'écria la camériste impatientée d'une froideur qu'elle croyait vraie; car enfin

j'ai dix-sept ans sonnés, je suis jolie à damner tous les amoureux éconduits; les jours et les semaines courent sur vous comme sur moi, et il serait temps que nous prissions notre courage à deux mains pour lutter contre les années, qui ne cheminent, hélas! qu'avec trop de rapidité.

— Moi, ton mari! toi, ma femme! Allons donc! nous ne tarderions pas à nous en repentir l'un et l'autre... toi, parce que tu m'aimes trop; moi, parce que je ne t'aime pas assez. Mais, poursuivit-il d'un ton plus sévère, vous avez dit tout à l'heure que vous étiez libre; souvenez-vous, Florida, que vous ne l'êtes pas assez pour vous donner le droit de recevoir ici, dans ce salon, homme ou femme, sans ma permission, sans celle de M. le duc, sans celle de madame la duchesse. Ceci, retenez-le bien, n'est point une *assienda* portugaise, où chacun a le droit de venir boire, chanter et danser; ceci est un lieu qui doit être sacré pour tous, où ne doivent retentir que des paroles honnêtes, où des pensées impies seraient un sacrilége... Me comprenez-vous, Florida?

— Tu prêches à merveille, Bonneval; mais tu as beau enfler ta grosse voix et la faire menaçante comme un roulement de tonnerre, je ne me signerai pas à l'entendre, elle ne m'épouvante pas, et je t'aime lorsque tu me grondes comme lorsque tu me caresses.

— Je ne te caresse point, Florida, surtout en ce moment; je ne me souviens même pas que cela me soit encore arrivé, et je te répète, pour la seconde fois, qu'intendant de la maison du noble duc, je dois savoir tout ce qui se fait du haut en bas de l'hôtel, et qu'on peut très-bien se passer des services de ceux ou de celles qui manquent à leur devoir. Quant à d'autres idées, poursuivit-il avec un peu plus de calme, *motus*, n'en parlons pas. Tes Portugais ont tué mon capitaine, mon capitaine que j'aimais presque autant que mon empereur; jamais une Portugaise ne sera ma femme, fût-elle plus belle, plus radieuse, plus coquette que toi... J'ai fini.

— Est-il gentil le bourru! dit Florida en lui tendant la main et avec un sourire provocateur.

— Il est ce qu'il est, répondit le sergent, et je te défie bien de le changer.

— Il est ce qu'il ne devrait pas être, s'écria la jeune fille poussée à bout. Et est-ce que les cœurs sont français, espagnols ou portugais? est-ce qu'ils ne battent pas fort sous tous les climats? est-ce qu'ils ne se réchauffent pas à tous les soleils? est-ce qu'ils ne se baignent pas à toutes les sources?... Tu as beau imposer silence au tien, il parle plus haut que toi, il te dicte ses volontés, il te domine, et te voilà aussi esclave que moi qui me plais dans ma servitude.

— Même dans la servitude des visiteurs? dit Bonneval avec un mouvement de jalousie qu'il ne pût maîtriser.

— Tiens, tiens, pensa Florida, il y revient encore; donc il est jaloux, donc il m'aime. Puis, élevant la voix, sais-tu bien, Pierre, lui dit-elle, que tes menaces sont moins effrayantes que tu ne veux les faire? Je ne te crains plus, soit que tu me grondes de ton regard ou de ta parole, sois que tu me frappes de ta main. Il y a quelque temps déjà que je me suis aperçu de mon empire: je te défie bien aujourd'hui de me détrôner, et si jamais tu l'essayes...

— Eh bien! eh bien! dit la duchesse en entrant dans le salon, il me semble qu'on se querelle.

— Oui, madame la duchesse, un peu, dit Pierre; je cherchais à faire entendre à Florida que je n'étais pas d'humeur à me laisser aller aux séductions d'une jeune fille dont les compatriotes ont tué mon capitaine; et à cela elle répond par un déluge de paroles que je ne comprends pas, que je ne veux pas comprendre et où elle jette pêle-mêle les nuages, la brise, les éventails, les baisers, les soufflets et les poignards. Je ne connais qu'une chose, moi, c'est que je veux rester Français, et que si j'épousais jamais une Portugaise ou une Espagnole, je voudrais qu'elle devînt au moins aussi Française que moi.

— Mais je ne demande pas mieux, dit Florida, et madame la duchesse m'est témoin que je ne parle des Français qu'avec le plus grand enthousiasme. Si je les aime tous, c'est par ricochet, et Pierre comprend très-bien ce que je veux dire.

— Cela me paraît assez clair, dit la duchesse en souriant, et Pierre Bonneval devrait être flatté des préférences d'une jeune fille aussi gracieuse et aussi bienveillante que Florida.

— Allez, allez, madame, continua la camériste, il ne profitera pas du conseil, à moins que vous ne lui donniez l'ordre exprès de me doter de son nom... madame Pierre Bonneval! c'est joli à porter.

— Nous en causerons plus tard, dit la duchesse; mais laisse-nous, Florida, j'ai à parler un moment à Pierre; laisse-nous, va choisir parmi les robes qu'on a portées à mon vestiaire celle qui te conviendra le mieux.

— Je vais à l'office, madame, dit Florida avec une petite moue toute charmante, je vais y attendre Pierre, grondez-le beaucoup, ne le gardez pas trop et qu'il revienne avec une résolution plus conforme à mes désirs... C'est drôle, poursuivit-elle à voix basse en sortant du salon, elle se plaît bien avec lui, cela m'agace, cela me taquine, cela me jette au cœur des idées qui me font mal... Oh! si je pouvais ne pas aimer!

Resté seul avec la duchesse, Pierre Bonneval s'attendit à une vigoureuse attaque et se prépara fièrement à la résistance. Déjà plusieurs fois il s'était tenu en garde contre les piéges qu'on tendait à sa loyauté; son respect pour la noble dame imposait silence à ses douloureuses réflexions, et il comprenait à merveille qu'il ne pouvait pas lutter à armes égales avec sa protectrice. Une victoire lui eût semblé une faute; il ne voulait pas, pourtant, une défaite qui aurait eu les plus graves conséquences, et aujourd'hui, plus que jamais, il était décidé à sortir, battu ou triomphant, de la position difficile qu'on lui faisait.

C'était un brave soldat que Pierre Bonneval, c'était une de ces granitiques charpentes que les passions seules pouvaient entamer, mais surtout les passions de ceux qu'il avait aimés jadis dans sa vie tumultueuse de soldat, qu'il aimait aujourd'hui dans sa vie plus posée de citadin.

Debout et calme en présence de la duchesse, il attendait l'assaut comme autrefois il attendait le feu de bataillon, l'arme au bras ou sur l'épaule, selon le commandement qui lui était fait.

— Madame a-t-elle quelque ordre pressé à me donner? demanda-t-il d'une voix respectueuse à la duchesse. Tant de serviteurs sont ici à ses ordres...

— Êtes-vous donc fâché de la préférence que je vous accorde? dit madame d'Alméida avec un accent de bienveillance qui toucha profondément Pierre Bonneval et le fit presque renoncer à sa première résolution de fermeté. Mais, se ravisant et songeant au duc son maître :

— Oui, madame, répondit-il, fâché et vexé.

— Pourquoi cela, Pierre?

— Pour trente-six mille et une raisons, puisqu'il faut que je le dise.

Et d'abord vous êtes triste, votre noble époux est triste, ça fait que je suis triste aussi, et que toutes ces tristesses en faisceau font de cette maison plutôt un cimetière qu'un hôtel et de ceux qui l'habitent plutôt des fantômes que des gens bien portants et pleins de vie.

— Ne dois-tu pas être affligé un peu, mon brave Bonneval, d'avoir perdu cet homme qui t'était si cher, ce capitaine qui a combattu si souvent à tes côtés et que la mort a si cruellement arrêté aux premiers pas de sa carrière?

— J'étais sûr que nous allions parler de lui, madame, interrompit le soldat avec une larme aux yeux, avec un soupir au cœur; et voilà ce qui me désespère. Il faut attacher sa pensée sur les feuilles qui naissent, et laisser les feuilles mortes dans l'oubli, ou, du moins, n'y songer de temps à autre que pour se dire que le malheur irréparable est celui qu'on supporte le mieux. Quant à moi, madame, j'ai des affections qui ne coûtent rien à ma dignité; ce que j'ai une fois estimé, je l'estime encore; l'avenir me trouvera dans la même voie, et je ne changerai de route que si Dieu, que je crois juste et bon, me rend un jour haineux et méchant.

— Il t'a donc été bien facile d'oublier Dolomieu! dit la duchesse résolue à compléter sa pensée.

— Je ne l'ai point oublié, madame, répondit Bonneval

avec une énergie puisée dans sa droiture; je ne l'ai point oublié, ce serait de l'ingratitude ; je prie pour lui, chaque matin, chaque soir; je lui parle comme s'il était là, comme s'il m'écoutait, comme si nous nous pressions la main, comme s'il m'appelait son ami, son frère... et je pleure, et mon cœur se dilate à l'aspect de tout ce qui m'entoure, car cet hôtel n'est peuplé que d'êtres généreux dont la vie ne devrait être qu'un long sourire.

— Il était si brave! si dévoué!

— Vous avez bien raison, madame, c'était un petit chérubin, un petit ange du bon Dieu... pas devant l'ennemi, par exemple... oh ! là, c'était un diable, un brise-tout... mais le v'là mort comme tout ce qui a du cœur, comme tout ce qui a de l'énergie. Si vous le permettez, madame, j'y penserai pour vous et pour moi; c'est une tâche rude, douloureuse, dont je me ferai un besoin afin de vous soulager.

-- Est-ce que les souvenirs sont un culte qu'il faille abjurer? Est-ce que les premières années de notre vie doivent disparaître de la mémoire parce que le temps les a dévorées? réponds, Bonneval, c'est ton cœur que j'interroge.

— Pardon, madame la duchesse d'Alméida, ce n'est pas à un conscrit comme moi de trouver à redire à ce que pensent les autres ; vous devez savoir mieux que le brave Bonneval comment il faut se conduire quand on est l'épouse d'un homme de bien qui vous aime comme les anges aiment Dieu... Pardon, madame la duchesse, si je ne vous dis pas tout ce qu'il y a là, dans mon cœur; mais, voyez-vous, c'est plus fort que moi : je pense, je souffre, je souffre beaucoup et je m'en vais...

— Mon chagrin te fatigue donc, Bonneval ?

— Non, madame, mais il m'étouffe... c'est pourquoi je vais prendre l'air... N'est-ce pas, madame, que vous chercherez à guérir? N'est-ce pas, madame, que, dans votre pensée, il y aura désormais plus de place pour les vivants et un peu moins pour les morts?... Oh ! si l'on pouvait les raviver!... Adieu, madame, cachez vos douleurs à monsieur le duc; il en mourrait, voyez-vous, et il faut qu'il vive pour ramener à la raison et à la santé ceux qui sont dans le délire, ceux qui épuisent leur énergie à la lutte... Je m'en vais, madame.

— Ainsi donc, tout le monde me devine! s'écria la duchesse restée seule dans le salon; ainsi donc tout le monde m'abandonne... Ils souffrent, disent-ils... et moi, ne souffré-je pas aussi plus qu'eux tous? Ah! ce n'est pas l'avenir, ce n'est pas le présent, c'est le passé qui fait la vie, c'est lui seul qui nous brise et nous tue... Est-ce ma faute? ô mon Dieu ! et n'ai-je pas lutté contre mes souvenirs de toute la puissance de mon âme? Dolomieu mort... mort à vingt-cinq ans, avec son amour, avec ses espérances; mort quand il m'appelait sa fiancée, quand mon âme recevait les émanations de la sienne, quand ma mère à la tombe nous appelait tous deux dans le ciel!... Où donc est la justice divine?...

La duchesse tomba épuisée sur un fauteuil, les glaces du balcon volèrent en éclats, Dolomieu se trouva en sa présence.

Une éternité de délices et de douleurs venait de s'ouvrir sur Julie de Biragne, épouse du magnifique duc d'Alméida; dès ce moment, sa vie passée se dressait devant elle avec tous ses embrasements, sa vie présente avec toutes ses tortures : elle était pâle et immobile comme la statue du mausolée; ses yeux regardaient sans voir; de ses lèvres, entr'ouvertes, s'échappait un souffle brûlant que vous eussiez dit sortir d'une fournaise; son cœur battait à briser sa poitrine; ses doigts crispés s'attachaient à un meuble qui tremblait sous sa fébrile pression, et tout son corps frémissant accusait une crise que Dieu seul pouvait maîtriser.

Quant à Dolomieu, immobile au milieu des débris de la glace qui lui avait ouvert passage, il sentait ses forces s'en aller dans la violence même de son action, et le repentir se gravait sur sa mâle figure. Julie et nous seuls aurions pu y reconnaître tout ce que le destin lui avait infligé de rigueurs.

Ils gardaient tous deux le silence, silence tumultueux au milieu duquel grandissent les passions les plus exaltées qui devaient s'anéantir sous un coup de tonnerre.

Arrivée à son paroxysme, toute douleur fortifie, et Julie et Dolomieu, d'abord accablés, reprirent peu à peu cette énergie des âmes nobles, qui égare parfois, mais ne dégrade jamais.

Il est des positions suprêmes qui poussent jusqu'à l'exaltation les âmes les plus faibles; jugez de leur puissance sur deux caractères aussi tranchés que ceux de Dolomieu et de Julie, façonnés depuis longtemps aux rudes épreuves de la vie.

Dolomieu rompit le premier le silence :

— C'est moi, moi André; moi, ton fiancé devant Dieu qui m'écoute, qui n'a pas voulu m'appeler à lui sans toi.

— Je suis perdue, dit Julie de sa voix la plus douloureuse et sans lever les yeux.

Puis, essayant ses forces et regardant Dolomieu d'une prunelle presque éteinte :

— Mon Dieu ! que vous devez avoir souffert! lui dit-elle, mon cœur seul a pu vous reconnaître... André, si j'ai besoin de courage contre le bonheur que vous m'apportez, je n'ai plus besoin d'un corps contre les malheurs que je prévois.

— De la terreur ! dit Dolomieu toujours debout à sa place sans oser faire un pas vers Julie; de la terreur ! quand je viens demander une extase ! Ne craignez-vous pas, madame la duchesse, l'anathème de votre mère qui nous écoute ?

— Pitié, André, pitié pour celle qui n'ose pas sonder ses pensées et qui n'a pas même la force de subir cette épreuve du ciel... Tout un passé qui renaît, avec ses illusions! toute une vie qui recommence avec ses perplexités!

— Eh bien ! madame?

— Ne m'interrogez pas, André; le mensonge ou le crime, voilà ce que ma conscience me dit de ne point accepter; voilà ce qui, désormais, s'attachera à mon chevet, comme le remords ou la honte au chevet du coupable.

— Le crime! dis-tu; il n'y a pas de crime à obéir à la voix de sa mère : elle t'avait demandé de l'amour pour moi, ton cœur avait répondu à cet appel, tu ne peux donner un démenti à ta mère, tu ne peux te le donner à toi-même, et le parjure seul est un déshonneur.

— Dolomieu, répondit Julie avec une force puisée dans la résistance de son fiancé, les serments faits à ma mère, je ne les ai point trahis. Je vous ai aimé plus qu'une sœur n'aime son frère; mais vous mort, je ne vous devais que des larmes, et sans cesser de vous chérir, j'ai compris que la reconnaissance m'imposait de nouveaux devoirs.

— Ces devoirs odieux, interrompit André avec un geste qui était toute une prédiction, je viens les rompre, je viens briser tes chaînes, je viens te reconquérir... Oui, Julie, tu ne t'es point donnée, tu t'es offerte en holocauste, et je ne veux point de ce sacrifice!...

— Ah! monsieur, s'écria Julie avec un frémissement convulsif et en songeant à la dignité menacée de son noble époux, cette demeure doit être sacrée pour vous; un moment de plus est une profanation.

— Je n'en sortirai qu'avec vous, répliqua le fougueux André qui ne s'était pas attendu à cette résistance, je n'en sortirai qu'avec vous, et les balles portugaises ne m'auront pas fait grâce pour que vous me soyez ravie une seconde fois.

— Le mépris et la honte si je fuis!

— Le désespoir si vous restez!

— Eh bien! oui, le désespoir pour moi, André! car au moment de vous dire un éternel adieu, je ne veux pas vous cacher ce que mon cœur renferme de regrets et de tortures... Le remords est une expiation! Je t'aime, André, je t'aime comme aux jours de nos belles années; je t'aime plus peut-être, car je t'ai perdu, car je t'ai pleuré mort... oui, je t'aime, André, et c'est pour cela que je te fuis, c'est pour cela que je ne dois plus te revoir...

— Tu me suivras, Julie, tu vas me suivre sans retard, à l'instant même, ou j'attends ton mari, le duc d'Alméida, le ravisseur de ma fiancée; et là, moi, devant toi qui n'oseras pas te dementir; toi, devant lui qui te fera baisser

les yeux, je lui dis que tu ne l'aimes pas, et je lui déclare ton amour pour moi.

— Dolomieu, puisque mes prières n'ont aucune puissance, puisque vous voulez attendre ici l'homme généreux qui m'a confié son honneur, je reste avec vous, à vos côtés; et là, moi, devant lui dont je connais le cœur, lui, devant vous qui baisserez les regards, je lui dirai ce qu'il devra punir chez vous, ce qu'il pardonnera chez moi : il saura que je le vénère, que je vous aime et que c'est là le plus grand crime qu'il aura jamais à me reprocher... Je l'entends... que décidez-vous? Rester, c'est peut-être la mort!...

— Je l'attends, je reste, dit Dolomieu d'une voix décidée.

— André, sauve-toi, car je t'aime! s'écria Julie dans l'exaltation du désespoir.

— Ce n'était pas le duc, c'était Pierre Bonneval que son devoir appelait au salon; il entrait, selon son habitude, d'un pas timide et respectueux... Un homme qu'il ne reconnut pas tout d'abord était là, près de la duchesse; il allait se retirer; un mouvement de Dolomieu le retint à sa place; puis, s'élançant, reconnaissant son brave capitaine:

— Ciel! vous vivant! vous ici!

— Moi!

— Que je vous embrasse d'abord; que je vous rembrasse encore; que je bénisse le diable et les balles portugaises de vous avoir fait grâce... et maintenant que c'est fait, sacrebleu!... maintenant que mon cœur s'est dilaté, face en arrière et pas de charge.

— Que dis-tu?

— Je dis que votre poste d'honneur n'est pas ici, je dis qu'il est des cas où la retraite est honorable, et que vous devez vous mettre en route à marches forcées, à cinquante sous par étape, à moins que vous n'aimiez mieux que Lucifer vous emporte sur ses ailes de flamme.

— Pierre, dit la duchesse qui voulait essayer de calmer son fidèle serviteur, il faut plaindre un peu ceux qui ont tant souffert pour nous et par nous.

— Silence dans les rangs! répliqua Bonneval d'un ton de commandement qui rappelait son ancien métier; silence dans les rangs! car ici le colonel, le général, c'est moi, et les conscrits, c'est vous deux.

— Y songes-tu Pierre? dit Dolomieu que ne pouvaient ébranler les paroles de son sergent, je ne suis auprès d'elle que depuis un instant, et...

— C'est quarante-cinq minutes de trop, interrompit Bonneval qui tournait de temps à autre ses regards inquiets vers la porte du salon. En route, mon capitaine! toute halte c'est une faute, et vous ne devez en avoir aucune à vous reprocher, vous que la compagnie et le régiment ont pleuré comme un ami, comme un frère... en route.

— Pour ne plus nous revoir? s'écria Dolomieu avec un accent de douleur dont frémirent à la fois Pierre et la duchesse.

— Pour ne plus nous revoir, c'est possible, poursuivit Bonneval du ton le plus déterminé... il est des sacrifices qu'il faut accepter, comme on accepte, en face de l'ennemi, les déchirures de la baïonnette ou les ravages de la balle... Cela brûle, mais on a rempli son devoir et l'on crie :«Vive l'empereur! » J'en reviens donc à mon premier thème: en route à cinquante sous par étape.

— Mais c'est la mort! dit André bien résolu à ne point partir seul.

— Eh bien! vous ressusciterez, capitaine; vous êtes déjà façonné à la chose; il n'y a que le premier pas qui coûte.

— Quels périls assez grands?...

— Ils sont immenses, interrompit Pierre, qui ne voulait pas lutter davantage et devenait brutal à force de loyauté. Vous, madame, dit-il en regardant la duchesse d'Alméida face à face, vous risquez votre réputation, si pure jusqu'à ce jour, vous risquez la dignité d'un honnête homme, du noble duc d'Alméida votre époux.

— Il m'enlève celle que j'aime.

— Il fallait rester mort!... Ah! pardon, dit Bonneval avec une grosse larme sur la paupière, pardon, mon brave capitaine, vous avez bien fait de revenir; mais, voyez-vous, Pierre Bonneval, votre sergent, aimerait mieux mille fois vous savoir à dix pieds sous terre, bien cadenassé, que de vous voir déshonoré... si vous saviez, poursuivit-il d'une voix fraternelle, comme le duc est noble, bon et généreux! Si vous saviez comme il aime sa femme; il ne lui parle qu'à deux genoux, le cœur à la main, son âme dans son regard... D'une seule amertume de madame la duchesse, monsieur le duc d'Alméida voudrait faire mille amertumes pour lui seul, et de toutes ses félicités il n'en garderait aucune pour lui de peur d'en appauvrir sa femme. Oh! cela est beau, cela est touchant, cela est sublime, et j'aime le duc d'Alméida comme j'aime mon empereur, comme je vous aimerai, capitaine, si vous avez le courage d'être ce que vous avez toujours été.

Quant à vous, madame, poursuivit Pierre en baissant un peu la voix, vous n'aimez pas monsieur le duc et vous avez tort. Aujourd'hui, vous aimez toujours mon lieutenant de l'autre monde, et vous avez plus tort encore...

— Mais tu sais que sa mère me l'avait promise, et que rien au monde ne doit être plus sacré que la volonté d'une mère!

— Pourquoi êtes-vous revenu de là-bas? Ce n'est pas dans l'ordre, dit Pierre en se jetant au cou de son vieux compagnon d'armes.

— Tu ne nous aime donc plus, mon brave ami?

— Eh! si je ne vous aimais plus, je vous dirais: Aimez-vous!... mais c'est parce que vous êtes tous deux au fond de ce cœur de soldat que je ne veux pas vous voir dégradés l'un et l'autre... Ah! pardon, madame la duchesse, pardon, lieutenant, je vais un peu trop loin sans doute; mais je ne cache pas plus mes paroles que mes sentiments, et quand je souffre, ça fait explosion, c'est un boulet qui part, c'est une bombe qui éclate.

— Mais tu ne comprends pas...

— Je comprends tout, c'est-à-dire que nous marchons sur un volcan, et que le brigadier Lucifer s'est mis de la partie. Mais silence!... on monte, je crois... oui, c'est lui, c'est monsieur le duc, tout est perdu...

— Que faire? ô mon Dieu! s'écria la duchesse, tremblante comme le remords... que va-t-il arriver?

— Un malheur horrible, si vous ne m'obéissez pas... Vous ici, lieutenant, dans cette chambre... Vous, madame, dans votre appartement, et que le ciel nous vienne en aide!... Trop tard! poursuivit-il à voix basse. Ne bougez point, il ne vous reconnaîtra peut-être pas, il ne vous a vu qu'un jour, quelques heures; la misère vous a visité... Silence.

Le duc entra.

Du premier coup d'œil il vit l'horrible malheur qui le frappait: la stupéfaction de ceux qui ne l'attendaient pas, la terreur de sa femme qu'il lui était impossible de déguiser, l'immobilité de Bonneval, et, plus que tout cela, cet instinct de fatalité qui nous domine quand l'infortune s'attache à nous, tout apprit au duc d'Alméida que ses luttes pour conquérir sa dignité perdue seraient autant de défaites.

Mais le noble Portugais avait la tête moins haute que le cœur et il se garda bien de dire toutes ses craintes, de laisser apercevoir toutes ses amertumes; et, marchant d'un pas mesuré et calme vers la duchesse:

— Un étranger? dit-il avec un sourire tout imprégné d'une profonde tristesse.

— Mon mari!... dit madame la duchesse en prenant la main d'Alméida qui tremblait dans la sienne plus tremblante encore.

— Silence, dit tout bas Bonneval à son lieutenant, vous n'êtes pas reconnu... Oui, monsieur, le duc poursuivit-il d'un accent qu'il s'efforçait vainement de rendre franc et décidé; monsieur est le capitaine d'Assas, capitaine que nous aimions tous parce qu'il se battait comme un lion et qu'il faisait grâce aux vaincus... Il était là-bas aussi, en Portugal, avec nous, et comme il a su hier que j'étais à votre service... il m'a fait l'honneur de venir me voir afin de me presser la main et pour savoir des nouvelles... de son ancien frère d'armes, le lieutenant Dolomieu.

— Je me soutiens à peine, dit Julie d'une voix qui ne pouvait être entendue que de son cœur.

— Vous ne pouvez pas me démentir sans me déshonorer, poursuivit Bonneval en s'adressant à Dolomieu qui allait prendre la parole et mettre feu au baril de poudre...

Un regard implorateur de la duchesse obtint le silence vainement demandé par Pierre, tandis que d'Alméida, qui devinait le mystère, se montrait généreux encore et rêvait de clémence plutôt que de châtiment ; mais, faisant un effort sur lui-même et honteux du rôle qui était imposé à sa femme :

— Ah! monsieur est le capitaine d'Assas? dit-il sans le regarder de peur que son émotion ne le trahit.

— Oui, monsieur le duc, répondit Bonneval, le rouge au front, le désespoir à l'âme.

— Et vous parliez de vos vieux camarades d'armes? dit d'Alméida dont les doigts déchiraient la poitrine.

— Oui, monsieur le duc, répondit Bonneval toujours prêt à couper la parole à Dolomieu, qui, cependant, ne voulut pas accepter plus longtemps encore le caractère odieux qu'on ne manquerait pas de lui reprocher plus tard.

— Blessé pendant la dernière campagne de Portugal, dit-il sans oser jeter un regard sur la duchesse dont la pâleur devenait livide, laissé pour mort sur le champ de bataille à l'Alcala, où nous avons éprouvé des pertes si douloureuses, sachant le brave Bonneval à Paris dans votre hôtel, monsieur le duc, je suis venu chercher des nouvelles de tout ce que j'ai aimé dans ma vie de soldat.

— Oui, monsieur le duc, continua Pierre ; le capitaine d'Assas... que voilà, était de mon régiment ; il faisait comme les autres, il m'aimait beaucoup, et je le lui rendais avec usure ; aussi je me serais volontiers fait casser la tête pour lui épargner une estafilade... il aimait aussi beaucoup mon lieutenant, André Dolomieu, du même âge que lui, de la même taille, de la même ville, je crois... ils se ressemblaient comme deux frères.

— Et vous avez combattu avec le lieutenant André Dolomieu? dit le duc en appuyant fortement sur chacune de ses paroles.

— Oui, monsieur le duc, répondit André en voyant chanceler madame d'Alméida dont il eut pitié, nous avons fait les mêmes campagnes, nous avons triomphé dans les mêmes attaques, nous avons été blessés dans les mêmes affaires... c'était une sainte fraternité que la nôtre.

— Cela est si beau, en effet, deux cœurs battant dans la même poitrine, dit le duc d'une voix brisée; cela est si touchant deux affections pures, deux âmes loyales ouvertes à tous les nobles dévouements!... Vous avez bien pleuré sa mort, n'est-ce pas, capitaine d'Assas?

Ces deux derniers mots prononcés avec force furent un anathème sur Dolomieu, sur Pierre Bonneval, sur la duchesse d'Alméida.

— C'était un homme de cœur, poursuivit le duc, qui attendait enfin une révélation dont il n'avait pas besoin, c'était un noble jeune homme, à ce que m'ont dit souvent mon fidèle Bonneval et ma bien-aimée épouse qui l'a pleuré avec moi, car je l'avais vu aussi, car j'avais commencé à l'aimer, tant il avait été cher à madame, jadis sa fiancée, aujourd'hui duchesse d'Alméida.

Pierre, qui voyait bien que la foudre allait éclater, essaya encore un instant de la conjurer en donnant à la conversation une direction nouvelle.

— Oui, capitaine, dit-il en se tournant vers Dolomieu et en jetant sur lui un regard d'intelligence, mon lieutenant mort, bien mort, enterré loin de son pays, la guerre achevée, monsieur le duc conduisit à Paris madame la duchesse, où ils me permirent de les suivre, car je n'avais plus rien là-bas à chérir... et maintenant, la religion, le devoir, la reconnaissance... cela fait qu'on s'aime, qu'on est heureux, très-heureux et que rien au monde ne peut altérer ce bonheur si noblement conquis... Puis, comme ce qui n'est plus n'est plus, comme on ne doit que des larmes à la tombe, on se retrempe dans le présent, on sourit à un brillant avenir et l'on oublie le passé.

— Pourquoi donc oublier le passé? dit le duc d'une voix grave. Quand la conscience est en repos, que risque-t-on de fouiller dans les jours éteints? S'il y a un autel pour les vivants, il y a un culte aussi pour les morts, et ces deux religions sont filles du même Dieu. Monsieur le capitaine d'Assas, poursuivit-il avec une émotion fébrile qu'il ne put déguiser, vous serez toujours le bien accueilli chez nous; vous parlerez avec moi du Portugal, ma patrie, où a commencé mon bonheur présent ; vous parlerez avec Bonneval de votre ami Dolomieu, mort glorieusement sur le champ de bataille... Madame la duchesse paraît un peu souffrante, permettez-moi de la conduire dans son appartement.

— Prenez ma main, monsieur le duc, dit madame d'Alméida qui eut besoin du bras de son mari pour arriver jusque chez elle.

Le duc la quitta brusquement à la porte et sortit de l'hôtel sans oser regarder en arrière.

Restés seuls, Bonneval et Dolomieu se regardèrent avec un morne silence : le brave sergent le rompit le premier :

— Ouf! dit-il, il me semble que j'ai le mont Blanc de moins sur la poitrine; cela est lourd, une mauvaise action! cela écrase, un mensonge!... encore quelques minutes et je n'y tenais plus, et je mettais le feu aux poudres, et il y avait explosion, et nous sautions tous en l'air... Tenez, lieutenant, une retraite fait moins de mal, une déroute est moins honteuse ; je n'oserai plus me regarder en face.

— Quelle torture! s'écria Dolomieu en se frappant le front et se promenant à grands pas... Il est là... lui, ce duc vomi par l'enfer; il est seul... seul avec elle?... lui parlant sans doute de son amour et de mes tortures!

— Que voulez-vous? il y a un an que c'est comme ça, un an ni plus ni moins... pas de remède possible, Dieu même n'en trouverait pas; ce qui a été a été.

— Ce qui a été ne sera plus! s'écria le fougueux lieutenant dont chaque pensée brûlait le cerveau.

— Voulez-vous bien vous taire? il nous écoute peut-être!

— Eh bien! tant mieux! le rôle que je viens de jouer est indigne de moi : je vais lui dire mon nom.

— C'est la mort.

— Je vais lui dire mon amour.

— C'est la mort de madame la duchesse.

— Ont-ils pitié de moi?

— Vous n'existez plus...

— Oh! je leur prouverai bien...

— Quoi donc? interrompit Bonneval de sa voix de soldat; que vous êtes vivant? ça sera possible, j'en conviens ; mais vous leur prouverez aussi, à l'un et à l'autre si dignes de respect et de vénération, que vous êtes sans cœur, sans dignité .. que vous avez ressuscité sans la permission de celui qui est là-haut; et, s'il est vrai que, pour son malheur, madame la duchesse vous aime encore un peu, pas beaucoup... ce peu disparaîtra devant cette action de malhonnête homme; et vous, une fois parti, on ne pensera pas plus au lieutenant Dolomieu que je ne pense, moi, à ma première cartouche brûlée.

— Que faire? ô mon Dieu! s'écria Dolomieu les yeux baignés de larmes.

— Vous connaissez le chemin, il faut le reprendre, me serrer la main, m'aimer toujours... moi qui n'ai pas été votre fiancé!... m'embrasser bien fort, et ne plus nous revoir...

— Bonneval, encore un instant.

— Pas une minute.

— Le temps de lui écrire un dernier adieu.

— Je m'en charge, je serai éloquent comme le petit caporal, je le ferai avec un roulement de jurons... Par file à gauche et pas de charge!

— Si tu me refuses, Bonneval, je reste.

— Eh bien, soit!... je vous obéis parce que vous êtes mort; sans cela, sacrebleu!... Tenez, là, dans cette chambre... mais quelque chose de bien court, quatre lignes... trois... deux... oui, quelques mots... un seul... Ah! par exemple, aussi long que vous voudrez, et vingt-cinq points d'exclamation.

— Oh! je la verrai bien encore, dit le lieutenant qui suivit Bonneval en tremblant, et qui aurait voulu effacer

de sa vie les instants douloureux qu'il venait de traverser.

Après avoir réfléchi deux minutes au vigoureux parti qu'il allait prendre, dans l'intérêt de madame la duchesse, qu'il vénérait comme une madone, dans celui du duc et de Dolomieu, qui lui étaient également chers, Pierre Bonneval se prit à se parler à lui-même comme pour se frayer un chemin à travers tant de périls.

— Ah çà, voyons, dit-il les bras croisés, de quel côté filer? Ici des Anglais, là des Cosaques, d'autre part des Prussiens, et pas de réserve pour opérer ma retraite... O ma chère redingote grise! ô mon magique castor tricorne! ô mon empereur! je ne sais pas trop comment tu te serais tiré de celle-ci...

Il achevait son pittoresque monologue lorsque Florida, ouvrant brusquement la porte, se trouva bientôt à ses côtés.

— Et moi donc? dit-elle de sa voix si bien timbrée.

— Bon! fit Bonneval qui allait peut-être s'inspirer, voici la réserve demandée... Que voulez-vous? poursuivit-il bouillant d'impatience.

— Vous venir en aide si vous êtes gentil.

— Eh bien, je suis gentil; parlez, que voulez-vous?

— A la bonne heure, Pierre. Je veux vous dire tout d'abord que monsieur le duc, triste et pâle comme les statues de son jardin, vient de descendre d'un pas rapide par la porte de l'appartement de madame, et qu'en bas un homme lui a remis une lettre qu'il a ouverte en tremblant, qu'il l'a lue... puis, lorsqu'il a voulu parler au porteur, celui-ci était déjà loin.

— Et monsieur le duc, l'avez-vous suivi? savez-vous ce qu'il est devenu?

— Il est remonté en se frappant la poitrine et en essuyant les larmes qui coulaient sur ses joues.

— Sortez vite, Florida, car il faut absolument que vous me retrouviez cet homme, ce porteur de fatale nouvelle... il doit rôder autour de l'hôtel. Si vous me le livrez.. je me damne... je t'épouse.

— Oh! alors je le trouverai, dit la belle camériste en bondissant de joie; et dès ce moment vous saurez, Bonneval de mon âme, que je le soupçonne envoyé par le señor Pinto.

— L'ancien Pinto de malheur? le bandit portugais? demanda Bonneval avec un accent de menace et de stupeur à la fois.

— Oui, lui, poursuivit Florida qui voulait effacer une faute; il était ici ce matin quand vous êtes entré.

— Et vous ne me l'avez pas dit, malheureuse? vous êtes laide à faire peur, vous louchez, vous boitez, je vous hais, je vous méprise, je ne vous épouse plus.

— Epousez-moi toujours, Bonneval; je le retrouverai, je vous le jure sur ma sainte patronne. Et elle s'élança comme une fusée.

Il était temps, le duc entrait. Pierre l'aperçut avant qu'il franchît la porte du salon, et, s'accoudant sur une table en feignant de se parler à lui-même :

— Quel homme! quel lapin! dit-il de manière à être entendu. Aujourd'hui il déjeune à Marengo de plus de vingt mille Autrichiens; le lendemain il dîne en Egypte de vingt-cinq mille mameluks; et quelques semaines après il soupe à Moscou de deux cent cinquante mille Russes ou Cosaques. Quel estomac! quel appétit!... Je ne connais pas d'ogre de cette trempe... C'était un avale-tout!

— Que disais-tu là? demanda le duc en s'approchant de son fidèle serviteur.

— Je parlais de l'autre, monsieur le duc, répondit Bonneval en balbutiant, de celui que j'aime tant, que j'aimerai toujours.

— De Dolomieu? dit le duc encore plus du regard que de la parole.

— De mon empereur!... aujourd'hui à Sainte Hélène, sur ce rocher de lave où ils l'ont si lâchement cadenassé.

— Il faut penser un peu aussi aux morts, interrompit d'Alméida d'un accent lugubre.

— Il me donne la chair de poule, fit Bonneval du bout de ses lèvres.

— Quel brave jeune homme que ton ancien lieutenant! n'est-ce pas?

— Oh! oui, c'était un noble cœur!...

— Et la mort est venue l'arrêter au début de sa carrière, quand la vie s'ouvrait à peine devant lui, quand sans doute il rêvait de bonheur et de gloire .. Il y a de bien cruelles destinées!

— Que voulez-vous, monsieur le duc? la mort ne s'en prend presque jamais aux lâches.

— Ni aux ingrats.

Bonneval frémit de tous ses membres, et dès ce moment il comprit que le cratère allait vomir ses laves.

— Où est madame? demanda le duc de sa voix la plus paternelle et avec un profond soupir.

— J'ai cru l'entendre chez elle, répondit Bonneval, qui se félicitait déjà de voir achever ce pénible entretien.

— Comme elle m'aime, Bonneval!

— Ah! monsieur le duc, elle vous aime comme on n'aime pas.

— Tiens, mon brave Bonneval, je crois que si je mourais je reviendrais sur la terre pour lui dire que je l'aime encore.

— Ça serait difficile. Les morts sont bien morts, monsieur le duc.

— Les morts peuvent pourtant ressusciter, poursuivit d'Alméida en appuyant sur chacune de ses paroles.

— Oui, autrefois, quand il y avait des athées en ce monde; mais aujourd'hui la chose est plus rare.

— Cela se voit cependant... la puissance de Dieu est si grande!

— C'est fini! dit Bonneval à voix basse, il sait tout.

— Il est tard, laisse-moi, Pierre; je veux être seul .. j'ai besoin de me recueillir dans mon bonheur... laisse-moi.

— Oui, monsieur le duc, dit Bonneval, qui, à la porte du salon, laissa tomber ces mots : Cette résurrection ouvrira la tombe de quelqu'un, je vois ça.

Le pauvre duc, en proie à toutes les agitations de son âme loyale, se repentait d'avoir favorisé le stratagème dont on avait voulu entourer sa crédulité. Il s'était flatté, dans sa droiture, que Pierre, Dolomieu lui-même et surtout la duchesse abrégeraient par une confidence complète les moments d'angoisse qu'il devait éprouver. Magnanime jusqu'à l'abnégation de ses priviléges, il aurait voulu laisser à tous les bénéfices qu'il se sentait en droit de leur ravir; mais il comprit trop tard la faute qu'il avait commise; et, comme le retour devenait impossible, il se laissa porter par le courant qui l'entrainait et médita sa vengeance. Cheminant à grands pas dans le salon témoin de ses angoisses, il s'arrêta en face du portrait de la duchesse, et ses yeux se baignèrent de larmes; puis, refoulant en lui-même sa générosité méconnue : — Magnanimité c'est faiblesse, alors surtout qu'il s'agit du châtiment des ingrats... Cet homme n'est pas sorti, j'en suis sûr; cet homme, c'est Dolomieu lui-même que le ciel nous a rendu dans un jour de colère. La lettre que je viens de recevoir, l'inconnu qui me l'a remise, le mystère qui m'entoure... je m'agite dans un torrent de feu... Puis, arrachant de son sein le billet qu'il avait caché, il le relut à haute voix :

« Les balles portugaises ne tuent pas tous ceux qu'elles « atteignent... Dieu n'a pas perdu sa puissance, et les « morts ressuscitent encore à la volonté du ciel ou de « l'enfer. »

— Infernale révélation! s'écria-t-il en frappant du pied. N'était-ce pas assez d'une torture?... n'était-ce pas trop déjà que de ne pas être aimé, quand ma vie entière est le respect et l'adoration?

Hélas! vous le savez comme nous, quand une idée fatale nous domine, elle ne nous laisse ni trêve ni repos, elle nous écrase par tous les sens. Ce sont des tenailles d'acier qui brisent nos membres.

Le duc d'Alméida éprouvait ces étreintes, il se tordait contre toutes les douleurs; mais ses efforts n'aboutissaient qu'à élargir la plaie et à la rendre incurable. Il lui semblait que ces héros, ces capitaines, ces poëtes dont il était entouré, le raillaient de ses tortures, et que cette femme, la duchesse d'Alméida, devant laquelle il s'était si souvent




La duchesse d'Alméida.

agenouillé, lui souriait d'un sourire infernal, et l'accablait de ses dédains et de ses mépris.

Oh ! pendant ces moments d'éternelles angoisses, on voudrait se trouver en présence d'objets nouveaux, dans le silence de la nature, au sein d'un désert de sable. Le milieu dans lequel vous vous êtes agité en des jours meilleurs vous rappelle une joie et vous dit une désillusion... Les meubles de cette salle immense, les guéridons, les fauteuils, les canapés, témoins jadis des confidences les plus intimes, ne parlaient désormais au cœur de l'infortuné que pour lui rappeler tout ce qu'il avait perdu... et ses larmes coulaient plus abondantes, et son cœur battait avec plus de violence, et sa pâleur devenait plus livide... La commotion devait avoir lieu, car la défaite apprend la lutte, et le duc d'Alméida ne pouvait pas accepter une plus longue agonie.

Il se dirigea donc d'un pas ferme et résolu vers l'appartement où il était sûr de trouver son adversaire ; il ouvrit brusquement la porte, Dolomieu et lui se trouvèrent en face.

— Etait-ce moi ou madame la duchesse que le capitaine d'Assas comptait trouver dans ce salon ? demanda le duc avec cet accent de dignité qui ne l'abandonna jamais.

— C'était Pierre Bonneval, répondit froidement Dolomieu, prêt à soutenir l'attaque et disposé à ne pas céder un pouce de terrain ; car lui aussi était torturé par la jalousie, car lui aussi croyait avoir une vengeance à exercer.

Evidemment aux yeux du duc la réponse du lieutenant était un mensonge, évidemment le rôle honteux allait être continué ; d'Alméida résolut de ne pas le permettre. Aussi, tranchant dans le vif, il voulut opposer un noble caractère à celui qui s'avilissait, et il parla de son fidèle serviteur comme il l'eût fait de son ami le plus dévoué.

— Pierre Bonneval, dit-il en s'avançant dans le salon comme pour se donner plus d'espace, Pierre Bonneval, soldat brave et loyal, celui-là ! cœur honnête, avec qui vous auriez parlé sans doute encore de Dolomieu.




Maintenant moins que jamais. (Page 50.)



— Monsieur le duc, répliqua le lieutenant sans se laisser émouvoir, et d'un ton de voix qui était presque une menace, il est des souvenirs consolateurs auxquels on s'attache avec d'autant plus d'enivrement, que le présent est plus triste et plus décoloré.

— Hélas! répondit d'Alméida tout entier à ses amertumes, c'est quand la tombe vient de se fermer sur un cadavre, que toute illusion s'efface, et que les hontes de celui qu'on pleure lui survivent pour l'exécration de sa mémoire.

C'était une provocation, une provocation directe, nécessitant une réponse, que Dolomieu, cependant, essaya d'éluder encore, tant il craignait de ne pouvoir se trouver une seconde fois en présence de celle qu'il appelait toujours sa fiancée devant Dieu.

— Que voulez-vous dire, répliqua-t-il avec calme, monsieur le duc?

— Je veux dire, capitaine d'Assas, que ce Dolomieu entouré de tant de regrets n'en est pas tellement digne, que sa mort doive être pour ceux qui l'ont connu un éternel sujet de larmes; je veux dire que les passions bonnes ou mauvaises, les sympathies et les répulsions n'arrivent jamais jusqu'au cercueil, et que Dieu seul est le juge équitable de ceux que la terre abrite pour l'éternité.

— Monsieur le duc!... répondit Dolomieu avec un mouvement convulsif.

— J'ai respecté votre opinion, poursuivit d'Alméida d'une voix calme; respectez la mienne, que je n'impose à personne, mais que je garde : car elle est ma conviction la plus intime.

— Dolomieu était mon ami.

— J'aurais voulu être le sien, mais mon affection n'est point frivole, et quand elle s'est reposée sur quelqu'un, elle s'en détache dès qu'on a forfait à l'honneur.

— Monsieur le duc, Dolomieu était mon ami, je croyais que vous l'aviez entendu.

— Capitaine d'Assas, je le répète, votre ami a forfait à l'honneur, et je le tiens pour félon et déloyal.



PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1.

— Vous savez, monsieur le duc, quel est le devoir de l'ami dont on outrage l'ami absent?

— Que tardez-vous donc à le défendre? répliqua d'Alméida, qui ne comprenait rien à la longanimité du lieutenant.

— Je suis ici chez madame la duchesse d'Alméida.

— Où vous ne devriez pas être, lieutenant Dolomieu, s'écria le duc d'une voix retentissante.

— Ah! merci à vous de m'abréger le rôle que je n'avais accepté que par amour et par reconnaissance; merci de me permettre d'entrer dans l'aveu d'une passion qui ne mourra qu'avec moi...

— Mais qui gardera le silence? interrompit d'Alméida, car ce serait ajouter un crime à une honte.

— Ce que vous appelez crime, monsieur le duc, je l'appelle droiture. Mon amour pour mademoiselle de Birague était la consécration du vœu de sa mère : y manquer serait un parjure, et je suis absous par moi quand je suis condamné par vous.

— Eh bien! je comprends cette douleur, puisque je l'ai moi-même éprouvée lorsque j'aimais sans espérance; mais, si j'ai respecté la fiancée du lieutenant Dolomieu, que le lieutenant Dolomieu respecte la femme du duc d'Alméida, et qu'il me remette à l'instant même l'aveu menteur qu'il vient de lui adresser.

— Ce n'est pas un aveu, monsieur le duc, répondit froidement Dolomieu; c'est une assurance.

— Et une lâcheté!

— Vous devez savoir si le lieutenant Dolomieu sait en commettre, et, pour peu que vous en doutiez encore...

— Un cartel!... n'est-ce pas?... j'en ai proposé un au comte de Pinto un jour qu'il outrageait mademoiselle de Birague par un insolent amour...

— Le comte de Pinto! s'écria Dolomieu, dont ce souvenir fut une révélation.

— Oui, je le pouvais, je le devais alors, ma vie seule était en jeu; mais aujourd'hui un duel, un duel avec vous serait une injure jetée sur madame la duchesse, et j'estime trop haut son honneur pour l'exposer aux chances d'un combat dont l'issue serait fatale au vainqueur comme au vaincu... J'aime cette femme de toute la puissance que le Créateur peut jeter sur une âme de feu, je l'aime avec frénésie et j'en suis jaloux jusqu'à l'abnégation de ma dignité. N'est-ce pas, monsieur, que c'est là une bien étrange folie? Vous avez vingt-cinq ans, jeune homme; j'en ai à peine quarante : à votre âge nous tuons l'amour, au mien il nous tue, alors surtout qu'une désillusion nous frappe au cœur. Eh bien! si je savais que la vie de Julie fût sans remords après mon abandon, si je croyais que vous pussiez plus que moi la rendre à ses sourires éteints, je vous dirais : Reprenez-la, soyez de moitié dans ses extases, et laissez tomber une larme sur celui qui vous dote de ce céleste trésor... Et maintenant comprenez-vous mes tortures, premier fiancé de Julie de Birague, puisque je suis sûr qu'on me plaint, puisque je suis sûr qu'on vous aime?

— Que tardez-vous donc à accomplir le sacrifice qui vous est imposé? dit le lieutenant Dolomieu avec un sourire empreint d'ironie.

— Oh! mais cela est infâme!... Celui à qui l'on a montré la splendeur des astres, la majesté des océans, la magie du regard, l'harmonie universelle, accepte-t-il sans révolte le sacrifice du rayon divin qui porta la lumière à ses yeux, l'espérance à son cœur?... Je vous l'ai dit, André Dolomieu, j'aime Julie de Birague plus que Satan n'aime le crime, et je tremble aux fatales pensées qui me dominent et m'écrasent... Mon Dieu! mon Dieu! tu étais jaloux de tant d'amour, je mérite à tes yeux le châtiment que tu m'infliges!

— Mais ce Dieu que vous invoquez a-t-il eu pitié de moi?

— Non, vous ne l'aimez pas avec une ferveur égale à la mienne; non, monsieur. Si j'avais su Julie de Birague au bras d'un autre, ou je ne l'aurais pas revue, ou je serais mort. J'ai dit... Vous allez abandonner cet hôtel.

— Pas avant que j'aie revu Julie, ma fiancée.

— Et maintenant sortirez-vous? demanda le duc qui venait de s'emparer d'un pistolet et le dirigeait, exaspéré, sur le front de Dolomieu.

— Maintenant moins que jamais, répondit le lieutenant, le regard assuré, les bras croisés sur sa poitrine.

— Prenez garde! je ne puis écouter que ma jalousie.

— Ainsi que moi, vous comprenez donc ces tortures?

— Eh bien! oui, je les comprends; mais, je vous le répète, je veux que nul soupçon ne vienne porter atteinte à l'honneur de ma femme; et puisque la menace ne peut rien sur vous, j'ai recours à la prière : monsieur Dolomieu, au nom de Julie elle-même, au nom de sa mère à la tombe, partez, éloignez-vous... André, je vous en supplie avec des larmes, sauvez mon honneur, sauvez surtout l'honneur de Julie de Birague.

Nous ne savons pas quel eût été le résultat de la persistance du duc et de la détermination bien arrêtée du lieutenant; nous ignorons si d'Alméida, dans sa juste fureur, eût exécuté sa menace... la porte de la salle s'ouvrit, et, en présence de Florida, les irritations se calmèrent.

La jeune camériste s'était arrêtée, pétrifiée, le cœur battant fort.

Elle attendait qu'on l'interrogeât, car elle n'osait prendre l'initiative; et, comme elle se sentait coupable, elle invoquait son passé de fille aventureuse pour y puiser des ressources contre les difficultés du moment.

— Ciel!

— Qu'est-ce que vous portez là? lui dit d'Alméida d'une voix qu'il s'efforçait de rendre paternelle.

— Rien, monsieur le duc, répondit la camériste de ses lèvres peu façonnées à l'hypocrisie.

— Vous mentez.

— Oui, monsieur le duc.

— Qui vous a donné des ordres?

— Madame la duchesse.

— Obéissez.

— C'est une lettre.

— Pour qui?

— Pour le lieutenant Dolomieu.

— Donnez donc!

— Ça doit le brûler, dit tout bas la belle Portugaise en tendant le billet au duc, à qui on aurait voulu le dérober.

— Tenez, lieutenant Dolomieu, dit Alméida. Cette lettre vous est destinée.

— Cependant, monsieur le duc...

— Lisez à voix basse; il y a peut-être là des secrets que vous seul devez connaître, il y a peut-être là de ces confidences d'un cœur à un cœur qui ne doivent point échapper au dehors, qui ne veulent point d'écho, et que moi, surtout, je ne dois pas connaître.

Florida s'était appuyée sur un meuble, le front pâle, le regard abattu. Pierre Bonneval lui-même en aurait eu pitié. Quant à Dolomieu, il accepta d'une main timide le billet qui lui était présenté; puis, l'ouvrant, il lut à haute voix et sans hésiter : « Dolomieu, si vous partez, à vous « ma reconnaissance éternelle; si vous restez, à vous ma « désaffection de toutes les heures. »

— Je respire, dit tout bas d'Alméida, l'âme ouverte encore à toutes les espérances.

Après un violent effort révélateur de tout le passé, Dolomieu dit d'une voix presque éteinte :

— Adieu, monsieur le duc.

— Votre main dans la mienne, répondit d'Alméida, toujours noble, toujours généreux, toujours compatissant.

— Ne craignez-vous pas, monsieur le duc, la contagion du malheur?

— Je ne crains que la violation des saintes promesses; c'est à vous, lieutenant, de donner un démenti à mes terreurs, car elles vous seraient fatales ainsi qu'à moi.

La duchesse et Florida étaient entrées en même temps dans le salon : la première par la porte de son appartement, la seconde par celle qui conduisait à la terrasse du jardin. Leurs prières montèrent au ciel comme des sœurs; mais, au brusque départ du lieutenant, qui ne voulut point donner sa main à d'Alméida, elles comprirent que les douleurs allaient renaître, et qu'un crêpe de deuil assombrirait désormais l'hôtel.

Pierre Bonneval, combattu par deux sentiments opposés, veillait à la fois sur le duc et sur son lieutenant; son regard visitait toutes les croisées, son oreille écoutait à toutes les ouvertures. Hormis son honneur, il eût tout donné en ce monde pour d'Alméida et Dolomieu; et quand il eut aperçu celui-ci sortir de l'hôtel d'un pas rapide et saccadé, il comprit que le calme était à jamais banni de la maison de son bienfaiteur, et il fouilla dans l'avenir sans y trouver une consolation.

Les heures qui précèdent les tempêtes physiques sont rapides : vous attendez le météore immobile dans l'espace, vous croyez entendre la foudre à travers les nuages cuivrés qui l'emprisonnent, et vous jetez un douloureux regard sur la campagne riante, parce que, dans quelques instants peut-être, elle sera labourée par la grêle et les trombes voyageuses qui laissent tant de désastres sur leur passage.

Mais les heures qui suivent les tempêtes morales sont éternelles; car, malgré vous, en dépit de votre volonté de fer, et de quelque énergie que vous vous cuirassiez, le passé renait en vous avec sa poignante escorte de déchirements et de désastres; vous n'êtes pas seulement malheureux par l'absence du bonheur que vous rêviez et qui vous avait souri, vous l'êtes plus encore par la certitude que le mal dévorateur vous conduira jusqu'à la tombe et se vêtira du même linceul que vous.

La torture physique qui n'est plus n'a jamais existé; la torture morale nous cause des rides au cœur et laisse à notre front une empreinte ineffaçable, elle date de notre naissance; et le doigt inflexible de Dieu lui avait indiqué la coupe où s'abreuvaient les espérances, pour la remplir d'absinthe et de fiel.

Ce qu'il y a de fatal dans cette lutte où vous devez succomber, et contre laquelle vous épuiseriez en vain toute l'énergie de votre conscience, c'est que le vainqueur est sans miséricorde, c'est qu'il vous raille impitoyablement de vos efforts et vous entraine après lui, comme le fait l'ouragan des gerbes amoncelées qu'il saisit dans ses bruyantes évolutions.

A moins que le suicide ne lui vint en aide, d'Alméida, selon l'ordre de la nature, devait disparaitre avant Dolomieu, et dès lors à celui-ci les extases, à la duchesse le partage sans mélange de cette béatitude. Vous le voyez, l'enfer était en lui; il voulait vivre, mais vivre sans cesse sur un brasier! L'Éternel ne choisit donc pas ses damnés!

Les funèbres idées du duc tourbillonnaient, anathème vivant, au sein de sa demeure, et ne lui laissaient ni trêve ni repos; le soleil éclairait sa misère, rayonnante au milieu des ténèbres; il fuyait tout ce qu'il avait cherché, il redoutait tout ce qu'il trouvait sous ses pas, sous sa main, sous son regard, et il commençait à comprendre le blasphème, lui dévot à tout culte, saint à toute religion consolatrice.

Et cependant il parut y avoir trêve entre lui et le malheur. Bien certain que la violence moins que la générosité lui donnerait la victoire, il se rendit un jour seul, à pied, chez Dolomieu, dont il avait appris la demeure, et frappa hardiment à sa porte.

Le lieutenant fut encore plus étonné qu'effrayé de cette visite; non pas qu'il redoutât une provocation, mais parce qu'il connaissait la noblesse du duc, et qu'il craignait d'être vaincu par lui en générosité.

Ils s'assirent en face l'un de l'autre, et d'Alméida pensa qu'il était de sa dignité de ne pas laisser longtemps son adversaire dans l'incertitude. Aussi, prenant la parole et renfermant en lui toute son émotion, il fit tomber sur le cœur de Dolomieu des accents qui devaient y mourir sans écho, car la passion du fougueux jeune homme était plus puissante que jamais.

— Je ne vous cacherai aucune de mes pensées, dit le duc, vous les saurez toutes, monsieur Dolomieu, et vous déciderez après de la marche que vous aurez à suivre. Depuis le jour où vous avez quitté mon hôtel, le bonheur, un bonheur intime, sans mélange, profond, semble y avoir élu domicile. Julie de Biragué vous a remercié de votre retraite comme elle m'a remercié de ma confiance. A votre retour à la ville, je n'avais point tremblé pour la vertu de la duchesse d'Alméida, vertu qui est en elle comme la tendresse à la maternité; mais il était de mon devoir de ne pas laisser planer sur elle un soupçon, et dès lors mes prières arrivèrent jusqu'à vous pour obtenir un éloignement qui pouvait nous protéger tous .. Aujourd'hui, lieutenant Dolomieu, je viens vous demander un nouveau sacrifice... Rassurez-vous : ce n'est pas une fuite, c'est, au contraire, un rapprochement. La solitude est mortelle, le danger paraît immense quand on l'envisage de loin, et les hommes taillés pour les nobles dangers les affrontent sans sourciller dès qu'a sonné l'heure du combat, dès que le premier coup de feu a retenti... Mon hôtel vous est ouvert, monsieur Dolomieu, Julie de Biragué vous y désire parce qu'elle ne vous craint plus, moi parce que je vous estime. Venez, Dolomieu, façonnez-vous à l'affection réciproque qui nous lie la duchesse et moi... A distance, elle vous épouvante; lorsque vous en serez témoin, elle vous raffermira dans votre devoir, et le ciel bleu, le ciel étoilé, resplendira sur nous sans que le regret ou le remords devienne notre hôte.

Chacune des paroles du duc d'Alméida était tombée comme une goutte de plomb sur la poitrine de Dolomieu. Était-ce un piége? était-ce la certitude d'un malheur contre lequel d'Alméida luttait en vain? était-ce une provocation ou une espérance de Julie?... Toutes ces questions, Dolomieu se les adressa sans pouvoir répondre à une seule, mais brisé, mais brûlé par mille sentiments opposés dont chacun avait la même violence.

Muré dans toutes ces vagues inquiétudes, le lieutenant garda un silence réfléchi; mais, afin de s'assurer des véritables intentions du duc, il continua son rôle de dissimulation et répondit à celui qu'il venait de provoquer :

— Ne craignez-vous pas, seigneur d'Alméida, que les jours présents que vous m'ouvrez si beaux ne se reflètent un peu de ceux qui viennent de s'éteindre dans les larmes et le désespoir?.... L'homme est un ange déchu; il lui reste, selon moi, bien peu de chose de sa perfection; Dieu l'a jeté sur la terre non pas tant pour vaincre que pour combattre, et celui-là n'est pas coupable qui succombe après les efforts les plus héroïques. Si mon amour seul était en jeu, je ne refuserais pas, monsieur le duc; mais la froideur même de madame d'Alméida serait un défi qu'il me deviendrait impossible de ne pas accepter... Je vous en prie, poursuivit-il, craignant que le duc ne changeât de résolution, ne torturez point ma pensée, elle est nette et précise, elle dit ce que je veux dire, à savoir que, si madame la duchesse est de moitié dans vos projets, je renonce au voyage qui allait à jamais m'éloigner d'elle et de vous... Peut-être la résistance nous apprendra-t-elle la victoire, à elle et à moi... J'attends, monsieur le duc, vous m'avez compris, je pense.

Les armes étaient égales; des deux côtés il y avait astuce, j'allais dire perfidie; mais celle du duc avait quelque chose de si noble, qu'on devait la lui pardonner. Quant à Dolomieu, il cherchait à cacher ses projets futurs sous un vernis de générosité auquel d'Alméida dut se laisser prendre; aussi le noble Portugais ne voulut-il pas fermer la lice après cette première attaque.

— Ma démarche auprès de vous, dit-il au lieutenant, est le résultat seul de la haute estime que professe pour vous la duchesse; mais elle ignore mes intentions bien arrêtées à cet égard; et, soit que vous acceptiez, soit que vous refusiez, je suis convaincu que son âme, si noble et si pure, ne perdra rien de sa divine essence. Pour elle, pour moi, vous étiez plus à redouter lorsque nous croyions la tombe fermée sur vous : elle aurait pleuré son amant, son fiancé; elle se serait fait une religion de sa douleur... Aujourd'hui il n'y a de place en elle, pour vous, que son amitié, dont je me fais la caution..... Vous appellerez comme vous voudrez ce que j'appelle, moi, confiance; c'est là une demi-vertu qui apprend le devoir et devient une sauvegarde contre la faiblesse. Vous le voyez, monsieur Dolomieu, ma franchise est égale à la vôtre; ne torturez point ma pensée, elle dit ce que je voulais dire.

— Eh bien, répliqua Dolomieu en se levant, allez apprendre à madame la duchesse la visite que j'ai eu l'honneur de recevoir de vous, répétez-lui vos paroles et les

miennes, j'attendrai un mot de vous qui m'éloignera de Paris ou m'y retiendra.

Le duc et le lieutenant se séparèrent comme deux amis irréconciliables, et la journée s'écoula sans que Dolomieu reçût la lettre si vivement attendue.

Le lendemain Pierre Bonneval lui remit la missive de son maître :

« Monsieur,

« J'ai revu madame la duchesse d'Alméida, fort inquiète de mon absence, mais heureuse de la confidence que je lui ai faite.

« A chacun de mes sacrifices pour son bonheur, son âme noble et généreuse répond par une confiance et une loyauté de principes qui me la rendent chaque jour plus chère.

« Profondément touchée de l'intérêt que m'inspire votre douleur si bien comprise par moi, si fraternellement pardonnée par elle, sa bouche ouverte pour les pardons et la prière a laissé tomber sur nous de ces douces paroles qui illuminent tout un avenir en jetant l'oubli sur les heures les plus sombres de la vie passée.

« Mon projet de vous réunir à nous et d'essayer de ne former à nous trois qu'une seule famille, madame la duchesse n'a pas voulu le combattre et s'en rapporte entièrement à votre délicatesse. C'est à vous, monsieur, de vous décider, car vous seul êtes juge de vos sentiments.

« Dolomieu, si vous vous reconnaissez fort en présence du péril, venez ; si vous craignez, non pour madame la duchesse, non pour moi qui suis invulnérable, mais pour vous, dont la lutte pourrait épuiser l'énergie, partez, quittez Paris, puisque telle était votre résolution ! fuyez ceux qui vous aimeront toujours pour les rudes épreuves que le ciel vous impose... Il y a des larmes et peut-être du sang après un combat soutenu d'un côté par la ruse et la perfidie, de l'autre par la dignité, la franchise et les droits acquis. Vous le voyez, Dolomieu, madame la duchesse et moi nous vous désirons, parce que nous ne vous redoutons pas, parce que nous sommes certains que nul profane encens ne brûlera sur un autel parfumé des plus religieux souvenirs.

« N'est-ce pas, André Dolomieu, que votre réponse ne sera que l'écho de votre pensée intime? Madame la duchesse et moi nous l'attendons avec la certitude que vous acceptez votre part de bonheur dans celui qui ne peut nous échapper désormais, je l'espère.

« D'Alméida. »

Le parti de Dolomieu fut arrêté à l'instant même. Le duc se disait fort, donc il était faible; la duchesse provoquait le péril, donc elle ne demandait pas mieux que de succomber.

Les passions, bonnes ou mauvaises, se font une logique à part; elles ne dressent devant elles que les obstacles qu'elles se flattent de renverser; et c'est pour cela qu'elles se jettent en avant, et, sans les deviner, au milieu des piéges qui leur sont tendus.

Dolomieu aimait avec d'autant plus de violence, qu'il regardait comme un larcin la conquête de d'Alméida, et il lui semblait impossible que la duchesse ne voulût point redevenir encore Julie de Birague, ne fût-ce qu'en souvenir de la plus adorée des mères.

Quant à lui, grand de Portugal, qui n'avait, selon sa croyance, assuré son triomphe que sur la tristesse et le découragement de la jeune orpheline, il devait recevoir le contre-coup de ce qu'il appelait insolemment son bonheur, et il y avait bien des tortures dans les joies qu'il osait se promettre.

Nos premières impressions, toutes fugitives qu'elles paraissent, ont le singulier privilége de se raviver à chaque événement analogue ou opposé; la similitude ou le contraste nous les rendent plus puissantes et plus sacrées; nous répudions les années qui s'avancent en faveur de celles qui s'éteignent un instant effacées, et voilà pourquoi l'âge mûr vit de sa jeunesse, voilà pourquoi la décrépitude sourit souvent aux évolutions du cerceau de l'enfant qui tourbillonne autour d'elle.

Dans l'ivresse de ses espérances, Dolomieu se retrouvait une seconde fois en présence de Julie, au salon où ils s'étaient si bien compris d'une parole, d'un regard; il la retrouvait belle de ses dix-huit printemps, radieuse du vague même de ses pensées, souriante au bonheur qui lui tendait la main pour lui servir d'escorte; il la revoyait sous sa couronne de lilas, sous le parfum de son premier sourire ou sous l'émotion fébrile de sa première pression de main.

Il se demandait ensuite avec orgueil comment le duc ne comprenait pas que sa témérité était une catastrophe.

Si sa réponse fut brève, c'est qu'il craignait trop qu'on ne la discutât en comité intime, et que la duchesse ne reculât en présence du danger.

Il écrivit :

« Monsieur le duc,

« J'accepte avec reconnaissance l'asile protecteur que vous m'offrez chez vous : demain votre maison sera la mienne, demain deux familles n'en formeront qu'une, à moins que d'ici là madame la duchesse d'Alméida n'en décide autrement.

« André Dolomieu. »

Y eut-il de la joie dans le cœur de la duchesse et du duc, c'est possible; mais ce dut être une de ces joies remplies de terreur qui nous brûlent sans nous réchauffer, une de ces rigides étreintes que vous avez longtemps désirées et qui vous étouffent.

Dans l'hôtel de d'Alméida, on avait jusque-là vécu entre les sourires et les larmes, on n'allait s'y agiter qu'au milieu de terreurs et d'angoisses. Aussi, dès que le brave Pierre Bonneval eut appris la résolution de son maître, qui l'appelait son ami, il alla droit à lui et fit entendre de ces graves paroles de franchise, de raison et d'énergie qui ne tombent jamais stériles sur une âme loyale.

Il se tenait debout, le front haut; il parlait d'une voix brève et ferme, il était l'égal et non pas le serviteur.

— N'est-ce pas que ça n'est pas, monsieur le duc?

— Qu'est-ce qui n'est pas? qu'est-ce que tu supposes qui est? répondit d'Alméida, qui vit bien, à la direction que Pierre voulait donner à ses paroles, le but qu'il se proposait d'atteindre.

— Des lubies qui passent par la tête de Florida et auxquelles je ne crois pas plus qu'à l'amitié des Anglais pour mon empereur, cloué à Sainte-Hélène.

— Voyons, parle, je t'écoute.

— Ce sera court : je viens vous donner votre congé.

— Tu me renvoies, toi? un si bon, un si fidèle serviteur?

— Oui, monsieur le duc, je vous renvoie, ou, pour parler plus nettement, je vous quitte; je prends mon congé de réforme.

— Faut-il que j'augmente tes gages?

— Oui, monsieur le duc, d'un peu plus de confiance; je suis exigeant, et je vais vous en dire le motif : A vingt ans, à vingt-cinq, nous battons la breloque dès que le petit aveugle se glisse sous la giberne, dans le cœur; mais dès qu'il est devenu grand garçon, ou que son duvet a commencé à pousser sur sa lèvre, nous devons nous tenir en garde contre ses ruses, contre ses câlineries, et il me semble que vous manquez à la fois d'énergie et de prudence.

— En quoi donc, Pierre? demanda le duc, qui sentait le rouge lui monter au front.

— Pardon encore une fois, poursuivit Bonneval, dont l'affection respectueuse reprenait le dessus au milieu de ses brusqueries de soldat; mais on vient de me donner une nouvelle qui me fait mal, qui me déchire, et dont je crains bien que nous n'ayons tous à souffrir. Tenez, monsieur le duc, je brusque le mouvement, et j'entre en matière : est-il vrai que le lieutenant Dolomieu doive bientôt venir habiter l'hôtel?

— Cela est vrai.

— Eh bien! c'est une bombe qui éclate au milieu d'un repas de famille; c'est une fondrière qui s'ouvre sous les pieds; c'est un corps ennemi masqué par un mamelon; bref, c'est une calamité, une déroute, une débâcle.

— Tu nous calomnies tous, Pierre.

— Je ne calomnie personne, monsieur le duc : vous êtes le plus généreux des hommes, madame la duchesse est la plus honnête des femmes, Dolomieu, mon ex-lieutenant, le plus sincère des amis ; mais, voyez-vous, il faut une aiguille aimantée sur les poudrières, il est imprudent de fumer au-dessus d'un caisson de cartouches, et quand la mer moutonne sous les gifles de la rafale, on ne doit pas lancer une embarcation à l'eau. J'ai narré ; suis-je compris de monsieur le duc?

— Tes craintes n'ont pas le sens commun, Pierre, et l'avenir me justifiera.

— Je ne demande pas mieux, mais je m'en vais.

— Tu mens, Pierre, dit le duc en lui serrant affectueusement la main ; tu restes parce que je t'aime, parce que tu m'aimes aussi, parce que j'ai besoin de toi.

— En ce cas, je vais consoler Florida, qui voulait aussi faire son paquet, la bonne fille ; et je vous prie, monsieur le duc, de regarder notre conversation comme non avenue. Sur ce, bonne chance, et que mon empereur veille sur nous tous.

Un mois après cet entretien, sur une terrasse attenante au grand salon, d'Alméida, assis entre Dolomieu et la duchesse, leur adressait les paroles les plus paternelles.

— N'est-ce pas, mes amis, disait-il en leur pressant la main, n'est-ce pas que la confiance est le bonheur? Je me sens bien entre vous deux ; et, plus j'ai souffert, plus je me repose avec calme dans cette vie nouvelle que vous m'avez faite. Je comprends, monsieur Dolomieu, que ma reconnaissance vous rappelle tout ce que vous avez perdu ; mais nous avons eu du courage tous trois, et l'estime de soi-même est un baume salutaire pour toutes les blessures de l'âme. Vous, Julie, vous avez vaincu un amour qui aurait fait le désespoir de vos meilleurs amis ; vous, Dolomieu, vous l'avez aidée dans cette lutte généreuse ; merci... Une sœur, ce mot aussi est doux à prononcer... Julie consent à vous appeler son frère... qu'elle soit votre sœur aînée, et que ce titre sacré devienne le gage protecteur de notre sécurité commune. N'est-ce pas que le passé n'est plus sombre pour nous?

— Vous rendez justice à mes sentiments, dit Julie d'une voix émue, qui trahissait une perfidie ou une douleur.

— Et vous, André, poursuivit d'Alméida, n'aurez-vous pas aussi une parole de consolation à laisser tomber sur mon âme brisée par vos amertumes?

— Moi, répondit Dolomieu, dont le regard arrivait incisif sur celui de la duchesse, j'ai puisé ma première énergie dans mon infortune même, et je me reconnais fort, aujourd'hui, de votre confiance et de votre loyauté... Les méchants ont beau dire, les nobles exemples sont contagieux.

Julie de Birague était pâle et tremblante : pâle de ses terreurs, tremblante parce qu'il lui semblait que son premier fiancé acceptait sans honte la dégradation du mensonge...

Le duc nageait dans un océan de perplexité.

— A la bonne heure! dit-il en s'efforçant de rendre sa voix caressante, dans cette délicieuse retraite à deux lieues de Paris, je jouis d'une tranquillité que les bords du Tage ne m'offriraient pas... Là, mon appartement... celui d'André près d'ici... celui de Julie près du mien... qu'avons-nous à désirer? Dolomieu absent, nous penserons à lui ; Dolomieu près de vous, vous parlerez de moi. Je prêche parfois, n'est-ce pas, mes amis, n'est-ce pas, mes fidèles disciples? mais c'est l'Evangile de l'honnête homme, et mes paroles ne tombent pas sur un sol de granit... Voyons, que faisons-nous ce soir? poursuivit-il en se levant, la chasse? la pêche? la promenade? Choisissez.

— Je rentre dans mon appartement, dit Julie accablée sous tant de poignantes épreuves.

— Et vous, Dolomieu? demanda le duc, bien convaincu d'avance qu'il ne quitterait pas le château.

— Moi, je monte à cheval!...

— Liberté entière... Moi, je vais appeler Pierre, lui parler de son empereur, de ses batailles, de ses marches forcées... Serviteurs et maîtres, chacun ici doit avoir sa part de joie... Au revoir, mes amis, à tout à l'heure!

Dolomieu s'inclina, la duchesse lui tendit une main glacée... Le duc en eut pitié.

— De la cérémonie? dit-il en s'efforçant de sourire ; sommes-nous donc des étrangers les uns aux autres? Chacune de nos paroles n'est-elle pas un écho de nos pensées les plus intimes? Nous sommes tous trois de trop bonne maison pour que nous ne vivions pas dans un échange parfait de l'amitié... de l'amitié, pas plus, pas moins.

— Au revoir, mon frère.

— Au revoir, ma sœur.

Le duc seul resta dans le salon.

Jamais plus violents efforts ne furent faits pour cacher un profond sentiment de haine et de vengeance ; jamais la douleur ne s'abrita sous un voile plus lourd et plus écrasant ; chaque parole de mansuétude tombée des lèvres du duc était une goutte de plomb fondu qui le brûlait, et ses tortures étaient d'autant plus poignantes, qu'il épuisait tout ce que le ciel lui avait laissé d'énergie pour ne pas les laisser au dehors.

Par la pensée il accompagna madame la duchesse dans son appartement, et il la vit sourieuse au double opprobre qu'elle s'infligeait à elle-même, et de celui dont elle dégradait le plus généreux des hommes.

Aussi ses projets, encore indécis dans son âme, prenaient-ils une teinte de sang qui la faisait frissonner ; il épiait le dernier regard de l'être infernal qui lui valait une si poignante agonie ; il suivait le dernier battement de ses artères, et il demandait si Dieu ne punissait point le parjure au delà de la tombe.

Quant au complice de tant de perfidies, le duc cherchait à l'absoudre par l'irrésistible ascendant que Julie de Birague devait avoir exercé sur lui, et pourtant il le faisait solidaire au crime.

Silencieux comme le nuage cuivré dont les flancs ne se sont pas encore ouverts à la foudre qui va le déchirer, l'infortuné parcourait le salon à grands pas, il se heurtait à tous les meubles, il écoutait à toutes les portes, il entendait retentir à son cœur et à ses oreilles des syllabes sinistres, et il pleurait, et il se frappait la poitrine, et il invoquait la mort, qu'il cherchait à fuir un instant plus tard, pour ne pas laisser dans leurs joies sans amertume les deux infâmes ligués pour son martyre.

Oh! si, en fouillant dans les pages oubliées de sa vie, il y avait trouvé la justification de ses tortures, il n'aurait plus hésité à se livrer tout entier à la colère céleste ; mais nul remords ne pesait sur sa conscience d'honnête homme, et il se révoltait contre le suprême Arbitre, qui ne lui tenait pas compte de ses sacrifices et de ses déchirements.

... La douleur pousse à l'impiété.

D'Alméida tenait sa tête dans ses deux mains ; puis, se relevant comme sous une secousse galvanique :

— Les infâmes! s'écria-t-il. Oh! il y aura bien des hontes après tant de lâchetés!... Ma résolution est irrévocable... tout est prêt... que n'ai-je pas fait, ô mon Dieu! pour jeter le remords dans leur âme! J'aurais pardonné, oui, j'aurais peut-être consenti à une séparation éternelle. Mais non, toujours des piéges, toujours de l'hypocrisie. Et mes yeux épuisés sont sans larmes pour mon malheur. La vengeance après le désespoir : oui, une vengeance terrible et digne de l'outrage. A vous donc le bonheur aujourd'hui, monsieur Dolomieu, et vous verrez demain si celui que vous enviez n'est pas un fardeau qui écrase. Quant à vous, madame la duchesse, poursuivit-il d'une voix plus sombre et plus pénétrée, vous n'aurez pas la joie du partage, il vous en faut une part et je vous la réserve égale à toutes celles que vous me donnez... Vous m'avez appris l'ingratitude.

Il allait sortir et cherchait des inspirations dans les frémissements de l'orage qui grondait, lorsque entra Pierre Bonneval, son intendant, son fidèle serviteur, son ami.

— Te voilà, Pierre!

— Oui, monsieur le duc, me voilà seul, pensif, résolu et irrésolu à la fois ; aussi, n'est-ce pas vous que je cherchais.

— Tant pis, car j'aime à te voir, moi, à mes côtés, échangeant ta parole fidèle contre la mienne... Tu ne sais pas, Pierre, on ne m'aime pas dans ce château.

— Vous croyez, monsieur le duc?

— J'en suis sûr.

— Moi aussi, dit Bonneval d'une voix sombre et à demi articulée.

— Et tu ne me disais rien.

— Pardon, monsieur le duc, je piétine, je grince, je prie, je menace, je ne dénonce pas... Et maintenant, poursuivit-il d'un ton plus ferme, puisque le coup est porté, puisque vous savez tout, mon rôle de dévouement commence; j'irai où vous voudrez, monsieur le duc, là ou là, au nord ou au sud, sur terre ou sur mer, peu m'importe; je vous suivrai partout comme un bon serviteur, comme un caniche dévoué, comme un fidèle esclave..... Je pleurerai avec vous, qui pleurez si souvent en secret; je me baignerai dans vos larmes, et il me semble que vous souffrirez moins.

— Des pleurs! encore des pleurs! s'écria d'Alméida en se déchirant la poitrine, c'est du sang qu'il me faut.

— Je vous en ai déjà donné, monsieur le duc, poursuivit Pierre d'un ton mystérieux.

— Comment cela?

— Hier, pas plus tard qu'hier, j'ai vu le misérable auteur de tout le mal qui nous arrive... Il était ici... Florida m'en a fait la confidence... Elle a du bon par moments, cette jeune fille!... Je l'ai cherché, je l'ai trouvé, je l'ai provoqué de la parole et du geste... Je crois même que le geste a précédé la parole... Il a consenti enfin à se battre avec un paysan, comme il disait là-bas; et s'il en réchappe c'est que Dieu fera un nouveau miracle.

— De qui parles-tu? demanda le duc en évoquant tous ses souvenirs de deuil.

— De l'homme que vous méprisez et qui mérite votre mépris, d'un misérable que je hais et qui a droit à la haine de tous les gens de cœur.

— Qui donc? parle; qui donc?

— Vous ne devinez pas?

— Parle vite, te dis-je!...

— D'un coquin que vous avez déjà châtié une fois à Coïmbre et qui n'aura plus envie de continuer ses perfidies et ses délations... d'un noble, d'un grand de Portugal avec la croix d'or au côté, à qui ce bras vient d'ouvrir une porte qu'il ne franchira plus, j'espère.

— Pinto?

— José Pinto! vous l'avez nommé; ce nom exécré me déchirait les lèvres; je vous remercie, monsieur le duc, de m'avoir épargné cette douleur.

— Il est ici?

— Il y était.

— Tu l'as tué?

— Cela se peut... ou il ne s'en faut guère; car je n'y allais pas de main morte, et sa présence parmi nous était une calamité!...

— Mais cet infâme m'appartenait! s'écria le duc avec un énergique accent de reproche.

— Pardon, monsieur le duc, il m'appartenait aussi, car Florida me l'avait recommandé; je m'en suis emparé, il était de bonne prise; j'ai maraudé à votre profit et au mien... Punissez-moi, si vous voulez, mais je suis sûr que votre châtiment sera paternel.

— Tu as fait là ce que je devais faire, dit d'Alméida en pressant affectueusement la main de son zélé serviteur.

— Vous ne vous en seriez pas mieux acquitté que moi, répondit Bonneval avec un sourire de gratitude qui toucha profondément le duc; et s'il sait quelque chose maintenant, c'est qu'un bras de roturier a du sang rouge et chaud dans les veines, c'est que dans une poitrine de roturier bat souvent un cœur de gentilhomme.

— Mon brave ami! dit le duc avec un sanglot à demi étouffé.

— Ne parlons plus de ça, monsieur le duc, c'est une affaire bâclée; l'entaille a été rude, elle ne se fermera pas de sitôt... Parlons de vous, de vos douleurs.

— Elles me brûlent, Pierre!

— Oui, cela doit être!...

— Tu le comprends, Bonneval, toi dont l'âme est ouverte à toutes les générosités; plus on a été noble et magnanime, plus l'outrage est sanglant.

— Et vous vous êtes montré si généreux!

— Que veux-tu, Pierre? je les aimais tant, les ingrats!

— Voulez-vous m'en croire? partons, fuyons ces lieux maudits où tout est amertume pour vous et pour ceux qui vous bénissent; venez vous réchauffer au soleil de votre pays, abandonnez les ingrats à leurs remords; et moi, votre fidèle jusqu'à la tombe, je serai là, près de vous, vous serrant la main, vous protégeant contre votre désespoir; et quand celui qui est là-haut vous appellera, votre dernier regard se plongera dans le mien, votre dernière parole se perdra dans la mienne, et elles monteront au ciel comme deux sœurs aimées.

— Va, Pierre, il n'y a de ciel et de Dieu que pour les lâches.

— Vous blasphémez, monsieur le duc, il y a un Dieu pour ceux qui souffrent...

— Je le saurai ce soir, poursuivit d'Alméida d'une voix ténébreuse... Je sors... j'ai besoin d'un peu d'air, j'étouffe... A ce soir, Pierre, à ce soir... reviens, je t'attends, tu ne m'abandonneras pas, toi.

— Pardon, monsieur le duc, mais je ne vous quitte pas. Quand le chêne se courbe et crie sous l'orage, il faut un appui... je ne vous quitte pas.

Le duc allait sortir; la porte s'ouvrit, Florida entrait.

— Où allais-tu? demanda le duc en s'efforçant de dérober son émotion et ses terreurs à la jeune camériste.

— J'allais savoir si madame avait besoin de mes services, répondit la jeune Portugaise en balbutiant, contrairement à ses habitudes.

— D'où viens-tu?

— De cueillir pour elle ce bouquet dans le jardin... c'est mon devoir de tous les jours.

— Elle ment! dit tout bas Pierre, elle en sera punie.

— Porte-le-lui, poursuivit le duc; je te remercie de tes attentions; tu es une excellente fille, tu seras une fidèle épouse... Porte-le-lui : madame la duchesse est heureuse aujourd'hui.

— Il y a quelque chose de fatal dans toutes ces paroles, murmura Pierre.

— Va, Florida! puis tu la laisseras seule, entends-tu? tu la laisseras seule!... Je veux qu'elle soit seule...

— Oui, monsieur le duc, dit Florida toute tremblante et jetant tour à tour un regard inquiet sur Pierre et sur son maître, dont la pâleur la faisait frissonner.

— Pierre, dit le duc en sortant d'un pas précipité, tu vas me rejoindre.

— Oui, monsieur le duc; mais... où donc?

— Dans le jardin, à l'allée des tilleuls... Il m'a semblé t'y voir cette nuit.

— J'irai, monsieur le duc. Puis, se parlant à lui-même : S'il m'a vu, il a dû en voir d'autres, se dit-il... Que de malheurs, ô mon Dieu!

Restés seuls, Florida et Bonneval se regardèrent longtemps en silence, celui-ci afin de chercher en lui-même les moyens d'éluder les questions que l'indiscrète pourrait lui adresser, celle-là pour préparer son plan d'attaque : car un seul mot de la conversation précédente avait allumé en elle un vif sentiment de jalousie.

— Il paraît, dit-elle à Pierre de son organe le plus timbré, que la nuit a été belle pour vous, puisque vous l'avez passée dans le jardin.

— Monsieur le duc a mal vu, répondit Bonneval avec assez de rudesse, la nuit était sombre, et les jaloux voient toujours double.

— Ou trouble, interrompit la camériste; c'est possible, mais il est certain que vous étiez cette nuit dans l'allée des tilleuls, et bien certainement ce n'était pas pour faire les doux yeux à cette belle statue de marbre blanc qui prend un bain de pieds dans le bassin.

— Non, ce n'est pas pour elle! répondit Pierre étourdiment.

— Ah! vous y étiez donc?

— Pincé! dit tout bas Bonneval en se mordant les lèvres.

— Vous y étiez, Pierre, je vous y ai vu.

— De l'espionnage!

— De la jalousie, et pas autre chose; mais une jalousie profonde, incisive; une jalousie qui prive de sommeil, qui fait battre la campagne à la tête la plus solide ; une jalousie comme on n'en éprouve qu'à dix-huit ans lorsqu'on se sent pour la première fois à la chaîne, lorsqu'on veut se faire une vie à deux, lorsqu'on aime enfin par tous les sens... Entendez-vous bien cela, Pierre? je peux vous le dire aujourd'hui, car je ne m'appartiens plus; je vous ai longtemps aimé en silence, parce que je craignais d'aimer seule, et que toute passion a sa dignité... mais aujourd'hui que vous m'avez dit que vous m'aimiez aussi, vous...

— Je vous l'ai dit! moi! interrompit Pierre, tout fier de sa belle maîtresse.

— Oui, tu l'as dit, sergent de malheur.

— Je ne t'ai pas parlé.

— Est-ce qu'on a besoin de paroles pour exprimer une passion?... Un mot, une syllabe, un geste, un soupir, le silence, tout bavarde quand on est pris.

— Je n'ai pas seulement ouvert la bouche.

— Et cette bourrade reçue à l'office par Gervais, qui me cajolait, le gros joufflu qu'il est, et qui est allé tomber au fin fond du buffet, comme un potiron, ça ne dit-il pas quelque chose?

— Ça ne dit rien.

— Ça dit tout, et tu m'aimes, Pierre, ne t'en défends pas ; tu m'aimes d'autant plus, que tu ne voulais pas aimer ;... tu m'aimes comme un brave homme que tu es, comme un brave mari que tu feras.

— Eh bien! oui, je ne m'en défends plus, j'ai perdu la bataille, je suis prisonnier de guerre. Je t'aime, Florida, non pas comme un blanc-bec, non pas comme un fou, mais comme un homme réfléchi, sérieux... je t'aime, jeune fille, parce que tu n'auras jamais à donner qu'un cœur et une main.

— Tu te trompes, Pierre, poursuivit la Portugaise, ivre de joie, deux mains et un cœur : un cœur pour le mari, deux mains pour souffleter ses trahisons... Tiens, je ne sais pas, Pierre, si Dieu est assez puissant pour te récompenser de tes douces paroles. Maintenant, viennent les douleurs, la vieillesse, la mort, peu m'importe; tu m'as aimée un jour, une heure, un instant, tu me l'as dit, je n'en demande pas davantage, tu m'as donné une éternité de bonheur.

— Noble jeune fille! dit Bonneval en pressant les mains à la belle camériste, soit, je t'aime, mais, je t'en préviens, Florida, pas de bonheur entre nous à moins qu'il n'y en ait entre le duc et la duchesse.

— Alors qu'ils se dépêchent donc.

— Tâchons de les y aider.

— Ce sera difficile, dit Florida, tant que le lieutenant ne mourra pas une seconde fois.

— C'est une idée! reprit Bonneval.

— Que veux-tu dire, Pierre?

— Suffit! tais-toi, c'est là dans mon cerveau, ça a besoin de mûrir, c'est à peine éclos... je me comprends... je n'en dis pas davantage... Je vais rejoindre M. le duc, qui m'attend pour me donner des ordres... Il y a des hommes qui sont toujours trop loin de nous quand ils ne sont pas à nos côtés, et le duc est de ceux-là.

— Inspire-toi, Pierre, dit Florida, qui souffrait du frein qu'on imposait à sa curiosité.

— Par quel moyen?

— Un baiser, cela donne de l'esprit.

— Et du bonheur, dit Pierre en l'embrassant.

Puis il sortit à pas précipités pour se rendre à l'allée des tilleuls.

Nous l'avons dit, ce nous semble, le malheur a aussi parfois ses sourires, alors surtout qu'il ne s'isole pas complétement, et qu'il ose regarder autour de lui.

Le pervers, seul, n'a jamais pleuré sur l'infortune d'autrui, et notre monde n'est pas si corrompu, que le piéton attristé ne trouve sur son chemin un bras ami pour le secourir.

Tout ce qui entourait le duc d'Alméida et la duchesse avait deux âmes... une seule n'aurait pas suffi aux tortures qu'elles voulaient amoindrir.

Les premières amours de Pierre pour la belle Portugaise avaient pris un caractère de gravité dont Florida était horriblement blessée, et cependant elle-même commençait peut-être à comprendre que la passion de Bonneval ne devait pas remplir toute sa vie.

Était-ce de l'inconstance, de l'infidélité? Gardez-vous de le croire.

Le sergent de malheur d'autrefois était toujours le dominateur d'aujourd'hui; un de ses désirs devenait un ordre, une de ses volontés un fait accompli.

On pleurait dans les appartements de la duchesse, on brûlait dans ceux du duc, et la jeune fille de Coïmbre se serait crue ingrate et lâche si elle n'avait pas mendié une bonne part de tant d'amertumes.

Quant à Pierre Bonneval, vous connaissez cette nature privilégiée, ce cœur chaud, passionné, cette âme forte et loyale à l'épreuve de toutes les déceptions.

Eh bien! il n'a fait que grandir dans l'estime de soi-même, et s'il plonge un regard sévère au fond de sa conscience, il la trouve en parfaite harmonie avec les obligations que Dieu lui a imposées.

Le brave soldat se demandait souvent s'il n'était pas ingrat d'avoir attiédi son affection pour le lieutenant par celle qui le dominait maintenant pour le duc, et le résultat de cet examen était une absolution.

Bonneval regardait la reconnaissance comme la première des vertus.

L'ingrat, à ses yeux, n'a qu'un vice, l'ingratitude; et, ce qui l'avait le plus vivement attaché au duc d'Alméida, c'est la confiance, la tendresse vraiment paternelle dont le noble Portugais l'honorait : les grands ont bien tort de ne pas se rapetisser, l'orgueil désapprend la fraternité.

La duchesse, le duc, Dolomieu et Florida, voilà toute la vie de Pierre Bonneval.

Pour la duchesse, il se serait fait impie; pour le duc, il se serait jeté dans un brasier; pour son lieutenant, il aurait attaqué seul une redoute; pour la jeune Portugaise, il eût dédaigné la plus belle fortune, le sourire le plus enivrant.

Et, vous le voyez, cet homme si jeune encore, succomber sous le poids des devoirs qu'il s'est imposés dans sa sainte religion.

Ah! c'est que toute violente tendresse est superstitieuse; c'est que celle de Bonneval comprenait déjà que le dénoûment de la lutte engagée dans l'hôtel du duc d'Alméida serait une catastrophe frappant au cœur ceux qui lui survivraient...

L'égoïste seul est à l'abri de ces angoisses, et, sans l'absoudre, nous le comprenons.

Ce qu'offrait de remarquable l'hôtel du noble Portugais, c'est que les confidences descendaient, c'est qu'elles allaient, sans être sollicitées, des grands aux petits, des maîtres aux serviteurs, et qu'on semblait n'attendre de consolation que de ceux-là.

La vanité de Florida s'accommodait à merveille de cette condescendance; mais Pierre, plus sérieux, comprenait combien on devait souffrir d'un tel esclavage; et il n'aurait jamais voulu agir que d'après ses inspirations.

Aussi était-ce presque toujours avec terreur qu'il se trouvait seul à seul auprès du duc ou de la duchesse, qui allaient incessamment au-devant de lui.

Marchons dans le drame, et courons vers le dénoûment, que nous ne connaissons pas encore.

Nous avons laissé la jeune et belle Portugaise seule et radieuse de l'amour de Pierre, se promenant à grands pas dans le salon du duc et se parlant à elle-même; écoutons-la.

— Un brave garçon que je me donne là! disait-elle; un mari comme on n'en trouverait pas dans tout le Portugal; aussi je l'aime... que ça m'en fait peur!... Mais que se passe-t-il donc dans le château? Si je fais un pas, je crois marcher sur une vipère; si je reçois une lettre, il me semble qu'elle contient du poison; si on me parle, c'est le son d'une cloche funèbre... Ils ont tous fait la paix ici : mon maître les a embrassés ce matin avec amitié; mais je

crains bien que cette amitié-là ne soit que de la haine, et les embrassements un étau de fer... Ma foi, si c'est là de l'amour, je ne sais pas comme on se déteste.

La duchesse avait également ses heures de réflexion, j'allais dire de tristesse; et si quelqu'un avait pénétré le matin dans son appartement, il l'aurait vue, à genoux, implorant la clémence du ciel, non point pour une faute commise, non point pour un pardon à obtenir, mais pour lui demander avec des larmes le bonheur de son noble époux.

La ferveur de ses prières l'avait consolée elle-même, car rien n'est paternel comme la religion; et la vertueuse femme s'était surprise un sourire sur les lèvres et une joie au cœur.

Hélas! elle n'en avait cependant pas fini encore avec la lutte engagée; tombée sur son fauteuil, madame la duchesse d'Alméida était redevenue, quelques instants plus tard, Julie de Birague; et de grosses larmes, perles sans taches, coulèrent de ses yeux comme un funeste avertissement.

Elle se jeta de nouveau à genoux, absorbée dans une pensée intime, profonde, qui la rendit immobile comme la statue de la méditation; puis, se relevant tout à coup, elle s'approcha de son secrétaire et écrivit; à qui? nous le saurons peut-être, mais elle ne se reconnaissait pas criminelle sans doute, puisqu'elle laissa la porte de son cabinet à demi entr'ouverte, et que le duc entrait presque toujours sans se faire annoncer.

La lettre achevée, elle la lut d'une voix éteinte, la cacheta, et chemina à pas mesurés comme indécise de sa résolution première; elle arriva à l'entrée du salon, où elle ne s'attendait pas à trouver sa camériste.

Toutes deux échangèrent un regard sympathique; celui de la duchesse disait la bienveillance, celui de Florida l'affection; la prunelle de la duchesse était dominatrice : malgré son ineffable douceur, elle semblait en ce moment demander grâce, et celle de Florida, devenue rayonnante, encourageait une confidence qui flattait sa vanité plus que ne l'eût fait la plus belle parure.

Les voilà toutes deux.

Changez les vêtements, et vous placerez la puissance là où est la servitude, mais une servitude digne, une servitude qui relève au lieu d'abaisser, puisqu'elle veut dire dévouement.

Ecoutons maintenant les deux jeunes femmes, à peu près du même âge :

— Que faisais-tu là, mon enfant?

— Votre enfant pensait, madame la duchesse.

— Cela console-t-il?

— Cela occupe, et le désœuvrement, c'est la mort.

— Quel vilain mot tu viens de prononcer!

— Mais non, madame; la mort, comme je l'entends, c'est le sommeil du cœur et de la tête; la mort, c'est l'isolement.

— L'abandon, l'isolement de tout ce qui nous entoure.

— Ceux qui sont partis de ce monde escortés de tendresse, de larmes, de regrets, de bénédictions, ceux-là ne sont pas morts, ils vivent dans nos souvenirs, dans nos âmes; et, comme rien n'est aussi voyageur que la pensée, la nôtre lève le marbre, fouille la terre, ouvre le cercueil, se baigne dans un regard éteint, et presse encore avec amour une main immobile et glacée.

— Tu es bien heureuse, Florida, de te faire une philosophie si consolante.

— Ah! madame, elle n'est pas toujours en moi, elle vient par boutades, même quand je lui ferme la porte, qu'elle ouvre avec violence, parce qu'elle est généreuse et qu'elle sourit à tout ce qui n'est pas méchant ici bas.

— A ton avis, les joies nous viennent donc à volonté?

— Non, madame, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire : les joies sont paresseuses quand on les appelle, elles n'ont d'activité que pour nous fuir; mais, voyez-vous, madame la duchesse, lorsqu'on peut regarder sans terreur derrière soi, on trouve le ciel plus bleu, les étoiles plus brillantes, la brise plus folle, la fleur plus embaumée, le sourire plus consolant.

— Où donc as-tu appris ces choses? Tu le vois, Florida, je cherche un guide.

— Ces choses-là, comme vous dites, madame la duchesse, ne s'apprennent pas, elles naissent avec nous, nous accompagnent dès notre entrée dans la vie; elles nous bercent, et nous nous endormons de notre dernier sommeil en les caressant de notre dernier regard, en les saluant de notre dernière parole.

— Je te comprendrais à merveille, dit la duchesse avec un profond soupir, si notre vie n'était qu'en nous, si d'autres souvent ne s'emparaient de notre destinée.

— Ah! voilà, poursuivit la caméristе prise au dépourvu et poussée dans ses derniers retranchements, notre volonté est parfois vaincue par la volonté d'un autre, et, par malheur, cet autre nous domine assez pour que nous soyons sans force contre lui.... Allez, allez, madame la duchesse, continua la jeune Portugaise en levant ses beaux yeux au ciel, j'ai beaucoup appris depuis peu, et vous savez quel est mon maître.

— Est-ce que tu as à te plaindre de sa rigueur?

— Pas trop, madame, mais c'est lui qui ne se plaint pas assez des miennes.

— Je crois pourtant qu'il t'aime beaucoup.

— Quand nous aimons un peu, madame, c'est toujours trop; quand nous aimons beaucoup, ce n'est pas assez.

— Il faut être modéré dans ses exigences.

— Que voulez-vous? à Coïmbre, ma ville natale, quand on a seize ans, on aime comme siffle la brise, comme mûrit la grenade, comme glisse le ruisseau; pour une fille de seize ans, l'amour, c'est le jour qui naît, c'est la nuit qui nous voile; l'amour, c'est la fleur qui se colore, c'est le nuage qui passe, c'est l'éclair qui brille, c'est la foudre qui gronde;... l'amour, c'est la prairie, le vallon, la montagne, la chaumière ou le château; l'amour, c'est un éventail, c'est un stylet; l'amour, c'est tout cela: qui comprendra l'amour autrement ne sera jamais à Florida.

— Mais alors il ne fallait pas quitter Coïmbre, il ne fallait pas dire adieu au Portugal.

— Pardon, madame la duchesse; mais pour moi Coïmbre est Paris, et le Portugal la France, puisque Pierre y est venu avec vous, avec M. le duc... Nous ne voyageons pas seuls, nous emportons souvent la patrie avec nous.

— Et avec nous voyagent aussi les tristesses et les désillusions. Ne le crains-tu pas, Florida?

— Je le crains, madame, dit la jeune fille en pressant respectueusement la main de sa maîtresse; cela est, et cela est une injustice : quand nous avons tout fait pour nous soumettre aux volontés du destin, ne devrait-il pas nous tenir compte de notre soumission?

— Le destin a ses priviléges, dit la duchesse avec des larmes dans la voix; soumettons-nous, peut-être nous réserve-t-il le calme après les rigueurs.

— Eh bien, madame, c'est à cette pensée que vous devez vous attacher; et, pour ne pas vous en distraire, je vous demande la permission d'aller rejoindre Bonneval.

— Non, reste, dit la duchesse; j'ai encore besoin de toi.

— J'obéis.

— Où est-il? demanda la duchesse, presque certaine que Florida éluderait la question sans oser pourtant tout à fait désobéir.

— Monsieur le duc? dit la caméristе.

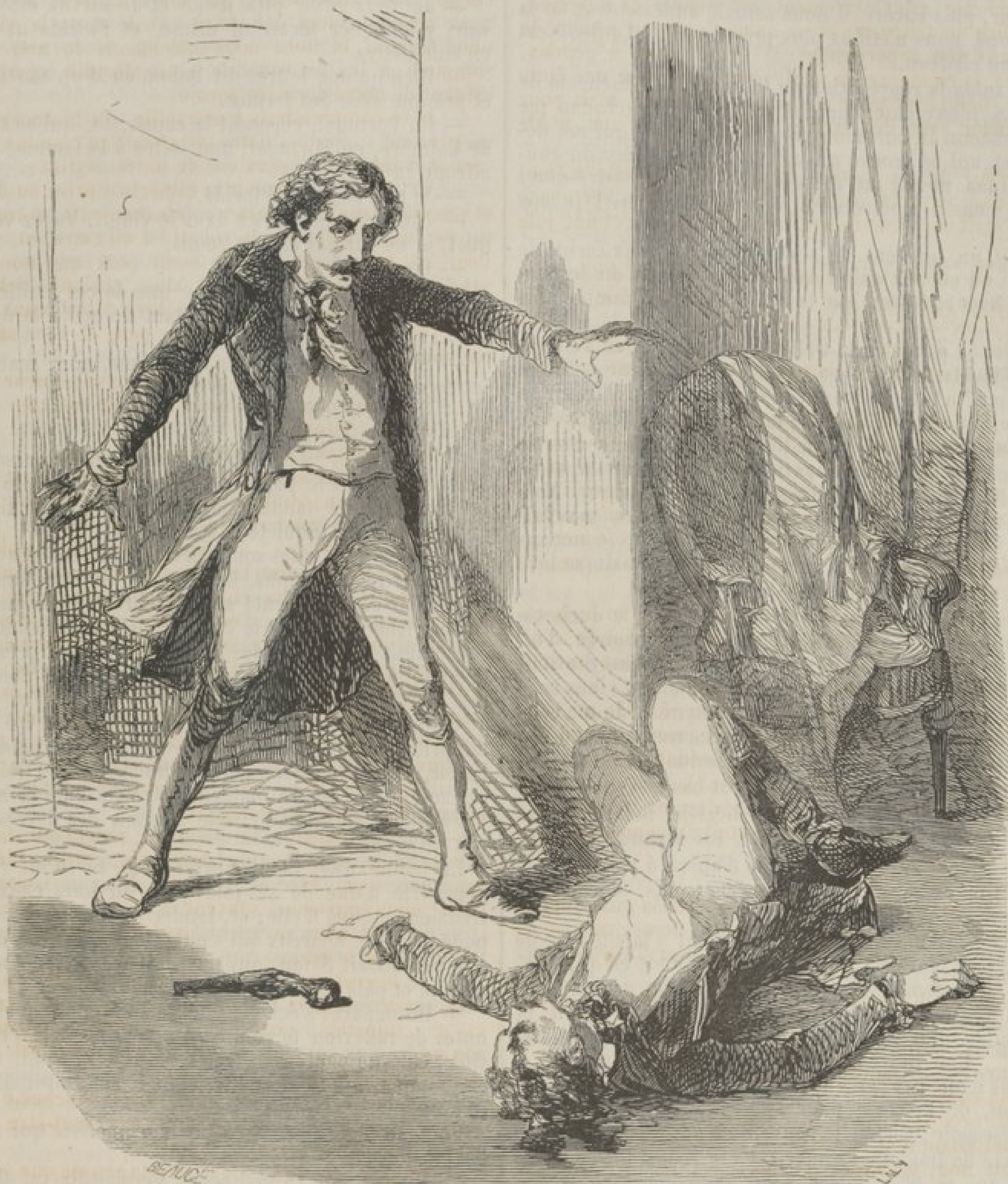
— Oui... monsieur le duc, et puis... l'autre, le lieutenant Dolomieu, dont il m'est permis de parler depuis que je ne l'aime plus que comme un frère.

— Le lieutenant Dolomieu, pour qui vous n'avez, madame la duchesse, qu'une affection de sœur, ce qui rend ici tout le monde bien heureux, est là, dans sa chambre, seul, désolé, agité, comme s'il ne devait pas être heureux aussi, lui... Je l'ai vu ce matin, tout à l'heure, il m'a ordonné de vous apporter ce bouquet.

— Il ne fallait pas obéir; il est des ordres auxquels on n'est point coupable de désobéir; on ne doit jamais se faire complice d'une action blâmable. M. le duc était ici naguère, ce me semble.

— Oui, madame la duchesse.

— Il n'a pas demandé où j'étais?



Miséricorde! un cadavre! (Page 62.)

— Pardon, madame la duchesse. Son regard était plein d'amertume, sa parole saccadée; on eût dit qu'il y avait des larmes dans ses sourires, madame la duchesse. Son cœur est bien malade; tout le monde le plaint au château, tout le monde pourtant devrait lui porter envie.

— Il est malade! dis-tu; mais la guérison, où la chercher? où la trouver?

— S'il partait?... dit Florida d'une voix timide et avec une intention qui ne pouvait échapper à la duchesse, ce serait peut-être un remède efficace.

— De qui veux-tu parler, Florida?

— Madame la duchesse souffre beaucoup aussi; et moi, pauvre orpheline qui ne voudrais point de tristesse dans l'hôtel du noble duc d'Alméida, je me demande pourquoi les serviteurs dévoués n'ont pas le pouvoir de la garder pour eux seuls.

— Hélas! mon enfant, la fortune ne met point à l'abri des rigueurs du sort; il semble vouloir nous punir des faveurs qu'il nous donne, et chacune de ses paroles est une menace... J'en sais quelque chose, va; mes forces s'épuisent, ma vie s'en va dans les angoisses de celui que j'aime, que je dois aimer, que je révère, et qui n'est pas heureux de mon amour pour lui.

— Je le crois bien! se dit Florida en elle-même; le duc a la conscience du peu qu'on lui donne, et le brave homme mérite davantage.

— Tiens, Florida, reprit la duchesse après un violent effort sur elle-même, remets cette lettre au lieutenant Dolomieu; ne perds pas un instant, va, refuse sa réponse, refuse-la, quelque prière qu'il t'adresse, quelque menace qu'il te fasse entendre... Est-il sorti? poursuivit-elle, espérant que la camériste lui ferait une réponse indirecte.

— Je vous l'ai dit, madame, répondit Florida, qui voulait brusquer le dénoûment d'une conversation où le beau rôle n'appartenait point à sa noble maîtresse, il est là, dans son appartement.

— Bien affligé, n'est-ce pas?

— Ah! madame, M. le duc faisait mal à voir ce matin

tous les serviteurs de la maison pleuraient en le voyant passer, le front pâle, les yeux abattus... Il allait, puis il revenait sur ses pas, puis il avait l'air de ne pas nous apercevoir, puis encore il nous saluait amicalement de la main quand nous n'étions plus près de lui... Le deuil est général au château.

— Je subis la réprobation de tous... dit la duchesse de manière à n'être entendue que de son cœur; chacun me devine, chacun lit sur mon visage les pensées qui me dévorent, et nul ne trouve un mot pour me donner du courage... O ma mère! ma mère! protége-moi! sauve-moi! Si tu ne viens à mon secours, ô ma sainte mère! je suis perdue!...

Il y eut un moment de silence, nous allions écrire de réaction: on eût dit qu'un souffle divin venait de descendre d'en haut et d'illuminer la duchesse d'une flamme plus pure.

— N'est-ce pas, s'écria-t-elle fébrilement et en s'adressant à Florida, n'est-ce pas que c'est un cœur noble et magnanime? n'est-ce pas qu'il y aurait infamie à trahir sa confiance, à ne pas lui rendre tendresse pour tendresse?

— Madame dit vrai, répondit la jeune fille, convertie depuis quelque temps aux sentiments de délicatesse et de pudeur; M. le duc ne sait qu'aimer, bénir et pleurer. Noël et moi nous pleurons aussi, madame, sur les mauvais jours de M. le duc, et tous les soirs nous nous couchons avec une douleur de plus à l'âme, car le lendemain se lève toujours plus triste et plus décoloré.

— Vous ne pleurerez plus désormais! dit la duchesse d'une voix résolue et que vous eussiez dite inspirée. Toi, ma fidèle camériste, toi, mon amie, dont les soins me sont si précieux, remets cette lettre au lieutenant et viens sans retard m'apprendre le retour de mon mari... Je me sens plus forte à ses côtés, je me sens plus heureuse quand son regard se repose sur le mien... Va, Florida, je t'attends.

Puis, en sortant, elle se répéta tout bas :

— Que me dira le duc? que lui dirai-je, hélas? Toutes ses terreurs, tous ses déchirements, lui viennent de moi.

Restée seule, Florida se promena d'abord à pas lents, le billet à la main, sans oser le regarder; puis, suivant par la pensée son infortunée maîtresse :

— Cela est bon comme le pain bénit à la chapelle de Marie, et pourtant cela rend malheureux tout ce qui l'approche... Que demande-t-elle à Dieu dans ses prières? car elle prie souvent, l'honnête femme! Dieu seul le sait, et il me semble qu'il devrait lui venir en aide, lui qui est si puissant... Une lettre d'elle au lieutenant Dolomieu!... Les pleurs n'ont pas cessé de couler. Il y a là du désespoir pour l'un, de l'ivresse pour l'autre... A qui l'ivresse? à qui le désespoir? Oh! si je pouvais ne pas obéir!

La porte de Dolomieu s'ouvrit à ces réflexions de la camériste, qui se trouva presque à ses côtés sans l'avoir aperçu; il était dans une agitation extrême; il se tordait dans ses combats de chaque jour, et l'on devinait qu'il voulait provoquer la fin de la crise.

— Toi ici? dit Dolomieu d'une lèvre altérée.

— Je le crois.

— Et M. le duc?

— Dans son appartement.

— Et madame la duchesse?

— Auprès de lui sans doute, le caressant du regard et de la parole.

— Dis, Florida, comprends-tu un de ces amours malheureux qui brûlent et conduisent en enfer?

— Je ne comprends que ceux qui consolent et mènent en paradis.

— Tu es bien heureuse, mais moi je souffre, mon enfant: chacun des battements de mon cœur est une torture, et si tu le veux, ô la plus généreuse des femmes! mon supplice cessera à l'instant même.

— Et celui d'un autre commencera, n'est-ce pas? répondit la Portugaise, bien décidée à ne pas obéir.

— Florida, aimes-tu ta maîtresse?

— Plus que ma patronne, autant que Pierre Bonneval.

— Alors je suis sauvé... donne-lui cette lettre.

— Alors vous êtes perdu, car je ne la lui donnerai pas. Pleurez, priez, menacez, jurez, peu m'importe; ma résolution est inébranlable.

— Tu ne veux donc pas avoir pitié de moi?

— Je veux avoir pitié d'elle et de lui! là est mon devoir, y manquer serait un crime, et Florida ne sait pas en commettre.

— Rien qu'une lettre, dit Dolomieu d'un ton suppliant et presque avec des larmes.

— En Portugal, répondit la camériste, qui se souvenait de Coïmbre, en Portugal, une lettre à la femme, c'est un affront au mari.

— Je t'en supplie, Florida,

— Inutile! vous parlez dans le vide... Voyez votre bouquet, je ne l'ai pas encore remis.

— Pourquoi?

— Je crains qu'il ne cache une de ces feuilles dangereuses qui font tant de bien et tant de mal à la fois.

— Ainsi donc nulle pitié?

— Si... un billet de vous à madame, non; mais un billet de madame à vous, c'est différent.

— Elle m'a écrit!...

— Oui, voilà!...

— O bonheur! s'écria le fougueux jeune homme en couvrant de baisers le papier qu'il tenait à la main, et qu'il lut avec avidité tandis que la camériste se tenait à quelques pas de lui inquiète et tremblante :

« André, nous nous sommes trompés; tous les sacrifices doivent être accomplis, les larmes du duc tombent sur mon cœur et l'étouffent! ses douleurs sont les miennes... Partez, André, quittez le château, il y a du bonheur dans l'accomplissement de ses devoirs, et votre présence ici m'apprend chaque jour davantage ce que je dois d'affection à l'homme généreux sur l'âme duquel j'ai jeté tant d'amertume. Mes prières de cette nuit ont été stériles; ma prière de ce matin aura-t-elle plus de puissance?... Partez, André... partez aujourd'hui même, et faisons que cet amour qui est un malheur ne soit pas un crime. »

Florida avait entendu; elle souriait des lèvres et pleurait du cœur.

La bonne fille, nature privilégiée, se serait volontiers appauvrie d'une de ses joies pour en doter ceux qui s'attristaient auprès d'elle; et, tandis qu'elle bénissait le ciel pour les jours heureux qui s'ouvraient devant la duchesse, elle maudissait Satan, qui torturait le pauvre André, immobile et pâle comme une statue de marbre.

— Un départ! s'écria le lieutenant après quelques minutes de réflexion fiévreuse; un départ! cela est impossible, cela ne peut pas être, cela ne sera pas... Je tuerai cet homme... je tuerai cette femme! ajouta-t-il d'une voix sombre.

Puis, se plaçant en face de la camériste qui attendait l'explosion :

— Je veux voir ta maîtresse, s'écria-t-il; va, dis-le-lui: je veux la voir encore une fois, une seule,... lui adresser un dernier adieu, un adieu éternel.

— Je sais ce que c'est, répondit Florida, qui, elle aussi, avait pris sa détermination; les éternités des amoureux durent un jour, une heure, quelques minutes; les siècles comptent à peine dans leur vie, et pour eux on dirait que le lendemain précède la veille.

— Va, te dis-je, ou dans mon désespoir...

— Voyons, calmez-vous, je vais lui porter votre bouquet, et si j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre, je reviendrai, car ça me fait mal de voir souffrir un homme.

— Je t'attends! dit Dolomieu en se laissant tomber sur un fauteuil.

— Dieu de Dieu! s'écria la jeune Portugaise, si le sergent pouvait m'aimer comme ça!

Elle allait sortir et cherchait déjà dans sa tête sa phrase d'introduction, lorsque la duchesse se présenta. Ce fut un coup de théâtre dont tous les acteurs demeurèrent pétrifiés.

— Sortez, Florida, dit la duchesse avec un ton d'autorité qui ne voulait pas de réplique, et en regardant Dolomieu qui faisait pitié à voir.

— J'obéis, dit la camériste en s'acheminant lentement vers la porte, j'obéis, madame.

Puis elle ajouta sans être entendue :

— L'éternité sera plus longue que je ne croyais.

Et elle sortit.

Un monde d'idées brûlait la tête de la duchesse, et cependant vous eussiez lu sur sa figure, devenue rigide et presque menaçante, qu'un seul sentiment la dominait : sentiment né d'un jour, d'une heure peut-être, mais impérieux, puissant, invincible, avec lequel elle ne voulait pas entrer en lutte.

Jamais tête angélique de femme ne se dessina plus grave, plus religieuse; il fallait se courber devant elle, il fallait rêver un autre culte que celui des premiers jours. Dolomieu, oubliant son désespoir, attendit avec respect la parole sacramentelle de madame la duchesse, et oublia pendant quelques instants Julie de Biragué.

— Est-ce une espérance ou une mort que vous m'apportez? demanda le lieutenant sans oser lever les regards sur son juge.

— C'est une consolation, répondit la duchesse, car tout noble sacrifice est un bienfait.

— Il en est que nulle puissance humaine ne peut accomplir, et je vous jure, madame la duchesse d'Alméida...

— Point de serments, monsieur André! interrompit la duchesse; la bouche les prononce, le cœur ne peut les tenir, et tout parjure est une impiété.

— Eh! n'aviez-vous pas juré à votre mère mourante que vous ne seriez qu'à moi?

— La tombe m'a dégagée, Dolomieu; le ciel a fait le reste... André, tant que j'ai eu assez de forces pour lutter avec mon devoir, je n'ai pas cherché à vaincre mon amour, parce que je devais quelque chose à celui que la voix de ma mère m'avait désigné pour époux. Je trouvais même du bonheur et de la gloire dans ces combats de chaque jour, puisque l'honneur de mon mari était sans cesse triomphant: mais, aujourd'hui que je comprends la grandeur du péril dans lequel ma confiance m'a jetée, aujourd'hui que l'absolution serait pour moi une flétrissure, je me relève enfin, et j'atteste le ciel que si vous ne partez pas je vais me jeter à l'instant même aux genoux du duc d'Alméida et lui demander pardon d'un passé qui s'effacera, j'en suis certaine, sous sa bénédiction paternelle... M'avez-vous entendue, André?

— Ah! vous révoquerez ces terribles paroles! s'écria Dolomieu, comme réveillé par une secousse galvanique.

— Ne l'espérez pas.

— Ainsi donc les accents de votre mère sont sans écho dans votre âme?

— Ils s'adressaient à sa fille, à votre fiancée, mais non pas à l'épouse du noble duc d'Alméida.

— Eh bien, puisque vous êtes inexorable, puisque mes tortures vous trouvent sans pitié, je vais de ce pas...

— Où allez-vous? interrompit Pierre Bonneval qui venait d'entrer, appelé dans le salon par les généreuses confidences de la belle camériste.

— Que t'importe?

— Ça ne regarde que moi, moi seul, et c'est pour cela que je supplie humblement madame la duchesse de me permettre un moment d'entretien avec vous, qui m'avez toujours traité en ami plutôt qu'en subordonné.

— Qu'as-tu à me dire de si pressé?

— C'est court, mais important: c'est comme une proclamation de notre ex-Empereur, pas un mot de trop, pas un mot de moins.

— Je t'écoute, dit froidement Dolomieu, qui était bien aise que madame d'Alméida ne se fût pas éloignée, car il attendait du secours de sa générosité.

— Quand madame la duchesse ne pourra plus nous entendre, répliqua Bonneval en pesant sur chacune de ses paroles.

— Parlez-lui de votre maître, Pierre, dit la duchesse, de votre maître que nous aimons tous, que nous vénérons tous... Dolomieu, ajouta-t-elle d'une voix plus accentuée, vous connaissez ma dernière résolution; le ciel lui-même n'aurait pas la force de me la faire révoquer... Adieu..... Cet adieu est éternel.

— Oui, va voir comme je m'y laisse prendre! grommela Pierre Bonneval du bout de ses lèvres. Ça fait bouillonner le sang!

— Julie, je ne suis pas encore vaincu, dit le lieutenant d'une voix menaçante et en se dirigeant vers la porte de la duchesse.

Pierre l'arrêta, plus encore du regard que de la main, et tous deux restèrent seuls.

Le choc sera rude, car les adversaires ont de l'énergie au cœur, et semblent maîtrisés par une pensée qui les tient à la chaîne.

Avant de commencer l'assaut, ils essayent leurs forces en eux-mêmes; chacun d'eux se prépare, non pas à l'attaque, mais à la défense, et bien décidé à ne pas perdre un pouce de terrain.

Ils ont fait les mêmes campagnes, ils se sont trouvés dans les mêmes escarmouches, ils ont bravé ensemble les balles russes, les baïonnettes prussiennes et les escopettes portugaises; ils se reconnaissent tous deux dignes du carrousel engagé, ils veulent combattre à armes égales, et les voilà poitrine contre poitrine, prunelle contre prunelle

Voyons quel sera le vainqueur.

— Pardon, excuse, dit enfin Bonneval d'un ton goguenard et sérieux à la fois, si je viens monter la garde auprès de vous; c'est une vieille habitude que je ne veux pas perdre, et je suis sûr que vous ne demandez pas mieux, mon lieutenant, que je n'y renonce pas.

— Que me veux-tu? répondit Dolomieu d'un ton bref et sec qui aurait pu ébranler un autre homme que Bonneval.

— Histoire de causer, comme au bivac, sur le bord de la Bérésina, où il gelait à pierre fendre; et comme sur les rives du Tage, où le soleil aurait fondu la calotte des Invalides.

— Je n'ai pas le temps, mes moments sont comptés.

— On trouve bien toujours quelques minutes pour un ami.

— Puisque tu es mon ami, va-t'en.

— L'argument n'a pas le sens commun, le contraire est plus logique : je suis votre ami, je reste.

— Si pourtant j'ordonnais? dit le lieutenant prêt à reprendre son rôle.

— Pas moyen, je vous désobéirais comme je l'ai fait une fois à l'armée, le jour où vous m'ordonnâtes de vous abandonner mourant, et où je vous chargeai sur mes épaules, en dépit de la fusillade et du stylet des guérillas.

— Eh bien, parle, que veux-tu? mais dépêche-toi.

— Dame, c'est dur à sortir! c'est comme qui dirait une étrille qui me gratte la gorge, un commandement de *Face en arrière* quand l'ennemi nous canarde.

— Il faut pourtant que je le sache.

— Oh! vous le saurez, je vous en réponds, car j'ai la langue bien pendue, car je ne veux rien garder pour moi... Et d'abord dites-moi, je vous prie, pourquoi vous avez ressuscité.

— Tu en veux au ciel de ce miracle?

— J'en veux à l'enfer, qui vous a ouvert les portes qu'il aurait dû tenir fermées à grand renfort de verrous et de cadenas.

— Explique-toi.

— J'y viens, car enfin il faut cesser de tirailler; j'aime à serrer l'ennemi de près. Voyez-vous, lieutenant, lorsqu'une fois on a été escofié, soit par une balle, soit par une baïonnette, ce qu'il y a de mieux, c'est de rester chez soi, dans sa nouvelle demeure, à six pieds sous terre, alors surtout qu'on n'a rien de bon à faire ici en plein jour ou en pleine nuit.

— Que veux-tu dire? demanda Dolomieu comprenant à moitié les paroles de Bonneval et courant après une explication plus nette et plus tranchée.

— Je veux dire ce que je dis, à savoir que la nuit est façonnée pour qu'on dorme, et que, passé une heure, il ne doit plus y avoir de réveillé dans les cours ou les jardins que des chats ou des malfaiteurs. Or, comme vous n'êtes pas un chat, quoique vous en ayez la ruse et la câlinerie...

— Je suis donc un malfaiteur?

— C'est vous qui l'avez dit, riposta froidement Bonneval.

— Prends garde, Pierre!...

— Oh! je ne suis pas ici seulement pour répondre, mais pour interroger. Mes paroles sont d'or, tant pis pour vous si vous les croyez de cuivre ou de plomb, tant pis pour vous encore si vous me prenez pour un faux monnayeur.

— Savez-vous bien, Pierre...

— Vous pouvez me décocher des *vous* plus gros que le bras, je m'en moque comme d'une pipe neuve, et ça ne tuera pas mon amitié pour vous.

— Dans tous les cas tu dois apprécier mon calme.

— Vraiment oui, vous êtes calme comme l'eau qui bout; elle ne change pas de place, mais elle bondit.

— Achève, Pierre, achève, dit le lieutenant qu'on mettait à la torture.

— M'y voici : je vous le dis pour que vous en fassiez part au noble duc d'Alméida, si ça vous convient. Cette nuit j'ai vu dans le jardin un corps noir, comme qui dirait le vôtre; puis un corps blanc, comme qui dirait celui de madame la duchesse.

— Silence!

— Silence! dites-vous? Mais non : je veux parler haut, je le veux. Mon ex-lieutenant ne doit cacher aucune de ses actions, il doit toutes les avouer en plein jour, ou alors il y a trahison, perfidie et bassesse.

— Pierre!

— Monsieur Dolomieu!

— Prends garde.

— Oh! je ne vous crains pas. Tenez, vous avez fait là une action méprisable, monsieur André... Le duc est plein de confiance en vous, vous l'avez trahi, et c'est pour cela que je viens en définitive vous prier de vous aligner avec moi.

— Un duel entre nous! Ce serait curieux, par exemple.

— C'est pour cela que je vous le propose : j'aime l'imprévu, j'aime ce qui est divertissant, et ça nous amusera tous deux.

— Un duel! reprit Dolomieu plus sérieusement.

— Ainsi que j'ai l'honneur de vous le dire : au briquet, au bancal, au canon, peu m'importe; un duel à mort, car je ne veux pas vous voir avili; un duel à mort, car je ne veux pas vous voir déshonorer mon bienfaiteur, votre ami, celui qui a respecté votre fiancée comme sa sœur; un duel à mort, car j'aime mieux être à dix pieds sous terre que de vous savoir près de moi et de ne pouvoir vous serrer la main comme au temps passé... Quelle arme, lieutenant?

— Tu es fou.

— C'est possible; mais pas lâche, pas traître.

— Va-t'en!

— Et vous avec moi.

— Laisse-moi, Pierre.

— Ça ordonne, et ça devrait prier.

— Laisse-moi, te dis-je!

— Ça commande, et ça devrait obéir... Oh! je sais bien ce que vous voulez, monsieur : il vous tarde d'être libre pour aller gratter à cette porte comme un mendiant; il vous tarde d'être seul pour aller rôder sous les croisées de madame la duchesse, afin de recevoir un de ses billets doux ou d'en faire accepter un des vôtres; mais je suis là, moi qui n'envoie ni billets doux ni bouquets à personne; et, puisque vous voulez absolument de la société, eh bien, de par tous les diables, vous aurez la mienne.

— Pierre, ma patience est à bout, et je sais me faire libre quand je veux l'être.

— Ah! parbleu, je vous défie de l'être aujourd'hui, à moins que l'un de nous deux ne descende la garde; j'espère que ce ne sera pas moi, parce que la justice s'abrite presque toujours sous le drapeau du plus loyal.

— Comment! le sergent se querelle avec son lieutenant? dit le duc d'Alméida qui venait d'entrer et qui interrogeait du regard les physionomies; où est donc la discipline?

— Histoire de coup d'épée! répondit Pierre en relevant sa moustache; on se rappelle son premier état, on veut rétrograder dans la vie, on se rattache à de vieux souvenirs de gloire et d'honneur... et l'on chemine cependant au milieu de feux croisés.

— Que va-t-il dire? se demanda tout bas Dolomieu.

— Tu veux te battre, toi? poursuivit le duc, devinant le motif de la querelle, car il connaissait la noblesse des sentiments de Pierre.

— Ce ne serait pas la première fois, j'espère; et si le sieur Pinto est debout, il doit s'en souvenir, sans compter les Anglais et les Portugais, qui m'ont donné tant de fil à retordre.

— Pierre est fou... dit Dolomieu, qui cherchait en vain les regards du sergent pour lui imposer silence; il a des lubies, des visions.

— Vous croyez? demanda le duc.

— Sa tête bat la campagne, poursuivit le lieutenant, et, tout brave qu'il est et que je l'ai connu, je suis sûr qu'il a peur des farfadets.

— Au contraire, mon ex-lieutenant; les farfadets rôdent la nuit, dans les ténèbres, au milieu des broussailles, et, loin de les fuir, je cours à eux et je leur fais une guerre incessante d'escarmouches.

— Il l'a vu aussi! dit tout bas d'Alméida. Quelle honte! quelle humiliation!

— Il va éclater, murmura Pierre; gare la bombe!

— Allons, allons, dit le duc avec un violent effort sur lui-même, Pierre deviendra raisonnable, sa tête reprendra sa solidité ordinaire, et son cœur restera toujours noble et généreux... Voyons, mes amis, ajouta-t-il d'un ton dégagé qui trahissait une torture, il est tard, le calme règne ici, partons, et ne réveillons pas ceux qui dorment... A demain, une paix générale, une paix durable... à demain, mon cher monsieur André.. Bonne nuit, Pierre, et que vous soyez visités tous deux par les rêves les plus consolateurs!

— A demain donc! répondit Dolomieu, qui murmura en rentrant dans sa chambre d'un pas précipité : C'en est fait d'elle ou de moi.

— Ça finira par un coup de tonnerre, dit Pierre en se frappant le front, et furieux de n'avoir pas pu accomplir son projet de duel.

---

## XI

### UN CADAVRE.

Quand le malheur s'assied au foyer domestique, il s'y cramponne avec une si implacable ténacité, que vous croiriez qu'il veut exercer une vengeance.

Le duc d'Alméida, si noble, si généreux, si magnanime, subissait, hélas! cet arrêt presque général du destin; et telle était sa soumission aux volontés divines, qu'il enfermait religieusement en lui toutes ses amertumes, et qu'il pensait parfois avoir mérité tant de rigueurs.

Il est cependant un jour où ce que nous avons appelé soumission est faiblesse ou lâcheté, et ce jour de hardie réaction venait de se lever pour le Portugais, honteux de ses sacrifices.

Après s'être interrogé, comme le fait toute âme chrétienne à son heure suprême, il se dit enfin que lui aussi devait s'armer d'énergie et changer le martyr en bourreau.

Il lui fallait du sang, n'importe lequel; il cherchait autour de lui, et il trouvait presque partout la justification de ses haines et de ses projets; peu lui importait que la clémence, le pardon ou la pitié vinssent, plus tard, visiter sa tombe; il avait changé de religion, il s'était fait renégat, et la croyance de celui-ci, c'est le néant après la mort.

Dans son délire, car ses artères battaient à le priver de

sa raison, il se créait l'ange exterminateur chargé par l'enfer, le ciel, ou la destinée, du supplice à infliger aux pervers; mais, lorsque sa détermination ne prévoyait plus d'obstacles, lorsqu'il se voyait puissant, dominateur des ingrats dont il voulait faire une sanglante hécatombe, son âme, essence divine, reprenait son empire, et il tombait anéanti sous le poids même de la lutte.

Dans ces moments de violence, la tête brûlante entre ses mains glacées, il suivait la duchesse dans sa vie de jeune fille, et il l'absolvait de ses larmes; puis, avançant vers les jours qu'elle avait promis à sa tendresse, il l'absolvait encore de ses pieux et chastes souvenirs...

Ce n'était donc pas elle qu'il voulait frapper, puisqu'elle avait eu sa bonne part d'angoisses et de désillusions.

Mais lui, Dolomieu, que l'enfer avait vomi à ses côtés comme un bouillant anathème, c'est lui, lui seul qui devait l'armer du fer ou du plomb, c'est lui qui devait apprendre le premier les impénétrables secrets de l'autre monde.

Puis encore, Dolomieu, soumis à la passion inspirée par Julie, devenait pour lui un objet vénéré, puisque la noble fille faisait ses esclaves tous ceux qui osaient s'attaquer à la magie de son regard, à l'harmonie de sa parole. Mais Dolomieu hypocrite, Dolomieu traître à l'amitié, profanateur de l'asile ouvert à ses douleurs, Dolomieu cachant son amour de jeune homme comme on cache une honteuse action... oh! voilà les crimes odieux que d'Alméida ne voulait pas absoudre, voilà ceux qui le faisaient rêver de tortures et d'agonie.

Et cependant, semblable à l'épave déchirée que le flot promène sur son dos moutonneux avant de la rejeter sur la plage comme un sinistre avertissement, le duc se débattait, immobile, dans ses angoisses, et cherchait un abri contre tant de misères lorsque les récifs seuls grondaient autour de lui.

Pierre Bonneval, ce serviteur fidèle qui avait répudié la tendresse avilie de son ancien lieutenant, venait, par intervalles, adoucir l'âcreté de ses pensées de mort: il souriait, le noble duc, à cet avenir de quiétude qu'il voulait lui ouvrir auprès de sa compagne, devenue forte par ses faiblesses mêmes.

Comme vous le voyez, il n'oubliait rien, le duc d'Alméida, et s'il se croyait déshérité d'un Dieu, il en dotait du moins ceux qui avaient eu pitié de lui.

La nuit approchait, nuit ténébreuse avec la foudre qui labourait l'espace, avec le zigzag des éclairs qui déchirait la nue et jetait l'épouvante dans les âmes.

Celle du duc d'Alméida se plaisait à ces menaces d'une nature courroucée, et il s'était accoudé sur son balcon pour saluer les langues de feu qui coloraient la terre d'une teinte lugubre.

Ses regards se portèrent vers l'allée des tilleuls, où il n'avait pas voulu, par dignité, suivre la veille la duchesse, son épouse.

Et dès ce moment il se débattit dans l'affreuse réalité de la condition que lui avaient faite les lâches et les ingrats.

Il allait rentrer, étouffé par les émanations sulfureuses charriées dans l'atmosphère, quand un bruit de pas précipités le retint cloué à sa place.

Il écouta par tous ses sens.

— L'orage ne t'a pas fait peur; merci, Florida, d'avoir été fidèle au rendez-vous.

— Ne me l'avais-tu pas donné? dès lors j'y serais venue en dépit de la foudre tombant à mes pieds, éclatant sur ma tête.

— C'est bien, tu es un brave *garçon*, Florida, et dès demain tu seras ma femme, ma légitime pour toujours.

— Va, va, Pierre, tu ne t'en repentiras pas, et je te promets du bonheur plus que le noble duc n'éprouve de misères.

— C'est pour te parler de lui que je t'ai appelée sur cette terrasse, loin de tout importun.

— Qu'as-tu à m'apprendre?

— Tu n'en sais pas autant que moi.

— La nuit passée, je n'ai suivi que madame la duchesse, qui pleurait, la sainte femme, autant que le ciel en ce moment; mais, toi, pourquoi donc venais-tu aussi en pleines ténèbres à l'allée des tilleuls?

— Pour y suivre mon ex-lieutenant, comme le loup sa proie; et, je le jure, Florida de mon cœur, je l'aurais tué au premier cri de la duchesse; jamais, jamais lionne n'a défendu ses enfants avec plus d'énergie que ne l'a fait la digne épouse de l'honneur de l'homme dont elle porte le nom. J'en pleurais de joie, Florida.

— Et moi de tristesse et de douleur; car, vois-tu, notre maître pouvait aussi avoir suivi sa femme, et il est certain que le soupçon seul l'aurait tué.

— Eh bien! c'est pour te parler de ces choses et de quelques autres encore que nous sommes ici coude à coude.

— Je connais celles-là; dis-moi celles-ci.

— Volontiers: un homme est de trop dans ce château.

— Je le pense comme toi.

— Il faut que cet homme s'en aille, dit le sergent d'une voix rudement accentuée.

— Il était parti, répondit Florida; tu vois qu'il est revenu.

— J'entends qu'il ne revienne plus, répondit Pierre; et, puisque ce soir même, il y a une heure à peine, il a refusé le cartel que je lui ai proposé... suffit, tu m'entends.

— Et moi, je refuse de t'entendre, s'écria la jeune Portugaise avec une énergie fébrile; un meurtre est toujours un meurtre, et Pierre doit mourir pur comme il a vécu.

— Pierre ne survivra pas à l'action qu'il médite, répliqua le fanatique serviteur, et le suicide absout de l'assassinat.

— Cela fera donc trois cadavres au lieu d'un! dit Florida d'un accent très-résolu qui ne voulait point de réplique.

— Tu étais digne de moi, s'écria Pierre en jetant ses bras autour du cou de la belle Portugaise. La journée de demain éclairera bien des mystères.

Deux chauds baisers furent échangés, et au même instant la foudre décapita le magnifique tilleul au pied duquel Dolomieu avait en vain exhalé ses plaintes et ses menaces.

Le duc maudissait et bénissait à la fois sa femme, qui n'avait rien perdu de sa dignité; mais les tortures ne s'affacent pas du cœur comme les souvenirs de la pensée; et, malgré les confidences qu'il venait de recevoir, il n'en demeura que plus ferme dans sa résolution première.

Nous allons voir s'il sortira vainqueur de la lutte engagée.

Si, au milieu du choc des éléments et des passions dont vous venez d'entendre le murmure, votre regard s'était porté sur une croisée de l'appartement de la duchesse, voisin du balcon où son mari se tordait dans les angoisses de la jalousie, il aurait aperçu, à la lueur de l'éclair, l'ombre d'une femme à genoux, immobile, demandant des consolations au ciel ou le remerciant de celles qu'il venait de lui accorder.

Encore quelques instants, et nous saurons également si les prières de la pénitente sont arrivées jusqu'au trône de l'Eternel.

Le duc était rentré, puis sorti, puis rentré de nouveau. Il voyait au milieu des ténèbres, et cette lumière était un météore; il entendait le silence, et ce silence était un bruyant anathème.

Une idée infernale brûla son cerveau et le poussa jusqu'au blasphème; car, pour justifier sa résolution, il alla jusqu'à douter de la fidélité de ses serviteurs.

— La mesure est comblée, dit-il d'une voix presque inentendue; le pardon ne serait que la consécration de la honte qu'ils m'ont infligée, et ma vengeance est un devoir. Je l'avais prévu, poursuivit-il, leur ingratitude et leur déloyauté ont tué en moi ce qu'il y avait encore de clémence et de pitié.. Mais j'étais un lâche tout à l'heure, le désespoir avait égaré ma raison... je voulais la tuer... elle ne mourra pas. Que de douleurs, ô ciel! que d'outrages à subir! Pas une pensée qui ne fût à elle, dit-il encore avec des larmes; pas un battement de mon cœur qui ne fût à elle; à elle tout ce qu'il peut y avoir d'émotion dans une âme..... Je l'aimais, ô mon Dieu! comme vous aimez le juste, comme le juste aime la prière, et je vous

aurais renié sans remords si elle m'avait dit : « Il n'y a pas de Dieu! » Des pleurs, toujours des pleurs! je n'en répandrai plus, j'espère..... Ils soutiennent que le repos c'est la tombe, dit-il avec un sourire amer; insensés! montrez-moi du doigt le cadavre qui est venu vous l'apprendre. N'importe, continua-t-il en cheminant à grands pas comme pour s'aider dans sa résolution; au milieu des tortures qui me brûlent, le doute même est un bienfait, et puisque ma mort est sa délivrance, peut-être même son bonheur, je n'ai plus à hésiter. Il est là, l'infâme, dit-il en se plaçant en face de la porte où Dolomieu se berçait peut-être à l'espérance; il est là, le misérable, rêvant de trahison et de lâcheté... Pourquoi ne me précéderait-il pas dans la tombe?

Puis, frissonnant à cette pensée impie :

— Malheureux! s'écria-t-il, un crime à ta dernière heure!..... Non, les vivants seuls en commettent, et je n'appartiens plus à ce monde... C'en est fait, jetons un terrible fardeau sur sa conscience, en plaçant ma mémoire sous la protection de l'oubli.

Le duc, pâle, mais décidé, inflexible pour lui quand il s'était montré si longtemps généreux pour les autres, s'approcha d'une table et écrivit d'une main ferme :

« Toute ma fortune à Julie de Birague, pour avoir gardé « chaste et pure la tendresse qu'elle m'avait promise;

« A Pierre Bonneval, mon fidèle ami, mon château de « Coïmbre;

« Mon âme à Dieu. »

Après avoir plié et cacheté le papier, il s'arma d'un pistolet, et se dirigea vers l'oratoire, car il voulait mourir en présence de l'Arbitre suprême, qu'il avait renié quelques instants auparavant.

La duchesse entra rapidement.

D'Alméida cacha son pistolet et voulut enfin se présenter à sa femme sans éveiller les soupçons qu'il eût été obligé de combattre...

Efforts inutiles, toute tendresse est ingénieuse, et le cœur de la duchesse n'était pas fermé aux généreux sentiments.

— Vous, madame! lui dit-il d'une voix presque consolatrice.

— Oui, moi, monsieur le duc; je ne sais quelle fatale pensée me poursuit, je suis inquiète, tremblante, j'ai besoin d'appui, et je viens auprès de vous.

— Est-ce bien moi que vous cherchiez à une heure où tout repose, où tout doit reposer au château?

— Oui, vous, d'Alméida, vous à qui je dois l'aveu d'un tort qui s'effacera, j'espère, dans mes larmes.

— Il est des torts qui sont des crimes, répondit le duc, et ceux-là, du moins, madame la duchesse les ignore; n'est-ce pas que vous les ignorez, vous qui avez toujours vécu de cette vie de chasteté qui faisait mon orgueil et mon bonheur?

— Soyez généreux, d'Alméida, soyez-le, parce que la bonté est votre essence... Dieu pardonne, même dans son courroux... Si vous saviez tout ce que j'ai souffert!

— Il paraît que vous ne comprenez pas ce que je souffre, moi, depuis que l'enfer a jeté ce fatal amour dans mon âme... Berceau de mes aïeux, patrie adorée, saintes affections de famille qui nous accompagnent jusqu'à la tombe, rêves brillants d'avenir qui nous jettent dans l'extase du présent : je vous ai tout immolé; je vous donnais toutes mes joies en échange de toutes vos amertumes; vos paroles aimées étaient pour moi un sourire du ciel, et j'aurais répudié une éternité de bonheur que vous n'auriez point partagée.

La belle tête de Julie se divinisait; elle écoutait ces magiques paroles par le regard, par la pensée, par tous les sens, et un frémissement convulsif agitait tous ses membres.

On eût dit qu'elle changeait de nature, qu'elle n'appartenait plus à la terre...

Le duc poursuivit :

— Fiancée d'André Dolomieu, que ses hontes devraient effacer de votre cœur; épouse de d'Alméida, que vous auriez dû respecter dans ses tortures, Dieu nous jugera tous deux : je vais l'invoquer dans cet oratoire.

— Monsieur le duc, au nom de ce Dieu clément, votre religion et la mienne...

— Julie de Birague, je veux être seul, seul avec lui... ne troublez pas ce moment suprême... le recueillement précède la mort.

— Je prie, j'implore, monsieur le duc!...

— Implorez donc l'Éternel pour les lâches, pour les ingrats et pour ceux qui n'ont pas la force de souffrir plus longtemps.

Le duc touchait presque à la porte de l'oratoire; la duchesse l'arrêta d'une main énergique :

— D'Alméida, je ne vous quitte point, je m'attache à vous comme le remords à l'âme... Écoutez-moi, par pitié, écoutez-moi; ce n'est pas la vie qui vous implore, c'est la mort même; si vous cessez d'être généreux, ne cessez donc point d'être juste. Il est une heure en nous qui s'empare de tout le passé et qui devient à jamais protectrice de l'avenir... Cette heure a sonné pour moi... La jeune fille a toujours été pure et chaste, l'épouse a toujours été chaste et pure comme la jeune fille, j'en atteste le ciel, qui m'écoute... J'attends de vous, monsieur le duc, indulgence et non pas absolution... j'attends de vous clémence et non pas châtiment; il y a dignité dans toute noble infortune... Est-ce assez de mon désespoir, est-ce assez de mes larmes, est-ce assez de mes terreurs?

— Que Dieu nous juge! s'écria d'Alméida prêt à entrer dans la chapelle sainte.

Un coup de pistolet retentit; le duc s'arrêta, pétrifié.

Julie respirait à peine.

La porte du salon s'ouvrit sur Florida et Pierre Bonneval, terrifiés tous deux...

Celui-ci s'élança, interrogea d'un regard attristé ses maîtres à côté l'un de l'autre...

— Là, là! dit la duchesse d'une voix éteinte et en montrant du doigt la chambre de Dolomieu.

Pierre enfonça la porte.

— Miséricorde! un cadavre!

Et Bonneval disparut pour se remontrer un instant plus tard.

— Malheur! malheur! dit d'Alméida.

Florida priait et pleurait.

Pierre Bonneval lut quelques lignes tracées d'une main ferme :

« Un sacrifice devait s'accomplir; je vais demander par- « don à Dieu des douleurs dont j'ai abreuvé le duc et la « duchesse d'Alméida...

« Le brave Pierre m'a peut être épargné un crime; je « lui lègue mon épaulette, mon épée, ma croix;

« A Florida, son inspiratrice, je donne toute ma for- « tune, que Pierre partagera avec elle;

« Et je demande au duc et à la duchesse l'oubli de leurs « douleurs et de mon ingratitude. »

— J'étais sûr, murmura Bonneval, que cela finirait par un coup de tonnerre.

— Et maintenant? dit le duc d'une voix sombre en regardant la duchesse, presque aussi immobile que le cadavre de Dolomieu.

— Maintenant, répondit-elle avec des sanglots et en tombant à genoux, à lui mes prières de tous les jours, à vous mon amour de toute la vie.

La duchesse ne mentait pas.

---

## CONCLUSION

Ravivé enfin au soleil de la liberté, le Portugal n'entendait plus le bruit des escopettes dans ses vallées rendues à leur opulence.

Les habits rouges et les habits bleus ne se cherchaient plus sur les champs de bataille; et le Brésil, sous don Pedro II, le plus équitable et le plus instruit peut-être des

souverains d'aujourd'hui, avait attiré à lui une grande partie de la noblesse lusitanienne, à demi écrasée sous les désastres de la guerre civile.

Don Pedro et don Miguel dormaient tous deux, le premier, du sommeil dont on ne se réveille plus, le second, debout seulement par intervalles, comme tout ce qui respire dans la Rome des papes, dont il a fait sa nouvelle patrie; et bien des familles en deuil cherchaient encore à refouler en elles le souvenir de ces combats fratricides où le sang le plus généreux avait coulé sous la balle du tromblon ou par l'acier du stylet.

Blessé à vif par ses désastres passés, sous le joug impérieux de ses prêtres, abrités derrière leurs autels, le Portugal avait bien de la peine à redevenir un peuple comme il l'avait été au quinzième et au seizième siècle; mais c'était déjà une résurrection, et celui-là se fait indépendant qui veut l'être par le commerce, les arts et l'industrie.

Dans sa soif insatiable de voyages, dans son ardeur impatiente de saluer par le cœur et la pensée les pays qu'il avait étudiés déjà, celui qui écrit ces pages, et que le ciel a déshérité de ses rayons, voulut encore une fois rafraîchir son front aux brises portugaises, se baigner à ses sources et se réchauffer à son soleil.

Ne vivant plus que de son passé si diamanté, il essaye d'échapper à ses profondes ténèbres en recueillant par les sens dont l'Etre suprême ne l'a point appauvri, les harmonies auxquelles il s'était bercé jadis avec tant d'amour.

Et le voilà, un ami d'un côté, un bâton de l'autre, escaladant les Pyrénées ainsi qu'il l'avait fait au jour de sa virilité, foulant la terre espagnole et se retrouvant de nouveau dans ce Portugal moderne toujours en lutte avec sa gloire morte, et peu disposé à la reconquérir.

Par une matinée printanière, le piéton cosmopolite arrive à Coïmbre, et guide lui-même son guide à travers les rues de la petite ville illustrée par son université.

— Nous devons être, dit-il, sur une place assez irrégulière embellie d'une double allée d'orangers.

— L'irrégularité de la place existe toujours; mais à peine reste-t-il quelque trace des allées dont tu me parles. La guerre doit avoir passé par ici; la guerre, qui ne fait grâce ni aux hommes ni aux choses; la guerre, fatale comme toute impiété.

— Paix aux morts et respect aux ruines!... Mais là, sur ta droite, à une centaine de pas, poursuivit le Bélisaire errant, ne vois-tu pas se dresser un hôtel orné de deux pavillons annonçant l'opulence?

— Oui, Jacques; mais les deux pavillons ont bien des cicatrices, et je ne comprends pas que cette opulence que tu me vantes ne cherche point à les fermer.

— Tais-toi! tais-toi! mon ami! le deuil dit le malheur, le grabat la misère, le dégradation l'impiété. J'ai connu autrefois le maître de ce château, cœur droit et loyal comme il en est peu; et si les brèches dont tu me parles existent toujours, c'est qu'il a voulu donner un utile enseignement aux hommes... On pleure, on prie, en présence du champ du repos éternel: la voix de la tombe arrive jusqu'aux vivants.

— Ta philosophie est bien sombre aujourd'hui, mon pauvre Jacques.

— Dis plutôt qu'elle est consolatrice, car je renais aux paroles amicales qui nous échappent. Viens, ajoutai-je en cheminant vers l'hôtel que j'avais indiqué, ou je me trompe fort, ou j'y compléterai le livre que j'ai promis à ta curiosité.

— Je le croyais terminé sur un cadavre.

— Viens.

Nous franchissions le grand portail sans que les valets assis au dehors sur un perron en bois ciselé nous demandassent le motif de notre visite, lorsqu'une voix d'enfant, douce comme le timbre d'une goutte d'eau sur un vase de cristal, me fit tressaillir :

— Où va le señor Arago?

Je bondis de joie.

— Où l'on voudra m'offrir l'hospitalité, répondis-je.

— Alors, entrez vite, me dit un second enfant qui venait de s'emparer de ma main gauche, tandis que la droite n'était déjà plus libre.

— Votre nom, mes bons petits anges, je veux le savoir, puisque vous connaissez le mien?

— Vos bons anges ne le sont pas tant que vous pourriez le croire, señor : moi, on m'appelle le petit Chérubin; mais ma sœur, qui vous guide de l'autre côté, est un vrai démon qui fait bien enrager papa et maman.

— Petit frère ne ment pas, dit la jeune fillette : j'aime le mouvement, le désordre, la pluie, l'orage; mais j'aime par-dessus tout les caresses de papa et de maman, et je ne dois pas leur sembler trop coupable, puisqu'ils ne cessent pas de m'accabler de pralines et de baisers.

— Ils sont si bons, papa et maman! dit le bambin.

— C'est qu'ils sont bien heureux! ajouta la jeune fille.

— Comment vous appelle-t-on? mes amis, me répondrez-vous enfin?

— Moi, Pierre; elle, Julie.

Je tressaillis de nouveau à ces syllabes aimées, et une bien douce espérance pénétra dans mon âme.

— Le nom de votre père? demandai-je, impatienté.

— Asseyez-vous là, sur ce canapé, et vous, señor, qui accompagnez notre ami Arago, placez-vous là, près de lui, Pierre et moi sur ses genoux.

— Soit; mais vous n'avez pas répondu à ma question. Comment s'appelle votre mère? comment s'appelle votre père?

— Ils ne tarderont pas à rentrer; en attendant, causons ; veux-tu des dragées, des oranges ou des confitures? les buffets en sont pleins.

— Cela prouve que vous ne les mangez pas toutes.

— Oh! moi, j'en suce du matin au soir, poursuivit l'espiègle Julie, qui, en effet, grignotait des pralines, comme un ouistiti des noisettes.

Il y eut un long silence que je cherchais vainement à m'expliquer.

On s'agitait autour de moi, des fauteuils se déplaçaient, et il me semblait entendre comme un bruit vague courant çà et là dans le salon, et qui m'arrivait au cœur ainsi qu'un joyeux visiteur attendu depuis longtemps.

— Qui donc conspire contre moi? demandai-je avec une anxiété d'autant plus grande, que Julie ne cessait de couvrir mon front de baisers, et que deux mains de femme, minces et soyeuses, pressaient les miennes.

Mon cœur s'épanouissait à une joie prévue, qui ne tarda pas à se réaliser.

Là, près de moi, Julie de Biragne, à ses côtés, le noble duc d'Alméida, et, derrière eux, Pierre Bonneval et Florida.

Je me reconnus en famille, et mes yeux se baignèrent des plus douces larmes.

— Votre livre nous est parvenu, me dit le duc; Julie et moi nous l'avons lu avec une reconnaissance bien sentie pour celui qui a voulu aussi sa part de nos douleurs, et nous vous aimons, señor Arago, comme si vous étiez notre frère.

— Mais Pierre Bonneval? demandai-je avec inquiétude.

— Présent à l'appel, répondit une voix chère, accompagnée d'une pression de main et d'un juron de douze syllabes.

— Et Florida?

— Elle vous boude un peu, dit la duchesse, pour avoir jeté au jour quelques faiblesses de sa vie de jeune fille; mais vous savez qu'elle est indulgente, et elle vous pardonne, si vous consentez à dire à vos lecteurs que ses premières passions ne l'ont jamais conduite jusqu'à l'oubli de ses devoirs de femme, et qu'elle a toujours été digne de l'amour de Pierre.

— Je m'y engage, dis-je, je m'y engage sur l'honneur.

— Et voilà comme je vous remercie, señor.

Deux fraîches lèvres se posèrent sur mes yeux éteints, et je crus voir la belle Portugaise escaladant les orangers du jardin, et promenant ses fantaisies du village à la ville, d'un royaume à un autre.

Le petit Pierre était l'enfant de la duchesse, Julie était la fille de Florida...

Le ciel a ses caprices.

Peu de jours après je quittai l'hôtel du duc d'Alméida sans quitter ceux qui l'habitaient, et, comme rien n'est plus voyageur que la pensée, eux à Coïmbre sous leur vaste soleil, moi à Paris au milieu de mes ténèbres, nous nous saluons de la main et du cœur, comme si nous nous bercions à la même brise, comme si nous étions assis au même foyer.



FIN DU DUC D'ALMÉIDA.






ŒUVRES DE JACQUES ARAGO



# CHASSES
# AUX BÊTES FÉROCES

## PRÉFACE

—Pourquoi un nouveau volume, puisque la course est achevée? Vous n'avez donc pas tout dit, ou vous appelez maintenant la fiction à votre aide.

— A la bonne heure, j'aime les objections quand elles sont franchement présentées. Je vais vous répondre.

Qu'ai-je entrepris dans la relation de mes voyages de circumnavigation? de retracer le plus fidèlement possible les mœurs des peuples que j'ai visités, de vous initier aux secrets de leurs passions, de vous les montrer tels qu'ils sont devenus quand la civilisation a tenté de les régénérer, et tels qu'ils étaient primitivement lorsqu'on les a surpris dans leurs déserts, sur leurs montagnes inaccessibles, alors qu'ils se croyaient peut-être seuls maitres du monde. J'ai essayé de vous conduire par la main au travers des steppes, des forêts vierges, au sein des laves noires lan-

cées à l'air par des révolutions sous-marines; je vous ai promené à mes côtés d'un continent à l'autre, d'un archipel doux et parfumé à un archipel abrupt et sauvage; j'ai étudié sous toutes les zones, et aussi scrupuleusement que je l'ai pu, les admirables contrastes de ces natures si variées déjà dans leurs caprices ou même dans leur éternelle immuabilité. Je vous ai présenté les hommes rouges du Brésil, les hommes noirs de l'Afrique, les hommes jaunes des Moluques et de la Chine; je vous ai dit leurs usages et leurs vices, leur religion et leur stupidité. J'ai médité sur tout cela au milieu d'immenses périls, tantôt sous le casse-tête zélandais, tantôt à côté du crish empoisonné du farouche Malais, et presque toujours seul, isolé, sans armes, ou escorté de mes deux braves, de mes deux dévoués matelots que vous connaissez déjà et que vous aimez, j'en suis sûr.

Eh bien, ma tâche n'était pas remplie, et si je me suis arrêté en route, c'est que Dieu a arrêté dans sa route aussi le rayon lumineux qui venait frapper ma paupière. Au milieu de la nuit si profonde qui m'a saisi, j'ai pensé que le repos me serait plus salutaire que le travail, et j'ai brisé mes crayons aux deux tiers de mon livre.

Hélas! le calme pour moi c'est l'anéantissement; c'était assez d'une mort, je l'ai senti : je me suis chaudement retrempé aux consolations de l'amitié, aux encouragements que la presse généreuse a donnés à mon œuvre de patience et d'énergie, et je me suis en quelque sorte façonné à mon infortune. Bien plus, à mesure que les ténèbres se sont épaissies sur mes yeux, il m'a semblé qu'un plus large soleil éclairait mon âme. Je vois les hommes tels qu'ils sont, la nature telle que je l'ai laissée à mon dernier jour de lumière, jeune, verte et riante. J'écris, je vous l'atteste, devant un miroir parfait. J'ai concentré tout en moi-même; rien de ce qui se passe autour de moi ne peut m'arracher à mes méditations, à ma solitude. Ma mémoire est plus exacte mille fois que lorsque ma prunelle lui était d'un puissant secours, et je me rappelle le plus lointain passé comme s'il datait d'hier, comme s'il datait de ce matin. Je vous dirais sans réflexion les noms propres des villages que j'ai traversés jadis, des cônes que j'ai escaladés, des ruisseaux dont j'ai suivi le cours, des torrents qui m'ont forcé à la retraite et des filles sauvages que j'avais prises en affection. Je vois encore le caillou qui me fit trébucher aux Mariannes, le léger papillon pris dans mon réseau à la Nouvelle-Hollande, la profonde crevasse où je plongeai aux Sandwich; j'entends vibrer à mon oreille la parole menaçante qui m'accueillit à Ombay et le cri terrible des naturels de la presqu'île Péron. Je vous dirais le jour précis de nos calmes, de nos tempêtes, nos heures d'extases, nos moments de désespoir. Je vous conterais presque tous les minutieux détails de cette vie incidentée que j'ai si douloureusement parcourue jusqu'à présent et qui s'achève sous le plus horrible malheur qui puisse frapper un homme.

Oh! cette page n'est point une vanterie, comme vous pourriez le croire dans votre irréflexion. Cette page est une amertume de plus à ajouter à tant d'amertumes. Quel est l'homme, se sentant une âme, qui ne donnerait pas l'oubli de toutes ses joies pour l'oubli de la moitié de ses tortures?

Qu'il vienne, et je me prosternerai devant cet être exceptionnel.

Etre aveugle! Etre aveugle quand on a tout vu, tout exploré, tout étudié, c'est le millionnaire réduit à la mendicité. Etre aveugle et accepter la vie! Eh bien! n'avez-vous jamais été heureux la nuit? Laissez-moi vivre.

Et puis, voici un ami qui me tend la main, un frère qui m'encourage, une vieille mère qui prie encore pour moi là-bas, là-bas dans un vallon des Pyrénées, une douce voix de femme qui me dit : *Marche!* On me parle de beaux-arts, de gloire, de patriotisme; on me dit que la lâcheté, l'hypocrisie, la vénalité, la bassesse, la trahison, sont regardées comme les fléaux de la terre (on me le dit!) on; m'assure que je puis être encore utile dans mon infortune, et je me laisse vivre.

Les nuits sont longues pour l'aveugle, et c'est pour essayer de les raccourcir que je publie aujourd'hui le drame des voyages; ne me le reprochez pas.

Avant de vous présenter les singuliers et terribles individus qui vont passer sous vos yeux avec leurs colères, leurs fureurs et leur rage, j'ai cru qu'une simple et rapide notice sur leurs mœurs, leurs habitudes, leur caractère et leur silhouette était indispensable. J'ai puisé à des sources précieuses, et j'y ai timidement ajouté mes observations personnelles.

Je sais bien que le tableau n'est pas achevé, mais il me semble suffisant. Quant au style des divers épisodes qui composent ce volume, j'ai voulu qu'il fût vif et chaud; est-ce assez de vouloir? La plus grande partie de ces pages est écrite au milieu des actions terribles et sanglantes dont j'ai été témoin; et cependant le lecteur n'a pas à craindre que je me sois laissé emporter trop avant par mon imagination ou par mes terreurs.

Je ne me souviens pas que dans certains grands périls la pensée d'une honteuse retraite ait jamais pénétré dans mon âme. Quand j'ai voulu apprendre, j'ai appris, et ma volonté était telle alors, que la presque certitude d'une catastrophe n'aurait pu me distraire de ce que j'avais une fois regardé comme un devoir à remplir.

Toutefois, si vous trouvez du désordre dans mes récits, ce n'est pas ma faute. Ecrivez froidement et au compas, si vous le pouvez, en présence du tigre qui bondit, du lion qui broie un ennemi dans sa gueule de feu, du rhinocéros qui déracine les troncs les plus robustes, du crocodile qui avale un nageur, du boa qui étouffe un buffle, de l'éléphant qui jette à l'air les cabanes et les habitants d'une bourgade! Ecrivez donc avec tiédeur en présence d'un raz-de-marée, d'un coup de vent aux Antilles, d'une tempête au sud du Cap-Horn au milieu des glaces australes!

Dans bien des circonstances, le désordre est l'harmonie.

# CHASSE AU BOA

## NOTICE

Combien faut-il encore de siècles pour que la race de ces monstrueux reptiles disparaisse de la terre? La question ne peut, ce nous semble, être affirmativement résolue; et si nous la proposons à la méditation des naturalistes, c'est seulement pour qu'ils veuillent bien se donner la peine de comparer le devin ou boa constrictor d'aujourd'hui à ceux autrement monstrueux dont nous parlent les historiens des temps passés. Ce sont là de ces études spéciales dont le résultat n'est jamais stérile.

Quelle est maintenant la plus grande taille probable du boa? Quelques voyageurs la portent jusqu'à soixante et dix pieds; d'autres plus timides craignent de la pousser jusqu'à cinquante, et cependant je puis affirmer que j'ai vu dans la demeure d'un des officiers de M. José-Pinto-Alcoforado-de-Azevedo-e-Souza, gouverneur de Dielhy, la peau d'un boa qui avait cinquante-deux pieds français de longueur; M. Pinto m'assura même avoir envoyé depuis peu à Lisbonne un de ces monstres dont la taille allait jusqu'à cinquante-cinq pieds.

Les chiffres sont une logique foudroyante, et Condillac lui-même ne me prouverait point que deux et deux font cinq ou trois. Charles Owen, un des plus intrépides chasseurs connus, prétend que dans les environs de Batavia il s'est emparé d'un boa ayant plus de cinquante pieds de long; et votre raison ne reculera pas devant d'aussi graves témoignages, surtout lorsque vous lisez dans Pline le Naturaliste que la dépouille d'un serpent de cent vingt pieds demeura longtemps suspendue en forme de corniche dans un temple romain. Pline écrit encore que sous l'empereur Claude on tua un boa de trente-six coudées dans le ventre duquel on trouva le corps entier d'un enfant. Selon Diodore de Sicile, des chasseurs, encouragés par la munificence de Ptolémée, lui amenèrent à Alexandrie un serpent long de trente coudées. Pour s'en emparer, ils choisirent le temps où le terrible animal était sorti de son gîte; ils en bouchèrent l'entrée avec des pierres, tendirent devant l'orifice un solide filet formé de grosses cordes, et quand le reptile revint, ils l'effrayèrent par un grand bruit de trompettes et les longs aboiements d'une meute de chiens; ils le harcelèrent à coups de flèches, et, afin d'éviter le danger, le serpent alla se précipiter dans le piége, qu'on referma sur lui. On le soumit ensuite en excitant par des piqûres les vains efforts qu'il faisait pour se dégager, et enfin on le lia avec de grosses chaînes, et on le conduisit en triomphe à Alexandrie, où une longue diète apaisa sa férocité.

C'est surtout dans le royaume de Congo, à Angole et dans les sables brûlants de l'Afrique intérieure qu'on trouve les plus monstrueux boas de la terre. Là, contradictoirement avec certains voyageurs qui ont écrit que le boa craignait les eaux, il est parfaitement avéré que ce reptile nage et qu'il nage avec une extrême rapidité. Le fait d'ailleurs ne peut plus être pour moi douteux aujourd'hui, puisque, pendant mon séjour à Timor, M. Pinto et ses officiers me l'ont attesté de la manière la plus positive.

Les nègres de la Côte-d'Or mangent la chair de ce monstrueux serpent et la trouvent exquise. Ici commence la fable, mais il faut se souvenir que c'est un moine espagnol qui raconte. Le père Simon rapporte que « dix-huit Espagnols, étant arrivés dans les bois de Coro, dans la province de Venezuela, et se trouvant fatigués, s'assirent sur un serpent assoupi, croyant que c'était un vieux tronc d'arbre; et, lorsqu'ils s'y attendaient le moins, l'animal commença à marcher, ce qui leur causa une extrême frayeur. » Le missionnaire Montoya a vu un Indien d'une taille plus qu'ordinaire qui, dans l'eau jusqu'à la ceinture et occupé à pêcher, fut avalé par un serpent qui, le lendemain, le rejeta tout entier. Dans une lettre d'André Cléyerus, nous apprenons qu'à Amboine une femme grosse de plusieurs mois fut engloutie par un de ces monstres.

Nous lisons dans Salmon qu'à l'île de Macassar il y a des singes féroces qui attaquent les voyageurs, surtout les femmes, et les mangent après les avoir déchirés; il ajoute que ces singes ne redoutent que les serpents, qui les pourchassent avec une vitesse extraordinaire jusque sur les arbres. Aussi, dans la crainte de ces ennemis, ne vont-ils jamais qu'en troupes, ce qui n'empêche pas les boas de les avaler vivants quand ils les saisissent.

Le pouvoir que certains naturalistes leur prêtent d'attirer dans leur gueule béante les oiseaux perchés sur les arbres consiste, selon eux, dans la corruption de l'haleine du serpent qui, viciant l'air et l'imprégnant de miasmes putrides et délétères, étourdit les oiseaux, leur ôte leur force, les plonge dans une espèce d'asphyxie et les contraint à tomber dans la gueule ouverte pour les recevoir.

Le sommet de la tête du boa est large, le front est haut et partagé par un sillon longitudinal; ses yeux sont très-gros, ses orbites en saillie; le museau est allongé et terminé par une grande écaille blanchâtre bigarrée de jaune. L'ouverture de la gueule est très-grande, ses dents fort longues; sa queue est dure, nerveuse et neuf fois moins longue que le corps.

Les couleurs de ses écailles sont vives et variées; néanmoins elles pâlissent quand le boa est mort. Elles ne sont pas les mêmes dans tous les climats. Le dessus du dos, parsemé de taches ovales qu'on nomme yeux, est symétriquement tacheté. Les taches se dessinent sur le fond par une bordure plus brune. Le dessus du corps est d'un cendré jaunâtre, marbré de noir; le ventre est d'une teinte claire de jaune-vert.

---

## CHASSE

Veillez à vos pieds, veillez sur votre tête, veillez autour de vous : car l'ennemi est là, là et là. Il est immobile et blotti comme s'il voulait éviter votre présence, allongé comme s'il voulait opposer une barrière à votre course, onduleux comme s'il voulait vous séduire par une caresse; et cependant il rêve de sang, de bave et de mort. Oh! malheur à vous si vous êtes à portée de ses étreintes, car il étouffe sans colère, car il tue sans venin. Il est l'ennemi de tout ce qui vit, de tout ce qui se meut: on dirait qu'il n'exerce sa force à chaque instant contre les troncs sécu-

laires qui pèsent sur le sol qu'afin de s'assurer plus tard la victoire contre tout ennemi vivant qui osera l'attendre. Il n'est pas exact de dire qu'il rampe, mais il est plus vrai d'assurer qu'il bondit comme le tigre, se précipite comme la gazelle ou vole comme le vautour. Je vais vous conduire auprès de lui.

Voici un soleil de plomb, une chaleur écrasante, des eaux silencieuses, une odeur de soufre et de bitume s'exhalant de toutes parts comme si le pied reposait sur un volcan près de s'ouvrir, et une lassitude lourde et pénible engourdissant les membres ainsi que le ferait une longue torture. C'est le jour, ce sont les heures où le soleil, après avoir quelque temps obliquement regardé la terre, se lève dans toute sa majesté pour darder sur elle ses rayons les plus verticaux et la calciner jusque dans ses entrailles. Quand la nuit vient, quand les sueurs du sol remontent à des régions plus élevées, quand les oiseaux se raniment à la brise de mer, un peu de repos arrive à l'âme et au corps. On respire à l'aise et l'envie vous reprend de vous mettre en marche comme pour insulter aux bouffées brûlantes qui vous ont emprisonné dans les cabanes çà et là éparses le long des plages torréfiées.

Mais voyez le contraste! Tandis que, dévoré par l'ardeur d'un ciel de bronze, le peuple ailé se tait sous la verdure dont il se fait un vaste parasol, vous entendez, au sein d'un chaos de feuilles à demi pulvérisées, bruire un frôlement prolongé; et si vous avez le courage d'interroger du regard les souples mouvements qui ondulent la distance séparant les arbres les uns des autres, vous remarquez des courbes harmonieuses serpentant dans une allée, étreignant un tronc vigoureux, d'abord lentement, puis s'agitant avec violence, et parcourant, ainsi que le ferait un dard lancé d'une main robuste, un espace à fatiguer votre vue. C'est le boa.

Dès qu'il s'éveille et chemine, tous les reptiles de second ordre, ainsi que les insectes épouvantés, cherchent à fuir; mais, cloués à leur place par une peur invincible, ils s'agitent fébrilement et vont pour ainsi dire d'eux-mêmes s'engloutir dans la gueule béante du monstre qui règne en dévastateur dans ces forêts éternelles. L'île dont je vous parle, et où le voyageur remarque cette immobilité et cette vie, est appelée Timor. Timor, conquête bâtarde des Hollandais défendus à Coupang et des Portugais parqués à Dielhy; Timor, aux crêtes noires, aux volcans toujours en colère inspirant leur turbulence aux anthropophages habitants de Fialarang ou de Batouguédé, cônes éteints résonnant sous les pieds comme une peau de tambour; Timor l'indomptée, riche de la plus belle végétation du globe, sans cesse menacée par les terribles tremblements de terre qui ravagent même les îles les plus éloignées de sa base rocheuse.

La sombre forêt où j'ai vu ce que je vous raconte s'élève à peu de distance de la petite ville de Dielhy, que j'appelle ville parce que notre langue est pauvre pour exprimer certaines choses que nous ne pouvons traduire que par des périphrases. Sur le petit terrain où sont groupées une cinquantaine de bâtisses entourées d'enclos, et plus bizarres les unes que les autres, vivent et meurent quelques Européens maladifs et un assez grand nombre de Malais à la tournure guerrière, au teint cuivré, au regard fauve, aux dents noircies par le bétel, l'arek et la chaux. Ils vivent là, et près d'eux, pouvant les atteindre d'un seul élan, vit aussi le boa, le terrible constrictor qui ne s'emplit de myriades d'insectes qu'alors seulement qu'il n'a pas cerclé un buffle dans sa course rapide.

Le buffle est la nourriture du boa. Dès que celui-ci en saisit un par les flancs, il le traine contre un des plus épais géants de cette forêt, il l'entoure, le presse, l'étouffe en dépit de ses cornes aiguës, de ses horribles beuglements et de la vigueur de ses épaules; il bave dessus; de sa langue raboteuse il le caresse et l'injecte à la fois; il le pétrit, il l'allonge, il triture ses os; et quand ces hideux préparatifs sont achevés, quand son instinct de reptile a compris que la victime peut être dévorée, il la laisse tomber, se place tout de son long en face de la tête du buffle sans vie, ouvre ses mâchoires dont l'élasticité épouvante la raison, fait crier ses anneaux en les rapprochant les uns des autres, aspire encore; le quadrupède entre par saccades; et quand celui-ci est à moitié englouti, le vorace boa se calme, s'assoupit et s'endort enfin comme s'il succombait à la lassitude d'une lutte qui aurait épuisé ses forces. Si le boa était seul avant l'attaque, si sa femelle dort loin de lui, approchez-vous maintenant, vous n'avez rien à craindre de sa force, de sa bave et de sa gueule ouverte comme une large fournaise : il dort, je vous l'ai dit; mais il serait plus exact d'écrire qu'il est mort, car il est là aussi insensible qu'un tronc d'arbre.

Il n'y a nulle gloire, vous le comprendrez, à tuer le boa dans cet état de torpeur où le jette ce repas commencé; mais comme ce n'est pas la gloire qu'on cherche dans ces combats de chaque jour livrés à ce hideux reptile, on est sage de le saisir là au milieu de son festin, de s'agenouiller depuis sa tête jusqu'à ses flancs, de même qu'on se tiendrait devant une idole vénérée, puis de placer sur une corde faite d'intestins de poissons une flèche aiguë, empoisonnée, et, à un signal donné, de lancer tous les dards à la fois contre ce Lucullus rampant qui trouve la mort au sein de l'orgie.

Ainsi en agissent les Malais de Timor et ceux de Coupang, mais surtout ceux de l'établissement de Dielhy, dès que le rugissement d'un troupeau de buffles aux abois leur dit par une halte instantanée qu'un de leurs camarades vient d'être saisi dans les plis du terrible constrictor. Mais cela ne s'appelle point une chasse, cela s'appelle une rencontre; et, quand le monstre a cessé de vivre, on le laisse là afin que lui et sa victime servent de pâture aux autres reptiles qui, à leur tour, subiront tôt ou tard le même sort.

La chasse au boa est autrement périlleuse, et pour moi j'aimerais cent fois mieux avoir à combattre un tigre ou un lion affamé dans le désert que le redoutable constrictor au sein de sa forêt. La balle est impuissante contre celui-ci; car le moyen, je vous le demande, de pouvoir la bien diriger au milieu de ses rapides ondulations pareilles au caprice de la flamme? Et puis encore où est votre ennemi? Vous croyez l'entendre s'agiter sous vos pieds, tandis que, accroché par les derniers anneaux de sa queue à une branche élevée, il se balance comme la fronde du Baléare, et se précipite pour vous enlacer et vous broyer ainsi que je vous ai dit qu'il le faisait du buffle. Peut-être, puisqu'il n'y a pas de venin à redouter, aurez-vous assez de sang-froid pour séparer, à l'aide du glaive dont vous êtes armé, le corps du reptile; mais moi je me déclare vaincu par lui dès que son ventre gélatineux me serre dans ses replis, et je ne croirai au succès de votre défense que si vous m'assurez que vous êtes Malais et que vous habitez Timor.

Cependant la guerre faite aux buffles appartenant aux Européens et aux rajahs tributaires du résident de Dielhy par les boas de la forêt qui touche presque à cette colonie, devenait si meurtrière, que le gouverneur José-Pinto-Alcoforado-de-Azevedo-e-Souza résolut enfin d'organiser des chasses pour la destruction ou du moins l'éloignement de ces reptiles. Il enrôla pour cet effet, au prix de quelques étoffes fabriquées dans le pays, des hommes de cœur et d'énergie qui ne craignirent point de pénétrer le jour et la nuit dans la forêt ténébreuse et d'y combattre ces terribles dominateurs. Leurs armes étaient le redoutable crish, dont la lame ondoyante est presque toujours trempée dans la gomme jaunâtre du bohon-upas (moins meurtrier cependant qu'on ne le croit en Europe), et des flèches aiguës, dentelées, courtes et placées en éventail devant leur poitrine, et qu'ils lancent contre le monstre lorsqu'ils le surprennent endormi. Mais le reptile fit tant de victimes qu'il fallut bientôt renoncer à ces attaques, pour lesquelles on employait souvent des hommes condamnés à de sévères châtiments. M. Pinto m'a dit que, s'étant trouvé assailli de trop de demandes pour aller à la destruction du boa, il se vit contraint de diminuer la solde des combattants façonnés aux grands périls, et âpres à la curée des pièces d'étoffes données par le résident.

Après ces tentatives qui auraient fini par dépeupler la colonie plus rapidement que les fièvres pernicieuses et la dyssenterie, M. Pinto se décida à porter la flamme dans le bois infesté et à exposer l'île à un incendie général. Il usa cependant de prudence; et dès que les buffles qu'il envoyait

en holocauste aux reptiles lui attestaient la présence d'un ou de plusieurs de ces monstres, il faisait circonscrire l'endroit désigné par une coupe immense. Or, comme après son repas le serpent reste dans l'engourdissement pendant quelques mois, le travail des courageux bûcherons n'était interrompu que par les reptiles à jeun, qui tous n'osaient pas s'attaquer à une armée d'hommes prêts à les recevoir.

Sitôt que les troncs séculaires étaient abattus avec leurs rameaux si riches, si bizarres, si variés, d'immenses brassées de feuilles sèches étaient jetées au milieu; le feu y pénétrait, maintenu, rapproché par un nouvel aliment lancé au delà de la première ligne; et c'est alors qu'on voyait, à travers les ondulations de la flamme, se dresser dans le cirque embrasé les redoutables boas tourbillonnant pour échapper à la mort, grimper d'un seul jet au sommet des arbres, atteindre les branches les plus élevées et essayer de franchir les flamboyantes barrières qui les étreignaient. Efforts impuissants! ils tombaient effrayés, à moitié dévorés au milieu de la fournaise, et rendaient le dernier soupir dans de hideuses contorsions attestant les horreurs de la torture.

On en a vu cependant, me dit M. Pinto, s'élancer au delà des flammes, et, loin de fuir le danger auquel ils venaient d'échapper, se précipiter alors sur les Malais intrépides et en immoler plusieurs avant d'être vaincus eux-mêmes.

Mais c'est lorsque le boa, impatient de jour et de soleil, s'échappe de ses sombres et silencieuses forêts pour parcourir la plaine, que la vie des hommes court de grands risques jusque dans les habitations les mieux closes. Ainsi que le chacal et le tigre, le constrictor a des ruses et de l'hypocrisie; il se traîne en sournois à travers les barrières, et ses ondulations suivent exactement les sinuosités du terrain, afin de ne faire aucun bruit en heurtant les obstacles. Il courbe la tête sous les branches et les feuilles des arbustes; et, quand il la relève, c'est avec prudence, écoutant bien d'abord s'il n'y a pas là près de lui une proie facile à saisir; puis il rampe encore vers le lieu qu'il a choisi pour son attaque, et c'est dans ce moment que, par des bonds rapides et des évolutions dont la flamme au grand mât d'un navire peut seule donner l'idée, il tourne à droite, à gauche, devant lui, derrière lui, comme s'il était atteint de vertige. C'est que le boa, dans cette fièvre ardente, choisit sa victime, et son œil avide a parfaitement jugé celle qui lui procurera une plus longue digestion.

Aussi, qu'ont imaginé les naturels de Timor occupés des plantations ouvertes à toute attaque? Ils ont fortement lié par le naseau et à l'aide de cordes solides un buffle à un arbre ou à une roche, et se sont préparé pour eux des retraites assurées dans de petites cages dentelées, à travers lesquelles ils peuvent suivre la marche de leur ennemi. Le boa s'élance, et les beuglements étouffés du buffle ne tardent pas à annoncer le triomphe et le repas du reptile.

Toutefois, quand la faim aiguillonne un peu trop le monstre, il ne faut pas croire qu'il appelle à son secours la prudence dont je vous parlais tout à l'heure : au contraire, ses allures sont franches et décidées; il se dresse fièrement au-dessus des hautes bruyères, poussant à l'air des rafales pareilles aux sifflements de la tempête, et suivant une ligne directe comme un trait lancé d'une main vigoureuse.

Oh! alors malheur à l'homme contre lequel va se ruer le hideux reptile! Rien ne le sauvera de la redoutable étreinte; et l'on a vu souvent plusieurs individus lui servir de pâture dans cette course de géant bien autrement rapide que celle du tigre le plus agile. On a peine à comprendre l'immense élasticité des mâchoires du boa. La tête n'est pas plus grosse que les deux poings réunis d'un homme; eh bien! la gueule s'ouvre, se dilate sans beaucoup d'efforts et elle engloutit des masses énormes. Aussi, quand le corps du buffle a pénétré tout entier dans ce tombeau vivant, vous voyez des dômes se dessiner sur la peau écaillée, et les cornes de la victime se dresser comme des crêtes aiguës prêtes à percer la dure enveloppe qui les emprisonne.

Tout cela est imposant et terrible à voir, tout cela tient en haleine les hardis explorateurs, qui ont assez à lutter contre les maladies de ce pays, si funestes surtout à la vie des Européens, pour qu'ils n'aillent pas encore tenter des excursions plus périlleuses en traquant le boa jusqu'au sein de ses domaines.

Mais nul spectacle au monde n'est plus curieux et plus effrayant à la fois qu'une lutte entre deux serpents boas pour la possession d'une femelle ou la conquête d'un buffle. Voici ce que nous conta à cet égard M. Pinto. Un soir il osa, mais de loin seulement, assister à un pareil combat qui lui avait été annoncé par la fuite rapide des Malais, habiles à prédire ces grands événements dans la forêt au bord de laquelle ils se reposent avec leurs troupeaux.

M. Pinto était sur son belvéder, et de là, quoique éloigné de mille pas du lieu de la scène, il entendait, semblables à de violentes rafales, les sonores aspirations des deux monstrueux reptiles qui allaient en venir aux prises. Il vit les rameaux épars sur le sol s'agiter, tournoyer dans les airs par les rapides évolutions des deux adversaires irrités, et s'élançant plus tard tels que des fusées envahissant l'espace. Les deux boas atteignirent d'un seul bond les robustes branches de deux arbres voisins l'un de l'autre; il y eut ici un moment de calme trahi cependant par la vibration fébrile des feuillages épais au sein desquels les jouteurs s'étaient enroulés.

Tout à coup les arbres frémissent, deux câbles vigoureux s'élancent l'un sur l'autre, et ces câbles sont les deux reptiles acharnés qui, suspendus par les derniers anneaux de leur queue, se tenaient enlacés l'un à l'autre ainsi que les pierres cimentées d'un pont planant sur l'abîme. La courbe se dessinait tantôt de haut en bas, tantôt de bas en haut, souvent et longtemps immobile, et pourtant sous cette apparence d'immobilité se pressaient, se broyaient, se trituraient des anneaux durs et serrés; sous ce calme apparent il y avait aussi de la douleur, de la rage, du désespoir. Un cadavre de boa devait tomber à terre, et l'autre s'assoupir à ses côtés. La lutte durait depuis plus d'un quart d'heure, quand les deux champions, comme s'ils en fussent convenus à l'avance, se dénouèrent et regagnèrent leur première station en attendant la reprise des hostilités. Elles s'annoncèrent par un troisième sifflement étouffé et plus prolongé que les deux premiers; après quoi les monstres glissèrent le long du tronc lisse de l'arbre que chacun d'eux avait pris pour champ de bataille, et là il y eut attaque violente, prompte comme l'éclair; il y eut, pour ainsi dire, coup fourré et dernière agonie de l'un des combattants. L'un d'eux, en effet, attira à lui son adversaire, dont les anneaux de la queue cédaient petit à petit le terrain. Les corps si monstrueux se trouvèrent alors placés côte à côte, de bout en bout; mais celui-ci immobile, l'autre plus mouvementé que jamais et se roulant avec de grandes précautions autour de l'arbre, et y étouffant enfin son ennemi vaincu.

Nul spectacle au monde n'est curieux comme une joute entre deux boas amoureux préludant à leur union. Ce sont des sifflements aigus et fébriles, des bonds rapides, des tournoiements dans les airs, des gueules s'ouvrant et se fermant vingt fois par minute. Ce sont encore des ascensions jusqu'aux branches les plus élevées des plus grands colosses de la forêt, des élans monstrueux qui font franchir horizontalement aux reptiles enflammés au vol, et comme s'ils avaient des ailes, des distances énormes. Il y a là des échanges de regards de feu, une coquetterie incessante, et du repos jamais; jamais de calme, c'est la fièvre, c'est le transport ; un désordre étourdissant auprès des feuillages qui servent de champ clos, un chaos inimaginable des rameaux épais qui couvrent le sol; vous jureriez une terre et un ciel en ébullition, tant le vertige des deux reptiles se communique à tout ce qu'ils touchent, à tout ce qu'ils approchent; et quand ces préludes de folie ardente ont eu lieu, quand l'ivresse de l'amour a atteint son paroxysme, quand le moment qu'ils appellent de tous leurs vœux sera arrivé, vous verrez les jouteurs s'élancer l'un vers l'autre, former des nœuds qu'eux seuls peuvent délier, des tresses qu'eux seuls peuvent défaire; tantôt allongés de toute la grandeur de leurs corps, ils imitent le jeu bizarre de la vis d'Archimède, toutes les courbes se suivent sans se toucher; tantôt en bloc, on ne sait où est leur tête, où est leur queue, c'est tout au plus si on de-

vine qu'ils sont deux, on les prendrait plutôt pour un amas de boues gluantes ou de câbles goudronnés. Tout à coup la masse s'agite, elle se développe, elle se montre dans toute sa terrible étendue... Un ennemi de plus va bientôt se dresser contre les hommes et les buffles.

M. Pinto, témoin plusieurs fois de ces combats pleins de la passion la plus extravagante, avait essayé, à l'aide du fusil et même du bruit de l'artillerie, de mettre un frein à la turbulence des deux *amants;* il m'a assuré que jamais il ne les avait vus s'émouvoir aux plus terribles vibrations.

— Je suis certain, poursuivit-il, qu'au milieu de leurs plus intimes étreintes, le feu mis à la forêt viendrait les atteindre sans qu'ils voulussent chercher à éviter le danger. Quelques Malais audacieux, continua-t-il encore, ont osé, dans ces moments terribles, s'approcher des deux reptiles, et les attaquer de leurs flèches empoisonnées. Nul, jusqu'à ce jour, n'a eu à se repentir de sa témérité.

Au surplus, les observations scrupuleuses et fréquentes du gouverneur de Dielhy n'ont jamais pu le conduire à la découverte de ce problème : à savoir si le boa qui vient de posséder est jaloux de sa compagne. Il pense que le constrictor l'est avant sa conquête et non après; cela prouve qu'il n'y a point de reconnaissance chez les serpents.

Quoique plusieurs voyageurs aient assuré que le boa constrictor n'osait jamais affronter le passage des rivières, je puis encore, sur la foi de M. Pinto et de ses officiers, attester que non-seulement le monstrueux reptile s'attaque à ces obstacles, mais que souvent même il s'élance dans les flots océaniques alors que la tempête les agite, et qu'il se perd dans l'horizon pour revenir après quelques heures dans ses tranquilles solitudes, comme de retour d'une promenade ou de la conquête d'un empire en révolution. M. Pinto ajouta que ces expéditions si téméraires se faisaient quelquefois par bandes, et que jamais il n'avait été témoin d'aucun combat de ces reptiles sur l'Océan.

La peur est mère de l'exagération, et je craindrais d'ajouter trop de foi aux assurances que m'a données M. Pinto que le nombre de ces monstres dans les forêts qui avoisinent Dielhy était immense. Les voyageurs doivent s'abstenir de répéter de pareilles assertions, sous peine de se voir appliquer cette maxime si connue de la sagesse des nations : « A beau mentir qui vient de loin. »

Ni à Coupang ni à Dielhy, nul des officiers de M. Pinto, gouverneur de la ville hollandaise, n'a vu de vipères ou d'autres reptiles que le boa. C'est que toutes les autres races inférieures auront disparu dans les entrailles de ce vorace dominateur.

Quand les tempêtes océaniques nous ont longtemps ballottés, quand un soleil à pic a écaillé notre peau, quand les glaces polaires ont figé notre sang, quand nous avons eu tant de peine à résister aux atteintes des fièvres dévorantes, du scorbut, de la dyssenterie et de la nostalgie, le plus mortel ennemi du voyageur, ne nous reprochez pas un peu de pusillanimité en face de certains adversaires si hideux à voir, si difficiles à vaincre, ou ne nous accusez qu'après avoir vous-mêmes essayé davantage. J'ai témérairement étudié certains actes de la vie du boa constrictor qui épouvante Dielhy; les autres renseignements m'ont été fournis par M. Pinto; et je ne crois guère au mensonge que lorsqu'il rapporte au narrateur gloire ou bénéfice personnel.

J'ai vu (je voyais alors!) le peuple malais de Timor, j'ai vécu avec lui, j'ai assisté à ses joies qui sont des tempêtes, à ses fêtes qui sont des meurtres, à ses orgies qui sont des massacres. Je me suis longtemps promené coude à coude avec ces hommes de lave qui s'endorment sans jamais s'émouvoir aux rugissements des volcans sur lesquels ils reposent, et qui ne craignent pas d'attendre à quelques pas d'eux les redoutables crocodiles dont la rade de Coupang est infestée.

Le premier mouvement du Malais à son réveil est une caresse à ses armes empoisonnées; sa dernière pensée, alors qu'il s'assoupit sur la terre humide ou sur sa natte de Manille, est un regret ou un remords quand son crish ou son javelot ne garde aucune trace de sang.

Dois-je rapporter ici les récits de quelques voyageurs attestant que dans une partie des îles malaises ils ont vu des naturels, armés de leurs crish et de leurs flèches, aller à la chasse des boas et venir presque toujours à bout de ces dangereux reptiles? Les flèches, au lieu de pointes d'os ou de fer, étaient armées d'un croissant très-tranchant qui arrêtait le monstre dans sa course rapide; et les Malais, à l'aide de leurs crish, parvenaient à briser un anneau du constrictor, ou séparaient même le monstre en deux parties. Je ne sais quelle foi il faut avoir en ces faits merveilleux.

Quant à moi, qui ai vu à l'œuvre M. Rouvière au cap de Bonne-Espérance, qui ai étudié les mœurs belliqueuses du Patagon et du Gaoucho allant défier le jaguar au sein des plus vastes solitudes, je crois tout possible en fait d'audace et de succès, lorsque entrent en lice des hommes tels que ceux qui vivent et meurent à Timor, tels que ceux encore qu'on trouve jetés çà et là au milieu du vaste océan Pacifique.

C'est que chez nous, dormant sous la lassitude de la paresse et du désœuvrement, on ne se réveille guère qu'aux ridicules querelles de ménage, aux cris d'une meute de chiens errants, aux disputes de deux cochers avinés ou aux roulements des tambours annonçant une parade; c'est que chez nous, mollement étendu sur la soie ou le velours, on aime le repos parce que rien dans la vie n'a assez d'intérêt ou de majesté pour nous forcer à nous tenir debout et en alerte. Les pays dont je vous parle n'ont pas le même privilége, et les hommes qui les parcourent sont autrement charpentés que nous ne le sommes. Des ouragans à faire trembler les montagnes, des volcans à soulever ou à engloutir des îles immenses, une zone de feu, et le boa constrictor qui se promène au milieu des populations.

# CHASSE AU JAGUAR

## NOTICE

Le jaguar, nommé par les Brésiliens jaguara, a la robe d'un fond fauve comme le léopard; elle est tachetée de noir d'une façon fort régulière et harmonieuse. La queue est courte et presque toujours dans une agitation extrême; on dirait qu'il veut s'exciter lui-même au mouvement et à la guerre. Il est de la taille d'un gros dogue, et sa vivacité est peut-être plus grande que celle du chacal et de la panthère. C'est l'animal le plus cruel du nouveau monde, qu'il parcourt en véritable dominateur, tantôt sur les plaines ou les montagnes, tantôt aussi dans l'intérieur le plus épais des vastes forêts vierges qui pèsent sur le sol américain. Lorsqu'il est repu, il perd une partie de son courage et de son activité; quelques voyageurs assurent même qu'un tison enflammé lui fait prendre la fuite : je ne vous conseille pourtant pas de l'essayer.

Il se trouve plus communément au Brésil, au Paraguay, au Turcuman, à la Guyane, au Mexique, au pays des Amazones et dans toutes les contrées méridionales de l'Amérique. Son cri lugubre *hou! hou!* a quelque chose de grave et de plaintif devant lequel s'arrêtent les prudents voyageurs.

La couleur de la peau du jaguar varie suivant l'âge : les jeunes l'ont d'un fauve très-foncé, presque roux, même brun. Mais ces teintes s'éclaircissent lorsque l'animal vieillit; et je me hâte d'ajouter que la guerre continuelle que lui font les Paulistes, les Gaouchos et les Patagons ne lui laisse guère le temps d'arriver jusque-là.

---

## CHASSE

Il y a des peuples dont la conquête morale est impossible. Sauvages comme leurs éternelles solitudes, ils mettent entre eux et la civilisation une barrière de sable, de roches aiguës ou de forêts vierges dont eux seuls osent interroger le silence et la profondeur.

Les savants explorateurs n'ont ni le temps ni le courage nécessaires à l'amélioration des races primitives, dont les seuls ennemis jusqu'à présent sont les bêtes féroces ou venimeuses, et la colère des éléments. Là pourtant serait la vraie gloire du voyageur européen qui comprendrait l'importance de sa mission; là seulement il trouverait le prix de ses travaux et de ses fatigues; là seulement il y aurait utilité dans le présent et dans l'avenir pour le prédicateur et le disciple, pour l'homme de la nature et l'homme de nos cités.

Quand les navires ont laissé tomber l'ancre dans une rade, croyez que le premier regard est un regard d'avidité. Si le sol est riche, on s'en empare; s'il est abrupte, à peine les cartes nautiques se donnent-elles le soin d'en indiquer la position douteuse. L'avarice a les bras bien plus longs que l'humanité.

Maurice, Mascarenhas, l'Indoustan, les îles Malaises et quelques autres archipels des océans ne sont pas restés longtemps sans dominateurs, dès que les découvertes des Portugais les ont eu signalés à l'Europe. Mais demandez si des expéditions se préparent pour soumettre les féroces insulaires des Fitgi, de Solor, de Savu et d'Ombay, où l'on boit le sang dans le crâne des ennemis vaincus. L'anthropophagie ne nous occupe guère, et il faut bien que les détails des cruautés dont sont victimes les voyageurs qui touchent à la Nouvelle-Zélande viennent tous les ans amuser nos loisirs. Nous vivons si peu et si mal quand il ne nous arrive pas des antipodes des bulletins de meurtre et de sang!

La Patagonie est une terre libre et sauvage comme Ombay et Rawack : les voyageurs la laissent dans l'oubli. Ne soyons pas aussi dédaigneux, et prenons chez elle le second drame de la série que nous promettons à nos lecteurs.

On a dit que les Patagons avaient communément une taille de neuf pieds. Le mirage probablement avait fasciné les yeux de l'observateur. Le Patagon est, sans contredit, le peuple le plus grand de la terre; mais sa taille, si c'est un mérite, est le moindre de ceux qui le distinguent. Ecoutez :

A ses pieds le désert; devant lui, sur ses flancs et après qu'il a franchi un nombre immense d'horizons, le désert avec son silence, sa solitude, ses bruyères dévorées par un soleil, brûlant ici, glacé là; et puis, de temps à autre, un roulement lointain faisant retentir le sol comme s'il répercutait la voix du tonnerre; des milliers de chevaux sauvages à la crinière épaisse et flottante, aux jarrets fins et nerveux, à la queue onduleuse, aux naseaux ouverts à toutes les brises, coursiers infatigables façonnés aux bizarres caprices de la température de cette partie du nouveau monde, courant en écervelés d'une plaine à l'autre, traversant à la nage les rapides torrents et les larges rivières, s'animant et bondissant aux sauvages rauquements du jaguar indigné qu'on ose lui disputer le large empire où il règne en dévastateur; et puis encore, l'effrayant *pampero*, né dans les glaces polaires, vomissant ses écrasantes rafales sur le terrain qu'il nivelle, s'emparant des vieux troncs séculaires, les tordant en spirales ou les arrachant de leur berceau et les faisant tournoyer dans les airs au gré de sa furie; le *pampero*, plus redoutable encore que le *sirocco* du désert de Saarah, car il se déchaîne, lui, sans dire gare, éclate commme la foudre, ne remonte jamais comme le fait le brûlant *simoun*, et ne s'arrête qu'après avoir renversé les premières barrières des forêts éternelles qui, au nord de la Plata, séparent le triste Paraguay du Brésil aux villes royales, aux solitudes embaumées.

Eh bien! là, là et là le désert, ici des chevaux indomptés, plus loin le jaguar, partout le *pampero*. Et un homme s'élance; il s'élance seul ou presque seul, puisqu'il n'a pour compagnon qu'un ami, mais un ami fidèle, soumis, dévoué, reconnaissant la voix qui l'anime, qui le seconde dans son entreprise téméraire et qui mourra sans pousser le moindre gémissement, surtout s'il a le bonheur de sauver son maître. Car lui, voyez-vous! il ne demande




Le maître, c'est le Patagon; l'esclave, c'est le coursier.

pas mieux que d'être esclave, quoiqu'il ait longtemps et rudement lutté pour son indépendance.

Le maître, c'est le Patagon; l'esclave, c'est le coursier.

Ils partent. Le premier ne dit jamais adieu à sa famille, qu'il laisse là dans une ville à moitié européenne, mais il lui dit : *Au revoir;* et son excursion cependant sera peut-être de quelque mille lieues au travers des pampas désolées, qui ont donné leur nom au vent meurtrier sous lequel se courbent si près de leurs tiges les têtes desséchées des bruyères dont cette partie du monde est couronnée.

Au nord, la rivière de la Plata, aussi large que les nôtres sont longues; à l'est, l'Atlantique, dont les iles sont de bitume; à l'ouest, la Cordillère neigeuse avec ses crêtes aiguës, ses volcans d'air et de lave, ses lacs au-dessus des nuages et ses cascades retentissantes; au sud, la Terre-de-Feu et le détroit célèbre par lequel le Portugais Magellan arriva si heureusement à la découverte du vaste océan Pacifique.

Voyez, le théâtre est immense : toutes les populations du globe pourraient s'y promener à l'aise. Eh bien! un seul homme part, vêtu de son puncho de drap, assis sur un recado, couverture de laine bigarrée sanglée fortement sous le ventre de son cheval, à l'abri du soleil sous son chapeau à larges bords noué au menton par un ruban noir, n'ayant pour toute arme que son escopette, deux poignards enfermés dans une gaine cousue à ses bottes faites de la peau du jarret d'un cheval, et quelquefois aussi un lacet pareil à celui des Gaouchos, et une corde aux extrémités de laquelle sont fortement assujetties deux boules en fer qu'il fait tournoyer sur sa tête et qu'il lance avec une adresse merveilleuse aux jambes du tigre, du cheval sauvage, du lion ou de l'autruche, souvent plus dangereuse dans sa déférence que les redoutables quadrupèdes qui peuplent ces déserts.

La chasse du Gaoucho, je vous l'ai dite autre part, et vous avez sans doute été épouvantés de l'audace de cet indigène du Paraguay venant apporter à Buenos-Ayres ou à Montevideo le produit de ses courses aventureuses.




Le poignard du Patagon a pénétré dans les entrailles du tigre. (Page 11.)

Le Patagon qui arrive de l'extrémité méridionale de l'Amérique jusqu'aux bords de la Plata se proclame et se croit le fils aîné du Gaoucho; et s'il ne l'est point par le courage, il l'est du moins par la vigueur de ses muscles et l'imposante majesté de sa taille de géant. Le Gaoucho est petit, osseux, parleur; le Patagon est colossal, charnu, taciturne, ses cheveux sont longs et flottants, et sa poitrine velue comme celle d'un ours.

Nul être au monde n'est moins marcheur que le Patagon, qui croit en Dieu et pense que l'Etre suprême n'a créé le cheval que pour les seuls habitants de ses déserts. A qui a vu le Patagon essayant la conquête d'un cheval sauvage, la fable des Centaures ne semble plus une fiction. Tant que l'animal sera sur ses pieds, il aura le Patagon pour dominateur; et quand le quadrupède se couche pour dormir, il n'est pas rare de voir le maître, étendu sur le sol, reposer aussi sans cesser d'enfourcher son inséparable compagnon.

Il n'y a là, pour parler avec justesse, qu'une seule pensée, une seule vie, une seule âme pour deux corps.

Le langage du Patagon tient de la nature du climat qu'il habite : il est rapide, saccadé, turbulent; mais, comme la rafale, il cesse bientôt, et l'on dirait que les longues conversations le blessent. La périphrase n'est point dans son idiome, que vous diriez composé de monosyllabes. Dans les querelles, le Patagon bourdonne quatre mots, s'arme de ses deux poignards, les agite, frappe, tue ou est tué.

Quand on habite un si vaste pays, quand on a un si long chemin à parcourir, on n'a pas de temps à perdre; et, d'ailleurs, la prestesse des mouvements du jaguar, son ennemi naturel, l'a déshabitué de la réflexion. Les Napolitains ne sont lents et assoupis que parce que le Vésuve les menace longtemps avant de les frapper; et le Cafre, si souvent traqué par le tigre et le lion, imite en tout le Patagon dans sa marche altière et dans sa façon de combattre.

Le Patagon s'est mis en route en allumant sa cigarette et en sifflant un air d'indépendance; son coursier s'est

élancé dans l'espace, docile à la parole du maître plus encore qu'au frein et à l'éperon; et bientôt cavalier et monture ralentissent leur marche, car ils sont loin de toute habitation, et l'ennemi peut les guetter à quelques pas d'eux dans le creux d'une roche ou derrière une touffe d'arbustes rabougris. Tout à coup le cheval s'arrête et frémit, non de peur, mais d'impatience; ses oreilles et ses naseaux sont dans un perpétuel mouvement, ses jarrets tremblotent, ses poils se hérissent, et d'un bond il fait face à l'ennemi, que son instinct a deviné.

Le Patagon a rejeté le reste de sa cigarette, il essaye si les poignards de sa botte sortent aisément de la gaîne, si le lacet fatal a l'élasticité voulue et si les ressorts de sa redoutable escopette sont en bon état. Vous croyez qu'il se prépare à la lutte comme le fait un de nos soldats, silencieux et résigné sous les armes? Non. Le Patagon qui attend le jaguar a pris le parti de se parler à lui-même comme s'il y avait deux volontés distinctes en lui; et puis il s'adresse au cheval, dont il caresse les précieuses qualités et dont il gourmande les défauts. Tout cela se fait comme s'il récitait à demi-voix une leçon, ainsi que les dévots répétant une prière par habitude et toujours sur le même ton. C'est une sorte de bourdonnement monotone, pendant lequel toutes les mesures de sûreté sont admirablement prises. Vous croiriez que, pour mieux se souvenir, le Patagon a besoin du témoignage de ses lèvres: « Et mon lacet, se dit-il tout bas, est-il bien assujetti? ne se noue-t-il pas dans ses sinuosités? Allons! allons! la pointe des poignards est aiguë, elle entrera froide au cœur. Ah! ah! l'escopette qui ne m'a jamais fait défaut me sera fidèle encore cette fois... Tiens! et mes deux boules si rapides que j'allais oublier presque, ingrat que je suis! » Et il applique ses lèvres sur ses deux boules de fer. « Et toi, Bep! dit-il encore à son cheval attentif, songes-y bien : si tu tournes le dos au jaguar, tu n'auras plus de défenseur et tu mourras comme un lâche. Fais comme moi, regarde-le en face; présente-lui ton poitrail, et, s'il s'y précipite, sois sans inquiétude, mon brave compagnon : les balles de mon escopette sont de plomb et vont droit au but quand mon œil les dirige. Maintenant j'entends les bonds de notre ennemi : alerte! et à nous trois! »

Le jaguar s'est présenté en effet; mais, en face d'un adversaire qui ne fuit point, il fait halte à quelques pas de distance, couché ventre à terre afin de donner moins de prise à la balle; car lui aussi, tout brave qu'il est, a l'instinct du danger qui le menace.

Vous savez, car je vous l'ai raconté dans la chasse du Gaoucho, comment le lacet, après avoir tournoyé sur la tête, se précipite et étreint le terrible jaguar; vous savez aussi comment il arrive parfois que les boules emprisonnent les jarrets de la bête furieuse; mais ici le Patagon a imaginé une nouvelle manière de combattre qui tient du prodige, et il l'emploie afin de ne pas gâter la belle fourrure de son ennemi, qu'il s'est engagé à porter intacte à Buenos-Ayres comme un trophée de sa bravoure.

Dès qu'il est sûr de n'avoir qu'un seul adversaire à combattre, le Patagon descend de son cheval, auquel il dit tout bas à l'oreille : « Ne bouge pas, mon ami; je suis là pour te protéger. » Cela fait, il s'assied d'abord à terre, à la tête du cheval immobile, mesure de l'œil la distance à franchir, puis il se couche sur le dos, le lacet à boules à son côté, l'escopette meurtrière dans ses mains, le doigt sur le ressort, et il attend le jaguar. Celui-ci jette un regard fauve sur le coursier, qu'il croit sans protecteur; il se dresse lentement, gratte le sol de ses ongles aigus, agite ses lèvres furieuses, clignote pour affaiblir les rayons du jour qui blessent son orbite, pousse un lugubre rauquement, s'élance comme un trait... Et c'est alors qu'il plane sur le Patagon que celui-ci décharge son arme, l'atteint sous le ventre et l'étend roide sans vie. Si le coup n'a pas bien porté, les poignards font leur office, et c'est une nouvelle lutte à soutenir. La bête féroce a des dents et des ongles acérés, mais le Patagon aussi a des lames effilées et un bras robuste. Le sang de l'un et de l'autre coule par plus d'une large blessure, et, dans ce choc ardent, il faut qu'au moins une victime meure.

Par un dernier effort, le tigre se dresse sur ses pattes de derrière et se précipite sur son jouteur. Celui-ci, au lieu de fuir, se rue à son tour sur le poitrail ensanglanté de son féroce ennemi, et les deux poignards, à la fois pénétrant jusqu'au cœur, vont y chercher un dernier battement.

Le cadavre est sur le sol.

Tandis qu'a lieu ce dernier combat, qui parfois dure quelques minutes et qui souvent tient pendant une demi-heure en haleine ces deux adversaires habiles à s'observer, qu'a fait le fidèle et dévoué camarade du Patagon, épuisé de lassitude? Rien. Il est resté fixé à la place que lui avait assignée le maître, suivant seulement de l'œil les chaudes alternatives de la querelle, comme le ferait le témoin impassible d'un de nos duels européens.

Il arrive parfois aussi que, dans ses courses au travers du désert, le Patagon fait la conquête de quelque peau de jaguar sans qu'il en coûte rien à son courage. Un cheval blessé ou malade est resté sur le sol : deux tigres haletants se sont rués sur la victime, et les voilà, furieux, avides, se refusant tout partage, commençant entre eux un terrible combat qui laissera au vainqueur deux proies à dévorer. Si vous frémissez au tableau d'une lutte engagée entre un Patagon et un jaguar, jugez combien le drame est palpitant alors que les deux bêtes furieuses se déchirent de leurs dents et de leurs ongles avec de rauques rugissements! Le premier festin est oublié, et les fauves prunelles des deux tigres en fureur ne cherchent plus un ennemi sans défense. Le Patagon peut s'approcher alors sans crainte des deux athlètes : il peut juger de la vigueur de la défense et de l'attaque, on ne songe point à l'inquiéter; et si les deux champions, après la lutte, ne sont point étendus sur l'arène, le vainqueur sera une proie facile pour le Patagon, qui méprise pourtant de semblables triomphes. Ce qu'il faut d'abord à celui-ci, c'est un danger; ce qu'il veut ensuite, c'est une peau de jaguar bien conservée qu'il puisse vendre pour quelques piastres au profit de sa famille.

J'ai vu à Montevideo un de ces indomptés promeneurs du désert qui refusa dédaigneusement trois piastres pour deux de ces peaux de tigres déchirées, et qui me les offrit gratis un instant plus tard parce que, me dit-il, il les avait obtenus sans le secours de ses lacets, de son escopette et de son poignard.

— Elles ne me coûtent rien, poursuivit-il en les jetant à mes pieds, je vous les laisse au même prix. Au reste, monsieur, me dit-il quelques instants plus tard et lorsqu'il me vit prendre des notes sur mon calepin, je tiens à me justifier auprès de vous de ce que vous appelez sans doute ma maladresse ou ma couardise. Etes vous homme à me suivre à quelques lieues de Montevideo? je vous promets de vous faire revenir de votre premier jugement sur mon compte.

— Je le voudrais bien, mais je ne sais pas monter à cheval.

— J'en ai un fort docile que vous mènerez comme un mouton. Ainsi donc, vous ne me refuserez pas le service que je vous demande?

— Ma foi! monsieur, sous votre escorte je ne crains rien, et j'accepte.

Le Patagon me mena dans un vaste hangar où plusieurs chevaux de petite race, mais d'un modèle parfait, mangeaient dans un râtelier en pierre. Il en fit seller un, le conduisit dans la rue, et nous partîmes. A peine hors des murailles, le Patagon prit le galop; mon cheval imita son exemple, et il était si docile et moi si bon cavalier, que nous ne tardâmes pas à faire séparation de corps.

Cependant, grâce à ma bonne volonté et protégé par les conseils de mon guide, nous nous trouvâmes bientôt en rase campagne, seuls et sous un soleil pénétrant. Vers le soir je demandai grâce, je refusai d'aller plus avant; et, au risque de me perdre, je déclarai à mon Patagon que je voulais retourner à Montevideo.

— Vous êtes bien Européen, me répondit-il en souriant. Il est grand dommage que nous n'ayons pas ici des lièvres et des lapins à tirer... Mais j'entends du bruit dans cette clairière, dit-il : attendez encore et suivez-moi.

Ce n'était point un jaguar, c'était une autruche, une autruche vieille, pelée, qui n'avait sans doute plus la force de chercher sa nourriture.

— Mystification! s'écria le Patagon désappointé. Je m'attendais à quelque chose. Cependant, comme je ne veux pas rester les bras croisés et que ceci est curieux encore, regardez-moi.

Aussitôt il poussa un cri retentissant. L'autruche effrayée se leva aussi vite que pouvaient le lui permettre ses forces épuisées; et, voyant son ennemi si près, elle s'enfuit avec assez de rapidité, la tête à demi courbée vers le sol. Le Patagon mit son cheval au trot, agita à l'air ses deux redoutables boules, les lança, et l'autruche, saisie par le cou, s'abattit pour ne plus se relever.

— Ainsi aurais-je fait du jaguar, me dit le Patagon avec fierté. Et certes, si vous m'aviez vu à l'œuvre, vous n'auriez pas tracé tout à l'heure les notes sans doute injurieuses que je vous ai vu prendre sur votre livre.

Nous revînmes sur nos pas; et, je le dis à ma gloire, je ne tombai plus que deux fois pendant le trajet.

Je fus un autre jour témoin, dans un café, de la conversation suivante entre un Patagon et un Gaoucho, tous deux intrépides et renommés chasseurs de jaguars. Elle eut lieu, du reste, avec un calme et une politesse de manières qui donnaient un parfait démenti à la vivacité des expressions dont chacun des adversaires semblait vouloir adoucir l'amertume.

— Eh bien, Marchena, dit en ricanant le Patagon, quelqu'un vient de m'assurer que tu avais fait, le mois passé, une chasse magnifique.

— On t'a menti, Llaurens, répond celui-ci sans ôter de sa bouche sa petite cigarette : jamais je n'ai été moins heureux.

— Pourtant tu as apporté à Montevideo trois peaux de jaguars, et tu n'es resté que dix jours absent.

— Tout cela est vrai; mais les trois peaux étaient trouées au-dessus de l'épaule, et même l'une d'elles avait le front déchiré.

— Tiens! tu n'étais donc pas en veine?

— Je ne sais; mais, les jaguars esquivant adroitement mon lacet, je me trouvai dans la nécessité d'avoir recours au poignard.

— Trois fois de suite? C'est jouer de malheur.

— Cela peut arriver à tout le monde.

— Cela ne m'est jamais arrivé à moi.

— Cela peut t'arriver demain.

— Dans ce cas, je renoncerais au métier.

— Pourquoi donc, puisque je le continue?

— Chacun agit à sa manière.

— On m'a dit, poursuivit Marchena en pinçant ses lèvres, que, dans tes courses, tu n'aimais guère à t'éloigner de Buenos-Ayres. Est-ce vrai?

— Si peu vrai que j'ai fait mes dernières prises à deux cents lieues dans l'intérieur des pampas.

— Personne n'était là pour garantie de tes paroles.

— Le jaguar dont j'apportais la peau en était une suffisante.

— Andreu me dit qu'il te l'avait vendue trois piastres.

Les deux interlocuteurs se levèrent, et le poignard des bottines se trouva dans leurs mains. Des voisins s'élancèrent sur eux, on les calma; et le résultat de ces provocations fut un défi accepté de part et d'autre avec une insolence de regard admirable.

Ils partirent le lendemain : huit jours après, tous deux furent trouvés morts sur le bord de la Plata, et horriblement mutilés. A côté de leurs cadavres presque méconnaissables gisaient sans vie deux jaguars criblés de blessures.

L'épisode dont je vous ai parlé avant la conversation précédente n'est, à vrai dire, qu'un jeu, un divertissement, peut-être même un ennui pour cet intrépide nomade qui userait rapidement sa vie à la tiédeur de nos cités. Ce n'est pas assez d'un jaguar pour lutter avec lui d'adresse, d'agilité, de force et de courage : ce qu'il veut encore, ce sont des rencontres plus périlleuses, c'est une bataille et non pas une escarmouche. Après avoir vaincu un ennemi, loin que ses forces soient épuisées, il prétend que le voilà en train, et il accuse la disette d'adversaires : il vous dit que l'appétit vient en combattant, et à peine si un cadavre de jaguar étendu sans vie à ses pieds a occupé son énergie. Il n'oserait pas, je vous l'atteste, rentrer à Buenos-Ayres avec une seule peau de victime, comme le fait cependant chez nous le chasseur qui dans sa journée de fatigue n'a *vaincu* que le chardonneret de la route.

Voici donc deux adversaires redoutables qui s'offrent au Patagon : le jaguar et sa femelle ardents à la curée, la gueule béante exhalant une haleine fétide de chairs corrompues, les flancs ruisselants d'une sueur jaune, les yeux lançant des flammes. La rencontre sera terrible. Oh! c'est pour le coup que le Patagon récite à voix basse et rapidement ses conseils et ses oraisons de bataille. Plus le péril est éminent, moins rudes et moins âpres s'échappent ses paroles; et c'est pour cela peut-être qu'elles ont plus d'énergie.

Les deux acharnés jouteurs s'avancent côte à côte comme des soldats exercés, et l'escopette du Patagon lui vient en aide, ainsi que le lacet qu'il a d'abord dédaigné et le cheval généreux qui fuit parfois quand son maître va être vaincu, afin de laisser croire au jaguar qu'il est prêt lui-même à lui servir de pâture. Mais les choses tournent rarement ainsi, car le Patagon a deux poignards, deux lacets, deux cœurs pour auxiliaires, et il n'y a là devant lui que deux tigres forts et robustes, harmonieusement tachetés de noir. Les adversaires ne sont séparés les uns des autres que par une douzaine de pas. Il faut que la première balle qui frappera soit mortelle, ou la vie du Patagon court le plus grand danger. Le coup est parti : un des jaguars pousse un cri, tombe et se redresse. Ce n'est pas à lui que le Patagon doit avoir affaire maintenant; le plomb a bien porté, la bête féroce exhalera encore quelques sourds gémissements et tombera plus tard : le combat s'engage entre deux autres jouteurs; et le duel à mort se termine presque toujours à l'avantage de l'homme, car son adversaire est à demi vaincu par la chute de son partner à l'agonie.

Ce sont là deux épisodes assez communs de la vie du Patagon. Mais c'est lorsque trois ou quatre jaguars associés pour le carnage se ruent sur un seul ennemi au milieu du désert que le moment de la lutte est effrayant. Le Patagon qui a vu de loin la meute affamée n'aurait pour unique témoin de sa fuite que le cheval qu'il a dompté : eh bien! il ne peut se résoudre à tourner bride; il reste là d'un pied ferme, et pourtant il pressent le sort qui va l'atteindre. Presque au hasard il fait partir sa redoutable escopette, mais les balles sont souvent impuissantes contre le tigre : la race en est vivace comme celle de tous les animaux meurtriers, et il faut aller fouiller profondément dans ses flancs pour y trouver les dernières sources de la vie. Le plomb a été bien dirigé, tant le Patagon est habile, même dans son insouciance. Il a également envoyé le lacet à boules ainsi que la longue courroie bouclée à la sangle du recado. Maintenant il serre de ses doigts crispés le manche de ses deux stylets, il frappe, il troue, il refrappe encore; les griffes et les dents des tigres le déchirent, et il frappe toujours. Les deux autres adversaires, irrités par la perte qu'ils viennent d'éprouver et par l'espérance d'une victoire facile, bondissent avec une rage et une soif de meurtre que rien ne peut assouvir; ils voltigent à droite et à gauche du cavalier, ils déchirent les flancs du coursier, qui n'a de foi qu'en son protecteur. Le poignard du Patagon a pénétré dans les entrailles du tigre suspendu à la croupe du cheval, et qui glisse presque sans vie sur le sol profondément labouré, tandis que le troisième jaguar achève son œuvre de destruction. Le Patagon et son ami perdent leur sang par vingt larges entailles, ils fléchissent, ils tombent sans pousser une plainte, ils exhalent enfin un dernier soupir. Un horrible festin a lieu, et le lendemain les aigles et les vautours qui planent dans l'espace voient sur le sol des débris effroyablement mutilés et deux jaguars repus couchés dans le sang.

La vie du Patagon est complète.

# CHASSE AU LÉZARD DES PAPOUS

## NOTICE

C'est avec la racine de curcuma que les Indiens se guérissent de la morsure du lézard venimeux qui s'abrite sous leurs éternelles forêts.

Le lézard dont je parle est le gecko de la grande espèce; son cri ressemble à celui de la grenouille ou d'un petit baudet. La tête du gecko est presque triangulaire et fort grande; ses yeux sont en saillie, et sa langue, très-longue, est revêtue de petites écailles; ses dents sont tellement aiguës, qu'elles laissent leur empreinte sur les pierres les plus dures; son corps est couvert de petites verrues, ses pieds sont larges, sa queue est plus longue que son corps; elle est ronde, couverte d'anneaux visibles à l'œil nu à quelques pieds de distance, et la couleur générale de l'animal est d'un vert clair tacheté d'un rouge vif. Hasselquits et Bontius regardent comme un des poisons les plus corrosifs l'humeur gluante qui le couvre; les habitants de Java s'en servent pour empoisonner leurs flèches.

Il y a cinquante-cinq espèces connues de lézards. Celui dont nous parlons, et qui a trois pieds et demi à quatre de longueur, se trouve dans l'Inde, en Egypte, dans les Moluques, et surtout à la terre des Papous, où il m'a été permis de l'étudier.

Ce sont là de ces devoirs difficiles et pénibles à remplir; ce sont là de ces recherches qui fatigueraient des hommes plus patients que moi, mais dont les résultats, quelque faibles qu'ils semblent tout d'abord, n'en sont pas moins d'utiles enseignements pour de plus précieuses recherches.

Plaignez-moi de n'étudier presque jamais que la superficie des choses.

---

## CHASSE

Si cet animal rongeur n'est pas une bête féroce qui attaque et déchire les hommes, c'est du moins un bien importun et bien dangereux reptile. Il tient du lézard européen par l'astuce et la souplesse, et du crocodile par l'hypocrisie et la voracité. On a peur de lui sans trop savoir pourquoi l'on a peur; on le fuit avant de s'être bien assuré qu'il a du venin à jeter dans les plaies faites avec ses crocs aigus; et, quoiqu'on le trouve calme et bavant au soleil, on s'en éloigne en tremblant comme si l'on sentait déjà sur les chairs le froid de son ventre gélatineux. Voyez comme il incruste ses griffes dans le sol, afin de vous faire sans doute comprendre qu'il est sa propriété, son domaine. Il ne veut pas qu'on le lui dispute; il rampe sous les fleurs, il les imbibe et les flétrit de sa jaune salive, il ronge leur tige et rend fétides par son contact les parfums les plus suaves de ces terres privilégiées. On dirait que pour vivre il a besoin que tout meure et meure par lui.

Il n'y a point à Rawack, à Timor, à Waiggiou, un seul arbre dont ce hideux lézard n'ait *gratigné* toutes les branches, dont il n'ait souillé les larges feuilles et empoisonné les fruits les plus purs. La flèche élancée du cocotier lui sert souvent de lit de repos; et, s'il y passe le temps des ténèbres, c'est qu'il s'y trouve plus près des oiseaux imprudents qui viennent y chercher un refuge au milieu des grandes palmes onduleuses qui couronnent la tête de ce roi bienfaiteur.

Toutefois, quand le ciel est lourd, quand l'horizon rouge fait présager une colère atmosphérique, aussitôt l'industrieux reptile, dont la demeure est menacée par les eaux, descend vite, vite du belvéder aérien qu'il s'était choisi, regagne son gîte, s'y glisse, la queue en avant, plonge sous la voûte sinueuse, joue avec vivacité des pattes de devant, et parvient, en se faisant un rempart du reste de son corps, à fermer l'orifice de l'antre aux envahissements des eaux.

L'orage a passé, le ciel a fermé ses cataractes; et lorsqu'à l'abri de l'inondation, sous un riche bananier, vous regardez le sol déserté par le déluge, vous remarquez, se mouvant petit à petit, un large espace de pierres amoncelées. Elles glissent et se séparent d'abord, se réunissent plus tard à la surface, se groupent, se soutiennent les unes par les autres, forment une haie ouverte au milieu; et à l'instant, comme pour saluer le retour du soleil, ou plutôt pour chercher une proie, le reptile s'élance et pivote sur lui-même, fait mille évolutions fantastiques, pousse un léger sifflement, signal de sa joie ou de son impatience, s'étend de tout son long sur le dos, et s'épanouit aux douces impressions d'une chaleur renaissante.

Et cependant il est imprudent de tolérer dans le voisinage des maisons, bâties ou non sur pilotis, ces visiteurs insolents qui, dans leur rapacité, se jettent souvent sur les mets préparés aux charbons ardents, et répondent aux coups de massue ou de baguettes de latanier par des morsures cruelles contre lesquelles on n'a pas toujours de remèdes efficaces. Leur venin est actif, il tue en quelques minutes un enfant mordu dans les plus fortes chaleurs de la journée.

Je me hâte d'ajouter que j'ai vu un jeune Papou âgé de dix ans mordu par un de ces gros lézards au-dessus de la cheville; que son père n'accourut à ses cris qu'une heure après l'événement; qu'il frotta vigoureusement la plaie avec une herbe dont plusieurs bottes étaient conservées sur une natte; et que le Papou en fut quitte pour quelques vomissements. A la vérité, le ciel était couvert et le soleil se levait à peine.

M. Bérard, un de nos élèves, fut aussi mordu un jour au doigt par un de ces reptiles qu'un naturel nous apporta à bord après l'avoir solidement lié à un gros bâton; et, malgré la promptitude d'une cautérisation assez profonde et presque instantanée, notre ami se vit contraint de garder le lit pendant huit jours sous les vives atteintes d'une fièvre fort douloureuse.

A Timor, la familiarité de ces dégoûtants reptiles va souvent jusqu'à l'impertinence, et ce n'est que par de minutieuses précautions que nous pouvions nous garantir de leur voisinage. On nous avait donné pour passer les nuits à Coupang une vaste salle close avec des bambous fort artistement liés entre eux; et, soit par insouciance, soit par ignorance du péril dont nous étions menacés,

nous étendions presque toujours nos matelas par terre au lieu de suspendre à quelques pieds du sol nos cadres ou nos hamacs.

Un soir que, sous la flamme rougeâtre d'un bois résineux, j'achevais de compléter mes notes de la journée, j'entendis presque à mon oreille un cri pareil au braiement d'un âne. Je l'avoue, je bondis effrayé; je tournai la tête vers le point d'où était parti ce cri lugubre, et je vis, cherchant à se blottir sous mon drap, un lézard de plus de trois pieds de longueur, qui semblait bien aise de se voir laisser le champ libre.

Je réveillai mes camarades, je leur montrai le reptile, dont les yeux suivaient avec inquiétude nos mouvements précipités. Nous fermâmes les issues d'une porte presque inutile, nous nous armâmes de baguettes de fusils, nous nous précipitâmes tous à la fois sur le lézard ainsi que d'agiles cardeurs; et, quand nous crûmes avoir achevé l'œuvre de destruction, nous cherchâmes à saisir le cadavre en lambeaux : nous ne vîmes rien, nous ne trouvâmes rien; mon matelas seul avait reçu les étrivières.

Le lendemain, je demandai à M. Tilmann, secrétaire du gouverneur, si ces animaux étaient nombreux dans l'île : il me répondit que la quantité en était immense, surtout auprès des rivières, mais qu'on ne cherchait pas à les détruire, par suite d'une ancienne croyance religieuse qui dit que ces lézards, servant de pâture aux crocodiles, fournissent ainsi des vivres aux rajahs vertueux changés en alligators.

Je crois l'avoir écrit autre part, les hommes n'ont adoré les êtres bienfaisants qu'après que les tigres, les lions, les serpents et les crocodiles ont eu leur culte et leurs autels.

La chasse à ces reptiles est active à Rawack et à Waigiou; elle l'est surtout ici en dépit de l'indolence des naturels, parce que, là aussi, ces reptiles ont plus d'adresse, plus d'audace, et ne craignent point d'attaquer les hommes. Il est même rare que, lors d'une expédition contre le gîte du lézard, il n'y ait pas quelque sauvage mortellement atteint par ses dents et ses griffes, habiles aussi à déchirer très-profondément les chairs.

Dès qu'on est certain qu'un de ces lézards repose au fond de ces larges rigoles, plusieurs hommes, courbés sur les bords de l'orifice et armés de glaives en fer ou de tranchantes spatules en bois fort dur, appellent au dehors leur ennemi. Pour cela, assis à genoux sur le trou, mais dans une direction opposée à celle du gîte, un d'eux présente et fait même pénétrer à quelques pouces de l'ouverture une douzaine d'insectes bourdonnants, liés par les pattes à des brins d'herbe. Alors l'animal gluant, attiré par ce bruit, qui lui annonce une facile capture, monte lentement, avec précaution, et se glisse plutôt qu'il ne marche. En ce moment un homme, l'oreille à terre, écoute et devine, pour ainsi dire, la marche du reptile; il touche du doigt l'épaule du principal chasseur, habile à retirer les insectes prêts à être saisis. (J'ai si bien et si sérieusement examiné!)

Le lézard entend les victimes effrayées, dont les mouvements fébriles et plus bruyants accusent la terreur; on les retire, on les rapproche de l'air, du jour; les glaives sont levés, les spatules, tenues des deux mains au-dessus de la terre, tombent en même temps, pénètrent le sol, et forment presque toujours une barrière que le reptile ne peut franchir. Parfois aussi il arrive que, pris par le milieu du corps, le lézard a les reins brisés et meurt en jetant autour de lui une bave verdâtre.

Cependant, je vous l'ai dit, le trou du lézard est toujours creusé en zigzag; de sorte qu'il arrive souvent que le reptile fait retraite et échappe ainsi aux armes meurtrières, se tenant dès lors en garde contre une nouvelle attaque.

Mais, si, surpris par un élan rapide, les chasseurs ont laissé sortir de son gîte le reptile irrité, gare à celui qui, le premier, sentira les pointes aiguës de ses dents creuses, sur lesquelles dort le venin dans un tube capillaire! La cautérisation à l'aide du feu doit être faite sans nul retard, ou il y aura probablement au bout d'une heure un cadavre roide et gonflé sur le sol.

Cette étrange et dangereuse façon de combattre le lézard des Moluques, ou plutôt celui de Rawack, de Waigiou et de toute la terre des Papous, n'est pas la seule employée par les naturels de cet archipel, si enorgueilli de la richesse de sa végétation réchauffée par un soleil à pic, et habité pourtant par des hommes courts, laids, trapus, inactifs, hideux à voir, plus hideux encore à toucher.

On fait, à l'aide de l'écorce tressée des bananiers, des filets à mailles extrêmement petites qu'on étend à terre sur un gazon uni; on lie dessus des grenouilles, des crapauds, des insectes, que l'on excite de loin à l'aide d'une ficelle invisible. Lorsque le reptile s'avance avec rapidité pour saisir sa proie, un violent coup donné au filet lui fait faire la culbute, et le lézard se trouve pris. Il faut toutefois se hâter d'aller l'emprisonner par une barrière plus solide, car de ses dents et de ses ongles il déchire très-vite les mailles et reprend sa liberté. C'est lorsqu'il se débat sous le réseau que les sauvages se jettent sur lui, le saisissent de leurs doigts avec une extrême précaution, et lui appliquent sur le dos un fort bâton. Ils le lient aussi avec des joncs et le portent triomphants à leur brasier, où ils le font cuire pour manger sa chair; ou bien ils le vendent pour quelques pièces d'étoffes, du tabac, un briquet, des couteaux ou un peu de poudre, aux naturalistes européens que l'ardeur de la science pousse jusque dans ces archipels de feu.

Nous poursuivîmes un jour à Rawack, et nous ne tardâmes pas à nous en emparer dans les bois, où il tomba de lassitude et peut-être de faim, un chien sauvage qui se laissa doucement conduire à bord, où il fut reçu avec toutes les attentions imaginables : les restes les plus succulents de notre dîner, composé de biscuit, de fromage et de bœuf conservé d'après la méthode d'Appert, lui furent généreusement présentés. Notre nouvel hôte accepta sans façon, ou plutôt avec une joie qui tenait du délire, les débris de notre somptueux festin; et il y eut dès lors accord parfait entre les bienfaiteurs et l'obligé. Nous devînmes les protecteurs-nés du quadrupède recueilli; notre brave lieutenant Lamarche lui donna le nom de l'île où nous l'avions trouvé; nous l'aidâmes à vivre; et, il faut le dire à la louange de la race canine, il se fit chérir sur la corvette par ses gentillesses et les élans de la reconnaissance la plus expansive. Bientôt *Rawack* devint notre ami de cœur, ce dont *Méra*, chienne toulonnaise partie avec nous de France, parut vivement inquiète. Petit à petit cependant les deux rivaux d'affection sentirent qu'il pourrait y avoir près de nous un trône à partager, je veux dire une niche commune : ils se prêtèrent de fort bonne grâce à cette rivalité que de bons chrétiens auraient envenimée, et peu de temps après Méra fut mère. Hélas! qui n'a pas eu ses moments de faiblesse sur cette terre de tentation?

Quoi qu'il en soit de mes réflexions philosophiques en présence d'une honte que nous prîmes à tâche d'oublier, et de mes digressions, pour lesquelles je vous prie, cher lecteur, de recevoir mes ferventes excuses, vous saurez que, soit à bord, soit à terre, il n'entra jamais dans la pensée de Rawack de nous faire repentir de notre humanité, et qu'il chercha sans cesse à nous amuser par ses joviales gambades. Historien fidèle, je me hâte d'ajouter qu'en quittant cette terre parée des colosses les plus élégants et les plus majestueux, parfumée des exhalaisons les plus balsamiques, Rawack ne jeta pas sur elle un dernier regard de douleur, et ne nous parut point regretter le berceau de ses premiers jeux. Nul être n'est parfait ici-bas, pas même le chien le plus dévoué à son maître. Ainsi de la pauvre humanité!

Or donc, maintenant que j'en ai fini de mon héros de Rawack, j'ajouterai que, dans une de mes courses quotidiennes au bord du canal tranquille et bleu qui sépare Waigiou de l'île où nous étions mouillés, je montrai notre conquête à quelques sauvages papous qui étaient venus là dans leurs pirogues voilées à l'aide d'une branche de cocotier, et que ceux-ci me firent comprendre à merveille, malgré leur native stupidité, que c'était avec de tels animaux qu'on faisait à Waigiou une guerre fatale aux grands lézards. Mon parti fut pris à l'instant même : je présentai aux sauvages deux mouchoirs, un couteau, trois ou quatre poignées de poudre, et je leur dis que tout cela leur appartiendrait s'ils consentaient à me mener avec eux à Waigiou et s'ils me faisaient assister à une de ces

chasses si curieuses. Les naturels ne se laissèrent point trop prier; je payai d'avance le prix de leur promesse encore incertaine, et nous voilà tous dans de frêles pirogues où l'on peut à peine se tenir accroupi, naviguant dans le frais canal dont je vous ai parlé. Deux heures après nous arrivâmes à terre, tant mes gaillards mettaient d'amour-propre à pagayer avec vigueur, et ils me conduisirent en gambadant auprès de la facile aiguade où les navires font remplir les barriques, et que je recommande aux navigateurs, car l'eau y est infiniment supérieure à celle qu'on trouve sur la plage de Rawack, à droite des tombeaux des naturels adossés à un magnifique bouquet de cocotiers.

Arrivés là, les sauvages poussèrent un cri trois fois répété avec une certaine modulation, et bientôt une demi-douzaine de leurs camarades cachés dans les bois vinrent nous rejoindre. Ceux-ci amenaient, libres et vigoureux, quatre ou cinq chiens de la race de notre *Rawack;* et quand mes nouveaux *amis* eurent montré mes libéralités princières, nous nous enfonçâmes dans une petite allée marécageuse où d'énormes trous se faisaient remarquer çà et là. A un grognement guttural poussé par celui des naturels qui me semblait commander aux autres, les chiens se placèrent à l'orifice du gîte du lézard, et ils défilèrent sans faire entendre un seul cri. Nous allâmes à un autre trou, puis à un troisième, puis à un quatrième sans que les chiens, par leur impatience ou autrement, nous donnassent le moindre indice de la présence d'aucun reptile. Je l'avoue, je me crus mystifié; mais un des chiens que j'accusais si témérairement, s'élançant tout à coup vers un nouveau trou à demi caché par des touffes épaisses de verdure, poussa un lugubre gémissement et tourna la tête vers son maître. Celui-ci s'avança vers moi et me demanda si je voulais que le combat eût lieu entre son chien seul et le lézard ou entre le lézard et tous les chiens réunis. Je préférai la première proposition; et, comme le sauvage me tendait la main pour me demander un cadeau, j'ôtai ma cravate, que je lui donnai de grand cœur.

Il saisit alors le chien par le cou, lui mit le nez au bord du gîte, et excita l'animal par des grognements très-peu harmonieux. Celui-ci se mit alors à gratter la terre de ses deux pattes, et, la rejetant au loin, s'élança impatient à la recherche du reptile, sans que ses camarades lui vinssent en aide quoiqu'ils fussent en liberté.

A l'ardeur toujours croissante du chien chasseur, et à mesure que la rigole s'élargissait, on devinait aisément que la lutte ne tarderait pas à avoir lieu. Bientôt le chien s'arrête, s'accroupit; il flaire ou plutôt il renifle avec une effrayante rapidité; la terre se meut, se sépare, se soulève, le lézard s'est élancé. A son tour, le chien ouvre la gueule et cherche à saisir par les flancs son agile adversaire, qui le mord aux jambes, qui le mord au cou, et qui ne fuit pas. Le chien pousse d'affreux hurlements et ne quitte pas non plus le champ de bataille; il pose une de ses robustes pattes sur le corps gluant du reptile, qui s'aplatit et échappe à la pression. Les dents du chien ont cependant saisi la queue de la bête venimeuse, qui se recourbe et rend morsure pour morsure. Le chien lâche prise et cherche un endroit plus commode à broyer. Le voilà : le lézard, en s'élançant, tombe entre les dents du chien harassé; le quadrupède serre le reptile sans que la tête de celui-ci puisse faire un seul mouvement; toute respiration lui est interdite, les convulsions le saisissent; il essaye encore de se défendre à l'aide de ses griffes; il devient flasque, puis immobile, puis il change de couleur... il est mort. Un instant après le chien tomba pour ne plus se relever. Pendant la lutte les sauvages inattentifs causaient familièrement entre eux, tandis que moi, tout entier occupé de l'ardente querelle, j'écrivais ce que je publie aujourd'hui.

---

# CHASSE A L'OURS BLANC

## NOTICE

Le plus dangereux quadrupède des terres septentrionales est sans contredit l'ours blanc. Continuellement en guerre avec tous les éléments du sol tourmenté qu'il habite, il faut bien que l'instinct de sa défense le rende féroce et lui fasse prendre en haine les hommes qui vont le combattre et les animaux qui le redoutent et qu'il regarde comme ses ennemis. Quelques naturalistes ont prétendu que, malgré sa fourrure blanche, longue et soyeuse, il était de la même race que l'ours européen; mais des études approfondies ne laissent plus aucun doute sur la différence qui existe entre les deux espèces.

L'ours blanc du Nord a la tête beaucoup plus longue que notre ours et le corps moins ramassé, le poil plus souple et le crâne infiniment plus dur. L'extrémité de ses pieds n'a rien de commun avec celle des pieds de l'ours terrestre; les pieds de celui-ci offrent quelque ressemblance avec la main de l'homme, tandis que l'extrémité de ceux-là est faite à peu près comme celle des grands chiens ou des autres animaux carnassiers de ce genre.

Gérard de Vera, qui a longtemps habité les terres polaires, assure qu'ayant tué un de ces ours blancs et l'ayant mesuré, il lui a trouvé vingt-trois pieds de longueur : M. Gérard s'expose à trouver bien des incrédules, quoiqu'il demeure parfaitement avéré que l'ours blanc du pôle est beaucoup plus gros et plus long que l'ours des Pyrénées, des Alpes ou de la Lithuanie.

---

## CHASSE

Veille! veille! veille!

— Et des hommes de fer, hissés sur le beaupré, grimpés sur les hunes et accoudés aux bastingages de tribord et de bâbord, ont l'œil ouvert sur les récifs au milieu desquels, avec le moins de voiles possible au vent, vogue lentement le navire. C'est que les récifs signalés sont des bancs de glace qui ouvrent à merveille les bordages des plus solides baleiniers; c'est que, si les flancs cuivrés qui viennent le braver se déchirent au choc, l'équipage n'a plus qu'à lever

les yeux au ciel et à songer à sa famille et à ses amis, qui ne sauront peut-être jamais quelle mer l'aura dévoré.

Dans ces périlleux voyages aux pôles tout naufrage au large est une catastrophe terrible; et quand on a été assez malheureux pour se jeter sain et sauf dans un canot afin de tenter un abordage sur quelque terre éloignée, un ennemi plus redoutable encore que les glaces anguleuses se montre là, debout, prêt à se ruer sur vous, avide de votre chair qu'il veut mâcher, de votre sang qu'il veut boire, et ne songeant qu'au festin que vous allez lui procurer.

Cet ennemi, c'est l'ours blanc.

Le ciel est bas, froid et serré; il jette sur toute la nature une teinte blafarde qui vous attriste. On dirait un vaste linceul couvrant la terre et les eaux pour leur dérober les obliques rayons d'un soleil sans couleur : cela fait mal à l'âme.

Si le calme règne à l'air, si les flots sont sans turbulence, vous vous croyez aux premiers jours d'une création encore imparfaite. Rien de ce qui vous entoure ne semble achevé. Les montagnes de glace qui s'agitent lentement comme des fantômes ont des formes si bizarres, si capricieuses, qu'on jurerait qu'elles souffrent de leur grimaçante irrégularité et de leur immobile mouvement. La mer n'a point de couleur décidée, la terre au loin fatigue l'œil qui veut y trouver une lutte contre la stérilité la plus uniforme, tandis que les arbres couronnés des neiges qu'ils portent avec effort sont privés de sève et de verdure. Ils se trouvent jetés là sur des pentes, ainsi que les phares sinistres indiquant aux navigateurs la roche sous-marine qu'ils doivent redouter; et s'ils ont résisté aux jours tempêtueux, c'est que le vent n'a nulle prise sur leurs troncs décharnés et passe sans pouvoir les saisir. Mais quand l'hiver se dresse, quand il vomit ses écrasantes rafales ramassées aux pôles, quand le soleil sous l'horizon laisse pendant la moitié de l'année la terre dans un lugubre cercueil, quand les vergues crient et tombent sous les violences des ouragans qui poussent devant eux comme des flocons de neige les rochers immenses de glaces se heurtant avec un horrible fracas les uns contre les autres, et font croire à une catastrophe universelle, oh! alors le chaos est là, le chaos et son redoutable cortége qui descend sur les flots et s'empare de la terre avec d'affreux gémissements. Ce sont des sifflements horribles, des secousses à ouvrir les montagnes; ce sont des volcans d'air et d'eau qui se mêlent, se croisent, se battent et se confondent. Le jour n'arrive point au milieu de ce désordre et de ces terreurs, et pourtant vous voyez comme si de violâtres flambeaux éclairaient l'espace, car l'étincelle électrique petille incessamment pour que vous puissiez bien distinguer votre tombe. Puis vient la nuit profonde avec toutes ses ténèbres, et vous attendez que le navire démâté se déchire et s'engouffre. Le lendemain, des débris de mâts, des lambeaux de voiles, des bordages avec leur cuivre enroulé flottent sur l'Océan apaisé; mais des hommes, point! des cadavres, aucun! tout est redevenu silencieux et froid.

C'est qu'au milieu des effroyables convulsions d'une nature âpre et rude, un seul être est là insouciant et tranquille. Que lui importent à lui les colères des éléments et les flagellations des rafales déchaînées? Il est toujours dans ses domaines, il trouve partout une retraite assurée. Lorsque la terre est envahie, il voyage avec les flots dominateurs. Si l'ouragan refoule la mer vaincue, l'ours blanc ne quitte point le sol, il se blottit nonchalamment sur la neige ou la mousse et attend sans impatience le retour des lames voyageuses.

Indolent comme l'unau, sournois comme ses cousins bruns ou noirs des Alpes ou des Pyrénées, industrieux comme le castor, nageur comme la dorade, cruel comme le tigre et l'hyène, l'ours blanc est sans contredit le plus privilégié des quadrupèdes. Il ne craint, lui, ni l'aiguillon qui déchire les flancs du coursier, ni l'ingratitude du maître envers son chien fidèle, ni le plomb du chasseur qui tous les jours siffle et tue. Il est presque seul au milieu de ses terres boréales; il est le plus fort ou du moins le plus habile; et s'il nous arrive quelques-unes des fourrures épaisses qui le vêtissent, c'est que l'ennui l'a frappé au cœur, c'est qu'il n'a pas daigné lutter avec tous ses avantages contre une de ces rares et hasardeuses attaques dont nul être au monde n'est affranchi; et plus souvent encore parce que la vieillesse est venue lui ravir son énergie, et qu'il a senti enfin que la mort était le repos.

Cependant, comme le lion après sa colère, l'Océan a aussi ses heures de générosité. Dès que ses montagnes mouvantes ont poussé leur dernière secousse jusque sur les falaises creuses du rivage, on voit parfois alors, errants et taciturnes, des hommes de fer, des explorateurs intrépides, des marins infatigables, grelottant et demandant en vain un peu de nourriture à cette terre marâtre et inhospitalière.

A qui s'attaquer? à quelle bienfaisante racine quêter un suc vivifiant? à quelles branches pendent des fruits savoureux?... L'hiver a passé par là avec ses ailes de neige et son haleine glacée, tout y est ridé, froid et mort.

Je me trompe pourtant. D'un énorme quartier de glace arrivant en soubresauts, un corps blanc comme l'asile qu'il s'était donné se jette à l'eau, qui jaillit autour de lui en brillantes gerbes.

On a sauvé du naufrage des fusils et de la poudre; on a glissé des balles dans les canons, on s'ameute contre le vorace amphibie, qui chemine avec calme, ignorant du danger qui le menace. Les balles sifflent, elles percent l'épais vêtement du monstre, et si la tête ou le cœur est atteint, on a des vivres pour quelques jours, et l'on se laisse doucement aller à l'espérance!

Il y a là aussi des bouleaux, des lichens, des fougères, un peu de mousse, des branches solides qu'on implante dans le sol; on serre celles-ci les unes contre les autres, on jette par-dessus de larges fragments d'écorce, on les mastique à l'aide de goëmon et d'un peu de terre imbibée, on ferme au vent toutes les issues, on n'en garde qu'une seule étroite et basse par où l'on se glisse courbé et avec effort. Quand on est bien enfermé, on clôt cette porte naine à l'aide d'un lambeau de toile à voile, on dépèce la victime du jour; un trou profond est creusé au milieu du palais boréal, ouvrage de quelques heures de patience, du bois sec y est jeté, le feu s'en empare, il petille, monte d'abord en spirale blanchâtre qui s'échappe à travers les interstices de la voûte... La flamme s'agite, des charbons se forment, et sur eux noircissent et se racornissent des tranches d'ours fraîches et huileuses sur lesquelles on se jette avec voracité. On a vécu un jour, le lendemain s'offrira sans doute escorté des mêmes ressources, et l'on se laisse doucement aller à l'espérance!

Mais la nuit vient, nuit profonde et solennelle troublée seulement par la branche qui cède et se casse sous le poids de la neige amoncelée et le vent du pôle qui éparpille devant lui les nuages chargés de grêle. Les voyageurs alors s'étendent dans leurs demeures réchauffées, se rapprochent les uns des autres pour combattre l'hiver qui vient les visiter; ils parlent de leur patrie absente, de leurs amis dans l'inquiétude, de leur pieuse mère priant pour eux; ils s'endorment dans des idées de bonheur, et ils se laissent aller à l'espérance!

Si je vous dis toutes ces choses, moi, c'est que je les connais. Si je vous les dis avec tous leurs tristes détails, ce n'est pas au moins pour vous décourager des voyages; au contraire, c'est pour vous y exciter, pour vous pousser d'une zone à l'autre. La monotonie c'est la torpeur, le contraste c'est la vie. Rien ne doit être fatigant comme un bonheur sans mélange; un parfum continuel deviendrait un supplice. Souffrir est une colère de Dieu, avoir souffert est un de ses bienfaits.

Il est impossible que vous ayez oublié l'admirable drame que le poétique pinceau de Biard traduisit sur la toile il y a deux ans à peine : cela faisait mal à voir, tant il y avait là d'horreurs et d'agonies pressées les unes contre les autres. Eh bien! ce drame tout chaud, tout palpitant, est un des mille épisodes lugubres dont sont témoins les sinistres parages du Groënland, du Spitzberg et des régions polaires. Vous trouviez dans ce cadre assiégé par la foule émue le miroir parfait des zones glacées dont je vous parle. Une bande d'ours affamés se ruant contre des hommes abandonnés dans de fragiles embarcations, des malheureux transis de froid, à demi nus, voyant venir à eux la mort avec son hideux cortége, la mort sans espérances, sans




Vous coupez la griffe énorme qui se cramponne à votre embarcation.

consolations, sans prières à l'heure suprême! L'ours est dans son élément. Depuis longtemps privé de nourriture, il voit à sa portée de la chair fraiche à dévorer; sa gloutonnerie naturelle s'accroit encore de la facilité d'une conquête; il nage, il nage l'œil enflammé, la gueule béante; et le pauvre martyr peut déjà voir les dents aiguës sous lesquelles s'éteindra son premier râle, entre lesquelles s'exhalera son dernier soupir.

Il n'y a nulle supplique à tenter, nulle grâce à attendre. L'ours blanc est le plus sévère des juges, le plus implacable des bourreaux. Il sait que vous ne lui accorderiez point merci dans votre triomphe, il n'use donc que de réciprocité en vous brisant les os et en fouillant dans vos chairs palpitantes. C'est en vain qu'armé d'une hache bien aiguisée vous coupez la griffe énorme qui se cramponne à votre embarcation et tente de la chavirer, l'autre va la saisir à son tour; et quand vous l'aurez abattue, ce sera encore à recommencer, car l'ours n'est pas venu seul à la curée. Ses amis, ses frères l'ont suivi, chacun a voulu sa joie dans la fête, ils s'y sont conviés avec des grognements pareils aux glapissements d'une eau croupie et fangeuse tourbillonnant au fond d'un égout; et vous épuiseriez en vain vos forces à cette lutte où vous devez succomber. Je vous l'ai dit, nul être vivant n'a la permission de se promener avec sécurité dans les domaines de l'ours, et ses domaines sont la terre et les flots. Vous n'êtes que des hommes et vous voulez combattre l'ours blanc ! Mais vous ne savez donc pas jusqu'où va l'ardeur de son courage? Une baleine glisse sur les eaux et fait trembler d'un seul coup de sa queue gigantesque les rochers de glace au milieu desquels elle navigue; une baleine, c'est-à-dire le plus monstrueux enfant de la création et dont la puissance est telle que le cétacé peut faire en vingt jours le tour du monde. Eh bien ! l'ours blanc entend retomber sur les flots la cascade vomie par les auvents du colosse; vous croyez qu'il va prendre la fuite et éviter le combat? non, non : il s'élance au contraire vers le roi des mers, il l'accoste, plonge, remonte, s'accroche de ses dents et de ses griffes

Imprimé par H. Didot, Mesnil (Eure), sur les clichés des Éditeurs.



Une pique lui perce la poitrine. (Page 18.)

au ventre de la baleine, enfonce son museau pointu dans les chairs, y fouille avec voracité sans songer en aucune façon dans quels lieux éloignés il va se retrouver quand le monstre vaincu par la douleur viendra sur la plage rendre son dernier soupir.

N'est-ce point à ces audacieuses attaques que nous devons d'avoir trouvé parfois sous des zones tempérées des ours blancs pour ainsi dire perdus dans ce monde nouveau pour eux et dont nos balles de plomb ont fait prompte et bonne justice? donnez-moi une plus logique explication, je l'accepte.

Mais le vent du nord jette de rapides bouffées, et, se dégageant du pôle, s'étend, se développe avec un horrible fracas sur les montagnes de glace, il les précipite les unes contre les autres en chassant les saillies de celles-ci dans les anfractuosités de celles-là, il les cloue comme avec des étaux et des chaînes, il les contraint à ne plus se quitter, à vivre et à mourir ensemble comme deux amis dévoués ou plutôt comme deux ennemis irréconciliables; et quand il a promené dans tous les sens son haleine frémissante, vous regardez autour de vous et vous voyez non un horizon lointain, mais un horizon à deux pas de distance, vous avez à peine de quoi respirer, vous ne pouvez plus étendre vos bras sans toucher à ce redoutable mur que vous tenteriez en vain d'ébranler ou d'ouvrir. Une heure a tout changé; un monde mouvant est devenu un monde immobile, l'Océan est de glace, le ciel de glace, la terre de glace, et le navire, sous des verrous de glace, attend pendant des mois entiers qu'un craquement universel le rende à la liberté ou au néant.

Et pendant cette éternelle captivité sous laquelle fléchit tant de courage et de patience, qu'a fait l'équipage du baleinier ou du vaisseau explorateur? Il a fermé les sabords, il a hermétiquement calfaté toutes les issues, il s'est isolé de l'extérieur, et, résigné à la tombe, il s'est croisé les bras. Si je puis m'exprimer ainsi, il a emprisonné le dehors pour se séparer de lui, et il s'est tristement préparé à la catastrophe terrible qui le menace.

Voyez : officiers et matelots se regardent d'un œil terne et vitrifié, ils interrogent silencieusement le ciel blafard à travers les épaisses lentilles qui leur apportent un jour douteux; et quand ils ont bien lu là-haut leur arrêt, ils cherchent à donner un démenti au destin à l'aide de la science dont ils se sont fait un inutile cortége. Hélas! l'arrêt de la science est plus fatal encore et sa parole plus solennelle. Le baromètre et le thermomètre sont immobiles, le mercure est glacé dans les tubes, la tête tombe morne sur la poitrine figée, les bras se roidissent; et pour quelques instants du moins le désespoir fait oublier la douleur.

Mais, ce que la brise et le froid n'ont pas eu le pouvoir d'exécuter, l'ours blanc, toujours aux aguets, ne craint pas de l'entreprendre avec la certitude d'une réussite complète. Il n'est pas seul non plus contre un si puissant obstacle; ils se dessinent là, par bandes affamées, haletants, l'œil glauque ouvert à toutes les heureuses probabilités, prêts à les saisir et à ne plus lâcher prise que le succès n'ait couronné leur attente. Ils bondissent l'un après l'autre, avides de destruction, sur le pont muet du navire qu'ils creusent de leurs ongles longs et durs; ils flairent avec ardeur à travers toutes les écoutilles, ils mâchent les cordages, les tolets de fer, les prélarts goudronnés comme pour aiguiser leur appétit, et, furieux de l'insuccès de leur tentative, quelques-uns des plus audacieux se suspendent aux porte-haubans, s'accrochent aux bordages, glissent leurs griffes dans les plus imperceptibles fissures, les élargissent et montrent enfin aux prisonniers atterrés un ennemi de plus à combattre.

On se ranime dans la batterie, on s'excite mutuellement à une vigoureuse défense; on s'arme de sabres, de crocs, de gaffes, de pistolets et de fusils; tous se placent en bataille en face du monstre affamé qui les désemprisonne afin qu'ils lui servent de pâture. Tout à coup arrive à l'équipage le jour moins sombre, mais plus froid aussi, un sabord s'est ouvert sous la puissance de l'ours blanc, une pique lui perce la poitrine, une balle lui ouvre le front, il tombe sur la glace qu'il rougit, et son dernier grognement demande un vengeur... Le voilà. Il se pose bravement à la brèche agrandie, rêvant aussi de sang et de carnage; il saisit d'une griffe vigoureuse le fer dont on cherche à le frapper; son adversaire surpris veut faire résistance et sert ainsi de point d'appui au redoutable quadrupède. Déjà matelots et voyageurs ne songent plus aux glaces contre lesquelles ils auraient vainement épuisé leur énergie. C'était un grand péril sans doute, mais c'était un de ces périls qu'un chaud rayon de soleil aurait vaincu peut-être en quelques heures. Ici chaque ouverture faite aux flancs ou sur le pont du vaisseau va bientôt introduire l'ennemi dans la place assiégée. Les débris des bordages déchiquetés crient et tombent de toutes parts; les ours voraces s'élancent sur les prisonniers déjà soumis par le froid; et peu de temps après, si les glaces s'ouvrent et permettent au vent de lancer le navire, c'est une immense bière qui passe et qui va s'échouer sans pilote sur une terre désolée.

Les peuples nés près du pôle arctique portent empreint sur leur charpente frêle ce caractère inachevé que nous avons signalé dans la structure du sol qu'ils foulent d'un pied nonchalant. Ils sont industrieux par instinct comme le castor qui le premier peut-être leur a donné des leçons de cette intelligence animale dont il doit tant s'enorgueillir. Leurs cabanes ou plutôt leurs huttes ont de la solidité, mais elles sont incommodes, malsaines; on dirait des tombeaux où des vivants veulent s'ensevelir; et si depuis des siècles cette architecture de brute n'a fait aucun progrès, c'est que le progrès est enfant du génie et que le génie ne croit presque jamais que sous un soleil régénérateur.

Petits, trapus, osseux et le front déprimé, les Groënlandais sont les frères des Lapons et des naturels du Spitzberg. Chez les uns et les autres il y a paresse dans les habitudes, paresse dans les mouvements, paresse aussi dans les joies. Ils portent sur leur physionomie jaune et tannée un caractère endolori qui vous les ferait prendre pour des malades en convalescence. Dix Européens armés tenteraient heureusement la conquête d'un bourg islandais ou lapon.

Eh bien! dans la chasse à l'ours blanc, ces naturels, si faibles et si timides en présence des hommes de la civilisation, trouvent une force et une énergie vraiment merveilleuses contre certains périls. L'habitant du Spitzberg n'attend pas que l'ours blanc vienne lui chercher querelle autour de sa paisible demeure; il va, lui, armé de pointes de fer incrustées sur un morceau de bois fortement lié à son estomac par une courroie bouclée aux reins, provoquer le monstre au moment où celui-ci descend au rivage après son aventureuse course sur quelque banc de glace; là, loin de fuir, il attend son ennemi de pied ferme. Courbé et pour ainsi dire accroupi quand l'ours s'appuie sur ses quatre pattes, mais debout aussi quand son adversaire se dresse pour lutter corps à corps. C'est dans cette position favorable qu'il se précipite d'un seul bond, ses pointes de fer en avant, et les fait profondément pénétrer dans les flancs de l'ours qu'il embrasse en ayant soin de poser son crâne sous le cou de la bête féroce. Vous comprenez qu'au premier choc il doit y avoir une victime sur le sol; car si le coup est mal porté par le Spitzbergeois, c'en est fait de lui, le monstre commence son repas.

Les Kamschadales font à ce dangereux quadrupède une guerre constante et acharnée. Un district souvent se lève en masse pour ces sortes d'expéditions où le sang coule de part et d'autre. Les chasseurs, armés de flèches, de piques en fer, de fusils et de tridents, se jettent pêle-mêle sur un de ces monstres qu'ils ne tardent point à dompter, quoiqu'ils fassent stupidement entre eux la part de la bête vaincue. Encore faut-il que le quadrupède succombe à la première blessure; car la douleur le rend furieux; et s'il se rue alors sur ses adversaires, il y aura bien des membres broyés avant sa dernière agonie. La longue agonie de l'ours blanc est presque toujours la punition d'un outrage reçu.

Lorsque les armes manquent au Kamschadale, il se sert pour combattre l'ours d'un moyen commun à presque tous les peuples de la terre pour soumettre les bêtes féroces. Sur des branches mal assujetties il dépose un cadavre en putréfaction; l'ours blanc se précipite dessus et tombe avec sa proie dans une fosse profonde où on l'achève à coups de pierres, ou bien on l'y laisse mourir de faim. Quant aux fourrures qui deviennent leurs conquêtes, ils les portent aux comptoirs les plus voisins où ils les échangent contre de la poudre, des armes et des pièces d'étoffes. Le vêtement de l'ours est la fortune du Kamschadale.

Outre les moyens que je viens de signaler et à l'aide desquels les Kamschadales et les habitants de la Sibérie s'emparent des ours blancs, il en est d'autres fort ingénieux qui procurent aux chasseurs les mêmes bénéfices sans les exposer au moindre danger; par exemple, ils dressent un échafaudage traîtreusement formé de grandes pièces de bois faisant bascule sur lesquelles grimpe le monstre sans défiance et d'où il ne tombe que pour être écrasé par les charpentes mêmes culbutées par le poids de son corps.

D'autres fois les Koriaks choisissent un arbre incliné en forme de potence et au sommet duquel pend une corde terminée par un nœud coulant. Près de ce nœud des viandes sont placées par le chasseur, de sorte que l'ours, qui veut les saisir à l'aide de sa griffe ou de sa gueule, glisse et se trouve souvent suspendu par la patte ou par le cou. Vous comprenez que dans cette position difficile il lui est impossible de se défendre, et qu'il devient ainsi victime de sa gloutonnerie.

Dans la Sibérie, un moyen non moins singulier, mais plus certain, est généralement adopté par les intrépides chasseurs de l'ours, plus cruel dans cette contrée que dans toutes les autres parties du Nord. Sur le bord escarpé d'un précipice, et dans le sentier même que l'ours est contraint de parcourir pour ses voraces pèlerinages, on attache à un bloc de pierre fort lourd une corde solide terminée aussi par un nœud coulant très-adroitement disposé auprès de quelques fragments de viandes fraîches. Le quadrupède se débat contre l'obstacle qui retient les vivres trompeurs, le nœud se serre; et, en luttant pour ressaisir sa liberté, il fait tomber dans le précipice la roche qui entraîne l'animal après elle. Là, il est bientôt achevé et dépouillé par

d'autres chasseurs qui ne lui donnent pas le temps de reprendre haleine.

Devons-nous croire cependant au récit de quelques voyageurs très-véridiques sur d'autres détails, mais qui assurent que dans le Kamtschatka on trouve des ours blancs si débonnaires, que, pour les soumettre, le chasseur les attire à lui par des gestes caressants, par la douceur de ses paroles; et que c'est seulement lorsque le quadrupède en jouant roule tout joyeux sur le sol, que son perfide ennemi lui brûle la cervelle à l'aide d'un pistolet ou lui perce le cœur avec une pique? Pour moi, je crois qu'on aura pris une exception pour une règle presque générale; quelque ours blanc, vaincu par la vieillesse ou les maladies, sera venu se jeter aux pieds d'un chasseur pour rendre son dernier soupir, et je ne conseille à personne de croire à la bénignité de ce redoutable citoyen des glaces polaires. Si c'était de l'ours noir du Nord qu'eussent voulu parler les hardis explorateurs auxquels j'emprunte ce détail, ils me trouveraient moins rétif à leur assertion. Ceux-ci, en effet, descendent par bandes énormes des hautes montagnes neigeuses, et viennent à l'approche du printemps faire de grandes excursions dans les plaines et près de l'embouchure des fleuves où ils se nourrissent des myriades de poissons que l'Océan leur apporte à chaque marée. Ces ours ont beaucoup moins de férocité que leurs frères vêtus d'une fourrure blanche; et il n'est pas rare d'en voir un ou deux se détacher parfois de leurs camarades pour venir prendre leur nourriture dans la main d'une femme ou d'un enfant assis sur le rivage.

On s'est fort souvent demandé pourquoi l'Islande recevait si rarement l'importune visite des ours blancs, tandis que les autres îles du pôle boréal en sont infestées, surtout au temps des hivernages. La cause en est, selon moi, fort aisée à trouver, et peut-être parviendrons-nous par rapprochement à signaler un nouveau moyen de faire à l'ours blanc une chasse productive et peu dangereuse.

Vous connaissez l'allure paresseuse de cette bête féroce qui, pour voyager, se perche joyeusement sur les bancs de glace comme nous le faisons, nous, dans nos chaises de poste; vous savez qu'elle ne s'émeut et ne s'anime qu'alors que la faim la pousse, ou quand les menaces de son ennemi deviennent trop ardentes. Si vous offriez à l'ours blanc des vivres frais pour chacun de ses repas, vous le verriez tranquille dans son charnier recevoir sans grommeler sa pâture et y mourir, comme un sybarite glouton, d'indigestion et de vieillesse.

Mais les tortures de la faim ont un aiguillon qui pénètre avant dans les chairs; et il n'est point de faible et frêle animal ici-bas qui ne soit possédé de violentes colères contre tout adversaire qui veut lui disputer sa vie. Jugez quelle doit être la rage de celui qui peut se protéger et se défendre en appelant à son secours ses ongles aigus, ses dents tranchantes et la vigueur de ses muscles!

L'Islande est un volcan. Le mont Hécla, dont la cime se perd dans les plus hautes régions du ciel, voit son front toujours couronné de neige, tandis que de sa bouche énorme s'échappent souvent d'effrayantes gerbes de feu vomissant au loin des masses imposantes de lave envahissant les eaux au fond desquelles Dieu les laissait dormir depuis la création. L'île tremble sur sa base bitumineuse, les neiges s'amoncellent, poussées par des courants invisibles et capricieux, l'Océan fuit et revient avec un horrible fracas; c'est un déluge général cherchant en vain à éteindre le vaste incendie qui l'éclaire et le domine; c'est un chaos sans issue; on meurt sans pouvoir lutter contre ce qu'il embrasse et dévore. Et lorsque l'Hécla, épuisé de fatigue, se repose au milieu de l'épouvante qu'il a jetée jusque dans les îles les plus éloignées, vous voyez sur ses flancs crevassés, à sa base en désordre sur le bord des lacs qu'il a creusés, au rivage bouleversé et jusque dans les flots océaniques, s'agiter comme des âmes en peine des langues de feu jaunes, bleues, rouges, violâtres, puis disparaître et se remontrer sous les formes les plus fantastiques.

Quelle serait, je vous le demande, la puissance de l'ours blanc contre cette querelle si violente des flots, de la terre et des feux dévorants qui s'en échappent? Il a compris (car je ne refuse l'intelligence à aucun être vivant), il a compris, dis-je, que l'Islande était pour lui un sol sacré; aussi le voit-on souvent, porté par une glace voyageuse que le vent pousse vers l'Hécla, quitter son gîte aventureux et se diriger à la nage vers une terre plus tranquille.

Mais ce qui, dans ce terrible combat des éléments, épouvante le plus le velu quadrupède, ce ne sont ni les envahissements des vagues amoncelées, ni les avalanches tourbillonnantes, ni les secousses d'un sol prêt à disparaître dans l'abîme; ce qui surtout a fait reculer de terreur l'ours blanc, c'est la lave rouge qui calcine la végétation sur son passage, c'est le bitume petillant qui chauffe la mer jusqu'au plus lointain horizon, ce sont les gerbes enflammées du volcan qui vont alimenter le tonnerre jusque dans ses domaines.

L'ours blanc a donc peur du feu; le petillement des flammes, l'éclat des charbons embrasés, et peut-être aussi les ombres fantastiques projetées sur toute la nature par les capricieux reflets d'une lumière variant à chaque instant ses couleurs et son intensité, tout cela, disons-nous, l'épouvante et lui ravit son énergie et sa voracité.

Eh bien, pourquoi n'essayerait-on pas, la nuit, à la lueur de cent torches résineuses, quelques chasses à ces implacables quadrupèdes? Craint-on d'en appauvrir le pôle, et ne doit-on pas plutôt tenter une lutte si utile dans un pays où les animaux, la mer, les vents et le ciel immolent chaque année tant de victimes? On y songera quand la frayeur et le récit de nouvelles catastrophes auront appris aux Européens ce qu'il en coûte pour l'exploration des terres et des mers boréales, alors qu'un inflexible hiver a tout arrêté sous son haleine de glace.

Si l'expérience du malheur est la plus efficace, elle est aussi la plus lente.

Je donnerais le souvenir de bien des heures de bonheur dans ma vie, si pauvre cependant en paisibles émotions, pour avoir assisté à un combat de deux ours blancs égaux en force et voyageant de compagnie. Un sol mouvant pour champ clos, un abîme pour barrière, un ciel pâle pour témoin, un océan pour tombe. La scène doit en être imposante et solennelle à la fois.

Comme faible compensation, disons à nos lecteurs la guerre acharnée que fait souvent l'ours blanc au phoque alourdi qui vient nonchalamment sur la plage respirer l'air du matin et se reposer de ses longues courses sous-marines. L'issue n'en est pas douteuse; et pourtant il arrive souvent que l'ours vainqueur se repent de son triomphe. Dès qu'il voit le monstrueux amphibie assoupi, le quadrupède, avec sa gloutonnerie ordinaire, se glisse furtivement entre lui et la mer afin de couper toute retraite. Quoique lent dans sa course, il l'est beaucoup moins que le phoque, dont les mouvements sur le sable sont parfaitement semblables à ceux d'une lourde gabarre au roulis. Placé en embuscade, l'ours arrive presque couché près du monstre, sur lequel alors il s'élance avec voracité. Le phoque cherche d'abord à regagner les eaux, où ses moyens de défense sont moins paralysés; mais son adversaire lutte dans un sens opposé, l'ouvre de ses dents, le déchire de ses griffes, et esquive d'une manière merveilleuse le corps du cétacé qui voudrait l'écraser de son poids.

Ces querelles ne sont guère de longue durée, car l'ours blanc est la terreur du phoque, qu'il s'est habitué à regarder comme une victime dévouée à ses appétits.

Eh bien, les peuples du Nord errants sur les rivages de l'Océan glacé ne demandent pas mieux que d'assister à pareil combat, car la voracité du vainqueur est telle, que, lorsqu'il mâche la chair de l'amphibie, il ne daigne même pas s'occuper des chasseurs qui vont le frapper au milieu de son triomphe.

Serions-nous forcés de croire à la tendresse extrême de l'ours blanc pour sa compagne, et devons-nous adopter autrement que comme une rare exception le récit d'un fait extraordinaire rappelé par Anderson, un des plus intrépides, des plus instruits, des plus véridiques explorateurs anglais? Il rapporte qu'il a vu dans la Finlande deux ours blancs, l'un mâle, l'autre femelle, se ruer avec une égale ardeur et côte à côte sur une proie étendue au bord d'un piége; il ajoute que tous deux tombèrent dans un fossé profond, qu'ils y demeurèrent sans nourriture pendant

dix-sept jours, et qu'ils se laissèrent mourir de faim sans exhaler aucune plainte, sans se livrer le plus petit combat. Quant à moi, je recule devant une accusation de mensonge dirigée contre M. Anderson; et son récit, tout extraordinaire qu'il paraisse, me semble devoir être accepté par chacun de nous comme un fait avéré.

Et pourtant, ce qui n'est pas moins positif encore, c'est que deux ours blancs en rivalité pour la conquête d'un ennemi mort se déchirent à belles dents, et que presque toujours l'un des deux sert de pâture à l'autre.

Oh! rassurez-vous toutefois, curieux explorateurs, la race des bêtes féroces n'est pas encore près de s'éteindre; et, si vous consentez à passer un hiver au Spitzberg, au Groënland, en Laponie ou dans la Finlande, je vous réponds que vous serez témoin de certains épisodes qui adouciront l'amertume de vos craintes. Ce n'est point par elles que s'effaceront de la terre les races haineuses et malfaisantes, et nous n'avons nous-mêmes ni assez d'énergie ni assez de patience pour essayer de les détruire ou d'en diminuer le nombre.

Longtemps encore le jaguar parcourra les solitudes du Paraguay, le lion syrien poursuivra les caravanes dans le désert, le rhinocéros bouleversera les plantations africaines, l'éléphant dévastera les villages hottentots, le crocodile infestera le Nil et les rades malaises, le tigre royal promènera ses fureurs dans tout l'Indoustan, et l'ours blanc attaquera les navires baleiniers emprisonnés dans les glaces des pôles. Nous allons volontiers à la conquête de quelques pieds de terre, mais nous laissons en toute liberté les hôtes dangereux qui la dépeuplent et la ravagent.

Quel est le plus coupable, ou de la bête féroce ou de l'homme?

# COMBAT D'UN TIGRE CONTRE UN LION

Ceci n'est pas une chasse, c'est un combat. C'est une de ces luttes terribles qu'on ne voit qu'une fois dans une vie séculaire. Cette imposante majesté vous poursuit dans vos insomnies, au milieu de vos terreurs du moment. C'est une scène de carnage et de mort qui se retrace à votre mémoire et y laisse, sans que rien au monde puisse les affaiblir, les impressions instantanées qui vous ont saisi tout d'abord; vos yeux, votre cœur, votre âme, se repaissent du tableau.

Oh! ne me dites point que vous avez vu des tigres, des lions, vous qui n'avez étudié ces redoutables quadrupèdes qu'au sein des ménageries et dans des cages solidement bardées de fer. Ce qu'il faut au lion, ce qu'il faut au tigre son rival, c'est de l'air, c'est de l'espace. Là, mais là seulement, ils marchent, ils courent, ils bondissent, ils trônent. La baguette du gardien les maîtrise dans leur prison; au désert, une armée ne les fait point reculer. Voyez ces deux monarques se promenant avec gravité dans leurs domaines; on devine au premier coup d'œil leur force, leur puissance et presque leur caractère.

Autour du lion et du tigre royal il y a toujours une odeur de sang qui s'échappe au loin et épouvante les populations; le massacre est derrière eux, et devant eux encore sont des victimes, des lambeaux de chair et des ossements broyés. Le lion tue et laisse là sa proie s'il n'est point aiguillonné par la faim. Quant au tigre, il a beau s'être repu, il tue, il mâche, il triture, il se roule dans le sang, et ne s'en va que vaincu par la lassitude ou l'appât d'un nouveau triomphe. Le tigre n'a pas même de générosité pour le cadavre.

Nous descendions avec le flot sans jamais éloigner nos regards de cette riante et fraîche végétation des bords du Gange, du milieu de laquelle s'échappaient comme par enchantement des aiguilles aiguës ou des dômes réchauffés par un large soleil. Tout était calme et silencieux dans la rapide barque, les courtes pagaïes des rameurs sifflaient seules sur les flots à coups monotones et cadencés comme le tic tac d'une pendule, car l'extase était dans toutes les âmes.

Le nuage vert, comme les Sipayes appellent le redoutable choléra, avait passé depuis peu de temps sur la ville en deuil, les cadavres amoncelés dormaient sous la terre refermée; l'épidémie ne menaçait plus l'active population de ses exhalaisons fétides, et le bonheur inespéré de n'avoir pas été frappé par le fléau destructeur apportait quelques consolations à l'âme de ceux qui s'étaient vus privés d'un ami ou d'un frère. Hélas! il y a de l'égoïsme dans toutes les affections.

Nous savions que nous serions reçus par le major Ling avec une cordialité toute britannique; car en Angleterre on fait bien les choses, quand on veut les bien faire. Nous allions nous trouver bientôt à table à côté des dames les plus aimables de Calcutta, et, quelque variés que fussent les paysages qui passaient et fuyaient vite derrière nous, nous accusions la tiédeur des bras nerveux qui faisaient glisser l'embarcation comme un oiseau pélagien.

Cependant au loin sur la rive gauche, à demi caché par un magnifique rideau de cocotiers aux panaches toujours verts, pointa bientôt l'élégant kiosque où nous attendaient de joyeuses soirées. Nous fûmes à l'instant même debout pour être plus tôt aperçus et pour voir de plus loin. Une heure après nous saluâmes de la main un groupe de personnes qui nous attendaient auprès d'un facile débarcadère et qui nous montraient déjà, sur leurs traits épanouis, tout le plaisir qu'elles avaient à nous bien accueillir. C'était l'Europe dans l'Inde, mais l'Europe des salons élégants, l'Europe artistique, bien élevée, heureuse, riche et parfumée, l'Europe comme on la rêve alors qu'on en est séparé par le diamètre de la terre.

Et ceci est un fait à constater, car il n'offre point d'exception, ou du moins je ne lui en connais aucune. Nous quittons notre pays parce que la vie nous y semble trop régulière, trop compassée; nous le quittons, affligés que nous sommes des grandes petites choses dont on cherche à occuper notre oisiveté et notre paresse. Terres, châteaux, palais, spectacles de toutes sortes, monuments immortels d'une gloire immortelle, tout nous déplaît, tout nous assoupit, tout nous écrase. Nous quittons cette Europe pour ainsi dire tirée au cordeau, et à peine sommes-nous poussés sur un sol abrité par une nouvelle végétation, chauffé par un autre soleil, baigné par d'autres flots, que nous cherchons, fous d'une singulière espèce, à nous rebâtir le monde dédaigné que nous venons de fuir.

Le souper fut délicat, sans faste, sans prodigalité, ordonné avec un goût exquis et assaisonné par une conversation toute cordiale et pleine de saillies. Après le souper, il y eut jeux et concerts, et l'on se retira fort tard dans des chambres élégantes, toutes exposées à la brise du Nord, sous des galeries spacieuses où l'air n'est jamais captif.

Le lendemain, chacun était debout de bonne heure; et le soleil avait à peine montré son disque resplendissant, que les allées des jardins qui cerclent la belle habitation du colonel étaient parcourues par les visiteurs. La journée semblait vouloir être brûlante, l'air était muet comme le feuillage. Il y avait dans l'atmosphère une sorte de torpeur qui nous gagnait petit à petit, et nous nous sentions fa gués comme si nous venions d'achever une pénible course. Tout à coup, deux superbes chiens qui nous accompagnaient et jouaient dans les contre-allées s'arrêtent et poussent ensemble de douloureux aboiements. On veut leur imposer silence, on les menace, on les rudoie, ils ne changent point de place, et leurs cris deviennent plus fréquents, plus endoloris.

— Ce sont les tristes symptômes d'un ouragan, dit le colonel, allons nous barricader.

— Non, ce n'est point ainsi que hurlent les chiens, répondit sa femme, quand la tempête nous menace; et cependant j'ai peur.

Un esclave malais accourut en toute hâte et s'écria du plus loin qu'il put se faire entendre :

— Lion! lion là-bas! sur les bords du fleuve, un gros, un terrible lion!

— Raison de plus pour nous barricader, poursuivit le colonel; rentrons, mes amis, et armons-nous : le lion est un importun visiteur.

Les solides portes de l'habitation furent fermées en effet; les esclaves en armes veillèrent au rez-de-chaussée, et nous, impatients de bien recevoir un pareil hôte, nous montâmes dans la galerie à petites flottilles qui dominait le Gange. Un lion monstrueux se promenait gravement sans même regarder autour de lui s'il avait un ennemi à combattre; il allait à petits pas ainsi qu'un philosophe, et seulement de temps à autre il faisait halte pendant à peu près une minute, puis il poursuivait lentement sa route.

Arrivé au pied d'un magnifique cocotier planté pour servir de signal la nuit aux embarcations qui sillonnent le fleuve, il s'arrêta, pivota deux fois sur lui-même, choisit sa place à l'ombre et s'y coucha. C'était une quiétude de monarque généreux qui ne craint pas qu'on vienne troubler son sommeil; c'était le repos du juste.

Ce fut une commotion électrique; il y avait à peine dix minutes que le lion était assoupi qu'il se dressa prompt comme la foudre, poussa un lugubre gémissement, gratta la terre de ses deux griffes de derrière, baissa la tête et s'élança d'un seul bond à une grande hauteur sur le tronc du cocotier. Là il tourna ses regards à droite et à gauche, retomba sur le sol et s'accroupit de nouveau, l'œil toujours fixé vers le même point de l'horizon.

— Un ennemi se présente, nous dit M. Ling, un ennemi formidable. Si j'en juge par l'attitude du lion, la lutte sera ardente, et bien des riches donneraient une fortune pour se trouver en ce moment auprès de nous.

— Pourquoi, répliquai-je, les riches de Calcutta ne se donnent-ils pas quelquefois ce plaisir que selon vous ils achèteraient fort cher?

— Ah! ah! c'est que celui dont nous allons jouir est rare. Ce n'est pas contre des hommes que va combattre le lion, c'est contre une bête féroce aussi puissante que lui peut-être : un rhinocéros, un éléphant, un tigre.

— Un tigre, en effet, poursuivit M. Young en nous montrant du doigt au loin un de ces dangereux promeneurs du désert qui venait de notre côté par bonds retentissants comme une cascade. Nous avions le cou tendu, nous respirions à peine, nos regards allaient sans cesse du lion au tigre et du tigre au lion toujours aux aguets. C'était déjà un terrible spectacle, car nous comprenions quelle en devait être l'issue.

Voici les deux adversaires en présence. Ils se sont vus, ils ne se quitteront plus désormais que l'un des deux ne soit un cadavre.

Le tigre était monstrueux par sa taille, magnifique par les lignes longues, noires et régulières qui zébraient son dos jaune vivement accentué; sa gueule était béante, sa queue basse ainsi que sa tête, dont les yeux rouges lançaient de rapides éclairs. Nous n'étions séparés des adversaires que de deux cents pas tout au plus, le soleil le plus ardent les frappait à plomb, et nous ne perdions aucun de leurs mouvements; notre cœur battait vite et fort, je vous jure.

Le tigre gagnait toujours du terrain, le lion immobile le laissait venir. Il y avait dans celui-ci le calme de la force, l'attitude de la puissance; on croyait deviner chez celui-là les violents efforts de celui qui a assez de cœur pour affronter un péril imminent, et qui pourtant ne se flatte point de le vaincre. Sa marche était tortueuse, mais il s'approchait de son ennemi. Un certain frémissement se faisait sentir dans ses jarrets nerveux, et cependant il ne fuyait point. Eût-il été satisfait de voir le lion lui laisser le champ libre? Je le pense, et c'est pour cela que j'admirais ce tigre royal prêt à se jeter dans une fournaise plutôt que de se laisser taxer de lâcheté.

Le lion n'avait point bougé, mais sa crinière hérissée disait assez ce qui se passait dans son âme; de temps à autre un soubresaut de ses flancs amaigris indiquait un rugissement comprimé; il ne voulait pas, lui, le roi des quadrupèdes, qu'une frayeur prématurée arrachât quelque chose à l'audace de celui qui venait à sa rencontre. Ses griffes et ses dents lui suffisaient, un combat à deux était arrêté. Pour le tigre, c'était peut-être un jour de gloire; pour le lion, c'était, à coup sûr, un jour de fête.

D'un élan, ils peuvent se saisir, se mordre, se déchirer. D'un élan ils auront franchi les vingt pas qui les distancent. Ils se sont élancés, et ce choc terrible est pareil à celui de deux navires qui se heurtent au milieu d'un ouragan. Vous entendez crier les os sous les poignantes étreintes, vous voyez les lambeaux de chair fumer et tomber sur le sol profondément creusé. Nul cri, mais des glapissements ténébreux attestant la rage et non la douleur. Ils sont collés l'un à l'autre ainsi que deux solides béliers dont on veut essayer les forces à peu près égales, et l'immobilité des bêtes féroces accuse précisément l'instant des plus incroyables fureurs. Nul n'a le dessus, mais nul n'a ployé les jarrets : on prévoit à qui demeurera la victoire, et quand vous croyez le tigre vaincu, il ressaisit sa place, perdue par un mouvement qui, à son tour, ébranle le lion étonné.

Depuis plus de dix minutes le combat durait sans perdre de sa violence, et, comme d'un commun accord, le lion et le tigre se quittèrent enfin pour reprendre haleine. C'était l'immobilité de la rage, c'était le repos du volcan.

Quelques instants après, un incident nouveau, imprévu, donna plus de vie encore à ce terrible drame qui approchait du dénoûment. Le tigre, qui prévoyait non sa défaite, mais sa mort, saisit le moment où son adversaire léchait de sa langue raboteuse une large entaille sur sa cuisse, s'élança sur le tronc du cocotier à plus de dix pieds de hauteur et s'y maintint cramponné avec ses ongles. Le lion regarde devant lui et n'aperçoit plus son adversaire : il rugit, lève la tête et s'élance à son tour au niveau du tigre. Il n'y avait pas moyen de combattre dans cette position, et, toutefois, il était bien décidé maintenant que des deux bêtes féroces une seule devait rester debout. Le tigre le premier se laissa tomber, le lion le suivit à une demi-seconde de distance, et cette fois ce fut lui qui éprouva ces mouvements saccadés que nous avions d'abord remarqués dans le tigre. Une longue lutte devenait impossible, trop de sang inondait le sol, trop de dents s'étaient usées à mordre, trop d'ongles s'étaient émoussés à déchirer; une nouvelle commotion devait être la dernière.

Voyez : les deux jouteurs se tiennent debout et pressés, les deux mâchoires sont enchâssées l'une dans l'autre et serrées comme des étaux, on sent les os qui craquent et se brisent. Mais le tigre recule, il faiblit, il chancelle, il tombe..... Et le lion, avec un terrible rugissement, le prend à la gorge et semble vouloir punir le vaincu de sa longue résistance.

Il ne lâchait point sa proie, l'impitoyable roi des forêts, le monarque redouté des déserts : il la tenait toujours là sous sa puissante griffe, il la déchirait par lambeaux, il broyait sa tête osseuse, et il allait donner son dernier

coup de mâchoire quand un monstrueux crocodile, sortant vivement des eaux, s'élança sur le quadrupède vainqueur, le saisit par les pattes ensanglantées et l'entraîna au fond des eaux

Un cadavre seul resta sur la plage au pied du cocotier, et, quelques instants après, une large traînée de rouge se dessina sur le Gange et annonça le repas du vorace amphibie.

---

# CHASSE AU LION

## NOTICE

Au premier aspect on voit que le lion est le plus noble des quadrupèdes, qu'il commande et qu'on lui obéit. Sa démarche est grave, son œil tranquille et posé, sa voix retentissante. Il n'a ni la stature lourde et colossale de l'éléphant, ni l'épaisse charpente du rhinocéros, ni les osseuses irrégularités du dromadaire, ni la tête hypocrite et basse de l'hyène, ni la démarche oblique du tigre. Au contraire, il est dans les proportions les mieux ordonnées pour caractériser la force et la souplesse. Il n'est chargé ni de chair ni de graisse, ses muscles se dessinent en vives saillies et donnent à comprendre la rapidité de sa course et l'audace de ses bonds immenses. Sa queue peut d'un seul coup terrasser un homme, et, dans ses luttes contre les chasseurs et les bêtes féroces, il s'en sert parfois comme d'une massue.

Sa large face prend aisément tous les caractères de la passion qui le domine. Sa prunelle fauve dit sa colère ou ses sympathies, son front est profondément ridé quand il menace, et ses lèvres frémissantes couvrent une gueule énorme dans laquelle vous voyez s'agiter une langue rouge ainsi qu'une flamme ardente. Quant à la crinière épaisse qui orne son cou et ses épaules, le lion a aussi la faculté de la mouvoir dans tous les sens comme des vagues, de la hérisser comme les flèches d'un porc-épic, de la faire retomber comme une cascade.

La taille des plus grands lions est d'environ quatre ou cinq pieds de hauteur sur une longueur de huit à neuf pieds, à partir du museau jusqu'à la naissance de la queue, qui elle-même est longue d'environ quatre pieds et terminée par un gros flocon de poils.

La lionne est d'environ un quart plus petite que le lion, sans avoir cependant moins d'audace et de férocité que lui, surtout lorsque ses jeunes rejetons ont besoin de sa tutelle.

Aristote dit qu'il existait de son temps des lions crépus beaucoup plus petits et moins forts que ceux dont nous venons de parler. Mais, jusqu'à présent, nul historien n'est venu garantir l'assertion d'Aristote, et les naturalistes modernes ont, je crois, quelque raison de la récuser.

Elien et Oppien ont osé écrire qu'en Ethiopie les lions étaient noirs comme les hommes; qu'il y en avait dans les Indes de parfaitement blancs, et qu'il n'était pas rare d'en rencontrer de tachés comme le léopard ou de rayés comme le zèbre, mais avec des couleurs rouges, noires ou bleues. L'histoire naturelle de nos jours s'est appauvrie de la perte de ces curieux individus.

N'a-t-on pas dit aussi naguère avoir vu, près de la colonie du cap de Bonne-Espérance, des tigres recouverts de poils frisés et longs? J'aime mieux croire à l'existence de la licorne, surtout si je m'appuie d'un dessin grossièrement ébauché par un Cafre, dans une des admirables caves de Constance, et que le sauvage me montra un jour du doigt avec orgueil, en me faisant comprendre qu'il l'avait croquée d'après nature.

Il y a aussi des lions en Amérique, mais ils sont petits, faibles et sans crinière, comme les lions des Indes; les Péruviens les appellent *puma*, et, dans les chasses qu'ils leur font, ils ne semblent pas beaucoup craindre leur férocité.

Le lion de tous les pays de la terre supporte la faim avec un grand courage, mais fort difficilement la soif, et il se jette fréquemment avec avidité sur tous les ruisseaux de la route; il boit en lapant ainsi que le chien; mais, contrairement à la nature de celui-ci dont la langue se courbe en dessus pour injecter la gorge, celle du lion se courbe en dessous.

Il a besoin pour apaiser sa faim de quinze livres de viande par jour, et vous comprenez qu'il sait à merveille où se les procurer.

L'histoire des hommes et des animaux ne dit pas qu'un seul monarque soit mort d'inanition.

---

## CHASSE

Depuis l'histoire véritable du lion d'Androclès, et celle non moins attestée du lion de Florence, qui rendit à une mère éplorée son enfant à demi englouti dans la gueule du terrible quadrupède, on a raconté, toujours escortées d'une foule de détails authentiques, plusieurs centaines d'anecdotes fort intéressantes où le lion est montré si bon, si noble, si généreux, que les mérinos ou les gazelles en rougiraient de honte et de jalousie. A en croire certains historiens, jamais plus douces et plus caressantes créatures n'ont parcouru les déserts sauvages, et vous croiriez que ces redoutables hôtes de l'Afrique intérieure n'osent pas même regarder de loin les caravanes aventureuses.

Oh! ce n'est pas ainsi qu'il faut envisager cet indompté promeneur, ce dévastateur intrépide qui, dès que la faim l'aiguillonne, s'élance sans compter ses ennemis, et, les prévenant d'abord par des rugissements de tonnerre, va bientôt se ruer sur les voyageurs armés du désert et jusque dans les cités les mieux défendues.

La menace du lion est un arrêt de mort, et si Rouvière, dont je vous ai parlé dans un livre, ne m'avait pas initié à la puissance de son courage, je ne croirais pas qu'il y eût au monde un homme assez audacieux pour oser tenter une lutte contre ce fier et implacable dominateur.

Etudiez ses mouvements, sa physionomie, le jeu terrible de sa prunelle, les sifflements de sa queue battant des flancs maigres et accentués; voyez ces membres courts et musculeux terminés par des griffes effrayantes armées

d'ongles qui entrent dans les chairs comme une pointe d'acier; arrêtez-vous en présence de cette large face encadrée dans une crinière énorme se hérissant au premier sentiment de colère, et disant par son calme ou son agitation si celui qui en est revêtu va combattre ou s'il refuse d'entrer en lice.

Il y a une imposante majesté dans tout, et c'est pour cette raison que nul être vivant ne regarde le lion sans terreur ou sans respect.

Un des plus magnifiques lions qu'on ait jamais vus en Afrique, c'est celui que possédait, à mon passage au cap de Bonne-Espérance, la ménagerie élevée dans le jardin de la Compagnie des Indes. Il n'était pas, comme nos tristes quadrupèdes du Jardin des Plantes, pressé dans une cage étroite, sans air et presque sans lumière; mais il avait, au contraire, pour donner de l'élasticité à ses membres, un vaste espace entouré de grandes et solides murailles. A hauteur d'appui, d'énormes barreaux de fer permettaient aux curieux de s'approcher du monstre qui, fort souvent, se couchait sur le banc circulaire élevé dans sa retraite. Je l'ai trouvé plusieurs fois dormant la tête appuyée contre les grilles, et lorsque j'arrachais violemment une touffe de poils de sa crinière, l'animal demeurait parfaitement immobile, et ses yeux à demi fermés ne clignotaient même pas. En d'autres instants, nous nous sommes réunis deux ou trois pour saisir sa queue de nos deux mains, et, lorsque la serrant de toutes nos forces nous espérions lutter contre lui, le lion donnait de petites secousses et nous étions vaincus ou renversés.

Le lion ne court pas, il bondit, et chacun de ses bonds creuse la terre. Tous les autres quadrupèdes choisissent par instinct le lieu qui convient le mieux à leur repos, et rarement ils s'en éloignent assez pour ne pas le retrouver la nuit. Après ses courses de la journée le lion se couche à tout hasard auprès d'une habitation de planteur, sur la lisière d'un bois, au milieu de la forêt, au sein du désert ou au sommet d'une montagne. Comme il a le sentiment de sa force, il ne craint pas qu'on vienne troubler son sommeil, et son repos est celui du maître du monde.

Entendez sa respiration, c'est un bourdonnement monotone, un roulement creux, profond, sonore, mais calme, régulier. On dirait un être bienfaisant rêvant de paix et de bonheur. Le tigre, au contraire, respire par soubresauts, il s'agite fébrilement et élargit de temps à autre ses griffes, il ouvre ses yeux et les referme, il se roule sur le sol, et quand il s'est bien repu dans la journée, sa nuit est une nuit de turbulence, image fidèle des heures de meurtre et de carnage qu'il vient de passer. Dans toute espèce créée, si le premier est noble et magnanime, le second est vil et cruel. Après l'aigle, le vautour; après le lion, le tigre.

Il y a des lions en Amérique, mais ils sont beaucoup plus petits et moins redoutables aussi que ceux d'Afrique ou d'Asie. Là, le jaguar ne craint pas un tel adversaire, et c'est presque toujours celui-ci qui est vainqueur dans la querelle. En Asie, l'éléphant et le rhinocéros peuvent seuls lutter contre le lion, et c'est à peine si le tigre du Bengale, aux allures si souples, à l'adresse si prodigieuse, ose braver sa présence.

Les historiens ont-ils menti, ou est-il en effet bien constaté que, dans les belles fêtes célébrées à Rome, plusieurs centaines de lions étaient souvent immolés au profit des joies populaires? D'où venait cette immense quantité de bêtes féroces? Quels navires les portaient d'Asie ou d'Afrique? Par quels moyens s'en emparait-on au milieu des déserts ou au sein des montagnes? Il y avait donc des troupeaux innombrables de lions et de tigres? Et ces troupeaux se laissaient donc parquer comme des bêtes de somme? Supposez au contraire que la race de ces terribles quadrupèdes ne se soit point abâtardie; où était la sécurité des voyageurs et des villes? Comment et par quelles armes opposer une digue à une irruption de lions affamés se précipitant sur une cité; car cela devait fréquemment arriver, puisque le désert, qui était leur domaine, n'offrait pas alors plus qu'aujourd'hui les aliments nécessaires à leur voracité de chaque jour? Ne me dites pas qu'ils se servaient mutuellement de pâture, car encore je vous répondrai qu'ils auraient dû se détruire, et que, par conséquent, les cirques de la cité éternelle n'eussent point été témoins de si imposantes hécatombes.

Et pourtant, tous les historiens sont d'accord sur les faits écrits, et nous sommes bien forcés de courber notre front devant leurs récits, alors même que la raison nous dit de nous tenir en garde contre tant de témoignages.

La taille, la force et la couleur des lions africains varient d'une façon singulière. Le voyageur qui n'aurait vu ces hôtes dangereux que sur l'Atlas chercherait longtemps à en découvrir la race dans l'aspect des lions abyssiniens, de Sahara, du Sénégal et de la Cafrerie. On dirait encore que leur vêtement et leur férocité tiennent de la nature du sol qui les a vus naître.

Dans le nord de l'Afrique on les croirait en quelque sorte civilisés, car ils osaient, surtout avant nos conquêtes, s'approcher assez des caravanes pour laisser supposer qu'ils voulaient voyager avec elles, et venaient aussi parfois se livrer au sommeil jusque sous les murs des villes arabes.

Le lion du grand désert est le plus inexorable de tous, soit que l'ardente soif dont il est sans cesse dévoré le pousse à ses violentes colères, soit plutôt qu'il s'irrite d'avoir trop peu d'ennemis à combattre. Au surplus, ses habitudes sont prises; il serait mieux ailleurs sans doute; mais il est né au désert, il veut y vivre, il veut y mourir. C'est le Patagon dans ses pampas immenses, c'est le Lapon au milieu de ses glaces, c'est le Hottentot dans ses huttes souterraines et enfumées.

Quant au redoutable lion qui ravage le pays des Cafres, les bords des rivières de Zaïre et de l'Éléphant, ainsi que le voisinage de la belle colonie de Table-Bay, c'est, sans contredit, celui qui joint à un plus haut degré l'astuce à l'agilité, la cruauté à l'audace. Lui, par exemple, il part, il va sans s'inquiéter du nombre de ses ennemis et visite isolément les plantations les mieux fortifiées. Les piques, les tridents, les fusils, ne l'arrêtent pas, il se rue dessus avec une intrépidité aveugle, et l'on devine qu'il lui importe fort peu de mourir pourvu qu'il tue.

Je vous ai dit autre part comment un colon de la ville du Cap osait approcher du lion, le regarder en face, l'attaquer et le vaincre. Mais lui, M. Rouvière, est une exception que la raison a peine à comprendre, et il faut bien des siècles pour la reproduction d'un pareil homme.

Voici le rugissement du lion qui envahit l'espace; il n'est point court, rapide, saccadé, comme lorsqu'il se trouve en présence de son adversaire, mais long, grave, solennel, pareil au roulement de la foudre. Dès qu'il a retenti, la population cafre se dresse, s'arme, se serre et rugit à son tour. Hommes, femmes, adolescents et vieillards saisissent leurs tridents, leurs flèches dentelées, leurs massues et leurs fusils, et se jettent au dehors de leurs cases qu'ils ferment solidement sur les enfants au berceau ou sur les malades; et, sans ordre, sans qu'un seul d'entre eux prenne le commandement, ils vont au-devant de la bête féroce qui n'aime pas trop à se faire attendre dans ces rencontres terribles où doit couler tant de sang.

Les voici en présence : d'un côté, une armée; de l'autre, un seul combattant au regard fauve, à la crinière hérissée, à la gueule rouge, à la langue haletante. Sa face se ride, son corps se raccourcit et s'allonge ainsi que le fait celui d'un reptile, sa queue sifile et bat les flancs avec violence, et ses ongles aigus entrent dans le sol comme afin d'y creuser une fosse pour les ossements qu'il va triturer et dépouiller de leur chair.

On a beau être façonné à la présence du lion, on a beau l'avoir combattu plus d'une fois, il est impossible, en le retrouvant là, près de soi, libre, ardent à la curée, mesurant l'immense espace qu'il va parcourir d'un seul bond et agitant ses redoutables griffes, de ne pas se sentir troublé, presque abattu. Sa puissance est si grande! Il est si difficile à tuer? Une balle lui perce le cœur, et il ne tombe pas encore. Quand il meurt, il ne meurt jamais, ou presque jamais seul. Quand son cadavre est immobile sur



Ce n'est plus un combat, c'est une boucherie horrible!

le sol, c'est qu'il y a autour de lui d'autres cadavres mutilés. Le lion ne tombe isolé que sous les coups de la foudre ou de la vieillesse.

Mais l'espace qui sépare la horde farouche des Cafres du terrible ennemi s'est rétréci, les flèches pourraient porter, le fer entrer peut-être dans le cuir. Qu'est-ce, bon Dieu! des piqûres légères qui ont à peine le pouvoir d'occuper le quadrupède, lequel, dans son instinct de fierté, ne daigne pas même songer à son adversaire. Il devine que ce n'est point de cette arme que lui viendra la première blessure qui le fera bondir et lui arrachera une douleur. Il cherche de son regard de feu les ennemis protégés par le fusil et le trident de fer; c'est sur eux qu'il se ruera tout à l'heure, c'est une ou plusieurs de ces poitrines qu'il lui tarde d'ouvrir avec ses dents si aiguës et si éclatantes. Aussi voyez comme les combattants les mieux armés serrent maintenant leurs rangs! Voyez comme le soin de leur conservation les rend habiles à la défense! Tant que le lion a été éloigné, tant qu'on a eu espoir d'éviter son attaque, ils se sont tenus au milieu de la foule compacte.

Mais, dès que la bête furieuse avance encore d'un élan, ils se groupent, se serrent et essayent de ne faire qu'un seul corps, une seule muraille, afin d'opposer une plus solide barrière à qui ne connaît point de barrière alors qu'il a résolu de vaincre. Quant à la foule ambulante, presque hébétée, qui est venue à la rencontre du lion comme pour lui dire qu'il ne manquerait pas de vivres, elle respire à son tour plus librement, et cependant se prépare à seconder contre ce terrible souverain les efforts de ses frères devenus chefs par privilége de danger.

On s'est observé de part et d'autre; on a bien mesuré ses forces, les fusils solidement appuyés sur l'épaule vont envoyer le plomb brûlant. Le lion est couché et occupe le moins d'espace possible : il se fait petit pour devenir colosse un instant plus tard. Il est immobile et silencieux avant qu'il devienne cataracte ou volcan.

Les balles ont sifflé, des poils fauves se jouent à l'air,




Les Arabes de l'Atlas combattent le lion à cheval et armés de fusils et de piques. (Page 26.)

le sang coule, la douleur est morte. Ce n'est pas assez, c'est trop peut-être pour lui, car la douleur du lion, c'est la dernière heure de celui qui l'a causée.

Il s'est redressé. Son épaisse chevelure se hérisse comme les flèches d'un porc-épic en présence du serpent, les poils de ses lèvres vibrantes ressemblent à des glaives qui se heurtent et se croisent; il ne donne pas le temps à son ennemi de recharger l'arme; il se baisse, s'élance comme une bombe et tue de la dent et des griffes. Ce n'est plus un combat, c'est une boucherie horrible! et pourtant c'est seulement alors que le quadrupède va succomber. Les dards aigus s'attachent à sa face, les casse-têtes se brisent sur son front royal; ses reins et ses jarrets nerveux sont épuisés sous la masse qui les accable... il tombe, et les vainqueurs nagent dans une mare de sang.

Ne croyez pas toutefois que ces jours de désolation et de carnage se renouvellent souvent : ils sont rares, au contraire, même parmi les Cafres, aussi sauvages, aussi agiles, aussi indomptés que les Hottentots se montrent paresseux, faibles et lâches. Non, ce n'est pas toujours ainsi que le lion est combattu au milieu de ces steppes effrayants, ou au sein de ces forêts silencieuses qui cerclent le nord de la colonie anglaise; et de semblables événements ne se révèlent que lorsque le redoutable dominateur de ces contrées vient à l'improviste surprendre une bourgade. Quand c'est elle, au contraire, qui va au-devant de lui, elle a recours à la ruse, qui lui est si familière pour lutter contre les hommes, et le lion, qui n'a que l'instinct de sa puissance, est presque toujours victime de sa vanité royale. Dans une plaine labourée par les bonds du lion ou du tigre, les Cafres creusent des trous profonds qu'ils hérissent quelquefois de piques aiguës la pointe en l'air. Cela fait, ils les couvrent de branches d'arbres avec leurs feuilles, placent dessus un cadavre de bête fauve et regagnent leurs huttes. Dans sa voracité, le lion bondit contre sa proie, qu'il ne veut pas se donner la peine de réveiller, et qui tombe avec lui, car les branches ont cédé à la secousse. Brisé, blessé par les fers aigus qui ont pénétré ses chairs, il rugit d'une

façon terrible, car il sent que sa force lui est désormais inutile. Les Cafres accourent alors, contemplènt avec joie, autour de la fosse béante, leur ennemi vaincu, et attendent pour l'enchaîner que la faim lui ait ravi toute puissance.

Ce qui surtout doit étonner dans ces ardentes rencontres de l'homme et du lion, c'est l'admirable courage et la stoïque résignation du Cafre en présence de la bête féroce, lorsque seul il se trouve avec elle au sein du désert, lui toujours si brave et si téméraire dans les luttes sans fin qu'il a à soutenir contre les peuplades qui envahissent son royaume, et même contre les nombreuses troupes anglaises forcées souvent de venir opposer une puissante digue à ses rapines et à ses menaces. Si un Cafre isolé est traqué par un lion, il est rare qu'il songe à la défense par la fuite ou par les armes : il s'accroupit, il ferme les yeux et reçoit le coup mortel comme le ferait un Hottentot :· il pense peut-être que sa soumission lui vaudra sa grâce; mais la générosité du lion n'est que dans les récits des hommes.

Sur le bord de la rivière de Zaïre, et même dans quelques parties de l'ouest de la Cafrerie, on combat le lion et le tigre d'une manière assez ingénieuse, mais qui parfois ne laisse pas que de présenter d'immenses périls. On noue fortement un buffle par les naseaux à un tronc vigoureux. Dès que les animaux domestiques annoncent par leurs cris et leurs trépignements l'approche de l'ennemi, des chasseurs agiles escaladent avec quelques vivres les arbres les plus élevés, s'y blottissent au milieu de l'épais feuillage, et attendent que le lion s'empare de la bête muselée. Des coups de fusil partent alors de chaque retraite, et il est rare que le lion ne trouve pas la mort au milieu de son festin. Si cependant les coups n'ont point porté, et si la poudre est usée, le lion attend là quelques jours que le chasseur descende de son gîte; vous comprenez dès lors que la bête féroce ne manque point d'aliments.

Les Arabes de l'Atlas, des monts de la Lune, du nord du Sahara, combattent le lion à cheval et armés de fusils et de piques. Dès que les hennissements et les mouvements fébriles de leurs coursiers les préviennent de la présence d'un lion au fond d'une caverne, ou couché au milieu des steppes, ils cerclent l'espace où repose leur ennemi, et ne s'éloignent cependant jamais assez les uns des autres pour qu'ils ne puissent se prêter secours en quelques minutes. Aussitôt que la bête féroce se réveille, se redresse et se voit menacée, elle calcule l'imminence du danger, et s'élance vers celui qui lui paraît le plus difficile à vaincre. On a remarqué, disent Boutin et Clapperton, tous deux victimes de leur zèle ardent pour la science; on a remarqué, assurent-ils, que si un seul cavalier arabe est dans la plaine, et que, non loin de là, un groupe d'hommes armés se présente pour l'attaque, c'est contre ceux-ci d'abord que le lion vient se ruer avec fureur. On croirait qu'il mesure ses forces à la grandeur du danger, et qu'il sait bien qu'après ce triomphe il viendra aisément à bout de ses autres adversaires. Au surplus, il est juste d'ajouter que ces rencontres sont souvent provoquées par les Arabes eux-mêmes, qui n'aiment pas à se réveiller la nuit sous leurs tentes aux rugissements du lion. On a observé encore que la bête féroce s'attaque d'abord au cheval, et qu'alors que le fer du cavalier fouille dans sa poitrine, le terrible dévastateur n'abandonne sa première proie qu'après qu'elle est étendue sans vie sur le sable.

Sont-ce là en effet les habitudes méditées du lion, et n'y aurait-il pas audace à les citer comme authentiques?

Pour moi qui, ainsi que je vous l'ai dit, ai vu au cap de Bonne-Espérance M. Rouvière aux prises avec un de ces redoutables quadrupèdes, et qui ai assisté à cette scène terrible où deux cadavres, celui du Cafre et celui du lion restèrent seuls sur la place, je suis porté à croire que le lion ne se jette sur le cheval que parce que celui-ci offre une chair à dévorer, et que si l'Arabe était nu ainsi que le Cafre, c'est sur l'Arabe d'abord que le redoutable monarque du désert planterait ses griffes et ses dents. La cruauté a aussi son intelligence, et la bête vorace n'ignore point que ce n'est point sous une ruade de coursier tremblant qu'elle succombera.

Quand l'histoire des passions des hommes est si difficile à éclaircir, répondez avec certitude des mœurs et des habitudes des animaux sauvages que vous ne pouvez étudier que la lance au poing ou derrière les barreaux épais d'une cage de fer. Demandez donc à ce lion affamé s'il s'amuse à faire un choix dans ce camp arabe qu'il vient de surprendre au milieu de son sommeil, et si tout ce qui est à portée de ses ongles ou de sa mâchoire n'est pas impitoyablement broyé. Non, non, nul n'est privilégié dans le massacre d'un lion irrité; forts ou faibles, grands ou petits, jeunes ou vieux, hommes ou coursiers, saisis à la gorge, aux flancs, au poitrail, crient, tombent et meurent.

Le lion a passé par là, et le lion, c'est la foudre.

En Asie, et dans le Bengale surtout, la chasse au lion est chose autrement terrifiante qu'elle ne l'est en Afrique. Là-bas on oppose à ce maître puissant et redouté un ennemi docile, apprivoisé, brave, terrible.

Ce n'est plus maintenant à l'homme armé de ses dards dentelés et de grands pistolets que s'attaque le lion surpris au milieu de son sommeil ou traqué dans les immenses rizeries qu'il choisit d'ordinaire pour sa moelleuse retraite. C'est à l'éléphant, au colosse qui a sa trompe pour lancer à l'air, et ses redoutables défenses pour éventrer; c'est à l'éléphant, qui ne demande pas mieux que de combattre alors qu'on aiguillonne son amour-propre, et qui se fait un plaisir d'obéir au cornac dont la voix seule anime son courage. Certes, les ongles du lion sont aigus et rudes, certes, ses dents sont fortes et acérées, sa mâchoire étreignante comme un étau, et ses mouvements rapides et élastiques comme le jeu d'une fusée; mais il se lasse aussi à la peine, il s'épuise en stériles tentatives, en efforts infructueux; il rugit, il bave une écume verdâtre; chacun de ses regards est un éclair, chacun de ses rugissements un roulement de tonnerre. Il creuse profondément le sol, il se crispe, il se tord contre la masse énorme qu'il ne peut ébranler, et sur laquelle il se rue sans relâche. Mais, terrible dans son calme, l'éléphant est là presque immobile ou ne piétinant que sur place, tournant et pivotant pour éviter les ruses de son agile adversaire, soufflant à l'air de bruyantes aspirations pareilles au sifflement d'une pompe à vapeur, et pesant de toute sa force sur le sol affaissé, dans l'espoir d'étouffer son ennemi sous ses pieds de géant. C'est qu'alors, voyez-vous, ils sont en présence l'un de l'autre, les deux vrais rois du monde, les deux monarques des déserts. L'attente des combattants est chaude; dans la chute de celui-ci il y aura plus de honte et de rage que de regrets et de remords; dans le triomphe de celui-là, il y aura plus d'orgueil que de gloire. Ils le savent, et voilà pourquoi ils ne se quitteront plus désormais qu'il n'y ait un cadavre à terre proclamant une omnipotence debout. Et pendant que la lutte du lion et de l'éléphant est si vivement engagée, pendant que des flancs ouverts des terribles jouteurs s'échappent des flots de sang noir et épais, les chasseurs indiens, solidement assis sur le plus colossal et le plus docile des quadrupèdes, viennent en aide à leur ami, et jouent vigoureusement du poignard chaque fois que le lion se trouve à leur portée.

Souvent même quelques hommes à pied, bardés d'acier sur les cuisses et sur la poitrine, s'approchent du lion furieux, l'attaquent face à face de leurs tridents, de leurs glaives et de leurs pistolets, et disputent à l'éléphant la gloire de l'abattre.

A la bonne heure, des jeux façonnés de la sorte! A la bonne heure, des délassements ardents et variés qui occupent la vie, parce que la vie y occupe elle-même le principal rôle! Là est le drame des voyageurs, là est la plus douce récompense des explorateurs européens qui savent qu'ils n'ont quitté leur pays que pour assister à des scènes moins mesquines que celles qui les assiègent dans leur existence de quiétude et de monotonie. Ah! c'est que l'Indoustan est autrement taillé que nos contrées naines, où les arbres se dressent honteux comme de faibles arbustes, où nos rivières sont des rigoles sans colère, où nos plus hautes montagnes semblent doucement posées sur le sol. Qu'est-ce que le mont Blanc! Me voici à côté du Dawalakéry. Dieu a mis de l'harmonie dans le monde, et le lion, le rhinocéros, le tigre et l'éléphant devaient peupler les profondes vallées et les flancs ténébreux de l'Hymalaya.

# CHASSE AU CROCODILE

## NOTICE

Il y a des mots et des noms qu'on n'écrit qu'avec répugnance et dégoût. Les lettres des substantifs crapaud, serpent, hippopotame, crocodile, me font mal à tracer : il me semble y voir quelque chose de gluant et de gélatineux qui m'irrite et me donne des nausées. Mon domestique Hugues, dont je vous ai parlé dans mes voyages, me dit un jour, dans sa naïveté de brute : « Ah! monsieur Arago, je ne me consolerais jamais d'être avalé par un caïman. » Dieu sait pourtant si le crocodile eût voulu de lui!

Ce monstrueux et redoutable amphibie a le corps revêtu de plaques écailleuses carrelées, disposées sur des bandes transversales. Plusieurs carènes longitudinales sur le dos augmentent en hauteur vers la queue, qui est comprimée, et où elles forment d'abord une double crête dentelée, et, plus loin, une seule jusqu'à son extrémité. La tête est aplatie, la gueule défendue par des dents crochues, nombreuses et serrées, et la langue très-courte est attachée presque entièrement à la mâchoire inférieure. Il chemine et nage à l'aide de quatre pieds trapus dont les antérieurs ont cinq doigts et les postérieurs quatre, palmés ou à demi palmés, les trois doigts inférieurs de chaque pied sont seuls pourvus d'ongles.

Les crocodiles sont, comme vous le voyez, bien plus favorisés que les autres sauriens, et l'emportent sur eux par la grandeur de leur taille et par l'étendue de leur puissance. Ils sont aussi mieux protégés qu'eux par les plaques écailleuses qui recouvrent presque toutes les parties de leur corps. Leur peau, surtout celle du dos, est en quelque sorte garantie par de petits boucliers que les balles de fusil peuvent à peine percer; leur tête, large et mince sur le crâne, est revêtue d'une plaque osseuse recouverte par la peau; elle présente en avant de sa face un museau plus ou moins prolongé et dépourvu de gencives, de sorte qu'on aperçoit au dehors de fortes mâchoires armées de dents très-acérées, et qui, s'ouvrant jusqu'au delà des oreilles, font voir un gosier pareil à une fournaise. L'extrémité de la mâchoire supérieure présente en dessus une masse spongieuse, noirâtre, arrondie, au milieu de laquelle sont placées les ouvertures des narines. La mâchoire inférieure est la seule mobile, et les dents pointues qui sont vers son extrémité dépassent les bords de la mâchoire supérieure dans les crocodiles qui habitent l'ancien continent, tandis que toutes les dents des mâchoires sont engrenées entre elles dans les caïmans des Amériques, comme Cuvier l'a prouvé dans un mémoire rempli de recherches également savantes et instructives. Il paraît, d'après la forme même de ses dents, et d'après le mouvement de haut en bas des mâchoires, que ces grands reptiles ne peuvent au plus que déchirer et briser leur proie, mais qu'il leur est fort difficile de la triturer et de la mâcher. Ils sont donc semblables en cela aux autres sauriens et aux animaux compris dans les deux derniers ordres de reptiles, puisqu'ils se voient contraints d'avaler et, pour ainsi dire, d'engloutir en entier leur proie dans leurs vastes intestins. Plusieurs autres naturalistes ont prétendu, mais à tort, que les crocodiles n'ont pas de langue. Il est, au contraire, reconnu maintenant qu'ils ont tous une langue courte, charnue et assez épaisse, attachée presque entièrement en dedans de leur mâchoire inférieure, à peu près comme les bactriens, de sorte qu'ils ne peuvent opérer avec elle qu'une déglutition peu sensible.

A quoi bon, je vous le demande, des crocodiles, des crapauds, des serpents sur cette terre? Il n'est donné à personne de pénétrer tous les mystères de la création.

---

## CHASSE

Le voilà dressant son rostre squameux au niveau des roseaux élevés et des joncs élastiques du bord. Sybarite amphibie, il jouit à la fois du calme de l'air et de la fraîcheur des eaux; il se baigne dans les deux éléments. Il a ses joies et ses espérances doubles, il trouve partout un sûr aliment à sa voracité, et il paraît que sa digestion est prompte, car aux victimes qu'il vient de saisir succède promptement une nouvelle proie.

Il y a frayeur sur le rivage lorsque l'estomac du terrible crocodile a trop longtemps fait diète; et l'on a remarqué que tous les êtres rampants ont encore plus de ruse que de force et de courage pour s'épargner une vie de privations et de souffrance.

Le fleuve est rapide au milieu, son lit est profond, ses habitants agiles, rares aussi, car le courant est un obstacle difficile à vaincre; et toutes frétillantes que soient certaines nageoires, elles ne se plaisent point à une lutte perpétuelle. Aussi n'est-ce pas au milieu d'un fleuve que vous trouvez ordinairement l'alligator, et ce n'est guère que lorsqu'il le traverse pour aller chercher sur l'autre rive une proie confiante, que les barques voyageuses vont se heurter contre le dos du crocodile qui, glissant sous la lame, ressemble à une roche verdâtre.

Quelques-uns de ces audacieux amphibies, âpres à une curée qu'ils croient aisée, vont se soulever par un bond rapide, s'accrocher de leurs pattes de devant à l'embarcation menacée, et allonger le museau pour saisir une victime. Mais l'expérience a appris aux marins qu'il leur fallait des haches dans cette navigation si pittoresque, et l'imprudent cynégyre des eaux replonge bien vite dans le fleuve, laissant après lui une large traînée de sang, car ses deux pattes coupées sont restées dans le canot, dont le sillage n'a été qu'un seul instant suspendu.

Si pourtant, craintif devant une attaque, il regagne paisiblement le bord, vous le voyez l'œil ouvert, la gueule haletante, silencieux, immobile, blotti au milieu des joncs serrés, tourner la tête à droite, à gauche, guetter le quadrupède ou l'homme sur qui il va se jeter.

S'il l'atteint, ce n'est pas là que la rixe aura lieu, c'est dans le fleuve. Nul être vivant ne peut lutter avec lui au fond des eaux, et il vient y jouir de son bonheur dans toute sa plénitude.

L'alligator n'aime point les combats et les longues querelles. Il n'a de patience que pour l'attente, il n'a de résolution que pour se chercher un refuge contre le péril. Cet amphibie glouton a beau être repu, tout ennemi surpris dans le sommeil devient sa proie, et ce n'est que lorsqu'il se voit attaqué qu'il retrouve des forces pour la défense. Mais alors ses évolutions sont rapides, ardentes, saccadées; et, quoiqu'il n'ait ni la souplesse ni l'élasticité du lézard, d'un seul coup de queue, aidé du mouvement de ses pattes s'imprégnant dans le sol, il fait volte-face et s'é-

lance avec la vélocité de l'éclair sur l'agresseur qui le harcelait par derrière.

Pour combattre sur un plus favorable champ de bataille le vorace amphibie, que fait le sauvage habitant des bords des fleuves, souvent troublé dans son repos? Il a saisi un quadrupède inoffensif, lui a lié les pieds et l'a fortement attaché par la queue à une longue corde dont il tient un des bouts. Ces préparatifs achevés, il place avant le jour son innocente victime tout près des roseaux fréquentés par le caïman. Dès que celui-ci, aux premiers et chauds rayons du soleil, savoure les douces émanations de la brise, il jette un œil curieux et investigateur sur tout ce qui l'entoure, il cherche avec avidité sa pâture imprudente, aperçoit le quadrupède captif, et se traîne sourdement et obliquement vers lui. Le chasseur alors, à l'affût derrière un arbuste ou un rocher, pèse légèrement sur la corde tendue et à demi cachée sous l'herbe; il attire loin du fleuve, sur un terrain sec, le crocodile guetteur. Dès que cette manœuvre est exécutée, dès que le hideux amphibie, trompé dans son attente, peut être attaqué avec succès, puisqu'il ne sait aisément se mouvoir que dans les eaux et les endroits marécageux, d'autres chasseurs, placés en embuscade sur le chemin qu'il doit parcourir pour gagner son asile naturel, l'entourent, le cerclent en poussant de grands cris, l'assaillent de coups de piques, cherchent à l'atteindre au défaut de l'épaule, laissent le fer dans la plaie, et lui présentent à la gueule une sorte de masse d'armes formée de pointes aiguës : le monstre presse et mord, et ses deux mâchoires sont horriblement déchirées.

Vous comprenez qu'avec un adversaire aussi redoutable que le caïman, dont la force est prodigieuse, il y a quelquefois un grand nombre de victimes, et que tous les combattants ne rentrent pas dans leurs cabanes. Mais alors la lutte est chaude et vive, je vous le jure, car les Indiens, à l'aspect d'un de leurs camarades en péril, ne l'abandonnent pas sans secours au triple rang de dents du monstrueux amphibie.

Voyez quelle ardeur et quelle audace de la part des assaillants! Voyez quelles merveilleuses évolutions de la part de leur adversaire! Tous les dards frappent à la fois; vingt masses tombent comme un roulement, vingt pointes aiguës sont dirigées contre ses yeux, les fers glissent sur les dures écailles, un léger mouvement du monstre rend inutile l'adresse des pointeurs qui cherchent à lui crever les prunelles; ce sont des cris de rage d'une part, ce sont des soufflements saccadés de l'autre; ici c'est l'espérance du triomphe, là c'est la crainte de la défaite; et, quand le sang du crocodile aux abois commence à couler, quand il comprend que ses forces s'épuisent à une lutte inégale et que la barrière de fer qu'on oppose à sa retraite est infranchissable, il se résout à la mort; mais il veut une victime, et il l'aura. Les masses de fer ou de bois tombent toujours, les pointes aiguës pénètrent, la terre sanglante est profondément déchirée; les dents tranchantes du caïman se sont usées à mordre des objets durs comme elles, la gueule est rouge, il s'arrête palpitant, il ne bouge plus, il ferme les yeux. Les vainqueurs satisfaits s'approchent alors pour mesurer la longueur du cadavre et assister aux dernières fureurs de l'agonie. Tout à coup le cadavre se redresse et s'élance, il saisit par la jambe un des chasseurs, qui crie et tombe, la gueule du monstre s'ouvre de nouveau, et va saisir et broyer le cou de son ennemi. En vain les efforts des Indiens essayent-ils de disputer la victime au caïman; en vain ont-ils retrouvé toute leur énergie pour la vengeance, il y aura deux corps inanimés, mutilés et déchirés sur le sol. C'était ce que voulait le crocodile avant de mourir. Et cependant, vous le savez comme moi, les animaux voraces des Amériques sont infiniment moins cruels et moins vigoureux que ceux des Indes ou de l'Afrique. Leur taille est moindre aussi, et la guerre que leur déclarent les peuplades sauvages est également moins chaude et moins meurtrière que celle qu'on leur fait à Angole, à Gambie, chez les Cafres, aux Moluques et dans tout l'Indoustan.

Les nègres du Sénégal, qui estiment fort la chair du crocodile, provoquent ce redoutable amphibie pendant son sommeil. Pour cela, ils vont à sa recherche dans des marécages presque desséchés et dans lesquels le crocodile peut à peine nager. Ils s'avancent alors bravement vers lui, le bras gauche enveloppé dans un cuir épais; ils l'attaquent à coups de lance ou de sagaie, essayent de lui crever les yeux; puis ils lui ouvrent la gueule qu'ils tiennent plongée sous les flots, placent entre ses mâchoires un fer aigu qui les empêche de se refermer, et le crocodile, suffoqué par le manque d'air et l'eau qu'il avale en abondance, meurt après une douloureuse agonie.

Les Egyptiens ont recours à une autre ruse : ils creusent d'abord une large et très-profonde rigole qu'ils couvrent de feuillage et de sable. Ensuite ils effrayent le crocodile par leurs cris et le poursuivent de telle sorte qu'il soit dans l'inévitable nécessité de passer sur le piége qu'ils lui ont tendu. L'animal tombe, et alors il est assommé ou fait prisonnier dans de solides filets.

Les sauvages de la Floride ont une nouvelle manière de lutter avec plus d'avantage contre ce terrible amphibie qui vient aux jours de disette assiéger les habitations isolées. Ils vont par troupe à sa rencontre, portant un tronc qu'ils ont auparavant taillé en pointe; des naturels lui enfoncent rapidement l'arbre dans la gueule béante, tandis que d'autres se précipitent sur leur adversaire et le frappent au défaut des écailles. Vingt historiens dignes de foi racontent ce fait, et cependant je ne crois guère à sa véracité.

Si maintenant nous descendons les larges fleuves américains et nous nous laissons entraîner par ces grandes routes qui marchent, et si, traversant l'Atlantique, une brise d'ouest nous pousse vers le cap de Bonne-Espérance, dès que nous l'avons doublé, nous remontons vers le nord-est et nous voyons poindre à l'horizon une terre rouge, sauvage, marâtre : c'est Madagascar, Madagascar si fatale aux Français qui cherchent en vain depuis si longtemps à y planter leur pavillon dominateur et à la civiliser par le commerce et l'industrie. Que l'Européen s'éloigne sans regret de ce sol ingrat et destructeur; les populations y meurent plus vite encore que sous la zone torride du Sénégal!

Là, dans le sud de cette île immense, découpée du continent africain par quelque colère océanique, signalée encore aux navigateurs par les formidables ouragans qui s'engouffrent dans le canal de Mozambique, vous voyez Farafangane, rivière calme et profonde, et des centaines de crocodiles, inoffensifs tant qu'ils trouvent des vivres au milieu de leurs épais roseaux, sortir le matin de leur retraite silencieuse et s'assoupir pendant une grande partie de la journée sur la plage déserte,

Vous savez que ce sont là des hôtes et des voisins dangereux; vous savez s'ils aiment à faire leur repas de chair humaine : eh bien, à moins qu'un capitaine de navire ou un naturaliste étranger ne veuille acheter à prix d'or ou d'étoffes la dépouille de ces monstres à l'insouciant Madécasse, celui-ci, couché dans sa hutte, les laisse dans leur repos, qu'il semble craindre de troubler.

La superstition de ces peuples indomptés jusqu'à ce jour, ennemis de toute civilisation, entre pour beaucoup dans les motifs de leur triste apathie. Le crocodile est chez lui en certaines occasions l'auxiliaire obligé de la justice des hommes, et il serait plus exact de dire que c'est à lui seul qu'est réservé le droit d'absoudre ou de punir.

Quand une femme est accusée d'un crime, ou que ses juges naturels ne sont pas bien convaincus de sa culpabilité, la Madécasse est condamnée à subir une épreuve que le caprice du crocodile rend décisive.

Il y a au milieu du fleuve, à quelques lieues de son embouchure, une île de joncs serrés et droits où vous voyez s'épanouir à l'air une innombrable quantité de ces monstrueux alligators; c'est vous dire aussi que les eaux du fleuve en sont infestées. La femme que les lois du pays n'ont pas osé frapper est forcée, pour prouver son innocence, de traverser le fleuve à la nage, de s'asseoir devant la population attentive à côté de la première barrière de joncs dressés sur l'île, et de ne regagner le rivage que deux heures plus tard. Si l'alligator respecte la voyageuse, elle est conduite en triomphe à la bourgade, et nul indigène, depuis ce moment, n'oserait lui reprocher un crime dont les crocodiles l'ont déclarée non coupable.

Vous conviendrez que c'est prendre pour arbitres de singulières intelligences.

— Mais voulez-vous une lutte plus curieuse et plus terrible que celle qui a lieu aux bords des fleuves américains? Voulez-vous voir aux prises un de ces redoutables amphibies de trente à trente-six pieds de long contre un seul homme qui ose l'attirer à lui, l'attendre et le vaincre? Venez.

J'ai dit comment les naturels de Timor, sur la plage de Boni, s'emparaient par la ruse et l'audace des crocodiles qui infestent la rade de Coupang. Eh bien, à Solor, à Savu, à Kéra, îles sauvages, sol brûlant, rouge et foncé, abrité pourtant par les immenses parasols d'une verdure éternelle, une rencontre entre les farouches Malais et le terrible crocodile qui veut s'y reposer le jour sur le sable du rivage sera un drame plein d'intérêt et de curiosité.

— Ce ne sont ni les habitants de Coupang ni ceux plus intrépides encore de Dielhy que je vais vous montrer à l'œuvre : les uns et les autres façonnés à toute sorte de périls viennent à bout du crocodile à l'aide d'un moyen qui, s'il expose la vie d'un homme, permet au moins à ses compagnons armés de venir à son secours quand le monstre est près de remporter la victoire. Dans les deux établissements dont je vous ai déjà parlé, les chasseurs, qui ont vendu d'avance à quelque capitaine européen une carapace d'alligator, s'emparent de l'amphibie vivant en l'entraînant loin des flots dans un lieu sec et ouvert. Là, tandis qu'un seul homme l'occupe en imitant un cri plaintif d'enfant, d'autres Malais, armés de crihs et de flèches empoisonnées, entourent le monstre après que le plus audacieux des chasseurs lui a sauté sur le dos et passé dans la gueule ouverte un rude bâton noueux qui lui sert de frein et que deux mains vigoureuses placées aux deux extrémités n'abandonnent jamais. Lorsque l'alligator a reçu assez de blessures dans la gueule béante, sur les flancs et au défaut de la cuirasse, le cavalier saisit un moment de repos, désenfourche l'amphibie et s'échappe. Libre alors, le crocodile retourne dans son empire, et peu de temps après il nage sur les flots, dévoré par le poison du Bohon-hupas que les flèches aiguës et les lames ondoyantes viennent de déposer dans ses entrailles.

Certes, cela est beau et curieux à voir; certes il faut des courages de Malais, des crihs de Malais pour mener à bout de si audacieuses entreprises.

Mais les guerriers de Solor ont encore un degré de plus d'énergie et de témérité que ceux de Dielhy et de Coupang. Là on dirait qu'ils ne se servent point du glaive pour se défendre, mais seulement pour attaquer; et la cruauté est peut-être une vertu chez ces peuples farouches. Ombay l'anthropophage est à très-peu de distance de Solor. Ici, dès que l'alligator devient importun et trouble le sommeil de l'indigène étendu dans sa case bâtie sur pilotis, le naturel se dresse irrité, arme sa main droite du redoutable crihs, prend par le milieu et dans sa gauche un instrument en fer pareil à un pilon raccourci et terminé aux deux bouts par des pointes dentelées. Dès que les deux adversaires sont en présence, l'amphibie, étonné qu'un seul homme ose l'attendre, agite fébrilement sa queue aux frémissants anneaux. Le Malais, indigné aussi qu'on veuille se défendre contre lui, pose un genou en terre, plongeant son ardent regard dans le regard glauque du crocodile : et les voilà tous les deux à petits pas comme deux tigresses qui s'observent, prêtes à se déchirer de leurs dents et de leurs ongles, se rapprochant insensiblement, rampant l'un vers l'autre; et dès qu'ils sont assez près pour sentir la chaleur de leurs corps en haleine, le naturel de Solor présente audacieusement sa main gauche à la gueule du monstre : elle s'ouvre, elle se dilate : le poing armé y pénètre, les mâchoires se referment avec fureur, et quand les deux dards ont pénétré dessus et dessous, nul effort du monstre ne peut les arracher de la plaie. Le crihs fait alors son office : il fouille dans les épaules de l'ennemi à demi vaincu et va déposer dans ses chairs le venin destructeur.

Vous comprenez le danger de ces merveilleuses attaques, car il n'est pas toujours bien certain que le crocodile morde à l'instrument qui lui est présenté. Oh! alors c'est un combat bien plus rude, bien plus ardu; la lutte s'engage terrible entre les deux jouteurs, et, tout brave qu'il est, le naturel de Solor est presque toujours forcé de succomber.

Devons-nous ajouter foi aux récits de quelques téméraires voyageurs qui osent assurer que si plusieurs hommes et une seule femme se baignent ensemble dans les flots, la femme d'abord est victime de la voracité du crocodile? Ce sont là de ces observations qu'il est aussi difficile de constater que de combattre : ce sont là de ces faits douteux que propagent sans doute de vieilles traditions ou peut-être même l'antique religion de ces peuples. Mais M. Thilmann, secrétaire du gouverneur de Coupang, qui habite la colonie depuis un grand nombre d'années et auprès de qui j'ai voulu prendre ce curieux renseignement, n'a pu attester ni détruire l'assertion de quelques explorateurs. Au surplus, la galanterie du crocodile est bien capable de donner gain de cause aux historiens qui ont pris la peine d'étudier sa vie d'embûches et de meurtres.

Hommes ou femmes, ne vous baignez jamais dans la rade de Coupang; si le vorace crocodile fait un choix, c'est seulement pour saisir la proie la plus facile et la plus volumineuse.

Savu est tout près de Solor, Savu la riche, la parfumée, la diaprée, baignant ses pieds rocheux dans les eaux diaphanes de Kéra aux ombrages délicieux où pourtant se promène en souverain le monstrueux boa. Savu est tributaire de Timor au gouverneur duquel il envoie des guerriers, dès que quelque rajah insoumis lève contre la domination européenne une tête audacieuse.

A Savu, le crocodile vient se reposer le matin et le soir de ses lointains pèlerinages dans les rades et les criques éparses au milieu de ce riche archipel. Eh bien, le sauvage indigène de Savu, plus téméraire encore que celui de Solor, de Coupang et de Dielhy, dédaigne d'attendre le crocodile sur la grève dans les allées de cocotiers qui ombragent les habitations. Il va, lui, armé d'un poignard empoisonné, le chercher au sein de son empire, il s'en approche à la nage, il suit ses rapides mouvements sous les eaux, et quand les deux corps se touchent, le naturel de Savu plonge, remonte presque en même temps, enfonce le dard aigu dans le ventre de l'amphibie, le retire, l'y replonge encore et ne songe à la retraite que lorsque les flots de sang rougissant les eaux annoncent que les derniers soupirs de l'amphibie rendent inutiles de plus grands efforts de courage. Savu est une des plus petites îles de cet archipel malais que je vous ai fait connaître; Savu en est sans contredit la plus remarquable par l'audace de ses farouches habitants.

Dans ses luttes terribles au milieu des eaux, il arrive quelquefois que l'intrépide combattant, vaincu par l'agilité de son adversaire, plonge sans pouvoir rencontrer en remontant à la surface le ventre qu'il voulait percer. Alors le crocodile aux aguets se précipite à son tour vers son ennemi pris au dépourvu, le saisit dans son immense gueule par le corps ou par l'un de ses membres, l'entraîne au fond de l'abîme, et, dès qu'il l'a noyé, reprend avec sa proie la route du rivage où il va la dévorer sous l'épais feuillage d'un bananier au pied duquel il laisse de hideux débris signalant une victime du redoutable alligator.

Dans une promenade que je fis un jour à Savu, je trouvai sous un magnifique rima des ossements humains horriblement mutilés et des lambeaux de chair en putréfaction. C'est qu'un crocodile était venu là quelques jours auparavant compléter son déjeuner aux rayons d'un soleil généreux. Chaque race a ses joies et ses fêtes.

# CHASSE A L'ÉLÉPHANT

## NOTICE

L'éléphant réunit à lui seul la prudence et l'industrie du castor, l'intelligence et l'adresse du singe, la reconnaissance et la fidélité du chien. Sa mémoire est prodigieuse, et mille exemples viendraient à l'appui de cette assertion si le moindre doute pouvait s'élever à cet égard. Il affectionne beaucoup les enfants et les femmes, dont il se plaît à écouter la douce voix. Il ne provoque presque jamais les hommes ou les animaux, mais en reçoit-il un outrage ou une blessure, il va bravement à eux et sait en tirer une vengeance éclatante.

Sa coquetterie est extrême, et il ne marche jamais plus fier et plus superbe que lorsqu'il est richement caparaçonné.

L'Afrique est le lieu de la terre où ces colosses se montrent en plus grand nombre. La durée de leur vie n'a pu être encore bien nettement précisée; cependant on s'accorde à dire qu'ils vivent deux siècles. Onésime assure même que leur existence peut aller jusqu'à cinq cents ans, et Philostrate rapporte que l'éléphant Ajax, qui combattit pour Porus contre Alexandre, vivait encore quatre cents ans après la célèbre victoire du fils de Philippe.

La couleur ordinaire de ces gigantesques animaux est d'un gris cendré ou noirâtre. Quelques voyageurs prétendent en avoir rencontré de blancs, mais la vérité de cette assertion n'est pas positivement démontrée, et, quant aux éléphants rouges que plusieurs explorateurs ont cru rencontrer chez les Hottentots et les Cafres, nous sommes certain qu'ils n'empruntaient leur couleur qu'au sol sanguin sur lequel ils avaient coutume de se rouler.

La taille des éléphants varie selon les zones qu'ils habitent. Ceux des Indes ont jusqu'à quatorze ou quinze pieds de hauteur; ceux du Sénégal dix ou onze seulement. Le corps de ce colosse est lourd et sans souplesse; son cou, très-court, est la principale cause de la roideur de ses mouvements, et bien que ses jambes de devant semblent être plus longues que celles de derrière, celles-ci en réalité le sont davantage. Son pied, excessivement petit, est partagé en cinq doigts non apparents, et la plante est revêtue d'une espèce de corne qui la protége complétement. Ses oreilles sont très-grandes et assez mobiles pour chasser les mouches qui viennent effrontément se poser sur ses paupières. Ses yeux sont petits et pleins d'expression ; son odorat exquis se plaît beaucoup à respirer les fleurs et les parfums; son ouïe, fort délicate, est peut-être un des motifs qui le passionnent pour la musique, et l'on a vu des éléphants battre la mesure et marquer spontanément les différents temps à la première audition d'une symphonie instrumentée.

Sa trompe, que les naturalistes ont avec assez de raison appelée sa main, lui en sert en effet, et le petit rebord qui la termine fait l'office d'un doigt dans les exercices qui demandent la plus minutieuse dextérité.

Le terme moyen de sa force est celle de six chevaux; l'éléphant de l'Inde charrie sans peine trois et quatre milliers pesant; celui d'Afrique enlève facilement avec sa trompe deux cents livres qu'il place lui-même sur ses épaules, et peut porter plus d'un millier sur ses défenses.

Pour entretenir la vigueur de l'éléphant, il faut lui donner au moins cent livres de riz par jour. Dans les forêts, il se nourrit de racines, d'herbes, de feuillage et de bois tendre; ce fourrage est évalué à cent cinquante livres. L'éléphant aime beaucoup le vin et les liqueurs fortes.

Au pas ordinaire, il suivrait un cheval au petit trot; irrité, il l'atteindrait aisément au galop. Quarante lieues sont à peu près le chemin qu'il peut faire dans une journée sans être obligé pour cela de renoncer au même trajet le lendemain. Il est excellent nageur, et l'on n'est pas peu surpris de voir souvent entre deux eaux, la trompe seulement à l'air, un de ces immenses quadrupèdes, chargé même quelquefois de lourds fardeaux, traverser avec rapidité des rivières et des fleuves.

L'éléphant, quoique naturellement timide, est cependant peu craintif. Les feux artificiels le jettent dans une grande épouvante.

Sa pudeur est extrême; jamais il ne se livre à ses ébats amoureux que dans les retraites les plus isolées et dans les forêts les plus solitaires. S'il se voit surpris alors par des chasseurs, il s'abandonne à d'ardents accès de colère et se met à la poursuite des indiscrets qui payent souvent fort cher leur imprudente curiosité. La femelle porte deux ans pendant lesquels le mâle lui reste fidèle. Elle ne donne qu'un seul petit à la fois, lequel, à sa naissance, a des dents et est de la grosseur d'un sanglier. A six mois, il est plus grand qu'un taureau. — En état de domesticité, il n'y a pas d'exemple qu'un couple ait jamais produit.

Tout esclave, en effet, doit manquer de force et de virilité.

---

## CHASSE

La civilisation est le plus implacable des dévorateurs. Dès qu'elle fait une trouée dans un pays, tout s'y modifie; dès qu'elle s'y établit, tout est changé, bouleversé, les hommes, les quadrupèdes, les fleuves, les montagnes et quelquefois même le climat. C'est que pour construire il faut creuser dans les abîmes, et que le besoin de possession est un aiguillon qui pénètre dans les flancs et qui n'en sort qu'avec la vie.

Nul de nous n'aime à jouir d'un bien commun à tous, car il y a de l'égoïsme dans la félicité, et l'on n'est réellement heureux dans le monde physique et moral qu'alors qu'on peut l'être sans le secours de personne. La stérilité et le désert sont les seuls ennemis que l'avide explorateur ne cherche pas à soumettre, et c'est pour cela peut-être qu'on a raison de dire qu'il y a beaucoup de paresse et de vanité dans le progrès. Quand Vasco de Gama doubla pour la première fois le cap des Tempêtes, il vit le sol âpre, rude, sombre, déchiré, et le flot, poussé par la brise de l'ouest, se ruer avec un fracas horrible sur les galets roulés de la grève envahie.

Les siècles marchèrent, de larges môles de granit opposèrent leurs flancs robustes aux colères océaniques, une ville surgit, et Table-Bay devint le principal point de relâche des navires voyageurs qui, sur la trace des Portugais, allaient interroger les richesses et les curiosités des Indes orientales.

Cependant des peuplades farouches chassées du rivage essayèrent de le reconquérir : elles ne répondirent, hélas! aux fusils et au bronze européen qu'avec des flèches et des casse-têtes; elles furent vaincues, refoulées, et l'on comprit seulement alors tout le parti qu'on pourrait tirer d'une immense et riche végétation inconnue à nos climats. Ici se dressèrent de nouvelles difficultés. On avait dompté le Cafre, le Hottentot, il fallut songer à soumettre les ri-

gueurs du sol et la férocité des quadrupèdes qui peuplent ces steppes et ces forêts éternelles.

Mille courses aventureuses furent tentées. L'amour du gain d'abord, et, plus tard, la curiosité vainquirent les premiers obstacles. On avançait pas à pas, on défrichait et l'on traçait des routes avec une grande prudence; car le tigre et le lion laissaient autour des voyageurs des traces de leur récent passage. Le feu vint en aide au glaive et au bronze, des forêts immenses disparurent sous la flamme, et leurs cendres fécondèrent le sol.

Cependant les populations sauvages de l'intérieur cherchaient à effrayer les nouveaux venus par le récit des dangers auxquels ils allaient s'exposer en se trouvant face à face avec les bêtes féroces de ces contrées; et, comme dans toutes les tentatives hasardeuses, les courageux explorateurs ne crurent à la réalité du péril qu'alors qu'il vint s'offrir à leurs regards. Il y eut un grand nombre de victimes de part et d'autre; vainqueurs et vaincus, colons et bêtes féroces, se tinrent sur la réserve. Les Européens se bâtirent de solides retraites, s'entourèrent de nombreux serviteurs; la destruction commença dans les rangs des premiers hôtes de cette terre régénérée.

Que sont devenues, depuis la possession du Cap, ces meutes écumeuses de bêtes féroces dont on trouve à peine aujourd'hui quelques individus dans l'intérieur des terres africaines? Où sont ces terribles lions qui venaient par bandes mêler leurs rugissements à ceux des vagues irritées? Dans quelle retraite assez profonde se cachent les monstrueux rhinocéros qui, dans leurs courses bruyantes, renversent d'un coup d'épaule les arbres les plus robustes; ces troupeaux immenses d'éléphants voyageurs qui venaient, il y a peu d'années encore, faire de tranquilles promenades jusque dans les villages des Cafres et des Hottentots, qui les recevaient comme des amis?

Levaillant vous le dit, et Levaillant est moins menteur qu'on ne s'est plu à le propager. Il a vu, lui, dans ses courses au nord de la colonie du Cap, des centaines d'éléphants ne se révoltant qu'alors qu'ils se voyaient attaqués ou qu'ils se sentaient blessés; et encore fallait-il que la douleur du monstrueux quadrupède fût bien grande ou que toute retraite lui devînt impossible pour qu'il se décidât à accepter la lutte proposée. Aujourd'hui les éléphants sont presque aussi rares que les lions et les tigres; et les explorateurs traversent souvent de vastes solitudes sans entendre un rugissement sourd et un seul cri de bête féroce.

L'effroi, l'impérieux besoin de sa conservation personnelle, ont-ils changé la nature primitive de l'éléphant, et devons-nous à la guerre permanente qu'on lui a faite cette turbulence, ce besoin d'envahissement et de destruction qui le possède aujourd'hui? Cela peut être, cela est rationnel, et les peuplades sauvages au milieu desquelles vient se jeter à l'improviste ce formidable quadrupède le redoutent presque autant que le lion et le tigre. La masse est énorme, le cuir dur à percer, les balles des plus gros fusils sont mesquines contre une vie si puissante; et, dès que la douleur s'est fait sentir, gare aux cabanes des sauvages contre lesquelles l'éléphant blessé va se ruer dans sa furie! Il ne cherche pas d'abord à tuer, mais à détruire, à abattre, à bouleverser; il piétine sur le toit des maisons et sur les cadavres des hommes; il arrache de sa trompe vigoureuse les plus solides barrières; il perce de ses énormes défenses les cloisons les plus épaisses; vous voyez voltiger dans l'air des cadavres de Hottentots, de Cafres et d'animaux domestiques; c'est une avalanche de débris qui retombe sur le sol pour monter un instant après jusqu'à la hauteur des arbres les plus élevés; car, lorsqu'il manque un aliment à la colère de l'éléphant dont le sang a rougi le sol, il le cherche dans les massifs en ruines qu'il avait déjà abandonnés. Une peuplade entière est sans asile par cela seul qu'une balle aura frappé un éléphant sans l'abattre.

Et cependant Levaillant et quelques autres voyageurs n'ont pas craint de publier dans leurs amusantes relations que des éléphants blessés par eux passaient souvent à leurs côtés sans leur faire le moindre mal et sans chercher à se venger.

Toutes les races s'abâtardissent, disent les philosophes. Est-ce donc s'abâtardir que de gagner en cruauté?

Dès que sur le terrain sont empreintes de fraîches traces de pieds d'éléphant, toute une bourgade est en émoi et se prépare au combat : ceux-ci sont armés de fusils chargés de balles de plomb où l'on a mélangé un peu d'étain; ceux-là portent en main de durs casse-têtes; d'autres, armés d'arcs et de très-courtes flèches empoisonnées, sont sûrs au moins que, si la peau du quadrupède est percée, la mort viendra bientôt saisir sa proie; car il est actif, je vous jure, le poison dont les Cafres frottent leurs armes de guerre, et robustes aussi sont les bras qui s'en servent comme défense et comme attaque.

Je vis un jour, à quelques lieues au nord-ouest de Table-Bay, tout un village détruit sans que je pusse d'abord en soupçonner la cause. Je m'imaginai qu'en guerre avec un village voisin il avait été vaincu, et que la rage du vainqueur avait accompli cet acte de destruction; mais plus loin j'aperçus, campés sur la lisière d'un bois épais, les pauvres habitants sans demeure; et c'est alors seulement que j'appris que la colère d'un éléphant avait fait ces épouvantables ravages. A une lieue de là, guidé par un vol énorme de vautours affamés, je trouvai le cadavre d'un éléphant sur la tête duquel étaient encore incrustées des flèches aiguës. Il avait douze pieds de hauteur : les hyènes et les vautours ne manquèrent point de vivres.

Par quels moyens les Cafres parviennent-ils à se défendre contre les éléphants, au milieu desquels ils ont bâti leurs villages? Ils emploient la ruse, bien convaincus que la force et le courage ne leur viendraient guère en aide. A cet effet, autour de leurs cases, et à une centaine de pas de leurs habitations, ils ont creusé des fossés profonds séparés les uns des autres par de petites rigoles étroites, qui leur sont indiqués à l'aide de pieux plantés en terre et sur lesquels ils se dirigent pour s'éloigner ou se rapprocher de leurs familles; les fossés, profonds et larges, sont recouverts de perches flexibles sur lesquelles on a étendu des brassées de rameaux et de feuillage.

Sitôt que l'éléphant annonce sa visite, une trompe sonore dit à la bourgade la présence de l'ennemi : on s'arme, on va au-devant du quadrupède, qu'on laisse tranquillement poursuivre sa route s'il ne songe point à l'attaque. Mais, pour peu qu'il fasse mine d'accepter le combat, les Cafres fuient en cherchant à attirer le quadrupède sur leurs pas. Celui-ci s'avance, en effet, voit une proie facile qu'on semble ne pas vouloir lui disputer; il arrive plein de confiance au bord du village, il pose un pied imprudent sur les feuilles amoncelées, et la masse énorme s'engouffre dans la fosse, où on le tue alors avec des balles sûrement dirigées.

Un des plus riches planteurs du Cap m'a assuré que, dans une de ces chasses terribles entre le pays des Cafres et celui des Hottentots, un de ses frères, qui venait de blesser un éléphant, se vit poursuivi par la bête furieuse qui laissa, sans daigner les regarder en passant auprès d'eux, les autres chasseurs; que, gagné de vitesse par elle, il grimpa sur un arbre afin d'éviter la mort; mais que, arrivé là, l'éléphant furieux attaqua le tronc de ses redoutables défenses, puis essaya de le déraciner à l'aide de sa trompe, et qu'il l'abattit enfin d'un terrible coup d'épaule : le malheureux frère fut broyé sous les pieds de son ennemi.

Le besoin rend ingénieux les sauvages habitants des pays où la vie de chaque jour s'achète par des sacrifices et des périls. Ils ont surtout un merveilleux instinct pour combattre les rigueurs du sol qu'ils foulent, du ciel qui les vêtit, ou les envahissements des bêtes féroces qui leur disputent le terrain. Aussi, quand les éléphants, à la piste d'une population prévenue, ont assez d'adresse pour ne pas se laisser prendre aux fossés creusés autour d'une bourgade, qu'arrive-t-il alors? que le village est assiégé, bloqué dans toutes les formes; que nul habitant ne peut en sortir sans s'exposer à une mort presque certaine, et que la faim dévorante est le plus sûr auxiliaire du quadrupède temporiseur.

Pour échapper à ce danger qui peut se présenter assez souvent, les Cafres d'abord, et à leur exemple les Hottentots, apprivoisèrent des éléphants pris au piége; ils



Guidé par un vol de vautours affamés, je trouvai le cadavre d'un éléphant. (Page 31.)

les soumirent à force de soins et de tendresse ; ils les dressèrent aux combats et se mirent modestement sous leur protection. La guerre alors se faisait de colosse à colosse; c'étaient des rochers énormes que la main puissante de Dieu poussait l'un contre l'autre. Les défenses aiguës entraient dans les flancs déchirés, les trompes calleuses se saisissaient, s'entremêlaient, s'enroulaient comme deux boas irrités cherchant à s'étouffer; les sourds mugissements des bêtes furieuses remplissaient les échos des montagnes et des forêts, et la terre résonnait sous les pieds gigantesques des deux athlètes comme tous les battoirs d'un millier de blanchisseuses à l'ouvrage. Ce n'était plus un combat, c'était une horrible tuerie où les lambeaux de chair tombaient noirs et rouges des oreilles et des épaules. Le spectacle était magnifique.

Mais, comme dans presque toutes les luttes le courage joint à la générosité doit l'emporter sur la force brutale, le champ de bataille demeurait presque toujours à l'éléphant protecteur, et il rentrait en triomphe dans le village sauvé par lui, au milieu des bruyantes acclamations de toute la population enivrée. Hélas! hommes et quadrupèdes, oiseaux et poissons, sont soumis à une même loi, à une loi commune, éternelle, contre laquelle viennent se briser les plus fermes volontés, les plus énergiques courages. Qui vous dit que les mollusques, les madrépores, les coraux, les arbres, les plantes, les rochers, n'en subissent pas la rigueur? Cette loi est volontaire, tyrannique; tout front se courbe devant elle quand elle a parlé haut, tout orgueil s'abaisse quand elle a dit : Je veux. A sa voix puissante, le fort devient faible, le lâche brave, le poltron audacieux; à sa voix encore, l'ami trahit son ami, le fils se révolte contre sa mère.

Le stupide Hottentot seul peut-être ne s'était pas douté de cette immuable loi qui régit le monde, et il a fallu que l'éléphant la lui fit connaître.

Lorsque dans une bourgade on avait apprivoisé un de ces intelligents colosses, il n'était jamais venu dans la tête du moins inepte de ces demi-brutes qu'il fallait ar-

Imprimé par H. Didot, Mesnil (Eure), sur les clichés des Éditeurs.




Le sauvage, armé d'une pierre, écrase la tête de son ennemi. (Page 36.)

défenseur autre chose que des soins assidus, une bonne litière et des vivres en abondance. Ils ne demandaient pas mieux que de donner ce qui est pour eux d'une absolue nécessité; mais l'éléphant est cent fois plus riche en intelligence que le Hottentot, il a même du cœur et des passions, et ce cœur et ces passions cherchent souvent au dehors un écho fidèle. Aussi qu'arriva-t-il? Que les malheureux Hottentots comprirent trop tard les motifs des fréquentes irruptions dont ils étaient harcelés.

Voilà des cris qui annoncent l'approche d'un éléphant! Vite, vite un appel à notre défenseur! On se mêle, on se presse autour de lui, on le caresse de la voix et de la main, on lui montre une conquête facile, on lui désigne son adversaire, on lui ouvre la lice... Et au même instant les deux combattants qu'on espère bientôt voir se déchirer partent côte à côte comme de vieilles connaissances, comme de chauds amis, et regagnent les bois et les profondes solitudes. C'est un mâle et une femelle qui vont peupler ces déserts.

La tendresse de l'éléphant mâle pour la femelle qu'il s'est choisie le pousse parfois jusqu'au dévouement le plus sublime. Dans les temps de disette, sur les terrains appauvris, la plus large portion de la pitance appartient à la femelle, et, dans les dangers à courir, on voit le mâle intrépide se jeter au-devant du coup destiné à sa compagne.

En 1822, lors d'une chasse générale, à laquelle pourtant M. Rouvière ne voulut point prendre part, car il n'aimait les dangers que pour lui seul, une femelle, isolée d'abord et blessée plus tard par plusieurs balles, fut faite prisonnière, fortement garrottée et portée au Cap sur un de ces chariots monstres dont je vous ai parlé dans mes *Souvenirs*. Elle revint à la vie et à la santé. Reconnaissante des soins qui lui avaient été prodigués par un colon, elle le suivait en esclave dans les rues, sur les promenades publiques, au pied de la Table; elle assistait avec lui, calme et obéissante, aux réjouissances populaires, aux parades de la garnison, et sa soumission était telle, qu'elle

n'acceptait un gâteau ou un fruit des passants que lorsque son maître lui en avait donné la permission par un signe de sa tête ou un mot de sa bouche.

Depuis six mois Hella, comme on l'appelait, faisait l'admiration des habitants de Table-Bay et était l'orgueil de son maître. Une nuit, à peine le calme régnait-il dans les rues, et l'on n'entendait plus que le lugubre roulement des flots sur les galets, un cri terrible et prolongé se fit entendre dans une des rues qui avoisinent le Champ de Mars. Là, en effet, dans une cour immense abritée sur les côtés par une élégante galerie, se reposait mollement Hella de ses promenades de chaque jour; là aussi, guidé par sa tendresse, le mâle qui l'avait perdue s'était arrêté; et les curieux, appelés au dehors de leurs demeures ou de leurs terrasses, furent témoins d'un spectacle intéressant et terrible à la fois. Le fougueux éléphant frappait à coups redoublés de ses deux défenses les solides murailles de pierre, tandis que sa trompe cherchait à les démolir en fouillant dans les interstices où ses crocs pouvaient s'attacher; il se ruait dessus ainsi qu'il l'eût fait sur le chasseur dont il aurait ressenti la balle; il allait en furieux, tantôt à droite, tantôt à gauche, cherchant une issue où il pût pénétrer. Il trouva enfin la porte de la vaste enceinte : il l'abattit du premier coup et y pénétra d'un pas rapide... Il venait de reconquérir sa compagne, pour laquelle il s'était mis en pèlerinage depuis si longtemps.

Le lendemain le maître de Hella eut deux esclaves au lieu d'un. Quelques jours après, Hella seule se promenait dans les rues du Cap : le bonheur du mâle l'avait tué; peut-être aussi mourut-il du regret de sa servitude : l'air de la liberté va si bien à tout être vivant!

Partout où les armes à feu ont pénétré, elles sont devenues les terribles auxiliaires des sauvages habitants des déserts africains; mais, là où quelques individus seulement ont pu s'en procurer, les chasses aux bêtes féroces sont devenues très-dangereuses. L'éléphant surtout a été difficile à vaincre : une masse si colossale ne peut pas être aisément maîtrisée dans ses colères, et les piéges n'obtenaient pas toujours un heureux résultat. Plus vous pénétrez dans l'intérieur de l'Afrique, plus vous trouvez les populations tremblantes en face des ennemis cruels que Dieu leur a donnés : elles fuient au rauquement du tigre, au rugissement du lion, au glapissement de l'hyène, et lorsque la terre retentit au loin sous les pas lourds de l'éléphant, il est exact de dire qu'on se prépare plutôt à la mort qu'au combat. A la vérité, des trous profonds sont creusés; des filets énormes, tressés à l'aide d'écorces d'arbres et formant des nœuds coulants, sont placés sur la route que l'éléphant doit parcourir; mais là se bornent les efforts des sauvages, là s'arrête leur prévoyance, et l'animal captif les chasse encore au loin.

C'est que dès leur enfance ils ont été façonnés à ces terreurs, et que plus tard ils ont regardé les redoutables hôtes de leur pays comme ils envisagent les pluies qui les assiégent dans certaines saisons, les sécheresses qui les dévorent dans un autre temps, les bouffées de vent du désert qui les emprisonnent, et le soleil de plomb qui les calcine.

Européens, essayez maintenant la conquête de l'Afrique sauvage : vous voyez qu'il ne vous reste à soumettre que le climat. Un déluge de flots et de feux, qu'est-ce qu'un pareil obstacle pour la cupidité?

Quittez la sauvage Afrique, venez avec moi dans l'Inde visiter les riches comptoirs où l'éléphant, animal domestique, se charge avec tant de docilité du transport des marchandises et obéit en esclave aux ordres qui lui sont donnés. A Bombay, ainsi que dans les établissements voisins, il est l'hôte familier de la ville; il a ses habitudes, ses lieux de prédilection, ses amis, ses connaissances, ses antipathies.

Vous diriez que dans l'Inde ce monstrueux quadrupède a perdu tout son courage, toute sa puissance, toute son énergie, toute sa force, et que, tremblant sous le dard de son cornac, il s'est fait de la servilité une habitude dont il n'a ni le pouvoir ni la volonté de s'affranchir. Eh bien, détrompez-vous : c'est chez les Indiens surtout que l'éléphant se montre terrible dans ses violences et dans ses fureurs. On dirait aussi que celui qui vient rôder insolemment auprès des villes les mieux défendues veut insulter à l'esclavage de ses frères abâtardis, qu'il tient à prouver que l'indépendance est dans ses allures et dans ses mœurs, et qu'il ne recule jamais devant une rencontre avec des hommes ou avec les dangereux quadrupèdes qui, comme lui, habitent les forêts.

Dans l'Inde, en effet, on ne va à la chasse à l'éléphant qu'à l'aide des éléphants apprivoisés et avec de l'artillerie; ce sont des mêlées sanglantes, effrayantes à voir, impossibles à décrire. Il y a là des hurlements, de la rage, du désespoir, du délire; il y a là des déchirements affreux, des efforts incroyables de courage, des agonies et des cadavres. Il n'est pas rare d'avoir trouvé dans les flancs d'un éléphant encore plein de vie quinze ou vingt éclats de mitraille qui n'avaient pas pu même ébranler le colosse; il faut des boulets pour détruire et renverser les bastions. Quelques-uns de ces animaux atteints par le bronze se sont, dans leur furie, jetés sur les canons mis en bataille et les ont renversés de leurs défenses et de leur trompe.

Les chasses à l'éléphant du côté de l'Hymalaya ressemblent, dit-on, à des expéditions militaires telles qu'en font les princes alors qu'ils vont à la conquête d'un empire, et l'on raconte à ce sujet de terribles épisodes.

Nous ne publions dans ces récits que des détails avérés; nous ne voulons livrer à nos lecteurs que les faits dont nous pouvons garantir l'authenticité. Ne créons point le drame; nous n'avons qu'à fouiller dans la vie des hommes et des quadrupèdes : il y domine à chaque page.

---

# CHASSE AU SERPENT NOIR

## NOTICE

Ce redoutable reptile a communément cinq ou six pieds de longueur, et une épaisseur de deux ou trois pouces de diamètre, mais d'une élasticité telle, qu'il n'est pas rare de lui voir garder intact dans le corps un animal aussi volumineux qu'un lapin.

La tête du serpent noir est carrée, plate, osseuse; le museau est courbe, peu allongé. Il a deux petites écailles en forme de croissant aux deux coins de la bouche, mais elles se détachent de la peau à volonté par un bout ou par un autre; de sorte qu'elles ne nuisent en rien à la dilatation de la gueule.

La langue est bifurquée et fort longue, presque toujours en mouvement et à l'air; ses yeux sont vifs, petits, d'un jaune rouge, saillants, et se couvrant par intervalles d'un voile blanchâtre comme pour se reposer.

Ses dents, au nombre de dix-huit, se replient à volonté en dedans; elles sont creuses, extrêmement aiguës, et ne se touchent conséquemment que par la base.

Le venin est renfermé dans une vessie intérieure et extérieure à la fois, recouverte d'une membrane extrêmement déliée, un peu jaune. Quand le reptile mord, cette vessie crève, et le virus coule de la dent creuse dans la plaie.

Vous chercheriez en vain la place mordue par le serpent noir, c'est la piqûre d'une aiguille. Au reste, à peine auriez-vous le temps de vous occuper de ce soin : la mort est si prompte!

Sur le front et au-dessus de chaque œil le serpent noir a deux taches vertes, rondes, égales, et à côté de celles-ci d'autres taches plus petites qui se perdent graduellement vers le cou.

La couleur noire du reptile est sale; quelques parties sont mates, d'autres brillantes; mais tout cela sans régularité, avec désordre et confusion.

Le ventre est sensiblement moins foncé : il est d'un brun noir et gélatineux; on dirait que ce hideux serpent bave par tout le corps.

Quelques taches semées çà et là se dessinent sur la partie élevée du ventre : celles qu'on remarque sur le corps sont d'une teinte jaune et verdâtre; nulle symétrie dans leur position.

En regardant avec la loupe, on aperçoit des écailles sur toute la charpente du serpent noir, dont la queue se termine par un crochet moins teinté que le reste et peu visible à l'œil nu.

En repos, le serpent noir se tient presque toujours *lové* comme une manœuvre de navire; sa tête est au centre, droite, mobile, et ne reposant sur les courbes que pendant son sommeil.

Dans sa course, le reptile ne touche la terre que du tiers de son corps à peu près, à moins qu'il ne soit pas pressé, car alors il rampe comme nos couleuvres, et toujours en légers segments de cercle; la tête cependant ne pose point sur le sol, et la bouche est toujours fermée.

S'il est pressé d'atteindre le but, le serpent noir ne court pas, il vole; c'est la rapidité de la flèche. Ici, point de sinuosités, point d'ondulations : c'est un frétillement imperceptible; on dirait un projectile livré à son propre mouvement. Un cheval au galop n'échapperait pas au serpent noir.

S'attaquent-ils entre eux? Je ne sais. Les personnes qui ont le mieux étudié les mœurs de ce dangereux reptile n'ont pas pu résoudre cette question. M. Lazzaretto, que j'ai trouvé à la nouvelle Liverpool, croit qu'ils vivent toujours en fort bonne intelligence.

Le serpent noir ne grimpe pas sur les arbres, m'a dit encore ce même naturaliste : et cependant M. Oxley, dont j'ai si souvent parlé dans mes *Souvenirs*, m'a assuré avoir vu plusieurs fois des serpents noirs suspendus par la queue à des branches fort élevées d'eucalyptus, et se balançant et tournoyant comme une flamme de navire agitée par le vent.

M. Oxley prétend encore que ce reptile craint le feu. Il ne doit craindre que cela, car il n'y a pas moyen de mordre dans une braise ardente.

## CHASSE

Un naturel de la Nouvelle-Galles du Sud arrive tout nu à Sydney, admirable ville européenne bâtie à l'antipode de Paris : il entre effrontément dans la maison d'un riche banquier ou d'un planteur, demande une baguette de fusil, offre en échange un grossier casse-tête recourbé, quelques sagaies d'un bois très-dur ou une vieille peau de kanguroo. Le maître du logis lui tend une main généreuse, refuse les richesses proposées, lui donne la baguette convoitée, un morceau de pain, un peu de viande fraîche, un petit verre d'eau-de-vie, et jette un long regard de pitié sur le malheureux. Celui-ci, sans reconnaissance, sans un coup d'œil, sans un mot qui veuille dire merci, tourne sur ses talons durs comme de la corne, s'achemine en gambadant vers les bois vierges qui cerclent encore la belle colonie anglaise, va, va toujours, trouve au fond de ces immenses solitudes quelques cabanes faites avec l'écorce épaisse de l'eucalyptus, se couche sur le sol, et s'endort assez joyeux, parce qu'il a une baguette de fusil à l'aide de laquelle il pourra se défendre contre le serpent noir.

C'est qu'il a vu combien il y avait de péril à oser attaquer le dangereux reptile en le saisissant par la queue d'une main audacieuse et en le faisant tournoyer comme une fronde au-dessus de la tête; c'est que le serpent noir donne la mort, une mort horrible, à celui qu'effleure sa dent aiguë; c'est qu'il n'attend pas qu'on le poursuive dans la retraite qu'il s'est choisie, et qu'il s'élance au contraire, avec la rapidité de la flèche, contre tout être vivant qui passe à sa portée.

Aussi voyez quel singulier continent que celui qui est habité par de tels hôtes! C'est une nature à part, une terre comme on n'en trouve que là, un ciel fait tout exprès pour ajouter aux phénomènes météorologiques qui le sillonnent, des eaux dévorantes venant comme des avalanches, on ne sait d'où, et disparaissant plus tard, on ne sait comment, par mille embouchures variant à chaque orage; c'est une végétation neuve, forte, éternelle; une côte élevée, coupée de criques délicieuses; des plaines à fatiguer la vue et l'imagination; des montagnes meurtrières pour tout investigateur, des oiseaux, des quadrupèdes, des poissons organisés de telle sorte, qu'on les prendrait pour les enfants d'un cerveau malade; et, au milieu de tout cela, des hommes, je me trompe, des brutes à la tête monstrueuse, aux yeux petits et flamboyants, à la bouche mordant les oreilles, au nez aussi large que la bouche; des choses mouvantes ayant des pieds comme de larges battoirs, un corps anguleux et presque diaphane, des cheveux crépus, et des jambes et des bras auxquels on ne croit point, à moins qu'on y regarde à deux pas de distance.

Tant de misères et tant de richesses sur un même terrain! une nature muette, belle et majestueuse comme Dieu seul peut la rêver; une nature vivante, pauvre, souffreteuse et crétine, comme si le malheur s'en était emparé à son premier jour!

A qui veut des contrastes je dirai : Allez visiter la Nouvelle-Galles du Sud; vous ne changerez pas seulement de pays, vous changerez de monde.

Là aussi, au milieu des kanguroos, des ornithorynques, des opossums, vit le serpent noir, c'est-à-dire le plus mortel des reptiles, celui qui seul peut-être attaque l'homme, celui qui seul ne craint ni le bruit, ni les armes, ni la flamme : le serpent noir, à qui l'on doit peut-être le silence solennel qui règne dans ces forêts si jeunes, si fraîches, et pourtant vieilles comme la création.

Ce fut une entreprise bien téméraire que tenta le roi de la Grande-Bretagne en envoyant ses malfaiteurs et ses filles de joie sur un continent où l'on voulait régénérer, avec le sol, les mœurs de ceux qui allaient le peupler. Peu d'années cependant ont suffi pour cette double conquête, et le plus intrépide des marins anglais, celui à qui toutes les nations doivent la connaissance de tant de terres et d'archipels inconnus jusqu'à lui, le capitaine Cook, a doté sa patrie de richesses impérissables. Hélas! l'illustre navigateur ne devait pas jouir de sa gloire, et la rade de Carakakoa, aux Sandwichs, abrite dans un cercueil de plomb les restes du plus grand homme de mer des temps anciens et modernes!

Nous quittons la ville de Sydney, nous laissons à droite et à gauche, sans les regarder et avec une sorte de dédain, les magnifiques plantations européennes qui ont chassé loin du port Jackson les colosses primitifs pesant sur la terre. Ingratitude du voyageur, tout offensé de retrouver loin de son pays le pays qu'il regrette!

Jugez si l'expérience du malheur est puissante, puisqu'elle donne de l'intelligence à des hommes qui, pour les premières nécessités de la vie, n'ont pas même l'instinct de la brute!

Quand les torrents débordent et couvrent la végétation, ils se laissent stupidement engloutir par les eaux; quand les rafales de l'ouest font crier les forêts menacées, à peine songent-ils à se mettre à l'abri de leurs atteintes sous des cases d'écorce presque toujours emportées, et d'ailleurs brisées sur les troncs noueux; si le soleil calcine le sol, ils sont là se laissant crevasser par ses rayons pénétrants, et vous les trouvez sous vos pas suant et buvant comme de hideux crapauds au bord d'un marais verdâtre et fangeux.

Dès qu'il s'agit de son existence physique, l'idiot n'y songe guère que lorsque ses membres décrépits avant l'âge se tordent sous les tiraillements de la faim; et comme les vivres lui manquent, quoiqu'il pût en trouver de frais et abondamment à l'aide d'un travail facile au port Jackson, il aime mieux s'attaquer aux grosses araignées, dont les trames admirables joignent élégamment les arbres les plus distancés, aux fourmis voraces et gigantesques qu'il poursuit avec du feu dans leurs nids bombés comme des tumuli, aux kanguroos blessés qu'il peut atteindre, et aux serpents noirs qui lui disputent les vastes solitudes de ce continent sans pareil.

Ils avaient imaginé (comme je vous l'ai dit), ces êtres tenant le milieu entre l'huître et le corail, de s'emparer du serpent noir endormi, de le saisir d'une main par la queue, de faire tournoyer le reptile étourdi dans ce mouvement de rotation, de frapper ensuite sa tête contre un tronc d'arbre ou contre un rocher; puis ils séparaient, à l'aide d'un bois tranchant, la tête du corps, et faisaient de celui-ci un succulent repas. Mais qu'arrivait-il souvent? que le serpent glissait dans les doigts, qu'il se retournait, mordait son antagoniste au premier endroit venu, et qu'un quart d'heure après on voyait, étendu sur le sol, gonflé comme un ballon et la langue et les yeux en saillie, un corps énorme, hideux, que la veille vous auriez pris pour une momie desséchée au contact de l'air.

Cependant tout animal mouvant ici-bas est riche au moins d'une pensée. Voyez les mollusques, les coquillages qui s'ouvrent aux flots et pincent leurs ennemis; les polypes qui font le vide entre le sol et leur corps gélatineux afin de se donner dans leurs attaques un solide point d'appui; voyez l'unau qui monte avec tant de paresse sur un arbre qu'il dépouille feuille à feuille, et qui se laisse enfin tomber de sa branche pour s'épargner la fatigue du retour; voyez encore la taupe qui sillonne en tous sens les champs qu'elle dévaste, et la marmotte qui vit dans son sommeil pendant que l'hiver l'abrite chaudement sous son épais manteau de neige au fond de sa retraite ignorée... Tout a au moins une pensée ici-bas, même le naturel de la presqu'île Péron et celui de la Nouvelle-Galles du Sud.

Aussi, qu'imagina un jour ce dernier pour attaquer le serpent noir? d'arracher au pin de Norfolk une de ses fouettantes arêtes, et d'en frapper le reptile au moment où son corps se détachait de la terre. L'effort du sauvage fut grand, sans doute; mais il y avait mieux à faire, et de cette demi-pensée en surgit une autre, laquelle, jointe à la première, produisit le merveilleux résultat que vous avez déjà deviné. Le farouche habitant de la Nouvelle-Hollande osa se rendre à Sydney, où on l'accueillit toujours avec une pitié généreuse, où il obtint, en échange de quelques objets sans aucun prix, les baguettes de fusil dont je vous ai déjà parlé; de sorte que, muni de cette arme meurtrière, il alla sans crainte s'enfoncer de nouveau dans les vastes forêts, et déclarer la guerre au serpent noir, son plus redoutable ennemi après la faim.

O génie de l'homme, que de prodiges tu enfantes!

Et maintenant qu'il est armé, si vous avez le courage de suivre dans les bois un de ces audacieux chasseurs dont la vie est si malheureuse, ne l'approchez pas de trop près, de peur de le gêner dans ses mouvements quand il fera la rencontre du serpent noir. Il lui faut, voyez-vous? un espace libre, un espace élargi où la baguette de fer puisse vibrer sans rencontrer d'obstacle; car l'élan du reptile est rapide comme la pensée, et la mort, je vous l'ai dit, voyage avec lui.

Le sauvage chemine jetant à l'air ce que sans doute il appelle sa musique et que vous prendriez, vous, pour un grognement de pourceau ou un dernier râle de l'hyène expirant sous la flèche empoisonnée du Cafre. D'un arbre à l'autre, c'est un gazon vert et plein de vie; pas une ronce, pas un arbuste n'en troublent l'harmonie et la fraîcheur, et vous diriez le reflet un peu violacé de l'immense dôme de feuillage qui l'abrite, arrêtant dans leur course les rayons du soleil.

Mais, au pied d'un eucalyptus géant ou d'un casuarina plein d'élégance et de légèreté, vous voyez enroulé, pareil à une grande carotte de tabac brésilien, un serpent noir. Sa tête est verticale, mobile et protégée par des bourgeons naissants destinés à succéder un jour à l'arbre brisé par la foudre ou le frottement des siècles.

Dans son instinct, le sauvage a deviné le reptile plutôt qu'il ne l'a reconnu : il s'est arrêté à une grande distance, et a louvoyé afin de s'assurer si, en effet, le terrible combat allait se livrer. Nul doute : le feuillage a frémi autour du serpent noir; celui-ci va partir en se déroulant plus vite que ne le fait le câble entraîné dans les eaux par l'ancre de fer; et le sauvage, un genou à terre, le bras levé, le cœur battant fort, agite déjà la baguette fatale.

Le reptile est parti, la gueule ouverte, l'œil étincelant comme Syrius au ciel... Il s'est arrêté tout court. Sa courbe onduleuse devient une ligne brisée, il pousse un sifflement aigu, et tombe au milieu de convulsions saccadées et de bizarres soubresauts dont il ne peut diriger les mouvements. Le reptile s'est senti un de ses anneaux rompu; sa rage est désormais impuissante, inutile est son venin. Le sauvage, armé d'une pierre ou d'une branche épaisse, écrase avec des cris de joie la tête de son ennemi, et ne se réjouit de son triomphe que parce qu'il aura des vivres pour toute la journée. Je vous atteste qu'il ne m'est jamais venu dans la pensée de demander au naturel de la Nouvelle-Galles du Sud une faible part de son copieux repas. La discrétion, selon moi, est une demi-vertu, et j'aurais été sobre, même à la table de Lucullus.

De toutes les choses dont je vous ai parlé jusqu'à ce jour, ne comprenez-vous pas que celle-ci est la plus périlleuse et la plus difficile à la fois? Deux adversaires en présence l'un de l'autre sans pouvoir se quitter que l'un des deux ne soit mort, et point de gloire après le succès, pas un témoin de la victoire! Je suis bien tenté de revenir du jugement que j'ai porté sur le farouche habitant de cette partie de la Nouvelle-Hollande; mais, j'ai beau faire, cela m'est impossible, même avec l'imagination la plus bienveillante et la plus généreuse.

C'est l'être misérable, difforme, incomplet, dont on ne trouve nulle part une imitation, et d'autant plus repoussant qu'il tire vanité de ne pas vivre avec vous, et qu'il fuit vos cités comme vous fuyez ses imposantes solitudes.

Aux premiers jours de la colonie, lorsque de chétives cabanes se levèrent seules sur le sol vierge, il fallut songer d'abord à se donner un peu d'air libre et pur. Les forêts éternelles qui couronnaient d'une si brillante végétation le terrain où devait être bâtie la cité naissante, durent être abattues; mais la hache n'était pas encore assez active, on eut recours au feu. De vastes espaces furent circonscrits, la flamme dévora tout, et l'on trouva parmi les cendres une immense quantité de reptiles tordus et calcinés dont on ne connaissait point encore la fatale puissance. De leur côté, les serpents noirs désertèrent avec prudence le pays conquis, et se réfugièrent dans l'intérieur des solitudes. Les naturels, effrayés de la civilisation que leur apportaient les exilés de la Grande-Bretagne, se livrèrent des combats plus fréquents et plus acharnés.

Cependant, instruits par l'exemple, les nouveaux colons firent à leur tour de profondes coupes dans les bois, le feu dévora d'immenses espaces, et les reptiles, refoulés et vaincus, cédèrent petit à petit le sol qu'ils ne pouvaient plus posséder. Les conquêtes européennes s'arrêtèrent. Il ne s'agit pas seulement d'usurper, il faut rebâtir, faire revivre, régénérer. Les sauvages habitants de cette cinquième partie du monde seuls ne comprirent point cette éternelle vérité : ils voulurent de la vie primitive que le ciel leur avait faite, et ils appelèrent la flamme à leur secours pour se découper un terrain où les serpents les laissaient en paix.

Ainsi se dressèrent dans les forêts un grand nombre de petites cabanes parodiant de la façon la plus étrange les beaux établissements européens qui devaient un jour s'appeler Sydney. Grâce à l'apathie des sauvages, les serpents s'y logèrent pêle-mêle, et il y eut nouvelle désertion. J'ai traversé un grand nombre de ces villages : c'était le deuil et le silence.

Dans une de mes courses au torrent de Kinkham, à une demi-lieue de la délicieuse habitation de M. Oxley, savant et courageux explorateur, je trouvai un jour, à peu de distance les uns des autres, les débris putréfiés de quelques rats et de quelques ornithorynques placés à dessein aux pieds de certains eucalyptus; et, lorsque je demandai l'explication de ces singuliers dépôts à mon nouvel ami, il m'apprit que ces restes étaient empoisonnés par les sauvages, que ceux-ci tendaient un piége au serpent noir, et que, lorsque le reptile s'y laissait prendre, une mort prompte en était l'inévitable résultat.

Le serpent noir n'escalade point les arbres, et ses morsures ne vont jamais plus haut que les reins de l'homme; dans sa course rapide, la moitié de son corps traîne toujours à terre. Sa taille ne dépasse guère six à huit pieds.

J'ai voulu savoir aussi de M. Lazzaretto, chirurgien en chef de la nouvelle Liverpool, et qui s'est beaucoup occupé de ces reptiles, si jamais ils s'attaquaient entre eux. Il m'a répondu qu'il ne le croyait pas, et qu'il en avait parfois trouvé deux ou trois entortillés et abrités sous le même arbuste, vivant dans la plus parfaite harmonie. Voilà, je l'avoue, une paix bien plus funeste aux hommes que les guerres cruelles qu'ils se font souvent dans ces contrées pour la possession de quelques arpents de terre. Mais le repos même du serpent noir doit être une calamité.

# CHASSE A L'HYÈNE

## NOTICE

Jugez de l'humeur de la bête féroce par ses habitudes; elles sont un miroir parfait de sa vie de rapines et de massacres. L'hyène, toujours solitaire, se blottit et s'abrite dans les cavernes des montagnes, dans les fentes des rochers ou dans des tanières au fond des bois touffus. Elle ne court après les lieux habités que lorsque la faim l'y pousse, et son instinct de destruction est tel, qu'elle ravage même les plantations alors qu'elle ne se nourrit que de chair; quoique prise fort jeune, elle ne s'apprivoise pas; elle vit de la chasse comme le loup, mais elle est plus forte et plus hardie que celui-ci. Elle suit de près les troupeaux, se jette avec voracité sur le bétail, brise pendant la nuit les portes des étables, les clôtures des bergeries, et ne craint même pas d'attaquer l'homme tenu sur la défensive.

Les yeux de l'hyène brillent dans l'obscurité comme deux étoiles, et l'on prétend qu'elle voit mieux la nuit que le jour.

L'hyène se défend quelquefois contre le lion, ne craint pas la panthère, et attaque l'once, trop faible pour lui résister. Son cri de guerre est à peu près pareil à celui d'un homme qui ferait de violents efforts pour vomir, ou qui pousserait de lugubres sanglots. Lorsque la proie lui manque, elle creuse la terre avec ses griffes, et en tire par lambeaux les cadavres des animaux et des hommes, qu'on enterre dans ce pays à très-peu de profondeur. On la trouve dans presque tous les climats chauds de l'Afrique et de l'Asie; et il paraît que l'animal appelé farasse à Madagascar, et qui ressemble au loup par la figure, mais qui est plus grand, plus vigoureux et plus cruel, pourrait fort bien être l'hyène.

Ce hideux quadrupède a de longs poils sur le dos. Il est peut-être le seul de tous les animaux qui n'ait, comme je viens de le dire, que quatre doigts tant aux pieds de devant qu'à ceux de derrière; il a, comme le blaireau, une ouverture sous la queue qui ne pénètre pas dans l'intérieur du corps. Ses oreilles sont droites, longues et nues, sa tête plus carrée et plus courte que celle du loup, ses jambes, surtout celles de derrière, plus longues, ses yeux placés comme ceux du chien, son poil d'une couleur gris obscur mêlé d'un peu de fauve et de noir, avec des ondes transversales et noirâtres; sa taille est plus grande que celle du loup, mais son corps plus court et plus ramassé.

Les anciens ont écrit gravement que l'hyène était mâle et femelle alternativement; que lorsqu'elle portait, allaitait et élevait ses petits, elle demeurait femelle pendant toute l'année; mais que, l'année suivante, elle reprenait les fonctions du mâle et faisait subir à son compagnon le sort de la femelle. On voit bien que ce conte n'a d'autre fondement que l'ouverture en forme de fente que le mâle a comme la femelle, indépendamment des parties propres à la génération, qui, pour les deux sexes, sont dans l'hyène semblables à celles de tous les animaux.

Il existe dans la partie du sud de l'île Méroé une hyène beaucoup plus grande et plus grosse que celles de la Barbarie et de la Cafrerie, et qui a aussi le corps plus long à proportion et le museau plus allongé et plus semblable à celui du chien, en sorte qu'elle ouvre la gueule beaucoup plus large. Cet animal est si fort, qu'il enlève aisément un homme et l'emporte à une ou deux lieues sans le poser à terre. Il a le poil très-rude, plus brun que celui de l'autre hyène; les bandes transversales sont plus noires, la crinière ne rebrousse pas du côté de la tête, mais du côté de la queue. M. le chevalier de Bruce a observé le premier que cette hyène, ainsi que celles de Syrie et de Barbarie et probablement de toutes les autres espèces, ont un singulier défaut : c'est que, dès le premier instant qu'elles sont poursuivies, elles boitent de la jambe gauche; cela dure environ pendant une centaine de pas, et d'une manière si marquée qu'il semble que l'animal va culbuter du côté gauche comme un chien qu'on aurait blessé.

Ce sont là des observations qu'on ne saurait trop recommander aux voyageurs; car elles blessent à la fois les lois de l'équilibre et celles de la raison.

## CHASSE

L'hyène est, si je peux m'exprimer ainsi, le reptile des quadrupèdes : elle en a l'astuce, la lâcheté, l'hypocrisie; son regard est oblique, ses allures sont tortueuses, ses glapissements honteux. On jurerait qu'elle est au désespoir de ne pas ramper et qu'elle a honte de cheminer comme le font les animaux de cœur et d'énergie.

Le lion, le tigre, le rhinocéros, l'éléphant, le crocodile, aiment beaucoup mieux s'attaquer aux vivants qu'aux

morts; et dans leur rage il est permis du moins de trouver une certaine grandeur, puisqu'il y en a dans tout péril volontairement affronté; mais l'hyène ne voudrait jamais rencontrer que des cadavres sur son passage. Dès qu'il y a autour d'elle bruit et mouvement, elle fuit ou tout au moins elle se cache et attend l'occasion favorable de vous surprendre par derrière.

Quand deux yeux intrépides s'attachent sur elle, son corps tremblote, elle bave une salive verte et globuleuse, elle glapit, semble vous demander grâce; et, quand elle se flatte d'avoir excité votre pitié, elle ne vous a inspiré que le dégoût. On doit tuer l'hyène avec plus de bonheur encore que le crapaud : celui-ci n'a pas la force de se défendre, l'autre n'en a pas la volonté. J'ajoute qu'un des plus douloureux supplices de ce hideux dévastateur des tombeaux est d'être frappé en face, c'est de voir le coup qui va l'atteindre. La vie de l'hyène est une lâcheté de toutes les heures; sa mort est une honte, une dégradation.

— Pourquoi, demandai-je un jour à M. Rouvière, n'allez-vous pas à la chasse à l'hyène comme vous allez à la chasse au tigre ou au lion?

— Est-ce qu'on va à la chasse de ces bêtes féroces? me répondit-il avec un rapide mouvement de dégoût. On les écrase sous un bâton lorsqu'on les trouve sur ses pas; mais ce serait dégrader une balle que de la leur réserver. Si jamais vous rencontrez dans vos courses une de ces bêtes haineuses, croyez-moi, mon cher monsieur Arago, prenez votre fusil par le canon et frappez-la avec la crosse.

— C'est ce que je ferai, répondis-je en souriant au hardi colon, si elle essaye de me mordre avec la queue.

— En vérité vous découragez mon amitié pour vous. Que diable! il y a des choix à faire dans ses affections comme dans ses antipathies. Moi, je me croirais déshonoré à accepter certaines rencontres; et je vous jure qu'au lieu d'écraser le crapaud que je trouve sur ma route, je m'en éloigne avec précaution.

— Vous avez l'habitude de vous citer à ceux qui, comme moi, entreprennent de périlleuses excursions, et, dans votre modestie, vous ne vous apercevez pas que vous êtes une exception trop heureuse.

— Devenez exception à votre tour et n'allez qu'au-devant de périls honorables. Vous jetterez-vous avec plaisir dans un marais fangeux pour y chasser un reptile? Non sans doute, et je ne le ferai pas non plus, car il n'y a nulle noblesse à se vautrer dans la boue; mais un beau tigre, un agile léopard, un magnifique lion à combattre dans un bois épais, au milieu des taillis qui crient, des branches qui se brisent, en pleine campagne, sans témoins, sans obstacles, seul à seul, œil contre œil, cœur contre cœur, griffe contre trident, gueule béante contre bouche de fusil, à la bonne heure! voilà des duels à proposer, des combats à accepter sans honte!

— C'est un rude métier que vous me présentez là!

— Je ne dis pas non; mais ôtez la difficulté, vous ôtez le mérite; tout le monde chasserait le lion si le lion avait les habitudes du lièvre. Quand je dis tout le monde, je veux dire tout le monde excepté moi.

— Chassez-vous l'éléphant?

— Non. J'ai voulu en essayer, je me suis lassé à la besogne. Ce colosse n'offre rien de dramatique, rien d'inattendu. S'il est calme, il fuit à votre approche et il ne se retourne contre vous qu'alors que vous l'avez blessé. En ce moment, j'en conviens, il est dangereux, terrible, effrayant; mais que peut la balle, que peuvent le courage et le trident contre cette masse énorme roulant comme une montagne? Je vous l'ai dit, il y a des périls qu'il n'est pas honteux d'éviter, et je ne vais, moi, qu'au-devant de ceux qui ont quelque utilité ou qui offrent quelque gloire..

— Cependant l'hyène est fort dangereuse, surtout quand elle a faim.

— C'est vrai; mais, que voulez-vous? on ne peut se résoudre à la poursuivre. Si un torrent déborde, ou s'éloigne, on se sauve, on ne combat pas : ainsi de l'hyène. On cherche à la repousser, à la refouler au fond des bois, sa retraite naturelle; mais on ne va point à elle, à moins qu'elle ne glapisse trop fort, car alors il faut lui imposer silence. Son grognement est en parfaite harmonie avec son allure, sa charpente, ses habitudes : cela ne sort ni d'une tête ni d'une poitrine, cela s'échappe d'un égout.

— Pourtant on m'a assuré que les Hottentots lui faisaient une rude guerre, ainsi que les Cafres et les Africains du nord de la colonie.

— Les Cafres peu; ils ont trop de cœur pour s'amuser à de pareils jeux. Quant aux Hottentots, c'est différent : ils sont, eux, les hyènes des animaux à deux pieds qu'on appelle hommes. La partie n'est pas tout à fait égale, mais elle peut être entamée.

— J'avais espéré cependant me procurer un certain plaisir à assister à une de ces chasses, et j'étais venu vous prier de m'en faciliter les moyens.

— Du plaisir, vous en aurez, car on en éprouve à la destruction des bêtes malfaisantes, et rien n'est aisé comme de vous satisfaire à cet égard. Je vais vous donner une lettre pour un planteur de mes amis; je lui dirai vos désirs : il vous donnera deux ou trois esclaves, et vous chasserez l'hyène tout à votre aise. Mon cher monsieur, je souhaite qu'à votre retour vous ne me reprochiez pas ma complaisance.

— Lorsqu'on voyage, c'est pour voir.

— Allez chasser le lion.

— Vous m'en avez déshabitué.

— Ne me dites-vous pas un jour que cela vous avait semblé admirable?

— Les tempêtes ont aussi leurs majestés; mais chasser l'hyène, ce sera toujours une distraction. Pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi?

— C'est que je ne suis pas de ceux qu'un ouragan épuise. Voilà votre lettre : bon plaisir!

Muni de la recommandation de M. Rouvière, j'allai trouver le planteur, qui me reçut avec une grande cordialité et qui prétendit que le célèbre chasseur de lions n'avait pas complétement raison dans son mépris pour l'hyène.

— Certainement, me dit-il, c'est là une de ces bêtes féroces dont on peut se garantir sans trop courir de dangers alors qu'on est bien armé et que l'on a du sang-froid; mais M. Rouvière ne rend pas justice à sa férocité : une hyène en quête de nourriture est, je vous l'atteste, un voisinage peu récréatif; et je vous montrerai parmi mes Hottentots plus d'un ménage appauvri par l'astuce et la gloutonnerie de cette bête fauve qui, ainsi que le tigre, ne vit heureuse que dans le sang. Il n'y a pas huit jours encore qu'un enfant de quatre ans à peine a disparu de la case fort bien barricadée par un de mes domestiques, et je suis bien certain que c'est une hyène qui a commis le rapt, car nous n'avons trouvé aucun débris humain dans le voisinage : ce vorace quadrupède ne dévore ses victimes que dans les creux des rochers ou au fond des plus épaisses forêts. A l'hyène il faut du calme pour les rapines, du calme pour les attaques, du calme pour les repas et les digestions; l'hyène a peur de tout, excepté du silence; et pourtant, je le répète, l'hyène est un animal fort à redouter.

— Est-ce que vous recevez souvent de ses visites? demandai-je au planteur.

— Trop souvent, ma foi! Mais j'ai des chiens excellents, pleins de courage et d'adresse; ils font cause commune contre l'ennemi commun; et pas une semaine ne se passe que je ne cloue à ma porte le cadavre d'un de ces lâches visiteurs dont mes Hottentots utilisent la peau à leur profit.

— Qu'en font-ils?

— Des oreillers, des espèces de guêtres qui les protégent contre les ronces. L'hyène n'est bonne à rien ni pendant sa vie ni après sa mort.

— Comment, avec cette lâcheté que vous lui reprochez, est-elle si redoutable aux planteurs?

— C'est que la faim lui donne du courage. Quand l'hyène n'a pas dîné, quand aussi elle se voit tombée dans un péril imminent, le désespoir et la rage lui inspirent une audace et une énergie inconcevables : elle mord les piéges qu'on lui présente, elle serre de ses dents noires les baïonnettes dont on l'assaille, elle mâche les cailloux, elle va au-devant des balles, des tridents; c'est une frénésie, un délire, auxquels ne peut pas même être comparée

l'agonie du tigre. Si l'hyène avait de la force, ce serait l'hôte le plus dangereux de l'Afrique. Mais, poursuivit le planteur en se levant, la journée sera chaude; le vent du nord souffle avec violence : votre chasse peut commencer, et je vous donnerai cinq ou six Hottentots qui vous guideront à merveille. Gardez-vous de les griser et de les traiter avec trop de bonté! Il y a de l'hyène chez le Hottentot : brutalité, couardisę, hypocrisie. Je ne sais pas en vérité pourquoi bipèdes et quadrupèdes ne vivent pas en bonne intelligence.

Mes Hottentots me donnèrent le signal du départ : ils poussèrent trois cris sourds, gutturaux, caverneux, et je ne pus m'empêcher de faire dès les premiers pas l'application de la ressemblance peu flatteuse que le planteur trouvait entre ses esclaves et la hideuse bête que nous allions combattre. Cependant je ne me montrai pas trop soumis à ses leçons, et je fus bon envers mes nouveaux camarades, que j'amusai beaucoup avec mes tours d'escamotage. Il était planteur et j'étais Européen.

Un chien galeux et chétif avait été abattu à l'aide d'un casse-tête au moment du départ, et un Hottentot en chargea ses épaules tandis que deux autres emportaient une case de bois en forme de souricière, et à l'extrémité de laquelle devait être déposé le cadavre du chien sitôt que nous entrerions en chasse. Nos armes étaient des casse-têtes en bois très-dur et grossièrement façonnés, des sabres, des flèches, et moi seul avais à ma ceinture deux excellents pistolets que les Hottentots ne regardaient qu'avec frayeur.

Le soleil dardait sur nous ses flèches les plus aiguës, la terre se crevassait sous nos pieds, et mes camarades, dont les épaules ruisselaient, ne semblaient nullement souffrir d'une température qui faisait monter le thermomètre de Réaumur jusqu'à 35° à l'ombre et sans réfraction.

Arrivés sur la lisière d'un bois épais que nous devions tourner en suivant les sinuosités d'une source fort abondante, nous fîmes halte et nous déjeunâmes. De mes six Hottentots, un seul accepta un peu de vin, tandis que les autres me refusaient avec une espèce de dégoût qui semblait contrôler la recommandation que j'avais reçue du planteur. En un quart d'heure le repas fut achevé; je bus de l'eau du ruisseau, qui me parut délicieuse; et nous allions nous mettre en marche quand un des Hottentots qui s'était éloigné de quelques pas vint en toute hâte pour nous montrer les traces du passage récent de l'hyène sur le bord du courant d'eau. L'observation une fois confirmée, mes sauvages placèrent l'énorme souricière sur un terrain uni, glissèrent au fond le cadavre du chien, imposèrent silence à ceux qui nous accompagnaient et me firent entendre qu'il fallait nous éloigner. Ce n'était pas là mon intention, ce n'était pas là le but de ma course. Je refusai donc de suivre les Hottentots, qui se retiraient déjà, et je leur ordonnai de rester auprès de moi, car j'avais supposé qu'ils n'obéissaient qu'à la peur en quittant les abords du bois. Mais l'un d'eux, m'ayant montré au-dessus de la cage une autre cage où un homme seul pouvait se tenir blotti, me demanda par un geste si je voulais m'y placer. Je lui répondis que non, et je le vis sur-le-champ aller s'enfermer dans cette espèce de souricière, dont il abaissa la porte sur lui et aux parois de laquelle deux trous pour les yeux et un pour le jour étaient pratiqués. Je le laissai là tout entier à sa ruse, à ses méditations, et je rejoignis les autres Hottentots, à demi cachés derrière un monticule couvert de broussailles.

Peu de temps après une hyène toute petite, toute maigre, toute sale, sortit en effet du bois, s'avança obliquement vers la cage où reposait le cadavre, en flaira l'ouverture, y pénétra; et sa queue avait à peine disparu, que la porte grillée de fer, retenue par le Hottentot, retomba sur le vorace animal, qui commença son repas comme s'il ne devait pas être le dernier.

Le Hottentot ouvrit sa retraite. Nous le rejoignimes, et mes camarades, à l'aide de leurs fers aigus et de leurs flèches, mirent fin bientôt à l'appétit glouton de la bête fauve. Elle râla en mâchant, et elle rendit le dernier soupir avec un morceau de chair dans sa gueule fétide.

Jusque-là M. Rouvière avait eu raison : c'était une victoire sans péril, c'était un triomphe sans gloire. Mais, comme le planteur m'avait promis d'autres émotions, je poussai plus loin mon aventureuse promenade, et force fut aux Hottentots de me suivre, quoique je visse bien que de telles courses n'étaient pas trop de leur goût. La paresse et la nonchalance sont sœurs de la poltronnerie

Ils obéirent cependant avec assez de bonne grâce à mes ordres, et nous pénétrâmes dans la forêt.

Ce bois était sombre, difficile, tourmenté; on eût dit que les vents, les orages, les flots, avaient longtemps combattu pour sa conquête, et qu'il n'était sorti du terrible choc que tordu et mutilé. Les ronces en couvraient le sol, également envahi par des débris immenses de branches robustes et de feuillages; les troncs des colosses les plus vigoureux, déchirés par les rafales ou par les griffes des bêtes féroces, accusaient une longue décrépitude, tandis que là-haut, bien loin du pied, des parasols verts et touffus attestaient la jeunesse et la vigueur. Tout était mensonge dans cette forêt religieuse, où le silence même devenait effrayant.

Comme les jambes et les reins des Hottentots avaient beaucoup à souffrir de mes courses à travers les broussailles épineuses, je pris le parti de rétrogader, et je fis sentir à mes compagnons que ma résolution n'avait pour but que de leur épargner quelques fatigues. Ils me promirent en échange de me montrer des hyènes à combattre, et ils me tinrent parole.

Je fus conduit vers une source, ou plutôt une mare, de plus de cinquante pas, jetant la fraîcheur et la vie au milieu du gazon qui l'entourait. Sur ce gazon d'innombrables piétinements de bêtes féroces disaient les fréquentes visites que recevait la nappe d'eau; et cependant nul débris de chairs ou d'os ne se faisait remarquer aux alentours comme souvenir de la lutte. Le vainqueur emportait-il la victime pour la dévorer plus loin et sans importuns? c'est là une supposition qui devient en quelque sorte une certitude, alors surtout qu'on se rappelle que les promeneurs sont le tigre, le lion, le rhinocéros, l'éléphant et l'hyène. Il n'y a ni accord ni paix possible entre de pareils individus.

Cependant le soleil allait se coucher, et je tenais à passer la nuit en un lieu moins solitaire et plus abrité. Je donnais déjà le signal de la retraite lorsqu'un jappement étouffé de chien se fit entendre auprès de nous. Le chef des Hottentots, je veux dire le plus habile et le moins poltron, tourna la tête vers un tertre de couleur rouge situé au côté opposé à celui où nous nous trouvions : il me montra deux hyènes venant côte à côte pour apaiser leur soif, car le sang leur avait sans doute fait défaut dans la journée. Elles arrivèrent ensemble à la nappe d'eau, y entrèrent jusqu'au-dessus des jarrets et se mirent à laper. Les Hottentots me dirent alors à voix basse que, si nous voulions en finir plus tôt, il fallait s'en rapporter aux chiens; et je ne demandai pas mieux que d'assister à ce nouveau genre d'attaque. Chacun de mes hommes prit donc un chien par la peau et tourna rapidement la position, les uns de droite à gauche, les autres en sens inverse.

Tout à coup un cri parti des poitrines de mes Hottentots donna le signal du combat. Les chiens, pleins d'ardeur, faisaient entendre des aboiements horribles; les hyènes effrayées répondirent à cet appel par des glapissements de terreur et de rage, et, attentives et immobiles, attendirent leurs ennemis, qui, sans la moindre hésitation, s'élancèrent dans l'étang et entourèrent les bêtes fauves, qu'ils n'osèrent pourtant pas encore serrer de trop près. C'était un tohu-bohu à fatiguer la vue. Les hyènes, menacées de toutes parts, pivotaient sur elles-mêmes, mais glissaient pourtant un peu vers le bord de l'eau. Elles se trouvèrent enfin sur un terrain sec, et là commença une lutte chaude, animée, ardente, où chaque cri attestait une douleur, où chaque douleur était aiguë, où les gueules ne s'ouvraient qu'après avoir mordu et déchiré, où le sang coulait par vingt blessures, sans qu'on pût de longtemps encore prévoir de quel côté se deciderait la victoire. Tous les chiens se trouvaient blessés, mais pas un n'était hors de combat; des hyènes harcelées tombaient de hideux lambeaux de chair noire, et nulle d'elles cependant ne ployait le genou. Des deux côtés la rage était à son paroxysme; et, pendant que le combat se trouvait si énergiquement engagé, les

Hottentots, armés de flèches et de casse-têtes, excitaient les chiens par leurs hurlements et leur venaient en aide, prudemment placés derrière eux. La plus grande des bêtes fauves avait reçu deux flèches dans les flancs : ne pouvant les arracher de la blessure, elle les brisa d'un coup de mâchoire et se remit plus rudement au combat. Je remarquai souvent que, pouvant mordre à la tête, à l'épaule ou au cou de son ennemi, l'hyène s'attaquait presque toujours aux jambes, et deux des Hottentots reçurent de profondes blessures aux pieds et aux jarrets, alors qu'ils auraient pu être déchirés aux bras et aux cuisses. L'hyène ne dresse jamais la tête.

Cependant il fallait succomber : les deux bêtes fauves n'essayèrent plus de se défendre; le sang et les forces leur manquèrent en même temps; elles tombèrent, poussèrent un râle douloureux, et, la gueule ouverte, la langue en dehors, elles cessèrent de se mouvoir.

A côté d'elles trois chiens rendirent aussi le dernier soupir, et les autres, haletants et déchirés, n'arrivèrent avec nous chez le planteur que pour mourir le lendemain de cette sanglante attaque.

De pareilles luttes ne peuvent s'appeler ni combats ni batailles; notre langue est trop pauvre pour exprimer certains désordres, certaines colères, certains massacres, dont nos charniers d'équarisseurs peuvent seuls donner une assez juste idée.

L'hyène ne voudrait pour demeure que la carcasse d'un éléphant en putréfaction.

# CHASSE AU TIGRE

## NOTICE

On ne comprend pas la force musculaire du tigre quand on envisage sa charpente.

Son corps est trop long, ses jambes trop courtes, trop épaisses; sa tête est nue, osseuse, articulée; son front en saillie, ses yeux sans cavité, l'œil fauve, ardent, dans un mouvement perpétuel, comme s'il demandait un ennemi. Sa langue, rouge comme du sang, raboteuse, est toujours hors de la gueule.

Le tigre royal est d'une férocité telle, que sur la moindre contrariété, sur un obstacle de sa route, il se jette avec rage sur ses petits et les dévore malgré leur mère, qui cherche toujours à les défendre.

Le gîte favori du tigre est le bord des sources et des rivières; et, comme le pays qu'il habite est équatorial, il a plus d'occasions d'augmenter le nombre de ses massacres dans les lieux où les animaux plus paisibles viennent se désaltérer.

Le tigre a toujours soif, mais plus soif de sang que d'eau. Quand sa gueule en est inondée, quand il ne peut plus en boire, il plonge sa tête dans les entrailles ouvertes de ses victimes, et pousse alors d'épouvantables rauquements de bonheur.

Dès qu'un cheval ou un buffle est égorgé par le tigre, celui-ci ne le déchire sur place que lorsqu'il est bien certain qu'on ne viendra pas le déranger au milieu de son repas; s'il craint des importuns, il emporte ou traîne le cadavre vers un bois épais avec une vitesse qu'on a peine à comprendre.

Le tigre n'a guère que sept à huit pieds de longueur depuis le museau jusqu'à la naissance de la queue. Quelques voyageurs assurent en avoir vu d'aussi grands que des buffles. M. Lalande-Magon, qui a longtemps voyagé au Cap, écrit qu'il en a mesuré un qui avait quinze pieds de longueur; mais il a oublié de dire si la queue était comprise dans cette mesure. Le plus grand tigre royal du musée de Paris n'a qu'une longueur de sept pieds et demi, la queue non comprise.

## CHASSE

Tout va bien à ce formidable dominateur, qui n'est peut-être si cruel et si sanguinaire que parce que son instinct de tigre lui dit qu'il y a de par le monde un être plus fort, plus puissant, plus redouté que lui.

Le calme imposant des cimes les plus élevées où le vent seul fait crier la neige, le silence religieux des profondes vallées, la solennelle majesté des forêts séculaires, le bruit retentissant d'une armée allant à la conquête d'une province, le fracas des villes, l'attitude guerrière des caravanes voyageuses, le roulement des fleuves au travers des roches granitiques, la voix sonore de la cataracte qu'étouffent d'autres voix; tout lui va bien au tigre, pourvu qu'il rencontre dans sa course un ennemi à combattre, une chair à mâcher, un sang à boire.

Le tigre royal du Bengale est le symbole vivant de la destruction. Peut-être passera-t-il sans vous rien dire si vous êtes immobile: et encore non, puisqu'il se rue sur les cadavres d'hommes ou d'animaux en putréfaction, et qu'il broie les cailloux et les galets de la plage, lorsque dans sa rage il n'a pu trouver des membres palpitants à triturer.

Après son repas de chair humaine, le lion se calme et s'assoupit.

Après son hideux festin d'os et de membres mutilés, le tigre se sent en appétit et se met soudain en quête de nouvelles orgies. Il ne faut pas que chez lui l'odeur ou la trace du sang s'efface; sans cela sa fureur ne connaît point de bornes. Il s'attaque à la terre qu'il gratte et creuse de ses ongles tranchants avec des rauquements lugubres, il émousse ses dents à dépouiller de leur solide écorce les troncs robustes des forêts, il mâche, pour ainsi dire, la brise qui se promène sur sa face tourmentée; et, quand tout est mort dans la nature, il s'ennuie de vivre seul, il se décourage, il se couche et s'endort dans le désespoir du repos.

Vous voyez que, si le tigre est le plus formidable des quadrupèdes, il en est le plus malheureux.

Pourquoi donc lui déclarez-vous la guerre? Pourquoi cet immense arsenal de piques, de poignards, de balles, de gros fusils? et pourquoi traquer l'infortuné jusque dans ses retraites les plus reculées? Ah! c'est qu'il y a là en présence l'une de l'autre deux terribles et jalouses rivalités, deux forces à peu près égales, deux volontés constantes et bien arrêtées: il y a là, ennemi du tigre, l'homme superbe, si implacable dans ses haines, si implacable dans ses violences, et qui ne veut pas que le sol sur lequel il pose lui soit disputé.

Ainsi le plus redoutable adversaire du tigre, c'est l'homme. Vous voyez donc bien que le premier ne fait qu'user de réciprocité en vous broyant entre ses mâchoires lorsque l'occasion lui en est offerte.

Montrons maintenant les deux ennemis en lutte.




Le capitaine Fiedling mit son fusil en joue. (Page 44.)

Je n'ai jamais entendu dire qu'un chasseur fût parti seul pour aller à la rencontre du tigre royal du Bengale, et je ne crois pas que le Patagon ou le Gaoucho, armé de ses lacets, de son escopette et de son poignard, pût le tenter avec succès. La balle doit aller fouiller profondément dans les flancs de la bête féroce si elle veut y attaquer les dernières sources de la vie. Et puis, qu'est-ce qu'un jaguar ou un puma auprès du formidable rival du lion, dont l'aspect seul jette l'épouvante jusque dans les villes les mieux défendues? Du chat d'Europe au jaguar américain il y a la distance qui sépare celui-ci du tigre du Bengale : c'est le ruisseau et la cascade, c'est la brise du matin et l'ouragan.

Dès que la présence du tigre est signalée quelque part et qu'une poursuite est décidée, vous voyez les chasseurs s'armant de leurs meilleurs pistolets, de leurs piques, de leurs tridents les plus aigus, de leurs glaives les plus tranchants, essayant à l'envi l'excellence de leurs lames d'acier, caresser de la main et de la parole la meute aguerrie qui va les suivre, et se préparer à un triomphe dont cependant ils déplorent d'avance les sanglants sacrifices. Ils sont trop nombreux pour ne pas vaincre un ennemi solitaire; mais ils ne reviendront pas tous de l'expédition, et il y a d'avance quelque chose de triste et d'amer dans le récit, les émotions et les joies qu'ils se promettent. Les enfants chantent quand ils ont peur: les chasseurs du tigre royal de l'Inde sont loquaces comme les héros d'Homère; et c'est à coup sûr pour s'épargner la douleur de la réflexion à l'approche du danger au-devant duquel ils courent, bien aises qu'ils seraient qu'on les arrêtât au moment du départ. Cependant, comme il y a toujours une certaine gloire au bout de toute folie hasardeuse, nul des chasseurs ne veut arriver le dernier au rendez-vous assigné.

Les voilà donc discutant le plan d'attaque comme on le ferait pour une bataille rangée, et s'assignant les divers postes avec une précision, avec un calcul tout à fait menaçants. L'un veut qu'on lui donne la place la plus pé-

rilleuse et attend que son voisin la lui dispute; l'autre sollicite l'honneur de porter le premier coup à la bête furieuse, et se le voit enlever sans regret par un troisième, fort peu satisfait qu'on l'en trouve digne. Tous ont du cœur dans la tête, tous ont de chaudes menaces à la bouche, pas un n'a le calme et le sang-froid du soldat façonné au combat. Les chiens seuls, par leurs aboiements, demandent que les délibérations soient closes, et ils tournoient et bondissent dans l'impatience de la lutte qui va s'engager; c'est parmi eux cependant que l'on comptera le plus de victimes.

La caravane aventureuse a pris son élan ; elle est dans la plaine, où rien ne lui indique la présence du tigre ; elle arrive sur la lisière d'un bois épais où elle n'ose point pénétrer, et où pourtant le farouche quadrupède s'endort, selon son habitude, sur la chair ou dans le sang. Un coup de fusil part comme pour interroger, un ranquement sourd et lugubre répond à ce signal d'alerte, et les chasseurs alors se préparent bravement à l'attaque et à la défense. La meute attentive vient de leur donner l'exemple du courage par son attitude décidée; et, si la contagion de la peur dégrade jusqu'à la bassesse, celle du courage relève jusqu'au prodige.

Le tigre a débouqué de la forêt, et sous ses bonds redoutables les arbustes ont été brisés, la terre a frémi. Le voilà en présence de ses adversaires, à qui la grandeur du péril a donné tout leur sang-froid, toute leur énergie. Ils se pressent les uns contre les autres, et prévoient que s'ils se divisent ils sont perdus; leurs regards ne quittent plus les regards de la bête féroce, dont la langue rouge et raboteuse ressemble à un caillot de sang tombant de sa gueule haletante. La meute est là aussi, pressée, immobile comme le tigre, respirant fort, et attendant la crise sans paraître en redouter l'issue. C'est un silence solennel de part et d'autre ; le ciel est lourd, cuivré, mais l'orage n'a pas grondé encore. Il éclate enfin. Le tigre a vu les glaives hors des fourreaux, les pistolets aux poings et les fusils appuyés aux épaules. Rapide comme les balles qui vont l'atteindre, il s'est élancé avant que le ressort fatal ait fait son office, et il est tombé, ainsi qu'un bloc de rocher, sur les chasseurs prévenus. Ses griffes n'ont pas touché le sol que, déjà suspendus à ses flancs, les chiens courageux ont volé au secours de leurs maîtres. Placés en première ligne, ils ont, pour ainsi dire, saisi le tigre au vol sans pouvoir l'arrêter, et ils sont tombés avec lui au milieu de la mêlée. Ce n'est pas d'eux cependant que s'occupe le formidable jouteur, il veut une victime parmi les hommes, il la choisit, il s'attache à elle, traînant après lui, ainsi qu'un forçat sa chaîne, les chiens furieux qui lui déchirent les flancs. Les chasseurs viennent en aide à leurs camarades déjà renversés et broyés sous la puissante griffe du tigre. Ils fouillent de leurs poignards dans les entrailles de la bête écumeuse, dont les rauquements prolongés attestent les douleurs; ils ne se quittent plus, et quand, accablé par le nombre, succombant sous le poids de la meute acharnée, il fléchit, chancelle et tombe percé d'une balle, vous le voyez, les ongles ensanglantés, attacher sur vous un regard de feu et ouvrir à sa dernière agonie la poitrine du chasseur, sur lequel il pèse de tout son corps sans vie. Autour de lui gisent aussi les cadavres de quelques chiens écrasés sous une de ses rapides pressions ; et le champ de bataille où s'est déroulé le drame est une mare profonde où le sang se mêle à des lambeaux de chair chauds et palpitants.

La lutte a duré une demi-heure au plus, les bras tombent de lassitude, les courages sont émoussés, la grandeur du péril auquel on vient d'échapper s'offre alors dans tout ce qu'elle a de plus imposant, et l'on se félicite tout haut de n'avoir à donner la sépulture qu'aux seuls restes d'un ami. Ceux des chiens serviront de pâture au tigre qui, passant la nuit près de là, se reposera joyeux sur ces sanglantes hécatombes.

Dans les rencontres avec les hommes, on dirait que le lion attache quelque prix à la victoire, et l'on assure même qu'il éprouve une certaine pudeur à se débarrasser d'un ennemi sans défense. Il n'en est pas ainsi du tigre, et sa cruauté ne peut être attiédie ni par la faiblesse ni par la soumission ; il n'apprécie que la quantité, et, pourvu qu'il y ait beaucoup de sang à boire, peu lui importe qu'il soit tiède ou généreux.

Dans les colères du lion il y a aussi du sang, des morts et des membres mutilés; il y a des agonies et des tortures, surtout quand la résistance a été vive; mais on voit que la vengeance n'est comptée pour rien dans le massacre, et l'on devine que le plus fort n'a tué que parce qu'il s'y est vu contraint pour sa sûreté personnelle. Après les sacrifices, la robe fauve du lion est pure de sang. Sa gueule seule et ses griffes en portent l'empreinte, tandis que le tigre du Bengale n'est satisfait que lorsqu'il traîne en tous lieux après lui cette odeur de charnier, ces émanations de membres putrides au milieu desquelles il voudrait toujours passer sa vie de cruautés.

Le domaine du lion est le désert avec ses calmes majestueux, ses rafales si bruyantes, sa pauvreté si mortelle; le domaine du lion, ce sont encore les forêts ténébreuses et les montagnes dominatrices, les abords des cités guerrières, le voisinages des torrents et des cascades, où sa voix lutte contre les eaux courroucées. — Celui du tigre royal, c'est un champ de bataille où dorment sans sépulture cadavres d'hommes et de chevaux, c'est le moraï des grandes villes indiennes, le cimetière du village, c'est le lieu de la terre où il y a le plus de chair à dévorer.

Vous comprenez dès lors que, pour détruire cette race cruelle incessamment en guerre contre ce qui respire et a respiré, tous les moyens sont bons aux hommes, tous les stratagèmes légitimés. Au milieu des vengeances du lion il y a toujours quelque chose de grand et de noble, tout implacables qu'elles sont; dans celles du tigre, on trouve toujours la bassesse jointe à la cruauté. Le tigre et le lion tuent d'une seule pression de mâchoire; mais, quand celui-ci ne se nourrit pas de sa victime, on la trouve sur le sol sans souillures et sans mutilations, tandis que les cadavres abandonnés par le tigre, lassé de carnage sans en être assouvi, sont horriblement défigurés et attestent la rage du vainqueur. Je ne crois pas à la générosité du lion, parce que M. Rouvière m'a dit de ne pas y croire; mais le tigre est d'une férocité si brutale, qu'il doit y avoir une double agonie dans l'âme de celui dont il vient de s'emparer. Pour se faire une idée à peu près exacte, quoique toujours au-dessous de la vérité, de la puissance du tigre, de la force de ses muscles, de la vigueur de son cou et de la rapidité de ses élans, il faut lire les récits des voyageurs qui ont parcouru les Indes Orientales avec les caravanes, et qui ont rencontré ces redoutables bêtes féroces dans les déserts. C'est à faire reculer la raison, c'est à ôter toute énergie à l'explorateur et le forcer à renoncer à toute excursion. Et pourtant qu'est-ce que le récit à côté du tableau, en face du drame? Qu'on vous dise avoir vu une jeune fille se précipiter dans la gueule menaçante de l'Etna, vous plaindrez peut-être l'infortunée dans un premier et rapide mouvement de généreuse compassion ; mais, que vous soyez à côté de la pauvre fille au moment où elle s'élance, que votre œil la suive planant sur le gouffre béant, et tourbillonnant de roc en roc jusqu'au fond de la fournaise où petillent le bitume et le soufre, vous verrez si ce terrible souvenir ne vous poursuivra pas au loin dans vos nuits et ne se jettera pas souvent au milieu de vos joies les plus vives. Ainsi des récits où le tigre occupe un grand espace, et dont on récuserait l'authenticité si tant de voix courageuses ne s'étaient élevées pour les constater.

Une caravane traverse un défilé, elle s'avance en bon ordre avec ses gardes armés veillant à la tête, à la queue et aux flancs. Nul hennissement de coursier ne s'est fait entendre, nul regard investigateur n'a signalé le péril. Tout à coup un tigre bondit, pousse un affreux rauquement, s'élance, plane et enlève au vol, sans s'arrêter, le voyageur ou le cavalier solidement cramponné à sa monture. La bête féroce est retombée sur le sol, et, avant que vous ayez songé à protéger, à ressaisir celui qui vient de vous être si audacieusement enlevé, le tigre repart, emportant sur son cou sa victime, comme si rien ne le gênait dans sa course ; et quelques instants après il déjeune dans la forêt voisine. L'élan du tigre, c'est le rocher déraciné du mont et creusant la vallée, c'est la cascade tourbillon-

nante ouvrant le granit, c'est l'ouragan qui renverse, c'est le bélier sapant une muraille. Rien ne peut l'arrêter, tout obstacle est anéanti, toute barrière est brisée. Le tigre est parti, il faut qu'il passe.

Dans ses luttes si fréquentes avec l'éléphant, le rhinocéros ou le lion, c'est moins sur sa force musculaire que sur la rapidité de ses évolutions qu'il compte pour disputer la victoire; et l'on a vu souvent, sans pourtant être encore vaincu, un de ces formidables quadrupèdes jeté au loin, meurtri et déchiré par un élan du tigre en fureur. La foudre est trop rapide, nul ne peut l'éviter, alors surtout que l'éclair ne vous a point prévenu de sa menace. Le tigre, c'est la foudre et l'éclair en même temps; on dirait qu'il n'a de force et d'intelligence que pour la destruction. Lorsque, par les traces profondes qu'il a laissées sur le sol, le chasseur est fondé à penser que c'est là une route prise par l'habitude du tigre, il dresse à celui-ci un piége auquel la bête féroce échappe rarement. Le cadavre d'un chien ou d'une bête fauve est suspendu, entre deux arbres ou deux rochers, à dix ou douze pieds de terre; on a eu soin de l'assujettir par des cordes solides au centre d'un nœud coulant dans lequel doit passer le dévastateur, et l'on attend de loin, dans une retraite bien barricadée, le succès du stratagème. Le tigre se présente, il flaire le cadavre, creuse la terre de ses ongles tranchants, se dresse sur ses pattes de derrière sans pouvoir atteindre une proie si aisée, pousse un long et sinistre rauquement d'impatience, s'éloigne alors, s'accroupit, part, monte comme une fusée, s'empare du cadavre, et reste suspendu avec lui. Le chasseur arrive en ce moment, et, sans se donner le temps d'insulter à la victime, qu'il redoute toujours et qui se débat dans ses dernières tortures, il achève avec les balles son œuvre de destruction.

Cette ingénieuse manière de chasser le tigre est surtout fort usitée dans le haut Indoustan; et Lindsay, qui a sillonné ces districts en savant et courageux explorateur, dit qu'un jour, lui et ses amis apercevant de loin une bête féroce suspendue au fatal lacet, ils accoururent, et qu'au lieu d'un tigre royal ils firent la conquête d'un lion monstrueux qui s'était laissé prendre au piége: la province ne gagna pas grand'chose à la voracité du lion. Les fossés profonds et recouverts de branches et de feuillage sur lesquels on a jeté des cadavres d'animaux, sont aussi quelquefois employés pour la destruction du tigre, du rhinocéros, du lion, de l'éléphant, du léopard et de la panthère; mais on dirait que l'instinct de la bête féroce lui signale le danger; et maintenant, comme toujours, les balles de plomb, les tridents de fer, les glaives aigus et tranchants, les flèches empoisonnées et le courage des chasseurs sont les plus redoutables ennemis des bêtes féroces qui traversent les immenses solitudes de cette partie du monde. Qu'un rayon de soleil m'arrive encore, et je vous dirai un jour si vous devez une foi entière aux récits de certains voyageurs auxquels il faut bien que j'emprunte quelques détails pour compléter un tableau encore si imparfait.

Arnold Bancks, de Bristol, dont l'intrépidité était toujours une extravagance, dit qu'étant allé un jour, avec deux de ses amis, à la rencontre d'un tigre signalé à une lieue de Bombay, ils trouvèrent la bête féroce dans un ravin, achevant de manger le cadavre d'un Malais dont il se fit adroitement une sorte de rempart sitôt qu'il aperçut ses trois antagonistes. Ceux-ci, dans leur précipitation de combattre le tigre, ou plutôt dans leur insouciance du danger, n'étaient armés seulement que de tridents à manches de fer, de fortes épées et de poignards; aussi tout d'abord ils n'osèrent point descendre dans le fossé où se faisait le hideux repas. Mais le tigre, qui, de son côté, avait résolu de n'accepter pour champ de bataille que l'étroit espace où il se trouvait, et qui semblait comprendre à merveille qu'on ne l'attaquerait qu'à l'arme blanche, se leva enfin, jeta sur les chasseurs impatients un regard provocateur, se promena d'un pas grave sans trop s'éloigner du cadavre à demi dévoré, et ne répondit à aucune des provocations d'Arnold, qui lui lança plusieurs pierres, dont une entre autres l'atteignit vigoureusement au front. Cette manœuvre dura plus d'une heure, pendant laquelle les chasseurs, vaincus enfin par leur impatience, se décidèrent à quitter la place qu'ils avaient d'abord choisie, et à descendre dans le ravin. Bancks n'était pas homme à retourner à Bombay sans combat; il fut imprudent comme à son ordinaire. — Allons, dit-il à ses amis, soyons courtois; à lui le haut du terrain, à nous, par conséquent, plus de gloire dans le triomphe. Vous voyez bien, d'ailleurs, que le vorace qudrupède n'est résolu à temporiser que parce que la nuit approche, et qu'il se flatte que nous l'attendrons là. Sa prunelle est un éclair dans les ténèbres, nous en serions éblouis, descendons; il faut en finir et montrer que nous sommes inaccessibles à la peur.

En vain les deux compagnons d'Arnold lui représentèrent-ils la témérité de sa résolution, celui-ci avait à cœur de l'accomplir; et, après s'être éloignés d'une centaine de pas, les trois déterminés chasseurs descendirent dans le fossé. Ils trouvèrent le tigre continuant sa promenade circonscrite, ainsi que le fait une sentinelle attentive au poste qui lui a été confié; et à peine se furent-ils montrés dans le ravin, que le tigre, comme pour essayer l'élasticité de ses allures, alla bravement au-devant de ses ennemis, qui cheminaient côte à côte, s'arrêta, poussa un rauquement saccadé et sembla dire à ses visiteurs: A la bonne heure, je savais bien que vous viendriez me faire visite, puisque vous n'avez pas fui en m'apercevant pour la première fois. De leur côté, les courageux chasseurs, le pied gauche en avant, et dans la position du soldat croisant la baïonnette, avançaient semelle par semelle, certains que la lutte ne tarderait pas à commencer.

— Attention, dit Bancks à voix basse, attention, camarades, et union surtout: si nous nous séparons, pas un de nous ne retournera à Bombay; ce sera beaucoup déjà de vaincre à trois; nous le pouvons, quoique la bête vorace me semble de fort mauvaise humeur. Tenez, la voilà qui gratte la terre, la voilà qui agite sa moustache et qui frémit de tous ses membres; attention, mes amis!

Le tigre a délibéré, il s'élance... les trois piques en arrêt le frappent à la fois, l'une à l'épaule, qu'elle creuse profondément; l'autre au ventre, qu'elle ouvre jusqu'aux entrailles; et la dernière dans la gueule même du monstre, dont elle déchire la joue. Au choc, les chasseurs sont renversés; mais, sur une rapide parole d'Arnold, ils se redressèrent à l'instant et se retrouvèrent coude à coude. Le tigre se débat en forcené contre les fers dentelés restés dans les plaies, et ses évolutions ne font qu'accroître sa douleur et sa rage. Profitant du désordre et du découragement du tigre, les intrépides athlètes vont à lui armés de leurs poignards et l'en frappent sans jamais l'abattre. L'un d'eux, plus courageux, osa l'attaquer de face; mais le tigre, dans un dernier élan, le saisit au bras et le coupa net au-dessus du coude. Ce fut son agonie. Bancks, désolé d'une victoire qui lui avait coûté si cher, retourna vite à Bombay, où son ami mourut des suites de l'opération qu'il dut subir. Le lendemain de ce terrible combat, quelques Indiens s'étant rendus au ravin indiqué par Arnold pour s'emparer de la peau du tigre, ils ne trouvèrent que des membres horriblement mutilés et les traces sanglantes des bêtes féroces qui étaient venues pendant la nuit pour assouvir leur faim sans cesse renaissante.

A Singapoore, en 1819, pendant une nuit et au milieu d'un épouvantable orage, un tigre monstrueux alla fièrement s'installer dans le grand bazar et attendit l'arrivée du peuple, comme s'il n'y avait point péril pour lui dans cette témérité. Un marchand de thé, en ouvrant son magasin, aperçut le premier la bête féroce, se hâta de se barricader et donna l'alarme à ses voisins. Le cri du tigre répondit à cet appel, et bientôt tout le quartier en émoi résolut de donner la chasse à un si dangereux visiteur. Le brave capitaine Fiedling se mit à la tête d'une vingtaine de sipayes, armés de fusils, et alla droit au tigre, suivi par une foule nombreuse de gens munis de fourches, de sabres, de bâtons et de pistolets. A leur approche, le tigre se leva et céda le terrain, mais pas à pas, comme un ennemi qui ne veut point combattre, sans pourtant céder à la crainte. Le capitaine Fiedling se détachant des siens, s'approcha seul de la bête féroce, qui, surprise de tant d'insolence, s'arrêta alors et jeta sur le téméraire un regard foudroyant.

Le capitaine frémit; il s'aperçut, mais trop tard, qu'il faut plus de circonspection en présence du tigre royal, et, toutefois, le doigt sur la détente de sa carabine, il attend bravement l'animal.

De son côté, le monstre prévoyant ne juge pas à propos d'aller au-devant de la balle meurtrière, et, soit adresse, soit afin d'éviter un combat trop inégal, car un monde était là devant lui, il céda une seconde fois la place, mais toujours à reculons, comme celui qui, même dans la défaite, ne veut pas mourir seul.

Grâce à cette manœuvre, on se vit bientôt dans une rue étroite où les mouvements du tigre devaient se trouver comprimés. Habile à profiter de cette heureuse position, le capitaine Fiedling mit son fusil en joue, fit feu, et la balle pénétra dans l'œil de la bête féroce. Un rugissement affreux se fit entendre; la terreur s'empara de la foule, on se rua les uns sur les autres, on se blottit pêle-mêle dans les maisons assiégées, on se sauva jusque dans la campagne; et en moins d'un quart d'heure le capitaine se trouva seul à seul avec le tigre, dont les ongles creusaient le sol et qui recevait sur sa langue haletante le sang qui s'échappait de sa blessure.

Fiedling s'était armé de son second pistolet, et un poignard était à sa main gauche. Le tigre furieux s'élance sur son adversaire; une balle part, le terrible quadrupède est frappé, mais il ne meurt qu'après avoir broyé le crâne de son ennemi.

Ne serez-vous point effrayés de la puissance du tigre du Bengale, lorsque vous apprendrez que pendant une chaude journée de septembre, à deux lieues au nord de Calcutta, une compagnie de sipayes armés rencontra deux de ces terribles quadrupèdes venant à elle avec des bonds immenses, ne s'arrêtant qu'à une trentaine de pas de la milice préparée à l'attaque, et ne pouvant se résoudre à fuir devant un péril aussi grand?

Ils étaient là couchés sur le ventre, la gueule béante, l'œil ouvert à tous les mouvements des soldats qui venaient de glisser une double charge dans les canons de leurs fusils. Le capitaine de la troupe ordonna aux siens de marcher à pas lents, recommandant surtout une décharge générale et une parfaite union.

— Notre force ne doit point être divisée, leur dit-il; si nous nous séparons les uns des autres, il y aura des malheurs : combattez coude à coude et la baïonnette en avant.

Quinze pas séparaient les adversaires. On commandait déjà le feu, quand les deux tigres, plus rapides que la parole, s'élancèrent au milieu des soldats. Les balles devinrent inutiles; mais les baïonnettes firent leur office, et les tigres, chargés de toutes parts, se virent bientôt réduits au courage du désespoir. Ils tombèrent sous mille blessures d'où s'échappait un sang noir et bouillant; et lorsque les sipayes hors d'haleine jetèrent un coup d'œil sur le champ de bataille, ils virent six des leurs étendus sans vie sur un lit d'armes brisées.

L'un d'eux, d'un seul coup de mâchoire, avait eu la cuisse séparée du corps; un autre avait perdu le bras droit, un troisième était méconnaissable, car les dents du tigre lui avaient horriblement broyé la tête. Presque toutes les victimes étaient mortes sans agonie, et les poitrines ouvertes des cadavres attestaient le délire de la bête féroce.

Quinze fusils furent brisés, six baïonnettes étaient tordues, et les bois durs portaient profondément empreintes les traces des dents aiguës et tranchantes des redoutables quadrupèdes.

On exposa un jour, près de Chandernagor, un buffle à la voracité de deux tigres qui, toutes les nuits, venaient audacieusement rôder auprès des habitations et emportaient fort souvent quelques pièces de bétail. Des chasseurs intrépides, une meute de chiens aguerris, se tenaient aux aguets près du buffle captif, et n'attendaient que le combat pour s'élancer contre les vainqueurs. Le soir même, les tigres, qui s'étaient fait une habitude de leurs rapines, s'avancèrent comme deux frères amis vers la petite ville témoin de leurs exactions. Les beuglements étouffés du buffle firent changer de route aux bêtes féroces; elles se précipitèrent en affamées vers le point où gémissait leur victime, et les voilà, d'un seul choc, se vautrant dans le sang d'un cadavre.

Les chasseurs se disposaient à se montrer, afin d'interrompre le repas qui allait commencer; mais ils s'arrêtèrent au premier pas, dans la prévision de la lutte qui semblait devoir s'engager entre les deux tigres.

En effet, intimes pour le meurtre et la destruction, les deux terribles quadrupèdes devinrent rivaux irréconciliables pour le partage; chacun voulut la meilleure part du festin. Des rauquements sourds et saccadés précédèrent les coups de griffes, les gueules haletantes s'ouvrirent, les adversaires prirent de l'espace; et là, tout près de leur victime, eut lieu un de ces combats à mort dont les solitudes seules doivent souvent offrir le magnifique spectacle.

La récompense du vainqueur était trop belle pour que la rage des jouteurs demeurât tiède; aussi, après un quart d'heure de frénétiques rauquements, de sanglantes étreintes et de déchirements horribles, un des tigres tomba pour ne plus se relever. Le second, tout meurtri, tout brisé, allait se reposer dans le sang du buffle devenu sa légitime propriété, lorsque les chasseurs en alerte s'avancèrent bravement vers lui et ne tardèrent point à l'abattre.

Ce serait à lasser l'attention de mes lecteurs que de leur signaler les mille moyens employés par les chasseurs du haut Indoustan pour la destruction de ce formidable dévorateur, dont chaque cri est une colère, chaque pas une hostilité, chaque menace une mort.

Nulle arme n'est assez éprouvée contre le tigre royal du Bengale, nulle barrière assez solide, nulle embuscade assez bien combinée. Piques, poignards, tridents, flèches empoisonnées, meutes courageuses, fusils, mitraille, chasseurs intrépides, tout est infructueux, tout est impuissant. Le tigre promène ses dévastations dans les habitations isolées, dans les bourgs protégés par des milices, dans les cités défendues par de hauts remparts.

Le tigre est un fléau traînant après lui la destruction.

Malheur à qui se trouve sur la route du tigre!

---

# CHASSE A L'HIPPOPOTAME

## NOTICE

Ce n'est que depuis les grands voyages de découverte faits dans le seizième siècle par les Espagnols et les Portugais que l'hippopotame est parfaitement connu. Aristote et Pline donnent sur cet animal des descriptions si bizarres, qu'il faut les reléguer aujourd'hui parmi les contes les plus absurdes des anciens naturalistes.

La grosseur de l'hippopotame est à peu près égale à celle de l'éléphant; mais il est encore plus lourd que le monstrueux quadrupède. Sa peau, qui a un pouce d'épaisseur,

est tellement dure, qu'une balle peut à peine la percer. Les naturels des pays où se trouve ce sale amphibie en font des chaussures, en couvrent leurs maisons et en taillent des lanières dont ils se servent comme nous faisons de nos cravaches. On voit sur la surface de cette peau huileuse des poils blanchâtres très-rares qui échappent aux investigations de l'observateur; au cou on en trouve de bien plus gros; mais c'est sur les lèvres principalement que, plus pressés, ils forment une espèce de moustaches.

Sa gueule, de forme carrée, est garnie de quarante-quatre dents diversement taillées; elles sont d'une substance si dure, que, frappées par le fer, elles font jaillir de vives étincelles; les canines surtout useraient l'acier au frottement.

La couleur de l'hippopotame est noirâtre, mais d'une teinte inégale et par taches irrégulières; il ne produit qu'un petit qui, à sa naissance, offre l'aspect hideux d'une masse informe que vous prendriez pour un tas de boue mouvante.

L'hippopotame est omnivore; il mange du riz, de l'herbe, des fruits, des ronces et se nourrit aussi de crocodiles, de poissons, de chair humaine.

J'ai vu, dit un voyageur digne de foi, un hippopotame saisir une de mes embarcations, planter ses dents supérieures sur le bord d'une chaloupe, les inférieures à quatre pieds de distance vers la quille, et la faire couler bas.

Le mâle est un tiers plus grand que la femelle; c'est-à-dire qu'il est un tiers plus horrible et plus dégoûtant à observer.

---

## CHASSE

Reposons-nous quelques instants et respirons à l'aise tout en poursuivant notre course. Ce n'est pas toujours le repos qui délasse, la distraction et le mouvement ont aussi ce privilége; nous l'avons appris par une longue expérience.

Et puis encore toujours du sang! toujours des griffes qui déchirent, des dents qui pénètrent dans les chairs, des venins qui les corrodent et les putréfient, des cris et des rugissements, des piques, des poignards, des balles et du carnage! Reposons-nous un peu, le narrateur se fatigue comme vous de cette odeur de sang qui le poursuit depuis la première page de son livre.

Il y a des noms qui sont des portraits. Dès qu'on les prononce, vous croyez voir l'image, non pas les détails, mais les contours extérieurs, la masse, et vous seriez courroucé si, à l'aspect du modèle, vous trouviez que votre imagination a menti.

Hippopotame! Je vous défie, à la vue des onze lettres qui composent ce mot, de ne pas vous trouver en présence d'un être monstrueux, gluant, informe, lourd, gauche, ne se mouvant qu'avec douleur; un de ces êtres pour ainsi dire inachevés, que le Créateur jeta ici-bas dans un moment d'ennui, et auxquels il a oublié de donner le dernier coup de râteau.

Hippopotame! masse noire de chair huileuse, infecte, traînant avec elle le limon et la boue des rivières, les roseaux qui protégent leurs bords, le lotus qui tapisse leur surface; superfétation monstrueuse qui nage sur la terre et marche dans les eaux, qui ne fait rien comme les autres animaux; être amphibie, parce que, comme il tient de toutes les natures, il jouit des facultés de chacune d'elles. Hippopotame! amas incohérent de choses que l'imagination la plus déréglée ne saurait accoupler; car il a des nageoires pareilles à des mains, la tête semblable à un crapaud cyclopéen, et un corps que vous prendriez pour une agglomération capricieuse de goudron et de bitume sur laquelle on aurait passé la truelle.

Vous trouverez des mots plus longs sans doute que celui dont il est question dans ces lignes, et que je vous signale sans trop oser les transcrire. Je vous défie d'en trouver un dont les lettres se combinent mieux pour soulever l'estomac.

Phoque, limaçon, crocodile, éléphant, rhinocéros, sont des mots suaves, pleins de grâce à côté de celui d'hippopotame; et certainement, en créant la chose, Dieu dut créer le mot pareil dans toutes les langues. Si les Hottentots l'ont changé, ce dont je ne me souviens plus, c'est que Hottentot et stupidité sont les plus parfaits des synonymes.

Est-ce l'image du monstre qui m'a dégoûté du mot? Je ne peux pas le croire, quoique j'aie fort souvent essayé de me le persuader; ce n'est pas sans réflexion que je suis demeuré convaincu de la naissance de mon dégoût; cela est si vrai, que, lorsqu'il m'arrive, dans un moment d'humeur, de me fâcher contre mon valet ou contre ma ménagère, qui est la plus gracieuse fille du monde, et de les appeler hippopotame, il faut bien des caresses et bien des journées heureuses pour rendre à mes objets chéris ma première affection.

Ce préambule est un peu long, sans doute, mais je vous demanderai si vous ne reculez pas autant que possible de vos lèvres la liqueur amère que vous présente votre docteur, et si, avant de l'avaler, vous n'avez pas déjà beaucoup souffert.

Encore si, pour escorter tant de perfections, le séduisant hippopotame possédait quelque chose de l'audace du lion, de l'intelligence du castor, de la vivacité du léopard ou de l'astuce du crocodile, l'on pourrait peut-être se laisser aller à un peu de sympathie pour son isolement et ses malheurs; mais non. Il est là, colosse inerte, sans transes dans ses joies, sans fébrilité dans ses agonies, et l'on dirait qu'il n'a accepté la vie que comme un fardeau.

Mais pourquoi donc lui déclare-t-on une guerre si active? Pourquoi donc le traquer avec tant d'ardeur au sein des eaux qu'il fait tourbillonner par ses lourdes aspirations, ou sur la plage où il vient se réchauffer aux ardeurs du soleil? N'est-ce pas là une injustice humaine? N'est-ce pas là une cruauté inutile?

Hélas! il n'y a pas sur la terre un atome qui n'ait son mérite caché, et vous voyez que la vipère devient elle-même un remède contre certains fléaux: qui le croirait? l'hippopotame est un cosmétique précieux aux Hottentots. Ils embaument leur corps de ses émanations putrides, ils se fardent de sa graisse corrosive, et les Vénus de ce sol privilégié, dont vous avez vu un si curieux et si ravissant échantillon il y a quelques années à Paris, feraient fi du tendre courtisan qui se présenterait à elles sans une épaisse couche d'essence d'hippopotame depuis le sinciput jusqu'à la plante des pieds.

Allons donc à la conquête des parures et des atours des beautés hottentotes.

L'hippopotame (pardonnez-moi de prononcer si souvent ce mot ignoble) ne vit presque jamais seul. Il aime la société, il se plaît en compagnie de ses semblables, et vous croiriez que c'est pour se consoler de ses difformités effrayantes. On n'est hideux ou beau que par la comparaison.

Pour aller à la rencontre du tigre, du rhinocéros ou du lion, les chasseurs attendent le jour ou le soleil; mais, comme il faut que tout soit extraordinaire dès qu'il s'agit des hippopotames et des êtres brutes qui les poursuivent, on choisit pour vaincre le monstrueux amphibie les temps les plus orageux et les nuits les plus sombres. Ce n'est pas encore assez, et l'on se voit forcé en quelque sorte de donner un démenti aux ténèbres, en cherchant à les dissiper après les avoir invoquées. Voyez :

Il y a dans l'air quelque chose d'épais et de lourd qui tombe sur le sol et rend douloureuse toute respiration. Le Hottentot sort de sa hutte, il secoue ses membres sans élasticité et grogne comme l'hyène pour réveiller ses camarades assoupis. Les voilà tous : les uns, pourvus de torches composées à l'aide de l'huile fétide du monstre qu'ils vont combattre et qui éclaire ainsi lui-même sa dernière agonie, glissent le long du fleuve, tandis que les autres, armés de piques, de gros bâtons et de casse-têtes s'éloignent du rivage. Ceux-ci sont les combattants; et, par un singulier

privilége, ce sont eux aussi qui courent le moins de danger.

Les premiers, dès qu'ils ont vu le long de la plage les hippopotames endormis, se faufilent doucement au milieu des roseaux, des herbes et des joncs serrés qui protégent les bords du fleuve, s'y tiennent un instant immobiles avec de l'eau jusqu'à la ceinture; et puis, à un signal convenu, ils allument leurs torches, les agitent, et poussent à l'air d'affreux rauquements. Vous diriez un sabbat de sorcières et de démons préludant à d'infernales orgies.

Le bruit, le tumulte, cette turbulence inaccoutumée des roseaux, ces larges colonnes de fumée qui montent en spirales, cette clarté soudaine au sein de l'obscurité la plus profonde, épouvantent les hippopotames qui bondissent d'abord fébrilement, se roulent et tournoient sur eux-mêmes, comme pour se donner le courage d'une résolution, et se décident enfin à prendre la fuite. L'hippopotame ne peut mentir à sa nature.

Dans ce désordre des eaux, des lumières rougeâtres et de la nuit envahie, quelques-uns des amphibies, éblouis et saisis de vertige, courent en insensés vers le danger qui semble les poursuivre, et s'élancent au sein du fleuve, où ils trouvent, sans le savoir, la sécurité et la vie, tandis que leurs compagnons, fuyant le rivage, se perdent dans les terres et les lagunes voisines, où les armes des Hottentots ne tardent pas à les achever. Quant à ces derniers, vous le comprenez, rien n'est à craindre pour eux; ils sont sur un champ de bataille solide, leurs mouvements, quoique lourds et difficiles, ont plus d'élasticité que ceux des hippopotames, et l'amphibie ne mord jamais que les objets qui se jettent d'eux-mêmes dans son immense mâchoire. La stupidité des Hottentots ne va pas jusqu'à une pareille condescendance; historien fidèle, je leur dois cette juste réparation. Puisse-t-elle les protéger contre l'injustice des voyageurs!

Mais les autres chasseurs, ceux qui étaient blottis dans le fleuve, écrasés par la masse énorme qui se rue sur eux, sont souvent entraînés, étouffés, broyés au fond des eaux, où leurs cadavres servent de pâture le lendemain aux crocodiles, qui restent neutres dans ces ignobles mêlées, et se promènent, lâches dévorateurs, comme une hière avide au milieu de ces eaux et de ces terres silencieuses.

Cependant cette étrange chasse n'est pas la seule en usage chez les Hottentots et les Cafres, leurs redoutés voisins. Ceux-ci, par esprit d'indépendance et pour n'avoir rien de commun avec les premiers, ne craignent pas, dès qu'un étranger leur demande la dépouille d'un de ces amphibies, de s'élancer dans les flots, de plonger et d'aller réveiller, à l'aide d'un poignard empoisonné, leur adversaire surpris au sein de sa laborieuse digestion. C'est alors un combat à outrance, une lutte ardente entre un homme fort, leste, intrépide, et une masse lourde, gigantesque; c'est le choc terrible d'une des plus monstrueuses créations de Dieu stimulée par la douleur contre un homme petit et prompt, forcé de résister à la fois aux mouvements du monstre et à l'agitation des flots. Il y a bonheur, je vous l'assure, quand un seul cadavre est vomi sur la grève. Mais il est juste d'ajouter que l'hippopotame tue sans le vouloir; sa volonté n'est pour rien dans le demi-triomphe : l'hippopotame n'a point de volonté.

Dans le pays dont nous décrivons les délassements, les plaisirs d'un goût si exquis, la variété est souvent invoquée, et les habitants de ces suaves contrées, que la civilisation n'a pas encore corrompus, comme dirait certaine philosophie, ne manquent pas de quelque intelligence pour arrêter les funestes effets de la lassitude, de la monotonie et de la torpeur. Ce n'est pas tout que de se couvrir des pieds à la tête d'une épaisse couche d'huile fétide, gluante, qui se crevasse d'abord et se résout plus tard en gouttes opaques courant le long du corps, et suivant les sinuosités des muscles, ainsi que le fait dans la plaine un ruisseau obéissant aux caprices du sol. Ce n'est pas tout que de se nourrir quotidiennement, tantôt d'une belle tranche d'hyène ou d'hippopotame à demi racornie le matin à l'aide d'une fumée noire et résineuse sur des charbons ardents. Ce n'est pas tout encore que de se trouver presque à chaque heure en présence de ces beautés informes, courtes, trapues, à la tête pointue, au front déprimé, aux épaules de portefaix, à l'immense bouche ayant toujours une petite confidence à faire à l'oreille crasseuse, aux seins volumineux se promenant sur les cuisses, pareilles à d'énormes soliveaux, aux yeux petits et chassieux, aux dents verdâtres autour desquelles vous croyez voir pousser un délicieux gazon; il faut encore que le Hottentot, dont je viens d'esquisser en peu de mots la physionomie (car le mâle ressemble passablement à la femelle), il faut, dis-je, (le Sybarite qu'il est), que sa vie se passe dans des joies plus variées que j'ai déjà décrites; et, comme il n'aime que les occupations qui n'ont besoin ni d'audace ni d'énergie, il a imaginé d'aller à la chasse de l'hippopotame sans être contraint de se cacher à demi dans l'eau, et de le tuer sur la plage avec promptitude, car toute sorte d'activité l'écrase lui-même. Chez les autres hommes, c'est le mouvement qui fait la vie; chez les Hottentots, c'est le sommeil. N'ai-je pas déjà écrit cela?

L'hippopotame aime, dit-on, une musique douloureuse (comme si l'hippopotame pouvait aimer quelque chose!). Pareil en cela au crocodile, qui chemine sourdement pour satisfaire sa gloutonnerie vers le petit Malais en pleurs, loin du rivage, le monstre dont nous parlons avec tant d'amour se traine, assure-t-on, vers les lieux isolés d'où partent des cris plaintifs. Il paraît que le Hottentot a fait cette remarque, lui qui n'a sans doute remarqué que cela dans sa vie. Or, qu'arrive-t-il? Que sitôt que l'hippopotame a roulé sa masse hors de l'eau, le Hottentot gémit et l'attire à lui, tandis que ses camarades, se glissant entre le monstre et le fleuve, se disposent bravement à lui barrer le retour. Mais dans sa course de dilettante, l'hippopotame doit parcourir un terrain sur lequel est étendu un énorme filet amarré par deux bouts à des arbres, et que des chasseurs attentifs replient sur le monstre à l'aide de fortes courroies prenant une direction inverse à celle de l'amphibie. Cela fait le devoir du Hottentot, qui voulait une proie, serait, selon nous, de l'achever promptement à coups de massues ou de piques. Mais point : le joyeux Africain aime, vous le savez, les longues joies du triomphe, et comme il craint qu'elles ne lui soient souvent refusées, il les savoure lentement et sourit pendant plusieurs jours au moins à la douloureuse agonie du vaincu. Le filet garde l'hippopotame luttant vainement contre les mailles solides qui l'emprisonnent; les Hottentots, autour de la bête monstrueuse, la persécutent lâchement dans sa captivité, et, généreux à leur manière, ils la déchirent par petits lambeaux, et vont matin et soir, selon les besoins de leur toilette ou l'appétit de leur estomac, chercher les filets les plus savoureux du monstre, qui se voit démoli petit à petit sans que ses tristes gémissements trouvent chez les sauvages un peu de pitié.

Pendant l'absence des Hottentots, les oiseaux de proie et les bêtes fauves se ruent aussi sur le malheureux hippopotame en lambeaux; de telle sorte que ses tortures si lentes jettent dans le cœur du chasseur européen un peu de cet intérêt qu'on accorde toujours au malheur. J'ai presque pleuré au dernier soupir du tigre expirant sous la gueule et la griffe du lion. Je pourrais vous dire ici les joies intérieures de la famille, les élans de tendresse des vieillards, les caresses naïves des jeunes femmes, les gazouillements des petits bambins pareils au coassement des grenouilles, à chaque retour du brave chasseur apportant sur ses épaules un fragment de chairs putrides de l'hippopotame déchiqueté par les hyènes, les corbeaux et les vautours; mais notre langue est trop pauvre pour peindre certaines émotions de l'âme, étrangères à nos mœurs, à nos usages, et surtout à notre vie si froide et si alignée. J'aime mieux avouer franchement mon impuissance et vous transporter d'un seul pas au milieu de scènes prises dans des pays plus perfectionnés, au sein d'une nature vivante, moins chaude et plus tourmentée. Je crains de trop irriter votre appétit de voyage déjà si ardent, de vous arracher à vos pieuses méditations du foyer, et je ne veux pas que vous m'accusiez plus tard du courroux des océans, dont je ne vous parle pas, ainsi que des atroces tortures de la nostalgie, que vous êtes si heureux de ne pas connaître.

Quel est le petit coin de terre sur ce globe de douleurs où une peine amère ne succède point à un tiède plaisir, et une poignante désillusion à un rêve de bonheur? Généreux jusque dans mon infortune si exceptionnelle, je vous en indiquerai un que j'ai découvert à grand'peine, alors que mes yeux, pareils à deux comètes flamboyantes, fouillaient avec tant de sécurité dans le plus lointain horizon; je vous le signale avec confiance. Au milieu du vaste océan Pacifique, entre les îles Sandwich et l'archipel des Amis (ainsi nommé sans doute parce qu'on s'y livre perpétuellement des guerres homicides), à huit degrés de latitude boréale, et je ne sais plus combien de degrés de longitude, il est un îlot tout mignon de deux lieues au plus de circonférence, entouré de récifs à fleur d'eau, visité par la lame voyageuse avec un bruissement éternel, où la végétation est verte et riante, et sous laquelle vient parfois s'abriter l'oiseau pélagien. Là nulle colère ne s'agite, nulle haine ne s'allume, nulle jalousie ne torture, nulle calomnie ne déchire; là, tout est calme, tout est solennel comme l'éternité. Savez-vous pourquoi? Je vais vous le dire. C'est que l'île dont je vous parle est inhabitée et inhabitable.

M'en voudrez-vous encore si je ne vous l'indique pas d'une manière précise sur la carte nautique?

---

# CHASSE AU RHINOCÉROS

## NOTICE

La couleur du rhinocéros est ordinairement olivâtre; cependant il s'en trouve quelques-uns, surtout en Afrique, qui sont gris, et des voyageurs assurent en avoir vu d'entièrement blancs. Les Indiens estiment la corne du rhinocéros bien plus que l'ivoire de l'éléphant, non pas tant à cause de la qualité ou de la blancheur de la matière que de sa substance même, à laquelle, dans leur ignorance, ils attribuent un grand nombre de qualités spécifiques et de propriétés médicinales.

Ce hideux quadrupède est, comme le cochon, enclin à se vautrer dans la boue et à se rouler dans la fange. Il aime les lieux humides et marécageux et les bords des rivières. On en trouve en Asie, en Afrique, au Bengale, à Siam, à Laos, au Mogol, à Sumatra, à Java, en Abyssinie, en Éthiopie, au pays des Anzicos et jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Toutes les parties de son corps et même son sang, son urine, ses excréments, sont estimés comme des antidotes contre tout venin; mais c'est là une de ces croyances dont les récentes études des voyageurs ont fait bonne justice. Il se nourrit d'herbes grossières, de chardons, d'arbrisseaux épineux; il préfère ces aliments agrestes à la douce pâture des plus belles prairies. Les cannes à sucre sont aussi fort de son goût, et il mange de toutes sortes de graines. Sa langue est si rude, qu'elle râpe et déchire ce qu'elle touche, et même l'écorce des arbres.

Après l'éléphant, le rhinocéros est le plus puissant des quadrupèdes. Il a au moins douze pieds de longueur depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue; et la circonférence du corps est à peu près égale à sa longueur. Il approche donc de l'éléphant par le volume et par la masse, et s'il paraît bien plus petit, c'est que ses jambes sont beaucoup plus courtes, à proportion, que celles de l'éléphant; mais il en diffère surtout par les facultés naturelles et par l'intelligence. Privé de toute sensibilité dans la peau, manquant de mains et d'organes distincts pour le sens du toucher, n'ayant au lieu de trompe qu'une lèvre mobile dans laquelle consistent tous ses moyens d'adresse, il n'est guère supérieur aux autres animaux que par la force, la grandeur et l'arme offensive qu'il porte sur le nez. Cette arme est une corne très-dure, solide dans toute sa longueur, et placée plus avantageusement que les cornes des autres animaux ruminants. Celles-ci ne munissent que les parties supérieures de la tête et du cou, tandis que la corne du rhinocéros défend toutes les parties antérieures du museau et préserve le mufle, la bouche et la face. Aussi le tigre attaque-t-il plus volontiers l'éléphant, dont il saisit la trompe, que le rhinocéros, qu'il ne peut presser sans courir le risque d'être éventré, car le corps et les membres sont recouverts d'une enveloppe impénétrable, et cet animal ne craint ni la griffe du tigre, ni l'ongle du lion, ni le fer ni le feu du chasseur. Sa peau est un cuir bien plus dur et plus épais que celui de l'éléphant; il n'est pas sensible comme lui à la piqûre des mouches; il ne peut non plus ni froncer ni contracter sa peau : elle est seulement plissée par de grosses rides au cou, aux épaules et à la croupe pour faciliter le mouvement de la tête et des jambes, qui sont massives et terminées par de larges pieds armés de trois grands ongles. Sa tête est beaucoup plus longue que celle de l'éléphant; mais ses yeux sont encore plus petits, et il ne les ouvre qu'à demi.

La mâchoire supérieure du rhinocéros est plus avancée que l'inférieure, et la lèvre du dessus a du mouvement et peut s'allonger jusqu'à six ou sept pouces; elle est terminée par un appendice pointu qui donne à cet animal plus de facilité qu'aux autres quadrupèdes pour cueillir l'herbe et en faire des poignées à peu près comme l'éléphant en fait avec sa trompe. Cette lèvre, musculaire et flexible, est une espèce de main ou de trompe très-incomplète, mais qui ne laisse pas de saisir avec force et de palper avec une certaine adresse. Au lieu de ces longues dents d'ivoire qui forment les défenses de l'éléphant, le rhinocéros a sa puissante corne et deux fortes dents incisives à chaque mâchoire. Ces dents incisives, qui manquent à l'éléphant, sont fort éloignées l'une de l'autre dans les mâchoires du rhinocéros; elles sont placées une à une à chaque coin ou angle : vous ne rencontrez pas d'autres dents pareilles dans toute la partie antérieure que recouvrent les lèvres. Ses oreilles se tiennent droites et sont assez semblables pour la forme à celles du cochon : ce sont les seules parties chargées de poils ou plutôt de soies. L'extrémité de la queue est, comme celle de l'éléphant, garnie d'un bouquet de grosses soies très-solides et très-dures.

Le rhinocéros a trois sabots de corne à chaque pied; les plis de la peau se renversent en arrière les uns sur les autres; on trouve entre ces plis des insectes qui s'y nichent, des bêtes à mille pieds, des scorpions et même de petits serpents. Il est très-certain qu'il existe des rhinocéros qui n'ont qu'une corne sur le nez, et d'autres qui en ont deux; mais il n'est pas aussi bien démontré que cette variété soit constante, et qu'on en trouve également en Afrique et dans les Indes.

---




Ils allument leurs torches, les agitent, et poussent à l'air d'affreux rauquements. (Page 46.)

# CHASSE

Si je vous disais qu'un cheval vient de naitre tout caparaçonné, rongeant son mors qui le fait esclave, tout fier de sa selle, de ses sabots ferrés, de sa bride et de ses sangles, vous crieriez non pas au miracle, mais à l'impossibilité, et vous renverriez le narrateur aux contes des *Mille et une Nuits*. Il y aurait injustice pourtant, et mère nature est si bizarre, si capricieuse, si étrange dans ses créations, que ce qui vous a paru tout d'abord une monstruosité, un mensonge, est une réalité, une combinaison sage, régulière, une harmonie logique, j'allais presque dire une nécessité. Avez-vous vu un rhinocéros? Avez-vous étudié cette colossale charpente où tout se meut comme par des ressorts, des pênes, des gâches, des loquets, et sans le secours des muscles? Cette chose qui roule avec tant de force, cette masse imposante qui écrase le sol sur lequel elle pose ses pieds de géant, cette citadelle promeneuse au dedans de laquelle vous trouvez du sang, des fibres, un cœur, des intestins et de la chaleur, est, je vous l'atteste, une des plus curieuses études du naturaliste et du philosophe. L'homme aurait imaginé le lion, le serpent, la baleine, l'éléphant peut-être; à coup sûr il n'eût point bâti le rhinocéros. Dieu seul avait ce pouvoir, et encore a-t-il jeté ce volumineux quadrupède sur la terre pour prouver que la Divinité même avait ses moments de déraison. Est-ce que je blasphème?

J'entends crier au loin et tomber mutilés les arbres les plus robustes des forêts; leur feuillage éternel roule brisé comme si l'ouragan promenait sur lui ses écrasantes haleines. J'entends le galop cadencé d'un escadron de cavalerie au travers de la plaine usurpée; il me semble que je vais assister à la lutte de deux tigres qui déjà creusent le sol et envahissent l'espace de leurs lugubres rauquements. Eh bien, non, c'est tout simplement un rhinocéros, un seul rhinocéros qui sort de son gîte et se met en quête de

Imprimé par H. Didot, Mesnil (Eure), sur les clichés des Éditeurs.




Il voit le monstre venant de son côté. (Page 50.)

sa nourriture quotidienne. Ce terrible quadrupède, l'un des plus rares qui parcourent les solitudes indiennes et africaines, ne sait point louvoyer; les détours lui sont impossibles, il va droit son chemin comme le fait l'aigle dans les airs, et, au lieu de tourner un obstacle, il le brise et passe dessus. La course du rhinocéros est la plus exacte définition de la ligne droite; seulement elle n'est pas la trace d'un point vers un autre, le point n'a pas de dimension. Le rhinocéros est un bloc de roches, un banc madréporique; le dos du rhinocéros porterait un monde.

A la bonne heure, de tels ennemis à combattre! A la bonne heure, le siége de ces bastions si bien défendus et contre lesquels le canon seul semble avoir quelque puissance! Qui donc osera poursuivre le rhinocéros dans ses déserts, alors que le lion lui-même l'évite sans le fuir? Qui donc se présentera à lui pour l'arrêter dans ses excursions? Qui? Celui qui seul ne recule devant aucune difficulté, celui qui seul veut dominer, régner sur la terre, et qui cependant appelle si souvent à son aide les êtres qu'il a soumis. L'homme attaquera donc le rhinocéros parce qu'il s'attaque, lui, aux colères des fleuves, aux envahissements de la mer, aux fureurs des ouragans. Mais il n'ira pas seul.

En Afrique, nulle peuplade ne fait la chasse au rhinocéros, parce qu'on n'a nul moyen de le combattre. Dans quelques parties de l'est, vers le pays des Hottentots, on a essayé d'apprivoiser des éléphants pour combattre le rhinocéros et l'arrêter dans ses terribles excursions; mais la férocité de celui-ci rallumait souvent l'ardeur de son adversaire, et il n'était pas rare de voir les deux colosses se réunir pour la ruine et la destruction d'un village. Au surplus, j'ai remarqué que les peuples sauvages avoisinant la belle colonie du Cap n'aiment à s'attaquer dans leurs luttes contre les animaux qui les entourent qu'à ceux dont la mort leur offre quelque bénéfice, et ils ne retirent guère que quelques pièces d'étoffe de la défense du rhinocéros et de ses nerfs, que les habitants de Table-Bay façonnent en élégantes et solides cravaches. Un district entier, armé de

flèches empoisonnées, de piques, de tridents et de casse-têtes, peut, à la rigueur, attendre le lion et l'arrêter au milieu de ses ravages : l'éléphant est souvent vaincu par la ruse, l'adresse et la force; le tigre se repent parfois de s'être trop avancé au travers des populations armées ; mais le rhinocéros est sans adversaires dangereux et sans dominateur. Les massues n'écrasent point les rocs de granit ou les enclumes, et les flèches ne percent pas plus la cuirasse du rhinocéros que celle du crocodile.

Quant à vous, chasseur imprudent, qui osez l'attendre et espérez un triomphe, si vous êtes assez leste, assez agile pour éviter un coup de sa boutoir, vous succomberez à coup sûr à la secousse de son épaule ou de ses jarrets. Les profonds et larges fossés recouverts de branches et de broussailles sont encore un des moyens de destruction que les naturels de l'Afrique méridionale mettent en œuvre contre le rhinocéros; et, comme l'intelligence du colosse est fort bornée, il est rare qu'il échappe à un piége, lorsqu'on le creuse sur sa route, et qu'on place à la superficie les feuilles, les fruits, les ronces, les racines ou les écorces dont il se nourrit. Le bruit de sa chute, pareil à celui d'un roc tombant dans un abîme, donne l'éveil aux peuplades qui accourent et jettent dans le fossé des bois enflammés, des matières résineuses produisant une fétide et noire fumée qui étouffe le quadrupède ou le fait mourir dans les flammes au milieu des plus horribles tortures. Cependant ce moyen assez commun de combattre le rhinocéros n'offrant au chasseur aucun bénéfice, les Cafres et les Hottentots ne l'emploient guère que lorsque la présence de plusieurs de ces redoutables ennemis leur est signalée aux alentours de leurs habitations, sans cesse menacées par les bêtes féroces les plus formidables qui pèsent sur ce continent de malheur. C'est un tranquille et magnifique séjour à se donner en effet que celui où le tigre et le lion promènent leurs ravages, où l'hippopotame répand ses miasmes putrides, l'hyène ses sauvages dévastations, le crocodile ses terreurs; où l'éléphant s'amuse à détruire des villages, et pour lequel le soleil garde ses rayons les plus torréfiants et le ciel ses inondations les plus meurtrières. Je vous l'ai dit, l'intérieur de l'Afrique est l'Eldorado rêvé par les navigateurs du quinzième siècle.

La chasse au rhinocéros n'est donc en Afrique, auprès du cap de Bonne-Espérance, ainsi que dans le centre de ce mystérieux continent, qu'une défense perpétuelle contre les dévastations du farouche quadrupède, car les moyens d'attaque manquent aux naturels, ou plutôt c'est le courage et l'intelligence qui leur font défaut. Mais c'est en Asie qu'il est curieux de suivre les hardies expéditions dirigées contre ce redouté rival du tigre et du lion ; ce sont des colonnes serrées de courageux chasseurs armés de fusils, de petites pièces de campagne, et de dogues exercés chargés de harceler la bête féroce. On ne met ni plus d'ardeur ni plus de prudence pour l'attaque d'un fort ou d'une province. S'emparer de ce quadrupède dans des fossés recouverts de broussailles, est un stratagème méprisé par les chasseurs habitués à aller au-devant du léopard et de la panthère; ils ne regardent une chasse heureuse et honorable que lorsque le colosse meurt blessé au défaut de l'épaule. C'est là seulement en effet qu'est vulnérable le terrible rhinocéros.

Mais ne croyez pas que ce soit aux canons, aux fusils, aux piques, aux chiens et quelquefois aussi aux éléphants privés, que se bornent les moyens d'attaque des chasseurs : il y aurait trop de péril à poursuivre si légèrement un corps défendu par des cuirasses si solides. Les arbres les plus robustes des forêts, sur lesquels vous vous croyez protégés contre la puissance du rhinocéros, sont brisés à une de ses violentes secousses, et les chasseurs le savent si bien, qu'ils se gardent toujours dans leur fuite d'en appeler à ce refuge, à moins qu'ils ne demeurent convaincus de n'avoir pas été aperçus en exécutant leur retraite. Ce qu'il faut encore au chasseur indien, tout intrépide qu'il est, ce sont de solides bastions échelonnés sur la route, d'où l'on fait feu sur la bête qui passe. Là seulement le chasseur respire à son aise; là seulement il regarde sans effroi l'ennemi dont il n'ose affronter la dangereuse colère. Mais la retraite n'est pas toujours assurée au chasseur; et, quand une fois la lutte est engagée entre lui et la bête féroce, il faut souvent plus que des fusils, plus que des bastions pour la faire cesser. Le champ de bataille n'est, à vrai dire, qu'un champ de carnage où le sang coule par plus d'une blessure : et pourtant, ici, c'est moins une entaille qui tue qu'une secousse. La défense du rhinocéros frappe et perce, mais sa tête frappe et écrase, ainsi que son corps roulant, comme un bloc détaché d'une cime. Ses pieds gigantesques le protégent également contre ses ennemis, qui le harcèlent, et c'est un membre brisé que celui qui reçoit la redoutable ruade. Les caresses du rhinocéros sont des coups de maillet tombant sur un pieu pour l'enfoncer dans le sol : jugez ce que doivent être ses mouvements de colère et de vengeance. Dans une chasse en 1824, sur douze chasseurs attachés à la destruction d'un de ces périlleux visiteurs, nul ne rentra à Calcutta, et le rhinocéros, après son triomphe, regagna sans blessures et à petits pas la forêt d'où il s'était détaché pour aller à la rencontre de ses imprudents adversaires.

Hélas ! un de mes amis, M. Duvauchel, avec qui vous m'avez vu peut-être achever une assez risible ascension sur la montagne de la Table, paya cher auprès du Gange un acte de témérité contre un rhinocéros dévastateur chassé par une vingtaine d'intrépides Européens. Il voulut, au mépris des invitations qui lui étaient adressées par les gens les plus exercés à ces combats, se poster au delà d'une ravine où la chasse avait lieu, espérant bien, en se cachant derrière un arbre, éviter l'atteinte de la bête courroucée. Le rhinocéros, qu'une blessure assez profonde avait jeté dans une fureur extrême, se mit en course contre M. Duvauchel, le plus inoffensif des chasseurs; celui-ci, effrayé, ne songe ni à son fusil ni à son couteau de chasse, dont il s'était coquettement paré ; il fuit de toute la rapidité de ses jarrets et se dirige vers la ravine, où il espère trouver un refuge ; mais, gagné de vitesse, il s'élance vers un arbre énorme derrière lequel il se blottit, se flattant que le rhinocéros passera sans l'apercevoir.

Duvauchel tremblant entend près de lui le retentissement de la course du colosse et tend la tête pour calculer la grandeur du péril qui le menace; il voit le monstre venant de son côté, mais un peu de l'avant; il se penche légèrement en arrière; le rusé rhinocéros oblique un peu, et d'un coup de boutoir il lance mon pauvre ami au delà du ravin. La bête féroce se sauva dans les bois après avoir tué un combattant et en avoir blessé trois autres. Quant à Duvauchel, dont plusieurs côtes étaient enfoncées, il alla mourir quelques jours après à Calcutta, cruellement arrêté au milieu de ses fatigues et de ses études. La science a aussi ses dangers.

Dans une battue faite aux environs de Chandernagor, en 1832, un rhinocéros, furieux contre une habitation d'où était parti un coup de feu qui l'avait blessé à la tête, s'élança vers la bâtisse, renversa, brisa, foula aux pieds les solides palissades qui entouraient un verger, ravagea les plantations, abattit les bananiers, les manguiers, et se rua enfin sur la case en briques et en pierres, où se tenaient cachés les habitants. Ceux-ci, voyant la bête furieuse occupée à démolir un mur, se sauvèrent alarmés par le côté opposé ; mais le rhinocéros, aux écoutes, s'élança vers les fugitifs, atteignit un Malais avec sa corne, et, comme il l'avait frappé, le malheureux resta suspendu à cette espèce de croc d'où on ne le vit pas tomber, quoiqu'on suivît longtemps de l'œil le quadrupède dans la campagne, où il allait porter ses ravages. Il faut plus que le poids d'un homme pour ralentir la course du rhinocéros. Au surplus, comme ce colosse n'est point carnivore, certains explorateurs, assez heureux pour se trouver en présence de jeunes rhinocéros qui prenaient la fuite en face des chasseurs, ont publié que ce rival du lion, du tigre et de l'éléphant était d'humeur assez pacifique, et qu'il retardait autant que possible une lutte sérieuse avec ses ennemis. N'en croyez rien, vous que l'amour de la science pousse dans les pays où le rhinocéros promène ses dévastations, évitez la rencontre de ce formidable quadrupède, qu'il est toujours dangereux d'attaquer, et croyez qu'il mutile et tue s'il ne dévore pas.

Quand vous attaquez un rhinocéros aux bords d'un

fleuve et que vous vous élancez dans une pirogue pour éviter votre ennemi, vous courez un danger plus grand encore que si vous n'aviez pas quitté la terre, car le monstrueux quadrupède nage comme un requin; il ne tarde pas à vous atteindre, brise votre embarcation et vous plonge au fond des eaux. Nul refuge pour se mettre à l'abri de ces terribles destructeurs. Mais c'est lorsque l'éléphant apprivoisé se met de la partie que la scène devient imposante et dramatique. C'est alors que l'air retentit de cris étourdissants, que la terre tremble sous les terribles secousses des deux colosses. Les chasseurs, placés derrière leur ami, à qui d'avance ils ont distribué une assez grande quantité de liqueurs fortes, l'excitent par des piqûres aux flancs et des paroles de menace et d'affection. Avant de se joindre, les deux adversaires s'arrêtent à quelques pas de distance l'un de l'autre, et semblent méditer une ruse qui leur assure la victoire. Tout à coup ils s'élancent, et les longues défenses de l'éléphant glissent sur l'écorce de fer qui protége le rhinocéros, tandis que celui-ci a fait une profonde entaille à son adversaire. Mais le plus gros des combattants a une trompe aussi qui lui est d'un merveilleux secours dans ces luttes effrayantes. Il l'allonge, elle embrasse et étreint le cou du rhinocéros, qui cherche en vain à se détacher de cet anneau solide de chair prêt à l'étouffer et à l'enlever de terre. Celui-ci, de son côté, pèse de tout son poids sur le sol, et par de rapides mouvements cherche à se dégager de l'étreinte qui l'emprisonne.

Les voilà de nouveau séparés. Le rhinocéros veut une revanche : il tombe plutôt qu'il ne se rue sur l'éléphant; celui-ci, plus intelligent, prévoit le danger qui le menace, baisse la tête, et ses dents entrent dans le cou de son ennemi, qui recule et commence à redouter une défaite. Pendant cette lutte ardente, les chasseurs ne sont pas inactifs non plus, et leurs pistolets, visant à la tête, font des trouées sur le rhinocéros, tandis que quelques-uns, armés de dards et de larges faux tranchantes, cherchent à ouvrir ses jarrets. Ce sont trente combattants contre un, et cependant rien n'est décidé encore. Il faut bien des balles pour faire tomber un rhinocéros, il faut bien des blessures pour que ce sang noir qui s'en échappe lui ôte de ses forces et de son énergie. Quand il tombera, c'est qu'il ne se relèvera plus, car il luttera jusqu'à son agonie. Ne craignez rien pour les chasseurs, l'éléphant est là, exercé à les protéger. A toutes les évolutions de son antagoniste pour tirer vengeance d'une blessure faite par le plomb ou le fer, l'animal à trompe bondit comme un tertre qu'un tremblement de terre enlèverait du sol, et, en tombant, il se trouve toujours en face du rhinocéros, sans cesse occupé à l'éviter; de telle sorte que, par générosité, peut-être aussi par reconnaissance du doux esclavage auquel on l'a soumis, l'éléphant reçoit presque toujours les coups destinés à son maître. A la bonne heure, de tels procédés pour une liberté conquise!

Les dévastations causées par le rhinocéros sont quelquefois aussi funestes que celles causées par les orages et par les ouragans. Une des plus magnifiques plantations de M. Huskisson, aux environs de Pondichéry, perdit en une nuit toutes ses richesses par suite d'un combat que se livrèrent, dans les champs et les enclos, deux de ces énormes quadrupèdes en fureur. Rien ne resta debout; tout fut haché comme sous une grêle rapide, martelé, pilé; tout fut confondu : troncs filandreux de bananiers, cannes à sucre, riz, fruits, arbres et légumes; la terre était profondément creusée en plusieurs endroits; les bestiaux des étables rompirent leurs barrières et s'enfuirent, épouvantés, dans la campagne, les maîtres se barricadèrent au fond de leurs caves, et le lendemain on trouva un rhinocéros étendu mort sur le sol, et l'autre horriblement mutilé, mais qu'on eut encore beaucoup de peine à achever. La mort arrive lentement à tout animal dévastateur.

Je ne me suis pas engagé à vous dire seulement comment les Européens voyageurs chassent, en étudiant les pays lointains, les bêtes féoces ou dangereuses; il y aurait trop de monotonie dans mes récits : nous savons à merveille tirer le pistolet, un fusil, ou frapper d'une épée; mais, ces moyens une fois épuisés, nous n'avons plus qu'à croiser les bras et à nous soumettre aux caprices de notre adversaire. Ce n'est pas grand'chose, ce n'est rien.

Les Indiens, ma foi, ont bien d'autres ressources, et, dans leur activité sans cesse en œuvre par les dangers qui les entourent, ils en appellent souvent à leurs ennemis pour se défaire d'ennemis plus redoutables. L'éléphant et le lion se font parfois esclaves pour protéger leurs maîtres, et, comme tout esclavage abrutit, il n'est pas rare de voir le plus fort trembler sous un regard ou sous une baguette du plus faible. C'est que toute obéissance énerve, c'est que toute servitude tue, c'est que celui qui a pris l'habitude de la soumission accepte plutôt la douleur et les tortures que l'idée d'un affranchissement. Noblesse et livrée n'ont jamais voyagé de compagnie. Le rhinocéros n'échappe point à la loi imposée souvent par l'homme au tigre et au lion. Des voyageurs assurent avoir vu, dans quelques provinces de l'intérieur de l'Inde, et surtout au pied de la gigantesque chaîne de l'Hymalaya, des rhinocéros apprivoisés et dociles aux ordres de leur maître. Ils ajoutent que ces monstrueux quadrupèdes servent souvent à transporter d'un point à un autre une famille, un camp, avec leurs tentes, leurs armes, leurs vivres et leurs bagages, et que fort rarement l'on a à se plaindre de l'inexactitude ou du mauvais vouloir de l'imposant véhicule.

Cependant on lit dans une brochure de M. Stéphen, publiée à Calcutta, qu'en 1815 un de ces rhinocéros, allant tout doucement et transportant une famille d'Indiens près d'un fleuve, se mit subitement en tête de varier ses allures, de se révolter contre la voix de ses maîtres, de se livrer aux loisirs de la natation, et que, changeant de route, sans se soucier le moins du monde des coups qui frappaient sur sa cuirasse, le quadrupède s'élança dans les eaux, suivit le courant pendant plus d'une heure, et regagna seul le rivage. Toute la cargaison avait été noyée.

Bruce, un des planteurs les plus riches de Calcutta, s'étant un jour trop aventureusement jeté dans une plaine ouverte qui bornait une de ses propriétés, se trouva tout à coup en présence d'un énorme rhinocéros venant à lui d'un pas mesuré, comme s'il n'avait point à se hâter pour une telle conquête; M. Bruce glissa rapidement une seconde balle dans le fusil dont il était armé; il visa le colosse, et, par un bonheur inespéré, les deux balles lui crevèrent les deux yeux. L'intrépide planteur raconte les rapides évolutions, les élans frénétiques du rhinocéros se roulant sur le sable, se cabrant, frappant avec rage des pieds et de la tête dans le vide, cherchant à saisir son ennemi, levant la tête au ciel comme pour y retrouver une lumière si promptement ravie, et tombant enfin immobile sur le sol profondément creusé.

Le récit de M. Bruce est de l'effet le plus dramatique, et je regrette bien de ne pouvoir en donner ici un extrait.

Le sanglier blessé, l'ours traqué dans sa tanière, le loup poursuivi dans les bois, ont aussi leurs moments de colère et leurs heures de vengeance; mais qu'est-ce que la fureur stérile de ces petits quadrupèdes en comparaison des violences et des dévastations causées par un rhinocéros irrité ou un lion altéré de sang? En vérité, l'Europe est trop flasque, trop uniforme, trop énervée; il faut déserter l'Europe et se hâter d'aller fraterniser avec ces hôtes aimables de l'Indoustan, de la Cafrerie ou de Banou, dont les cris sont des tonnerres, les menaces des attaques, les attaques des meurtres. Quittons l'Europe, on y meurt sans émotion.

# CHASSE A L'ORANG-OUTANG, AU JOCKO ETC.

## NOTICE

Le *pongo* ou *orang-outang* a une taille de cinq à six pieds au moins, et sa corpulence est celle d'un homme bien constitué. Il n'a point de callosités au derrière, point d'abajoue ou poche au dedans des joues, point de queue; sa face est nue et cuivrée, ses yeux petits et très-vifs; ses dents sont pareilles à celles d'un homme; sa poitrine, son ventre, ses mains, ses pieds et ses oreilles sont nus; mais sa tête est couverte de poils en forme de cheveux. L'orang-outang est extrêmement sauvage, il ne se plait que dans l'intérieur des bois les plus épais, au sein des solitudes les plus profondes, et il regarde tout être vivant comme un ennemi dont il cherche à se défaire. Il est constaté que jamais on n'a pris un congo en vie dès qu'il a atteint l'âge de maturité; il préfère la mort à la servitude, et ceux que les ménageries montrent aux curieux ont été pris fort jeunes. On voit une assez grande quantité de ces dangereux quadrumanes à Sierra-Leone, à Macassar, et surtout dans l'intérieur de Bornéo.

On peut regarder le *jocko* comme un pongo de petite espèce. C'est un des plus lestes et des plus intrépides habitants des bois; c'est aussi l'un des plus dévastateurs. Il saute, il bondit sur les quatre mains, très-rarement sur deux. Le *mandril* est d'une laideur repoussante, et de l'espèce des babouins. Sa taille est de quatre à quatre pieds et demi. Il a la face violette et sillonnée des deux côtés de rides profondes et longitudinales, le museau gros et long, le corps trapu et le derrière couleur de sang; sa robe est d'un brun roussâtre, mais d'un gris cendré sur la poitrine et sur le ventre. Son nom dérive de l'anglais *man*, homme, et *dril*, magot. Jamais injure ne fut mieux adressée. Après l'orang-outang, c'est le plus gros de tous les singes. Au surplus, la race de ces animaux si curieux et si malfaisants est extrêmement nombreuse, et l'on peut en juger par la petite nomenclature que voici :

Les orang-outangs, ou le pongo et le jocko, les sapajous et les sagouins; la guenon à camail, la guenon couronnée, la guenon à long nez, la guenon à nez allongé, la guenon à nez proéminent, la guenon nègre, la guenon à crinière, la guenon à face pourpre; les sajous bruns et gris, le sajou nègre, le sajou cornu; le tamarin, le tamarin nègre; le babouin des bois, le babouin à longues jambes, le babouin à museau de chien; la macaque à l'aigrette, la macaque à queue courte, les moustacs, les monas, le mangabey, le callitriche, la mone, le mandril, le pithèque, le papiou, le patas, le maimon, le choras, l'onanderou et le lowando, le petit cynocéphale, le magot, le gibbou, les talapoins, le blanc-nez, le rolaway ou la palatine, le doue, la caïta et l'exquima, le saï, le saïmiri, l'ouarine et l'alouate, le saki, l'ouistiti, l'éparké, le pinche, le singe volant de la Nouvelle-Hollande. Le vie est courte, nous n'en chasserons que quelques-uns.

---

## CHASSE

Les nègres de presque toutes les parties du monde où la traite est en vigueur disent et croient q ue si les singes ne parlent pas, c'est de peur qu'on ne les f asse esclaves.

Il est certain que l'intelligence, l'adres se, la légèreté, la ruse et même le courage des mandrils, des jockos et des orang-outangs sont tellement supérieurs à ceux que possèdent en général les Malgaches, les Mozambiques, les Angolais et les Hottentots, que ce serait offenser la race quadrumane que de lui opposer celle-là; et qu'au total, si j'avais à choisir, j'aimerais beaucoup mieux être homme des bois, guetté par le chasseur, sautant joyeusement de branche en branche, dévalisant les rizeries, les champs de cannes à sucre, les riants vergers entourés de hautes murailles, que de me voir à peine soutenu par une faible et détestable pitance, sans cesse agenouillé sur le sol et courbé sous le fouet noueux du planteur. Le singe a le dôme des forêts pour se protéger contre les averses et les rayons brûlants d'un soleil de plomb; le nègre reçoit sur ses épaules nues et crevassées les eaux du ciel qui le brisent, et les flèches ardentes d'un jour torréfiant sous une zone sans brise et sans fraicheur. Et puis l'air libre pour le premier, la case enfumée pour le second; à celui-ci une eau souvent croupie, à celui-là les flots du torrent ou les vapeurs vivifiantes de la cascade; à l'homme des chaînes, au singe l'espace. Choisissez.

Ce qu'il y a de merveilleux à étudier dans les mœurs et les habitudes de ces individus si bien taillés pour les courses aventureuses, c'est le parfait accord, c'est l'harmonie admirable qui règnent dans leurs rangs alors qu'ils se sont assemblés pour un but de rapine et de destruction. Vous diriez un aréopage de vieux guerriers façonnés aux périls des batailles, aux ruses des escarmouches, assis dans un vaste amphithéâtre, et, après de mûres délibérations, ne voulant livrer le commandement qu'au plus brave, au plus habile, au plus expérimenté. Dès qu'il s'agit parmi la race simiane d'une conquête de plantations à peine en maturité, vous pouvez, mais de loin seulement, apercevoir la gent sautillante et criarde se rapprocher, s'agiter, frétiller, tournoyer, gambader, choisir une vaste clairière ou une forêt touffue, s'arrêter, puis se cacher petit à petit, garder enfin l'immobilité et feindre d'écouter les conseils de l'un d'entre eux qui, placé au centre, prend toute la gravité d'un magistrat ou d'un maréchal au moment d'un arrêt solennel ou d'une bataille d'où dépendrait le salut d'un empire. Que fait-on là pendant ce long silence, au milieu de cette attente religieuse, que nul grognement n'oserait interrompre, dont nulle grotesque gambade ne trouble la majesté? On ne sait; mais, ce qu'il y a de vrai, c'est qu'après une ou plusieurs heures de cette délibération incomprise par nos intelligences, cinq ou six singes se détachent du gros de l'armée et vont se poster en embuscade à cinquante ou soixante pas de là; sept ou huit font volte-face et se placent sur les derrières, tandis qu'un troisième peloton se dirige vers les flancs et semble veiller sur l'expédition. Toutes ces manœuvres exécutées avec une précision merveilleuse, le général en chef donne le signal de l'attaque par un saut et un cri aigu; il s'élance, il bondit, il dévore le terrain, et malheur à la plantation sur laquelle il a projeté de porter le théâtre de la guerre! Après quelques heures, plus de feuilles aux arbres, plus de fruits aux branches, plus de nids abrités, plus de pastèques douces et juteuses, plus de fraîches goiaves, plus d'oranges parfumées, plus de bananes onctueuses, plus de jam-rosas aigrelettes, plus de suaves ananas, plus de fleurs, plus de verdure: tout est détruit, tout est à terre, morcelé, déchiqueté; tout est débris; vous diriez que l'ouragan vient de passer, vous croiriez qu'un souffle de feu a tout consumé sous son haleine; rien ne manque à la dévastation.

Mais le planteur s'éveille à des cris frénétiques, il lève les stores de ses croisées, et il voit, perchés sur les arbres voisins de sa plantation, les singes vandales criant, riant

de sa rage, de son désespoir, et insultant à sa fureur et à ses menaces. Sans la raillerie il n'y aurait pas de vengeance complète : les démons insultent aux larmes.

On parle beaucoup de la malignité, de l'espièglerie du singe; l'on a tort. Ces deux mots renferment un sens où rien de bon et de méchant ne se retrace, et, certes, ce n'est pas à la race dont nous parlons que nous l'appliquerons avec quelque justesse. Le singe est méchant, cruel, atroce, et, de plus, il est en général traître et lâche. Quand il nuit, c'est pour le plaisir de nuire; quand il égratigne et mord, c'est qu'il a du bonheur à faire crier et à voir couler le sang. Encore s'il profitait de ses exactions, de ses rapines, de ses brigandages, on les lui pardonnerait en quelque sorte en raison de son instinct, de sa nature. Mais non, le singe flétrit et mutile sachant à merveille que son action est basse et hideuse; et, moins il y aura de danger à la commettre, plus il s'y livrera avec ardeur. Ne me citez pas, je vous prie, ces petits singes-lions si gentils, si coquets, si lestes, si amusants, que vous portez sur vos épaules, que vous laissez se promener sur votre table, toucher à tous vos mets et goûter, debout devant vous, à la même tartine ou mordre à la même grappe; ne me citez pas non plus ce délicieux ouistiti si vif, si agile, si pétulant, si petit, si propre, si spirituel dans sa physionomie, si expressif dans son regard, si craintif, si suppliant dans sa voix: ce sont là deux grandes exceptions qui confirment les règles générales. Et puis je ne vous dis pas non plus que toutes les familles de singes ont la même astuce, la même perfidie, la même cruauté. Et pourtant, en observant avec attention les mœurs de ces individus privilégiés, dont le Brésil seul, je crois, possède les espèces, vous voyez encore chez eux une tendance à la taquinerie, une sorte de velléité à la révolte qui vous frappera, et dont vous n'expliquerez l'irrésolution que par les perpétuels mouvements de crainte et de terreurs fébriles qui les forcent à l'obéissance alors que vous levez un doigt ou une baguette pour les punir de leur volonté, ou même dès qu'une menace s'échappe de vos regards.

Sitôt que la joie du méfait s'est suffisamment manifestée parmi la bande, celle-ci n'attend pas que les chasseurs puissent la traquer et la poursuivre. Elle prend son élan, se précipite d'une forêt à l'autre, traverse les plaines les plus étendues avec la rapidité d'un torrent, et met entre elle et ses ennemis les collines et les rivières. Pour franchir celles-ci, les singes, qui, en général, ne savent point nager, se servent d'un moyen si ingénieux, qu'on aurait bien de la peine à y ajouter foi s'il n'était attesté par les récits des voyageurs les plus véridiques. Après avoir choisi un endroit du fleuve où la végétation des deux bords se rapproche du moins par les cimes des arbres, les singes escaladent celui qui plane le plus avant sur les eaux. L'un d'eux alors, choisissant la branche qui lui paraît en même temps la plus robuste et la plus flexible, se cramponne à l'extrémité par ses mains et par sa queue, de sorte qu'il forme un demi-cerceau. Un de ses camarades le suit, se glisse de la branche au corps de son ami, s'y cramponne vigoureusement et forme ainsi un second anneau de la grande chaîne qu'ils veulent tresser, et attend un troisième singe qui vient à son tour en précéder un quatrième, puis un cinquième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que toute la troupe se trouve liée par les reins. Cette première opération achevée, et avant que le singe en tête de la colonne annonce que ses forces s'épuisent, l'arrière-garde grimpe sur l'arbre, décrit un immense cercle, et, se laissant aller tout à coup, donne un mouvement d'oscillation que chaque individu augmente, ainsi que nous le faisons dans une balançoire, pour que le dernier puisse atteindre bientôt une des branches de la rive opposée. Une fois cramponné là, il devient à son tour la tête de la colonne; le premier abandonne son appui, et la corde de singes, reprenant une oscillation inverse, parvient à mettre entre elle et ses ennemis une barrière que ceux-ci avaient jugée infranchissable.

Et maintenant comment poursuivre et atteindre cette race malfaisante, si avide pour la destruction, si active dans sa fuite, si ingénieuse dans ses moyens de défense? La balle tuera peut-être un ou deux de ces individus, le plomb en blessera quelques autres; mais les forêts en sont infestées. Ils ont besoin de nourriture, ils deviennent intrépides par nécessité, et les nègres chargés de veiller à la sûreté des plantations ne peuvent guère se passer la nuit du repos qui leur est refusé au milieu des ardeurs du soleil. La ruse vient cependant en aide au planteur. Il tâche d'attirer dans un même bois le plus de singes possible, qu'il y appelle par le sacrifice d'une partie de sa récolte; et, dès qu'il les voit voracement attachés au butin, il fait monter une partie de ses esclaves sur les arbres qui entourent la scène du repas; il en place une autre partie sur le sol avec ordre de faire un grand bruit de tambours et d'instruments, et il attend que la troupe aux abois cherche un asile contre ses adversaires. Traqués sur les arbres, attaqués à terre, les singes cherchent à se blottir au milieu des branches que les nègres n'ont pas encore atteintes. C'est là ce qu'avait prévu le planteur, c'est là aussi ce qu'il désirait. Une gomme gluante avait été répandue sur les branches, une de ces gommes solides qui vous retiennent malgré vous à la place où votre pied vient de s'appuyer, et contre laquelle le singe lutte désormais en vain. Il est pris, cloué, pour ainsi dire enchaîné : plus il piétine pour échapper à la glu, plus elle devient étreignante; il crie, il s'agite, se roule, et le chasseur a tout le temps pour le détruire à coups de gaules ou avec le plomb en escaladant les arbres voisins.

Les habitants d'une partie des îles malaises, de Sumatra et de Java élèvent des singes pour aller à la conquête de leurs frères, et cette chasse, qui n'exige que de la patience et ne présente aucun danger, est celle qui produit les plus heureux résultats. Les singes esclaves s'élancent dans les forêts, se donnant des allures de liberté et d'indépendance tout à fait propres à séduire ceux qui, sages et craintifs, évitent le voisinage des villes et des comptoirs. Dès que les premiers sont parvenus à se faire une cour assez nombreuse, ils se mettent à la tête d'une expédition qui paraît devoir être meurtrière contre une plantation isolée; un d'eux se détache clandestinement de la troupe afin d'avertir son maître, qui dresse ses embûches; et, quand arrive la gent vorace au milieu des cannes à sucre, des bananiers et des rizières, des chasseurs apostés tendent sur eux d'immenses et solides filets sous lesquels, un moment après, ils les écrasent à coups de bâton, en ayant soin d'épargner les traîtres embûcheurs, qu'on reconnaît à un collier rouge dont on a eu soin d'orner leur cou.

Il faut, au surplus, se tenir en garde contre l'exagération de certains voyageurs qui représentent les forêts malaises, par exemple, comme infestées d'une immense quantité de singes destructeurs et toujours prêts à déclarer une guerre dangereuse aux hommes. En général, les singes n'ont de courage et d'audace que lorsqu'ils se voient nombreux ou quand la faim les traque dans leurs retraites. Mais alors c'est une guerre acharnée aux établissements, et il n'y a pas d'année qu'ils ne causent, dans leurs expéditions, la ruine de quelque planteur.

A présent que vous avez assisté avec moi aux rapines et aux déprédations de cette race criarde et dévorante, entrez dans ces forêts éternelles de Bornéo et de quelques îles malaises où le roi des singes a établi son empire. Là, trône fort et puissant le redoutable orang-outang, cet homme des bois qui marche comme vous, qui pense peut-être aussi comme vous et moi, se glisse furtivement auprès des habitations qu'il dévaste, semble prévoir les colères des éléments, cherche un abri contre les orages qui naissent à l'horizon, le découvre, s'y blottit et attend que le ciel soit redevenu bleu pour se livrer à ses ténébreuses excursions. Vous cependant, infatigable explorateur, vous vous êtes aventureusement jeté dans ces immenses solitudes, et, au milieu de vos méditations, vous vous trouvez tout à coup en présence de l'orang-outang que vous ne voyiez pas, car il est doué de plus de malice et de prévoyance que le ciel ne vous en a donné. A vos côtés pend un sabre tranchant ou une épée, à votre ceinture sont deux pistolets, sur votre épaule un fusil; l'orang-outang n'a pour toute protection que le tronc de l'arbre où il se cache comme derrière un rempart, les haies touffues et les broussailles épaisses qui le dérobent aux yeux et le met-

tent ainsi à l'abri des balles, ses dents aiguës qui déchirent et une branche noueuse qu'il a taillée pour les besoins de sa marche et ceux de sa défense. Soyez armé de pied en cap, n'importe : il y a grand péril pour vous dans cette rencontre. Il faut que votre plomb frappe l'ennemi à la tête; il faut que votre épée lui perce le cœur ou que votre sabre lui abatte une épaule. L'orang-outang saute, bondit, se montre, s'efface; il est là, il vous touche, il se fait grand ou petit; ses rapides évolutions le sauvent de vos coups, qui portent dans le vide. Il vous pousse comme un homme exercé aux luttes du corps; il vous frappe comme s'il avait reçu des leçons du pugilat; il fait le moulinet de son bâton noueux, il ménage vos jambes et c'est votre tête qui est blessée; de ses robustes mains et de ses crocs tranchants il s'attache à vos vêtements et à votre chair; vous êtes épuisé, en lambeaux, et à peine le sang de la bête furieuse coule-t-il par quelque légère blessure. Vous voulez fuir, alors il se plante devant vous et s'oppose hardiment à votre retraite, car il devine que vous ne viendriez plus à sa rencontre ou que vous n'y viendriez pas seul, et il veut vous ôter le pouvoir d'aller à la recherche de nouveaux chasseurs. Son triomphe, à lui, n'est complet que lorsqu'il vous voit étendu sur les feuilles mortes de la forêt, lorsqu'il ne sent plus les battements de votre cœur, lorsque vos yeux sont sans regard. C'est, je vous l'atteste, un bien dangereux ennemi que l'orang-outang traqué dans ses forêts.

On en a vu armés seulement de bâtons se défendre vaillamment contre une douzaine de chasseurs habiles, et il n'est pas rare d'entendre les pas rapides d'un éléphant ou d'un buffle retentir dans les forêts d'où ces singes si lestes et si forts parviennent à chasser ces monstrueux et terribles quadrupèdes. De pareils faits ont besoin d'être souvent écrits pour combattre l'incrédulité, et tous les voyageurs heureusement se trouvent d'accord là-dessus pour que vous n'ayez plus droit de les révoquer en doute.

Le mandril est trop stupide pour trouver de sûres protections contre les armes des Malais et des explorateurs européens; sa démarche lourde et embarrassée le rend aisément victime des chasseurs qui l'attaquent à coups de fusils, de pierres et de bâtons, et le prennent souvent dans des filets tendus sur son passage. Le mandril n'a d'adresse qu'à l'heure de sa mort, et sa dernière pensée (donnez-moi une autre expression) est une vengeance. Blessé par le chasseur et jugeant qu'il ne peut plus se sauver de ses atteintes, il tombe, reste immobile, se laisse tourner, retourner sur le sol; et, lorsque le scalpel commence sa dissection, au moment où on s'y attend le moins, il se jette sur son ennemi et le mord avec voracité. Satisfait de ce triomphe d'agonisant, il tombe et meurt sans pousser un cri. La chasse au mandril est un jeu plus qu'une guerre, un amusement plus qu'une fatigue.

L'orang-outang et le mandril sont originaires des mêmes climats et vivent des mêmes fruits et de la même industrie; mais l'un est leste, actif, entreprenant, plein de courage; l'autre est lourd, presque stupide. Il faut voir ce dernier traqué dans sa retraite par l'orang-outang qui le taquine, le harcelle et semble vouloir lui donner un peu d'activité. Aux cris de joie du bourreau, aux accents de douleur de la victime, les chasseurs accourent, déchargent leurs armes ou décochent leurs flèches empoisonnées sur les deux singes, et vainqueur et vaincu rendent ensemble le dernier soupir. Le mandril se prend dans des filets. Dès qu'il se sent captif, il se couche, et quelques instants après il songe à sa liberté perdue; il veut la reconquérir, et il met tant de lenteur à attaquer avec ses dents les mailles du réseau qui l'emprisonne, que les chasseurs ont le temps d'arriver et de l'abattre à coups de crosses de fusil ou de pierres. On dit proverbialement *leste comme un singe :* pourquoi le mandril n'est-il pas classé parmi les marmottes ou les phoques? Le mandril déshonore la race simiane.

De tous les singes qui parcourent les archipels océaniques, les vastes solitudes brésiliennes et les immenses forêts vierges qui pèsent sur le sol de cette magnifique partie du nouveau monde, le jocko est, sans contredit, le plus leste, le plus entreprenant, le plus audacieux. A la vérité, il ne se montre que la nuit et fuit les rayons du soleil; mais, quand tout dort dans les habitations, quand tout est assoupi dans les cases des nègres, il se glisse furtivement, ainsi qu'un adroit filou, dans les étables ou les greniers où sont gardés les gerbes, les graines et les fruits; après avoir déposé son butin au fond de quelque retraite, il revient à la charge, recommence ses rapines, visite les endroits les plus cachés, ouvre, brise les armoires les plus solidement fermées et ne se sauve que lorsque le jour le chasse. Mais s'il est découvert dans un appartement ou au milieu d'un verger, loin de chercher à fuir alors, il s'arme de résolution, s'élance en désespéré sur les chasseurs, bondit comme un jaguar, pince, déchire, mord, et ne tombe presque jamais sans avoir fait de nombreuses victimes.

Les flèches des Bouticoudos, des Païkices, des Mondruckus, des Tupinambas et les fusils des Européens peuvent seuls arrêter dans ses excursions le jocko, qui cependant, pris jeune, s'apprivoise facilement et devient un des plus agréables passe-temps des désœuvrés brésiliens. L'ouistiti, le singe-lion et le singe volant de la Nouvelle-Hollande, qui ressemble si bien à une chauve-souris, se chassent à l'aide d'un fusil chargé de son ou de sable très-fin. Le coup les étourdit; ils tombent, et ils n'ont pas encore repris leurs sens qu'on les tient déjà renfermés dans une cage. Tout gentils, tout coquets, tout amusants qu'ils sont, vous les voyez, en l'absence de leurs maîtres, ronger les petits fils d'archal de leurs prisons, grignoter les bois, les rideaux, les étoffes qu'ils peuvent atteindre, et ne rêver que destruction. Il y a toujours du singe dans le singe, et l'ouistiti ne ment pas à sa nature. Il est impossible de se faire une idée de la véhémence ou, pour mieux dire, de la rage avec laquelle s'attaquent deux singes, grands ou petits, jeunes ou vieux, de quelque espèce que ce soit, pour la possession d'un fruit ou la conquête d'un gîte. C'est un délire, une frénésie; ce sont des cris, des frémissements, des hurlements à fatiguer les échos; ce sont des morsures profondes, des déchirures qui enlèvent de longs lambeaux de chair. On ne cessera de combattre que lorsque l'on n'aura plus de forces ou plus de dents. Autour des deux athlètes vous voyez les branches des arbustes brisées, les feuilles en poudre, la terre labourée, et vous pouvez vous approcher en ce moment, flageller les deux antagonistes, les piquer de vos épées, leur briser un membre, les percer même de petit plomb, nul d'eux ne lâchera prise, nul d'eux ne mourra sans serrer étroitement son ennemi dans ses bras. Si le singe avait autant de force que de méchanceté, de puissance dans sa haine, ce serait un des plus dangereux ennemis des hommes. Le singe a une peur effroyable du serpent. A l'aspect du reptile, ses membres tremblotent ou se roidissent, ses dents s'entre-choquent, il s'agite dans un mouvement perpétuel, il se cramponne de sa queue à la branche que les pieds et les mains abandonnent; il courbe sa tête, ferme les yeux, et se laisse tomber sur le sol, où il devient bientôt victime de ses terreurs. Des voyageurs dignes de foi assurent avoir observé des singes pendant une heure entière, perchés ainsi par l'extrémité de la queue aux plus hautes branches des arbres, et ils ajoutent que ces vertiges du quadrumane leur ont toujours indiqué parmi les broussailles la présence d'un serpent aux aguets en quête d'une proie. C'est là une de ces études utiles et curieuses à recommander aux explorateurs. Trop de précautions ne peuvent jamais être prises contre les hôtes dangereux qui infestent les forêts éternelles du Brésil, les solitudes africaines ou les archipels indiens sillonnés par le redoutable boa, dont je vous ai déjà dit les effrayantes promenades.

On a beaucoup parlé de l'adresse des singes à éviter tel ou tel piége tendu par les chasseurs, on a beaucoup parlé aussi de leur intelligence à se procurer les aliments nécessaires à leur vie, mais tout le monde ne sait pas que la plupart des espèces dont nous retraçons les mœurs se construisent des habitations commodes à l'aide de branches, d'écorces et de feuilles, où ils se mettent à l'abri des injures du temps. Sous se rapport, l'orang-outang surtout fait des merveilles. Les cases qu'il bâtit et qu'on trouve éparses dans l'intérieur des forêts où il règne offrent une

solidité, une entente d'architecture, qui épouvantent la raison. Mais ce qui tient du prodige, c'est l'ardeur ou plutôt la rage de possession dont il s'anime quand on cherche à l'exproprier. Les combats que vous lui livrez en rase campagne ou au milieu des bois sont difficiles et périlleux; ceux qui ont lieu autour des habitations deviennent des luttes où presque toujours la victoire est du côté du singe. Orgueilleusement posté en sentinelle avancée à quelques pas de son édifice, il a l'air de vous dire que personne n'a le droit d'y pénétrer, que cela est à lui, à lui seul, et qu'il est résolu à mourir plutôt qu'à céder. Jamais soldat ne montra plus de fermeté, plus de détermination pour la défense du poste qui fut confié à son honneur.

Maintenant, si vous essayez de passer outre, si vous ne voulez pas attendre que l'orang-outang se soit éloigné de son magnifique palais, tâchez que vos balles portent juste, car sa colère est chaude et il a pour auxiliaires la force et l'adresse. Ce sont des élans de buffle, des évolutions de serpent, des morsures de tigre, des attaques de gladiateur. Il vous déchire de ses dents aiguës, de ses pieds vigoureux; il vous soufflette de ses mains promptes comme la pensée: vous croiriez entendre tomber sur votre dos les battoirs de vingt blanchisseuses pressées d'achever leur tâche. Ici déjà naissent les regrets. L'imprudente querelle dans laquelle vous vous êtes jeté vous ôte parfois toute pensée de défense, tant votre adversaire s'empare de votre admiration! Ce n'est que lorsque le sang coule par mainte blessure, ce n'est que lorsque la douleur vous ramène au sentiment de votre conservation que vous en appelez à vos piques, à vos épées, à vos poignards, qui vous sont enlevés souvent par votre ennemi.

Dès que l'orang-outang se sent frappé à mort, loin de fuir, il se poste encore menaçant devant sa maison, semble jouir du spectacle du désordre qu'il a causé parmi ses antagonistes, sourit aux derniers râles des chasseurs étendus sur la poussière, et rentre chez lui pour expirer dans son domicile.

Quelques peuplades sauvages de l'intérieur du Brésil se livrent avec ardeur à la chasse des grands singes qui peuplent les solitudes de cet empire presque aussi vaste que l'Europe, mais elles font surtout une guerre sans relâche aux frêles individus de cette race dont elles estiment la chair. Contre les jockos et quelques autres espèces géantes, les Bouticoudos surtout se servent de leurs arcs à flèches et de leurs arcs à pierres, qui sont leurs seules armes dans les combats avec les tribus rivales. Ces arcs à pierres se composent d'un bambou coupé en deux de long en long, aux extrémités duquel on a pratiqué des trous pour le passage de la corde, qui est nouée extérieurement; à cette corde en est tressée une autre qui se sépare de la première vers le milieu, de telle sorte que deux petits bâtons ou deux os placés verticalement à ces cordes les empêchent de se rapprocher. Là est un filet à mailles fort serrées; ce filet a trois pouces de longueur, et c'est sur ce repère que le sauvage place la pierre assujettie par l'index et le pouce, ainsi qu'on le fait de la flèche. Vous comprenez que si le Bouticoudo lance la pierre en ligne droite, elle doit frapper le bois de l'arc, puisque celui-ci se trouve dans le même plan que les cordes et le filet. Or le farouche Indien, qui est, selon moi, le plus habile, le plus leste, le plus ingénieux des naturels vivant loin de toute civilisation, tend sa corde en biais, et la pierre qui devait s'arrêter à son départ atteint le but en passant à côté du bambou. J'ai vu un enfant de douze ans offert en cadeau à M. Landsdorff, chargé d'affaires de Russie auprès de Jean VI, et que son père avait expédié à ce savant naturaliste pour lui fournir une occasion d'étudier sa tête après l'avoir séparée du tronc; j'ai vu, dis-je, cet enfant, étonné qu'on lui laissât la vie, atteindre presque toujours, à vingt-cinq pas de distance, un plongeon que j'avais pendu à la dunette de notre navire.

A l'aide de ces arcs de cordes hauts de six pieds et des flèches non pennées de plus de huit pieds de longueur, le Bouticoudo ne craint pas l'attaque du jaguar: jugez donc si le singe n'a pas tout à redouter d'un pareil chasseur. Quant aux gracieux ouistitis, aux singes-lions et aux nombreuses familles si légères, si rapaces, si petites, dont ils se nourrissent avec tant de sensualité, ils dédaignent pour eux les pierres et les flèches, et les prennent à l'aide d'une grande souricière (donnez-moi un autre mot) placée à l'entrée d'un champ de maïs, de cannes à sucre, ou au pied d'un bananier. En grimpant sur un arbre, en se promenant au milieu d'une plantation, le ouistiti peut apaiser sa faim; mais, dans l'habitude où il est de regarder comme sienne la propriété des autres, il dédaigne d'y toucher. La souricière renferme entre ses parois les grains, les fruits, les légumes qu'y a déposés le Bouticoudo. Ici est la rapine, ici est la perfidie, ici est la méchanceté: c'est ici, par conséquent, que doit se jeter avec un bonheur inouï cette gent malfaisante, et la porte du piége, tombant derrière le quadrumane rongeur, lui prouve que le vol ne rapporte pas toujours bénéfice à qui le commet.

Les premiers explorateurs qui ont étudié les mandrils, les orang-outangs, les jockos dans leurs forêts, ont publié bien des anecdotes curieuses sur les mœurs et les habitudes de ces êtres singuliers, qui ressemblent sous tant de rapports aux sauvages habitants des pays équatoriaux nourrissant tant d'êtres divers, tant de natures opposées. Ils ont raconté mille extravagances plus ridicules les unes que les autres et dont la philosophie et les études sérieuses des temps modernes ont fait prompte et bonne justice. Selon les voyageurs du quinzième et du seizième siècle, époque si féconde en merveilles et pendant laquelle on croyait encore à l'Eldorado, les singes, dans leur amour désordonné pour les femmes, s'élançaient au milieu des peuplades, luttaient avec ardeur contre la jalousie des hommes, se choisissaient une compagne, l'emportaient au fond des bois et vivaient avec elle en fort bonne intelligence. De ces bizarres et monstrueux accouplements naissaient, selon eux, les macaques, les babouins, les moustacs, les talapouins, les malbroucks, les monas et les guenons, formant l'immense famille de singes ravageurs des plantations qui peuplent encore une partie des vastes forêts de l'Inde, de l'Afrique, de l'Amérique septentrionale et de la plupart des archipels océaniques. Nous avons marché depuis trois siècles; les préjugés ont fait place à la logique; l'art de la navigation a grandi les connaissances humaines; on a classé les espèces, interrogé la nature avec une raison plus saine; et les singes les plus industrieux, les plus lestes, les plus spirituels, se trouvent encore placés bien loin des Hottentots, des Mozambiques, des sauvages naturels de la presqu'île Péron et des stupides habitants de la Nouvelle-Galles du Sud, qui occupent, selon nous, le dernier degré de l'échelle sociale.

# CHASSE AU SERPENT A SONNETTES

## NOTICE.

Après le serpent noir de la Nouvelle-Galles du Sud, le serpent à sonnettes est le plus dangereux de tous les reptiles; pas de venin plus actif que son venin, pas d'haleine plus empestée que son haleine. Long de cinq à six pieds, sa circonférence est d'un pied à dix-huit pouces. Ses yeux

sont toujours étincelants, même dans les ténèbres. Sa tête est plate et semée d'écailles de même que son dos, qui est d'une couleur grise mêlée de jaunâtre. Sa gueule a de trois pouces et demi à quatre pouces de contour; sa langue est noire, déliée, bifurquée, et il l'agite avec une volubilité remarquable. Les dents du serpent à sonnettes sont crochues et tournées en arrière, de façon que la proie, une fois saisie, ne peut plus échapper à la gueule du redoutable reptile, qui, tout en la retenant avec force, l'infecte du venin tombant de sa mâchoire supérieure. Sous la peau qui recouvre cette mâchoire sont placées les vésicules où le poison se ramasse. La queue du serpent à sonnettes est garnie d'écailles sonores qui, se frottant mutuellement, produisent un bruit assez sensible pour être entendu à soixante pas de distance. Ce bruit ressemble assez à celui d'un parchemin qu'on froisse. Les mouvements de ce dangereux reptile se font avec une rapidité qu'on a peine à comprendre. En un clin d'œil il se replie en cercle, s'appuie sur sa queue, se précipite comme un trait, tombe sur sa victime, la blesse et s'éloigne aussitôt, car il a peur de la vengeance de son adversaire. Ne vous étonnez donc pas, si jamais vous allez au Mexique et que vous l'entendiez appeler du nom d'*ecacoatl*, qui signifie le vent. Le serpent à sonnettes habite le nouveau monde et plus particulièrement les pays situés sous le quarante-cinquième degré de latitude septentrionale. Mais, grâce aux travaux qui fertilisent et purifient ces contrées, l'empire de ce funeste reptile cède chaque jour une plus large place à la domination de l'homme.

La nourriture du serpent à sonnettes se compose de vers, de grenouilles, même de lièvres, surtout d'oiseaux et d'écureuils, car il monte et court sur les arbres avec une vivacité sans pareille, et si l'on en croit certains naturalistes, il aurait dans le regard une puissance assez magique pour contraindre l'animal qu'il veut dévorer à s'approcher peu à peu et à se précipiter dans sa gueule. Le serpent à sonnettes nage avec la plus grande agilité, et attaque les ponts des petits bâtiments, et vous devez penser si alors votre position est affreuse. Tout espoir de fuir serait superflu : il faut vaincre ou vous préparer à mourir en quelques minutes.

---

## CHASSE

Tout être vivant qui se trouve à portée du serpent à sonnettes est regardé par celui-ci comme un ennemi dont il doit se débarrasser, surtout si cet animal commence l'attaque. De son côté, le chasseur, le planteur, le naturaliste ou l'esclave qui entendent près d'eux le frôlement de la queue du reptile s'éloignent en frémissant, car là est la mort, et quelle mort, grand Dieu ! une agonie courte, mais à peu de chose près aussi atroce que celle qui vous est donnée par le serpent noir. Ce frôlement dont je viens de vous parler est pareil à celui produit par deux cailloux fortement frottés l'un contre l'autre. Il a quelque chose d'horriblement prophétique; on se sent presque du poison dans les veines; une sueur froide inonde le corps, les yeux se troublent; on n'a nulle force pour fuir, et l'on se demande si l'on a encore le temps d'éviter la dent du reptile. Cette puissance du serpent à sonnettes sur l'homme se fait sentir principalement chez ceux qui, pour la première fois, voient glisser le reptile à travers les bruyères, les fleurs et les plantations de café ou de cannes à sucre. Mais on s'aguerrit à tout péril, on se fait à toute menace, et ce redoutable adversaire, qui s'agite mortel à vos côtés, n'est bientôt plus pour vous qu'un de ces êtres de malheur que le ciel a jetés, on ne sait pourquoi, sur cette terre de désolation, et auquel vous devez déclarer une guerre de toutes les heures. Ainsi font les nègres courbés sur le sol qu'ils creusent sans relâche; ils n'attendent pas, eux, que la spirale meurtrière se déroule et les arrête au milieu de leurs travaux. Ils savent que le virus du serpent à sonnettes est le feu qui brûle, le poison qui corrompt, l'étau qui étouffe. Eh bien, ils vont droit au reptile avec une baguette de fer ou avec une bêche tranchante, et, corps et pieds nus, ils proposent le défi. Si le serpent est allongé, s'il rampe et arrive avec sa vitesse ordinaire, c'est la bêche qui portera le coup mortel. Elle plane, en effet, sur le corps tortueux, vigoureusement tenue des deux mains, et au moment où le reptile, sûr de sa victoire, ouvre la gueule pour mordre, l'instrument saisit et sépare en deux le corps du serpent.

Voilà les deux tronçons : fuyez encore de quelques pas, car la tête conserve un mouvement de vie, et le venin peut glisser dans la plaie. Ne jouez aussi que très-tard avec la gueule du serpent : elle s'ouvre et se ferme comme si elle n'était point séparée du corps; et le nègre le sait si bien, que, lorsqu'il va auprès du gouverneur présenter le cadavre de sa victime pour obtenir le prix de son triomphe, il se dispense d'emporter cette tête, qu'il écrase entre deux pierres. Après la mort, donner la mort! Il n'y a guère que le serpent à sonnettes et le serpent noir qui jouissent de ce doux privilége. Le bruissement de la queue du serpent à sonnettes est-il un généreux avertissement du danger que vous courez, ou bien une colère qui s'enflamme? Il y aurait là une utile étude à faire, et les chasseurs de ce dangereux reptile feraient bien de s'y livrer, car on a beaucoup à gagner à savoir si l'on se trouve en présence d'un agresseur ou d'un adversaire inoffensif. Dans le premier cas, les précautions devraient être prises minutieusement; dans le second, la prudence serait presque toujours une arme suffisante, et l'on aurait tout loisir de se mettre en mesure pour attaquer à son tour. Dès qu'il s'agit du serpent à sonnettes, il n'est pas de minutieuses observations à faire, il n'est pas de petits détails qui ne soient précieux. L'ignorance du péril est toujours funeste, et il semble rationnel qu'on ait plus à craindre l'astuce que la méchanceté. Rien n'est l'effet du hasard dans l'œuvre de la création, et peut-être y a-t-il un bienfait caché dans l'existence du crapaud, du crocodile, de l'hyène, du serpent noir et du serpent à sonnettes. Montaigne disait : *Que sais-je?* Serons-nous assez vaniteux pour ne pas dire : *Que savons-nous?*

Le plus grand ennemi du progrès ce n'est pas la paresse, c'est la vanité. Soyez vain en présence du serpent à sonnettes; vous avez des armes qui peuvent ne pas l'atteindre, et si vous le frappez, il est encore probable que vous ne le tuerez pas. Lui, au contraire, s'il vous touche, vous êtes mort, et presque toujours il vous touche quand il veut. Lorsque, par un bonheur fort rare, le chasseur trouve un serpent à sonnettes endormi ou assoupi par le bruit de l'orage, il s'avance avec la plus grande précaution, se place de manière à prendre le corps du reptile en profil, fait glisser sur le dos une des branches d'un instrument muni d'un long manche, dont le bout est en forme de pince et dont un des côtés glisse sous le reptile et l'autre plane sur le dos. Alors l'agresseur fait un léger bruit, le serpent s'agite et se réveille, le frôlement des anneaux de la queue en donne le signal, et, dès que le corps un peu soulevé ouvre un passage à une des branches de la pince, un petit ressort touché fait joindre violemment les deux mâchoires de la pince, et l'ennemi se trouve saisi et pressé comme dans un étau. Ainsi captif, l'animal se débat avec une violence extrême, ses yeux s'ouvrent et se ferment convulsivement, sa langue bifurquée s'agite comme une flamme, sa mâchoire se dilate et se contracte d'une façon nerveuse, sa robe change de couleur, son corps crie et se roule en anneaux fiévreux, et sa queue ne cesse pas un seul instant de bruire et de fouetter l'air. L'on comprend que, pour un tel exercice, le chasseur a besoin d'une certaine adresse et d'un grand sang-froid; l'on devine que sa fuite doit être rapide si le reptile est manqué ou même s'il est mal saisi; et l'on peut se faire une idée de la colère du serpent venant d'échapper à un péril et qui aperçoit l'ennemi dont il jure la perte à son tour. C'est presque toujours un cadavre hideux qu'on trouve le lendemain étendu roide sur le sol ou tordu comme s'il avait succombé à une attaque de tétanos. Dans le calme, le serpent à sonnettes tue; jugez de sa colère.

Si la guerre faite au serpent noir par les sauvages de la Nouvelle-Hollande est beaucoup plus meurtrière que celle faite au serpent à sonnettes, c'est que le naturel de la



Tandis que le chasseur lui présente une torche pour l'éblouir, il le frappe de son sabre. (Page 59.)

Nouvelle-Galles du Sud vit dans les bois, sans armes, sans vivres, sans vêtements, sans défense; c'est que là, dans ces éternelles et immenses solitudes, il a un sol à disputer à son ennemi, et que s'il se couche sans éloigner de lui ce redoutable voisin, il est mort. La dent du serpent noir, je vous l'ai déjà dit, c'est le coup de foudre qui vous frappe au crâne, c'est l'acide hydrocyanique, c'est la mort la plus prompte, la plus épouvantable à éprouver, la plus hideuse à voir. Et puis le serpent noir attaque l'homme plutôt qu'il n'est attaqué par lui. Il le guette, le surprend, se rue dessus. Il y a là un cadavre. Et puis encore il se cache traitreusement avant de s'élancer, il se tait, et vous ne l'avez pas encore vu que déjà vous êtes frappé. J'aime mieux le lion qui rugit, le tigre qui rauque, le buffle qui pousse des mugissements. Ici, du moins, vous avez été prévenu, vous vous êtes mis sur la défensive, vous avez regardé votre ennemi en face, et, avec de l'intrépidité et des armes, il vous a été permis de combattre. Mais le serpent noir, mais le serpent à sonnettes! Décidément j'aime mieux l'hyène à la dent verdâtre, à la langue rouge, à la gueule terreuse.

Puis encore voici venir à vous la mort, une mort affreuse, horrible, rapide, une mort avec des tortures, avec des tiraillements effroyables, avec tous les symptômes de l'hydrophobie. C'est le serpent à sonnettes qui vous a mordu, c'est lui que vous avez regardé en face, c'est lui dont vous n'avez pas entendu le lugubre avertissement. Il n'attaque pas comme le serpent noir; mais si vous l'attaquez, vous, il n'est pas probable que vous sortiez vainqueur de la lutte, car son venin est actif, son élan rapide, sa gueule prompte à s'ouvrir et à se fermer, et ses dents creuses, par où glisse la mort, sont aiguës et tranchantes.

Quelques naturalistes assurent que le serpent à sonnettes, se mordant lui-même par sa propre dent, expire sous les atteintes de son venin; d'autres observateurs combattent cette assertion et se basent sur des expériences récentes du virus de l'affreux reptile, faites au milieu des dangers les plus imminents. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un serpent

à sonnettes mordu par un autre serpent meurt deux ou trois minutes après. Maintenant, apprivoisez ce redoutable reptile, et vous ferez une utile chasse à ses frères. Mais le serpent et l'hyène ne sont susceptibles ni d'attachement ni de reconnaissance. Leur vie est la mort de tout ce qui les approche.

A l'aide de la flamme et d'un grand bruit, on parvient à éloigner les serpents à sonnettes des habitations, et c'est ainsi que se garantissent de leurs atteintes les nègres employés aux coupes des cannes à sucre, alors qu'ils passent les nuits dans les champs. Il n'est pas rare pourtant de voir le hideux reptile s'approcher parfois du foyer et chercher à chauffer à la flamme ses membres engourdis par le froid ou la pluie. Dans cet état d'extase, les esclaves les tuent souvent à coups de bâton ou de sabre. Le moyen le plus connu pour se défaire d'un si dangereux adversaire est de le saisir au moment où, étendu sur le tronc d'un arbre, il bave aux ardeurs du soleil. Un violent coup de baguette de fusil parvient alors à briser un de ses anneaux et à l'empêcher de diriger ses mouvements. Ainsi frappé, le reptile meurt dans des convulsions horribles. Mordu en ce moment par le serpent à sonnettes, un homme meurt en deux minutes et demie.

Il a été difficile de constater d'une manière précise si le serpent à sonnettes, après avoir mordu une fois, pouvait donner la mort par une seconde morsure. Il semble démontré aujourd'hui que la seconde blessure du reptile est beaucoup moins dangereuse que la première, et que la troisième, faite une heure après, ne présenterait pas de grands risques à celui qui en serait atteint. Aussi les noirs se hâtent-ils, dès qu'un de leurs camarades est étendu roide sur le sol, de s'élancer à la poursuite du monstre, de s'en emparer avec les mains. Bien des exemples sanglants devraient pourtant les tenir en garde contre de semblables épreuves, et la dent creuse du redoutable reptile ne tarde guère à se remplir et à donner la mort à celui qui le touche.

— Croyez-vous, dis-je un jour à un planteur, à la puissance attractive du serpent sur certains quadrupèdes et sur presque tous les oiseaux? — Non, monsieur, et il serait absurde d'y ajouter foi. — Cependant on a vu des crapauds, des grenouilles, des rats, des lézards même, bondir fébrilement et s'élancer petit à petit vers le serpent à sonnettes et s'engouffrer plus tard dans sa gueule. — C'est un effet de la peur. — C'est donc une attraction? — Oui, puisque vous donnez à ce mot une signification que je lui refuse. Mais le pouvoir du reptile serait nul ou plutôt produirait un effet répulsif si la frayeur ne troublait pas les sens de celui qui s'est laissé subjuguer. En faveur de la cause que je plaide, j'ajouterai que j'ai vu des grenouilles endormies et fort paisibles à côté du reptile qui, à leur réveil, s'élançaient en effet vers le dévorateur. — Avez-vous vu aussi des oiseaux tomber du haut des arbres dans la gueule du serpent? — J'en ai vu qui tombaient; mais dans la gueule du serpent, non. — Avez-vous une grande facilité à vaincre le serpent à sonnettes pendant sa digestion? — Très-grande. Toutefois nos conquêtes sont rares, car le reptile, dès qu'il est repu, se retire dans le creux de quelque rocher et s'y repose immobile pendant des mois entiers. — N'a-t-on alors aucun moyen de le vaincre? — Nous en employons un qui ne réussit pas toujours, parce que sa demeure a deux ou trois issues et qu'il est difficile de les trouver. Mais quand son gîte est parfaitement connu, nous brûlons à l'orifice une longue traînée de soufre; nous mastiquons tous les jours, toutes les petites fentes, et le reptile est étouffé. — Avez-vous remarqué que la marche du reptile fût plus rapide le matin que le soir? — Elle l'est beaucoup plus le matin avant le lever du soleil; aussi nos chasseurs ne vont-ils à la poursuite du serpent que le soir.

La méthode le plus en usage pour s'emparer du serpent à sonnettes, celle qui expose le chasseur à moins de dangers, est simple et de facile exécution. On place aux environs des haies sous lesquelles le reptile a l'habitude de se reposer une grande cage en fil d'archal dont la porte est ouverte. Dans cette cage est lié un rat, un lapin, une volaille ou quelque autre chétive bête luttant contre l'obstacle qui la retient captive. Dès que le serpent entend le bruit de celui dont il veut faire sa proie, il part, entre dans la cage fixée solidement à terre, et, à peine a-t-il commencé son repas, qu'une corde mue par le chasseur caché derrière un arbre est détendue; la porte de la cage se referme et le reptile est prisonnier. Cependant, comme ce dangereux animal met souvent plus d'un mois d'intervalle entre un repas et l'autre, il est aisé de comprendre que de pareilles chasses sont peu meurtrières, et qu'il faudrait bien des siècles pour dépeupler une colonie de ces hôtes redoutés, si le besoin de sa sécurité personnelle ne venait pas plus efficacement en aide au colon.

On croit généralement à la Martinique que beaucoup de noirs ont des remèdes certains contre la morsure du serpent à sonnettes; mais alors pourquoi de grandes récompenses, la promesse même de la liberté, n'auraient-elles pas arraché ce secret à ceux qui le possèdent? Ne serait-ce pas plutôt que le venin du reptile est sans puissance contre certaines natures? Le sang noir est-il plus difficile à corrompre que le nôtre? Ce sont là de ces importantes études qu'on ne saurait trop recommander aux explorateurs. Quoi qu'il en soit, j'ai connu un esclave qu'un serpent à sonnettes avait mordu au mollet et qui, après s'être fortement frotté avec un certain mélange de feuilles qu'il portait dans son caleçon, n'a jamais été malade de sa blessure. Il serait sage peut-être, dès qu'un noir dit avoir été impunément mordu par un serpent à sonnettes, de l'envoyer à la chasse des reptiles et de lui accorder une récompense pour chaque tête vénéneuse qu'il apporterait. Cela vaudrait bien, je crois, les travaux du champ de café ou de la canne à sucre.

Voici le soleil dardant ses flèches les plus aiguës sur la terre qui crie et se crevasse; le nègre, épuisé, ruisselant, succombe à ses atteintes; le planteur se réfugie sous ses galeries protectrices, la feuille jaunit, la tige de la canne se colore, l'atmosphère entière est comme une fournaise dans laquelle toute la colonie voudrait s'assoupir, car l'air lourd, écrasant, pèse aux poumons comme un remords à l'âme; partout le silence et le découragement, partout un engourdissement mortel pendant cette torpeur de la nature; partout, excepté dans le gîte du serpent à sonnettes, qui s'étale dans la plaine, dans les champs de café, sur les grandes routes, et puis se tord, se joue, se roule et fait entendre, comme une menace de mort, son redoutable bruissement.

Ne cherchez pas au sein de ces chaleurs étouffantes à combattre le serpent à sonnettes : son venin a trop d'activité, ses oscillations sont trop rapides, vos membres sont trop brisés. Fuyez si vous en avez la force, suspendez-vous à un hamac, à cinq ou six pieds du sol, sous la gigantesque feuille du bananier, ou sous les couronnes ondoyantes du latanier, dont la tête se cache dans les nuages, et laissez glisser sous l'herbe le serpent à sonnettes en quête d'une victime sans défense. C'est la mort qui se promène parmi les vivants alourdis, c'est le virus le plus actif qui prend encore de l'âcreté sous ce ciel de bronze, sur cette terre de lave. L'agonie de celui qu'atteint alors le serpent à sonnettes n'est pas longue, je vous l'atteste, et le cadavre qui tombe n'est pas facile non plus à ployer. Un corps gît là, comme frappé de la foudre, le tronc noueux du tamarinier que les siècles avaient respecté. Mais le ciel se voile, la mer clapote sous une brise folle, sans direction marquée; là-bas, là-bas, l'horizon est rouge comme du sang; sur votre tête, un cliquetis d'oiseaux invisibles fait crier le feuillage; sans nuages au zénith, un roulement sourd traverse l'espace; sans rafales dans les vallées, l'Océan se dresse comme des montagnes mouvantes avant de se ruer sur la plage envahie, dont il roule les galets avec un fracas épouvantable. Il y a colère au ciel, colère ardente sur la terre et au fond des flots; mais cette colère est emprisonnée : la main puissante de Dieu la tient comprimée, afin que les mères aient le temps d'abriter leurs enfants épars çà et là le long des ruisseaux qui se dessèchent. Les portes des habitations se bardent de solides masses de fer, les nègres se blottissent sous leurs cases menacées, les quadrupèdes hurlent, aboient, hennissent, grognent, glapissent en s'agitant dans leurs étables comme si une fièvre douloureuse les avait saisis; ils courent dans la plaine sans

but, sans direction fixe; ils se couchent, se redressent, veulent fuir et tombent; c'est le commencement d'une lutte terrible, c'est le prélude d'un combat solennel, où la rage sera d'un côté et la résignation de l'autre. Voyez maintenant!

Les troncs des arbres sont déracinés et tourbillonnent dans les airs, heurtés par les toits des maisons en lambeaux; les vagues écumeuses tombent sur les rochers qui crient et contre lesquels la baleine gigantesque vient ouvrir son dos mutilé. Le ciel est cuivré, cuivrés aussi sont les mornes où vous admiriez naguère une végétation verte et vigoureuse; les ruisseaux se sont changés en torrents dévorateurs, la bouffée de l'ouragan qui les pousse les fait un instant après remonter vers leur source; l'air est à la fois un déluge et un enfer. L'éclair rapide s'y promène au milieu d'une pluie froide, épaisse et pénétrante, et vous ne savez ce que vous avez le plus à redouter de la foudre qui mugit et s'abat ou de l'avalanche qui se roule et bondit autour de vous.

La crise a passé, l'ouragan a épuisé sa violence, le planteur a repris un peu de sécurité, le nègre secoue les débris d'écorce et de branches qui le couvrent et lui ont servi de manteau pendant ce terrible désordre, les quadrupèdes respirent à l'aise, et quand vous avez jeté un coup d'œil sur vos plantations désolées, vous voyez roulés en bloc, comme pour se rapetisser, les serpents à sonnettes, frissonnant encore et se laissant tuer comme des êtres inoffensifs. Un fléau a tué un autre fléau, le coup de vent a eu ses générosités. J'ai vu des noirs ne pas craindre d'attaquer en face le serpent à sonnettes, en tenant d'une main une torche enflammée et petillante qu'ils présentaient incessamment au reptile, et de l'autre un sabre ou une baguette de fusil dont ils le frappaient. Ce genre d'attaque est fort souvent adopté dans un grand nombre d'habitations; mais on comprend qu'il faut beaucoup de courage, d'adresse et de sang-froid au provocateur pour sortir vainqueur de la lutte. Quelquefois aussi il arrive que le chasseur attend le serpent, armé de deux torches, et, tandis qu'il lui en présente une pour l'éblouir, il le frappe de l'autre, qui brûle le reptile ou lui fait prendre la fuite. Hélas! ce n'est pas assez de tous ces moyens pour détruire un des plus redoutables et des plus audacieux adversaires des hommes! La race des serpents à sonnettes est loin de s'éteindre; les primes promises aux esclaves pour chaque cadavre de reptile en a fort peu diminué le nombre, et il n'est pas d'année que de grands malheurs ne viennent jeter la désolation et le deuil dans les familles.

Le boa disparaîtra bientôt de Timor et des principales îles malaises, et ne vivra en sécurité que dans l'intérieur désert et presque ignoré de l'Afrique; le lion s'éloigne petit à petit des habitations et des cités; l'éléphant, le rhinocéros, le tigre et la panthère commencent à comprendre que, dans leurs duels avec les hommes, les chasseurs leur sont souvent funestes; le crocodile même se plaît bien plus dans les rades tranquilles qu'au milieu des carènes voyageuses que l'ancre retient dans les rades commerciales; le jaguar ne vit plus que dans les pampas et dans l'intérieur des forêts vierges; le serpent noir est déjà traqué par la civilisation jusqu'au delà des montagnes Bleues; le serpent à sonnettes seul assiége les citoyens dans leurs demeures, et, loin de redouter la colère de ses ennemis, il semble se plaire à venir les provoquer au sein de leurs retraites les mieux défendues.

Les explorateurs aventureux qui vont étudier les bêtes féroces ou venimeuses dans leurs domaines, sous toutes les zones, ont cru remarquer une tendance à moins de cruautés dans certaines races. Ils ont comparé leurs observations avec celles faites par les anciens naturalistes, et presque tous ont conclu que certains animaux ont perdu quelque chose de leur cruauté première et instinctive. Le serpent à sonnettes est moins sujet au caprice, plus constant dans sa nature. Ses colères sont, comme par le passé, des arrêts de mort; les blessures de sa dent, des tortures horribles, quoique de courte durée, et les hommes, qui ont forcé le lion et le tigre dans leurs retraites les plus difficiles, n'ont pu lui faire abandonner les cités dont il leur dispute la conquête. Pendant un rude été et après plusieurs violents orages, l'habitation d'un des plus riches colons de la Martinique se trouva tellement infestée de serpents à sonnettes, que le planteur, sa famille et une partie de ses noirs se virent forcés de prendre la fuite. Il ne resta dans l'habitation que les esclaves les plus intraitables, ceux qui avaient mérité quelque châtiment et ceux qui, dans l'espoir des récompenses promises, consentaient à s'exposer aux dangers d'une chasse où tant de victimes devaient couvrir le sol.

Parmi les nègres retenus aux fers, il y en avait un, nommé Pégu, condamné à recevoir cinquante coups de rotin par jour, et cela pendant toute une semaine. Le châtiment subi, il était reconduit au cachot et n'avait pour reprendre ses forces épuisées par la douleur et la perte de son sang que l'eau bourbeuse qu'on lui donnait en petite quantité et une bien maigre ration de farine de manioc. Avant de regagner la ville, le maître voulut assister encore une fois à l'exécution de la sentence de Pégu. Celui-ci, déjà couché sur l'échelle fatale où on allait le fustiger, vit venir à lui un serpent à sonnettes qui se glissait traîtreusement sous l'herbe. Pégu reste immobile, aimant mieux une mort prompte qu'une lente et douloureuse agonie de tous les jours. Déjà le redoutable reptile se repliait sur lui-même pour s'élancer, lorsque, à la vibration de la queue, le planteur, d'abord immobile et impassible, bondit et s'éloigne épouvanté. Au bruit, le serpent tourne la tête, change à l'instant de résolution, et se croyant sans doute attaqué, il se dirige en sournois vers le planteur, qui n'a pas même la force de prendre la fuite. Tremblant, pâle, presque pétrifié, il balbutie à peine quelques paroles inintelligibles; mais on devine qu'il demande du secours. Pégu se dresse, court au reptile, s'élance sur lui, et d'une main vigoureuse il le saisit à la gorge, le serre et l'étouffe après un quart d'heure d'efforts inouïs.

Dix minutes après, le nègre recevait, par ordre du maître, les cinquante coups de rotin auxquels il avait été condamné pour être allé, malgré la défense qu'on lui en avait faite, voir sa femme dans la nuit. Pégu subit son châtiment pendant trois jours entiers; mais au dernier, succombant sous les déchirements, il se jeta à genoux et demanda grâce, promettant de rapporter à son maître deux serpents à sonnettes morts par jour, et cela pendant une semaine. On écrivit au planteur, qui accepta les propositions de Pégu. Celui-ci tint parole; mais au lieu de quatorze serpents à sonnettes qu'il avait promis, il n'en put tuer que treize. Le lendemain du dernier jour fixé, il reçut les cinquante coups de rotin dont il avait cru s'affranchir, et ne se releva plus de l'échelle fatale. On jeta son cadavre aux oiseaux de proie.

Peut-on appeler chasses ces combats singuliers livrés sans relâche à ces ennemis de tout ce qui respire? et vous, qui cherchez à expliquer chaque phénomène de la création et qui osez avancer que tout ce qui se meut est l'œuvre d'une sagesse immuable, prouvez-moi, je vous prie, l'utilité du serpent à sonnettes, traînant son corps gras et gluant au milieu des belles plantations de bananiers et parmi les fleurs rares et embaumées des plus riants jardins du monde. Jusque-là je croirai que cet affreux reptile est un fléau comme le typhus, la rage et la peste.

Quelques moralistes m'ont reproché, dans certaines feuilles critiques, d'avoir osé prêter une pensée aux quadrupèdes ou aux reptiles. Selon eux, les hommes seuls ont de l'intelligence, le reste n'a que de l'instinct. Mais si l'instinct des brutes est plus merveilleux que votre raison, n'est-ce pas celle-ci qui occupe la seconde place? Qui d'entre nous ferait ce que fait le castor? Qui d'entre nous bâtirait comme bâtit l'orang-outang? Et l'industrie de la sarigue? Et celle du kanguroo? Tout cela est-ce l'œuvre du hasard? Tout cela est de l'intelligence, ou le mot qui exprime cette divine faculté doit perdre sa signification. J'ajoute, moi, que le serpent à sonnettes est malheureusement doué de cette haute intelligence que vous accordez à l'homme, et que celui-ci, dans sa vanité, se réserve pour lui seul. Voyez comme il s'incline avec rapidité lorsque la baguette, levée pour l'atteindre, fouette dans le vide! Voyez comme il fuit après vous avoir mordu, car il prévoit que vous voudrez vous venger avant de mourir!

Voyez comme il accepte une première lutte avec plus d'ardeur qu'une seconde, car il sait qu'il a moins de venin à présent, et que son venin est aussi moins actif! Voyez encore comme il se glisse traîtreusement sous l'herbe pour atteindre sa proie, et comme après son festin il se réfugie pour sa digestion au fond de quelque gîte assuré! Appelez tout cela les mouvements d'une machine, j'y consens, mais, encore une fois, dites que cette machine a une volonté. Quand vous m'aurez marqué la limite exacte qui sépare le haut instinct de l'intelligence bornée, je consentirai à m'humilier devant votre sagesse; jusque-là permettez-moi de croire que le serpent *sait* qu'il va donner la mort, que le castor *sait* qu'il se met à l'abri de l'attaque des hommes par la double issue de sa demeure souterraine et sous-marine, que le lion *sait* qu'il est le roi des quadrupèdes et l'aigle le roi des oiseaux. Ne m'en veuillez pas, je vous prie, de mes réflexions morales, je suis sous un magnifique palmiste, à l'abri d'un soleil à pic; une brise fraîche et embaumée me caresse le visage, la mer soupire à mes pieds comme on le fait après une colère éteinte; la tête de la canne à sucre est dorée, nul cri d'esclave soumis au fouet noueux n'a frappé mon oreille depuis mon réveil, et tout auprès de moi vient de glisser un serpent à sonnettes regagnant sa profonde demeure après le repas d'un lapin qui a gonflé comme une tumeur ses flancs si élastiques. On réfléchit tout à son aise quand le danger n'existe plus.

---

# CHASSE AU PORC-ÉPIC

## NOTICE

Le porc épic ne ressemble ni au cochon, dont il n'a que le grognement, ni au hérisson, dont il n'a que les dards. Sa tête est longue et plate sur les côtés, son museau presque pareil à celui du lièvre, ses yeux petits et ses oreilles larges et courtes, assez semblables aux oreilles des singes. Ses dents incisives ressemblent à celles des rats et des écureuils; ses dents inférieures percent la lèvre qui les enveloppe. Son cou est gros, son corps renflé, sa queue très-courte; cinq doigts sont bien formés aux pieds de derrière, et quatre seulement aux pieds de devant. Les plus grands dards du porc-épic sont placés à la partie postérieure du dos et peuvent avoir de sept à neuf pouces de longueur; ils sont pointus aux deux bouts et colorés d'un brun noirâtre. Ses pieds et le bout de son museau sont couverts de petites soies brunes et roides, et ses moustaches de soies noires et luisantes longues de plus d'un demi-pied. Les piquants du porc-épic sont de vrais tuyaux de plumes auxquelles il ne manque que les barbes; ceux voisins de la queue sonnent les uns contre les autres lorsque l'animal marche; il peut les redresser comme le paon relève les plumes de sa queue. Quelques voyageurs ont assuré que le porc-épic pouvait lancer assez loin ses dards et avec assez de force pour blesser profondément : c'est un conte entièrement absurde. Quoique originaire des climats les plus chauds de l'Afrique et des Indes, le porc-épic peut vivre et multiplier sous des zones plus tempérées, telles qu'en Perse, en Espagne, en Italie.

En domesticité, le porc-épic n'est ni féroce ni farouche, il est seulement très-jaloux de sa liberté. A l'aide de ses dents de devant, il coupe le bois et perce la porte de sa loge. Sa nourriture alors se compose de pain, de fromage et de fruits. Libre, il vit de racines et de graines sauvages. S'il peut pénétrer dans les jardins, il y fait grand dégât et se jette sur les légumes avec beaucoup d'avidité. Quand arrive la fin de l'été, il devient gras. Ainsi que la plupart des animaux, sa chair, quoique fade, n'est pas trop mauvaise à manger.

---

## CHASSE

A la bonne heure, des chasses comme celle que je vais vous raconter! à la bonne heure, un amusement au lieu d'une fatigue, un jeu au lieu d'une querelle, un cartel pour rire au lieu d'un duel à mort! Il est temps que je vous repose des scènes de carnage que j'ai déroulées à vos yeux. Assez de sang a coulé, assez de lambeaux de chair palpitante ont volé à l'air et rougi le sol; il y a déjà eu trop de cris, de hurlements, de rapines et de dévastations; il est temps de prendre un peu de quiétude et de courir après des émotions plus douces. Le plaisir délasse encore plus que le repos; je n'aime pas ce qui énerve, mais bien ce qui occupe, et je ne suis pas très-sûr que le sommeil ne brise pas les membres. En avant donc, mais cette fois avec des rires aux lèvres, des conversations joyeuses et des quolibets pour abréger la longueur de la route. Nous avons la certitude que nous rentrerons sans regret, et voilà pourquoi nous jetons au départ tant de folie au vent.

Lorsqu'on va à la chasse du lion, du tigre, de la panthère, du rhinocéros ou de l'éléphant, on trouve toujours le chemin trop court; on arrive trop tard sur le champ de bataille, on imagine mille petits incidents pour des haltes; on étudie les fleurs, les arbustes, les cailloux, les galets; on s'extasie sur la beauté des arbres qui pèsent sur le sol, sur la fraîcheur de la brise qui se joue dans les cheveux, sur la richesse du plumage des oiseaux qui traversent les airs, sur la forme des nuages qui passent, et l'on prend du repos sans avoir senti la lassitude, et l'on remplit son calepin de notes insignifiantes qu'on effacera après la campagne. Cela est naturel; on est bien où l'on se trouve, parce qu'on sait qu'il y aura plus tard bruyante agitation et péril de la vie où l'on veut arriver.

Et tenez, en allant à la rencontre du lion avec M. Rouvière, je me rappelle avoir chanté pendant les deux tiers de la route; vous savez que les enfants chantent aussi quand ils ont peur du fouet ou des revenants. Mais ici, à la chasse du porc-épic, nul danger ne vous attend dans la bataille. Ce que vous avez le plus à craindre, c'est de ne pas rencontrer l'ennemi. Là-bas, vous auriez voulu ne vous trouver jamais face à face avec lui, ici vous aurez de l'ennui à l'âme s'il vous évite et vous échappe. Ce qu'il y a de plus curieux dans ces sortes d'expéditions, c'est que les chasseurs, pendant le trajet, se partagent déjà les dépouilles de la victime, comme dans la fable de l'Ours. Chacun aura sa part du butin, chacun aura sa ration convoitée, excepté la meute dont vous êtes suivi et qui poussera bientôt d'horribles aboiements. Nous quittons les beaux, les admirables vignobles de Constance, et, tournant à l'est, vers l'intérieur, nous nous enfonçons dans les terres. C'est un pays sauvage, nu, découvert, où poussent de rares arbustes jusque dans les anfractuosités des roches qui percent la terre rougeâtre et capricieuse en ses ondulations. Si le lion devait venir nous visiter, nous le verrions de loin, et nos chiens d'ailleurs le devineraient avant nous. Aussi, tout est paisible dans la caravane, ou plutôt tout est joyeux

et même impertinent. Hier, un bruissement nous faisait tressaillir; aujourd'hui, ce qui nous semble douloureux, c'est le silence. — Ferons-nous une course inutile? dis-je à mes compagnons, impatients comme moi. — Nous saurons bien la rendre fructueuse, me répondit l'un d'eux. — Comment cela? — Si nous ne trouvons pas de porc-épic, nous tuerons de petits oiseaux, nous prendrons des lézards et quelques-uns des rares et sombres papillons qui voltigent autour de nous. La philosophie est d'un merveilleux secours, surtout dans les déceptions. — Paix, dit tout bas le planteur qui nous accompagnait, voici un terrain où j'aperçois des traces récentes du passage du porc-épic; soyez contents, messieurs, les chiens vont être bientôt sur ses traces.

En effet, un rapide mouvement de queue et de pattes s'exécuta parmi la gente canine; les impatients animaux poussaient des aboiements sans éclat, comme s'ils avaient compris que le bruit épouvanterait l'ennemi qu'on voulait surprendre; et cependant, sans les ordres et le fouet des maîtres, ils auraient pris la volée. Nous fîmes halte dans un petit ravin, tandis que le colon, accompagné d'un seul chien, s'éloigna de nous de quatre cents pas, étudiant les zigzags du quadrupède exercé. Ils revinrent tous deux un moment après. — Nous devons renoncer, nous dit-il, au porc-épic; le chien n'en a pas trouvé la trace. A peine avait-il parlé que la meute bondit à la fois et que nous vîmes l'animal bardé de flèches venir de notre côté trottillant et grognant comme une tourière hargneuse. A un signal donné, les chiens s'élancèrent et le porc-épic se trouva enlacé comme dans un large réseau. Plus tard il se vit serré de si près, que les gueules béantes de la meute lui embrasaient la face de leurs brûlantes haleines. Voyez la querelle! elle est curieuse, je vous l'atteste, c'est à faire pouffer de rire l'esprit le plus chagrin.

Ils sont là vingt contre un. Celui-ci est petit, chétif, isolé, sans colère, sans peur aussi; les autres sont pleins de mutinerie et d'ardeur. Ils ont des gueules béantes, des dents aiguës, des pattes et des flancs robustes, et cependant ils ne triomphent pas encore. S'ils s'éloignent de quelques pas de leur adversaire, vous voyez ce dernier pivoter sur lui-même et lancer çà et là des regards investigateurs sans être inquiets. On le dirait au milieu de sa famille attentive et caressante. Si la meute serre ses rangs et se rapproche, oh! alors le porc-épic est immobile, sa petite tête rentre dans son corps, ses courtes jambes fléchissent, les flèches qu'il avait couchées les unes sur les autres dès qu'on s'était éloigné de lui se redressent vibrantes dès qu'on s'en approche, et vous ne devinez que c'est un être vivant qu'à quelques mouvements fébriles et presque imperceptibles. Les balles, dit-on, ont des yeux pour atteindre les lâches; ici ce sont les plus courageux qui ont surtout à souffrir de l'attaque; mais quelles grimaces! quels bonds! quels hurlements! Le chien s'élance, son museau s'allonge vers le porc-épic, la flèche aiguë pénètre dans les narines, le sang coule, et l'agresseur bat en retraite avec les contorsions les plus comiques.

Au premier chien découragé en succède un second qui n'obtient pas de succès; à celui-ci un troisième qui recule à son tour sentant dans ses naseaux les flèches piquantes qu'il a voulu braver, et c'est le spectacle le plus bizarre du monde que de voir là, à deux pas de soi, vingt corps agités contre un corps en attente, le mouvement vaincu par l'immobilité! D'Assas se vit arrêté par les faisceaux de baïonnettes ennemies; je ne sais pas quel Romain encore par les piques de la légion immortelle. Les d'Assas de la gente canine ne sont pas plus heureux; ils font volte-face, ils se reposent de leurs fatigues à venir, et, découragés, ils semblent, par leurs tristes aboiements, demander secours et vengeance aux hommes qui les ont menés au combat. Vous comprenez que pour mettre fin à cette lente agonie de la bête rongeuse les chasseurs ont un moyen plus sûr que les dents de la meute, et qu'il faut en finir avec l'oursin terrestre. Une balle glissée dans un pistolet fait son office, les dards aigus cessent de se tenir hérissés, les jambes se replient, une boule de chair s'affaisse, un cadavre est à terre, et les chasseurs auront de coquets ornements pour leurs pinceaux. Pauvre petite bête inoffensive qu'on va traquer dans ses déserts, quelles douloureuses réflexions doivent traverser ton agonie contre la méchanceté des hommes! Tu nais, tu vis, tu te promènes solitaire, tu t'arrêtes à tout obstacle, tu respectes la haie du planteur, tu ne te faufiles pas en filou dans son poulailler, tu dors paisible la nuit dans ta tanière parce que ta journée a été sans rapines et sans meurtre; tu te promènes aux rayons du soleil, tu t'abrites aux pluies et aux ouragans; et nous, plus terribles que les fléaux qui désolent le pays où le ciel t'a fait naître, nous allons lâchement te chercher noise et rire à ton dernier soupir. Pauvres porcs-épics! Comme l'Afrique, l'Europe a aussi ses bêtes féroces, et tous les cœurs de tigre ne sont pas cachés dans vos solitudes.

Mais, si un combat entre chiens et porc-épic est curieux et comiquement dramatique, je vous assure qu'il n'est pas sans intérêt, alors qu'il a lieu entre cet animal et le lion, car celui-ci a la peau dure et ne recule pas devant la douleur. Au contraire, blessé à la face par les flèches, il s'irrite, il rugit, il bat ses flancs de sa queue nerveuse, il bondit enfin et tombe de tout son poids sur la bête écrasée. Là est un bloc de chair presque sans forme; mais là aussi est un lion, le puissant roi des quadrupèdes, éclopé, endolorié, forcé de prendre du repos ou de ne marcher qu'avec peine. Si après la victoire le lion veut assouvir sa rage sur l'ennemi vaincu, il voit encore ses efforts impuissants, les flèches n'ont pas toutes été brisées, quelques-unes sont encore debout; et un cadavre lasse l'énergie du plus indompté des enfants de la création. Quant au rhinocéros qui trouve parfois un porc-épic sur son passage, s'il lui prend l'envie de s'en défaire, les flèches de celui-ci ne le sauvent pas, car la cuirasse de ce monstrueux quadrupède défie la balle, et les cornes de ses pattes gigantesques seraient à peine blessées par le fer rouge.

Une remarque fort singulière faite par les colons qui se sont le plus occupés de la chasse du porc-épic, et qui m'a été confiée par quelques explorateurs peu avides du merveilleux, c'est que les chiens de forte race, les dogues, les chiens de Terre-Neuve sont peu aptes à la chasse dont nous parlons, soit qu'ils dédaignent un semblable ennemi, soit qu'il y ait dans leur nature une antipathie, un dégoût qui les éloigne de la bête épineuse. Ils forment presque toujours l'arrière-garde de l'armée belligérante, sans se soucier le moins du monde des épithètes de poltron ou de lâche qu'on a droit de leur appliquer, et même en dépit des menaces et des coups de fouet, auxquels ils sont plus sensibles qu'au mépris et à la honte. Les roquets, les bassets à jambes torses, les épagneuls et les petits lévriers composent pour l'ordinaire les héroïques phalanges menées à la poursuite du porc-épic; et, pour ma part, j'avoue que j'aime beaucoup mieux voir en venir *aux mains* (pardon, messieurs les chiens) petit corps contre petit corps que colosse contre nain. Ce n'est pas dans ces sortes d'amusements que les contrastes peuvent plaire ou intéresser. Quand l'issue du combat n'est plus douteuse, le drame est mort : c'est le péril qui fait l'intérêt, c'est la crainte et l'espérance, se déplaçant toujours, qui font le drame. L'éléphant qui chemine écrasant tout sur son passage, l'hyène qui glapit et déchire, le lion qui se heurte contre le tigre, voilà des scènes à étudier, voilà des tableaux qui ne vous laissent jamais sans émotion.

J'ai visité quelques-unes des piqûres faites par le porc-épic à nos chiens les plus intrépides : la plaie avait presque toujours plus d'un pouce de profondeur; mais elle se fermait promptement, et en peu de jours les blessés n'en portaient aucune trace. La dent du serpent à sonnettes pénètre moins profondément, mais on en meurt. Il ne tiendrait qu'à moi de vous dire que j'ai assisté à un combat à mort d'un porc-épic contre un porc-épic, et de faire passer devant vos yeux les divers épisodes de cette lutte où la rage faisait des prodiges, et au milieu de laquelle il y avait aussi de l'héroïsme, du désespoir et une agonie.

On m'a raconté à ce sujet, dans la ville du Cap, des choses trop curieuses pour que j'ose vous en faire part. La crédulité n'est guère la vertu du lecteur sédentaire, et moi qui vous parle, moi qui ai marché en profil, horizontalement et verticalement sur ce globe si petit, et pourtant

si ensanglanté, je vous avoue que je n'y ai ajouté qu'une foi fort rétive. Voici, par exemple, ce que m'a certifié un des plus prosaïques colons de Table-Bay. Mais non, je ne vous le dirai pas, vous m'appliqueriez le proverbe injurieusement adressé aux voyageurs, et je veux être cru quoique je vienne de loin. Il m'a semblé du reste que le porc-épic traqué par les chiens était assez *rageur*, et que parfois il osait se montrer assez décuirassé de ses *chevaux de frise* pour essayer de mordre le roquet qui le harcelait de plus près. Quant à ses yeux, ils étaient flamboyants comme deux étoiles sur un ciel bleu d'azur; et les mouvements fébriles de son corps attestaient son irritation tout homérique. Le papillon et le ver de terre n'ont-ils pas aussi leur bile et leur fiel?

Comme les Hottentots font la guerre à tout être vivant se vautrant dans les eaux ou s'agitant sur la terre, comme ces hommes dégénérés, même en naissant, combattent avec une ardeur d'autant plus grande, qu'ils ont moins de dangers à courir, on conçoit que le pauvre porc-épic dont ils ont surpris le gîte a beaucoup à souffrir avant d'expirer. Ces misérables, alors qu'ils n'ont pas pu l'atteindre dans sa course, le traquent au fond de sa retraite, et, pour que la victime ne leur échappe point, ils ferment l'ouverture du terrier ou de la roche caverneuse de pierres et de gazon mastiqués, et l'y laissent douloureusement mourir de faim et de soif. Aux glapissements du désolé quadrupède qui se débat contre les tortures de la famine, la horde stupide et farouche pousse des cris de joie et ne se repose que lorsque le silence lui apprend qu'un dernier soupir a été rendu. Quelquefois encore, le désespoir animant le porc-épic, celui-ci parvient à s'ouvrir une route à travers les couches épaisses qui l'ont abrité, et, préférant un trépas rapide à une longue souffrance, il se montre, et les trapus et crasseux Hottentots le cerclent et l'insultent lâchement de leurs railleries, en le frappant comme pour le réveiller; et, quand la malheureuse bête, aux abois, tombe épuisée, ils s'approchent d'elle et lui arrachent brutalement une à une les flèches qui la vêtissent, ainsi que le font les petits enfants aux moineaux imprudemment confiés à leur cruelle innocence. Je vous l'ai dit, je crois, le Hottentot n'a pas le plus léger sentiment de générosité.

La chair du porc-épic est à peu près semblable à celle du jeune sanglier, mais elle exhale cependant une odeur plus forte : c'est pour cela sans doute que les Hottentots l'estiment presque à l'égal de celle de l'hippopotame.

Les Cafres aussi font la guerre au porc-épic, mais du moins sans torture pour leur ennemi. Un coup de massue a bientôt abattu la victime, et vous voyez souvent les flèches de ces courageux et féroces Africains armées des plumes du porc-épic, qui voit ainsi tourner contre lui les défenses que le ciel lui a données. Le porc-épic est, vous le comprenez, le vrai souffre-douleur des contrées qu'il habite en fugitif, en vagabond, en paria. J'avais acheté à Table-Bay une cuirasse de porc-épic composée d'une demi-douzaine de peaux fort bien préparées de ce quadrupède, gardant encore intactes leurs pointes aiguës et bariolées, et je vous assure que, revêtu de ce bizarre costume, quand j'allais me promener sur la montagne de la Table ou au delà, j'aurais bien pu être pris par quelque naturaliste explorateur pour un de ces fantastiques diablotins dont Callot a si heureusement doté son admirable et grotesque tableau de la *Tentation de saint Antoine*. Ne vous étonnez pas, après ce que je viens de vous conter de cet infortuné quadrupède, si je n'ai consenti qu'une seule fois à aller à sa poursuite. Il faut de la pitié, même à l'homme d'étude; et, quand la science a quelque chose à perdre de sa lassitude ou de sa paresse, l'humanité a quelque chose aussi à y gagner. Que vaut-il mieux contenter, ou le cœur ou l'esprit?

Dieu a donné des moyens de défense à tout être vivant : des griffes au lion et au tigre, de l'ivoire à l'éléphant, des écailles au crocodile, de l'espace et des muscles au jaguar, au léopard et à la panthère; des cornes au buffle, une odeur fétide à l'hyène, des eaux profondes à l'hippopotame, du poison au serpent, des flèches au porc-épic, la voûte céleste à l'aigle, à l'homme l'intelligence. Il a donné à la brebis la patience, la faiblesse et la douceur.

La brebis est le moins défendu des êtres vivants.

---

# CHASSE AU PHOQUE

## NOTICE

Le phoque a la tête ronde, comme l'homme; le museau large, comme la loutre; les yeux grands et placés haut, des dents pareilles aux dents du loup, la langue fourchue, des moustaches, un poil court et rude sur les mains, sur les pieds et sur le corps, une queue très-petite, le corps allongé comme celui du poisson.

Le phoque a des ongles aigus et des dents fort tranchantes; il ne redoute ni le froid ni le chaud, se nourrit d'herbe, de chair et de poisson, habite l'eau, la glace et la terre. Il est *estropié* des quatre membres; ses bras, ses cuisses et ses jambes sont presque totalement enfermés dans son corps; les mains et les pieds sortent seuls; les uns et les autres sont divisés en cinq doigts, qui ne sont mobiles que simultanément. Sur terre, le phoque est loin d'avoir ses aises comme dans la mer; il faut alors qu'il rampe comme un reptile, et pourtant il chemine avec une certaine vitesse. Cet amphibie est susceptible d'être apprivoisé, mais il faut avoir soin de le tenir souvent dans l'eau. Plein d'intelligence et de docilité, il peut apprendre et exécuter une foule de singeries. Il aime infiniment la société, aussi ne se plaît-il qu'en nombreuse et turbulente compagnie. Les mers les plus peuplées de ces animaux sont les mers polaires; il s'en trouve bien aussi dans les mers méridionales d'Afrique et d'Amérique et sur les bords de presque toutes les mers d'Europe, mais en petit nombre.

La voix du phoque ressemble beaucoup à un aboiement. Dans le premier âge, son cri est le miaulement du chat. Il naît toujours à terre, sur un banc de sable ou sur un rocher. Après avoir allaité ses petits durant douze ou quinze jours dans le lieu de leur naissance, la mère les entraîne dans les eaux, où elle leur enseigne la natation et le moyen de se procurer des vivres. Dès qu'ils paraissent fatigués, elle les prend sur son dos. Elle met bas en hiver, et jamais plus de trois petits, ce qui lui donne assez de latitude pour soigner leur éducation, fort secondée d'ailleurs par la nature. Les petits connaissent très-bien leur mère et ne se méprendront jamais, fût-elle en nombreuse compagnie.

Surchargé de graisse et de sang, le phoque aime à dormir; son lit est d'ordinaire un glaçon exposé au soleil, sur une roche. Son sommeil est profond; mais ce qu'il aime par-dessus tout, c'est une forte pluie et un violent orage. Quand les sauvages ont triomphé d'un phoque, ils lui tirent toute l'huile qu'il peut rendre, et, l'ayant fait

fondre, la remettent dans sa vessie. Elle n'a ni odeur ni fumée, ainsi que celle d'olive. La peau de cet amphibie est d'un usage très-précieux; on l'emploie à couvrir des malles et des coffres; on en fait aussi de très-bons souliers et des bottines que l'eau ne traverse pas.

---

# CHASSE

Ce n'est pas l'ardeur de la vengeance qui vous pousse vers cette langue de terre blanche où s'agite un corps noir et gigantesque; ce n'est point une basse cupidité qui vous lance vers cet amphibie paisible venant s'attiédir aux pâles rayons d'un soleil oblique; ce n'est point pour votre sécurité personnelle que vous vous armez de piques, de tridents, de fourches, de baïonnettes, de plomb et de cordes : c'est parce que vous avez faim et qu'il y a là une masse en forme de chairs puantes que votre voracité va pourtant trouver saines et savoureuses. Je ne sais plus dans quel lac bourbeux Alexandre éteignit un jour sa soif dévorante, et les historiens nous disent que le vainqueur de l'Inde n'avait jamais joui d'un plus ineffable bonheur.

Nous sommes douze, le phoque est seul. Nous sommes lestes, bien armés, intelligents, nous manquons de vivres... Le phoque est lourd, sans protection aucune, brute et repu. La victoire doit nous rester. Vous là, vous ici, vous de ce côté, vous en tête, vous par derrière, moi sur les flancs. Le monstre est entouré, cerné, emprisonné dans un réseau de fer et de feu. Une balle pénètre dans sa tête, le colosse fait un léger mouvement de curiosité; il croit qu'on a éternué auprès de lui et qu'il vient de se heurter le front contre une huître échappée du rivage. Les six pouces de graisse qui le cuirassent empêchent le plomb d'arriver jusqu'à la chair vive. Il faut renoncer à cette puissance, et c'est peut-être, avec la baleine, le seul animal de la création qui se rit du fusil et de la poudre.

Alerte donc d'une autre façon plus active. Le stupide phoque qui venait de se livrer au sommeil s'est réveillé au bruit; il a ouvert nonchalamment les yeux, il a vu se mouvoir devant lui des animaux bizarres, inconnus, couverts de vêtements qu'il prend pour des herbes marines; il a remarqué avec étonnement qu'ils se mouvaient sur deux pieds, comme lui lorsqu'il se livre à ses combats amoureux, et le voilà excité par un sentiment de frayeur qu'il ne s'explique pas encore, se dirigeant vers les eaux, où il comprend qu'il trouvera un refuge assuré. Une barrière de dards s'oppose à sa fuite; il brise les traits qui se sont plantés sur sa trompe, dans ses lèvres, dans sa gueule et même dans ses yeux. Il chemine plus vite; un second obstacle lui est opposé. La douleur lui fait rebrousser chemin; on lui permet alors la retraite, car on le combattra sur un champ clos solide. Le voilà. Il se repose un instant, on le harcelle de nouveau; il ouvre la gueule pour mordre la lance qui pénètre violemment dans sa gorge et cloue sa langue à son palais. Deux balles bien dirigées vont fouiller jusque dans ses immenses intestins et y apportent l'agonie. Cependant la dernière torture sera turbulente. Presque toutes les piques se trouvent brisées, les crosses de fusil ont volé en éclats, les munitions de poudre sont épuisées, les sabres se sont ébréchés à faire de profondes entailles; vous combattez, ou plutôt vous assassinez, dans une mare de sang, vous pataugez dans un hideux triomphe, et le colosse aux abois gémit, pleure, bave, et jette au loin des caillots rougeâtres, bondit sur ses pattes-nageoires, se roule, pivote, glisse, tourbillonne, cherche le repos des glaives qui frappent toujours, appelle d'un regard à demi éteint l'océan qui semble fuir, s'arrête enfin et meurt.

Lâches! maintenant que vous avez du cuir à mâcher pendant plusieurs jours, vivez de cette graisse jaune comme du safran, de cette viande noire comme du bitume, gluante comme la bave du crapaud; gobergez-vous, voraces chasseurs, le lièvre a été arrêté au vol, le cerf au milieu des broussailles, la perdrix sur les blés dorés; vivez, explorateurs sybarites, votre table est dressée, votre couvert est mis. Il y a de la joie parmi les convives, l'orgie viendra avec la joie, car voici les flacons que les valets apportent. La table est le rivage de sables mouvants; la liqueur renfermée dans les vases est de l'eau pure de la nappe voisine, le service un lambeau de je ne sais quoi contre lequel le couteau est sans puissance, un fragment de botte usée que vous tenez dans deux mains, et que des dents aiguës ne peuvent entamer qu'après les grimaces et les efforts les plus diaboliques. L'orgie, c'est le sommeil qui suit cette fatigue, ou la chanson bouffonne par laquelle on provoque le courroux des éléments, la cruauté de la famine. Avec de la philosophie, du courage et *Robinson Crusoé*, on ne meurt de faim nulle part, pas même peut-être à la terre d'Endracht. Je me trompe, il faut encore des yeux qui voient!... Voyez, écoutez. Nous sommes là-bas, là-bas, aux terres australes, par une très-haute latitude. Le vent du nord souffle ses tièdes bouffées sur une côte déchirée, basse, madréporique, et protégée contre les envahissements de l'Océan courroucé par des pitons bizarres, irréguliers, les uns en dôme, à pente légère, la plus grande partie taillés à pic, de difficile accès et tous noirs comme de tristes fantômes. Combien de navires, poussés par l'ouragan, se sont-ils ouverts sur leurs angles et brisés contre leurs crêtes! Dieu seul le sait, car les flots sont muets après la tempête. Combien de cadavres d'hommes ont-ils roulé autour de ces fosses solides dont la mer lave les taches que le sang y avait empreintes! Dieu seul le sait, car tout a été silencieux dans ces parages polaires après le désastre.

Après les rochers vient le sol qu'elles abritent, tantôt à vingt pas de distance, tantôt à une demi-lieue, tantôt côte à côte, comme deux amis au repos se faisant leurs confidences. Les premières sont nues, pelées, ainsi que le front d'un centenaire; la masse qu'elles entourent est ridée, triste, désolée, sans chevelure à la tête, sans vigueur aux flancs. Tout est cadavéreux ici, tout y sent l'abandon, tout y est muet comme la tombe, excepté la lame voyageuse qui s'y agite, s'y déroule, pareille au loup affamé hurlant autour des cimetières. Vous avez vu la terre; levez maintenant la tête et regardez les cieux. Ils sont bleus comme vous les avez admirés lorsque vous vous promeniez sous des zones équatoriales; mais ici l'atmosphère est pâle, sans chaleur, sans visiteurs ailés, sans cris d'oiseaux aux brillants plumages; seulement des masses énormes, blanches et fantastiquement modelées passent rapidement comme de sinistres présages, et se chassent les unes les autres, pressées d'abandonner d'aussi tristes horizons. Le froid est vif, aigu, imprégné de gouttes pénétrantes qui piquent ainsi que des pointes d'aiguilles; les broussailles que vous foulez sont âpres et rudes, le sol tourbeux où elles ont poussé se couvre çà et là d'un réseau de gazon jauni, et, si vous en approchez l'oreille dans l'intervalle d'une rafale à l'autre, vous entendez des courants d'eau se promenant dans les vallons, cachés, souterrains, formant sans doute des îles, des archipels, des caps, des promontoires que nul regard, excepté celui qui voit tout, n'ira visiter.

Si vous quittez la plage où sont amoncelés des sables arrachés aux profondeurs de l'Océan par les tempêtes, et que vous gagniez l'intérieur de l'île où vous êtes arrivé après un triste naufrage, vous trouvez une ceinture élevée de pierres usées, de galets roulés sous lesquels tourbillonnent, plus bruyants encore, les torrents intérieurs dont je vous ai parlé, et au pied de laquelle ont poussé quelques touffes de joncs serrés où s'abritent les troupeaux de chevaux sauvages à la crinière ondoyante, aux jarrets fins et nerveux, aux naseaux enflammés, que la prévoyance espagnole y a jetés lors de la conquête de cet archipel, disputé naguère par les Français et les Anglais, et que la Grande-Bretagne s'est enfin approprié depuis quatre ans au plus, en dépit de nos menaces fanfaronnes. La Grande-Bretagne, en effet, a raison de se permettre tout ce que les autres peuples n'osent pas lui interdire. Nul droit n'est plus solidement établi que celui qui est acquis par la force,




Celui-ci, par un saut rapide, se jette de côté et abat les jambes du buffle. (Page 68.)

consacré par la peur. Les îles dont je vous parle, indiquées aujourd'hui sur les cartes nautiques sous le nom de Falklan, nous sont à jamais enlevées, et nos voisins ambitieux peuvent y continuer, au fond de la baie des Français, l'établissement que le capitaine Bougainville avait tenté, et se mettre à l'abri du froid, ainsi que je l'ai fait après un douloureux naufrage, dans les immenses fours de pierre que les rapides bouffées du Sud n'ont pas encore démolis. Vous êtes arrivé sur cette terre de désolation sans vivres, presque sans espérance, car les navires voyageurs s'en éloignent avec précaution. Mais la faim vous attaque au milieu de vos sombres réflexions et de vos vœux stériles. Là point d'arbustes portant une graine savoureuse, point de grands végétaux parés de leurs fruits, point de racine au suc bienfaisant, je vous l'ai dit. Du sable, des galets madréporiques, de la tourbe et le silence. N'importe, on ne meurt peut-être au milieu des angoisses de la faim et de la soif que sur deux points de la terre : la presqu'île Péron, la terre d'Endracht et les îles de Dorre et de Bernier. Ici point d'oiseaux, un seul quadrupède rapide comme la balle, et point d'eau douce.

Mais aux îles Malouines, de l'eau partout, sur la surface et dans les entrailles du sol; une eau pure, fraîche, vous épargnant du moins une torture et un désespoir au milieu de votre agonie. Si vous êtes seul ou presque seul sur cette terre de désolation, votre mort est certaine. Si vous n'avez ni baïonnettes, ni piques, ni fusils, ni poudre, ne prolongez pas votre supplice et donnez-vous une tombe dans les flots. Mais si vous avez sauvé de la colère océanique des munitions de guerre, si vous avez des compagnons d'infortune et que vous soyez arrivés dans la saison la moins rigoureuse de l'année, vous pouvez espérer des vivres pendant quelques mois; car, en été seulement, les pitons que je vous ai signalés, les joncs, le gazon, les criques tourbeuses, toute l'île enfin est peuplée de pingoins, de plongeons, de lions et d'éléphants de mer, de phoques à crins ou à poil. L'île a ses habitants, ses colères, ses joies, ses querelles et ses amours. Corps étranges et

Imprimé par H. Didot, Mesnil (Eure), sur les clichés des Éditeurs.



Le vorace animal se jeta sur ses victimes encore fumantes. (Page 72.)

hideux à voir, difficiles à poursuivre, durs à vaincre, plus durs à mâcher; chairs huileuses, coriaces, ne cédant qu'aux dents les plus tranchantes, aux mâchoires les plus robustes, et révoltant les estomacs les plus indulgents. Eh! bon Dieu! qu'est-ce qui vous épouvante dans ce pays que je viens de dérouler si imparfaitement à vos yeux, et dont je voile les parties les plus sombres? J'y ai vécu pendant trois mois et demi sans trop de dégoût, je vous jure, car il y a du bonheur dans toutes les infortunes, hormis peut-être dans la cécité. J'y ai mangé des chairs puantes, de celle de l'aigle vorace qui venait me les disputer, et aussi de celle du vautour, auprès de laquelle une tranche de phoque est un mets savoureux. J'ai vécu là parce que peu de vivres suffisent à mon appétit, pourvu que le ciel ne me refuse pas une eau limpide; j'y ai vécu parce que l'Etre éternel a voulu me dédommager de tant de fatigues, de douleurs, d'angoisses, par une douleur aussi poignante que la soif, l'isolement et la famine.

J'écris ces lignes et je suis aveugle. Je ne l'étais pas alors. Aussi voyez avec quelle ardeur j'attaquais les phoques, les lions, les éléphants! Ceci du moins est une guerre faite au profit du chasseur, sans péril, presque sans fatigue. Vous vous êtes reposés après la victoire, et, comme pour vous venger du peu de péril que vous avez couru, vos dents se sont plantées avec une sorte de rage dans les lanières cuites à une fumée rougeâtre pour en tirer une subsistance que votre estomac, hélas! aura bien de la peine à digérer. Mais, tout colosse qu'il était, le phoque attaqué quotidiennement par vous et par les aigles royaux ne présentera bientôt plus à l'œil qu'un immense squelette que la rafale du sud ne tardera pas à démolir. C'est donc une nouvelle lutte à entreprendre. On se bat avec ardeur quand il s'agit de la conquête d'un de ces précieux amphibies si délicats, si savoureux, si bienfaisants. Celui-ci vous attend, ignorant du mauvais parti que vous allez lui faire; mais d'autres peuvent être plus lestes; le phoque n'est pas toujours arrêté dans sa marche de géant, et vous n'irez pas le chercher dans les flots, où il vous sera disputé

par les requins. A la faim qui vous creuse se joint l'inquiétude qui brise votre énergie, et, comme le soldat condamné aux marches forcées et réduit au tiers de la ration, vous vous laissez aller à l'abattement. Une voix cependant s'élève encore retentissante : « Aux piques! je vois là-bas un gigantesque éléphant de mer qui vient se reposer sur le rivage. Aux piques! aux bâtons et aux fusils! Nous aurons après le combat des vivres pour quelques jours; d'ici là peut-être un navire, poussé par la tempête, viendra chercher un refuge dans cette baie si profonde, et nous arracher de ce lieu de désolation. »

On se réveille à ces paroles, les armes redoutables sont dans toutes les mains, et l'on retrouve des forces pour en conquérir de nouvelles. Les chasseurs s'approchent à pas lents, en tapinois. L'ennemi est assoupi, il ne faut pas le réveiller, vous allez le tuer et vous voulez qu'il passe d'un sommeil à un autre; vous avez, messieurs, une singulière générosité. Mais je vous pardonne, vous êtes conseillés par la faim, et la cruelle a la voix éclatante, je vous l'atteste.

Presque tous les voyageurs ont publié que l'éléphant de mer succombe à quelques coups de bâton vigoureusement appliqués sur sa trompe. Sans doute ces messieurs ont été témoins du fait; mais, quant moi, je vous garantis que nous avons appliqué plus de cent coups de crosse de fusil sur cette trompe si sensible, et que le colosse n'avait pas l'air d'en être abattu. La partie la plus tendre de l'amphibie, celle qui lui faisait faire les plus violents soubresauts, était le sommet de la tête. Tant que le monstre que nous pressions de toutes parts ne reçut de blessures que sur son corps ou sur sa trompe, il fut assez calme, assez soumis au sort fatal qu'il prévoyait peut-être, mais, dès qu'une baïonnette eut pénétré dans le crâne, ce fut un remue-ménage à nous épouvanter, et nous faisions fort prudemment de nous tenir à l'écart de ses mouvements et des coups de sa queue et de ses nageoires. Autour de lui et sous lui le sol était profondément creusé; les arbustes étaient brisés et la mare d'eau limpide dans laquelle nous avions attaqué le colosse devint boueuse et tourbillonnante.

Si nul de nous ne fut blessé, c'est que nul de nous n'osa approcher le monstre de très-près pendant sa longue agonie, c'est que nous ne nous montrâmes braves, en effet, que lorsque nous n'avions aucun péril à craindre. Vous avez d'abord tué un phoque à crins ou un phoque à poils, peu importe, ils ont tous deux les mêmes mœurs, les mêmes habitudes de paresse et de volupté; ils se ressemblent en tout, excepté dans la fourrure qui les vêtit. Plus tard nous avons vaincu l'éléphant de mer, le plus grand colosse des eaux après la baleine, lui dont la vie paisible et inoffensive jouit dans l'onde et sur la plage des deux éléments à la fois qui lui gardent leurs bienfaits. L'un et l'autre de ces amphibies ont satisfait votre appétit excité par la brise piquante du pôle qui ne vous engourdit pas encore de son haleine glacée. Et cependant il faut recommencer vos courses et votre chasse; vous n'avez point ici de repos à espérer si votre navire s'est ouvert sur une des roches qui défendent la côte, car, je vous l'ai dit, la terre est sans fruits et les airs sans habitants.

Le phoque et l'éléphant ont été dévorés. Après votre triomphe, à l'aide des fusils, des piques et des baïonnettes, sur un ennemi plein de vie, vous avez eu plus de peine, à l'aide de vos dents, à vous défaire des restes coriaces d'un ennemi mort. Mais sur cette terre rude, au milieu de ces eaux turbulentes, sous ce ciel de givre, nulle *jouissance* n'est sans amertume, vos paroles d'espérance ont des notes douloureuses, et vos sourires sont si faibles, qu'on les prend pour des souffrances. Il faut de la chaleur au soleil comme il en faut à l'homme, et le manteau de neige qui menace ou couvre ces régions australes ne laisse germer que des idées imparfaites dans le cerveau, et des plantes parasites au sol. La chaleur seule est vivifiante.

Aux tortures de la faim qui se fait de nouveau sentir, à celle de l'inquiétude qui ne vous quitte jamais, il faut opposer une activité de chaque heure si vous voulez alimenter votre estomac rétréci. C'est donc encore une chasse que vous allez entreprendre, une chasse à l'un de ces amphibies massifs qui viennent complaisamment s'exposer à vos coups. Mais ils ont aussi leurs caprices, leur régularité dans la vie qu'on leur a faite; ils ont des saisons marquées pour chacune de leurs joies, et si pendant une partie de l'année ils se jouent tour à tour dans les eaux et sur la grève, ils ont des saisons où ils se cachent à vos yeux au fond des abîmes de l'Océan et au milieu des glaces que les ouragans détachent des pôles. Aussi, maintenant que les nuits sont longues et froides, voyez comme la plage est déserte, uniforme et silencieuse! C'est le premier pas de l'hiver qui s'avance et vient vous saisir dans ses étaux de bronze. Vous ne vaincrez guère le froid, mais vous pouvez encore combattre avec profit la disette qui vous tiraille. Ne vous lassez point de courir le rivage, les phoques sont paresseux; dans leur armée envahissante, il y a des traînards que vous pouvez facilement atteindre...

Tenez, en voici un planté sur cette dune solitaire, pareil à un de ces sphinx colossaux que vous trouvez çà et là dressés par la religion des peuples dans les solitudes égyptiennes. Ce n'est ni un éléphant, ni un phoque à crins, ni un phoque à poils : on voit à ses allures somnolentes qu'il tient de l'espèce, mais qu'il n'est pas de la même famille. Une partie de son corps traîne sur le sol; sa tête, son cou, ses épaules et son estomac sont debout, et il ouvre, en vous dévisageant, des yeux magnifiques d'expression. Son attitude a quelque chose d'imposant et de comique à la fois; il vous regarde avec une tranquillité qui semble vous ôter tout d'abord l'envie de l'attaquer; il vous étonne, vous vous prenez à rire sans le vouloir, et vous regrettez presque le triomphe qui vous est promis. Voyez comme il est propre, lisse et coquet; sa peau n'a rien de gélatineux, elle ne présente aucune écaille, elle n'est recouverte d'aucun poil. Foncée, brune, elle n'offre aucune trace irrégulière; ses oreilles sont petites, admirablement posées; son museau n'est pas trop long, comme celui du lévrier, ni trop court, comme celui du dogue; son cou a le volume convenable, et il y a de la grâce et de l'élégance dans son arrière-train et dans la forme svelte de sa queue.

C'est le lion de mer qui pose là devant vous avec l'immobilité du modèle d'atelier. Prenez vos crayons, vos pinceaux, vos calepins, votre toile, ne vous pressez pas, vous pouvez modeler tout à votre aise ces yeux si étincelants, cette moustache pareille à celle du roi des quadrupèdes, ces dents éclatantes comme les dents du tigre. Copiez tout cela de face et de profil, c'est un roc immobile qui devine que vous avez besoin de temps pour perfectionner votre ouvrage, et qui n'aura pas l'impolitesse de laisser votre œuvre inachevée. Ainsi ai-je fait, moi, la première fois que je me trouvai en présence de ce singulier amphibie. Agissez aussi comme j'agis plus tard lorsque j'eus terminé le croquis qui devait enrichir mon calepin, et tâchez que votre admiration pour le lion de mer ne vous condamne pas le lendemain à la diète. Après un regard studieux, le regard doit devenir menaçant; après les crayons et les pinceaux, la pique et la balle. Vous avez eu tout le temps nécessaire pour décrire le calme du magnifique amphibie : prenez bien vos mesures si vous ne voulez pas que son agonie échappe à vos études. Ce n'est plus la lourdeur du phoque, ce n'est plus la somnolence de l'éléphant, c'est la rapidité du lion terrestre, et s'il ne vous déchire pas de ses dents tranchantes, c'est parce qu'il n'a point de nerfs qui le fassent bondir. Le lion de mer est vif, pétulant; mais tous ses mouvements s'exécutent presque sur place, et il ne regagne son empire de prédilection que lorsqu'il voit la bataille perdue, lorsqu'il sent sa vie s'en aller par les mille blessures dont il est criblé. Il est vivace comme son homonyme de l'Afrique et de l'Asie, et la balle qui lui percera le cœur ne le laissera pas immobile parmi les joncs du rivage où il a posé devant vous avec une si funeste complaisance.

Seul, vous ne viendrez jamais à bout du lion de mer : soyez plusieurs pour le combattre, soyez beaucoup pour le vaincre, ou vous ne saurez jamais quel est le goût de sa chair rosée. Dans les élans de défense de l'éléphant de mer il y a eu paresse et presque impuissance; dans ceux du phoque il y a eu vivacité, colère et menaces; dans ceux du lion vous voyez une de ces ardeurs qui ne restent sans pouvoir que parce que la nature a refusé au fougueux amphibie l'élasticité du lion terrestre. Il y a là en effet les

évolutions, les fureurs, les grincements de dents du monarque des quadrupèdes, il y a là soif ardente de vengeance, car, gonflé de cruauté, s'il vous saisit un membre, soyez sûr que le membre est séparé du corps; si sa mâchoire se ferme sur le fer de votre pique, le fer est tordu ou brisé. Le bâton noueux que vous enfoncez dans sa gueule béante et rouge comme une fournaise en sort tout en débris, et quand une de ses pattes, ou, si vous l'aimez mieux, une de ses nageoires vous heurte, vous êtes jeté à la renverse et brisé comme si vous veniez de recevoir un grand coup d'aviron. Le champ de bataille où s'est passée la scène que je viens de vous esquisser offre à l'œil l'image du chaos; on dirait qu'une grêle horrible est tombée du ciel et a mitraillé le sol. Les joncs pressés et robustes au milieu desquels s'agitait le furieux amphibie sont hachés en mille morceaux, et les galets que le flot y avait laissés dans ses moments de tourmente ont été rendus aux abîmes d'où l'ouragan les avait arrachés.

Le monstre est là étendu sans force et laissant échapper le sang par vingt larges entailles; ses flancs se gonflent et se contractent convulsivement; il souffle avec une violence extrême. Il est criblé, troué, taillé, et il vivra longtemps encore; son agonie est lente, vous n'arrêterez les battements de son cœur que si vous lui arrachez les intestins, que si vous séparez la tête du corps; et quand vous aurez achevé cette œuvre de dissection, vous verrez encore remuer, pendant deux jours au moins, ses chairs chaudes, comme si le sentiment de la vie et la vie s'y trouvaient toujours. Une demi-heure après avoir séparé la tête du tronc d'un lion de mer, j'ai présenté rapidement une pointe de fer à l'œil ouvert de l'amphibie; eh bien! cet œil s'est fermé avec promptitude et avec un mouvement si expressif, que toute la face du monstre en a été endolorie. A quoi bon tant de vie pour la douleur? Le cadavre, ce me semble, ne devrait pas souffrir.

Voilà maintenant le ciel qui se zèbre de nuages bizarres changeant à chaque instant de forme et de dimension: ils courent les uns après les autres, poussés par des bouffées rapides, et se plongent bientôt dans un horizon vague, terre pénible à voir. C'est un bruit sourd au haut des airs comme le roulement lointain d'une cataracte; le ciel se dégage bientôt des colosses voyageurs qui l'avaient voilé; vous levez les yeux et vous le voyez gris, froid, sans transparence; vous diriez un réseau serré sur lequel séjournent des couches immenses de givre.

Sur la terre incolore tout est silencieux; sur la mer terreuse tout est menaçant. Nous sommes aux Malouines, ne l'oubliez pas, dans les îles nées au sein de la rade des Français; plus de pingouins; hier encore vous pouviez les passer en revue sur les plateaux élevés, en avant-garde en face de leurs tanières. Hier, à défaut de la chair des phoques et des éléphants, nous *pêchions* encore, en fouillant dans le sol à l'aide de crocs de fer tordus en spirale, quelques-uns de ces singuliers animaux, moitié oiseaux, moitié poissons, dont les membres huileux apaisaient en quelque sorte notre appétit glouton; hier encore les phoques erraient en philosophes çà et là sur la plage et s'abritaient derrière les dunes où le flot venait les visiter: aujourd'hui nous sommes sans vivres, aujourd'hui tout nous fait défaut, tout hormis l'hiver, qui a déployé ses larges ailes et qui s'est dressé plus terrible, plus dévorant que celui des terres boréales. Ici sont des peuples dont vous avez l'espoir d'atteindre les huttes enfumées, des ours blancs que vous pouvez combattre et vaincre; vous avez encore des bois dont la flamme peut s'emparer et au foyer desquels vous réchauffez vos membres brisés. Là-bas, point de bois, point d'arbustes, point de cabanes, point de continent. Dès que l'ouragan usurpe l'atmosphère, les amphibies envahissent les eaux; il y a partage, il y a parfait accord entre eux : le premier, pour vous briser en vous attaquant; les autres, en vous livrant à vous-même; l'un vous tord en se ruant sur vous, les autres vous déchirent par leur absence.

Si vous vous décidez enfin, quand tout vous fait défaut sur la terre, à vous élancer dans les eaux, à déclarer la guerre aux habitants de la mer, la rafale arrive, impétueuse comme la foudre, bruyante comme elle, vous chassant de la côte ou vous démolissant sur les galets. Votre agonie sera plus lente que celle du lion, plus lente aussi que celle du phoque ou de l'éléphant, et la lame venant du large, ainsi qu'une montagne mouvante, vous saisit dans sa dévorante aspiration; elle vous enlève vous et votre canot comme un léger flocon d'écume, monte jusqu'aux nues, retombe de tout son poids, et l'aigle vient après la tourmente et se délasse à déchirer de son bec et de ses ongles les lambeaux de chair qui étaient hier un matelot, un explorateur, un homme. Certes, il valait bien la peine de chasser avec tant d'ardeur les colosses marins qui vous ont aidé à traîner une vie souffreteuse, pour venir, à quelques jours de là, dans un seul choc, dans une seule secousse, dans un seul mouvement d'épaules d'un flot courroucé, laisser votre squelette sur la plage déchirée.

---

# CHASSE AU BUFFLE

## NOTICE

Cet animal est originaire des climats les plus chauds de l'Afrique et des Indes, qu'il parcourt encore en dévastateur, quoique depuis longtemps on soit parvenu à le dompter. Les anciens ne connaissaient point le buffle; jusqu'à présent on n'a pas trouvé l'origine du nom qu'il porte, mais l'on sait seulement qu'il le tient d'une des langues asiatiques éteintes peut-être par la succession des âges. Il est étonnant que le buffle, qui, dans sa forme et ses mœurs domestiques, ressemble fort au bœuf, vive avec lui dans une complète antipathie : presque jamais on n'a pu les accoupler, et jamais, à coup sûr, ils n'ont pu produire. La propreté ne va pas au buffle, même apprivoisé; il s'irrite dès qu'on l'étrille, et il ne se sent à l'aise que dans les bourbiers ou au milieu des immondices. Sa face est large et repoussante, son regard stupidement farouche, et sa tête penchée vers la terre lui donne une attitude d'hypocrisie et de lâcheté qui inspire le dégoût : en état de liberté cependant, sa démarche a quelque chose de téméraire parfaitement en harmonie avec sa force et sa puissance. Sa voix a deux fois plus de retentissement que celle du taureau; c'est un mugissement épouvantable pareil au roulement d'une cataracte, surtout alors qu'il est irrité par l'aspect de l'ennemi qui veut le combattre. Ses membres sont maigres, mais nerveux; sa queue est pelée, sa peau ordinairement brun foncé ou noire; son poil est par touffes irrégulières. Il a le corps plus gros et plus court que le bœuf, les jambes plus hautes, la tête proportionnellement beaucoup plus petite, les cornes moins rondes et en partie comprimées, et un toupet de poil crépu sur le front : le buffle est le nègre de la race bovine. Sa peau est beaucoup plus épaisse et plus dure que celle du taureau; sa chair noire et dure est non-seulement désagréable au goût, mais répugnante à l'odorat.

Le lait de la femelle est inférieur à celui de la vache, mais en plus grande quantité; le fromage qu'on en fait dans les pays équatoriaux est médiocrement mauvais et peut à la rigueur satisfaire l'appétit d'un Européen : les Cafres et les Hottentots l'aiment avec passion. La langue du buffle enfant est un mets assez délicat, et, dans l'Inde surtout, on la sert sur les tables des plus riches gourmets.

Le buffle traine un fardeau deux fois plus lourd que ne pourrait le faire le bœuf, et deux de ces animaux attelés à une charrue sont d'un immense secours pour le labourage des terres dans le haut Indoustan. Après l'éléphant, le rhinocéros et l'hippopotame, le buffle est le plus grand des quadrupèdes. Partout où la civilisation a fait des progrès, on a remarqué que les animaux féroces perdaient de leur cruauté; aussi, dans l'Inde, voit-on des troupeaux de buffles calmes et paisibles au milieu des plantations. Mais, à Timor et dans quelques autres iles malaises, ce formidable quadrupède est un des plus dangereux ennemis des hommes. Je vais bientôt vous le montrer aux prises avec les Malais.

---

## CHASSE

— Par quel moyen vous faisiez-vous comprendre des peuplades sauvages au milieu desquelles vous vous êtes si longtemps promené? m'a-t-on dit bien des fois depuis mon retour de tant de courses aventureuses. — J'apprenais d'un pays à l'autre les mots les plus usités dans les archipels voisins, et je faisais comme ce facétieux étranger arrivant à Londres, qui commençait toutes ses phrases par *goddem*.

Si nous étions tous garçons, je vous conterais à ce sujet une anecdote fort originale, arrivée à un Français voyageant en Italie; mais il y a peut-être en ce moment des regards de femme attachés sur ces lignes pudiques; je me tais.

— Cependant, poursuivait-on, le moyen que vous m'indiquez n'est pas sans exception. — J'en vois si peu.—Il en est beaucoup, au contraire. — C'est que les difficultés ne paraissent réellement grandes qu'alors qu'on n'ose pas les aborder. — Je ne demande pas mieux de m'éclairer de votre expérience. — Posez bien la question, j'essayerai de la résoudre. — Je conçois, par exemple, que, lorsque vous étiez au cap de Bonne-Espérance, vous ayez pu apprendre bien des phrases cafres ou hottentotes; je comprends encore que vous ayez connu à Rio plusieurs mots du langage des Païkicés, des Taupinambas ou des Bouticoudos; j'admets que les habitants des Mariannes, qui baragouinent l'espagnol, vous aient appris à parler un peu l'idiome des Carolins, qui viennent les visiter, et que les Chinois que vous avez rencontrés à Koupang ou à Dielhy, colonies hollandaise et portugaise, vous aient aidé à prononcer quelques-unes de leurs syllabes si difficiles; mais quand, après une longue navigation, vous jetez l'ancre en face d'une ile nouvelle ou d'un peuple comme celui de la presqu'ile Péron, ne voulant aucun contact avec les hommes civilisés, comment vous y preniez-vous pour vous faire comprendre? — J'essayais le langage des gestes. — Les besoins et les habitudes doivent changer? — Cela est vrai; cependant il est des choses que toutes les races d'hommes font à peu près de la même manière; ils marchent, ils mangent, ils boivent, ils dorment partout comme nous dormons, mangeons et buvons vous et moi. — Et pour exprimer d'autres besoins? — C'était plus difficile. — Pour apprendre, par exemple, le nom de certains arbustes, des étoiles, des poissons, des oiseaux, des quadrupèdes? — Les gestes venaient à mon aide. — Il y a des pensées que les gestes ne peuvent traduire. — Tant de peuples ne pensent pas! — Oui, mais ils vivent et vous avez vécu avec eux. — Sans nul doute. — Comment faisiez-vous, je vous le demande encore, pour vous faire comprendre? — Je ne me faisais pas comprendre, voilà tout.

En effet, je ne suis pas dans l'habitude de lutter contre les impossibilités, quoique je les aborde souvent; je n'ai jamais essayé d'apprendre à nager dans un marais boueux et sans eau; je n'ai pas tenté de suivre l'aigle dans son vol, d'attaquer la baleine dans son immense empire, d'arrêter la cascade mugissante ou d'aplanir l'Hymalaya. Mais, irrité contre les difficultés, il n'est point de dangers que je n'aie bravés pour les vaincre. Dès qu'on me signalait un obstacle infranchissable, je m'y jetais à corps perdu, et il fallait alors bien des volontés opposées à la mienne pour me forcer à renoncer à une entreprise arrêtée. Je suis descendu à Ombay, iles d'anthropophages, d'où je suis revenu sain et sauf, grâce à mes tours d'adresse et à mon rare talent de prestidigitateur. J'ai fait un voyage à Tinian, dans une pirogue de vingt pieds de long sur trois de large, et je ne sais pas nager. Je me suis enfoncé dans les terres désolées de la presqu'ile Péron pour aller à la recherche de deux amis égarés. J'ai traversé à Wahoo de larges et profondes rivières à l'aide des hommes sauvages dont j'avais conquis la confiance et l'amitié. J'ai bravé la lèpre hideuse dans un lazaret de Guham; j'ai essayé de gravir le Mowna-Kaah par un chemin horrible de laves... Toutes ces choses et bien d'autres encore, je les comprends; mais, raisonnable dans mes folies, je m'arrête quand la terre me fait défaut, et je me repose lorsque mes jambes ne sont pas au niveau de mon courage.

Tenez : on m'avait signalé à Koupang l'empereur Pierre comme un homme curieux à étudier, et je savais pourtant qu'avant d'arriver dans son domaine j'avais à parcourir des terres presque inconnues où les buffles se promènent en toute liberté. Eh bien, je me mis en route un beau jour, au milieu d'une population rare, mais féroce, et je vis le monarque, décrépit ainsi que les cœurs de fer sur lesquels il régnait en maître absolu, faisant tomber leurs têtes à son gré, et j'assistai, non sans frayeur, je l'avoue tout bas, à une chasse au buffle, objet principal de ma course. Ce n'est pas, à proprement parler, une chasse dont je veux vous parler; mais un combat, un duel à mort : c'est la colère ardente en lutte contre l'adresse et le sang-froid; c'est un seul coup de corne donné, un seul coup de crish vigoureusement appliqué. Tout est dit et fait; le duel ne se prolonge pas au delà de quelques minutes; une seule suffit souvent aux deux athlètes. Si ces buffles sont réunis par bandes et font crier le sol sous de rapides bonds, il est rare de les voir s'attaquer aux hommes : vous croiriez qu'ils dédaignent une violence qui ne peut leur être funeste. Aussi les Malais, dès qu'ils entendent le retentissement de la terre sous les pas du troupeau, ne se hâtent-ils guère de gagner un asile sûr; car ils savent, par expérience, que nul danger ne les menace. Ce n'est pas, d'ailleurs, contre une masse si formidable et si compacte qu'ils oseraient se révolter : nulle puissance n'arrêterait l'avalanche de buffles excités par la colère. Mais, quand le quadrupède ruminant a quitté sa nombreuse famille; quand il broute seul sur une vaste plaine, et qu'il voit venir à lui le farouche Malais, oh! alors sa queue s'agite, ses narines se gonflent, sa langue verdâtre se meut incessamment, ses lèvres tremblent, tout son corps frémit; sa peau se ride, ses yeux se voilent à demi comme pour affaiblir le jour trop puissant qui les irrite; il frappe la terre de ses deux sabots, il recule de quelques pas, il prend de l'espace et part... Le Malais l'a attendu d'un pied ferme; il tient dans sa main le redoutable crish qu'il fait tournoyer avec tant d'adresse : il attend que la bête furieuse l'inonde de son haleine brûlante, et c'est alors qu'elle n'a plus qu'à baisser la tête et à lancer à l'air son ennemi que celui-ci, par un saut rapide, se jette de côté et abat les jarrets du buffle, qui tombe en poussant de lugubres mugissements. Cela est téméraire, sans doute; mais, si vous avez assisté à une belle course de taureaux à Valence, à Grenade ou à Madrid, vous ne serez pas surpris de tant d'audace: les toréadors espagnols se font en quelque sorte un amusement de ce périlleux exercice.

Gardez-vous bien de croire cependant qu'un pareil combat tourne toujours à l'avantage du Malais; l'instinct du quadrupède lui vient souvent en aide, et il n'est pas rare de voir le fougueux animal, lancé de toute la rapidité de

ses jarrets, s'arrêter tout à coup, esquiver la lame flamboyante et abattre le Malais pour l'achever ensuite de son museau et de ses sabots rugueux. Ici encore, les fossés recouverts de branches et de feuillages sont employés pour la conquête des buffles, et c'est un spectacle curieux de suivre de l'œil les rapides élans de la bête allant à la rencontre de l'homme immobile qui l'attend au delà du fossé dans lequel elle tombe avec un fracas horrible.

Si elle n'est pas très-mutilée, on ne l'abat point; mais on la laisse là pendant plusieurs jours sans nourriture et sans boisson, et lorsque ses jambes affaiblies fléchissent, un Malais descend dans le fossé, troue la narine du quadrupède, pose presque sous ses lèvres une ample provision d'herbes; celle-ci prend sa nourriture, ressaisit ses forces, et c'est alors qu'à l'aide de solides courroies dont les bouts sont amarrés à des troncs d'arbres, elle remonte par une pente facile et regagne la plaine, où on la parque pour les besoins de la colonie. Jamais buffle n'a été parfaitement apprivoisé; jamais à Timor au moins on n'est parvenu à l'employer au labour des terres. Il faut de la liberté à ce formidable quadrupède, et l'on dirait qu'il a pris quelque chose des mœurs farouches et indépendantes des peuples au milieu desquels il a été jeté. On a vu quelquefois un Malais, gagné de vitesse par un buffle irrité, s'arrêter tout à coup, faire volte-face à son ennemi, tomber à terre sur le dos au moment où le front de la bête furieuse allait l'atteindre, et le frapper de son glaive au ventre au moment où elle plongeait sur lui. Ainsi font également les Patagons à l'aide de leurs fusils quand le jaguar s'élance sur le poitrail du cheval qu'il croit sans défense, parce qu'il ne porte pas son cavalier. Mais vous comprenez combien le danger du Malais est plus imminent encore, puisque le monstrueux quadrupède, qui frappe dans le vide avec ses cornes, son front et ses épaules, le broie souvent sous ses pieds gigantesques et sa masse colossale. Aussi n'est-ce que dans un moment de lutte désespérée que le naturel de Timor emploie le moyen périlleux que je viens de vous indiquer, et alors que tout espoir de salut par la fuite lui est enlevé. M. Thilman, secrétaire du gouverneur de la colonie, m'a assuré qu'il avait quelquefois été témoin d'un combat à mort d'un boa contre un buffle, combat dans lequel celui-ci est toujours vaincu; mais qu'il n'avait jamais appris qu'un crocodile se fût jeté sur le redoutable quadrupède pour essayer de le soumettre. Au contraire, les Malais qu'il envoie à la recherche des phénomènes de cette île si curieuse à étudier lui ont dit avoir vu, à Boni surtout, fréquentée par les alligators, le buffle et l'amphibie se promenant à quelques pas de distance l'un de l'autre sans se plaindre ou s'étonner même du voisinage. Leur instinct de destruction leur apprend sans doute qu'il doit y avoir accord entre eux pour mieux disputer aux hommes la conquête d'un pays dont, jusqu'à présent, on a vainement cherché à les exiler. La même harmonie paraît régner entre le boa et le crocodile, tandis que le buffle et le monstrueux reptile sont en guerre permanente. Que de faits curieux à approfondir! Que de courages lassés à la recherche de certains secrets, guidant l'instinct ou la raison des animaux que Dieu a jetés sur la terre!

Il paraît que la servitude des buffles de Timor n'a jamais pu être parfaitement complète, quelques soins que les dompteurs eussent d'ailleurs pour leurs esclaves; car, sitôt qu'on voulait s'en servir pour amener à l'obéissance les buffles sauvages, ceux-ci, au lieu de se ranger du côté des vaincus, les animaient au contraire par leurs terribles beuglements, les excitaient à la révolte à coups de cornes, et parvenaient enfin à les mettre à la débandade. C'était alors une avalanche foudroyante, une dévastation générale, une éruption de laves dévorantes, un monde pour ainsi dire bouleversé. Aussi les Timoriens se virent-ils bientôt forcés de continuer ce genre d'attaque, et se trouvent-ils aujourd'hui, dans leurs vastes solitudes intérieures, contraints à de bien grandes précautions pour échapper aux fureurs de ces redoutables quadrupèdes, qui se ruent indomptés contre tout ce qui se meut devant eux. Le plus sûr moyen de s'emparer d'un buffle est de se saisir d'abord d'une femelle, de l'attacher vigoureusement à un arbre à l'aide d'un gros anneau de fer passé au naseau et d'attendre que deux buffles rivaux viennent se disputer la possession. C'est alors un combat à mort; mais un combat d'une minute au plus. Les deux amoureux quadrupèdes arrivent par bonds retentissants de deux côtés opposés. Les voilà en présence l'un de l'autre, se mesurant, grattant la terre de leurs rudes sabots, jetant autour d'eux des élans de colère et de rapides bouffées d'une fumée noire et brûlante. Leurs flancs se gonflent et se resserrent comme un immense soufflet de forge; leurs jarrets tremblotent, leur peau se ride et frémit; leur langue tombe et se relève comme une nappe rougeâtre tourmentée par le vent, et leur queue incessamment mouvementée siffle avec une vibration perpétuelle. Les adversaires ont accepté la lutte; ils s'éloignent alors à petits pas sans cesser de se regarder face à face: ils reculent, ils reculent encore, et quand vous croyez qu'ils se sont volontairement et d'un commun accord disposés à une retraite, vous entendez un cri lugubre sortir de leur poitrine haletante, et, s'élançant l'un sur l'autre de toute la rapidité de leurs jarrets, ils se heurtent au plus fort de leur course, et, pareils à deux navires qui s'abordent grand largue courant à contre-bord, les fronts des buffles s'ouvrent, et l'un des deux adversaires au moins tombe, se roidit et meurt en vomissant des flots énormes d'un sang noir et globuleux. J'ai vu sur le territoire de Manouebang, dans les domaines du rajah Pierre, le patriarche des souverains de cet archipel, deux buffles s'attaquer ainsi dans leur colère et tomber ensemble inanimés sur le sol. Cette fois cependant il n'y avait pas de femelle auprès d'eux qui vint justifier la violence de leur rage. Ils se tuèrent peut-être pour une poignée de gazon. La vie du buffle est une querelle sans relâche; il s'attaque aux troncs séculaires qu'il cherche à renverser quand nul être ne s'agite autour de lui pour qu'il puisse l'atteindre. On comprend à merveille les appétits de destruction du tigre, du lion, de la panthère, du chacal; mais le buffle, par sa colossale structure et ses formes disgracieuses, ne devrait vivre que dans l'inaction. Il n'en est pas ainsi pourtant, et le hideux quadrupède ne s'échappe d'une mare boueuse que pour se vautrer dans le sang.

On a remarqué que presque tous les animaux féroces se sentaient abattus, saisis de frayeur aux approches soudaines de quelque phénomène atmosphérique. Les chiens, les chèvres, les chevaux, les éléphants, cherchent un abri contre les éruptions volcaniques avant même que le cratère ait vomi ses laves; et c'est même à cette sorte d'agitation fébrile de ces quadrupèdes qu'on reconnaît d'ordinaire les ouragans, les tempêtes et les tremblements de terre qui doivent bientôt éclater. Eh bien, le lion et le buffle seuls ne sont point sujets aux terreurs qui poursuivent même l'homme dans ses demeures le plus solidement construites. Sitôt que la foudre envahit l'espace, sitôt que l'éclair brise la nue et embrase le ciel, au moment où, poussant à l'air d'énormes blocs de roche, la gueule du volcan vomit une longue colonne de feu qui semble vouloir déclarer la guerre aux astres, ce formidable quadrupède, comme s'il se croyait assez fort pour lutter contre de si terribles destructeurs, frappe le sol de ses sabots, rugit, bondit ainsi que les blocs arrachés aux entrailles de la terre, et court furieux, renversant tout sur son passage. Aux approches des coups de vent, si terribles dans les pays équatoriaux, il n'est pas rare non plus, alors que la mer immense se rue sur le rivage qu'elle couvre, de voir les buffles se poser comme d'ardents gladiateurs en face de l'Océan qui se gonfle, menace et envahit, comme s'ils voulaient le provoquer à un combat singulier. N'essayez pas, au milieu de ces cris ardents, la conquête du buffle; rien ne vous sauvera de ses cornes rudes et noirâtres, si vous osez l'attendre et le braver. C'est une montagne qui se roule sur vous avec un horrible fracas; et quand votre cadavre en lambeaux sera étendu sur le sol, le buffle, peu satisfait d'une si faible conquête, viendra l'insulter en le broyant sous ses naseaux de feu, sous ses jarrets impatients. Lui, voyez-vous, quand il a vaincu, tué, il mutile l'ennemi qui a eu l'audace de le braver. Il n'est pas rare de trouver après ces bouleversements de la nature, auxquels sont exposés la plupart des archipels océaniques, les cadavres à demi consumés de quelques buffles qui, excités

par les rugissements des volcans, s'élancent vers la cime des monts et ne s'arrêtent que lorsque la lave dévorante les a, pour ainsi dire, cloués sur le mont envahi. Combien de fois aussi des buffles, brisés sur les galets de la plage, ont-ils roulé, enlevés par la lame au sein de laquelle ils n'avaient pas craint de se plonger! N'est-ce pas un bienfait du ciel que ces vengeances, que cette guerre des éléments contre un si dangereux quadrupède qui, funestement doté d'une force si prodigieuse, n'a pas plus de générosité que le tigre et la panthère?

A Dielhy, les Malais soumis au résident sont tenus de payer au gouvernement portugais, en buffles ou en porcs, un certain impôt presque toujours forcé à l'amiable. Or que font les farouches naturels qui habitent l'intérieur des terres inconnues? Ils placent d'immenses nœuds coulants aux abords des bois où les buffles vont se mettre à l'abri des rayons d'un soleil à pic; et quand le boa vorace s'élance sur un de ces quadrupèdes pour satisfaire son appétit, ceux qui échappent à ses replis et à ses étreintes courent dans toute la plaine ouverte, et se prennent aveuglément au piége qu'ils n'ont pas eu le temps d'éviter. Je ne sais pourquoi il y a un grand nombre d'animaux auxquels vous vous sentez tout disposé à prêter sinon de l'intelligence, puisqu'on dit que c'est une impiété, mais du moins un de ces instincts si précieux qu'ils étonnent l'homme même enorgueilli de sa supériorité. Vous supposez (moi du moins) quelque grandeur d'âme au lion, de la finesse au renard, de l'astuce au singe, de l'hypocrisie au crocodile..... Eh bien! on ne prête aucune sorte de mérite ou de vice au buffle; on n'est pas plus généreux envers le bison, et l'on croit voir marcher, bondir, se rouler, beugler et brouter des machines se mouvant par hasard et prêtes à se ruer contre les troncs d'arbres aussi bien que contre les hommes. Lorsqu'une des colonies portugaises ou hollandaises est frappée par la famine, les gouverneurs ordonnent des chasses aux buffles, et l'on est témoin alors, au sein des vastes solitudes de cette île vigoureuse, si déchirée, si poétique, si effrayante dans tout son aspect, de luttes terribles entre des populations armées de javelots, de flèches empoisonnées, de crishs et de fusils, contre ces quadrupèdes aux épaules robustes, aux jarrets nerveux, aux cornes acérées; luttes formidables où le sang coule à flots pressés de part et d'autre, et où le quadrupède vaincu sert de pâture au vainqueur. Celui-ci tue et dévore; celui-là tue et mutile. Quel est le plus généreux? Si les buffles raisonnaient, ils se diraient plus magnanimes que les Malais. J'ai vu les uns et les autres. Le Malais est plus cruel que le buffle. Gardez-vous de tous les deux.

Ainsi donc voilà un pays sur lequel la brise se promène ardente et dévorante, voici une terre où tout est en hostilité flagrante, où le caillou est en guerre avec le caillou voisin, où l'arbuste veut vivre aux dépens du colosse qui l'abrite et le protége, où le rima et le multipliant, qui occupent tant d'espace, marient leurs chevelures diverses comme pour se disputer la souveraineté du sol sur lequel ils pèsent, et celle de l'air qu'ils envahissent. Voici une île où la terre tremble souvent comme la mer qui veut l'engloutir, et au milieu de laquelle elle s'est insolemment dressée dans un jour de terrible conquête; une masse immense de laves de toutes couches, de toutes formes, d'où les feux intérieurs s'échappent avec fracas pour insulter aux feux du ciel vomis au milieu des tempêtes équatoriales. Et voyez encore les singuliers habitants de cette île gigantesques, le crocodile infestant ses rades et le rivage où le voyageur ne trouve aucune sécurité, le crocodile, effroi des eaux et de la terre, des poissons et des hommes; voyez le boa promenant ses spirales meurtrières au milieu des déserts intérieurs et parmi les troncs séculaires des forêts, et le buffle hurlant comme la cataracte, bondissant comme elle; et le Malais plus cruel, plus féroce, plus indompté que le buffle, le boa et le crocodile; le Malais, dont chaque parole est une menace, dont chaque menace est la mort! Visitez donc Timor, vous qui aimez les voyages et les sauvages harmonies; étudiez Timor, vous dont les flèches d'un soleil brûlant crevassent le corps sans amortir le courage, et dites-moi ensuite ce que vous pensez de cette Europe régulière, alignée, tirée au cordeau, où ne souffle que le tiède zéphyr, où ne s'agitent que des nains, où ne se promènent jamais l'ouragan, le boa, le crocodile, le buffle et le Malais avec son crish trempé dans le bohonhupas. A côté de cette Timor, dont le nom fatal est peut-être emprunté à la langue latine, sont plusieurs groupes d'îles détachées sans doute de leur mère par quelque commotion sous-marine. Là se dresse Kéra, toute parfumée de son éternelle végétation balsamique, mais où le gigantesque alligator vient baver sous les élégants panaches du bananier. A côté de Kéra s'allonge Savu, qui donne la main à Simao, à Bottie et à Denka, dont les forêts naturelles sont si régulièrement plantées, qu'on les dirait échelonnées par la main habile des hommes. Eh bien, toutes ces îles visitées par le crocodile et le boa nourrissent de nombreux troupeaux de buffles paisibles et sans colère qu'on emploie à la culture du sol et aux besoins des populations. — Expliquez cette différence dans les mœurs et les habitudes des quadrupèdes, vous qui trouvez une cause à tout effet. Je vous dis ce qui est; apprenez-moi pourquoi cela est ainsi et pas autrement. Est-ce qu'il suffit de toucher à Timor pour se sentir une vie plus active, un sang plus chaud, des nuits plus tourmentées, des jours plus orageux? Cela pourrait bien être; il y a des pays corrupteurs de tout sentiment généreux, comme il y a des zones sous lesquelles se brisent les membres, s'émousse la force, s'aliène la raison. D'où vient la peste? Qui l'a donnée à l'Égypte? Qui a doté le Mexique du vomito-negro? Le lézard géant, le crocodile, le buffle, le boa, sont les premiers hôtes de Timor.

Priez pour que Dieu engloutisse cette île de feu au fond des abimes.

Vous verrez qu'elle grandira encore.

---

# CHASSE A LA PANTHÈRE

## NOTICE

La première espèce de ce genre, et qui se trouve dans l'ancien continent, est la grande panthère que nous appellerons simplement *panthère*, qui était connue des Grecs sous le nom de *pardalis*, des anciens Latins sous celui de *panthera*, ensuite sous le nom de *pardus*, et par les latins modernes sous celui de *leopardus*. Le corps de cet animal, lorsqu'il a pris son accroissement entier, a cinq ou six pieds de longueur, en le mesurant depuis l'origine de la queue jusqu'à l'extrémité du museau. Cette queue est longue de plus de deux pieds; sa peau est, pour le fond du poil, d'un fauve plus ou moins foncé sur le dos et sur les côtés du corps, et d'une couleur blanchâtre sur le ventre. Elle est marquée de taches noires en grands anneaux ou en forme de roses. Ces anneaux sont bien séparés les uns des autres sur les côtés du corps, évidés dans leur

milieu, et la plupart ont une ou plusieurs taches au centre de la même couleur que le tour de l'anneau. Ces mêmes anneaux, dont les uns sont ovales et les autres circulaires, ont souvent plus de trois pouces de diamètre. La deuxième espèce est la petite panthère d'Oppien, à laquelle les anciens n'ont pas donné de nom particulier, mais que les voyageurs modernes ont appelée once, du nom corrompu de *lynx* ou *lunx*. Nous conserverons à cet animal le nom d'once. La panthère parait être d'une nature plus sûre et moins flexible. On la dompte plutôt qu'on ne l'apprivoise. Jamais elle ne perd en entier son caractère féroce, et, lorsqu'on veut s'en servir pour la chasse, il faut beaucoup de soin pour la dresser, et encore plus de précautions pour la conduire et l'exercer. La panthère se plait généralement dans les forêts touffues et fréquente souvent les bords des fleuves et les environs des habitations isolées, où elle cherche à surprendre les animaux domestiques. Elle se jette rarement sur les hommes, alors même qu'elle est provoquée.

---

# CHASSE

Est-ce un tigre, un lézard, un serpent, un lion, qui dévore l'espace? Est-ce une flamme qui le traverse avec la rapidité de la pensée? C'est une panthère en quête d'une proie, c'est le plus leste, le plus agile des quadrupèdes que poursuit le chasseur et qui va mettre en une heure une plaine immense entre elle et lui. Que votre balle porte vite, si elle veut l'atteindre; la flèche n'est pas assez prompte; et puis dans l'air, comment frapperait-elle ce corps élastique qui s'allonge, se courbe, se replie, se raccourcit, se raréfie, si je puis m'exprimer ainsi? Comment saisir cet être remuant à qui tout repos est impossible, que le mouvement délasse, que le calme et le sommeil énervent? Visez terre à terre : la panthère, que vous croyez frapper d'un plomb sûr, vous force à lever la tête pour la regarder. Elle ne marche pas : elle vole; et vous la cherchez au pied d'un arbre quand elle est perchée au sommet. Votre œil épuisé la poursuit de branche en branche, et au moment où vous vous flattez de la voir tomber percée par une balle, elle se précipite sur un tronc éloigné de plus de vingt pas, franchit une immense haie et disparait dans le plus épais du bois. La panthère ne peut être vaincue que par la ruse, alors que par hasard elle sommeille, elle rêve d'attaque, d'un enlèvement de moutons, de porcs et même d'hommes. La panthère ne se bat jamais qu'à coup sûr. Elle a le sentiment de sa force, elle connait celle de l'ennemi. Si celui-ci est loin, elle est bientôt à ses côtés; s'il est puissant et redoutable, elle l'esquive et s'amuse même en route pour l'épuiser par une course inutile. C'est à la panthère plutôt qu'au lion ou au tigre qu'on aurait raison de dire qu'appartient le monde; et telle est la rapidité de ses élans, qu'on a vu des chasseurs éloignés les uns des autres et habiles tireurs se refuser de faire feu sur elle dans la conviction d'une décharge inutile. Le léopard est le frère de la panthère par l'agilité; il est son frère aussi par sa taille, sa tournure, son élégance et la hardiesse de ses attaques; il l'est surtout par ses rapines, ses dévastations et sa soif ardente de sang humain. Armés, vous pouvez aller à la poursuite de l'once; pour vaincre ses ainés, je vous conseille d'avoir recours aux piéges, à la ruse, aux embuscades. Il faut bien du courage pour oser attaquer le tigre, le rhinocéros ou le lion en face. Pour attaquer la panthère ou le léopard, il ne faut que de l'adresse, à moins pourtant qu'il ne lui prenne envie de vous chasser à son tour; car alors vous n'aurez point trop de vos poignards, de vos piques, de vos sabres et de vos pistolets. La robe de ces quadrupèdes est dure à percer, et leurs ongles et leurs dents sont aigus et tranchants. La panthère luttera avec vous corps à corps, et si vous n'évitez pas sa rencontre, alors qu'elle s'élance sur vous, vous êtes enlevé, meurtri, jeté au loin. Ne songez pas à vous redresser pour combattre, une mâchoire terrible est là qui vous brise le crâne ou vous ouvre la poitrine.

On croirait que la panthère et le léopard ont la faculté de changer de direction ou de rebrousser chemin, alors même qu'ils sont sans point d'appui. C'est une chose admirable qu'un de ces gracieux et terribles quadrupèdes jouant à l'amour ou à la guerre, car tout est jeu pour eux.

Vous avez vu un chat, poursuivi par un lévrier, grimper sur un arbre; vous l'avez vu, après un larcin, menacé par un valet irrité, bondir sur une armoire ou à travers une lucarne; eh bien, décuplez maintenant ces sauts prodigieux et prêtez un volume vingt fois plus considérable au corps qui se déplace, et dites-moi s'il n'y a pas mort d'homme à être atteint dans sa course par un de ces projectiles animés dont la volonté est toujours de renverser et de détruire. Ce n'est pas tout. Un corps sans volonté peut vous toucher obliquement, vous étourdir et vous renverser sans vous broyer les os, sans vous ouvrir les chairs; mais le léopard, mais la panthère, ne vous laissent pas la même chance. Dès qu'ils sont sur vous, leurs griffes et leur gueule jouent aussi leur rôle de destruction, et vous êtes brisé et mutilé à la fois; la terre ne vous reçoit pas tout entier : un de vos bras, une de vos épaules ont suivi à la course l'élan de la bête féroce qui retombe glorieuse à vingt pas de là. C'est un spectacle curieux que celui d'une panthère assoupie ou livrée au sommeil. Il n'est pas besoin qu'elle se lève et parte pour que vous jugiez de son élasticité. Son repos à elle vous la signale. Elle respire par soubresauts, ses muscles s'agitent sans relâche, ses moustaches frémissent, ses paupières clignotent, sa peau se ride et se roidit, sa queue fouette les airs, et ses griffes ouvertes et fermées tour à tour frappent dans le vide. On serait tenté de croire qu'elle est incessamment tourmentée par une fièvre aiguë ou soumise à l'action de la pile de Volta. Encore, si cette agitation perpétuelle pouvait la fatiguer, énerver un peu ses membres si bien taillés; mais non, elle se délasse à cette fatigue, comme je vous l'ai déjà dit; et si ses nuits étaient calme et sans turbulence, ses jours seraient noirs et tourmentés.

Il faut pourtant déclarer la guerre à cette race cruelle et funeste qui vit de chair comme le tigre, et comme lui, dans ses moments de disette, attaque les habitations et ne craint pas d'affronter le tumulte des villes. Une panthère affamée est redoutable à une population, et elle fait bien des victimes avant que son sang rougisse le sol. Il y a prestesse dans sa mâchoire comme il y en a dans les muscles de ses jarrets. Les Indiens, façonnés aux poursuites des tigres et des lions, savent bien les dangers dont ils sont menacés quand ils traquent la panthère dont ils ont une vengeance à tirer; mais ils prennent leurs précautions en conséquence, et les tridents de fer qu'ils opposent à la bête furieuse sont solides et pointus, je vous jure. Le trident, en effet, est l'arme la plus utile et la plus usitée contre le léopard et la panthère. L'un et l'autre, vous le savez, commencent toujours l'attaque, même quand vous êtes le provocateur, et au moment où ils se précipitent comme une cascade sur leur adversaire, celui-ci a du sang-froid et vise juste; le corps de la bête féroce est profondément troué sans que vous vous soyez donné la peine de frapper vous-même. Votre existence a tout fait, il y a un cadavre à terre, mais un cadavre qui se meut encore. Les agitations sont lentes à se calmer. Dès qu'une panthère a été signalée par la fuite des troupeaux de bœufs ou de mérinos, les chasseurs qui veulent s'éloigner se réunissent, s'arment, se concertent, circonscrivent par groupes de dix à douze l'espace où ils supposent que s'est posté le quadrupède; ils cherchent un solide point d'appui pour le manche de leurs piques, de leurs fourches, de leurs tridents, et attendent que leur ennemi choisisse ses adversaires. Ils savent bien que la bête furieuse ne passera pas sans les rudoyer, ils la connaissent trop pour qu'ils espèrent qu'elle se jettera dans l'intervalle qui sépare les chasseurs les uns des autres, et ils se tiennent fermes et serrés à leur poste, bien convaincus que le choc sera terrible. Il l'est en effet.

La panthère a vu les chasseurs. Elle ne réfléchit pas, elle ne choisit pas, elle n'a pas de temps à perdre, elle part, elle est en l'air, elle tombe sur une haie de fer qui

lui ouvre les flancs et la tient quelques instants suspendue à cinq ou six pieds du sol. Blessée, furieuse, elle pousse d'horribles rauquements, elle se tord, brise ses dents à mordre les piques qu'elle traîne après elle, irrite sa blessure, fait grandir sa rage, lance un regard de feu sur les chasseurs armés de leurs pistolets ou de leurs fusils, et meurt dans d'affreuses convulsions. Le plus sûr moyen de chasser la panthère par la ruse n'est point de placer des piéges à terre; il serait difficile qu'elle s'y laissât prendre. Dans ses courses au travers des populations, des plaines et des collines, à peine ses pieds touchent-ils çà et là le sol, vous ne pouvez par conséquent espérer qu'un succès fort incertain. Son séjour à elle c'est celui de l'oiseau, c'est l'air. Là seulement doit donc être préparé le lacet fatal qui l'arrêtera et vous la livrera prisonnière. Emparez-vous de la panthère comme vous le feriez de l'aigle; c'est un conseil que l'expérience a dicté aux Indiens et qu'ils suivent de point en point pour la conquête de ce dangereux quadrupède. D'après les récits des voyageurs qui ont parcouru les pays dont je vous parle avec le plus d'intrépide curiosité, la panthère est, dans ses attaques, beaucoup plus audacieuse que le tigre, et ils sont tous d'accord pour ajouter qu'après un acte inouï de rapine ou de cruauté, elle se couche souvent à côté de sa victime, malgré la présence des nombreux ennemis qui l'entourent et la menacent. En 1829, dit M. Bancks, qui a écrit un fort bon livre sur l'Inde, une panthère affamée s'est élancée d'un enclos dans une croisée fermée par des stores, et a tué le planteur et deux Malais qui lui servaient de domestiques. Cette croisée était à douze pieds du sol, et l'espace pour prendre de l'air se trouvait fort resserré. De pareils voisinages, il faut en convenir, feraient tenir bien closes les fenêtres et les portes de nos habitations.

Intrépide contre les hommes, intrépide contre les bêtes féroces ses rivales en force, en puissance, sinon en agilité, la panthère a une frayeur horrible du feu. Dès qu'elle voit la flamme tourbillonner, elle pousse de rauques et tristes hurlements, elle s'agite avec fébrilité, elle pivote sur elle-même; elle n'ose ni avancer ni reculer, et l'on dirait, à ses regards et à sa voix éteinte, qu'elle demande grâce. Si elle se voit entourée de plusieurs foyers ardents, elle tombe presque en syncope : elle s'étend, ferme les yeux, et il est assez facile de l'attaquer et de la vaincre. Il ne faut pourtant pas se livrer avec trop d'assurance à l'espoir de la conquête, car il arrive parfois que, blessée par le plomb ou par la flèche, la panthère furieuse se lève, bondit et fait autour d'elle de nombreuses victimes avant de reprendre la première position que lui avait infligée le feu. Les Indiens, habiles observateurs des manies et des habitudes des quadrupèdes dangereux qui les entourent, connaissent à merveille le pouvoir des flammes sur la panthère, la chassent souvent avec des torches, l'acculent vers une forêt où ils viennent aisément à bout de la terrasser. Comme la ruse, ainsi que je l'ai dit, doit venir en aide au chasseur dans cette guerre permanente qu'il fait à la panthère, le moyen le plus efficace de s'en emparer est de suspendre au milieu d'un nœud coulant à cinq ou six pieds de haut un cadavre de chien ou de mérinos. Celle-ci, dans sa rapidité, s'élance sur la facile proie qui lui est offerte, et échappe rarement au solide lacet qui la saisit par le cou, par les jambes ou le corps. Une fois captive, la bête féroce est tuée à coups de fusil, et les chasseurs prennent toutes les précautions possibles pour ne la frapper qu'au ventre, afin de ne pas gâter la belle peau de leur victime, dont on se fait communément dans l'Inde d'élégants tapis de pied et de riches descentes de lit.

Au surplus, la chasse à la panthère, à l'once et au léopard ne varie guère, on le comprend, de celle qui est déclarée au tigre ou au lion; ce sont toujours les mêmes précautions à prendre de la part des hardis chasseurs, ce sont les mêmes stratagèmes, les mêmes ruses; ce sont aussi les mêmes périls dans les luttes. Pour ne pas nous répéter, nous nous bornerons au détail de quelques faits curieux et dramatiques contre-signés dans les annales des explorateurs dont la vie aventureuse a si souvent été menacée par les bêtes féroces, sillonnant les immenses solitudes où l'amour de la science et l'attrait du danger les avaient conduits. Ainsi que le tigre, dont la soif de sang n'est jamais apaisée, la panthère ne peut se rassasier de meurtre et de carnage. Un ennemi mort la met en appétit, et elle se réveille plus animée, plus ardente, à l'aspect des cadavres : on l'a vue souvent, après avoir abattu un chasseur, après lui avoir ouvert le crâne, le quitter, revenir sur ses pas et ouvrir la poitrine au corps sans vie étendu sur le sol. Un de ces agiles quadrupèdes s'est un jour élancé sur un troupeau de mérinos près de Madras, et en a tué vingt-sept avant que les gardiens armés eussent pu lui faire lâcher prise. Le lendemain, les cadavres ne furent pas enterrés, car on supposa que la panthère viendrait à la curée préparée la veille. Douze intrépides chasseurs se postèrent pour la surprendre et la tuer; en effet, à peine fut-il jour que le vorace animal débouqua d'un bois voisin, se jeta sur ses victimes encore fumantes; mais tomba bientôt et se roula expirant dans le sang. Il est aussi arrivé fort souvent qu'attirés par l'odeur d'un cadavre étendu dans la plaine, un léopard et une panthère, une once et un chacal, se sont trouvés en présence pour la dispute du butin. Ici un horrible combat avait lieu : c'était le tigre et le lion s'attaquant avec fureur, c'était l'éléphant et le rhinocéros se perçant et se déchirant les entrailles; c'était peut-être un tableau plus dramatique encore, quoiqu'il fallût plus d'espace aux deux athlètes, tant leurs évolutions étaient rapides et imprévues. Sans cesse dans l'attente de pareils combats, les chasseurs se tiennent en alerte pour mettre à profit des circonstances aussi favorables. Pour la panthère, l'homme est moins à craindre que le chacal; pour l'once, l'homme est moins à redouter que le léopard : l'homme est donc dédaigné au sein de cette lutte sanglante, et il en profite habilement pour se défaire du vainqueur, déjà si affaibli par les griffes et les dents de son adversaire. Une panthère et un léopard ayant un jour bondi presque en même temps sur une proie jetée au milieu des branches et des feuilles mortes couvrant un piége, l'on trouva le lendemain un cadavre horriblement mutilé, celui du léopard, et une bête écumeuse et presque sans force, la panthère. De semblables bonheurs sont choses fort rares, et les bêtes féroces qui ravagent les Indes orientales semblent au contraire d'accord pour semer la terreur dans les fermes isolées, et venir même effrayer les populations des grandes cités.

Aucun phénomène sur le mouvement ne doit sembler extraordinaire à qui a vu une panthère poursuivre une proie ou éviter un chasseur. M. Oxley, dont le nom se recommande par tant d'utiles travaux, et qui a séjourné à Cachemire pendant plus de six ans, raconte au sujet de ces hardis quadrupèdes des phénomènes de vitesse et d'agilité devant lesquels la raison humaine ne craint pas de reculer. Il dit, dans un passage de son livre si curieux et si instructif à la fois, avoir vu une panthère tirée au vol par un habile chasseur, qui l'atteignit d'une balle à la naissance de la queue, et il ajoute que, sans toucher le sol, le fougueux animal se retourna et tomba faisant face à celui qui venait de le blesser. Les vents tourbillonnent, la course de la panthère est un ouragan : je crois aux paroles de M. Oxley. La panthère est de race extrêmement vivace, et ceux qui ont le mieux étudié ses allures et ses mœurs assurent qu'elle ne succombe pas immédiatement sous l'atteinte d'une balle qui lui aura percé le cœur. Elle aurait, sous ce rapport, le même privilége que le lion. D'autres chasseurs attestent que plusieurs de ces animaux, dont le corps a reçu cinq ou six balles, luttent encore pendant longtemps et ne meurent pas sans une lente agonie, à moins que le plomb ne les frappe au crâne et n'entre dans la cervelle. Le lynx, le léopard, le chacal et l'once, ajoutent les mêmes voyageurs, sont plus faciles à tuer, et la chasse qu'on leur fait est par conséquent beaucoup moins périlleuse; car le dernier soupir de la panthère précède toujours de peu d'instants la mort d'un de ses ennemis.

J'ai dit plus haut, je crois, que la panthère ne pouvait point être apprivoisée, qu'elle ne répondait aux prévenances que par des menaces, et aux caresses que par des morsures. Presque tous les voyageurs sont d'accord sur ce point, et cependant on a vu des planteurs assez patients,

assez habiles pour dompter ce redoutable quadrupède et le dresser à la chasse des bêtes féroces. Les exemples en sont malheureusement trop rares, et ce sauvage destructeur regardera toujours comme un ennemi à combattre quiconque se présentera à lui pour l'arrêter dans ses excursions. Lindsay, de Calcutta, était parvenu dans une de ses chasses à s'emparer d'une panthère fort jeune, dont il se fit longtemps accompagner dans les rues et les promenades. Les petits enfants jouaient parfois avec elle; ils la battaient, et, craintive, soumise, elle baissait la tête, se couchait servilement et semblait demander grâce à une main menaçante. Un matin, M. Lindsay, qui avait l'habitude à son réveil de l'appeler auprès de lui, fit vainement entendre son cri d'amitié. Inquiet, il se leva, et il aperçut dans la cour de son habitation son obéissante amie occupée à achever son déjeuner. Elle s'était jetée sur un jeune buffle enfermé dans une étable et l'avait emporté, déchiré dans la cour. A la voix de M. Lindsay, la panthère s'arrêta immobile un instant et la gueule en repos, elle parut se consulter. En vain son maître l'appela-t-il de sa voix douce ou menaçante, elle demeura sur sa proie, nageant dans le sang, et elle acheva son festin. Après cela elle remonta d'un pas tranquille, vint se coucher nonchalamment sur les tapis où elle passait les nuits, et s'endormit avec de lugubres rauquements. Sage et prudent, M. Lindsay, qui avait compris que l'odeur du sang devait donner à son élève le goût de la destruction, fit faire une grande cage, la barda de solides barreaux, y fit adroitement entrer la panthère et referma la grille sur elle. Celle-ci ne témoigna aucune colère, ne tenta aucun effort pour conquérir sa liberté; elle se soumit à son esclavage, et loin de s'irriter contre son maître défiant, le caressa de la langue avec une affection plus marquée. En récompense d'une docilité si humble, M. Lindsay ouvrait de temps à autre la cage, la panthère en sortait sans précipitation, et souvent elle y rentrait d'elle-même pour s'y endormir. On eût dit qu'elle cherchait à expier le meurtre du buffle si brutalement dévoré.

Un jour cependant la cage retentit de hurlements effroyables. M. Lindsay accourut, vit la bête furieuse s'agiter, se tordre, bondir, mordre les barreaux de fer et tenter de briser les planches épaisses qui la retenaient captive. Tandis que M. Lindsay cherchait à l'apaiser, un esclave arriva d'un air effaré, apprit à son maître que, tout près son habitation, un léopard monstrueux venait de se montrer, et qu'il s'était déjà rué sur un troupeau de mérinos dont il avait fait un horrible massacre. Le planteur ne perdit pas un instant, ouvrit la cage de la panthère, et celle-ci s'élança avec la rapidité de l'éclair, franchit les murs d'entrée de la maison, jeta un regard de feu sur la campagne, aperçut le léopard, se trouva en trois bonds auprès de lui et l'attaqua avec rage; un combat terrible s'engagea, le léopard vaincu resta mort sur la place, et, cela fait, la panthère rentra paisiblement dans la demeure de M. Lindsay, et se coucha dans la cage qui lui servait de prison.

De ces irritations si actives, de cette colère si ardente, de ce retour si imprévu dans l'asile qu'on avait donné à la panthère, M. Lindsay conclut qu'il serait possible, à l'aide de certaines études, de conduire cet animal à la chasse des bêtes féroces. Il en fit l'essai et réussit. Il se servit d'abord de la panthère apprivoisée contre de jeunes lynx, de petits léopards et quelques bêtes fauves. Le vigoureux quadrupède revenait toujours vainqueur de ses expéditions, et recevait en récompense de sa cruauté et de son courage force caresses de la main de son maître. Chacun d'eux était parfaitement dans son rôle. Mais, un jour que le rauquement de la panthère avait annoncé au planteur la présence d'une bête féroce dans les environs, le colon partit avec sa compagne enfermée dans la cage, et alla bravement au-devant de l'ennemi. Arrivé en rase campagne et bien appuyé par quelques domestiques, M. Lindsay ouvrit la cage; la panthère creusa le sol, flaira et parut appliquer son oreille dans le trou; puis elle s'achemina lentement vers un bois voisin. Les chasseurs la suivirent; c'est elle qui était en tête de l'expédition. Tout à coup elle s'élança dans la forêt et disparut. Pendant quelque temps on entendit des cris, le bruit des branches brisées et le retentissement du sol sous ses bonds rapides; bientôt on n'entendit plus rien. M. Lindsay crut que sa panthère, l. s.e de l'esclavage, venait de reprendre goût à ses excursions au travers de la plaine, et il se disposait à regagner sa demeure quand un nouveau bruit arriva jusqu'à lui. Il s'arrêta; un domestique, détaché de la troupe, s'était approché du bois. La panthère se jeta sur lui, le terrassa et lui ouvrit la poitrine. M. Lindsay et ses compagnons se tinrent sur la défensive; mais l'animal, satisfait d'avoir enfin apaisé sa soif de sang, s'achemina à petits pas vers les chasseurs et rentra dans sa cage. La course inutile de la bête féroce au travers des bois l'avait irritée, et le pauvre domestique subit le sort qu'elle voulait faire éprouver à quelque quadrupède. M. Lindsay, depuis ce jour, usa de prudence. Chaque fois qu'il allait à la chasse accompagné de sa panthère, il portait avec lui un mouton, un porc ou un morceau de bœuf; et si la panthère, furieuse d'une course infructueuse, revenait haletante et la gueule écumeuse, le planteur jetait sous sa dent les provisions apportées. Les mâchoires broyaient, et l'on rentrait sans accident à l'habitation.

Quelques autres colons de Pondichéry, de Chandernagor, de Golconde et de Calcutta ont essayé, après le succès de M. Lindsay, de dresser la panthère à la chasse des bêtes féroces; mais les tentatives ont été sans résultat et funestes même aux instructeurs. Aussi Feeld, dans un magnifique traité sur les mœurs des quadrupèdes de l'Inde, dit que les panthères, après plusieurs mois d'une obéissance craintive, s'élançaient en effet, à la voix de leur maître, contre le redoutable ennemi qui osait les attendre ou venait les attaquer: mais que, plus souvent encore, la bête féroce ne retournait plus sous la baguette dominatrice, et qu'elle reprenait sa liberté dans le désert dès qu'une fois elle s'était abreuvée d'un sang qui avait coûté quelque chose à son audace. M. Feeld ajoute que deux planteurs de ses amis ont été, à huit jours de distance, immolés par une panthère qu'ils avaient crue parfaitement apprivoisée et qui les suivait comme un dogue dans les rues de Calcutta.

L'once, le lynx, le léopard, se chassent comme la panthère, et c'est contre les premiers surtout qu'on exerce celle-ci à la guerre opiniâtre qu'on leur déclare. Ils sont plus faibles, moins audacieux, moins lestes surtout; ils le savent, et cette certitude leur ôte de leur énergie et de leur légèreté. Quelquefois cependant deux chacals ou deux léopards attendent bravement leur adversaire, et c'est alors un combat horrible après lequel la panthère est presque toujours vaincue. La querelle des vainqueurs entre eux suit de près leur triomphe; une proie fumante est là, sous leurs griffes rouges, devant leurs yeux étincelants, chacun la veut toute pour lui, et ce sont alors de nouveaux rugissements, une nouvelle agonie, un nouveau cadavre. Un quadrupède plus petit, moins vigoureux, mais plus rusé, plus féroce encore, vient se jeter souvent au milieu de ces effrayantes querelles et y joue aussi son rôle de destruction : c'est le chacal. Lui, par exemple, choisit ses adversaires; il ne se rue pas sur eux en aveugle, il n'attaque pas la panthère en liberté ou le léopard plein de vie. Il attend que celui-ci repose, il s'approche avec lenteur et sourdement comme le ferait l'hyène; il se prépare, en cas de réveil, une retraite sûre; il a cherché le creux d'un rocher où lui seul pourra glisser son corps souple, et si l'adversaire est plus fort que lui, il se tapit prudemment dans son gîte. J'eus un jour une conversation fort significative avec un intrépide et habile chasseur que les riches planteurs de Calcutta ne manquaient jamais d'emmener avec eux lors d'une expédition difficile contre les bêtes féroces que la civilisation n'a pas eu encore le pouvoir de reléguer dans les déserts.

— Quel est l'animal que vous redoutez le plus? lui demandai-je. — La question est mal posée, monsieur. — Elle me semble pourtant bien précise. — Cela ne suffit pas. Avec les ennemis que nous avons à combattre, il faut être plus exact encore, et vous sentez à merveille que le monstre le plus à craindre est sans contredit le crocodile lorsqu'on se baigne dans le Gange. — A merveille. Mais sur terre? — Cela dépend de tant de circonstances que rien ne peut être déterminé à cet égard. — Expliquez-vous. — Si la

chaleur est excessive et que le lion n'ait pas déjeuné, c'est le lion. Après le serpent, c'est l'éléphant ou le rhinocéros. Ces deux colosses abattent les arbres les plus robustes, et l'on peut dire que, malgré les obstacles, leur course est presque toujours directe. Le rhinocéros et l'éléphant ne sont gênés que dans le calme, au milieu des broussailles et des arbustes. Dès qu'on les irrite et qu'ils se fâchent, ils se donnent de l'air et de l'espace, car ils ont des défenses pour démolir et des épaules et des défenses pour renverser. — En rase campagne, craignez-vous plus le tigre que la panthère? — Oui, quoique infiniment plus leste, celle-ci n'a ni le courage ni la férocité du tigre royal. Et puis, une victime suffit parfois à la panthère, tandis que mille cadavres n'apaisent point la rage du premier. — Vous êtes-vous trouvé jamais en grand péril dans une de vos excursions? — Il y a péril dans toutes. J'ai blessé une panthère d'un coup de feu et elle m'a blessé à son tour d'un coup de griffe, mais je suis venu à bout du monstre à l'aide de mon trident. Je ne crois pas qu'on puisse être blessé par le tigre; avec lui il faut vaincre ou succomber. — M. Rouvière, intrépide chasseur du cap de Bonne-Espérance, m'a dit qu'il ne fallait pas croire à la générosité du lion : êtes-vous du même avis? — Certainement. Cependant il ne faut pas trop généraliser, car le lion est sans nul doute le quadrupède le plus facile à dompter après l'éléphant, et l'on peut alors compter en quelque sorte sur sa reconnaissance dès qu'il comprend les soins qu'on a de lui. Mais en pleine liberté, mais traqué dans ses domaines, le lion est indomptable, et s'il ne déchire pas comme le tigre, il tue à coup sûr aussi bien que lui. J'avoue, au surplus, continua le chasseur, que j'aimerais mieux mourir sous la griffe du lion que sous celle du tigre. Cela peut vous sembler étrange, et pourtant cela est. L'astuce et la férocité du tigre m'inspirent de la colère et du mépris à la fois, et il doit être doublement cruel de mourir sous les coups de celui qu'on méprise. Est-ce que vous ne préféreriez pas un coup de mâchoire de léopard à celui d'un crocodile? — Ma foi, si j'avais à choisir, j'avoue que j'aimerais mieux mourir dans mon lit, entouré de mes amis. — Alors pourquoi voyagez-vous? — Pour savoir ce que vous venez de m'apprendre. — Les livres vous en auraient dit tout autant. — J'en conviens; mais je n'aurais écouté qu'un récit, tandis que j'assiste à un spectacle. — Vous avez raison. Le plus beau livre à étudier est celui qui nous est ouvert à chaque pas en changeant de pays. Etudier le monde dans des bouquins, c'est ne pas le connaître. La mémoire des yeux est la plus précieuse, la plus fidèle. Il faut voir le tigre dans le désert pour s'en faire une idée exacte; il faut avoir été battu par la tempête et l'ouragan pour en garder le souvenir. Tout récit des grands phénomènes de la nature est tiède et décoloré. Et puis encore la distance rapetisse les objets : de l'Europe vous devez apercevoir l'Indoustan en miniature. Je ne sais pas même si vous le distinguez au bout de vos télescopes. — Vous avez l'air de vous faire un mérite des désavantages de votre pays, dis-je au colon en souriant. — Vous appelez désavantages ce qui est bénéfice. Le soleil nous assoupirait trop, me répondit-il en me quittant; le lion, le tigre et la panthère nous ont été donnés pour nous réveiller. Tâchez de ne pas vous endormir dans nos forêts ou nos montagnes : vous ne reverriez pas votre paisible Europe.

C'est un pays délicieux à habiter, il faut en convenir, que celui où, près de votre habitation parfumée par les riches végétaux des tropiques, vous voyez tout à coup arriver sur vous, rapide comme une avalanche, un de ces terribles quadrupèdes, tels que le lion, le tigre, le léopard, la panthère, dont je vous ai esquissé les mœurs et contre lesquels les balles sont souvent sans efficacité. Partons pour l'Inde, car là du moins les émotions sont douces et imprévues. C'est un délicieux séjour que celui où, dans votre demeure bien close, bien barricadée, protégée par de hautes murailles et par un grand nombre d'esclaves et de domestiques, vous êtes réveillé la nuit par des cris féroces, des rugissements à ébranler le sol, et assiégé par un rhinocéros ou un éléphant dont les secousses renversent les plus solides barrières. Partons pour l'Inde. Quant à la panthère, que les chasseurs poursuivent avec tant d'intrépidité, vous avez vu qu'elle n'était pas fort dangereuse, que ses bonds sont peu rapides, ses dents et ses griffes peu aiguës; ce n'est donc pas d'elle que vous avez quelque chose à redouter, surtout si vos portes et vos croisées sont bardées de fer, si vos piques sont acérées, vos fusils d'excellente fabrique, si vos nombreux esclaves ont toujours l'œil et l'oreille attentifs aux commotions du dehors. La panthère est là-bas et ici en même temps. Allons habiter l'Inde, qu'habite la panthère; nous la trouverons là calme et généreuse, alors surtout que, venant d'enrichir le pays d'un de ses rejetons, elle tremble qu'on ne le lui enlève. Si j'aime l'Inde, ce n'est point parce que j'y trouve Calcutta, la ville des palais, l'Himalaya, dont le regard de l'homme ne peut toucher la cime, des forêts aromatiques, des plantations gigantesques, des fleuves pleins de majesté, des parfums, du sommeil, des bayadères complaisantes, des rêves, la brise de mer, le bengali. Non, si j'aime l'Inde, c'est que le tigre royal parcourt ses solitudes, c'est que le lion les ravage, c'est que le rhinocéros et l'éléphant les dévastent, c'est que l'ouragan s'y promène en nivelant les coteaux et en décapitant les forêts, c'est que le tétanos y décime ses populations, c'est que le choléra dépeuple ses cités. Si j'aime l'Inde, c'est que la panthère y bondit en liberté, c'est que l'homme va moins à sa chasse qu'elle ne va à la chasse de l'homme. L'Europe est trop prosaïque, allons habiter l'Inde.

---

# CHASSE AU KANGUROO

## NOTICE.

Je vous défie de voir un de ces singuliers individus sans qu'il vous prenne de violentes envies de rire. On croirait qu'en le créant Dieu s'est ravisé, et qu'après avoir commencé un petit animal il a voulu l'achever dans de grandes proportions. Dieu en était bien le maître. Ce n'est pas tout : sa physionomie est en harmonie parfaite avec sa taille et ses allures. Il y a dans ses yeux, dans la forme de sa tête, dans ses mouvements, de la bonté et de la perfidie, de la confiance et de l'astuce, de la naïveté et de la malice : on dirait le renard et la marmotte, la fouine et la biche. Les oreilles du kanguroo sont longues, roides, bien plantées, sans cesse en agitation, tournées du côté d'où vient le bruit. Ses lèvres sont comme celles du lapin et son cou a une élasticité remarquable. Si le kanguroo, à demi caché par une haie, vous montre sa tête, vous croyez voir un petit lièvre hissé sur une table ou sur un tronc d'arbre. Ses petites pattes se jouent coquettement sur ses lèvres; il broute, il tousse, il pivote avec une agilité tout à fait amusante; mais s'il part, effrayé par votre présence, vous avez peine à le suivre de l'œil, tant ses élans sont prompts et variés. Sa queue nerveuse et ses longues jambes de derrière lui servent de trépied, et il tombe sur les cônes les plus aigus avec un aplomb qui tient du prodige. Comme la partie supérieure de cet être exceptionnel est toute mignonne, il n'a pas à craindre, lui, de se laisser entraîner par le rapide mouvement de sa course, et il s'arrête là tout d'un trait, comme s'il tombait verticalement sur le sol. Le poil du kanguroo est long et fauve sur le dos, mais plus court et moins foncé sur le ventre; sa queue en est presque dégarnie, excepté à l'extrémité; la force de celle-ci est merveil-

leuse. Ses dents sont aiguës; de petits poils blancs brillent sur ses lèvres supérieures et quelques-uns aussi se distinguent dans la cavité des oreilles.

Il y a dans quelques parties de la Nouvelle-Hollande plusieurs kanguroos à bandes transversales et longitudinales; ils n'ont guère que trois pieds de haut et sont par conséquent de moitié plus petits que les kanguroos fauves; ils ont une robe gris foncé tachée de roux. Je ne connais rien de plus séduisant et de plus coquet à la fois. Le kanguroo est de la famille des sarigues; la femelle abrite ses petits dans une poche placée sous son ventre et les voiture avec la plus grande facilité. La terre de Van-Diémen, si rapprochée de la Nouvelle-Hollande, nourrit aussi une assez grande quantité de kanguroos; mais il est évident que cette île si voisine du continent, dont elle n'est séparée que par un détroit de quelques lieues, a reçu ces hôtes amusants par quelque navire voyageur ou plus probablement encore par les sauvages de la Nouvelle-Galles du Sud exilés de la mère patrie par suite des combats qu'ils se livrent de bourgade en bourgade. La guerre aussi a ses bienfaits.

---

# CHASSE

Encore une exception, encore une chasse sans colère, sans terreurs, sans cris de rage et de désespoir. Encore une course ardente à travers les forêts éternelles qui pèsent sur ce nouveau continent, dont la civilisation achèvera bientôt la conquête au profit des arts, de l'industrie et de l'opulence, mais à l'avantage aussi de notre vieille Europe abâtardie par les ridicules et les vices. Il fallait un pendant au porc-épic, dont je vous ai raconté l'amusante chasse; il fallait vous distraire encore une fois avant de vous livrer les dernières et sombres impressions de nos caravanes si aventureuses; et me voici vous menant à la poursuite du plus curieux à coup sûr et de l'un des plus lestes quadrupèdes. Je vais donc donner un camarade au porc-épic. Et d'abord que je vous dise quelques mots du pays où doit se passer la scène; il est fantastique, je vous l'atteste, il ne ressemble à aucun autre ni par sa végétation, ni par ses habitants, ni par les bizarres individus qui peuplent ses eaux et ses solitudes vieilles comme la création. Le ciel qui l'abrite est également un dôme tout étrange; les nuages qui le léopardent ont des formes et une allure qui déjouent les caprices d'une imagination en travail. On se croit tout à coup jeté dans un univers à part, et l'on cesse pourtant d'en être surpris quand on songe qu'on est presque à l'antipode de Paris. Il faut bien voir de fabuleuses créations alors qu'on marche la tête en bas; mon matelot Petit ne se serait pas autrement exprimé.

Tenez, voyez. Le temps est chaud, le thermomètre de Réaumur marque 33 degrés : c'est beaucoup sans doute, mais nos climats équatoriaux sont souvent plus torréfiés. Eh bien! ici, à cette température, la plus grande partie des arbustes s'enflamment, se carbonisent; voyez encore : de profondes ravines sont sèches, pas une goutte d'eau ne les rafraîchit; ces larges allées offrent à l'œil une verdure éclatante; le ciel qui les vêtit est bleu et diaphane. Tout à coup l'horizon se voile, une nappe immense s'empare des airs envahis; des torrents d'une pluie rapide foudroient le sol, vous êtes abrité sous un dôme solide, vous jetez un regard curieux sur la campagne. C'est une mer avec son bruissement et sa turbulence; les vallées sont comblées, les collines nivelées; les fronts des immenses eucalyptus pointent à peine au-dessus des avalanches furieuses; et si vous regardez le phénomène pendant quelques heures, vous voyez décroître les eaux, se dresser les collines, et vous croyez que c'est la végétation qui monte et dispute aux mers refoulées le terrain qu'elles voulaient lui enlever. Tout à l'heure c'étaient des cataractes emprisonnant les colons dans leurs demeures; maintenant c'est la grêle, non pas cette grêle longue, polygonale, rhomboïdale, qui crible nos moissons aux mois les plus chauds de l'année, mais une grêle à part, formée à l'air on ne sait comment, lancée avec une violence extrême sur le sol ravagé. Ce sont des plaques de glace larges comme la main, épaisses comme elle, brisant les toits, endommageant les murailles les plus solides et s'incrustant dans les troncs noueux, qu'elles dépouillent de leur écorce. Si pendant un pareil orage vous vous trouvez dans la campagne, vous êtes haché, vous êtes mort. La nature est féconde dans ses caprices; quand elle s'avise d'être désordonnée, elle va jusqu'à la folie. Il y a ici des animaux qui sont à la fois oiseau, poisson et quadrupède : l'orny-thoringue ne se trouve qu'à la Nouvelle-Hollande. Ici encore le cacatoès, l'opossum, le kanguroo, et, si vous y voyez des cygnes, ils sont noirs. Dieu ne s'était pas souvenu sans doute qu'il avait jeté ces magnifiques individus sur d'autres continents; il s'en aperçut plus tard, et, pour ne pas se donner un démenti complet, il a changé seulement la couleur du plumage de ces navires terrestres qui ont leur proue, leur poupe, leurs rames et leurs voiles, comme nos vaisseaux voyageurs. Vous n'avez rien vu si vous n'avez pas poussé votre promenade jusqu'à cette Nouvelle-Galles du Sud que je vous signale du doigt là, tout près de vous, à vos pieds, en passant par le diamètre de la terre, ce grain de sable inaperçu de ce monde de mondes tourbillonnant autour de lui. Aux faits maintenant.

On a déjeuné, les chevaux piaffent dans la cour de la riante habitation, autour de laquelle vous voyez se marier de la façon la plus pittoresque les bras robustes du chêne européen aux palmes touffues du pin de Norfolk, la chevelure du saule aux sveltes rameaux du casmarina s'enlaçant tous les deux aux vignes et aux lilas de nos contrées. Le coup d'œil est ravissant, le spectacle est magique. Le ciel est voilé, une brise d'est passe sur notre front, qu'elle rafraîchit, et nous voilà en route. Je vous l'ai dit, la civilisation est usurpatrice, et le kanguroo s'est éloigné des lieux habités pour se cacher bien loin, bien loin dans les profondes solitudes. Nous avançons au milieu des conversations les plus folles, et nous voici enfin sur la lisière de deux forêts solennelles où l'on ne pénètre jamais qu'avec admiration et respect. Attention maintenant et faisons en sorte que le piétinement des chevaux sur le gazon ne réveille pas trop le kanguroo dans son gîte, car lui aussi a la course rapide et les élans immenses. Un faible gémissement s'est fait entendre, le curieux animal est tout près; tâchons de le cercler, barrons-lui tout passage et ne faisons usage de la balle que lorsqu'il sera bien constaté que nous ne pourrons pas le réduire aux abois. Alerte! il a tendu son cou, dressé ses oreilles, interrogé d'un œil pénétrant les profondeurs du bois où il se croyait solitaire et en sûreté. Alerte! car il nous a vus et il est parti. Par là, par ici, par là; il a franchi le ravin, nous l'avons franchi avec lui : le voilà en face d'une barrière à pic de douze pieds de hauteur; il est pris, il est vaincu; le voilà qui s'arrête, il recule; c'est sans doute afin de nous émouvoir par sa soumission. Gare! il s'est élancé quand nous croyions le tenir, il est en l'air, il nous échappe, l'obstacle est surmonté, nous l'avons perdu de vue. Et maintenant il se dresse encore là-bas sur ce terre-plein, dans cette clairière où il respire avec effort et où il se promène en bondissant sur ses longues pattes de derrière et sur sa queue qui lui sert admirablement de point d'appui. C'est un être fantasque hissé sur un trépied mobile. A quoi ressemble-t-il encore ainsi posé, ainsi sautillant? A une gigantesque sauterelle se jouant dans une prairie.

Mais le moment de l'étudier n'est pas venu. C'est celui de le poursuivre, de nous en emparer, et c'est pour cela que nous nous divisons encore et que nous contournons la barrière que le kanguroo seul pouvait franchir. Nous voici enfin en rase campagne. La plaine est immense, le quadrupède chassé s'y repose auprès de quelque arbuste, il ne nous échappera plus, car nos chevaux sont de race anglaise et ils envahissent promptement l'espace. Le kanguroo se dresse à quelques centaines de pas des chasseurs, nous nous précipitons vers lui de la rapidité de nos montures et nous ne gagnons guère de vitesse sur notre agile coureur, qui est plus souvent en l'air que sur la terre. La balle l'arrêterait peut-être; mais la victoire serait indigne de nous; nos chevaux sont infatigables, nous sommes dix

contre un et il est là, lui, n'ayant ni ongles aigus pour se défendre ni dents acérées pour nous déchirer. Le chasseur a aussi ses moments de générosité. Mais la plaine est dévorée et nous sommes résolus d'atteindre le kanguroo, dont les forces ne semblent pas encore affaiblies. Voici une colline en face de nous; elle se dresse, grandit, se développe; il faut la gravir, nos chevaux ont le pied sûr. Ce n'est pas assez. Le terrain offre trop d'avantages à l'animal indompté à qui ses longues pattes de derrière deviennent d'un immense secours pour les ascensions. Aussi, à peine sommes-nous au pied de la colline qu'il en a déjà franchi le sommet et que nous nous regardons avec des yeux découragés. Les chevaux sont lents, ils ont besoin de repos; nous faisons halte auprès d'un courant d'eau, nous interrogeons nos besaces venues en croupe avec nous, et un maigre dîner s'achève encore joyeusement, surtout si nous reportons nos souvenirs vers cette patrie absente où tout dort en ce moment dans les ténèbres, tandis que le soleil se promène éclatant à notre zénith.

Vous qui me lisez, essayez d'un pareil bonheur, visitez l'Atlantique, doublez le cap Horn, jetez l'ancre après une faible course de quelques milliers de lieues sur le continent où je vous promène, et dites-moi ensuite si les joies domestiques sont les plus douces que l'homme puisse goûter. On n'a pas voyagé quand on n'a pas été à l'antipode de chez soi. La pitance a été vite dévorée; il est midi, nous avons bien des heures avant que la nuit nous force à la retraite, et il serait trop honteux que nous rentrassions à Sidney sans la conquête d'un seul kanguroo. En avant donc et gravissons cette colline rebelle; sachons si de l'autre côté nous ne serons pas plus heureux que de celui-ci. Nous en avons atteint la crête, le coup d'œil est imposant, majestueux; le désert et son silence, son silence qui vous émeut et vous parle si haut. La voix du tonnerre a moins de gravité, je vous le jure, et vous êtes moins frappé de ses éclats que du mutisme des solitudes. Mais nous ne sommes pas venus ici aujourd'hui pour nous livrer à nos études philosophiques et religieuses; argonautes infatigables, nous sommes partis pour faire la chasse au kanguroo; il nous en faut un au moins, et dussions-nous l'atteindre d'une balle, nous apporterons sa dépouille au Port-Jackson. Le plateau sur lequel nous nous promenons est large; ne le quittons pas, puisqu'il nous sert de belvédère et que nous pouvons espérer d'y trouver le gîte de quelque kanguroo, car l'animal est poltron et il doit se poster de préférence dans les lieux où son œil embrasse le plus de terrain. En effet, voici les traces de son récent passage; il n'est pas loin sans doute, et cette fois nous n'avons pas de collines à gravir. Nos chevaux se sont élancés, le kanguroo leur en a donné le signal par un bond sur place qui, en l'élevant au-dessus des broussailles sous lesquelles il s'était abrité, lui a permis de nous voir. Ici ses longues pattes le protégent encore; mais il faut enfin descendre le plateau, nous pouvons ralentir notre marche, le fauve quadrupède ne nous échappera pas. La pente devient rapide, le terrain est circonscrit et il faut descendre la colline ou se rendre à merci. Le premier parti paraît plus rassurant au kanguroo, que nous sommes bien près de forcer; il part après un moment de réflexion, et le voilà non plus sautant, non plus gambadant, mais roulant jusqu'en bas, emporté par le poids de son corps, car sa queue ne peut lui servir de point d'appui et ses courtes pattes de devant touchent le sol presque en même temps que sa tête. Il va, il va selon le caprice du sol, il s'arrête, trébuche, chancelle, reste un moment suspendu entre l'équilibre et la chute, tombe, bondit comme une cascade, tantôt roulant de la tête à la queue, faisant en route vingt sauts périlleux, tantôt roulant sur le dos et sur le ventre comme un baril abandonné sur une pente. Quant à nous, nous n'avons plus besoin d'aiguillon pour nos chevaux, nous calmons leur fougue désormais inutile; nous les menons au petit pas en louvoyant jusqu'à la terre horizontale, et quand nous avons atteint le pied de la colline, nous trouvons gisant là, couvert de plaies, déchiré, râlant, vaincu par sa chute, le quadrupède bizarre que nous n'avions pas pu dompter à la course. Que ferons-nous maintenant de cette peau déchiquetée? Laissons-la dans ces déserts avec les chairs faisandées; une horde de sauvages passera peut-être par ici dans quelques jours; les exhalaisons putrides l'attireront au pied de cette colline, elle dépècera voracement l'animal, dont elle jettera les lambeaux au milieu d'une flamme rougeâtre, et elle remerciera de ce repas... qui donc? Le sauvage habitant de la Nouvelle-Hollande n'a point de Dieu. Je vous ai fait faire une rapide course, n'est-ce pas? Je vous ai présenté l'esquisse de cette chasse au kanguroo avec une vélocité que vous me reprocherez peut-être, et cependant elle m'a donné quelque mal à achever. Dès qu'on est à la poursuite du singulier animal qui arpente si chaudement les solitudes de la Nouvelle-Hollande, on n'a pas un seul instant de repos pour prendre des notes; il faut sans cesse être en alerte, se cramponner solidement sur son coursier. La phrase que vous voulez tracer est à peine commencée que vous devez l'abandonner au milieu du mot, oubliant le point sur l'*i* ou la barre au *t* pour vous élancer vers le fugitif. Comme le vent, le kanguroo a ses caprices; il va de l'est à l'ouest et du nord au sud, selon l'instinct de sécurité qui le possède, et le pays que vous envahissez passe si vite qu'il s'efface pour ainsi dire devant vous. Il n'y a pas deux manières de peindre les choses matérielles; le moment où vous les voyez est le seul favorable, et si vous les traduisez par le souvenir, vous n'êtes plus exact. L'à peu près est un vice dans toute histoire. Le kanguroo expire; je trace ces lignes au dernier battement de son cœur, à son dernier regard qui se vitrifie; le voilà qui se roidit; il est immobile, mort; je ferme mon calepin.

---

# CHASSE AU REQUIN

## NOTICE

Quelques étymologistes pensent que le mot *requin* vient du latin *requies*, qui veut dire repos éternel, et ils s'appuient sur cette idée exacte de la voracité de ce terrible cétacé, qui, dès qu'il vous donne chasse, vous engloutit presque toujours dans ses entrailles. Le requin est le tigre des océans. Il a d'ordinaire vingt-quatre à trente pieds de longueur et pèse mille livres. Certains voyageurs cependant assurent en avoir vu de longs de plus de quinze mètres et qui pesaient plus de quatre mille livres. Le requin a reçu de la nature une force et une voracité extraordinaires: il court au-devant de tout ennemi, il l'attaque avec fureur, le mord avec rage; il frétille joyeusement à l'aspect d'une proie, il ouvre une gueule immense, et il n'est satisfait que lorsqu'il voit auprès de sa victime d'autres victimes prêtes à lui servir de pâture. Le corps du requin est très-allongé et la peau qui le recouvre est garnie de petits tubercules très-serrés les uns contre les autres. Comme cette peau tuberculée est très-dure, on l'emploie à polir divers ouvrages de bois ou d'ivoire; on s'en sert aussi pour faire des liens et des courroies ainsi que pour couvrir des étuis et d'autres meubles; mais il ne faut pas la confondre avec la peau de la raie sephen, dont on fait le galuchat et qui n'est connue dans le commerce que sous le faux nom de *peau de requin*, tandis que la véritable peau de requin porte la dénomination très-vague de *peau de chien de mer*.

La couleur de son dos et de ses côtés est d'un cendré brun, et celle du dessous de son corps, d'un blanc sale. Sa tête est aplatie et terminée par un museau un peu arrondi. Le contour de la mâchoire supérieure d'un requin de trente pieds est d'environ deux mètres. Lorsque la gueule est ouverte, on voit au delà des lèvres, qui sont étroites et de la consistance du cuir, des dents plates triangulaires, dentelées sur leurs bords et blanches comme de l'ivoire. Le nombre des dents augmente avec l'âge de l'animal. Lorsque le requin est encore très-jeune, il n'en montre qu'un rang dans lequel on n'aperçoit même quelquefois que de faibles dentelures; mais à mesure qu'il se développe, il en offre un plus grand nombre de rangées; et lorsqu'il est devenu adulte, sa gueule est armée, dans le haut comme dans le bas, de six rangs de ces dents fortes, dentelées et si propres à déchirer ses victimes. La langue du requin est courte, large, épaisse et cartilagineuse, retenue en dessous par un frein, libre dans ses bords, blanche et rude au toucher comme le palais. Ses yeux sont petits et presque ronds; la cornée est très-dure, l'iris d'un vert foncé et doré, la prunelle, bleue, consiste dans une fente transversale. Les nageoires du requin sont fermes, roides et cartilagineuses. Son cerveau est petit, gris à sa surface, blanchâtre dans son intérieur et d'une substance plus molle et plus flasque que le cervelet. On ne sait pas exactement combien peut vivre le requin; mais à peine est-il né que sa voracité se développe, et il est cruel jusqu'à sa dernière heure.

---

## CHASSE

Je comprends la chasse au lion et au tigre; je comprends aussi que, pour se débarrasser d'un voisinage périlleux, l'on chasse le boa, le serpent noir et le serpent à sonnettes. Le rhinocéros et l'éléphant devaient avoir également leurs ennemis, leurs vainqueurs; car l'homme veut trôner en tous lieux et ne peut souffrir de rivaux parmi les quadrupèdes. A peine le condor et l'aigle échappent-ils au haut des airs à la balle du chasseur qui va souvent les chercher au-dessus des nuages. Le castor et la marmotte ne sont guère protégés par leurs demeures souterraines; vous avez vu les glaces polaires n'offrir qu'un faible obstacle à l'audace et à la persévérance du chasseur allant poursuivre l'ours blanc au delà du cercle arctique. Ainsi donc tous les animaux ont été vaincus, tous ont trouvé leur maître, leur dominateur orgueilleux; l'air et la terre ont en quelque sorte été soumis au même despote avide de posséder, impatient de tout envahir. L'homme seul peut lutter à forces égales contre l'homme... Je me trompe, les passions ont plus de puissance encore que nous : les passions sont les seules souveraines du monde. Des maisons flottantes ont étendu leurs bras robustes et livré leurs voiles aux vents; d'intrépides matelots ont balayé les mers d'un pôle à l'autre et traqué la baleine dans son empire. Cela se conçoit, mille nains peuvent attaquer et soumettre un colosse, et puis le navire qui porte ces provocateurs audacieux a de solides bordages fortement chevillés et une carène bordée de plaques de cuivre. Il marche aussi, lui, presque aussi vite que le vent, il court presque aussi rapidement que le monstre sur lequel il brûle de se ruer. Gare le choc pourtant! car la tête de la baleine est dure, et si elle se fâche, le vaisseau sera entr'ouvert et l'équipage englouti dans une tombe muette.

Quand l'homme s'est senti trop faible pour combattre les quadrupèdes, il a appelé à son secours ceux-là mêmes auxquels il déclare la guerre ainsi que les machines et les armes qui lui servent de protection sur la terre; les reptiles seuls n'ont à se défendre que contre les hommes; le lion, le tigre ou le rhinocéros reculent souvent en présence du reptile qui se replie sur lui-même pour s'élancer et les étreindre dans ses replis tortueux ou qui va les briser sous le venin mortel dont le ciel l'a si funestement doté. Ne croyez pas, mes amis, à ces événements tragiques racontés par tant de voyageurs casaniers, témoins oculaires de scènes effrayantes où le requin avalait un homme comme vous avalez un goujon. Ces choses-là ne se voient que dans les romans ou dans les livres écrits pour faire peur aux petites filles. Le requin, j'en conviens, a un triple rang de dents aiguës et tranchantes; il est vorace autant que tout autre animal terrestre; il paraît insatiable, il mâche, il mâche toujours, même alors qu'il est plongé dans le sommeil; il triture les débris d'aviron que les matelots lancent à la mer; il avale les linges, le goudron, les morceaux de câble, et plus vous jetez d'aliments à sa gloutonnerie, plus sa voracité paraît insatiable. L'on a dit et l'on a souvent écrit aussi que le requin sentait, au milieu des flots, les exhalaisons des corps malades enfermés dans les batteries ou le faux-pont des navires. C'est encore là une de ces croyances ridicules qu'il faut reléguer parmi les contes, enfants d'une imagination déréglée ou avides du merveilleux. Le requin nage lentement; sa course habituelle est de trois à quatre nœuds à l'heure; si le navire prend un élan plus rapide, il est rare que le requin que vous voyez passer auprès de vous suive le sillage en dépit de son instinct qui lui indique partout l'espérance; et vous le voyez s'éloigner mâchant le flot comme pour se venger de ne pouvoir atteindre une proie plus nourrissante.

Quand le requin sort de la mer, ce n'est jamais qu'à une fort petite distance de la surface; et la disposition de sa mâchoire est telle, qu'il ne peut alors saisir que très-difficilement le corps qui lui est présenté. La lèvre supérieure du requin avance beaucoup; et pour mâcher et avaler, il est contraint de se tenir à demi couché sur le dos.

Nous avons essayé souvent de harponner les requins qui venaient rôder autour du navire; et, soit que les bras de Vial ou de Marchais ne fussent point assez exercés, il nous a été impossible d'en saisir un seul de cette façon, si commode contre les marsouins et les dorades, tandis que dans le détroit d'Ombay nous en avons pris six en un seul jour à l'aide de l'émérillon. Marchais, Barthe, Vial et Petit surtout se sentaient humiliés de leur impuissance à lutter contre ce vorace ennemi sans cesse en guerre avec tout ce qui respire. J'ai vu souvent dans les zones équatoriales les navires retenus par les calmes jeter une voile à l'eau, lui faire faire une sorte de cerceau dont les bords ne s'élevaient au-dessus de l'Océan que d'un pied, et où une partie de l'équipage se livrait au plaisir de la natation. Eh bien, je n'ai pas entendu dire qu'un requin se fût jamais élancé dans ce bassin improvisé pour s'y emparer d'un nageur. Je le répète, le requin est peut-être le plus vorace des animaux; mais, en général, il ne saisit que ce qui se trouve à portée de sa gueule. Rien de plus étrange et de plus admirable à la fois que l'esclavage du requin obéissant comme à un bon maître à un petit poisson de six ou huit pouces de longueur, que les marins ont appelé *pilote*, parce que c'est lui qui guide le monstre dévorateur. Une proie serait là presque sous la dent du requin qu'il n'y touchera pas si le pilote prend une direction opposée; et le cruel cétacé, qui dévore tout sur son passage, respectera son pilote même dans les disettes les plus forcées. De ces deux affections miraculeuses, quelle est la plus chaude, la plus sainte? Vous avez vu le requin humble sujet du pilote, et maintenant celui-ci, dès que son élève est enlevé, se jette sur son ventre, s'y tient violemment cramponné, et se condamne volontairement à la mort avec lui. De si touchantes affections ne se trouvent qu'au fond des eaux.

Le moyen le plus simple de s'emparer du requin est de jeter à la traîne sur l'arrière du navire un solide émérillon tenu par un gros filin et recouvert d'un morceau de viande. A sa vue, le monstre redouble de vitesse, guidé toujours par le pilote attentif, il s'approche, se penche, fait frétiller sa queue, tourne sa mâchoire, l'ouvre, la referme, et le morceau de fer entre profondément dans la partie supérieure de la tête. Le voilà captif, et la joie est à bord, car l'équipage aura des vivres frais pour sa journée de fatigue. On pèse sur le filin; des cris de joie se font entendre aux violents efforts du cétacé qui vient de quitter son élément; on le hisse et on le jette sur le pont. Saisissez d'abord le généreux pilote, que vous n'arrachez qu'avec effort du ventre ou de la nageoire de son maître

ou de son valet, et, sans croire aux terribles dégâts qu'on vous a dit que le requin commettait sur les navires si on ne se hâtait de lui couper la queue à coups de hache, tenez-vous loin de lui, car, si sa queue vous frappe, vous serez renversé. C'est un coup assez violent d'aviron que vous venez de recevoir. Vous séparez du tronc la queue du monstre, dont les yeux rougeâtres et animés disent les souffrances et la colère, vous le privez de ses nageoires, vous le suspendez, vous l'ouvrez de bout en bout, vous lui arrachez le foie, les intestins, le cœur; il ne reste plus du requin que la carcasse, et il se tord encore, il frappe l'air, et sa mâchoire se contracte et se dilate fébrilement, et ses yeux ont toujours une expression d'amertume et de rage extrêmement remarquable. Prenez le cœur dans vos deux mains, serrez-les l'une contre l'autre, et à des intervalles presque égaux, après un isolement complet de quelques heures, ce cœur, que vous devriez supposer sans vie, vous forcera à ouvrir vos mains, tant ses soupirs ont de la promptitude et de l'énergie.

La nuit a passé sur le cadavre suspendu du requin, vous le jetez à l'eau pour le rafraîchir avant de le taillader pour votre table... Eh bien, il nage encore; la vie est puissante sur cette carcasse que vous allez jeter dans la poêle; il y a sous cette peau un sang qui s'agite, une douleur, une agonie. La mort si lente du requin est la plus horrible expiation de sa vie de gloutonnerie et de meurtres. Qui dirait cependant que ce monstre si difficile à vaincre et à tuer est souvent traqué dans son domaine par l'homme, qui ne veut d'égal ni sur la terre, ni dans les eaux, ni dans les airs, où il a osé s'élever à la hauteur de l'aigle et du condor? Oui, le requin va être vaincu par le nègre de Gambie, par celui du Sénégal et de Madagascar. Quelques peuplades sauvages de l'Amérique du Sud ont aussi leurs intrépides chasseurs de requin, dont ils trouvent exquise la chair huileuse et coriace. Voyez :

La mer est calme, bleue, transparente. Armé d'un dard court, aigu, le chasseur est posté sur une roche élevée; son œil perçant interroge les flots dans lesquels il va s'élancer, comme vous le faites vers les broussailles où gît le lièvre. Il a plus de calme peut-être, et à coup sûr autant de certitude de succès. Une tache noirâtre se dessine à la surface entre deux eaux; elle va çà et là sans secousse, comme un promeneur sous de fraîches allées. Le chasseur nage et vole à sa rencontre. Attiré par le bruit, le requin vigilant s'arrête d'abord; mais, guidé par le pilote, il se dirige vers son ennemi, qui nage avec précaution et lui épargne ainsi la moitié du chemin. Le cétacé agite sa queue, il est à côté de son adversaire, son corps fait l'évolution dont je vous ai parlé, et à peine est-elle commencée, que le chasseur (est-ce un chasseur?) se précipite la main droite en avant et fouille profondément dans les entrailles du monstre.

Les deux adversaires ne se quittent pas après le premier coup de poignard; un second est porté, puis un troisième, puis un quatrième, a moins que le requin, plus agile que de coutume, ne s'empare de la tête, du bras ou de la cuisse de son ennemi, qu'il brise d'une seule pression de mâchoire. Il y a là un cadavre mutilé servant de pâture à un autre cadavre, car le fer a pénétré dans le cœur ou le foie du squale; et demain, après-demain peut-être, le requin aura vécu pour servir à son tour de pâture à quelques-uns de ses frères, conduits auprès de lui par leurs dociles pilotes. Dans une traversée presque toute de calmes, de Batavia à Calcutta, le mousse d'un navire marchand, en se baignant le long du bord, fut saisi par un requin et coupé littéralement en deux au moment où il se cramponnait à un filin qui lui était tendu par son frère alarmé. A cette vue, celui-ci demande à grands cris une gaffe, il en brise le manche, s'arme de la pointe de fer, se jette dans l'eau, attaque le requin, lui plonge l'arme dans la gueule, la retire, et la lui enfonce dans le flanc. Mais, au moment où, satisfait de sa vengeance, il va remonter à bord, le requin fait volte-face et coupe comme un coup de hache le bras qui s'attachait au navire. Les deux frères trouvèrent dans le corps du monstre une tombe commune. Dans la Floride, il n'est pas rare de voir deux ou plusieurs nègres partir d'une habitation après en avoir demandé la permission à leurs maîtres, se diriger en chantant vers le rivage, s'élancer dans la mer, courir au large, et se mettre à la chasse du requin comme s'il s'agissait d'une partie de délassement ou de plaisir.

L'un des chasseurs porte sur le dos un filin amarré à un émerillon armé d'un gros morceau de lard ou même d'un linge simple trempé dans de la graisse. L'autre bout du filin est noué à sa ceinture, mais par un nœud bouclé que le nageur peut défaire d'un seul coup de doigt, afin d'éviter d'être entraîné par le squale alors que la douleur ou l'agonie le force à de plus rapides mouvements. Tout est calculé, vous le voyez, pour un jeu, pour une distraction qui doit occuper quelques heures. Tandis que, en présence du requin attentif à sa proie, le chasseur dont je vous parle tient d'une main le morceau de lard voilant le fer recourbé, et se protége de l'autre main par une pointe aiguë, le second chasseur voltige, ainsi qu'une dorade, autour du monstre vorace attaqué par le flanc, et plonge profondément le glaive ou le couteau dans ses entrailles. Si déjà le morceau de lard a été saisi, et que la mâchoire du requin se trouve prise par le fer dentelé, le nègre pèse dessus et force ainsi le squale à faire volte-face; si, au contraire, le piége a été respecté et que la lutte s'engage entre le requin et l'homme qui vient de le blesser, le premier antagoniste s'élance et cherche à attirer à lui le requin irrité. Ainsi, dans ce combat de deux contre un, le devoir du chasseur est toujours d'appeler à lui le péril; je dis plus, c'est son devoir et sa sécurité. Ne croyez pas pourtant qu'en allant à la rencontre du requin les nègres chasseurs se flattent d'une victoire facile et assurée; il n'en est pas ainsi, et ils entonnent avant de partir, de même qu'au moment où ils se jettent à l'eau, un chant monotone et nasillard qui est pour ainsi dire leur oraison funèbre.

« *Si je dois être mangé par mon ennemi*, disent-ils à la divinité qu'ils se sont créée, *fais que mon esprit ne reste pas au fond des eaux, et récompense mon courage.* » Quand le requin, vaincu par l'émerillon qui le tient en respect et les profondes blessures qu'il a reçues aux flancs ou à la tête, cesse de se défendre, vous voyez les nègres regagner le rivage en traînant après eux leur conquête et lutter encore pendant des heures entières contre le monstre, dont vous savez maintenant que la vie ne s'échappe qu'avec une extrême lenteur. Le plus souvent encore un seul nègre est de retour à la case, et il n'est pas rare que le planteur attende vainement les deux esclaves auxquels il a permis fort discrètement la chasse au requin. Ce fut un spectacle horrible que celui dont je vais vous parler. Le baleinier *Washington*, de Baltimore, voguait sous petites voiles, le cap au sud. La brise était si faible, que de temps à autre les mâts se trouvaient coiffés et qu'à peine l'on filait deux nœuds à l'heure. La veille, une douloureuse cérémonie avait eu lieu à bord, et l'équipage attristé gardait un morne silence en songeant à l'adieu éternel qu'il venait de dire à un de ces braves matelots dont la vie de souffrances s'éteint pour l'ordinaire dans une rafale ou emportée par une vague venant couvrir les bastingages. Darnley avait été cousu dans un morceau de toile; on avait fortement amarré deux boulets à ses pieds, les flots s'étaient ouverts et refermés sur lui avec un bruit monotone et lugubre. La brise se leva moins douteuse, le baleinier prit son élan comme pour s'éloigner de la tombe de Darnley, et quand tous les camarades du pauvre ami mort s'affligeaient, on voyait là-bas sur le gaillard d'avant un tout jeune homme assis sur les bordages, sa tête blonde dans ses mains, insensible à tout ce qui se faisait autour de lui et obéissant comme une machine sans vie au roulis et au tangage du navire. C'était le frère de Darnley, dont le capitaine respectait la vive douleur et à qui il épargnait le travail du matelot.

Le vent mollit de nouveau, le baleinier s'arrêta. Tout à coup : « Requin, crie une voix sonore, requin de l'arrière ! » L'équipage dresse ses embûches, le vorace animal se jette dessus, il est captif. On le hisse, on le suspend à un étai, on le dépèce, on l'ouvre presque en face de ce pauvre Darnley jeune qui ouvrait les yeux presque sans rien voir. Ciel! un bras! un pied! Le bras est tatoué et

une bague d'argent au doigt dit au matelot terrifié que la mer vient de lui rendre quelques restes d'un frère adoré. La mer bien plus que la terre a ses drames avec leurs terribles dénoûments.

Le navire *Louisa*, de Douvres, se vit un jour enlever par un coup de mer plusieurs hommes de son équipage. L'un d'eux, nommé Jackson, fut assez heureux pour se saisir de la bouée de sauvetage, et il put attendre là, debout sur le plateau et cramponné à la flèche, que Dieu lui envoyât un navire sauveur. Il l'attendit pendant quarante-huit heures sans nourriture, sans sommeil, souvent assis, souvent aussi debout pour interroger l'horizon du plus loin possible. Et tandis que, en proie à de douloureuses agonies, il invoquait du ciel une mort sans souffrances, un monstrueux requin vint à lui et tourna souvent autour du liége protecteur avant d'essayer sa conquête. Il s'élança enfin et chercha à saisir dans son vol la jambe de l'infortuné Jackson, qui, à chaque élan du vorace animal, bondissait aussi et évitait la terrible mâchoire. La lutte dura quelques heures, et le malheureux matelot raconte que, durant tout ce manége où cependant il usait ses forces, il avait tout à fait oublié sa soif et sa faim.

Résigné à la patience, le requin se reposa de ses évolutions, et, tournoyant sans cesse autour de la bouée, il parut attendre que le matelot épuisé se laissât tomber dans les eaux. Un navire enfin se montra, il grandit, s'approcha, recueillit l'infortuné marin qui allait se livrer au monstre; mais, avant de monter à bord, l'équipage du brick avait jeté à la traîne le lard tentateur, et les deux combattants furent hissés ensemble sur le pont, l'un pour servir de nourriture à l'autre : seulement les rôles se trouvèrent changés. On garde encore à Douvres, chez l'armateur du brick, la carcasse du requin, auprès de laquelle on a esquissé la scène de la double ascension accompagnée d'un récit en forme de complainte, où les railleries sont pour le Jackson sauvé et les doléances pour le requin se tordant sur la braise et la flamme au fond de la marmite du coq. Le tigre et le serpent sur la terre, le vautour dans les airs, le requin dans les eaux, voilà les êtres les plus cruels de la création, voilà du moins ceux que les hommes ont le plus appris à redouter. Mais qui vous dit à vous, dont l'orgueil ne se tait devant aucun mystère, que de plus petits animaux n'ont pas de colères aussi chaudes, des agonies aussi tourmentées, des vengeances aussi actives? Qui vous assure que dans vos lentes et périlleuses études vous avez logiquement classé les espèces et accordé à chacune sa part de bénéfices ou d'humiliations? Il n'en a coûté que sept jours à Dieu pour faire le monde? Qu'êtes-vous auprès de Dieu? Qu'est-ce qu'une minute, qu'est-ce qu'un siècle, qu'est-ce même que l'éternité à côté de l'éternité? Qu'il s'en faut de peu de chose pour que la sagesse devienne folie! Creuser l'immensité, c'est bouleverser la raison.

Ma tâche est donc accomplie. J'ai fait passer devant vos yeux les redoutables adversaires qui ont si souvent arrêté les conquêtes des explorateurs; j'ai fidèlement tenu mes promesses au milieu des profondes ténèbres qui m'isolent de tout ce que j'ai chéri dans le monde : famille, beaux-arts, allures d'indépendance, de liberté, soleil, nature, contraste, mouvement, beauté avec ses caprices, son coloris et ses parfums, virilité avec ses teintes chaudes et ses passions, vieillesse avec sa démarche chancelante et ses rides vénérables au front, devant lesquelles je m'inclinais avec respect..... Je n'ai plus à fouiller désormais que dans mes souvenirs et dans mes pensées pour y trouver un aliment à cette vie de douleurs qu'il faut bien que j'accepte, puisqu'il y aura encore des larmes pour mon dernier adieu, des paroles généreuses sur ma tombe. Je vous ai dit de puissantes querelles, de rudes combats. Que d'autres, plus attentifs, plus profonds, vous initient aux secrets de luttes moins tumultueuses, mais plus envenimées peut-être. Je n'ai même pas de regard pour le jour le plus éclatant; comment irais-je chercher les secrets des êtres microscopiques qui s'agitent autour de nous sans nous assourdir de leurs incessantes colères? Voyez la fourmi et ses champs de bataille où tombent tant de victimes! Voyez le petit ver de terre se tordant fébrilement contre la douleur d'une piqûre d'épingle! Voyez le combat meurtrier de deux sauterelles se disputant un brin de gazon, la rage de deux papillons se déchirant et se décolorant les ailes pour trôner seuls sur une rose épanouie! Voyez la vorace araignée emprisonnant dans ses mille réseaux l'insecte imprudent qui vient se reposer près de sa demeure semée de cadavres privés de sang!...

Croyez-vous qu'il n'y aurait pas là-dessus un livre plein d'intérêt à écrire? Croyez-vous donc que le drame ferait défaut au philosophe qui entreprendrait un si rare et si curieux travail? J'ai senti mon cœur battre d'indignation à la tranquille cruauté d'une araignée velue enlaçant une mouche, et je n'ai pas pu m'empêcher d'user de ma puissance pour écraser le vainqueur et délivrer le vaincu. Pensez, traduisez ces émotions, ces morts, ces funérailles..., vous aurez instruit le monde; moi, j'ai cherché à le distraire, à l'amuser... Que peut un aveugle? Je vous ai parlé, dans mes *Souvenirs*, de deux matelots chauds dans leur affection pour moi, ivrognes non pas comme une éponge, qui, pour l'ordinaire, ne boit que de l'eau, mais comme un biscuit, qui ne boit que du vin, intrépides contre toute menace des vents ou des flots, actifs, passionnés, dévoués jusqu'au martyre, soumis jusqu'à lasser le malheur, reconnaissants jusqu'à la servilité, qui les relevait au lieu de les abaisser, magnanimes, généreux dans leur misère, ne comprenant pas une méchante action ou en commettant par ignorance du mal et sans un remords à l'âme ; matelots battus depuis leur enfance par les tempêtes comme nous le sommes, nous, par nos passions, vivant de biscuit, de chair salée et sans nulle foi dans un meilleur avenir. Vous en souvenez-vous? On m'a bien des fois demandé ce qu'étaient devenus Marchais et Petit, Petit surtout, ce pauvre souffre-douleur du premier, qui n'a jamais poussé une plainte au ciel alors même que ses membres nus se couvraient de givre sous une zone d'airain, alors même que la soif et la faim tordaient son estomac sans fraîcheur et sans nourriture. Petit, cible de toutes les calamités et dont le sourire n'a jamais été sans larmes et sans rides au front, enfant isolé, né du pauvre, courant dans la vie toujours entre deux ennemis redoutables, la faim et la lame écumeuse ouvrant sa gueule prête à dévorer celui qui la brave, voyageur errant, ne se consolant d'une infortune que par une infortune moins grande et regardant à l'horizon sans jamais y trouver une espérance.

Mes lecteurs ont écouté, j'en suis sûr, le sourire aux lèvres, ces naïves questions et ces bouffonnes réponses dont mon brave compagnon de voyage égayait mes aventureuses excursions. Ils l'ont vu non sans quelque pitié cramponné aux extrémités des vergnes, envahir les airs comme un albatros ou plonger dans la vague écumeuse ainsi qu'un marsouin. Ils l'ont étudié au moment d'un terrible naufrage, regardant d'un œil sec monter l'eau qui allait nous envahir et s'écrier à un de mes injustes reproches de couardise : — Quel bonheur si cette eau était du vin! Ce qu'est devenu Marchais, ce qu'est devenu Petit? Hélas! je l'ignore, et je m'appauvrirais volontiers de l'oubli de quelques-unes de mes joies les plus belles pour me retrouver encore bras dessus bras dessous avec mon brave Petit sur les laves onduleuses du Mowna Kaah, aux îles Sandwich, ou sous les élégantes touffes de cocotier, aux Mariannes. Où est Marchais l'indompté? où est Petit le résigné? Qui viendra m'en donner des nouvelles et réjouir mes nuits si longues? Perdus dans ce monde immense qu'ils ont tant de fois sillonné, battus sans cesse par le courroux des hommes et des éléments, où vivent ils? où sont-ils morts? Peut-être point de terre qui les abrite, point de croix qui les protége, point de prière qui ait escorté leur agonie. Marchais est mort sans doute dans une rixe sanglante contre une peuplade sauvage. Petit aura été dévoré par un requin en volant au secours d'un de ses camarades menacé. Pauvre matelot! Voici un requin! Point d'émérillon à la traîne. Chapeau bas! C'est peut-être la bière de Petit qui passe!

# MOI

Ma course est achevée, je me repose. Sans compter les romans, les ouvrages dramatiques, les articles de journaux et les recueils de poésies, j'ai publié cinq gros volumes de voyages. Je me repose. Je suis aveugle ; la côte était rude à gravir, et, pour que mon courage ne me fit pas défaut, il fallait que je ne me crusse pas seul au monde. Quelques échos de voix généreuses sont venus jusqu'à moi comme une douce pensée à l'âme ; j'ai saisi mes crayons, car je ne sais plus quand l'encre manque à la plume ; j'ai groupé autour de ma mémoire si fraîche et si exacte mes souvenirs les plus lointains, et, me retrempant dans mon infortune, j'ai pris mon essor.

Voilà dans ce cabinet, s'élevant jusqu'au plafond, cinquante-trois rames de papier barbouillées par moi et gardant religieusement les confidences que je leur ai faites. Cinquante-trois rames, deux mains et six pages, ni moins ni plus. Est-ce de la persévérance? C'est que ma route m'est tracée, à moi ; je me heurte le front contre tout obstacle quand je ne tiens pas dans mes doigts le fil protecteur ; et mes lignes s'enchevêtreraient les unes dans les autres si je n'avais appelé à mon aide mille petits moyens propres à m'empêcher de trébucher au milieu de mes excursions lointaines. Ma page se compose de douze lignes ; une coche faite à un des angles du papier me dit que je suis au *verso* ou au *recto*. J'écris gros, très-gros, pour que mon secrétaire puisse me lire. De petits anneaux en laiton, glissant le long du fil d'archal conducteur, m'indiquent l'endroit de la ligne où j'ai fait halte. Les fils d'archal sont fixés et assujettis à un cadre sous lequel est placé mon papier, dont chaque feuille est détachée. Comprenez-vous maintenant pourquoi cinquante-trois rames pour cinq volumes ? Quand je les touche, j'en demeure épouvanté moi-même. Mais j'avais promis, j'ai dû tenir ma parole. On ne va jamais plus loin que lorsqu'on ne sait où l'on va, et je ne m'arrête que parce qu'il y a peut-être profit autant pour le lecteur que pour moi. Cependant encore quelques lignes avant mon repos.

J'ai achevé mes courses au travers des déserts, des steppes, des montagnes pelées, des forêts vierges et des peuplades sauvages. Je vous ai dit les périls que j'ai volontairement courus dans mes téméraires excursions, et je suis souvent resté au-dessous de la vérité en parlant de moi, car il y a de la fanfaronnade à publier certains dangers qui ont effrayé bien des courages et lassé bien des patiences. Je vous ai dit les mœurs des nations civilisées que j'ai trouvées loin, bien loin de la mère patrie ; j'ai esquissé les différences qu'il m'a été permis de signaler, j'ai poursuivi mes études avec une constance qui devait parfois ressembler à l'importunité, et j'avoue que j'ai bien mieux aimé m'entourer des hommes qui avaient besoin de moi que de ceux qui auraient pu me protéger. J'ai vu le Brésil si suave, si parfumé, si riche de son ciel, si diapré de son éternelle verdure, si resplendissant de ses myriades d'insectes et d'oiseaux tout diamantés, le Portugal abâtardi, le cap de Bonne-Espérance avec ses créneaux naturels de granit et de lave qui le protégent et le menacent à la fois, les archipels indiens si diversement tailladés, les sauvages Moluques, les Mariannes si coquettes, si près de la civilisation et si disposées à rétrograder vers la *sauvagerie*, les Carolines, où vit le peuple le plus gai, le plus bienveillant, le plus beau de la terre. J'ai étudié les hommes farouches d'Ombay buvant le sang humain dans le crâne des ennemis vaincus ; j'ai gravi des sommets de lave côte à côte avec les Malais indomptés armés de leurs crishs trempés dans l'hupas ; j'ai suivi au milieu de leurs éternelles et silencieuses solitudes les traces des sauvages naturels de la presqu'île Péron ; j'ai fouillé l'intérieur de la Nouvelle-Galles du Sud, incessamment entouré de peuplades sans gîte, sans vivres, sans vêtements, sans Dieu... J'ai crayonné les amusements si pittoresques des Cafres, toujours en guerre avec les hommes et les terribles quadrupèdes qui les traquent dans leurs demeures ; vous m'avez vu au milieu des Hottentots, m'exposant bravement en vrai Spartiate aux caresses graisseuses des beautés de cette race informe dont on devine plutôt la présence avec l'odorat qu'à l'aide du regard. J'ai navigué souvent seul dans les pirogues des farouches habitants de Rawack et de la Nouvelle-Guinée ; j'ai dessiné les curieuses et colossales ruines de Rotta et de Tinian, aujourd'hui désertes. Il manquait à ces tableaux, retracés avec exactitude sinon avec talent, des épisodes plus graves, des faits plus solennels, des luttes plus chaudes, des scènes de carnage plus animées. Il y manquait des cris de rage, des efforts inouïs de férocité, des hurlements, des déchirures, des plaies, des regards de feu, des dents et des ongles creusant profondément les chairs pleines de vie. Il y manquait des râles, des tortures, des agonies. Je viens de compléter mon travail. Je me repose.

On m'a dit tout bas que j'avais quelquefois assombri mes tableaux et que je ne m'étais pas assez souvent montré généreux dans mes peintures de mœurs. Qui m'a dit cela? Le Brésilien, alors que je parlais du Brésil ; le Portugais, alors que je visitais Montevideo ou Dielhy ; le Hollandais, quand j'étudiais Koupang ; l'Espagnol, quand j'ai décrit les Mariannes ou Rio de la Plata ; l'Anglais, quand il a été question du Port-Jackson ou de Maurice. Je suis plus compétent qu'eux en ces diverses matières, et nul n'est appelé à être juge dans sa propre cause. Quand j'ai trouvé d'honorables exceptions, je me suis bien gardé de les laisser passer inaperçues ; j'ai franchement et loyalement cherché dans mes courses tout ce qui pouvait m'instruire et m'amuser en même temps. J'ai voulu voir avec la raison, car il me semblait déjà qu'un jour je n'y verrais plus par mes yeux. Je me suis trompé peut-être, je n'ai trompé personne.

Le tour des bêtes féroces est venu après celui des hommes, c'est-à-dire la rage, la fourberie, la rapine, la cruauté sans le discernement à la place des passions qui abrutissent l'espèce humaine.

Eh bien, que je me retrouve encore une fois dans les déserts africains, au milieu des forêts vierges de la Nouvelle-Hollande, au pied des montagnes de l'archipel des îles Malaises ou au milieu des steppes de l'Amérique du Sud, et vous verrez que le tigre, le lion, le boa, le serpent noir, l'hyène, le crocodile viendront hautement me reprocher d'avoir voulu flétrir leur caractère pacifique et insulter à leurs mœurs régénérées. Pour soutenir leurs droits et me punir de mon irrévérence, le lion me déchirera de ses ongles et de ses dents, la panthère bondira et m'entraînera dans son élan de reptile, l'hyène bavera sur mes vêtements souillés, le tigre promènera sa langue rouge dans mes entrailles ouvertes, le rhinocéros me brisera sous sa bouture de fer, le boa m'enlacera dans ses replis serrés, le serpent noir et le serpent à sonnettes m'infecteront de leur venin, le crocodile m'emportera au fond des eaux, le requin m'amputera un membre, le jaguar m'arrêtera au milieu de ses pampas et l'éléphant me lancera comme un ballon sur les palmes élevées du cocotier. Ainsi s'effaceront l'erreur et le préjugé. La violence soumet la raison.

J'écrirai donc, afin de vivre en paix avec tout le monde, l'histoire d'un univers chimérique dont le mouton sera le despote. Mais vous verrez qu'on criera encore à la calomnie. Eh bien ! oui, alors seulement on aura dit vrai. Jusque-là moi seul j'aurai raison contre les hommes et contre les tigres, parce que moi seul je suis isolé. Je me repose.

FIN DES CHASSES AUX BÊTES FÉROCES.

Imprimé par H. Didot, Mesnil (Eure), sur les clichés des Editeurs.

